L'Espagne par le baron Ch. Davilliers, illustrée... par Gustave Doré

Davilliers / Ch. / 0070. L'Espagne par le baron Ch. Davilliers, illustrée... par Gustave Doré. 1874.

L'ESPAGNE

L'ESPAGNE

CORBEIL. — TYPOGRAPHIE ET STÉRÉOTYPIE DE CRÉTÉ FILS.

L'ESPAGNE

PAR

LE BARON CH. DAVILLIER

ILLUSTRÉE

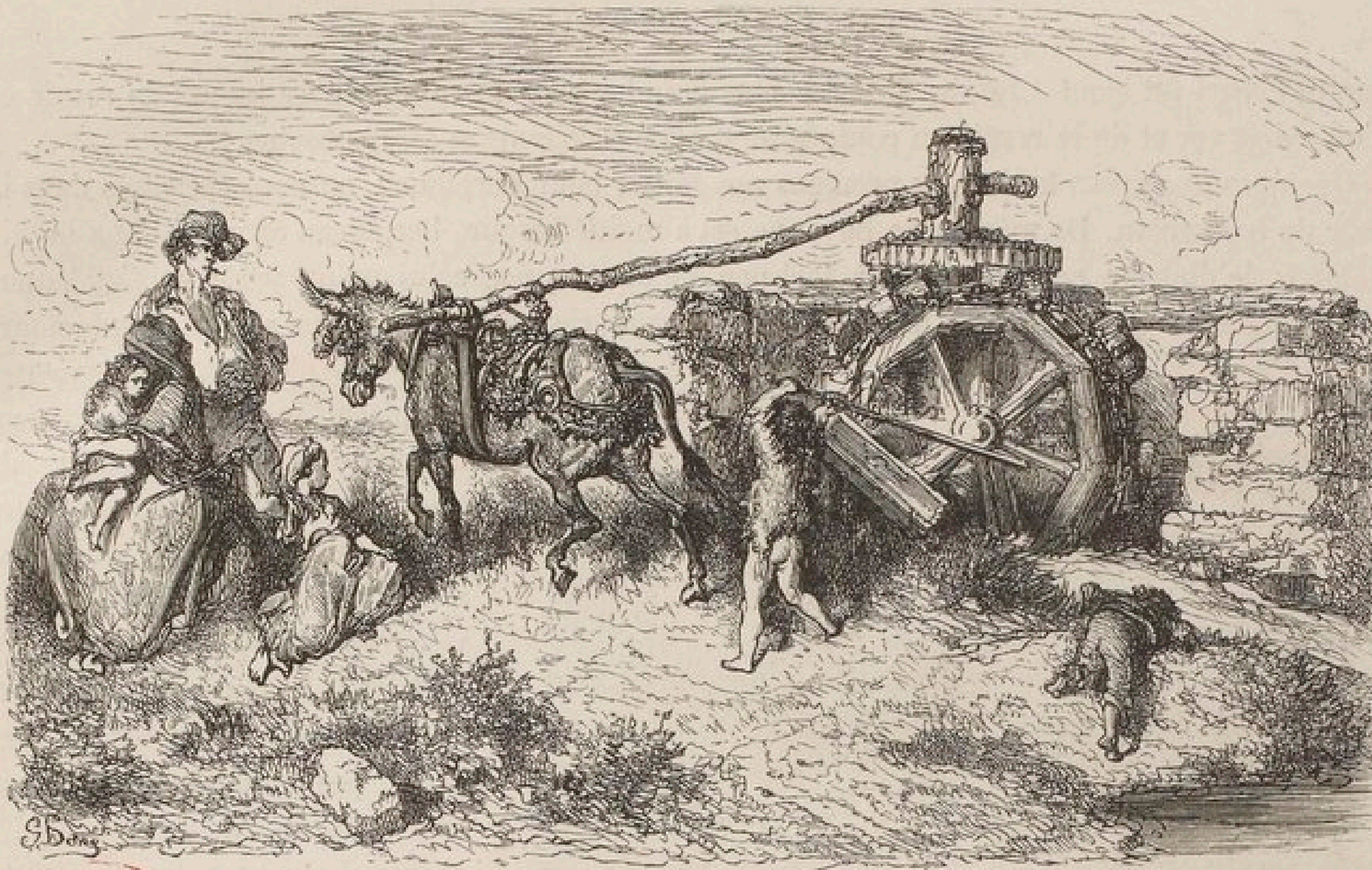
DE 309 GRAVURES DESSINÉES SUR BOIS

PAR

GUSTAVE DORÉ

PARIS
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie
79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1874



LA NORIA (page 5).

L'ESPAGNE

CHAPITRE PREMIER

De Perpignan à Figueras. — Gerona. — Les *serenos*. — La *noria*. — De Gerona à Barcelone. — La capitale de la Catalogne : les églises. — Les mendiants. — Un cimetière en Espagne. — Une exécution par le *garrote*. — L'assassinat de l'*alcalde* de Ripollet. — Une complainte espagnole. — La *Rambla*. — Les anciennes prisons de l'inquisition. — Le couvent de Monserrat. — Tarragone. — Les brigands espagnols. — La diligence, la *galera* et autres véhicules. — Le *mayoral*, le *zagal* et le *delantero*. — Reus et Poblet. — Tortosa. — Vinaroz et le duc de Vendôme. — Les *algarrobos*. — Benicarló ; comment le vin de Bordeaux se fabriquait il y a cent ans. — L'antique Sagonte ; Murviedro et son théâtre.

I

Depuis longtemps mon vieil ami Doré me parlait de son désir de voir l'Espagne : dans les premiers temps, ce n'était qu'un vague projet, négligemment lancé en l'air entre deux bouffées de cigare ; mais ce fut bientôt une idée fixe, un de ces rêves qui ne laissent pas de repos à l'esprit, et je ne le voyais pas de fois qu'il ne me demandât à brûle-pourpoint :

« Quand partons-nous pour l'Espagne?

— Mais, mon cher ami, lui répondais-je, tu oublies donc que, vingt fois déjà, si je sais bien compter, j'ai parcouru dans tous les sens la terre classique de la castagnette et du boléro?

— Raison de plus, reprenait-il : puisque tu as vu l'Espagne tant de fois, il n'y a plus de raison pour t'arrêter. » J'avoue que je ne sus trouver aucune objection à un raisonnement de cette force,

et notre départ fut bientôt résolu. Une des plus grandes joies du voyage, n'est-ce pas de revoir ce qu'on a déjà vu, et de le revoir en compagnie d'amis excellents et sympathiques?

Quelques jours plus tard, nous prenions nos billets pour Perpignan, où nous arrivions dans la soirée du lendemain. De même que Bayonne est à moitié basque, Perpignan est une ville à moitié catalane; le dialecte populaire est, à fort peu de chose près, celui qu'on parle en Catalogne. Notre diligence, qui partit dès le lendemain, n'avait rien d'espagnol : un simple conducteur, coiffé de la plus vulgaire casquette, remplaçait le *mayoral* au fameux costume andalou, chamarré de soie et de velours; pas le moindre *zagal;* au lieu de dix ou douze mules aux brillants *aparejos*, six vigoureux chevaux : voilà un départ où la couleur faisait défaut. Heureusement les aloès ne tardèrent pas à montrer de chaque côté de la route leurs tiges aiguës comme des poignards : nous étions sous la latitude la plus méridionale de France, et nous apercevions déjà les sommets neigeux du Canigou au-dessus d'un immense horizon de montagnes bleues et roses.



LE COL DE PERTUS; LES CHÊNES-LIÉGES.

Bientôt nous quittions la plaine, et après avoir traversé le petit village du *Boulou*, nous franchissions le Col de *Pertus :* la diligence ne pouvait gravir que lentement ces routes escarpées, ce qui nous permit de prendre l'avance à pied, et de dessiner quelques chênes-liéges monstrueux. La montagne est couverte de ces arbres aux branches tourmentées; le tronc, quand il n'est pas dépouillé de son écorce, est rugueux comme un rocher; mis à nu, il prend une teinte rougeâtre; on dirait que le sang coule des blessures qu'on lui a faites. Nous eûmes aussi le temps de dessiner quelques-unes des ruines, superbes de couleur, dont la route est bordée; leurs fondations, qui se confondent avec le roc, n'ont pu être ébranlées au milieu des luttes dont elles ont été le théâtre depuis tant de siècles. Le Col de Pertus a de tout temps été le passage naturel à travers la partie orientale de la chaîne des Pyrénées : Pompée et César le franchirent, et l'Ibérie devint une province romaine.

Plusieurs siècles après, les Goths le traversèrent pour aller s'établir dans le pays à la place

des Romains. Lorsqu'à leur tour ils furent chassés par les Arabes, ceux-ci, franchissant le Col de Pertus, se ruèrent sur la France, et ne furent arrêtés que par Charles-Martel. Louis XIV, pour s'assurer la possession de la province, fit construire le château de Bellegarde, que nous apercevons au sommet d'un pic élevé : ce château domine toute la contrée, et commande le passage entre la France et l'Espagne.

La Junquera est le premier village où l'on s'arrête après avoir passé la frontière : nos passeports y furent enrichis de nouveaux visas, et une station de deux heures nous permit de faire ample connaissance avec les douaniers espagnols : ils ne diffèrent des nôtres que par le costume et par le nom plus ronflant de *carabineros ;* rendons justice à leur zèle : nos malles furent consciencieusement vidées de fond en comble.



LE COL DE PERTUS.

Nous voici donc en Espagne, ou pour mieux dire en Catalogne, car bon nombre de Catalans se considèrent à peine comme Espagnols ; ils ont un dialecte particulier, qui se rapproche beaucoup de la langue *limousine* du moyen âge ; ce dialecte a ses grammaires et ses dictionnaires ; il a aussi ses poëtes. Les Catalans passent en Espagne pour très-industrieux et âpres au travail. Dans plusieurs provinces on dit : *Vamos al Catalan* (allons chez le Catalan), quand on parle d'aller dans un magasin. Suivant un autre proverbe, si vous donnez des pierres à un Catalan, il saura en extraire du pain :

> Dicen que los Catalanes
> De las piedras sacan panes.

Le pays qu'on traverse après la Junquera ressemble à une immense forêt d'oliviers, formant de grandes masses grisâtres. Bientôt nous arrivions à Figueras, une des villes les plus fortes de l'Espagne. Gerona, qu'on traverse ensuite, est également très-forte, et a subi des siéges acharnés. Gerona est une vieille ville très-curieuse à visiter ; souvent, en parcourant ses rues étroites et tortueuses, on découvre quelques façades de maisons du moyen âge couvertes des sculptures les plus bizarres. La cathédrale est bâtie sur une hauteur qui domine la ville, et on y arrive par un bel escalier d'une cen-

taine de marches ; la porte principale, qu'on appelle *Puerta de los Apóstoles*, est ornée de statues représentant les apôtres, non en pierre, mais en terre cuite, particularité fort rare; elles portent la date de 1458.

C'est dans une des sombres rues de Gerona que, vers l'heure de minuit, nous entendîmes pour la première fois la voix mélancolique des *serenos*. Ces gardes de nuit, avec leur manteau couleur de muraille, leur lanterne au bout d'une pique, vous reportent en plein moyen âge; ils ne se bornent pas à veiller sur les bourgeois endormis dans leurs demeures; ils sont encore chargés de leur annoncer, sur un mode particulier, l'heure ainsi que le temps qu'il fait; et comme les nuits d'Espagne sont d'ordinaire sereines, on leur a donné tout naturellement le nom de *serenos*. On ne peut guère les comparer qu'aux *Nachtwachterer* d'Amsterdam, qui parcourent la ville armés d'un sabre et d'un bâton, et vont criant les heures en s'accompagnant d'une crécelle; les serenos sont dépourvus de cet instrument, mais en revanche leur mélodie, qui appartient à la tonalité du plain-chant, est pleine d'originalité; quelquefois ils débutent par une phrase à la louange de Dieu ou de la sainte Vierge, comme : *Alabado sea Dios!* (Dieu soit loué!) ou : *Ave María purísima!* Cette dernière formule est plus spécialement usitée en Andalousie, où la mère de Dieu est l'objet d'un culte tout particulier, sous le nom de la *Santísima*, la très-sainte.



COL DE PERTUS (CHATEAU DE BELLEGARDE).

Avant de commencer leur promenade nocturne, les serenos se réunissent d'ordinaire à l'*ayuntamiento* (la mairie), d'où chacun se dirige vers son quartier; ils rendent de nombreux services aux citoyens : ainsi, ils s'assurent que toutes les portes sont bien fermées; ils vont chercher, dans les cas pressants, la *comadre* (la sage-femme), le médecin, les sacrements; on assure même qu'ils se chargent parfois de missions d'un ordre plus profane; les étrangers égarés ne manquent pas de s'adresser à eux : c'est ce qui nous arriva une nuit que nous étions perdus dans un dédale de rues tortueuses; nous fîmes causer le brave sereno, qui s'empressa de nous conter toutes ses doléances; il craignait fort

de perdre sa place, convoitée par beaucoup d'ambitieux, tant est grande la rage des emplois, — *empleomanía*, car ici comme en France on compte cent compétiteurs, pour la moindre place.

Après avoir souhaité bonne nuit à notre ami le sereno, nous nous rendîmes à la gare, et nous prîmes nos billets pour Barcelone. Nous avions déjà fait ce trajet en diligence par une route détestable ; une fois il nous arriva d'être arrêtés par une crue subite du torrent *del Manol*, qu'on passait ordinairement à gué, et il nous fallut attendre avec patience que l'eau se retirât. Heureusement, le jour venait de paraître, et nous profitâmes de nos loisirs forcés pour explorer les environs ; la végétation y est magnifique, grâce à un grand nombre de ces *norias* qu'on rencontre si fréquemment en Espagne.

La noria, l'*an-naoûra* des Arabes, est une machine d'une simplicité tout à fait primitive, qui sert à élever l'eau destinée à l'arrosage ; cette eau séjourne dans un large puits creusé à quelques mètres de profondeur, et qu'on revêt ordinairement de maçonnerie ; dans ce puits plonge une corde circulaire, comparable à une chaîne sans fin, à laquelle sont attachés des godets de terre cuite pouvant contenir environ six ou huit litres ; une grande roue d'engrenage, en bois à peine dégrossi, tourne horizontalement sur son axe, et communique le mouvement à une roue verticale supportant les godets, qui vont se remplir au fond du puits et se déversent dans un réservoir, d'où l'eau est dirigée par de petits canaux vers le champ qu'on veut arroser ; les godets sont espacés de manière que quatre ou cinq se déversent à la fois, pendant qu'un nombre égal plongent dans l'eau pour se remplir. Ce mécanisme est mis en mouvement par un cheval ou par un mulet hors d'âge ; ordinairement, c'est un enfant à la peau basanée, couvert de quelques haillons, souvent même entièrement nu, qui est chargé d'activer le pas de l'animal. Quelquefois on se dispense de la surveillance de l'enfant au moyen d'une perche disposée d'une manière fort ingénieuse, et qui imprime à l'animal, aussitôt qu'il s'arrête, une forte saccade qui l'oblige à continuer sa marche. On dit qu'une seule de ces norias peut arroser une étendue de terre suffisante pour faire vivre une famille entière.



LA DOUANE DE LA JUNQUERA.

Dans un village voisin du lieu de notre accident, nous eûmes l'occasion de faire connaissance avec un curé de campagne, excellent homme à la mine réjouie et prospère ; c'était un dimanche, et il se promenait paisiblement après l'office, en fumant un *puro* en compagnie de quelques paroissiens, sur la *plaza de la Constitucion*, — il n'y a pas en Espagne de ville ou de village qui n'ait sa place de la Constitution ; — on serait assez surpris, en France, de voir un prêtre fumer en public ; personne ici n'y fait attention : il nous est même arrivé d'en voir un allumer sa cigarette au *brasero* de la sacristie. Le chapeau des prêtres espagnols rappelle assez celui de *don Basilio*, du *Barbier de Séville*. On dirait une énorme tuile noire, aussi l'appelle-t-on *sombrero de teja*.

Le chemin de fer de Barcelone suit presque constamment le bord de la mer ; peu de parcours sont aussi agréables, et le paysage rappelle beaucoup celui qu'on admire quand on va de Naples à Castellamare : à gauche, la mer, bleue comme le ciel et unie comme un miroir, était sillonnée par de nombreuses barques de pêche, dont les longues voiles latines se penchaient sous la brise matinale, blanches et effilées comme les ailes d'un goëland ; à droite, une plaine où le caroubier et l'oranger montrent leur feuillage d'un vert sombre. On traverse une vingtaine de villages et

plusieurs villes, dont la plus industrieuse est Mataró, jadis célèbre par ses verreries. Chaque côté de la voie est bordé d'une haie de cactus, clôture excellente et des plus pittoresques. Le chemin de fer est presque au niveau du flot ; aussi, lorsque la mer est forte, il semble que les rails vont être submergés ; quand on est au large, il se produit un effet de perspective singulier ; nous pûmes en juger un jour que nous faisions une promenade en mer, à peu de distance de Barcelone : un train passait et paraissait marcher sur l'eau ; c'est ainsi que lorsqu'on suit de près les côtes de Hollande, la terre disparaît à l'œil, et les arbres semblent sortir de la mer.

II

Barcelone nous apparut éclairée par un soleil éblouissant. « Barcelone, dit Cervantes, séjour de la courtoisie, asile des étrangers, hôpital des pauvres, patrie des hommes vaillants, refuge des offensés, centre commun de toutes les amitiés sincères, ville unique par son site et par sa beauté. » Elle est assise au pied du *Mont-Juich* — la montagne des Juifs, immense rocher dont le sommet, hérissé de fortifications, s'élève au-dessus de nombreux clochers gothiques ; Cervantes disait vrai : Barcelone était au moyen âge, et encore de son temps, une des villes les plus florissantes, un des ports les plus fréquentés de la Méditerranée, à l'égal de Venise, de Gênes et de Pise, avec lesquelles elle avait des rapports fréquents. Au quinzième siècle, elle avait une école de sculpteurs, dont on admire encore les chefs-d'œuvre ; on y travaillait merveilleusement, au moyen âge, la pierre, le bronze et le fer ; le fer surtout, car Barcelone possédait une nombreuse corporation de *rejeros* : c'étaient des artistes qui forgeaient et ciselaient ces merveilleuses grilles de fer qui ornent les églises et les cloîtres, et dont le travail est si fin, que quelqu'un les comparait à des pièces d'orfévrerie grossie au microscope. Les verreries de Barcelone rivalisaient, dès le quinzième siècle, avec celles de Venise.

La capitale de la Catalogne est la première ville industrielle de la Péninsule ; elle n'a rien perdu de son activité commerciale, et son port est aussi animé qu'il l'était lors du séjour du vaillant Don Quichotte en compagnie de son fidèle écuyer ; seulement les steamers ont remplacé les galères ; le brave Sancho, qui les prenait pour des monstres, et leurs rames rouges pour des pieds, aurait poussé bien d'autres cris en voyant un vapeur faire écumer l'eau, et aurait certainement cru à un nouvel enchantement du sage *Merlin*.

Aujourd'hui, Barcelone ressemble beaucoup à Marseille : c'est presque la même activité, le même mélange de nations diverses, la même absence d'un type tranché. Les mantilles ne se montrent que très-rarement, et c'est en vain que nous avons cherché, sur la foi d'Alfred de Musset, à découvrir la moindre *Andalouse au teint bruni* ; elles deviennent, du reste, plus rares de jour en jour en Andalousie même, et Doré ne manquera pas de constater celles que nous apercevrons ; car un jour viendra où les chemins de fer, sillonnant l'Espagne, les feront entièrement disparaître.

En revanche, quelques vieux quartiers de la ville ont conservé une physionomie originale : telle est la *calle de la Plateria*, la rue de l'Orfévrerie. Il n'y a guère, en Espagne, de villes qui n'aient leur calle de la Plateria ; c'est là qu'on peut étudier l'orfévrerie populaire, qui a bien son importance dans le costume : les boutiques sont garnies de bijoux d'or et d'argent assez lourds et grossiers de travail, mais dont les formes singulières et à demi barbares ont je ne sais quoi d'original qui séduit ; ce sont d'énormes boucles d'oreilles, quelquefois tellement pesantes, qu'il faut les soutenir au moyen d'un fil ; des bagues ornées de pierres rouges et vertes, des *ex-voto* de toutes sortes, et des figures de la Madone de Monserrat, en très-grande vénération chez les Catalans ; toute cette bijouterie est principalement destinée aux *pagesas* ou paysannes riches. A côté de cela, il y a les bijoux *al estilo de Paris*, pour les gens qui se piquent de suivre les modes françaises.



MENDIANTS DANS LE CLOÎTRE DE LA CATHÉDRALE DE BARCELONE (page 9).

La cathédrale de Barcelone, qu'on appelle la *Seu* (prononcez *Séou*), du latin *sedes*, manque de façade, mais l'intérieur est des plus imposants. Sous le chœur est creusée une crypte, où des cierges brûlent sans cesse en l'honneur de la patronne de la ville :

> Esta es la Eulalia, la de Barcelona,
> De la rica ciudad la rica joya!

« C'est sainte Eulalie, dit le refrain populaire, celle de Barcelone, riche joyau d'une riche cité! »

Les tuyaux des orgues, au lieu d'être perpendiculaires comme dans nos églises, sont placés horizontalement, et ressemblent aux canons braqués d'une machine infernale; la console qui les supporte est terminée par une énorme tête de Sarrasin, accompagnée d'une longue barbe rougeâtre, qui paraît teinte de sang. Nous retrouverons souvent ce singulier ornement, symbole non douteux de la haine que les Espagnols ont vouée aux Mores.

Le cloître attenant à l'église contient plusieurs chapelles fermées par les belles *rejas* de fer dont nous venons de parler; on ne peut rien voir de plus fini, de plus patiemment fouillé : heureusement les *rejeros* qui ont fait ces chefs-d'œuvre nous ont laissé leurs noms. Au milieu du cloître, des orangers séculaires couvrent de leur ombre une charmante fontaine du quinzième siècle, connue sous le nom de *fuente de las Ocas*, à cause des oies de bronze qui lancent de l'eau avec leur bec. On est ici en plein moyen âge, et pour compléter l'illusion, ce cloître est de plus une cour des Miracles, où nous retrouvâmes au grand complet des variétés superbes de truands, sabouleux, marmiteux et autres espèces depuis longtemps disparues chez nous, mais aujourd'hui encore très-florissantes dans quelques parties de la Péninsule.

En effet, il n'est guère de pays, sauf l'Italie, où l'on voie la mendicité s'étaler au grand jour avec plus de sans-façon qu'en Espagne. Plein de dignité, on pourrait presque dire de fierté, le mendiant espagnol se drape noblement dans les débris de sa mante; il tient ordinairement à la main un énorme bâton, qui lui sert à repousser les attaques des chiens, animaux hostiles aux gens déguenillés. Embossé dans ses haillons, il exerce en philosophe sa profession — ou son art, comme on voudra, car n'est pas qui veut un mendiant accompli. Un auteur espagnol moderne, qui a étudié ce sujet d'une manière toute particulière, nous assure qu'il arrive souvent que, dans plusieurs familles, on mendie de père en fils : les jeunes observent religieusement les préceptes de ceux qui ont vieilli dans la pratique du métier, et mettent à profit la longue expérience de leurs professeurs. Ainsi, l'emploi du temps est habilement calculé, et ils savent au juste à quel endroit il sera avantageux de se trouver tel jour, et quelle est l'heure la plus favorable; quelle est la phrase qu'il convient d'adopter suivant la condition, le sexe et l'âge des personnes; ils sont également très-habiles dans l'art de nuancer les intonations; parfois ils gardent un silence éloquent, sauf à crier quelques instants après de toute la force de leurs poumons, si les circonstances l'exigent.

Après les églises, nous allâmes visiter le cimetière. Qu'on se figure de longues allées parallèles, de chaque côté desquelles s'élève une haute muraille percée d'une quantité de casiers alignés régulièrement, et formant plusieurs étages, à peu près comme les niches d'un *columbarium* romain; chacun de ces compartiments est destiné à recevoir un corps enfermé dans un cercueil. Lorsqu'une inhumation vient d'avoir lieu, des maçons, attachés au cimetière, murent l'ouverture avec quelques briques et un peu de plâtre. Cette cité des morts renferme de nombreuses rues qui forment la plus étrange perspective; les sépultures les plus riches sont couvertes de dalles de marbre blanc sur lesquelles sont sculptés des bas-reliefs, et gravés les noms des défunts. Les parents et les amis se rendent au cimetière, et assistent au placement du cercueil dans la niche. Nous fûmes témoins d'une scène de ce genre : les maçons venaient de rouler la lourde et haute échelle

au moyen de laquelle ils atteignent les tombes les plus élevées; un *sepulturero* suivait, portant le cercueil d'un enfant, orné de quelques fleurs artificielles; ils s'arrêtent enfin : les parents étaient au pied de l'échelle, essayant de consoler la pauvre mère, qui fondait en larmes, en voyant le cercueil de son enfant enlevé par les maçons-fossoyeurs.

On nous fit ensuite visiter une salle dans laquelle les corps restent exposés pendant vingt-quatre heures, avant d'être enfermés dans le cercueil; pour bien s'assurer qu'on n'enterre pas des vivants, on se sert d'une précaution qui nous parut assez singulière : au bras du mort, on attache un cordon correspondant à une sonnette que le moindre mouvement fait vibrer. Un gardien veille jour et nuit dans cette funèbre salle d'attente; celui qui était de service ce jour-là nous assura que de mémoire d'homme on n'avait entendu tinter la sonnette.

Du cimetière à une exécution capitale, la transition est naturelle : il en est une qui nous laisse les plus vives impressions. On sait qu'en Espagne la peine de mort s'applique au moyen du *garrote*, c'est-à-dire de la strangulation. Quand un criminel doit subir son châtiment, on entend pendant plusieurs jours à l'avance la voix nasillarde des *ciegos* ou aveugles, qui remplacent nos vendeurs de *canards*, annoncer dans les rues le programme de l'exécution, contenant le jour, l'heure et le lieu du supplice, avec toutes sortes de détails sur le condamné. Ordinairement l'exécution a lieu dans une vaste plaine, à proximité des faubourgs. Ce jour-là, la ville présente un aspect d'animation extraordinaire; sur les places principales stationnent toutes sortes de voitures mises en réquisition pour la circonstance, qui, dès qu'elles sont remplies de voyageurs, partent au grand galop pour le lieu du supplice, et reviennent de même, afin de faire le plus grand nombre de voyages possible. Des milliers de personnes de toutes les classes se trouvent réunies à ce triste rendez-vous. On voit des industriels qui débitent des gâteaux, des cigares, du feu et de l'eau, parcourir la foule en criant leur marchandise; çà et là, sur l'herbe, se forment des groupes de gens qui mangent tranquillement les provisions qu'ils ont apportées. Faut-il ajouter que, comme chez nous, les femmes, avides d'émotions violentes, sont là en grande majorité?

Le malheureux au supplice duquel nous assistâmes était un nommé Francisco Vilaró; il avait assassiné l'*alcalde*, c'est-à-dire le maire de son village. Comme il avait peine à se soutenir sur l'âne qu'il montait, il s'appuyait sur deux prêtres qui lui avaient mis entre les mains un livre de prières. Ses yeux se portaient tantôt sur ce livre, tantôt sur la foule qui formait la haie, et qu'il regardait d'un air hébété; une longue file de pénitents, les uns avec des cierges à la main, d'autres portant des bannières et des christs presque grands comme nature, précédaient et suivaient le cortége; ils psalmodiaient le chant des morts, qui sortait étouffé par leurs longs capuchons pointus, dans lesquels deux trous ménagés laissaient briller leurs yeux. Tout cela était on ne peut plus lugubre, et leur donnait un faux air de familiers de l'inquisition.

Arrivé enfin au terme fatal, le condamné monta sur un échafaud très-élevé, au milieu duquel était placé un escabeau de bois, surmonté d'un poteau de bois; l'exécuteur le fit asseoir, et fixa solidement ses bras et son corps au poteau, puis il lui lia également les mains, et lui passa autour du cou un collier de fer qui traversait deux rainures pratiquées dans le poteau et venait, à la partie opposée, aboutir à une vis : cette vis, mise en mouvement par une petite tige ou manivelle de fer, attire fortement le collier, et la strangulation a lieu immédiatement.

La foule était devenue silencieuse; le prêtre qui assistait le condamné venait de lui mettre une croix dans les mains. L'exécuteur, pendant ce temps, se tenait derrière le poteau, prêt à remplir son office; il leva le bras, la foule frémit, et par trois fois on le vit tourner la tige fatale. Chacun fit alors le signe de la croix. On entendit des voix murmurer rapidement quelques prières, et les femmes s'écrièrent : *Ay pobret!* (Ah! le malheureux!)

L'exécution d'un criminel fameux donne lieu à de nombreuses complaintes en quatrains naïfs, qui se vendent dans les rues. On y donne le récit de toutes les circonstances qui ont accompagné le



UN ENTERREMENT A BARCELONE.

crime, et le compte rendu de la triste cérémonie. Pour donner une idée de cette poésie populaire, voici la traduction littérale d'une complainte que nous achetâmes après l'exécution de Francisco Vilaró :

ASSASSINAT DE L'ALCALDE DE RIPOLLET

Celui qui commet un homicide
En assassinant un autre homme,
Avec infâme trahison,
Ne mérite pas de compassion.

Le sujet qui fit cette infamie,
C'est *Francisco Vilaró*,
Cultivateur de *Ripollet*,
Homme faux et mal vêtu.

Quand il manquait des poules,
Personne ne les cherchait; non,
Car c'était chose certaine
Que *Vilaró* les avait volées.

Six heures et demie sonnaient
Au clocher de Ripollet,
Quand *Jose Cot*, l'alcalde,
Suivait un chemin ombragé.

On entendit une détonation,
Puis un : *Ay!* retentit en l'air,
Seul mot que put dire la victime,
Qui sur-le-champ expira.

On dit que neuf balles
Furent trouvées dans son corps;
Il avait pris ses précautions,
L'assassin malintentioné.

On apprit que pour quatre-vingts *duros*
Juan Bordas avait acheté la mort de l'alcalde,
Et en avait payé dix d'avance ;
Mais il s'en trouva cinq de faux!

On les conduisit à Barcelone,
Où ils furent confrontés ;
Juan Bordas commença par nier,
Mais finit par avouer son crime.

Attaché à une colonne,
Avec un anneau de fer au cou,
Il entendra sa condamnation
Au *presidio* (bagne) pour toute sa vie.

Vilaró est condamné
A mourir par le *garrote vil*.
Ainsi finit, à soixante ans,
Ce malfaiteur sans foi ni loi.

Ces complaintes, qui peuvent rivaliser avec celle de Fualdès, sont ordinairement ornées de gravures sur bois d'une naïveté outrecuidante. Il y a certaines petites villes qui semblent avoir le privilége des productions de ce genre : ainsi *Manresa*, en Catalogne, et *Carmona*, en Andalousie. Pour oublier le triste spectacle auquel nous avions assisté, nous nous rendîmes à la *Rambla*, la promenade favorite des Barcelonais, large allée bordée de maisons et plantée de beaux arbres, comme les *Cours* de nos villes du Midi. C'est là que les élégantes viennent montrer leurs toilettes; la cohue est quelquefois tellement grande que l'espace leur manque pour jouer de l'éventail; çà et là des groupes forment le cercle, assis, oh! couleur locale! sur des chaises en fer portant l'estampille de l'usine Tronchon.

La Rambla est le véritable centre du mouvement, le boulevard des Italiens de Barcelone; c'est là qu'on peut se faire une idée exacte de la population catalane; tous les types y sont représentés, depuis la *señora* couverte de satin et de dentelles, jusqu'au pêcheur coiffé de la *gorra* rouge ou brune, la veste sur l'épaule, et qu'on voit coudoyer les beaux messieurs dont le costume est fidèlement copié sur la dernière gravure des modes.

Non loin de la Rambla s'élève le palais de justice, charmante construction du quinzième siècle; le *patio*, ou cour intérieure, est planté d'orangers séculaires dont les cimes s'élèvent presque jusqu'au niveau du toit. Sous une galerie couverte sont placées quelques tables occupées par les avocats, qui donnent ainsi leurs consultations en public.

Les anciennes prisons de l'inquisition existent encore à Barcelone; c'est une construction sombre et massive, percée d'étroites fenêtres. Le terrible tribunal siégeait dans toute sa splendeur à Barcelone; on nous montra dans le *Prado de San Sebastian*, hors des murs de la ville, l'emplacement du *Quemadero*, où l'on brûlait les hérétiques pour le plus grand bien de la foi. Jamais édifice ne fut mieux en harmonie avec sa destination, et le fameux *Torquemada*, cet inquisiteur modèle, le plus grand brûleur d'hérétiques du seizième siècle, devait le trouver à son gré.

III

Avant de dire adieu à Barcelone, nous fîmes une excursion au fameux couvent de Monserrat, dont la Vierge, en grande vénération dans toute la Catalogne, fait, dit-on, d'innombrables miracles. Ce couvent est bâti sur un pic de plus de trois mille pieds de hauteur, près duquel s'élèvent d'autres montagnes de forme conique, dont les sommets, vus à une certaine distance, ressemblent assez aux dents d'une scie : de là le nom de Monserrat, qui signifie en catalan : « montagne en forme de scie. » Depuis la suppression des couvents espagnols, il y a plus de trente ans, celui de Monserrat a perdu son ancienne splendeur ; en revanche, on a du haut de la terrasse la vue la plus splendide : la mer, qui n'est qu'à dix lieues et apparaît comme une immense ligne bleue, et devant soi on a le grandiose panorama des Pyrénées, dont les cimes rosées se détachent sur l'azur foncé du ciel.

Tarragone, à la même distance de Barcelone, mais dans la direction du sud, est une petite ville où nous nous rendîmes par mer en quelques heures. C'était, à l'époque romaine, la ville la plus importante de la Péninsule, et la population, si l'on en croit les historiens, s'élevait à un million d'habitants. La ville actuelle est presque entièrement bâtie avec les débris de la ville ancienne ; à chaque pas on aperçoit une inscription tronquée ou quelque fragment de bas-relief antique. La cathédrale est une des plus anciennes qu'il y ait en Espagne ; dans le cloître, nous remarquâmes une belle arcade en fer à cheval du style arabe le plus pur, dont les ornements et les inscriptions, qui remontent au moins au dixième siècle, sont très-finement fouillés dans le marbre.

Malgré l'ancienne splendeur de Tarragone, nous ne vîmes dans les environs, en fait de ruines romaines, qu'un aqueduc passablement conservé et un tombeau en ruines, situé près de la mer, et auquel la tradition a donné le nom de Tour des Scipions : *Torre de los Escipiones*.

Lors de notre premier voyage en Espagne, le chemin de fer de Barcelone à Valence, terminé depuis plusieurs années, était à peine commencé ; nous prîmes donc place dans la diligence : notre long attelage de dix mules étant au complet, une grêle de coups de fouet et de coups de bâton donna le signal du départ ; la lourde machine s'ébranla malgré les ruades lancées à droite et à gauche, et la nuit tombait déjà quand nous perdions de vue la vieille capitale de la Catalogne.

La route de Barcelone à Valence était naguère une des plus mal famées sous le rapport du brigandage. Si l'on en croit les récits de bon nombre de voyageurs, on ne partait pas pour l'Espagne sans s'attendre à quelque aventure, et ceux qui en revenaient, s'ils n'avaient pas été attaqués, avaient été sur le point de l'être, et pouvaient raconter au moins quelque histoire d'Espagnols mystérieusement embossés dans leur mante et disparaissant soudain, ou de lames affilées brillant aux rayons de la lune. C'était le bon temps alors ! les diligences étaient régulièrement arrêtées, et on ne montait pas en voiture sans avoir mis de côté la part des brigands. La profession, qui était lucrative, s'exerçait presque au grand jour ; chaque route était exploitée par une bande, qui la regardait comme sa propriété. On raconte même que les *cosarios*, c'est ainsi qu'on appelle les messagers, avaient des abonnements avec les bandits, lesquels, de bonne grâce et moyennant une somme débattue à l'amiable, les laissaient passer leur chemin ; les *cosarios*, de leur côté, faisaient payer aux voyageurs, outre le prix de la place, une prime d'assurance qui les garantissait de toute attaque : cela s'appelait le « *voyage composé ;* » si on préférait partir à ses risques et périls, sans payer la prime, c'était le « *voyage simple.* » Quelquefois un chef de bande, soit fatigue, soit dégoût, voulait quitter les *affaires ;* il demandait alors à être reçu à *indulto*, c'est-à-dire amnistié en faisant sa soumission ; mais auparavant il avait bien soin de vendre à un autre *bandolero* sa route et sa clientèle, comme on vendrait une étude ou une charge, après avoir mis son successeur au courant des affaires.



EXÉCUTION D'UN ASSASSIN A BARCELONE (page 10).

Malgré ces récits attrayants, nous n'avons jamais aperçu, de loin ni de près, la figure d'un brigand espagnol, bien que nous ayons souvent traversé les passages renommés comme les plus dangereux, par exemple la route de Gérona à Figueras, où la diligence fut arrêtée la veille de notre passage, en mai 1872. Cependant une petite arrestation à main armée ne fait pas mal dans des souvenirs de voyage, et nous la désirions d'autant plus que nous n'avions rien qu'on pût nous voler. Cette impression, hélas! nous a toujours été refusée. Bien des fois, il nous est arrivé de rencontrer des gens à la mine assez féroce, armés du *trabuco* ou tromblon national ; mais en passant près de nous, au lieu de nous demander la bourse ou la vie, ou de nous crier : *Boca abajo!* (La face contre terre!), ils nous adressaient fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios!* (Que Dieu vous accompagne!) Mais comme tout se perfectionne dans ce siècle de progrès, on a trouvé le moyen, en l'an de grâce 1872, d'arrêter les trains de chemin de fer, comme cela est arrivé près de la Sierra-Morena, il n'y a guère plus d'un an.

Déjà nous avions traversé la campagne fertile qu'arrose le *Llobregat* (Rubricatus), petite rivière dont le nom est parfaitement approprié à ses eaux rougeâtres et troubles. Notre diligence soulevait des tourbillons de poussière blanche ; heureusement, nous avions eu la précaution de prendre nos places sur l'impériale : le nuage s'élevait rarement jusqu'à nous, tandis que les voyageurs de l'intérieur étaient littéralement poudrés à blanc ; nous étions en outre parfaitement placés pour étudier à notre aise toute l'organisation d'une diligence espagnole. Ce lourd véhicule est bardé de fer, de manière à résister aux chocs les plus rudes ; pour la distribution intérieure, il diffère peu des nôtres ; il y a parfois deux coupés communiquant entre eux au moyen d'un guichet qui peut s'ouvrir et se fermer à volonté, et des jalousies composées de petites lames de bois, excellente précaution contre la chaleur. Les chevaux et les mules, dont le nombre varie entre huit et quatorze, sont rasés à mi-corps, dans le sens horizontal ; on les attelle toujours deux par deux, en laissant entre chaque couple un assez grand espace, comme dans les attelages en arbalète ; cela forme une longue file qui, vue d'en haut, se développe comme un immense serpent.

Les diligences sont très-chères en Espagne : souvent on fait payer deux *pesetas*, plus de deux francs par lieue, c'est-à-dire cinq fois environ le prix de la première classe du chemin de fer. Les transports de bagages ne sont pas d'un prix moins exorbitant, et on n'accorde au voyageur qu'un poids tout à fait dérisoire. Dans un rapport à son gouvernement, M. Barringer, ministre des États-Unis, affirmait, il y a une quinzaine d'années, qu'il avait dû payer trois cents *duros*, plus de quinze cents francs, pour le transport, de Cadix à Madrid, d'une voiture qui n'avait coûté que cinquante *duros* de New-York à Cadix.

Le personnel de la diligence se compose invariablement du *mayoral*, du *zagal* et du *delantero*. On peut se figurer, comme type du *mayoral*, un gros homme à la face large et haute en couleur, encadrée d'épais favoris taillés en côtelette ; il est coiffé d'un foulard noué sur la nuque et surmonté du *sombrero calañes*, chapeau andalou à bords retroussés, surmonté de deux pompons de soie noire ; il porte le *marsille*, veste courte ornée de broderies et d'aiguillettes, avec des pièces de drap rouge ou vert aux coudes, et un grand pot de fleurs brodé qui étend ses ramages au milieu du dos ; le pantalon, qui descend un peu plus bas que les genoux, est en drap bordé de velours, ou en peau de mouton, *calzon de pellejo ;* la chaussure consiste en souliers blancs recouverts de *botines*, guêtres de cuir à moitié ouvertes sur le mollet.

Le *mayoral* est un personnage important : il le sait et en abuse ; il règne en tyran non-seulement sur ses subordonnés, le *zagal* et le *delantero*, mais aussi sur le voyageur.

Voici un dialogue entre un voyageur et un conducteur, sténographié d'après nature par un Espagnol :

« Dites donc, mayoral, deux mots, s'il vous plaît? »

Le mayoral passe son chemin sans répondre.

« Mayoral, auriez-vous la bonté de m'écouter un instant?

— Qu'est-ce qu'il y a?

— *Hombre!* je voudrais bien partir avec cette diligence : dans le cas où il n'y aurait pas de place, pourrais-je me mettre à côté de vous sur le siége?

— Pas possible.

— Voyons, mayoral, ne me laissez pas dans l'embarras; pourrais-je au moins me placer sous la bâche?

— On verra.

— Et combien cela me coûtera-t-il?

— Le prix de l'intérieur. »

On dit que le nom du *zagal* vient d'un mot arabe qui signifie *agile;* en effet, le rôle du *zagal* est des plus actifs, et la moitié au moins de son existence se passe à courir à côté des mulets et à les exciter par tous les moyens possibles. Ses ressources en ce genre sont inépuisables : tantôt il vole rapidement depuis la première mule jusqu'à la dernière, en distribuant à chacune son coup de bâton; tantôt on le voit, devançant l'attelage, faire provision d'une quantité de petits cailloux qu'il lance très-adroitement dans les oreilles des bêtes les plus paresseuses; le moyen ne manque jamais son but; les mules, électrisées et chatouillées par les projectiles, lancent des ruades à droite et à gauche; il en résulte alors un pêle-mêle inextricable de jambes entortillées dans les traits, et le *zagal*, pour faire rentrer les choses dans l'ordre, ne trouve pas de meilleur moyen que de recommencer sa distribution de petits cailloux. On se demande comment les mules espagnoles peuvent résister aux innombrables coups dont on les accable : si elles n'en recevaient que du *zagal*, passe encore; mais un usage établi veut que les passants ne manquent presque jamais de lancer un coup de bâton ou de fouet aux chevaux ou mules qu'ils rencontrent; c'est un petit service qu'on n'a garde d'oublier de se rendre. Le costume du *zagal* est des plus simples et des plus légers; un foulard noué autour de la tête, une chemise de couleur, un pantalon de velours de coton entouré d'une large *faja*, ceinture rayée, et pour chaussure, les *alpargatas* de chanvre tressé. Le *zagal* porte toujours derrière le dos, passé sous sa ceinture comme la batte d'arlequin, un bâton mince et flexible, instrument qui paraît être indispensable à sa profession.

Le *delantero* est ainsi nommé parce qu'il est toujours en avant, monté sur la première mule du côté gauche. On l'appelle le *condamné à mort*, à cause de la dureté extraordinaire de son métier : il restait autrefois quarante-huit heures de suite en selle, et même davantage. Le trajet de Madrid à Bayonne se faisait sans qu'on changeât de *delantero* une seule fois. Le *delantero* est un garçon de quinze à vingt ans; il est ordinairement coiffé de la *montera*, espèce de bonnet en peau d'agneau, qui donne à sa figure noircie par le soleil une expression des plus sauvages. Jadis, le personnel de la diligence n'était pas complet sans les *escopeteros;* on appelait ainsi deux gendarmes chargés de protéger les voyageurs en cas d'attaque, et qui se tenaient sur le haut de la diligence pour surveiller la route.

Tant que dure le voyage, le *mayoral* et le *zagal* ne cessent d'interpeller les mules, dont chacune porte un nom particulier; ils leur adressent, avec les intonations les plus divertissantes, toutes sortes d'épithètes, tantôt flatteuses, tantôt injurieuses, suivant les circonstances, ou des plaisanteries dans le genre de celle-ci : *Coronela, en llegando á casa me haré una papalina con tu pellejo!* (Colonelle, en arrivant je me ferai un bonnet avec ta peau!) La nuit ne met pas fin à cette musique, et quand le mayoral succombe au sommeil, on l'entend encore murmurer : *Capitanaaa.... comisariooo.... raa.... pulíaaa.... bandolero..., arre carboneraaa;* et ainsi de suite, jusqu'à ce que, tout à fait endormi, il soit remplacé par le *zagal*, qui reprend dans le même ton.

La diligence est le moyen de transport aristocratique : elle ne roule que sur les routes royales, *caminos reales* ou *carreteros*. Il serait plus juste de dire : elle ne roulait, car, depuis que d'impor-



PRISON DE L'INQUISITION A BARCELONE. (page 13.)

tantes voies ferrées sillonnent l'Espagne, ce véhicule suranné a presque entièrement disparu. Outre tous ses inconvénients, il n'était pas exempt de danger : quand il y avait un *vuelco*, c'est-à-dire quand la diligence versait, ce qui n'arrivait que trop souvent, le mayoral en était quitte pour une amende de douze *duros* (une soixantaine de francs). Deux fois il nous arriva de verser, et nous nous relevâmes sains et saufs; mais on ne se tire pas toujours aussi heureusement de ces accidents : on nous montra, dans notre voyage de Barcelone à Valence, un ravin effrayant dans lequel une diligence avait été précipitée, entraînant dans sa chute voyageurs et chevaux.

Il y a aussi le *correo*, le courrier, qui marche un peu plus vite, et n'admet que deux ou trois voyageurs; c'est un véhicule ordinairement mal suspendu, quelquefois même il ne l'est pas du tout; puis le *coche de colleras*, diminutif de la diligence, qui n'est attelé que d'une demi-douzaine de mules, et ne fait guère plus de dix lieues d'Espagne, ou treize lieues de France par jour. Vient ensuite la *galera*. Jamais instrument de torture ne mérita mieux son nom. Qu'on se figure une très-longue charrette supportée par quatre roues; le fond se compose d'un filet en sparterie à larges mailles qui, décrivant une courbe, va presque toucher le sol : c'est sur ce plancher à jour qu'on place pêle-mêle les marchandises et les voyageurs, — on devrait plutôt dire les condamnés; le toit de ce bagne ambulant consiste en cerceaux qui s'arrondissent parallèlement et qu'on recouvre d'une toile grossière. L'intérieur d'une galère est un vrai chaos : les voyageurs sont obligés de lutter contre les bagages qui ne cessent de tomber sur eux, et auxquels le mayoral donne toujours la préférence, attendu qu'il en est responsable; quant aux malheureux voyageurs, s'ils ont quelques côtes brisées, c'est leur affaire. Un jour, nous eûmes l'imprudence de nous aventurer dans une galère, mais nous n'y restâmes pas longtemps; nous prîmes le parti de la suivre à pied, ce qui nous fut facile, car elle faisait à peine sept ou huit lieues par jour. Le *zagal* de la galère joue un rôle beaucoup moins actif que celui de la diligence : il organise les haltes, donne à boire aux mules dans ces grands chaudrons de fer qu'on voit suspendus aux côtés du véhicule, et dans les descentes rapides, enraye la lourde machine au moyen d'une longue perche qui, faisant levier, vient s'appuyer sur une des roues. Trop souvent, cette perche est un jeune arbre coupé sur le bord de la route.

Les *carros*, aussi peu suspendus que les galères et d'une marche aussi lente, n'ont que deux roues et transportent rarement des voyageurs. Quant à la *tartana*, c'est un véhicule à part, propre à Valence et à Murcie, où nous les retrouverons tout à l'heure, car nous ne tarderons pas à quitter la Catalogne pour entrer dans le royaume de Valence.

Pendant que nous sommes sur la grand'route, n'oublions pas de dire quelques mots des *peones camineros* : ce nom ronflant signifie tout simplement : des piétons chargés des chemins. Les péons portent ordinairement à leur chapeau une large plaque de cuivre indiquant leur profession; outre la pioche et la pelle, ils ont presque toujours à côté d'eux une *escopeta*, ou bien un vieux *retaco*, fusil court, armes rouillées, mais qui leur suffisent cependant pour tenir en respect les *rateros*. On donne ce nom aux voleurs isolés, aux maraudeurs à l'affût d'un larcin quelconque, comme on en rencontre un peu dans tous les pays : le *ratero* est souvent un apprenti *bandido*, un voleur *amateur* que l'*occasion* a fait *larron*.

Le cantonnier espagnol est presque toujours grand consommateur de cigarettes, et bon nombre d'entre eux nous ont paru ennemis décidés de la fatigue. Quel est le voyageur qui ne l'a vu transporter, sans jamais se presser, un peu de sable ou quelques petites pierres dans une petite corbeille de jonc qu'il tient par les deux anses, appuyée sur un de ses genoux; car l'usage de la brouette lui est ordinairement inconnu. Arrivé au terme de sa course, on le voit déposer avec soin son fardeau dans une ornière, qu'il finit quelquefois par combler.

Nous ne dirons rien de la contrée qu'on traverse entre Barcelone et Tarragone, si ce n'est que

c'est une des plus peuplées de l'Espagne. *Villafranca de Panades* et *Torredembara* sont deux petites villes aux maisons blanchies à la chaux que nous ne fîmes qu'entrevoir. Après une nouvelle visite à Tarragone, nous profitâmes d'un tronçon de chemin de fer qui nous conduisit en une demi-heure à Reus, ville manufacturière assez importante, la patrie du général Prim et du célèbre peintre Fortuny. Non loin de là, au milieu d'une riche vallée appelée *la Conca*, s'élève le fameux couvent de *Poblet*, de l'ordre de Cîteaux, jadis le Saint-Denis des rois d'Aragon.

On raconte que le nom du couvent de Poblet vient de celui d'un ermite qui s'était retiré dans cette solitude, à l'époque où le pays était sous la domination des Arabes. Un jour, un émir qui chassait, ayant rencontré Poblet, ordonna qu'il fût jeté en prison; mais bientôt des anges descendirent du ciel et brisèrent ses chaînes. L'émir, frappé de ce miracle, lui rendit la liberté, et le combla de richesses. Plus tard, suivant la légende, le couvent fut bâti sur l'emplacement du tombeau de l'ermite; il est à peu près abandonné depuis la suppression des couvents, il y a bientôt quarante ans, ce qui est vraiment regrettable, car l'architecture en est excellente, et les sculptures d'un travail merveilleux.

A partir de Tarragone, la route devient plus accidentée : de temps en temps, à un détour de la route, nous apercevions la mer, d'un bleu intense, sillonnée de *chalupas* de pêche aux voiles effilées; puis la route s'en éloignait pour s'en rapprocher de nouveau. Bientôt nous arrivâmes à *Tortosa*, sur les bords de l'Èbre, dont les eaux sont jaunes et bourbeuses comme celles du Tage et du Guadalquivir. Tortosa est une vieille ville très-pittoresque; sa belle cathédrale, une des plus anciennes de l'Espagne, a été construite sur les fondations d'une mosquée : on y voit encore une inscription en caractères qu'on dit remonter à l'époque où cette ville était la capitale d'un petit royaume arabe. Le sacristain qui nous accompagnait nous fit voir la merveille de Tortosa : c'est la véritable et authentique ceinture de la sainte Vierge, la *cinta*, qui a fait de nombreux miracles : en 1822, on la porta en grande pompe à Aranjuez, pour faciliter l'accouchement d'une princesse de la famille royale.

Après avoir quitté Tortosa, nous traversâmes Amposta, et, laissant sur la gauche le *Puerto de los Alfaques*, nous nous arrêtâmes à Vinaroz, petit port dont les environs produisent en abondance des vins épais, aussi noirs que de l'encre. Nous y vîmes le palais où mourut d'une indigestion le duc de Vendôme, qui aimait trop le poisson; triste fin, bien peu digne d'un arrière-petit-fils de Henri IV et du vainqueur de Villa-Viciosa. Philippe V, qui lui devait son trône, fit transporter ses restes dans le caveau de l'Escurial.

C'est un peu avant Vinaroz que commence le royaume de Valence, ce paradis terrestre si vanté, et sans contredit la province la plus fertile de l'Espagne; une petite rivière, la *Cenia*, le sépare de la Catalogne. Ici les souvenirs de la domination moresque apparaissent à chaque pas. Les *atalayas*, tours carrées qui servaient autrefois de vigies, s'élèvent de place en place sur les hauteurs qui dominent la mer. Bien que nous fussions en septembre, la chaleur était vraiment tropicale. Les aloès atteignent des proportions colossales et les palmiers commencent à se montrer fréquemment; les robustes caroubiers, au feuillage sombre, couvrent les montagnes qui s'élèvent à droite de la route. Des femmes et des enfants, armés de longues gaules, frappaient les branches pour faire tomber les caroubes; la terre en était jonchée, et on en chargeait des ânes qui disparaissaient presque sous d'énormes paniers de jonc. Les *algarrobas* servent à la nourriture du bétail, qui en est très-friand : l'*algarrobo* est un arbre d'une grande ressource pour le midi de l'Espagne où le fourrage est rare; quelquefois il atteint une grosseur énorme, et on en a vu qui produisaient jusqu'à douze cents kilogrammes de caroubes.

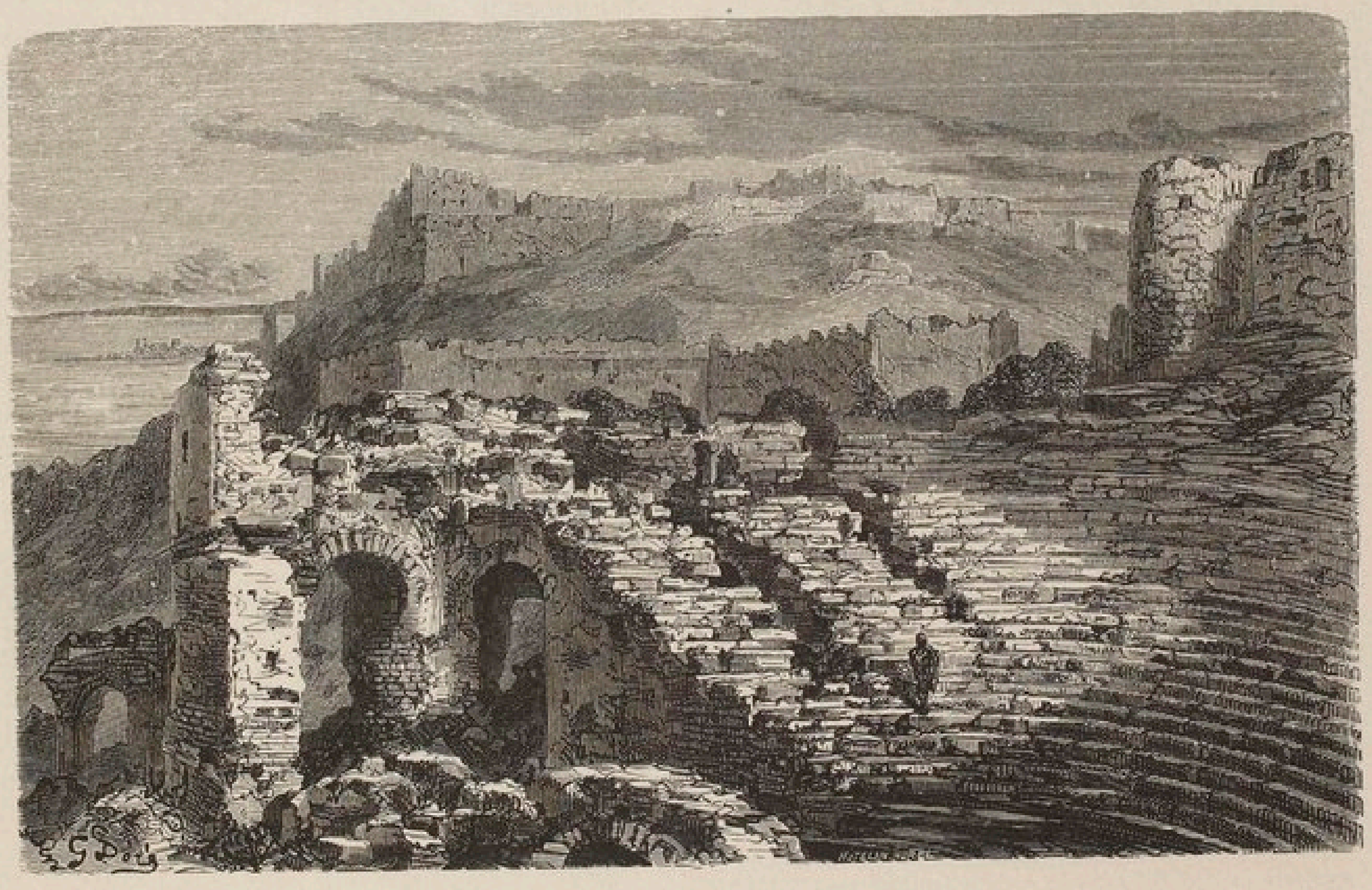
Benicarló, où nous nous arrêtâmes quelque temps, est renommé pour ses vins. Un touriste anglais du siècle dernier, Swinburne, assure que de son temps on expédiait des cargaisons de vin



UN ACCIDENT. (page 21.)

de Benicarló à Cette, où il était mélangé avec d'autres vins moins chargés; on l'expédiait ensuite à Bordeaux par le canal du Languedoc, et de là en Angleterre. Voilà comment le vin de Bordeaux se fabriquait il y a cent ans : il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Après avoir traversé Castellon de la Plana, petite ville où est né Ribalta, l'un des meilleurs peintres de l'école valencienne, nous arrivâmes enfin à Murviedro. L'antique Sagonte n'est plus aujourd'hui qu'une pauvre ville de quelques milliers d'habitants; son nom même a disparu, et celui qu'elle porte aujourd'hui ne rappelle plus que l'idée d'un vieux mur. Très-florissante autrefois, et célèbre par ses poteries, auxquelles travaillaient, dit-on, douze cents artisans, Sagonte fit alliance avec Rome à l'époque des guerres puniques; fidèle à la cause romaine, elle résista à Annibal, et soutint un des plus terribles siéges que l'histoire mentionne. Pour venir à bout d'une résistance aussi acharnée, les Carthaginois entourèrent la ville d'une enceinte de murs et de tours qui la dominaient de tous les côtés; les assiégés, mourants de soif et de faim, étaient

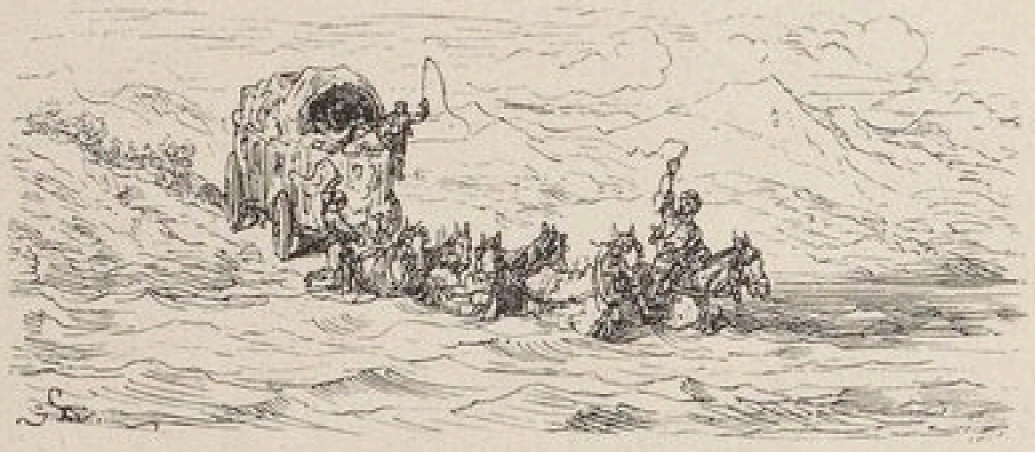


RUINES DU THÉATRE ROMAIN DE MURVIEDRO.

réduits à manger le cuir de leurs boucliers; enfin, ayant perdu tout espoir, ils construisirent à la hâte un immense bûcher au centre de la ville et s'y brûlèrent avec leurs familles et leurs trésors.

Sagonte fut rebâtie par les Romains. Après la chute de l'empire, elle appartint successivement aux Goths, aux Arabes, aux Espagnols, qui, se servant de ses ruines comme d'une carrière, élevèrent des constructions devenues des ruines à leur tour. Malgré toutes ces dévastations, le théâtre antique est encore assez bien conservé pour qu'on ait une idée assez exacte de sa forme. Sa grandeur était considérable, puisqu'on évalue sa circonférence à plus de quatre cents pieds, et le nombre des spectateurs à neuf mille. Bâti sur le penchant d'une colline, le théâtre est dominé par une crête de vieux murs arabes, dont les hiboux et les lézards sont aujourd'hui les seuls habitants.

Sagonte était jadis un port florissant, mais, la mer s'étant retirée, la ville moderne est à près d'une lieue du rivage. Les maisons de Murviedro sont, en grande partie, bâties avec les ruines de la ville antique, ce qui a fait dire à un poëte du seizième siècle, Leonardo de Argensola : « Avec des marbres aux nobles inscriptions, arrachés au théâtre et aux autels antiques, on construit aujourd'hui, à Sagonte, des tavernes et des masures. »



PASSAGE D'UN TORRENT.



UNE QUERELLE DE JOUEURS DE BOULE, A VALENCE (page 32).

CHAPITRE DEUXIÈME

Valencia del Cid. — Les *labradores de la Huerta.* — Le costume valencien. — La *Llotja de Seda.* — Les *orchaterías de chufas.* — La *Seu* et le *Micalet.* — Le Guadalaviar et les *acequías.* — Le Tribunal des eaux. — Les chanteurs d'*oraciones* — La *bandurria*, la *cítara* et la *dulzayna.* — Valence, berceau de l'imprimerie en Espagne. — Le Musée de la *Merced.* — La *calle de la Platería.* — Les faïences hispano-moresques. — Manises. — La *tartana* valencienne.

I

« Valence a les clochers de ses trois cents églises, » a dit Victor Hugo dans une de ses *Orientales*. Il nous tardait fort de découvrir quelques-uns des clochers annoncés par le poëte : nous les cherchions comme les navigateurs cherchent le phare qui doit les guider vers le port après une longue traversée, car depuis Barcelone nous avions passé en diligence quarante heures bien comptées, avec une chaleur et une poussière abominables, et Dieu sait par quels chemins! Nous aperçûmes enfin une majestueuse construction entourée de beaux palmiers : c'était le couvent de *San Miguel de los Reyes*, Saint-Michel des Rois, bâti au seizième siècle avec des pierres arrachées aux monuments antiques de Sagonte. Un quart d'heure après, nous faisions notre entrée dans la ville du Cid, la *muy noble*, *inclita*, *antigua*, *leal*, *insigne*, *magnífica*, *ilustre*, *sabia*, *coronada*, *y jamas acabada de celebrar ciudad de Valencia del Cid*, c'est-à-dire la très-noble, célèbre, antique, loyale, insigne, magnifique, illustre, savante, couronnée, et jamais assez célébrée ville de Valence du Cid. Tels sont les modestes titres que lui donnent ordinairement ses chroniqueurs ; cette longue énumération paraît peut-être tant soit peu emphatique ; cependant il n'est guère de

villes d'Espagne qui ne s'attribuent une kyrielle d'épithètes semblables. Valence, il faut le dire, les mérite mieux que toute autre : son ciel toujours bleu a été célébré par les poëtes arabes. Où trouver en Europe un climat plus doux que le sien? Les arbres des tropiques y croissent en plein air, et on y cueille au mois de décembre des primevères et des violettes; l'hiver y est à peine connu, et un auteur assure qu'on n'y a vu que deux fois en cinq siècles des gelées blanches et des brouillards.

L'entrée de Valence, avec ses murs d'enceinte crénelés, ses tours à mâchicoulis, présente tout à fait l'aspect d'une ville moresque; les rues sont étroites et les maisons, blanchies à la chaux suivant l'usage arabe, sont ornées de balcons auxquels on voit apparaître quelques brunes Valenciennes à moitié cachées derrière de longs rideaux d'étoffe rayée, ou de lourdes nattes de jonc qu'on appelle *esteras;* d'une maison à l'autre sont tendues de grandes toiles, *tendidos*, comme dans quelques villes du midi de la France.

Il est peu de provinces en Espagne qui aient conservé un caractère moresque aussi tranché. Le costume doit avoir fort peu changé depuis plusieurs siècles; celui des paysans, parfaitement approprié au climat, fait ressortir la couleur bronzée de leur teint, basané comme celui d'un Bédouin. La coiffure est des plus simples; elle se compose d'un mouchoir aux couleurs éclatantes, roulé autour de la tête et s'élevant en pointe : c'est évidemment un souvenir du turban oriental; parfois ils y ajoutent un chapeau de feutre et de velours noirs, aux bords relevés comme ceux du *sombrero calañes* des Andalous, mais beaucoup plus larges. La chemise est attachée au cou par un large bouton double, comme en portent encore nos paysans dans certaines provinces. Il est rare que les Valenciens portent la veste, mais les jours de fête ils mettent le gilet de velours vert ou bleu aux nombreux boutons formés de piécettes d'argent ou de cuivre argenté; quant au pantalon, il est remplacé par un très-large caleçon de toile blanche, *zaragüelles de lienzo*, qui rappelle beaucoup les fustanelles des Albanais, et qui flotte jusqu'à la hauteur du genou; les *zaragüelles* sont retenus par une large ceinture de soie ou de laine, rayée de couleurs éclatantes; les bas, quand ils en portent, sont sans pied, ce qui les fait ressembler aux *cnémides* des guerriers antiques; quant à la chaussure, elle consiste invariablement en *alpargatas* de chanvre tressé et battu, qu'on appelle aussi *espardines*, laissant le cou-de-pied à découvert, et fixées au moyen d'un large ruban bleu qui s'enroule autour de la jambe comme les cordons d'un cothurne de tragédie. Mais la partie la plus importante, la plus caractéristique du costume, c'est la mante, longue pièce d'étoffe de laine aux raies de couleurs éclatantes : un Valencien ne sort jamais sans sa mante, qu'il porte tantôt roulée autour du bras, tantôt négligemment jetée sur l'épaule, ou bien drapée sur la poitrine, appuyant sur un bâton posé derrière le cou ses deux bras nus; alors les deux bouts retombent de chaque côté en agitant leurs innombrables franges. C'est à Valence que se fabriquent ces mantes, qui sont expédiées dans toute l'Espagne. Ce n'est pas seulement un vêtement : les coins relevés servent à contenir les provisions qu'on a achetées au marché; s'il faut monter à cheval, on la plie en quatre, et voilà une selle des plus élégantes; la nuit, quand on dort à la belle étoile, ce qui n'est pas rare l'été, on étend sa mante sur le sol, et se faisant un oreiller de son coude, on s'endort sans plus de façon. Il serait très-difficile de dire ce que peut durer cette mante; il y en a qui servent probablement à plus d'une



LABRADORES (LABOUREURS) VALENCIENS (p. 31).



HOMMES DU PEUPLE, A VALENCE (page 28).

génération, si l'on en juge par les tons roussis, par les couleurs indéfinissables qu'elles finissent par acquérir.

C'est au marché qu'il faut voir tous ces laboureurs, *labradores* de la *huerta*, apporter leurs oranges encore garnies de feuilles, des régimes de dattes fraîchement cueillis, et des grappes de raisin aux grains énormes et dorés, vraiment dignes de la terre de Chanaan. Ces merveilleux fruits sont vendus par de gracieuses Valenciennes, dont quelques-unes sont remarquablement belles; leurs cheveux, noirs comme l'aile d'un corbeau, sont roulés en nattes arrondies sur les tempes, et ramenés derrière la nuque en un énorme chignon; ce chignon est traversé par une longue aiguille d'argent doré qui se termine à chaque extrémité par un large bouton orné de fausses émeraudes ou de nombreuses perles fines : pendant notre séjour à Valence, nous allions tous les matins faire notre promenade au marché, et Doré y fit une ample moisson de types ravissants.



LABRADOR VALENCIEN.

Une remarque assez singulière, que plusieurs voyageurs ont déjà faite avant nous, c'est qu'on voit un certain nombre de blondes parmi ces filles du Midi; nous en avons même remarqué dont les cheveux étaient du blond le plus tendre, et qu'on aurait pu, sans leur costume valencien, prendre pour des Allemandes ou pour des Hollandaises. Anomalie tout à fait singulière sous un ciel aussi ardent, et que nous ne nous chargeons pas d'expliquer.

Une autre remarque encore plus facile à faire, c'est que ces femmes vieillissent très-vite, beaucoup plus vite que celles des climats septentrionaux; nous en vîmes un jour un exemple frappant dans une *naranjera* ou marchande d'oranges, qui paraissait avoir quatre-vingts ans, et qui n'en avait pas soixante. La *tia Vicenta*, la mère Vincent, — c'est ainsi qu'on l'appelait, avait cependant été, nous assura-t-on, une des beautés de Valence; nous avions de la peine à le croire en voyant son nez en bec-à-corbin, sa bouche à la dent unique, son menton saillant et les quelques cheveux gris qui lui servaient de chignon, cheveux ornés de deux longues épingles à grosse tête, suivant la mode valencienne.

Les Valenciens ont la réputation d'être à la fois gais et cruels; je ne sais plus quel poëte, après avoir décrit le costume de la Folie, ajoute qu'elle porte en guise de grelots des têtes de Valenciens :

Y lleva por cascabeles
Cabezas de Valencianos.

Si l'on en croit le proverbe, le royaume de Valence serait un paradis habité par des démons : *Paraiso habitado por demonios;* mais comme à côté de tout proverbe il y a son contraire, on dit aussi : *En Valencia la carne es yerba, la yerba es agua, el hombre mujer, y la mujer nada*, c'est-à-dire qu'à Valence la viande est de l'herbe, l'herbe est de l'eau, l'homme est femme, et la femme n'est rien.

Nous croyons que la férocité des Valenciens a été très-exagérée. Sauf une querelle au jeu de boule qui menaçait de tourner au sérieux, nous n'avons eu à noter aucune scène tragique. Nous avons maintes fois parcouru les environs de Valence, et nous n'y avons jamais rencontré que des gens très-inoffensifs et fort obligeants, malgré leur air tant soit peu rébarbatif. Un jour que nous faisions une promenade à pied dans la *huerta*, un orage tropical fondit sur nous tout à coup, et nous eûmes bien juste le temps de nous réfugier dans la *barraca* ou cabane d'un *labrador*. Notre hôte, après nous avoir fait asseoir, nous offrit quelques fruits, et voulut nous faire goûter son vin noir et sucré ; quand nous prîmes congé de lui, il refusa obstinément une pièce d'argent que Doré lui offrait : il me fallut employer tout ce que je possédais du dialecte valencien pour lui faire accepter la *peseta* destinée à acheter quelques joujoux pour les *niños*.



VIEILLE FEMME DE VALENCE (page 31).

Le dialecte valencien, un peu moins rude que le catalan et que le majorquin, dont il se rapproche beaucoup, n'a que peu d'analogie avec le castillan ; il ressemble assez au patois du midi de la France, et il a la même origine, la langue *limousine* du moyen âge ; un assez grand nombre de mots, par exemple ceux qui servent pour la numération, sont les mêmes qu'en français : ainsi, on dit en valencien, *un*, *dos*, *tres*, *cuatre*, *cinc*, *sis*, *set*, *vuyt*, etc. On dit également *doscents*, *trescents*, *cuatrecents*, *cinccents*, *setcents*, etc. Bon nombre de mots sont exactement ou à peu de chose près les mêmes qu'en français, par exemple, *camp*, *candidat*, *cervèll*, *cruel*, *cruellement*, *diable*, *diamant*, *équivalent*, *estimable*, *excellent*, *fort*, *fruyt*, *grave*, *gravement*, *incessant*, *inexpugnable*, *intelligible*, *irrévocablement*, *lugubre*, *mal de ventre*,



MARAICHERS VALENCIENS.

méridional, *muric*, *noble*, *noces*, *paradis*, *pastoral*, *porc*, *quand*, *que*, *qui*, *règne*, *secret*, *sensiblement*, *sinistre*, *tabarnacle*, *unir*, *univers*, *variable*, *vent*, *verd*, *viril*, etc.

Il serait facile de multiplier ces exemples pris au hasard parmi des centaines de mots. Ce qu'il y a de curieux, c'est que bon nombre de ces mots n'appartiennent pas à l'espagnol.

Sur la place du Marché, se trouve la *Lonja de seda*, la Bourse de la soie, ou la *Llotja*, en valencien, nom qui rappelle la *Loggia* des villes d'Italie : c'est là qu'autrefois les marchands de soie venaient traiter leurs affaires ; aujourd'hui encore le commerce de la soie est très-important à Valence, et on en voit une grande quantité suspendue en énormes tresses blondes aux murailles de la *Llotja*. Ce gracieux édifice date de la fin du quinzième siècle ; la façade est surmontée de créneaux en forme de couronne qui lui donnent un air tout à fait héraldique ; quant à l'intérieur, il est de la plus merveilleuse élégance. Qu'on se figure une salle immense dont la voûte, haute comme celle d'une cathédrale, est supportée par des rangées de colonnes torses semblables à d'énormes câbles de pierre ; dans le fond une large porte, surmontée d'une ogive élégante, laisse apercevoir un jardin planté de citronniers et d'orangers, aussi vieux peut-être que le monument.

C'est dans les environs de la *Llotja* que se trouvent les *orchaterías*, où l'on va prendre la délicieuse boisson qu'on appelle *orchata de chufas :* c'est comme un sorbet à la neige, fait avec le lait d'une espèce d'amande de terre dont le goût et la grosseur rappellent assez la noisette. La *chufa*, tout à fait inconnue chez nous, n'est autre que le *cyperus esculentus* de Linné, détail que nous aurions toujours ignoré probablement, sans un de nos amis, savant professeur de l'université de Valence. Dans la plupart des villes d'Espagne, on trouve des *orchaterías de chufas ;* cette industrie est exclusivement exercée par des Valenciens, qui débitent leur *orchata* sans quitter le costume de leur province.

La cathédrale, appelée aussi la *Seu*, comme en Catalogne, offre un mélange de tous les styles qui se sont succédé depuis le treizième siècle jusqu'à l'époque actuelle ; comme dans toutes les églises espagnoles, l'intérieur est très-sombre, et ce n'est qu'à certaines heures que quelques rayons de soleil, pénétrant dans la nef, permettent d'entrevoir d'assez bons tableaux de l'école valencienne.

Une des chapelles a conservé sans altération aucune son aspect du quinzième siècle : c'est une très-haute salle voûtée, dont les murs sont ornés de divers engins guerriers du moyen âge, et d'énormes chaînes de fer suspendues en guirlandes, qui servaient, dit-on, à fermer l'entrée du port de Marseille, et furent déposées là comme *ex-voto* par un roi d'Aragon.

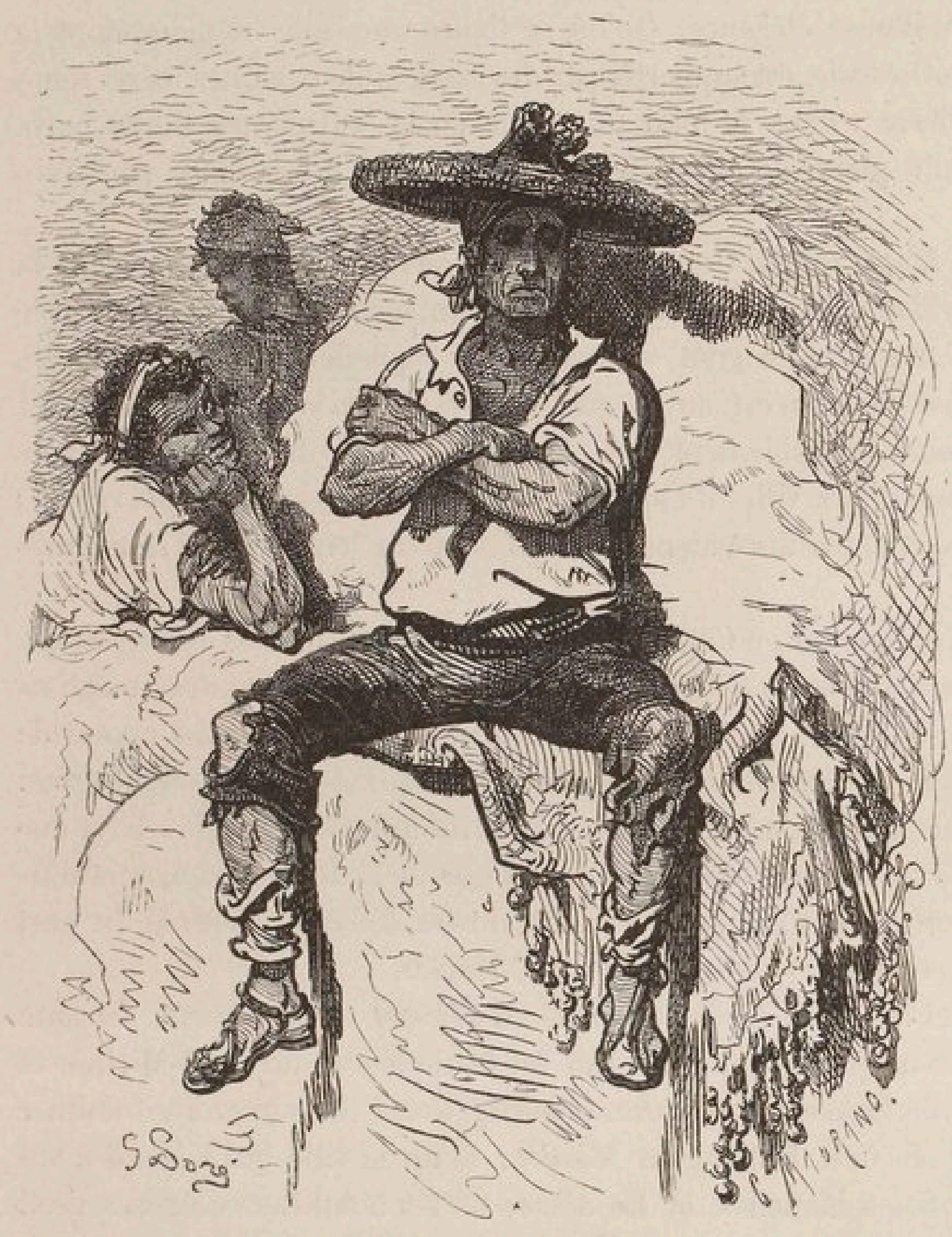
Le clocher de la cathédrale, qui est assez élevé, s'appelle le *Micalet* ou *Miguelete*, du nom d'une énorme cloche pesant deux cent quinze quintaux, qui fut bénie le jour de Saint-Michel, et qui sert à annoncer aux laboureurs de la *huerta* les heures des irrigations. Rien ne saurait donner une idée de la vue splendide dont on jouit du haut du *Micalet :* toute la ville qui s'étend à vol d'oiseau avec ses maisons aux terrasses blanches, et les dômes de ses nombreuses églises dont les tuiles brillent au soleil comme du cuivre poli ; autour de la ville, la *huerta* qui déploie à perte de vue son immense ceinture verte, avec un horizon de montagnes bleues et roses baignées d'une lumière transparente ; l'*Albufera*, grand lac qui se confond avec la mer, sur laquelle des voiles latines brillent çà et là, et le port de *Grao*, dont les navires élèvent leurs mâts qui se confondent avec les palmiers. C'était surtout une heure avant le coucher du soleil que nous aimions à jouir de ce spectacle, sans pouvoir jamais nous rassasier.

Valence a deux charmantes promenades, l'*Alameda* et la *Glorieta*, sur les deux rives opposées du Guadalaviar. Là, on peut se faire une idée de la douceur du climat de Valence. Toutes sortes d'arbres des tropiques, tels que des bambous énormes, des *chirimoyas* et des bananiers, y sont cultivés en plein air et s'y émaillent de fruits parfaitement mûrs.

II

Le Guadalaviar ou Turia, malgré ses quatre beaux ponts de pierre, est absolument à sec les trois quarts de l'année. En revanche, il déborde quelquefois l'hiver, et cause des dégâts terribles. Depuis les montagnes de l'Aragon, où cette rivière prend sa source, les riverains lui font de nombreuses saignées pour les irrigations.

Les irrigations sont depuis des siècles la principale source de la richesse du pays ; bien avant 1238, année de la conquête par Jayme ou Jacques Ier *el Conquistador*, les Arabes avaient mis à exécution le vaste projet de dériver, au moyen de huit canaux principaux, les eaux du Guadalaviar, lesquelles allaient se perdre dans la Méditerranée. Ces canaux existent encore ; le plus important, celui de Moncada, est comme la grande artère qui se subdivise en un nombre infini de veines ou canaux plus petits, nommés *acequias*, chargés de porter la fertilité jusque dans les moindres champs de la *huerta*. Grâce aux plus ingénieuses combinaisons de digues, *azudes*, qui permettent d'élever et d'abaisser à volonté le niveau, les Arabes surent éviter deux inconvénients opposés : celui de ne pas donner assez d'eau à un champ, et celui de l'inonder outre mesure. Chaque champ est arrosé *á manta*, c'est-à-dire que l'eau s'y répand en nappe, et couvre la surface comme ferait un vaste manteau. Retenue par un bourrelet de terre qui entoure le champ, l'eau s'écoule chez le voisin quand la terre a assez bu.



BATELIER DU PORT, A VALENCE.

La fertilité des environs de Valence est proverbiale : la terre ne se repose jamais, et une récolte ne tarde pas à être remplacée par une autre. Nous avons vu des tiges de maïs qui atteignaient cinq mètres de hauteur, et il y en a qui arrivent à huit mètres. La culture du riz, importante dans la *huerta*, est malheureusement insalubre, car elle a lieu dans des terrains marécageux dont les émanations occasionnent quelquefois des fièvres.

L'importance des irrigations fait qu'on entend quelquefois parler de *voleurs d'eau :* c'est ainsi qu'on appelle ceux qui la détournent à leur profit, en la gardant plus longtemps qu'ils n'y ont droit. Pour juger les *cuestiones de riego* (les questions d'arrosage), on a créé, il y a déjà huit siècles,



JEUNES VALENCIENNES (page 31).

le *Tribunal des eaux*. Ce singulier tribunal fut, dit-on, institué par Al-Hakem-Al- Mostansir-Billah, vers l'an 920. Jayme *el Conquistador* se garda bien de toucher à cette institution, qui s'est maintenue jusqu'à nos jours avec toute la simplicité orientale. C'est bien la justice la plus patriarcale qu'on puisse imaginer : pas de soldats ni de gendarmes, pas d'huissiers pour appeler les causes, pas d'avocats ni d'avoués pour représenter les parties; les juges ou *síndicos* sont de simples laboureurs élus par des laboureurs.

Tous les jeudis, à midi, la *cort dos acequieros* se réunit en plein air devant le portail latéral de la *Seu*, ce qui fait qu'on appelle aussi quelquefois ce tribunal la *cort de la Seu*. Nous n'eûmes garde de manquer l'audience, et avant midi nous étions au premier rang, mêlés à la foule des *labradores*. Les juges, représentant les *acequías* de la *huerta*, étaient à leur poste, et siégeaient sur un simple canapé recouvert de velours d'Utrecht, appartenant au chapitre de la cathédrale, lequel est tenu de fournir le mobilier du tribunal; une table serait inutile, car l'usage du papier, des plumes et de l'encre est tout à fait inconnu à ces juges vraiment bibliques, qui nous rappelaient le roi saint Louis rendant la justice sous le chêne du bois de Vincennes.



CIEGOS (AVEUGLES) A LA PORTE DE LA SEU (CATHÉDRALE DE VALENCE (p. 40).

La cloche du Micalet ayant sonné midi, la séance commença. Les premiers plaideurs qui se présentèrent étaient deux robustes paysans vêtus du costume national. Le plaignant exposa ses griefs en les appuyant des gestes les plus énergiques, auxquels son adversaire ne se fit pas faute de répondre avec une véhémence pour le moins égale à la sienne. Le *síndico* de leur *acequía*, gros laboureur dont la mine prospère faisait penser à Sancho, écouta les parties, tranquillement assis sur son canapé, puis se leva et les interrogea. La *cour*, dont les membres portaient le même costume que les plaideurs, délibéra, et rendit bientôt son jugement. Le gros *síndico*, qui n'avait pas pris part à la délibération, fit connaître la sentence. La cour condamnait le délinquant à soixante réaux, environ quinze francs, d'amende. Ce fut ensuite le tour de quelques autres, et, au bout d'une heure, la séance étant levée, juges et plaideurs reprirent le chemin de l'*hostal* où ils avaient laissé leurs montures. Malgré la forme si simple du tribunal des eaux, ses jugements ont toute l'autorité de ceux des tribunaux

ordinaires, et on assure qu'il est très-rare que les délinquants refusent de s'y soumettre.

La place étant devenue déserte, nous nous approchâmes du portail, dont le tympan est orné d'un bas-relief représentant la Vierge assise au milieu de séraphins. De la voussure de l'ogive se détachent les statues des douze apôtres, d'où est venu le nom de *Puerta de los Apóstoles*. Pendant que nous étions absorbés dans cette contemplation, un bruit étrange frappa nos oreilles : c'était comme un vague bourdonnement mêlé de voix nasillardes et accompagné d'accords d'un timbre aigre et métallique. « Voilà des chanteurs d'*oraciones*, dis-je à Doré; allons les écouter de plus près. » Nous fîmes le tour de l'église et nous aperçûmes, adossés à une porte romane, deux *ciegos* ou aveugles, drapés dans les lambeaux de leurs mantes. Ils chantaient des *oraciones*, c'est-à-dire des espèces de litanies en l'honneur de divers saints, sur un rhythme étrange et avec les modulations les plus inattendues. Le plus jeune des deux, le ténor, s'accompagnait sur la *bandurria*, tandis que le baryton, beau vieillard coiffé d'un vieux chapeau de velours à larges bords, plaquait des accords sur la *cítara*, en s'interrompant de temps à autre pour implorer la charité de l'auditoire. Les deux instruments dont jouaient nos chanteurs sont très-répandus dans le royaume de Valence, bien que la guitare y soit en faveur comme dans les autres provinces.

La *cítara*, d'une forme plus gracieuse que la guitare, est plus petite et plus aplatie; elle est garnie de neuf cordes métalliques dont les trois premières s'accordent à l'octave l'une de l'autre, les trois secondes à la quinte relative des premières, et les trois dernières à la quinte relative des secondes. La *bandurria*, beaucoup plus petite, ressemble un peu à la mandoline italienne; elle est garnie de douze cordes, et se joue, ainsi que la *cítara*, au moyen d'une petite lame flexible, d'ivoire ou d'écaille, appelée *pua*. Quelquefois ces concerts populaires s'augmentent de la *dulzayna*, espèce de musette qui n'est autre que la *doulçayne* de nos anciens romans de chevalerie.

III

Valence a été le berceau de l'imprimerie en Espagne : sa bibliothèque est une des plus riches du royaume; le conservateur nous en fit les honneurs avec une parfaite obligeance, et nous montra le premier livre qui ait paru dans la Péninsule, intitulé : *Obres o Trobes*, c'est-à-dire : Œuvres ou Poésies, en l'honneur de la sainte Vierge; ce livre, en dialecte valencien, a été imprimé à Valence en 1474; nous vîmes encore le fameux roman de chevalerie *Tirant lo Blanch*, *en vulgar lengua valenciana*, imprimé à Valence en 1490, « trésor d'allégresse et mine de divertissements, où les chevaliers errants mangent, dorment, et meurent dans leurs lits, choses qui manquent à tous les livres de la même espèce. » Ce jugement, porté par le curé du village de don Quichotte, valut à Tirant le Blanc d'échapper au terrible *auto-da-fé* qui consuma la bibliothèque de l'ingénieux hidalgo ; cela n'empêche pas ce livre d'être d'une rareté extrême : on n'en connaît que trois exemplaires.

Le musée de Valence occupe les bâtiments de l'ancien couvent de la *Merced;* à part quelques tableaux de *Juan de Juanes* et de *Ribalta*, les meilleurs peintres de l'école valencienne, et un portrait de Velasquez par lui-même, toile intéressante quoique en mauvais état, il en renferme peu qui méritent d'être cités; quand nous le visitâmes, on était occupé à un remaniement, et une quantité de grandes toiles étaient empilées le long des murs, la plupart à l'envers, ce qui ne nous laissa que peu de regrets. Si le musée de la Merced n'est pas très-riche en tableaux, il offre une curiosité d'un autre genre : on voit dans une des cours des palmiers gigantesques dont les cimes dépassent de beaucoup les toits du couvent, et qui ont été plantés il y a plus de cent ans, comme en fait foi une inscription commémorative gravée sur une plaque de marbre.

De même que Barcelone, Valence a sa *calle de la Platería*, dont toutes les boutiques sont



LE TRIBUNAL DES EAUX, A VALENCE (page 39).

occupées par des orfèvres; les bijoux qu'on y fabrique, destinés principalement aux riches *llaura doras* de la *huerta*, sont en général d'un goût charmant : la plupart sont montés en or mat, comme les bijoux antiques, et ornés de nombreuses perles fines.

Une des principales industries de Valence est la fabrication de la faïence; dès le moyen âge la *loza valenciana* était en grande réputation, et était expédiée en Italie, en France, dans le Levant et dans d'autres pays; ces plats et ces vases aux éclatants reflets d'or, de cuivre ou de nacre, aux élégants dessins de style moresque, sont depuis longtemps très-recherchés des amateurs, et ont leur place dans les plus belles collections.

René I[er], duc d'Anjou, qui eût été, s'il eût vécu de nos jours, un amateur, un *collectionneur* passionné, le *bon roi René* ornait les « *dressouers* » de ses châteaux de faïences valenciennes : on y voyait tantôt « un grand plat de terre de Valence, » tantôt un « lavoir à mains » ou un « bacin de pareille terre, » ou bien encore « des plats parfonts de ladite terre, à *feuillages dorés*, à *fleurs perses*, ou a au fons un aigle..... »

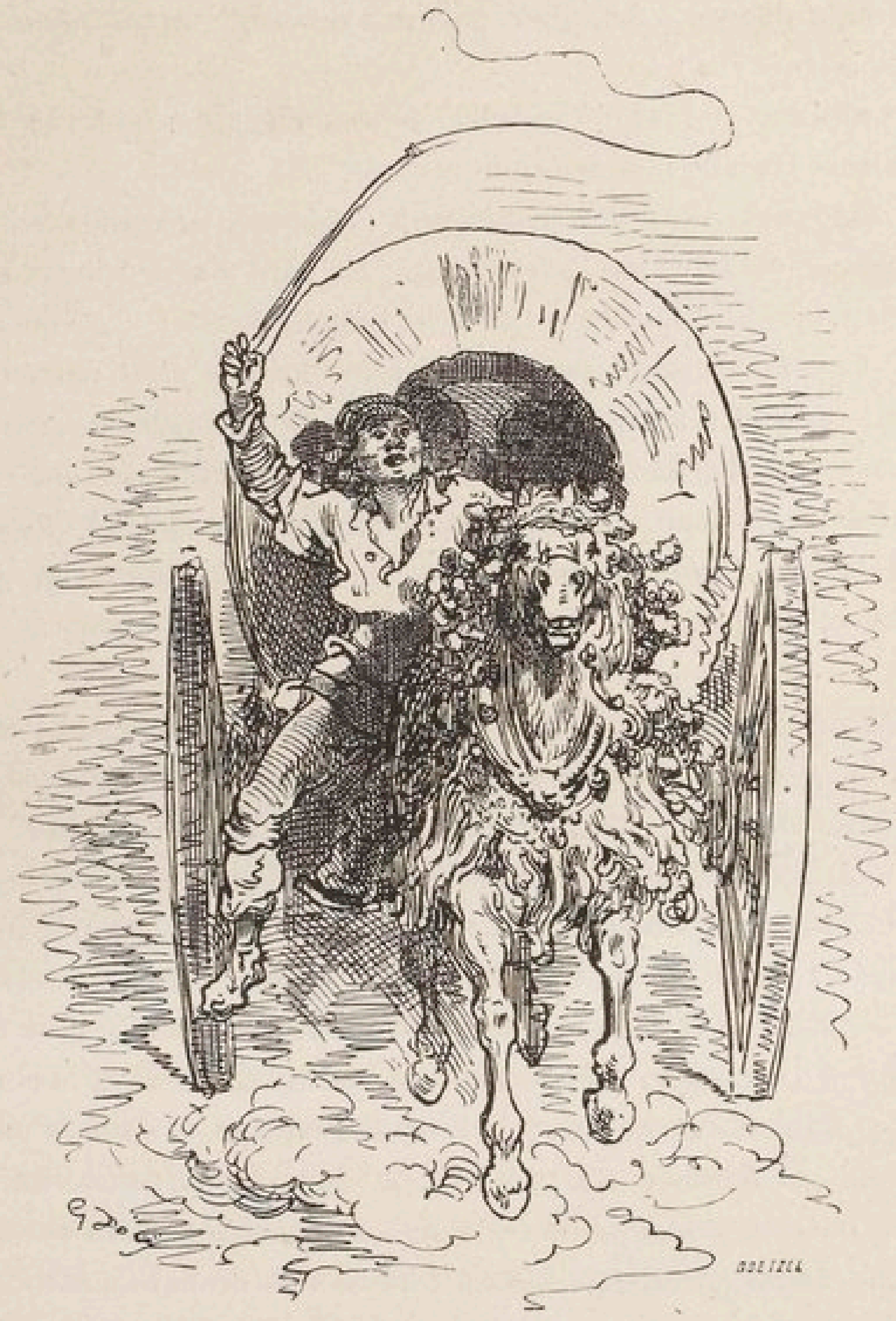
Nous avons essayé ailleurs de faire l'histoire de ces élégantes poteries hispano-moresques, sur lesquelles nous aurons bientôt l'occasion de revenir.

Disons seulement quelques mots des principaux caractères auxquels les amateurs pourront reconnaître certaines pièces de fabrique valencienne. Ce sont d'abord les plats dont le revers est orné d'un aigle à l'aspect héraldique, ceux «*ou* a au fons un aigle.....» Nous possédons plusieurs de ces plats, où figure l'oiseau de saint Jean; or, cet évangéliste était particulièrement vénéré à Valence. Assez souvent, on voit d'autres plats ornés de cette inscription, placée circulairement : « *In principio erat Verbum, et Verbum erat apud Deum.* » Chacun sait que c'est le commencement de l'Évangile selon saint Jean. Citons encore un plat du *British Museum*, sur lequel se lisent ces mots : « *Senta* (sic) *Catalina, guarda nos :* » — Sainte Catherine, protégez-nous. L'église de *Santa Catalina* et la place du même nom, qui existent encore à Valence, datent du moyen âge.

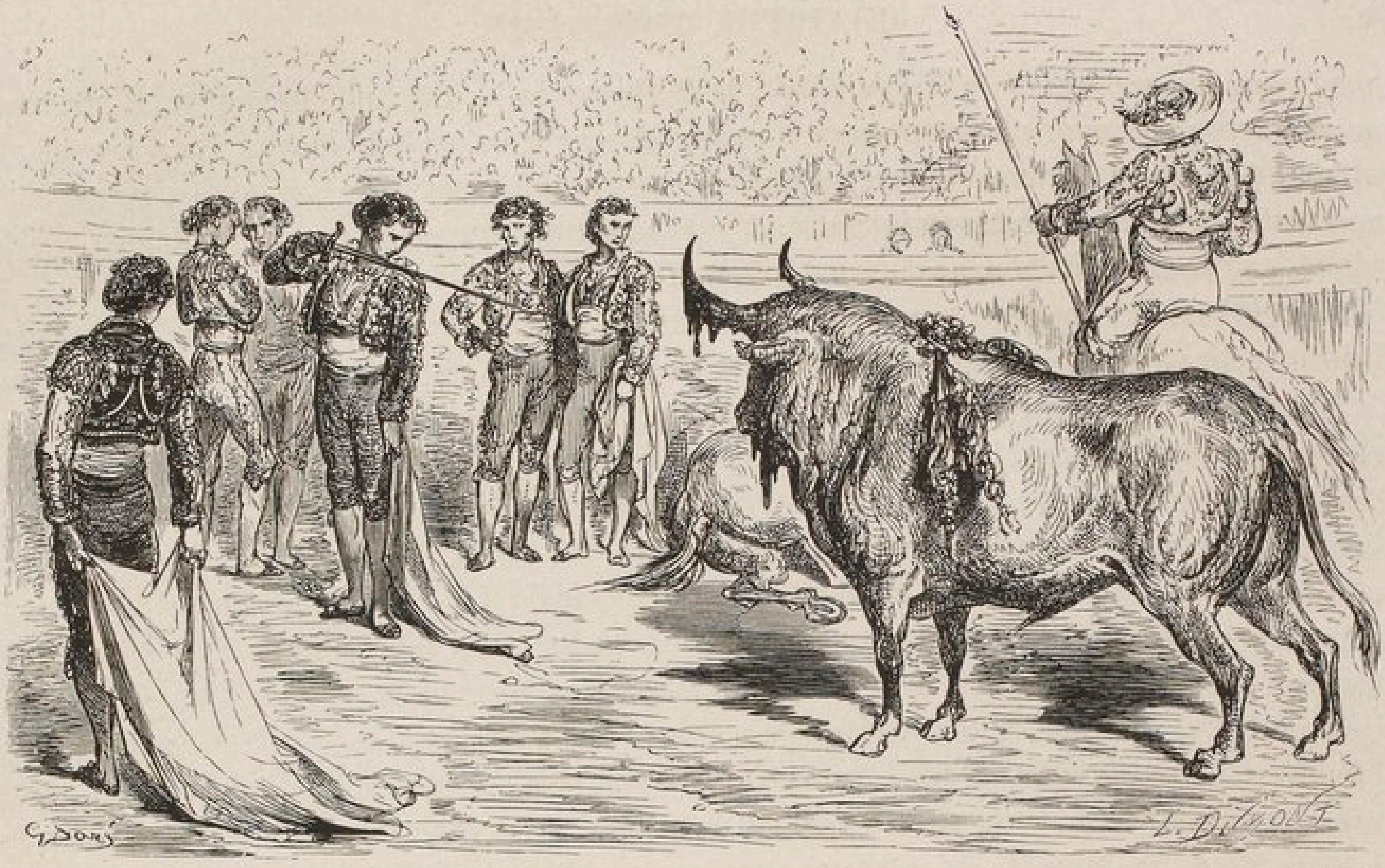
Une particularité digne de remarque, c'est que les faïences; si souvent ornées d'inscriptions ou de symboles chrétiens, étaient fabriquées par des *moriscos*, bons chrétiens en apparence, mais au fond fidèles à leur ancienne foi; c'étaient quelquefois de pauvres diables qui se contentaient, pendant quatre années d'apprentissage, de la nourriture et de quelques vêtements.

A Manises, et dans plusieurs villages voisins, on fait encore aujourd'hui toutes sortes de faïences, notamment des *azulejos* (en dialecte valencien *rajolas*), carreaux vernissés aux brillantes couleurs, qu'on emploie pour le dallage et pour le revêtement des murs, et qu'on expédie dans toute l'Espagne, et même à l'étranger. Manises est un joli village à deux lieues de Valence; nous avions pris pour nous y rendre une *tartana*, le seul véhicule usité dans le pays, et un des plus arriérés qu'on puisse voir : la *tartana*, qui n'a aucun rapport avec le bateau qui porte le même nom, est une espèce de charrette couverte de toile cirée supportée par des cerceaux arrondis; l'intérieur est garni de deux bancs parallèles, placés dans le sens de la longueur; la caisse, qui n'est aucunement suspendue, pose simplement sur les essieux, en sorte qu'au moindre cahot, les voyageurs sont lancés les uns sur les autres; la *tartana* est fermée par devant, et l'entrée est placée à l'arrière : on y monte au moyen d'un marchepied composé d'un morceau de bois arrondi en demi-cercle. Quant au conducteur, qu'on appelle *tartanero*, il est assis en dehors, sur le brancard de gauche, les jambes retenues par un petit marchepied; habitué aux soubresauts, il se tient merveilleusement en équilibre. Il suffit ordinairement de deux heures passées en tartane pour être moulu; nous devons dire, cependant, qu'il y a aussi des tartanes *bourgeoises*, parfaitement suspendues, et ornées avec beaucoup de luxe. Ces équipages ont résisté jusqu'à présent à l'invasion des modes étrangères, et on en voit encore un bon nombre dans les rues et sur les promenades.

Comme nous rentrions à Valence, les membres endoloris, notre *tartanero* nous montra d'un geste joyeux une immense affiche verte : c'était l'annonce de deux grandes courses de taureaux qui devaient avoir lieu prochainement. « On ne connaît pas cela chez vous, nous dit le *tartanero* tout fier; *caballeros*, je vous en supplie, ne manquez pas d'y aller. » Et il se mit à nous vanter les charmes de ce divertissement; c'était un amateur passionné des taureaux, comme la grande majorité des Espagnols; nous ne le quittâmes qu'après lui avoir bien promis que nous assisterions à la prochaine *corrida*.



UN TARTANERO (page 43).



L'ESPADA (page 47).

CHAPITRE TROISIÈME

Ancienneté de la tauromachie. — Rois d'Espagne *toreros*. — Une *Feste* sur la Plaza Mayor de Madrid. — Costillares. — Pedro Romero et ses cinq mille six cents victimes. — Pepe Illo et son livre. — L'École Royale de Tauromachie à Séville. — Montès et le Chiclanero. — Les *ganaderías*. — La *herradura*. — Les *novillos*. — Les *vaqueros* et les *cabestros*. — Voyage nocturne des taureaux. — L'*encierro* et l'*apartado*. — La *plaza de toros*. — Affiches et programmes des *corridas*. — Arrivée de la *cuadrilla* du Tato. — Les toreros.

I

— Parmi les choses d'Espagne — *cosas de España*, il faut mettre en première ligne le goût national pour les taureaux. Tout Espagnol, dit un auteur qui a traité la matière *ex professo*, apporte ce goût en naissant. Il disait vrai : tout ce qu'on a dit et écrit contre ce « barbare divertissement, » *diversion de España*, n'a guère diminué la vogue dont il jouit depuis un temps immémorial, vogue qui ne paraît pas devoir s'affaiblir de sitôt.

Si l'on en croit la tradition, les anciens habitants de l'Espagne combattaient déjà les taureaux, tandis que d'autres veulent que cet usage ait été apporté par les Arabes vainqueurs et conquérants ; la question a été longuement controversée : ce qui est reconnu généralement, c'est que le *Cid Campeador*, le héros populaire, l'Achille espagnol, était un *torero* consommé ; le célèbre *Moratín*, dans un poëme intitulé : *Fiesta antigua de toros*, nous le montre, la lance au poing, monté sur un genet fougueux, déployant son adresse et son courage contre les *fieras* les plus redoutables. Au moyen âge, il n'y avait pas de grande solennité dont l'éclat ne fût rehaussé par des *fiestas de toros ;* les *romanceros* sont pleins de récits d'exploits de ce genre. La noblesse musulmane n'était pas moins passionnée pour ces exercices que les *hidalgos* chrétiens : la place de *Bibrambla*, qui existe encore à Grenade, servait de champ clos aux Mores pour combattre les taureaux qu'ils fai-

saient venir des montagnes de *Ronda*. *Goya*, le célèbre aqua-fortiste, qui était un grand amateur, un *aficionado* passionné, n'a pas manqué de nous retracer leurs exploits dans sa *Tauromaquia* : le vaillant More Gazul traverse de part en part un taureau qui se précipite sur lui. La même suite représente l'empereur Charles-Quint à cheval, combattant le taureau dans une fête donnée à Valladolid, en l'honneur de la naissance de Philippe II.

Le goût pour les combats de taureaux était devenu général vers le milieu du seizième siècle : il suffit, pour en donner une idée, de citer une bulle de Pie V, conservée à la *Biblioteca nacional* de Madrid, par laquelle ce pape (qui venait d'en publier une en faveur de l'Inquisition) fulmine contre les ecclésiastiques et contre les séculiers qui assistaient aux courses de taureaux. Néanmoins il est permis de croire que cette prohibition ne fut pas très-efficace, puisque vers la même époque parurent un certain nombre de traités sur les exercices du *toreo* et sur ceux de la *gineta*, où sont exposées les règles de l'équitation appliquée à la tauromachie; car alors on ne combattait guère les taureaux qu'à cheval. Les ecclésiastiques eux-mêmes ne firent que peu de cas de la bulle de Pie V, comme le prouve un manuscrit de la *Biblioteca nacional*, contenant la relation d'une fête de taureaux en 1626, *asistiendo un cardenal legado a latere*, « en présence d'un cardinal-légat *a latere*. » J. Pellicer de Tovar publia, en 1631, un petit livre pour célébrer une *suerte* — un coup extraordinaire, que Philippe IV, le roi *torero*, avait fait dans une fête au mois d'octobre de la même année. La *plaza Mayor* de Madrid, qui existe encore dans son état primitif, servait d'enceinte pour ces combats, ainsi que pour les cruels *actes de foi* de l'Inquisition : c'étaient les deux spectacles favoris de la cour. « La *plaza Mayor*, dit Aarsens de Sommerdyck, est fort belle, et ses maisons sont les plus hautes de Madrid. Elles sont entourées de balcons pour servir au spectacle des festes de taureaux, qui sont les plus célèbres cérémonies de l'Espagne. C'est, à ce que l'on dit, un divertissement qui est resté des Mores, et qui tient beaucoup de la barbarie ancienne ; il est tellement du goust de la nation, que toutes les villes ont leurs festes de cette nature, et ne croiroient pas avoir aucun bonheur si elles manquoient à le solemniser... Il n'y a pas un bourgeois de Madrid qui ne veuille voir la feste de taureaux toutes les fois qu'elle se fait, et qui n'engageast ses meubles plutost que d'y manquer faute d'argent. »

Le même voyageur nous raconte une des *festes* de la plaza Mayor :

« Il entra d'abord parmi les champions un homme de Valladolid, monté sur un taureau qu'il avoit dressé et accoustumé à la selle et à la bride. Il alla tout droit où estoit le roy, et, après lui avoir fait une profonde révérence, il voulut montrer ce que savoit faire son taureau. Il le fit galoper et le fit tourner à toute main ; mais cet animal, ennuyé de la longueur du manége, se mit à ruer avec tant de violence, qu'il jeta le pauvre paysan par terre, lequel, sans s'étonner de son malheur, courut après son taureau qui s'enfuyoit. Les risées et les huées de tout le monde l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il l'eust repris, mais elles recommencèrent dès qu'on eut lâché un des taureaux sauvages qui, tout furieux, venoit contre son semblable ainsi apprivoisé et enharnaché. Il se retira enfin après diverses tentatives, après que son taureau et lui eurent reçu quelques coups des autres. En tout ce divertissement on remarque une cruauté invétérée qui est venue d'Afrique, et qui n'y est pas retournée avec les Sarrasins. »

Nous connaissons plusieurs sermons imprimés contre les combats de taureaux. Le père *Pedro de Guzman*, jésuite, qui écrivait au commencement du dix-septième siècle, assure que de son temps il n'y avait pas de fête de taureaux qui ne coûtât la vie à deux ou trois personnes ; souvent même le nombre des victimes était plus considérable. A Valladolid, en 1512, dans une course donnée à l'occasion des fêtes de la Sainte-Croix, et où parurent seulement quelques taureaux, dix des combattants restèrent morts sur la place. Il dépeint les *fêtes* d'Aragon comme une *barbarie inimitable* ; et c'est un fait avéré, ajoute le père jésuite, que dans de pareils exercices il meurt en moyenne, dans toute l'étendue de l'Espagne, deux ou trois cents personnes chaque année. Madame

de Sévigné trouvait « les combats de taureaux affreux ; deux grands pensèrent y périr, écrivait-elle en 1680 à madame de Grignan, leurs chevaux tués sous eux ; très-souvent la scène est ensanglantée : voilà les divertissements d'un royaume chrétien... »

Sous Charles II l'éclat des courses de taureaux atteignit son apogée ; mais au dix-huitième siècle, sous Philippe V, elles étaient en pleine décadence : la cour du petit-fils de Louis XIV, dominée sans doute par l'influence française, affecta de dédaigner ces spectacles ; ils ne furent cependant jamais abandonnés tout à fait ; le goût finit même par s'en accroître encore avec le temps. Seulement, l'art de la tauromachie changea de face : autrefois, la noblesse figurait activement dans ces fêtes, et il suffisait, pour combattre le taureau, d'un cheval et d'une lance ; vers la fin du siècle dernier on commença à voir les *picadores*. puis les adroits *banderilleros*, les agiles *chulos*, et enfin l'*espada*, qui combattit le taureau à pied, face à face, sans autres moyens que son épée et sa *muleta*, petit morceau d'étoffe rouge qu'on appela aussi l'*engaño*, c'est-à-dire le leurre, parce qu'il est destiné à tromper l'attention de l'animal. Si nous en croyons les *Mémoires secrets*, il fut question, en 1778, de donner à Paris des combats de taureaux « dans le goût de ceux d'Espagne. Il s'agit de former une magnifique enceinte capable de contenir vingt mille spectateurs et l'on feroit venir du pays des maîtres capables de diriger ces sanglantes boucheries. » Le projet en resta là.

II

Cette manière de combattre face à face fut imaginée par un Andalou, *Francisco Romero*, de Ronda, qui, le premier, fit du *toreo* un art véritable et une profession lucrative. Il instruisit son fils Juan dans son art, et celui-ci créa plus tard les *cuadrillas* régulières de *picadores*, de *banderilleros* et de *chulos*. Après lui vint *Joaquin Rodriguez*, si connu en Espagne sous le nom de *Costillares*, à qui l'on doit l'invention de la plupart des *suertes* ou coups d'épée usités depuis ; c'est lui qui a élevé l'*art* à la hauteur actuelle, et les amateurs le considèrent comme le véritable créateur de la tauromachie moderne. Lors de l'apparition de Costillares, on connaissait bien quelques coups assez utiles, mais l'*espada*, faute de moyens de défense suffisants, était souvent à la merci de son ennemi. Costillares régularisa l'emploi de la *muleta*, au point de dominer complétement les taureaux, et d'arriver à les mettre, suivant l'expression technique, *en sazon para la muerte*, à point pour recevoir la mort. Autrefois l'*espada* se bornait à attendre que le taureau se précipitât sur lui, et vînt de lui-même s'enferrer sur l'épée ; quant à celui qui devenait *aplomado*, c'est-à-dire alourdi, ou qui, étant d'un naturel rusé, refusait obstinément d'attaquer, il recevait la mort des mains d'un profane, chargé de le transpercer au moyen d'une longue lance appelée *punzon ;* quelquefois aussi on lui coupait traîtreusement les jarrets au moyen de la *media luna* ou demi-lune, croissant de fer emmanché au bout d'une longue perche. C'est pour éviter ces exécutions barbares que ce *torero* inventa la fameuse *suerte de volapiés*, sur laquelle nous reviendrons plus tard, et qui, en permettant à l'*espada* de foncer sur les taureaux qui refusent d'avancer, le met à même de venir à bout des animaux les plus difficiles.

Pedro Romero, fils de *Juan Romero*, est encore un des plus fameux *espadas* dont on ait gardé la mémoire : à une haute taille et à une force herculéenne, il joignait une confiance et une sérénité parfaites ; aussi ne le vit-on jamais reculer devant un taureau. Un jour, il donna une preuve de son sang-froid dans une circonstance des plus critiques : c'était à la fin d'une course, il venait de tuer le dernier animal, et déjà la foule commençait à s'écouler; tout à coup il entend ces cris : « Sauve-toi, Romero ! sauve-toi ! » A peine avait-il eu le temps de retourner la tête, qu'il se trouva presque en face d'un taureau qui venait de s'échapper du toril par suite de la négligence d'un garçon de place. Sa position était très-dangereuse, et la moindre hésitation devait lui être fatale ;

sa seule chance de salut était d'attendre l'ennemi de pied ferme. C'est ce qu'il fit, et il lui porta une si belle estocade, qu'il l'étendit roide mort à ses pieds.

Romero était très-aimé de ses camarades, qu'il ne manquait jamais de secourir d'une manière efficace au moment du danger. C'est à Ronda, sa ville natale, qu'il donna sa dernière course; ce fut une journée mémorable, dont on conserve encore le souvenir dans le pays. Il est mort en 1839, et on a constaté qu'il a tué dans le cours de sa longue carrière *cinq mille six cents taureaux*, ce qui est assurément un chiffre assez respectable.

Parmi les *espadas* modernes, il en est un autre non moins célèbre : c'est *José Delgado*, plus connu sous le nom de *Pepe Illo*, le premier *torero* qui ait publié un traité sur les règles de la tauromachie nouvelle; quoiqu'il ait été éclipsé depuis par le fameux *Montès*, tant comme *espada* que comme auteur *didactique*, son livre n'en est pas moins curieux. Pepe Illo commence par constater avec indignation qu'aucun traité n'a encore été publié sur un art si brillant et si goûté, non-seulement par les Espagnols, mais aussi par les étrangers, et cela dans un siècle si avancé, où l'on a fait des livres sur tout, *hasta de las castañuelas!* même sur les castagnettes !

« Le spectacle des taureaux, poursuit-il, fait la joie des enfants et la jubilation des vieillards ; loin d'ici les esprits faibles qui ont osé traiter de barbares ces nobles exercices ! leurs raisons sont filles de la peur et de l'envie; qu'on aille voir une course de taureaux, et l'expérience même sera la meilleure réfutation du système de ces timides moralistes ! Que signifie l'argument qu'on m'oppose, en prétendant que de temps en temps on voit périr quelques *toreros ?* Existe-t-il un seul exercice qui soit exempt de quelque danger? Le jeu du mail, par exemple, et celui des barres, ne causent-ils pas aussi des accidents ? Le goût de la natation et celui de l'équitation n'ont-ils pas coûté la vie à un plus grand nombre de personnes que les taureaux n'en ont tué et n'en tueront jamais? Enfin notre art est arrivé aujourd'hui à un tel degré de certitude, que nous traitons les taureaux avec autant de mépris que si c'étaient des moutons, suivant l'expression dont se servit un seigneur marocain la première fois qu'il vit une course à Cadix. »

Pepe Illo, dans le cours d'une assez longue carrière, reçut des blessures innombrables, parmi lesquelles vingt-cinq coups de corne, *cornadas*, qui ne l'empêchèrent pas de continuer son métier; mais le plus triste démenti qu'il donna à ses théories sur le peu de danger qu'offrait son métier, fut sa mort même : renversé par un taureau dans la *plaza* de Madrid, il fut tué roide à la suite de coups de corne répétés. Ce fut une mort affreuse; Goya en a fait le sujet de la dernière feuille de sa *Tauromaquia*.

Un autre *espada* célèbre, *Francisco Herrera Guillen*, est resté dans la mémoire des *aficionados*, et surtout dans celle des *aficionadas*, comme le type du *torero* à bonnes fortunes ; il était d'un courage et d'une habileté extraordinaires : une fois, bien qu'il eût reçu plusieurs blessures, il ne voulut pas abandonner la place, et se surpassa lui-même en tuant *huit* taureaux de *huit* estocades. Sa fin ne fut pas moins triste que celle de Pepe Illo. Un jour qu'il figurait dans une course à Ronda, il reçut dans la tête un si terrible coup de corne, qu'il en mourut à l'instant même.

Il y eut à cette époque un véritable enthousiasme pour la tauromachie ; on vit jusqu'à des *frailes* (moines) jeter le froc aux orties, pour se faire *toreros :* témoin le *fraile de Pinto* et le *fraile de Santa-Lucia*. Le *licencié de Falcos*, qui suivit leur exemple, a été illustré par Goya, qui lui donne le titre de *diestrísimo*, le très-habile. Il ne manquait plus à la tauromachie que d'être reconnue par l'État, et officiellement enseignée comme art national : en vertu d'un décret royal du 28 mai 1830, l'*Université tauromachique* fut établie à Séville, la terre classique, l'*alma parens* des toreros ; cette inscription en style lapidaire, vraiment digne de passer à la postérité, fut placée au-dessus du portail de l'établissement : *Fernando VII, pio, feliz, restaurador, para la enseñanza preservadora de la Escuela de tauromaquia.* « Ferdinand VII, pieux, heureux, restaurateur, pour l'enseignement conservateur de l'École de tauromachie. » Deux *chaires*, avec appointements fixes,

furent créées : la première fut donnée à *Pedro Romero*, dont nous venons de parler ; le second professeur fut *Geronimo José Candido*, torero habile et consciencieux. Les élèves de cette académie d'un nouveau genre commençaient à se faire la main en s'escrimant sur des taureaux de bois; ils allaient ensuite au *matadero*, à l'abattoir voisin, s'exercer sur la nature vivante, et pour compléter leur éducation, ils s'essayaient sur des *novillos embolados*, jeunes taureaux aux cornes garnies de boules d'étoupe; enfin, après avoir pris tous leurs *degrés*, ils s'attaquaient à des taureaux *pour de bon*. Bien qu'elle ait formé des sujets remarquables, la *Escuela de tauromaquía* ne put se soutenir longtemps.

C'est peu après, vers 1832, qu'apparut le fameux *Francisco Montès*, de *Chiclana*, le César et le Napoléon de la tauromachie ; admirablement doué de toutes les qualités physiques, d'un courage à toute épreuve, il réunissait toutes les conditions requises chez un *diestro ;* son adresse extraordinaire et la sûreté de ses coups inspiraient aux spectateurs une telle confiance, que lorsqu'il figurait dans une course, toute crainte d'accident disparaissait ; beaucoup de gens étaient persuadés que les taureaux obéissaient à sa voix et à son geste, comme aurait fait le cheval le mieux dressé. Montès fut très-regretté du public et de ses camarades : d'un excellent naturel, généreux, délicat, il sut acquérir l'amitié de personnages haut placés, et sa vie privée fut des plus honorables. Son neveu, *José Redondo*, acquit également une très-grande réputation sous le nom du *Chiclanero*.

Nous mentionnerons encore *Mánuel Diaz*, surnommé *Labi :* quoique peu agile, il était d'une témérité qui allait souvent jusqu'à la folie ; nous l'avons vu plus d'une fois attendre le taureau à genoux, les bras croisés ; celui-ci, étonné sans doute d'une pareille audace, lui donnait le temps de se relever et de se mettre en garde. Labi mourut tranquillement dans son lit. N'oublions pas non plus *Julian Casas*, *el Salamanquino*, cet étudiant en chirurgie de Salamanque, dont la vocation était si violente, qu'il abandonna le scalpel pour l'épée, ce qui, après tout, n'était que changer à demi de métier. Parmi les toreros du jour, il en est qui ne sont pas indignes de leurs prédécesseurs : nous ne tarderons pas à les voir à l'œuvre.

III

La *corrida* est le *sport* des Espagnols, et la *plaza* est leur *Epsom* ou leur *Derby ;* les taureaux d'Espagne ont leur stud-book, leur généalogie en règle ; de tout temps ils ont été célèbres. Hercule, qui était un habile dompteur de taureaux, fut, dit-on, attiré en Espagne par ceux de Géryon, qui paissaient dans les vastes pâturages de la Bétique ; voilà une noblesse un peu plus ancienne que les croisades.

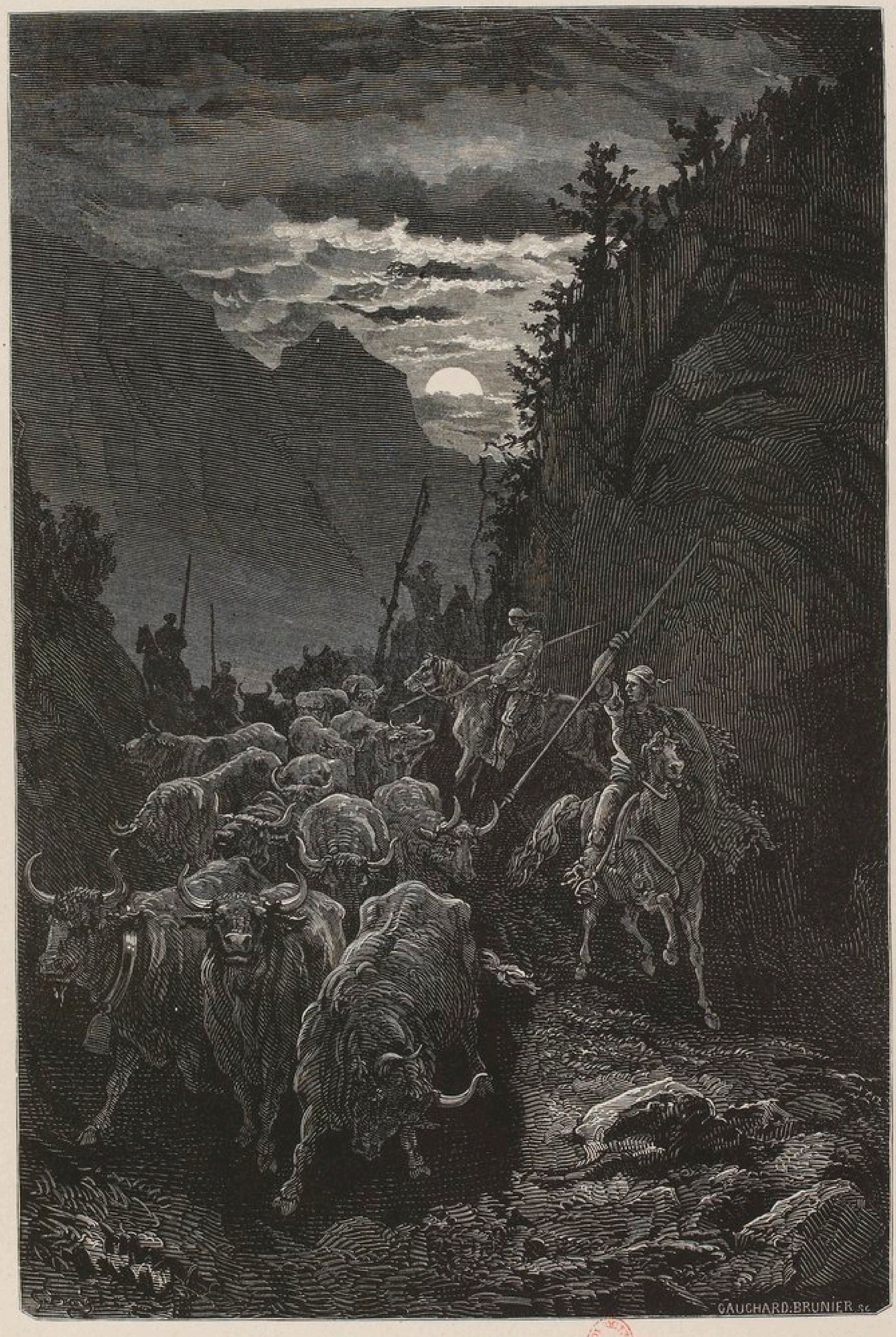
Chaque *ganadería* — c'est ainsi qu'on appelle les troupeaux de taureaux de combat, est parfaitement connue des *aficionados*, qui n'ont pas besoin, pour la reconnaître, de regarder la couleur de la *divisa ;* la *divisa* est un nœud de rubans qu'on fixe sur le cou de l'animal avant la course, et qui sert à désigner à quelle *casta*, à quelle race il appartient ; ainsi les taureaux de la *ganadería Gijona*, propriété du marquis de Casa Gaviria, se reconnaissent à la devise rouge ; ceux de *Vista Hermosa* portent le bleu et le blanc, et ainsi de suite.

Les taureaux de chaque *casta* ont leurs qualités et leurs défauts particuliers : les uns, tels que ceux de *Salvatierra*, sont braves et agiles, et se défendent bien, mais leur feu ne dure guère, et il ne faut pas les combattre trop longtemps ; ceux de Gijon, très-légers au commencement de la course, deviennent lourds, *aplomados*, vers la fin. Parmi les *ganaderías* les plus estimées nous citerons celle de *Colmenar Viejo*, à quelques lieues de l'Escurial ; ces taureaux offrent beaucoup d'égalité dans la taille et dans le pelage ; ceux de *Vista Hermosa* jouissent d'une réputation particulière en Andalousie.

Les taureaux paissent dans de vastes prairies, ordinairement éloignées de toute habitation, et ne voient guère d'autres hommes que les *vaqueros* chargés de les garder. Bien que la pureté des races soit entretenue avec le plus grand soin, tous les sujets ne sont pas dignes d'être élevés pour le combat ; quand ils ont atteint l'âge d'un an, un des *vaqueros*, qu'on appelle le connaisseur, *el conocedor*, leur fait passer une espèce d'examen ; monté sur un cheval vigoureux, il les charge, la pique (*garrocha*) au poing, pour juger de leurs dispositions ; ceux qui prennent la fuite, ou reçoivent le choc avec trop de mollesse, sont mis de côté comme indignes de périr par l'épée ; condamnés à devenir des bœufs, ils porteront le joug, ou seront engraissés pour la boucherie. Quant à ceux qui annoncent de la bravoure, ils sont marqués au moyen d'un fer chaud, opération qui s'appelle la *herradura ;* au bout de quelque temps, le jeune sujet devient un *novillo ;* il doit alors subir une nouvelle épreuve, mais comme il a déjà acquis assez de force pour devenir dangereux, il faut qu'il soit préalablement *embolado*. Cette opération, qui n'est pas toujours des plus faciles, se fait au moyen d'une machine assez compliquée, composée de pièces de bois destinées à assujettir la tête de l'animal ; une fois qu'elle est solidement fixée, on garnit ses cornes, comme on ferait pour *moucheter* la pointe d'un fleuret.

Les *novilladas*, ou courses de *novillos*, sont ordinairement réservées aux petites localités qui ne peuvent subvenir aux dépenses d'une course de *toros de muerte ;* les vrais *aficionados* méprisent les *novilladas* comme de vains simulacres, comme un drame sans dénouement, puisque le *novillo*, après avoir reçu quelques coups de pique et quelques paires de *banderillas*, rentre paisiblement à l'étable pour servir encore à la prochaine occasion. C'est vers l'âge de cinq ans que les *toros de muerte* sont jugés dignes de figurer dans une *corrida :* il faut alors les diriger vers la ville. Ce voyage n'est pas exempt de danger, car il s'agit de diriger une troupe d'animaux farouches, que la vue du premier objet venu peut mettre en fureur ; il serait même tout à fait impossible d'en venir à bout sans les *cabestros*, grands bœufs, ordinairement d'un pelage clair, et parfaitement inoffensifs, malgré la longueur de leurs cornes ; ils paissent dans les pâturages en compagnie des taureaux qui, habitués à eux dès l'âge le plus tendre, les suivent avec une étonnante docilité ; pour diminuer les risques d'accidents, le voyage des taureaux a presque toujours lieu pendant la nuit. Les *cabestros* ouvrent la marche, et sont appuyés par les *vaqueros* qui, la pique au poing, chargent les animaux récalcitrants. Un jour, la rencontre d'un de ces troupeaux nous fit ressouvenir de l'aventure du Chevalier de la Manche, lorsque, campé au beau milieu d'un grand chemin, il défia des *vaqueros* qui conduisaient des taureaux..... « Sancho resta moulu, don Quichotte épouvanté, le grison assommé, et Rossinante fort peu catholique. »

Avant d'arriver au terme de leur voyage, les taureaux s'arrêtent ordinairement dans un endroit peu distant de la ville ; de là, les *vaqueros* les conduisent rapidement jusqu'à la *plaza*, la veille de la course. Ce dernier voyage n'est pas non plus sans danger pour les passants et pour les gens du peuple qui, très-avides de tout ce qui touche aux taureaux, se portent en foule sur leur passage. Une fois arrivés à la place, les taureaux sont enfermés dans le *corral* (étable), en attendant qu'on procède à l'*apartado ;* c'est le nom qu'on donne à une opération qui consiste à les faire passer un à un dans une espèce de cellule étroite et obscure, le *toril*, dernière prison du taureau, prison qu'il ne doit quitter que pour aller au combat, c'est-à-dire à la mort. L'*apartado* a lieu quelques heures avant la course ; les *aficionados* s'y donnent rendez-vous, comme chez nous les *sportsmen* dans l'enceinte du pesage ; seulement, c'est un plaisir beaucoup moins dispendieux, puisqu'il ne coûte qu'une modeste *peseta*, environ un franc. On introduit les *cabestros* dans l'enceinte où sont réunis les taureaux, qui s'amusent à échanger de temps en temps quelques horions. L'arrivée des pacifiques animaux au milieu de la troupe belliqueuse met fin à ces escarmouches ; un des *vaqueros* appelle un *cabestro*, une porte s'ouvre pour lui donner passage, et un taureau le suit jusque dans un compartiment où on le laisse seul. Le *cabestro* est ramené dans l'enceinte, et le



TAUREAUX DE COMBAT CONDUITS A VALENCE PENDANT LA NUIT (page 50).

même manége se répète autant de fois qu'il y a de taureaux. Au-dessus des divers compartiments ou cellules, règne une espèce de galerie avec balustrade à hauteur d'appui, où viennent aboutir des cordes servant à ouvrir et à refermer les portes de chaque cellule; les taureaux y sont placés suivant l'ordre qu'ils doivent occuper dans le combat.

L'*apartado* dure quelquefois assez longtemps, à cause des complications qui surviennent. Ainsi, il arrive qu'au moment où le *cabestro* sort de l'enceinte, deux taureaux se précipitent sur ses pas; il s'agit alors de faire rétrograder celui qui a devancé son tour; il arrive encore parfois qu'un taureau entre dans une cellule qui ne lui était pas destinée: il faut alors l'en faire sortir, pour l'obliger à passer dans une autre; ces changements ne s'effectuent pas sans quelques vigoureux coups de pique, administrés par les *vaqueros* du haut de la galerie, et auxquels les taureaux répondent par des coups de corne qui font trembler les planches de la cloison.

IV

Les courses ont régulièrement lieu, à Madrid, tous les dimanches, depuis Pâques jusqu'à la Toussaint; dans les villes de province, on en donne de temps en temps, à l'occasion des principales fêtes, mais rarement l'hiver, car le froid fait perdre aux taureaux beaucoup de leur furie; en outre, le plus grand nombre des spectateurs étant à ciel découvert, ils risqueraient fort d'être gelés sur place sous un climat comme celui de Madrid, où assez souvent le froid est aussi vif qu'à Paris. La douceur des hivers dans le royaume de Valence en Andalousie permet quelquefois d'y donner des courses en cette saison. Ainsi, à Séville, il nous est arrivé d'en voir une très-brillante au mois de décembre.

Il est peu de villes en Espagne qui n'aient leur *plaza de toros*. Quelquefois, ces amphithéâtres appartiennent aux municipalités ou aux hospices, qui en tirent d'assez bons revenus en les affermant aux *asentistas;* l'*asentista* est exactement ici ce qu'est l'*impresario* en Italie: il entreprend à ses risques et périls de donner les combats de taureaux, comme l'*impresario* donne des représentations d'opéras ou de drames. Les frais occasionnés par une *corrida* sont quelquefois assez considérables: ainsi la *plaza* de Madrid se loue environ sept mille francs pour une seule course; les taureaux coûtent fort cher: quelques-uns vont jusqu'à huit cents francs, et même au delà.

Le nombre des taureaux tués en une seule course varie entre six et huit; il arrive quelquefois à neuf, quand, à la demande du public, on accorde le *toro de gracia*. Nous avons même vu des courses où dix taureaux furent tués. Quelques jours avant la course, on voit les murs de la ville tapissés d'affiches de toutes couleurs, et de dimensions gigantesques: nous en avons rapporté quelques-unes de près de deux mètres de hauteur; ces affiches donnent le programme très-détaillé de la *corrida;* elles indiquent les noms des toreros et ceux des taureaux, ainsi que les *ganaderías*. En outre, on distribue des programmes avec plusieurs colonnes laissées en blanc, dont chacune est destinée à noter les coups de pique, les chutes de picadores, les chevaux morts et blessés, les coups d'épée, etc. Les aficionados les plus passionnés, qui tiennent à conserver une statistique exacte des différents horions donnés et reçus pendant la course, en prennent soigneusement note en piquant sur ce papier, au moyen d'une épingle, autant de petits trous, exactement comme font les joueurs à Baden ou à Hombourg, pour marquer les différents coups de la roulette. On peut dire que presque tous les trous faits dans le programme correspondent à autant d'autres trous dans la peau d'un taureau, ou dans celle d'un cheval, et quelquefois, hélas! dans celle d'un *torero*. Un de ces programmes ou *estados*, scrupuleusement pointé pendant une course à Valence, nous apprit à quel joli total de chutes et de coups on peut arriver pendant les deux heures que

dure la *funcion :* trente et un chevaux, tués ou blessés par huit taureaux, qui eux-mêmes ont reçu vingt-neuf estocades ou piqûres, et vingt-cinq chutes de *picadores*. Si on prend ces chiffres pour base, et qu'on se reporte aux fêtes données à Madrid en 1833, et où furent tués quatre-vingt-dix-neuf taureaux dans une seule semaine, on trouvera, par un calcul bien simple, trois cent quatre-vingts chevaux tués ou blessés, trois cent soixante-deux estocades, et le reste à l'avenant.

La disposition intérieure des amphithéâtres est à peu près la même partout. L'arène — *el redondel*, parfaitement circulaire, est garnie d'un sable fin qui empêche les combattants de glisser. Autour du *redondel* s'élève une muraille en planches de la hauteur d'un homme, couverte d'une peinture rouge. De chaque côté de ces planches, qu'on appelle *las tablas* ou *los tableros*, un marchepied, composé d'une pièce de bois formant saillie, règne circulairement, et aide les *toreros* à franchir la barrière d'un seul bond, lorsque le taureau les poursuit de trop près. Les tablas sont percées de quatre portes qui se font face et qui s'ouvrent à deux battants. La principale communique avec le *toril* et livre passage à chaque taureau ; les autres servent pour le service de la place. Tout autour de l'arène existe une espèce de couloir ou de ruelle, qu'on appelle *valla* ou *callejon*, fermée d'un côté par les *tablas*, et de l'autre par une seconde barrière, au-dessus de laquelle s'élèvent les gradins destinés aux spectateurs ; ces gradins sont tantôt en bois, tantôt en pierre ; les places les plus recherchées par les vrais amateurs sont celles du premier rang, d'où l'on peut voir de près tous les incidents du combat, et même toucher de la main le taureau lorsqu'il vient à franchir les tablas ; pour empêcher l'animal de sauter jusqu'aux gradins, on tend circulairement une forte corde retenue par des montants en fer : cette barrière de corde a fait donner à ces places le nom de *delanteras de cuerda* ou *de barrera ;* on les appelle aussi *barandillas*.

Les noms des différentes places varient beaucoup, suivant les villes ; cependant on appelle ordinairement *gradas* les degrés qui s'élèvent immédiatement au-dessus des *delanteras ;* les gradins supérieurs sont appelés *tendidos ;* plus haut encore sont les *tabloncillos*, puis enfin les *palcos* ou loges couvertes. Toutes ces places se divisent, suivant qu'elles sont exposées au soleil ou à l'ombre, en *asientos de sol* et de *sombra ;* il y a même une classe intermédiaire, qu'on désigne sous le nom de *sol y sombra*, parce que pendant une partie de la course on est au soleil, et pendant l'autre à l'ombre. Ces distinctions influent naturellement sur les prix : ainsi les places à l'ombre varient ordinairement entre dix et vingt-quatre réaux, deux francs cinquante centimes et six francs, tandis que celles au soleil ne coûtent guère que moitié.



POSE DE BANDERILLAS (page 65).



EL GORDITO (page 65).

CHAPITRE QUATRIÈME

Un combat de taureaux à Valence. Aspect du cirque. — Le *despejo*. — Le défilé de la *Cuadrilla*. — Les *alguaciles*. — Les *espadas*. — Les *banderilleros*. — Les chulos. — Les *picadores*. — Sortie du taureau. — Les *suertes* et les *cogidas*. — Le *picador* Calderon est blessé. — Un *quite*. — *El Gordito*. — Le Tato. — L'épée et la *muleta*. — La *estocada á vola-piés*. — Une avalanche de *sombreros*. — Le *cachetero*. — Les *tiros* de mules. — Les *banderillas de fuego*. — Le *sobresaliente*. — Les *suertes de capa*. — Le *Gordito* et sa chaise. — Un *banderillero* en danger. — Le taureau sauteur. — La *suerte de descabellar*.

I

Le grand jour de la corrida arriva enfin : c'était un dimanche, la fête promettait d'être splendide. La *cuadrilla* réunissait les premiers sujets de l'Espagne : Antonio Sanchez, si connu sous le nom du *Tato*, la meilleure épée du jour; Calderon, un *picador* vaillant comme le Cid, et le *Gordito*, un *banderillero* dont l'adresse égale la témérité.

Une ville espagnole présente, un jour de course, un spectacle des plus curieux : une animation extraordinaire contraste avec le calme des autres jours ; nous ne rencontrions que gens qui allaient et venaient : les uns cherchaient leurs amis pour se réunir par groupes ; d'autres, les retardataires, se dirigeaient en foule vers l'hospice pour y prendre leurs billets; toute la ville était en liesse. Derrière les grands rideaux de toile rayée, on entendait le bourdonnement sourd des guitares ou le grincement métallique des *citaras ;* les paysans arrivaient en troupes serrées, les uns à pied, les autres sur leurs petits chevaux noirs, couverts de la mante rayée en guise de selle. La *huerta* tout entière avait envahi Valence, en costume de gala ; les brunes *labradoras* avaient mis leurs plus beaux bijoux. Depuis le matin les plus splendides modèles défilaient devant nous ; Doré les dévorait des yeux et en était ébloui. Tout à coup, à l'angle d'une rue, apparut un *picador* en grand costume fièrement campé sur son cheval : « C'est Calderon ! » nous dit un de nos amis, un Valencien pur

sang, *aficionado* consommé, qui se rendait avec nous à la course. La foule se rua vers le *picador* en poussant des cris de : *Ole! señor Calderon!* Les chapeaux volaient en l'air, c'était à qui l'approcherait de plus près; bientôt il fut rejoint par les autres picadores; la foule enthousiaste augmentait à chaque instant, et devint bientôt si serrée qu'ils furent obligés de marcher l'un devant l'autre. Peu après, la masse imposante de l'amphithéâtre se dessina, éclairée par un soleil éblouissant; nous suivîmes le torrent, et au bout de cinq minutes nous étions installés aux places du premier rang, impatients d'assister au drame qui allait se jouer devant nous.

Quand nous pénétrâmes dans l'intérieur de la *plaza*, nous fûmes éblouis par un de ces spectacles qu'on n'oublie jamais, ne les eût-on vus qu'une fois. Qu'on se figure douze ou quinze mille spectateurs aux brillants costumes, éclairés par un soleil splendide et grouillant comme une immense fourmilière! En face de nous, les *asientos de sol*, les places au soleil, étaient déjà presque au complet; à chaque instant de nouveaux arrivants venaient combler les derniers vides. Bientôt il n'y eut plus une seule lacune dans cette mosaïque humaine, dont les couleurs variées se détachaient sur le bleu cru du ciel valencien. Au-dessus de cette foule s'élevait un bourdonnement sourd, interrompu de temps en temps par les cris des marchands d'eau et de *chufas*, et par ceux des *naranjeros*, dont les oranges, habilement lancées, arrivaient jusqu'aux gradins les plus élevés; les marchands d'éventails à deux cuartos (un peu plus d'un sou) faisaient d'excellentes affaires aux *asientos de sol*, où les *labradores* de la *huerta* cuisaient comme des lézards au soleil. On voyait circuler dans leurs rangs d'énormes *botas*, outres de cuir pleines d'un vin noir, qui se dégonflaient à mesure qu'elles passaient de main en main. Il y eut bien çà et là quelques disputes, mais tout se borna à des mots échangés, comme il arrive souvent aux courses, ce qui a donné naissance à la locution proverbiale : *bromas de toros*, querelles de taureaux, c'est-à-dire sans résultat.

Bientôt une grande rumeur annonça le *despejo*, opération qui consiste à faire place nette dans l'arène et dans la *valla;* les soldats poussaient peu à peu devant eux les retardataires, aux cris du public impatient de voir la course commencer. Le *redondel* fut enfin évacué, mais non sans peine, car c'était à qui sortirait le dernier; une musique commença un air d'Offenbach, compositeur qui n'a pas cessé d'être en vogue en Espagne, et bientôt commença le défilé, cérémonie qui précède invariablement toutes les *corridas*. En tête marchaient deux *alguaciles*, montés sur des chevaux noirs couverts de housses de velours cramoisi; leur costume, entièrement noir, est celui du seizième siècle : chapeau à bords relevés, surmonté d'une épaisse touffe de plumes, fraise blanche empesée (l'ancienne *golilla*), justaucorps serré par une large ceinture de cuir, petit collet flottant sur les épaules, culotte courte et bas de soie. Les *alguaciles* ne jouissent pas d'une très-grande popularité, si nous en jugeons par la formidable décharge de sifflets et d'apostrophes qui salua leur entrée en scène.

Après eux venait la *gente de á pié*, les gens à pied, qu'on appelle aussi *los peones;* on comprend sous ces différents noms les *espadas*, les *banderilleros*, et enfin les *chulos*, appelés aussi *capeadores*. Dès qu'ils parurent les sifflets se changèrent en bruyants applaudissements; ils portent un costume d'une grande élégance : la tête est coiffée de la *monterilla* de velours noir, chargée de chaque côté d'une grappe de pompons de soie; derrière la nuque, la *moña*, espèce de chignon de soie noire, est attachée à la *coleta*, cette petite tresse de cheveux que tous les *toreros* se laissent pousser. Ce chignon, qui ressemble beaucoup à celui d'une femme, forme un étrange contraste avec une paire d'épais favoris noirs. La veste courte à retroussis et le gilet, *chaleco*, disparaissent sous une couche de franges et d'agréments de soie qui s'agitent sur les broderies et le paillon; de chaque côté de la veste s'ouvre une poche d'où sort le coin d'un mouchoir de fine batiste, ordinairement brodé par la main de la *querida;* sur un jabot également brodé tombe une mince cravate nouée à la Colin. La culotte courte, qui dessine les formes aussi bien que le ferait un maillot, est de satin bleu, rose,



LE PICADOR CALDERON (page 55).

vert ou lilas, toujours des nuances les plus tendres; la taille est serrée par l'inévitable *faja*, la ceinture de soie aux tons éclatants; des bas de soie couleur de chair complètent ce costume, qui rappelle de loin celui de Figaro. Ces gladiateurs de l'Espagne ressemblent tout à fait à des danseurs; nous avions peine à croire que des gens si coquettement habillés allaient exposer leur vie et jouer avec le sang, et nous pensions à ce passage de Moratin, où il dit que l'art est arrivé à tant de délicatesse, qu'il semble qu'on va faire une saignée à une dame, et non tuer d'une estocade un animal redoutable. Le costume des différentes classes de toreros est à peu près le même, seulement celui des espadas se fait remarquer par une plus grande richesse d'ornements; il n'est pas rare qu'un habillement complet d'espada revienne à plus de mille francs.

Les toreros s'avançaient avec une désinvolture charmante, fièrement drapés dans leur *capa*, long manteau de couleurs éclatantes au moyen duquel ils détournent le taureau, et qui joue un très-grand rôle dans l'action. Derrière eux venaient les cinq *picadores*, solidement campés sur leurs chevaux, et coiffés du chapeau de feutre à larges bords, de forme basse et arrondie, surmonté d'une énorme touffe de rubans s'élevant en cône sur le côté; une veste courte et étroite, surchargée de pompons, de broderies et de paillons, s'ouvre sur la poitrine et laisse voir un gilet non moins orné d'où sort un jabot brodé; une large ceinture de soie retient un pantalon de cuir jaune sous lequel est cachée une armure ou jambart de tôle-gregoriana, qui rend inoffensifs les nombreux coups de corne que le *picador* reçoit sur les jambes. La selle est très-élevée devant et derrière, à la mode arabe; le cavalier, souvent exposé à être désarçonné, s'y trouve comme emboîté; les étriers, également à la mode arabe, sont en bois, et le pied y disparaît comme dans une boîte. Les éperons, d'une longueur démesurée, rappellent ceux du moyen âge, et sont tels qu'il en faut pour galvaniser de malheureux chevaux qui ont à peine le souffle.

Viennent ensuite les deux *tiros* ou attelages de mules empanachées, couvertes de housses rouges, et faisant résonner de nombreux grelots; au-dessus de leur tête s'élèvent plusieurs étages de pompons, et de petits drapeaux aux couleurs nationales flottent au sommet de leur collier. Ces mules sont attelées trois de front à un palonnier; comme elles sont ordinairement très-rétives, deux *muchachos* les tiennent par la bride, et un troisième, placé en arrière, soutient le palonnier auquel est fixé un crochet de fer qui sert à enlever de l'arène les taureaux et les chevaux tués. La marche est fermée par la troupe des garçons de service en costume andalou. Parfois, le cortége s'augmente de huit ou dix *perros de presa*, vigoureux molosses retenus en laisse par autant de *muchachos*, et qu'on lance sur les taureaux dont la défense est trop molle; les *perros* ne sont plus guère employés aujourd'hui: on se sert pour exciter les taureaux trop mous de banderillas de fuego, engins que nous verrons fonctionner tout à l'heure.

Le cortége défila lentement autour de l'arène et alla saluer le senor alcade, président de la place, qui venait d'entrer dans son *palco;* puis chacun gagna son poste de combat. Le cérémonial veut qu'un des *alguaciles* reçoive du président la clef du *toril;* un *muchacho* s'avança en courant vers l'alguacil qui se trouvait au milieu du *redondel* et lui tendit son *sombrero*, dans lequel tomba la clef, ornée d'un gros nœud de rubans. Le peuple attendait ce moment pour huer de nouveau l'*alguacil*, qui n'eut que le temps de fuir au galop, accompagné de sifflets et de quolibets, comme à son entrée. Il n'avait pas encore quitté l'arène, quand les *mozos* ouvrirent à deux battants la porte du *toril*, la frappant de leurs mains à coups redoublés, et poussant des cris pour appeler le taureau, qui bondit aussitôt, rapide et furieux.

II

C'était un superbe animal de haute taille, au pelage noir et aux longues cornes écartées; sa *divisa* de ruban grenat indiquait une *ganadería de Colmenar-Viejo*.

Calderon le *picador* était à son poste, c'est-à-dire à huit ou neuf pas à gauche de la porte et à deux pas de la barrière ; déjà il avait assuré sur l'œil de son cheval le foulard rouge destiné à l'empêcher de voir le taureau, et avait solidement fixé à son pouce le doigtier de peau qui empêche la lance de glisser. La bête farouche, qui sortait de l'obscurité, hésita quelques secondes, éblouie par le soleil et par la foule, puis fondit tête baissée sur Calderon. La pique, passée sous le bras nerveux du *picador* et retenue par un poignet d'acier, arrêta un instant le taureau en le frappant à l'épaule, et un long filet rougeâtre se dessina sur son flanc d'ébène ; mais le fer, auquel un bourrelet de chanvre ne laisse que quelques centimètres de saillie, n'avait fait qu'entamer la peau. L'animal ayant fait un mouvement de côté, la pointe glissa en lui faisant une légère blessure, et on vit une de ses cornes s'enfoncer presque entière dans le poitrail du cheval, d'où le sang jaillit à flots. Le pauvre animal se cabra, puis bientôt commença à chanceler ; le picador lui laboura les flancs de ses éperons pour s'assurer s'il lui restait encore quelques minutes à vivre ; mais le cheval s'affaissa après avoir fait trois ou quatre pas en boitant, et le cavalier, sans faire la moindre attention à cet incident, cria aux *muchachos* de lui amener un autre cheval. Embarrassé par ses jambarts, il se dirigea d'un pas lourd vers sa nouvelle monture, tandis que l'autre, gisant à terre au milieu d'une mare de sang, ne donnait plus signe de vie qu'en agitant par quelques saccades convulsives la queue et les jambes.

Pendant ce temps, le taureau avait repris sa course vers l'autre extrémité de l'arène, et se ruait sur Pinto, surnommé *el Bravo*, le second picador, qui le recevait avec un bon coup de pique dans l'épaule. Le bois plia un instant sous le choc, mais le cavalier désarçonné alla rouler à terre, et le cheval retomba lourdement sur lui. On dit que la vue du sang excite les taureaux : c'est un fait que nous avons remarqué ; mais ce qui est singulier, c'est que l'animal furieux, ne sachant pas distinguer son véritable ennemi, exhale presque toujours sa rage sur les malheureux chevaux, au lieu de s'attaquer aux *picadores* démontés. Pendant que deux *chulos*, soulevant Pinto par les épaules, essayaient de le dégager et de le remettre sur ses jambes, d'autres faisaient flotter leurs *capas* devant le taureau pour détourner son attention du cheval mourant, dont il labourait le flanc de ses deux cornes. Il abandonna enfin sa victime, et se mit à poursuivre un des chulos, qui prit sa course en faisant des crochets, et en laissant traîner derrière lui sa capa ; mais, se sentant serré de très-près, il ne tarda pas à l'abandonner, et disparut en sautant d'un seul bond par-dessus le tablero ; le taureau s'arrêta comme surpris, et tournant sa fureur contre la barrière, il l'ébranla en y laissant l'empreinte de ses cornes.

Les exploits du *Morito* avaient provoqué des salves d'applaudissements ; en moins d'une minute il avait désarçonné deux picadores et tué deux chevaux ; les cris : *Bravo, toro! bravo, toro!* étaient répétés par des milliers de voix ; on applaudit ou on siffle un taureau, exactement comme on ferait pour un acteur ; les picadores eurent aussi leur part de bravos, car ils avaient vaillamment fait leur devoir, et les *suertes de pica* n'avaient pas été moins brillantes que les *cogidas ;* on entend par *suerte*, tout acte offensif ou défensif du torero, et par *cogida*, toute attaque du taureau ; lorsqu'un torero est atteint d'un coup de corne, on dit qu'il est *enganchado*.

Le Morito était un taureau courageux, *boyente* et *duro*, c'est-à-dire franc et n'hésitant pas à attaquer ; dès le matin, lors de l'*apartado*, nous avions remarqué ses proportions parfaites ; des chulos qui se trouvaient là nous l'avaient signalé comme *cornabierto*, aux cornes écartées, et nous avaient assuré qu'il ne craindrait pas le *castigo*, le châtiment, ainsi que disent les gens du métier. Calderon, qui avait une chute à venger, voulut montrer à ses nombreux admirateurs qu'il ne craignait pas ce terrible adversaire. Donc, enfonçant ses éperons dans les flancs de son *rocin*, il arriva en quelques temps de galop à peu de distance de l'animal qui s'était arrêté au milieu du cirque, faisant voler le sable sous ses pieds et poussant des beuglements effroyables. C'était une extrême témérité. Lorsqu'un picador attaque le taureau il s'arrange autant que possible pour tomber



L'ARRIVÉE DES PICADORES (page 56).

entre le corps de son cheval, qui lui sert de bouclier, et la cloison de bois, qui le garantit du côté opposé ; or, lorsqu'il tombe désarçonné au milieu de l'arène, il se trouve exposé de toutes



LA MORT DU CHEVAL (page 64).

parts aux coups de corne. Le courage de Calderon souleva dans tous les coins du cirque les applaudissements les plus frénétiques. Surexcité par cette ovation, il *cita* le taureau, c'est-à-dire l'appela,

le provoqua en brandissant sa pique. L'animal restait immobile. Calderon fit avancer son cheval d'un pas, et par un mouvement rapide, jeta son large chapeau devant le taureau, qui, étonné sans doute d'une telle audace, ne bougea pas davantage : cela s'appelle en termes du métier *obligar á la fiera*, obliger la bête farouche à attaquer. Calderon alla jusqu'à piquer de la pointe de sa lance les naseaux de l'animal ; ce dernier affront le mit enfin en fureur, et il chargea avec tant d'impétuosité, que le cavalier et sa monture allèrent rouler ensemble sur le sable. Les chulos accoururent, leur cape à la main, le *Tato* à leur tête : leur emploi consiste à attirer ou à détourner les taureaux au moyen de leurs capes ; leur qualité la plus essentielle est une grande agilité, comme l'indique leur nom, qui signifie également gracieux et léger. Cependant le cheval s'était relevé, lançant des ruades furieuses ; Calderon, étourdi par sa chute, venait d'être foulé aux pieds en même temps par le cheval et par le taureau ; le Tato, après quelques brillantes *suertes de capa*, parvint à entraîner l'animal, qui se mit à le poursuivre à outrance ; mais l'espada, faisant un détour subit, se laissa devancer et s'arrêta court, en s'embossant dans sa cape, avec une grâce parfaite ; le taureau étant revenu sur lui, il recommença plusieurs fois ces jeux de cape, tout en évitant sa poursuite de l'air le plus dégagé, laissant les cornes effleurer son vêtement sans jamais l'atteindre.

Les spectateurs s'étaient levés comme par un mouvement électrique en voyant les chulos emporter dans leurs bras Calderon évanoui. Quand ils passèrent devant nous dans la *valla*, nous aperçûmes avec effroi une large blessure qui s'ouvrait sur le front ensanglanté du picador : *no es nada*, ce n'est rien, dirent les chulos, et ils se dirigèrent vers l'infirmerie. Calderon venait de courir un très-grand danger, et il aurait pu être tué sur la place, si le Tato n'était venu si à propos à son secours : délivrer ainsi un torero s'appelle en langage du métier faire un *quite ;* heureux les picadors quand l'*amo,* le maître, comme on appelle le chef de la cuadrilla, vient ainsi à leur aide. Un des *reservas*, picador de réserve, venait d'entrer dans l'arène, en remplacement de Calderon qui s'était *inutilizado*, c'est-à-dire rendu inutile ; son cheval ne tarda pas à partager le sort des autres ; cependant il ne fut pas tué roide : la corne avait pénétré sous le ventre, et de la large blessure qu'elle venait d'ouvrir, nous vîmes sortir un énorme paquet d'intestins qui restèrent un instant suspendus entre ses jambes, et ne tardèrent pas à traîner jusqu'à terre, de sorte que le pauvre cheval s'embarrassait les pieds dans ses propres entrailles. Le picador redoubla des éperons ; mais la malheureuse bête ne marchait pas assez vite, et un muchacho vint la tirer par la bride pendant qu'un autre la frappait à coups redoublés de son bâton. Les cris *Fuera ! fuera !* (dehors) et *otro caballo* ! (un autre cheval) retentirent de toutes parts ; ce n'était pas qu'on eût la moindre pitié pour l'agonie de la pauvre rosse ; le public des taureaux est blasé sur le spectacle de ces souffrances ; on demandait un autre cheval, tout simplement parce que celui-ci avait à peine la force de porter son cavalier, et que *le service de la place était mal fait*. Le taureau vint mettre fin à cette scène dégoûtante en renversant du premier choc la victime à moitié morte, et en l'achevant d'un seul coup.

C'était le troisième cheval tué depuis peu d'instants ; deux autres périrent bientôt sous les cornes du terrible Morito, sans compter les trois qu'il blessa. La course commençait bien : cinq chevaux tués et trois blessés, vingt-cinq coups de pique (*puyazos*), huit chutes de picadores, sans parler de Calderon mis hors de combat, tel était le résultat des cinq premières minutes ; aussitôt qu'un cheval était tombé, les muchachos venaient lui frapper les naseaux à coups de bâton pour voir s'il pouvait être utilisé ; quand l'animal était trop malade, ils s'empressaient d'ôter la selle et la bride, ainsi que le mouchoir rouge qui couvrait l'œil droit ; d'autres parcouraient l'arène, tenant de petites corbeilles pleines de sable et en semant quelques poignées sur les mares de sang. Deux trompettes, accompagnés d'un roulement de timbales, *tamboriles*, sonnèrent quelques notes d'une fanfare aigre et fausse, pour annoncer que la tâche des picadores était finie, et que celle des

banderilleros allait commencer. On les vit aussitôt accourir d'un pas leste, agitant en l'air leurs banderillas pour exciter le taureau, et l'attirer de leur côté

III

Les *banderillas*, qu'on appelle aussi *palillos*, *rehiletes*, etc., sont de petits morceaux de bois de la grosseur du pouce, longs de soixante centimètres environ, et enjolivés dans toute leur longueur de papier de différentes couleurs, frisé et découpé ; à une extrémité est fixé un dard de fer de quelques centimètres, qui ressemble exactement à la pointe d'un hameçon : les banderilleros doivent piquer dans les épaules du taureau ces espèces de flèches qui, une fois entrées dans la peau, y restent solidement fixées : il s'agit de rendre plus furieux, sans le blesser, l'animal déjà excité par sa lutte avec les picadors. Les banderillas sont piquées par paires, une de chaque côté de l'épaule : c'est une opération des plus difficiles, qui exige beaucoup d'agilité et de sang-froid, car il faut lever les deux bras à la fois par-dessus les cornes du taureau, de manière à les toucher presque : la moindre hésitation, le moindre faux pas peut exposer le banderillero à un très-grand danger. Il arrive quelquefois qu'un banderillero remplit en même temps le rôle de *media espada*, c'est-à-dire demi-épée, ou espada en sous-ordre. On cite un torero qui remplit un jour, dans la même course, le triple rôle de picador, de banderillero et d'espada.

Le taureau, provoqué par le Gordito, fondit sur lui comme l'éclair ; le torero fit un pas de côté en battant un entrechat, et l'animal continua sa course, secouant les deux banderillas qui venaient d'être piquées sur ses épaules. Un second banderillero ne tarda pas à en ajouter deux autres, qui mirent l'animal au comble de la fureur : l'effet produit par ces petites flèches est tellement irritant et agace tellement les taureaux, qu'il a donné lieu à la locution populaire *poner banderillas*, mettre des banderillas à quelqu'un, lorsqu'on veut parler d'une personne qu'on taquine, ou à qui on adresse des paroles satiriques.

Bientôt nous entendîmes dire autour de nous que le Gordito allait poser des *banderillas de á cuarta*. La cuarta est le quart de la *vara*, qui a un peu moins d'un mètre ; les banderillas *de á cuarta* ont donc moins de vingt-cinq centimètres de longueur, ce qui augmente considérablement le danger, puisqu'en les posant, les mains du banderillero doivent effleurer les cornes du taureau. Ce tour de force, qu'on ne voit exécuter que rarement, fut réussi de la manière la plus habile, et très-chaleureusement applaudi.

Le Gordito est aujourd'hui un des *espadas* les plus renommés de l'Espagne ; sa hardiesse et son agilité contrastent singulièrement avec son embonpoint, qui lui a valu le nom de *Gordito*, littéralement *le Grassouillet*. Nous nous rappelons un autre banderillero, Blas Meliz, qu'on avait surnommé *el Minuto*, le Menu, à cause de l'exiguïté de sa taille, ce qui ne l'empêchait pas d'être un des plus adroits qu'on eût jamais vus ; de plus, il était boiteux, par suite d'une blessure au talon droit, qu'il avait reçue d'une façon assez singulière dans la *plaza* de Ségovie : un taureau venait d'être frappé par l'espada, et l'épée était restée engagée dans le cou, ainsi que cela se voit fréquemment ; l'animal, en se débattant, rejeta l'arme en l'air, et elle alla retomber la pointe en avant sur le talon du Minuto.

Le Gordito, pour répondre aux nombreux bravos qui avaient salué son tour de force, se préparait à poser une quatrième paire de banderillas, quoique le nombre réglementaire soit de trois paires seulement ; mais il s'arrêta tout à coup. *'A matar suena el clarin !* Le clairon venait de sonner la mort.

L'honneur de porter le premier coup d'épée revenait au Tato : l'usage veut que l'espada, avant de tuer, s'adresse au président pour lui en demander la permission, en s'engageant à accomplir

courageusement sa tâche : c'est ce qu'on appelle *echar el brindis*, — c'est-à-dire porter le toast. Le Tato se dirigea donc vers la loge de la présidence, et ayant fait passer dans sa main gauche l'épée et sa muleta, il se découvrit, et salua gracieusement de sa *montera* le *señor presidente*. Le brindis terminé, l'acalde fit un signe de tête affirmatif : alors le Tato, faisant une pirouette, lança en l'air sa montera d'un air tout à fait dégagé, comme pour dire qu'il allait jouer son va-tout ; puis il se dirigea résolûment vers le taureau, l'épée dans la main droite, et la *muleta* dans la gauche.

La muleta est un drapeau rouge un peu moins grand qu'une serviette, fixé à un bâton de la longueur du bras ; comme nous l'avons dit, c'est l'*engaño*, le leurre, qui sert à détourner l'attention du taureau. Quant à l'épée, elle est de longueur ordinaire, à lame plate et flexible ; la poignée, courte et pesante, pour être mieux en main, ne se tient pas comme celle des épées ordinaires ; l'espada pose l'index sur le talon de la lame, et porte le coup en appuyant le pommeau sur la paume de la main. A voir le Tato se placer en face du taureau, l'attirer avec sa muleta et recevoir avec insouciance l'attaque de l'animal, on eût dit un enfant jouant avec un jeune chien : ces évolutions, que l'espada répète plus ou moins de fois suivant la nature du taureau, s'appellent *pases de muleta*. Tous les espadas n'y réussissent pas au même degré ; on en cite un, Juan Gimenez, surnommé *el Morenillo*, qui avait acquis une habileté extraordinaire en ce genre : il était ambidextre, se servant aussi bien de la main droite que de la gauche pour tenir l'épée et la muleta, ce qui lui fut très-utile dans des situations dangereuses.

Revenons au Tato. Il multipliait les passes de muleta devant le taureau, qui commençait à perdre de sa vigueur et devenait *aplomado*, c'est-à-dire de plomb, alourdi, refusant obstinément de charger. Le torero s'approcha de lui, soulevant par manière de défi les banderillas avec la pointe de son épée ; puis il se mit en position, tenant son arme horizontale et sa muleta inclinée à terre. Le Tato était superbe à voir dans cette attitude. *Que bien plantado!* qu'il est bien campé ! disaient avec admiration des voix de femmes autour de nous. L'instant du dénoûment approchait ; tous les regards étaient fixés sur lui : tout à coup nous vîmes l'espada foncer sur le taureau, en sautant légèrement du pied gauche ; les cornes effleurèrent le satin de sa veste, et l'épée s'enfonça tout entière dans l'épaule du taureau. Le Tato venait de donner une magnifique *estocada á volapié*. Ce coup a été inventé, comme nous l'avons dit, par le célèbre Joaquin Rodriguez, dit Costillares ; il permet de tuer les taureaux *aplomados*, qui refusent d'attaquer. C'est alors l'espada qui doit se précipiter vers l'animal. Voici, du reste, la définition que Pepe Illo, aussi connu comme torero que comme auteur didactique, donne de la *suerte de volapié*, dans son Traité sur la tauromachie : « Le Diestro se met en position pour donner la mort, et aussitôt que le taureau, trompé par le mouvement de la muleta, baisse la tête et découvre ses épaules, il court vers lui, enfonce son épée et saute sur un pied..... Coup très-brillant, ajoute Pepe Illo, mais qu'on ne doit mettre en pratique que quand les taureaux ont perdu leur agilité, et refusent de se précipiter sur l'espada. »

Les *suertes de espada* sont de deux sortes principales : celle de *volapiés*, que nous venons de voir, et la *suerte de recibir* ou *recibiendo*, qui est tout le contraire de la première ; c'est-à-dire que dans le cas où l'espada l'exécute, il doit foncer sur le taureau au lieu d'attendre son attaque. On compte encore une autre *suerte de espada*, celle de *descabellar*, assez difficile à bien réussir : nous aurons tout à l'heure l'occasion de la voir.

IV

La belle estocade *á volapié* que venait de donner le Tato lui valut un tonnerre d'applaudissements, et on vit de toutes parts quantité de chapeaux voler en l'air et retomber drus comme



LE CACHETERO (page 70).

grêle dans le *redondel* : chapeaux de tous genres et de toutes formes, les *sombreros calañeses* des Andalous, les larges chapeaux valenciens, et les tuyaux de poêle de la civilisation : il y avait



LE TRIOMPHE DE L'ESPADA.

jusqu'à des casquettes ! Cette avalanche de coiffures est la plus haute expression de l'enthousiasme des amateurs, et on pourrait dire que le mérite des coups peut se juger d'après le nombre des chapeaux. Des cigares furent aussi jetés en grand nombre, et nous vîmes même de charmantes

aficionadas lancer leurs bouquets dans l'arène, tandis que d'autres applaudissaient de toute la force de leurs petites mains.

Pendant ce temps-là l'espada, drapé dans sa cape et le poing sur la hanche, les remerciait du regard et les saluait cavalièrement, sa montera à la main. Autour de lui gisaient quelques chevaux ; les uns morts, d'autres soulevant leur tête, et la laissant retomber en rendant, avec le dernier soupir, des flots d'un sang noir ; çà et là des monceaux d'entrailles encore palpitantes. Étranges contrastes ! Des fleurs, du sang et du satin, n'est-ce pas l'image d'un combat de taureaux ?

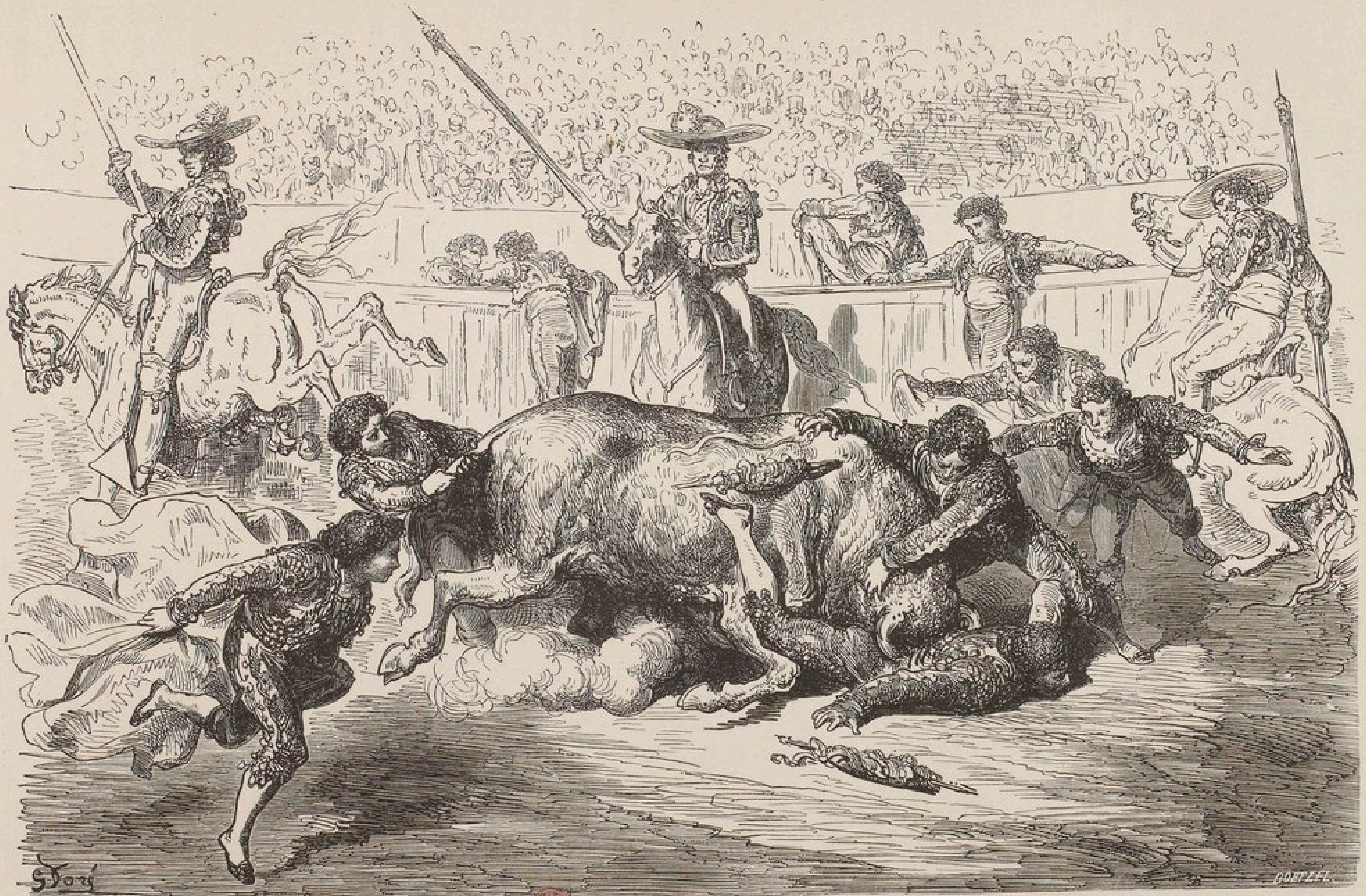
Quand les transports des amateurs commencèrent à se calmer, les garçons de service ramassèrent les chapeaux et les renvoyèrent très-adroitement à leurs propriétaires, depuis les *tendidos* jusqu'aux *gradas* les plus élevées, et chacun rentra en possession de son couvre-chef quelque peu endommagé, pour en faire le même usage à la prochaine occasion. Il y a certains chapeaux qui font ainsi une demi-douzaine de voyages quand la *corrida* est brillante. Cependant le taureau n'était pas encore tombé, quoique la lame de l'épée eût disparu tout entière dans son corps, et qu'on n'aperçût plus que la garde au-dessus de l'épaule ; mais l'animal commençait à chanceler, en décrivant des courbes, comme ferait un homme pris de vin ; puis il se mit à tourner sur lui-même, ce qui indiquait qu'il allait bientôt tomber. *Se marea ! se marea !* (il se trouve mal !) cria la foule. Les *chulos* formèrent alors le cercle autour de lui et commencèrent à faire jouer leurs capes l'un après l'autre, de manière à accélérer encore le mouvement du taureau, qui ne tarda pas à s'affaisser sur lui-même. Mais l'animal était encore vivant. Bien que ses yeux fussent devenus ternes et vitreux, bien que le sang coulât de sa bouche en abondance, il portait encore la tête droite. On eût dit qu'il ne voulait pas mourir. Nous vîmes alors arriver le *cachetero*, personnage tout de noir habillé, qui ne s'était pas montré jusqu'à ce moment ; car sa seule mission est de terminer d'un coup les souffrances du taureau, au moyen d'un petit poignard appelé *cachete*, de forme arrondie, dont la pointe va en s'élargissant et ressemble exactement à la lame d'un grattoir.

Le taureau, qui s'était couché le long des *tableros*, regardait d'un air impuissant les ennemis qui venaient de le combattre et qui tardaient tant à mettre un terme à son agonie : pendant ce temps-là, le cachetero s'était glissé entre le taureau et la barrière, en suivant le rebord qui sert aux *toreros* à prendre leur élan ; se retenant de la main gauche, il se pencha vers le taureau, et choisit un point entre les deux cornes ; sa main droite s'abaissa et se releva immédiatement ; aussitôt la tête de l'animal tomba lourdement à terre, comme frappée par la foudre ; le cachete avait traversé la moelle épinière, et la mort avait été instantanée.

Pour célébrer la mort du taureau, l'orchestre joua un de ces airs de danse andalous qui passionnent tant les Espagnols, et qui sont si pleins d'originalité ; le public en accompagnait le mouvement saccadé en battant des mains. Deux *tiros* ou attelages de trois mules empanachées entrèrent au grand galop dans l'arène et les garçons de service accrochèrent au *gancho*, crochet de fer préparé pour la circonstance, le taureau et un des chevaux morts ; cette opération ne s'accomplit pas sans quelque difficulté, car les mules étaient impatientes de s'élancer. Elles partirent enfin à fond de train, excitées par de vigoureux coups de fouet, et guidées à droite et à gauche par deux *muchachos* qui les dirigeaient à grand'peine ; puis on les vit reparaître autant de fois qu'il restait de corps à enlever.

Pendant l'entr'acte, — si on peut donner ce nom à l'intervalle de quelques minutes qui sépare la mort d'un taureau de la sortie du suivant, — des garçons de service nivelèrent le sol de l'arène, tandis que d'autres couvraient de sable quelques mares qui indiquaient la place des chevaux tués.

Ainsi qu'on vient de le voir, la lutte contre chaque taureau peut se diviser en trois parties bien



UN BANDERILLO EN DANGER (page 77).

distinctes, ou, si l'on veut, en trois actes : dans le premier, les *picadores* remplissent le rôle principal ; le second est consacré aux exercices des banderilleros ; quant au troisième, il est rempli par le *diestro*, l'habile par excellence, dont l'épée termine invariablement le drame par la mort du taureau. On consacre à chaque taureau un quart d'heure ou vingt minutes au plus, ce qui donne environ deux heures et demie pour la durée totale d'une course de huit taureaux. La première fois qu'un étranger assiste à ces sanglants exercices, il est rare qu'il puisse se défendre d'une certaine émotion : un de nous ne put s'empêcher de pâlir à la première vue du sang. Quant aux Espagnols, généralement habitués à voir des combats de taureaux dès leur enfance, ils assistent à ce spectacle comme à un drame quelconque ; on y voit un assez grand nombre de femmes et de jeunes filles, et il nous est arrivé bien des fois d'y apercevoir une mère allaitant son enfant.

L'arène étant déblayée, l'orchestre fut subitement interrompu par la fanfare criarde des clairons et le roulement sourd des *tamboriles ;* la porte du *toril* s'ouvrit avec fracas, et le second taureau, annoncé sous le nom de *Cuquillo* (le coucou), fit son entrée dans le *redondel.* Le *coucou* ne plut guère, à première vue, aux aficionados nos voisins ; sa démarche un peu lourde n'annonçait pas un de ces taureaux qu'on appelle *boyantes*, *claros*, *sencillos*, c'est-à-dire francs et intrépides ; il alla flairer successivement les deux picadors, qui lui administrèrent chacun un vigoureux coup de pique, sans qu'il parût se soucier de venger ces affronts ; puis il se retira d'un air penaud à l'autre extrémité du cirque, où les chulos allèrent le relancer à grand renfort de capes. C'était décidément un taureau *cobarde*, *blando*, lâche et mou, et de plus *querenciado.* Ce dernier mot demande une explication particulière. Presque tous les taureaux affectionnent un endroit quelconque de l'arène et y reviennent de préférence, soit qu'ils refusent le combat, soit qu'ils veuillent seulement jouir d'un instant de trêve ; ceux qui abusent de la *querencia* qu'ils ont choisie sont flétris du nom de *querenciados :* le *coucou* était de ceux-là. Cependant, après avoir reçu avec résignation un certain nombre de *puyazos*, il s'anima un instant, et finit par tuer deux chevaux ; mais, glorieux sans doute de ce bel exploit, il parut décidé à se reposer sur ses lauriers ; aussi, dès que le clairon annonça qu'il était temps de poser les *banderillas*, les cris de *fuego ! fuego !* (le feu) retentirent de toutes parts. Les *banderillas de fuego* étaient demandées au président de la place, qui les accorda aussitôt. Voici en quoi consiste le perfectionnement apporté à ces flèches de bois que nous avons déjà décrites : au lieu de papier frisé, elles sont garnies de différentes pièces d'artifice, disposées de manière à s'enflammer au moment où le fer pénètre dans la peau de l'animal.

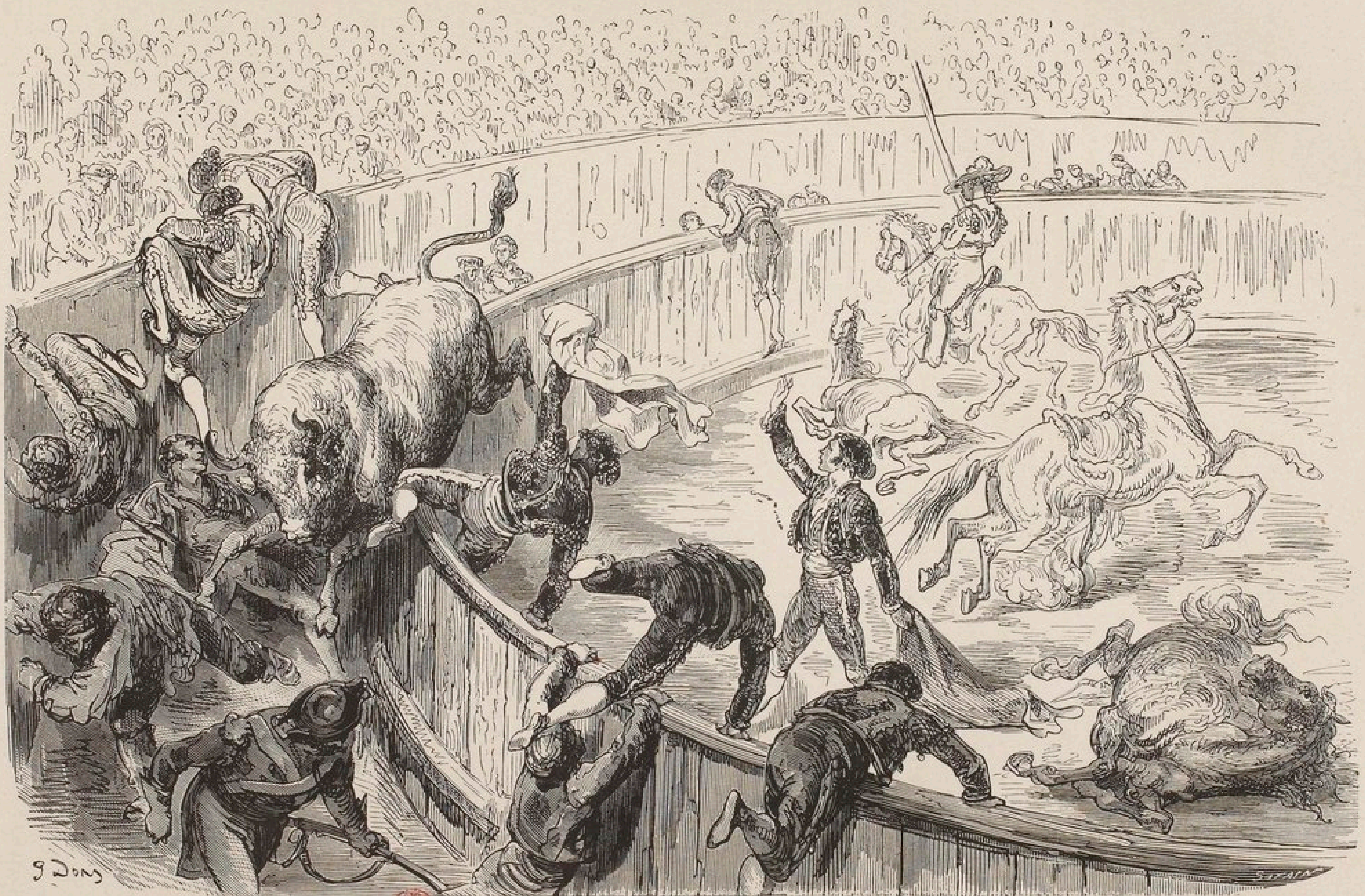
Le malheureux Cuquillo reçut ses deux premières banderillas de *fuego* des mains du Gordito ; à peine étaient-elles posées, qu'une longue traînée de feu siffla le long de ses flancs, et fut bientôt suivie de l'explosion de plusieurs de ces bruyants pétards qu'on appelle des *marrons ;* deux autres banderillas de feu vinrent prendre place à côté des premières, et furent encore suivies d'une troisième paire ; l'animal beuglait en tournant sur lui-même, partait au galop, puis s'arrêtait pour repartir de nouveau, furieux d'être en même temps écorché par le fer, grillé par la poudre et étourdi par le bruit ; cela n'empêcha pas un des banderilleros de vouloir lui poser une quatrième paire ; mais une seule banderilla le toucha, et en touchant à terre éclata sous son ventre, ce qui mit le comble à sa rage. On sonna enfin la mort, et le *sobresaliente*, c'est-à-dire l'espada doublure, après avoir prononcé son *brindis* devant le président et jeté sa montera en l'air, se prépara à tuer à son tour. Après plusieurs *pases de muleta*, il lui fit quelques *pinchazos*, ou piqûres, dont une, ayant porté sur un os, faussa son épée, ce qui souleva quelques murmures de mécontentement parmi les amateurs les plus sévères ; sans se déconcerter, le sobresaliente redressa du bout de son pied la lame dont il avait appuyé la pointe sur la terre, et donna au Cuquillo une estocade plus heureuse, qui ne tarda pas à lui faire rendre le sang ; bientôt le cachetero apparut de nouveau et recommença son office de bourreau ; puis les mules vinrent, suivant le cérémonial obligé, enlever les chevaux et le taureau.

V

Sans vouloir passer en revue tous les incidents qui se produisirent pendant le reste de la course, nous en signalerons quelques-uns qui méritent d'être rapportés : ce fut d'abord la réapparition inattendue du *picador* Calderon qui, on se le rappelle, avait été emporté sans connaissance dès le commencement de la course. Il semble vraiment que les *picadores* ne soient pas faits de la même étoffe que les autres hommes : ils sont tellement habitués à recevoir à chaque instant des coups et des horions, qu'ils paraissent insensibles aux chutes les plus formidables. La moitié de la figure de Calderon disparaissait sous un bandeau qui soutenait les compresses appliquées sur sa blessure. Ce bandeau, sa maigre haridelle, la longue pique qu'il brandissait de la main droite, tout lui donnait une certaine ressemblance avec l'ingénieux Hidalgo de la Manche monté sur Rossinante. Résolu à venger sa blessure, il se plaça le plus près du *toril* pour recevoir le premier choc du *Brujo* (le sorcier), le troisième taureau, et il s'en tira le mieux du monde, au moyen d'un vigoureux *puyazo* qui fit couler quelques filets de sang ; à partir de ce moment, Calderon, échauffé par les bravos et poussé par l'amour-propre commun à tous les toreros, tint à se surpasser lui-même : sa terrible *pua* ne laissa pas de repos au taureau. Ses camarades l'avaient engagé à ne pas reparaître ce jour-là, mais il n'y voulu pas consentir. On aurait de la peine à se faire une idée de l'obstination que montrent souvent les toreros dans des circonstances analogues. Ainsi Roque Miranda, surnommé Rigores, ayant reçu un jour trois coups de corne dans la *plaza* de Madrid, voulut figurer peu après dans une course qui se donnait à plus de cent lieues de là, à Bilbao : bien qu'il fût à peine guéri, il entreprit ce long voyage ; mais le célèbre Montès ne voulut pas lui permettre de prendre l'épée, et l'engagea à retourner à Madrid. Peu de temps après il prit part à une *corrida* dans l'amphithéâtre de cette ville ; mais ses blessures s'envenimèrent, et il mourut après avoir subi deux cruelles opérations.

La course continuait avec un entrain parfait ; le Tato se multipliait, et se trouvait toujours à secourir un des *toreros* au moment du danger : ce jour-là fut, au dire d'*aficionados* très-experts, un des plus brillants de sa carrière tauromachique : il exécuta les *suertes de capa* les plus brillantes et les plus difficiles, telles que la *suerte de espaldas*, qu'on appelle ainsi parce que le *diestro* se place devant l'animal en lui présentant les épaules, puis, grâce à un mouvement rapide, le laisse passer à côté de lui ; la *suerte á la navarra*, une des plus gracieuses, et celle *de las tijeras* ou des ciseaux, où il s'embosse en face du taureau en se croisant les bras. Quand arriva le moment de tuer le troisième taureau, il l'immola d'un superbe coup d'épée : le *mete y saca*, littéralement : met et retire ; c'est-à-dire, qu'après avoir enfoncé la lame jusqu'aux trois quarts, il la retira de suite et la conserva à la main.

Le quatrième taureau était attendu par les spectacteurs avec une très-grande impatience, car on avait annoncé que le *Gordito* devait lui poser une paire de banderillas *sentado*, c'est-à-dire assis sur une chaise. La chose nous paraissait difficile, et il nous tardait de voir comment le fameux banderillero se tirerait d'un tour de force aussi dangereux ; le clairon annonça enfin le moment attendu, et nous vîmes un garçon de service apporter une chaise grossière recouverte de paille, qu'il plaça au milieu de l'arène. Le *Gordito* vint s'y asseoir, et, ses deux dards à la main, il attendit d'un air souriant le choc de l'animal : celui-ci, attiré par les capes des *chulos*, ne tarda pas à prendre le Gordito pour point de mire. Des milliers de poitrines palpitaient à la pensée du danger auquel l'exposait sa témérité. Le taureau se précipita bientôt, faisant voler des tourbillons de poussière ; quand il ne fut plus qu'à deux pas de la chaise, un immense cri de terreur retentit : nous eûmes à peine le temps de voir le Gordito élever les bras, et se jeter rapidement de côté en faisant une pirouette ; puis l'animal, doublement furieux de se sentir piqué par le fer et de voir



TAUREAU FRANCHISSANT LA BARRIÈRE (page 77).

son ennemi lui échapper, fit voler la chaise en l'air à plusieurs reprises, et continua sa course, chaque flanc orné d'une superbe banderilla. Dire l'enthousiasme provoqué par l'intrépidité et l'adresse du Gordito serait chose impossible : une nouvelle avalanche de chapeaux tomba sur l'arène avec des centaines de cigares, que le banderillero s'empressa de partager avec ses camarades.

Bientôt après un autre incident, qui faillit avoir un dénouement fatal, vint émouvoir de nouveau l'assemblée. Un des banderilleros, au moment où le *clairon* venait de sonner la mort, eut la malheureuse idée de vouloir poser encore une paire de banderillas ; mais, ayant fait un faux pas, il glissa, et tomba la face contre terre, les bras étendus en avant ; il n'avait pas encore eu le temps de se relever, que les chulos étaient déjà venus à son secours, les uns attirant le taureau au moyen de leurs capes, un autre le saisissant par la queue. Cependant la tête de l'animal venait de s'abaisser vers le malheureux, qui fut enlevé les bras et les jambes pendantes ; on le crut perdu en le voyant ainsi suspendu aux cornes du taureau, qui avait déjà fait deux fois le tour de l'arène en le secouant d'une manière furieuse. Tout à coup, le pauvre diable tomba à terre sans mouvement, et le taureau continua sa course, emportant au bout de ses cornes quelques lambeaux de satin. Voici ce qui s'était passé : le banderillero, par un bonheur providentiel, avait eu sa ceinture et sa veste accrochées par les cornes de l'animal, qui, à force de saccades, les avait déchirées, envoyant l'homme rouler à quelques pas. Étourdi par sa chute, il fut relevé par ses camarades, qui s'assurèrent, à leur grand étonnement et à celui du public tout entier, qu'il n'avait pas reçu la moindre blessure.

Cet accident nous fit encore penser à l'eau-forte de Goya, qui représente la mort de Pepe Illo ; le malheureux torero était tombé sur le dos : ce fut une mort affreuse ; bien que ses entrailles sortissent de son corps et qu'il eût plus de dix côtes de brisées, il eut encore la force de chercher à saisir les cornes du taureau ; mais, lancé en l'air à plusieurs reprises, il ne tarda pas à rester inanimé sur la place. La course ne fut interrompue qu'un instant, et Pedro Romero fut chargé de le remplacer.

Le cinquième taureau, le *Sevillano*, fut tué sans incidents particuliers ; ensuite vint le *Judío*, le juif, qui était un taureau sauteur, de ceux qu'on appelle *de muchas Piernas*, « de beaucoup de jambes. » Plusieurs fois il essaya inutilement de franchir la barrière, mais il y réussit enfin, et sauta d'un seul bond par-dessus les *tableros ;* tous ceux qui se trouvaient dans la *valla* s'empressèrent de sauter dans l'arène ou de grimper sur les gradins. Le taureau, resté seul dans le couloir, s'y promena quelque temps, accompagné de nombreux coups de canne que lui portaient les spectateurs ; mais il ne tarda pas à rentrer dans l'arène par une des portes qu'on venait d'ouvrir, et qui se referma aussitôt sur lui.

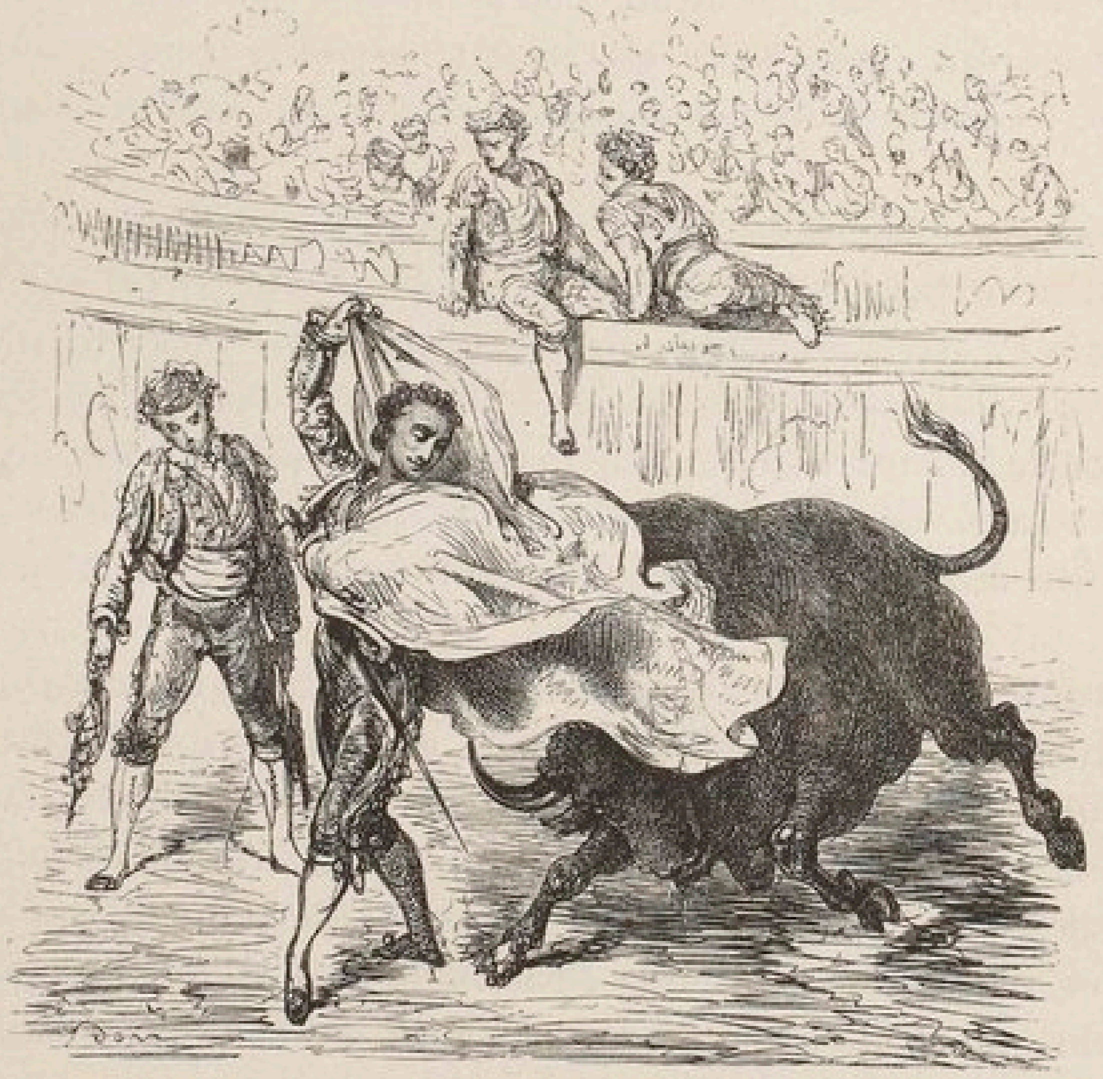
Goya, dont la pointe a reproduit la plupart des incidents de la tauromachie, a représenté un taureau sauteur qui, après avoir franchi la barrière, est arrivé jusque sur les tendidos garnis de spectateurs : plusieurs sont déjà étendus morts à ses pieds, d'autres prennent la fuite, épouvantés ; au milieu de cette scène de carnage se tient le taureau, portant embroché sur ses deux cornes le corps inanimé de l'alcade de Torrejon. Une autre planche rappelle le tour de force que nous vîmes faire au Gordito, c'est celle qui a pour titre : « Témérité de Martincho dans la place de Saragosse. » Cet espada, assis sur une chaise et les pieds retenus par des entraves de fer, est armé, au lieu de banderillas, d'une épée qu'il saura plonger dans l'épaule du taureau, en évitant, malgré ses entraves, le choc de l'animal.

Le septième taureau, le *Perdigon*, venait d'être tué, non sans peine, car il s'était vigoureusement défendu, malgré son nom pacifique de Perdreau. Quant au huitième et dernier, il avait nom *Zapatero*, le Savetier. Le Gordito termina dignement sa tâche en exécutant par-dessus son dos le *salto de la garrocha*, ou *salto trascuerno*, saut qui s'exécute au moyen d'une longue perche, exacte-

ment comme s'il s'agissait de franchir un fossé ; Calderon venait déjà d'enlever du bout de sa pique la *divisa* du *Zapatero*, et quand retentit le signal de la mort, le public demanda au Tato de le *descabellar*. La *suerte de descabellar* consiste à piquer le cervelet de la pointe de l'épée au moment où le taureau baisse la tête ; il meurt alors comme s'il était frappé par la main du cachetero. Cucharès, qui excellait dans cette suerte, l'a apprise au Tato, son gendre ; celui-ci voulut montrer qu'il avait profité des leçons du célèbre espada, et le taureau foudroyé tomba à genoux devant son vainqueur. La course était terminée : en un instant l'arène fut envahie par les gens du peuple, qui s'empressèrent d'aller toucher le taureau de la main ; puis la foule s'écoula peu à peu, chacun appréciant à sa manière les divers incidents de la journée.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner le côté moral des courses de taureaux ; il est certain qu'elles sont fort attaquables à un point de vue très-digne de considération. La Société protectrice des animaux flétrirait assurément la manière cruelle dont des chevaux inoffensifs sont voués à la mort, et il n'est pas d'étranger qui ne soit saisi de dégoût à la vue d'une semblable boucherie ; nous avons vu des personnes qui finissaient par prendre plus d'intérêt au sort de ces malheureux chevaux qu'à celui des toreros. Il existe en Espagne un parti assez nombreux contre les corridas ; cependant ce divertissement, dont il n'est pas facile de nier la barbarie, fait tellement partie des mœurs nationales, qu'il y a lieu de douter qu'il disparaisse de sitôt.

Il est très-probable que dans cent ans on écrira encore contre les combats de taureaux, et qu'il y aura encore des *corridas*.



JEU DE CAPE (page 74).



LES TOREROS DANS LA CALLE ZARAGOZA.

CHAPITRE CINQUIÈME

L'Albufera de Valence : la chasse et la pêche ; les *batidas*. — Alcira. — Carcagente. — Les oranges du royaume de Valence. — La *huerta* de Gandia. — La *pita* (aloès) et son emploi. — Denia. — Alcoy. — Le *papel de hilo*. — La fête de saint Georges ; un combat entre Mores et Espagnols. — Jativa. — Almanza ; la pyramide. — Albacete, le Châtellerault de l'Espagne : *navajas, cuchillos* et *puñales*. — Le poignard dans la jarretière. — D'Albacete à Alicante. — Villena. — Alicante. — Elche et sa forêt de palmiers ; les dattes et les palmes.

I

Les *corridas* de la saison d'automne étaient terminées à Valence ; chacun avait quitté ses habits de fête ; les habitants de la *huerta* regagnaient le chemin de leurs villages ou de leurs cabanes de chaume ; les rues de la ville, si bruyantes hier, avaient déjà repris leur calme habituel. Le *Tato* et sa glorieuse *cuadrilla* employaient leurs loisirs à rouler entre leurs doigts des *papelitos* sans nombre, tout en arpentant les trottoirs de la *calle de Zaragoza*, la rue la plus fréquentée de Valence. L'entrée des toreros dans les cafés faisait sensation, car on ne s'entretenait guère que des incidents variés des deux superbes corridas, et tous se taisaient quand l'un d'eux faisait le récit de ses victoires. Chacun des journaux de la localité en publia un compte rendu très-détaillé, — chose qui ne manque jamais en Espagne, le lendemain d'une course. Les mérites divers des *toreros* et de leurs victimes furent examinés et discutés dans les feuilles locales, comme on eût fait pour un ténor ou pour un acteur, le lendemain d'un concert ou d'une représentation : nous lûmes notamment un article qui n'occupait pas moins de huit colonnes ; ce chef-d'œuvre était en vers de différentes mesures, et représentait un nombre vraiment formidable de quatrains. Chaque taureau était passé en revue, et, grâce au déploiement inouï de périphrases et de synonymes, le poëte-aficionado fit un véritable tour de force en trouvant le moyen de mentionner toutes les chutes des *pica-*

dores, sans oublier les paires et les demi-paires de *banderillas*, les moindres piqûres faites par l'*espada*, etc.

Quant à nous, les émotions tauromachiques de ces deux journées nous suffisaient amplement, et l'heure était venue de songer au départ : un Valencien de nos amis, Nemrod intrépide, nous préparait des loisirs bien différents : il nous avait beaucoup vanté les magnifiques chasses qui se font sur l'Albufera de Valence, et avait exigé de nous la promesse de l'y accompagner. Les oiseaux aquatiques de l'Albufera comprennent plus de soixante espèces différentes, parmi lesquelles figure un superbe échassier au plumage couleur de feu, appelé *flamant* ou *phénicoptère*. L'idée de faire la chasse au phénicoptère souriait beaucoup à Doré, aussi nous laissâmes-nous entraîner facilement.

L'Albufera n'est éloignée de Valence que de trois lieues environ, et en a plus de quatre de longueur, du nord au sud ; nous ne la connaissions que pour l'avoir aperçue du haut de la tour du *Miquelete*, sous la forme d'une immense nappe bleue se confondant avec la mer, dont elle n'est séparée que par une longue et étroite bande de sable, qu'on appelle la *Dehesa*. En vertu d'un ancien usage, on permet au public d'y chasser et d'y pêcher librement deux fois chaque année, le jour de la Saint-Martin, qui tombe le 11 novembre, et celui de la Sainte-Catherine, le 25 du même mois. Ces chasses sont l'occasion de véritables fêtes populaires : notre ami nous assura que, ces jours-là, dix à douze mille personnes se donnaient rendez-vous, tant sur le lac que sur ses bords, et qu'on y voyait plusieurs centaines de barques de différentes dimensions, chargées de chasseurs.

Le moment de partir était venu ; nous avions eu la précaution de retenir plusieurs jours à l'avance une tartane à la *posada de Teruel*, car les véhicules de toute espèce étaient mis en réquisition pour le grand jour. Avant le lever du soleil, notre *tartanero* nous attendait à la porte de la *fonda ;* peu de temps après, nous sortions de Valence, en jetant un regard d'adieu sur ses clochers : nous passâmes sous la superbe *puerta de Serranos*, — la porte des montagnards, construction du quatorzième siècle, dont les deux tours à mâchicoulis, éclairées en rose par les premiers rayons du soleil, ressemblaient tout à fait à une décoration d'opéra. Bientôt après nous traversâmes le Guadalaviar, et nous entrâmes dans la huerta.

Notre *tartanero*, qui se nommait Vicente comme les trois quarts des Valenciens, nous fit passer par des chemins abominables, sous prétexte de prendre le plus court, et notre véhicule, entièrement dénué de ressorts, se mit à faire des bonds effrayants, auxquels, fort heureusement, notre voyage de Barcelone à Valence avait commencé à nous habituer. Je dois dire cependant que Vicente ne nous fit pas verser, bien qu'il voulût dépasser les équipages de tout genre qui portaient de nombreux chasseurs ; il savait traverser les fondrières avec une rare adresse : il en était du reste très-fier, et tenait beaucoup à justifier devant des étrangers la réputation qu'on a faite à ses compatriotes d'être les plus habiles *caleseros* de toute l'Espagne.

Les environs de Valence sont parsemés de jardins fruitiers qu'on nomme *glorietas*, et dont les arbres, courbés et tordus de cent manières, suivant la mode en usage au siècle dernier, présentent les formes les plus baroques ; ces enjolivements sont d'un goût très-contestable, mais la richesse de la végétation les fait oublier facilement. Au bout d'une lieue, nous quittâmes les jardins pour entrer dans les *tierras de arroz* (les terres à riz) : une partie de l'Albufera est entourée de ces rizières, qu'on appelle *arrozales*. Dans cette partie de la *huerta*, le nombre des canaux d'irrigation est tellement considérable, que nous n'étions pas cinq minutes sans en traverser plusieurs. La culture du riz, qui a lieu dans des champs submergés une bonne partie de l'année, exige une abondance d'eau extraordinaire : on élève autour de chaque rizière un rebord de terre assez élevé pour empêcher l'eau de s'échapper, et, au moyen d'une vanne, on en règle le niveau.

Les rizières sont d'un rapport très-productif; malheureusement les exhalaisons marécageuses sont des plus malsaines, et font tous les ans de nombreuses victimes, ce qui est facile à comprendre dans un pays où la chaleur est excessive. Il est peu de laboureurs qui ne soient sujets aux fièvres



LE RÉCIT DU TORERO APRÈS LA VICTOIRE (page 79).

intermittentes, et nous ne pouvions, sans être pris de pitié, les voir travailler du matin au soir les pieds dans l'eau et la tête exposée à un soleil brûlant.

C'est autour de la petite ville d'Albéric qu'on voit le plus d'*arrozales ;* un proverbe bien connu dans le pays fait allusion aux profits en même temps qu'à l'insalubrité de la culture du riz :

« Si vols vivre poc, y fer te ric,
« Vesten á Alberic. »

C'est-à-dire : Si tu veux vivre peu, et te faire riche, va-t'en à Albéric.

Une animation extraordinaire régnait sur les bords de l'Albufera : la foule était déjà compacte ; de nombreux groupes s'étaient formés çà et là, les uns cherchant un peu d'ombre sous les *tartanas*, d'autres, bravement installés au soleil, faisant honneur, avec la frugalité traditionnelle des Espagnols, à un déjeuner champêtre arrosé du vin noir qui sortait des outres de cuir sous la forme d'un mince filet. La guitare et la *citara* accompagnaient des chants joyeux, en marquant le rhythme saccadé de la *Jota aragonesa*, ou de la *Rondalla* valencienne.



MUSICIENS AMBULANTS (page 88).

Quant aux chasseurs, on les voyait çà et là occupés à préparer leurs armes, car on entendait dire de tous côtés que la grande battue, *batida*, allait commencer. Vers le milieu du lac, nous apercevions de place en place comme de grandes taches noires qui s'étendaient sur plusieurs centaines de mètres de longueur; c'étaient des bandes d'oiseaux aquatiques, tels que des canards sauvages, des macreuses, qu'on appelle ici *cercetas*, et quantité d'autres volatiles d'espèces plus ou moins rares, qui se reposaient tranquillement à la surface de l'eau, sans se douter de la guerre acharnée qu'on allait leur faire.

Le signal de monter en bateau nous fut enfin donné ; toutes les embarcations se mirent en mouvement avec beaucoup d'ordre, et commencèrent à se diriger vers le centre du lac en décrivant une courbe immense. A mesure que nous avancions, les bateaux qui formaient les deux extrémités

de la ligne se rapprochaient peu à peu, de manière à envelopper le gibier. Une des bandes, composée de plusieurs milliers d'oiseaux, s'éleva d'abord en l'air, et s'étendit comme un grand nuage noir qui se détachait sur le bleu du ciel. Des décharges répétées, semblables à des feux de tirailleurs, ne tardèrent pas à se faire entendre dans plusieurs directions et à devenir de plus en plus nombreuses à mesure que le cercle allait se rétrécissant. Les oiseaux continuaient à s'envoler par milliers, et notre tour de les saluer au passage arriva enfin. Notre chasse avait été fructueuse : un nombre respectable d'oiseaux de passage, dont plusieurs nous étaient tout à fait inconnus, étaient rangés au fond de notre barque. Suivant le récit d'un voyageur allemand nommé Fischer, imprimé à Leipsick vers le commencement du siècle, on se servait alors d'obusiers qu'on déchargeait sur les volées d'oiseaux qui s'élevaient en l'air. Nous regrettâmes infiniment de ne pouvoir mettre en pratique le moyen, à la fois si simple et si expéditif, indiqué par le compatriote du baron de Munchhausen ; nous aurions pu nous faire servir un plat de langues de phénicoptères, ce mets si estimé chez les Romains et qui figurait, dit-on, dans les repas d'Apicius, de Caligula et d'Héliogabale.

La chaleur est intolérable sur les bords de l'Albufera ; les *mosquitos* y pullulent à tel point, que les pêcheurs sont obligés d'aller coucher dans des villages éloignés du lac, sous peine d'être dévorés par les insectes. Ceci nous rappelle ce passage d'un ancien auteur arabe : « A Valence, les mouches dansent au son de la musique des moustiques. »

Nous terminâmes notre journée en assistant à une partie de pêche, pour laquelle nous avions donné rendez-vous à un *pescador* de Sueca, petite ville située à la pointe méridionale du lac. La pêche de l'Albufera n'est pas moins abondante que sa chasse : elle approvisionne le marché de Valence d'une grande quantité de poissons, et particulièrement d'anguilles ; nous en prîmes un assez grand nombre, ainsi que des poissons appelés *llobarros*, qui nous parurent être les loups qu'on pêche sur les côtes de Provence. C'est pendant les nuits sombres que se font les plus belles pêches, d'après ce que nous assura notre brave pescador, et principalement lorsqu'un vent d'est vient se joindre à l'obscurité de la nuit : alors les anguilles se prennent par centaines, et les *nàsas*, espèces de grands réservoirs ovales en osier dans lesquels on conserve les poissons, ne sont pas assez larges pour les contenir.

Il était temps de dire adieu aux plaisirs du sport valencien ; je proposai donc à mes compagnons d'aller passer la nuit à Cullera, jolie petite ville près de l'embouchure du Jucar. De là nous devions nous rendre à Alcira et à Carcagente, et nous reposer de nos fatigues à l'ombre des orangers.

II

Les environs d'Alcira et de Carcagente ont le privilége d'approvisionner Paris de la plus grande partie des oranges qui s'y consomment, et que les petits marchands vont criant dans les rues de la capitale sous le nom de : *la belle Valence!* On se tromperait si on croyait que, sous un si beau climat, la culture des orangers n'exige pas des soins très-attentifs. D'abord, ces arbres ne prospèrent pas dans tous les terrains : les champs qui leur conviennent sont ceux d'une nature sablonneuse et légère. Des arrosages assez fréquents sont nécessaires : ils doivent avoir lieu environ tous les vingt jours, de février à novembre. Une grande abondance d'engrais est également indispensable à la terre, qui doit être fumée au moins trois fois par an. Les vents trop forts sont redoutés des cultivateurs ; pour abriter les orangers, ils élèvent des remparts au moyen de cyprès plantés très-dru, ou de ces grands roseaux, si communs en Espagne, qu'on appelle *cañas*. Les propriétaires du pays savent par expérience que les arbres ne rendent qu'en proportion des soins qu'on leur donne.

Les orangers cultivés sont de deux espèces différentes : ceux qu'on obtient en semant les pepins :



LES BORDS DU GUADALAVIAR (page 80).

naranjos de semilla; puis les *naranjos enjertados*, c'est-à-dire greffés. Ces derniers produisent des fruits beaucoup plus savoureux; mais ils vivent moins longtemps et n'atteignent pas une hauteur égale à celle des *naranjos de semilla*. Ceux-ci s'élèvent quelquefois jusqu'à vingt-cinq pieds et vivent, dit-on, jusqu'à une centaine d'années, et même davantage. Du reste, les orangers qu'on cultive chez nous, dans les serres tempérées, peuvent dépasser cet âge. Citons comme exemple celui de Versailles, connu sous le nom d'oranger de *François Ier*, ou du *Grand-Connétable*, et qu'on dit avoir été semé à Pampelune en 1421, puis acheté par le connétable de Bourbon, et transporté successivement à Chantilly, à Fontainebleau et à Versailles.

On emploie comme boutures des tiges de citronnier ou de poncire, qui prennent très-facilement. On les greffe en écusson, depuis le mois d'avril jusqu'au mois de juin, quand les sujets ont atteint à peu près la grosseur du pouce. Les orangers qu'on obtient par ce moyen ne vivent guère au delà d'une trentaine d'années, mais en revanche ils sont un peu plus précoces que les autres. Il est rare que les orangers commencent à donner des fruits avant l'âge de cinq ans; quand ils sont arrivés à la période de leur plein rapport, ils donnent tous les ans jusqu'à deux mille oranges; un naturaliste espagnol, *Cavanilles*, assure même qu'on en a compté jusqu'à cinq mille sur un seul arbre. Ordinairement les fruits acquièrent d'autant plus de grosseur que l'arbre est plus jeune et en produit moins. Ceux qu'on cueille sur des orangers déjà vieux ont, en général, la peau plus mince, et donnent un jus plus sucré.



MARCHAND DE FERRAILLE A ALCIRA (page 88).

Les oranges ne commencent guère à prendre leur belle couleur jaune avant le mois de novembre; cependant, il s'en faut bien qu'alors elles soient arrivées à leur maturité. Celles qu'on envoie en France ne supportent le transport que parce qu'elles ne sont pas encore mûres, autrement elles arriveraient en grande partie gâtées. Pour manger des oranges véritablement savoureuses, il faut les cueillir soi-même sur l'arbre au printemps, surtout au mois de mai. Une particularité qui nous frappa, c'est que les pourceaux, lorsqu'on les laisse pénétrer au milieu des *naranjales*, ne se montrent nullement friands des oranges, qui se trouvent presque toujours sous les arbres en assez grande abondance. Un pareil dédain nous étonna beaucoup de la part de ces animaux, qui ne passent pourtant pas pour être des plus difficiles sous le rapport de la nourriture; on aurait bien pu leur confier en toute sécurité la garde des pommes d'or du jardin des Hespérides. Les vaches, au contraire, sont assez friandes d'oranges.

C'est principalement pendant les mois d'avril et de mai qu'il faut visiter les beaux *naranjales* de Carcagente et d'Alcira. Alors les orangers, qui conservent encore une partie de leurs fruits, sont en même temps couverts de ces fleurs auxquelles un poëte florentin du seizième siècle, *Luigi*

Alamanni, donne la palme sur toutes les autres, dans le poëme de la *Coltivatione*, qu'il dédia à François I[er] :

« Il fior d'arancio, che d'ogni fiore è il re. »

On ne peut se faire une idée de l'intensité du parfum que répandent les orangers ; c'est surtout pendant les soirées tièdes qu'il se fait sentir avec le plus de force et à des distances vraiment incroyables ; suivant un proverbe du pays, on sent leur odeur bien avant que l'œil puisse les apercevoir. Les fleurs sont tellement abondantes que lorsqu'un vent un peu fort les a fait tomber, elles couvrent la terre d'une épaisse couche blanche, semblable à de la neige. On les recueille sur de grands draps de toile, et elles représentent encore un produit assez important, car chaque oranger fournit en moyenne douze ou quinze kilogrammes de fleurs. Un des plus riches propriétaires de Carcagente nous assurait qu'il existe, tant sur le territoire de cette ville que sur celui d'Alcira, plus de six cents *naranjales* ou jardins d'orangers, et que le produit des années ordinaires s'élève à plus de deux cent cinquante mille *arrobas*, qui représentent plus de trois millions de kilogrammes. Or, comme il faut en moyenne six ou sept fruits pour former un kilogramme, ces deux villes réunies produisent annuellement plus de vingt millions d'oranges, total des plus appétissants : elles sont si communes qu'on voit souvent les enfants s'en servir dans leurs jeux, comme en Normandie ils font des pommes à cidre.

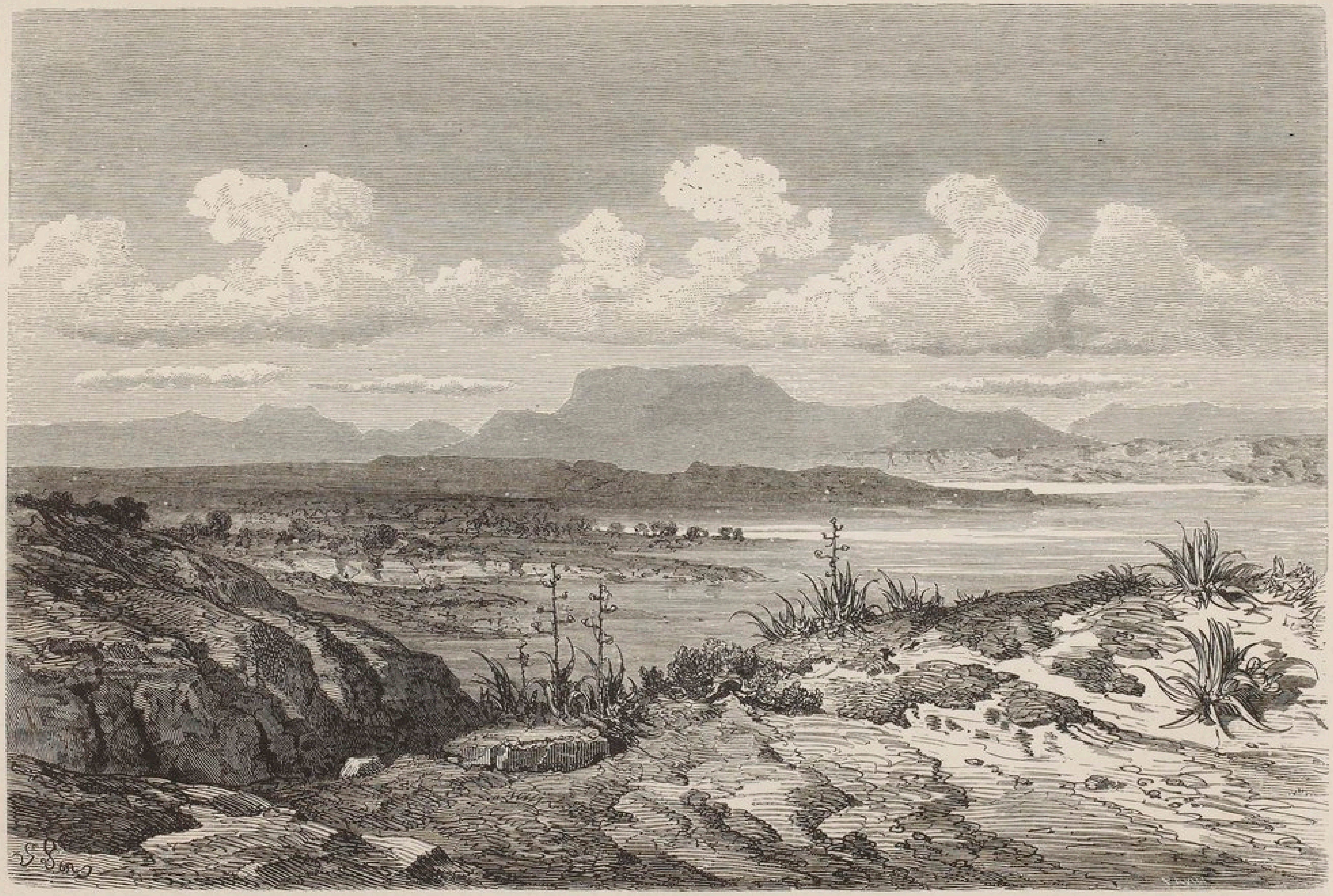
Si les orangers donnent quelque monotonie à Alcira et à Carcagente, on y rencontre, en revanche, de curieux types : tantôt c'est quelque vieux marchand de ferraille qui porte encore le chapeau pointu rare spécimen de l'ancien costume valencien. Ce sont aussi des musiciens ambulants, qui font résonner guitares et *panderos*, ou bien encore un convoi de paysans se rendant au marché.

Les oranges une fois cueillies, il s'agit de les classer suivant leur grosseur : on se sert, pour les mesurer, d'anneaux de différents calibres, et on les range dans tel ou tel choix, suivant le diamètre des anneaux. Ce classement opéré, on les met dans des caisses de bois blanc de forme allongée, en ayant soin qu'elles dépassent un peu la surface et qu'elles soient fort tassées.

La côte de la Méditerranée, entre Valence et Alicante, se trouvant tout à fait en dehors des itinéraires consacrés, n'est que très-peu connue ; cependant elle mériterait d'être plus souvent visitée par les touristes : les montagnes boisées, les vallées à végétation presque tropicale des environs de Gandia, de Denia et de Javea n'ont rien à envier à Castellamare, à Amalfi, à Sorrente, et aux autres sites si vantés de la côte napolitaine.

C'est par la huerta de Gandia que nous commençâmes notre excursion dans cet Eden des poëtes espagnols, dans ce paradis terrestre des Arabes d'Occident. Beaucoup moins étendue que celle de Valence, cette huerta offre peut-être une végétation encore plus luxuriante, et le climat y est, dit-on, plus tempéré. Cette contrée était renommée pour la culture de la canne à sucre dès le temps des rois arabes de Valence, et il y existait alors beaucoup de moulins à sucre. Aujourd'hui même, on y voit encore quelques champs où sont cultivées les *cañas de azucar*, qui acquièrent sous ce beau climat une complète maturité. Les orangers, les figuiers, les grenadiers et une infinité d'autres arbres à fruit y forment d'épais ombrages ; les caroubiers, très-nombreux dans le pays, sont cultivés principalement sur les coteaux, et dépassent quelquefois la grosseur des plus gros chênes.

Mais une plante qu'on remarque souvent dans les environs de Gandia, où elle atteint des proportions extraordinaires, c'est l'aloès ou agave d'Amérique, qu'on retrouve du reste dans tout le sud de la Péninsule. Ici la *pita*, ainsi que l'appellent les Espagnols, ne sert pas seulement, comme partout ailleurs, pour la clôture des champs ; on utilise ses filaments très-tenaces, en ayant soin de choisir les feuilles extérieures, qui deviennent très-dures ; celles de l'intérieur sont trop tendres pour qu'on puisse les employer. Nous fûmes témoins de cette préparation, qui est des plus simples, et dont Doré put à son aise faire un croquis, au grand étonnement des braves



LE LAC D'ALBUFERA (page 83).

paysans, qui ne pouvaient comprendre que nous prissions tant d'intérêt à leur travail. Ils commencent par écraser les feuilles sur une pierre; ensuite ils en réunissent quelques-unes en un faisceau, qu'ils lient au moyen d'une ficelle. L'ouvrier a devant lui une espèce de table de forme allongée, disposée comme un plan incliné : à la partie supérieure se trouve un crochet de fer auquel il accroche le paquet de feuilles; il commence ensuite, à l'aide d'une barre de fer, à les presser avec force, pour séparer la partie filamenteuse de la partie charnue. Cette pression renouvelée plusieurs fois, il lave les fibres à plusieurs reprises pour les débarrasser de tous les corps étrangers, et n'a plus ensuite qu'à les faire sécher au soleil. Le fil d'aloès est employé à des usages très-variés; on en fait surtout des cordes qui servent au harnachement des chevaux; on les emploie également pour les *alpargatas* ou *espardines*, espèces de sandales tressées que portent les paysans. Les feuilles d'aloès, coupées en petits morceaux, servent encore à la nourriture des bœufs; elles atteignent quelquefois près de deux mètres de longueur, et l'espèce de hampe ou de tige élancée qui s'élève au milieu de la plante et qui se termine par une large pyramide de fleurs jaunes, arrive souvent jusqu'à quatre ou cinq mètres de haut. Les tiges transversales qui supportent les fleurs sont disposées d'une manière très-élégante, comme les branches d'un lustre, et rappellent assez le fameux chandelier à sept branches du temple de Jérusalem, qu'on voit sur un bas-relief de l'arc de triomphe de Titus, à Rome.



PRÉPARATION DE L'ALOÈS.

III

La petite ville de Gandia était autrefois la capitale d'un duché qui fut donné aux Borgia, en 1485, par Ferdinand le Catholique. On sait que cette célèbre famille, qui compta parmi ses membres deux papes et un saint, était d'origine espagnole; elle doit son nom à la petite ville de Borja, en Aragon. Nous allâmes à pied de Gandia à Denia, la Méditerranée à notre gauche, bleue et calme comme un lac; à droite, un paysage d'Orient. Denia doit son nom à un temple qui était consacré à la célèbre Diane d'Éphèse : les souvenirs de l'antiquité sont encore vivants dans toute cette contrée; on nous fit voir une tour en ruines qui porte encore le nom de Sertorius.

De Denia à Alcoy, nous traversâmes une contrée des plus fertiles : on dirait un immense verger : de temps en temps quelques palmiers élèvent leurs cimes élégantes au-dessus des orangers, des mûriers et des grenadiers ; la récolte des caroubes venait d'avoir lieu, et on en voyait des guirlandes suspendues aux murs blanchis à la chaux des *barracas*, qu'un soleil africain faisait briller au milieu de la verdure. Les *barracas*, habitations des paysans, n'ont qu'un rez-de-chaussée et sont couvertes de chaume ou de joncs provenant des bords de l'Albuféra : il n'y en a guère dont le toit ne soit surmonté de la *cruz de Caravaca*, croix de bois de la forme de celle de Lorraine et qui tire son nom d'un pèlerinage très-fréquenté dans la province de Murcie.



PAYSAN D'ALCOY.

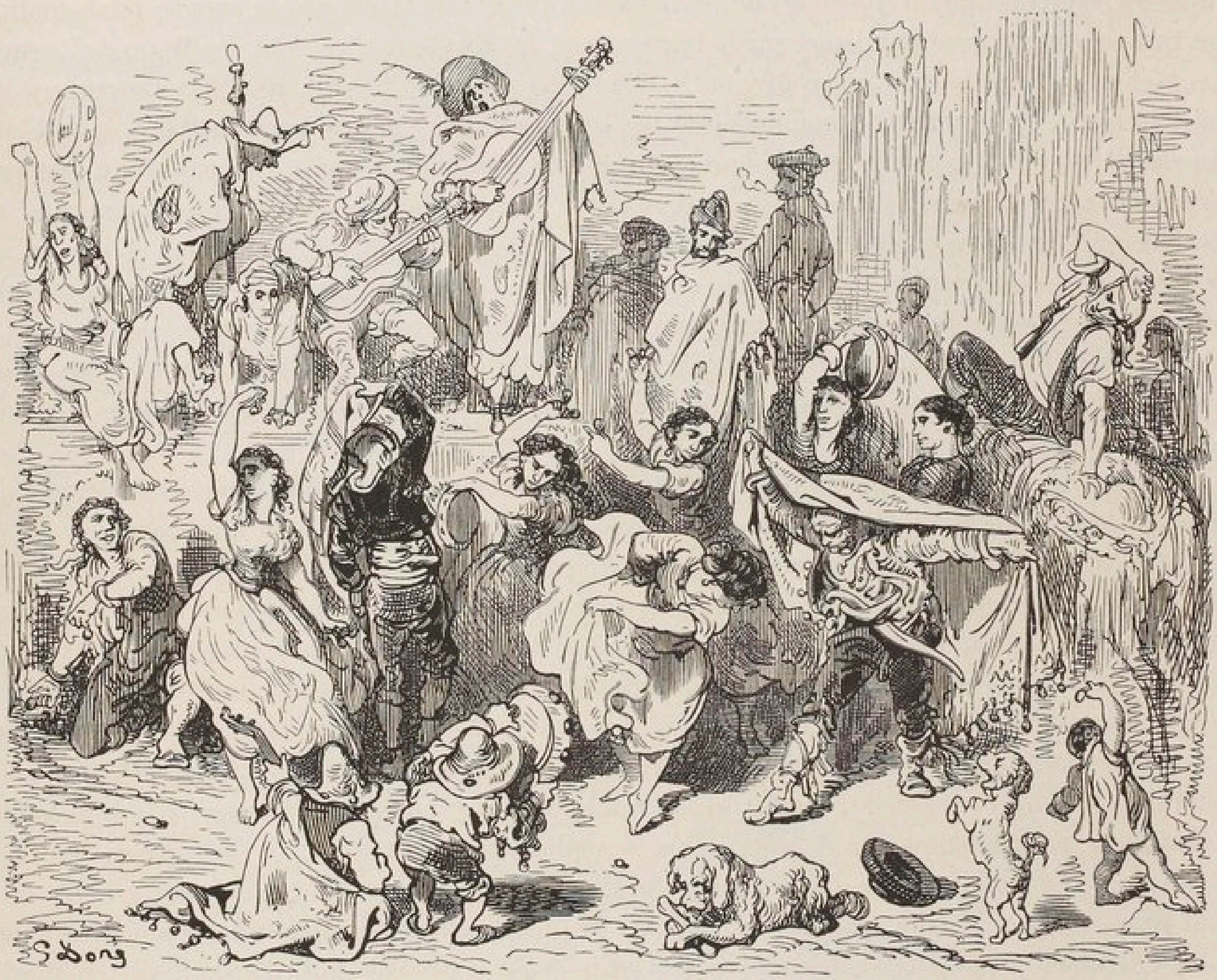
Alcoy est une assez grande ville, très-agréablement située au pied des montagnes, dans une contrée des plus accidentées. Les manufactures d'étoffes de laine doivent y être très-nombreuses, si l'on en juge par le nombre d'ouvriers qu'on rencontre la figure et les mains barbouillées de teinture; mais la grande industrie d'Alcoy, industrie populaire par excellence et vraiment nationale, c'est la fabrication du *papel de hilo* : il est bien peu de gens en Espagne, jeunes ou vieux, riches ou pauvres, qui ne roulent entre leurs doigts le *papelito*. Le *papel de Alcoy* jouit de la plus grande réputation. Les *libritos* les plus estimés des amateurs portent la marque du *caballito*, petit cheval, représentée sur la couverture.

Le jour de notre arrivée à Alcoy, la ville présentait un aspect tout à fait inaccoutumé : les habitants allaient et venaient d'un air affairé. Des tartanes, des galères, des *carros* s'arrêtaient aux *posadas*, et nous voyions de nombreux paysans sortir des véhicules où ils étaient empilés; l'épaisse couche de poussière qui blanchissait leurs vêtements nous faisait supposer que le voyage avait été long. En effet, il y en avait parmi eux qui portaient le costume des paysans de la *huerta* d'Alicante, et nous reconnûmes même des Murciens à la peau bronzée, coiffés de la *montera* de velours noir et portant, comme les Valenciens, de larges caleçons de toile blanche. Tout cela donnait à la ville un air d'entrain et de gaieté dont nous ignorions la cause : curieux de savoir le mot de l'énigme, nous nous approchâmes d'un groupe, et nous demandâmes d'où venait tout ce



CHASSE AUX PHÉNICOPTÈRES SUR LE LAC D'ALBUFERA (page 84).

mouvement. « Comment! nous répondit-on, vous ignorez donc que c'est la fête de saint Georges, et que demain commence la foire d'Alcoy? Lisez ce *cartel*, et vous verrez. Nous commençâmes alors la lecture d'une immense affiche, imprimée sur papier bleu tendre, qui pouvait bien avoir près de deux mètres de hauteur. En tête se lisaient ces mots en capitales énormes : *Feria de Alcoy*, puis venait le détail des *funciones*. En Espagne le mot *funcion* s'applique aux cérémonies les plus diverses : une course de taureaux, une exécution capitale, un enterrement somptueux, *funcion;* s'il y a dans une église quelque grande fête en l'honneur d'un saint, si un théâtre donne une représentation, c'est encore une *funcion*. On nous annonçait d'abord une *corrida de novillos*, puis un feu d'artifice, *castillo de fuego*, littéralement un château de feu; puis enfin un



CROQUIS FAIT A LA FÊTE D'ALCOY.

simulacre de combat entre les chrétiens et les Mores. Déjà nous avions assisté à des fêtes de ce genre, notamment à celle qui se donne le 14 mai de chaque année à Soller, dans l'île de Majorque; mais nulle part elles n'ont autant d'éclat qu'à Alcoy. Il paraît qu'en 1257 la ville fut attaquée par les infidèles, et serait tombée entre leurs mains sans la miraculeuse apparition de saint Georges, qui combattit en personne dans les rangs des chrétiens.

La veille de la fête du saint, chaque village de la *Comarca* ou district d'Alcoy envoie une députation de musiciens qui, après s'être réunis devant l'*ayuntamiento*, parcourent dès le matin la ville pour annoncer la cérémonie du lendemain : cet orchestre d'un genre tout particulier se compose principalement de *dulzaynas*, petits hautbois d'un son criard, assez semblables à

l'instrument des *pifferari* napolitains; on y voit aussi des tambours, des trompettes, des *bandurrias*, des *citaras*, et l'inévitable guitare. A la suite des musiciens défilent le cortége des chrétiens et celui des Mores. La fête commence par le défilé du clergé, qui se rend processionnellement à la *Plaza mayor*, sur laquelle on a élevé un château fort — *castillo* — en planches couvertes de toile peinte. Le clergé pénètre dans le *castillo*, devant lequel passent les chrétiens et les Mores, les uns à pied, les autres à cheval, munis de tous leurs harnois de guerre. Après avoir parcouru la ville, les deux troupes se divisent en différents groupes, qui vont exécuter les danses nationales devant la demeure de l'*alcalde* et chez d'autres personnages de distinction. Le lendemain, les différentes députations, musique en tête, se réunissent à l'*ayuntamiento*, où les attendent les autorités. C'est le troisième jour qu'a lieu le simulacre de combat entre les chrétiens et les infidèles, simulacre qu'on appelle *el alarde*, mot arabe qui signifie la revue ou la parade. Dès le matin, les troupes ennemies se réunissent sur la Plaza mayor, les chrétiens d'un côté, les Mores de l'autre; ceux-ci se retirent bientôt, et se dirigent vers une des portes de la ville, dont ils se proposent de faire le siége : ils envoient au commandant des troupes chrétiennes un parlementaire, monté sur un cheval magnifiquement harnaché, qui se dirige vers le *castillo* et, après avoir salué à la manière orientale le chef ennemi, lui remet le pli dont il est chargé. Celui-ci le déchire en morceaux, et déclare qu'il ne consentira jamais à capituler avec les ennemis du nom chrétien. L'envoyé se retire et va rendre compte aux siens de ce refus, qui sert de prétexte à une grande ambassade officielle, à laquelle prennent part ceux des figurants qui portent les plus riches costumes. Le chef est introduit, les yeux bandés, auprès du général chrétien et lui adresse un discours pour l'engager à se rendre; mais celui-ci refuse avec indignation, et l'ambassadeur se retire suivi de tous les siens.

Chacun se prépare donc au combat; les Mores sont reçus par de nombreuses décharges de mousqueterie, moyen de défense un peu risqué, car il ne faut pas oublier que l'action se passe en 1257. Cependant cet anachronisme ne semble pas trop effrayer les infidèles, qui obtiennent, pour commencer, quelques avantages. Le général chrétien encourage ses troupes de la voix et du geste, et elles recommencent l'attaque en poussant le vieux cri de guerre contre les Mores : *Santiago, y á ellos!* — le Montjoie — Saint-Denis! des Espagnols. Néanmoins les infidèles tiennent bon; le chef espagnol fait de nouveau appel à ses preux, qui viennent se ranger autour de lui en faisant caracoler leurs fougueux palefrois. Ici se place une véritable scène de carnaval : les paladins sont habillés *á la antigua española;* leurs costumes, qui laissent beaucoup à désirer sous le rapport de l'exactitude archéologique, sont en revanche des plus divertissants, car ils nous rappellent les troubadours de pendule à la mode sous la Restauration. Quant aux fougueux palefrois, ils sont tout simplement en carton, comme ces chevaux qu'on voit chez les marchands de jouets, et une housse tombant jusqu'à terre dissimule à peu près les pieds des paladins. Le costume des Mores n'est pas moins réussi : ce sont des mamelouks du mardi gras, de ces Turcs de fantaisie au turban démesuré, à la veste courte, échancrée, ornée d'un grand soleil dans le dos, au large pantalon flottant, serré à la cheville, comme les Mores que Goya a si naïvement gravés.

La formidable cavalerie s'ébranla donc, et fit sur-le-champ de profondes trouées dans les rangs des infidèles. La victoire appartenait décidément aux Espagnols; les chants de triomphe commencèrent, les prisonniers furent promenés par les rues de la ville, guitares en tête, et les danses continuèrent pendant toute la soirée.

Cependant les fêtes n'étaient pas terminées : le lendemain, chaque corps reconduisit ses chefs, et vers le milieu de la journée eut lieu une grande procession dans laquelle figuraient les mourants et les blessés, qui imploraient la générosité des assistants; le produit des offrandes fut versé dans la caisse de l'hôpital. Pour terminer la cérémonie, Mores et chrétiens, marchant deux à deux, bras dessus bras dessous, accompagnèrent de nouveau les reliques jusqu'à l'ermitage de Saint-



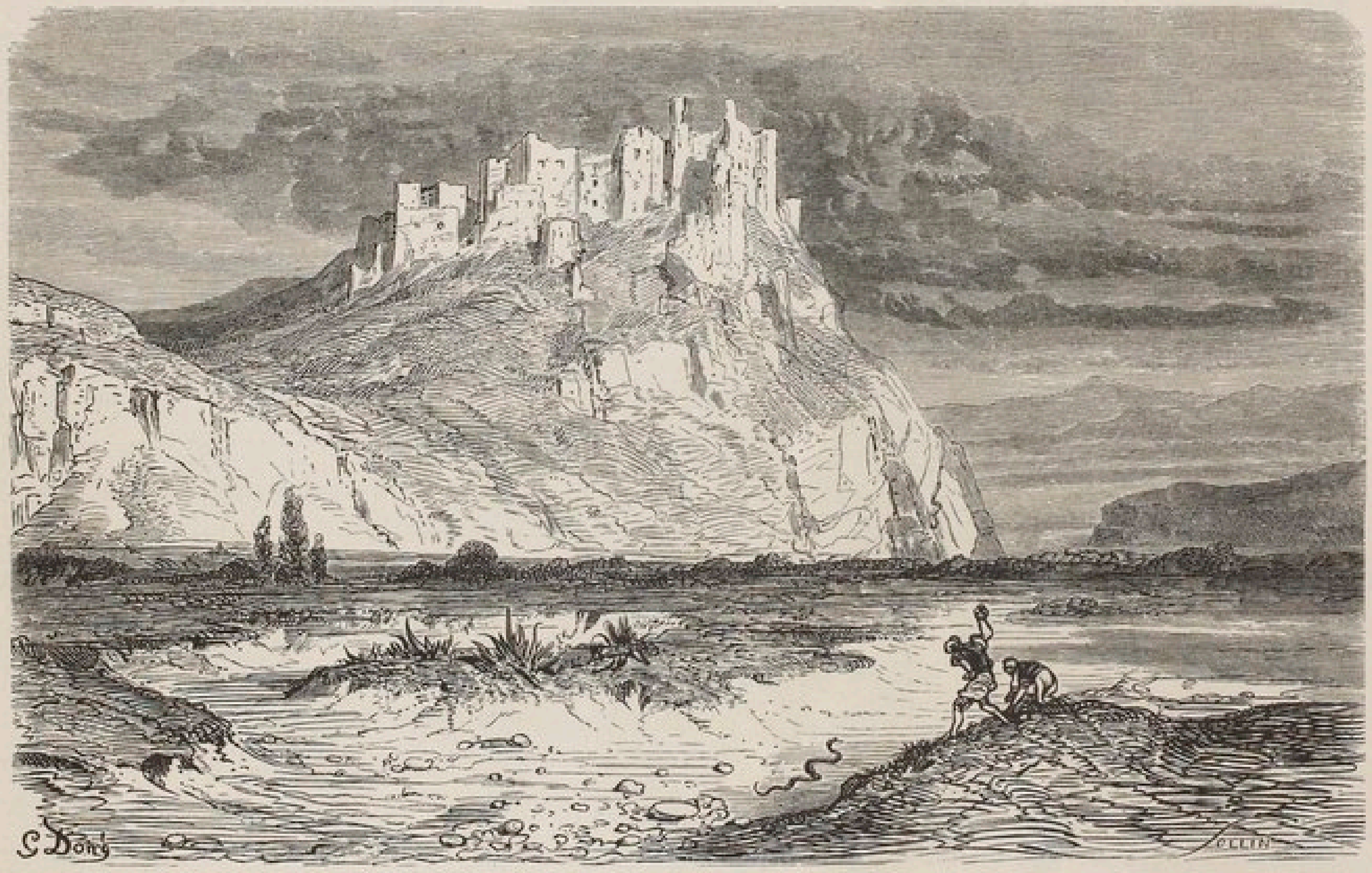
LA FÊTE D'ALCOY.

Georges, et les danses recommencèrent de plus belle, accompagnées de la même musique et des détonations des fusils et des pétards.

Pendant ces quatre jours de liesse il fut consommé à Alcoy une incommensurable quantité de *turron*, espèce de nougat très-renommé, et les vendeurs d'*orchata de chufas* durent faire des affaires très-considérables : telles sont les principales consommations des fêtes populaires du midi de l'Espagne.

IV

Concentayna, que nous traversâmes peu de temps après avoir quitté Alcoy, est dans une situation charmante. Nous en dirons autant de Jativa, où nous arrivâmes le soir. La ville, d'un aspect



RUINES DU CHATEAU DE CHINCHILLA (page 100).

arabe, est adossée à une montagne couronnée de vieilles murailles crénelées ; la campagne, d'une admirable fertilité, s'étend à perte de vue, océan de verdure au-dessus duquel les palmiers s'élèvent comme des mâts. Jativa est la station la plus importante du chemin de fer de Valence, chemin dont la voie unique n'est défendue par aucune espèce de barrière, mais est bordée, sur une bonne partie du parcours, d'orangers, de mûriers et de grenadiers dont nous pouvions presque atteindre les branches avec la main en nous penchant à la fenêtre du wagon.

Nous ne tardâmes pas à arriver au *Puerto de Almanza*, passage étroit entre deux montagnes, et nous quittâmes la province de Valence pour entrer dans celle d'Albacete. A peine a-t-on franchi le *Puerto*, qu'on s'aperçoit d'un changement de climat : l'aloès, le cactus et les autres plantes méridionales disparaissent pour faire place à la végétation du Nord. Nous approchions de la station d'Almanza, où la ligne de Valence vient s'embrancher avec celle de Madrid à Alicante. Quelques centaines de mètres avant d'arriver à cette station, nous aperçûmes à notre droite, au milieu de

la plaine, une pyramide élevée par Philippe V sur le lieu même où se donna, en 1705, la bataille d'Almanza. A part les souvenirs historiques, la ville n'offre rien de remarquable : le vieux château démantelé qui la domine avait autrefois une grande importance, car Almanza était une des clefs du royaume de Valence. Le pays que nous traversâmes pour nous rendre à Albacete nous fit bien regretter le beau royaume de Valence, et nous donna un avant-goût des plaines de la Manche et de la Castille : le climat, d'une chaleur brûlante en été, est glacial pendant l'hiver ; pas un arbre, pas une fleur ; mais, en revanche, des chardons à profusion : chardons gigantesques, du reste, dont la fleur a son mérite au point de vue de l'ornemaniste, et dont les feuilles offrent des découpures superbes, que les artistes du moyen âge ont su mettre à profit, aussi bien en Espagne qu'ailleurs. Doré en fit quelques croquis, et il les a utilisés à merveille dans les gravures de son Don Quichotte.



LA NAVAJA.

Les champs de blé succédaient aux champs de blé, et s'étendaient à l'infini ; quelquefois un monticule nous apparaissait à l'horizon, couronné d'une rangée de moulins à vent qui nous faisaient tout naturellement penser au héros de la Manche. Cette monotonie cessa enfin quand nous atteignîmes la station de Chinchilla. On n'aperçoit pas la ville ; mais en revanche le château, qui s'élève au sommet d'une roche abrupte, vous reporte en plein moyen âge. Une demi-heure après, nous étions à Albacete, et le train était à peine arrêté que nous étions assaillis par des marchands de couteaux.

Albacete est à l'Espagne ce que Châtellerault est à la France, Sheffield à l'Angleterre ; les *navajas*, les *cuchillos*, les *puñales*, s'y fabriquent par milliers : coutellerie on ne peut plus grossière, et dont l'aspect rappelle celui des ouvrages arabes. La *navaja* est une des *cosas de España ;* sa forme varie peu ; le manche, en bois ou en corne, est recouvert d'une plaque de cuivre ornée de quelques gravures rudimentaires, et percée çà et là de quelques trous sous lesquels brille une feuille de paillon. La lame, très-allongée et pointue comme une aiguille, est renflée par le milieu, et rappelle assez bien la forme de certains poissons : quelques cannelures, creusées parallèlement dans le sens de la longueur, sont peintes en rouge sang de bœuf.

Les lames d'Albacete, d'un fer très-grossier, n'ont aucun rapport avec celles de Tolède ; en revanche, on y voit les inscriptions les plus pittoresques gravées à l'eau-forte, et accompagnées d'arabesques d'un style à demi oriental. Quelquefois on y lit une devise empruntée aux anciennes armes castillanes, comme celle-ci, qui ne manque pas d'une certaine grandeur :



LES ORANGES DE CARCAGENTE (page 84).

« No me saques sin razon,
« No me embaines sin honor. »

« Ne me tire pas sans raison, — Ne me rengaine pas sans honneur. »

Assez souvent, l'inscription contient une menace fort peu rassurante pour l'adversaire :

« Si esta vivora te pica,
« No hay remedio en la bótica. »

« Si cette vipère te pique, — Il n'y a pas de remède à la pharmacie. »

C'est sans doute cette devise, employée de préférence à toutes les autres, qui a fait donner à certaines *navajas* le nom de *navajas del santolio*, plaisanterie funèbre qui signifie couteaux de l'extrême onction.

Parfois la devise n'a qu'une signification purement défensive :

« Soy defensora de mi dueño solo, y viva ! »

Ou bien encore :

« Soy defensa del honor de mi dueño. »

Les *navajas* sont ordinairement pourvues d'un très-long ressort en fer ; de nombreux crans ménagés au talon de la lame viennent frapper ce ressort quand on ouvre l'instrument, ce qui produit un petit bruit sec à peu près semblable à celui que fait un pistolet qu'on arme, mais beaucoup plus prolongé, puisqu'on compte quelquefois jusqu'à douze et quinze crans sur les grandes *navajas :* il n'est pas rare d'en voir dont la longueur dépasse un mètre; il est vrai que celles-là ne sont que des objets de pure fantaisie, dont on ne fait pas usage ; la longueur des *navajas* ordinaires ne dépasse guère une *media vara*, ou quarante-cinq centimètres environ, ce qui est déjà bien honnête pour un couteau. Les Espagnols leur donnent plaisamment le nom de *cortaplumas*, canif, de *mondadientes*, cure-dent, ou d'*alfiler*, qui signifie simplement une épingle.

L'art de manier la navaja a ses principes et ses règles, tout comme l'escrime, et compte des maîtres très-renommés, principalement en Andalousie. Nous eûmes un jour la curiosité de prendre quelques leçons d'un professeur, d'un *diestro;* il nous démontra son art au moyen d'un simple jonc, qui remplaçait pour nous le fleuret démoucheté. Le principal coup, le coup classique, consiste à faire sur la figure de l'adversaire une ou deux balafres avant de lui porter un coup d'estoc de bas en haut : de cette manière, si on manque son ennemi, on a du moins la consolation de lui peindre un chebek, *pintar un javeque*, expression qui vient sans doute de ce que la cicatrice est longue et effilée comme la voile de ce bâtiment méditerranéen. Il n'est pas rare de voir de ces balafres sur la figure des *charranes* ou *barateros*, gens de la classe la plus infime. Quand nous arriverons à l'Andalousie, nous aurons l'occasion de revenir sur ce sujet avec plus de détails.

Le *puñal* espagnol ressemble beaucoup au poignard corse : quelquefois la lame est percée à jour et munie de petits crans, aimable précaution qui a pour but de déchirer la plaie, et de rendre la blessure plus dangereuse.

Ici se présente une bien grave question : les Espagnoles portent-elles, suivant l'antique réputation qu'on leur a faite, le poignard à la jarretière? On parlait bien autrefois de *manolas* armées de la sorte, et on les appelait même *las del cuchillo en la liga*, littéralement : celles au couteau dans la jarretière. Je possède un petit poignard fort mignon, un *puñalico*, qui porte pour devise :

« Sirvo á una dama : »

seulement l'inscription n'est pas assez explicite pour nous apprendre si le poignard *servait à*

une dame pour cet usage si intéressant... Espérons-le cependant, pour l'amour de la couleur locale!

V

Le train venait de quitter Albacete : nous saluâmes de nouveau le château de Chinchilla, la pyramide d'Almanza, et nous ne tardâmes pas à dépasser la station de la *Venta de la Encina* (l'Auberge du Chêne vert), où se bifurquent les deux lignes.



CROQUIS FAIT A ALBACETE.

Après avoir passé la station de Caudete, nous nous arrêtâmes à celle de Villena. Villena fut le berceau d'une célèbre famille espagnole qui joua un très-grand rôle au quinzième siècle, et dont le souvenir est très-populaire dans le pays. Le premier marquis de Villena laissa de nombreuses poésies, dont il n'est resté que fort peu de chose. De son vivant, il passait pour être quelque peu sorcier et magicien; aussi, après sa mort, le roi de Castille fit brûler par un moine dominicain deux chariots pleins de livres dont une partie étaient composés par lui, et qu'on regardait comme des ouvrages de magie. La petite ville de Villena, aux rues étroites et tortueuses, conserve encore quelques vieilles maisons dont l'aspect est tout à fait en harmonie avec ces légendes du moyen âge; son château dresse fièrement ses ruines comme ferait un vieux mendiant drapé dans ses haillons.

Sax est le nom de la station suivante, et c'est la dernière ville de la province d'Albacete; la voie fait de nombreux détours, et traverse plusieurs *barrancos* ou ravins escarpés. A la sortie d'un assez long tunnel, nous débouchâmes sur la jolie vallée d'Elda, qui s'étendait à notre gauche, et nous atteignîmes Monovar, puis bientôt après Novelda, deux petites villes inondées de soleil et situées au milieu d'un pays très-accidenté. Une végétation presque tropicale nous dédommagea de la monotonie des plaines d'Albacete. Les figuiers, les palmiers, les amandiers atteignent des



PAYSANS DES ENVIRONS DE CARCAGENTE.

proportions énormes; les vignes au feuillage rougi par un soleil digne de l'Afrique étaient chargées d'énormes grappes, vermeilles comme l'ambre; bientôt le train s'arrêta : nous étions à Alicante.

Alicante est une ville moderne et commerçante; nous y cherchâmes en vain les minarets chantés par le poëte des *Orientales :*

« Alicante aux clochers mêle les minarets. »

Il est impossible, avec la meilleure volonté du monde et avec le plus grand amour de la poésie, d'y trouver le moindre clocher ou le plus mince minaret. En revanche, les costumes ont beaucoup de caractère : sur la jolie *alameda* que baigne le port, nous apercevons quelques mantilles, et Doré, discrètement masqué par un palmier, peut en dessiner deux qui nous donnent un avant-goût de celles de l'Andalousie. Plus loin les facteurs du port, qui dorment au soleil, couchés sur d'énormes



ALICANTE.

ballots, et les robustes paysans que nous voyons au *Mercado*, portent des costumes qui diffèrent peu de ceux des Valenciens.

L'hôtel de ville, qu'on appelle *la Casa municipal*, est d'une architecture correcte, mais qui n'a rien d'oriental, malgré ses quatre grandes tours carrées. Au milieu de la façade sont sculptées les armes de la ville : *un castillo sobre aguas*, un château au-dessus des vagues; c'étaient aussi, au moyen âge, les armes de la ville de Valence. La cathédrale est du dix-septième siècle, dans le style des jésuites; l'intérieur est fort riche et garni de tableaux, comme la plupart des églises espagnoles; un de ces tableaux nous frappa, plutôt par le sujet représenté que par l'exécution, qui n'a rien de merveilleux : c'est le martyre de sainte Agathe. Cette sainte n'est pas moins vénérée en Espagne que dans les provinces méridionales de l'Italie : la noble vierge palermitaine ayant obstinément refusé de sacrifier aux faux dieux, le gouverneur de la Sicile ordonna au bourreau de lui couper les seins, supplice qu'elle supporta avec courage. Le martyre de sainte Agathe, qu'il n'est

pas rare de voir représenté dans les églises de la Péninsule, est traité avec ce réalisme qui plaît tant aux peintres de l'école espagnole : les deux plaies béantes forment, sur la poitrine de la sainte, comme deux larges plaques rouges, d'où le sang jaillit à longs flots.

Elche, la ville aux palmiers, n'est qu'à cinq ou six heures d'Alicante. Après avoir retenu nos places à la posada de la Balseta, nous grimpâmes sur l'impériale, et bientôt nous sortions par la *puerta de Elche*. Au bout d'une heure de cahots, nous entendîmes tout à coup de grands cris sortir de l'intérieur ; étant descendus, nous apprîmes que c'était tout simplement une des banquettes qui,



FACTEURS DU PORT D'ALICANTE.

les cahots aidant, s'était brisée sous le poids des voyageurs ; les malheureux avaient été secoués pêle-mêle pendant une centaine de pas : la banquette replacée tant bien que mal, nous reprîmes notre route ; mais bientôt une nouvelle secousse plus violente démonta une des portières, qui alla tomber sur le sable, suivie d'un des voyageurs ; heureusement la chute fut amortie par une épaisse couche de poussière, et il en fut quitte pour se relever poudré à blanc des pieds à la tête. Le *mayoral* descendit à son tour, et essaya, à l'aide de bâtons et de ficelles, une réparation provisoire, tout en accompagnant cette opération des plus épouvantables jurons du vocabulaire espagnol. Les mêmes incidents, auxquels nous commencions à être habitués, se reprodui-



UNE RUE D'ALBACETE (page 100).

sirent encore plusieurs fois avec quelques variantes ; mais comme à quelque chose malheur est bon, nous dûmes à tous ces retards de faire notre entrée à Elche par un merveilleux coucher du soleil.

No hay mas que un Elche en España, dit un proverbe bien connu : — « Il n'y a qu'un Elche en Espagne ; » on pourrait ajouter qu'il n'y en a pas un second en Europe. Bien que l'antique *Illice* fût autrefois une des plus importantes colonies romaines de la Péninsule, son plus grand titre de gloire, c'est le palmier : il est vrai qu'on voit souvent dans presque toutes les parties de



PAYSANS DES ENVIRONS D'ALICANTE.

l'Andalousie, dans le sud de l'Italie et en Sicile, de ces magnifiques arbres du désert ; ils atteignent quelquefois d'assez grandes dimensions, mais ils sont toujours isolés, ou du moins en groupes peu nombreux, tandis qu'autour d'Elche ils forment une vaste ceinture qui entoure la ville comme une véritable forêt : on se croirait transporté tout d'un coup, par la baguette d'un enchanteur, dans quelque ville de l'intérieur de l'Afrique, ou bien encore dans un de ces sites où l'imagination se plaît à placer les scènes grandioses de la Bible.

Quand nous approchâmes de la ville, une échappée entre les palmiers nous laissa apercevoir une longue ligne de murs crénelés, surmontés de coupoles que doraient les derniers rayons du soleil, et qui dessinaient leur silhouette orientale sur un ciel aussi rouge qu'une fournaise ardente.

En pénétrant dans l'intérieur d'Elche, nous aurions pu continuer à nous croire dans une ville d'Orient : les rues sont étroites, les maisons, blanchies à la chaux, ont des toits plats formant terrasse, et ne reçoivent le jour que par d'étroites fenêtres, auxquelles sont suspendues des *esteras* ou nattes en jonc de différentes couleurs, qui se fabriquent dans le pays; bientôt nous traversâmes un superbe pont construit à une très-grande hauteur au-dessus d'un profond ravin complétement à sec, qu'on nous assura être une rivière, et même une rivière qui déborde parfois l'hiver, puis notre véhicule s'arrêta à la *posada*, qui est une des plus propres que nous ayons rencontrées en Espagne.

Dès le lendemain matin, notre première visite fut pour la cathédrale qu'on appelle Santa-Maria, et nous montâmes au sommet du campanile, d'où la vue s'étend à une grande distance; ce n'est qu'ainsi qu'on peut se rendre bien compte de l'étendue de la forêt de palmiers : à notre gauche, par-dessus les cimes des arbres, s'étendait la plaine qui sépare Elche d'Alicante, avec la mer pour horizon dans le lointain; à droite, la verte *huerta* d'Orihuela, au-dessus de laquelle s'élèvent les premières montagnes du royaume de Murcie. Sauf la vue splendide dont on jouit du haut de la tour, la cathédrale d'Elche n'offre rien de particulièrement remarquable; la nef, bien que vaste, est insuffisante pour contenir la foule qui s'y porte tous les ans, le 15 août, jour de l'Assomption : c'est la grande fête du pays, et on la célèbre avec une pompe extraordinaire.

Nous voulûmes, avant la chaleur du jour, faire une promenade à travers les *palmares*, et il nous fut facile d'y observer à notre aise toutes les variétés de palmiers, depuis ceux qui sont âgés de cent ans et au delà jusqu'à ceux qu'on venait de planter.

On distingue deux sortes de palmiers : les mâles et les femelles; les fleurs des premiers, qui sont blanches, s'ouvrent au mois de mai, et il s'en échappe une poussière jaunâtre, le pollen, qui va féconder les femelles; celles-ci se chargent de fruits qui pendent gracieusement en régimes au-dessous des palmes, et qui, dès le mois de juin, prennent une belle teinte d'un jaune d'or; ces régimes, *tamaras*, pèsent en moyenne quatre *arrobas*, près de cinquante kilogrammes. Or, comme chaque *arroba* de dattes se vend ordinairement une dizaine de réaux, on peut estimer le produit annuel d'un arbre à quarante réaux, c'est-à-dire onze francs environ, et cela pour les fruits seulement. Le nombre des palmiers à fruit d'Elche est évalué à trente-cinq mille, et les statistiques locales portent leur produit annuel à la somme de quatorze cent mille réaux, plus de trois cent soixante mille francs.

Outre les dattes, les palmes sont encore un produit assez important; on utilise celles des femelles qui ne produisent pas de fruits et celles des mâles. Ces palmes sont expédiées dans toutes les parties de l'Espagne, où elles servent pour la cérémonie du *Domingo de Ramos :* on les façonne avec un art tout particulier; on les enroule, on les frise, on les contourne de manière à former des volutes, des festons et toutes sortes de dessins variés de la plus grande élégance, et elles servent à orner les balcons des maisons. Suivant une croyance populaire, elles ont la vertu de préserver du feu du ciel : aussi est-il peu de maisons qui n'aient leur palme tutélaire.

Les arbres dont on doit couper les palmes sont l'objet de soins tout particuliers, et donnent lieu à des opérations assez curieuses. Il est nécessaire, pour conserver aux palmes toute leur blancheur, de les préserver du contact de l'air et de la lumière : pour cela, on les relève en l'air, de manière à en former une espèce de cône, et on les attache ensemble pour les maintenir dans cette position. Cette opération, qui leur donne l'apparence peu gracieuse de laitues gigantesques, nous parut un véritable crime de lèse-majesté contre un arbre aussi noble; mais comme chaque palme se vend



LA FORÊT DE PALMIERS D'ELCHE (page 111).

environ un réal, les paysans ne se soucient que du côté utilitaire et le préfèrent infiniment au côté pittoresque. Ils grimpent jusqu'au sommet des palmiers avec une merveilleuse agilité : pour se garantir de chutes qui pourraient être fort dangereuses, ils se servent d'une corde qui entoure à la fois leur corps et la tige de l'arbre, et forme ainsi une espèce d'anneau mobile; puis ils s'élèvent



CROQUIS FAIT A ALICANTE (page 107).

rapidement en appuyant alternativement leurs pieds nus sur les aspérités du tronc et en soulevant, à mesure qu'ils montent, l'anneau de corde destiné à les retenir dans le cas où le pied viendrait à leur manquer. Arrivés au faîte, ils commencent à former un faisceau de toutes les palmes et à les assujettir au moyen de cordes qu'ils serrent davantage à mesure qu'ils approchent de l'extrémité supérieure : ils se servent, pour cette périlleuse opération, de légères échelles à dix ou douze éche-

lons, qu'ils appuient sur le sommet de la tige. Nous étions effrayés de les voir dans cette position, où cependant ils se maintenaient avec une extrême habileté, malgré les mouvements du faisceau de palmes, que le vent faisait balancer dans tous les sens.

Nous nous étions pris pour les palmiers d'une telle passion, que nous prolongeâmes notre séjour à Elche; il est cependant peu de villes où la vie soit plus calme et plus monotone; néanmoins ce ne fut pas sans regret et sans jeter un regard d'adieu sur les *palmares* que nous montâmes dans la *tartana* peu suspendue que nous avions frétée pour nous rendre à Orihuela.



LA LIGATURE DES PALMIERS.



LE DÉJEUNER DE LA BOHÉMIENNE.

CHAPITRE SIXIÈME

Orihuela ; fertilité extraordinaire. — Le Segura. — Murcie. — Costumes populaires ; la fête du *Corpus*. — Carthagène. — De Murcie à Grenade. — La *Galera atartanada*. — Les *Alforjas*. — Totana. — Les Gitanos. — Lorca. — Le *pantano* de Puentes. — Velez Rubio. — Cullar de Baza ; une population de Troglodytes. — Baza. — La Venta de Gor. — Guadiz ; les prisonniers. — *Los Dientes de la Vieja*. — Diezma ; la toilette d'une gitana. — Arrivée à Grenade.

I

La *huerta* qui s'étend entre Elche et Orihuela nous offrit, presque sans interruption, l'aspect d'un verger merveilleusement fertile ; la végétation y est peut-être plus tropicale, plus vigoureuse encore que dans les *huertas* du royaume de Valence : les arbres y atteignent des dimensions colossales ; les tournesols, dont les gens du peuple mangent la graine, penchent leurs tiges sous le poids de leur énorme disque noir et jaune ; les roseaux ressemblent presque à des bambous, les *adelfas* ou rosiers roses, qui croissent le long des ruisseaux, sont des arbres véritables, et les aloès qui bordent la route se dressent comme des yatagans gigantesques.

D'innombrables canaux d'irrigation entretiennent une humidité continuelle, et le soleil fait le reste : aussi les habitants ne craignent-ils pas ces années de sécheresse si fatales à d'autres contrées de l'Espagne : *Llueva ó no llueva, hay trigo en Orihuela* : « Qu'il pleuve ou qu'il ne pleuve pas, il y a du blé à Orihuela ; » tel est le dicton populaire.

Les paysans d'Orihuela ressemblent beaucoup plus à des Africains qu'à des Européens : à les voir travailler par le soleil le plus ardent, les bras et les jambes nus, n'ayant pour vêtement qu'une chemise et leurs *zaragüelles*, larges caleçons pareils à ceux des Valenciens, et pour coiffure qu'un mouchoir roulé autour de la tête, on les prendrait volontiers pour des Kabyles ou pour des Fellahs.

Tels sont les paysans et les *segadores* ou moissonneurs ; ces derniers ne se servent pas de la grande faux au long manche en usage dans les campagnes des environs de Paris, de cette faux que les peintres donnent pour attribut au Temps ; une petite faucille au manche très-court, dont la lame est armée de dents fines et acérées, leur suffit pour abattre ces épaisses moissons. La peau des *segadores* reproduit exactement les différentes nuances du bronze, depuis la patine florentine jusqu'à la patine noire : une fois nous remarquâmes parmi eux un véritable nègre, dont la peau ne différait pas d'une manière sensible de celle de ses voisins.

Orihuela, qui a conservé son nom arabe, est une assez grande ville, séparée en deux par le *Segura* (notons en passant que les noms de fleuves sont toujours au masculin en espagnol). C'est le plus grand cours d'eau de la province de Murcie, et, malgré les nombreuses saignées qu'on lui fait subir pour les irrigations, il a le rare privilége de n'être jamais à sec, même pendant les plus fortes chaleurs. Avec ses longues rues, ses nombreuses églises et ses maisons peintes au lait de chaux, la ville a un air de richesse qu'on ne trouve pas partout en Espagne ; les hauts palmiers, les énormes orangers qui ornent l'*Alameda* et quelques jardins particuliers, nous parurent d'une physionomie suffisamment orientale, même après notre séjour à Elche : quelques épaisses murailles du ton le plus roussi complétaient très-heureusement le tableau. Les Romains, les Goths et les Arabes ont tour à tour édifié et détruit ces vieux murs ; on nous en fit remarquer une partie qui était l'enceinte de l'ancienne *Orcelis* des Goths, que le roi Théodemir défendit si ingénieusement contre les Arabes. Ce roi, dit un auteur arabe, ayant perdu la plus grande partie de ses troupes, s'enferma dans Auriola, et ordonna aux femmes de prendre des habits de soldat ; pour compléter le déguisement, elles ramenèrent leurs cheveux sous le menton, de manière à figurer la barbe, et elles garnirent ainsi les tours et les murailles. Abdelaziz, le chef des Arabes, voyant la place si bien défendue, accorda à Théodemir une capitulation honorable ; mais, étonné ensuite de voir si peu d'hommes armés, il lui demanda ce qu'il avait fait de ses troupes. Théodemir lui raconta alors son stratagème, qu'Abdelaziz trouva fort ingénieux et admira beaucoup.



PAYSAN D'ORIHUELA.

Deux heures après notre départ d'Orihuela, nous quittions la province d'Alicante pour entrer dans celle de Murcie, qui formait autrefois un des petits royaumes arabes ; les environs de Murcie ne sont pas moins fertiles que ceux d'Orihuela. Les Murciens ont la réputation d'excellents agriculteurs, et savent parfaitement se suffire avec les produits de leur sol, comme en témoignent deux vers d'un de ces *pliegos* ou images populaires, que nous avions acheté sur la place du marché d'Orihuela ; on y voit un *labrador* murcien, armé de sa pioche, et on lit au-dessous :

« Tiene el Murciano en su huerto
De su subsistencia el puerto. »

Les habitants passent pour être vindicatifs et pour avoir conservé quelques traits du caractère arabe. Peut-être y a-t-il là de l'exagération ; mais une chose dont il nous fut facile de nous assurer, c'est qu'il n'y a pas de province d'Espagne qui ait conservé, jusque dans les plus petits détails, autant de traces de traditions orientales. Ainsi les harnachements ou *aparejos* des mules ressemblent beaucoup à ceux qu'on voit au Maroc ; les *guadamacileros*, ouvriers qui travaillent le cuir, font toutes sortes d'ouvrages brodés en soie, tels que des *cananas* ou cartouchières, où l'on re-



MOISSONNEURS DE LA HUERTA DE MURCIE.

trouve, avec très-peu de changements, les mêmes procédés et parfois les mêmes dessins que dans ces grandes *adargas vacaries*, ou boucliers de cuir, à l'usage des Mores de Grenade, et dont on voit encore quelques-uns à l'Armerca real de Madrid. La physionomie même des habitants a quelque chose d'oriental ; ce qui s'explique du reste assez facilement. Au commencement du dix-septième siècle, les Morisques étaient encore en très-grand nombre dans la province de Murcie ; quand Philippe III ordonna leur expulsion, beaucoup de jeunes filles, ne pouvant se décider à quitter le sol natal, obtinrent la permission de rester dans le pays, à la condition d'épouser des Espagnols de vieille souche, ou *Cristianos viejos*, comme on les appelait.

Le costume des Murciens ne diffère que par certains détails de celui des Valenciens : ce sont

les mêmes caleçons de toile blanche, plus amples encore ; le gilet et la veste sont ornés de passementeries et d'agréments brodés sur velours, qui annoncent le voisinage de l'Andalousie ; le dernier genre, chez les paysans, est de porter, les jours de fête, d'énormes boutons en filigrane d'argent, qui atteignent quelquefois le volume d'une noix. Ces boutons coûtent jusqu'à six ou huit francs chacun ; nous avons vu des paysans qui en avaient jusqu'à quarante. Quant à la coiffure, elle mérite une mention particulière : outre le mouchoir roulé autour de la tête et s'élevant en pointe, on en voit très-souvent une autre, la *montera* ou bonnet de velours noir ; cette *montera*, suivant la manière dont on la place, ressemble à une espèce de cône qui s'élève entre deux cornes, coiffure bizarre qui ressemble un peu au bonnet des Chinois ; placée d'une autre façon, elle rappelle très-exactement le bonnet de Louis XI, dont la forme est si connue. Nous vîmes aussi un vieillard — *un' abuelo* — coiffé du feutre pointu, comme celui que nous avions remarqué à Alcira. Cette mode, qui n'existe que dans la province, vient évidemment du moyen âge. Comme à Valence, on porte sur l'épaule la mante de laine rayée ; on en fabrique à Murcie qui ont une certaine réputation.



CROQUIS FAIT A MURCIE.

Quant aux femmes, leur costume se rapproche beaucoup de celui des Andalouses, du moins celui qu'elles portent les jours de fête : la jupe courte à plusieurs volants, tantôt en soie brodée, tantôt en velours bleu ou grenat orné de paillettes d'or ou d'argent, laisse voir une jambe fine et un petit pied cambré, chaussé d'un étroit soulier blanc ; les plus élégantes portent des bas de soie couleur de chair, brodés de dessins en zigzag ; nous en vîmes également qui portaient les mêmes souliers, mais sans bas. La mantille, à peu près la même que la *mantilla de tira* des Andalouses, est en velours noir, à bords découpés en soie ; posée sur le chignon, elle se croise sur la poitrine ; ou bien elle se place simplement sur les épaules. Rien de plus simple que la coiffure, et rien de plus élégant : deux petites nattes rondes, composées de tresses très-fines, sont coquettement fixées sur la tempe, comme chez les femmes du *Trastevere ;* le chignon est composé de nattes également fines, arrangées derrière la tête, et offre exactement la forme d'un 8 placé debout, et dont la partie inférieure serait plus grosse que l'autre. Un petit peigne, crânement posé sur le côté, et un œillet rouge, un dahlia ou une fleur de grenadier complètent cette ravissante coiffure. Il n'est question ici, bien entendu, que des femmes du peuple ; les *señoras* suivent le plus exactement possible les dernières modes de Paris, sauf en ce qui concerne le chapeau, que la plupart rem-

placent par la mantille nationale : elles trouvent ainsi le moyen de montrer les plus beaux cheveux qu'on puisse voir, ce dont on ne saurait trop les louer.

Pour avoir une idée de la richesse et de l'élégance des costumes populaires de Murcie, il faut avoir assisté à la Fête-Dieu ou du *Corpus Domini*, comme on l'appelle ici. Nous eûmes l'heureuse



MARAICHERS DE MURCIE.

chance de jouir de ce spectacle le lendemain de notre arrivée. Dès le matin, les cloches de la cathédrale et des différentes églises sonnèrent *á repique*, c'est-à-dire à coups redoublés, pour annoncer la solennité du jour; les habitants des campagnes arrivaient en foule, vêtus de leurs plus beaux costumes ; les maisons se pavoisaient, chacun ornait ses balcons des plus belles tapisseries ou des soieries les plus riches ; ceux qui ne pouvaient trouver place aux fenêtres commen-

çaient à faire la haie de chaque côté des rues. Bientôt les balcons se garnirent de femmes, et une musique lointaine nous annonça le passage du cortége : en tête venaient les châsses, les saints, les reliques et les madones des différentes églises, portés par les paysans; les vierges étaient en bois peint et de grandeur naturelle; nous en comptâmes environ huit, chacune accompagnée du clergé des paroisses et d'une longue file de paysans un grand cierge de cire à la main; venaient ensuite les autorités civiles, puis différentes musiques : nous en remarquâmes une entièrement composée d'ecclésiastiques vêtus d'aubes et de surplis empesés. La marche était fermée par des *maceros* ou massiers en costume du seizième siècle, toque, pourpoint et chausses à crevés en velours rouge, et portant au cou la *golilla* empesée. A mesure que le saint sacrement passait, la foule se mettait à genoux et se prosternait, et les femmes faisaient pleuvoir du haut des balcons une pluie de fleurs. Les Espagnols aiment les cérémonies, et par-dessus tout les cérémonies religieuses : les fêtes de ce genre sont chez eux une tradition et un besoin; cette raison suffirait à nous faire croire que le protestantisme a bien peu de chances de prendre jamais racine dans la Péninsule.

Après avoir assisté aux fêtes de la rue et aux fêtes de l'Église, nous suivîmes la foule qui se répandait dans les *Alamedas*, où nous achevâmes d'étudier les costumes variés à l'infini dans leurs détails. Les arbres d'Afrique et d'Amérique y croissent à côté de ceux d'Europe : nous remarquâmes dans le *Paseo del Carmen* de superbes orangers, qui nous rappelèrent les vers de Victor Hugo :

.... Murcie a ses oranges.

En effet, les oranges de Murcie sont les meilleures qu'il y ait en Espagne, meilleures même que celles de Valence, surtout les *naranias de sangre*, qu'on appelle ainsi parce que l'intérieur en est rouge comme du sang.

Le chemin de fer nous conduisit en deux heures de Murcie à Carthagène. Ce port, qu'on appelle *Cartagena de Levante*, pour le distinguer de celui de l'Amérique du Sud, est bien déchu de sa splendeur passée : fondée par les Carthaginois qui y avaient établi leur grand arsenal, la ville devint extrêmement riche, et lorsque Scipion s'en empara, les Romains y trouvèrent un butin prodigieux, « à tel point, dit un auteur latin, qu'il est impossible d'en donner une idée. » L'argent était si abondant, que les vainqueurs en firent des ancres pour leurs navires. Il y a cent ans, sous Charles III, Carthagène était très-florissante; elle avait alors soixante mille habitants; elle n'en a plus guère que la moitié. Les mines des environs étaient très-productives dans l'antiquité : on exploite aujourd'hui les scories abandonnées par les Romains, et on en extrait encore une grande quantité de plomb.

Rien ne nous retenait plus à Murcie; nous avions visité ses monuments peu nombreux; sa cathédrale, vaste et imposante, malgré son *style* hybride, et une construction arabe, *el Almudi*, le grenier, qui a conservé son nom et sa destination. Nous avions fait le projet d'aller de Murcie à Grenade, c'est-à-dire de traverser une partie de l'Espagne de l'est à l'ouest; la distance n'est pas très-considérable, mais il n'y a aucun moyen de transport régulier; le pays est extrêmement accidenté, et les routes en fort mauvais état. Nous résolûmes néanmoins de partir à l'aventure et d'aller, s'il le fallait, à cheval, à mulet, en galère, et même à pied au besoin. Nous fixâmes notre première étape à Totana, où nous comptions séjourner assez de temps pour étudier à notre aise les nombreux gitanos qui l'habitent. Nos places étaient retenues dans une *galera atartanada*, et nous fîmes nos préparatifs de départ comme s'il avait fallu traverser le grand désert; nous allâmes d'abord acheter dans la *calle de la Trapería* de ces belles mantes murciennes, aux couleurs si chaudes, et dont chaque extrémité se termine par une grappe de pompons de laine; nous achetâmes également des *alforjas*, autre accessoire de voyage non moins utile que la mante : on appelle

alforja une espèce de grand bissac de laine dont chaque extrémité se termine en carré, et dont les deux vastes poches se ferment au moyen de cordons ornés de toutes sortes d agréments et de passementeries. Il serait très-imprudent de s'embarquer sans *alforja* dans un pays où les auberges sont souvent, comme au temps de Cervantes, dépourvues de vivres, et où le voyageur s'expose à souffrir de la faim, s'il n'emporte ses provisions; nous ne partîmes donc qu'après avoir bien garni nos *alforjas*, à l'exemple du bon Sancho.

Il était à peine jour quand notre *galera atartanada* se mit en route, et nous n'avions pas trop de la journée pour faire les dix lieues qui nous séparaient de Totana. Notre véhicule, ainsi que l'indique son nom, était une espèce de compromis entre la galère et la tartane : c'était la galère avec atténuation de peine. Longtemps encore nous aperçûmes la haute tour de la cathédrale de Murcie, dorée par les rayons du soleil levant, et il était près de midi quand nous atteignîmes Lebrilla, petite ville à l'aspect sauvage et misérable, aux maisons basses, bâties en pisé et habitées en partie par des gitanos, qui deviennent de plus en plus nombreux à mesure qu'on s'éloigne de Murcie. Après une halte de deux heures, nous nous remîmes en marche par une chaleur écrasante.



PAYSANS DE TOTANA.

La nuit approchait quand nous arrivâmes à Totana, et la pénombre du crépuscule ajoutait à l'aspect sauvage de cette petite ville un air mystérieux et tout à fait rébarbatif : les groupes de *gitanos*, prenant le frais devant des maisons quelque peu en ruine, nous faisaient penser à la Cour des Miracles, et il ne nous fallait pas de grands efforts d'imagination pour nous croire transportés en plein moyen âge. C'est que Totana est le quartier général des gitanos du royaume de Murcie, de même que Séville est la métropole de ceux de l'Andalousie ; c'est sans doute en souvenir de leurs frères andalous que les bohémiens de Totana ont donné à deux quartiers de leur ville les noms de Sevilla et de Triana : on sait que Triana est un faubourg de Séville presque exclusivement habité par des gitanos. Quant aux paysans, leur costume ne diffère que peu de celui des Murciens.

Le maître de l'auberge où nous nous arrêtâmes était un gitano, comme un assez bon nombre des posaderos de la contrée ; il nous raconta comment, le métier n'étant pas toujours bon, il était obligé de faire le commerce de la neige. Ce commerce est beaucoup plus important qu'on ne pourrait le croire, dans un pays où la chaleur est suffocante une bonne partie de l'année ; il est

souvent exercé par les gitanos, qui vont chercher la neige dans une des plus hautes montagnes du royaume de Murcie, la *Sierra de España*. Ils la chargent sur des ânes qui parcourent d'un pied assuré des sentiers qu'on ne croirait accessibles qu'aux chèvres et aux chamois. C'est un curieux spectacle de voir ces ânes, qui ploient sous leur charge, descendre la montagne en files interminables, comme de longues caravanes.

Une fois descendus dans la plaine, les *neveros* se dirigent vers les villes voisines, où ils trouvent facilement à placer leur marchandise; car la neige, qu'on emploie pour les rafraîchissements à l'exclusion de la glace, est ici un objet de première nécessité. Chaque ville a ses *pozos de nieve*, ou puits de neige, où viennent s'approvisionner les revendeurs, qui la débitent au détail dans leurs boutiques, et ces petits industriels ambulants, si nombreux en Espagne, les *Aguadores*, qui offrent aux passants altérés, aux prix les plus modiques, toutes sortes de boissons glacées, *bebidas heladas*.

Le lendemain de notre arrivée à Totana, c'était jour de marché : nous ne pouvions trouver une meilleure occasion de voir les gitanos de Totana et ceux des environs; ils formaient une foule compacte et bruyante, qui grouillait au soleil sur la grande place, en groupes des plus pittoresques et offrant des tons chauds à faire pâmer le coloriste le plus exigeant. Le type des gitanos est tellement caractérisé, que rien n'est plus facile que de les reconnaître à première vue. Ces pauvres diables, qu'on peut bien appeler les *parias* de l'Espagne, ont formé de tout temps un peuple à part, une nation dans la nation, et on ne trouverait pas un seul Espagnol qui voulût reconnaître en eux des frères et des compatriotes.

Que sont les gitanos? A quelle race appartiennent-ils? De quelle contrée se sont-ils répandus sur l'Europe? Toutes ces questions n'ont pas encore été parfaitement résolues. Suivant l'opinion la plus accréditée, ils seraient les descendants des anciens *Tchinganes*, originairement établis sur les bords de l'Indus, et qui furent forcés d'abandonner leur pays à l'époque de l'invasion de Tamerlan : leur physionomie, bien plus asiatique qu'européenne, et leur langage, qui contient un nombre assez considérable de mots dérivant du sanscrit, donnent une grande vraisemblance à cette hypothèse.

Le nom de *bohémiens*, qu'on donne chez nous à cette race étrange et mystérieuse, vient sans doute de ce que les premières bandes qui émigrèrent en France se fixèrent d'abord en Bohême. C'est principalement dans les Vosges, et dans quelques endroits du Languedoc et de la Provence, qu'on en retrouve encore chez nous, presque tous vivant à l'état nomade; leur nombre paraît avoir diminué d'une manière assez sensible, surtout dans le Midi. On les retrouve encore, sous différents noms, dans presque toutes les contrées de l'Europe : en Angleterre, où ils sont assez nombreux, et où ils exercent quelquefois la profession de boxeurs, on les appelle *Gypsies*, c'est-à-dire Égyptiens. Les Allemands les nomment *Zigeuner*, les Suédois et les Danois *Tartares*, désignation qui tendrait à confirmer leur origine asiatique. Les Italiens et les Turcs les appellent *zingari* ou *zingani*, et enfin on les désigne aussi sous le nom de *zincali* : c'est le nom qu'ils se donnent ordinairement entre eux.

C'est dans la première moitié du quinzième siècle que les gitanos paraissent pour la première fois en Espagne; les rois catholiques Ferdinand et Isabelle rendirent en 1499, à Medina del Campo, un édit leur enjoignant de résider dans certaines villes, sous peine d'être chassés du royaume dans un délai de soixante jours. En 1539, un autre édit déclara que « si les *Égyptiens*, après l'expiration des soixante jours, étaient trouvés en état de vagabondage, ils seraient envoyés aux galères pour six ans. » Philippe II fit publier à Madrid, en 1586, un édit qui confirmait ceux de ses prédécesseurs; de plus, dans le but de restreindre les vols et les fourberies dont ils se rendaient constamment coupables, il leur était défendu de vendre aucune marchandise dans les foires et marchés, sans avoir obtenu une permission particulière mentionnant le lieu de leur

résidence; faute de quoi, les objets mis en vente par eux étaient considérés comme ayant été volés, et devaient être confisqués.

Philippe III venait de priver son pays d'un million de sujets laborieux et industrieux, en expulsant, par un décret aussi barbare qu'impolitique, les Morisques établis en Espagne depuis tant de siècles; le fils de Philippe II ne pouvait manquer d'ajouter à cette persécution celle contre les gitanos : il leur ordonna, en 1619, de quitter l'Espagne dans un délai de six mois, et leur défendit de revenir, sous peine de mort. Cependant quelques-uns obtinrent la faveur de rester, à la condition de vivre sédentaires dans une ville de mille feux au moins. Il leur était interdit de porter le costume et le nom d'*Égyptiens*, et de parler leur langage, « parce que, n'existant pas comme nation, leur nom devait être à jamais confondu et oublié. »

Philippe IV déclara, dans un édit de 1633, que les lois publiées contre eux en 1499 étaient insuffisantes pour réprimer leurs excès; il leur défendit tout commerce, grand ou petit, et leur enjoignit de vivre dans un quartier à part, séparés des autres habitants, comme les juifs; « et pour détruire par tous les moyens le nom de *gitanos*, nous ordonnons que personne n'ose les appeler ainsi, ce nom devant être regardé comme une grave injure; et rien de ce qui leur appartient, nom, costume ou actions, ne sera représenté soit en danses, soit de toute autre manière, sous peine de deux années de bannissement et d'une amende de cinquante mille maravédis, laquelle sera doublée en cas de récidive, etc. »

En 1692, Charles II défendit aux gitanos d'habiter des villes de moins de mille feux; il leur interdit également de porter des armes à feu et d'exercer d'autre état que celui d'agriculteurs. Par un édit plus sévère encore, publié en 1695, et qui ne contient pas moins de vingt-neuf articles, le même roi leur défend particulièrement d'exercer l'état de forgeron et de posséder des chevaux; il leur est accordé une mule et un âne pour les travaux des champs; ceux qui abandonneront leur village seront punis de six ans de galères. Un document publié à Madrid, en 1705, montre que les routes et les villages étaient infestés par des bandes de gitanos, qui ne laissaient aux paysans ni repos ni sécurité; les *corregidores* et autres agents avaient le droit de faire feu sur eux comme *bandits publics*, dans le cas où ils refuseraient de livrer leurs armes; on avait le droit de les poursuivre jusque dans les églises *de refugio*, asiles inviolables pour les autres criminels, même pour les parricides. Ces églises, qui servaient de refuge étaient désignées par ces mots : *Es de refugio*, placés au-dessus de la porte principale; on retrouve encore cette inscription sur quelques églises d'Espagne : nous l'avons remarquée notamment au-dessus du portail de la cathédrale d'Orihuela, où on peut la lire encore. Malgré ces persécutions, les gitanos, plus heureux que les juifs et que les Morisques, ont trouvé le moyen de se maintenir en Espagne; il faut dire que la plupart vivent dans la plus grande misère, méprisés des Espagnols, qui continuent à les regarder comme une race maudite, et leur rendant haine pour haine, mépris pour mépris.

Il n'est pas de vices, pas de crimes, dont les gitanos n'aient été accusés depuis plusieurs siècles par les écrivains espagnols. On se souvient de la façon dont Cervantes les traite dans les premières lignes de la *gitanilla de Madrid*, une de ses *Novelas ejemplares :* « Il semble, dit-il, que les gitanos et les gitanas ne soient venus au monde que pour être voleurs; ils naissent de pères voleurs, sont élevés au milieu de voleurs, étudient pour devenir voleurs... »

Un auteur assure qu'en 1618 une bande, composée de plus de huit cents de ces malfaiteurs, parcourait les Castilles et l'Aragon, commettant les crimes les plus atroces. Francisco de Cordova raconte dans ses *Didascalia* comment, vers la même époque, ils essayèrent de mettre au pillage la ville de Logroño, presque abandonnée de ses habitants à la suite d'une peste qui avait désolé la contrée. On n'en finirait pas si on voulait rapporter les accusations sans nombre qu'on faisait peser sur les gitanos; j'ai seulement voulu en donner quelques exemples pour faire comprendre comment, encore aujourd'hui, ils vivent pour ainsi dire isolés au milieu de la population, for-

mant une caste à part, se mariant toujours entre eux et parlant une langue qui n'est intelligible que pour eux.

Les gitanos d'aujourd'hui sont loin d'être aussi redoutables que ceux d'autrefois : parmi les nombreux défauts qui leur étaient reprochés, un seul reste, c'est leur penchant au vol ; ce penchant est général chez les gitanos, hommes ou femmes, enfants ou vieillards, et on peut affirmer que les lignes de Cervantes citées un peu plus haut sont restées vraies de tout point. A part cela, ils sont généralement de mœurs inoffensives, et il est assez rare d'en voir condamner pour assassinat ; il n'est pourtant pas sans exemple qu'ils aient entre eux de sanglantes querelles; la cause en est souvent la jalousie, jamais le vol; car les gitanos, qui s'entendent si bien à voler les chrétiens — les *busnés*, comme ils les appellent dans leur jargon — ne se volent jamais entre eux.

Quelquefois la redoutable navaja, à la lame longue et aiguë comme une feuille d'aloès, est leur arme de combat ; mais les *cachas*, longs ciseaux qui leur servent à tondre les bêtes de somme, sont une arme plus terrible encore, et qu'eux seuls savent manier avec dextérité. Il n'est guère en Espagne, depuis les Pyrénées jusqu'aux Alpujarras, de cheval, mulet ou âne qui ne passe chaque année par les mains d'un *esquilador* ou tondeur gitano : cette industrie semble avoir été depuis plusieurs siècles leur privilége exclusif, et parmi les Espagnols de vieille souche, *cristianos viejos y rancios*, comme ils aiment à s'appeler eux-mêmes, on ne trouverait que difficilement des *esquiladores*, si ce n'est dans quelques parties de l'Aragon. Les gitanos sont donc les seuls qui se servent pour le combat de cette arme d'un nouveau genre : comme ils portent presque toujours suspendue à leur ceinture la grande trousse qui contient leurs *cachas* de différentes dimensions, ils ne sont pas longtemps à se mettre en garde en cas de duel. La longueur de leurs ciseaux atteint presque un pied et demi ; seulement, au lieu de les tenir fermés et de s'en servir comme d'un *puñal* ou d'une *navaja*, ils les tiennent ouverts, les serrant de leurs mains noires et calleuses au point d'intersection des deux branches, de manière qu'on les croirait armés de ces anciens poignards dont la lame s'ouvrait en deux au moyen de la pression d'un bouton.

Un autre métier dont les gitanos ont le monopole, c'est celui de maquignon : il n'est pas de secret qu'ils ne connaissent pour donner aux rossinantes les plus maigres la vigueur, ou du moins l'apparence de la vigueur ; nous eûmes, au marché de Totana, l'occasion d'admirer leur merveilleuse adresse sous ce rapport. Quant aux femmes, elles n'exercent guère d'autre métier que celui de danseuses et de diseuses de bonne aventure : dès qu'elles aperçoivent un étranger, elles se dirigent vers lui, prennent sa main, et, lisant dans les plis, elles prononcent d'un air inspiré des paroles inintelligibles, qui leur valent ordinairement quelques menues pièces de monnaie.

M. Georges Borrow, l'auteur du curieux livre intitulé *The Zincali*, est celui qui a le mieux étudié les gitanos : on sait qu'il eut la patience d'apprendre leur langue, le *caló*, et qu'il vécut plusieurs années au milieu d'eux, dans l'espoir de les convertir au protestantisme ; il raconte qu'un jour, ayant un mulet chargé de bibles, un gitano prit son chargement pour des paquets de savon : « Oui, lui répondit-il, c'est du savon, mais du savon pour nettoyer les âmes ! » Ce missionnaire avait fini par se faire passer pour un des leurs : cependant ceux qui les connaissent bien ont de la peine à croire qu'il ait fait beaucoup de prosélytes parmi eux.

Un peu avant de quitter Totana, nous vîmes dans la cour de la posada une de ces petites scènes de toilette comme il n'est pas rare d'en rencontrer en Andalousie, et qui nous rappela certains détails de mœurs qui nous avaient frappés à Naples et dans le *ghetto* de Rome. Une superbe gitana d'une vingtaine d'années, brune comme une Moresque, aux longs cils et aux cheveux noirs et crépus, les oreilles chargées de lourds pendants, se tenait debout derrière une vieille femme accroupie, véritable type de sorcière, dans les bras de laquelle dormait un enfant ; un autre enfant presque nu, couché à côté d'un large *pandero* aux pieds de sa grand'mère, nous regardait d'un air sauvage et mélancolique, la tête appuyée sur sa main ; la jeune fille, les mains plongées dans



FAMILLE DE GITANOS, A TOTANA.

la chevelure ébouriffée et grisonnante de la vieille gitana, se livrait consciencieusement à une chasse active, vrai devoir filial, tandis qu'un autre gitano à la mine rébarbative, à la peau couleur de bistre, la tête coiffée d'un foulard tombant derrière la nuque, se tenait gravement en arrière du groupe, contemplant d'un air sérieux et indifférent une scène à laquelle il paraissait habitué.

Nous avions recommandé à notre calesero de se tenir prêt dès le lever du soleil, afin d'arriver à Lorca avant la chaleur du jour. La contrée que nous traversâmes manque absolument d'eau; aussi est-elle poudreuse et desséchée; nous sortîmes de la galère complétement poudrés à blanc par la poussière du chemin, comme si nous avions fait vingt lieues, tandis que nous venions d'en faire à peine cinq ou six.

Lorca est une grande ville, à l'aspect sauvage, aux rues tortueuses et escarpées; on estime sa population à quarante-cinq mille âmes, chiffre qui nous parut exagéré, autant qu'un séjour peu prolongé nous permit d'en juger. Au-dessus de la ville s'élève un monticule couvert de cactus et d'aloès, le *Monte de Oro*, au pied duquel coule, — quand elle a de l'eau, — une rivière appelée *el Sangonera*, ou de son ancien nom arabe *el Guadalentin*, qui va se jeter dans le Ségura, la rivière de Murcie. Sur les pentes du Monte de Oro est bâtie la vieille ville arabe, dont il reste encore des tours carrées et des murs crénelés en briques d'un ton rougeâtre; c'est dans cette partie de la ville qu'habitent les gens pauvres et les gitanos. La partie basse, située sur l'autre rive du Guadalentin, est beaucoup plus propre et mieux bâtie; en revanche, les grandes rues modernes qui viennent aboutir à la Plaza Mayor n'ont aucun caractère particulier. Lorca n'est pas très-riche en monuments : c'est à peine s'il faut citer la cathédrale, sous l'invocation de san Patricio, grand édifice corinthien froid et correct, et une petite église gothique, appelée Santa Maria comme celle d'Elche. L'Alameda, qui s'étend sur le bord de la rivière, est une promenade agréable, après la chaleur du jour seulement, car le climat de Lorca est un des plus chauds de l'Espagne. Nous aperçûmes, en nous promenant dans la *Corredera*, un pilastre antique sur lequel est gravée une inscription, à moitié effacée, de l'époque romaine : les habitants de Lorca sont très-fiers de ce fragment, qu'ils considèrent avec raison comme un titre de noblesse pour leur ville, à laquelle il donne une existence authentique de dix-huit cents ans, et dont l'ancien nom, *Elícroca*, a été changé par les Arabes en celui qu'elle porte encore aujourd'hui.

Non loin de Lorca existait, il y a environ une soixantaine d'années, un *pantano*, immense réservoir d'eau. Le pantano de Lorca, qu'on appelait *el Puente* ou *el Pantano de Puentes*, était une digue colossale bâtie en pierres de taille, à l'entrée d'une vallée, dans le but de retenir les eaux des montagnes voisines. Cette immense muraille, qui fermait la vallée d'une côte à l'autre, avait plus de quatorze cents pieds de hauteur et se composait de sept étages superposés, dont l'épaisseur, à partir du haut, allait en augmentant de douze pieds à chaque étage, en sorte que la base n'avait pas moins de quatre-vingt-quatre pieds en largeur. Ce grand réservoir fut construit par une compagnie particulière, à la tête de laquelle était, dit-on, un certain Lenurda, qui espérait faire une spéculation très-productive en vendant l'eau fort cher aux agriculteurs. La digue fut commencée en 1775, mais ce n'est qu'au mois de février de l'année 1802 que le pantano fut rempli d'eau pour la première fois. Son existence ne devait pas être de longue durée, car, moins de trois mois après, le 30 avril, la pression de l'eau renversa tout d'un coup l'immense muraille, et le torrent, se précipitant avec un fracas épouvantable, prit la direction de Lorca : la partie basse de la ville et le faubourg de San-Cristobal presque entier furent détruits de fond en comble; non-seulement les édifices publics et les habitations des particuliers furent enlevés par la force des eaux, mais plus de six mille personnes, et un nombre considérable d'animaux domestiques, qu'on estime à vingt-quatre mille, périrent dans la catastrophe : on prétend que le dommage s'éleva à la somme de deux cents millions de réaux, plus de cinquante millions de francs. Suivant la tradition, Lenurda, l'auteur involontaire de la catastrophe, en fut une des premières victimes : on prétend même qu'à

la vue de tout le mal qu'il avait causé, il se donna volontairement la mort en se précipitant dans le torrent. Le souvenir de cette horrible inondation, toujours vivant à Lorca, se perpétuera bien longtemps encore dans le pays, et malgré le temps qui s'est écoulé, malgré toutes les réparations qu'on a faites, les traces du malheur sont encore visibles aujourd'hui.

Comme nous étions impatients de nous rendre à Grenade, nous nous mîmes, après quelques



AGUADORES DE LORCA.

instants de repos dans la posada de San-Vicente, à parcourir la ville, en quête d'un véhicule : il était une heure après midi, et il faisait une chaleur vraiment tropicale ; il nous fut impossible de trouver une boutique ouverte ; on eût dit que tous les habitants avaient déserté leur ville : c'était l'heure du *feu*, l'heure du *fuego*, comme on dit en Andalousie, et à ce moment-là chacun s'enferme chez soi pour faire la sieste ; la vie est comme suspendue, et les villes sont aussi désertes qu'au milieu de la nuit. Nous finîmes cependant par trouver un habitant éveillé, lequel

nous apprit qu'il y avait une galère qui partait *quelquefois* pour Grenade, et qu'elle mettait sept jours pour faire les quarante lieues qui séparent Lorca de cette ville. Nous avions suffisamment usé de la galère, et nous désirions un véhicule un peu moins barbare : nous finîmes par trouver l'adresse d'un *cosario*, espèce de loueur de chevaux et de voitures; malheureusement, il faisait la sieste. A quatre heures, il daigna se réveiller, et nous lui exposâmes notre demande ; il fut convenu qu'il nous ferait conduire jusqu'à Grenade en tartane *accélérée*, c'est-à-dire en cinq jours, moyennant la somme relativement modique de six duros, environ trente-deux francs par tête, se réservant de nous adjoindre un voyageur en route, le cas échéant.

Notre tartane ressemblait de tout point à celles de Valence. Le cocher se tenait assis sur le brancard de gauche, et il va sans dire que la caisse n'était aucunement suspendue. Notre calesero s'appelait Paquito, et paraissait se douter fort peu que son nom sentait la romance et l'opéra-comique ; c'était un jeune homme, Grenadin de naissance, et il portait avec beaucoup de crânerie le costume du calesero andalou. Il paraissait avoir une très-vive amitié pour ses deux *machos*, deux mulets superbes, au poil noir et luisant, dont l'un s'appelait *Comisario*, et l'autre *Bandolero*, c'est-à-dire le Commissaire et le Brigand : il était fier de les avoir baptisés de la sorte, et dans les discours qu'il leur adressait constamment, il faisait souvent allusion à la situation comique de deux êtres ennemis par nature, et condamnés cependant à marcher toujours unis.

A peine sortis de Lorca, nous cheminâmes dans le lit du Sangonera, qui se trouvait parfaitement à sec ; comme certaines rivières d'Espagne, il remplaçait pendant la belle saison la route ordinaire, abandonnée comme trop poudreuse. Nous arrivâmes ainsi sans encombre à Velez-Rubio, petite ville de la province d'Almeria, que son surnom de *rouge* sert à distinguer de Velez-Blanco, située sur une hauteur, à une lieue environ. Velez-Rubio, située au milieu d'une contrée fertile, nous parut être habitée en grande partie par des agriculteurs ; on cultive dans les environs beaucoup de maïs, dont on fait un pain jaune et épais, semblable à celui qu'on mange dans quelques parties du royaume de Naples.

Notre tartane s'était arrêtée devant un grand édifice d'aspect presque monumental : c'était la *posada del Rosario*, l'auberge du Chapelet, construite au siècle dernier par le duc d'Albe, qui possédait une grande partie du pays. A l'intérieur, il ne manquait que des meubles ; à part cela, c'était une auberge superbe. Peu de temps avant notre départ, notre calesero nous apprit qu'il nous avait trouvé un compagnon de voyage : quelque temps après nous vîmes arriver un monsieur chargé de mantes, d'*alforjas*, de *botas* pleines de vin ; ses parents, qui l'accompagnaient, portaient en outre deux oreillers bien rembourrés, et au bout d'un instant le tout fut installé dans l'intérieur de la tartane. Notre nouveau compagnon de route, après les salutations d'usage, nous apprit qu'il était avocat à Velez-Rubio, et qu'il se rendait à Grenade pour un procès : au bout de quelques instants, nous fûmes les meilleurs amis du monde, et tout fut en commun entre nous, les mantes, les provisions, et jusqu'aux oreillers.

En quittant Velez-Rubio, nous parcourûmes un relais qu'on appelle *la legua del fraile*, — la lieue du moine; cette lieue, qui conduit jusqu'au village de Chirivel, peut bien compter pour deux, car elle a au moins huit ou dix kilomètres ; on nous fit remarquer à peu de distance de la route deux rochers auxquels leur forme singulière a fait donner le nom du *fraile* et de la *monja*, — le moine et la religieuse. La contrée, qui produit du lin en grande quantité, est parfaitement arrosée, et devient plus accidentée à mesure qu'on avance. Après une assez longue montée, nous arrivâmes à un sommet qu'on appelle *las vertientes*, parce que c'est le point d'où les eaux se déversent à l'ouest vers l'Andalousie, et à l'est vers le royaume de Murcie; bientôt nous quittâmes la province d'Almeria pour entrer dans le royaume de Grenade.

Cullar de Baza est le premier endroit que nous traversâmes, et cette petite ville est bien la plus singulière qu'on puisse imaginer. Bon nombre des cinq mille habitants qui composent sa

population vivent dans des grottes pratiquées dans le flanc de la colline, en sorte que toute la ville est souterraine, à part quelques maisons bâties en pierres et en pisé; l'existence de ces étranges habitations n'est signalée que par quelques cheminées coniques qui sortent de terre, et d'où s'échappe en spirales un léger nuage de fumée. Ces nouveaux troglodytes vivent là comme des lapins dans leur terrier, ou comme des ours dans leur tanière. Nous en vîmes plusieurs sortir de terre, vêtus de peaux de mouton des pieds à la tête, costume qui rendait l'illusion encore plus complète.

Comme nous devions faire tout le voyage avec les mêmes mulets, nous marchions constamment au pas, à raison d'environ huit lieues par jour, partant dès le lever du soleil, nous reposant pendant les heures de *fuego*, et arrivant à la couchée un peu avant la nuit. C'est ainsi que nous atteignîmes Baza, après avoir traversé une vaste plaine admirablement cultivée, qu'on appelle *la Hoya*, c'est-à-dire le *fossé* de Baza. La ville, qui était une des mieux fortifiées de l'ancien royaume de Grenade, a conservé son aspect moresque : on y voit encore *la Alcazaba*, forteresse construite par les rois de Grenade; les épaisses murailles de brique et les grandes tours crénelées qu'on aperçoit çà et là ressemblent à celles de l'Alhambra, et témoignent encore de l'importance passée de la ville. Baza n'appartient aux Espagnols que depuis 1489; c'est le 25 décembre, deux ans avant la prise de Grenade, qu'elle tomba entre leurs mains, à la suite d'un siége de sept mois, dirigé par Isabelle la Catholique; nous vîmes, sous les ombrages de l'*Alameda*, les énormes pièces de canon qui servirent aux Espagnols pour battre en brèche les murailles de la ville.

Il paraît que les environs de Baza sont assez riches en sables aurifères; c'est du moins ce que nous apprîmes en questionnant des *carreteros* que nous rencontrâmes sur la route, à peu de distance de la ville, et qui conduisaient de longs convois de *carros*, traînés par de grands bœufs magnifiquement empanachés; ces lourds véhicules étaient chargés d'énormes machines fabriquées en Angleterre, nous assura-t-on, et destinées à extraire l'or contenu dans le sable. Nous ne savons si cette entreprise a donné de bons résultats; espérons qu'elle aura mieux réussi que bon nombre de mines espagnoles qui, excellentes en elles-mêmes, ne donnent aux actionnaires que des résultats négatifs, soit à cause du prix des transports, soit parce que les frais d'extraction sont souvent plus élevés que les produits.

L'actionnaire de mines — *el accionista de minas* — est un type qui a souvent été ridiculisé chez nos voisins. Un écrivain espagnol, M. Pedro de Madrazo, en a tracé un portrait des plus amusants, sous le nom de *Don Canuto*, « qui n'est ni banquier, ni avocat, ni magistrat, ni artiste, ni homme de science, ou qui, s'il a été quelque chose de semblable, a cessé de l'être; la minéralogie et la métallurgie lui ont tourné la cervelle, et il a tout oublié pour se livrer à la manie de *faire des trous* dans les montagnes de Tolède ou dans la plaine de Carthagène. »

A partir de Baza, la contrée devient de plus en plus sauvage et accidentée; c'est dans ce district que se trouvait la petite ville de Galera, qui joua un si grand rôle dans la longue lutte que les derniers Mores de Grenade soutinrent contre les Espagnols après la perte de leur capitale, lutte qui dura près de quatre-vingts ans dans les montagnes des Alpujarras, et qui ne fut terminée que par don Juan d'Autriche. La prise de Galera fut signalée par les cruautés les plus atroces; deux mille huit cents Morisques y furent égorgés; les femmes et les enfants, représentant une valeur comme esclaves, furent sur le point d'échapper au massacre général, mais le futur héros de Lépante les livra lui-même aux hallebardiers de sa garde, qui en tuèrent par ses ordres plus de quatre cents devant lui. Après cette boucherie, la ville de Galera fut détruite de fond en comble, et on sema du sel sur son emplacement. Ginez Perez de Hita, soldat et écrivain, qui faisait partie de cette expédition, ajoute, après avoir raconté, dans les *Guerras civiles de Grenada*, ces scènes dont il fut témoin oculaire : « On usa de tant de rigueur envers les femmes et les enfants,



TOILETTE D'UNE GITANA, A DIEZMA (p. 135).

qu'à mon avis on alla beaucoup plus loin que ne le permet la justice, et qu'il ne convient à la clémence espagnole; mais ainsi l'avait ordonné le seigneur don Juan. »

Au fond d'un vallon désolé et d'aspect sinistre, d'aussi terrible mémoire qu'autrefois chez nous la forêt de Bondy, nous nous arrêtâmes quelques instants à la *Venta de Gor*, aussi mal famée que l'auberge des Adrets, et dont le nom figure souvent, dans les anciennes légendes populaires, comme un repaire favori des *bandoleros*. Nous n'y trouvâmes que des arrieros et des tondeurs de moutons, à l'air assez farouche, qui nous adressèrent fort poliment le salut traditionnel : *Vayan ustedes con Dios!* auquel, en gens bien appris, nous répondîmes suivant l'usage : *Queden ustedes con Dios!* Restez avec Dieu!

Après quelques heures de marche, nous arrivâmes à Guadiz, et nous descendîmes à la *posada de los Naranjeros*, dont le propriétaire était un vieil Auvergnat, fait prisonnier pendant la guerre de l'indépendance et naturalisé Espagnol; il portait le costume andalou, mais cinquante ans de séjour en Espagne ne lui avaient rien fait perdre de l'accent du Cantal.

Les restes de constructions et d'inscriptions romaines ne sont pas rares dans la ville, mais les souvenirs moresques l'emportent et se retrouvent presque à chaque pas. Les femmes de Guadiz ont, ainsi que celles de Baza, une réputation de beauté qui nous parut méritée; les hommes ont l'aspect assez farouche, et si on en croit les statistiques criminelles, ils se servent assez volontiers des *cuchillos* renommés qui se fabriquent dans la ville. En traversant la plaza de la Constitucion, nous remarquâmes un édifice fort ancien, sur lequel nous lûmes cette inscription : *La Cárcel*, la prison; nous aperçûmes, derrière une fenêtre munie de barreaux de fer, deux gaillards portant le costume andalou, qui nous souhaitèrent le bonjour. Nous apprîmes, en les faisant causer, que le plus âgé des deux avait été condamné avec trois autres pour un assassinat; mais il nous assura que ce n'était pas lui qui avait fait le coup. Le plus jeune, âgé de vingt-cinq ans à peine, avait une figure presque féminine, des cheveux noirs et de très-beaux yeux bleus; il nous conta d'un air très-doux, et avec un fort accent andalou qu'on l'avait enfermé pour une *puñala* qu'il avait donnée dans un accès de jalousie. Comme il se conduisait bien, ainsi que son camarade, on leur accordait un cachot au rez-de-chaussée, donnant sur la place, où ils obtenaient quelques pièces de monnaie de la charité des passants.

En quittant Guadiz, nous traversâmes un pays toujours accidenté, et nous aperçûmes bientôt sur notre gauche les cimes neigeuses de la sierra Nevada, que dominait majestueusement le *Pico de Mulhacen;* devant nous la sierra de Susana étendait à l'horizon ses découpures bizarres. Ce paysage, un des plus vastes que l'imagination puisse rêver, est plus sauvage assurément, et aussi grandiose qu'aucun de ceux qu'on admire en Suisse.

La route que nous parcourions est une des moins fréquentées d'Espagne; nous ne rencontrions guère que quelques paysans à âne, embossés dans leur mante et armés de leur escopette et des gitanos en voyage. Notre calesero nous fit remarquer une vieille gitana accroupie sur le bord de la route, près d'un pauvre feu sur lequel cuisait, en plein air, un maigre *puchero*. « Voyez, nous dit-il un peu plus loin, voici les dents de cette sorcière. » Et il nous montrait des rochers auxquels leur forme fantastique a fait donner le nom de *los Dientes de la Vieja*, et ressemblant en effet, avec un peu de bonne volonté, à la mâchoire accidentée de quelque vieille sorcière.

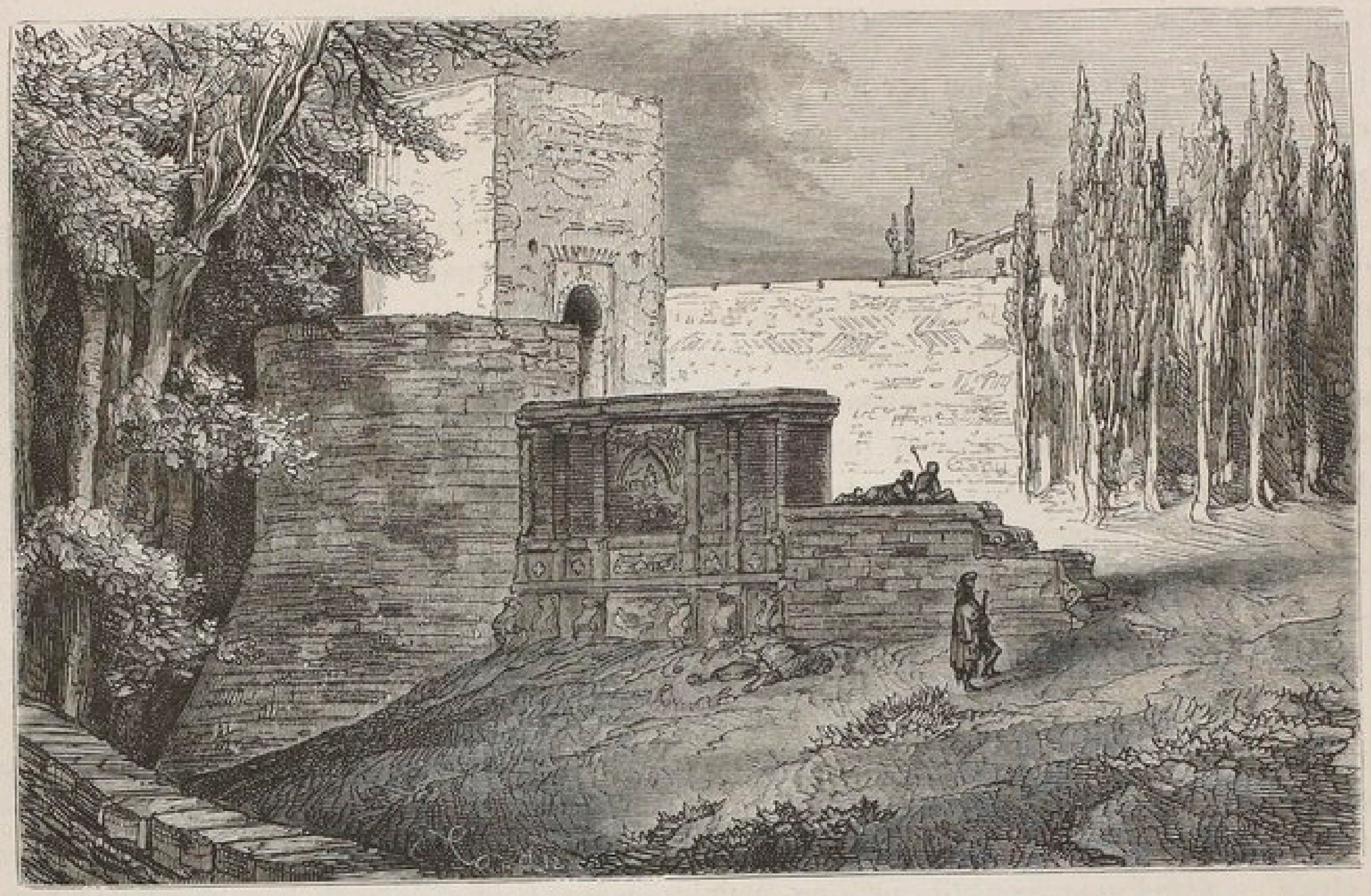
A Diezma, nid d'aigle brûlé par le soleil, notre calesero nous fit d'assez longs loisirs, motivés par la fatigue de ses chers mulets *Bandolero* et *Comisario;* nous en fûmes enchantés, car ce retard nous valut un spectacle des plus picaresques. Dans la cour d'une maison à moitié en ruine, qu'abritait une treille gigantesque, était assise, un *pandero* à la main, une jeune gitana de la plus grande beauté; sa mère, ou plutôt sa grand'mère, debout derrière elle, passait un vieux peigne édenté dans ses longs cheveux, d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau; un chat et une pie,

animaux chers aux sorciers, paraissaient causer en amis sur le rebord d'une fenêtre, tandis qu'un grand lévrier dont les oreilles droites se dressaient comme deux cornes regardait les gitanas d'un air tout à fait diabolique. « Dépêche-toi, dis-je à Doré, de crayonner cette scène, car les sorcières vont enfourcher leur balai et partir pour le sabbat. » Et, discrètement abrité derrière un laurier-rose, il fit, en quelques minutes, un ravissant croquis.

Impatients d'atteindre le but de notre voyage, nous pressâmes le calesero de partir ; bientôt nous traversâmes Huetor ; nous n'étions plus qu'à deux heures de l'antique ville de Boabdil ; enfin, après de nombreuses montées, nous franchissions une enceinte de murailles moresques dominant des coteaux couverts de cactus : nous étions dans Grenade.



PAYSAN DES ENVIRONS DE GRENADE.



LA PUERTA DE JUSTICIA (ENTRÉE DE L'ALHAMBRA) (page 149).

CHAPITRE SEPTIÈME

Grenade. — La *casa de pupilos*. — Les musiciens en plein air. — Origines de Grenade ; l'ancienne Karnattah. — Phéniciens, Romains, Goths et Arabes. — Grandeur et décadence de la capitale des rois mores. — La *calle de los Goméres*. — La *puerta de las Granadas*. — La colline de l'Alhambra. — La porte du Jugement : la main et la clef. — La *plaza de los Algibes*. — *La puerta del Vino*. — Le palais de Charles-Quint. — Les *Adarves*. — Les vases de l'Alhambra. — La fondation de l'Alhambra. — Les gouvernements et leurs dévastations. — Le *Gobernador manco*.

I

La nuit commençait à tomber quand nous entrâmes dans Grenade ; nous venions de passer sous la *puerta de Facalauza*, une des anciennes portes de la ville moresque ; l'*arrabal* ou faubourg que nous traversâmes est d'un aspect misérable, et n'annonce guère l'entrée d'une ville aussi riche en merveilles que l'ancienne capitale de Boabdil. Notre tartane s'arrêta devant une *casa de pupilos* de la Calle de la Duquesa, où notre compagnon de voyage, l'avocat de Velez Rubio, avait l'habitude de descendre. La casa de pupilos n'est pas un hôtel ; c'est quelque chose comme la pension bourgeoise chez nous, ou comme le *boarding-house* des Anglais, avec plus de laisser-aller, plus de familiarité. Ces maisons sont ordinairement peu fréquentées par les étrangers ; quant à nous, nous les recherchions de préférence aux hôtels, parce qu'on y est plus en contact avec les gens du pays et qu'on est presque obligé d'y parler la langue du pays. La casa de pupilos, qu'on appelle aussi *casa de huespedes*, ne s'annonce aux passants que par un petit carré de papier blanc grand comme la main, attaché à l'une des extrémités de la fenêtre ou du balcon ; lorsque le carré de papier est placé au centre, il signifie qu'il y a simplement un logement à louer. Ordinairement, la casa de pupilos est tenue par quelque veuve qui veut augmenter par ce moyen ses

modestes ressources, ou bien par une famille que des revers de fortune forcent à louer à des étrangers les épaves d'un riche mobilier; ou encore par d'honnêtes bourgeois qui veulent tirer parti d'un appartement trop vaste pour eux.

La maison, d'une propreté parfaite, était meublée avec la plus grande simplicité : des chaises et des canapés en bois peint, garnis de paille, composaient le mobilier; les seuls objets de luxe étaient quelques saints et un *pequeño san Juan* en cire, habillés au naturel, et qu'une cage carrée en verre garantissait des irrévérences des mouches. Les murs, peints au lait de chaux d'un ton jaune clair, étaient garnis de quelques lithographies coloriées représentant des sujets de *Nuestra Señora de Paris*, avec une légende, en français et en espagnol, qui expliquait les principaux faits du roman de Victor Hugo. Ces produits de la maison Turgis avaient pour pendants quelques sujets religieux lithographiés et enluminés chez Mitjana, à Malaga, qui paraît faire une rude concurrence aux produits de la rue Saint-Jacques, d'Épinal et de Saint-Gaudens. Cette description peut s'appliquer à bon nombre d'intérieurs espagnols.

La cour (*patio*) était entourée de colonnes de marbre surmontées de chapiteaux arabes, comme on en voit dans beaucoup de maisons. On se tromperait, du reste, si l'on se figurait Grenade comme une ancienne ville orientale avec des minarets élancés et des moucharabys en saillie, dans le genre de ceux dont Gentile Bellini ornait ses grandes toiles. Cependant hâtons-nous de dire que les rues de Grenade, si elles ne rappellent pas tout à fait l'Orient, sont bien loin d'être d'un aspect monotone : les maisons, peintes en rose tendre, en vert clair, en jaune beurre frais et autres nuances douces, se colorent au soleil des couleurs les plus gaies. « Elle peint ses maisons des plus riches couleurs, » a dit Victor Hugo. Chaque fenêtre est garnie de longues nattes de sparterie abritant un balcon, d'où pendent, luxuriantes et touffues, des plantes grasses aux fleurs écarlates. Quelquefois des *tendidos* de toile forment au-dessus des rues un toit transparent. Ajoutons à cela des yeux noirs qui brillent dans l'ombre, à travers les stores d'un *mirador*, ou derrière les longs rideaux d'étoffe rayée qui pendent aux balcons; quelques madones devant lesquelles brûlent des lampes allumées par des mains pieuses, un paysan qui passe embossé dans sa mante de laine brodée, et nous répéterons volontiers l'*Orientale* si connue de notre grand poëte :

> Soit lointaine, soit voisine,
> Espagnole ou sarrasine,
> Il n'est pas une cité
> Qui dispute, sans folie,
> A Grenade la jolie
> La palme de la beauté,
> Et qui, gracieuse, étale
> Plus de pompe orientale
> Sous un ciel plus enchanté.

Il y a de charmantes heures de flânerie à passer en errant à travers les rues de Grenade : à chaque pas les yeux sont frappés par quelque détail d'architecture ou par une scène de mœurs imprévue : tantôt c'est une caravane de paysans de la Vega, conduisant des ânes qui disparaissent presque entièrement sous d'immenses paniers chargés de fruits et de légumes ; tantôt c'est une famille de mendiants ou une brune gitana au teint cuivré, à l'air farouche, disant, pour quelques *cuartos*, la bonne aventure à un soldat crédule, qui écoute attentivement l'oracle de la sorcière ; ou bien encore, ce sont des musiciens ambulants qui chantent d'une voix nasillarde des *coplillas* populaires, et autour desquels la foule fait cercle.

Un jour que nous nous promenions dans la *calle de Abenamar*, — un nom de rue qui rappelle l'ancienne Grenade, — nous fûmes attirés par des chants étranges qu'accompagnaient tant bien que mal quelques aigres grincements de guitare et le bourdonnement sourd d'un *pandero :* nous aperçûmes bientôt deux nains portant le costume andalous, et de la difformité la plus singu-



DAMES DE GRENADE ÉCOUTANT DES NAINS MUSICIENS (page 138).

lière ; ces curieux musiciens nous firent penser aux *enanos* que Velasquez s'amusait quelquefois à peindre ; on eût dit encore des personnages empruntés aux contes fantastiques d'Hoffmann. L'un d'eux grattait convulsivement de ses doigts osseux les cordes de sa guitare, tandis que l'autre exécutait sur son pandero toutes sortes de variations, en se livrant à la gymnastique la plus amusante. Trois élégantes señoras qui passaient par là s'arrêtèrent un instant ; leur merveilleuse beauté et leur riche toilette faisaient un curieux contraste avec la laideur et le costume délabré des pauvres nains.

Une autre fois, nous rencontrâmes dans un faubourg de Grenade une famille de musiciens nomades, la guitare en bandoulière ; une jeune femme à la figure douce et mélancolique tenait par la main son enfant, qui marchait pieds nus. Ces pauvres gens venaient de parcourir à pied le chemin de Guadiz à Grenade, et avaient à peine gagné de quoi se nourrir en route ; aussi voulûmes-nous, pour les dédommager, leur faire chanter tout leur répertoire.

Il n'est guère de villes qui aient été louées autant que Grenade : « *Á quien Dios quisó bien, en Granada le dió de comer.* — A celui que Dieu aime, dit un vieux proverbe, il a permis de vivre à Grenade. » Il y a encore ces deux vers si connus, qu'on ajoute à ceux qui comparent Séville à une merveille :

Quien no ha visto á Granada,
No ha visto á nada !

« Qui n'a pas vu Grenade, n'a rien vu ! »

Un écrivain arabe qui vivait au quatorzième siècle, Jbnu-Battutah, appelle Grenade la capitale de l'Andalousie et la reine des cités, et dit que rien ne peut être comparé à ses environs, délicieux jardins de vingt lieues d'étendue. « Plus salubre que l'air de Grenade, » est un proverbe encore usité en Afrique.

« Grenade, dit un ancien poëte andalous, n'a pas sa pareille dans le monde entier : c'est en vain que le Caire, Bagdad ou Damas voudraient rivaliser avec elle. On ne peut donner une idée de sa merveilleuse beauté qu'en la comparant à une jeune mariée, resplendissante de grâce, dont les pays voisins formeraient le domaine. »

La plupart des écrivains arabes appellent Grenade *Shâmu-l-andalus*, c'est-à-dire le Damas de l'Andalousie, la comparant ainsi à la ville la plus célèbre de l'Orient ; quelques-uns disent que c'est une partie du ciel tombée sur la terre. « Ce lieu, dit un autre écrivain en parlant de la *Vega* (plaine), surpasse en fertilité la célèbre *Gautah*, ou prairie de Damas ; » et il compare les *cármenes*, maisons de campagne qui avoisinent la ville, à autant de perles orientales enchâssées dans une coupe d'émeraude.

Les écrivains espagnols n'ont pas été moins prodigues de louanges : les uns l'appellent l'*illustre ;* d'autres, la *célèbre*, la *fameuse*, la *grande*, la *très-renommée*, etc. Les rois catholiques lui donnèrent officiellement l'épithète de *grande* et *honorable*.

Les historiens étrangers se sont également plu à célébrer les beautés de Grenade : un écrivain du seizième siècle, Pierre Martyr de Angleria, natif de Milan, compare la plaine de Grenade à celle qui entoure sa ville natale. Son climat est préférable à celui de Rome, si exposée au sirocco, ce vent d'Afrique qui apporte les fièvres, tandis que l'air de Grenade est très-sain. On y jouit d'un printemps perpétuel, et on peut y voir les citronniers et les orangers couverts en même temps de fleurs et de fruits ; ses jardins, toujours verts, toujours en fleur, rivalisent avec ceux des Hespérides.

II

Il n'est pas facile de déterminer les origines de Grenade; on ignore vers quelle époque des tribus errantes vinrent se fixer dans ce pays, où les attiraient un climat si salubre et tant de richesses naturelles.

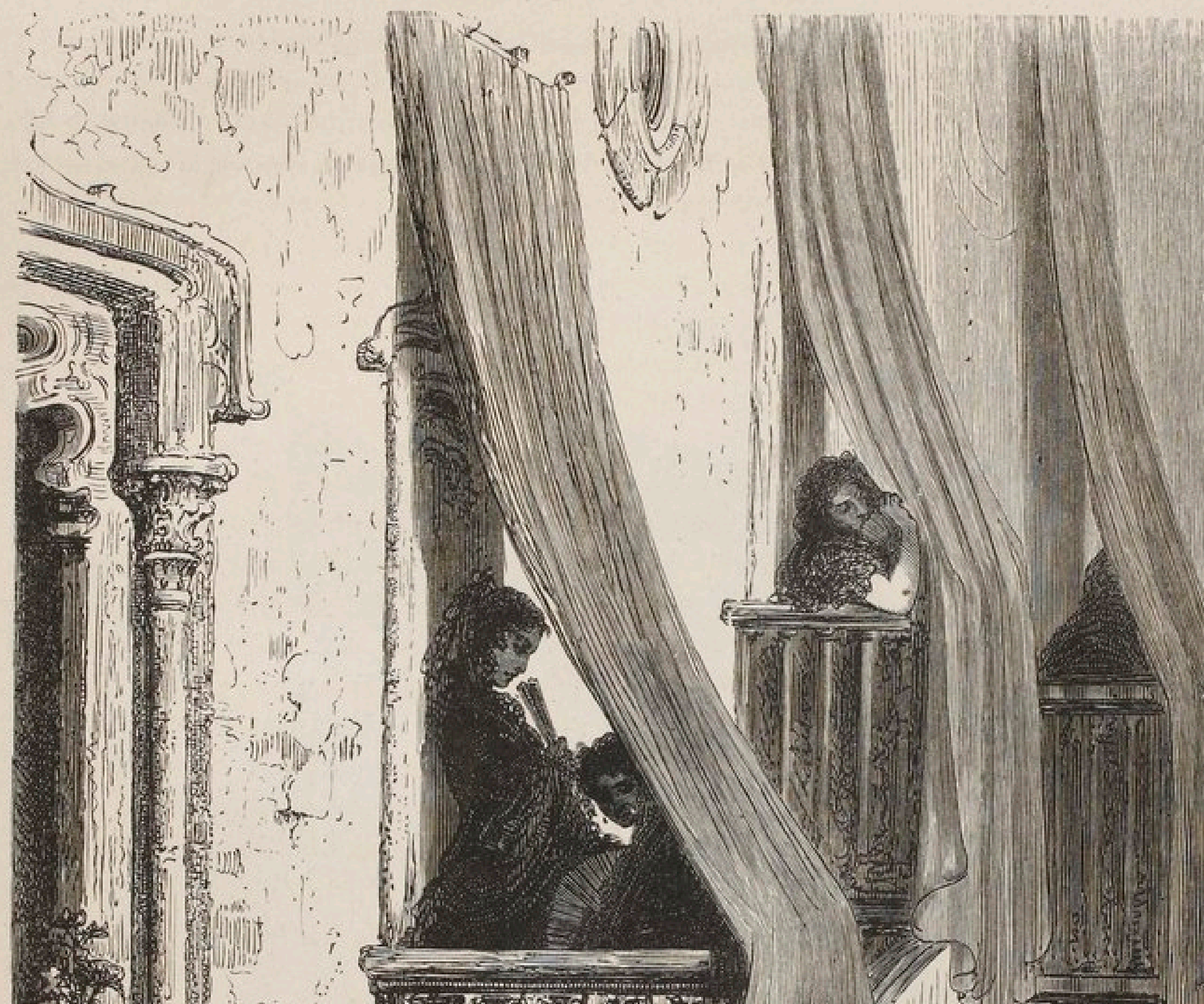
Fondée sans doute par les Phéniciens, Illiberis, une ville voisine, devint plus tard une colonie romaine; ses ruines servirent à construire Grenade, et on y prit les pierres comme dans une carrière; il n'en reste plus de trace depuis longtemps. Des fragments d'inscriptions qui ont été conservés montrent qu'*Illiberis*, ou le *municipium Illiberitanum*, avait une certaine importance à l'époque romaine : plusieurs de ces inscriptions portent les noms de divers empereurs, tels que Vespasien, Marc-Aurèle, Gordien le Pieux. Le nom d'Eliberis ou Illiberis se retrouve sur les monnaies d'or de plusieurs rois goths, notamment sur celles de Svintila. Lorsque les rois goths furent chassés d'Espagne, il existait au-dessus de l'emplacement actuel du Campo del Principe une enceinte fortifiée appelée Karnattah, qu'ils conservèrent en lui laissant son nom primitif. Quelque temps après l'invasion arabe, le gouverneur qui commandait en Espagne au nom du calife de Damas reçut l'ordre de faire, entre les nouveaux colons, un partage des terres appartenant aux Goths; Grenade resta, jusqu'au commencement du onzième siècle, sous la domination des gouverneurs nommés par les califes de Cordoue : à cette époque, leurs nombreux domaines devinrent la proie de conquérants avides, qui se partagèrent le califat de Cordoue, après la ruine complète de la dynastie des Ommiades (Umeyyah). Un des chefs éleva d'importantes constructions à Grenade, et son neveu, qui lui succéda, y fixa sa résidence.

Vers le milieu du onzième siècle, un prince nommé Badis construisit un palais, dont les restes existent encore et sont connus sous le nom de la *Casa del Carbon*. Peu de temps après il fut détrôné par les Almoravides; ceux-ci, émerveillés de la beauté du pays qu'ils avaient conquis, tenaient tant à leur nouvel empire qu'un de leurs chefs s'écria un jour, s'adressant à ses compagnons : « L'Espagne est comme un bouclier dont Grenade est le support; tenons les courroies serrées, et Grenade n'échappera pas de nos mains ! »

Pendant le treizième siècle, Grenade et la province furent le théâtre de guerres civiles presque continuelles; en revanche, la capitale reçut de nombreux embellissements. Ibn-al-Hamar, dont le nom signifie en arabe l'*homme rouge*, détrôna les Almoravides en 1232. Ce prince gouverna si sagement sa nouvelle conquête, que plusieurs milliers de musulmans accoururent de divers pays pour s'établir dans ses États, notamment après la prise de Séville, de Valence, de Xérès et de Cadix par les chrétiens. Il distribua des terres aux nouveaux venus et les exempta d'impôts; le commerce devint prospère; des hospices, des colléges pour l'enseignement des sciences furent fondés par lui; il construisit des aqueducs, des bains publics, des marchés, des bazars; enfin, il fonda l'Alhambra.

Son fils lui succéda sous le nom de Mohammed II, et se fit tellement redouter des princes chrétiens, ses voisins, que ceux-ci lui payaient annuellement un tribut. Les guerres civiles redoublèrent sous le règne de ses successeurs, qui obtinrent néanmoins des succès contre les chrétiens. Yousouf Ier, surnommé Abou-l-Hadjadj, fut un des rois de Grenade qui laissèrent les meilleurs souvenirs : il s'attacha principalement à augmenter la splendeur de l'Alhambra, dont il construisit l'entrée principale, et qui absorba tous ses trésors.

Jamais Grenade ne fut plus prospère que sous Abou-l-Hadjadj; à aucune époque elle ne fut plus peuplée : un historien espagnol assure que sous son règne la population occupait soixante-dix mille maisons, et formait un total de quatre cent vingt mille âmes, plus de sept fois la population d'aujourd'hui.



LES BALCONS A GRENADE (page 138).

Mohammed V, Al-ghani-billah (celui qui se plaît en Dieu), hérita de ses talents et de son goût pour les arts ; on lit encore des vers à sa louange dans plusieurs des salles de l'Alhambra qu'il se plut à embellir. Un de ses successeurs, Abou Abdallah-el-aysar, le gaucher, *el izquierdo*, comme le nomment les auteurs espagnols, fut détrôné en 1428, à la suite de guerres civiles ; mais c'est



FAMILLE DE MUSICIENS NOMADES (page 141).

sous le règne de Mohammed VIII, surnommé Az-zaghir (le jeune), que les discordes intérieures troublèrent plus violemment que jamais le royaume de Grenade : discordes qui devaient, moins de cinquante ans après, le livrer aux Espagnols. C'est sous son règne que s'élevèrent entre les Zégris et les Abencerrages ces terribles querelles qui ensanglantèrent la ville et l'Alhambra, et

qui ont servi de thème à tant de *romances* moresques et espagnols, sans compter les romans modernes.

Sous Mohammed X, le malheureux royaume de Grenade était déjà au commencement de son agonie : Henri IV, roi de Castille, ravagea plusieurs fois la *Vega;* il fit plus : il vint camper avec son armée en vue de la capitale, affront que Grenade subissait pour la première fois. En 1460, les chrétiens s'emparaient de Gibraltar et d'Archidona, et trois ans plus tard, le roi de Grenade se voyait forcé de signer un traité de paix par lequel il s'obligeait à tenir son royaume comme fief de la couronne de Castille et à payer chaque année au vainqueur un tribut de douze mille ducats d'or. En 1469, le mariage de Ferdinand d'Aragon et d'Isabelle de Castille, en réunissant les deux couronnes, vint augmenter encore la force des ennemis de Grenade. La ville d'Alhama, un des boulevards du royaume moresque, était enlevée en 1482, et, l'année suivante, les généraux des rois catholiques s'emparaient de plusieurs forteresses importantes. Cependant Grenade était toujours déchirée par des dissensions intérieures, causées par la rivalité de deux sultanes, Ayesha et Zoraya, rivalité qui avait divisé la ville en deux partis ennemis; cette dernière était chrétienne d'origine, et les historiens arabes sont d'accord pour la considérer comme la cause première de la perte de Grenade.

Les Zégris avaient embrassé le parti d'Ayesha, et les Abencerrages celui de Zoraya. Abou Abdallah, fils d'Ayesha, est celui que les écrivains espagnols désignent sous le nom de Boabdil, corruption de Bo-Abdila, suivant la manière espagnole de prononcer le nom arabe; ils l'ont aussi appelé *el rey chico*, le jeune roi, traduisant ainsi le surnom de *Az-zaghir*, qu'on lui avait donné, comme à un de ses prédécesseurs. A peine monté sur le trône, il résolut, poussé par les Zégris, de tirer vengeance des Abencerrages, qui l'avaient forcé à s'exiler à Guadiz, et il les attira traîtreusement dans un piége; c'est alors que se passa, dans l'enceinte de l'Alhambra, la scène si connue qui ensanglanta le vieux palais des rois mores. Quand nous visiterons l'intérieur du palais moresque, nous aurons l'occasion de revenir avec plus de détails sur ce dramatique événement, dont l'authenticité a été contestée à tort par plusieurs écrivains.

Cette trahison ne porta pas bonheur à Abou Abdallah : abandonné de la plus grande partie de ses sujets, poursuivi par les vengeances qu'il avait provoquées, il finit par ne plus se croire en sûreté qu'à l'abri des épaisses murailles de l'Alhambra; étant sorti un jour de Grenade pour diriger une expédition contre les chrétiens, il fut vaincu et fait prisonnier.

Aboul-Hasan, qui avait été précédemment détrôné, lui succéda, mais il ne tarda pas à abdiquer en faveur de son frère, surnommé Az-zaghal, nom emprunté à l'un des dialectes africains parlés à Grenade, et signifiant un homme gai et vaillant.

Ferdinand, en prenant parti pour son rival Boabdil, ralluma la guerre civile dans le royaume de Grenade, et trouva un prétexte pour l'envahir de nouveau : Ronda, Marbella, Velez-Malaga, tombèrent successivement entre ses mains; bientôt il parvint, à force d'intrigues, à rétablir à Grenade le roi détrôné. Peu de temps après il s'emparait de Malaga, la seconde ville du royaume moresque; il prit enfin toutes les places qui appartenaient encore à Az-zaghal, et celui-ci, à bout de ressources, fut obligé de se reconnaître son vassal.

Le royaume de Grenade se trouvait donc réduit à la capitale même et à la contrée montagneuse qu'on appelle l'Alpujárra ou les Alpujárras; les rois catholiques ne tardèrent pas à trouver une occasion de reprendre les hostilités : le roi more s'était engagé à recevoir dans Grenade une garnison de soldats espagnols, mais il s'y refusa, et la guerre recommença aussitôt.

Au mois d'avril 1491, Ferdinand et Isabelle vinrent en personne mettre le siége devant Grenade, dont les défenseurs, réduits par la famine, ouvraient, moins d'un an après, leurs portes aux vainqueurs.



UNE FAMILLE DE MENDIANTS A GRENADE (page 138).

III

Nous étions tellement impatients de voir l'Alhambra, que nous résolûmes de consacrer notre première visite à l'acropole des rois mores, nous laissant à peine arrêter par les beautés d'un genre différent qui se trouvaient sur notre route : nous laissâmes donc de côté la place de Bibrambla, la majestueuse cathédrale, l'Alcayzeria et le Zacatin, ces vieux quartiers de Grenade qui ont conservé leur nom et leur aspect moresques, et nous arrivâmes à la *Plaza Nueva*, sous laquelle coule dans l'ombre le poétique *Darro*.

Après avoir traversé la Plaza Nueva, nous commençâmes à gravir la *calle de los Goméres*, et nous arrivâmes à la *puerta de las Granadas*, que les Mores appelaient *Bib-Leuxar :* c'est une espèce d'arc de triomphe construit sous Charles-Quint, et qui fait corps avec les anciennes murailles moresques; l'arc principal est flanqué de deux fausses portes avec colonnes et corniches d'ordre toscan, et de deux bas-reliefs rongés par le temps, qui ont dû représenter la Paix et l'Abondance, sous la forme de deux Génies couchés. Dans le tympan s'étale fièrement l'écusson de Charles-Quint; une inscription gravée dans la pierre nous avertit que c'est là que commence la *Jurisdiccion de la real fortaleza de la Alhambra*.

Rien ne saurait rendre l'impression qu'éprouve celui qui traverse pour la première fois la « porte des Grenades » : on se croit transporté dans un pays enchanté, en pénétrant sous ces immenses arceaux de verdure formés par des ormes séculaires, et on pense à la description du poëte arabe, qui les comparait à des voûtes d'émeraude. C'est la plus majestueuse décoration qu'il soit possible de rêver, et si les yeux sont émerveillés, l'oreille n'est pas moins charmée par le chant des oiseaux et par le bruit des cascades et des fontaines.

Trois allées s'ouvrent devant nous : celle de droite conduit aux fameuses *Torres Bermejas* et vient aboutir au *Campo de los Mártires;* celle du milieu va presque droit au *Généralife*, et enfin celle de gauche, que nous allons suivre, nous mènera, à travers une suite d'enchantements, à l'entrée principale de l'enceinte de l'Alhambra. La route est abrupte, mais la végétation qui s'élève de chaque côté est si plantureuse, l'air si pur et si frais sous ce jardin de haute futaie, que l'on monte sans s'apercevoir de la fatigue; de petites rigoles, dans lesquelles l'eau descend avec bruit sur un lit de cailloux, entretiennent l'humidité au pied des grands arbres, sous lesquels s'élèvent des lauriers-roses gigantesques. De toutes parts on voit et on entend les sources et les fontaines s'échapper avec bruit à travers les ruines et la verdure; cette bienheureuse Grenade est tellement privilégiée du ciel, que les eaux deviennent plus abondantes à mesure que la chaleur est plus intense, car elles descendent des cimes toujours blanches de la sierra Nevada, dont le soleil le plus ardent ne parvient jamais à épuiser les neiges.

Nous arrivâmes bientôt devant une fontaine monumentale dans le style gréco-romain de la Renaissance, qui s'élève au pied des murs rougeâtres de l'Alhambra, et qu'on appelle *el Pilar de Carlos Quinto* parce qu'elle fut dédiée à cet empereur par le marquis de Mondéjar. Ce monument épais et solide est orné de sculptures représentant des Génies, des Dauphins, des Fleuves et autres personnages mythologiques; on voit, à côté des armes de la maison de Mondéjar, des rameaux de grenadier avec leurs fruits : les Espagnols étaient si heureux de posséder Grenade qu'ils ornaient tous leurs monuments du symbole de la nouvelle conquête.

En montant un peu plus haut et en tournant brusquement à gauche, nous nous trouvâmes en face de l'entrée principale de l'Alhambra, que les Espagnols appellent *Puerta Judiciaria*, ou *del Tribunal*. La porte du Jugement s'ouvre au milieu d'une tour carrée et massive du ton le plus chaud, entre l'orange et la brique; l'arc est en fer à cheval, en cintre outre-passé inscrit dans un carré, forme que les musulmans d'Espagne ont employée avec une prédilection marquée, et repose

sur des jambages en marbre blanc. Il y avait, du temps des rois de Grenade, quatre entrées à l'Alhambra : la *Torre de Armas*, la *Torre de Siete Suelos*, ou des sept terrasses, une autre tour à laquelle on a donné depuis le nom des Rois Catholiques, et enfin la *Torre Judiciaria :* la tour et la porte du Jugement étaient ainsi appelées, parce que, suivant un usage très-anciennement établi en Orient, les rois de Grenade venaient quelquefois s'y asseoir pour rendre la justice à leurs sujets, comme saint Louis sous le chêne de Vincennes.

Au-dessus de la porte existe une inscription arabe qui nous apprend la date de la construction de la porte et le nom de son fondateur, et dont nous empruntons la traduction à M. de Gayangos :

« Cette porte, — appelée Bàbu-sh-shari'ah (porte de la loi), — puisse Dieu faire prospérer par elle la loi de l'Islam, — comme il en a fait un monument éternel de gloire, — fut bâtie par les ordres de notre seigneur le commandeur des croyants, le juste et belliqueux sultan Abou-l-hadjàdj Yousouf, fils de notre seigneur le pieux et belliqueux sultan Abu-l-Walid Ibn Nasr. Puisse Dieu récompenser ses bonnes actions dans l'observation de la religion, et agréer ses hauts faits pour la défense de la foi ! Elle fut terminée dans le glorieux mois de juin 749 (l'an 1348 de l'ère chrétienne). Puisse le Tout-Puissant faire de cette porte un rempart protecteur et enregistrer sa construction parmi les impérissables actions des justes ! »

Sur les chapiteaux des colonnes se lit cette inscription, si souvent répétée sur les murs de l'Alhambra :

« Louange à Dieu ! — Il n'y a de pouvoir ou de force qu'en Dieu ! — Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète ! »

Comme nous aurons plusieurs fois, en visitant l'Alhambra, l'occasion de revenir sur ces inscriptions, disons ici que celles qu'on y voit sont de trois genres différents : *Ayàt*, ou versets religieux empruntés au Coran ; — *Asjá*, sentences religieuses ou mystiques, mais ne faisant pas partie du Coran, — et *Ash'ar*, vers composés à la louange des rois de Grenade qui ont successivement contribué aux embellissements du palais. Les deux premières inscriptions sont généralement en caractères coufiques, ancienne écriture arabe dont Mahomet se servit, dit-on, pour écrire le Coran : ce sont des caractères pleins de noblesse, réguliers, où les lignes droites se tordent quelquefois en entrelacs variés.

Les caractères africains, qu'on appelle également *neskhy*, ont été employés exclusivement pour écrire les longs poëmes qui se déroulent sur les murs de l'Alhambra : moins sévères d'aspect que les caractères coufiques, ils sont cependant tracés avec un soin et une précision extrêmes, quoiqu'ils se déroulent avec la fantaisie la plus libre et la plus variée, se confondant souvent avec les fleurons, entrelacs et arabesques dont ils sont presque toujours accompagnés.

Au sommet de l'arc extérieur de la porte du Jugement, nous vîmes une plaque de marbre blanc sur laquelle est sculptée une main, et un peu plus haut, sur la frise, une clef, également sculptée en bas-relief, emblèmes qui nous feraient croire que nous sommes en Orient, si une madone en bois sculpté, placée dans une niche à côté, ne venait nous rappeler que nous sommes en pays catholique. Beaucoup de conjectures ont été faites sur cette main et sur cette clef symboliques : suivant la tradition populaire, les Mores de Grenade disaient : « Quand cette main viendra prendre la clef et ouvrir la porte, les chrétiens pourront entrer dans ce palais. » En réalité, les Mores croyaient que le prophète envoyé de Dieu devait s'en servir pour ouvrir les portes de l'empire du monde. Cette croyance se rapporte à un chapitre du Coran commençant par ces mots : *Dieu a ouvert aux croyants.....* La clef était un signe symbolique très-souvent employé par les Sufis, et représentait l'intelligence ou la sagesse « qui est la clef au moyen de laquelle Dieu ouvre les cœurs « des croyants, et les prépare à la réception de la vraie foi. » Quoi qu'il en soit, la clef se retrouve encore sur la porte principale de plusieurs châteaux bâtis en Espagne par les Mores, particulière-



VUE GÉNÉRALE DE L'ALHAMBRA (page 149).

(page 149)

ment après l'arrivée des Almohades, témoin l'*Alcazaba* de Malaga et les châteaux d'Alcalá del Rio et de Tarifa.

Quant à la main, elle avait plusieurs significations mystérieuses : c'était l'emblème de la Providence, qui répand ses bienfaits sur les hommes ; c'était aussi la main de la loi, et les cinq doigts faisaient allusion aux cinq préceptes fondamentaux : croire en Dieu et en son prophète, prier, faire l'aumône, jeûner pendant le Ramadan, et aller en pèlerinage à la Mecque et à Médine. Mais la main était surtout un symbole qui avait la vertu d'empêcher la fascination et les sorts ; on la portait comme un amulette, et l'usage en était si général chez les Mores de Grenade que l'empereur Charles-Quint, qui ne négligeait aucun moyen de persécution contre les Morisques, défendit, par une pragmatique publiée une trentaine d'années après la conquête, l'usage des petites mains d'or, d'argent ou de cuivre, que les femmes et les enfants portaient habituellement à leur cou ; les coutumes superstitieuses sont tellement difficiles à déraciner chez les peuples, que l'usage des amulettes ayant la forme d'une main est encore répandu en Andalousie ; cette main est ordinairement en jais, et on l'appelle *mano de azabache;* on la suspend à la ceinture des enfants, à la tête des chevaux et des mules, et même à la cage des oiseaux, et on lui attribue la vertu de préserver du mauvais œil, — *el mal de ojo*, — dont on croit certaines personnes douées.

La porte, épaisse et massive, est en bois recouvert de lames de fer, comme celles de la même époque qu'on voit encore en divers endroits de l'Espagne. Après avoir passé cette porte, nous aperçûmes à droite sous la voûte une inscription qui occupe dix lignes de beaux caractères gothiques, et commence par ces mots : « *Los muy altos, cathólicos y muy poderosos señores don Ferdinando y doña Isabel.....* » Elle est très-intéressante en ce qu'elle rappelle des circonstances de la reddition de Grenade, et nous en donnons ici la traduction littérale :

« Les très-hauts, très-catholiques et très-puissants seigneurs don Fernando et doña Isabel, notre roi et notre reine, nos maîtres, ont conquis par la force des armes ce royaume et cette ville de Grenade, laquelle, après avoir été assiégée longtemps par Leurs Altesses, leur fut livrée par le roi more Mulei Hasen, ainsi que l'Alhambra et d'autres forteresses, le deuxième jour de janvier de l'année mil quatre cent quatre-vingt-douze. Ce même jour, Leurs Altesses nommèrent comme gouverneur (alcayde) et capitaine de la place don Inigo Lopez de Mendoza, comte de Tendilla, leur vassal, qui fut au moment de leur départ laissé dans l'Alhambra avec cinq cents cavaliers et mille fantassins. Et Leurs Altesses ordonnèrent aux Mores de rester dans la ville et dans leurs villages (alcarias). Ledit comte, comme commandant en chef, a fait creuser cette citerne par l'ordre de Leurs Altesses. » (L'inscription avait été placée primitivement au-dessus d'une citerne.)

Après avoir passé une seconde porte, on débouche sur la place des Citernes, la *Plaza de los Algibes*. Au milieu de cette vaste place se trouve une immense citerne construite sous les rois de Grenade ; elle est entièrement revêtue de carreaux de faïence, et sa dimension, assure-t-on, dépasse huit cents pieds carrés. Cette citerne prend jour par une espèce de puits dont l'orifice est recouvert d'un toit formé de nattes grossières ; nous n'allions guère à l'Alhambra sans venir chercher sous le toit de la citerne un abri contre l'ardeur du soleil, et nous y buvions d'une eau fraîche et délicieuse que de pauvres diables nous puisaient pour quelques pièces de monnaie. L'eau de l'Algibe de l'Alhambra, qui conserve toute l'année la même température, jouit à Grenade d'une réputation méritée : c'est la meilleure de la ville, et elle est très-appréciée dans un pays brûlant où l'eau a ses gourmets, comme dans d'autres pays le vin ; aussi c'est un va-et-vient continuel entre la ville et la citerne ; des *aguadores* au costume pittoresque sont toujours là pour attendre leur tour : les uns transportent l'eau sur des ânes chargés de chaque côté de leur bât d'une *jarra* abritée sous une épaisse jonchée de feuilles, ce qui les fait ressembler de loin à un buisson ambulant ; d'autres, plus modestes, se contentent de transporter l'eau dans une espèce de tonneau cylindrique garni d'une couche de liége destinée à entretenir la fraîcheur, et terminé à l'une des

extrémités par un long tube de fer-blanc qui leur sert à verser le liquide ; deux ou trois verres, et une petite fiole d'eau-de-vie anisée, dont quelques gouttes versées dans l'eau suffisent pour la blanchir ; voilà tout leur attirail, qu'ils portent en bandoulière sur le dos, au moyen d'une courroie.

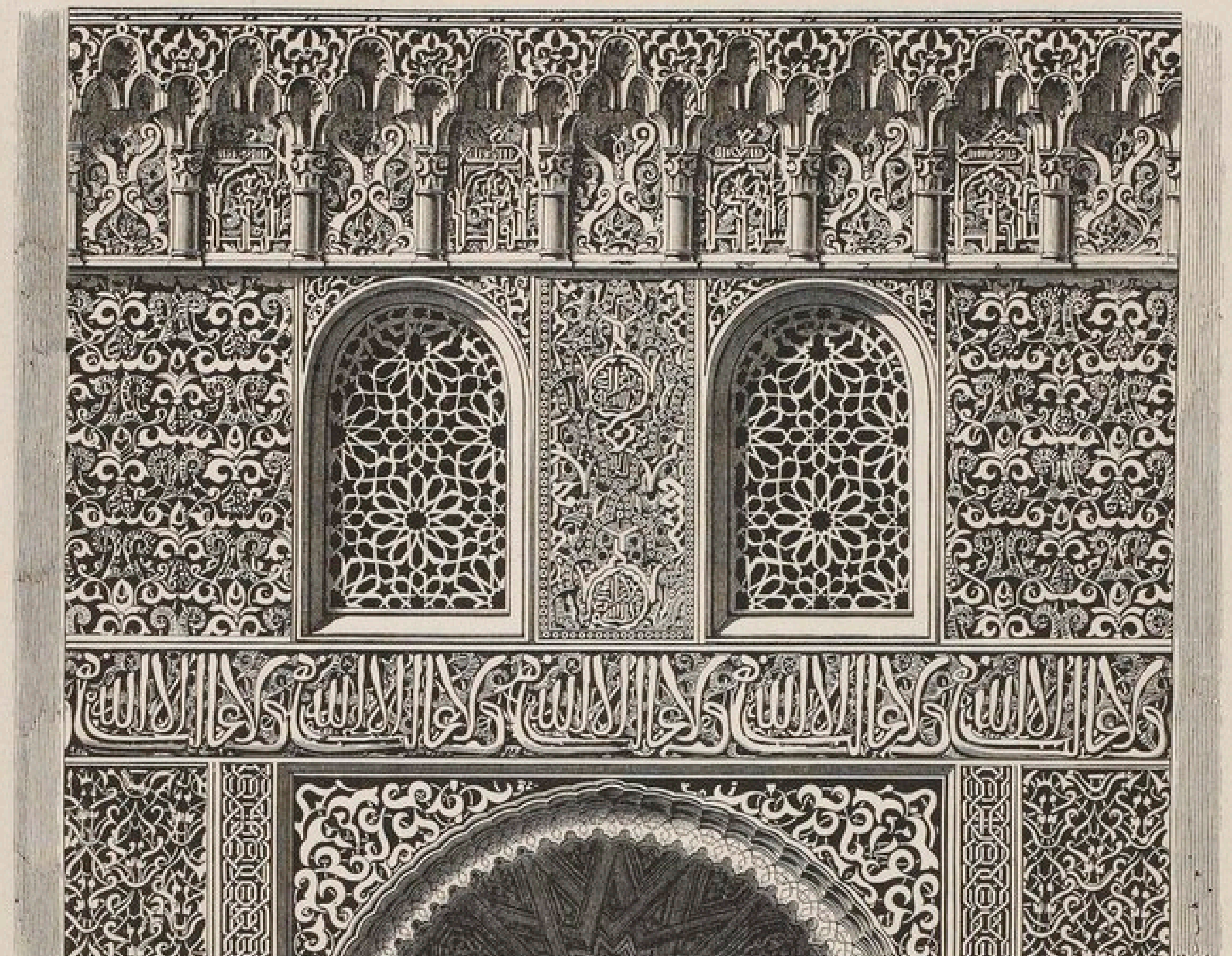
Arrêtons-nous un instant devant la *Puerta del Vino*, qui s'élève à droite ; c'est un petit monument moresque de la plus parfaite élégance, qui fut bâti en 1345 par Yousouf Ier, à l'époque de la plus grande splendeur de Grenade. Au milieu s'élève une arcade de marbre en fer à cheval, inscrite dans un carré orné de gracieuses inscriptions, la plupart à la louange de Dieu ; on remarque, parmi les ornements, une clef symbolique pareille à celle de la Puerta Judiciaria. Les *azulejos*, ou carreaux de faïence incrustés sur la Puerta del Vino, sont les plus beaux et les plus grands qui existent à Grenade ; cet emploi de la faïence dans la décoration architecturale est de l'effet le plus heureux ; les azulejos de la porte du Vin auraient, sans aucun doute, été enlevés par les visiteurs, comme la plus grande partie de ceux de l'Alhambra, s'ils n'étaient placés à plusieurs mètres au-dessus du sol.

A côté de la Puerta del Vino s'élève la vaste façade du *Palacio de Carlos Quinto*, construction majestueuse, mais froide, de style gréco-romain, qu'on attribue à Pedro Machuca et à Alonzo Berruguete. Quand Charles-Quint vint visiter Grenade, il eut la fantaisie de faire jeter à bas toute la partie de l'Alhambra qui composait le palais d'hiver, et en outre plusieurs salles importantes du palais d'été ; cet acte de vandalisme était tout à fait dans les mœurs d'une époque où on regardait comme un acte méritoire la destruction de tout ce qui avait appartenu aux Mores ; déjà le cardinal de Ximénès avait donné l'exemple, en faisant brûler publiquement, sur une des places de Grenade, plus d'un million de manuscrits arabes, auto-da-fé pour lequel les auteurs contemporains l'ont loué à l'envi. Il semble qu'on voulût détruire tout ce qui pouvait rappeler le souvenir de la religion musulmane, et c'est probablement à cette époque que prit naissance le proverbe espagnol : *Buscar á Mahoma en Granada* (chercher Mahomet à Grenade), proverbe encore usité pour parler d'une chose impossible à trouver.

Ce qui ajoute encore à la cruauté de la profanation du César allemand, c'est qu'il obligea les malheureux descendants des Mores de Grenade à payer de leurs deniers la lourde construction qu'il voulait élever sur les ruines du gracieux et léger palais de leurs ancêtres. Après tout, si le palais de Charles-Quint ne s'élevait pas insolemment au milieu de l'enceinte de l'Alhambra, on pourrait le regarder avec plaisir ; la façade, ornée de colonnes doriques et ioniques, de trophées, de bucrânes et autres ornements classiques, est d'une parfaite régularité ; nous remarquâmes deux médaillons offrant cette particularité, qu'ils représentent exactement le même sujet, retourné à la vérité, de sorte que les mêmes personnages tiennent alternativement leurs armes de la main gauche et leurs rênes de la main droite : procédé des plus commodes et qui dut coûter au sculpteur peu d'efforts d'imagination. La construction de ce palais, commencée en 1526, fut continuée, après plusieurs interruptions, jusqu'en 1533, époque où elle fut abandonnée ; en sorte que l'édifice est resté sans toit, les fenêtres sans vitres, les portes sans clôture. Encombré de ronces et de débris, le palais de Charles-Quint n'est habité aujourd'hui que par les lézards et les oiseaux de nuit, et il semble qu'une sorte de fatalité ait voulu, pour punir son usurpation, qu'il restât à jamais inachevé.

IV

Non loin du palais existaient jadis les *Adarves*, ligne de bastions moresques que Charles-Quint voulut également renverser, et sur l'emplacement desquels il fit élever des jardins et des fontaines dans le goût italien, aujourd'hui dans un triste état d'abandon ; on voit près de cet en-



PORTE DE LA TORRE DE LAS INFANTAS (page 158).

droit des vignes énormes, aux ceps noueux, et des cyprès gigantesques, dont la plantation remonte, suivant l'opinion populaire, au temps du dernier roi de Grenade.

C'est sous les fondations des Adarves que furent découverts, si on en croit la tradition, les fameux vases de l'Alhambra : on prétend qu'ils avaient été enfouis pleins d'or, pendant le siége de Grenade, et qu'ils furent retrouvés par le marquis de Mondéjar, gouverneur de l'Alhambra, sous Charles-Quint ; il ordonna qu'ils fussent placés comme ornements dans les nouveaux jardins, dont les dépenses furent payées avec le trésor qu'on venait de découvrir. Ces magnifiques vases étaient au nombre de trois, et il n'en reste plus aujourd'hui qu'un seul, qui suffit pour donner une idée de l'état avancé de l'art céramique dans le royaume de Grenade.

Le vase de l'Alhambra, si remarquable par la richesse et par la variété des dessins dont toutes ses parties sont couvertes, est sans contredit le plus beau monument connu de faïence hispano-moresque. Sa forme, d'un ovale gracieux, va en s'allongeant et en se rétrécissant vers la base, de sorte que cette base se termine presque en pointe, et fait presque ressembler le vase à une toupie qui se tiendrait en équilibre; les anses sont formées de deux larges ailes qui, partant de l'extrémité d'un col évasé, vont en s'élargissant se relier à la panse [1]. Ces anses sont bordées de *cenefas* ou longues bandes d'inscriptions en caractères africains, au milieu desquelles se jouent les arabesques les plus capricieuses. Une bande d'inscriptions du même genre règne horizontalement autour de la panse, qu'elle sépare en deux : dans la partie supérieure, sont placées en face l'une de l'autre deux grandes antilopes. Dans la partie inférieure est inscrit un ovale couvert de grandes arabesques, très-franchement dessinées et du plus beau style. L'émail du fond est d'un blanc jaunâtre, sur lequel ressortent admirablement en bleu les lettres et les ornements rehaussés d'un reflet d'or pâle, trois couleurs qui forment l'ensemble le plus harmonieux. D'après un écrivain arabe du quatorzième siècle, Malaga était renommée pour la fabrication de ces belles faïences à reflets métalliques, et il est permis d'attribuer à cette ville ce magnifique vase.

Le premier auteur qui ait parlé des vases de l'Alhambra est, je crois, le P. Echeverria, dans ses *Paseos por Granada*, ou Promenades dans Grenade, espèce de guide dans la forme naïve de dialogues par demandes et par réponses, entre un Grenadin et un étranger. Il nous apprend l'histoire des fameuses *Jarras*, comme il les appelle.

« L'ÉTRANGER. — Parlons de ces vases qui, me disiez-vous, contenaient un trésor : où se trouvent-ils maintenant?

« LE GRENADIN. — Aux *Adarves*, dans un petit jardin délicieux qui fut mis en état et orné par le marquis de Mondéjar, avec l'or provenant de ce trésor. Peut-être eut-il l'intention de perpétuer le souvenir de cette découverte en plaçant dans le jardin ces vases, qui sont des pièces très-remarquables; rendons-nous à ce jardin et vous allez les voir.

« L'ÉTRANGER. — Quel merveilleux jardin! quelle admirable vue! mais voyons les vases. Quel malheur! comme ils sont endommagés! Et ce qu'il y a de plus regrettable, c'est que, laissés à l'abandon, comme ils le sont, ils se dégraderont chaque jour davantage.

« LE GRENADIN. — Ils finiront même par être entièrement détruits: déjà il ne reste plus que les deux que vous voyez, et ces trois ou quatre morceaux du troisième. Chaque personne, en sortant d'ici, veut en emporter un souvenir, et c'est ainsi que les pauvres vases sont détruits petit à petit.

« L'ÉTRANGER. — Mais sur ces deux-ci, parmi les belles arabesques dont leur magnifique émail est orné, j'aperçois des inscriptions....

« LE GRENADIN. — C'est vrai; mais vous voyez que, dans l'état de dégradation où sont ces vases, il n'est plus guère possible de les lire, leur émail étant usé ou enlevé. Sur ce premier vase, on ne

[1] Une des anses du vase de l'Alhambra a été cassée et a disparu depuis longtemps; Doré l'a restituée dans son dessin, pour donner au vase son aspect primitif.

peut guère distinguer que le nom de Dieu, deux fois répété : aucun des deux ne porte une autre inscription entièrement lisible... »

Le P. Echeverria a exagéré quelque peu l'état de dégradation du vase qui reste; mais sa prédiction ne s'est malheureusement que trop justifiée. Quant à l'autre, autant qu'on peut en juger par les reproductions qui ont été faites il y a plus de cinquante ans, il était de même forme et de même dimension que celui qui subsiste; seulement, au lieu des deux antilopes affrontées, on voyait sur la panse trois cercles contenant chacun un écusson avec la devise si connue des rois de Grenade : « Il n'y a pas d'autre vainqueur que Dieu. »

On ne sait ce qu'est devenu le second vase de l'Alhambra. Un voyageur anglais nous apprend que, vers 1820, le gouverneur Montilla s'en servait pour mettre ses fleurs, et il ajoute qu'il l'offrit un jour à une dame française, qui l'emporta. D'après une autre version, il aurait été emporté par une dame anglaise. Ce qui est malheureusement certain, c'est qu'il n'en reste plus qu'un seul, qui a été conservé par miracle; car il y a peu de temps encore on en faisait peu de cas. C'est ce que nous apprend Théophile Gautier, qui décrit « la pièce où, parmi des débris de toute sorte, est relégué, il faut le dire à la honte des Grenadins, le magnifique vase de l'Alhambra, haut de près de quatre pieds, tout couvert d'ornements et d'inscriptions, monument d'une rareté inestimable, qui ferait à lui seul la gloire d'un musée, et que l'incurie espagnole laisse se dégrader dans un recoin ignoble. »

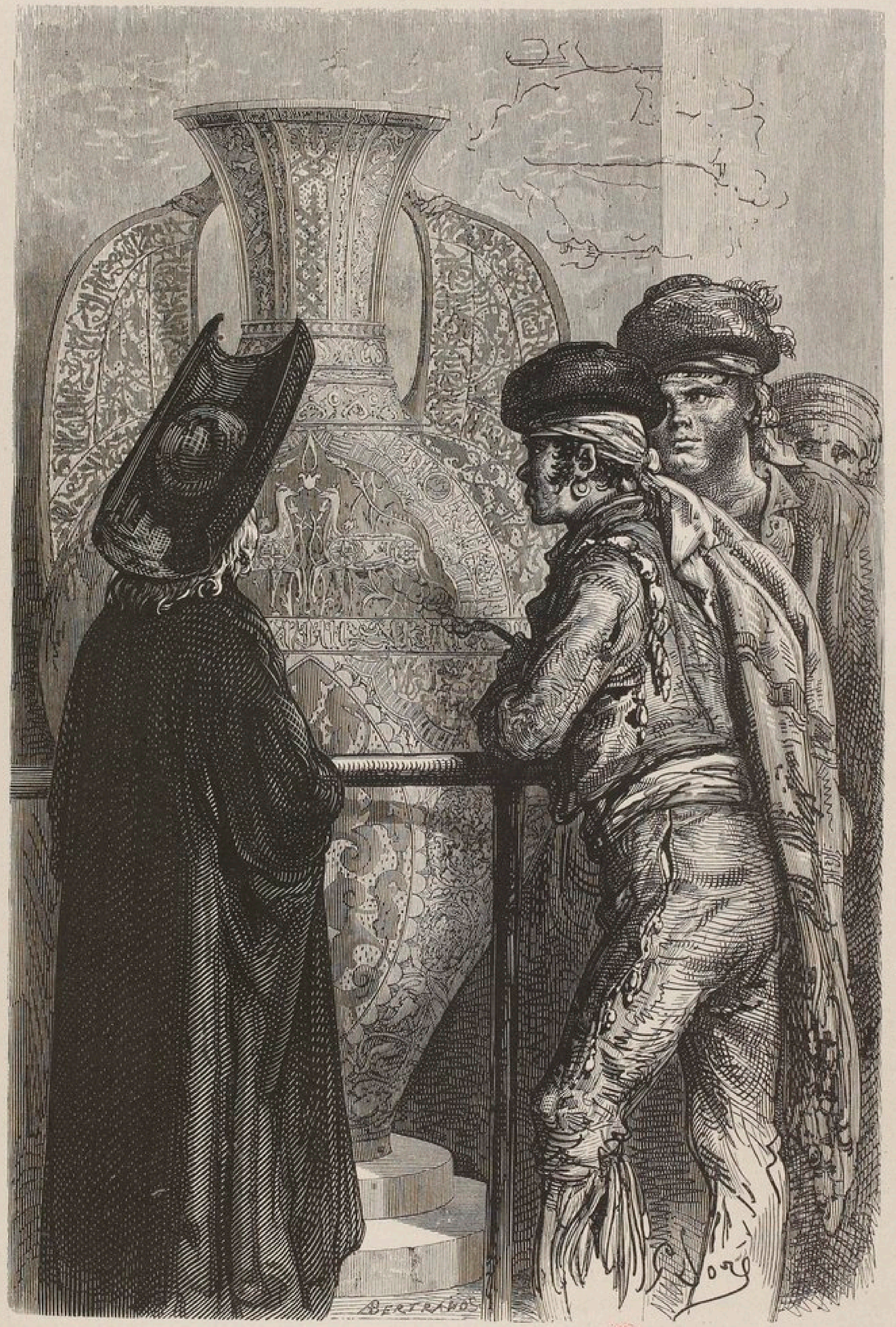
Le chef-d'œuvre de la céramique hispano-moresque est aujourd'hui placé dans un lieu plus digne de son mérite.

Avant de commencer notre promenade autour de la *Plaza de los Algibes* et de visiter la *torre de las Infantas* et les vieilles tours arabes qui défendaient l'enceinte de l'Alhambra, nous dirons quelques mots de l'histoire du palais-forteresse des anciens rois de Grenade. Sa fondation est due, suivant toute vraisemblance, à Ibn-al-hamar (l'homme rouge), qui construisit beaucoup d'autres monuments. L'historien arabe Ibn-al-Khattib dit que, peu de temps après qu'il eut chassé les Almoravides, le sultan Ibn-al- hamar fit bâtir un palais dans la citadelle ou forteresse de cette ville, et qu'il y fixa sa résidence dès qu'une partie de l'édifice fut terminée.

Dès le neuvième siècle, il y avait sur la colline qui s'élève à gauche du Darro, une forteresse appelée Kalat-al-hamra, — le château rouge, — et dont les ruines s'appellent encore aujourd'hui les Tours rouges, — *Torres Bermejas*. Lorsque Badis Ibn Habous quitta Elvira pour fixer sa résidence à Grenade, il fit construire des murs autour de la colline et élever une citadelle à laquelle on donna le nom de Kassabah-al-hamra, citadelle rouge. C'est dans cette Kassabah que Ibn-al-hamar fit construire le palais qui reçut le nom de *Kars-l-hamra*, c'est-à-dire le palais de l'Alhambra.

Mohammed II, successeur d'Ibn-al-hamar, répara les Torres Bermejas, et continua l'Alhambra; il l'agrandit considérablement, et prodigua ses trésors aux nombreux artisans qu'il fit travailler au palais. Ses successeurs contribuèrent encore à embellir leur résidence, et il faut surtout signaler parmi eux Abou-l-hadjadj, qui construisit l'élégante Puerta del Vino, ainsi que la Puerta de Justicia; il fit construire plusieurs salles nouvelles, notamment celle des Ambassadeurs. Les dépenses étaient si considérables, qu'on était persuadé que ses revenus ne lui suffisaient pas et qu'il cherchait la source de ses richesses dans le secret de la transmutation des métaux. Al-Khattib assure qu'il fit repeindre et redorer tous les appartements du palais, ce qui dut coûter des sommes incalculables. Les successeurs de ce sultan ajoutèrent également de nouvelles constructions à l'Alhambra, mais le règne d'Abou-l-hadjadj, vers le milieu du quatorzième siècle, peut être considéré comme la plus belle époque de l'Alcazar moresque.

Disons aussi quelques mots de l'histoire des dévastations qu'eut à subir le célèbre palais-forteresse des rois de Grenade : lamentable histoire, car il semble que, dès la conquête, les vainqueurs se soient plu à détruire en quelques années les chefs-d'œuvre accumulés pendant près de trois siè-



LE VASE DE L'ALHAMBRA (page 157).

cles par la patience et le génie des Mores, dans le plus merveilleux séjour que l'imagination puisse rêver. L'Alhambra, malgré son apparence légère et gracieuse, était une construction solide jusque dans ses plus petits détails, et a bien moins souffert du temps que de la main des hommes.

Dès le temps d'Isabelle la Catholique, le zèle exagéré de quelques moines commença à effacer et à détruire beaucoup d'inscriptions arabes, qui rappelaient le souvenir de « l'abominable secte mahométane ». Nous avons vu précédemment que Charles-Quint alla bien plus loin, et qu'il poussa le vandalisme jusqu'à jeter à bas une grande partie de l'Alhambra, pour élever sur ses ruines un palais massif. Il ne se contenta pas de cette profanation, et nous aurons encore l'occasion d'en constater d'autres consommées par ses ordres.

Pendant le dix-septième siècle, on n'entendit guère parler de l'Alhambra; cependant le poëte andalou Gongora, qui visita en 1627 les antiquités de Grenade, leur a consacré quelques vers très-emphatiques :

> Pues eres Granada ilustre,
> Granada de personages,
> Granada de seraphines,
> Granada de antigüedades!

A la fin du dix-septième siècle, l'Alhambra devint un asile pour les débiteurs insolvables; il servait en même temps de refuge à toute une population picaresque : soldats, vagabonds, voleurs et autres gens sans aveu. Plus tard, quand le palais moresque fut confié à la surveillance de gouverneurs, la plupart de ceux qui avaient pour mission de le garder et de le conserver, semblent s'être donné à l'envi la tâche de hâter sa ruine. Ce serait une curieuse histoire que celle de ces dévastations : nous y verrions, par exemple, le gouverneur Savera se servant d'un *mirador* moresque pour y établir sa cuisine; nous en verrions un autre, don Luis Bucarelli, ancien officier catalan, s'établir dans les appartements des rois de Grenade, et y loger successivement ses cinq filles avec ses cinq gendres; c'est le même, assure-t-on, qui vendit un jour, pour payer la dépense d'un combat de taureaux, les plus beaux *azulejos* dont la plupart des salles étaient ornées. A propos des azulejos, un fait bien connu à Grenade, et que nous avons entendu rapporter par plusieurs personnes, c'est qu'on les vendait au premier venu, pour en faire du ciment : la charge d'un âne ne coûtait que quelques réaux. Le moment viendra où il ne restera plus un seul de ces beaux carreaux de faïence : nous vîmes un jour, dans une des salles de l'Alhambra, un étranger, aux cheveux rutilants, qui s'amusait à les enlever du mur, et qui ne se dérangea pas à notre approche, comme s'il eût fait la chose du monde la plus naturelle. Ce Vandale paraissait avoir une grande habitude de ce petit travail, qu'il exécutait fort habilement au moyen d'un ciseau et d'un petit marteau de poche, pendant que sa compagne faisait le guet. Doré, qui dessinait en ce moment une frise moresque, interrompit son croquis pour consigner sur son album cette scène de vandalisme, que nous vîmes plusieurs fois se renouveler.

Qu'est devenue la belle porte de bronze de la Mezquita? Hélas! on ne le sait que trop : elle a été brisée, ainsi que les azulejos, et vendue au poids comme vieux cuivre. Les portes en bois sculpté de la salle des Abencerrages subirent un aussi triste sort. C'est M. de Gayangos qui nous raconte cette incroyable dévastation. Ces belles portes étaient encore à leur place et en parfait état de conservation, lorsque, vers le milieu de l'année 1837, elles furent déplacées et sciées par ordre du gouverneur, et cela pour fermer une brèche dans une autre partie du palais; mais ce n'est pas tout : comme elles étaient trop grandes pour l'ouverture à laquelle on les destinait, on se servit du restant comme de bois à brûler.

Le gouverneur Montilla ne trouva guère à conserver que les murs du palais, car les serrures, les verrous et jusqu'aux vitres des fenêtres avaient disparu sous ses prédécesseurs, le Gouverneur Manchot, *el Gobernador Manco*, dont Washington Irving a tracé un portrait si amusant : ce sin-

gulier personnage, qui se faisait remarquer par ses moustaches en croc et par ses bottes à retroussis, portait toujours au côté une longue rapière de Tolède, et dans la coquille, — ô profanation ! — il avait coutume de mettre son mouchoir. Ce gouverneur excentrique avait été surnommé *le roi des gueux*, à cause des nombreux fainéants et vagabonds qui vivaient tranquillement dans le palais, sous son paternel gouvernement.

Il n'y a pas longtemps encore que l'Alhambra servait de bagne et de magasin aux vivres ; d'ignobles *presidiarios* traînaient leurs chaînes et leur vermine dans la salle où Yousouf, commandeur des croyants, recevait ses vassaux ; des tas de morue salée s'empilaient dans celle où jadis la divine Lindaraja respirait les plus suaves parfums.

Après tant d'actes de vandalisme, on songea enfin à prendre quelque soin de l'Alhambra ; des restaurations furent commencées, et on n'a pas cessé de les continuer jusqu'aujourd'hui, avec lenteur, il est vrai, mais non sans habileté ; des préposés qui exploitaient à leur profit, de la façon la plus scandaleuse, la bourse des visiteurs, ont été courageusement congédiés, et une inscription, placée au-dessus de la porte d'entrée, défend aux employés de recevoir la moindre *propina*.



LES VOLEURS D'AZULEJOS, A L'ALHAMBRA (page 161).



LE MIRADOR DE LINDARAJA (page 186).

CHAPITRE HUITIÈME

La tour *de los Siete Suelos*. — Les revenants de l'Alhambra : le Cheval décapité et le Fantôme velu. — La *Alcazaba*. — La *Torre del Homenage* et celle *de la Vela*. — La cloche et les jeunes filles. — La capitulation de Grenade. — Le palais de l'Alhambra. — Le *Patio de los Arrayanes*. — Le *Patio* et la *Taza de los Leones;* les taches de sang. — Les Abencerrages et les Zégris. — Massacre dans la cour des Lions. — La Salle des Abencerrages; encore des taches de sang. — La *Sala de las Dos Hermanas*. — Le Salon des Ambassadeurs ; les plafonds *artesonados*. — Les *azulejos*. — La belle Galiana. — Le *Tocador de la Reina*. — Le *Jardin* et le *Mirador* de Lindaraja. — La *Sala de Secretos* et celle *de las Ninfas*. — Les Bains de la Sultane. — Les peintures de la *Sala del Tribunal*.

I

Nous aimions à errer, pendant les chaudes et belles nuits d'été, au milieu des ruines de l'Alhambra, témoins de tant de scènes d'amour et de sang ; quand les rayons de la lune venaient glacer d'une lumière argentée la haute tour de *la Vela*, ou les créneaux de la *Torre de Comarès*, qui se détachaient sur l'azur sombre d'un ciel étoilé ; quand les hauts cyprès, aux formes fantastiques, projetaient au loin leurs grandes ombres comme autant de géants, alors nous nous attendions à voir se dresser devant nous les fantômes des anciens hôtes de l'Alhambra : le valeureux More Gazul et sa bien-aimée, l'incomparable Lindaraja, du sang des Abencerrages, passaient sous la voûte des figuiers, se tenant enlacés ; un peu plus loin, le fier Abenamar se penchait vers la

belle Galiana; seule, l'ingrate Zayda, la plus cruelle parmi les beautés moresques, restait insensible à la voix qui chantait dans le silence de la nuit ce *romance morisco :*

> Bella Zayda de mis ojos,
> Y del alma bella Zayda,
> De las Moras la mas bella,
> Y mas que todas ingrata !

Mais les dames et cavaliers mores ne sont pas les seuls qui reviennent errer la nuit dans les ruines de l'Alhambra : la tour *de los Siete Suelos*, ou des sept étages, est visitée par des fantômes, suivant la légende, et personne n'a pu dépasser le quatrième. Des hommes courageux, ayant osé tenter l'aventure, ont été repoussés à plusieurs reprises par un souffle furieux, qui non-seulement éteignait leur lumière, mais les laissait sur place, immobiles et pétrifiés. D'autres fois ces téméraires visiteurs se sont trouvés face à face avec un terrible Éthiopien, qui les menaçait de les tuer s'ils ne retournaient sur leurs pas; mais ce qui contribue par-dessus tout à rendre infranchissable ce terrible passage, c'est la présence d'une légion de Mores qui se jettent sur tous ceux qui osent paraître.

De la même tour sort aussi, quand le ciel est bien noir, un terrible animal auquel la légende populaire a donné le nom de *Caballo descabezado*, c'est-à-dire le *Cheval décapité*, et un autre appelé *el Velludo*, ou le *Velu;* tous deux sont les gardiens perpétuels des immenses trésors enfouis sous ces tours par les Mores. Ces deux ombres se promènent toutes les nuits dans les sentiers obscurs des *alamedas* de l'Alhambra, et bien des gens les ont vus : deux d'entre eux vivent encore aujourd'hui, ajoute le P. Echeverria. Cet historien de Grenade, qui habita longtemps ces parages et qui prend le titre de « Beneficiado de la Iglesia mayor de la real fortaleza de la Alhambra », ajoute que l'un est un personnage distingué et très-connu, et l'autre un militaire, homme de beaucoup de raison et de jugement, et qui mérite toute confiance. Le premier rencontra une nuit l'un de ces deux terribles fantômes; seulement il n'osait affirmer si c'était le Descabezado ou le Velludo; il incline pourtant à croire que c'était le dernier, parce qu'il lui sembla couvert de laine ou de poil. Le monstre menait à sa suite un cortége de chevaux invisibles, dont la présence ne se manifestait que par le bruit de leurs pas. Aussitôt qu'il le vit s'approcher, il tira un sabre qu'il portait à la ceinture, et lui porta trois ou quatre coups de taille; le fantôme, que la vue des armes effrayait sans doute, poursuivit son chemin, entraînant sur ses pas la ronde infernale. Ce fait, ajoute le narrateur, me fut raconté par le témoin lui-même sur l'emplacement où arriva l'aventure, et la manière dont il me la raconta m'assure qu'il ne mentait pas.

L'autre témoin est encore plus croyable, parce que non-seulement il vit le fantôme, mais lui parla :

« Où vas-tu? lui demanda le Caballo, qui du reste était un fantôme tout à fait raisonnable et plein de courtoisie.

— Je me dirige vers l'enceinte de l'Alhambra, où j'ai mon domicile.

— Et y vas-tu avec l'intention de chercher quelque trésor?

— Pas le moins du monde; je rentre chez moi, et ne me soucie pas des trésors.

— C'est bien, lui dit le Descabezado ; pourvu que tu me promettes de n'y pas toucher, tu peux t'en aller où bon te semblera. »

Après ces mots, cette *canalla del otro mundo*, comme l'appelle naïvement le P. Echeverria, disparut pour continuer sa promenade infernale. C'est aux Mores, ajoute le P. Echeverria, qu'il faut attribuer tous ces sortiléges, car la magie leur était aussi familière que leur couscoussou.

Quittons le domaine du fantastique pour rentrer dans la réalité, et dirigeons-nous vers l'*Alcazaba*, dont un soleil ardent colore les murailles rugueuses des tons les plus intenses. On y en-



LA TOUR DE COMARÈS (page 163).

trait autrefois par la *Torre del Homenage* (la Tour de l'Hommage), énorme et massive construction. A un des angles de cette tour, nous remarquâmes une pierre en forme de pilier, enlevée sans aucun doute par les Mores aux ruines de l'ancienne Illiberis ; une inscription nous apprit qu'elle appartenait à un monument élevé par P. Valerius Lucanus à sa très-douce épouse Cornelia : *Corneliæ uxori indulgentissimæ*. Une petite cour de l'Alcazaba renferme un curieux monument de sculpture arabe qui doit remonter au onzième siècle : c'est un grand bassin de marbre dont la forme rappelle à peu près celle des sarcophages romains, mais qui paraît avoir été destiné à recevoir l'eau d'une fontaine. Sur une des faces sont sculptés quatre groupes affrontés représentant chacun un sujet répété : c'est un lion qui, saisissant par le cou une antilope, s'apprête à la dévorer. Les Orientaux ont assez souvent, malgré la défense du Prophète, représenté des sujets analogues, tels qu'un faucon dévorant un lièvre ou une perdrix. Le bas-relief en question est d'un travail très-naïf, qui rappelle celui de certains ivoires arabes que nous possédons.

A gauche de la tour *del Homenage*, s'élève celle *de la Armería*, où se trouvait autrefois l'arsenal, comme son nom l'indique. On assure qu'au commencement du siècle cette tour renfermait encore des armes et armures très-curieuses, provenant des anciens défenseurs de Grenade. Or ces glorieux trophées, précieux à plus d'un titre, furent vendus, dit-on, par le gouverneur don Luis Bucarelli, dont nous avons déjà parlé, pour subvenir à la dépense d'un combat de taureaux. A quels vulgaires usages ont-ils pu servir?

Pénétrons maintenant dans la fameuse *Torre de la Vela* ou *de la Campana*, une des plus hautes de l'Alhambra ; elle servait autrefois de vigie (*vela*), et son autre nom vient de la cloche de l'arrosage (*campana de los riegos*), qu'on appelle encore *el Reloj de los labradores*, ou l'Horloge des laboureurs, parce qu'elle sert à régler les heures d'irrigation.

Après avoir franchi une petite porte basse, on gravit un étroit escalier qui conduit à la plate-forme de la tour de la Vela, et on est ébloui par la plus splendide vue qu'il soit permis de rêver : le golfe de Naples vu du haut du Vésuve, Constantinople et la Corne d'Or, peuvent à peine donner l'idée d'un panorama aussi magique : à nos pieds, Grenade et les clochers de ses églises que nous apercevions à vol d'oiseau ; plus loin, les hauteurs qui dominent la ville, parsemées de blanches maisons qui se détachaient sur une verdure touffue, éclairées en rose par le soleil du soir, et nous faisaient penser aux vers du poëte arabe qui compare Grenade à une coupe d'émeraude ornée de perles orientales. Plus loin encore, en face de nous, la fertile Vega étendait, comme un immense tapis, ses vingt lieues de verdure où brillaient comme des points blancs les murs de ses *alquerías*, et que sillonnait le Genil, semblable à un long ruban argenté.

Les nombreuses montagnes qui servent d'horizon à ce paysage unique au monde ont chacune un nom célèbre dans l'histoire de Grenade : c'est d'abord la Sierra de Elvira, la plus rapprochée, premier berceau de la ville phénicienne ; à notre gauche, le majestueux Mulahacen et les cimes neigeuses des Alpujarras, se confondant par des gradations insensibles avec les nuages rosés qui planent à l'horizon ; plus loin encore, les montagnes d'Alhama, et la Sierra Tejeda aux découpures bizarres ; et puis le sommet arrondi du mont Parapanda, bien connu des *labradores* de la Vega, pour lesquels il est comme un colossal baromètre ; il n'est pas un paysan qui, en voyant la montagne couronnée de nuages, ne répète ce proverbe populaire :

Cuando Parapanda se pone la montera,
Llueve aunque Dios no lo quisiera.

« Lorsque le mont Parapanda se coiffe de son bonnet, il doit pleuvoir quand bien même Dieu ne le voudrait pas. » A droite, la longue *Sierra de Susana*, et plus loin encore la *Sierra de Martos*, au pied de laquelle est bâtie Jaen. Il est peu de pays qui rappellent au poëte et à l'historien autant de souvenirs que cette Vega de Grenade. Il n'y a pas dans le monde entier, dit Garibay, un

territoire qui ait été le théâtre de tant de hauts faits d'armes, et où autant de sang humain ait été répandu.

C'est la tour de la Vela qui excitait tant la convoitise d'Isabelle la Catholique ce jour où, quittant pour quelques heures son camp retranché, elle voulut voir de plus près le siége de Grenade et les tours de l'Alhambra. La reine s'approcha jusqu'à un endroit nommé la Cubia, à une demi-lieue de Grenade, et resta un instant pensive, en contemplant les Tours Vermeilles, la Torre de la Vela, les hauteurs de l'Albayzin et la fière Alcazaba.

II

C'est tout un poëme que ce long siége de Grenade, que les chroniqueurs espagnols ont comparé au siége de Troie; il faut dire aussi que peu de villes étaient entourées d'un prestige aussi grand. Pierre Martyr rapporte que les marchands génois, qui parcouraient le monde entier, considéraient Grenade comme la ville la mieux fortifiée qui existât. C'est au mois d'avril 1491 que les rois catholiques Ferdinand et Isabelle mirent le siége devant les derniers remparts du royaume moresque, bien décidés à ne pas se retirer avant de s'en être rendus maîtres. L'armée était forte de cinquante mille hommes suivant les uns, de quatre-vingt mille suivant d'autres; des étrangers de différents pays en faisaient partie : une compagnie tout entière était composée de mercenaires suisses. Il s'y trouvait même quelques aventuriers français : l'un d'eux, dont le nom n'est pas connu, publia l'année même de la reddition de la ville un intéressant récit du siége, sous le titre de : « La très-célèbre, digne de mémoire et victorieuse prise de la ville de Grenade. — Escript à Grenade le dixiesme jour de janvier de mil CCCC XC II. » — Ce curieux petit volume in-12, d'une grande rareté, a été imprimé à Paris en 1492.

Les Rois Catholiques avaient décidé qu'une ville serait élevée sur l'emplacement même du camp, à une lieue environ de Grenade : au bout de trois mois, la ville était bâtie, et recevait le nom de *Santa-Fé*. La construction de Santa-Fé produisit un effet extraordinaire à Grenade, et jeta beaucoup de découragement parmi les défenseurs; la ville était toujours déchirée par des dissensions intérieures, et des symptômes d'insubordination commençaient à se manifester parmi la population; en outre, la famine se faisait cruellement sentir, car le nombre des habitants s'était considérablement accru, à la suite de l'émigration des Arabes chassés successivement par les Espagnols des différentes villes du royaume moresque.

La garnison de Grenade ne recevait ses vivres et ses renforts que des Alpujarras, la seule province qui ne fût pas encore soumise aux chrétiens; le marquis de Villena y fut envoyé avec l'ordre de ravager ce pays; il s'acquitta si bien de sa mission, qu'au bout de peu de temps quatre-vingts villes ou villages furent pillés et rasés. D'un autre côté, toutes les communications entre les Mores d'Afrique et ceux de Grenade avaient été interceptées, en sorte que ces derniers n'avaient plus de secours à espérer d'aucun côté.

Le roi de Grenade, voyant enfin que tout espoir de salut lui était enlevé, songea à faire des propositions de paix aux Espagnols; mais, comme le peuple espérait toujours recevoir des renforts d'Afrique, il fut décidé qu'on les ferait dans le plus grand secret. Les premières conférences eurent donc lieu dans la nuit, au village de Churriana, à une lieue de la ville, et les termes de la capitulation ayant été discutés et établis, elle fut ratifiée par les deux parties le 25 novembre 1491.

Les principaux articles accordaient aux habitants de Grenade le libre exercice du culte mahométan et la pratique de leurs cérémonies religieuses; — ils ne devaient être molestés en rien pour leurs usages nationaux, leur langage et leur costume; — les propriétés devaient être respectées, et les Espagnols s'engageaient à fournir des vaisseaux à ceux qui voudraient passer

en Afrique; — toutes les armes devaient être remises aux vainqueurs; quant à Abdallah, on lui assigna une ville et quelques places voisines dans les Alpujarras, avec trois mille vassaux et un revenu de six millions de maravédis.

Abdallah, ou Boabdil comme l'appellent les Espagnols, s'était engagé à remettre les clefs de la ville et des forts soixante jours après la date de la capitulation; mais les bruits de pourparlers avaient commencé à circuler parmi la population, et les conseillers de Boabdil, craignant une révolte, l'engagèrent à devancer l'époque fixée. Il fut en conséquence décidé que les Rois Catholiques feraient leur entrée dans Grenade le 2 janvier 1492. Dans la matinée de ce jour à jamais mémorable, tout le camp espagnol présentait l'aspect de la plus grande allégresse; le cardinal Gonzalez de Mendoza fut envoyé en avant, à la tête d'un fort détachement composé des troupes de sa maison et d'un corps de vétérans d'infanterie blanchis dans les batailles contre les Mores. Ces troupes prirent possession de la citadelle de l'Alhambra; Ferdinand et Isabelle se placèrent à quelque distance en arrière, près d'une mosquée arabe, consacrée depuis à saint Sébastien. Bientôt la grande croix d'argent portée par saint Ferdinand dans ses campagnes brilla au sommet de la Torre de la Vela, et les étendards de Castille flottèrent sur les hautes tours de l'Alhambra. A ce glorieux spectacle, le chœur de la chapelle royale entonna le *Te Deum*, et toute l'armée se prosterna à genoux.

Le 2 janvier de chaque année, Grenade est en fête pour célébrer l'anniversaire de l'entrée des Rois Catholiques. Il y a ce jour-là une foule énorme à l'Alhambra, et on peut y voir beaucoup d'habitants des montagnes voisines, dans leurs costumes les plus pittoresques. Les jeunes filles ne manquent pas de monter à la tour de la Vela, car, suivant une croyance très-ancienne, celles qui frappent un coup sur la cloche doivent être mariées dans l'année; on ajoute même que celles qui frappent très-fort auront un meilleur mari.... On peut imaginer facilement quel vacarme il y a ce jour-là au sommet de la tour. Sur un des piliers qui supportent la cloche, nous lûmes une inscription en espagnol sur une plaque de bronze, dont voici la traduction :

« Le deuxième jour de janvier 1492 de l'ère chrétienne, après sept cent soixante-dix-sept ans de domination arabe, la victoire étant déclarée, et cette ville étant livrée aux S. S. Rois Catholiques, on plaça sur cette tour, comme une des plus hautes de la forteresse, les trois étendards, insignes de l'armée castillane; et les saintes bannières étant arborées par le cardinal Gonzalez de Mendoza et par don Gutierre de Cardenas, le comte de Tendilla agita l'étendard royal, tandis que les rois d'armes disaient à haute voix : *Granada ganada* (Grenade gagnée) par les illustres rois de Castille don Fernando et doña Isabel. »

La reddition de Grenade excita une sensation immense, comme, peu de temps auparavant, la prise de Constantinople. A Rome, la chute de la cité moresque fut célébrée par une messe solennelle, par des processions et des fêtes publiques. A Naples, on représenta à cette occasion une pièce allégorique dans laquelle la Foi, l'Allégresse et Mahomet remplissaient les principaux rôles. Les Mores d'Afrique apprirent avec consternation la triste fin du royaume de Boabdil; pendant plusieurs années, ils continuèrent à prier tous les vendredis dans les mosquées pour que Dieu rendît Grenade aux musulmans; et aujourd'hui encore, lorsqu'ils voient un des leurs mélancolique et pensif, ils disent : *Il pense à Grenade!*

Il ne nous reste que peu à voir avant d'entrer dans le palais des rois mores. L'église de Santa-Maria de la Alhambra, bâtie vers la fin du seizième siècle, n'a rien qui puisse nous arrêter, et nous en dirions autant de l'ancien couvent des moines franciscains, si leur église n'avait reçu, le 18 septembre 1504, la dépouille mortelle d'Isabelle la Catholique, qui resta là jusqu'à ce qu'elle fût transportée dans la cathédrale de Grenade, après la mort de son époux.

Ces églises et bien d'autres constructions occupent la place de divers édifices moresques, de la grande Mezquita, du harem; l'aspect primitif est bien changé, hélas! et si un des rois de

Grenade revenait, il pourrait demander à Abenamar, *Moro de la Morería*, comme on lui demandait dans le célèbre *Romance morisco :*

> Quelles sont ces hautes forteresses
> Qui brillent devant moi?
> — C'était l'Alhambra, seigneur,
> Et cet autre, la mosquée,
> Et ici étaient les Alixares,
> Travaillés à merveille ;
> Le More qui les orna
> Gagnait cent doublons par jour ;
> Cet autre, c'est le Généralife,
> Jardin qui n'a pas son pareil;
> Et cet autre, les Tours Vermeilles,
> Château de grande valeur.

Dans cette antique acropole de Grenade, il n'est pas une pierre, pour ainsi dire, qui n'ait sa légende, et qui ne rappelle un événement chanté dans quelque *romance morisco*.

Nous allons pénétrer dans le palais proprement dit, en suivant une étroite ruelle percée dans un coin obscur; arrivés en face d'une petite porte moderne de l'aspect le plus vulgaire, nous sonnons; un gardien coiffé du sombrero andalou vient nous ouvrir; nous le suivons, et le spectacle le plus magnifique éblouit nos yeux; nous sommes dans l'Alhambra.

III

La première cour s'appelle le *Patio de la Alberca*, ou du Réservoir. De chaque côté du bassin s'élève une haie de myrtes épais et touffus, qui ont fait donner aussi à cette entrée de l'Alhambra le nom de *Patio de los Arrayanes*.

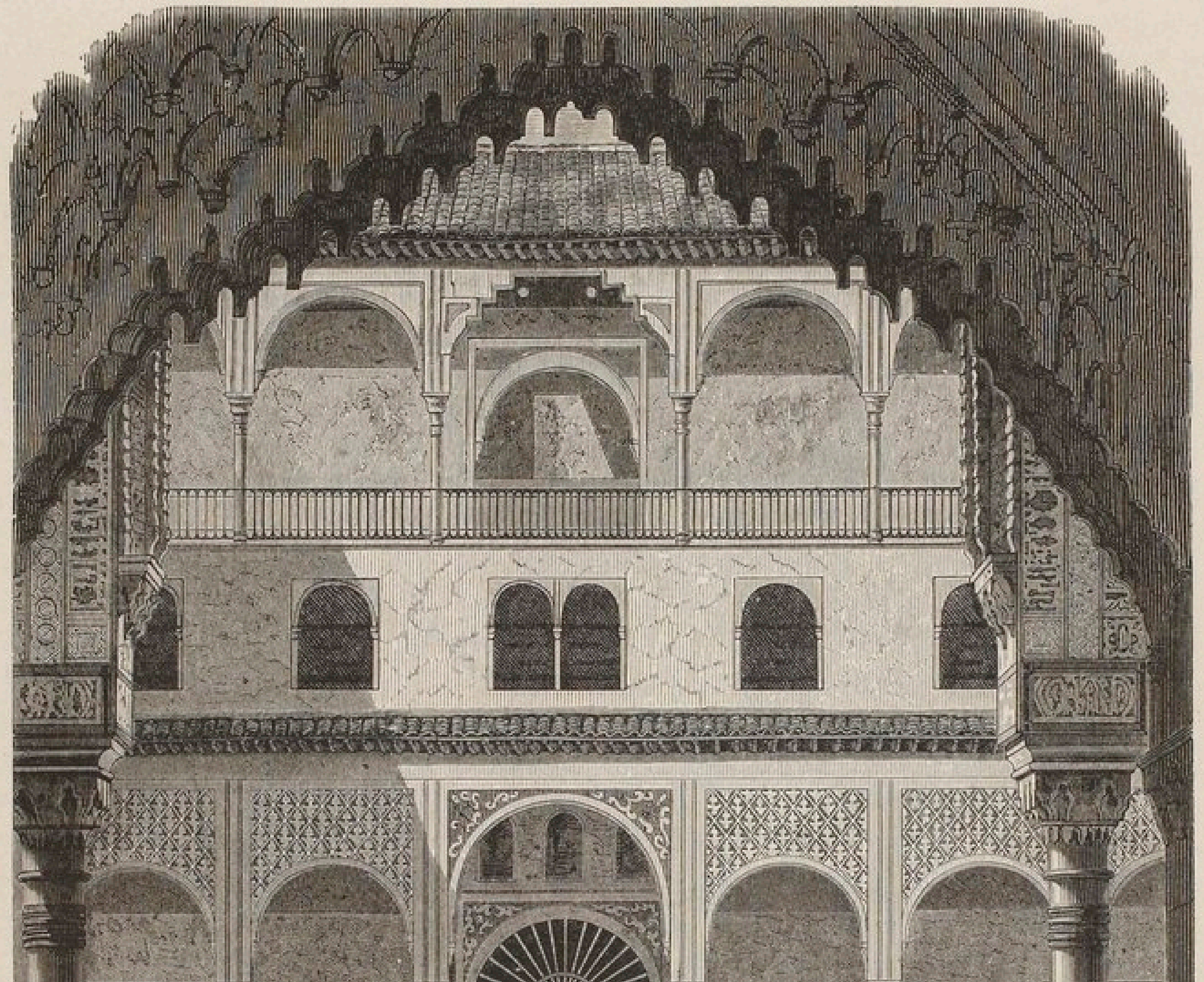
Il serait difficile de donner une idée de l'extrême élégance de ce *patio*, le plus grand et en même temps un des mieux ornés de l'Alhambra : à chaque extrémité de la pièce d'eau s'élève une galerie ; les arceaux sont supportés par de légères colonnes de marbre blanc de *Macael*, dont la forme élancée se reflète dans l'eau, calme et unie comme la surface d'un miroir. Les ornements des murs sont d'une délicatesse extraordinaire et beaucoup mieux conservés que ceux des autres pièces ; entre les fenêtres et aux angles on voit l'écusson des rois de Grenade, où se lit la devise arabe si connue : *Wa la ghalib illa Allah!* (Et Dieu seul est vainqueur!) Citons encore parmi les inscriptions qui ornent le *patio*, ces vers d'un poëte arabe :

« Je suis comme la parure d'une fiancée douée de toutes les beautés et de toutes les perfections ;

« Regarde plutôt ce vase, et tu comprendras toute la vérité de mon assertion. »

A gauche, se trouve la salle où était relégué autrefois, avec des débris sans valeur, le vase de l'Alhambra. Est-ce à ce vase que font allusion les vers qu'on vient de lire? Le bassin était autrefois entouré d'une riche balustrade moresque, qui existait intacte au commencement de ce siècle ; c'est encore le gouverneur Bucarelli, ce grand dévastateur de l'Alhambra, qui la fit enlever à cette époque, et la vendit ensuite. A l'époque des Mores, le Patio de la Alberca occupait le centre de l'Alhambra ; à droite, s'élevait la grande porte d'entrée, qui fut démolie du temps de Charles-Quint, ainsi que toute la partie composant le palais d'hiver, pour faire place à la lourde construction dont nous avons parlé.

Avant de pénétrer dans les autres salles, faisons quelques observations sur les procédés employés par les Mores pour les ornements qui couvrent les murs du palais. Malgré leur légèreté et une délicatesse infinie dans les détails, leur solidité est extrême, et cependant ils sont tout simplement en plâtre durci, ou en stuc, dans le genre du *gesso duro* dont les Italiens du quinzième



PATIO DE LOS ARRAYANES (COUR DES MYRTES) (page 170)

siècle se servaient pour mouler leurs madones en bas-relief. Le marbre a été peu employé dans l'Alhambra, si ce n'est pour les colonnes et les chapiteaux, pour quelques fontaines et salles de bains, et pour de grandes dalles de pavage. Si nous en croyons un voyageur italien qui visita Grenade peu de temps après la chute de la ville, Andrea Navagiero, certains monuments étaient ornés d'ivoire : *I lavori parte son di gesso, con oro assai, e parte di avorio e oro accompagnato;* — « ces travaux sont partie en plâtre, avec de riches dorures, et partie en ivoire accompagné d'or. »

Le même auteur nous apprend que, de son temps, le patio était déjà planté de myrtes, et qu'on y voyait aussi quelques orangers : « *Da un canto all'altro del canale vi è una spallera di mirto bellissima, e alquanti pe di naranci.* » A droite, se trouve le *Cuarto de la Sultana*, autrefois une des plus belles salles de l'Alhambra. De là nous passerons à la célèbre cour des Lions, une des merveilles de l'architecture moresque.

Le *Patio de los Leones* est bien loin d'avoir les grandes dimensions qu'on pourrait croire, et que lui donnent ordinairement les gravures de keepsakes : c'est un parallélogramme d'une centaine de pieds sur cinquante, entouré d'une galerie couverte, avec de petits pavillons à chaque extrémité. La galerie est supportée par cent vingt-huit colonnes de marbre blanc, que surmontent des arceaux d'un fini et d'une délicatesse de travail extraordinaires ; les soubassements, en mosaïque de faïence de couleurs variées, ont été restaurés de manière à conserver leur aspect primitif. Les chapiteaux, qui offrent tous les mêmes contours, paraissent uniformes au premier abord ; mais si on les examine avec attention, on s'apercevra facilement que les dessins, arabesques et inscriptions fouillés dans le marbre sont de la plus grande variété. Ces chapiteaux étaient autrefois peints et dorés ; ceux qui ont conservé leurs couleurs primitives font voir que les arabesques étaient peintes en bleu et les fonds en rouge ; les inscriptions étaient en or, ainsi qu'une partie des ornements. L'or dont on se servait venait d'Afrique, et on le battait en feuilles minces à Grenade.

On remarque une légère irrégularité dans la disposition des colonnes, tantôt accouplées deux par deux, tantôt isolées : irrégularité d'un effet charmant, qui a été calculée sans aucun doute pour rompre la monotonie. Ces colonnes étaient autrefois entièrement dorées ; après la prise de Grenade, au lieu de les réparer, on trouva beaucoup plus simple et surtout plus productif de gratter les ornements pour enlever l'or. Les inscriptions sont prodiguées partout, et célèbrent les louanges de Dieu ; sur la bande qui entoure le tympan de l'arc principal, on en remarque une en caractères cursifs d'une élégance extrême, qui contient des souhaits de bonheur pour le sultan : « Puissent un pouvoir éternel et une gloire impérissable être le partage du maître de ce palais ! » Cette inscription rappelle l'usage, très-ancien chez les Orientaux, de tracer sur la plupart des objets usuels des souhaits de bonheur pour le propriétaire.

Au centre du patio s'élève la fontaine des Lions (*la Taza de los Leones*), grande vasque dodécagonale de marbre blanc, surmontée d'une autre plus petite, de forme ronde, toutes deux ornées d'inscriptions et d'arabesques en relief. La vasque inférieure est supportée par douze lions, également en marbre blanc ; ces lions sont en réalité des animaux fantastiques ; les artistes mores, habitués à obéir à leur fantaisie, ne se sont jamais exercés à imiter la nature avec fidélité : la tête de ces lions, puisqu'il faut les appeler ainsi, est grossièrement équarrie et du dessin le plus primitif ; un trou rond figure la gueule ouverte, par laquelle s'échappe l'eau qui retombe dans la vasque ; la crinière est figurée par quelques rayures parallèles, et quatre supports carrés représentent les pattes. Malgré cette naïveté, qui va jusqu'à la barbarie, ces monstres ont un très-grand caractère décoratif qui vous saisit et vous charme, et nous avons vu peu de fontaines dont l'ensemble soit d'un effet aussi heureux. Les inscriptions qui ornent la fontaine sont d'une poésie charmante :

. . . .

« Vois cette masse de perles scintiller de toutes parts, et lancer dans les airs ses globules prismatiques,

« Qui retombent en un cercle d'écume argentée, et s'écoulent ensuite parmi d'autres joyaux surpassant tout en beauté, comme ils surpassent le marbre même en blancheur et en transparence. »

« En regardant ce bassin, on croirait voir une solide masse de glace d'où l'eau s'écoule, et pourtant il est impossible de dire laquelle des deux est liquide. »

« Ne vois-tu pas comme l'onde coule à la surface, malgré le courant inférieur qui s'efforce d'en arrêter le progrès,

« Comme une amante dont les paupières sont pleines de larmes et qui les retient, craignant un délateur ? »

« Car, en vérité, qu'est cette fontaine, sinon un nuage bienfaisant qui verse sur les lions ses abondantes eaux ? »

« Telles sont les mains du calife quand, dès le matin, il se lève pour répartir de nombreuses récompenses entre les mains des soldats, les lions de la guerre. »

« O toi qui contemples ces lions rampants, sois sans crainte ! la vie leur manque et ils ne peuvent montrer leur furie. »

. . . .

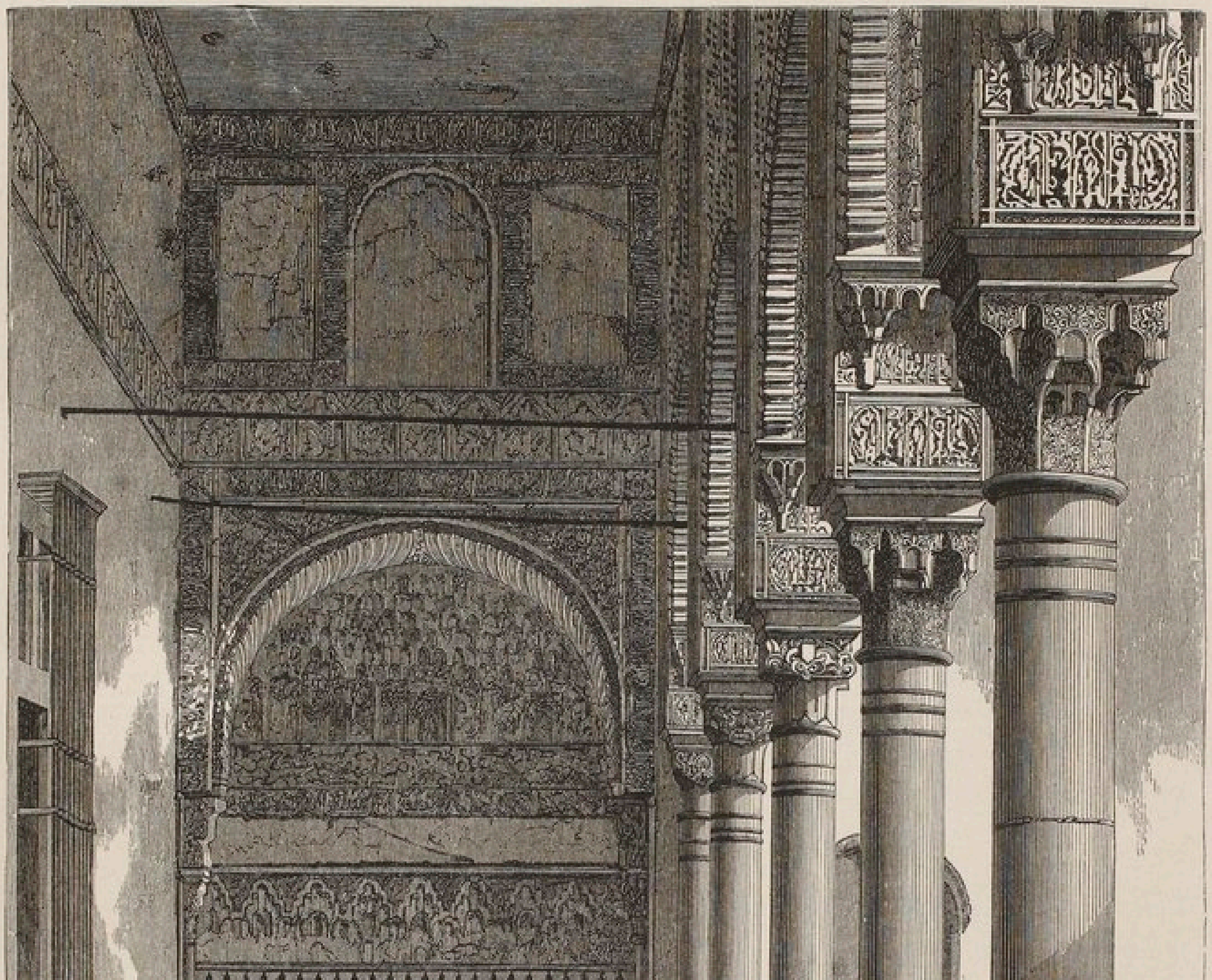
Rien ne saurait donner une meilleure idée de la vie voluptueuse des Mores que cette cour des Lions : on se représentera le roi de Grenade entouré de ses femmes favorites et de ses courtisans, assis, à l'ombre des palmiers et des orangers, sur des tapis persans ou sur des coussins de cette belle soie qui se fabriquait à Grenade et à Almeria ; les poëtes récitaient des vers, ou les musiciens jouaient, sur le *laud* et la *dulçayna*, des *zambras* et des *leylas* moresques, dont le son se mêlait au murmure des eaux tombant de la fontaine dans les rigoles de marbre.

Lorsque Andrea Navagiero visita l'Alhambra, en 1524, le Patio de los Leones fit une vive impression sur l'ambassadeur, habitué cependant aux merveilles de Venise ; après avoir manifesté son admiration, il ajoute ce détail : « Les lions sont faits de telle sorte, que lorsqu'il n'y a pas d'eau, si on prononce même à très-basse voix une parole à la bouche de l'un desdits lions, ceux qui placent leur oreille à la bouche des autres lions entendent la voix très-distinctement. »

IV

Lorsque vous visiterez la cour des Lions, le guide ne manquera pas de vous faire remarquer des taches rougeâtres au fond du bassin et sur les larges dalles qui forment le pavage : c'est le sang des Abencerrages, que le marbre a bu, et qu'il conserve depuis quatre cents ans pour accuser chaque jour de lâches assassins. Il est vrai que les sceptiques vous diront que ces taches ne sont autre chose qu'une teinte que le temps dépose à la longue sur le marbre blanc, et qu'il n'est pas vrai que les Zégris attirèrent les Abencerrages dans un guet-apens ; d'autres iront même plus loin, prétendant que ces deux tribus de Grenade n'ont jamais existé, si ce n'est dans l'imagination des romanciers.

Empressons-nous d'affirmer à ceux qui ne croient à rien que les Zégris et les Abencerrages ont bien et dûment existé ; d'anciens historiens arabes et espagnols très-sérieux en font mention. Rien ne nous empêche donc de croire que les taches en question soient véritablement du sang, et on peut croire à ce sang comme à celui de saint Janvier. Les Abencerrages et les Zégris étaient deux familles nobles de Grenade qui se haïssaient mortellement : les premiers, si souvent chantés par les *romances* moresques, et dont le nom arabe était Beni-Serraj, descendaient d'un vizir du roi de



GALERIE DU PATIO DE LOS ABRAYANES (page 170).

Cordoue. Lors de la prise de cette ville par les chrétiens, en 1235, ils se réfugièrent à Grenade, et leur famille s'accrut à tel point que, vers la fin du quinzième siècle, elle comptait plus de cinq cents membres. Quant aux Zégris, ils étaient originaires d'Aragon. Quand les Espagnols s'emparèrent de ce pays, ils se retirèrent à Grenade, où on leur donna le nom patronymique de Tsegrium (pluriel de Tsegri), c'est-à-dire habitants de Tseghr ou Tsagher, nom sous lequel les Arabes connaissaient l'Aragon. La haine des deux tribus s'accrut encore à l'occasion de la rivalité des deux femmes d'Abdallah. L'une, nommée Ayesha, était sa cousine ; l'autre, de naissance espagnole, était surnommée Zoraya, c'est-à-dire étoile du soir ; son nom était Isabel de Solis, et elle était fille d'un gouverneur de Martos ; à la prise de cette ville par les Mores, elle fut amenée captive à Grenade, et comme elle était de la plus merveilleuse beauté, on la destina au harem du roi, qui ne tarda pas à ressentir pour elle un très-vif attachement. Ayesha, qui détestait sa rivale, craignit que le roi ne prît un successeur parmi les fils de Zoraya au préjudice de ses propres enfants, et intrigua secrètement contre elle. Deux partis se formèrent bientôt : les Abencerrages embrassèrent la cause de Zoraya, les Zégris se déclarèrent pour Ayesha, et bientôt la ville et l'Alhambra devinrent le théâtre de querelles sanglantes qui devaient affaiblir le royaume et amener sa chute prochaine.

Les Zégris, dont la tribu des Gomélès avait embrassé la cause, imaginèrent, pour perdre Zoraya, de l'accuser d'adultère avec un des Abencerrages, et un jour un Zégri osa s'écrier devant le roi : « Vive Allah ! tous les Abencerrages doivent mourir, et la reine doit périr par le feu ! »

Un des Gomélès, qui était présent, fit observer qu'on ne devait pas toucher à la reine, car elle avait des défenseurs trop nombreux.

« Tu sais, ajouta-t-il en s'adressant au roi, qu'Halbinhamad convoquera tous les siens, et qu'il sera suivi des Alabezes, des Vanegas et des Gazules, qui sont tous la fleur de Grenade. Mais voici ce que tu dois faire pour te venger : appelle un jour tous les Abencerrages à l'Alhambra, en ayant soin de les faire venir un à un, et dans le plus grand secret ; vingt ou trente Zégris, dévoués et sûrs, se tiendront près de toi, armés jusqu'aux dents, et à mesure qu'un des Abencerrages entrera, il sera saisi et égorgé. Et quand il n'en restera plus un seul, si leurs amis veulent les venger, tu auras pour toi les Gomélès, les Zégris et les Maças, qui sont forts et nombreux. » Le roi finit par consentir ; sur quoi Ginès Perez, qui raconte cette dramatique histoire, s'écrie : O Grenade infortunée, quels malheurs t'attendent ! Tu ne pourras te relever de ta chute, ni recouvrer ta grandeur et ta richesse. »

Le roi ne put dormir de toute la nuit : « Malheureux Abdilli, roi de Grenade, s'écriait-il, tu es sur le point de te perdre, toi et ton royaume. » Le jour arrivé, il se rendit dans une salle de l'Alhambra où l'attendaient beaucoup de seigneurs Zégris, Gomélès et Maças ; tous se levèrent de leurs siéges, et saluèrent le roi, en lui souhaitant une heureuse journée. A ce moment, entra un écuyer qui apprit au roi que Muça et d'autres Abencerrages étaient arrivés pendant la nuit de la Vega, où ils avaient combattu les chrétiens avec succès, et qu'ils rapportaient deux drapeaux espagnols, et plus de trente têtes.

Le roi parut se réjouir de cette nouvelle ; mais d'autres pensées le préoccupaient, et ayant appelé à part un des Zégris, il lui ordonna de faire venir dans la cour des Lions trente des siens bien armés, et un bourreau avec tout ce qu'il fallait pour ce qui avait été convenu. Le Zégri sortit et exécuta ponctuellement les ordres du roi, qui se rendit à la cour des Lions, où il trouva trente cavaliers bien armés, et avec eux le bourreau. Aussitôt il ordonna à son page d'appeler Abencarrax, son alguacil mayor, qui devait être la première victime ; au moment où il entra dans la cour des Lions, les conjurés se saisirent de lui sans qu'il pût faire aucune résistance, et lui tranchèrent la tête au-dessus d'un grand bassin de marbre. Ensuite fut appelé Halbinhamad, celui qui était accusé d'adultère avec la reine, et il partagea le même sort. Trente-

quatre seigneurs Abencerrages, la fleur de la noblesse de Grenade, furent ainsi égorgés un à un, sans qu'on entendît le moindre bruit. Les Abencerrages avaient toujours traité les chrétiens avec humanité, et on assure que plusieurs d'entre eux déclarèrent au moment suprême qu'ils mouraient chrétiens.

Les autres durent la vie à la présence d'esprit d'un petit page qui entra, sans qu'on fît attention à lui, au moment même où son maître était égorgé; frappé d'épouvante en voyant tant de cadavres, il put cependant s'échapper par une porte secrète, au moment où on faisait entrer un autre Abencerrage. A peine sorti de l'enceinte de l'Alhambra, il aperçut, près de la fontaine, les seigneurs Malique Alabez et Abenamar, qui se rendaient au palais, où le roi les avait appelés comme les autres :

« Ah! seigneurs, leur dit le page en pleurant, par Allah! n'allez pas plus loin, si vous ne voulez mourir assassinés!

— Que veux-tu dire? répondit Alabez.

— Sachez, seigneur, que dans la cour des Lions on a massacré un grand nombre d'Abencerrages, parmi lesquels mon malheureux maître, que j'ai vu décapiter; Dieu a permis qu'on ne fît pas attention à moi, et j'ai pu m'échapper furtivement. Par Mahomet, seigneurs, soyez en garde contre la trahison! »

Les trois cavaliers mores restèrent pétrifiés, se regardant et ne sachant s'ils devaient croire le page. Enfin ils redescendirent, et au moment où ils allaient entrer dans la rue de los Gomélès, ils rencontrèrent le capitaine Muça accompagné d'une vingtaine de cavaliers Abencerrages : c'étaient ceux qui avaient été combattre les chrétiens dans la Vega, et ils venaient trouver le roi pour lui rendre compte du combat.

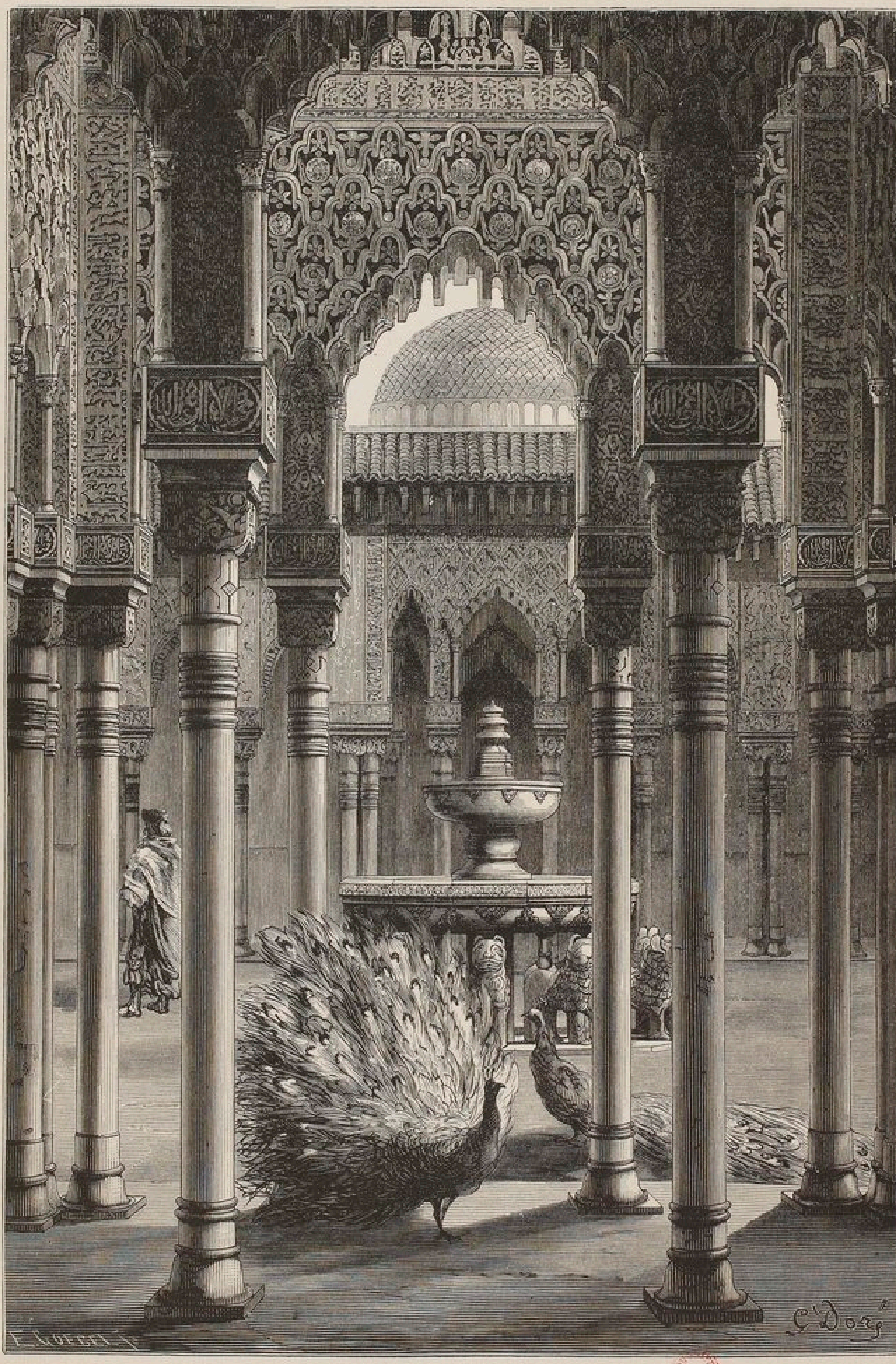
« Seigneurs, leur dit Alabez aussitôt qu'il les aperçut, un grand complot a été tramé contre nous; » et il leur raconta ce qui se passait.

Ils se rendirent tous à la place de Bibrambla, et Muça, qui était capitaine général des hommes de guerre, fit sonner les trompettes pour appeler ses partisans à la vengeance. Bientôt l'Alhambra fut assailli; les portes massives, qui résistaient aux coups, furent brûlées; les Abencerrages entrèrent dans le palais comme des lions furieux, et se précipitèrent sur les traîtres : plus de cinq cents Zégris, Gomélès et Maças périrent sous leurs poignards : pas un seul ne fut épargné.

Un *romance* ou complainte populaire, qu'on chanta longtemps à Grenade, rappelle le souvenir du massacre des Abencerrages :

. . . .
Dans les tours de l'Alhambra
S'élevait une grande rumeur,
Et dans la ville de Grenade
Grande était la désolation,
Parce que, sans raison, le roi
Ordonna d'égorger un jour
Trente-six Abencerrages
Nobles et de grande valeur,
Que les Zégris et les Gomélès
Accusaient de trahison.

Nous allons quitter ce merveilleux Patio de los Leones, si riche en poétiques légendes; quelques-unes des plus belles salles de l'Alhambra s'ouvrent sous ses portiques, notamment la *Sala de Justicia*, celle *de las Dos Hermanas* (des Deux Sœurs), et celle des *Abencerrages;* c'est dans cette dernière que nous allons pénétrer, et nous y retrouverons encore le souvenir du dramatique événement que nous venons de raconter.



PATIO DE LOS LEONES (COUR DES LIONS) (page 173).

V

La salle des Abencerrages est une des plus belles de l'Alhambra, sinon une des plus grandes : la voûte en forme de *media naranja* — de moitié d'orange — suivant l'expression espagnole, est d'un travail merveilleux : des milliers de pendentifs, d'une variété infinie, se détachent de la voûte, et s'y suspendent comme autant de stalactites. On ne pourrait mieux comparer ces étonnants plafonds moresques qu'aux alvéoles innombrables d'une ruche. Rien n'est plus curieux que leur construction d'une symétrie parfaite malgré une apparence d'irrégularité : ces pendentifs sont formés par la combinaison de sept prismes différents, surmontés de courbes tantôt en plein cintre, tantôt en ogive. On est étonné de l'effet extraordinaire que les architectes mores savaient obtenir avec des éléments d'une si grande simplicité.

Des taches couleur de rouille se voient sur le rebord d'un grand bassin qui occupe le centre de la salle, et on assure qu'elles viennent du sang de plusieurs Abencerrages qui auraient été égorgés au-dessus de ce bassin, en même temps que les têtes de leurs frères tombaient dans celui de la fontaine des Lions. Le P. Echeverria, qui nous a raconté avec un si grand sérieux l'histoire du *Cheval décapité* et du *Fantôme velu*, plaisante agréablement les visiteurs naïfs et sensibles qui, de son temps, s'apitoyaient sur le sort des victimes. « Il vient ici, dit le chanoine de Grenade, des hommes et des femmes qui visitent l'Alhambra, et, arrivés à la salle des Abencerrages, ils regardent avec attention le sol, et fixent leurs yeux sur le bassin ; ils croient voir les ombres de ces malheureux seigneurs se dessiner sur les murs, leurs corps traînés sur les dalles, et ils voient même sur le bassin les taches de leur sang innocent; les hommes demandent vengeance au ciel contre une pareille injustice, et les femmes pleurent amèrement le malheureux sort des victimes, se répandant en malédictions contre le roi impie, tandis que d'autres bénissent mille fois le petit page qui alla porter la nouvelle du massacre à ceux qui n'étaient pas encore venus au fatal rendez-vous. » Et, ajoute le P. Echeverria, tout cela n'est que mensonge et fausseté, — *todo es mentira, falso todo*. Cela n'empêche pas le brave chanoine de nous raconter, quelques pages plus loin, que les ombres des Abencerrages reviennent chaque nuit dans la cour des Lions et dans la salle où plusieurs d'entre eux périrent : ces revenants font entendre, à l'heure de minuit, un lugubre murmure, « aussi fort que le bruit qu'on entend dans la cour de la Cancilleria les jours d'audience, quand il y a une grande foule ; et ce murmure est produit par la voix de ces pauvres chevaliers traîtreusement égorgés, qui viennent, avec beaucoup d'autres membres de la même tribu, demander justice de la mort cruelle qu'on leur a fait souffrir. Un prêtre qui venait de dire la messe à l'église de San-Cecilio m'a assuré à plusieurs reprises, en mettant la main sur son cœur, que rien n'était plus vrai que tout cela. »

C'est dans la salle des Abencerrages que se trouvaient les belles portes en bois dont nous avons parlé. Rien n'est plus curieux que le travail de ces portes moresques ; elles sont composées d'une infinité de petits morceaux de bois résineux, ordinairement en forme de losange, et qui s'emboîtent parfaitement ensemble, de manière à former un tout très-solide. Nous avons vu des portes presque semblables, provenant d'une ancienne mosquée du Caire, et ornées de sculptures d'ivoire.

En face de la salle des Abencerrages se trouve celle de *las Dos Hermanas* — des Deux Sœurs — où nous nous rendrons en traversant de nouveau la cour des Lions. La *Sala de las Dos Hermanas* doit son nom, à ce qu'on assure, à deux larges dalles de marbre blanc qui se font remarquer, non-seulement par leur dimension, mais par leur couleur et leur forme, d'une égalité si parfaite, qu'on les a appelées *les Deux Sœurs*. Cette salle faisait autrefois partie des appartements particuliers des rois de Grenade ; de chaque côté on remarque deux alcôves qui ont dû être destinées à recevoir des lits, et qui sont ornées des plus riches arabesques et d'inscriptions à la louange

du sultan Abou-'l-Hadjadj. Au milieu de la salle se trouve un bassin de marbre, comme dans celle des Abencerrages; du reste, ces deux salles offrent entre elles une assez grande ressemblance quant à la disposition; seulement la première l'emporte pour l'élégance de ses ornements et pour la richesse de sa voûte ou *media naranja*. Voici quelques-unes des inscriptions qu'on y remarque; elles offrent un intérêt particulier, en ce sens qu'elles se rapportent à la décoration de la salle même :

« Observe attentivement mon élégance : elle te fournira un utile commentaire sur l'art de la décoration.

« Regarde cette merveilleuse coupole ! A la vue de ses admirables proportions, toutes les autres coupoles pâlissent et disparaissent.

« Vois aussi ce portique, qui contient des beautés de toutes sortes.

« En vérité, ce palais n'aurait pas d'autres ornements, qu'il surpasserait encore en splendeur les hautes régions du firmament !

« Voici des colonnes ornées de toutes les perfections, et dont la beauté est devenue proverbiale.

« Lorsqu'elles sont frappées par les premiers rayons du soleil levant, elles ressemblent à autant de blocs de perles. »

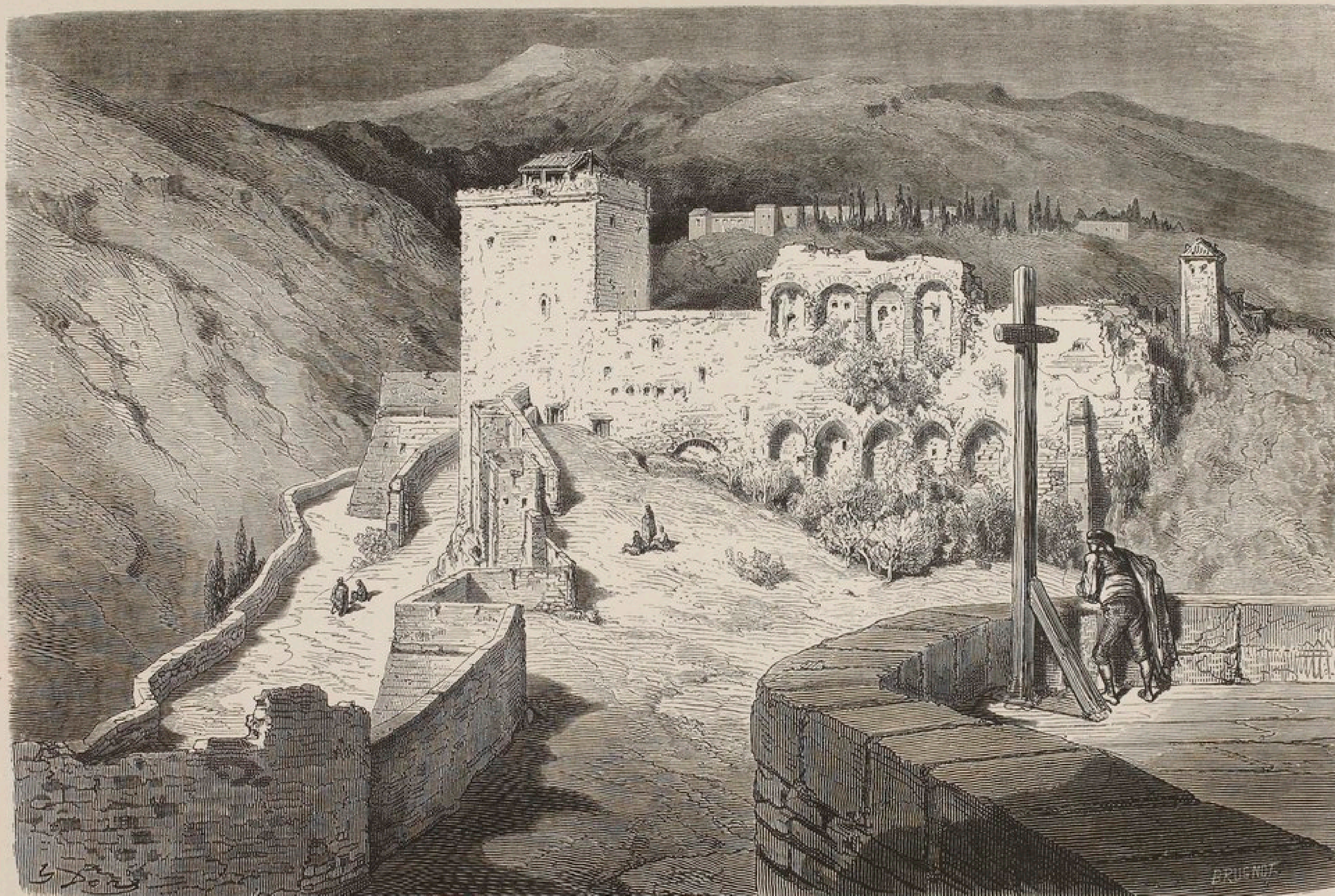
La salle des Deux Sœurs contient encore d'autres inscriptions, dont une partie a été cachée par des piliers de bois que l'ayuntamiento de Grenade fit dresser aux quatre angles, dans sa barbare tentative pour décorer cette pièce, à l'occasion d'une visite que l'infant don Francisco de Paula fit à l'Alhambra, en 1832. Précédemment on y avait établi un atelier, et plus anciennement encore on y avait exécuté de maladroites restaurations, lorsque cette pièce fut habitée par Isabelle la Catholique, et par Éléonore de Portugal, femme de Charles-Quint. La voûte, en *artesonado* ou stalactites, est d'un travail très-compliqué, et on assure qu'elle se compose de près de cinq mille morceaux ajustés ensemble.

Les salles que nous venons de visiter ne sont rien, malgré leur élégance et leur richesse, en comparaison de celle des Ambassadeurs, qu'on peut appeler la merveille et le chef-d'œuvre du palais des Mores ; nous nous rencontrâmes, pendant notre séjour à Grenade, avec un original qui ne voulut jamais visiter les autres pièces de l'Alhambra, prétendant que celle-ci résumait toutes les beautés possibles, et qu'il était parfaitement inutile, après avoir vu la pièce capitale, de perdre son temps à des objets secondaires. Cet étrange sophiste avait tort assurément ; mais si quelque chose pouvait donner à son obstination une apparence de raison, ce serait l'aspect majestueux et la rare perfection de la pièce qui faisait l'objet de son admiration exclusive.

VI

La *Sala de los Embajadores* occupe tout l'intérieur de la *Torre de Comarès*, la plus vaste et la plus importante des tours de l'Alhambra; on traverse, avant d'y pénétrer, une espèce de galerie ou d'antichambre (*antesala*) plus longue que large, appelée la *Sala de la Barca*, nom qui lui vient, dit-on, de sa forme allongée, ou, ce qui est plus probable, du mot arabe *barkah*, souvent répété, et qui signifie bénédiction. De chaque côté de la porte d'entrée sont percées, dans l'intérieur de l'arcade, deux petites niches en marbre blanc ornées des sculptures les plus délicates et du meilleur style, qui rappellent celles qu'on voit dans la mosquée de Cordoue ; ces niches étaient, dit-on, destinées à recevoir les sandales des visiteurs qui les déposaient en signe de respect avant d'entrer, comme on fait encore aujourd'hui en Orient à la porte des mosquées.

La salle des Ambassadeurs mesure environ quarante pieds sur chaque face, et soixante-dix de hauteur, depuis le sol jusqu'à la media naranja, dimensions très-considérables, eu égard à



LAS TORRES BERMEJAS ET LE GÉNÉRALIFE (page 186).

celles des autres pièces. Cette media naranja est faite d'un bois résineux de la famille des cèdres ou des mélèzes, que les Espagnols appellent *alerce*, mot qui, soit dit en passant, a été pris assez plaisamment pour un nom d'artiste par l'auteur d'un guide en Espagne, qui attribue le plafond à *Alerce*. Les innombrables morceaux de bois qui composent la coupole s'enchevêtrent les uns dans les autres avec une variété infinie, qui défie toute description. Ce genre de travail, d'une complication extrême, s'appelle, en espagnol, *artesonado*. Tout cela est peint en bleu, rouge et vert, et rehaussé de dorures auxquelles le temps a donné un ton des plus chauds.

Quant aux murailles, c'est toujours le même luxe d'arabesques en stuc, exécutées avec très-peu de relief et avec la délicatesse de la dentelle, au moyen du moulage ; de manière qu'avec quelques éléments très-simples qui se reproduisent et se combinent entre eux, les dessins se développent et se compliquent à l'infini. On assure qu'au seizième siècle la salle des Ambassadeurs fut restaurée sous la direction de Berruguete, le célèbre sculpteur et architecte ; on prétend même qu'il se servit, pour mouler les arabesques en stuc, d'anciens moules moresques en bois, retrouvés à l'Alhambra.

A la hauteur de cinq ou six pieds au-dessus du sol, les arabesques font place aux *azulejos*, ces carreaux de faïence vernissée dont nous avons déjà parlé, et dont le nom, qui signifie *bleu* en arabe, vient probablement de ce que les premiers qu'on fit étaient de cette couleur. Ces azulejos sont de formes et de couleurs variées : tantôt ils offrent une teinte plate — ordinairement en bleu, vert, jaune orange ou violet — et forment, par la juxtaposition, les combinaisons les plus variées, où la symétrie n'exclut pas le caprice ; tantôt chaque carreau présente un dessin avec différentes couleurs qui sont séparées entre elles par des traits en relief ; quelquefois, dans ces derniers, la couleur brune est introduite parmi les ornements, comme, par exemple, dans les azulejos sur lesquels on voit l'écusson contenant les armoiries des rois de Grenade, avec la devise : « Il n'y a d'autre vainqueur que Dieu. » Ceux-là sont les plus beaux et aussi les plus rares ; presque tous ceux qui restaient ont été enlevés, et c'est à peine si on en voit encore quelques-uns.

Nous ajouterons ici une observation : c'est que les azulejos sont toujours en *faïence*, et non pas en *porcelaine*, comme on l'a imprimé plus d'une fois ; il faut en dire autant du beau vase de l'Alhambra, qu'on a donné aussi comme une porcelaine, bien qu'il soit antérieur de plusieurs siècles à la fabrication de ce genre de poterie en Europe.

La salle des Ambassadeurs était, comme l'indique son nom, la pièce d'honneur du palais, celle où avaient lieu les réceptions solennelles ; c'est là que les rois de Grenade recevaient les envoyés des princes africains, porteurs quelquefois de présents perfides, témoin la tunique empoisonnée, offerte par Ahmed, roi de Fez, à Yousouf II, qui mourut, dit-on, peu de temps après l'avoir portée ; c'est là que le sultan Aboul-Hasen faisait, à l'époque de la splendeur de Grenade, cette fière réponse à l'envoyé du roi de Castille, qui exigeait un tribut en argent : « Allez dire à votre maître que dans mon hôtel des Monnaies on ne frappe pour lui que des fers de lance ! »

Plus d'une fois aussi, ces murs si élégants furent témoins de drames sanglants : Mohammed-Ibn-Ismaël ayant, dans une cérémonie publique, essuyé une insulte de son souverain, qui lui reprochait de s'être conduit lâchement dans une attaque contre les chrétiens, jura de s'en venger, et le frappa d'un coup de poignard, ainsi que son grand vizir.

Si la salle des Ambassadeurs fut le théâtre de ces événements dramatiques, quelquefois aussi des scènes charmantes venaient l'égayer : c'était la belle Galiana qui achevait, de ses doigts délicats, une riche broderie d'or et d'argent, émaillée de perles, de rubis et d'émeraudes, merveille destinée au vaillant More qui rompait en sa faveur des lances dans les tournois. La pièce des Ambassadeurs reçoit le jour par trois fenêtres surmontées d'un double cintre ; l'épaisseur des murs de la tour est telle, que ces embrasures forment comme autant d'alcôves de près de dix pieds de profondeur. De la fenêtre qui fait face à la porte d'entrée, la vue est splendide : on domine, à

vol d'oiseau, une colline surchargée de la végétation la plus luxuriante, au pied de laquelle coule le Darro.

Revenant sur nos pas, nous suivrons une longue galerie construite après la conquête, et qui vient aboutir à un petit pavillon qu'on appelle *Tocador de la Reina* ou *Peinador de la Reina*, deux noms qui signifient cabinet de toilette de la reine. Cette petite pièce paraît avoir été reconstruite à l'époque de Charles-Quint; elle n'a plus rien de moresque : les quatre murs sont décorés de fresques dans le goût italien de la première moitié du seizième siècle, représentant des *grotesques* ou arabesques dans le style de Jean d'Udine et de Battista Franco. Ces fresques, d'un style excellent, ont malheureusement beaucoup souffert, et sont couvertes de noms propres et de toutes sortes d'impertinences, gravées sur la peinture par plusieurs générations de visiteurs de tous les pays. Les peintures de la voûte, moins exposées, sont un peu mieux conservées; elles représentent des médaillons avec bustes, fleuves, métamorphoses et autres sujets mythologiques. A travers les légères colonnes de marbre blanc qui supportent la toiture, la vue s'étend sur un des plus merveilleux panoramas qu'il y ait au monde : on aperçoit, quand on se penche en dehors, un ravin d'une profondeur immense, sur les bords duquel s'élèvent des peupliers, des trembles et autres arbres touffus et serrés; on a le vertige en découvrant au-dessous de ses pieds les hautes cimes de ces arbres, qu'on ne voit qu'en raccourci. D'un côté s'élèvent l'imposante tour de Comarès, d'un autre les murs blancs du Généralife, qui ressortent sur une masse de verdure sombre. Quant à l'immense tableau de la Vega, qui se développe à l'infini, avec un horizon de montagnes formant une succession graduée de plans, il faudrait, pour essayer d'en donner une idée, employer la comparaison des opales, des saphirs et autres pierres des nuances les plus douces; c'est surtout une heure ou deux avant le coucher du soleil, après avoir passé notre journée à l'Alhambra, que nous aimions à admirer cet étonnant spectacle, et nous restions quelquefois à le contempler jusqu'à l'heure où commence le crépuscule.

VII

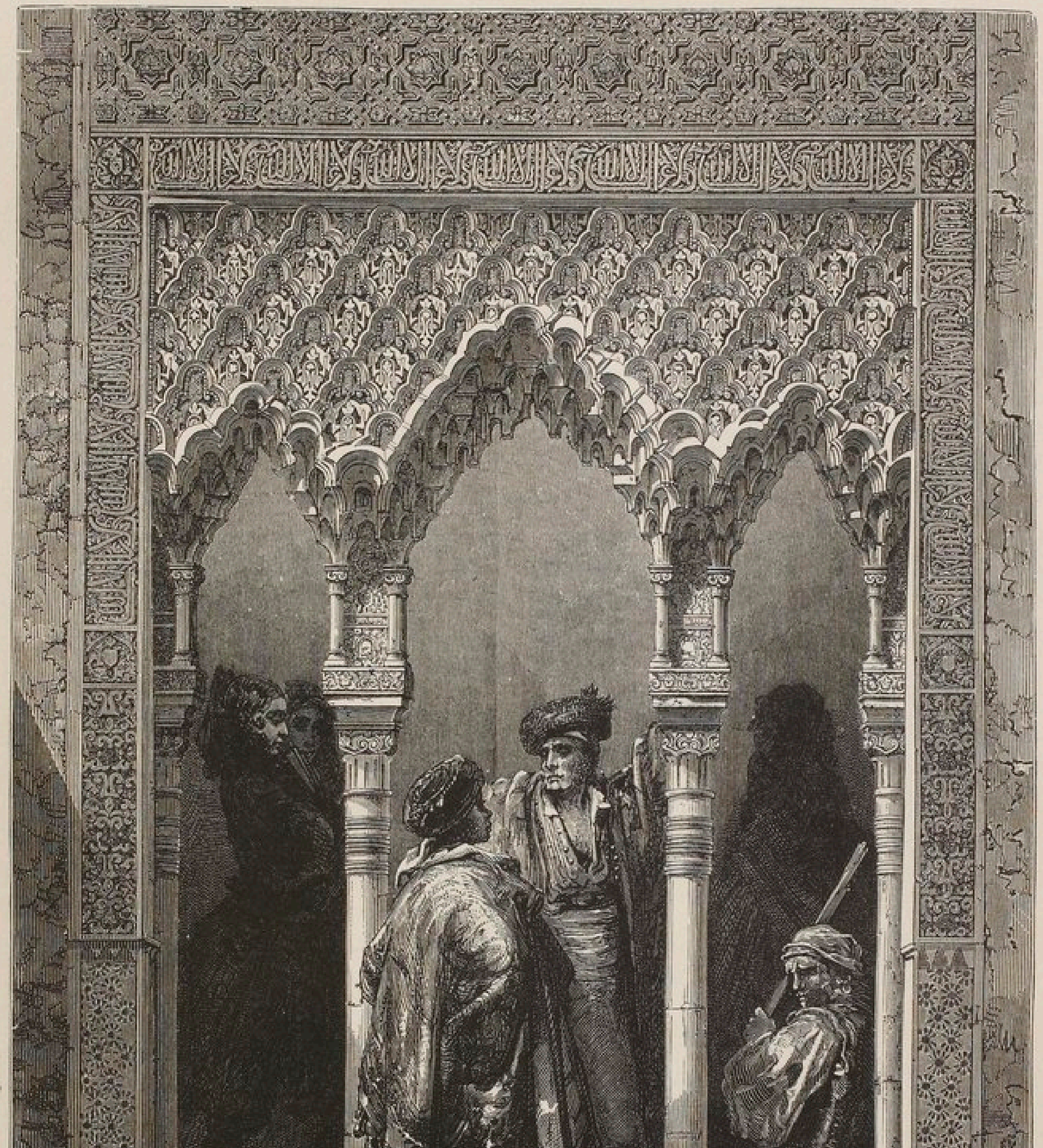
Le *Patio* ou *Jardin de Lindaraja*, où nous descendîmes ensuite, est encombré d'une végétation touffue d'orangers, de citronniers, d'acacias et autres arbres qui croissent au hasard dans un désordre charmant. Le milieu du patio est occupé par une belle fontaine, et de deux côtés règne une galerie supportée par de sveltes colonnes de marbre blanc. Le *Mirador de Lindaraja*, qui domine ce petit jardin, est formé de deux fenêtres en ogive séparées par une colonne de marbre blanc; les ornements sont des plus riches et du meilleur style. Le tympan qui s'élève au-dessus des deux fenêtres présente une vaste décoration composée de caractères coufiques formant des entrelacs et autres dessins variés, et peut passer pour le spécimen le plus beau et le plus complet qui existe en ce genre; aussi les inscriptions font-elles allusion à cette richesse d'ornements :

« Ces appartements renferment tant de merveilles, que les yeux du spectateur y restent fixés pour toujours, s'il est doué d'une intelligence qui puisse les apprécier.

« Ici descend la tiède brise pour adoucir la rigueur de l'hiver, et apporter avec elle un air salubre et tempéré.

« En vérité, telles sont les beautés que nous renfermons, que les étoiles descendent du ciel pour nous emprunter leur lumière. »

En quittant le *Jardin de Lindaraja*, nous traverserons la *Sala de Secretos*, construite sous Charles-Quint, et qui doit son nom à un effet d'acoustique produit par la conformation de la voûte. La *Sala de las Ninfas*, qui vient après, doit son nom à deux statues de marbre représentant



PORTE DE LA SALA DE JUSTICIA (page 189).

des déesses. A côté du jardin de Lindaraja se trouvent également d'anciens bains moresques, *los Baños de la Sultana;* ils sont composés de deux salles, qu'on appelle aussi *el Baño del Rey* et *el Baño del Príncipe*, et furent construits par Mohammed V, Alghani-Billah (celui qui se plaît en Dieu), dont la louange se lit parmi les inscriptions.

La voûte est parsemée d'étroites ouvertures en forme d'étoiles, entourées d'azulejos; ces ouvertures ne laissaient filtrer que quelques rayons de lumière, sans permettre à la chaleur de pénétrer dans la pièce. Andrea Navagiero nous apprend qu'il vit ces bains tels qu'ils étaient du temps des Mores, et que ces ouvertures étaient garnies de verres de couleur. On retrouve exactement la même disposition dans les anciens bains arabes, soit en Orient, soit en Espagne; nous l'avons observée notamment à Barcelone, à Valence et à Palma de Majorque.

Nous traverserons sans nous arrêter la *Sala de las Frutas*, qui doit son nom à des fruits représentés sur la voûte, et le *Patio de la Reja*, petite cour garnie d'un grillage de fer, et nous terminerons notre visite, en revenant sur nos pas, par *la Sala de Justicia*, ou Salle du Jugement, appelée aussi *Sala del Tribunal :* c'est plutôt une galerie divisée en trois compartiments, dont chacun est couvert d'une coupole ou voûte de forme ovale; on voit sur cette voûte les fameuses peintures moresques de l'Alhambra, faites sur des panneaux de cuir cousus ensemble, et cloués sur une surface concave, composée de planches d'un bois résineux : le cuir est revêtu d'un enduit de plâtre qui nous a paru semblable à celui des tableaux des écoles primitives.

La peinture qui occupe le milieu représente dix personnages assis sur deux rangs, et à chaque extrémité de l'ovale, l'écusson des rois de Grenade, supporté par deux lions; ces personnages au teint brun et à la barbe noire à deux pointes, sont assis sur des coussins, et portent le costume des Mores d'Espagne, costume d'une grande simplicité: la tête est couverte du turban oriental et de la *marlota*, espèce de capuchon qui retombe sur les épaules; le reste du vêtement se compose d'un ample *albornoz* ou burnous, descendant jusqu'aux pieds. Les dix Mores sont armés de l'épée moresque, longue et large. Ces dix personnages représentent peut-être des rois de Grenade, ou bien un conseil de chefs délibérant: le mouvement des mains, qui indique une discussion, rend la dernière opinion assez probable.

Une autre peinture représente différents sujets de chasse : ici, c'est un cavalier chrétien, la lance en arrêt, perçant un lion qui se précipite sur son cheval; à côté, un autre cavalier, portant le costume moresque, combat un animal qui paraît être un ours ou un sanglier; plus loin, un autre More, tenant son cheval par la bride, présente le produit de sa chasse à une dame vêtue d'une longue robe. De chaque côté s'élèvent des tours et d'élégantes fontaines d'où s'échappent des jets d'eau. Les couleurs sont encore très-vives, et forment des teintes plates, sans que les ombres soient indiquées; celles qui dominent sont le rouge vif et le rouge brique, le vert clair et foncé, et le blanc; les contours sont tracés au moyen d'un trait de bistre assez épais.

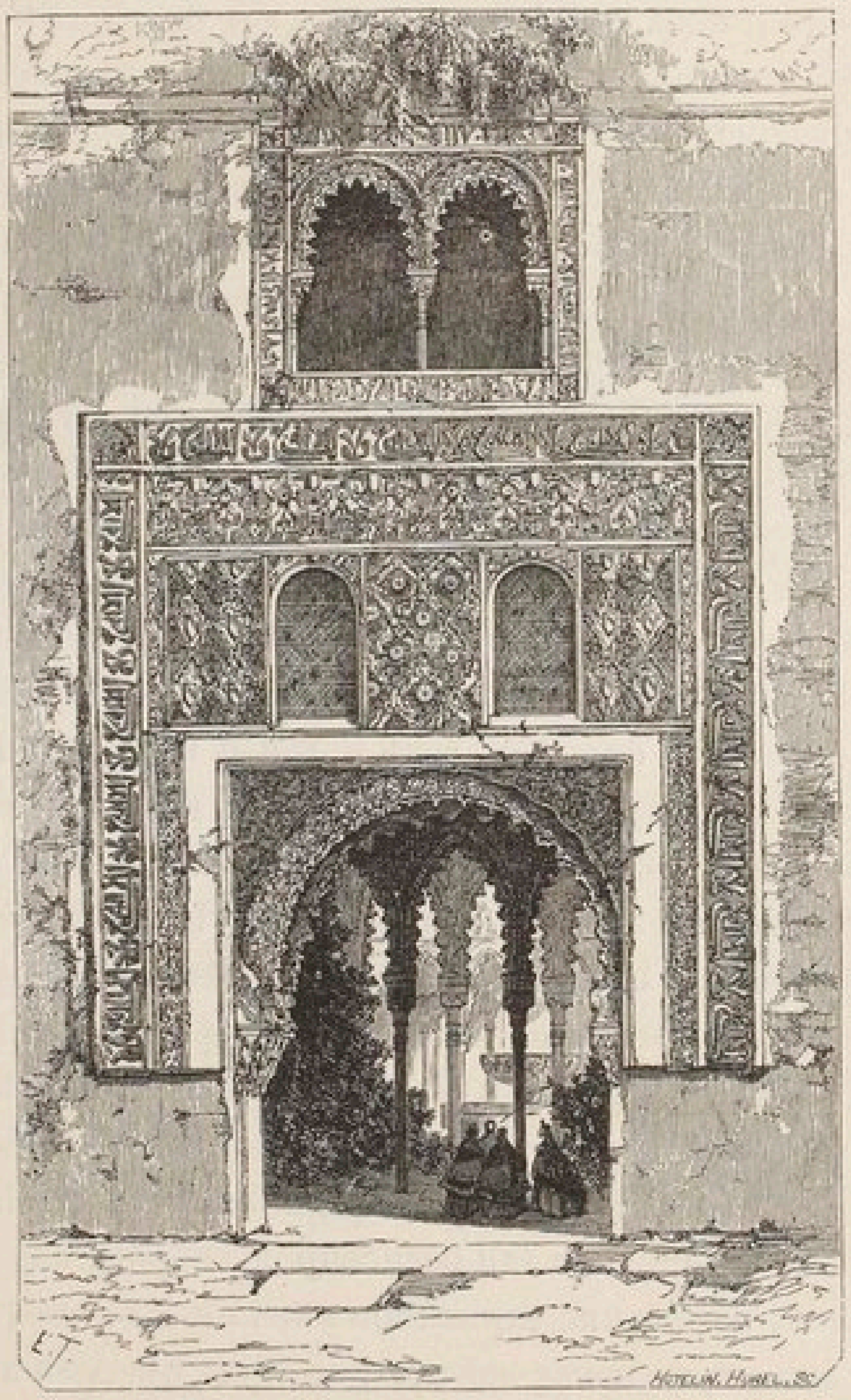
Dans le dernier tableau, on voit encore un cavalier chrétien tuant un ours de son épée, et un cavalier more perçant un cerf de sa lance; un autre More, portant son *adarga*, grand bouclier de cuir exactement semblable à ceux qu'on voit à l'*Armería* de Madrid, frappe de sa lance un chrétien qui semble sur le point de tomber de cheval; du côté opposé, deux personnages jouent aux dames (le *dameh* des Arabes); enfin la partie la plus intéressante du tableau représente une dame tenant un lion enchaîné à ses pieds; à sa droite, un homme velu et barbu, tel qu'on représente les hommes sauvages dans les anciennes armoiries espagnoles, est percé d'un coup de lance par un cavalier qui fond sur lui au galop. On a fait beaucoup de suppositions au sujet de ces derniers personnages, sans avoir jamais donné une explication satisfaisante : nous croyons avoir trouvé le mot de l'énigme dans les anciens *romances moriscos*, où il est question de la devise des Zégris : *une femme tenant un lion enchaîné*, pour montrer que l'amour triomphe des plus forts; celle des Abencerrages était *un homme sauvage terrassant un lion;* il paraît donc incontestable, après ce

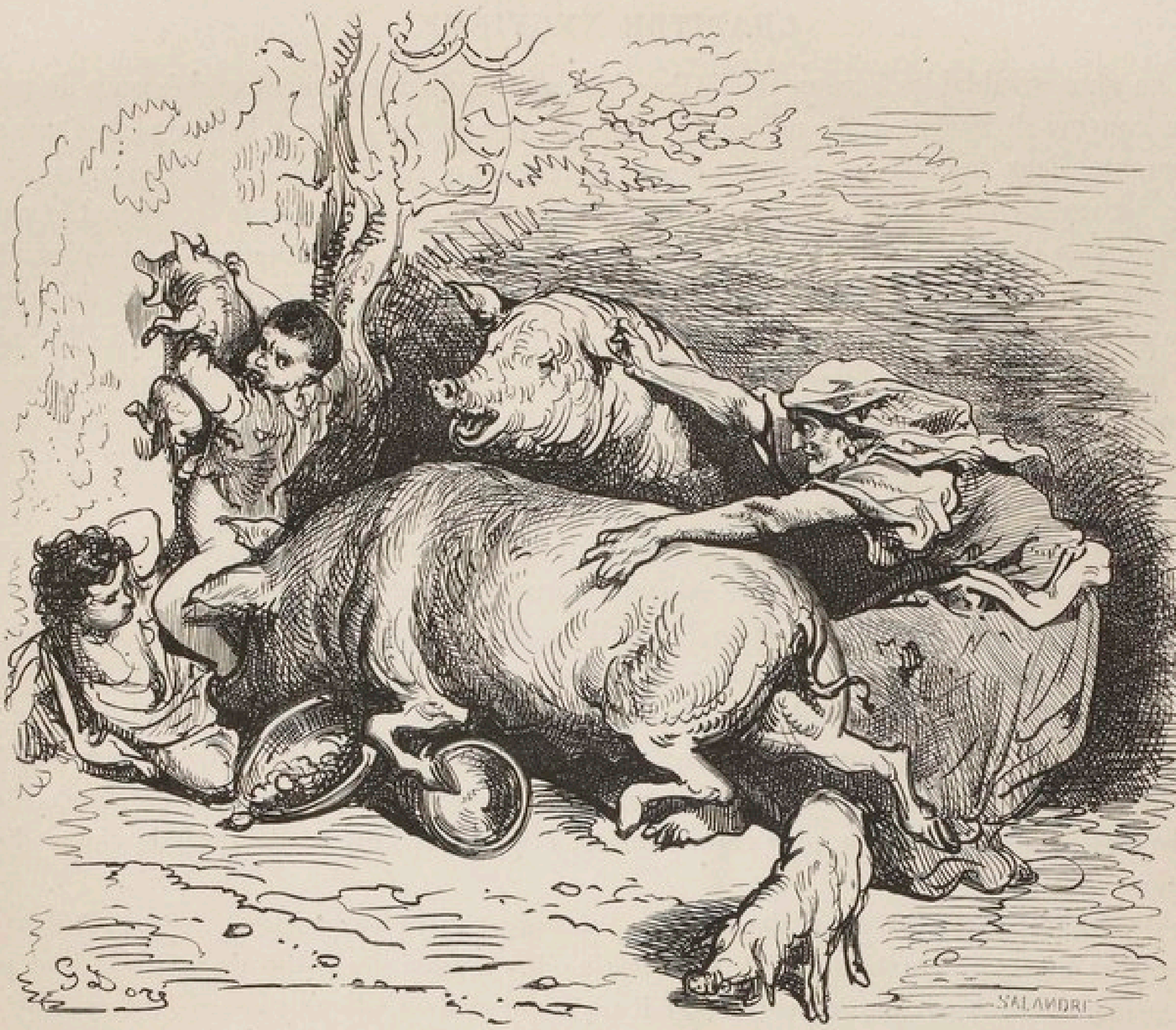
rapprochement, que cette partie du tableau doit renfermer une allusion aux deux célèbres familles.

A quelle époque ont été faites ces curieuses peintures? On a prétendu qu'elles seraient postérieures à la prise de Grenade; mais pourquoi, si elles datent de la domination chrétienne, aurait-on représenté les chrétiens vaincus dans le combat? En outre, le costume des chrétiens est celui de la première moitié du quinzième siècle; l'architecture, le paysage très-naïf, et d'autres détails annoncent aussi la même époque. Quant à l'auteur, il est tout à fait inconnu, mais on peut supposer que c'était quelque chrétien renégat fixé depuis longtemps à Grenade.

Tel est cet admirable palais de l'Alhambra, si riche et si somptueux qu'on peut encore, malgré les nombreuses dégradations qu'il a subies, l'appeler avec Pierre Martyr un palais unique au monde : il faudrait, pour le bien connaître, y passer des semaines entières; et encore trouverait-on, à chaque visite nouvelle, des détails restés inaperçus d'abord. La première fois que l'on quitte ces salles féeriques, ces patios si élégants et si voluptueux, mille images délicieuses, mais confuses, se présentent à l'esprit; il semble qu'on vient de faire un rêve, et on se plaît à répéter avec Victor Hugo :

> L'Alhambra! l'Alhambra! palais que les génies
> Ont doré comme un rêve et rempli d'harmonies;
> Forteresse aux créneaux festonnés et croulans,
> Où l'on entend la nuit de magiques syllabes,
> Quand la lune, à travers les mille arceaux arabes,
> Sème les murs de trèfles blancs!





CROQUIS FAIT DANS UN FAUBOURG DE GRENADE (page 195).

CHAPITRE NEUVIÈME

Le *Généralife*; les cyprès de la Sultane. — La *Silla del Moro*. — La *Fuente del Avellano*. — Le Darro. — Le *Zacatin*. — La cathédrale de Grenade. — La *Capilla real*; les tombeaux des Rois Catholiques. — La place de Bibrambla; encore les Abencerrages et les Zégris; un auto-da-fé de livres arabes. — L'arcade des Oreilles et la rue des Couteaux. — L'*Alcaiceria*. — Le Musée. — La *Cartuja*. — L'église et la promenade de *las Angustias*. — La *Plaza de Bailen*; Maria Pineda. — Le *Salon*. — Le Genil; Boabdil et les Rois Catholiques. — L'*Albayzin*. — Les bains moresques. — Le *Sacro-Monte*. — Les *Gitanos* de Grenade. — Un *baile* improvisé : la *Pelra*. — Excursion à la *Sierra Nevada*. — Les *neveros*. — Les *barrancos* et les *ventisqueros*. — Le *Picacho de Veleta*.

I

Le *Généralife* n'est éloigné de l'Alhambra que de quelques centaines de pas; nous passerons pour nous y rendre sous la *Puerta Judiciaria*, et nous suivrons une des allées ombreuses du *Bosque de la Alhambra*, qui descend en suivant l'ancienne enceinte de la citadelle moresque. Après avoir traversé un ravin sombre et encombré de broussailles, la *Cuesta de los Molinos*, qui sépare la colline de l'Alhambra du *Cerro del Sol*, nous gravirons de nouveau un chemin ombragé par une végétation plantureuse: lauriers-roses chargés de fleurs, figuiers aux feuilles larges, vignes séculaires, énormes grenadiers dont les fruits, entr'ouverts par le soleil, laissent voir leurs grains transparents comme des rubis.

On passe, en entrant dans le Généralife, sous des galeries à cintre surbaissé dont les orne-

ments en stuc, semblables à ceux de l'Alhambra, sont malheureusement cachés sous de nombreuses couches de badigeon. Le milieu du jardin est occupé par un long bassin plein d'une eau transparente, dans laquelle se reflètent des lauriers-roses et des ifs touffus qui se courbent en arcade. La vue s'étend sur l'Alhambra, et on domine de là toute l'enceinte fortifiée et le palais moresque. Le palais du Généralife, bien que d'une architecture et d'une décoration très-élégantes, n'offre rien qui puisse surprendre après qu'on a visité l'Alhambra. L'extérieur est de la plus grande simplicité; les salles, peu nombreuses, sont à peine meublées; dans l'une d'elles, nous vîmes quelques portraits médiocres représentant, avec toutes sortes d'anachronismes dans les costumes, différents personnages, tels que Boabdil et Gonzalve de Cordoue. Un gros livre, ouvert sur une table, est destiné à recevoir les noms et les pensées des visiteurs; ce recueil polyglotte renferme bon nombre de sottises, comme la plupart de ceux du même genre.

On voyait autrefois au Généralife une magnifique épée moresque, ayant appartenu, suivant la tradition, au dernier roi de Grenade, et qui se trouve maintenant dans un palais de la ville basse, connu sous le nom de *Casa de los Tiros*. La garde est formée de deux têtes d'éléphants, et est ornée de l'écusson des rois mores; la poignée et le pommeau sont couverts de diverses légendes en arabe; tout cela est du travail le plus merveilleux, en émail, ivoire et filigrane; le fourreau, également d'une conservation parfaite, est en cuir brodé de fil d'argent, genre de travail pour lequel les Mores d'Espagne et ceux de Fez étaient autrefois très-renommés. Cette superbe épée est une pièce de la plus grande rareté, et pourrait faire à elle seule la gloire d'une collection.

Le Généralife renfermait aussi des armures moresques rares et curieuses : « On voit deux ou trois casques placés à l'entrée, dit le P. Echeverria; il y a aussi des cottes de mailles, dont plusieurs personnes ont pris des morceaux; et il n'y a guère d'enfants qui ne gardent comme des reliques quelques fragments de cette armure défensive, qui passe pour neutraliser l'influence malfaisante du *mauvais œil*. »

On fait voir aux étrangers, dans le jardin, les *Cipreses de la Sultana*, énormes cyprès qui étaient déjà vieux, suivant la tradition, lorsque la sultane Zoraya allait s'asseoir sous leur ombre; on nous montra celui sous lequel cette sultane était en conversation familière avec un seigneur Abencerrage, lorsqu'elle fut surprise par un membre de la tribu des Gomélès.

Un des grands charmes du Généralife, c'est l'abondance extraordinaire des eaux : ce ne sont que bassins, fontaines, jets d'eau et sources; on ne peut faire deux pas sans rencontrer un canal ou une petite rigole formée de tuiles creuses, servant de conduit à l'eau qui se précipite en bouillonnant. Les Mores, pour obtenir un pareil luxe de jeux hydrauliques, firent à deux lieues de là une large saignée au Darro, dont ils amenèrent au Généralife l'eau limpide, au moyen d'un canal ou *acequia*.

Au-dessus des jardins s'élève un belvédère d'où la vue est étendue et magnifique : en tournant le dos à l'Alhambra, on aperçoit au sommet du *Cerro del Sol* une ruine moresque qui se détache sur cette colline brûlée par le soleil : c'est la *Silla del Moro*, la Chaise du More. On prétend que c'était autrefois une mosquée, et que ce nom vient de ce que Boabdil s'y réfugia lors des émeutes qui eurent lieu à Grenade à la suite du massacre des Abencerrages. La vue est des plus étendues : on domine le cours du Darro, le Généralife et l'Alhambra, l'Albayzin, le Sacro-Monte, et un grand nombre de villages qu'on aperçoit comme des points blancs épars dans la Vega.

En redescendant les pentes escarpées du Cerro del Sol, on arrive par un chemin très-pittoresque au milieu de charmants jardins, qui abritent sous leur feuillage épais de petites maisons de campagne aux murs blanchis à la chaux : ce sont les *Cármenes del Darro*, petites villas dont le nom vient de l'arabe *karm*, qui signifie une vigne. C'est une des plus belles promenades de Grenade



LE GÉNÉRALIFE (page 191).

et une des plus fréquentées. Un peu plus loin se trouve la *Fuente del Avellano* — la Fontaine du Noisetier —, célèbre du temps des Mores sous le nom d'*Ayn-ad-dama* (la Fontaine des Larmes), dont les Espagnols on fait *Dinadamar*. Cette fontaine est souvent mentionnée, ainsi que celle d'*Alfacar*, par les auteurs arabes, qui leur attribuaient toutes sortes de vertus merveilleuses; on venait du Maroc et d'autres parties de l'Afrique, exprès pour boire leurs eaux. Andrea Navagiero dit que les Morisques de l'Albayzin ne voulaient boire que de l'eau de la Fuente de Alfacar; lors de son voyage à Grenade (1524), ces parages n'étaient déjà plus ce qu'ils étaient avant la conquête : alors les Mores les plus riches y avaient leurs maisons de plaisance. « La plupart sont petites, dit-il, mais toutes ont leurs eaux, et sont entourées de rosiers et de myrtes, et gracieusement ornées; ce qui fait voir que, du temps que le pays était aux mains des Mores, il était beaucoup plus beau qu'aujourd'hui. Il y a beaucoup de maisons qui tombent en ruines — et de jardins abandonnés, car le nombre des Mores va plutôt en diminuant qu'en augmentant, et ce sont eux qui ont si bien cultivé et planté ce pays. Les Espagnols, non-seulement dans cette ville de Grenade, mais dans tout le reste du royaume également, ne sont guère industrieux, ne plantent pas, et ne travaillent pas volontiers la terre; ils préfèrent s'adonner à la guerre, ou aller chercher fortune aux Indes. Bien que Grenade ne soit pas aussi peuplée que sous les Mores, il n'y a peut-être aucune partie de l'Espagne qui soit si habitée. »

C'est ainsi que le voyageur vénitien nous dépeint la rapide décadence de Grenade : que dirait-il s'il pouvait voir aujourd'hui l'ancienne capitale des rois mores? Elle ne vit plus guère que des souvenirs du passé, et sa population, qui comptait autrefois près de cinq cent mille habitants, est au plus aujourd'hui de soixante-dix mille. Les faubourgs de la ville ne sont plus ce qu'ils étaient jadis : quelques familles misérables y vivent au milieu de pourceaux qu'elles engraissent au moyen des fruits du cactus, *higos chumbos*. Une fois nous fûmes témoins d'une scène moitié dramatique, moitié grotesque : une mère défendait ses enfants contre une truie à laquelle ceux-ci voulaient enlever sa progéniture; scène dont Doré ne manqua pas de faire son profit.

Nous rentrerons dans Grenade en suivant les bords du Darro; son sable contient des parcelles d'or, et on a expliqué l'origine de son nom par les mots : *quia dat aurum;* mais c'est tout simplement l'ancien *Hádaroh*, chanté par les poëtes, et dont le nom arabe signifie courant rapide, car il roule ses eaux comme un torrent. Le Darro prend sa source dans la Sierra Nevada, et arrose, avant d'entrer à Grenade, la fertile vallée que les Mores appelaient *Axarix*, et à laquelle les Espagnols ont donné le nom de *Val Paraiso* — la Vallée du Paradis. On prétend que ses eaux ont la vertu, beaucoup moins poétique, de guérir les maladies des bestiaux. Au sujet de l'or du Darro, Bermudez de Pedraza raconte que, lors de la visite de Charles-Quint à Grenade, en 1526 la municipalité en fit faire une couronne, qui fut offerte à l'impératrice Isabelle. Le même auteur parle des vases qu'on fabriquait de son temps avec la terre du Darro, « et dans lesquels, dit-il, on voit briller beaucoup de paillettes d'or; chaque vase, qui se vend deux maravédis, contient cependant plus d'un cuartillo d'or, mais le travail pour l'extraire passe le profit qu'on en pourrait tirer. » Après avoir arrosé une ravissante promenade, la *Carrera del Darro*, que domine la colline de l'Alhambra, la célèbre rivière traverse la Plaza Nueva sous une large voûte, que le P. Echeverria appelle avec emphase le plus beau pont de l'Europe et du monde entier. Le Darro déborde de temps en temps, et plus d'une fois il a été sur le point de détruire la Plaza Nueva avec le Zacatin, qui lui fait suite, et d'aller se joindre au Genil; de là cette *coplilla* si connue :

Darro tiene prometido
El casarse con Genil,
Y le ha de llevar en dote
Plaza Nueva y Zacatin.

Le Darro a promis
De se marier avec le Genil,
Et de lui apporter en dot
La Place-Neuve et le Zacatin.

Entrons dans le *Zacatin*, et nous serons au cœur de la vieille ville moresque : c'était autrefois, sous le même nom, la rue commerçante par excellence ; et encore aujourd'hui des centaines de marchands y vivent dans des boutiques étroites, qui n'ont guère dû changer depuis le temps de Boabdil.

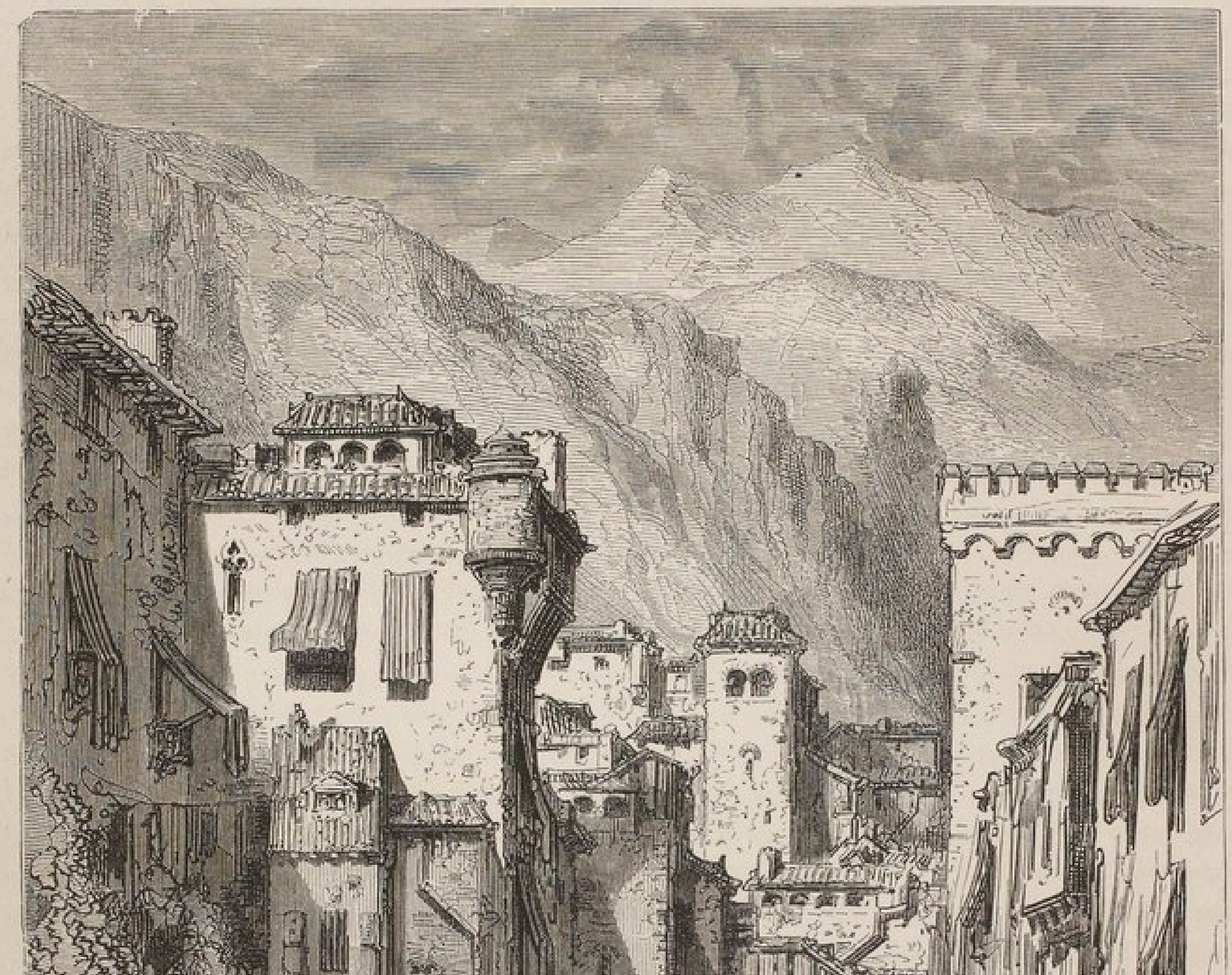
II

En sortant du Zacatin, on arrive à la place de Bibrambla, et bientôt on se trouve en face de la cathédrale. La façade date de la seconde moitié du seizième siècle, et, quoique d'un style bâtard, ne manque pas d'une certaine grandeur ; l'intérieur est grandiose : d'énormes piliers supportent une voûte majestueuse d'un très-bel effet. Nous remarquâmes une inscription assez singulière, répétée sur plusieurs de ces piliers, et commençant par ces mots : *Nadie pasee con mugeres....* c'est-à-dire : « Que personne ne se promène avec des femmes.... » Le reste de l'inscription menace en outre d'excommunication et d'une amende de quarante réaux (plus de dix francs) ceux qui formeront des groupes, et causeront pendant le service. C'est sans doute au dix-septième siècle que le chapitre métropolitain fulmina cet arrêt, si nous en croyons ce passage de Mme d'Aulnoy : « Lorsque la messe étoit finie, les galans alloient se ranger autour du bénitier ; toutes les dames s'y rendoient, et ils leur présentoient de l'eau bénite ; ils leur disoient en même temps des douceurs.... Mais M. le nonce a défendu aux hommes, sous peine d'excommunication, de présenter de l'eau bénite aux femmes. »

Quelques chapelles très-riches, de beaux vitraux et des orgues d'une grandeur remarquable, voilà tout ce qui mérite d'être cité dans la cathédrale ; nous noterons cependant quelques ouvrages d'Alonzo Cano, peintre et sculpteur, qui était un enfant de Grenade ; ses tableaux sont peu nombreux, et ne valent pas ceux du musée de Madrid ; parmi les sculptures, il faut citer deux belles Vierges et quelques bustes en bois, malheureusement couverts de peinture, comme la plupart des statues qu'on voit dans les églises d'Espagne. Alonzo Cano eut une vie quelque peu agitée, ce qui ne l'empêcha pas de devenir *racionero*, ou chanoine résidant, malgré l'opposition du chapitre de Grenade, et d'occuper ce poste pendant seize ans.

L'intérêt principal de la cathédrale est dans la *Capilla real*, construite sous le règne de Ferdinand et d'Isabelle, et qui communique avec l'église, bien qu'elle ait son clergé à part. La Chapelle royale est une vraie merveille, décorée avec autant de goût que de richesse, dans le style gothique de la fin du quinzième siècle ; on y trouve partout le souvenir des Rois Catholiques, qui sont représentés pieusement agenouillés à droite et à gauche du grand autel. Nous remarquâmes au-dessus de cet autel quatre bas-reliefs de bois sculpté et peint extrêmement intéressants, contemporains de la reddition de Grenade, et qu'on attribue à un sculpteur bourguignon nommé Vigarny : d'un côté on voit Ferdinand et Isabelle à cheval, accompagnés de leur suite et d'hommes d'armes à pied armés de fauchards et de vouges. L'autre bas-relief représente Boabdil à pied, faisant sa soumission ; il est coiffé du turban surmonté d'une couronne, et vêtu de l'*albornoz* ; son cheval est tenu par deux Mores, dont l'un porte l'*adarga* ou bouclier moresque aux armes de Grenade. On voit au fond l'Alhambra et ses tours crénelées ; sous la porte d'entrée défilent deux par deux des prisonniers mores, les mains liées sur la poitrine.

Les deux autres bas-reliefs représentent la conversion des vaincus ; dans l'un d'eux on en voit plusieurs s'approcher de la vasque élégante d'un bénitier, et des moines qui les baptisent. Le second



LES BORDS DU DARRO (page 195).

bas-relief offre un sujet analogue, mais il est encore plus intéressant, parce qu'on y voit de nombreuses Moresques, la tête couverte d'un long voile qui ne laisse apercevoir que les yeux. Ces scènes de baptême nous firent penser au mot du cardinal Ximénès : « Si on ne peut conduire doucement les Mores dans le chemin du salut, il faut les y pousser. » Un témoin oculaire, Andrea Navagiero, nous apprend ce qu'étaient ces conversions : « Les Mores, dit-il, parlent leur ancienne langue.... Ils sont chrétiens moitié par force, et les prêtres se soucient peu de les instruire des choses de notre foi, trouvant leur avantage à les laisser ainsi ; mais, en secret, ils sont Mores comme avant. »

Autour des murs de la Capilla real règne une longue inscription en beaux caractères gothiques, à la louange des rois catholiques don Fernando et doña Ysabel « qui conquirent ce royaume de Grenade, le réduisirent à notre foi.... détruisirent l'hérésie, chassèrent les Mores et les Juifs de leurs royaumes, et réformèrent la religion. »

La *reja*, immense grille de fer ciselé, avec des parties dorées, est une des plus belles d'Espagne ; outre que le travail en est très-précieux, le style en est excellent ; elle porte la signature du *Maestre Bartolomé*, et la date de 1522. C'est dans cette chapelle qu'on voit les tombeaux de Philippe le Beau et de Jeanne la Folle, à côté de celui où reposent Ferdinand et Isabelle. Ils égalent pour la beauté du travail les plus beaux monuments de ce genre qui existent à Dijon, à Bruges et à Burgos ; les ornements, des plus riches et du meilleur goût de la Renaissance, sont finement ciselés dans le marbre, auquel le temps a enlevé ce que sa blancheur avait de trop cru. Aux quatre angles du tombeau sont assis des docteurs de l'Église, et sur les côtés on voit les douze apôtres ; au sommet du monument sont couchées côte à côte, dans une attitude pleine de calme et de noblesse, les statues des deux époux qui reposent, tenant le sceptre et l'épée, unis comme ils le furent pendant leur glorieux règne ; la tête de la reine est d'une grande majesté. « L'an 1506, dit un écrivain français contemporain, une des plus triomphantes et glorieuses dames qui depuis mille ans aient esté sur la terre alla de vie à trespas : ce fust la royne Ysabel de Castille qui ayda, le bras armé, à conquester le royaume de Grenade sur les Mores. Je veux bien asseurer aux lecteurs de ceste présente hystoire que sa vie a esté telle, qu'elle a bien mérité couronne de laurier après sa mort. »

III

En sortant de la cathédrale, nous traversâmes la place de las Pasiegas, où se trouve le *Palacio del Arzobispo*, édifice de fort mauvais goût. Il était trois heures, et nous entendîmes trois coups très-sonores : c'était la plus grosse cloche de la cathédrale, la *Plegaria*, qui sonnait trois heures. C'est à trois heures, le 2 janvier 1492, que les Mores livrèrent Grenade aux Espagnols, et que les Rois Catholiques, qui attendaient ce signal sur les bords du Genil, virent leur étendard flotter au sommet de la *Torre de la Vela*, et se prosternèrent à genoux avec toute leur armée, en remerciant Dieu de la victoire. Depuis ce temps, c'est la Plegaria qui sonne cette heure mémorable ; et lorsqu'on récite à ce moment trois Pater et trois Ave, on gagne une indulgence plénière ; cette faveur fut octroyée par le pape Innocent VIII, sur la demande d'Isabelle la Catholique.

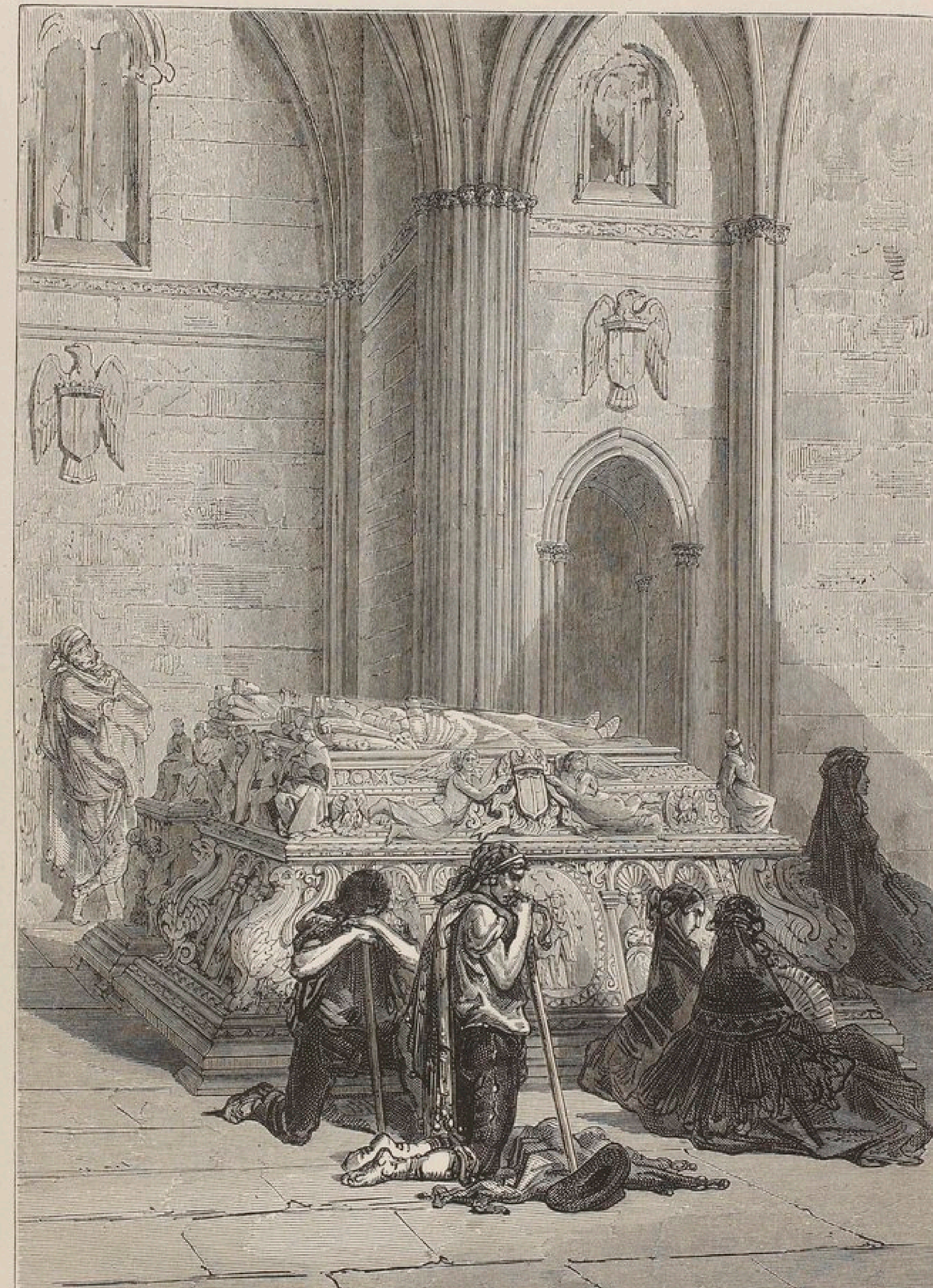
La place de las Pasiegas communique avec celle de Bibrambla, qui forme un vaste parallélogramme entouré de maisons peintes de toutes sortes de couleurs, desquelles se détachent des balcons d'un aspect très-délabré et tout à fait pittoresque ; ces maisons ont remplacé des palais moresques dont il ne reste plus de traces ; c'était, au temps de la splendeur de Grenade, le théâtre des joutes, des tournois et des fêtes les plus brillantes ; aux *miradores* délicatement sculptés étaient suspendus des tapis de velours et de drap d'or, au lieu des lambeaux de linge qui aujourd'hui sèchent prosaïquement sur les balcons.

Les *romances* moresques sont remplis de récits de ces brillantes *escaramuzas*, où les Zégris luttaient, sous les yeux des sultanes, de courage et d'adresse avec les Abencerrages : « A la tête d'une troupe de trente nobles cavaliers, arrive un soir sur la place de Vivarrambla le valeureux Muça; il va rompre des lances pour obéir aux ordres de son roi, et porte un vêtement bleu, blanc et jaune, avec des plumes rouges, couleurs accoutumées des Abencerrages. » Les Zégris avaient des costumes vert et or, semés de croissants d'argent; toute la ville avait été convoquée au combat de taureaux, au jeu de bagues et de lances. A la place d'honneur on voyait la reine, vêtue de brocart semé de pierreries, et les cheveux ornés d'une rose rouge d'un merveilleux travail, au milieu de laquelle brillait une escarboucle qui seule valait une cité; à ses côtés étaient assises la brune Galiana, la belle Fatima, la divine Zayda; mais on remarquait surtout la *hermosa* Lindaraja, vêtue de toile d'argent et de damas couleur d'azur, et qui surpassait toutes les autres dames en beauté.

Les Zégris venaient ensuite, montés sur de superbes chevaux bais; puis suivaient, marchant quatre de front, les Gomélès, les Maças, les Gazules, les Alabezes et autres familles nobles de Grenade. La fête commença par la course de taureaux; les Abencerrages et les Zégris, jaloux de se surpasser, combattaient avec un courage téméraire : l'alcaide Alabez attira un taureau devant le balcon où se tenait la belle Cohayda, et le prenant par les cornes, le força à baisser la tête devant elle. Le valeureux Albayaldos, en passant devant le mirador où une autre dame était assise, fit mettre son cheval à genoux; c'était à qui se ferait le plus remarquer par son courage et par son adresse.

Après la chute de Grenade, la place de Bibrambla ne vit plus de ces brillantes fêtes : elle fut choisie pour l'emplacement du fameux auto-da-fé de livres arabes ordonné par le cardinal Ximénès. Ce zélé défenseur de la foi ne se contenta pas de persécuter les Mores à cause de leur religion, malgré la clause formelle de la capitulation qui leur garantissait le libre exercice de leur culte : il fit rassembler tous les manuscrits arabes qu'on put trouver dans la ville; on les porta sur la place de Bibrambla, et un More converti au christianisme eut le triste honneur d'y mettre le feu. On porte à un million le nombre des livres ainsi détruits; ce chiffre a sans doute été exagéré par les panégyristes mêmes du cardinal, qui croyaient exalter sa gloire en augmentant l'importance de l'auto-da-fé. Trois cents volumes seulement furent sauvés du feu : on les envoya à la bibliothèque d'Alcalá de Henarès : on assure que parmi les ouvrages qui furent détruits, un grand nombre étaient des merveilles de peinture et de calligraphie; d'autres étaient précieux par leurs reliures ornées de nacre, de perles fines, de broderies, ou de ce cuir que les Mores savaient travailler si habilement.

A un des angles de la place est la *Pescadería*, ou Marché au poisson; du côté opposé se trouve l'*Arco de las Orejas*, — l'arcade des Oreilles, — ancienne porte qui donne sur la place, et qui communique avec la *calle de los Cuchillos* — la rue des Couteaux. — La tradition rapporte un événement qui eut lieu près de cette arcade, le 25 juillet 1621, jour où l'on célébrait une proclamation de Philippe V : une maison voisine, surchargée de curieux, s'écroula subitement, entraînant sous ses décombres plus de deux cents personnes. Or il y avait parmi les victimes un grand nombre de femmes ornées de riches bijoux; les voleurs profitèrent du désordre pour s'en emparer, et comme ils perdaient du temps à enlever les pendants, ils trouvèrent plus expéditif de couper les oreilles des femmes. Depuis ce temps cette porte a pris le nom d'*Arco* ou *Puerta de las Orejas*. L'autre rue s'appelle *calle de los Cuchillos*, parce qu'autrefois les *alguaciles* y réunirent les poignards enlevés à des assassins. Pour terminer cette nomenclature de noms bizarres, il faut encore citer une rue voisine qui peut faire pendant avec la précédente, la *calle de las Cucharas* — la rue des Cuillers; — et enfin une petite place, la *placeta de los Lobos*, — la place des Loups : — c'est là qu'on apportait autrefois les têtes des loups tués dans les environs de Grenade, et qui étaient payées aux chasseurs à raison de quatre ducats chaque.



TOMBEAU DE FERDINAND ET D'ISABELLE, DANS LA CATHÉDRALE DE GRENADE (page 199).

L'*Alcaicería*, située à peu de distance de la place de Bibrambla et du Zacatin, était, dit-on, du temps des Mores, un des marchés les plus riches de la Péninsule ; on y vendait particulièrement de la soie venant de l'Alpujarra, et pour laquelle le royaume de Grenade était très-renommé. C'était comme un bazar, composé d'un grand nombre de petites rues étroites et dont les entrées étaient fermées par de solides chaînes de fer. Ce curieux marché moresque, qui jouissait autrefois de nombreux priviléges, dépendait de la *jurisdiccion* de l'Alhambra : il a été complétement détruit par un incendie en 1843. Depuis on l'a reconstruit et on a pu lui rendre son aspect primitif en surmoulant, sur des fragments échappés au feu, des ornements en stuc dans le style de ceux de l'Alhambra.

Grenade possède un *Museo de pinturas;* mais, à part quelques peintures de l'école espagnole primitive, c'est une des plus tristes collections qui se puisse voir. En revanche, nous signalerons six émaux de Limoges, qui autrefois appartenaient au couvent de San Geronimo, où fut enterré le célèbre Gonzalve de Cordoue ; on assure même, d'après une ancienne tradition, qu'il en fit don au couvent. Ces beaux émaux, qu'on peut attribuer à Jehan Pénicault, furent volés il y a une dizaine d'années, et ont heureusement repris leur place au Musée.

IV

Parmi les anciens couvents de Grenade, il en est peu qui méritent d'être cités. La chapelle de l'*Ave María*, où reposent les restes du célèbre Hernan Perez del Pulgar, *El de las Hazañas*, « celui des exploits », rappelle un de ses hauts faits : se trouvant à Alhama à l'époque du siége de Grenade, il fit vœu à la sainte Vierge d'entrer dans cette ville, et de fixer un flambeau et un *Ave María* sur les murs de la grande mosquée, ce qu'il exécuta ponctuellement. Son tombeau se trouve entre la cathédrale et la chapelle royale, où sont enterrés les Rois Catholiques, ce qui a donné lieu à ce proverbe connu : *Como Pulgar, ni dentro ni fuera* — Comme Pulgar, ni dedans ni dehors.

La Chartreuse, ou *Cartuja*, est située à peu de distance de Grenade, dans une position des plus pittoresques, d'où on domine toute la Vega ; l'intérieur est orné avec le plus grand luxe : il y a là des portes garnies d'ébène, d'écaille et de nacre, et des ornements en marbre d'une richesse extraordinaire. On nous fit voir quelques ruines moresques dans le jardin ; il est probable qu'il y avait encore là un riche palais qui fut détruit, comme tant d'autres, pour faire place au couvent.

L'église de *San Juan de Dios* n'est remarquable que par le luxe d'ornements du plus mauvais goût, si général en Espagne à la fin du dix-septième siècle, et qu'on a appelé *Churrigueresco*, du nom de l'architecte Churriguera ; c'est la caricature très-exagérée de ce que nous appelons le style rocaille ou rococo. Celle de *las Angustías*, dédiée à Notre-Dame des Douleurs, pour laquelle les Grenadins ont une vénération particulière, est également dans le style churrigueresque. Cette église a donné son nom à une des promenades les plus fréquentées de la ville, la *Carrera de las Angustías;* c'est là que, dans les belles soirées, la société élégante se donne rendez-vous ; la plupart des femmes portent la mantille, que le chapeau parisien, fort heureusement, n'est pas encore parvenu à détrôner ; cette élégante mantille, accompagnée d'une fleur rouge simplement placée dans les cheveux, forme une coiffure naturelle qui peut défier les inventions les plus ingénieuses des modistes de l'autre côté des Pyrénées. Les femmes de Grenade sont d'une beauté plus sévère que celles des autres parties de l'Andalousie, comme les Gaditanes et les Sévillanes, par exemple, qui ont moins de noblesse, mais plus de coquetterie et plus de *brio*.

A côté de la promenade, sur la place du *Campillo*, se trouvent les principaux cafés de la ville et le théâtre, monument fort simple où l'on donne des drames, des comédies, des *zarzuelas* ou opéras comiques, sans préjudice du *baile nacional*. Sur la *Plaza de Bailen*, contiguë au Campillo, s'élève

d'un côté une colonne commémorative érigée à l'acteur espagnol Maiquez, de l'autre le monument expiatoire élevé par l'ayuntamiento de Grenade à la mémoire de l'infortunée *Mariana Pineda*. Cette dame, d'une naissance élevée et d'une beauté remarquable, fut condamnée à mort en mai 1831, et monta sur l'échafaud pour y subir le supplice du *garrote*. Son crime était d'avoir possédé un drapeau constitutionnel, qu'on trouva dans sa maison. On assure qu'elle était innocente, et que son dénonciateur, un prétendant rebuté, avait traîtreusement caché chez elle le drapeau qui devait la perdre.

Rien n'est plus merveilleux que le spectacle dont on jouit de la Carrera de las Angustias : par-dessus la haute barrière de verdure formée par les arbres du *Salon*, on voit s'élever, comme une immense toile de fond, les cimes neigeuses de la Sierra Nevada ; vers le soir, les sommets de l'immense montagne se revêtent des couleurs les plus riches et les plus transparentes : le manteau de neige qui la couvre, éclairé par les rayons du soleil couchant, prend des tons de nacre et d'opale, tandis que les anfractuosités restées dans l'ombre se colorent d'un bleu aussi pur, mais plus doux que le saphir. Nous aimions à observer chaque soir les changements incessants que le soleil, en s'abaissant vers l'horizon, apportait à ce sublime spectacle, jusqu'à ce que, le jour finissant, les lumières et les ombres disparussent dans les demi-teintes du crépuscule ; alors la Sierra Nevada prenait l'aspect d'une grande masse d'un blanc uniforme, dont les déchirures se découpaient nettement sur un ciel rougeâtre, parsemé de longs nuages violacés.

Le *Salon*, qui fait suite à la Carrera, est la plus vaste et la plus belle promenade de la ville ; et il n'en est guère en Espagne qui puisse lui être comparée. C'est une large allée de quatre cents pas de long, ornée à chaque extrémité d'une grande fontaine. L'allée principale, formée d'arbres gigantesques dont les branches entrelacées se rejoignent pour former une voûte élevée, comparable à la voûte d'une cathédrale, est flanquée de deux petites allées latérales, qui formeraient les bas-côtés ; le parfum des jasmins et des myrtes, le murmure des fontaines, l'ombre et la fraîcheur, font du *Salon* un séjour délicieux pendant les chaleurs de l'été.

Le Genil, qui borde l'allée de droite, roule ses eaux transparentes sur un lit de cailloux; plus modeste que le Darro, il se contente, dit-on, de rouler des parcelles d'argent. Le Genil prend naissance dans les flancs de la Sierra Nevada, et, après avoir reçu les eaux du rapide Darro, il court, grossi de nombreux affluents, à travers la Vega qu'il fertilise ; aussi les poëtes arabes ont-ils comparé la rivière de Grenade au Nil.

C'est sur le pont du Genil que le malheureux Boabdil, peu de temps après avoir quitté le palais qu'il ne devait plus revoir, et accompagné pour toute escorte de cinquante cavaliers fidèles, rencontra Ferdinand et Isabelle, qui se dirigeaient vers l'Alhambra; d'après le récit de Mendoza et de Pierre Martyr, aussitôt que l'ancien roi de Grenade aperçut le roi d'Espagne, il voulut descendre de cheval pour baiser la main du vainqueur, en signe d'hommage; mais Ferdinand s'empressa de le prévenir, et l'embrassa avec toutes les marques de la sympathie et du respect. Boabdil remit alors au vainqueur les clefs de l'Alhambra, en lui disant : « Elles t'appartiennent, ô Roi puissant et exalté, puisqu'Allah l'ordonne ainsi : use de ta victoire avec clémence et modération ! »

Il existe une très-grande contradiction entre ce récit et celui des auteurs arabes : ils prétendent que Boabdil fut obligé de descendre de cheval, et de baiser la main du roi d'Espagne, qui lui adressa la parole en termes très-durs. On a peine à croire à un pareil manque de générosité envers un vaincu ; mais il est avéré que Ferdinand n'usa de sa victoire ni avec clémence, ni avec modération. Toutes les clauses de la capitulation furent violées une à une; plusieurs même le furent, dit un historien, avant que l'encre fût encore sèche.

Après avoir visité l'Alhambra et la partie la plus élégante de Grenade, il nous restait à parcourir les faubourgs et les quartiers habités par le peuple, qui ne sont pas la partie la moins curieuse



UNE SOIRÉE PRÈS DE L'ANTEQUERUELA (page 207).

de la ville : l'*Antequeruela* est un de ces quartiers ; son nom vient de ce qu'il fut peuplé autrefois par les habitants fugitifs de la ville d'Antequera. L'*Albayzin*, un quartier plus populeux encore, servit autrefois de refuge à des Mores de Baeza, chassés de cette ville par les chrétiens. Le faubourg de l'Albayzin est bâti sur une colline qui fait face à l'Alhambra ; c'est le quartier de Grenade qui a le mieux conservé son ancien aspect, autant à cause de sa population, que de quelques vieilles maisons moresques échappées à la destruction presque générale de la ville ancienne ; une des plus remarquables est la *Casa del Chapiz*, sur la *cuesta* ou côte du même nom. On entre dans cette maison par un patio, ou petite cour entourée de galeries formant balcon au premier étage ; nous y remarquâmes une fenêtre assez bien conservée, séparée en deux par une élégante et mince colonne de marbre, et d'où on jouit de la plus belle vue sur la colline de l'Alhambra. On voit encore dans la Casa del Chapiz des restes remarquables de décoration en stuc, avec d'élégantes colonnes en marbre blanc de Macael, et de curieuses sculptures moresques en bois résineux. Une autre villa moresque non moins remarquable, c'est le *Cuarto real*, c'est-à-dire l'appartement royal, situé dans l'intérieur de Grenade ; nous y vîmes de très-beaux ornements en stuc contemporains de ceux de l'Alhambra, et des *azulejos* ou carreaux émaillés et ornés de reflets métalliques, spécimens très-rares et très-anciens, qu'il faut signaler particulièrement aux amateurs d'anciennes faïences, si nombreux aujourd'hui.

Retournant à l'Albayzin, nous visiterons encore les anciens bains moresques, dont on a fait un lavoir, le *Lavadero de Santa Inés*. Ces bains, qui étaient publics, sont d'une construction tout à fait différente de ceux de l'Alhambra, destinés à peu de personnes seulement ; bien que les ornements aient presque tous disparu, ils sont encore assez bien conservés pour donner une idée parfaite de ce qu'ils étaient au temps de la domination musulmane : nous admirâmes surtout des colonnes avec de curieux chapiteaux ornés de caractères coufiques très-anciens, qui peuvent remonter au dixième ou au onzième siècle. Au milieu de la salle principale est la piscine où l'on se baignait, et où les ménagères de l'Albayzin viennent aujourd'hui laver leur linge. Dans d'autres pièces contiguës, on voit le long des murs des estrades en maçonnerie, destinées à recevoir les lits de repos ; ces pièces, où l'on se rendait après le bain, étaient chauffées, probablement au moyen de tuyaux placés dans l'épaisseur du mur ; à l'extrémité se trouve un patio ou petit jardin dans lequel les baigneurs allaient respirer le frais. La disposition de ces bains a beaucoup d'analogie avec celle des thermes romains ; on retrouve l'*apodyterium* dans la première salle, et dans la suivante le *tepidarium* ou étuve.

Un édit de Philippe II ayant défendu aux Morisques l'usage des bains, ils chargèrent un vieux seigneur more de porter leurs plaintes au président de la *Audiencia* de Grenade. Ce curieux plaidoyer a été conservé : « Peut-on dire que les bains soient une cérémonie religieuse? Non certes : ceux qui tiennent les maisons de bains sont chrétiens pour la plupart. Ces maisons sont des lieux de société et des réceptacles d'immondices : elles ne peuvent donc servir aux rites musulmans, qui exigent la solitude et la propreté. Dira-t-on que les hommes et les femmes s'y réunissent? Il est notoire que les hommes n'entrent pas dans les bains des femmes. Les bains ont été imaginés pour la propreté du corps : il y en a toujours eu dans tous les pays du monde, et s'ils furent défendus en Castille, c'est parce qu'ils affaiblissaient la force et le courage des hommes de guerre. Mais les habitants de Grenade ne sont pas destinés à faire la guerre, et nos femmes n'ont pas besoin d'être fortes, mais propres. » Malgré ces bonnes raisons, l'édit fut maintenu, et les Morisques durent renoncer à leurs bains.

L'Albayzin, qui a aujourd'hui un aspect si délabré et si misérable, était du temps des Mores un quartier riche et industrieux : c'est là que se tissaient ces belles étoffes tant vantées par les voyageurs. Après la reddition de Grenade, c'est dans ce quartier qu'éclata la première insurrection des *Moriscos*, ou petits Mores, comme les appelaient dédaigneusement les Espagnols.

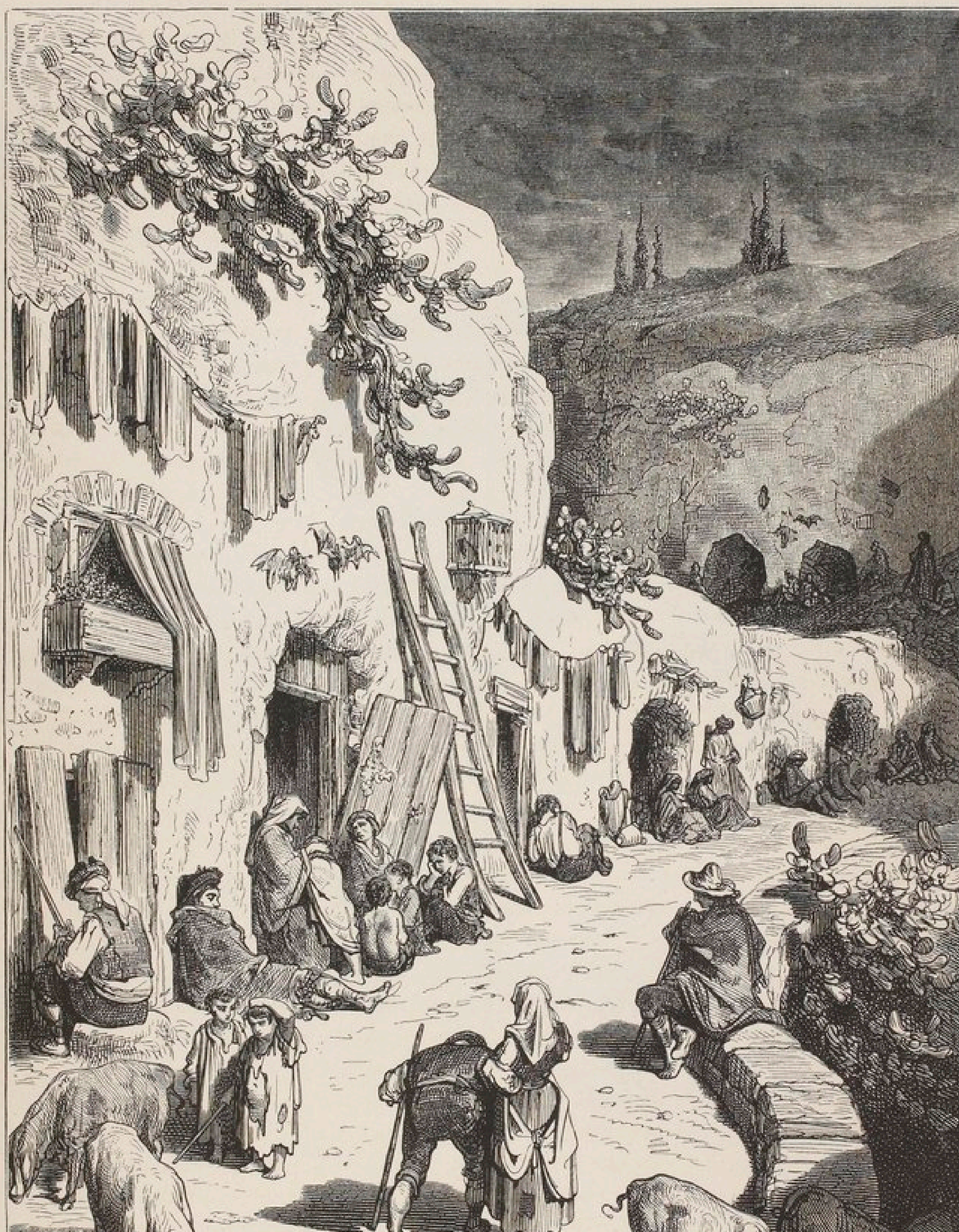
V

Le *Sacro-Monte*, voisin de l'Albayzin, est encore plus curieux à visiter : son nom vient de ce qu'on y trouva des ossements qu'on crut avoir appartenu à des martyrs. Le Sacro-Monte est aujourd'hui le quartier général des *gitanos* de Grenade ; c'est à proprement parler une ville à part, avec une population qui a ses mœurs et son langage particuliers. Bien que le Sacro-Monte soit très-peuplé, il n'y existe que peu de maisons : les flancs de la colline sont percés d'une infinité de trous ou de grottes qu'habitent les gitanos. Ces tanières sont quelquefois précédées d'une petite cour mal close ou même sans clôture, car il n'y a guère à voler dans ces misérables demeures. On pénètre ensuite dans la grotte, composée d'une seule pièce, et fermée par quelques planches mal jointes : c'est dans cette pièce, dont les parois sont blanchies à la chaux, que vit pêle-mêle toute la famille, souvent composée de plus de dix personnes : un trou pratiqué dans la voûte livre passage à la fumée ; car la pièce sert aussi de cuisine. Le mobilier se compose de quelques mauvais escabeaux, d'une table de bois blanc et parfois d'un grabat ; les gitanos couchent pour la plupart sur le sol. Des enfants entièrement nus, aussi noirs que de petits Africains, grouillent çà et là au milieu des volailles faméliques et des animaux domestiques les plus immondes.

Quelques gitanos sont maréchaux ferrants, forgerons ou serruriers, et ont leurs forges établies dans les flancs mêmes de la montagne ; aussi, quand on les voit le soir travailler à demi nus, leurs corps bronzés éclairés par le feu rouge de leurs fourneaux, on pense malgré soi au célèbre tableau de Velasquez, les *Forges de Vulcain*. Il existait autrefois une loi qui défendait sévèrement aux gitanos de travailler le fer ; cette loi doit être tombée en désuétude, car cette industrie est depuis plusieurs générations exercée par un certain nombre de ceux de Grenade. Le travail du fer paraissait à cette époque très-dangereux entre leurs mains ; ils passaient pour commettre les crimes les plus abominables ; ce n'était rien quand on leur reprochait de voler les enfants pour aller les vendre aux Mores de Barbarie, de se réunir en bandes pour attaquer les villages et même les villes, ou de dévaliser les voyageurs : on allait jusqu'à les accuser d'être anthropophages. Juan de Quiñones raconte, dans son *Discurso contra los gitanos*, imprimé à Madrid en 1631, qu'un certain juge de Zaraicejo, nommé Martin Fajardo, fit arrêter, en 1629, quatre gitanos suspects, auxquels il fit donner la torture ; ils confessèrent qu'ils avaient tué une femme dans la forêt de las Gamas, et qu'ensuite ils l'avaient mangée. Ayant reçu la question une seconde fois, ils reconnurent avoir assassiné et mangé un pèlerin qu'ils avaient rencontré dans la même forêt ; enfin, au troisième tour, ils reconnurent en avoir fait autant d'un moine franciscain.

L'industrie du fer n'est pas la seule qu'exercent les gitanos de Grenade : une de leurs principales ressources est encore la *chalanería :* ce mot comprend tout ce qui a rapport au commerce, à l'échange, au maquignonnage des chevaux ; il n'est pas au monde de maquignons aussi habiles : ils ont toutes sortes de préparations secrètes pour donner aux chevaux une vivacité extraordinaire, ou les faire tomber dans un état de langueur. Ainsi, l'on cite ce qu'ils appellent le *drao*, drogue qu'ils jettent en cachette dans la mangeoire des chevaux, et au moyen de laquelle ils les rendent malades, du moins en apparence, afin de se faire payer pour les guérir ensuite. On leur attribue, en outre, le pouvoir de charmer les animaux au moyen de paroles magiques.

M. Georges Borrow, qui a vécu longtemps au milieu des gitanos, raconte une aventure étrange dont il fut témoin, et à laquelle, dit-il, il serait difficile d'assigner une explication raisonnable. C'était sur un champ de foire dans lequel plus de trois cents chevaux se trouvaient réunis ; des gitanos parurent, et aussitôt une panique extraordinaire s'empara de tous ces animaux, qui se mirent à hennir, à geindre et à lancer des ruades, en essayant de s'échapper dans toutes les direc-



LES GROTTES DES GITANOS, AU SACRO-MONTE (page 208).

tions; quelques-uns, plus furieux que les autres, semblaient véritablement possédés du démon, frappant convulsivement des pieds, la queue et la crinière hérissées comme les soies d'un sanglier; la plupart de ceux qui montaient ces chevaux eurent beaucoup de peine à rester en selle, et un grand nombre furent jetés à terre. Aussitôt que la panique eut cessé, et elle cessa aussi soudainement qu'elle avait commencé, les gitanos furent accusés d'être les auteurs de tout ce désordre; on leur reprocha d'avoir ensorcelé les chevaux pour les voler au milieu de la confusion, et les fermiers du marché, assistés de gens du peuple qui détestaient les gitanos, les chassèrent à coups de canne et de gourdin.



LE BOHÉMIEN RICO.

Les gitanos de Grenade sont les plus grands gesticulateurs du monde, sans excepter les Napolitains, et ont dans les traits une mobilité extraordinaire. Ils passent pour être exercés au vol dès leur enfance, non pas au vol à main armée, car ils sont en général très-inoffensifs, mais à celui qui exige une habileté particulière dans les doigts; il faut pourtant dire à leur honneur qu'il y a des exceptions. Un jour nous étions entrés chez l'un d'eux, nommé Rico, brave homme à la figure franche et avenante, qui nous avait offert quelques fruits; il arriva à l'un de nous de laisser tomber, sans s'en apercevoir, quelques pièces blanches, que le gitano nous rendit très-fidèlement.

Doré voulut, en souvenir de cette belle action, le faire poser un instant, et récompensa son modèle avec une générosité dont il parut vivement touché.

Les gitanas sont sveltes et souples, et marchent avec un déhanchement tout particulier; on en voit quelquefois d'une beauté remarquable, avec de grands yeux noirs, vifs et fendus, des cheveux de jais et des dents aussi blanches que l'ivoire. Leur grande affaire, c'est de dire la bonne aventure, la *buena ventura*, ou la *baji*, comme elles disent dans leur langage; c'est dans les lignes de la main qu'elles lisent l'avenir. Un auteur de la fin du seizième siècle, Covarrubias, les définit ainsi : *Gente perdida y vagamunda, inquieta, engañadora y embustidora; dicen la buena ventura por las rayas de las manos.* — « Race perdue et vagabonde, trompeuse et menteuse; elles disent la bonne aventure au moyen des plis de la main. »

Après la bonne aventure vient la danse, dans laquelle elles brillent d'une manière toute particulière; il n'est pas un étranger qui veuille quitter Grenade sans avoir vu danser les gitanas. Ordinairement, elles se rendent à l'hôtel sous la conduite d'un *capitan*, gitano qui se charge d'organiser le ballet, *armar el baile;* mais ces danses, accommodées au goût des étrangers, n'ont plus leur sauvagerie originale. Quant à nous, nous allâmes tout simplement recruter danseuses et *guitarreros* au Sacro-Monte, et en peu de temps *le bal fut armé;* les danseuses improvisées, superbes de désinvolture sous leurs misérables haillons, faisaient claquer leurs castagnettes d'impatience, en attendant les guitares et les *panderetas* qu'on avait été chercher dans les tanières voisines. Bientôt les guitares commencèrent à grincer et à bourdonner sous les doigts des chanteurs, qui entonnèrent d'une voix de fausset nasillarde les mélodies les plus étranges; une vieille gitana, type achevé de sorcière, s'était assise au pied d'un mur sur lequel s'étalait le squelette desséché d'une énorme chauve-souris, accessoire qui ajoutait encore à son air passablement satanique; elle s'arma d'un grand *pandero*, dont la peau bronzée résonna bientôt sous ses doigts, accompagnant le cliquetis des lames de cuivre : *Anda, vieja! Anda, revieja!* — Va, vieille! va, deux fois vieille! — lui disaient les jeunes en l'excitant; et le tambour de basque se mit à ronfler plus fort sous le pouce nerveux de la gitana.

Une grande jeune fille admirablement faite, qu'on appelait *la Pelra*, se mit à danser le *zorongo* avec une souplesse et une grâce charmantes; ses pieds nus effleuraient le sol parsemé de cailloux, comme si elle eût dansé sur un tapis; les guitares pressaient le mouvement, et les cris de : *Juy! ole! ole! alza!* retentissaient de toutes parts, accompagnés d'applaudissements enthousiastes et de *palmeados* frappés dans la paume de la main. La *gitanilla* savait bien, du reste, que de jolies pièces blanches seraient la récompense de son talent, et nous pensions en la regardant à ces vers des *Romances burlescos* de Gongora, où le poëte dépeint une gitana habile à attirer au son d'un pandero les cruzades, *qui sont une bonne monnaie :*

> Al son de un pandero
> Que á su gusto suena,
> Deshace cruzados,
> Que es buena moneda.

La danseuse, enivrée par son succès, redoublait d'agilité, et bientôt ses longs cheveux noirs, s'étant dénoués, flottèrent épars sur ses brunes épaules. Un jeune gitano s'élança auprès de la Pelra, deux autres couples en firent autant, et la mêlée ne tarda pas à devenir générale, les couples se réunissant et se séparant pour se rejoindre de nouveau. Les danseurs, électrisés par les applaudissements des gitanos et par les nôtres, continuèrent ainsi longtemps encore, et ne s'arrêtèrent que quand les guitarreros, épuisés de fatigue et à bout de voix, cessèrent de chanter et de frapper les six cordes de leur instrument.

Un instant après, ce fut le tour de deux petites gitanas de huit à dix ans qui, jalouses des succès de leurs sœurs aînées, se mirent à les imiter; l'une d'elles, à peine vêtue de quelques haillons



LA BONNE AVENTURE AU SACRO-MONTE (page 212).

troués, décrivait des cercles avec ses petits bras, et faisait résonner en mesure ses castagnettes, tandis que l'autre, relevant d'une main le bas de sa jupe, se campait fièrement en prenant les poses



GITANA DE GRENADE DANSANT LE ZORONGO (page 212).

les plus crânes, la tête relevée, les jarrets tendus et le poing sur la hanche, à laquelle elle imprimait ce mouvement de va-et-vient horizontal qu'on appelle *zarandeo*, parce qu'il ressemble à

celui d'un crible qu'on agite. Le père, un gitano au teint bronzé, coiffé du foulard et du *sombrero calañes*, faisait résonner le tambour de basque sous ses doigts, pendant que la mère regardait complaisamment ses enfants danser; la vieille gitana, celle qu'on appelait la *revieja*, ne restait pas inactive : se rappelant le temps éloigné de sa jeunesse, elle avait passé les castagnettes à son pouce, et, joignant l'exemple à la parole, elle encourageait les petites danseuses en accentuant les poses et en répétant de temps en temps : *Mas zarandeo, chica, mas zarandeo !* — « Plus de zarandeo, petite, plus de zarandeo ! »

Cependant les danses n'étaient pas encore finies; électrisés nous-mêmes par le roulement sonore des panderos et par les accords saccadés des guitares, nous voulûmes, à notre tour, prendre part au *baile :* en un instant habits et gilets furent accrochés aux raquettes d'un cactus, nos mains s'armèrent des inévitables castagnettes, et nous nous élançâmes dans l'arène le jarret tendu, le corps cambré et les bras arrondis, prêts à mettre à profit les leçons que nous venions de prendre. Deux des gitanas qui s'étaient déjà distinguées s'avancèrent de nouveau, prêtes à nous tenir tête, et le ballet recommença avec un redoublement d'entrain. Une nouvelle danseuse vint se joindre à nous : c'était une gitana d'une quinzaine d'années, à l'air timide et mélancolique : une épaisse chevelure couvrait sa petite tête, et de longs cils voilaient ses grands yeux noirs, d'une sauvagerie extraordinaire; ses petits pieds nus et ses mains d'enfant annonçaient une grande pureté de race, et auraient fait envie aux beautés les plus aristocratiques. Dès les premiers pas qu'elle fit, nous fûmes frappés de la souplesse étonnante de sa taille; ses mouvements n'avaient rien de l'impétuosité que déployaient ses compagnes; à peine changeait-elle de place, agitant ses bras avec une grâce nonchalante, et donnant à son cou des inflexions charmantes; à vrai dire, elle ne dansait qu'avec les hanches, et cependant jamais danse ne fut plus expressive; très-sérieuse elle-même, elle nous prenait tout à fait au sérieux comme danseurs; aussi eûmes-nous un certain succès parmi les gitanos, et un succès tel qu'on fut obligé de fermer les portes pour empêcher la foule d'envahir le patio, car le bruit s'était répandu que des *caballeros ingleses*, — on nous prenait pour des Anglais, — se livraient au *zarandeo* comme de vrais Andalous, chose inouïe dans les annales du Sacro-Monte. Les danses finies, il y eut, bien entendu, une distribution de *pesetas*, monnaie à laquelle danseurs, musiciens et danseuses étaient loin d'être indifférents.

Sous le rapport des mœurs, les gitanos sont généralement irréprochables; les gitanas surtout ont une réputation méritée de chasteté, malgré un certain air provoquant qu'elles affectent assez souvent, principalement dans leurs danses. Les gitanos ne se marient ordinairement entre eux qu'après avoir été fiancés très-longtemps à l'avance. D'après leur loi, ou plutôt leurs usages, la durée de ces fiançailles doit être de deux ans; leurs noces sont extrêmement bruyantes; les fêtes ne durent pas moins de trois jours, pendant lesquels ils chantent, dansent et boivent, dépensant ainsi une grande partie de ce qu'ils possèdent. Quant à leur religion, c'est à peine s'ils en ont une : ils passent généralement pour ne croire ni à Dieu, ni à la sainte Vierge, ni aux saints. On assure que beaucoup d'entre eux croient à la métempsycose et sont persuadés, comme les sectateurs de Bouddha, que l'âme n'atteint un état suffisant de pureté qu'après avoir passé dans un nombre infini de corps.

Tels sont les principaux traits des mœurs des gitanos de Grenade, différents en quelques points de leurs frères de Séville, que nous aurons l'occasion d'étudier plus tard.

VI

Nous avions parcouru Grenade en tous sens, et exploré jusqu'aux moindres coins de la ville et des faubourgs; mais il nous restait à faire l'ascension de la *Sierra Nevada*, car nous nous étions bien promis de ne pas partir sans avoir vu de près les neiges du *Picacho de Veleta*, ce mont



DANSE DE PETITES GITANAS, AU SACRO-MONTE (page 212).

Blanc de l'Andalousie. Cette excursion n'était pas une petite affaire, car les *sierras* de la province de Grenade, rarement visitées par les touristes, n'ont pas encore été exploitées et mises en coupe



LE PANDERON, DANS LA SIERRA NEVADA (page 220).

réglée comme les montagnes de la Suisse; les guides de profession n'existent pas : ils seraient exposés à chômer trop souvent; d'ailleurs, les ascensions ne sont guère possibles que pendant les

mois de juillet et d'août ; dans les autres mois, le froid est trop vif, et le terrain trop difficile. Nous pensâmes donc que le moyen le plus simple serait de nous entendre avec quelques-uns de ces *neveros* qui se rendent à la sierra pour aller chercher la provision de neige dont Grenade a besoin pour calmer sa soif, et qui connaissent parfaitement les moindres sentiers de la montagne. Un de nos amis, M. de Beaucorps, nous avait recommandé un vieux gitano nommé Ramirez, dont il avait fait une photographie très-réussie, que nous reproduisons. Nous allâmes trouver le nevero : c'était un homme d'une soixantaine d'années, à la figure bronzée et pleine d'énergie ; sa coiffure se composait d'un foulard rouge et jaune sur lequel était posé le chapeau andalou ; sa veste était ornée de boutons de métal et d'agréments de soie ; une large *canana* ou cartouchière de cuir faisait le tour de sa taille ; sa culotte, également en cuir, était serrée aux genoux par des cordons à glands, et des *alpargatas* de corde tressée lui servaient de chaussure. Après quelques paroles échangées, nous tombâmes facilement d'accord : il se chargeait de nous conduire au *Picacho de Veleta*, et ensuite, si nous le voulions, au *Mulahacen*, les deux plus hautes montagnes de la province de Grenade, et de nous procurer de bons *machos* pour montures, car les mulets sont bien préférables aux chevaux pour les expéditions dans la montagne. Nous remplîmes nos *botas* de vin rouge de Baza, le meilleur des environs de Grenade ; un jambon cuit au sucre — *jamon en dulce* — occupa, comme pièce de résistance, le fond de nos *alforjas ;* un *salchichon de Vich*, quelques poulets froids et une copieuse provision de chocolat à la cannelle, de pains et de fruits, devaient nous mettre pour plusieurs jours à l'abri de la faim et de la soif.

Par une chaude matinée du mois d'août, Ramirez, le fusil à l'arçon de la selle, vint nous réveiller, et au bout d'un instant, nos *alforjas* et nos mantes étant chargées sur nos montures, la caravane se mit joyeusement en marche. Bientôt nous franchissions la *Puerta de los Molinos*, et nous étions dans la Vega. Nous traversâmes d'abord la fertile et charmante vallée de Güejar, en suivant le cours du Genil qui, de temps en temps, forme des cascades et se précipite en bouillonnant entre ses deux rives toujours vertes. Grenade et ses collines nous apparaissaient comme à travers une gaze, disparaissant presque dans le brouillard du matin. Nous traversâmes ensuite la vallée de Monachil, et nous nous arrêtâmes quelques instants à l'ancien couvent de San Geronimo, presque ruiné aujourd'hui, et où les *pastores* abritent leurs troupeaux. Nous commencions à monter : les *barrancos*, larges crevasses qui nous semblaient d'en bas de petites taches aux flancs de la montagne, se dessinaient plus nettement devant nous ; la végétation commençait à changer : aux pâles oliviers succédaient les châtaigniers au vert feuillage, et déjà nous pouvions cueillir quelques fleurs alpestres.

Les neveros nous firent remarquer le barranco de *Guarnon*, qui renferme, d'après une croyance populaire fort ancienne, un immense trésor enfoui par les Mores peu de temps avant la reddition de Grenade ; cette tradition avait pris tant de poids au siècle dernier, qu'en 1799 le gouvernement nomma une commission qui se rendit sur le terrain avec une escouade d'ouvriers, et fit faire des fouilles dans le barranco ; malheureusement, soit que le trésor fût imaginaire, soit qu'il eût déjà été enlevé, toutes les recherches restèrent sans résultat.

Bien que l'air fût déjà assez vif, nos montures se ressentaient de l'ardeur du soleil ; après avoir gravi pendant un temps assez long le *camino de los Neveros*, nous arrivâmes au sommet de la *rambla del Dornajo*, lieu que nos guides avaient désigné pour la grande halte du jour. L'air de la montagne nous avait donné un appétit formidable. Assis près d'une fontaine limpide et glaciale, la *fuente de los Neveros*, nous fîmes honneur à nos provisions, et une de nos botas fut bientôt dégonflée : l'âne qui portait les provisions dut se sentir considérablement allégé.

Après une sieste délicieuse, nous nous remîmes en marche pleins d'une ardeur nouvelle, afin d'arriver de jour au *Panderon*, où nous devions passer la nuit. La montée devenait plus rude, mais la splendeur du spectacle nous empêchait de sentir la fatigue ; de temps en temps nous apercevions au-dessus de nos têtes des aigles et des vautours qui planaient comme immobiles, et dont le plu-

mage fauve se détachait sur des masses de neige, ou sur d'énormes rochers d'un gris violacé. A mesure que nous montions, le soleil s'inclinait vers l'horizon, en colorant des tons les plus chauds l'immense paysage étendu sous nos pieds, et couvrait d'une vapeur dorée les montagnes qui nous entouraient de tous côtés; arrivés enfin sur la plate-forme du Panderon, nous pûmes contempler quelques instants encore ce sublime spectacle, et voir le soleil disparaître tout à fait derrière les *serranías* de Ronda.

Le soleil couché, nous allumâmes un feu de branches mortes qui nous fut d'un grand secours, car nous commencions déjà à être engourdis par le froid. Assis autour du foyer improvisé, nous fîmes une nouvelle brèche à nos provisions, et nous ne tardâmes pas à nous retirer dans notre appartement, qui consistait en une cabane élevée par les *pastores* et les *neveros*, et qui leur sert d'abri quand ils sont forcés de passer la nuit dans ces solitudes. Bien nous prit de nous être munis de nos mantes de Valence, car nous aurions pu nous croire au mois de janvier, et notre cabane était si mal close, qu'en nous endormant nous pûmes voir à travers le toit les innombrables étoiles qui scintillaient au ciel.

Le lendemain, nous étions en marche avant les premières lueurs du jour, désireux d'arriver au Picacho de Veleta pour jouir du lever du soleil. Nous ne tardâmes pas à apercevoir les premières neiges disséminées en longues plaques dans les anfractuosités des rochers; bientôt elles devinrent plus abondantes : nous étions dans la région des *ventisqueros;* c'est ainsi qu'on appelle, d'un nom qui signifie bourrasque (*ventisca*), les énormes amas de neige que l'ardeur du soleil ne parvient jamais à fondre, et qui servent à l'approvisionnement de Grenade et des principales villes de la province. Il existe encore d'autres ventisqueros non moins importants que le Panderon, tels que ceux du *Corral de Veleta* et du *Cerro del Caballo;* ils appartiennent à la ville de Grenade, qui les afferme aux neveros et en tire un bon revenu.

Quand nous arrivâmes au plus haut plateau accessible du Picacho de Veleta, il était jour depuis longtemps, et le disque du soleil nous était encore caché par l'énorme cône neigeux du Mulahacen ; enfin il s'éleva radieux au-dessus des neiges éternelles, et éclaira l'immense paysage qui s'étendait sous nos yeux ; il n'est peut-être pas en Europe un spectacle comparable à celui dont on jouit du haut des sommets de la Sierra Nevada, ni une vue aussi étendue : au nord s'élevaient les sierras de Baza et de Segura, au couchant celles de Tejeda et de Ronda; la Sierra Morena, justifiant son nom, dessinait à l'horizon ses dentelures sombres ; la chaîne de Gador et une partie de la sauvage Alpujarra s'élevaient à nos pieds dans la direction du midi, et plus loin, de l'autre côté de la Méditerranée, nous distinguions dans une brume transparente les montagnes qui s'élèvent sur la côte africaine.

Le *Picacho de Veleta* doit son nom à une vigie (*veleta*) établie autrefois au sommet de la montagne, dans une *atalaya* ou tour d'observation dont on voit encore les ruines ; les signaux se transmettaient de cime en cime jusqu'à Grenade, au moyen de feux allumés pendant la nuit. Le Mulahacen est le plus haut pic de la Sierra Nevada; le Picacho de Veleta ne vient qu'en seconde ligne [1], et cependant la vue du dernier est beaucoup plus magnifique et l'horizon beaucoup plus étendu, le Picacho masquant une grande partie de la côte de Barbarie. Nous renonçâmes donc à l'ascension du Mulahacen, où nos neveros nous proposaient de nous accompagner, et qui nous aurait pris deux ou trois jours de plus.

Il fallait, malgré l'admiration qui nous clouait sur place, songer à opérer notre descente ; elle fut plus difficile que la montée, et nous avions parfois le vertige en franchissant d'étroits sentiers qui surplombaient au-dessus d'un abîme; mais nos *machos* avaient le pied sûr, et nous nous en tirâmes sans accident. Nous ne manquions pas de nous faire indiquer par nos guides les noms des

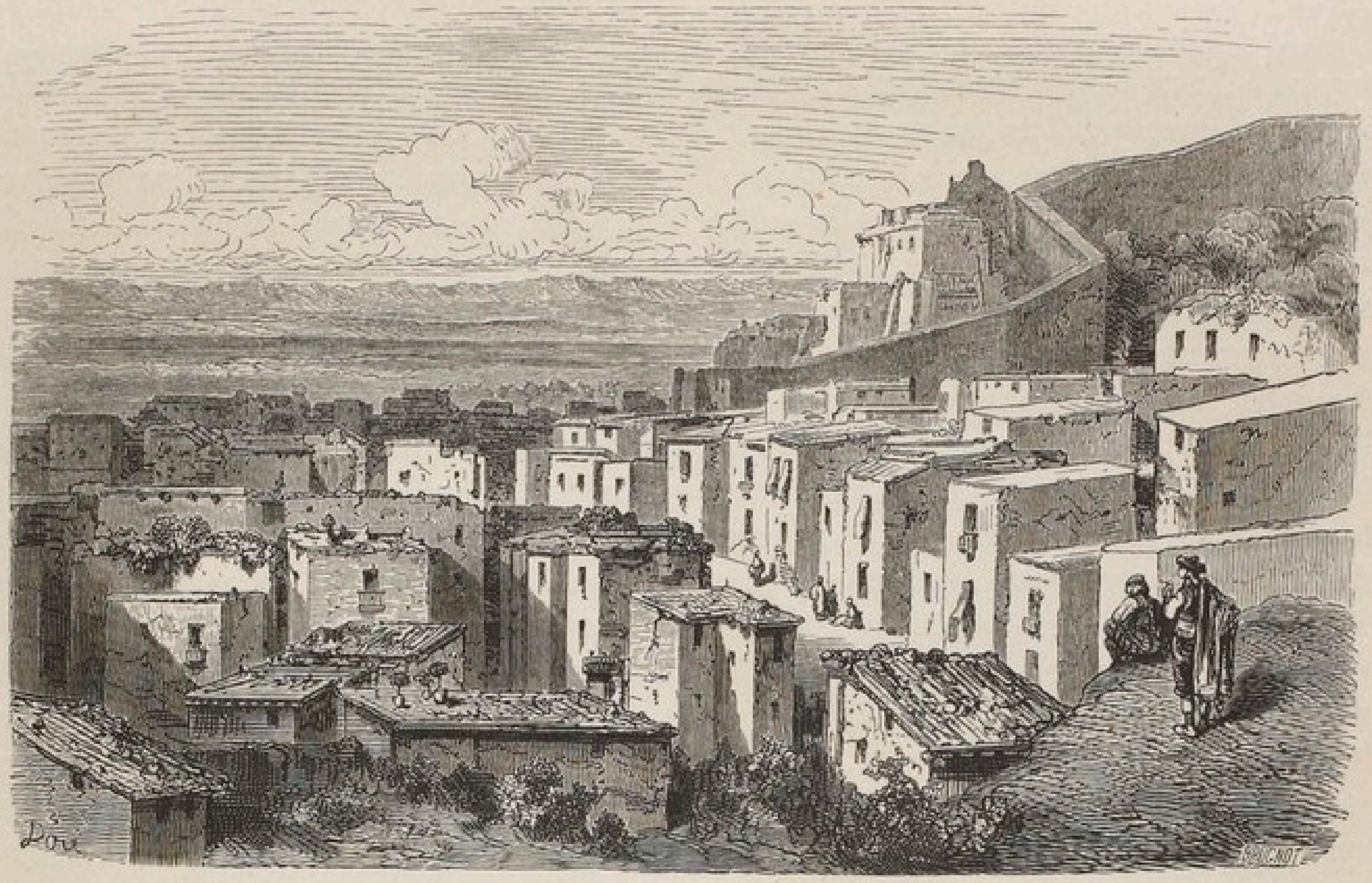
[1] D'après les géographes espagnols, la hauteur du Mulahacen est de 3652 mètres, et celle du Picacho de Veleta de 3560 mètres au-dessus du niveau de la mer.

différents *puertos* (passages) ou *desfiladeros* (défilés) que nous apercevions ; quelques-uns de ces noms sont très-pittoresques, comme le *Montayre*, — la montagne de l'Air ; — le *Puerto del Lobo*, — le passage du Loup ; — la *Cueva del Ahorcado*, — la grotte du Pendu, — et autres noms également significatifs.

De retour à Grenade, nous dîmes adieu à notre brave Ramirez et aux autres neveros, et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde. Après quelques jours consacrés au repos et à de nouvelles visites à l'Alhambra, nous nous résolûmes, non sans regret, à dire adieu, ou plutôt au revoir, à la vieille cité moresque, et nous allâmes retenir nos places à la diligence de Jaen.



UN NEVERO DE LA SIERRA NEVADA (page 220).



VUE DE LANJARON, DANS LES ALPUJARRAS (page 235).

CHAPITRE DIXIÈME

De Grenade à Jaen. — Le *Puerto de Arenas.* — Le Javalcuz et la Pandera. — Jaen; le *Santo Rostro.* — Excursion dans l'Alpujarra. — Alhendin; *el último Suspiro del Moro.* — Comment finit le dernier roi de Grenade. — La vallée de Lecrin. — Padul. — La *Venta de los Mosquitos.* — Durcal. — Atrocités de la guerre des Morisques. — Fernando de Valor et Aben Humeya. — Ginez Perez de Hita, soldat et historien. — Lanjaron. — Ujijar. — Le *Barranco de Poqueira.* — Aben Abou. — La *Sierra de Gador.* — Le *Rio Verde.* — Berja. — Almeria; le *Sacro Catino.* — Une pièce de Calderon : le Morisque Tuzani. — Adra et Motril : végétation tropicale. — Salobreña et la déesse Salambo. — Almuñecar. — Les *cañas dulces* et les moulins à sucre. — Velez-Malaga; Garcilaso de la Vega. — Malaga. — Les *malagueñas.* — La cathédrale. — L'escrime andalouse : *puñal* et *navaja.* — Le *javeque*, le *desjarretazo*, la *plumada*, le *floretazo*, la *corrida*, etc. — Le *coup du commandeur.* — Le *moulinet*, etc.; *lanzar la navaja.* — Types *malagueños* : le *charran*; l'*arriero* et l'once d'or. — Les *Barateros.* — La chanson du *Baratero.*

I

La route de Grenade à Jaen, une des plus belles de l'Espagne, est très-accidentée; en quittant la ville, on rencontre, à droite et à gauche du chemin, quelques anciennes *alquerías*, ou fermes, abritées sous des figuiers au feuillage épais et entourées d'énormes cactus et d'aloès aux tiges hérissées; bientôt les habitations deviennent plus rares, le pays prend un aspect plus sauvage; la verdure n'apparaît luxuriante que dans les vallons où un cours d'eau entretient la fraîcheur.

Nous atteignîmes enfin des régions montagneuses, au milieu desquelles la route monte en serpentant; il était nuit close quand nous traversâmes les contre-forts de la haute *sierra de Martos*, une des plus âpres montagnes de l'Andalousie. Notre lourd véhicule gravissait lentement les *ramblas* escarpées, bien qu'il fût à peu près vide, car la plupart des voyageurs étaient descendus pour gravir à pied ces montées qui semblaient ne devoir pas finir.

Quelques cigares et quelques paroles échangées nous avaient mis dans les bonnes grâces du

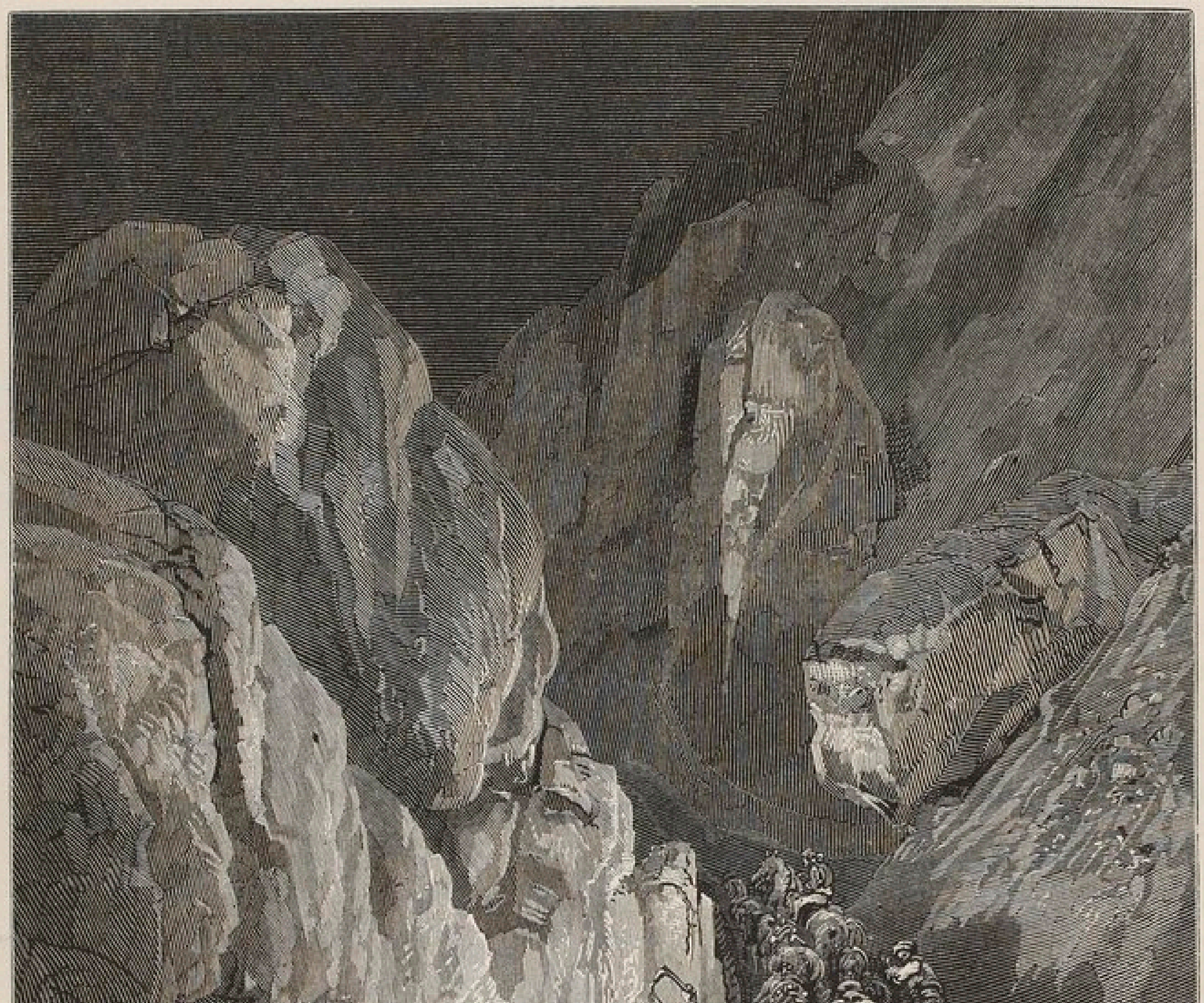
mayoral : il nous fit voir, sur le bord de la route, la borne qui marquait la limite de la province de Grenade et de celle de Jaen, où nous venions d'entrer; lorsque j'étais jeune, nous dit-il, il n'aurait pas été prudent de traverser la sierra à pareille heure; on aurait pu y rencontrer quelques *bandoleros*, par exemple ceux dont le vaillant Ojitos était le chef; mais aujourd'hui!... Le mayoral voulait-il dire qu'aujourd'hui la police est mieux faite et que les routes sont plus sûres; ou bien regrettait-il le *bon temps?* Nous ne savons; mais il nous sembla voir percer dans son exclamation un vague accent de regret. On aura beau faire, les bandits d'autrefois seront longtemps encore des héros populaires en Andalousie.

Les gorges désertes que nous traversions se prêtaient admirablement, du reste, à des histoires de brigands : d'un côté de la route, c'était un précipice dont le fond se perdait dans les ténèbres; de l'autre côté, une haute muraille de rochers à pic se dressant au-dessus de nos têtes comme des obélisques gigantesques; quelquefois un bloc énorme, qui s'était détaché de la masse, surplombait au-dessus de la route, et semblait avoir été arrêté dans sa chute par la main d'un géant. Le vaste réflecteur de la diligence éclairait la scène de lueurs fantastiques : la lumière s'accrochait aux moindres aspérités des rochers, qui projetaient de grandes ombres se renouvelant sans cesse sous des formes différentes. Les dix mulets de notre long attelage faisaient scintiller leurs pompons, les premiers en pleine lumière, les autres se perdant graduellement dans l'ombre; le ciel, noir et orageux, ne laissait voir que de rares étoiles; si, à un détour de la route, nous avions vu miroiter dans l'ombre quelques tromblons, semblables aux jeux d'orgues des églises espagnoles, la chose nous eût paru la plus naturelle du monde et tout à fait en situation dans le sombre *puerto de Arenas :* tel est le nom de cette gorge peu faite pour rassurer les gens timides, ou crédules, qui croient encore aux brigands.

Nous arrivâmes à Jaen aux premières lueurs du jour; les rues et les places étaient silencieuses et désertes; quand nous disons désertes, nous nous trompons, car au pied des maisons des groupes de dormeurs se dessinaient çà et là sur le pavé, comme de grandes taches brunes : enveloppés dans leurs mantes couleur d'amadou, ces disciples de Diogène avaient passé la nuit à la belle étoile, avec la pierre pour matelas, et leur coude pour oreiller; quelques-uns, réveillés par le bruit de ferraille de la diligence, soulevaient nonchalamment leur tête, qui disparaissait aussitôt dans les profondeurs de la *manta*. Cette coutume de dormir en plein air, très-répandue en Andalousie, s'explique facilement par la douceur du climat et par l'indifférence absolue des habitants en matière de confortable : c'est ce que notre mayoral appelait en plaisantant, dans son dialecte andalou, coucher à l'auberge de la lune, — *al parador de la luna*.

Cependant un groupe de dormeurs, voyant que la diligence était bien garnie de voyageurs, s'était levé pour aller prendre position sur le *poyo* ou banc de pierre du *parador* où nous nous arrêtions : c'était une famille composée du père, de la mère et de quatre enfants; le père était aveugle, et son teint bronzé donnait à ses yeux blancs une expression des plus étranges. « *Toma, hermano*, lui dîmes-nous en laissant tomber quelques cuartos dans le *sombrero calañes* qu'il nous tendait, *toma, hermano*, » — car en Espagne, ce pays de la vraie égalité, on donne le titre de frère aux mendiants.

Jaen est située au pied de hauteurs couronnées de vieilles murailles moresques, aussi rousses et aussi lézardées que celles de l'Alhambra; nous avons rarement vu des ruines surchargées d'une végétation aussi touffue : on croirait voir les fameux jardins suspendus de Babylone. Du haut de ces remparts on domine la ville, au-dessus de laquelle s'élève la masse imposante de la cathédrale, et, un peu plus loin, les montagnes de Javalcuz et de la Pandera, si rapprochées de Jaen qu'à certaines heures elles la couvrent presque entièrement de leur ombre. Elles sont, pour les habitants de Jaen et d'une partie de la province, un baromètre infaillible : les vents du sud-ouest, qui soufflent dans la contrée avec une violence extrême et qui sont suivis de pluies très-abondantes,



LE PUERTO DE ARENAS (ROUTE DE GRENADE A JAEN) (page 224).

amènent au sommet de ces montagnes des nuages épais qui offrent l'aspect de coiffures sur des têtes gigantesques ; c'est ce qui a donné naissance à un proverbe, d'après lequel, lorsque le mont Javalcuz a sa capuche et la Pandera sa *montera* (son bonnet), il doit pleuvoir, *même contre la volonté de Dieu* :

> Cuando Javalcuz
> Tiene capuz
> Y la Pandera montera,
> Lloverá aunque Dios no quiera.

Ce *refran* rappelle celui que nous avons déjà cité au sujet de la montagne de Parapanda, dans le royaume de Grenade. On sait que l'Espagne est la terre par excellence des proverbes : elle en a de tous les genres, pour les choses comme pour les personnes ; il n'est guère de ville ou de province qui n'ait le sien ; c'est ainsi qu'on appelle la province de Jaen : *La Galicia de Andalucia* (la Galice de l'Andalousie) ; en effet, les *Jaetanos* ressemblent, sous beaucoup de rapports, aux *Gallegos*, qui sont les Auvergnats de l'Espagne.

Jaen était autrefois la clef de l'Andalousie, et excitait la convoitise des rois de Grenade, qui tentèrent à plusieurs reprises, mais inutilement, de s'en rendre maîtres ; c'est le vrai type d'une ville du moyen âge, aux rues tranquilles et désertes ; il en est quelques-unes où n'arrivent guère les rayons du soleil, et où l'herbe pousse haute et plantureuse. La cathédrale perd plutôt qu'elle ne gagne à être examinée de près ; comme beaucoup d'églises du midi de l'Espagne, elle a été bâtie sur les fondations d'une ancienne mosquée. L'intérieur, assez grandiose du reste, est de cet abominable style *churrigueresque* dont les ravages se sont particulièrement étendus sur l'Andalousie vers le commencement du siècle dernier. Mais le véritable intérêt, la curiosité particulière de la cathédrale de Jaen, c'est une relique qu'on appelle la Sainte Face, *el Santo Rostro*, ou simplement *el Santo*, de même qu'à Padoue l'église sous l'invocation de saint Antoine est désignée sous le nom d'*il Santo*, — le Saint par excellence. Le Santo Rostro est le linge avec lequel, suivant la tradition, une sainte femme essuya le visage de Notre-Seigneur, ruisselant de sueur et de sang, lorsqu'il montait au Calvaire, et qui aurait conservé l'empreinte de ses traits ; d'autres prétendent que c'est le suaire même qui fut placé sur le visage du Sauveur. Plusieurs églises prétendent avoir l'honneur de posséder la précieuse relique ; quoi qu'il en soit, celle de la cathédrale de Jaen est tellement vénérée, que beaucoup de paysans en portent une petite copie suspendue à leur cou comme un scapulaire. La sainte image, qu'on expose aux regards du public trois fois par an, est entourée d'un grand cadre d'or orné de pierres précieuses d'une très-grande valeur, qui est conservé dans une boîte placée sur l'autel de la *Capilla Mayor*. Suivant la tradition, le Santo Rostro fut apporté de Rome, il y a plus de cinq cents ans, par saint Eufrasio, patron de la ville, qui aurait fait le voyage de la Ville Éternelle à Jaen monté sur les épaules du diable, particularité qui est rapportée par plusieurs écrivains du pays. Le sacristain nous assura que saint Ferdinand portait le Santo Rostro dans toutes ses expéditions guerrières, ainsi qu'une Vierge qu'il nous fit voir, et qu'on appelle *la Antigua*. Nous ferons observer en passant qu'on nous a montré, dans bien des églises d'Andalousie, d'autres Vierges en bois ou en ivoire, que le saint guerrier, au dire des sacristains, portait également avec lui dans ses campagnes ; de sorte que, s'il fallait ajouter foi à la tradition, il aurait toujours combattu accompagné d'un véritable musée ambulant.

II

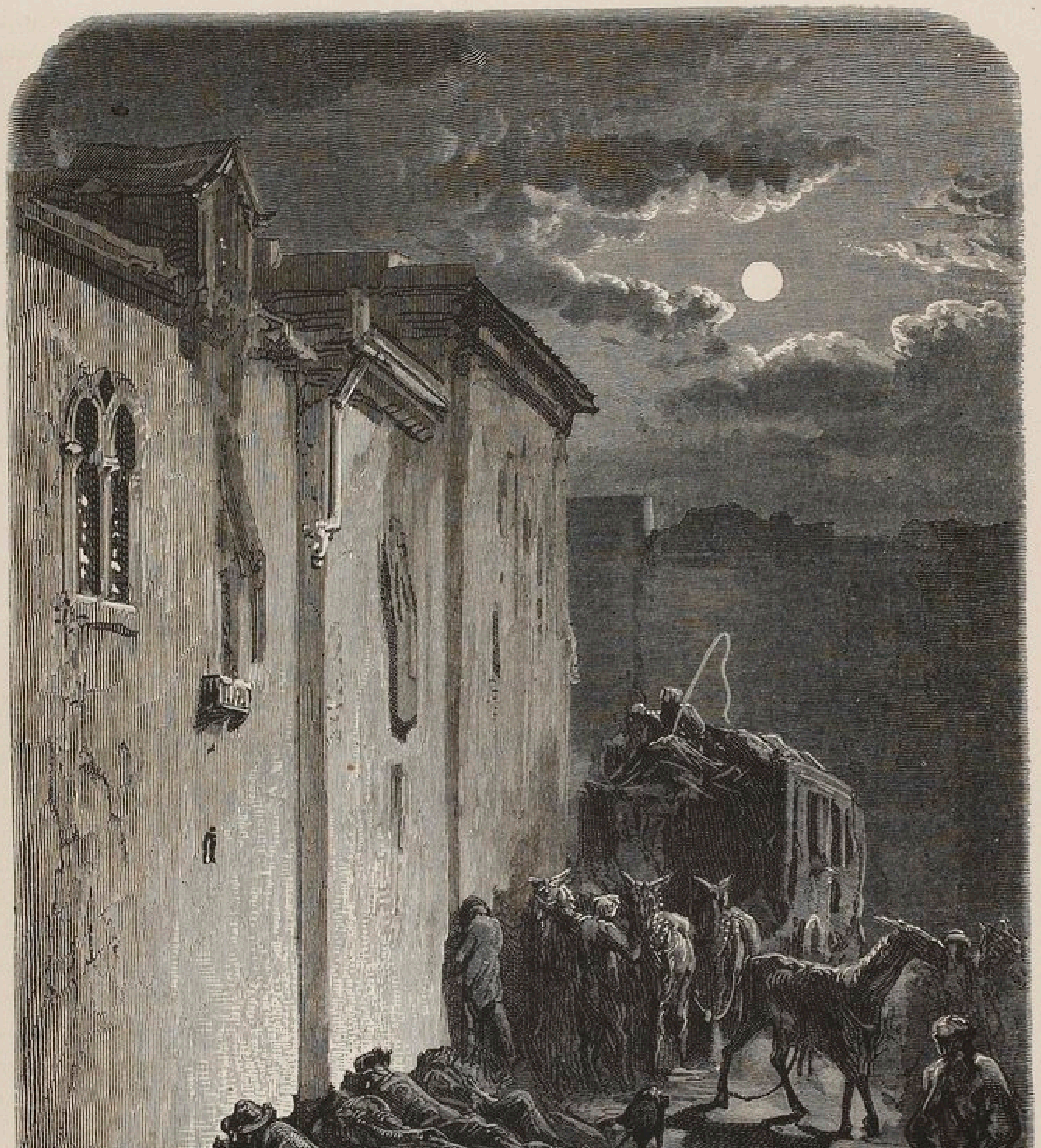
De Jaen nous étions revenus à Grenade, où nous ne devions nous arrêter que pour prendre le repos nécessaire et préparer dans l'Alpujarra une excursion que nous avions projetée. Nous

nous mîmes en quête d'un guide : notre ami Ramirez, le vieux *nevero* de la sierra Nevada, nous mit en rapport avec un de ses camarades, Manuel Rojas, dit *Jigochumbo*, surnom andalou qui lui venait sans doute de son teint, semblable au fruit du cactus; il nous était recommandé comme un *buen mozo*, — un bon garçon, — et il fut convenu qu'il nous guiderait à travers la partie la plus sauvage de l'Espagne, de Grenade à Almeria. Nous quittâmes Grenade de bon matin, pour éviter la grande chaleur, retournant de temps en temps la tête pour dire adieu à l'Alhambra et aux Torres Bermejas que doraient les premiers rayons du soleil. Après quelques heures de marche, nous atteignîmes la petite ville d'Aldenhin, située au sommet d'un rocher sauvage, comme la sentinelle avancée de l'Alpujarra. Lorsque le malheureux Boabdil, après avoir rendu aux rois catholiques la capitale de son royaume, prit le chemin de l'âpre contrée qui lui avait été abandonnée comme fief par les vainqueurs, il s'arrêta quelques instants à Aldenhin, le dernier point d'où il pût apercevoir Grenade; on nous conduisit à l'endroit où la tradition prétend qu'il fit arrêter son cheval pour jeter un regard d'adieu sur sa chère capitale. On assure qu'en regardant pour la dernière fois le paradis terrestre qu'il allait quitter pour une terre ingrate et sauvage, il s'écria : — *Allah akhbar!* — Dieu est grand, et que son vizir lui dit : « Réfléchissez, seigneur, que les grandes infortunes, pourvu qu'on les supporte avec force et courage, rendent les hommes aussi fameux dans l'histoire que les plus grandes prospérités ! — Hélas, répondit Boabdil, quelles adversités égalèrent jamais les miennes? » Et un torrent de larmes s'échappa de ses yeux : c'est alors que sa mère Ayesha se serait tournée vers lui en s'écriant : « Pleure comme un enfant ton royaume, puisque tu n'as pas su le défendre comme un homme! » Rien, du reste, ne prouve l'authenticité de ces paroles cruelles, peu dignes d'une mère qui n'était pas étrangère aux malheurs de son fils; quoi qu'il en soit, le rocher est encore appelé *El último Suspiro del Moro*, — le dernier Soupir du More, — ou *la Cuesta de las lágrimas*, — la côte des larmes. On assure que lorsque le mot d'Ayesha fut rapporté à Charles-Quint, l'empereur répondit qu'elle avait eu raison, et qu'une tombe dans l'Alhambra valait mieux pour un roi qu'un palais dans les Alpujarras.

On n'est pas d'accord sur la fin de Boabdil. Marmol prétend qu'il passa en Afrique, et qu'il fut tué dans une escarmouche, en défendant la cause d'un petit prince avec plus d'énergie qu'il n'avait défendu la sienne propre; mais il est plus probable que le pauvre exilé, après avoir débarqué à Melilla, sur la côte d'Afrique, se dirigea vers Fez, où il vécut tristement, regrettant toujours son royaume; on ajoute que, pour se rappeler le temps de sa grandeur, il fit construire plusieurs palais à l'imitation de ceux de Grenade. Il mourut en 1538, laissant deux enfants mâles, et ses descendants furent réduits à la nécessité de vivre des charités allouées aux fakirs et aux pauvres sur les revenus des mosquées! Telle fut la fin lamentable des rejetons d'une famille royale, des fils du dernier des princes musulmans qui ait régné en Espagne.

Nous quittâmes Alhendin de bonne heure, après avoir donné un peu de repos à nos montures, qui devaient nous conduire le soir même jusqu'à Padul, une petite ville des Alpujarras. Cette contrée montagneuse est une des plus intéressantes et des moins connues de la Péninsule; ses vertes vallées et ses montagnes inaccessibles étaient encore, quatre-vingts ans après la reddition de Grenade, le théâtre de combats acharnés entre les Espagnols et les derniers Mores d'Espagne.

On désigne sous le nom d'Alpujarra, ou Alpujarras, une vaste contrée qui dépend de la province de Grenade et de celle d'Almeria, et dont le territoire occupe une vingtaine de lieues de longueur de l'est à l'ouest, de Motril à Almeria, et douze ou quinze lieues de largeur du nord au sud, depuis la longue chaîne de la sierra Nevada jusqu'à la côte de la Méditerranée. Dès 1490, après la prise de Baza, les rois catholiques s'emparèrent d'une partie de l'Alpujarra; mais ils avaient affaire à des montagnards indomptables qui ne tardèrent pas à s'insurger : peu d'années après la chute de Grenade, en 1500 et en 1502, une nouvelle insurrection éclata, et c'est à Alhendin que Ferdinand et Isabelle réunirent l'armée destinée à la combattre.



UN RELAI A JAEN (page 224).

Calderon a célébré cette contrée, « dont les montagnes lèvent fièrement la tête vers le soleil ; » il la compare à « un océan de rochers et de plantes, où les villages semblent flotter comme des vagues d'argent : »

La Alpuxarra, aquella sierra
Que al sol la cerviz levanta,
Y que, poblada de villas,
Es mar de peñas y plantas
Adonde sus poblaciones
Ondas navegan de plata.

Peu de temps après avoir quitté Alhendin, nous entrâmes dans la vallée de Lecrin, et nous fûmes étonnés de trouver, au milieu d'une contrée aussi sauvage, cette verte et charmante vallée. où les oliviers, les amandiers, les citronniers et les orangers sont arrosés, pendant les plus fortes chaleurs, par des courants d'eau vive qui descendent de la montagne.

La vallée de Lecrin fut un des principaux centres de la grande insurrection des Mores de Grenade, et ses champs,, aujourd'hui si frais et si tranquilles, furent arrosés, au seizième siècle. du sang de bien des milliers d'hommes; la résistance était tellement acharnée, que l'énergie et le carnage des Espagnols venaient se briser contre le désespoir des révoltés. Les atrocités les plus révoltantes furent commises des deux côtés; on était arrivé à ne plus faire ni trêve ni quartier : à Guecija, les Mores s'emparèrent des moines du couvent des Augustins et les firent bouillir dans l'huile; à Mayrena, la garnison espagnole s'étant retirée, les habitants bourrèrent de poudre le curé et le firent éclater comme une bombe. Les Mores de Canjayar sacrifièrent des enfants sur l'étal d'un boucher, et, ayant égorgé deux chrétiens, ils mangèrent le cœur de l'un d'eux. Le curé de ce bourg, qui s'appelait Marcos de Soto, fut traîné de force dans l'église, en compagnie de son sacristain, qui dut sonner les cloches pour appeler tous les habitants. Quand ils furent réunis dans l'église, ils passèrent chacun à leur tour devant le malheureux curé, l'un lui tirant les cheveux et les cils, l'autre lui assenant un coup de poing. Quand on l'eut abreuvé de toutes sortes d'insultes, deux Mores lui coupèrent, avec un rasoir, les doigts des pieds et ceux des mains; un autre lui arracha les yeux, et, les lui mettant dans la bouche, lui dit : « Avale ces yeux qui nous surveillaient ! »

Ensuite, un autre More lui ayant coupé la langue avec son *alfanje* : « Avale cette langue qui nous dénonçait ! »

Enfin, pour assouvir leur vengeance avec une nouvelle atrocité, on lui arracha le cœur et on le donna à manger aux chiens.

Cette terrible insurrection des *Moriscos* avait été organisée à Grenade même, dans le quartier de l'Albayzin, avec tant de secret que Philippe II n'en fut instruit que quand les Alpujarras étaient déjà en armes. Le premier chef des révoltés fut un jeune homme de vingt-deux ans, beau et hardi, descendant des califes Ommiades, qui avait embrassé le christianisme sous le nom de *Fernando del Valor*. La révolte gagna d'abord toute la vallée de Lecrin, puis s'étendit rapidement jusqu'à Almeria. Fernando del Valor quitta alors son nom pour prendre celui de Muley-Mohammed-Aben-Humeya, que portaient ses ancêtres, et il prit aussi le titre de roi de Grenade et d'Andalousie. C'était un chef de partisans habile et courageux, mais ses premiers succès lui firent perdre la tête : il se crut déjà puissant; il voulut avoir une cour, et jouer au souverain. Hurtado de Mendoza, un des historiens de la révolte des Mores, raconte qu'il avait un harem, et donne des détails assez curieux sur une de ses femmes, la belle Zahara, de naissance noble, habile à danser les *zambras* à la morisque, à chanter les *leylas* et à jouer du luth, et qui, ajoute-t-il, se parait avec plus d'élégance que de modestie.

Le règne d'Aben-Humeya ne fut pas de longue durée; les Espagnols avaient mis sa tête à prix.

et la division ne tarda pas à s'introduire dans son camp. Il avait pour rival un autre chef nommé Farrax-Abencerrage; c'était un homme sanguinaire, qui avait fait décapiter trois mille Espagnols en un seul jour, et il ne pouvait s'accorder avec Aben-Humeya, qui était doux et humain et avait défendu d'égorger les femmes et les enfants; celui-ci fut surpris un jour par des conjurés, qui se mirent en mesure de l'étrangler : « Je saurai mourir avec courage, » leur dit-il, et il se passa lui-même le lacet autour du cou. On prétend qu'en mourant il se fit chrétien; son corps, jeté dans un égout, en fut retiré, et on l'enterra à Guadiz, sous son ancien nom de Fernando del Valor.

Le bourg de Padul, où nous nous arrêtâmes pour passer la nuit, eut beaucoup à souffrir à l'époque de la guerre des Morisques, et il est d'un aspect si misérable, qu'on pourrait croire qu'il s'en ressent encore; la *posada* était à peine pourvue des choses les plus nécessaires, et nous aurions fait un maigre souper sans les provisions dont nous avions eu soin de bourrer nos *alforjas*. Nous quittâmes de bonne heure Padul, et nous fîmes halte pour déjeuner à la *venta de los Mosquitos* (l'auberge des Moustiques), dont le nom n'était que trop justifié; c'est à peine si nous pûmes obtenir des œufs et du feu pour les faire cuire; car la nécessité nous avait rendus quelque peu cuisiniers. Doré, qui sait son Homère par cœur, essayait de relever à nos yeux d'aussi triviales occupations, en nous assurant qu'Eumée savait très-bien faire rôtir un porc, et que le bouillant Achille, aidé de Patrocle, avait, de ses mains héroïques, préparé sous sa tente un festin pour les députés d'Agamemnon.

La petite ville de Durcal, où nous nous arrêtâmes ensuite, et qui est habitée par des *labradores* qui cultivent les environs, est située au pied du *cerro de Sahor*, un contre-fort de la Sierra Nevada. Marmol raconte de terribles combats que les Espagnols livrèrent aux Morisques près de cette ville : Philippe II, voulant abattre l'insurrection par un coup terrible, avait donné le commandement des troupes au marquis de Los Velez, qui commença une guerre à feu et à sang, et reçut bientôt des Mores le surnom du *Diable à la tête de fer;* les soldats voulaient venger leurs frères, car le marquis de Sesa, qui était entré dans l'Alpujarra avec dix mille hommes, n'en avait plus que quinze cents. Les siéges faits par les Espagnols étaient toujours suivis de *talas :* ce genre d'expédition, qui exigeait au moins deux mille hommes, consistait à détruire les arbres, les moissons et même les maisons du pays. « Une nuée de sauterelles qui s'abat sur un pré n'y fait pas plus de ravages, dit Marmol, que n'en firent nos troupes affamées dans les jardins où elles campèrent; au bout d'une heure, on n'y aurait pas trouvé une feuille verte. » En moins d'un mois, dix mille Morisques furent massacrés ou réduits en esclavage; il y eut, ajoute-t-il, plus de quatre-vingts actions de guerre. Des villages entiers furent dépeuplés; les habitants d'Alhendin, par exemple, furent transportés en masse à Montiel, dans la Manche; de là vient sans doute, qu'à l'époque de Cervantès les Morisques étaient si nombreux dans le pays de Don Quichotte.

Ginez Perez de Hita, un des historiens de ces guerres terribles, avait fait partie de l'expédition comme soldat. « Les Espagnols, dit-il, ne rêvaient que massacre et pillage; ils étaient tous voleurs, *et moi le premier*, ajoute-t-il naïvement; on mettait la main sur la ferraille, sur les fruits, sur les chats, pour ne pas perdre l'habitude du vol. Après le sac du château de Jubilez, un millier de femmes moresques et trois cents hommes furent froidement égorgés; les Mores se défendaient avec énergie : quand les armes leur manquaient et qu'ils avaient épuisé leurs flèches empoisonnées, ils faisaient rouler sur leurs ennemis des quartiers de rocher; les femmes et les enfants se lançaient intrépidement sur les Espagnols, et cherchaient à les aveugler en leur lançant du sable dans les yeux; on vit des Mores enfouir leurs filles vivantes sous la neige, pour les empêcher de tomber aux mains des Espagnols. » L'historien raconte qu'il trouva un jour, sur le chemin de Filix, une femme couverte de blessures, étendue sans vie à côté de six de ses enfants;



UNE FAMILLE DE MENDIANTS, A JAEN (page 224).

pour sauver sa plus jeune fille, qu'elle nourrissait encore, elle s'était couchée sur elle, essayant de la couvrir de son corps; les soldats achevèrent la mère dans cette position, laissant la petite fille baignée de sang dans les bras de sa mère, et la croyant également morte; il ajoute qu'il emporta la pauvre petite, et qu'il parvint à la sauver.

Ginez Perez raconte plus loin une histoire des plus dramatiques: « Deux soldats espagnols, après avoir pillé la maison d'un riche Morisque, découvrirent une jeune fille d'une beauté merveilleuse, qui avait espéré échapper à leurs recherches. Ils mirent en même temps la main sur elle, chacun voulant s'assurer la possession d'un pareil trésor; mais, comme ils ne pouvaient tomber d'accord, ils finirent par tirer leurs épées. En ce moment survint un troisième soldat: celui-ci, les voyant sur le point de s'égorger, eut l'idée de mettre fin à leur querelle en en faisant disparaître l'objet; il se dirigea donc vers la jeune fille, et l'étendit morte de deux coups de poignard dans le sein. C'était à faire pitié au ciel. Après avoir frappé, le misérable ajouta froidement: « Il n'était pas juste que deux braves soldats risquassent leur vie pour si peu de chose! »

« Mais les deux soldats, indignés de tant de cruauté et courroucés de voir cette pauvre innocente étendue dans son sang, se réunirent contre lui. « Ta méchanceté ne restera pas impunie, lui dirent-ils, monstre infernal qui as privé la terre du plus précieux présent du ciel! » Sur quoi ils le percèrent de coups d'épée, et ils sortirent désolés de la maison où ils laissèrent, à côté du corps de l'assassin, celui de la belle jeune fille, qu'on aurait prise pour un ange endormi. »

Avant d'arriver à Lanjaron, nous passâmes le *puente de Tablate*, hardiment jeté sur un ravin profond; en 1569, ce pont était défendu par les Morisques avec tant d'acharnement, que les troupes espagnoles hésitaient à l'attaquer; un moine franciscain, Cristoval de Molina, pour faire honte aux soldats, prit d'une main un bouclier et une épée, de l'autre un crucifix, et s'avança intrépidement; les soldats le suivirent, et le pont fut emporté.

III

Lanjaron est une petite ville agréablement située au pied de la colline de Bordayla, sur le versant méridional de la Sierra Nevada; c'est là que finit la fertile vallée de Lecrin, que l'on a appelée *el Paraiso de las Alpujarras*. Ce fut une des premières villes qui se révoltèrent contre les Espagnols, et elle eut beaucoup à souffrir de la guerre; on dit qu'elle resta déserte pendant quatre-vingts ans, jusqu'à ce qu'on fît venir, pour la repeupler, cinquante habitants de l'intérieur de l'Espagne. Lanjaron est aujourd'hui la première ville des Alpujarras; ses maisons à deux étages, à toits plats, sont blanchies au lait de chaux à la moresque, et ont un aspect de gaieté qui manque aux autres villes de la contrée; nous y rencontrâmes quelques personnes venues d'Almeria et de Grenade pour fuir la chaleur et prendre les eaux minérales.

En nous rendant de Lanjaron à Orgiva, nous traversâmes un pays sauvage et très-accidenté; les paysans que nous rencontrions, sans avoir rien d'hostile, nous regardaient d'un air farouche et étonné. Orgiva est un gros bourg bâti au pied du haut *Picacho de Veleta*. Pour profiter de quelques heures de halte que notre *arriero* nous demandait pour ses mules, qui n'en pouvaient plus, nous fîmes un détour à pied jusqu'au *barranco de Poqueira*, un des sites les plus effrayants que l'imagination puisse rêver: à l'extrémité d'un défilé qui s'ouvre entre deux hautes murailles de rochers à pic, s'ouvre un immense abîme dont la vue donne le vertige; des nuages noirs s'élevaient au-dessus des plateaux abrupts qui couronnent le *barranco*, et se confondaient avec la fumée épaisse des feux allumés par les *neveros;* un ciel orageux donnait à ces rochers d'un gris de plomb un aspect plus sombre et plus sinistre encore.

La nature devient de plus en plus sauvage jusqu'à Ujijar, la ville la plus centrale et l'ancienne

capitale de l'Alpujarra; on prétend que plusieurs familles du pays descendent de Morisques restés après la guerre; c'est dans *Ogixar la nombrada*, — la fameuse, — que fut tué don Alonzo quand il se dévoua pour aller planter l'étendard royal au sommet de l'Alpujarra :

> Don Alonzo, don Alonzo,
> Dios perdone tu alma,
> Que te mataron los Moros,
> Los Moros de Alpujarra !

C'est près de là qu'est situé Valor, la fief de Fernando, celui qui se fit appeler, pendant quelques mois, roi de Grenade et d'Andalousie; nous avons raconté comment il fut trahi et assassiné. Aben Abou, qui lui succéda, était natif de Mecina de Bombaron, un village près duquel nous passâmes; trahi à son tour, il fut vendu, en 1571, par un de ses affidés, nommé El Seniz, qui le frappa lui-même de la crosse de son escopette, dans une grotte qui lui servait de refuge. « Le pasteur n'a pu rapporter la brebis vivante, dit l'infâme El Seniz en livrant son corps aux Espagnols, il en apporte la toison. »

Le corps d'Aben Abou fut porté à Grenade, et livré aux enfants, qui le mirent en quartiers et le déchirèrent; la tête fut enfermée dans une cage de fer qu'on plaça au-dessus de la porte Bib-Racha, avec cette inscription :

> Esta es la cabeza del traidor Aben Aboo; nadie la quite so pena de muerte.
> (Cette tête est celle du traître Aben Abou; que personne ne l'enlève, sous peine de mort.)

La défense fut respectée longtemps, car, en 1599, la tête d'Aben Abou était encore à la même place. Quant à El Seniz, sa trahison ne lui profita guère : il mourut bientôt à Guadalajara, écartelé comme voleur de grand chemin.

Après avoir monté pendant plusieurs heures, nous arrivâmes à Berja, au pied de la Sierra de Gador; nous devions bientôt quitter l'Alpujarra, non sans emporter les meilleurs souvenirs de ses paysages étranges et de ses poétiques montagnes; le *Puerto del Lobo* (la Gorge du Loup), par exemple, étroit défilé entre deux gigantesques rochers qui paraissent se précipiter l'un sur l'autre, — ou la *Sierra Bermeja*, — la montagne Vermeille, — au pied de laquelle coule le Rio Verde, — la rivière Verte, — « dont les ondes cristallines, dit le *romance* si connu, furent autrefois teintes en rouge par le sang de tant de chevaliers mores et chrétiens : »

> Rio Verde, rio Verde,
> Tinto vas en sangre viva;
> Entre tí y Sierra Bermeja
> Murió gran cavallería.
> ¡Cuanto cuerpo en tí se baña
> De Cristianos y de Moros;
> Y tus ondas cristalinas,
> De roja sangre esmaltan !

La Sierra de Gador est très-renommée pour ses mines de plomb, qui étaient déjà exploitées à l'époque romaine; elles sont encore aujourd'hui tellement riches, qu'un dicton local prétend que la montagne renferme *plus de plomb que de pierres*. Cette montagne, qui a près de deux mille cinq cents mètres d'élévation, est une des plus hautes de la contrée accidentée et sauvage qui s'étend le long du littoral de la Méditerranée. Bien que depuis des siècles les flancs de la sierra aient été fouillés dans tous les sens par d'innombrables mineurs, ses richesses ne paraissent pas devoir s'épuiser de sitôt, car le minerai donne encore aujourd'hui du plomb dans une proportion très-considérable.

Au pied des derniers contre-forts de la Sierra de Gador s'élève la jolie petite ville de Berja, dont l'activité industrielle contraste avec l'aspect paisible et patriarcal des villes des Alpujarras.



LE BARRANCO DE POQUEIRA, DANS LES ALPUJARRAS (page 235).

C'est une ville habitée en grande partie par les familles des mineurs; on prétend que ces derniers ne vivent pas très-vieux; le pays passe cependant pour être très-salubre. Nous nous souvenons d'un mendiant aveugle que nous rencontrâmes, et qui avait, nous assura-t-il, cent trois ans accomplis; ce brave homme, drapé dans une *manta* rapiécée, marchait en s'appuyant d'une main sur sa petite-fille, et de l'autre sur un long bâton : c'étaient Œdipe et Antigone en costume andalou.

La fatigue commençait à nous gagner quand nous quittâmes Berja; aussi fûmes-nous ravis quand nous aperçûmes à l'horizon l'immense nappe d'azur de la Méditerranée; quelques heures plus tard, nous franchissions les vieilles portes arabes d'Almeria.

IV

Le séjour d'Almeria nous parut, après notre fatigante excursion dans les Alpujarras, d'une mollesse incomparable; les lits de la fonda nous semblaient excellents, et la cuisine à l'huile succulente. Almeria, avec ses maisons blanches surmontées de toits plats et de terrasses, a un aspect tout à fait arabe; ses rues étroites, tortueuses et escarpées rappellent certains quartiers d'Alger; la plupart des rez-de-chaussée sont ouverts, et on y voit souvent des femmes accroupies à la manière orientale et occupées à fabriquer ces *esteras de esparto*, ou tapis de jonc, dont on fait usage dans toute l'Andalousie. Quoique les mines des environs donnent à la ville une certaine activité, elle est bien loin d'avoir aujourd'hui la même importance qu'autrefois; elle passe pour être plus ancienne que Grenade, et il y a même à ce sujet un dicton populaire :

Cuando Almeria era Almeria
Granada era su alqueria.

« Quand Almeria était Almeria, Grenade n'était encore que sa métairie. »

Almeria devint, dès l'an 766, la capitale d'un royaume arabe qui subsista jusqu'au milieu du douzième siècle; son port était alors un repaire de pirates qui infestaient la Méditerranée; les Espagnols en firent le siége en 1147, et s'en emparèrent avec l'aide des Pisans et des Génois; les vainqueurs se partagèrent un riche butin, et on assure que, dans la part échue à ces derniers, se trouvait une coupe d'émeraude dont Notre-Seigneur, suivant la tradition, s'était servi à la sainte Cène; cette relique, connue à Gênes depuis des siècles sous le nom du *Sacro Catino* (la Coupe sacrée), y fut considérée longtemps comme le plus précieux trésor de la ville; suivant une autre tradition, elle aurait été prise à Césarée à l'époque des croisades et aurait fait partie des présents apportés à Salomon par la reine de Saba; ou bien encore, ce serait le *Saint Graal*, le vase mystérieux à la recherche duquel le roi Arthur et les chevaliers de la Table ronde entreprirent tant d'expéditions. Autrefois on montrait de loin au public le Sacro-Catino dans les occasions solennelles, et il y avait les peines les plus sévères contre celui qui aurait osé le toucher. Quelques voyageurs du siècle dernier, l'abbé Barthélemy entre autres, avaient osé élever des doutes au sujet de la fameuse relique; ces doutes furent confirmés lorsque, sous Napoléon Ier, la prétendue coupe d'émeraude fut portée à Paris : on s'aperçut facilement qu'au lieu d'une pierre précieuse, c'était une coupe de verre antique. En 1815 elle fut renvoyée à Gênes et se cassa pendant le trajet; nous avons pu voir, moyennant rétribution, dans le trésor de la cathédrale, les fragments du Sacro Catino ornés d'une monture en or.

Almeria et ses fertiles jardins sont souvent chantés dans les *romances* moresques. A l'époque de la guerre de l'Alpujarra, le *rio d'Almeria* fut une des dernières parties du pays qui se rendit aux

Espagnols. Calderon a tiré d'un épisode de cette guerre le sujet d'une de ses pièces : *Amar despues de la muerte, y el sitio de la Alpuxarra*, c'est-à-dire : Aimer après la mort, et le siége de l'Alpujarra.

Il y avait à Almeria un jeune Morisque nommé Tuzani ; c'était un beau cavalier, habile à manier avec adresse sa longue épée de fine trempe suspendue à un élégant baudrier, et sa riche arquebuse valencienne. Tuzani aimait une jeune Moresque, la belle Malcha, qui fut tuée au siége de Galera, où se commirent tant d'atrocités ; il retrouva le corps de sa maîtresse percé de deux coups mortels, et fit le serment de la venger. Il s'enrôla dans l'armée espagnole, et finit par découvrir, à force de recherches, que le meurtrier était un certain Garcès ; enfermé par hasard avec le Morisque dans la prison d'Andarax, Garcès s'avoua l'auteur du meurtre, et fut poignardé par Tuzani, qui parvint à s'échapper ; il fut enfin repris, et on le conduisit devant don Juan d'Autriche, qui, après avoir entendu son histoire, lui accorda son pardon et la liberté.

Comme nous voulions nous rendre à cheval d'Almeria à Malaga en suivant la côte de la Méditerranée, nous retournâmes sur nos pas, en passant par la petite ville de Dalias, et nous traversâmes ensuite *Adra*, l'ancienne *Abdera* des Phéniciens, qui remonte, comme toutes les villes de cette côte, à une très-haute antiquité ; nous avons vu des médailles frappées dans cette ville à l'époque de Tibère. Ici le climat et la végétation sont dignes des tropiques ; on cultive le coton et la canne à sucre dans les environs de Motril ; toute cette côte est exposée à un soleil ardent, et quoique nous fussions en automne, il nous était quelquefois impossible de voyager pendant les heures les plus chaudes de la journée.

Peu de temps après avoir quitté Motril, nous arrivâmes à Salobreña, petite ville peu intéressante par elle-même, mais qui fait remonter sa fondation à *Salambo* en personne ; telle est du moins l'origine revendiquée pour elle par un historien espagnol, et cela bien avant le bruit fait autour de la Vénus phénicienne par un roman français.

A peu de distance de Motril se trouve Almuñecar, d'où on voit se découper, sur un ciel toujours bleu, la haute Sierra de Lujar, et un peu plus loin celle de Tejeda. Il n'est guère de pays qui réunisse des productions aussi variées : les hautes montagnes qui dominent la côte produisent des saxifrages et autres plantes des climats froids, tandis que, dans les terrains d'alluvion qui bordent la mer, on peut acclimater la plupart des végétaux de la zone torride.

Velez-Malaga est le paradis de la côte méridionale d'Espagne ; il n'est peut-être aucune ville d'Europe dont le ciel soit aussi beau et le climat aussi doux ; outre le coton et la canne à sucre, — *caña dulce*, — l'indigo, le café, la patate et d'autres plantes des tropiques y réussissent à merveille ; nous achetâmes au marché des cannes à sucre vertes qui étaient excellentes, et des fruits originaires d'Amérique appelés *chirimoyas*. A l'époque de la domination arabe, il y avait à Velez-Malaga et sur toute la côte, jusqu'à Marbella, beaucoup plus de moulins à sucre qu'aujourd'hui ; il y en avait encore un certain nombre au dix-septième siècle, comme le montre ce passage d'un voyageur : « Il y a aussi des salines et des moulins à sucre, qu'ils appellent *ingenios de azucar*, dont j'ay veû auprès de Marpella ou Marbella en Andalousie, où j'ai veû beaucoup de cannes de sucre, qui sont faites comme d'autres roseaux, mais qui ont au dedans une certaine moüelle, et une eaüe fort douce, car j'en ay cueilly par les chemins. »

Velez-Malaga a de brillantes pages dans son histoire ; quelques années avant la prise de Grenade, elle appartenait encore aux Mores, et Ferdinand le Catholique vint en personne faire le siége de la ville, une des dernières qui fussent au pouvoir des infidèles. La chronique de Hernando del Pulgar raconte que, les assiégés ayant fait une sortie, le roi se trouva un moment entouré de plusieurs Mores qui voulaient s'emparer de sa personne ; le baudrier de son épée s'étant accroché au harnachement de son cheval, il ne pouvait se défendre et il allait être fait prisonnier, quand l'intrépide Garcilaso de la Vega, lançant son cheval au galop, mit les ennemis en fuite et

parvint à délivrer son souverain, qui lui-même perça un More de sa lance. En souvenir de cet événement, Ferdinand donna pour armoiries à la ville de Velez-Malaga un roi à cheval revêtu de son armure et perçant un More de sa lance.



UN MENDIANT CENTENAIRE ET SA PETITE-FILLE, A BERJA (page 239).

Nous quittâmes notre guide et nos montures à Velez, nous prîmes place sur l'impériale de la diligence, qui partait de grand matin, et avant midi nous faisions, au grand galop de nos huit mules, notre entrée dans Malaga.

V

Málaga la hechicera,
La del eternal primavera,
La que baña dulce el mar
Entre jasmin y azahar!

« Malaga l'enchanteresse, la ville au printemps éternel, que baigne doucement la mer entre le jasmin et l'oranger! » Tel est le salut qu'adresse un poëte espagnol à une des plus agréables villes d'Andalousie.

C'est à l'Alameda, la promenade principale, qu'on peut admirer la beauté des Malagueñas, célèbre dans toute l'Espagne. Moins sévère que la Grenadine, moins coquette que la Sévillane et que la Gaditane, la *Malagueña* se distingue des autres femmes andalouses par un teint plus ambré, par des traits plus réguliers, mais non moins expressifs; des sourcils épais et bien dessinés, des cils longs et fournis donnent à ses yeux noirs une profondeur et un charme qu'on ne saurait rendre; elle sait à merveille, avec une simple fleur, un dahlia rouge ou blanc gracieusement posé derrière l'oreille, faire ressortir la beauté de ses cheveux d'un noir bleu comme l'aile d'un corbeau.

Le climat de Malaga est un des plus doux de l'Espagne; on vend dans les rues des cannes à sucre et des patates douces — *batatas dulces* — ressource importante pour les gens du peuple qui, avec quelques *cuartos*, peuvent s'en rassasier; aux angles des rues et sur le port, on voit des *bataleros* qui font cuire leur marchandise en appelant les acheteurs au cri de : *batatas! ricas y gordas!* Leurs cris se confondent avec ceux des *charranes*, marchands de poissons, qui crient à tue-tête leurs *boquerones*, espèce de petites sardines, les *pintarrojas*, les *calamares*, les *dentones* et autres produits de la pêche méditerranéenne. Les *charranes*, dont nous parlerons un peu plus tard, portent leur marchandise dans des *cenachos*, paniers de jonc qu'ils tiennent suspendus à leurs coudes en appuyant les mains sur les hanches.

Les *malagueñas*, chansons populaires de la province, se composent ordinairement de couplets de quatre vers chacun; le premier et le dernier vers se répètent deux fois. Le sujet, quand il n'est pas mélancolique, est souvent sentimental :

Échame, niña bonita,
Lágrimas en tu pañuelo,
Y las llevaré á Grenada,
Que las engarze un platero.

« Donne-moi, charmante petite, — Tes larmes dans ton mouchoir, — Je les porterai à Grenade, — Chez un bijoutier qui les enchâssera. »

Son tus labios dos cortinas
De terciopelo carmesí,
Entre cortina y cortina
Estoy esperando el sí.

« Tes lèvres sont deux rideaux, — De velours cramoisi; — Entre rideau et rideau — J'attends le oui. »

Voy á la fuente y bebo;
No la amenoro,
Que aumienta su corriente
Con lo que lloro.

« Je vais boire à la fontaine; — Et ne peux l'épuiser, — Car j'augmente son cours — Avec les larmes que je pleure. »



MALAGA. LA CATHÉDRALE ET LE PORT (page 245).

Le rhythme des malagueñas a quelque chose d'étrange, d'inattendu, on pourrait presque dire de sauvage; mais, à coup sûr, il n'a rien de vulgaire ni de banal. On peut en dire autant des *cañas*, des *polos*, des *playeras*, des *rondeñas* et de la plupart des airs de l'Andalousie : ce sont très-probablement les mêmes mélodies que chantaient autrefois les sujets de Boabdil, et sans doute aussi plus d'un couplet est emprunté aux anciens *romances moriscos*.

Comme la plupart des villes de la côte, Malaga est une ancienne colonie phénicienne; les Arabes s'en emparèrent après la fameuse bataille du Guadalete, et elle ne cessa d'être musulmane qu'en 1487, cinq ans avant la prise de Grenade. Ce n'est qu'une cinquantaine d'années plus tard que fut commencée la cathédrale, important édifice qui domine majestueusement le port et la mer; un bel escalier de marbre donne accès dans la nef principale, à côté de laquelle s'élèvent parallèlement deux nefs latérales; de chaque côté de la façade s'élèvent deux hautes tours, dont l'une est restée inachevée. La vraie manière de bien voir la cathédrale de Malaga, c'est de prendre une *falúa* dans le port, et de s'éloigner assez pour qu'on puisse apercevoir du large la masse imposante de l'édifice, qui s'élève au-dessus des maisons blanches de la ville : splendide tableau dont le fond est formé par les hautes montagnes derrière lesquelles se cache Grenade.

Nous trouvâmes les quais de Malaga encombrés de caisses de *pasas* et de tonneaux de toutes dimensions. Les vins et les *pasas* — c'est ainsi qu'on appelle les raisins secs — sont les principales productions de Malaga; cependant n'oublions pas l'industrie des terres cuites coloriées; c'est dans le *Pasaje de Heredia* que se modèlent ces statuettes qui représentent invariablement des costumes andalous : tantôt c'est une *maja* au jupon court, dansant le *polo* ou le *jaleo;* tantôt c'est un *contrabandista*, le *trabuco* à la main; un *majo* coupant, avec sa *navaja*, le tabac destiné à sa cigarette, ou un curé coiffé du chapeau long, *sombrero de teja*.

Si l'usage de la *navaja*, du *puñal* et du *cuchillo* est général en Espagne, il est certaines villes où les *saines traditions* se conservent plus particulièrement; Cordoue et Séville possèdent des maîtres fort renommés; mais nulle part l'art de manier le fer — la *herramienta* — n'est cultivé autant qu'à Malaga. Peu de villes offrent l'exemple d'un pareil penchant à l'homicide, et, dit-on, il n'est guère d'endroit où les *delitos de sangre* — les crimes de sang — soient aussi fréquents. D'où vient cette habitude du meurtre, si générale parmi les gens du peuple? Est-ce de l'oisiveté, de la passion du jeu, ou de la négligence de la police? « Les *serenos* de Malaga, dit un refrain populaire, prétendent qu'ils ne boivent pas de vin; mais le vin qu'ils boivent suffirait à faire tourner un moulin : »

> En Málaga los serenos
> Dicen que no beben vino;
> Y con el vino que beben,
> Puede moler un molino!

Faut-il attribuer encore, comme on l'a prétendu, l'issue sanglante des querelles d'une certaine classe au *solano*, ce vent brûlant venant d'Afrique, imprégné, comme le *sirocco* des Napolitains, de la chaleur irritante des sables du Sahara? Quoi qu'il en soit, l'impunité des assassins est proverbiale : *Mata al rey, y vete á Málaga*, — Tue le roi et va-t'en à Malaga; — tel est le dicton populaire.

Déjà, en parlant d'Albacete, nous avons cité cette ville comme très-renommée pour la fabrication des *navajas;* Guadiz, Séville, Mora, Valence, Jaen, Santa Cruz de Mudela, et d'autres villes encore possèdent aussi des couteliers renommés. Outre bien d'autres noms de fantaisie que reçoit la *navaja*, on l'appelle encore, en Andalousie, la *mojosa*, la *chaira*, la *tea*, expressions plus particulières aux *gitanos;* les *barateros*, dont nous parlerons bientôt, l'appellent plutôt *corte* (tranchant), *herramienta* ou *hierro* (fer), *abanico* (éventail), etc.

Pendant notre séjour à Malaga, nous eûmes la fantaisie de prendre des leçons chez un des

profesores de réputation : au bout de quelques séances, Doré était devenu un élève distingué; armés de petits joncs taillés en *navaja*, nous nous livrions de rudes assauts, et nous nous portions, suivant toutes les règles d'une escrime spéciale, les plus terribles coups de taille et d'estoc : le pouce placé sur la partie la plus large de la lame, la main gauche collée contre la ceinture, les jambes légèrement entr'ouvertes, afin de rendre les évolutions plus faciles, telle était notre position quand nous nous mettions en garde pour nous pourfendre. Le professeur commençait alors la démonstration des différents *golpes*, — c'est ainsi qu'on appelle les coups, — qui reçoivent également le nom de *puñaladas*, ou *puñalas*, suivant la prononciation andalouse. Ces coups se portent dans la *parte alta* ou dans la *parte baja :* la partie haute s'étend depuis le sommet de la tête jusqu'à la ceinture, et la partie basse depuis la ceinture jusqu'aux pieds, de manière que les coups sont *altos* ou *bajos*, suivant qu'on les porte dans le haut ou dans le bas du corps.

Un des principaux coups de la *partie haute* est le *javeque* ou *chirlo :* on nomme ainsi une



UN DUEL A LA NAVAJA DEL SANTOLIO.

large estafilade faite dans la figure avec le tranchant de la navaja, et qui s'allonge comme la voile effilée du *javeque* (chebec); le *javaque* est regardé, par les *barateros*, comme une blessure ignominieuse, car de tous les coups qu'on puisse recevoir, c'est celui qui montre le mieux la maladresse du blessé, et le peu de cas que le *diestro* — l'*habile* — fait de son adversaire, en se contentant de le *marquer* simplement au lieu de le tuer. Un autre coup de la *parte alta*, coup infiniment plus grave, et qui exige une grande adresse, c'est le *desjarretazo ;* il se porte par derrière, au-dessus de la dernière côte : le *desjarretazo* est un coup très-estimé, non pas de celui qui le reçoit, bien entendu, car il est presque toujours mortel, notamment quand la lame, ouvrant une large blessure, sépare en deux la colonne vertébrale. Seulement, comme rien au monde n'est parfait, ce joli coup a l'inconvénient de découvrir le *diestro* qui le porte, et de l'exposer à recevoir en même temps un coup de pointe dans le ventre.

Citons encore la *plumada*, coup qui se donne de droite à gauche en décrivant une courbe, et le *revés*, porté de gauche à droite, avec le bras déployé et subitement ramené; la *culebra*, qui consiste à se jeter rapidement la face contre terre en s'appuyant sur la main gauche, et à porter de bas en haut, avec l'autre main, un coup dans le bas-ventre; le *floretazo*, employé contre l'adversaire qui s'avance trop rapidement, et qui vient lui-même s'enferrer sur la pointe de la *navaja;* en donnant un *floretazo*, on courrait grand risque d'être blessé soi-même, si on ne rejetait vivement le corps en arrière.

Les *tiradores*, ou tireurs expérimentés, recommandent encore la *corrida* comme un des coups les plus utiles à connaître : la *corrida*, qui exige une légèreté particulière et beaucoup de sang-froid, s'exécute en faisant rapidement un mouvement oblique à droite ou à gauche, afin de frapper l'adversaire dans le côté. Les *golpes de costado* ne sont pas moins dangereux : ce sont les coups de pointe qui se portent entre les côtes, et il est rare qu'ils ne soient pas mortels.

Quelquefois les *tiradores* placent sur le bras gauche leur *manta*, ou leur veste enroulée, comme le *giuoco della spada e cappa* que représentent d'anciens livres d'escrime italiens; ou bien ils tiennent à la main leur *sombrero*, dont ils se servent comme d'un bouclier. Ces moyens de défense sont très-discutés : le principal reproche que leur adressent les puristes, c'est d'empêcher de se servir de la main gauche; car tout *tirador* accompli doit savoir manier indistinctement son arme des deux mains. Quant à la *faja*, ou ceinture, les tireurs de *navaja* ne manquent jamais d'en ceindre leurs reins, car elle est d'une grande utilité pour la défense; seulement il est essentiel de la fixer bien solidement. Si la ceinture venait à se dénouer, le *tirador* serait exposé à se prendre les pieds dans ses plis et à tomber; il courrait alors les plus grands dangers, car son adversaire ne manquerait pas de profiter de sa chute.

Chaque coup, naturellement, a ses parades ou *recursos;* il y en a de différents genres : d'abord les *engaños* ou *finjimientos* (feintes), puis les *tretas* ou bottes secrètes; ces dernières s'éloignent quelque peu des règles de l'escrime telle que nous la comprenons; par exemple, on jette le *sombrero* à la figure de son adversaire : c'est une botte qui manque rarement son effet; ou bien le *diestro* se baisse rapidement pour ramasser de la main gauche une poignée de sable, qu'il jette aux yeux de son ennemi, pendant que de l'autre main il lui porte un coup dans le ventre. Quelquefois on marche fortement sur les pieds de l'adversaire, on lui donne un coup de talon dans le bas-ventre, ou on cherche à le faire tomber au moyen d'un croc-en-jambe; ou bien encore on feint d'adresser la parole à un être imaginaire qui surviendrait tout à coup, pour frapper le *contrario* au moment où il détourne la tête, ce qui rappelle le fameux *coup du Commandeur* d'une certaine pièce du Palais-Royal.

Comme la *navaja*, le *puñal* a son escrime à part et ses règles particulières; cette arme, dont se servent de préférence les marins et les prisonniers, se distingue principalement de la navaja en ce qu'elle ne sert que pour les coups d'estoc, car le poignard n'a guère de tranchant; ordinairement le manche, gros et court, se rapproche un peu de la forme d'un œuf; quant à la lame, elle est tantôt aplatie et ovale, tantôt ronde, tantôt à quatre pans; nous avons rapporté de Malaga un *puñal* qui avait appartenu à un des plus redoutables *barateros* du Perchel; cette arme, effilée et pointue comme une aiguille, a quelque chose d'effrayant : quadrangulaire du côté de la pointe, elle s'arrondit ensuite insensiblement; de plus, elle est garnie d'entailles barbelées, et la lame est repercée à jour en plusieurs endroits : précautions ingénieuses qui ont le double avantage de déchirer la plaie, et de la rendre plus dangereuse en y introduisant de l'air.

Un des principaux coups du *puñal*, c'est le *molinete*, dont Doré fit un dessin très-exact : un des adversaires pivote rapidement sur un pied, et lève le bras pour blesser derrière l'épaule son ennemi, dont il s'est rapproché à l'improviste; celui-ci ne peut se défendre qu'en essayant d'arrêter de la main gauche le bras levé pour le frapper, et de frapper lui-même de la main droite. Il

s'ensuit ordinairement une lutte corps à corps, qui a presque toujours un résultat funeste pour les deux combattants.

Un petit traité fort curieux, le *Manual del baratero* ou *Arte de manejar la navaja*, nous indique encore la manière de lancer cette arme, ainsi que le *puñal :* le manche de l'arme doit se placer dans la paume de la main ; la pointe, tournée en dedans, se retourne vers l'adversaire au moment où le *diestro* la lance en étendant la main avec force. Les marins, qui ont l'habitude de porter la *herramienta* attachée à leur ceinture au moyen d'un long cordon ou d'une petite chaîne de cuivre, sont très-habiles à *lanzar la navaja*. « Nos lecteurs, dit notre Andalou, auront de la peine à se figurer la précision extraordinaire avec laquelle nous avons vu lancer la *navaja*, qui restait clouée dans la poitrine ou dans le ventre de l'adversaire, à l'endroit même que le *diestro* avait choisi ; mais ce qui n'est pas moins étonnant, c'est l'adresse particulière avec laquelle certains



L'ESCRIME AU COUTEAU : LANZAR LA NAVAJA.

Andalous savent éviter le coup ; nous en avons même vu qui étaient assez adroits pour saisir au vol le cordon qui retenait la *navaja* du *contrario*, et pour le couper avec leur propre *navaja*. »

Nous avons parlé précédemment des *tijeras*, ces énormes ciseaux dont les *esquiladores* (tondeurs d'ânes, de chevaux et de mules), la plupart *gitanos*, se servent avec tant d'habileté. Ces *tijeras* deviennent dans leurs mains une arme terrible : la double blessure causée par les deux pointes est toujours dangereuse, et quelquefois mortelle. Du reste, les combats à la *tijera* sont assez rares, les gitanos étant d'une nature essentiellement pacifique, et la plupart d'entre eux ayant horreur du sang versé.

Après avoir esquissé les principales règles d'une escrime particulière aux Andalous, nous dirons quelques mots de deux types purement *malagueños :* les *barateros* et les *charranes*, gens d'une adresse toute particulière à manier le *puñal* et la *navaja*.



CHARRANES ET MARINEROS SUR LA PLAGE (page 251).

VI

Les touristes qui séjournent quelque temps à Malaga peuvent y étudier, s'ils ne craignent pas certaines gens, des types extrêmement curieux, tels que le *charran* et le *baratero*.

Qu'est-ce que le *charran?* Le *Diccionario de la Academia española* ne nous apprend rien sur ce sujet, et ce mot est également absent des autres dictionnaires espagnols. Ce n'est ni le gamin de Paris, ni le *pâle voyou;* ce n'est pas non plus le lazzarone napolitain, et pourtant c'est un peu de tout cela. Allons flâner dans le *barrio del Perchel*, quartier où les pêcheurs étendent leurs filets sur des *perchas* pour les faire sécher; c'est le rendez-vous des *majos*, comme à Séville la *Macarena;* à Malaga, quand on veut parler d'une fille du peuple élégante et pleine de désinvolture, on dit une *moza Perchelera*, comme à Séville on dit une *hembra Macarena*.

Approchons-nous de cette barque échouée sur la plage, et à l'ombre de laquelle des hommes du peuple sont assis et jouent aux cartes: ce sont des *charranes;* ils sont nés à Malaga, et ils y mourront, à moins qu'ils n'aillent finir leurs jours au *presidio* (bagne) de Ceuta ou de Melilla; ils exercent, il est vrai, une industrie apparente : ainsi ils vont par les rues vendant des *boquerones*, les sardines de l'endroit; ou bien ils offrent leurs services aux ménagères qui viennent acheter au marché la provision du jour; mais leur véritable état, c'est de ne rien faire, de vivre d'*industrie*, dans le mauvais sens du mot, de prendre le soleil sur la plage ou l'ombre sur l'esplanade du *muelle*.

Le *charran* est un garçon de quatorze à vingt ans; jeune, on l'appelle *pillo*, mot à peu près synonyme de voyou; on l'appelle encore *granuja*, expression locale qui signifie pepin de raisin, et qui entraîne une intention de mépris. Les gamins de Malaga n'ont rien à envier, sous le rapport de l'adresse, aux plus habiles filous de Naples ou de Londres; nous en avons fait personnellement l'expérience, à bon marché du reste, puisqu'elle ne nous a coûté qu'un mouchoir. Ils sont très-inventifs pour s'approprier le bien d'autrui; on en pourra juger par cette petite histoire locale, que nous rapportons dans toute sa pureté, d'après un *Malagueño*. Il s'agissait de voler à un brave *arriero*, descendu de la montagne, une once d'or qu'il avait mise dans sa bouche, dans la crainte des filous. Un dimanche, notre arriero rencontrait à la *Puerta de Mar* un paysan de ses amis, qui le pressait de l'accompagner à l'église; le méfiant montagnard refusa, disant qu'il avait une once d'or dans sa *faja*, et qu'il craignait de se trouver au milieu de la foule. Le paysan insista, lui faisant observer que ce n'était pas une raison suffisante pour manquer la messe, — *perder la misa;* — et puis, ajouta-t-il, mets *la onza* dans ta bouche : elle y sera plus en sûreté que dans ta ceinture.

Cette raison parut concluante à l'arriero, qui prit avec son ami le chemin de l'église. Quelques vauriens, *pillos*, *granujas* ou *charranes*, avaient entendu la conversation, et avaient vu l'once d'or passer de la *faja* dans la bouche de l'arriero; trois d'entre eux se détachèrent de leurs camarades, et suivirent leur victime jusque dans l'église. Avant d'entrer, ils prirent chacun les deux coins d'un mouchoir dans lequel ils jetèrent quelques petites pièces de monnaie, et se mirent à jouer au naturel le rôle de deux marins demandant des offrandes pour faire dire des messes à la Vierge *del Cármen*. Ils s'approchèrent ainsi de l'arriero, qui se tenait au milieu d'un groupe, serrant les dents pour mieux garder son once, et regardant de travers tous ceux qui se trouvaient autour de lui; les faux marins s'étaient agenouillés, et faisaient semblant de murmurer des prières, sans perdre de vue l'arriero. Enfin, après l'*Ite missa est*, un d'eux lâcha tout à coup les coins du mouchoir, et la monnaie roula sur les dalles.

« *Caballeros*, que personne ne bouge, s'écria un des charranes, tout cet argent appartient à la

Virjen santísima! Attention à l'once! où est l'once d'or?» Tous les assistants se penchèrent pour regarder, à l'exception des faux marins, qui reprirent tout haut : « Personne n'a vu l'once pour les messes de *María Santísima?* Qui donc a pris l'once?

« — C'est ce coquin-là qui vient de la ramasser et de la mettre dans sa bouche, » s'écria un des assistants qui n'était autré qu'un compère, en montrant du doigt le pauvre arriero. Celui-ci, confus et interdit, porta naïvement sa main à sa bouche, et en retira l'once d'or, qu'un des assistants, — toujours un compère, — lui arracha violemment des mains avec une indignation bien jouée, pour la remettre dans le mouchoir des pauvres marins. Le public, indigné, accabla de reproches le prétendu voleur, et quand celui-ci put enfin ouvrir la bouche pour protester de son innocence, les *charranes*, qui s'étaient faufilés parmi la foule comme des serpents à travers un buisson, se partageaient l'once d'or en dehors de l'église.



LE CHARRAN DE MALAGA.

Malgré leur costume délabré, ces lazzaroni de Malaga ont une certaine désinvolture qui empêche de les confondre avec les mendiants de profession ; du reste ils ne demandent pas : ils aiment mieux voler; l'esplanade *del Muelle* est le théâtre ordinaire de leurs exploits; c'est là qu'ils ont l'habitude de prélever la dîme sur les marchandises qu'on débarque; tantôt c'est un *bacalao* (morue) qu'ils font adroitement passer sous leur chemise, tantôt c'est un énorme oignon, un melon, ou quelques *batatas;* ils sont encore fort habiles à plonger leur navaja dans un ballot, pour recevoir dans leur sombrero le riz qui s'en échappe; ils se donnent ensuite rendez-vous dans le lit desséché du torrent de *Guadalmedina*, ou dans quelque autre endroit écarté, où ils font cuire entre deux pierres, dans quelques vieux tessons, les produits de leur maraude.

Il est rare que ces festins ne se terminent pas par une partie de cartes, car ils sont très-joueurs, comme presque tous les Andalous de la basse classe : une mante crasseuse, pliée en quatre et jetée à terre, leur sert de tapis de jeu; les cartes sont tellement usées que c'est à peine si l'on distingue les points. Ils ne sont pas moins passionnés pour les jeux de hasard, notamment celui de pile ou face, — *cara y cruz;* — et comme ils ne se font pas faute de tricher, il est rare que la partie finisse sans quelque rixe, où les coups de poing, les coups de bâton et les pierres pleuvent comme grêle; les *pedreas*, c'est ainsi qu'ils appellent leurs combats à coups de pierres, ont ordinairement lieu dans le torrent de Guadalmedina, qui leur fournit des projectiles de tout calibre. C'est là aussi que se vident les querelles

de *barrios*, car il y a à Malaga trois *barrios* ou quartiers rivaux : la *Victoria*, le *Perchel* et la *Trinidad*, dont les habitants ont des mœurs et même des costumes particuliers. C'est en vain que les autorités ont voulu faire cesser les *pedreas*, qui se renouvellent de temps en temps, notamment les dimanches et jours de fête.

Le *charran* est grand fumeur, et passé maître dans l'art de ramasser les bouts de cigares, qu'il transforme immédiatement en cigarettes. Quand le hasard a fait tomber un *puro* entre ses mains, il le partage fraternellement avec ses camarades : ce partage s'opère d'une façon assez originale : les vauriens se placent par rang d'âge, et en rond : le plus âgé allume le cigare, tire une bouffée à toute haleine, et le passe à son voisin, qui en fait autant ; et le puro passe ainsi de main en main, chacun humant la plus grande *chupada* possible, jusqu'à complète extinction.

Le *charran* couche l'été à la belle étoile, le long des maisons, sans se soucier des moustiques, dont sa peau bronzée défie les piqûres. L'hiver, il trouve toujours un *zaguan* ou portique pour reposer sa tête à l'abri des vents du nord. Bien qu'il se trouve mêlé à toutes les démonstrations et qu'il soit de toutes les émeutes, il n'a pas d'opinion politique : on raconte que lorsque les troupes françaises, sous les ordres du général Sébastiani, se présentèrent devant Malaga, des groupes de *charranes* se mêlèrent aux partisans de la résistance, en poussant les cris de : Viva Ferdinando VII ! Des gens armés de couteaux et de poignards ne pouvaient tenir longtemps devant la mitraille, et les Français ne tardèrent pas à faire leur entrée dans la ville, précédés des mêmes groupes, qui criaient à tue-tête : *Viva Napoleon!*

VII

Nous avons déjà dit quelques mots du *baratero* : c'est un homme de la lie du peuple, qui a acquis une habileté extraordinaire à manier la navaja et le puñal, et qui exploite la terreur qu'il inspire pour exiger des joueurs un droit sur l'enjeu de la partie. Nous l'avons déjà dit, les Andalous de la basse classe sont extrêmement joueurs : chaque ville renferme un certain nombre de gens sans aveu désignés sous le nom de *tahures*, qui correspond à peu près à celui de *grecs*, et qui n'ont d'autre industrie que le jeu.

Il est rare que les vices d'une nation ne soient pas plusieurs fois séculaires : les ordonnances d'Alphonse le Savant contre les *tafurerías* ou maisons de jeu prouvent que dès cette époque la passion du jeu était déjà très-violente en Espagne; elle n'avait en rien diminué au dix-septième siècle, si nous en croyons un curieux ouvrage d'un auteur sévillan, le licencié Fajardo, contre les oisifs et les joueurs, ouvrage dans lequel l'auteur énumère les nombreux tours, pratiques et escroqueries employés par les grecs du temps.

Chaque ville d'Andalousie a ses *garitos* ou tripots, où se réunissent les joueurs de profession, auxquels on pourrait encore appliquer ces anciens vers :

Ya el jugador de España
Su esperanza no fia
En el incierto azar, sino en la maña.

« Aujourd'hui, le joueur espagnol ne met pas son espérance dans le hasard incertain, mais dans l'adresse de ses doigts. »

Les *garitos* ne sont pas les seuls rendez-vous des joueurs ; ils se réunissent partout : sur la plage, à l'ombre d'une barque ; sous les arbres d'une promenade, ou à l'abri d'un vieux mur, dans quelque endroit écarté : l'assistance est ordinairement composée de charranes et autres gens sans aveu, auxquels se mêlent quelques marins et quelques soldats. Voyez-les le long de ce *falucho*

échoué sur le sable, et dont les voiles sèchent au soleil : les uns sont assis, les autres couchés à plat ventre devant un jeu de cartes crasseux; ils jouent au *cané*, au *pecao*, ou à quelque autre de leurs jeux favoris; leur physionomie est inquiète et agitée, soit par la passion du jeu, soit par la crainte de voir arriver un *alguacil*.

Tout à coup, et sans qu'on sache d'où il est venu, un individu au teint pâle, à la figure sinistre, à l'air hardi et provocateur, apparaît au milieu du groupe : c'est un homme robuste, *bien empatillado*, c'est-à-dire orné d'une large paire de favoris; il porte d'un air dégagé sa veste sur l'épaule, et son pantalon court est retenu par une large ceinture de soie : c'est un *baratero*, qui s'installe sans façon à côté des joueurs, et leur annonce brutalement qu'il vient prélever sa part sur l'enjeu, — *cobrar el barato;* — c'est ainsi qu'on appelle l'espèce de tribut qu'il s'arroge le droit de prélever, et qui, du reste, ne consiste ordinairement qu'en une somme très-minime; deux ou trois cuartos tout au plus, ou environ dix centimes par partie.

« *Ahí va eso!* s'écrie le baratero en jetant au milieu du groupe un objet entouré d'un vieux papier gris qui a dû servir à envelopper du poisson frit : c'est un paquet de vieilles cartes, — *baraja*, — qui signifie qu'on ne doit jouer qu'avec ses cartes : *Aquí no se juega sino con mis barajas!* « Ici, on ne joue qu'avec mes cartes ! » Si les joueurs sont de bonne composition, le baratero empoche ses cuartos, et tout se passe paisiblement. Mais il arrive quelquefois qu'il se trouve dans le groupe un *valiente*, — un vaillant, — un *mozo cruo*, littéralement : un *garçon cru*, expression andalouse presque intraduisible, qui signifie un jeune homme hardi et brave. Celui-ci répond sans s'effrayer, avec un fort accent andalou : *Camará, nojotros no necesitamos jeso!* — « Camarade, nous n'avons pas besoin de cela ! » Et il rend le jeu de cartes au baratero. « *Chiquiyo*, reprend celui-ci, *venga aquí el barato*, *y sonsoniche!* « Gamin, fais-moi vite passer le *barato*, et pas un mot ! » Le *mozo cruo* tire alors un long couteau attaché à sa ceinture, l'ouvre en faisant entendre le cliquetis des ressorts, en enfonce la pointe à côté de l'enjeu, et s'écrie en regardant le provocateur d'un air de défi : *Aquí no se cobra el barato sino con la punta de una navaja!* « Ici on ne touche le *barato* qu'avec la pointe d'une navaja. »

Il est rare que le défi ne soit pas accepté ; en ce cas les deux adversaires prononcent le solennel *vamonos!* ou *vamos allí!* « Allons-y ! » ou bien encore : *Vamos á echar un viaje!* « Allons faire un voyage ! » C'est leur *alea jacta est*. On s'en va dans un coin écarté, les navajas ou les puñales sont tirés de la ceinture et brillent en l'air, et un des adversaires tombe ensanglanté.

Le meurtre ne demeure pas toujours impuni, et il arrive parfois que deux ou trois mois plus tard on entend par les rues de la ville le son d'une petite cloche et la voix d'un homme qui demande des aumônes *para decir misas por el alma de un pobre que van á ajusticiar*, « pour dire des messes pour l'âme d'un malheureux qu'on va *justicier*. »

Il arrive aussi que deux barateros se rencontrent sur le même terrain, et que le nouveau venu réclame sa part de l'enjeu; quelquefois la querelle se termine par un duel à mort; on en a vu s'enfermer dans une cour étroite et se déchirer à coups de couteau jusqu'à ce que l'un des deux tombât inanimé. Mais quelquefois aussi les adversaires n'ont que l'apparence de la bravoure et réalisent ce type du bravache pourfendeur, audacieux avec les faibles, filant doux quand on lui tient tête : type connu sous les noms de *maton*, le *matachin*, le *valenton*, le *perdonavidas*, etc. Lorsque deux braves de cette espèce ont une affaire, il s'établit entre eux un dialogue des plus amusants, dont nous allons essayer de donner une idée, bien que le dialecte andalou perde, en passant dans une autre langue, beaucoup de son originalité.

« *Ea!* c'est ici que les braves vont se montrer, dit l'un d'eux en faisant crier les ressorts de sa navaja !

— *Tire osté!* Tirez ! compère Juan, s'écrie l'autre en tournant autour de son adversaire.

— *Vente á mí, Curriyo!* pas tant de tours et de détours !



LE BARATERO EXIGEANT LE BARATO (page 254).

— C'est vous, *zeño* Juan, qui sautez comme un petit chien.

— *Ea, Dios mio!* Tiens, tu peux recommander ton âme à Dieu !

— Est-ce que je t'ai blessé ?

— Non, ce n'est rien !

— Eh bien! je vais te tuer du coup; tu peux demander l'extrême onction.

— Sauve-toi, *por Dios, Curriyo*, tu vois bien que j'ai le dessus, et je vais t'ouvrir une blessure plus grande que l'arcade d'un pont. »

Ce dialogue continuerait plus d'une heure, si les amis n'intervenaient; les deux adversaires, qui ne demandent pas mieux que de s'apaiser, referment leurs couteaux, et on se rend dans quelque *taberna,* où l'on oublie la querelle en vidant quelques *cañas* de jerez.

Outre les *barateros de playa*, qui exercent sur la plage, il y a encore celui de la *cárcel*, qui règne dans la prison, et le *baratero soldado* ou *de tropa :* ce dernier est le tyran de la compagnie ou du régiment; le sergent, qui ne veut pas l'avoir pour ennemi, l'exempte des corvées ; il n'est pas de querelle à laquelle il ne se trouve mêlé ; c'est à peine s'il connaît les éléments de l'exercice, et il professe la plus grande répugnance pour la discipline ; par exemple, il est de première force sur le maniement du couteau. Le *baratero soldado* ne se refuse aucune jouissance : il boit du meilleur, que lui verse la cantinière, et fume des *puros ;* tout cela est payé par le *barato* qu'il prélève sur les autres soldats. Quand le régiment est en marche, il reçoit la visite des camarades ou compères — *camarádas*, *compares* — de la localité où l'on fait halte; car il y a entre eux une certaine franc-maçonnerie, comme entre les *Camorristi* napolitains ; ils se retrouvent dans les *garitos* fréquentés par leurs *confrères*. Quelquefois cependant ces entrevues finissent par quelque *pendencia*, ou querelle : à la moindre contradiction, on se jette à la figure les *cañas* de jerez, contenant et contenu, et on sort dans la rue pour se *tirer* deux ou trois *mojadas*, après quoi on est meilleurs amis qu'avant.

Le *baratero de la cárcel* est le plus dangereux et le plus odieux de tous; perdu de vices depuis son enfance, il a passé la plus grande partie de son existence dans la prison, — *el estarivél*, ou *casa de poco trigo*, — littéralement la *maison où il y a peu de blé*, comme disent les voleurs dans leur argot pittoresque. Aussitôt qu'un *preso* fraîchement condamné a franchi le seuil de la prison, le baratero exige de lui le *diesmo*, — la bienvenue. Cette demande se fait toujours la *navaja* à la main, et si le nouveau refuse de payer *las moneas*, *los metales*, la question se décide au moyen de quelques *navajasos* échangés. Quand la justice — en argot *la severa* — intervient pour constater le meurtre, il est rare que les navajas se retrouvent ; car les *carceleros* ont toutes sortes de moyens plus ingénieux les uns que les autres pour les faire disparaître.

Pour achever de peindre l'étrange type que nous venons d'esquisser, nous donnerons quelques couplets d'une chanson andalouse : *El baratero*, en *germanía* ou argot des voleurs espagnols :

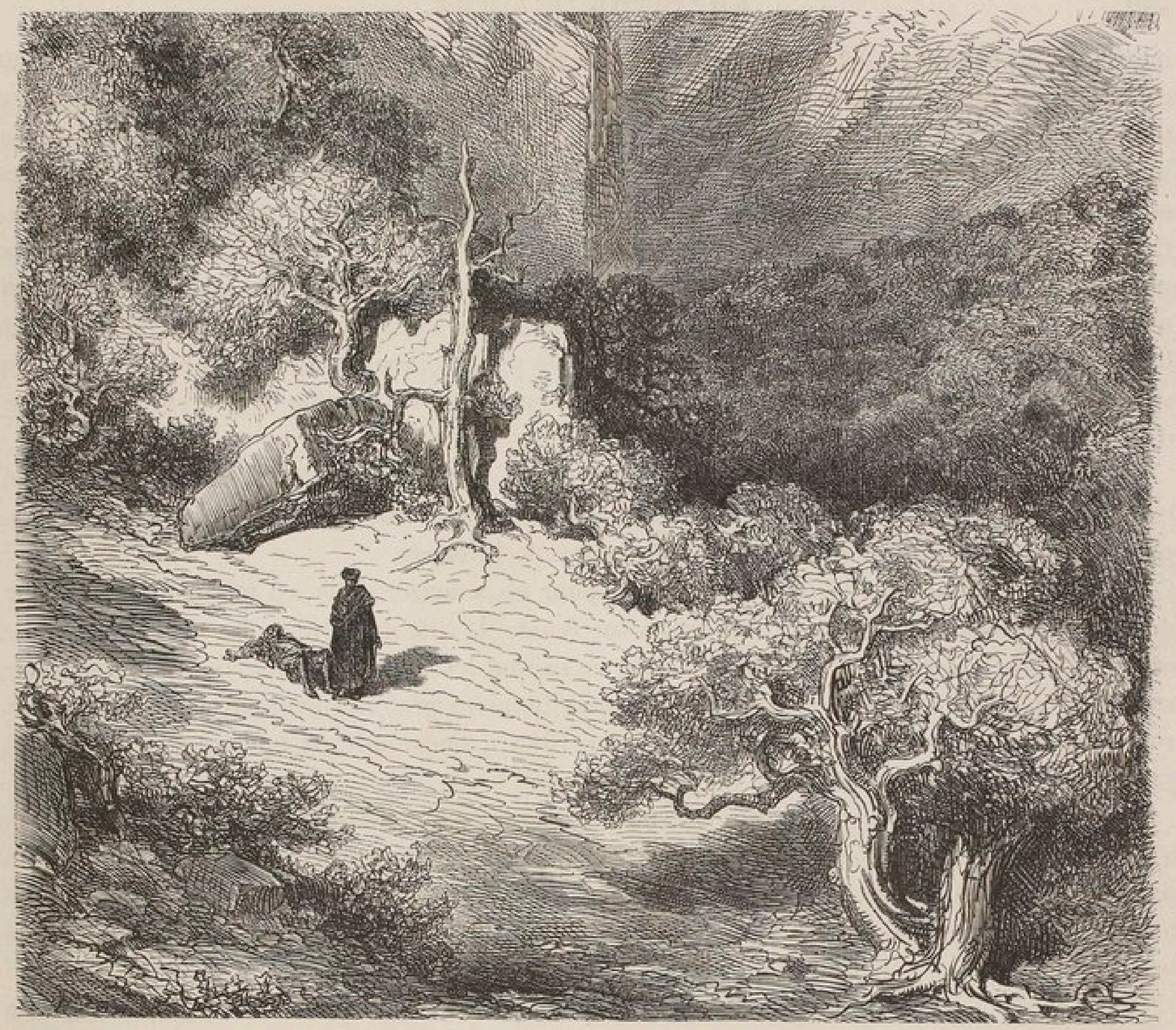
Al que me gruña le mato, Que yo compré la baraja. Está osté? Ya desnudé mi navaja : Largue el coscon y el novato Su parné, Porque yo cobro el barato En las chapas y en el cané.	Celui qui murmure, je le tue, Car j'ai acheté la *baraja;* Comprenez-vous? Je viens de tirer ma navaja : Donnez, innocents et novices, Votre argent : C'est moi qui touche le barato Aux *chapas* et au *cané !*
Rico trujan y buen trago.... Tengo una vida de obispo! Está osté ? Mi voluntad satisfago Y á costa ajena machispo, Y porque? Porque yo cobro y no pago En las chapas y en el cané.	Quel riche tabac! quel bon vin!... Je mène une vie d'évêque! Comprenez-vous? Je satisfais tous mes goûts, Et je vis aux dépens d'autrui; Et pourquoi ? Parce que je reçois sans jamais rien payer, Aux *chapas* et au *cané!*

On devine comment finit ordinairement le baratero : c'est sur une place publique, où un échafaud en planches a été dressé pour le supplice du *garrote;* l'exécuteur, après lui avoir passé autour du cou le fatal collier de fer, *el corbatin de Vizcaya*[1], serre la vis fatale en lui demandant le pardon traditionnel : *me perdonas?*

[1] Littéralement *la cravate de Biscaye;* c'est le nom que donnent les voleurs au *garrote.* La Biscaye est depuis longtemps célèbre pour le travail du fer.



L'ESCRIME AU PUÑAL : EL MOLINETTE (page 247).



ARRANCO DANS LA SIERRA DE RONDA (page 263).

CHAPITRE ONZIÈME

Environs de Malaga. — Opinion de Voiture sur l'Andalousie. — Loja. — La *Peña de los Enamorados*. — Archidona. — Les *bandoleros* andalous : les *Niños* de Ecija ; José María. — Antequera. — Ronda ; les *Rondeñas*. — Les *Contrabandistas* et la contrebande en Andalousie. — Gaucin. — Gibraltar. — San Roque. — Aljeciras. — Tarifa ; les *Tarifeñas*. — Vejer et les *tardíos*. — Chiclana et les *ataja-primos*. — Cadiz ; les *improbæ Gaditanæ* de Martial. — Lord Byron et les taureaux. — Le Puerto Santa María ; la chanson des *Toros del Puerto*. — Jerez de la Frontera. — Les *Jerezanos*. — La *Plaza ;* le *Toro del Aguardiente*. — Les vignobles ; les *lagares* et les *bodegas*. — Les vins de Jerez : — Arcos de la Frontera. — Sanlúcar de Barrameda ; le *manzanilla*. — Bonanza. — Le Guadalquivir ; la *Isla Mayor* et la *Isla Menor*. — Un *herradero*. — Les *novilladas de lugar*. — San Juan de Alfarache. — Arrivée à Séville.

I

Avant de quitter Malaga, nous fîmes une excursion dans la Hoya, belle plaine qui s'étend entre la mer et les montagnes ; justement on venait d'inaugurer depuis peu le premier tronçon du chemin de fer qui doit relier Malaga à la ligne de Cordoue à Séville, en passant par Antequera et Ecija ; nous nous rendîmes donc à la gare provisoire, et bientôt, après avoir franchi les faubourgs, nous traversions une des plaines les plus belles et les plus fertiles de l'Andalousie et du monde

entier; où les palmiers s'élèvent gracieusement au-dessus des champs de canne à sucre. C'est bien cette merveilleuse Andalousie dont parle Voiture, cette terre enchantée qui l'avait réconcilié avec tout le reste de l'Espagne.... « Vous ne trouverez pas étrange, dit-il dans une de ses lettres, que je louë un païs où il ne fait jamais froid, et où naissent les cannes de sucre.... J'y suis servi par des esclaves, qui pourroient estre mes maistresses ; et sans péril, j'y puis partout cueillir des *palmes*. Cet arbre, pour qui toute l'ancienne Grèce a combattu, et qui ne se trouve en France que dans nos poëtes, n'est pas icy plus rare que les oliviers, et n'y a pas un habitant de cette coste, qui n'en ait plus que tous les Césars. On y voit tout d'une veuë les montagnes chargées de neiges, et les campagnes couvertes de fruits.... L'hyver et l'esté y sont toujours mêlez ensemble; et quand la vieillesse de l'année blanchit la terre partout ailleurs, elle est icy toujours verte de lauriers, d'orangers et de myrtes. »

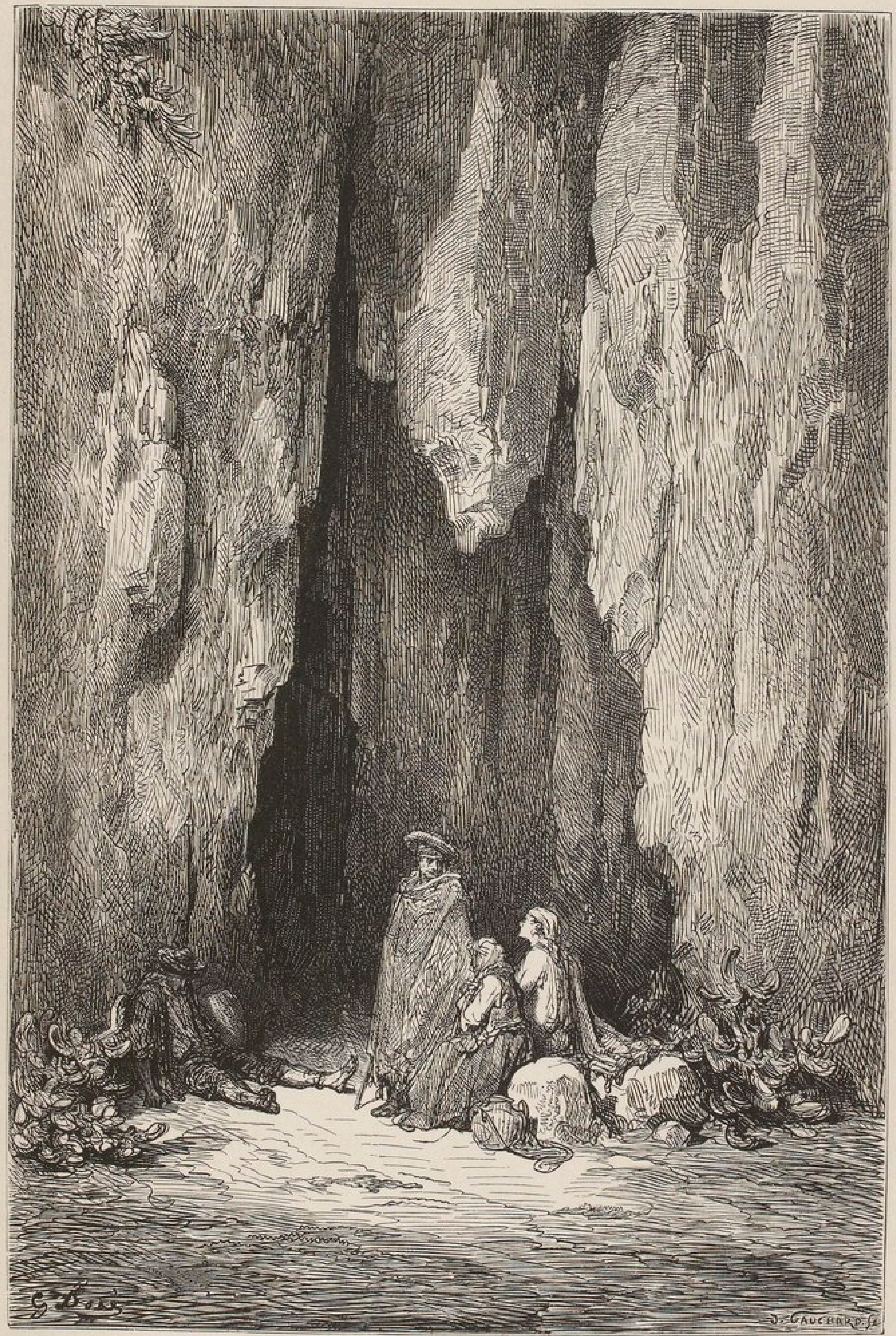
A l'extrémité de cette délicieuse vallée de la Hoya, le chemin de fer de Malaga à Cordoue traverse, près de la station de Gobantes, des gorges de rochers du caractère le plus sauvage et le plus effrayant, renommées autrefois comme repaires de brigands.

Nous retournâmes à Malaga le lendemain, pour nous diriger de là, en faisant un assez long détour, sur Alhama et Antequera, et ensuite sur Ronda, la ville des *toreros*, des *bandoleros* et des *contrabandistas*. Nous arrivâmes le soir à Loja, en suivant les bords du Genil, qui roule, à travers une vallée plantée de vignes et d'oliviers, ses eaux limpides profondément encaissées entre deux murailles de rochers. Loja est une des plus jolies villes d'Andalousie, et une des plus agréables à cause de la riche verdure dont elle est entourée.

En nous rendant de Loja à Antequera, nous laissâmes sur notre droite, un peu avant d'arriver à la petite ville d'Archidona, un rocher escarpé qui s'élève au milieu de la plaine comme un immense monolithe : c'est la *Peña de los Enamorados*, — le Rocher des Amoureux, — que les légendes ont rendu célèbre dans la contrée, comme en Normandie la Côte des deux Amants. La tradition populaire est très-ancienne; Andrea Navagiero la mentionne dans sa curieuse relation : « *Tra Antequera e Archidona, a mezzo camino, si passa presso un monte molto aspero detto* La Peña de los Enamorados *del caso di due innamorati, un cristiano d'Antequera e una Mora d'Archidona, li quali essendo stati molti dì nascosti in quel monte, al fine ritrovati, non vedendo potere scampare che non fossero presi,.... nè viver l'un senza l'altro, elessero morire insieme.....* »

C'est l'histoire dramatique d'un chevalier chrétien que les *romances* nomment Manuel, et d'une jeune Moresque appelée Laïla; le chrétien avait été fait prisonnier dans un combat par un prince more; sa fille, la belle Laïla, s'éprit de lui; il fut convenu entre eux qu'ils fuiraient ensemble pour se réfugier dans le pays des chrétiens. Les deux fugitifs étaient sur le point de mettre le pied sur le territoire chrétien, lorsque, se croyant poursuivis, ils se blottirent entre les anfractuosités du rocher, où ils restèrent cachés plusieurs jours. Malheureusement, ils furent aperçus par des soldats auxquels le prince avait donné l'ordre de s'emparer d'eux. Les deux amants montèrent alors jusqu'au sommet du rocher, où ils furent bientôt suivis par les soldats, qui cependant n'osaient porter la main sur une fille de sang royal. Laïla se jeta au cou de Manuel, lui jurant qu'elle aimerait mieux mourir que de vivre séparée de lui. A ce moment apparut son père, qui la supplia en vain de le suivre. Les deux amants s'étreignirent un instant en versant un flot de larmes, s'élancèrent dans le vide, et tombèrent au pied de la *peña*, où ils furent retrouvés sans vie, mais encore enlacés. Une croix fut plantée plus tard à cet endroit, et le rocher a reçu depuis le nom de *Peña de los Enamorados*.

Nous nous arrêtâmes quelques heures à Archidona, petite ville bâtie comme un nid d'aigle au milieu des rochers, jadis un des plus fameux repaires de bandits de l'Andalousie; les environs, entrecoupés de ravins, de cavernes et de bois sombres, sont on ne peut mieux disposés pour les attaques à main armée; ce pays fut le principal théâtre des exploits du fameux José Maria, dont



GROTTE D'ANTEQUERA (page 263).

les habitants parlent encore avec une terreur mêlée de respect. Nous montâmes au sommet de la Torre Mocha, la tour tronquée, d'où nous pûmes voir encore la Peña de los Enamorados, dont le profil nous rappela celui du rocher de Gibraltar. Nous visitâmes également près d'Antequera de curieuses grottes, qui ont dû servir d'asile à bien des générations, et qui servent encore de refuge à des *gitanos* nomades.

II

Antequera, comme toute la contrée hérissée de montagnes qui s'étend vers le sud, et qu'on appelle la *Serranía de Ronda*, joue un rôle important dans l'histoire du brigandage ; ces sierras sauvages servaient d'asile à de nombreuses bandes qui détroussaient impunément les voyageurs, et devant lesquelles la force publique restait souvent impuissante. Le *capitan de bandoleros* était d'ordinaire un homme agile et robuste ; sa tête rasée, couverte d'un foulard de soie aux vives couleurs dont les deux coins retombaient sur la nuque, était coiffée du *sombrero calañes* chargé de nombreuses houppes de soie noire. Sa veste en cuir fauve était ornée de toutes sortes d'agréments, de broderies en soie, et d'innombrables boutons de filigrane d'argent, — *botonadura de plata ;* une culotte courte, ajustée et dessinant les formes, tombait jusqu'au-dessus des mollets, que cachaient à demi d'élégantes guêtres de cuir brodé, — *botines de-caida*, — entr'ouvertes sur le côté, et d'où pendaient de longues et minces lanières de cuir. Dans les plis d'un large *faja* de soie, serrant la taille, s'enfonçaient deux pistolets chargés jusqu'à la gueule, sans préjudice d'un *puñal* effilé et d'un *cuchillo de monte*, large poignard muni d'une garde, et dont le manche de corne s'ajuste dans le canon de l'escopette.

Le vrai *bandolero* faisait ses expéditions à cheval; il avait pour monture un vigoureux *potro* andalou à la longue crinière noire ornée d'*aparejos* de soie, et dont la queue était entourée de cette espèce de ruban que les Andalous appellent *ata-cola ;* une *manta* aux rayures éclatantes laissait flotter de chaque côté des pompons sans nombre. Il va sans dire que l'inévitable *trabuco malagueño*, à la gueule évasée, suspendu la crosse en l'air au *gancho* d'une selle à la mode arabe, complétait l'armement : on dit que José Maria, ainsi équipé, aimait à adresser cette plaisanterie à ses camarades, en montrant deux rangées de dents blanches : *Quién me pedirá el pasaporte?* — Qui me demandera mon passe-port ?

L'expédition classique du bandolero, l'A B C du métier, c'était l'attaque de la diligence : aussitôt que les vedettes en annonçaient l'arrivée, la route était barrée par la *partida*, et les chevaux abattus ou dételés. On enjoignait aux voyageurs de descendre, de se placer la face contre terre, *boca abajo*, et on leur attachait les bras derrière le dos; le *capitan* donnait ensuite l'ordre de procéder à la *visite des bagages ;* on fouillait aussi les voyageurs, et après avoir menacé de mort celui qui avant une demi-heure ferait le moindre mouvement, la *partida* regagnait à fond de train son repaire, où avait lieu le partage du butin. On faisait trois parts égales : l'une pour le *capitan*, l'autre pour la *partida*, dont le nombre dépassait rarement huit ou dix personnes ; le reste était comme un *fonds de réserve* destiné à secourir les camarades tombés entre les mains de dame justice, et à faire dire des messes, — *decir misas*, — pour l'âme des malheureux qui finissaient, suivant leur langage pittoresque, par danser au gibet sans castagnettes, — *bailar en la horca sin castañuelas*.

Une des plus célèbres *partidas* d'Andalousie était celle des *Niños de Ecija*, — les Gars d'Ecija ; — cette fameuse bande avait de nombreux espions, largement payés, qui étaient au courant du passage des diligences, des galères et des convois d'argent; ils avaient des intelligences dans les ermes, dans les campagnes et jusque dans les villes; si jamais quelqu'un les trahissait, on

ne tardait guère à trouver son corps, criblé de coups de poignard par une main inconnue.

Les *Niños de Ecija* changèrent plusieurs fois de chef ; le plus fameux, dont on vantait la générosité chevaleresque, était le *capitan Ojitos ;* c'était, assure-t-on, un cavalier accompli, appartenant à une bonne famille d'Ecija, et qui fit tourner plus d'une tête ; son second, à cause de son



LES ENFANTS TOREROS, SCÈNE ANDALOUSE, A RONDA (page 269).

air sauvage et rébarbatif, avait reçu le surnom de *Cara de hereje*, — Face d'hérétique. — Le capitan Ojitos eut une fin tragique : s'étant un jour querellé avec un de ses *bandoleros* nommé Tiria, il s'ensuivit une lutte au *puñal*, et les deux combattants restèrent sur le terrain

Les *Niños de Ecija* furent poursuivis longtemps en vain; ne pouvant les réduire par la force, on employa la ruse : un faux frère fut envoyé vers eux et leur annonça qu'un riche convoi devait passer dans un chemin creux, à un endroit qu'il désigna; un peu avant l'heure convenue, les bandits se mirent en route pour attendre le convoi. Or on avait eu soin de placer au milieu du chemin un petit sac bourré de *duros* d'argent; un des bandits le ramassa, pensant qu'il avait été perdu par quelque voyageur, et s'empressa de l'éventrer avec son poignard ; ses camarades accoururent au son argentin des *duros* roulant sur le sol, et tous se baissèrent pour les ramasser. A ce moment une décharge retentit, et ils tombèrent criblés de balles par des soldats cachés dans les broussailles, et qui avaient saisi le moment où ils étaient réunis en groupe, comme fait le chasseur quand les perdrix viennent se réunir autour de la poignée de grain qu'on jette à terre pour les attirer.

José María, l'illustre *bandolero*, était le vrai modèle du bandit courtois et chevaleresque :

Del pobre protector, ladron sensible,
Fué sempre con el rico inexorable.

« Protecteur du pauvre, brigand sensible, dit la chanson populaire, il se montra toujours inexorable avec le riche. »

José María était de Ronda; comme la plupart des Andalous, il avait un sobriquet, *apodo;* on l'avait surnommé *Tempranillo* parce qu'il était toujours sur pied de grand matin. Il se plaisait, dit-on, à distribuer aux malheureux ce qu'il avait enlevé aux riches, et il devint ainsi très-populaire en Andalousie. Il finit tranquillement ses jours dans l'aisance, comme un honnête rentier; de même que la plupart des *bandoleros*, il avait sa *querida*, une brune fille de la Serranía de Ronda : sa *Rosita é mayo*, — petite Rose de mai, comme il l'appelait, le décida à demander l'*indulto*, son pardon, qu'on fut trop heureux de lui accorder. Ses exploits sont célébrés dans une quantité de *romances* populaires; il en est une qui reproche au gouvernement d'avoir transigé avec lui et sa *partida:*

Al valor español haciendo insulto,
Pidió al bandido contener su saña,
Y dióle en pago miserable indulto,
Para baldon de la valiente España!

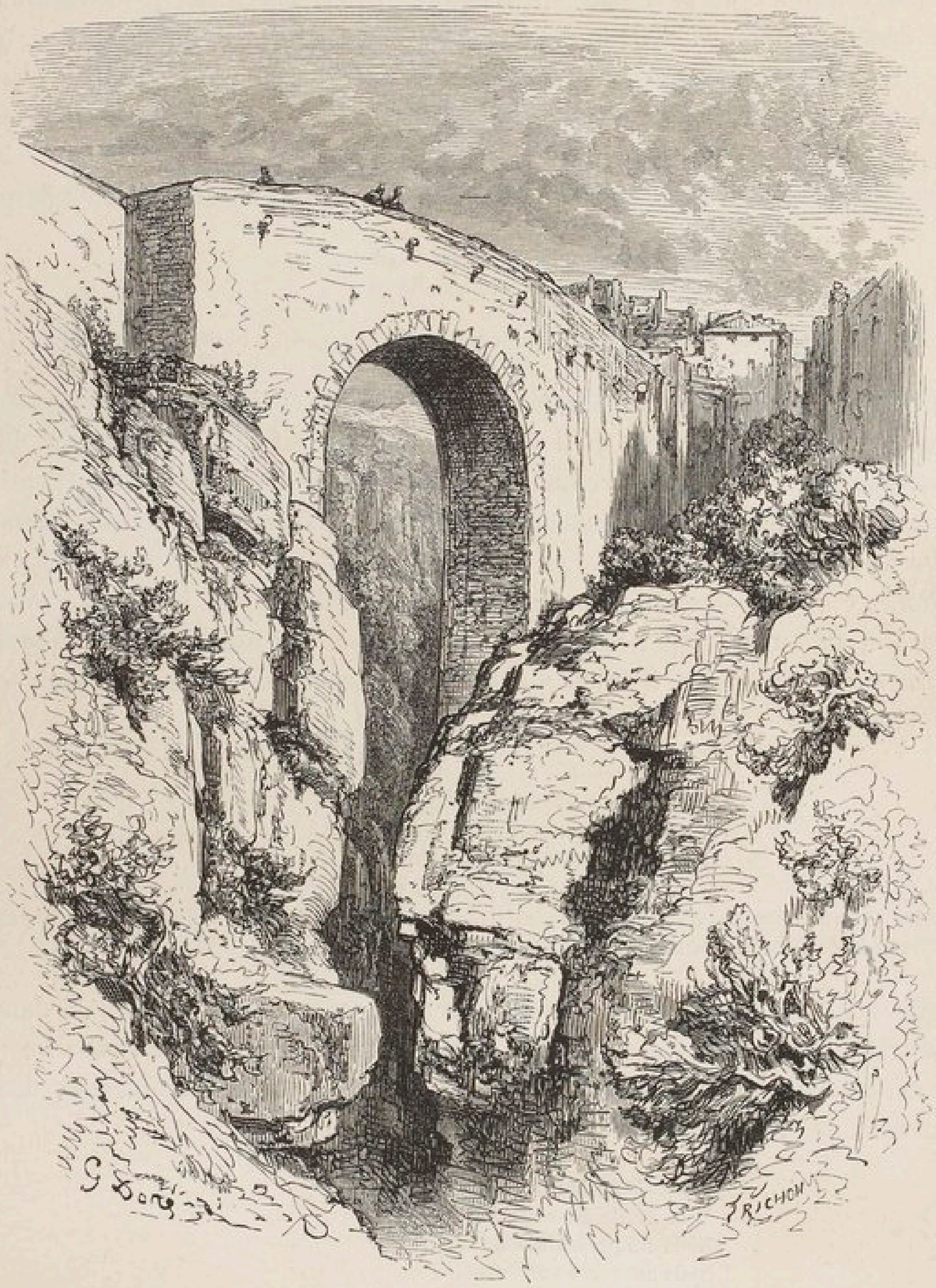
« Faisant insulte à la valeur espagnole, il demanda au bandit de contenir sa rage, et lui donna en payement un misérable pardon, à la grande honte de la vaillante Espagne! »

Il n'est guère de ville d'Espagne où l'on ne trouve de ces *romances* populaires, dans lesquelles presque toujours les *bandoleros* jouent le plus beau rôle : on pourrait presque dire que les enfants apprennent à lire dans des histoires de brigands. Nous achetâmes un jour dans la petite ville de *Carmona* une *cancion andalusa* intitulée *El Bandolero :*

Soy gefe de bandoleros,
Y al frente de mi partida
Nada mi pecho intimida,
Nada me puede arredrar.
Que vengan carabineros,
Que vengan guardias civiles,
Mis trabucos naranjeros
Les harán escarmentar,
Y no querrán mas ensayo;
A caballo!
Trabucazo, y á cargar!

« Je suis chef de *bandoleros*, et à la tête de ma *partida*, rien ne m'intimide, rien n'est capable de m'arrêter; viennent les carabiniers, viennent les gardes civiles : mes tromblons du calibre d'une orange leur apprendront à vivre, et ils ne voudront plus en essayer. A cheval! Déchargez vos tromblons, et en avant! »

Ainsi, les histoires de bandits courent les rues; quel bel exemple pour la génération future, que celui de Diego Corrientes, *el Bandido generoso*, d'*Orejita*, de *Palillos* ou de Francisco Esteban, *el Guapo*, que les gravures sur bois à deux *cuartos* nous montrent vêtus du plus beau costume andalou, détroussant de pauvres voyageurs qui implorent leur pardon à deux genoux, de l'air le plus piteux! Voici encore les *Siete hermanos Vandoleros*, « où se conte la vie, l'emprisonnement



PONT ROMAIN, A RONDA (page 269).

et la mort de sept frères bandits, avec le détail des grandes cruautés, attaques, vols et assassinats commis par Andrés Vasquez et ses six frères, comme le verra le curieux lecteur. » Les membres de cette aimable famille, qu'on prit d'un même coup de filet, s'avouèrent coupables de cent deux assassinats, sans compter d'autres peccadilles du même genre.

Il n'est pas jusqu'aux femmes qui n'aient leur place dans cette galerie du brigandage; nous



CONTREBANDIER DE RONDA ET SA MAJA (page 273).

avons sous les yeux un petit papier jaune en tête duquel est représentée une jeune fille à cheval, le tromblon à la main et le sabre à la ceinture : c'est la *Relacion de las atrocidades de Margarita Cisneros*, qui fut *garrottée* en 1852. Cette intéressante jeune fille commença par tuer son mari, puis son *querido ;* elle était encore toute jeune quand on l'arrêta, et elle s'avoua coupable de quatorze assassinats.

Il n'y a pas très-longtemps, c'était l'usage, principalement en Andalousie, lorsqu'un *bandolero* redoutable avait été capturé, d'exposer sa tête en public ; on la mettait dans une cage de fer, au sommet d'un poteau qui était placé sur le bord d'un chemin fréquenté, et on laissait pendant quelques jours *la cabeza del malvado* — la tête du scélérat — exposée comme un exemple salutaire ; tel fut le sort de *Paco el Zalao* (Joseph le Gracieux), célèbre bandit andalou qui *travaillait* dans les environs de Séville. Si peu vraisemblable que puisse paraître le fait, il est parfaitement exact : nous possédons un *pliego* qui ne date pas de vingt ans, et qui représente la scène en question.

III

Peu de temps après avoir quitté Antequera, nous aperçûmes à notre gauche une petite ville située sur une hauteur, au milieu d'un paysage magnifique ; cette petite ville, c'était Teba, qui a donné son nom à une illustre personne dont nous avons toujours entendu parler en Andalousie avec respect.

Ronda est la ville des *toreros*, des *majos*, des *contrabandistas ;* l'ancien costume andalou s'y conservera longtemps encore, en dépit des chemins de fer et des progrès de la civilisation. La ville est perchée, comme un nid d'aigle, au sommet d'un rocher; un immense et profond ravin, — *el Tajo*, — au fond duquel coule le Guadalvin, la sépare en deux. Du haut d'un pont qu'on dit romain, hardiment jeté entre deux rochers, nous apercevions, à plusieurs centaines de pieds au-dessous de nous, les anciens moulins arabes construits au bord du torrent, et qui, à cette distance, nous faisaient l'effet de joujoux de Nuremberg.

Ronda n'a presque rien perdu de son caractère moresque; beaucoup de rues et de maisons ont conservé, sans altération, leur nom arabe ; on nous montra la maison du Roi More, *la casa del Rey Moro*, habitée jadis, suivant la tradition, par Al-Motahed, ce prince arabe qui faisait monter en or, dit Conde, les crânes de ceux qu'il avait décapités, et s'en servait comme de coupes.

L'air de Ronda, plus vif et plus frais que celui de la plaine, est renommé pour sa pureté, et les habitants ont l'aspect robuste et dégagé qui convient à des contrebandiers et à des *toreros*. Suivant un proverbe local,

> En Ronda los hombres
> À ochenta son pollones !

« A Ronda, les hommes de quatre-vingts ans ne sont encore que des enfants ! »

La *plaza de Toros* de Ronda est digne d'une ville qui a toujours été regardée comme la terre classique de la tauromachie ; les jeunes *Rondeños* jouent au taureau comme chez nous les enfants jouent au soldat. Un jour nous fûmes témoins d'une scène de ce genre, — petit tableau de famille on ne peut mieux composé : le père était à genoux, tête baissée, dans la position du taureau qui va charger ; un gamin de huit ans, qui faisait l'*espada*, tenait de la main gauche sa veste en guise de *muleta*, et de la droite un jonc qui lui servait d'épée. Un autre gamin, à cheval sur les épaules de son frère, et un long bâton à la main, paraissait très-fier de jouer le rôle de *picador*. Les voisins, qui s'étaient approchés, regardaient le combat en amateurs consommés, et nous demandâmes nous-mêmes la permission d'assister à la *corrida*.

Ronda a donné son nom aux *rondeñas*, ces chansons si populaires dans toute l'Andoulasie; comme les *ralagueñas*, les *mondeñas* ont sans aucun doute une origine moresque : parmi les airs andalous, il n'en est pas de plus mélancoliques ni de plus expressifs : la guitare accompagne toujours la voix, soit avec des accords plaqués, soit avec des arpéges, qui servent de prélude et d'accompagnement. Les virtuoses de Ronda sont renommés dans toute l'Espagne; c'est dans le silence majestueux d'une chaude nuit d'été, quand on traverse une petite ville de la *Serrania*, qu'il faut entendre les accords mélancoliques de la *Rondeña;* ces mélodies, si simples et si primitives, se prêtent à des variations infinies, suivant le caprice ou l'inspiration du chanteur.

De même que les *malagueñas*, les *rondeñas* se composent de couplets de quatre vers, dont le premier se répète deux fois. On trouve quelquefois des idées charmantes dans ces poésies populaires : qu'on en juge par les couplets suivants :

El dia que tu naciste,
Nacieron todas las flores;
Y en la pila del bautismo
Cantaron los ruiseñores.

« Le jour de ta naissance, — Naquirent toutes les fleurs; — Et au-dessus des fonts baptismaux — Chantèrent les rossignols. »

Tus ojos son ladrones
Que roban y hurtan;
Tus pestañas el monte
Donde se ocultan.

« Tes yeux sont des brigands — Qui volent et ravissent; — Tes cils sont la forêt — Sous laquelle ils s'abritent. »

El amor y la naranja
Se parecen infinito:
Por muy dulces que sean
De agrio tienen su poquito.

« L'amour et l'orange — Se ressemblent extrêmement : — Si doux qu'ils soient, — Ils ont toujours quelque chose d'amer. »

La route qui va rejoindre Gaucin, San Roque et Aljeciras était, il y a une trentaine d'années, très-fréquentée par les *bandoleros*, et l'est encore aujourd'hui par les *contrabandistas*, Nous avions loué à Ronda des mules vigoureuses, car cette route, impraticable pour les diligences, est une des plus accidentées et une des plus fatigantes de toute l'Espagne; mais c'est aussi une des plus pittoresques; à chaque instant elles s'amusaient à marcher sur le bord des plus effroyables précipices, comme si elles eussent voulu à plaisir braver le danger.

IV

Le type le plus curieux de la Serrania de Ronda, c'est le *contrabandista;* ces montagnes abruptes, sillonnées de sentiers souvent impraticables, sont parcourues en tous sens par d'agiles et hardis *serranos*, qui vont s'approvisionner à Gibraltar, ce grand entrepôt que l'Angleterre fournit sans cesse de marchandises de rebut destinées à être introduites en Espagne, et qui font la fortune des contrebandiers; car ils opèrent ordinairement sur des objets qui sont grevés en Espagne de plus de trente pour cent, ce qui leur laisse une marge honnête.

Nous fîmes rencontre dans une *venta*, un peu avant d'arriver à Gaucin, d'un contrabandista qui, comme nous, se rendait à San Roque et à Aljeciras, les deux plus grands centres, après Gibraltar, des opérations de contrebande. Notre compagnon de route avait pour monture une belle jument noire rasée à mi-corps, une jument de velours, — *una jaca é terciopelo*, comme il



CONTREBANDIERS DE LA SERRANÍA DE RONDA (page 273).

l'appelait dans son dialecte. C'était un robuste gaillard d'une trentaine d'années, qu'on appelait du petit nom de *Joselillo;* son costume était à peu de chose près celui des *majos* andalous, et sa *querida*, qui l'accompagnait, était montée en croupe derrière lui. Nous ne tardâmes pas à devenir les amis de Joselillo, grâce à quelques *cañas de jerez* échangées contre autant de *copitas de aguardiente*. Quand il fut assuré que nous n'étions ni des employés du gouvernement, ni des *carabineros* (douaniers), mais tout bonnement des *franchutes*, — tel est le surnom que les gens du peuple donnent à nos compatriotes, — le contrebandier ne craignit pas de nous initier à quelques-uns des mystères de son aventureux métier.

La première opération du *contrabandista* consiste à aller s'approvisionner à Gibraltar. Ce sont ordinairement des juifs qui se chargent de lui fournir les marchandises dont il a besoin : mousselines, foulards, cigares, tabac, etc. Jusque-là, rien de plus simple et de plus facile; mais il s'agit de faire entrer les marchandises sur le territoire espagnol; ici commencent les difficultés; le *corredor* est là pour les résoudre. Ce courtier est un personnage qui habite Gibraltar, où il s'est réfugié pour éviter les suites de quelques peccadilles. L'industrie de cet honnête intermédiaire consiste à aplanir, moyennant un forfait fixé à l'avance, les difficultés que des douaniers trop rigoureux pourraient opposer à l'introduction de la contrebande; il sait à merveille distribuer quelques *pesetas* aux *carabineros*, afin de leur ôter toute envie de savoir ce qu'il y a dans les *alforjas* et sous l'*aparejo* des mulets, et leur offrir, en outre, des *puros* du plus gros calibre pour les remercier d'avoir été si peu curieux.

Il arrive quelquefois que le corredor entreprenne des opérations sur une plus grande échelle pour le compte d'importantes maisons; on en a vu d'assez habiles pour faire débarquer en fraude des navires entiers. Notre *contrabandista*, plus modeste, se contente de faire entrer en Espagne quelques petites charges de foulards ou de tabac; une fois qu'il a passé la frontière, il se réunit à quelques camarades, et la caravane se met en marche, ayant soin de ne voyager que la nuit, faisant halte le jour dans des *cortijadas* ou fermes isolées, et quelquefois dans des villages où ils ont des affidés. Ces hardis *contrabandistas*, agiles comme des chamois, connaissent les passages les plus difficiles de la *sierra*, qu'ils parcourent le sac sur le dos et la carabine sur l'épaule, en se cramponnant des deux mains aux saillies des rochers à pic.

Les contrebandiers sont souvent dans les meilleurs termes avec les autorités des villages qu'ils traversent; ils n'oublient pas d'offrir un paquet de cigares à l'*alcalde*, du tabac à son secrétaire, et un beau foulard de soie à la femme du maire, — la *señora alcaldesa*. — Ils arrivent presque toujours sans encombre au but de leur voyage; parfois cependant un *encuentro* a lieu avec des *carabineros;* alors le combat s'engage, et les *retacos*, chargés jusqu'à la gueule, font retentir les échos de la sierra; mais ces cas sont rares, car il est presque toujours avec les douaniers de faciles accommodements, et quelques duros arrangent l'affaire à la satisfaction des deux camps. Arrivé au terme de son voyage, le contrebandier remet ses marchandises à ses *correspondants*, qui partagent avec lui; pour le tabac et les cigares, il arrive même, assure-t-on, qu'ils sont vendus pour son compte par l'*estanquero*, — le buraliste.

Quand il n'est pas en route, le contrebandier dépense avec prodigalité l'argent qu'il a gagné au péril de sa vie; il passe son temps à la *taberna*, soit à jouer au *monte*, jeu de cartes pour lequel il est passionné, soit à conter ses exploits, et en ayant soin d'arroser son récit de fréquentes rasades de jerez, de *remojar la palabra*, — de détremper la parole, suivant une expression pittoresque familière aux Andalous. Il résulte de tout cela que le *contrabandista*, peu habitué à faire des économies, arrive rarement à la fortune; moins heureux que les employés *de hacienda*, avec lesquels il a partagé, il n'a d'autre retraite que la prison ou le *presidio*.

On nous assura que beaucoup de *contrabandistas*, quand les affaires étaient languissantes, utilisaient leurs loisirs en courant les chemins et en allégeant les voyageurs du poids de leur argent,

opération à laquelle ils procédaient, du reste, avec la plus grande courtoisie. Il est possible qu'on ne les ait pas calomniés, car le métier de contrebandier est un excellent apprentissage pour celui de brigand.

Gaucin se trouve à peu près à moitié chemin entre Ronda et Gibraltar; du haut de son vieux château moresque, nous découvrîmes une des plus splendides vues de l'Andalousie. Au premier plan s'élevaient les derniers contre-forts de la sierra de Ronda, qui s'abaissait insensiblement vers la mer et dont les teintes sombres contrastaient avec l'éclat de la plaine qui miroitait au soleil.

La Méditerranée s'étend à l'extrémité de cette plaine comme une longue bande d'azur, au-dessus de laquelle s'élève un petit point sombre.

C'est le rocher de Gibraltar.

Plus haut encore, à l'horizon, se dessinent vaguement les montagnes qui bordent la côte d'Afrique entre Tanger et Ceuta. Après Gaucin, la route côtoie les plus effroyables précipices; les rochers sont entassés pêle-mêle sur les rochers; il est probable que, dans des temps éloignés, un tremblement de terre a bouleversé la contrée. Nous arrivâmes le soir à San Roque, assez à temps pour apercevoir encore très-distinctement le rocher de Gibraltar, dont l'énorme masse noire, dorée par les derniers rayons du soleil couchant, s'élevait au-dessus de la mer comme le dos d'un monstre fantastique. San Roque est une ville toute moderne, dont la construction ne remonte qu'au commencement du siècle dernier, à l'époque où les Anglais enlevèrent Gibraltar aux Espagnols; c'est la ville d'Espagne la plus rapprochée du fameux rocher, dont deux lieues à peine la séparent; quelques familles anglaises viennent s'y installer l'été pour y chercher une fraîcheur relative. San Roque se ressent du voisinage de Gibraltar : les *cottages*, avec leurs portes bâtardes et leurs fenêtres à guillotine, pourraient faire supposer au premier abord qu'on est dans quelque ville d'Angleterre, si un ciel d'azur et un soleil africain ne donnaient à cette hypothèse le plus éclatant démenti.

A peu de distance de San Roque, dans la direction du sud, nous rencontrâmes une étroite et longue bande de sable, presque au niveau de la mer, qu'on appelle *le terrain neutre*, et qui sépare le territoire britannique du territoire espagnol; nous franchîmes bientôt les lignes anglaises, et un instant après nous étions à Gibraltar, où nous devions nous reposer quelques jours.

Nous laisserons de côté le formidable rocher qui, depuis plus d'un siècle et demi, appartient à l'Angleterre, au grand désespoir de tout bon Espagnol, et nous nous embarquerons pour Aljeciras dans un *falucho* aux longues voiles latines, qui fendra rapidement les flots bleus de la baie.

Aljeciras était appelée par les Arabes Jezirah-al-Khadrâ, — l'île verte, — nom qui ne lui convient plus aujourd'hui, car la verdure n'abonde ni dans la ville, ni dans les environs; c'est néanmoins une assez jolie ville, qui n'a pas, comme San Roque, perdu le caractère espagnol; cependant Gibraltar n'est guère qu'à deux lieues: quand le ciel est pur, on aperçoit distinctement les maisons de la ville, bâties au pied de l'énorme roc, et le soir nous entendîmes le coup de canon qui annonçait la fermeture du port.

Après avoir suivi une route très-accidentée, nous arrivâmes à Tarifa; aucune ville d'Europe n'est aussi rapprochée de l'Afrique, et nous apercevions distinctement les montagnes aux cimes anguleuses qui bordent la côte du Maroc. La ville, qui doit son nom au More *Tarif*, fut au moyen âge le théâtre des exploits du fameux Guzman, qui la défendit contre les infidèles, et mérita ainsi d'être appelé *el Bueno*, — le brave. — Les *Tarifeñas*, renommées entre les autres Andalouses pour leur beauté, nous parurent dignes de leur réputation; elles ont conservé l'usage de sortir voilées à la mode arabe, — *tapadas;* leur mantille, en cachant la moitié de la figure, ne laisse voir qu'un œil noir aux longs cils veloutés.

Après Tarifa, nous traversâmes une contrée aride et désolée jusqu'à la petite ville de Vejer;



ROCHER DE GIBRALTAR (page 274).

les habitants, qui passent dans le pays pour être quelque peu épais, sont appelés les *Tardíos*, ou tardifs, ce qui, assure-t-on, les met en fureur. Voici comment on explique l'origine du surnom : on voit à Vejer un rocher sillonné de taches jaunâtres ; comme ce rocher gênait les habitants, ils voulurent l'abattre, et, faute d'autres projectiles, ils employèrent des œufs ; tous les œufs du pays étant épuisés, la moitié des travailleurs se rendit au village voisin pour en chercher d'autres, et comme ils avaient tardé, on les reçut en criant : *Llegad, tardíos !* « Arrivez, tardifs ! » Ils perdirent leur peine ; mais les *tardíos* assurent que les traces des œufs sont toujours visibles sur le rocher.

Il n'est guère de ville en Andalousie qui n'ait sa petite légende de ce genre, accompagnée de quelque sobriquet plus ou moins grotesque ; les environs de Cadiz sont particulièrement riches en ce genre : ainsi les habitants de Medina Sidonia sont appelés *Zorros*, les Renards, et ceux de Conil, *Desechados*, ce qui signifie quelque chose comme *dédaignés* ou *abandonnés*. Fernan Caballero a peint d'une manière charmante, dans ses écrits si populaires, ce côté pittoresque des mœurs andalouses.

Chiclana, où nous arrivâmes après avoir traversé Conil, est une jolie petite ville située sur une hauteur, à peu de distance de l'Océan. De gracieuses *casas de recreo*, aux murs blancs et aux volets verts, annoncent le voisinage d'une grande ville : c'est là, en effet, que les habitants de Cadiz viennent l'été chercher un peu d'ombre. Les *Chiclaneros* ont aussi leur sobriquet, tout comme leurs voisins : on les a surnommés *Ataja-Primos*, parce qu'un soir deux cousins, se promenant au bord de la rivière, virent la lune qui se reflétait dans l'eau et voulurent s'en emparer ; mais ils avaient beau courir, la lune ne bougeait pas ; l'un des deux dit alors à l'autre : *Dá vuelta adelante, y atájala, primo !* « Fais le tour vivement, et *barre-lui le chemin, cousin !* » La plaisanterie paraît, dit-on, de très-mauvais goût aux *Chiclaneros*. Heureusement, ils ont pour se consoler le souvenir du grand Montès, *el Chiclanero*, le César et le Napoléon de la tauromachie, l'honneur et la gloire de Chiclana.

Quelques heures seulement nous séparaient de Cadiz ; nous ne tardâmes pas à quitter la terre ferme pour entrer dans la *Isla de Leon*, l'île de Léon, pleine de marais salants où de nombreux *salineros*, à demi nus et hâlés comme des Africains, travaillaient en plein soleil ; bientôt nous traversâmes la petite ville de San Fernando, célèbre par son observatoire, et une heure après nous arrivions à Cadiz.

V

Cadiz est la plus ancienne ville d'Espagne, plus ancienne que Rome même ; la *Gaddir* phénicienne, qui existait déjà mille ans avant l'ère chrétienne, devint plus tard la *Gades* des Romains, et fut longtemps la ville la plus florissante de la péninsule ibérique, une ville toute bâtie en marbre, et le centre du plaisir par excellence. Des palais de marbre, il n'est pas resté la moindre trace, mais Cadiz est toujours restée aussi gaie que Martial nous la dépeignait il y a dix-huit cents ans. Il faut lire ce poëte pour se faire une idée de ce qu'était cette ville à l'époque romaine. « Les grandes richesses, dit un auteur ancien, y avaient introduit un grand luxe ; de là vint que les filles de Cadiz étaient recherchées dans les réjouissances publiques, tant pour leur habileté à jouer de divers instruments que pour leur humeur, qui avait quelque chose de plus que de l'enjouement. »

Les *improbæ Gaditanæ*, comme les appelle Martial, étaient déjà célèbres dans le monde entier pour leurs danses et pour leur habileté à faire résonner les *bætica crusmata*, qui n'étaient autre chose que les modernes castagnettes, aujourd'hui encore l'accompagnement obligé de l'*ole gadi-*

tano. « La fière Séville est belle, dit lord Byron dans son *Pèlerinage de Childe-Harold*, mais Cadiz, qui s'élève sur la côte lointaine, est encore plus séduisante... Lorsque Paphos tomba détruite par le temps, les plaisirs s'envolèrent pour chercher un climat aussi beau, et Vénus, fidèle à la mer seule qui fut son berceau, Vénus l'inconstante daigna choisir le séjour de Cadiz et fixer son culte dans la ville aux blanches murailles; ses mystères sont célébrés dans mille temples; on lui a consacré mille autels, où le feu divin est entretenu sans cesse. »

Heureusement pour les dames de Cadiz, nous aimons à le croire, cette appréciation du poëte anglais n'est pas plus exacte que sa description d'une *corrida*, « ce jeu barbare, qui rassemble souvent les filles de Cadiz, et fait les délices du berger espagnol. » Ce passage nous revint à la mémoire au milieu d'une assez belle course qu'on donna pendant notre séjour à Cadiz. Lord Byron, assurément, n'était pas un *aficionado* consommé : dans le même chant de *Childe-Harold*, il appelle « *roi des forêts* », ce taureau qui n'a jamais vu que des plaines sans arbres ; les pauvres haridelles, qu'on pousse à la mort après leur avoir bandé un œil avec un mauvais foulard de coton, deviennent de « *fiers coursiers bondissant avec grâce, et qui savent se détourner ;* » quant à l'agile matador, « *son arme est un javelot, il ne combat que de loin.* »

Vue du large, Cadiz est comparée par les Espagnols à une coupe d'argent posée sur la mer, *una taza de plata en el mar ;* ses hautes maisons, blanchies à la chaux ou peintes des couleurs les plus tendres, brillent au soleil comme une couronne d'orfévrerie, sous ce merveilleux ciel d'Andalousie, ce ciel *vêtu d'azur :*

El cielo de Andalucía
Está vestido de azul.

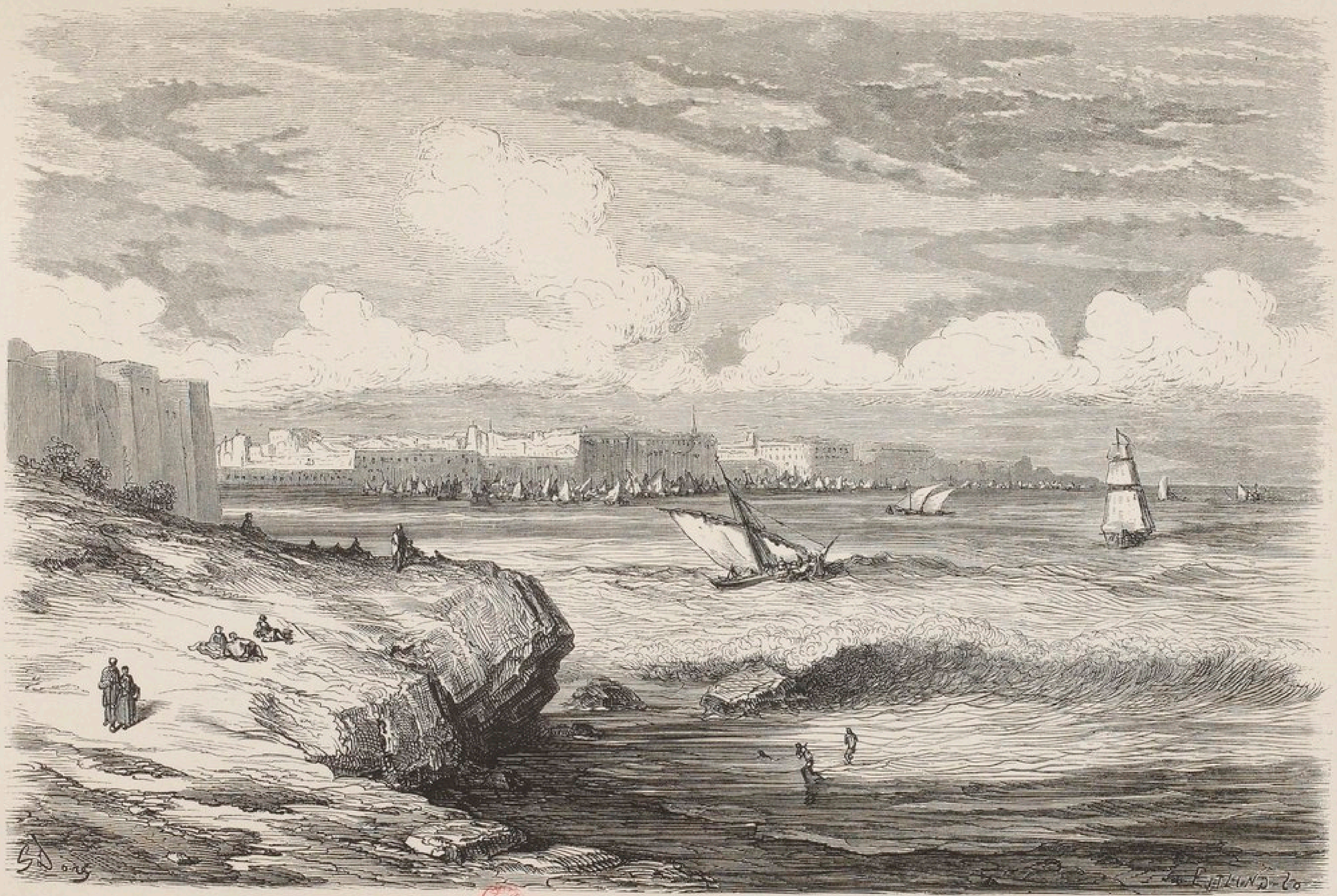
Les maisons de Cadiz sont très-hautes, et ont souvent six ou sept étages; la ville, resserrée dans une étroite ceinture de fortifications, est obligée de regagner en hauteur ce qu'elle ne peut atteindre en étendue. Beaucoup de toits sont surmontés d'un belvédère à jour et d'une terrasse, — *azotea*, — ou d'une tour carrée au sommet de laquelle s'élance un mât élevé. Les fenêtres sont presque toutes peintes en vert, ce qui donne à la ville un aspect singulièrement gai; la plupart, surtout celles du premier étage, sont garnies d'un *mirador* ou balcon entièrement vitré, qu'on ouvre l'été, et qu'on garnit de fleurs pendant l'hiver.

Cadiz a ses palmiers. . . . . .

a dit Victor Hugo ; malheureusement les palmiers de l'*alameda*, trop exposés sans doute aux vents de mer, n'ont plus guère que le tronc, et ressemblent à peu près à des échassiers qui auraient perdu leurs plumes; mais c'est un détail que les belles Gaditanes font bien vite oublier. C'est à Cadiz qu'il faut voir l'Andalousie gaie, riante, vivante; c'est là qu'abondent le *meneo*, la *sal*, la *sandunga*, c'est-à-dire cette grâce, ce charme, cette désinvolture, qui sont comme le privilége exclusif des Andalouses.

Les femmes de Cadiz viennent à l'*alameda* bien moins pour voir que pour être vues et admirées : on peut dire, avec le poëte, qu'elles sont habiles dans l'art des œillades; il est vrai que nous n'oserions répéter avec lui qu'elles sont toujours disposées à guérir les blessures faites par leurs regards; mais nous croirions volontiers que c'est pour les Gaditanes qu'a été créé un des mots les plus expressifs de la langue espagnole, le verbe *ojear*, qu'il faudrait traduire en français en forgeant le mot *œillader*.

Le temps de la basquine et du jupon court est passé; la mantille est la seule partie du costume féminin qui ait survécu; elle était fort appréciée il y a deux cents ans, si nous en croyons une Française qui voyageait en Espagne sous Louis XIV : « Les mantilles, dit madame d'Aulnoy, font le même effet que nos écharpes de taffetas noir, excepté qu'elles siéent mieux et qu'elles sont plus



CADIZ (page 277).

larges et plus longues; de sorte que, quand elles veulent, elles les mettent sur leur tête et s'en couvrent le visage. »

On ne saurait croire le nombre de *confiterías* qu'on rencontre dans les rues de la ville; les sucreries les plus variées y abondent, depuis les *cabellos de ánjel*, espèce de confiture qui s'étire comme la blonde chevelure d'un ange, jusqu'aux *esponjados* ou *azucarillos*, biscuits longs et poreux qu'on met fondre dans l'eau pour la sucrer. Toutes ces chatteries font les délices des Andalouses, et si nous en croyons encore madame d'Aulnoy, elles tiennent ce péché mignon de leurs aïeules, qui avaient aussi un goût des plus prononcés pour les sucreries :

« Il y a de vieilles dames qui, après s'être crevées d'en manger, ont cinq ou six mouchoirs qu'elles apportent tout exprès et elles les emplissent de confitures; bien qu'on les voie, on n'en fait pas semblant; l'on a l'honnêteté d'en aller prendre tant qu'elles veulent et même d'en aller querir encore. Elles attachent ces mouchoirs avec des cordons tout autour de leur sacristain (on appelait ainsi une espèce de panier ou vertugadin) : cela ressemble au crochet d'un garde-manger où l'on pend du gibier. »

Parmi les femmes de Cadiz, il ne faut pas oublier les *cigarreras :* c'est ainsi qu'on appelle les filles, jeunes pour la plupart, qui travaillent en grand nombre à la *Fábrica de tabacos*. La *cigarrera* andalouse est un type à part que nous étudierons plus particulièrement à Séville, et nous ne notons que pour mémoire celle de Cadiz, bien qu'elle ait aussi son individualité et ses mérites particuliers, si nous en croyons une petite feuille imprimée à Carmona sous le titre de *Jocosa relacion de las cigarreras de Cádiz*.

VI

Nous quittâmes Cadiz par une fraîche matinée, sur une de ces petites barques au mât court et à la longue voile latine, que les Andalous appellent *falúas*, et qui était ornée à l'avant de deux grands yeux peints en rouge, comme un *speronaro* sicilien. Un vent frais enfla bientôt notre voile blanche, et notre *falúa* fendit rapidement les eaux bleues et transparentes de la baie. Le Puerto, où nous devions débarquer, n'est qu'à deux ou trois lieues de Cadiz; nous distinguions déjà ses maisons qui se dessinaient comme une ligne blanche entre le bleu du ciel et celui de la mer, et plus loin, sur la côte, Rota, célèbre par ses vins; bientôt nous laissions sur notre gauche la Puntilla et la batterie de Santa Catalina, et quelques instants après nous abordions au quai, encombré de navires chargés de tonneaux de toutes dimensions.

Le Puerto, qu'on appelle aussi Puerto Santa Maria, est situé à l'embouchure du Guadalete, qui vient se jeter dans la baie de Cadiz; c'est l'entrepôt et le port d'embarquement des vins de Jerez; la ville, blanche, gaie et propre, est comme un diminutif de Cadiz; nous visitâmes ses *bodegas*, vastes caves qui nous donnèrent un avant-goût de celles de Jerez, et sa *plaza de Toros*, une des meilleures de toute l'Espagne.

Los toros del Puerto, tel est le titre d'une chanson andalouse, populaire dans toute l'Espagne, et qui dépeint à merveille l'enthousiasme des habitants de Cadiz pour leurs fêtes nationales :

¿Quién se embarca para el Puerto ?
Que se larga mi falúa

« Qui s'embarque pour le Puerto? — Ma *falúa* va prendre le large! »

s'écrie le marinero; puis, s'adressant à une jeune Andalouse qui va monter dans sa barque :

Señorita,
Levantusté esa patita,

Y sartuté á este barquiyo !
No se le ponga á uste tuerto
El molde de ese moniyo !

« Señorita, levez cette petite patte, et sautez-moi dans cette barque ! Mais n'allez pas gâter le moule de ce joli corset ! »

Jerez *de la Frontera*, qu'on appelle ainsi pour la distinguer de Jerez *de los Caballeros*, une petite ville d'Estramadure, a reçu ce nom à cause du voisinage de la frontière du Portugal. Ce qui nous frappa tout d'abord quand nous entrâmes à Jerez, ce fut un air de bien-être, de richesse, de propreté, qui n'est pas le partage de toutes les petites villes espagnoles. Jerez n'est pas riche en monuments : le seul qui mérite d'être cité est la *Cartuja*, ou chartreuse, que nous allâmes visiter à une demi-heure de la ville. C'était autrefois un des principaux couvents de l'Espagne, riche en bons tableaux, qui ont tous disparu ; nous prîmes un croquis de la façade, supportée par quatre colonnes d'ordre dorique, élégant spécimen de l'architecture espagnole à l'époque de Philippe II.

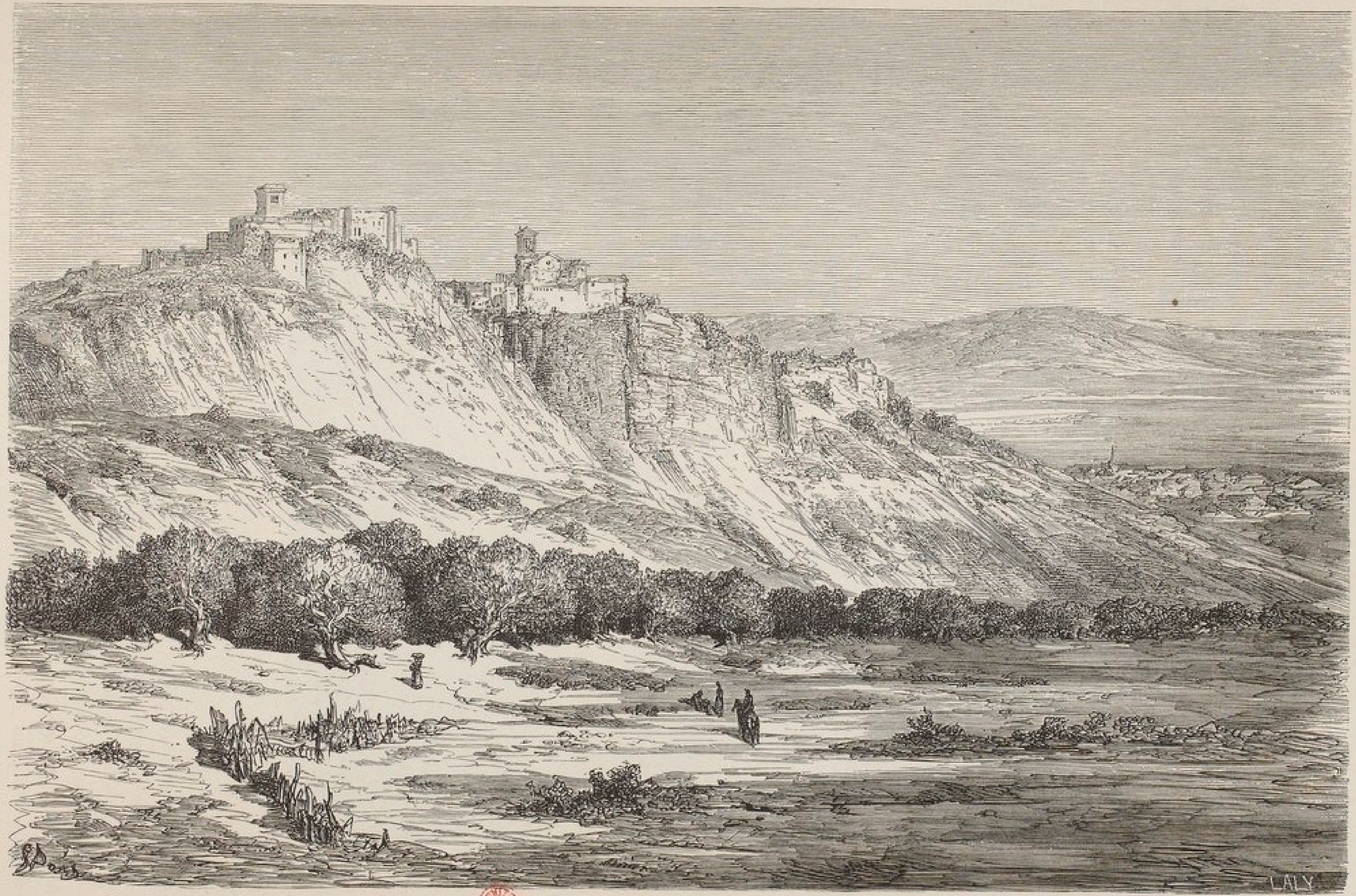
Les *Jerezanos* jouissent, parmi les autres Andalous, d'une réputation assez bien établie en fait de hâbleries ; notre *calesero* ne laissait rien à désirer sous ce rapport, et peut-être avait-il servi de modèle pour cette *Relacion andaluza*, populaire dans le pays, où sont célébrés en vers de huit pieds les *Hazañas*, *hechos y valentias*, c'est-à-dire les exploits, hauts faits et traits de courage de *Pepillo el Jerezano*.

Les *Jerezanos* ne sont pas moins célèbres comme *majos*, comme *toreros* et comme *contrabandistas*. Leurs danses, parmi lesquelles il faut citer le classique *Jaleo de Jerez*, tiennent le premier rang dans la chorégraphie andalouse. Ces *majos* de Jerez, qui excellent à porter avec grâce l'élégant costume andalou, ont la réputation d'être fort habiles à manier la *navaja*, et d'avoir, comme on dit, la tête près du bonnet : c'est sans doute ce qui a donné naissance à un proverbe bien connu : *Burlas de manos*, *burlas de Jerezanos*, — Jeux de mains, jeux de Jerezanos.

La *Plaza* de Jerez est peut-être, après celle de Valence, la plus belle et la plus vaste qu'il y ait en Espagne : nous y assistâmes à une course qui fit époque dans les annales de la tauromachie, et que les *aficionados* comparaient à celles qui se donnent tous les ans à l'occasion de la Saint-Jean, et qui attirent à Jerez la foule la plus pittoresque. Huit taureaux furent tués dans cette *corrida*, sans compter le *Toro del aguardiente*, — c'est-à-dire, littéralement, le taureau de l'eau-de-vie. Cette expression, qui n'offre aucun sens aux personnes peu familiarisées avec les mœurs andalouses, s'applique à un taureau qu'on livre aux gens du peuple, dès le point du jour, au moment où ils ont l'habitude de prendre leur *copita de aguardiente*, ou, comme ils disent, de *tomar la mañana*, de « prendre le matin ». Le *toro del aguardiente*, combattu par des *aficionados* qui ont plus d'enthousiasme que d'expérience, plus de témérité que de savoir, fait souvent plus d'une victime, et les plus heureux sont ceux qui s'en tirent avec une simple écorchure.

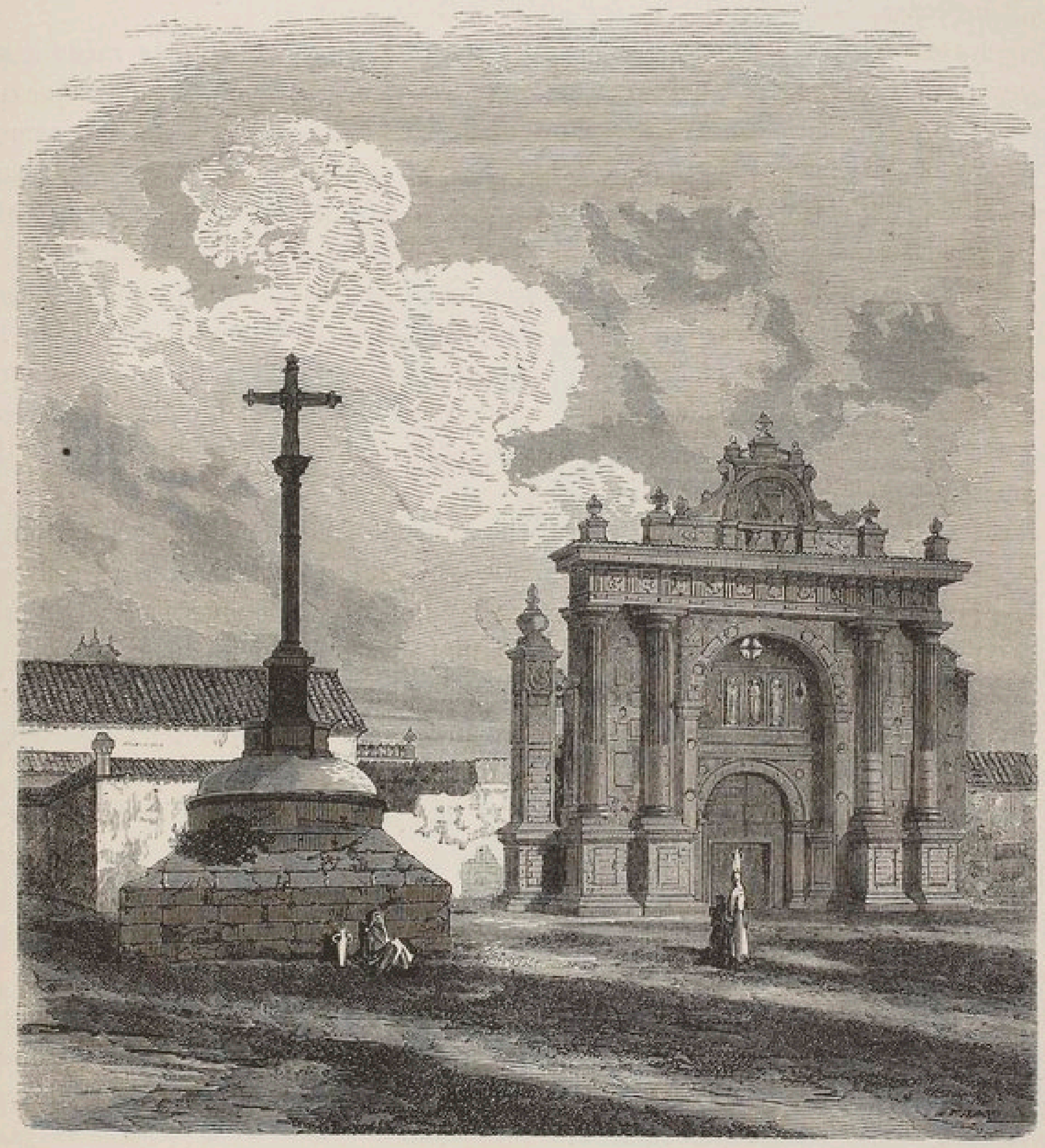
Les vignobles de Jerez occupent une superficie d'environ douze mille *aranzadas* de terrain, — quelque chose comme six mille hectares, qui produisent, bon an mal an, cinq mille *botas* ou quinze mille *barricas* de vin, ce qui approche du chiffre respectable de deux millions cinq cent mille litres. La plus grande partie des vignobles appartient aux négociants en vins, qui sont en même temps cultivateurs et fabricants, car ils ont des ateliers où de nombreux ouvriers travaillent à la confection des tonneaux nécessaires pour l'emmagasinage et l'expédition des vins. Quelques propriétaires ont des vignobles tellement considérables, qu'ils occupent, pour la culture seulement, jusqu'à un millier de personnes. Nous citerons notamment la maison Domecq et la maison Gordon : M. Domecq possède le fameux vignoble de *Macharnudo*, le plus estimé des environs, et qui ne contient pas moins de cinq cents arpents.

A proximité des vignobles, s'élèvent de vastes édifices où sont logés et nourris, soit toute



ARCOS DE LA FRONTERA (page 289).

l'année, soit seulement pendant la durée des travaux, la plus grande partie des travailleurs. Ces bâtiments, ordinairement abrités sous de grands arbres, qui donnent une fraîcheur précieuse sous un climat brûlant, renferment en outre les pressoirs, — *los lagares*, — et une vaste *bodèga* ou cave, destinée à conserver, pendant quelques jours seulement, le vin nouvellement sorti des pressoirs. Ils contiennent aussi une vaste salle qui sert en même temps de réfectoire et de dortoir; c'est là que, sous le manteau d'une vaste cheminée, ont lieu les veillées pendant les longues soirées d'hiver.



LA CARTUJA DE JEREZ (page 282).

Nous assistâmes une fois à une de ces *tertulias* populaires; on ne saurait rien imaginer de plus gai, de plus pittoresque : dans le vaste foyer petillait joyeusement un grand feu de sarments; un énorme tronc de chêne vert, dont une moitié seulement pouvait entrer dans la cheminée, se tordait au milieu de la flamme, et de grosses fourmis, chassées par la chaleur et par la fumée, s'échappaient effarées des fissures de l'écorce. Une vingtaine d'Andalous au costume pittoresque et au teint bronzé, rangés autour du foyer, écoutaient, en fumant leur cigarette, un grand gaillard qui chantait d'une voix lente et nasillarde les couplets du *Tango americano*.

La maison que nous visitâmes comprenait aussi, outre l'habitation du propriétaire, une petite chapelle destinée aux ouvriers; mais la cuisine n'était pas la partie la moins curieuse : quatre vastes chaudières de cuivre rouge étaient sur le feu; le bœuf, le lard, les *garbanzos* (pois chiches), les piments et les tomates répandaient au loin leur fumet, qui aurait pu nous paraître appétissant si l'odeur âcre de l'huile rance ne s'y fût mêlée. D'immenses terrines de cette grossière faïence à dessins verts qui se fabrique à Séville contenaient de nombreuses rations de *gazpacho*, soupe froide et rafraîchissante, chère aux Andalous, et de blanches *alcarrazas* d'Andujar, alignées en longues files, laissaient suinter à travers leur terre poreuse une eau limpide qui s'écoulait sur des planches légèrement inclinées.

Les vignes de Jerez sont l'objet des soins les plus minutieux : quand le raisin commence à mûrir, les travailleurs se divisent en escouades ou *cuadrillas* de douze personnes; chaque *cuadrilla*, commandée par un *capataz*, — c'est ainsi qu'on nomme le maître-valet chargé de la surveillance, — se répand dans la vigne, et la *vendimia* commence. — A mesure que le raisin est cueilli, on l'étend sur de grandes claies de jonc — *esteras de esparto* — qu'on expose au soleil à proximité du pressoir; on le laisse ainsi quelques jours, en ayant soin de le couvrir pendant la nuit, pour le mettre à l'abri de la rosée, et de retourner les grappes de temps en temps, afin que la chaleur fasse évaporer la partie aqueuse du raisin. Lorsque les grappes sont parfaitement sèches, on les porte aux *lagares*, — aux pressoirs; il en sort du vin doux — *mosto* — qu'on verse dans les tonneaux, où on le laisse le temps nécessaire pour que la fermentation se produise. La fermentation est ordinairement terminée au mois de janvier, et alors le *mosto* devient de vrai vin; on enlève la lie, et on le laisse reposer jusqu'à l'époque où il doit être exporté.

Les vins de Jerez ne sont jamais expédiés sans avoir été préalablement clarifiés; on emploie pour cela des blancs d'œufs qu'on mélange avec une craie ou terre blanche qui se trouve dans les environs de la ville; cette opération terminée, on ajoute un peu de *vino madre* (vin mère) : — c'est ainsi qu'on appelle un vin très-vieux qu'on garde pour améliorer les autres.

Il ne sort pas de Jerez une *bota* de vin qui n'ait été plus ou moins mélangée d'*aguardiente;* cette addition d'eau-de-vie a pour but de permettre au vin de mieux supporter l'exportation et de satisfaire le goût de certains palais, notamment de ceux de nos voisins d'outre-mer.

Les vins de Jerez se divisent en *secos* et *dulces*. Parmi les premiers, il faut distinguer le *jerez seco* proprement dit, et le *jerez amontillado;* tous deux proviennent du même raisin, du même *mosto*, et souvent même sont sortis du même pressoir, et cependant ils n'ont ni la même couleur, ni la même odeur, ni le même goût; ces différences tiennent, nous a-t-on dit, à certains procédés de fabrication.

Le *jerez seco* se distingue par un parfum aromatique tout particulier, plus prononcé que celui de l'*amontillado :* il y en a de trois sortes, qu'on appelle *paja*, *oro* et *oscuro*, c'est-à-dire paille, couleur d'or et foncé. Le *jerez oscuro*, d'un brun foncé, est presque entièrement expédié en Angleterre, après avoir subi, tout naturellement, une forte addition d'eau-de-vie; c'est ce vin qu'on boit à Londres sous le nom de *brown sherry*, — jerez brun.

Quant au *jerez amontillado*, il est d'une couleur de paille plus ou moins foncée; sa saveur, dans laquelle les amateurs reconnaissent un certain goût de noisette, est beaucoup plus riche et beaucoup plus fine, et le fait rechercher davantage des gourmets au palais délicat; aussi le *jerez amontillado* se vend-il ordinairement plus cher que l'autre. Le nom d'*amontillado* vient d'une certaine analogie que le vin présente avec celui qu'on récolte à Montilla, dans la province de Cordoue.

Les vins doux de Jerez sont le *pajarete*, qu'on appelle chez nous *pacaret*, qui est également connu sous le nom de *pedro-jimenez*, et le *moscatel*, ou muscat. Le premier se fait avec un raisin doux qu'on appelle également *pajarete*, et qu'on laisse exposé au soleil pendant une douzaine de



UN HERRADERO, PRÈS DES BORDS DU GUADALQUIVIR (page 294).

jours; quand on le porte au pressoir, il est presque arrivé à l'état de raisin sec et contient une grande quantité de sucre. Le *moscatel* se fait avec du raisin muscat plus sucré que le *pajarete;* aussi est-il plus doux encore que ce vin.

Le jerez est un des vins qui se conservent le plus longtemps; on nous en fit goûter qui avait plus de quatre-vingts ans. Les grands propriétaires de Jerez accueillent avec la plus parfaite courtoisie les étrangers qui leur sont recommandés; les *lagares* (pressoirs) et les *bodegas*, immenses celliers où l'on emmagasine le vin, leur sont facilement ouverts. Vues de l'extérieur, ces *bodegas* aux immenses façades régulières et symétriques, dénuées de fenêtres, aux toits composés de lignes droites, manquent absolument de pittoresque; mais, en revanche, les parfums qui s'exhalent des fenêtres frappent agréablement l'odorat des passants. Les *bodegas* présentent, comme les *chaix* de Bordeaux, le superbe coup d'œil d'innombrables barriques de toutes dimensions alignées en bon ordre, sur cinq ou six rangs de hauteur; la ventilation est admirablement ménagée, pour maintenir la température à un degré convenable et faciliter l'évaporation.

Une *bodega* contient ordinairement quatre ou cinq récoltes, car le vin ne se vend guère avant cinq ans; elle contient en outre l'assortiment des vins qu'on laisse vieillir, et qu'on appelle *vinos añejos*, assortiment qui comprend des vins d'âges différents; puis enfin les *vinos madres* ou vins mères, qui se conservent toujours en quantité égale. La contenance moyenne d'une *bodega* est de cinq mille botas de trente *arrobas* (quinze à seize litres) chacune; celle de M. Domecq contient, dit-on, jusqu'à quinze mille futailles.

VII

Arcos de la Frontera, malgré le voisinage du chemin de fer de Cadiz à Séville, est un des endroits qui ont le mieux conservé les mœurs et les costumes andalous. La ville, qui s'élève au-dessus du Guadalete, est séparée en deux par une rue longue et escarpée, horriblement pavée, mais des plus pittoresques; suivant l'ancien usage un ruisseau, ménagé au milieu, sert à l'écoulement des eaux; les murs blanchis à la chaux, comme du temps des Arabes, les toits plats couverts de grandes tuiles imbriquées, les *rejas* de fer qui défendent les fenêtres; tout cela donne à la *Calle Mayor* d'Arcos de la Frontera un aspect tout à fait original. Tout en haut de la ville s'élèvent, à côté de l'église, de vieilles tours moresques couronnées de créneaux; le sacristain nous fit monter au sommet du clocher, d'où nous découvrîmes une vue superbe: à nos pieds une colline plantée d'oliviers; plus bas le Guadalete, qui sillonnait une plaine admirablement fertile. Le pont d'Arcos, sur le Guadalete, a donné lieu à toutes sortes de dictons populaires, comme chez nous le pont d'Avignon : ainsi, quand une personne entreprend une tâche sans la mener à fin, on la compare à la *Puente de Arcos*, « qu'on n'acheva jamais, bien qu'on eût apporté les pierres et la chaux. »

« Il t'arrivera, dit la chanson andalouse, ce qui arriva au pont d'Arcos : on y avait apporté la chaux et les pierres, et il resta inachevé : »

> Como á la puente de Arcos
> Te tiene de suceder :
> Que trajeron cal y canto,
> Y se quedó por hacer.

— « Celui qui s'élève trop haut, dit une autre chanson, fait une chute plus grande : vois le pont d'Arcos, à quel point il est arrivé : »

> Aquel que mas alto sube,
> Mas grande porrazo dá :

Mira la puente de Arcos
En lo que vinó á parar.

Sanlúcar est situé sur la rive gauche du Guadalquivir, à peu de distance de l'embouchure du fleuve, qui s'élargit beaucoup avant de se jeter dans l'Océan. Bâtie sur une plage presque à fleur d'eau, la ville n'offre rien de très-remarquable; quelques palmiers, qui s'élèvent au-dessus d'un terrain sablonneux brûlé par le soleil, témoignent de la douceur du climat, qu'on peut comparer à celui de Malaga. La grande affaire de Sanlúcar de Barrameda, c'est le commerce des vins, principalement ceux de Manzanilla.

Suivant un quatrain populaire, « C'est à Rome qu'on va pour les indulgences, à Gibraltar pour le tabac, *à Sanlúcar pour le manzanilla*, et à Cadix pour la grâce : »

À Roma se va por bulas,
Por tabaco á Gibraltar,
Por manzanilla á Sanlúcar,
Y á Cádiz se vá por sal.

Le manzanilla est un excellent vin, un peu plus pâle que le jerez et beaucoup moins capiteux; les Espagnols, qui en font un cas particulier, consomment la plus grande partie de ce qui se produit.

Comme nous voulions remonter le Guadalquivir depuis son embouchure jusqu'à Séville, nous nous rendîmes de Sanlúcar à Bonanza, qui n'en est qu'à une très-courte distance, et où s'arrêtent les bateaux qui font journellement le voyage de Cadiz à Séville, et réciproquement.

Bonanza, le port de Sanlúcar, n'est qu'une petite ville insignifiante, où est établi un poste de douane; ce nom, qui signifie littéralement *calme*, lui a été donné parce qu'elle est située à l'endroit où commence le fleuve, et où le calme succède à l'agitation de la mer; un peu plus bas, à l'endroit où les eaux jaunâtres du Bétis se mêlent aux eaux bleues et transparentes de l'Océan, se trouve la fameuse *barre* du Guadalquivir, où la lame se fait sentir assez fortement. Ce nom vient de l'arabe *Ouad-al-Kebir*, littéralement la Grande-Rivière; les *Gitanos* l'appellent encore aujourd'hui *Len Baro*, mots qui, dans leur langage, ont exactement la même signification. Tout le monde sait que c'était le *Bétis* des anciens et qu'il a donné son nom à la Bétique, ce pays merveilleux si souvent chanté autrefois par les poëtes, et plus récemment par Fénelon qui, dans un des chants du *Télémaque*, y place les Champs-Élysées, et en fait une description des plus séduisantes.

C'est à Bonanza que nous nous embarquâmes, dès sept heures du matin, sur le *Teodosio*, un des petits vapeurs qui font le service du fleuve, et qui franchit la barre sans incident, car le temps était superbe. Il paraît que ce passage n'est pas toujours exempt de danger; il était même autrefois fort redouté des marins, si nous en croyons le récit d'un ancien voyageur anglais, Richard Twiss, qui mit, soit dit en passant, une journée entière à descendre le Guadalquivir dans une barque à quatre rameurs :

« Il y a un banc de sable très-dangereux dans les temps d'orage. Quand les Espagnols y passent, ils ôtent leurs chapeaux et disent un *Pater* et un *Ave Maria* pour les âmes des passagers qui y ont péri, et le maître de la barque fait parmi les voyageurs une collecte de petites pièces de monnaie, pour dire des messes en faveur de la délivrance de leurs âmes. »

La barre franchie, nous entrâmes dans le *Tablazo*, — c'est le nom qu'on donne à cette partie du fleuve, qui est d'une assez grande largeur. La vue s'étend au loin sur un pays peu accidenté, et nous n'apercevons à l'horizon qu'une colline éclairée par le soleil du matin : *el Coto de doña Ana*.

A partir de là le fleuve devient beaucoup plus étroit, et sa largeur ne dépasse guère celle de la Seine à Paris. Sur les rives plates et presque à fleur d'eau, nous apercevions de temps en temps



UNE NOVILLADA DE LUGAR (COURSE DE NOVILLOS DANS UN VILLAGE), (page 295).

des rangées de hérons, hôtes habituels du fleuve, qui se tenaient immobiles sur une patte, sans paraître se soucier le moins du monde du bruit et du remous causés par le bateau à vapeur. Bientôt nous arrivâmes à l'endroit où le Guadalquivir se sépare en deux, et forme une grande île qu'on appelle la *Isla Mayor*, pour la distinguer d'une autre plus petite qu'on rencontre un peu plus haut, et qui porte le nom d'*Isla Menor*.

Nous n'étions qu'à trois lieues de Sanlúcar de Barrameda, et nous venions de dépasser le *Puntal*, où commence la *Grande Ile;* voici la petite ville de Trebujena, renommée pour la richesse de ses moissons, comme on le verra par ce quatrain, bien connu en Andalousie, où les *alcarrazas*



ÉGLISE D'ARCOS DE LA FRONTERA (page 289).

de Chiclana et le blé de Trebujena sont vantés à côté des jolies filles de Sanlúcar de Barrameda :

> Para alcarrazas Chiclana,
> Para trigo Trebujena,
> Y para niñas bonitas
> Sanlúcar de Barrameda.

Un peu plus loin, c'est Lebrija, la *Nebrissa* des Romains, une des villes les plus anciennes de l'Andalousie, et dont on attribuait la fondation à Bacchus, sans doute à cause des riches vignobles

du voisinage. Lebrija est très-agréablement située : « Ses dehors sont bien cultivés et fertiles, dit un voyageur français du siècle dernier; presque toutes les femmes m'y ont paru grandes et jolies. »

La *Isla Mayor* n'est guère peuplée; il s'y trouve cependant une belle *hacienda* ou ferme, entourée d'arbres et de jardins, appelée *la Abundancia*, où la culture est remarquable : elle possède même une machine à vapeur destinée à faire monter l'eau du Guadalquivir.

En face et à peu de distance de la *Isla Menor* s'élève le bourg de Cabezas de San Juan, — nous devrions plutôt dire la ville, car il paraît que cette localité obtint en 1820 le titre de *Ciudad*, à la suite d'un *pronunciamiento* qu'elle fit en faveur de la liberté et de la constitution, et qui fut le signal de la révolution constitutionnelle à la tête de laquelle s'était mis Riego. On sait la fin malheureuse du célèbre général qui a donné son nom à l'hymne si populaire en Espagne : condamné à mort en 1823, il fut exécuté à Madrid, après avoir été ignominieusement traîné sur une claie jusqu'au pied de l'échafaud.

Dans les immenses prairies qui s'étendent sur les deux rives, paissent en liberté des chevaux et des troupeaux de taureaux sauvages destinés aux *corridas*. Dans ces prairies, qu'on appelle *dehesas*, nous n'apercevions que quelques *chozas* ou cabanes de jonc, et pas un seul arbre à l'horizon; ce qui nous remit encore en mémoire le plaisant passage du *Pèlerinage de Childe-Harold*, où lord Byron appelle le taureau « *ce roi des forêts.* »

De temps en temps quelques taureaux s'avançaient presque sur le bord, les jambes à moitié cachées dans les roseaux, et regardaient passer d'un air farouche le bateau qui effleurait presque la rive. C'est dans ces prairies qu'a lieu le *herradero*, opération qui consiste à marquer les jeunes taureaux ou *novillos* à l'aide d'un fer rouge, et à séparer ceux qui doivent être élevés pour le combat, de ceux qu'on destine aux paisibles travaux de l'agriculture. Un *herradero* en Andalousie, et surtout dans les environs de Séville, est une véritable fête nationale à laquelle se rendent avec un égal empressement les *aficionados* de la ville et ceux des campagnes, et on ne saurait trouver une meilleure occasion d'étudier les mœurs andalouses dans leurs détails les plus pittoresques.

Partis de grand matin en *calesa* pour une *hacienda* (ferme) située un peu plus haut que la petite ville de Coria, à peu de distance du Guadalquivir, nous rencontrâmes en route de nombreux amateurs qui se rendaient comme nous au herradero, les uns en *calesa*, les autres montés sur de beaux chevaux andalous au poil noir et à la longue crinière; d'autres encore, et c'étaient les plus nombreux, étaient empilés dans des *carros* aux roues massives, traînés par deux bœufs et couverts de guirlandes de feuillage. Cette longue procession de véhicules de toutes formes et de toutes couleurs nous fit songer aux fêtes populaires des environs de Naples. Le caractère des Andalous nous paraît offrir, sous beaucoup de rapports, une certaine analogie avec celui des Napolitains : c'est le même entrain, la même passion pour la musique, pour le bruit et pour la danse, nous pourrions dire la même gaieté; cependant celle des Andalous nous a toujours semblé plus bruyante, plus expansive, plus folle. Si Léopold Robert avait peint une scène populaire d'Andalousie, il n'aurait eu aucun prétexte pour y introduire ce fond de mélancolie qu'on remarque dans la plupart de ses compositions.

Quand nous arrivâmes sur le terrain, beaucoup d'*aficionados* avaient déjà pris place autour de l'enceinte : des tonneaux renversés, quelques planches et des cordes tendues en faisaient tous les frais, avec quelques *carros*, *carretas* et autres véhicules ; quelques toiles suspendues à des pieux garantissaient les spectateurs de l'ardeur du soleil. Nous prîmes place à notre tour, et bientôt un jeune taureau, un *novillo*, fut introduit dans l'enceinte improvisée pour subir la double épreuve du *tentadero* et du *herradero*. Le *tentadero*, c'est l'essai du jeune taureau, l'examen qu'on lui fait subir pour savoir s'il réunit les qualités qu'on exige des *toros de muerte;* à la suite de cet examen, tous les *novillos* sont indistinctement marqués du fer chaud ; seulement, comme

nous l'avons dit, on sépare ceux jugés bons pour le combat de ceux destinés à labourer la terre.

Les amateurs de courses attachent la plus grande importance à cet examen, à ce triage des jeunes taureaux; ils se préoccupent tout d'abord du pelage, *pelo*, et de ce qu'ils appellent la *pinta del toro*, c'est-à-dire l'aspect général du sujet.

Le *novillo* ne tarda pas à être renversé, après qu'un vigoureux paysan l'eut coiffé de sa *manta;* à peine fut-il à terre qu'un autre paysan s'approcha et lui appliqua un fer chaud à l'épaule. Aussitôt que l'animal sentit la brûlure, il se mit à pousser des beuglements plaintifs et à tirer la langue d'une manière lamentable; après quoi il se releva, et quitta l'enceinte pour être bientôt dirigé vers la *dehesa*. Chaque *novillo* reconnu bon pour le combat reçoit un nom; c'est ordinairement une des dames invitées à la fête, ou quelques amis du propriétaire, qui sont chargés de le choisir.

Pour connaître l'âge d'un taureau, on examine les dents et les cornes: les dents sont au complet à la fin de la troisième année, et restent blanches jusqu'à la sixième; ensuite elles commencent à jaunir et à noircir. Quant aux cornes, que les gens du métier appellent *las astas*, — les piques, — elles permettent de déterminer d'une manière plus certaine encore l'âge de l'animal: lorsqu'il a atteint trois ans, il se détache une enveloppe qui n'est guère plus épaisse qu'une feuille de papier ordinaire, et il se forme, à la partie inférieure de chaque corne, une espèce d'anneau ou de bourrelet qui se renouvelle chaque année; de sorte que les toreros, pour savoir l'âge d'un sujet, n'ont qu'à compter le nombre de ces bourrelets: trois ans pour le premier, et un an pour chacun des suivants.

A propos des *novillos*, n'oublions pas de mentionner les *novilladas de lugar:* c'est le nom qu'on donne aux courses de jeunes taureaux qui se donnent dans les villages. Ces fêtes populaires n'attirent pas moins d'amateurs que les *herraderos* que nous venons de décrire; seulement la *novillada de lugar* est une réjouissance tout à fait locale, à laquelle prennent rarement part les habitants des villes.

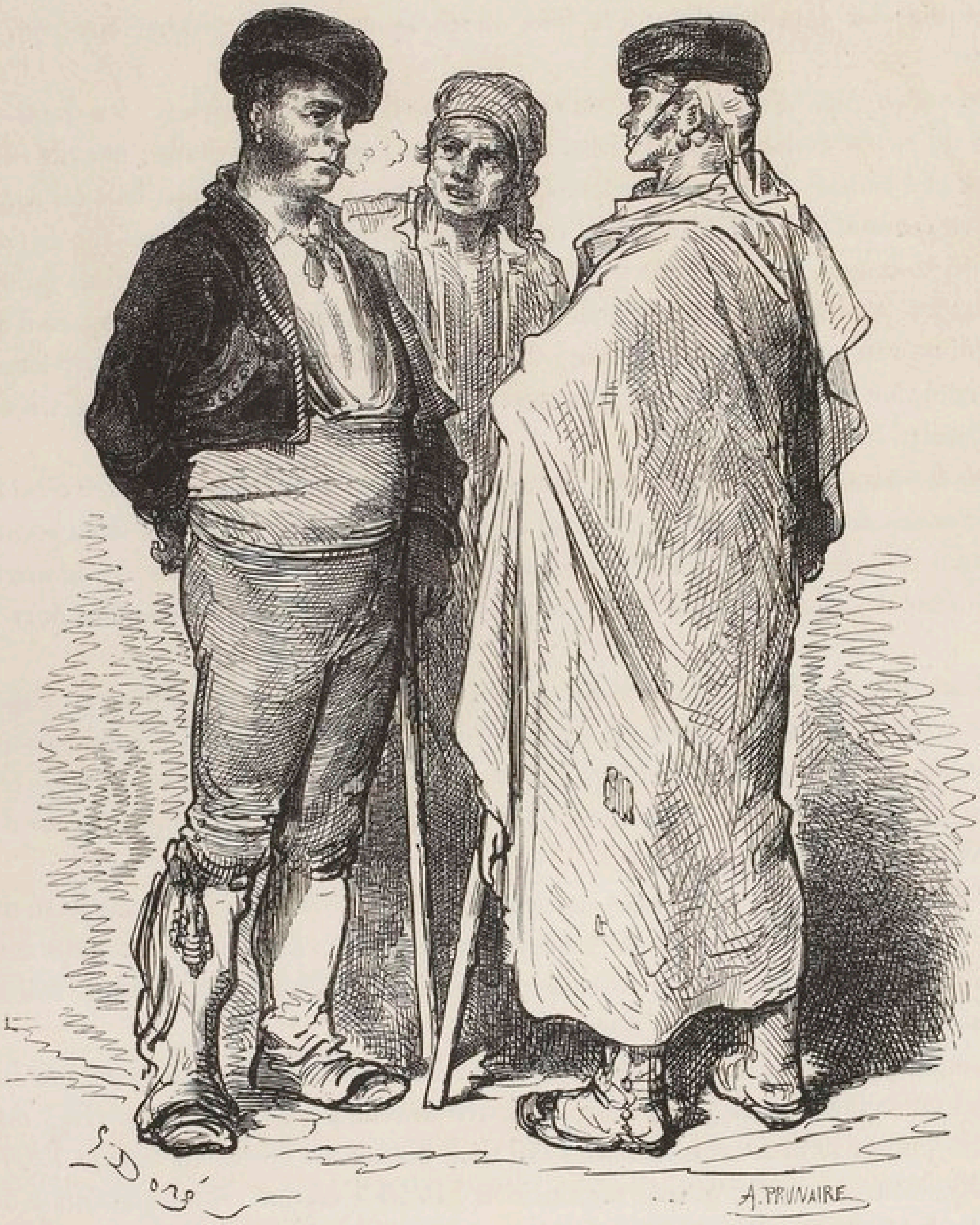
Nous avons dit combien la passion des combats de taureaux est répandue en Espagne, surtout parmi les gens du peuple: les campagnards ne sont pas des aficionados moins passionnés que les citadins; seulement, comme ils n'ont pas de *plaza de toros*, ils se contentent d'en établir une de circonstance, en barricadant la place du village au moyen de *carros*, de *galeras* ou d'autres véhicules du même genre.

Nous assistâmes, dans un village des environs de Séville, à une *novillada* dans un de ces cirques improvisés, et nous fûmes émerveillés de l'agilité des paysans andalous, qui, dans un espace restreint, savaient toujours échapper au taureau, soit en s'accrochant à un balcon, soit en disparaissant subitement derrière les roues d'une *carreta*.

Mais revenons au Guadalquivir; nous venions de dépasser la Isla Mayor et la Isla Menor; à mesure que nous approchions de Séville, le fleuve devenait plus étroit; ses rives encaissées, ses eaux troubles, jaunâtres et tranquilles nous faisaient penser au Tibre, au *flavum Tiberim* que nous avions, quelques années auparavant, remonté en bateau à vapeur. Nous passâmes devant Coria, petite ville dont nous avons parlé plus haut, et qu'on appelle aussi Coria del Río, pour la distinguer d'une ville du même nom, dans la province de Cáceres. Coria est célèbre par ses énormes *tinajas* et *jarras* de terre cuite, dont les dimensions dépassent de beaucoup celles des plus grandes amphores romaines.

Nous laissâmes encore sur notre gauche le bourg de *Gelves*, puis un joli village entouré de grenadiers et d'orangers: c'était San Juan de Alfarache, le pays du *picaro* Guzman de Alfarache; ce village, dont les blanches maisons sont entourées d'orangers et de citronniers, nous fit penser au célèbre roman picaresque de Mateo Aleman, citoyen de Séville, qui l'appelle *el mas deleitoso de aquella comarca*, — le plus agréable de cette contrée.

Nous n'étions plus qu'à une lieue de la capitale de l'Andalousie; déjà nous pouvions apercevoir plus distinctement, au-dessus de nombreux clochers, la Giralda et sa grande statue de bronze que doraient les rayons du soleil couchant; une demi-heure plus tard, après avoir dépassé le palais de San Telmo, nous débarquions près d'une petite tour moresque, la *Torre del Oro :* nous étions à Séville.



MAJO ET PAYSANS DES ENVIRONS DE JEREZ.



CIGARRERAS AU TRAVAIL (FÁBRICA DE TABACOS DE SÉVILLE).

CHAPITRE DOUZIÈME

Les origines de Séville. — La *calle de las Sierpes*. — Les Sévillanes. — La *mantilla de tira*. — Le *Correo*. — Quelques noms de baptême. — L'*Ayuntamiento*. — La devise et les armes de Séville. — Quelques rues de Séville : la *calle de Genoa*; la *calle de Mar*. — La *calle del Candilejo* et Pierre le Cruel. — La *Feria*. — La *plaza de la Magdalena*; les *puestos de agua*. — L'*Alameda de Hércules*. — La *Giralda*. — La cathédrale. — L'*Alcázar*; les *baños de Padilla*. — La *Capilla de Azulejos*. — La *Casa de Pilatos*. — L'Université. — Les *Monjas de Santa Paula*. — Le Musée ; Murillo. — L'hospice de la *Caridad*. — La *Fábrica de Tabacos* ; les *cigarreras*.

I

Les historiens espagnols s'accordent à représenter Séville comme une des plus anciennes cités, non-seulement de l'Espagne, mais de l'Europe : selon les uns, elle fut fondée par Hercule en personne, deux mille deux cent vingt-huit ans, tout juste, après la création du monde; d'autres veulent qu'elle ait été fondée par les Chaldéens, et d'autres encore par un roi nommé Hispan ou Hispal, qui aurait donné à la ville son ancien nom d'*Hispalis*, dont on fit plus tard *Sbilia*, puis *Sevilla*. Quelle que soit l'origine de Séville, que ses fondateurs soient Phéniciens, Ibères ou Scythes, son ancienneté n'est pas douteuse; elle était reconnue dès l'époque romaine : Ausone, Silius Italicus et d'autres poëtes latins l'ont célébrée dans leurs vers.

Les Sévillans sont si fiers de leur origine, que des vers ont été gravés sur plusieurs de leurs monuments pour en conserver le souvenir; ainsi on lit ce distique au-dessus de la *puerta de la Carne :*

Condidit Alcides, renovavit Julius urbem,
Restituit Christo Fernandus tertius Heros.

« Alcide (Hercule) fonda la ville, Jules César la reconstruisit, et Ferdinand trois, le Héros, la rendit au Christ. »

Et sur la *puerta de Jerez*, reconstruite en 1561, on grava cette autre inscription, dont le sens est à peu près le même :

Hércules me edificó,
Julio Cesar me cercó
De muros, y torres altas;
El Santo Rey me ganó
Con Garci Perez de Vargas.

« Hercule m'édifia, Jules César m'entoura de murailles et de tours élevées, et le Saint Roi (Ferdinand) me conquit avec l'aide de Garci Perez de Vargas. »

Hercule joue un rôle très-important dans l'histoire fabuleuse des origines de la nation espagnole, et le héros est tellement populaire à Séville qu'on a donné son nom à une des principales promenades : la *Alameda de Hércules*.

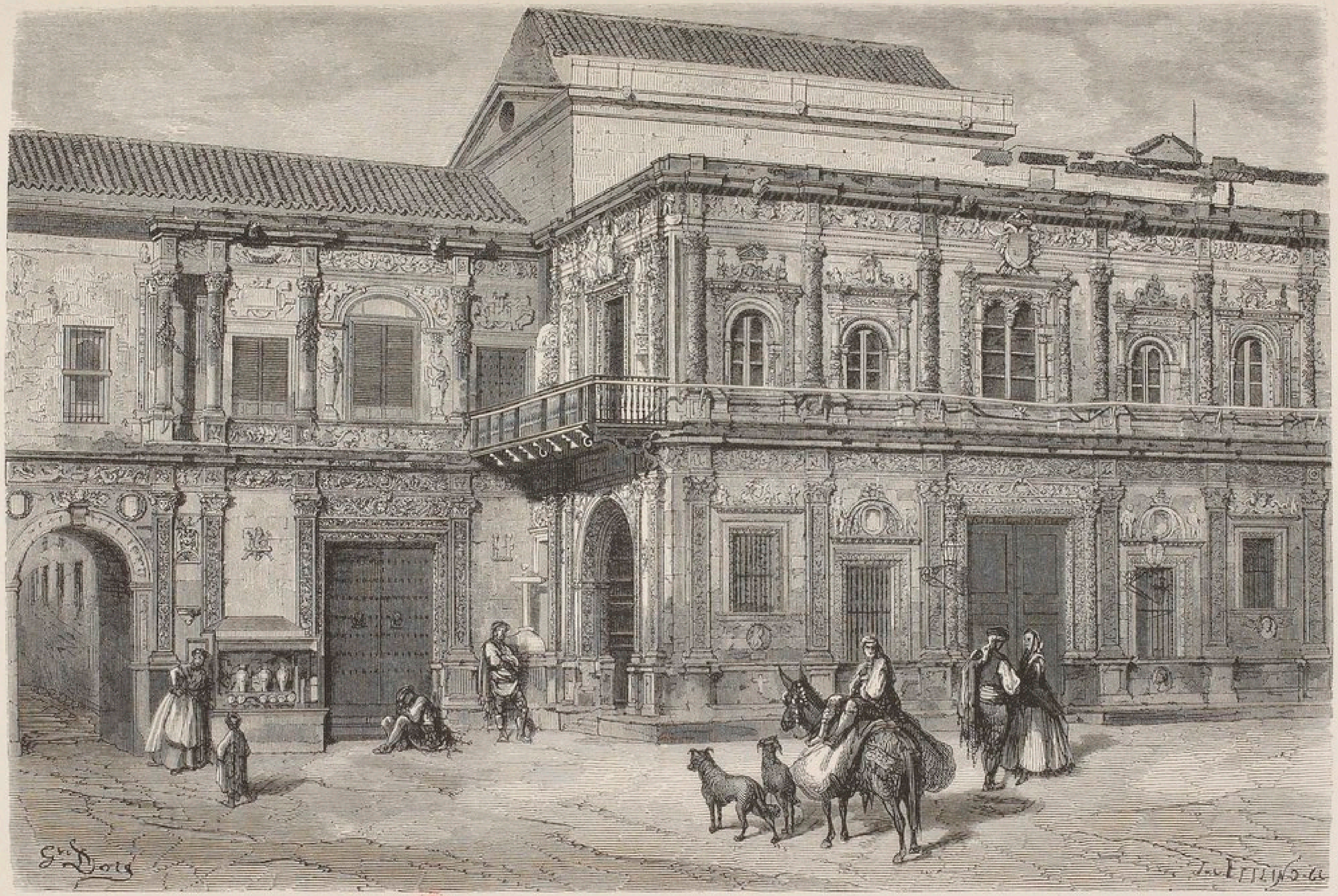
Prise par les légions romaines sous le commandement de Jules César, Hispalis reçut le nom de *Julia Romula*, — la petite Rome ; — mais ce nom ne lui fut pas conservé sous la domination des Vandales, qui chassèrent les Romains en 411, et furent eux-mêmes bientôt chassés par les Wisigoths. Lorsque les Arabes envahirent la Péninsule, Séville devint une dépendance du khalifat de Cordoue. Lorsque au onzième siècle le khalifat de Cordoue fut démembré, Séville fut gouvernée par quelques princes particuliers qui la possédèrent pendant plus de cent ans; elle fit ensuite partie des empires almoravide et almohade. Après la chute des Almohades, Motawakkel-ben-Houd la posséda quelque temps, et peu après, en 1236, elle devint la capitale d'un État moresque.

C'est douze ans plus tard, le 23 novembre 1248, que Séville, dont le siége n'avait pas duré moins de quinze mois, ouvrit ses portes à Ferdinand III, roi de Castille, après être restée 536 ans sous la domination musulmane.

Cet événement, un des plus importants des annales de l'Espagne, a été célébré sur tous les tons par les chroniqueurs et les poëtes nationaux, qui ont souvent ajouté la légende à l'histoire. Plus tard, Séville fut la capitale d'Alphonse *el Sabio* et de Pierre le Cruel. L'importance de Séville grandit encore sous Ferdinand et Isabelle, après la découverte de l'Amérique, et plus tard, sous le règne de Philippe II; et si aujourd'hui elle est quelque peu déchue de sa splendeur passée, elle est encore une des premières villes de l'Espagne et mérite toujours le titre de reine de l'Andalousie.

Nous étions descendus à la *fonda de Europa*, dans la *calle de las Sierpes;* nos chambres étaient au rez-de-chaussée et donnaient sur un grand *patio* entouré de portiques aux colonnes de marbre blanc. Au centre de notre *patio* s'élevait un jet d'eau qui retombait en gerbe dans une grande vasque, et arrosait un jardin planté d'arbres et d'arbustes : on y voyait des *latanos* ou bananiers aux larges feuilles déchiquetées, des orangers et des citronniers, et une jolie plante aux fleurs jaunes qu'on appelle en Andalousie *dama de noche*, — dame de nuit, — parce que ses fleurs, qui restent fermées toute la journée, s'ouvrent le soir et répandent toute la nuit une odeur des plus suaves.

La *calle de las Sierpes* est située au cœur de Séville; c'est le véritable centre du mouvement, de la pétulance et de l'activité des Sévillans. Les voitures, fort rares du reste dans les autres parties de la ville, ne peuvent y circuler, ce qui laisse aux piétons toute liberté d'y flâner à leur aise. Le soir surtout, c'est un va-et-vient, un mouvement continuel de promeneurs, qui rappelle, avec plus de pittoresque cependant, notre boulevard des Italiens. Les femmes ont la mantille de



PALAIS DE L'AYUNTAMIENTO, A SÉVILLE (page 302).

dentelle noire qu'elles savent porter avec une grâce particulière ; on sent qu'elles sont fières d'être Sévillanes, et qu'elles préfèrent quand même la mantille nationale à ces toilettes banales qui sont de tous les pays. La Sévillane, dit un quatrain andalou, a dans sa mantille deux mots qui disent : Vive Séville !

> Tiene la Sevillana
> En su mantilla
> Un letrero que dice :
> Viva Sevilla !

La *mantilla de tira*, si souvent chantée dans les poésies populaires andalouses, diffère de l'autre en ce que le fond, tantôt de soie, tantôt de laine, est bordé d'une large bande de velours, *tira*, découpée en dentelures ou en zigzag. La *mantilla de tira* est réservée aux *majas*, aux *cigarreras*, qui savent la porter avec une crânerie et une désinvolture particulières, avec la *soltura* andalouse : « avec une grossière étoffe de Malaga, dit la maja d'une chanson en dialecte populaire, je fais plus d'effet dans Séville qu'une grande dame avec son chapeau ou son bonnet. Quand je vais par les rues avec ma mantille de *tira*, il n'y a pas d'yeux qui ne m'admirent ni de cœur qui résiste, et si je rencontre quelque Français qui s'approche de moi le cœur enflammé, je lui fais perdre la tête et chanter ses Litanies : »

> Con la sarga malagueña
> Mas gorpe doy en Seviya
> Que toita una señora
> Con sombrero y papalina.
> Cuando voy por esas cayes
> Con la mantiya é tira,
> No hay ojos que no me miren,
> Ni corazon que resista ;
> Y si encuentro argun Franchute
> Y à enamorarme se arrima,
> Le jago perder el pesquis
> Y cantar las Letanías.

C'est encore dans la *calle de las Sierpes*, où se trouvent les boutiques les plus élégantes de Séville, que vont chercher fortune les industriels ambulants aux costumes pittoresques : ici, un *florero*, son long panier à la main, vante avec une voix de fausset ses dahlias, ses œillets et ses roses : « *Tengo dalia, clavel y rosa !* » Ou bien un aveugle, qu'un gamin débraillé conduit par la main, et qui offre des billets de loterie, en promettant le gros lot à chacun : *El premio gordo ! Quién se lo lleva ?* — « Le gros lot ! Qui le prend ? »

A un des angles de la *calle de las Sierpes* se trouve le *Correo*, c'est-à-dire la Poste. Il n'y a pas longtemps qu'on affichait encore, sur les murs du vestibule, les noms de ceux à qui des lettres étaient adressées poste restante. Nous eûmes l'occasion, en venant prendre notre correspondance, de faire des études assez sérieuses sur les noms de baptême des femmes espagnoles : la plupart sont empruntés à des idées de mysticisme ou de religion ; tels sont, pour ne citer que ceux qu'on rencontre le plus fréquemment, ceux de *Cármen* (du Mont-Carmel), — *Dolorès* (de Notre-Dame des Sept Douleurs), — *Trinidad*, — *Concepcion*, — *Encarnacion*, — *Rosario* (Rosaire), — *Pilar*, (littéralement : *Pilier*, de la célèbre *Notre-Dame del Pilar*, de Saragosse), — *Belen* (Bethléem), — *Reyes* (des trois Rois Mages), — *Asuncion* (Assomption), — *Amparo* (de Notre-Dame de Bon-Secours), — *Alegría* (Allégresse), — *Trinidad*, — *Angustías* (Angoisses), etc.

D'autres noms de femme sont simplement empruntés au martyrologe, comme *Pepa*, *Pepita* ou *Pepiya* (Joséphine), — *Inès* (Agnès), — *Rafaela*, — *Ramona* (Raymonde), — *Paca* ou *Paquita* (Françoise), — *Manuela*, — *Angela*, — *Hermenigilda*, — *Rita* (Marguerite), *Leona*, *Petra*, *Nicolasa*, *Melitona*, *Cayetana*, *Vicenta*, *Olalla* (Eulalie), etc.

Les noms d'homme offrent, en général, moins d'originalité; *Juan* et *Pedro* sont les plus communs, d'où le proverbe rimé :

Dos Juanes y un Pedro
Hacen un asno entero.

« Deux *Jean* et un *Pierre* forment un âne complet. »

Comme noms de baptême, les gitanos d'Andalousie affectionnent particulièrement *Cristobal* (Christophe), — *Lázaro*, — *Juan de Dios* (Jean de Dieu), — *Angel*, — *Ignacio*, — *Alonzo* et *Fernando ;* ce qui, du reste, ne prouve pas qu'ils soient toujours de parfaits chrétiens.

Quant aux noms de baptême des *gitanas*, — car on les baptise aussi, — ceux qu'on leur donne le plus communément sont fort singuliers ; il nous suffira de citer *Rocío* (de la *Virgen del Rocío*, pèlerinage très-connu des environs de Séville), — *Soledad* (Solitude, qu'on prononce tantôt *Soléda*, tantôt *Soléa*, — *Salud* (prononcez *Salou*, de *Nuestra Señora de la Salud*), — *Candelaria* (du *Candelario*, ou cierge pascal), — *Aurora* (un nom illustré par une des plus célèbres danseuses *gitanas* de Séville : *Aurora*, surnommée la *Cujiñi*, mot qui, dans le langage des gitanos, signifie *la Rose*, — *Milagros* (miracles), — *Geltrudis* (Gertrude), etc., etc.

II

L'autre extrémité de la *calle de las Sierpes* aboutit à la *plaza de la Constitucion*, dont un des côtés est occupé par l'hôtel de ville ou *Ayuntamiento*. La *Casa del Ayuntamiento*, construite dans la première moitié du seizième siècle, est un des plus beaux spécimens de l'architecture plateresque en Espagne; le mot *plateresco*, employé par les Espagnols pour désigner le style de la renaissance, est emprunté à l'orfévrerie : les riches détails d'ornementation prodigués par les artistes de ce temps, sur les monuments, ont presque la finesse des ciselures sur or ou argent. Malheureusement, ce beau monument n'a pas été achevé ; parmi ses ornements, qui ont été récemment réparés avec goût et intelligence, figurent les armes et devises de Séville ; on voit saint Ferdinand assis sur son trône, une large épée dans la main droite, accompagné de saint Isidore et de saint Léandre, les deux patrons de la ville, qui se tiennent debout à ses côtés ; on y lit cette inscription :

Sello de la muy noble ciudad de Sevilla.

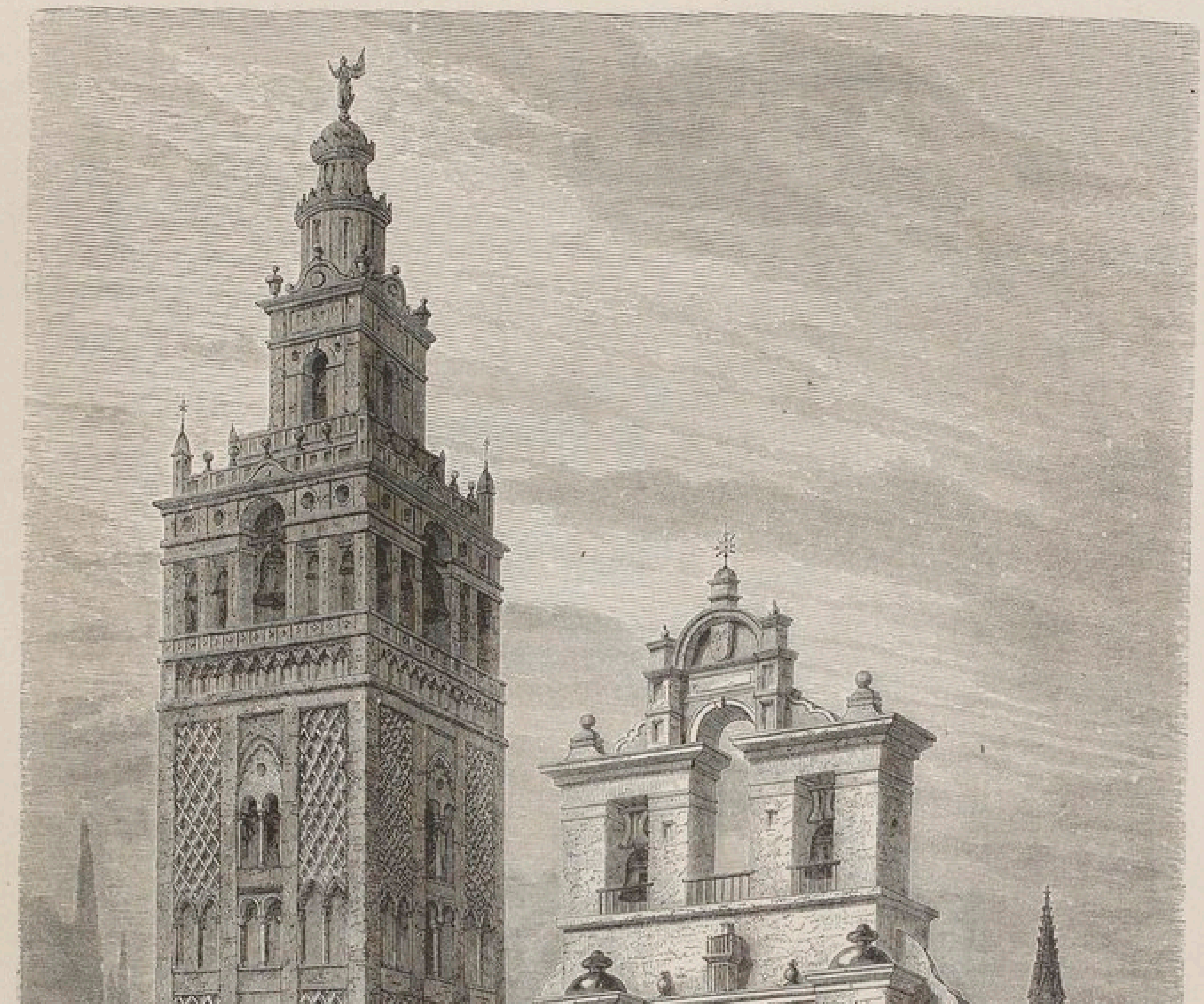
« Sceau de la très-noble cité de Séville. »

Et au-dessous la devise :

NO 8 DO

Cette devise, que les Espagnols appellent *empresa*, — l'équivalent des *imprese* italiennes, se retrouve à chaque instant sur tous les monuments de Séville ; elle forme une espèce de rébus, peu intelligible au premier abord, qui demande une explication particulière.

Vers la fin du treizième siècle, le roi *Alfonso el Sabio*, le Savant, ayant été détrôné par son fils *Don Sancho*, la plupart des villes de son royaume s'insurgèrent contre lui ; Séville seule lui resta fidèle, et, en récompense de sa loyauté, le roi lui octroya cette *empresa* qu'on appelle *el Nodo*, le nœud ; entre les deux syllabes du mot NO-DO se trouve un signe qui a la forme d'un 8 et qui représente un nœud, *nodo*, ou un écheveau, en ancien espagnol : *madexa ;* or ce mot, intercalé entre les deux syllabes ci-dessus, forme la phrase : *No-madexa-do*, ou *no m'ha dexado*, ce qui signifie, littéralement : *Elle ne m'a pas abandonné ;* le nœud, *nodo*, pris isolément, sert en outre d'emblème et fait allusion au lien de fidélité qui unissait Séville à son roi.



LA GIRALDA, A SÉVILLE (page 309).

Disons également quelques mots de la devise des rois catholiques Ferdinand et Isabelle, qu'on rencontre si fréquemment sur les monuments espagnols, mais à Séville plus que partout ailleurs. Cette *empresa* ou *emblema* est ordinairement renfermée dans deux écussons, l'un représentant un faisceau de flèches, — *flechas;* — l'autre un joug, — *yugo;* — au-dessous des flèches se voit une F gothique, qui est en même temps la première lettre du mot *flechas* et l'initiale du nom de *Fernando;* de même que, dans l'autre écusson, l'Y commence également le mot *yugo* et le nom d'Ysabel. Sous le règne des rois catholiques l'F et l'Y furent très-souvent employés dans l'ornementation des monuments.



HABITANTS DU FAUBOURG DE LA MACARENA, A SÉVILLE (page 309).

En outre, le joug qui figure dans la devise de Ferdinand et d'Isabelle est accompagné des deux mots TANTO MONTA, qu'on a interprétés de différentes manières, mais dont le sens le plus vraisemblable est : *Tanto monta Fernando como Ysabel*, c'est-à-dire que les deux princes s'élèvent autant l'un que l'autre, et exercent la même autorité. Les espèces de rébus que nous venons de citer étaient anciennement très à la mode en Espagne ; ainsi l'on imprimait sur les épaules des esclaves, au moyen d'un fer chaud, une S et un clou (*clavo*), ce qui se lisait, en espagnol, *esclavo*, c'est-à-dire esclave.

Les rues les plus fréquentées de Séville, après la *calle de las Sierpes*, sont celles de *Dados* et de *Francos*, qu'on pourrait comparer à la rue Saint-Denis ; elles sont occupées par les magasins d'étoffes, les *sombrereros* à la porte desquels s'étalent les chapeaux andalous du dernier genre, les merciers et les marchands d'habits tout faits, — *ropa hecha*.

Comme dans la plupart des anciennes villes, chaque rue est presque exclusivement réservée à certains marchands : ainsi, dans la *calle de Genoa* demeurent la plupart des libraires ; la *calle de Genoa* est aussi le théâtre ordinaire des fameuses processions ou *pasos* de Séville, dont nous aurons bientôt l'occasion de parler ; les orfèvres ont leurs boutiques dans la *calle de los Chicarreros*, et la *calle de Mar* est presque entièrement occupée par les fabricants de *botines*, ou guêtres andalouses ouvertes sur le côté et ornées de broderies en soie aux couleurs éclatantes.

Beaucoup d'autres rues de Séville ont leurs souvenirs historiques, leurs légendes ou leurs dictons populaires ; il est un de ces dictons assez curieux, qui détermine d'une manière très-pittoresque la situation des divers quartiers de la ville sous le triple rapport de la richesse, de l'aisance et de la misère :

« Depuis la cathédrale jusqu'à la Magdalena, dit le sixain en question, on déjeune, on dîne et on soupe.

« Depuis la Magdalena jusqu'à San Vicente, on dîne seulement.

« Depuis San Vicente jusqu'à la Macarena, on ne déjeune, ni ne dîne, ni ne soupe. »

> Desde la catedral hasta la Magdalena,
> Se almuerza, se come y se cena ;
> Desde la Magdalena hasta San Vicente,
> Se come solamente ;
> Desde San Vicente hasta la Macarena,
> Ni se almuerza, ni se come, ni se cena.

Citons encore le dicton populaire sur la *calle de los Abades*, la rue des Abbés, située à peu de distance de la cathédrale, et dans laquelle « tous ont des oncles, mais personne n'a de père. »

> En la calle de los Abades
> Todos han tios, ningunos padres.
> Los canonigos no tienen hijos :
> Los que tienen en casa, son sobrinicos.

La *calle del Candilejo* est célèbre par un buste du roi don Pedro, — Pierre le Cruel, — qui se voit au fond d'une espèce de niche pratiquée dans le mur d'une maison et garnie d'un grillage de fil de fer. C'est dans cette rue, dit-on, que le roi *Justicier* — *el Justiciero* — poignarda de sa main le mari d'une femme qu'il poursuivait ; après avoir commis ce crime, il se condamna lui-même à être exécuté, mais *en effigie* seulement.

C'est dans la *calle de San Leandro* qu'était la demeure du fameux don Juan, dont le nom de famille était *Tenorio*, et qui servit de modèle à Tirso de Molina pour sa pièce intitulée *el Burlador de Sevilla, ó el Convidado de piedra*, d'où Thomas Corneille tira le sujet de son *Festin de Pierre*. La famille des Tenorio avait sa chapelle dans le couvent des Franciscains de Séville, où fut enterré, suivant la tradition, le corps du commandeur — *el comendador* — tué par don Juan.

La rue habitée par le grand peintre de Séville a reçu le nom de *calle de Murillo*, et on nous y fit voir la maison qu'il habitait. C'est dans une maison de la *calle de los Taveras* que siégeait autrefois le tribunal de l'Inquisition, — *el Santo Tribunal*, comme on l'appelait. Les historiens de Séville revendiquent pour leur pays la gloire d'avoir été le berceau de cette institution : *Esta Santa Inquisicion obó su comienzo en Sevilla*.

La *calle de la Feria* tire son nom d'une foire ou marché très-pittoresque qui se tient dans cette rue depuis un temps immémorial. C'est là qu'ont été vendues publiquement les pre-



PUERTA DEL PERDON, A LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE (page 313).

mières productions du grand peintre sévillan, Bartolomé Estéban Murillo. Cette place donna même son nom à ses premières toiles, destinées pour la plupart au commerce avec l'Amérique, et qui, comme personne ne l'ignore, étaient appelées *Ferias*, pour avoir été vendues sur la place du Marché.

La *plaza de la Magdalena*, avec ses *puestos de agua*, est une des plus pittoresques et des plus animées de Séville; les *puestos de agua* sont de petites boutiques dans le genre de celles des *acquaiuoli* napolitains, où se débitent toutes sortes de rafraîchissements à bon marché; ces boissons, auxquelles la neige donne une fraîcheur très-agréable, sont des plus variées : ainsi il y a l'*agraz*, qui se fait avec le verjus et qu'on mélange avec une espèce de sirop, — *almíbar;* la *zarzaparilla*, infusion de salsepareille; la *cidra* et la *naranja*, qui se font avec le jus du citron et de l'orange; l'*orchata de almendra*, qui n'est autre que notre orgeat; le *malvabisco*, boisson à la mauve, et autres rafraîchissements qui peuvent paraître quelque peu anodins, mais qui, sous un climat brûlant, sont infiniment préférables à l'absinthe et aux autres liqueurs du même genre.

Le quartier *de la Macarena*, dont nous avons parlé plus haut, est comme le faubourg Saint-Antoine ou la place Maubert de Séville; il n'est guère habité que par des gens du peuple, qui ont peu de contact avec les autres quartiers, et conservent avec soin les mœurs et les costumes andalous; aussi, quand on veut parler d'une jeune fille qui n'a rien perdu de la désinvolture propre aux Sévillanes de la basse classe, on dit *una moza* ou *una jembra Macarena*.

L'*Alameda de Hércules*, une des plus anciennes promenades de Séville, peu fréquentée aujourd'hui, doit son nom à une statue d'Hercule placée au sommet d'une haute colonne et faisant pendant à celle de Jules César; une autre Alameda, celle *de las Delicias*, qu'on appelle aussi *la Cristina*, étend ses ombrages jusqu'aux bords du Guadalquivir, à peu de distance de la *Torre del Oro*.

N'oublions pas le *Mercado*, où nous faisions le matin de fréquentes promenades; rien ne donne mieux l'idée de la fertilité de l'Andalousie, qu'une promenade au marché de Séville : les melons verts aux dimensions énormes sont empilés avec symétrie, comme les boulets dans un arsenal, sous les grands *tendidos* aux raies bleues et blanches qui abritent les acheteurs de l'ardeur du soleil; les oranges, les citrons, les grenades aux brillantes couleurs s'entassent à côté d'oignons gigantesques, de tomates et de piments rouges comme le vermillon, et d'énormes grappes de raisin à la couleur ambrée font penser à la terre promise; aussi a-t-on appliqué à la capitale de l'Andalousie le même *refran* populaire qu'à Grenade : « Quand Dieu aime bien quelqu'un, il lui permet de vivre à Séville. »

A quien Dios quiere bien,
En Sevilla le dá de comer.

III

La *Giralda*, cette merveille qui fait battre le cœur de tous les enfants de Séville, mérite, sous bien des rapports, la réputation qui lui a été faite; on peut dire que cette haute et magnifique tour est unique en Europe; le beau *campanile* de Saint-Marc à Venise, construit à peu près à la même époque, est peut-être le seul monument qu'on puisse lui comparer. Les Sévillans, dans leur enthousiasme, vont jusqu'à mettre leur tour en parallèle avec les pyramides d'Égypte, et ils l'appellent la huitième merveille du monde, la mettant au-dessus des sept autres merveilles :

Tú, maravilla octava, maravillas
Á las pasadas siete maravillas.

« Le meilleur pays de l'Espagne, dit un ancien auteur sévillan, c'est celui que baigne le Bétis

(Guadalquivir), et parmi les pays que parcourt le Bétis, le meilleur est celui que domine la Giralda. »

> La mejor tierra de España
> Aquella que el Betis baña;
> De la que el Betis rodea,
> La que la Giralda ojea.

Les Sévillans se plaisent à raconter la repartie d'un de leurs compatriotes au sujet de la Giralda : il s'agit d'un étranger, Français ou Anglais, qui venait de la voir pour la première fois et qui ne trouvait pas de termes assez expressifs pour traduire son admiration :

« *Puez, zeño*, s'écria l'Andalou dans son dialecte, et avec son accent aussi prononcé que celui des Marseillais, *no crea uzté que la han traido de Pariz ni de Londrez, que tal cual uzté la vé, la hemoz hecho acá en Zeviya!* »

« Eh bien ! monsieur, ne croyez pas qu'on l'ait apportée de Paris ni de Londres ; telle que vous la voyez, c'est nous qui l'avons faite ici, à Séville. »

La tradition attribue la construction de la fameuse tour à un Arabe de Séville nommé Geber ou Gueber, le même qu'on a donné à tort comme l'inventeur de l'algèbre ; suivant une autre version, elle aurait été bâtie par un architecte du nom d'Abou Yousouf-Yacoub, vers la fin du douzième siècle. A l'intérieur est ménagé un vide éclairé par de petites fenêtres à doubles arceaux en fer à cheval, — *ajimeces*, — que séparent au milieu de minces colonnettes. C'est dans ce vide que se trouve, non pas l'escalier, mais une rampe ou plan incliné en pente tellement douce, qu'un homme à cheval pourrait facilement monter jusqu'au sommet ; on assure même que deux hommes de front peuvent ainsi monter jusqu'à la moitié de la tour.

L'architecte arabe avait couronné la Giralda de quatre énormes globes de métal doré tellement brillants, dit la *Cronica general de San Fernando*, qu'on les apercevait de huit lieues quand ils étaient éclairés par le soleil, et la même chronique ajoute qu'il fallut élargir une des portes de la ville pour les faire entrer. Ces globes furent renversés, en 1395, par un tremblement de terre ; en 1568, Hernan Ruiz, de Burgos, exhaussa la tour de cent pieds, en y ajoutant un clocher dans le goût de l'époque. Cette construction est d'un très-bel effet ; autour du second corps se lit, en énormes lettres augustales, ce passage du livre des Proverbes :

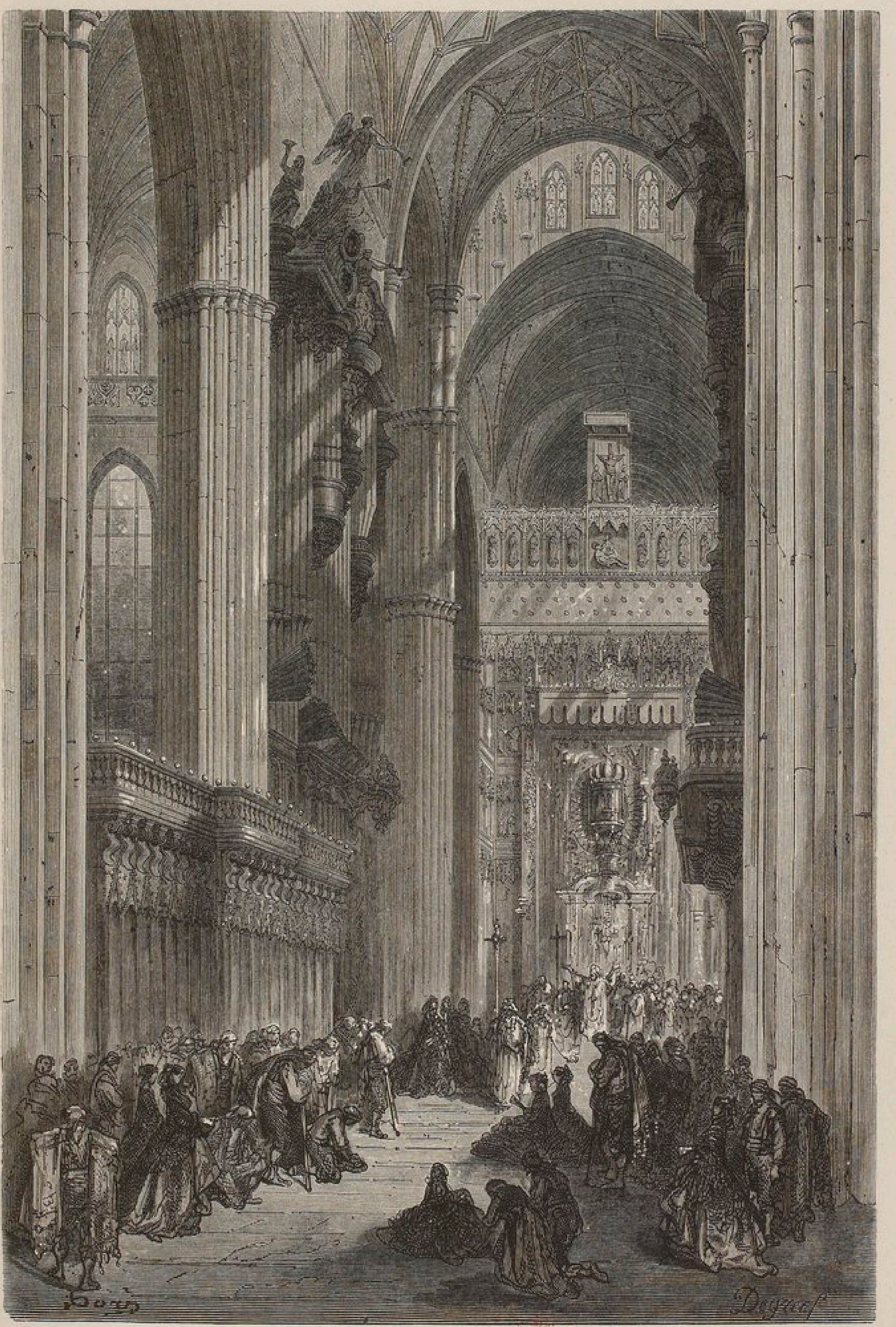
NOMEN DOMINI FORTISSIMA TURRIS.

« Le nom du Seigneur est la plus forte tour. »

Le clocher est couronné d'une statue de bronze représentant la Foi, fondue par Bartolomé Morel vers 1570 ; bien que cette statue soit de proportions colossales, elle est placée sur un pivot, de manière à tourner au moindre vent ; c'est ce qui l'a fait appeler la *Giralda*, du verbe *girar*, qui signifie tourner. On donna plus tard ce nom à la tour elle-même, et pour désigner la statue on se servait du diminutif *Giraldilla* ou *Giraldillo*, qui signifie littéralement *girouette*, nom assez singulier pour une statue représentant la Foi, qui, de son essence, est fixe et immuable.

Pendant que nous étions au sommet de la Giralda et que nous admirions le merveilleux panorama qui se développe sur le Guadalquivir, la campagne de Séville et les hautes sierras aux teintes d'azur, on se mit à sonner, avec un vacarme effroyable, quelques-unes des cloches du campanile, qui sont au nombre de vingt-quatre ; les deux plus grosses s'appellent *Santa María* et *San Miguel;* les autres portent également des noms de saints et de saintes, comme *San Cristóbal*, *San Fernando*, *Santa Bárbara*, *Santa Inés*, etc.

L'art de la sonnerie nous a paru beaucoup plus cultivé en Espagne que chez nous ; les *campaneros* de Séville se livrèrent devant nous à de prodigieux exercices de gymnastique pour mettre leurs cloches en mouvement ; tantôt ils se suspendaient à la corde pour mettre la cloche en branle,



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE (page 313).

en se laissant enlever à une hauteur effrayante; tantôt ils sonnaient à *badajadas* ou à *golpe de badajo*, c'est-à-dire en agitant le battant au moyen d'une corde, soit lentement, soit à *repique*, ou à coups secs et précipités.

Au pied de la Giralda se trouve le *Patio de los Narànjos*, vaste cour plantée d'orangers plusieurs fois séculaires, et au milieu de laquelle on voit encore une fontaine arabe contemporaine de l'ancienne mosquée sur l'emplacement de laquelle a été élevée la cathédrale. Le patio de los Naranjos est entouré de constructions arabes dont quelques parties ont été modifiées à l'époque de la Renaissance; les portes sont encore ornées d'énormes *aldabones* (heurtoirs) de bronze qui datent au moins du treizième siècle. Non loin de là est la *Lonja* (Bourse), bâtiment assez majestueux, fréquenté autrefois par les marchands de Séville, et qu'Andrea Navagiero appelle *il più bel ridotto di Siviglia*.

La cathédrale est entourée de quelques marches, — *las gradas*, — sur lesquelles on a placé des colonnes de marbre provenant de l'ancienne Hispalis. On pénètre dans l'édifice par plusieurs portes, parmi lesquelles il faut citer la *puerta del Perdon*, ou du *Pardon*, qui a conservé ses *chapas* ou plaques de bronze du temps des Arabes; la *puerta del Lagarto*, — du Lézard, — ainsi appelée à cause d'un crocodile de bois suspendu au-dessus de l'entrée, et qui remplace celui qui fut envoyé à Alonso el Sabio par le soudan d'Égypte quand il lui demanda la main de sa fille.

La cathédrale, la merveille de Séville, a probablement donné naissance au dicton si connu :

Quien no ha visto á Sevilla,
No ha visto á maravilla.

» Qui n'a pas vu Séville, n'a jamais vu de merveille. »

Rien ne saurait donner une idée de l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans l'immense nef; il n'existe pas au monde, que nous sachions, une église gothique aussi vaste, aussi grandiose, aussi imposante. L'annaliste Zuñiga raconte que, lorsque en 1401 la construction du monument fut arrêtée, on convint d'élever un monument tellement beau, qu'il n'eût pas son pareil; un des chanoines s'écria en plein chapitre :

« *Fagamos una Iglesia tan grande, que los que la vieren acabada nos tengan por locos!* »

« Faisons une église assez grande pour que ceux qui la verront achevée nous tiennent pour fous! »

Vous n'étiez pas des fous, bons chanoines de Séville, mais des sages, car vous avez doté votre pays d'une des plus merveilleuses églises qu'on puisse voir!

La cathédrale est divisée en cinq nefs, dont la hauteur donne le vertige; les piliers qui supportent la voûte, bien qu'en réalité d'un diamètre énorme, sont tellement élevés, qu'ils font, au premier abord, l'effet de frêles colonnes; le chœur, placé au milieu de la nef principale, a les dimensions d'une église ordinaire. Les accessoires mêmes, par leurs proportions colossales, sont en harmonie avec le reste de l'édifice : ainsi le *monumento*, énorme temple de bois qu'on élève à l'intérieur pendant la semaine sainte, et qu'on illumine en y exposant le saint-sacrement, n'a pas moins de cent trente pieds de haut; la fameuse *custodia* d'argent est probablement la plus grande pièce d'orfévrerie qui ait jamais été exécutée; c'est l'ouvrage d'un des plus célèbres orfévres espagnols, Juan de Arfe y Villafañe, qui en a lui-même donné la description dans un curieux in-folio imprimé à Séville en 1589. Le cierge pascal, — *cirio pascual*, — qu'on prendrait pour une colonne de marbre blanc, a vingt-quatre pieds de haut et pèse, dit-on, plus de deux mille livres de cire.

N'oublions pas un saint Christophe colossal peint sur une des parois par un artiste italien du seizième siècle, que les Espagnols appellent Mateo Perez de Alesio; le saint, dont la hauteur atteint trente-deux pieds, a pour bâton un arbre de grandeur ordinaire, et l'Enfant-Jésus qu'il porte sur

son épaule a la taille d'un géant. Bien que cette peinture, achevée en 1584, ne soit pas sans mérite, il paraît que l'auteur faisait assez bon marché de son talent : un artiste espagnol avait peint pour la cathédrale un tableau représentant Adam et Ève ; on rapporte que Perez admirait tellement la jambe d'Adam, qu'il s'écria un jour :

« *Vale più la tua gamba che tutto il mio Cristoforo !* »

« Ta jambe vaut mieux que tout mon saint Christophe ! »

De même qu'en Tyrol et que dans certaines parties de l'Allemagne, on voit assez souvent en Espagne la représentation de saint Christophe. Suivant une croyance populaire que rappelle un ancien dicton en assez mauvais latin du moyen âge, on est assuré de ne pas mourir de *male mort* dans la journée où l'on a vu l'image du saint :

Christophori sancti speciem quicumque tuetur,
Ista nempe die non morte mala morietur.

La *Sala Capitular* et la *Sacristía Mayor* renferment quelques bons tableaux de Murillo; nous y remarquâmes aussi quelques objets d'art du moyen âge et de la Renaissance, dignes d'exciter l'envie des collectionneurs les plus difficiles. La cathédrale possède le fameux saint Antoine de Padoue, de Murillo, une des plus grandes et des meilleures toiles du peintre de Séville.

Disons adieu aux merveilles sans nombre du grand temple catholique : à quelques pas seulement s'élève l'Alcazar, le plus remarquable, après l'Alhambra, des palais légués à l'Espagne par les musulmans.

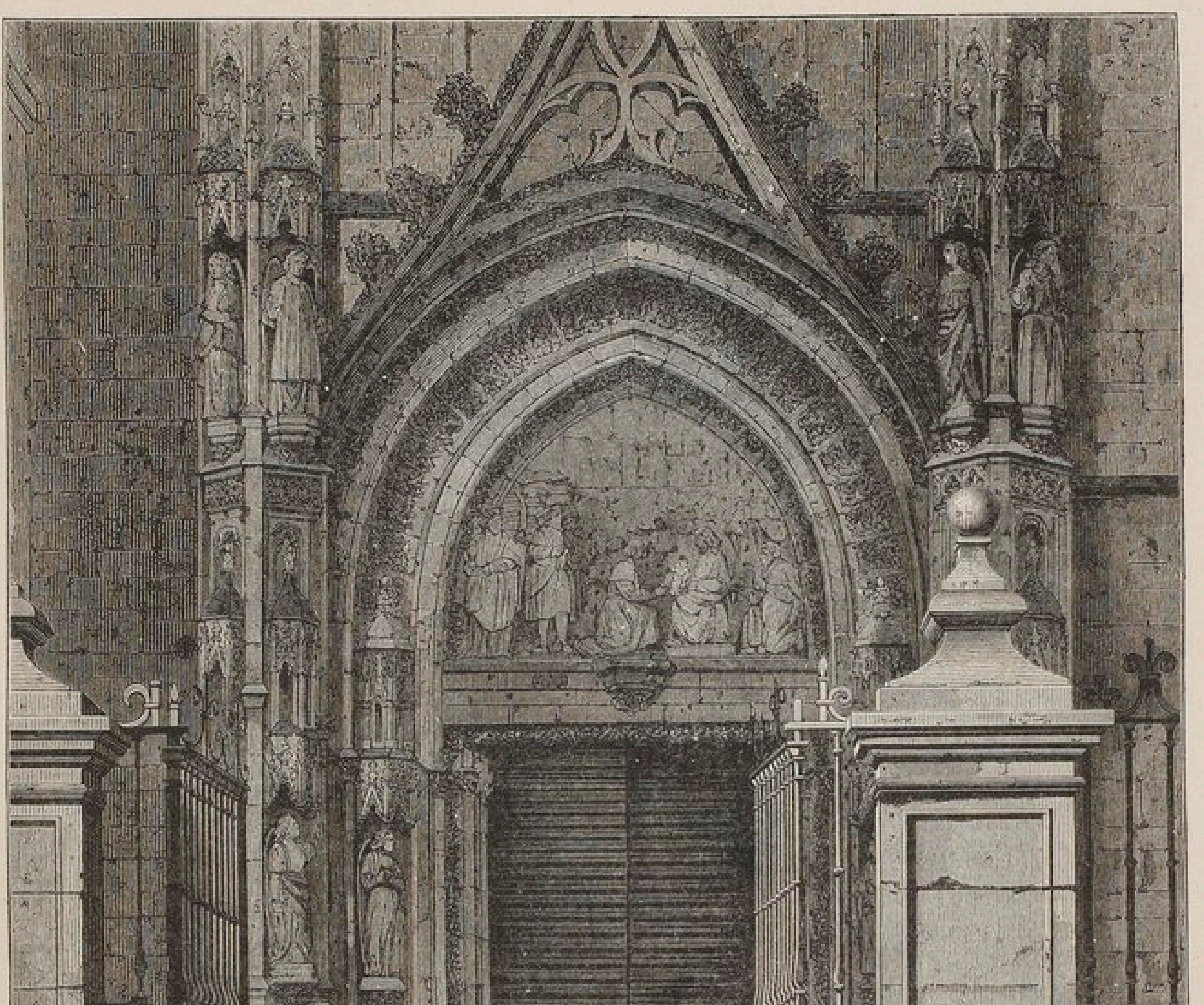
IV

Les origines de l'Alcazar ne sont pas parfaitement connues : suivant l'opinion la plus répandue, il fut commencé au onzième siècle par un architecte arabe venu de Tolède, et des ouvriers qui avaient travaillé aux décorations de l'Alhambra auraient été envoyés de Grenade pour exécuter les ornements de stuc. Quoi qu'il en soit, il ne reste plus aujourd'hui la moindre trace de la construction primitive qui devait être, suivant toute apparence, de ce style arabe si noble et si majestueux, dont la mosquée de Cordoue offre le plus beau spécimen. Au-dessus de la façade principale, nous lûmes cette inscription en grandes lettres gothiques, d'une forme particulière à l'Espagne, et qu'on prendrait au premier abord, à leur aspect archaïque et majestueux, pour des caractères coufiques de la plus ancienne époque :

El muy alto, y muy noble, y muy poderoso y conquistador don Pedro, por la gracia de Dios rey de Castilla y de Leon, mandó facer estos Alcázares y estas façadas que fué hecho en la era mil cuatrocientos y dos.

« Le très-haut, très-noble et très-puissant et conquérant don Pedro, par la grâce de Dieu roi de Castille et de Léon, ordonna de construire ces Alcazars et ces façades, ce qui fut fait en l'ère de mil quatre cent et deux. » Cette curieuse inscription fait voir qu'une grande partie du monument fut construite sous le règne de Pierre le Cruel ; c'est précisément à cette époque que furent exécutés les travaux les plus importants de l'Alhambra, et le roi de Castille, qui entretenait parfois des relations amicales avec les Mores de Grenade, fit venir de cette ville les ouvriers qui furent chargés de la décoration de son palais.

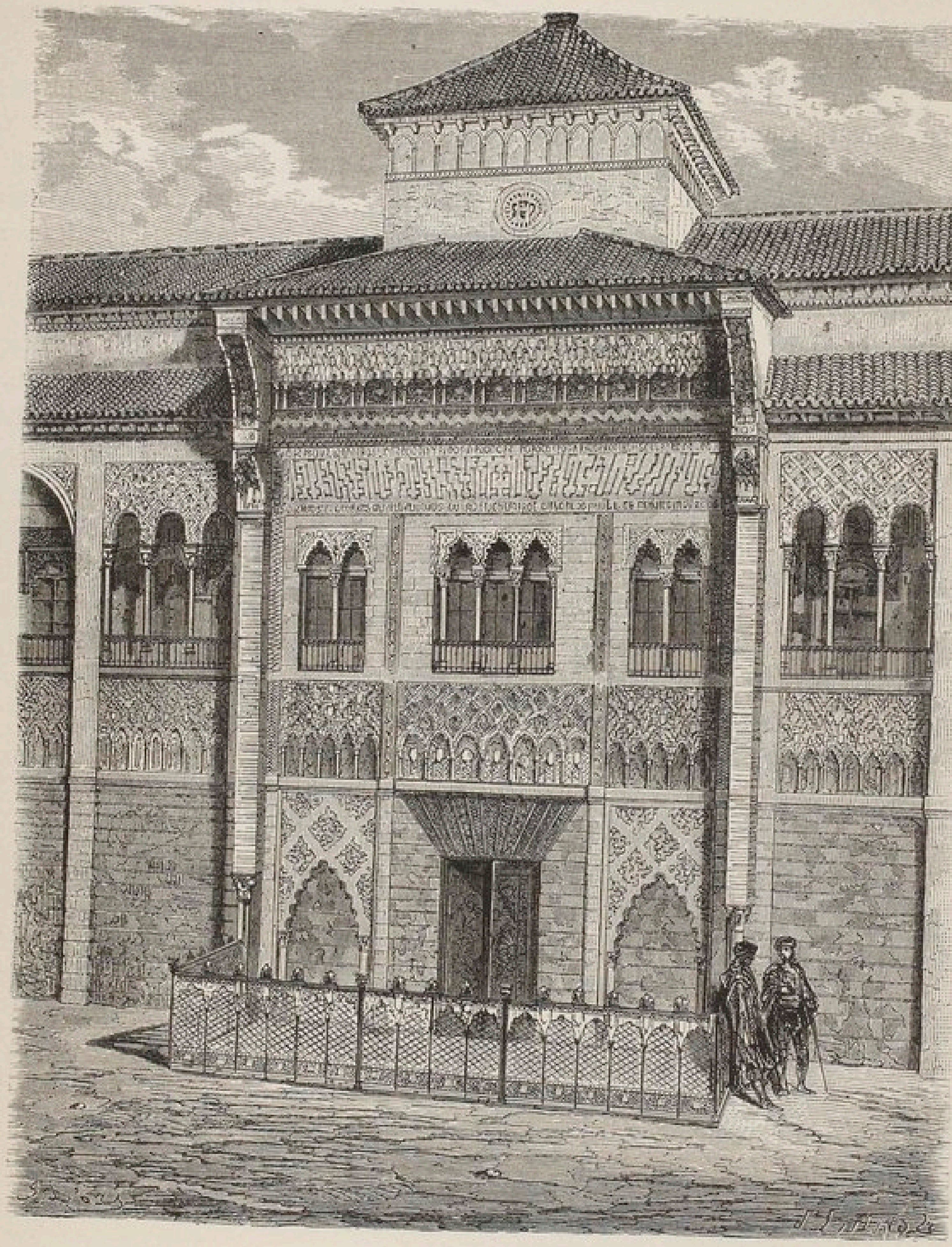
Charles-Quint, à l'occasion de son mariage avec doña Isabelle, infante de Portugal, fit ajouter à l'Alcazar de nouvelles constructions de style gréco-romain qui existent encore, et dont l'aspect lourd contraste singulièrement avec la légèreté capricieuse de l'architecture moresque. Plus tard, des additions maladroites furent faites à l'édifice, et les délicates arabesques de stuc disparurent presque entièrement sous d'épaisses couches de badigeon. Les auteurs espagnols du siècle der-



PORTAIL DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE (page 313).

nier tenaient en fort médiocre estime l'architecture moresque, et ne faisaient pas plus de cas de l'architecture gothique ; aussi un des historiens de Séville, Arana de Valflora, dans son *Compendio de Sevilla*, considère-t-il les travaux postérieurs comme des *obras de mejor arquitectura*.

Le *Patio de las Doncellas*, vaste cour intérieure, est d'un aspect très-imposant : des colonnes



FAÇADE DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE (page 314).

de marbre blanc accouplées soutiennent des arcades découpées en plusieurs lobes, et surmontées de colonnettes, de rinceaux et d'entrelacs d'un travail extrêmement précieux. Cette pièce, ainsi que les principales salles de l'Alcazar, a été restaurée dans le style primitif par l'ordre de M. le duc de Montpensier, qui a habité l'ancien palais moresque.

Le *Patio de las Doncellas*, ou Cour des jeunes Filles, est ainsi nommé, parce que, suivant une ancienne tradition, les rois de Séville y recevaient cent vierges qui, chaque année, leur étaient envoyées par un de leurs tributaires. Ce magnifique *patio*, restauré sous Charles-Quint, a conservé une partie des *azulejos* de faïence qui garnissaient les murs sur une hauteur de près de deux mètres à partir du sol. Au centre s'élève un jet d'eau dont la gerbe retombe dans une vasque de style moresque, et va rejaillir jusque sur les dalles de marbre qui garnissent le sol. A l'étage supérieur règne une galerie supportée par des arceaux au-dessus desquels se voient les armes de Castille et de Léon accompagnées des colonnes d'Hercule.

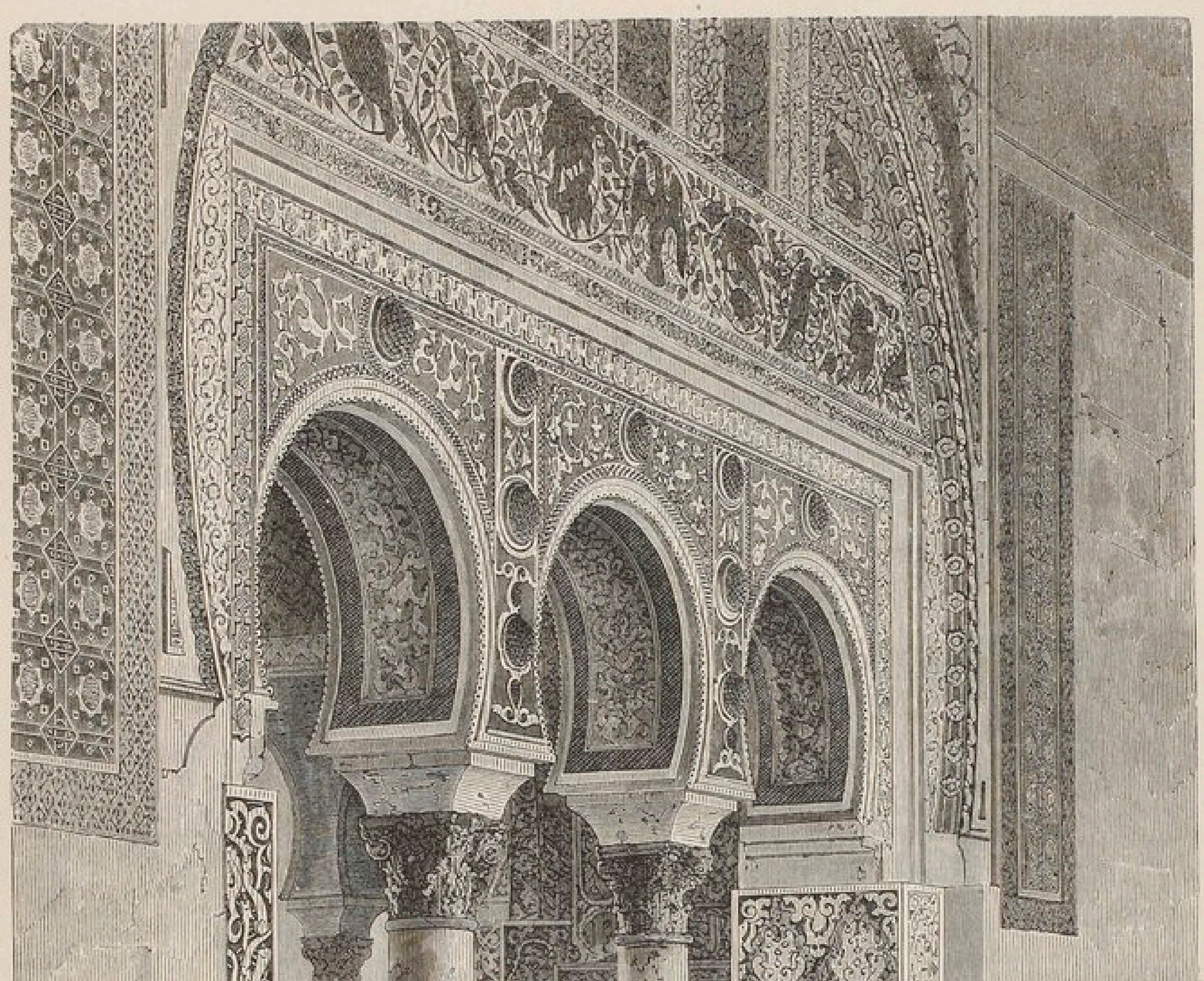
Comme l'Alhambra, l'Alcazar de Séville a aussi sa *Sala de Embajadores*, vaste pièce carrée d'un aspect très-majestueux, et qui rappelle tout à fait celui du palais moresque de Grenade ; une de ces coupoles dont nous avons parlé précédemment, et que les Espagnols nomment *media naranja*, s'élève à une grande hauteur. Cette *media naranja*, entièrement faite de bois résineux tels que le cèdre et le mélèze, a merveilleusement résisté aux ans, et ses stalactites variées à l'infini, où l'œil se perd dans des complications inextricables, sont encore aussi intactes qu'au premier jour.

Si les salles de l'Alhambra ont leurs légendes empruntées au massacre des Abencerrages, celles de l'Alcazar ont aussi les leurs, et c'est Pierre le Cruel qui en fait en grande partie les frais : le guide qui nous accompagnait ne manqua pas de nous faire remarquer sur une des dalles de marbre du Salon des Ambassadeurs, non loin de la porte qui communique avec le *Patio de las Doncellas*, quelques taches rougeâtres qui, avec de la bonne volonté, peuvent passer pour des taches de sang. C'est la place même où, suivant la légende, le 29 mai 1358, le roi Pierre le Cruel fit assassiner par ses gardes le malheureux infant don Fadrique, son frère ; il l'accusait de conspirer contre lui, et il fit partager le même sort à ceux qu'il soupçonnait d'être ses partisans. Fatale destinée de ce roi qui avait fait périr trois de ses frères, sa femme, sa tante et plusieurs autres de ses parents ! Quelques années plus tard, à la suite de l'entrevue de Montiel, il mourait lui-même à l'âge de trente-quatre ans, poignardé par son frère, Henri de Transtamare, qui lui faisait ensuite trancher la tête et envoyait à Séville ce trophée sanglant.

On retrouve à chaque pas, dans l'Alcazar moresque, les souvenirs du terrible roi de Castille. C'est dans l'Alcazar qu'il reçut un roi de Grenade, *Abou-Saïd*, surnommé *el rey Bermejo;* après lui avoir octroyé un sauf-conduit, il donna en son honneur les fêtes les plus brillantes. Suivant l'usage oriental, le roi more était accompagné d'une suite nombreuse, et avait déployé un luxe extraordinaire d'étoffes magnifiques d'or et de soie, de perles et de pierres précieuses ; un manuscrit contemporain, qui rend compte de l'événement, mentionne notamment trois énormes rubis d'une beauté extraordinaire, aussi gros qu'un œuf de pigeon, un *huevo de paloma*[1]. Le roi de Castille ne put résister à la vue de tant de trésors, et pour s'en emparer il tua traîtreusement de sa main, dans une des salles de l'Alcazar, le malheureux Abou-Saïd, qui se croyait sans doute protégé par les lois de l'hospitalité.

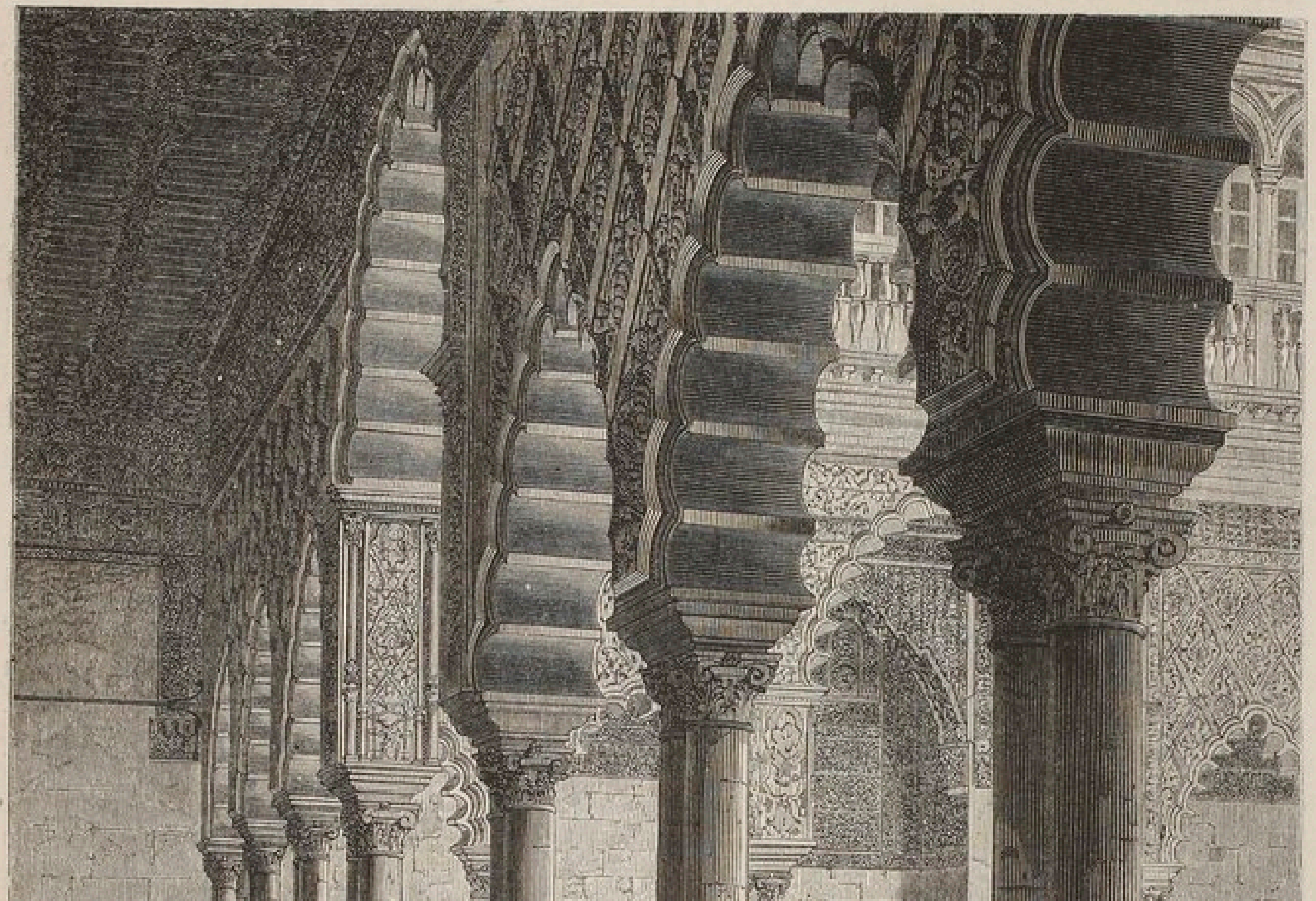
Après avoir parcouru les différentes salles de l'Alcazar, nous allâmes visiter d'anciens bains voûtés qu'on appelle *los Baños de Padilla ;* c'étaient des bains moresques que Pierre le Cruel avait fait réparer pour la célèbre Maria de Padilla, demoiselle de famille noble, d'une grande beauté et d'un esprit cultivé. Le P. Mariana, dans son *Histoire d'Espagne*, fait d'elle un portrait des plus séduisants, ce qui explique en partie l'ascendant extraordinaire qu'elle avait su prendre sur le roi de Castille. La voix publique accusait Maria de Padilla de l'avoir ensorcelé, et la légende populaire la représentait même comme la reine des sorcières. Ce qui est certain, c'est que dès le len-

[1] Un de ces rubis fut donné par Pierre le Cruel au prince Noir à la suite de la bataille de Navarrete ; après avoir passé dans différentes mains, il appartint à la reine Élisabeth, et il orne aujourd'hui la couronne royale d'Angleterre conservée à la tour de Londres.



ARCADE MORESQUE, A L'ALCAZAR DE SÉVILLE (page 317).

demain de son mariage avec Blanche de Bourbon, Pierre le Cruel abandonna sa femme pour aller retrouver Maria de Padilla, qui l'attendait au château de Montalvan.



GRAND-PATIO DE L'ALCAZAR DE SÉVILLE (page 317).

La tradition rapporte que le roi permettait à ses favoris d'accompagner sa maîtresse au *baño*,

et que ceux-ci, croyant plaire à leur maître, poussaient la flatterie jusqu'à boire l'eau du bain encore tiède. Un jour, le roi ayant remarqué que l'un d'eux s'était abstenu de porter l'eau à ses lèvres, lui demanda ce qui l'empêchait de suivre l'exemple des autres courtisans :

« *Señor*, répondit-il, *despues de haver catado la salsa, yo quisiera tambien catar la perdiz.* »

On ne dit pas si Pierre le Cruel eut la fantaisie de lui faire trancher la tête pour une si belle réponse.

Quand Maria de Padilla mourut, le roi de Castille lui fit faire à Séville des obsèques dignes d'une reine. On voit encore dans la *Capilla real*, la chapelle principale de la cathédrale, son tombeau à côté de celui de saint Ferdinand.

Nous parcourûmes, au premier étage de l'Alcazar, quelques pièces qui servent d'habitation aux princes de la famille royale, lorsqu'ils séjournent à Séville : dans une de ces pièces, qui passe pour avoir été occupée autrefois par Pierre le Cruel, on nous fit remarquer quatre têtes de mort peintes sur la muraille. Suivant la tradition, Pierre le Cruel aurait, comme exemple, fait accrocher à ce mur les têtes de quatre juges prévaricateurs, et les peintures auraient été faites plus tard pour perpétuer le souvenir de la *justice* du roi.

Cet étage, du reste, n'aurait rien de remarquable sans une très-jolie chapelle qu'on appelle la *Capilla de Azulejos*, parce qu'elle est en partie revêtue de carreaux de faïence peinte. Le fond de cet oratoire est occupé par un autel large d'un peu plus de trois mètres dont le devant et le retable sont entièrement revêtus d'*azulejos*. Sur le devant de l'autel, un tableau du plus beau style de la renaissance italienne représente divers ornements dans le goût du temps, parmi lesquels on remarque des grenades, emblème de la récente conquête du royaume moresque ; ces gracieux ornements, qu'on pourrait croire composés par Nicoletto de Modène, servent de cadre à un grand sujet représentant l'Annonciation. Les *flèches* et le *joug*, ainsi que l'F et l'Y plusieurs fois répétés, montrent que ces faïences ont été peintes sous le règne de Ferdinand et d'Isabel, *los reyes cathólicos* [1].

Le retable se compose d'un grand tableau carré à cintre surbaissé occupant le fond, et de deux parties saillantes peintes dans le même style que le tableau que nous venons de décrire ; la bordure, qui représente l'arbre de Jessé et plusieurs prophètes, rappelle beaucoup les enluminures des manuscrits du quinzième siècle. La composition principale, comprenant une dizaine de figures, représente la Visitation ; sur un des carreaux de faïence se lit le nom de l'artiste, écrit en caractères romains :

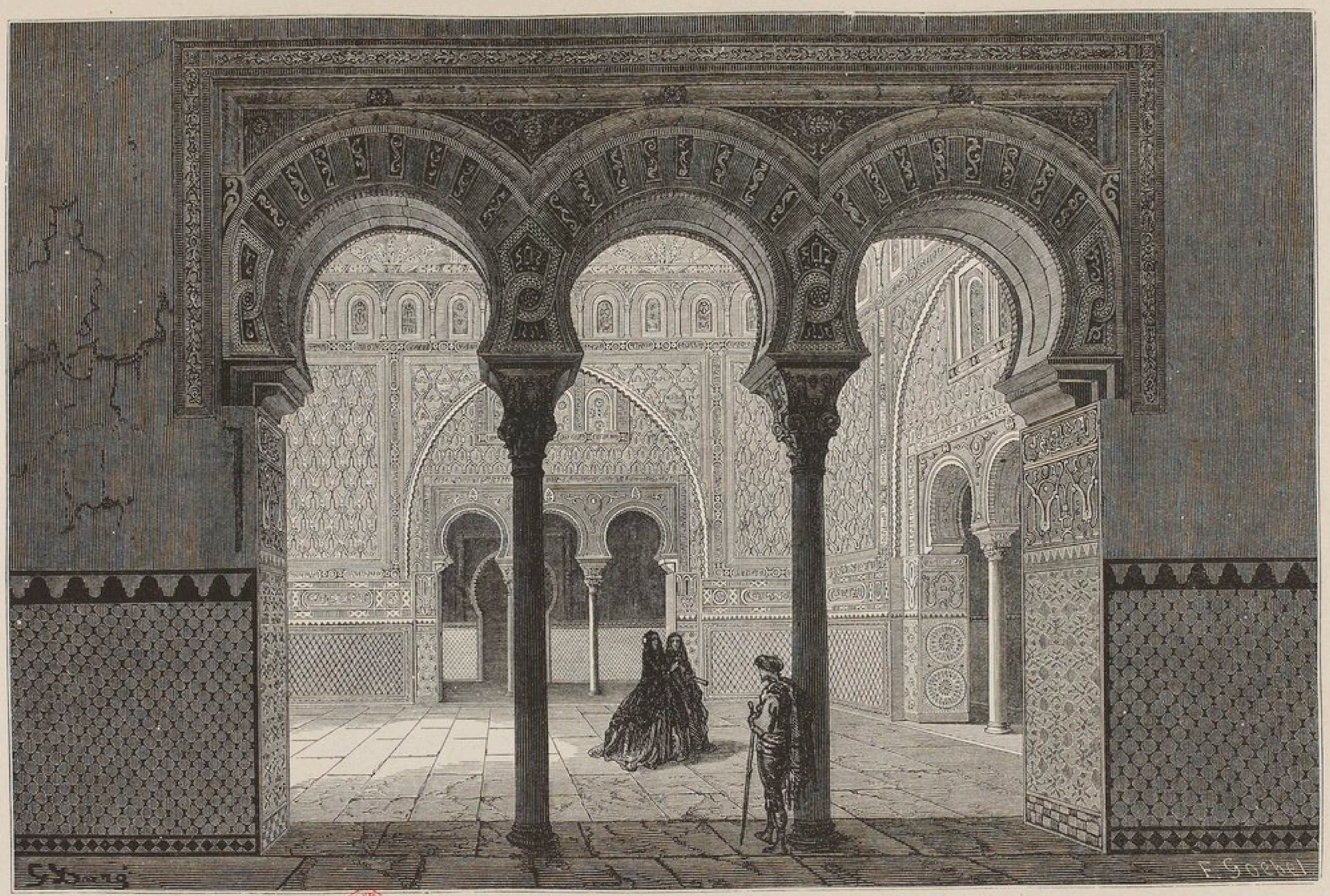
NICVLOSO FRANCISCO
ITALIANO ME FECIT

et un peu plus bas la date de 1504. Nous recommandons particulièrement à l'attention des amateurs de céramique la *Capilla de Azulejos*, dont nous n'avons vu nulle part l'équivalent, pas même en Italie. Ajoutons que cette chapelle, outre son rare mérite artistique, est riche en souvenirs, et qu'elle fut notamment témoin du mariage de Charles-Quint avec l'infante Isabelle de Portugal.

Avant de quitter l'Alcazar, nous parcourrons un instant ses jardins, dont la végétation fait penser aux tropiques : il y a là des bananiers chargés de régimes mûrs ; des orangers et des grenadiers énormes, contemporains peut-être de Pierre le Cruel, sont plantés en espalier le long des murs ; au milieu des bosquets de citronniers s'élèvent des kiosques bâtis sous Charles-Quint et revêtus d'*azulejos* aux couleurs variées.

Les allées sont pavées en briques formant divers dessins, et un grand nombre de ces briques sont percées de trous microscopiques communiquant avec une infinité de petits tuyaux de cuivre

[1] Pour plus de détails sur ces faïences, voir notre *Histoire des faïences hispano-moresques à reflets métalliques*. Voir aussi notre Étude sur Niculoso Francisco, dans la *Gazette des Beaux-Arts*, tome XVIII.



LA SALA DE EMBAJADORES, A L'ALCAZAR DE SÉVILLE (page 318).

qui laissent passage à l'eau : on tourne un robinet, et tout à coup des milliers de jets d'eau d'une



COUR DU PALAIS DE SAN TELMO, A SÉVILLE.

ténuité extrême s'élèvent en l'air ; vous vous sentez inondé à droite, à gauche, devant vous, der-

rière vous, par une pluie fine qui s'élève du sol au lieu de tomber du ciel. Cette plaisanterie hydraulique, tout à fait inoffensive sous un climat brûlant, était très en vogue chez les Arabes et chez les Mores d'Espagne.

V

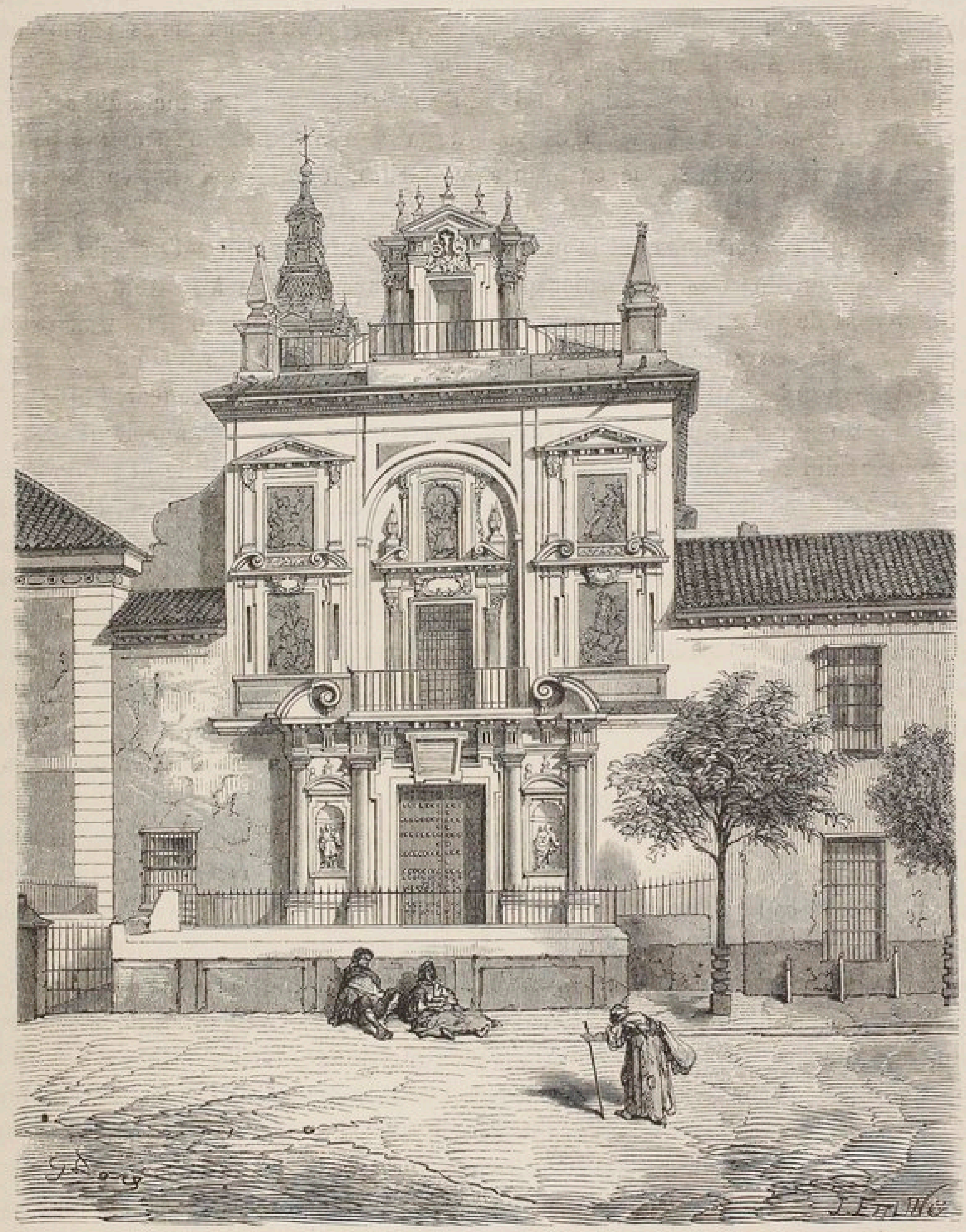
Après l'Alcazar, la *Casa de Pilatos* est une des principales curiosités de Séville : c'est un palais bâti vers le commencement du seizième siècle, aujourd'hui la propriété du duc de Medina-Celi, qui ne l'habite pas. Le *patio* est d'une richesse extraordinaire : la galerie couverte, dont les arceaux sont supportés par des colonnes de marbre blanc, est revêtue d'*azulejos* d'une beauté et d'une conservation parfaites, représentant des arabesques et des armoiries : quelques-uns sont ornés de reflets métalliques d'un éclat extraordinaire. Ces *azulejos* sont les plus beaux de ce genre que nous ayons jamais vus. Quelques-uns des salons sont décorés dans le goût moresque le plus pur ; il est probable que don Fadrique Henriquez de Rivera, qui fit construire le palais, employa des ouvriers mores transfuges de Grenade, récemment conquise par les Espagnols. La *Casa de Pilatos* est appelée ainsi parce qu'elle est bâtie, dit-on, sur le même plan que l'habitation de Ponce Pilate à Jérusalem : une croix noire qu'on voit dans le *patio* était autrefois le point de départ d'un *Chemin de la croix* dont les stations, réparties dans la ville, allaient aboutir à la *Cruz del campo*, non loin des *Caños de Carmona*.

En sortant de la *Casa de Pilatos*, nous nous dirigeâmes vers la *Judería*, — la Juiverie, — l'ancien *Ghetto* de Séville, où les Juifs étaient confinés au moyen âge, avant leur expulsion ; il est peu de villes d'Espagne dont un quartier ne porte encore le nom de *Judería ;* il y avait aussi la *Morería* ou quartier des Mores, nom qui s'est également conservé dans beaucoup d'endroits. En regagnant la calle de las Sierpes, nous traversâmes une petite rue, la *calle del Candilejo*, qui fut le théâtre d'une aventure assez singulière dont Pierre le Cruel est le héros, et dont le souvenir légendaire s'est perpétué à Séville jusqu'à nos jours.

Le roi de Castille, qui pratiquait la polygamie à l'exemple des princes mores, ses voisins, se plaisait aussi à prendre, comme eux, des déguisements pour aller à la belle étoile courir les aventures dans les rues de sa capitale. Or il arriva qu'une nuit, se promenant seul et déguisé dans la rue du Candilejo, il rencontra un inconnu avec lequel il se prit de querelle, et qu'il tua d'un coup de sa dague. Il croyait que le combat n'avait pas eu de témoins ; mais une vieille femme que le bruit avait attirée à sa fenêtre avait tout vu. Le lendemain, la vieille alla trouver les *alguaciles*, auxquels elle conta l'aventure en leur donnant le signalement du meurtrier, que du reste elle ne connaissait pas : « Il était cagneux, ajouta-t-elle, et faisait entendre en marchant un léger craquement des genoux. » Chacun, à Séville, savait que ce défaut de conformation était particulier au roi de Castille ; aussi les alguazils furent-ils d'abord assez embarrassés de cette découverte. Cependant ils se décidèrent à faire leur rapport à Pierre le Cruel. Celui-ci, dit-on, n'hésita pas à déclarer qu'il était le coupable, et fit donner une somme d'argent à la vieille femme qui l'avait dénoncé. On ajoute qu'il poussa le scrupule jusqu'à vouloir que le meurtrier fût puni suivant la loi. Or la loi ordonnait que le meurtrier fût décapité, et qu'on exposât sa tête sur le lieu même où le crime avait été commis. Le roi se condamna donc lui-même à être décapité en effigie ; après quoi il fit placer son buste dans une petite niche qu'on pratiqua dans la maison de la vieille femme.

Nous vîmes dans la calle del Candilejo, non pas l'ancien buste, mais celui qui a été refait au dix-septième siècle, et qui représente le roi couronné et tenant son sceptre dans la main droite. On l'appelle communément la *Cabeza del rey don Pedro*, — la Tête du roi Pierre. Il y a quelques années, on a garni la niche d'un grillage pour arrêter les pierres que les gamins de Séville s'amusaient à lancer sur l'image du roi de Castille.

L'université de Séville était autrefois presque aussi célèbre que celles d'Alcala et de Salamanque ; elle occupe aujourd'hui l'emplacement d'un ancien couvent. Quand nous entrâmes dans la chapelle de la *Universidad*, nous fûmes saisis d'admiration à la vue de deux immenses mausolées de marbre blanc ; ces mausolées, véritables monuments, sont l'ouvrage de sculpteurs italiens



FAÇADE DE L'HOSPICE DE LA CARIDAD, A SÉVILLE (page 319).

du seizième siècle. Le fini et la richesse extraordinaire du travail en font des chefs-d'œuvre vraiment dignes de plus de renommée.

Un autre monument très-peu connu, et qui mérite cependant d'être visité, c'est l'église du couvent de Santa Paula, qu'on appelle *Las Monjas de Santa Paula*. La partie supérieure du portail est entièrement revêtue d'azulejos de la plus grande beauté ; c'est le chef-d'œuvre de Niculoso

Francisco, ce peintre céramiste italien, établi à Séville, dont nous avons déjà admiré les travaux à l'Alcazar. La peinture seule pourrait donner une idée du merveilleux effet décoratif de cette façade, dont les faïences peintes égalent les plus belles majoliques de Faenza et de Caffagiolo; au milieu de ces faïences sont encadrés sept bas-reliefs en terre cuite émaillée de diverses couleurs, qui rappellent beaucoup les travaux de Luca della Robbia. Plusieurs azulejos de très-grande dimension, ornés de beaux reflets métalliques, représentent le monogramme du Christ en caractères gothiques d'une forme particulière, semblables à ceux qu'on remarque assez souvent sur les plats hispano-moresques de la fin du quinzième siècle.

On peut dire que le musée de Séville est le seul, parmi ceux de province, qui soit vraiment digne de ce nom : il occupe l'ancien couvent de la *Merced*, qui donne sur une petite place où l'on a récemment placé la statue en bronze de Murillo, fondue à Paris, en 1861, par Eck et Durand.

L'école de Séville est certainement la plus importante de toutes celles d'Espagne : il suffit de citer Velazquez et Murillo; c'est ce dernier qui forme, pour ainsi dire à lui seul, le musée de la Merced, qui ne possède pas un seul Velazquez; cette absence de tableaux du plus grand peintre que l'Espagne ait produit peut surprendre au premier abord; cependant elle n'étonnera guère, si on se rappelle que le grand peintre passa la plus grande partie de sa vie à la cour de Philippe IV.

On sait que Murillo avait trois genres différents, que les Espagnols appellent *frio*, *cálido*, *vaporoso* (froid, chaud et vaporeux) : le tableau qui représente sainte Justine et sainte Rufine est peint dans le genre chaud; les deux patronnes de Séville, filles d'un potier de Triana, sont représentées avec des vases pareils à ceux qu'on fabrique encore dans ce faubourg. Un autre tableau de petite dimension, représentant la Vierge et l'Enfant, a été peint, dit-on, par Murillo, sur une serviette : c'est pourquoi on l'appelle communément *la Servilleta*.

La plupart des autres tableaux de Murillo sont également remarquables, bien que moins précieux; nous ne citerons, parmi les ouvrages des autres peintres espagnols, qu'un *Saint Thomas d'Aquin*, chef-d'œuvre de Zurbaran; un *Saint Herménégilde*, d'Herrera *el viejo*, et une toile de Fr. Pacheco, le beau-père de Velazquez, représentant un saint qui dévide ses entrailles, sujet souvent reproduit par les peintres espagnols.

Le musée de Séville ne possède que très-peu de sculptures; les meilleures, parmi lesquelles il faut citer une Vierge de terre cuite, sont de Torrigiano, ce sculpteur florentin qui s'était exilé après avoir cassé d'un coup de poing le nez de Michel-Ange; on sait que Torrigiano périt dans un cachot de Séville, victime de l'Inquisition, qui l'accusait d'hérésie.

Nous nous rendîmes du musée à la *Caridad;* la façade, parallèle au fleuve, est ornée de cinq grands tableaux, formés d'*azulejos* en camaïeu bleu, et d'un grand effet décoratif. Si on en croit la tradition, ces azulejos auraient été peints d'après les dessins de Murillo, ce qui n'a rien d'invraisemblable, puisque le célèbre peintre de Séville a fait pour la Caridad les tableaux si connus qu'on y admire encore. L'hospice de la Charité, qui existait dès le seizième siècle, fut reconstruit en 1664 par un gentilhomme de Séville, Don Miguel Mañara Vicentelo de Leca, dont la vie extrêmement désordonnée et les aventures sans nombre faisaient, dit-on, un autre Don Juan, et qu'on a du reste confondu avec Don Juan Tenorio lui-même, le vrai Don Juan si souvent représenté au théâtre. C'est en expiation de ses péchés que Don Miguel Mañara, possesseur d'une fortune immense, fit rebâtir la Caridad. Son corps repose dans la *Capilla mayor*, où l'on peut encore lire cette curieuse épitaphe qu'il fit graver sur son tombeau :

Cenizas del peor hombre que ha habido en el mundo.

« Cendres du pire homme qu'il y eut jamais au monde. »

L'hospice de la Caridad avait été fondé pour servir d'asile aux pauvres qui erraient la nuit

sans asile, ainsi que pour assister les condamnés à mort et leur donner la sépulture; il est confié aujourd'hui à des religieuses de l'ordre de Saint-Vincent de Paul, et c'est une de ces vénérables sœurs qui nous introduisit dans la chapelle où sont conservés les chefs-d'œuvre de Murillo : *Moïse faisant jaillir l'eau du rocher*, et la *Multiplication des pains*, deux immenses toiles, les plus importantes peut-être de ce maître : la première est appelée par les Espagnols *la Sed*, — la Soif, — nom qui dépeint on ne peut mieux l'aspect général du tableau, où Moïse attire beaucoup moins l'attention que les buveurs altérés qui occupent la plus grande partie de la composition.

La multiplication des pains, appelée aussi *Pan y peces*, — les Pains et les poissons, — est également un très-bel ouvrage, mais cependant inférieur au *Moïse*. La même chapelle renferme d'autres toiles moins importantes de Murillo et une curieuse et très-effrayante peinture de Juan Valdès Leal, représentant un cercueil entr'ouvert dans lequel on voit un prélat, vêtu des habits les plus magnifiques, et dont le corps est à demi rongé par les vers. Murillo disait, si on en croit la tradition, qu'il ne pouvait regarder ce tableau sans se boucher le nez.

VI

En sortant de la Caridad, nous nous dirigeâmes vers la *Fábrica de tabacos*, un immense édifice de cent soixante-dix mètres de large sur près de deux cents de long, bâti en 1757, dans le style rocaille; à voir les fossés larges et profonds qui l'entourent sur trois de ses faces, on le prendrait plutôt pour une forteresse ou une caserne que pour une fabrique. Au sommet de la façade s'élève une statue de la *Fama* embouchant sa trompette : est-ce une allusion à la *renommée* du tabac d'Espagne?

Dès l'année 1620, on commença à travailler le tabac à Séville sous la direction d'un Arménien nommé Jean-Baptiste Carrafa. Le tabac d'Espagne était autrefois renommé dans le monde entier, surtout le tabac à priser, qu'on appelait dans le pays *polvo sevillano*, ou poudre sévillane. Au siècle dernier, les Espagnols ne fumaient que très-rarement, comme nous l'apprend Saint-Simon dans ses *Mémoires*, et un fumeur était alors considéré comme une véritable curiosité.

Nous pûmes obtenir sans difficulté la permission de visiter la manufacture de tabacs dans tous ses détails : un *capataz* ou contre-maître nous conduisit dans les nombreuses salles du rez-de-chaussée où se fabriquent les différentes espèces du *tabaco de polvo*, ou tabac en poudre, parmi lesquelles la plus commune est appelée *el rapé*, ainsi que le *tabaco picado*, destiné principalement à être fumé en cigarettes : ce tabac est haché menu, au lieu d'être coupé en longs filaments comme le *caporal* des manufactures françaises. Le capataz nous assura que l'édifice contenait vingt-quatre *patios* ou cours intérieures, au moins autant de fontaines et de puits, et plus de deux cents moulins mus par des chevaux. Quand nous pénétrâmes dans les salles où le tabac est broyé et trituré, nous fûmes saisis par une odeur âcre et pénétrante à laquelle les ouvriers sont parfaitement habitués, mais que nous n'aurions pu supporter longtemps; le *capataz* eut pitié de nos narines, et nous accompagna jusqu'au premier étage, où il nous remit entre les mains d'une *maestra* ou surveillante, qui nous introduisit dans les salles où travaillent les *cigarreras*.

Un immense murmure, semblable au bourdonnement de plusieurs essaims d'abeilles, frappa nos oreilles dès que nous entrâmes dans une longue galerie où d'innombrables ouvrières, jeunes pour la plupart, étaient occupées à rouler des cigares avec une activité merveilleuse, ce qui ne les empêchait pas de bavarder avec une activité au moins égale. Les langues s'arrêtaient bien un instant aux endroits où nous passions avec la maestra, mais les chuchotements reprenaient bientôt avec un redoublement d'intensité. La maestra, qui vit notre étonnement, nous assura qu'il lui était impossible d'obtenir le silence de ses ouvrières, et que, s'il leur fallait se taire, elles aimeraient

mieux quitter l'atelier. Aux chuchotements dont nous venons de parler se mêlait un bruit particulier, produit par des centaines de ciseaux ou *tijeras* mis en mouvement à la fois ; car les tijeras, qui servent à couper la pointe des cigares, sont un instrument indispensable aux cigarreras, leur gagne-pain, comme dit une chanson populaire :

Dijo Dios : Hombre, el pan que comerás,
Con el sudor del rostro ganarás ;
Cigarrera, añadió, tu vivirás
Con la *tijera* haciendo : *tris, tris, tras.*

« Dieu dit à l'homme : Le pain que tu mangeras, tu le gagneras à la sueur de ton visage ; cigarrera, ajouta-t-il, tu vivras de la tijera en faisant *tris, tris, tras.*

Nous nous arrêtâmes devant quelques cigarreras qu'on nous signala comme les meilleures ouvrières, et qui arrivaient à faire dans leur journée jusqu'à dix paquets ou *atados*, contenant chacun cinquante cigares, ce qui donne un total de cinq cents cigares ; mais ce chiffre est exceptionnel, et la plupart des ouvrières arrivent à peine à en faire trois cents. Comme elles sont payées à raison de cinq réaux (un franc vingt-cinq centimes) le cent, on voit que les ouvrières les plus actives peuvent gagner d'assez bonnes journées ; mais en moyenne elles gagnent à peine huit réaux, un peu plus de deux francs par jour.

Les ouvrières employées à la fabrication des cigares, qui composent l'aristocratie de la fabrique de tabacs, sont plus connues dans l'établissement sous le nom de *pureras*, c'est-à-dire faiseuses de *puros* : c'est ainsi qu'on appelle communément les cigares proprement dits, pour les distinguer des *cigarritos* ou *cigarros de papel*, c'est-à-dire des cigarettes. Les cigares espagnols sont généralement de grande dimension ; on donne aux plus gros le nom de *purones ;* quelquefois l'intérieur, la *tripa*, se compose de tabac de Virginie, tandis que l'enveloppe, la *capa*, consiste en une feuille de tabac de la Havane. On fume énormément en Espagne, mais seulement le cigare et la cigarette ; l'usage de la pipe est à peu près inconnu, si ce n'est dans quelques endroits du littoral, notamment en Catalogne et aux îles Baléares. Bien que le tabac ne soit pas vendu très-cher dans les *estancos* ou débits, on assure qu'il en entre une grande quantité en fraude, principalement du côté de Gibraltar, ce grand entrepôt des marchandises de contrebande.

Avant d'arriver à la position élevée de cigarrera, l'ouvrière, qui entre ordinairement à la manufacture à l'âge de treize ans, en qualité d'apprentie ou *aprendiza*, doit passer par les différents degrés de la hiérarchie : on l'occupe d'abord à *despalillar la hoja*, opération qui consiste à enlever les principales côtes ou *palillos* des feuilles de tabac. On lui apprend plus tard à faire le cigare, à *hacer el niño*, — *à faire le poupon*, — suivant leur expression pittoresque. Pendant plusieurs années elle ne gagne que bien peu, et encore prélève-t-on sur son salaire une somme destinée à payer divers accessoires, tels que la *espuerta*, corbeille destinée à recevoir les feuilles de tabac, les ciseaux qui servent à couper la pointe du cigare, *á despuntar el cigarro*, et le *tarugo*, instrument qui sert à arrondir les *puros*.

Il paraît que les cigarreras, malgré la modicité de leur salaire, sont attachées à leur état, témoin le refrain populaire qui les représente plaisamment comme portant sur leur soulier une banderole où se lit : Vive le tabac !

Tienen las cigarreras
En el zapato
Un letrero que dice :
Viva el tabaco !

Les ateliers sont divisés en sections d'une centaine de femmes environ, et chaque section est présidée par une des maestras dont nous venons de parler : elles sont choisies parmi les meilleures ouvrières, et ne s'occupent que de la surveillance ; les *capatazas* ne sont que des ouvrières travail-



LA FÁBRICA DE TABACOS, A SÉVILLE (page 329).

lant comme les autres, seulement elles sont chargées par les maestras, moyennant un supplément de solde, de surveiller un certain nombre de leurs camarades qui travaillent à la même table.

La fabrication des cigarettes, qui occupe un très-grand nombre des ouvrières de la manufacture, est moins lucrative que celle des cigares : une remarque assez curieuse que nous fîmes, c'est que les ateliers où se font les *cigarros de papel* sont presque exclusivement occupés par des Gitanas.

Les cigarreras apportent leur déjeuner et leur dîner à la manufacture, dont les ateliers se transforment deux fois par jour en immenses réfectoires ; il s'y répand alors de violents parfums d'ail, d'oignon cru et de poisson ; quelques sardines, des harengs saurs noirs comme de l'encre et une tranche de thon grillé forment ordinairement, avec de l'eau pour boisson, le complément de leur menu, tel que le décrit la chanson :

Dos sardinillas muy perras
De estas arenques, asadas
Como la tinta de negras,
Y mas una tajadilla
De tono, que es mas seca
Que el ojo del tio Benito,
Y mas dura que una piedra.

La *Fábrica de tabacos* occupe ordinairement quatre mille cinq cents personnes, dont quatre mille femmes environ ; outre les *Gitanas* et les *pureras*, un grand nombre sont employées à lier les cigares et les cigarettes et à en faire des paquets, besogne dont elles s'acquittent avec une agilité merveilleuse. Ces dernières, qu'on appelle les *empapeladoras*, travaillent dans les magasins, où les hommes sont employés en majorité. C'est dans ces magasins que des employés délivrent à chaque ouvrière une quantité de tabac qu'on pèse exactement, et qui est destinée au travail de la journée : c'est ce qu'on appelle *la data ;* les cigarreras l'emportent dans leurs *espuertas*, et doivent rendre une quantité de cigares ou de cigarettes proportionnée au poids qu'elles ont reçu. On nous assura que les *mozos* chargés de la distribution des *datas* ont parfois leurs préférées, leurs *paniaguadas*, comme elles disent, en faveur desquelles il est des accommodements avec la balance : préférences qui naturellement excitent les murmures de celles qui sont moins bien partagées.

Rien n'est original comme l'aspect de ces immenses salles où s'agitent des centaines d'ouvrières, vêtues seulement d'une chemise et d'un jupon ; car tel est, dans toute sa simplicité, leur costume de travail : un grand nombre ignorent l'usage des bas, mais il en est très-peu dont les cheveux ne soient ornés d'un œillet, d'un dahlia ou de quelque autre fleur. Beaucoup de cigarreras, ô progrès de la civilisation ! portaient, il y a quelques années, des crinolines ou des cages, — *polisones y miriñaques*, comme on dit en Espagne ; — ce dont il était facile de se convaincre, car, avant de se mettre au travail, elles les accrochaient aux piliers des salles, avec leurs châles, leurs *mantillas de tira* et les paniers qui contiennent leur repas.

Un spectacle vraiment curieux, auquel le hasard nous fit assister un jour, c'est la sortie des cigarreras : qu'on se figure un steeple-chase de trois ou quatre mille femmes impatientes de respirer l'air du dehors et de retrouver un moment de liberté. Elles n'ont pas plutôt quitté leurs tables qu'elles se précipitent vers les escaliers, dont elles descendent les marches avec une vitesse insensée, en se bousculant, en chantant et en riant comme des folles. Mais aussitôt que le premier flot est arrivé à la *portería*, ce vacarme s'apaise tout d'un coup : il faut bien s'arrêter, car, d'après la règle, les ouvrières ne peuvent sortir de la manufacture sans avoir été visitées — *registradas* — par les *maestras*, dont l'œil vigilant est habile à deviner le tabac que les cigarreras pourraient emporter en contrebande. Il paraît qu'elles sont sujettes à caution, s'il faut ajouter foi à ce quatrain populaire :

Llevan las cigarreras
En el rodete
Un cigarrito habano
Para su Pepe.

« Les cigarreras emportent dans leur chignon un *cigarrito* de la Havane pour leur Pepe. »

Il est assez souvent question des cigarreras dans les *romances* populaires, où la plupart du temps on ne les représente pas précisément comme des modèles de vertu, quoiqu'il y ait, bien entendu, d'honorables exceptions; il est certain qu'elles ne fourniraient pas un très-grand nombre de rosières, si cette institution florissait à Séville. Il suffit, pour s'en convaincre, de lire la *Relacion de las cigarreras, donde se declaran sus dichos, hechos, costumbres y lo que pasa entre ellas*, c'est-à-dire une *relation*, où se déclarent leurs dires, leurs faits et gestes, et ce qui se passe entre elles. L'auteur commence par raconter qu'il était locataire d'une maison où demeuraient deux *pureras :* « elles faisaient un tel vacarme, ajoute-t-il, que j'avais des douleurs de tête à en devenir fou ; aussi aimerais-je mieux maintenant coucher dans la rue que sous un toit qui abrite des cigarreras ! »



CIGARRERAS DE LA FÁBRICA DE TABACOS DE SÉVILLE.



MAJOS ET MAJAS REVENANT DE LA FERIA DEL ROCÍO (ENVIRONS DE SÉVILLE).

CHAPITRE TREIZIÈME

La *feria de Sevilla*. — Les *chalanes* et les *chalanerias*. — La *Noche buena*. — Les *buñoleras*. — Les *majos* et les *majas*. — Le dialecte andalou. — La *feria de Torrijos;* scènes populaires : un Gitano ivre mort. — Les *romerias*. — La *Virgen del Rocío*. — Santi-Ponce, l'ancienne Italica. — Les fêtes religieuses de Séville : les *Pasos;* le *Cristo del Gran Poder*. — Le *Cirio Pascual*. — Processions de la semaine sainte. — Les *cofradías*. — Un *entierro de limosna*. — Les théâtres de Séville : *Zarzuelas* et *sainètes*. — Quelques *sainetes* andalous; comment on y traite les étrangers : les *Franchutes* et les *Inglis-manglis*. — Les *barateros* de Séville. — Les barbiers et les *barberías*. — Les *barberillos* en plein air. — Les *barrio* de Triana et ses habitants. — Les faïences de Triana. — Encore les Gitanos; leurs cérémonies funèbres et leur langage.

I

La grande fête de Séville, la fête par excellence, c'est la *Feria*, qui se tient en dehors des murs, entre le faubourg de San Bernardo et le chemin de fer qui se dirige vers Cadix. On a, de cet emplacement, un splendide coup d'œil sur Séville : à gauche, s'élève la masse imposante de la *Fábrica de tabacos ;* en face, la cathédrale dessine sa silhouette gigantesque, dominée par la statue de bronze qui couronne la Giralda. La *feria de Sevilla* égale en importance les foires les plus considérables de la contrée, comme celles de Santi Ponce et de Mairena, et attire un grand nombre de personnes de toutes les parties de l'Andalousie.

Le commerce des chevaux et celui des bestiaux sont ceux qui donnent le plus d'activité à la foire de Séville. C'est là que nous étudiâmes dans toute sa pureté le type du *chalan* ou maquignon gitano, dont la ruse et l'habileté sont proverbiales, et auprès duquel les maquignons les plus retors du monde entier sont l'innocence et la naïveté en personne. Les *chalanerías*, ou

manœuvres employées par les *chalanes*, formeraient un nombreux recueil ; elles sont si bien appréciées en Espagne, que ce mot est devenu synonyme de friponnerie.

Rien n'est animé comme le coup d'œil de la *feria :* ici, c'est un *Gitano* qui ouvre la bouche d'un cheval qu'il va vendre, ou vante les formes d'un âne ou d'un mulet; plus loin, c'est un *majo* qui étend sa mante en guise de tapis, devant une maja qui s'avance montée sur un cheval andalou, et coiffée du *sombrero* calañes ; un gamin qui fume sa cigarette, ou une Gitana qui dit la bonne aventure; puis les bœufs, les moutons, les *calesas* bariolées de peintures. Les bestiaux sont parqués au milieu du vaste enclos de la foire au moyen de barrières faites de filets en grosses cordes tout à fait semblables à ceux dont se servent, pour le même usage, les paysans de la campagne de Rome. Des boutiques au toit pointu, construites en planches et en toile, s'étendent en longues files d'un bout à l'autre du champ de la *feria* et sont garnies des marchandises les plus diverses ; les *botillerías*, où se vendent des liqueurs et des boissons glacées, sont en très-grand nombre ; nous remarquâmes que plusieurs de ces boutiques en plein air étaient tenues par des Gitanos ; du reste, afin que personne ne l'ignorât, de curieuses enseignes en pur *caló* s'étalaient au-dessus de l'entrée. Nous en dirons autant des *tabernas*, également tenues par des Gitanos, qui les appellent *ermitas*, — ermitages, — dans leur langage imagé. Devant ces *botillerías* et ces *ermitas* stationnaient pendant la soirée des gens que le *manzanilla* ou l'*aguardiente* (eau-de-vie blanche anisée) avaient mis en belle humeur.

La nuit s'avançait, et nous rentrâmes dans Séville escortés par des troupes de braves gens en liesse, qui riaient et chantaient en s'apostrophant, mais sans se quereller ; car il faut rendre cette justice aux Espagnols, qu'ils savent conserver dans leurs plaisirs une mesure que nous autres Français nous n'observons pas toujours.

La *Noche-buena*, — la bonne nuit, ou la *Noche é Naviá*, — la nuit de la Nativité, comme les Andalous appellent la nuit de Noël, compte encore parmi les réjouissances de Séville ; mais la *velada de San Juan*, — la veillée de Saint-Jean, — est une des plus grandes fêtes populaires de la capitale de l'Andalousie. Dans la soirée du 23 juin, veille de la fête du Précurseur, Séville tout entière se donne rendez-vous sur la vaste *Alameda de Hércules :* ce soir-là, un étranger qui veut s'y rendre n'a pas besoin de guide ; il n'a qu'à suivre le flot bruyant et agité de la population qui s'y porte en foule. C'est ainsi que nous arrivâmes sur la promenade, qui nous offrit un coup d'œil des plus curieux : l'Alameda était entourée de guirlandes de lumières qui présentaient, au premier coup d'œil, l'aspect d'une vaste illumination ; cependant ces lumières n'étaient autres que les fanaux qui éclairaient les innombrables boutiques dont la promenade était entourée. Une odeur forte et pénétrante d'huile chaude nous fit deviner tout d'abord que les marchandes de beignets étaient en majorité : nous ne nous trompions pas ; de nombreux *puestos de buñuelos*, tous tenus par de brunes Gitanas, occupaient les meilleures places, car le monopole de la friture en plein air paraît réservé aux bohémiennes. D'autres occupent des *puestos de flores*, où sont disposés avec un certain art les œillets, dahlias, et autres fleurs destinées à l'ornement des coiffures andalouses, et des *ramilletes* (bouquets), composés avec beaucoup de goût. *Buñoleras* et *ramilleteras* appellent les pratiques de la voix et du geste : si un monsieur en habit noir, un *señó del futraque*, commet l'imprudence de s'arrêter pour examiner leur marchandise, il est bien vite entouré et il faut, bon gré mal gré, qu'il finisse par acheter pour quelques *cuartos* aux Gitanas, qui commencent par lui adresser, en le tutoyant, les épithètes les plus flatteuses, telles que *ojyos é mi arma* (yeux de mon âme), etc. ; mais s'il refuse d'acheter, malheur à lui : elles se posent les poings sur les hanches, l'appellent *macabeo* (machabée), et lui adressent mille injures grotesques; enfin, le malheureux ne s'échappe qu'après avoir essuyé une averse de ces imprécations dont le *caló* est si riche, et les Gitanas si prodigues.

N'oublions pas que les *puestos de agua* où se vendent toutes sortes de *bebidas heladas* (boissons



PAYSANS ANDALOUS SE RENDANT A LA FERIA DE SÉVILLE (page 335).

glacées), des plus appétissantes : les boutiques, presque toutes ornées de la devise de Séville, le *no* 8 *do* dont nous avons déjà parlé, portent des noms peu en rapport avec leurs marchandises rafraîchissantes; ainsi l'une s'appelle *vulcano*, l'autre *intrépido*, etc.

La cigarrera andalouse est un type qui très-souvent peut se confondre avec un autre type bien connu, celui de la *maja;* c'est elle qu'on voit dans les foires et les pèlerinages, — *ferias y romerías*, — et dans les courses de taureaux, aux *tendidos de sol y sombra*, vêtue de la *mantilla de tira* à la bordure de velours noir, et de la robe aux couleurs éclatantes, bordée de plusieurs rangs de volants. La *maja* andalouse, si souvent chantée dans les sainètes et dans les romances populaires, est donc souvent cigarrera de profession. Quelquefois aussi, — sacrifions le pittoresque à la vérité, — la maja n'est qu'une vendeuse de poisson frit, ou une *castañera* qui fait rôtir des châtaignes à la porte d'une taverne, comme chez nous les enfants de l'Auvergne à la porte des marchands de vin; il arrive encore, et c'est le cas le plus ordinaire, que la maja ne fait rien. Il est probable qu'avant peu ce type deviendra un mythe, grâce aux chemins de fer qui modifient peu à peu les mœurs et les costumes populaires : c'est ainsi qu'a disparu depuis longtemps la dernière des *manolas* de Madrid.

Du reste, ce n'est qu'aux jours de grande fête que les majas qui subsistent encore se manifestent visiblement à l'œil des curieux; ces jours-là, elles se transforment : ce sont des *mugeres de chispa*, des *jembras de rumbo y de trueno*, expressions qui ne sauraient se traduire littéralement en français, mais qui, en espagnol, rendent merveilleusement la passion de ces femmes pour le plaisir et pour le bruit. La maja, nous l'avons déjà dit, est passionnée pour les courses de taureaux : elle est très-heureuse quand elle peut s'y rendre en *calesa* découverte; mais son bonheur n'a plus de bornes si elle rencontre sur la route quelques camarades allant à pied. La corrida est à peine commencée, qu'elle juge hardiment les coups, sifflant et applaudissant à outrance *espadas*, *banderilleros* et *picadores;* jamais elle ne quitte sa place avant que le dernier taureau, *el toro de gracia*, ait reçu le coup de grâce du *cachetero*. Souvent elle sort accompagnée d'un torero, car la maja montre une prédilection marquée pour *la gente de cuerno*, comme les gens du peuple appellent plaisamment les toreros, qui vivent au milieu des bêtes à cornes. De la *Plaza*, on se rend à la *botillería*, où, le verre en main, on discute les différents coups de la corrida; et la soirée se termine par un *jaleo* ou un *zapateado* dans une de ces réunions populaires qu'on appelle *bailes de candil*.

La maja va quelquefois au théâtre, bien qu'elle n'ait pas pour ce divertissement la même passion que pour les combats de taureaux, où le drame se joue *de veras*, — pour de bon : — plusieurs fois dans la soirée, aux endroits les plus comiques, elle interrompt le spectacle par de bruyants éclats de rire; tous les acteurs lui paraissent excellents pourvu qu'ils soient très-forts, et il n'existe pas pour elle de meilleures pièces que celles où il y a des brigands et des coups de fusil. Les majas, qui tiennent beaucoup aux anciennes coutumes nationales, parlent dans toute sa pureté le dialecte, ou pour mieux dire le patois andalou. Il est un grand nombre d'expressions propres à l'Andalousie qu'il serait à peu près impossible de traduire dans aucune langue : ainsi la *sal*, le sel, signifie à peu près la grâce ; un des plus jolis compliments qu'on puisse faire à une femme, c'est de l'appeler *salero*, — salière, — ou de lui dire qu'elle est salée, — *salada*. — La *canela* (la cannelle), est un mot qui s'applique également à une jolie femme, mais *la sal de la canela* ou la *flor de la canela* servent à exprimer le dernier degré de la perfection. L'expression *zandunga*, qui signifie le bon air, la désinvolture, s'applique également à une femme *muy juncal*, c'est-à-dire accomplie. Beaucoup de mots du même genre, qui ne se trouvent pas dans les dictionnaires, sont néanmoins employés à chaque instant par les gens du peuple, *majos* et *majas*, *toreros*, *caleseros* et autres.

L'accent des Andalous est extrêmement prononcé, et il est aussi facile de les distinguer à

leur parler que de reconnaître chez nous les Provençaux ou les Gascons : le *ceceo*, espèce de zézayement qui consiste à prononcer l'*s* comme le *c*, et à siffler quelque peu en parlant, suffit pour trahir dès les premières paroles les enfants de l'Andalousie; on peut dire que la lettre D n'existe pas pour eux, car ils ont soin de la retrancher de tous les mots où elle se trouve : c'est ainsi qu'ils prononcent *caliá* pour *calidad* (qualité), *enfáao* pour *enfadado* (fâché), *elante e mí* pour *delante de mí* (devant moi), etc. ; ils remplacent l'H par la prononciation gutturale du J, comme *jembra* pour *hembra* (femme), *jierro* pour *hierro*, et quelquefois par le G, comme lorsqu'ils prononcent *güesos* au lieu de *huesos*, ou *güevos* pour *huevos*. Très-souvent l'L est remplacée par l'R : ainsi *parpitá* pour *palpitar*, *Gibrartá* pour *Gibraltar*, la *Girarda* pour la *Giralda*. Au commencement des mots, le G prend ordinairement la place du B : *güeno* au lieu de *bueno* (bon). La plupart des consonnes sont supprimées à la fin des mots, de sorte que *muger* (femme) se prononce *mugé ; Jerez*, *Jeré ; Cádiz*, *Caï ; licor*, *licó*, et ainsi de suite. L'I prend quelquefois la place de l'E, comme dans *Siviya* au lieu de *Sevilla*, et dans *siguiriya* au lieu de *seguidilla*, etc. Les Andalous se plaisent à faire très-fréquemment des inversions dans l'ordre des lettres : c'est ainsi que la *Virjen* (la Vierge) devient la *Vinje*; *premitir* se dit pour *permitir* (permettre), et *probe* pour *pobre* (pauvre). Quant aux abréviations, elles sont très-fréquentes : par exemple, *pá* signifie *para* (pour), *seña*, *señora*, etc.

Nous ne voulons pas multiplier davantage ces exemples : nous ajouterons seulement que les Andalous ont l'habitude de parler avec une volubilité excessive, et qu'ils mangent, comme on dit vulgairement, la moitié des mots : *los Andaluces*, disent les Espagnols, *se comen la mitad de las palabras ;* aussi les étrangers, même ceux qui connaissent parfaitement le castillan, ont-ils beaucoup de peine à comprendre les Andalous, et les habitants des autres provinces d'Espagne ne les entendent pas toujours parfaitement. Quoi qu'il en soit, leur langage, vif, petillant, coloré, plein d'images, est charmant dans la bouche d'une femme : c'est comme un reflet du beau soleil et du ciel toujours bleu de l'Andalousie.

II

La *Feria de Torrijos* est une des fêtes ou *romerías* (pèlerinages) les plus renommées des environs de Séville : elle doit son nom à un petit village situé à peu de distance de la ville, et où se trouve un ermitage avec un Christ fort vénéré : *el santo Cristo de Torrijos*. Mais ce n'est pas à Torrijos même qu'il faut voir la fête, qui n'est que peu de chose auprès du retour ; ce retour, qui a lieu par la *calle de Castilla*, la principale rue du faubourg de Triana, constitue en réalité la véritable fête de Torrijos. Une heure avant le coucher du soleil, les habitants de la capitale font invasion dans la calle de Castilla, et les deux côtés de la rue se garnissent de siéges de toutes sortes, où les curieux s'installent tant bien que mal ; les fenêtres et les balcons sont encombrés de femmes en costume élégant, qui, tout en jouant de l'éventail, attendent le passage du cortége. Grâce à la protection spéciale d'un de nos amis de Séville, un balcon nous avait été réservé, et nous assistâmes au défilé, sans perdre le moindre détail de ce curieux tableau de mœurs populaires.

Quelques *majos*, montés sur de beaux chevaux andalous à la crinière épaisse et à la longue queue noire, ouvraient la marche, portant en croupe leur *maja*, qui s'appuyait sur eux en leur passant le bras droit autour de la ceinture, *con su queridita en ancas*, comme dit la chanson. Les *majos* portaient le costume andalou bien connu : le *sombrero calañés*, coquettement posé sur l'oreille, la veste aux nombreux boutons de filigrane d'argent, aux manches ornées de velours et au pot de fleurs brodé dans le dos, sans oublier deux mouchoirs brodés par la *maja*, qui sortaient

de deux poches placées sur la poitrine; le reste du costume, tel que nous l'avons déjà décrit, se composait de la ceinture de soie, du pantalon court et des guêtres de cuir avec broderies de soie aux vives couleurs. Quant au costume de leurs compagnes, nous n'avons jamais rien vu de si amusant et de si grotesque : il faut qu'on sache que les *majas*, si fidèles d'ordinaire au costume national, font exception ce jour-là, et n'ont pas de plus grand plaisir que de s'habiller à la mode de Paris, — *al estilo de Paris ;* — en un mot, de se déguiser en *señoras*, pour aller se faire admirer à la fête de Torrijos. Elles louent donc pour la circonstance aux *prenderas* (fripières) de Séville des défroques sans nom : robes de soie fanées, chapeaux jaune-serin ou vert-pomme aux formes impossibles, le tout démodé depuis longtemps; mais ce qu'on a peine à croire, c'est qu'elles semblent très-fières de porter toutes ces friperies. Et cependant, il faut bien reconnaître que la plupart des *majas* trouvent le moyen d'être encore jolies sous un pareil accoutrement.

Bientôt la foule devint plus intense; des cris joyeux, des voix de femme, accompagnées de divers instruments, se faisaient entendre au loin; le bruit se rapprocha peu à peu, et nous vîmes paraître une longue file de *carros* traînés par des bœufs aux cornes gigantesques et dont la tête disparaissait presque entièrement sous des *aparejos*, houppes, pompons et franges aux couleurs les plus éclatantes, disposés en forme de haute pyramide. Chacun de ces *carros* était surchargé de jeunes filles en costume de gala, chantant en chœur des couplets de *seguidillas* ou autres chansons nationales. Quelques-unes de leurs camarades les accompagnaient en tirant de leurs guitares tout le son qu'elles pouvaient rendre, tandis que d'autres faisaient claquer leurs castagnettes ou vibrer leurs *panderos* (tambours de basque), ornés de nœuds de rubans, qu'elles agitaient joyeusement en l'air, tout en échangeant de temps à autre quelques plaisanteries ou *andaluzadas* avec le public des fenêtres et des balcons.

Nous vîmes défiler ainsi plusieurs douzaines de *carros*, dont chacun ne portait pas moins de quinze ou vingt femmes; de chaque côté de la route marchaient les promeneurs, dont la plupart se consolaient d'aller à pied en grattant une guitare suspendue à leur cou, ou en élevant en l'air d'énormes *botas*, outres de cuir dont s'échappait, pour retomber dans leur bouche béante, un mince filet de vin noir. Malgré ces libations répétées, nous n'avions pas encore vu un seul ivrogne, quand un grand bruit de voix et de rires attira notre attention; nous aperçûmes alors les promeneurs se portant en foule vers un petit âne sur le dos duquel un homme était couché en long: c'était un Gitano ivre mort, que ses camarades ramenaient chez lui; ils n'avaient pas trouvé de meilleur moyen que de l'envelopper dans une vieille mante, et de le coucher tout de son long sur un âne, en le fixant au dos de l'animal au moyen de cordes, comme on aurait fait d'un fardeau quelconque. Malheureusement le fardeau, mal assujetti, retombait de temps en temps, et il fallait alors s'arrêter pour l'attacher de nouveau; scènes comiques qui provoquaient des rires sans fin, et toutes sortes de ces ingénieuses plaisanteries dont les Andalous sont si prodigues: nous entendîmes une jeune femme lui appliquer ce proverbe : *Debajo de una mala capa hay un buen bebedor :* (sous un mauvais manteau il y a un bon buveur).

Les *romerías* ou pèlerinages de ce jour ne ressemblent guère, il faut bien le dire, à des fêtes religieuses; les danses, le vin, les plaisirs de toutes sortes font oublier les reliques et les saints; aussi le proverbe conseille-t-il aux jeunes gens de ne pas aller à la *romería* pour choisir leur fiancée :

Si fueres á buscar novia,
Que no sea en romería.

Quelques proverbes, bien connus en Espagne, donneront une idée exacte de ce que sont en général les pèlerinages :

Romería de cerca,
Mucho vino y poca cera.

« A la *romería* voisine, il se consomme plus de vin que de cire. »

À las romerías y á las bodas,
Van locas todas.

« Aux noces et aux pèlerinages, il ne manque jamais de femmes évaporées. »

D'après un autre proverbe, celui qui fréquente assidûment les pèlerinages se sanctifie bien tard, ou ne se sanctifie jamais :

Quien muchas romerías anda
Tarde ó nunca se santifica.

Ces fêtes espagnoles, qu'on appelle aussi *romerajes*, tirent leur nom de Rome, car la capitale du monde chrétien était autrefois le but des grands pèlerinages, et on s'y rendait de toutes les provinces de la Péninsule. Plus d'une fois elles nous ont fait penser aux fêtes de ce genre qu'on célèbre dans quelques départements du midi de la France, et que les Provençaux appellent également *romerages*.

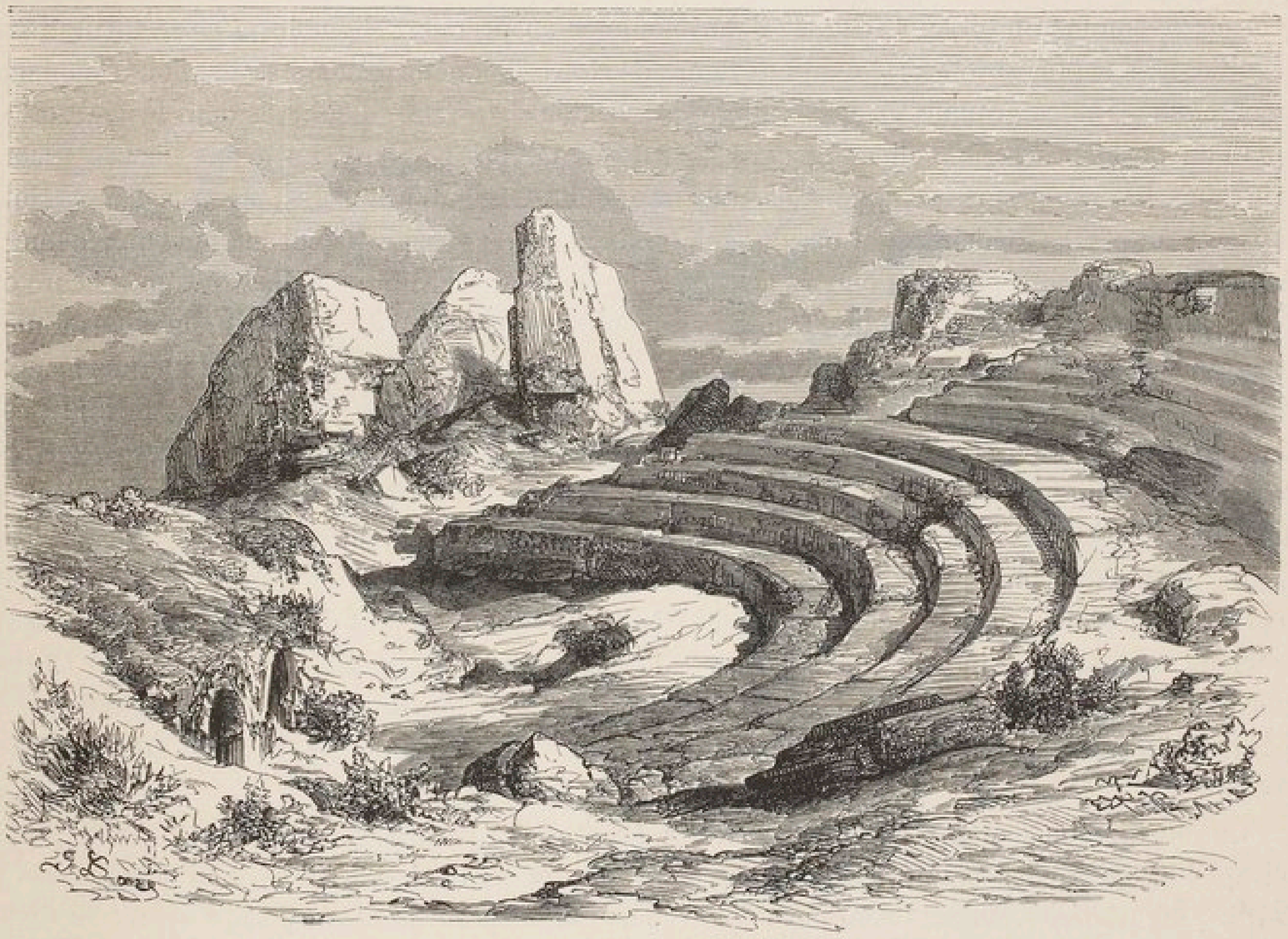
Une des plus curieuses fêtes qu'on puisse voir en Andalousie, c'est celle du *Rocío :* la madone qu'on y vénère porte le nom poétique *Vírjen del Rocío*, — la Vierge de la Rosée. — Le pèlerinage du *Rocío* a lieu dans le petit village de ce nom situé non loin de la ville d'Almonte, à une douzaine de lieues de Séville ; il attire une foule considérable et on y vient non-seulement de la capitale de l'Andalousie, mais de Cadiz, de Jerez, de Huelva, et même des pays portugais voisins de la frontière d'Espagne.

Quand nous arrivâmes au *Rocío*, les environs du village étaient déjà occupés par une quantité de pèlerins et par des marchands de chevaux et de bestiaux, qui campaient dans les champs voisins. Rien de curieux comme ces campements en plein air : *carros*, *galeras* et autres véhicules du même genre sont rangés en cercle, de manière à former une enceinte ; c'est au milieu de cette enceinte qu'on fait la cuisine, cuisine fort peu compliquée, car on n'emploie guère d'autre vase qu'une *caldera* suspendue à chaque véhicule, chaudron de fer qui sert également à faire boire les animaux lorsqu'on rencontre une fontaine, ou une rivière ayant de l'eau. Quant aux lits, ils ne sont pas plus compliqués que les ustensiles de cuisine : on les porte avec soi ; la nuit arrivée, chacun se roule dans sa mante et s'endort, avec la terre pour matelas et son coude pour oreiller.

Nous assistâmes dans la matinée au défilé de la procession, où l'on porte solennellement l'image de la *Vírjen del Rocío ;* cette ancienne peinture, noircie et enfumée, se voyait au fond d'une espèce de petite chapelle placée sur un *carro* aux roues énormes, traîné par deux bœufs à l'air débonnaire, la tête et les cornes surchargées de pompons, de franges et de guirlandes. Le petit temple était orné de rideaux de mousseline blanche et de dentelle, entremêlés de nœuds et de bouquets de fleurs ; plusieurs lanternes accompagnaient l'image vénérée, et des rubans de soie, partant des angles de la chapelle ambulante, venaient s'attacher à la tête des bœufs. En tête du cortége marchait un Andalou en costume national, qui tenait dans la main droite un fifre dont il tirait des sons aigus, et frappait de la main gauche un tambour suspendu à son cou : musique naïve qui nous rappela le tambourin et le galoubet, accompagnement obligé des *romerages* provençaux. Venaient ensuite les *majos* en costume de gala, tenant à la main une longue *vara* ou bâton à l'extrémité fourchue, et accompagnés de leurs *majas* aux cheveux ornés de fleurs, parées de leurs robes à volants et de leurs châles en crêpe de chine jaune ou cerise ; les unes jouaient du tambour de basque, d'autres des castagnettes ; de nombreuses guitares, bien entendu, faisaient aussi leur partie dans ce concert, sans parler des chants, des cris de joie des femmes et des enfants. Derrière le char de la madone venait une longue file de *carros* chargés de jeunes filles, comme ceux que nous avions déjà vus au retour de la *feria de Torrijos ;* puis des *majos* montés sur des *potros* andalous à la longue crinière, portant en croupe leurs compagnes.

Les marchands en plein air durent faire ce jour-là de brillantes affaires : la foule se pressait autour des Gitanas qui faisaient frire leurs beignets dans l'huile rance, et assiégeait les boutiques des *avellaneras*, surchargées de noisettes qui s'élevaient en monticules sur des tables de bois. Mais les marchandes d'*alfajores* attirèrent surtout notre attention ; ces gâteaux, de nom et d'origine arabes, sont faits de sucre et d'épices, et sont ordinairement vendus par de brunes *serranas* (montagnardes) d'une beauté remarquable.

Avant de commencer nos courses dans Séville, nous fîmes quelques excursions à Italica et dans les environs, autant pour visiter les ruines de l'antique rivale de Séville que pour assister à la célèbre fête populaire de *Santi-Ponce*, — tel est le nom du village qui a remplacé l'ancienne ville romaine. Italica était aussi nommée, à l'époque romaine, *Divi Trajani civitas*, la



RUINES D'ITALICA, PRÈS SÉVILLE.

ville de Trajan, parce qu'elle donna naissance au célèbre empereur. Italica fut fondée à peu de distance d'Hispalis, par Scipion l'Africain, qui lui donna pour premiers habitants des vétérans des légions romaines; plus tard, l'empereur Adrien, qui était aussi né à Italica, orna la ville de splendides édifices. Italica fut également la patrie de Théodose ; sous les rois wisigoths, elle ne fut pas moins florissante : Léovigilde reconstruisit ses murs vers la fin du sixième siècle, quand il fit le siége d'Hispalis, où son fils Hermenigilde, en révolte contre lui, s'était fortifié. Quand l'Espagne devint musulmane, Italica, abandonnée pour Séville, décrut rapidement, et son nom même, dont les Arabes avaient fait Talikah ou Talkah, ne tarda pas à être complétement oublié.

Les ruines d'Italica se réduisent à bien peu de chose aujourd'hui : quelques gradins d'un

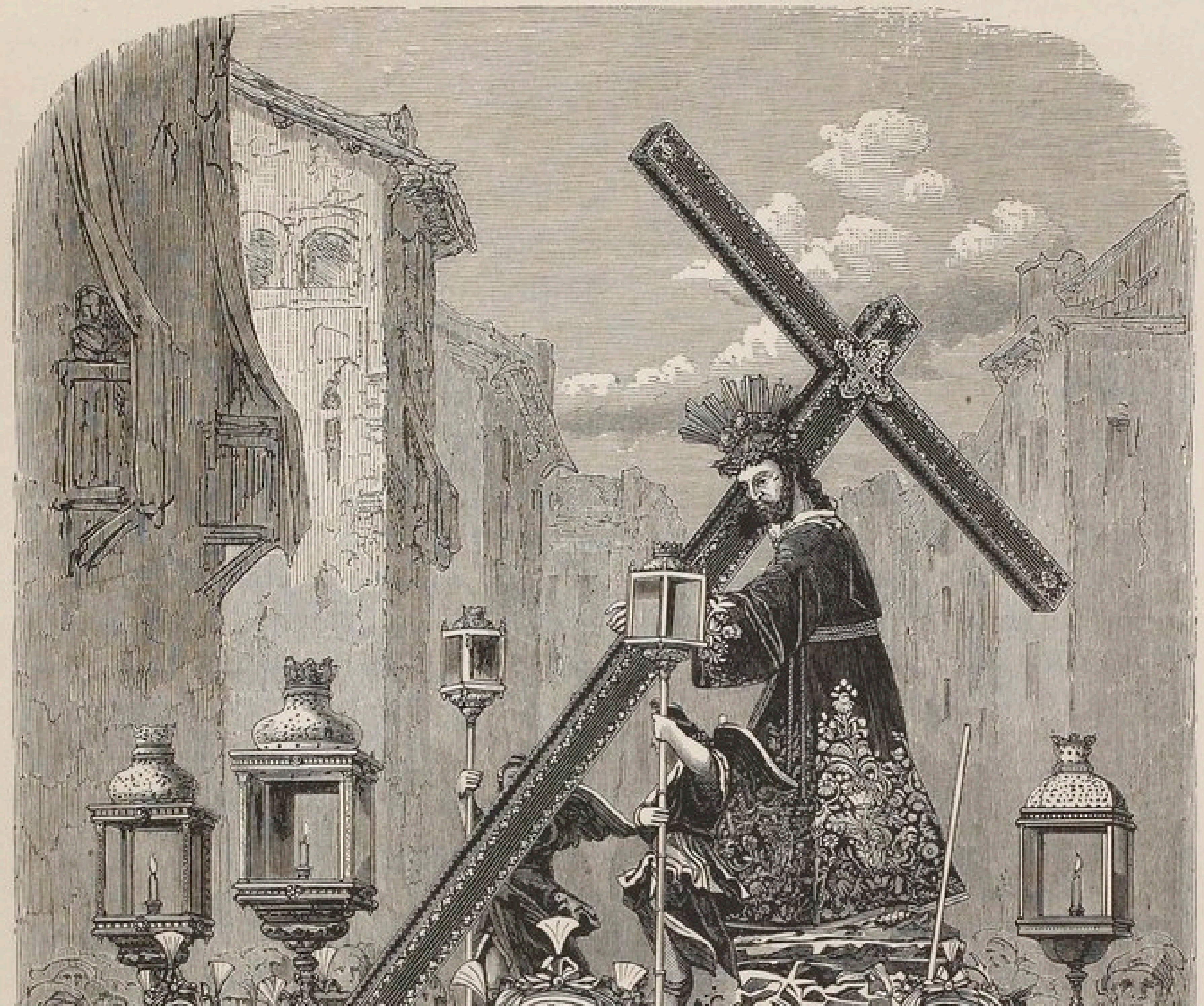
amphithéâtre, des tronçons de colonnes et des fragments d'entablements, voilà ce qui reste de l'ancienne cité qui donna le jour à trois empereurs romains. L'amphithéâtre, dont le P. Florez et Montfaucon ont donné les dimensions, ne différait en rien des édifices semblables construits par les Romains; au commencement de ce siècle il était relativement assez bien conservé, comme le montre une des planches de l'ouvrage d'Alexandre de Laborde ; on pourra voir, par le dessin de Doré, dans quel état il se trouve aujourd'hui.

III

Les fêtes religieuses de Séville, surtout celles qui ont lieu pendant la semaine sainte, sont les plus suivies et les plus curieuses, et sont comparables aux cérémonies de Rome; à propos de ces *funciones*, comme on dit en Espagne, il faut nommer en première ligne les *Pasos*. Ce mot, qui signifie dans sa plus stricte acception une figure de Notre-Seigneur pendant sa Passion, s'applique généralement à des groupes en bois sculpté de grandeur naturelle, conservés dans les églises, et que l'on porte processionnellement dans les rues de la ville pendant la semaine de la Passion. Autrefois les sculpteurs espagnols les plus renommés, comme Becerra, Alonzo Cano, Montañés et autres, ne dédaignaient pas de sculpter des *pasos*, qu'ils peignaient toujours eux-mêmes; beaucoup d'églises conservent encore de ces sculptures. Aujourd'hui les *pasos* se font encore en bois sculpté, et sont peints comme l'étaient les sculptures du moyen âge; il y a même dans toutes les grandes villes d'Espagne des artistes spéciaux, — *pintores de esculturas*, — dont l'unique occupation est de peindre les *pasos* et autres sculptures religieuses. Toutes les églises de Séville possèdent leurs *pasos :* un des plus curieux est celui connu sous le nom de *Jesus Nazareno del Gran Poder*, c'est-à-dire, littéralement, Jésus Nazaréen de la Grande Puissance; il appartient à l'église de San Lorenzo, et on le cite comme un des meilleurs ouvrages du sculpteur Montañés. Le Christ, vêtu d'une longue robe de velours noir surchargée de broderies d'or et d'argent, y est représenté portant sa croix : cette croix, de très-grande dimension et d'un travail extrêmement précieux, est ornée d'incrustations d'ivoire, d'écaille et de nacre. De chaque côté du Christ deux anges debout, les ailes éployées, portent dans leurs mains des espèces de lanternes ; quatre lanternes beaucoup plus grandes sont placées aux coins de la terrasse qui supporte le *paso*.

Un jour que nous étions à notre fenêtre, le *Cristo del Gran Poder* passa dans la rue, porté suivant l'usage par les membres d'une des *cofradias* ou confréries religieuses si nombreuses à Séville ; les porteurs étaient cachés par une espèce de draperie tombant jusqu'à terre, en sorte qu'on aurait pu croire que toute cette masse fort lourde se mouvait d'elle-même. Nous nous glissâmes non sans peine au milieu de la foule compacte qui accompagnait le *paso* jusqu'à la cathédrale ; car l'usage veut que ceux de toutes les églises de Séville s'y rendent pour y faire une station.

C'est le dimanche des Rameaux que commencent les fêtes : dans la matinée on célèbre sous les voûtes majestueuses de la cathédrale la cérémonie de la bénédiction des palmes. On sait l'énorme consommation de palmes qui se fait en Espagne. Il paraît que, d'après un usage très-ancien, le chapitre de la cathédrale de Séville envoie chaque année une certaine quantité de ces palmes aux chanoines de Tolède qui, en échange de cette gracieuseté, font présent chaque année au chapitre de Séville de la cire qui sert à faire le *Cirio Pascual*. Ce fameux cierge pascal, que sa dimension colossale a fait comparer à un mât de navire et à une colonne de marbre blanc, ne pèse pas moins de quatre-vingts *arrobas*, c'est-à-dire environ un millier de kilogrammes, et sa hauteur est de neuf *varas*, ou de plus de huit mètres ; c'est le samedi saint qu'on allume le *cirio*



UN PASO, A SÉVILLE : JESUS NAZARENO DEL GRAN PODER (PROCESSION DE LA SEMAINE SAINTE) (page 344).

pascual, et pendant tout le temps qu'il brûle, un enfant de chœur est constamment occupé à recueillir les énormes amas de cire qui coulent le long du cierge monstre.

Dans l'après-midi du dimanche des Rameaux, les nombreuses processions qui accompagnent les *pasos* se donnent rendez-vous dans la rue la plus fréquentée de Séville, la Calle de las Sierpes, devant le Tribunal ecclésiastique ; elles traversent ensuite la place de la *Constitucion*, et suivent la *Calle de Genova* pour entrer dans la cathédrale par la porte San Miguel ; après l'avoir traversée dans toute sa longueur, les processions sortent par la porte opposée, et reviennent à leur point de départ.

Un ami nous avait offert un balcon à l'angle de la *Calle de Genova* et de la *Plaza de la Constitucion* : nous acceptâmes avec empressement, car il n'est pas de meilleure place pour voir les processions religieuses de Séville. Le *paso* qui était en tête est connu sous le nom de *Conversion del Buen Ladron*, — la conversion du bon larron : — on y voit le Christ en croix entre les deux larrons, avec des anges portant les instruments de la Passion, et les grandes lanternes qui figurent dans toutes les processions. En tête du cortége marchaient quelques soldats et un officier de cavalerie en grand costume et l'épée à la main ; ensuite venait l'étendard de la *cofradia*, porté par un des *cofrades* ou membres de la confrérie, sur lequel on voyait d'un côté les armes pontificales avec cette inscription : *Archicofradia pontificia ;* et de l'autre côté, au-dessus des armes d'Espagne : *El rey Hermano Mayor ;* ce qui signifie que le roi était grand maître de la confrérie ; puis marchaient sur deux rangs un certain nombre de personnages qui jouent un rôle important dans les processions religieuses, et qu'on appelle *los Nazarenos* ou les Nazaréens.

Le costume des *Nazarenos* consiste en une grande *caperuza*, capuchon pointu d'un demi-mètre de haut pour le moins, assez semblable à un long cornet ou à un bonnet de nécromancien ; à la hauteur du front, descend de la *caperuza* un long voile qui couvre le visage et le cou, et dans lequel sont ménagées deux ouvertures pour les yeux ; une tunique, serrée à la taille par une large ceinture, tombe jusqu'aux pieds, et se termine par une très-longue queue. Quand ils sont dans la cathédrale, les *Nazarenos* laissent traîner la queue de leur tunique ; mais dans la rue ils la tiennent à la main, en ayant soin de la relever de manière à laisser voir des bas blancs soigneusement tirés, et leurs pieds chaussés d'escarpins à boucles d'argent. Au milieu du cortége nous remarquâmes les *hermanos mayores*, dont la dignité correspond à peu près à celle de grand maître, portant de riches écussons d'argent ornés des emblèmes de la confrérie ; puis les *muñidores*, espèces de maîtres des cérémonies, qui tenaient à la main, comme les anciens hérauts, de longues trompettes d'argent ornées de riches draperies de soie, avec un grand luxe de broderies, de franges et de glands. Derrière les *hermanos mayores* venaient des *mozos de cordel*, simples commissionnaires, marchant deux par deux, et portant, suspendues à leur cou, de grandes corbeilles pleines de cierges : ce détail, assez singulier au premier abord, ne nous étonna guère, car nous l'avions déjà remarqué dans les processions religieuses du midi de la France. Au milieu de la procession se trouvait le *paso* de la confrérie, représentant l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem ; au centre de ce *paso*, qui est un des plus grands de Séville, on voit, au milieu des murs de Jérusalem, une porte crénelée sous laquelle passe le Christ monté sur une ânesse et suivi de ses apôtres, qui portent à la main des palmes d'un travail compliqué. Les nombreux personnages, de grandeur naturelle, sont couverts de vêtements de soie, de drap ou de velours.

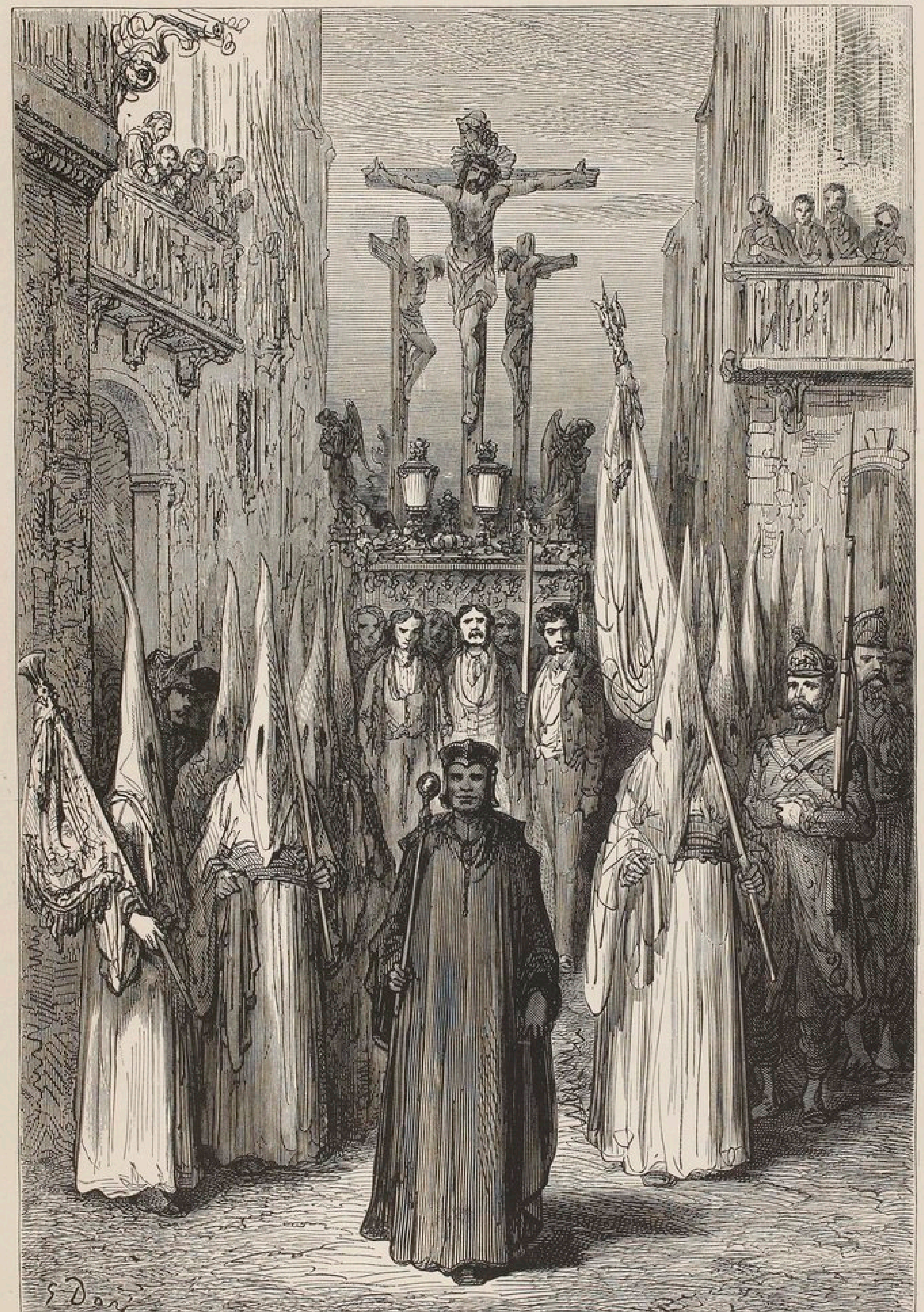
Nous avons dit que les *pasos* étaient placés sur une espèce de table ou de plate-forme d'où pend une draperie qui tombe jusqu'à terre, de manière à cacher les hommes qui sont dessous et qui portent la lourde machine. Comme ceux-ci ne peuvent voir ce qui se passe au dehors, un des membres de la confrérie les avertit, au moyen de deux coups de heurtoir, quand ils doivent faire halte, et ce signal est répété à tous les autres, qui s'arrêtent aussitôt en même temps.

Le lundi et le mardi de la semaine sainte, il n'y a dans Séville aucune cérémonie religieuse extérieure. Le mercredi, nous nous rendîmes de bonne heure à la cathédrale, où l'on chantait la passion ; quand on arriva aux paroles : *et velum templi scissum est* (et le voile du temple se déchira...), on entendit le bruit d'un voile qui se déchirait en réalité, puis on imita, par les moyens qu'on emploie au théâtre, le tonnerre et les éclairs qui se produisirent au moment où le Christ rendit le dernier soupir. Ce jour-là, les *pasos* recommencèrent à parcourir les rues de la ville ; le premier que nous vîmes était celui de *La Oracion del Huerto* (la Prière dans le jardin des Oliviers). Dans celui de la *Prision del Señor*, on voit le Christ, la corde au cou, traîné en prison par une troupe de Juifs portant toutes sortes d'armes bizarres ; d'autres sont représentés portant des lanternes à la main : une particularité nous frappa, c'est qu'on avait poussé l'exactitude jusqu'à garnir ces lanternes de bougies allumées. Vinrent ensuite une quantité d'autres *pasos*, qui représentaient le Christ à la colonne, la Flagellation, l'*Ecce Homo*, le Couronnement d'épines, Ponce Pilate se lavant les mains devant le peuple, et d'autres sujets empruntés à la Passion.

Dès que la nuit est arrivée, commence à la cathédrale l'office des ténèbres, — *tinieblas*, — qui attire une grande partie de la population de Séville ; nous ne voulions pas manquer d'entendre le *Miserere*, qu'on chante après les ténèbres, et dont on nous avait beaucoup vanté l'exécution ; la foule était tellement compacte dans l'immense nef, que nous ne parvînmes pas sans difficulté à trouver place : le *Miserere*, qui ne dura pas moins d'une heure, fut chanté d'une manière très-remarquable, et les nombreux instrumentistes, choisis parmi les meilleurs musiciens de Séville, nous parurent dignes des chanteurs. Le chapitre de Séville, suivant un usage établi dans la plupart des églises espagnoles, met au concours l'emploi de *maestro de capilla*, et comme il rétribue très-largement les maîtres de chapelle, la musique de la cathédrale jouit dans toute l'Espagne d'une réputation méritée.

Les cérémonies du jeudi saint sont encore plus pompeuses que celles des jours précédents : dans la matinée, le cardinal-archevêque de Séville consacre les saintes huiles ; on ne peut se figurer la richesse des vêtements sacerdotaux du clergé, extrêmement nombreux, de la cathédrale de Séville. Nous avions remarqué, parmi les personnages qui assistaient le cardinal-archevêque, six dignitaires chapés et mitrés, que nous prîmes d'abord pour des évêques ; mais le *sacristan mayor* nous apprit que c'étaient simplement des chanoines du chapitre qui ont, à ce qu'il paraît, le privilége de porter la chape et la mitre. C'est aussi le jeudi saint qu'on porte processionnellement, jusqu'au fameux *monumento*, le saint Sacrement, ou le *Santísimo*. Le *monumento*, exécuté vers le milieu du seizième siècle par un artiste italien, est une espèce de temple de dimensions colossales, entièrement construit en bois, et qui se démonte pièce par pièce ; cette opération exige beaucoup de temps et un grand nombre de bras : on nous a assuré qu'il ne fallait pas moins de trois semaines pour monter le *monumento*. C'est dans le *trascoro*, c'est-à-dire derrière le chœur, sur l'emplacement même occupé par le tombeau du fils de Christophe Colomb, qu'on élève le *monumento* : quand il est éclairé, l'effet est vraiment magique ; les cierges, au nombre de près de huit cents, représentent, assure-t-on, environ trois mille trois cents livres de cire.

Le jour solennel du vendredi saint, les *pasos* sont plus nombreux encore que les jours précédents : le plus curieux de tous est celui qu'on appelle le *Santo Entierro* : les personnages qui le composent ne sont pas en bois, comme ceux des autres *pasos*, mais bien en chair et en os. Voici d'abord un personnage, une faux à la main, figurant la Mort, assise sur le monde ; à la suite, quelques enfants habillés en anges : l'un représentait saint Michel en costume de guerrier, l'épée à la main ; un autre, l'Ange gardien, *el Santo Ángel de Guarda*, conduisant l'*homme* par la main : l'*homme* était un bambin de trois ou quatre ans, qui grelottait dans son maillot, et qui paraissait fort décontenancé au milieu de tous ces personnages allégoriques. Deux autres enfants représentaient saint Gabriel, un lis à la main, et saint Raphaël en costume de pèlerin, portant



COFRADES (PÉNITENTS) ACCOMPAGNANT UN PASO (page 347).

d'une main un bourdon, et de l'autre un poisson. Le Christ, enfermé dans un tombeau de verre et entouré des soldats traditionnels vêtus à la romaine, était suivi de la sainte Vierge, de saint Jean, de Joseph d'Arimathie, de Nicodème et de quelques autres personnages. Cette étrange procession, entièrement composée de personnages vivants, nous rappela à la fois les tableaux vivants et les naïfs mystères du moyen âge.

Le lendemain, samedi saint, nous vîmes encore une procession allégorique représentant l'Établissement de l'Église : sur un trône de nuages se tenait Dieu le Père, ayant à ses côtés Dieu le Fils et le Saint-Esprit; des cinq plaies du Fils coulaient autant de filets de sang qui tombaient sur l'Église, et lui donnaient la vie; l'Église était représentée par une jeune fille habillée en prêtre, ce qui produisait l'effet le plus singulier. C'était également une jeune fille, les yeux bandés, agenouillée aux pieds de Dieu le Père, qui figurait la Foi.

Les processions de Séville, avec leurs nombreux pénitents masqués et couverts de cagoules, ont un aspect étrange : c'est comme un souvenir de l'inquisition. Ceci nous remet en mémoire un spectacle vraiment lugubre, dont nous fûmes plus d'une fois témoins : un misérable cercueil, traîné par un cheval lancé au trot, était précédé de quelques indigents portant des croix et des lanternes, et courant à toutes jambes, comme des gens qui ont hâte de se débarrasser d'une tâche importune : c'était un convoi de pauvre, — *un entierro de limosna*.

Dans l'après-midi du samedi saint, nous nous rendîmes à la *Puerta de Carmona* pour voir le marché aux agneaux; il s'en consomme, à l'époque des fêtes de Pâques, une quantité prodigieuse : plusieurs milliers de ces pauvres petits animaux étaient parqués en dehors de la ville, et maintenus par ces barrières en filets de corde dont nous avons déjà parlé. Le dimanche de Pâques il y eut toutes sortes de spectacles, y compris, bien entendu, des combats de taureaux. On donna ce jour-là une *corrida*, dans laquelle nous vîmes *une* jeune *espada* tuer deux taureaux de sa jolie main ; ensuite vinrent des courses *à la portugaise*, moins sanglantes, mais tout aussi intéressantes que les courses ordinaires; enfin un *torero*, monté sur de hautes échasses, tua plusieurs taureaux aux applaudissements de la foule; car pour le public espagnol une fête de taureaux n'est pas complète si le sang n'y coule pas. Ainsi se termina cette curieuse *corrida*, sur laquelle nous reviendrons avec plus de détails.

IV

Séville possède deux théâtres : le *Teatro principal*, et celui de *San Fernando*, dans lesquels on joue tous les genres indistinctement : drames, opéras, *zarzuelas* ou opéras comiques, comédies, *sainetes ;* sans préjudice du *baile nacional*, qui termine presque invariablement la soirée. La distribution de la salle est à très-peu de chose près la même que dans nos théâtres; les places qui composent chez nous le parterre et l'orchestre sont confondues en Espagne, et reçoivent le nom de *sillas* ou *asientos de butaca*. L'amphithéâtre ou *paradis* s'appelle *la cazuela*, c'est-à-dire la *casserole;* il paraît que ce nom est assez ancien, si nous en croyons ce passage de madame d'Aulnoy décrivant un théâtre espagnol sous Louis XIV : « Il y a dans la salle un endroit que l'on nomme *la cazuela* (c'est comme l'amphithéâtre) : toutes les dames d'une médiocre vertu s'y mettent, et tous les grands seigneurs y vont pour causer avec elles. » L'auteur, quittant la salle pour pénétrer sur la scène, dit quelques mots des comédiennes espagnoles qu'elle nous dépeint comme « les plus vilaines carcasses du monde, ce qui ne les empêche pas, ajoute-t-elle, de faire une dépense effroyable. »

La première fois que nous allâmes au *Teatro principal*, il y avait un *lleno*, c'est-à-dire que la salle était à peu près pleine. Les femmes étaient en majorité; les mantilles et les fleurs ornaient

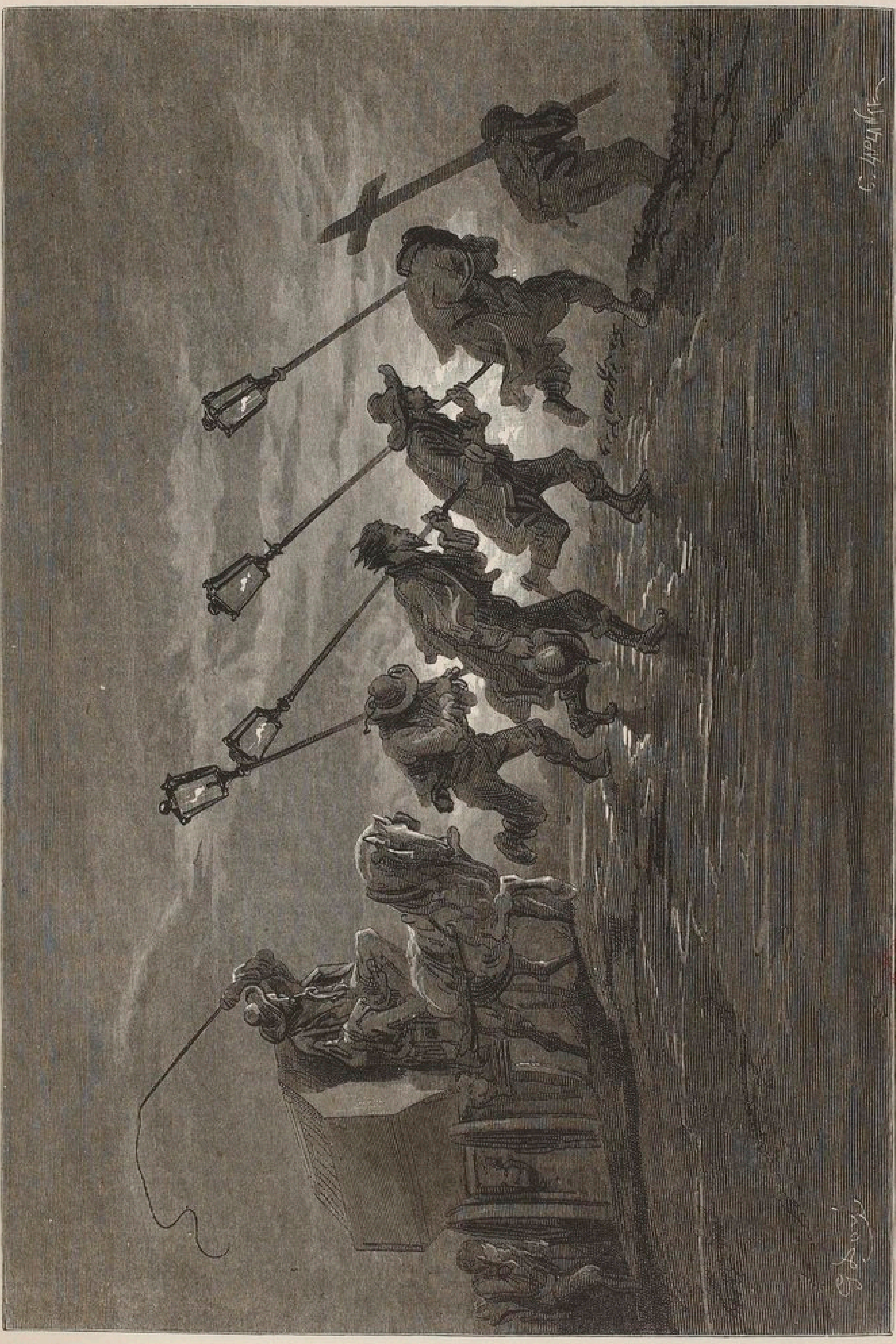
toutes les têtes, et on ne voyait que fort peu de chapeaux *al estilo de Paris*, ce qui donnait aux loges un aspect plus pittoresque. Le bruit des conversations se mêlait au cliquetis des éventails : nous remarquâmes à côté de nous, parmi les spectatrices, deux jeunes Sévillanes à l'abondante chevelure noire, ornée d'un large dahlia blanc posé à côté de l'oreille ; derrière elles était assise leur mère, qu'à son épaisse mantille noire encadrant un visage ridé, on aurait pu prendre pour une vieille duègne de comédie ; à côté se trouvait un Anglais aux épais favoris rouges, coiffé d'un chapeau rond à bords étroits, tenant d'une main sa canne, et de l'autre un binocle dont il faisait un fréquent usage ; notre voisin, qui avait essayé de lier avec sa voisine une conversation dans un étrange baragouin qu'il prenait sans doute pour de l'espagnol, ne tarda pas à devenir le but des regards et des plaisanteries de ses voisins, car il parlait très-haut. Les Espagnols en général, et les Andalous en particulier, ne manquent jamais l'occasion de tourner en ridicule les étrangers qui se livrent au plaisir inoffensif de vouloir faire de la couleur locale ; aussi quand il prend à un Anglais ou à un de nos compatriotes la fantaisie de s'affubler d'un costume de *majo*, on entend pleuvoir autour d'eux les mots de *franchute*, d'*inglis-manglis*, ou d'autres épithètes de ce genre.

Enfin, le rideau se leva, et on commença par une *zarzuela* ayant pour titre *Buenas noches, señor don Simon.* La zarzuela est une pièce lyrique entremêlée de prose et de couplets, à peu près notre opéra comique ; nous ne tardâmes pas à nous apercevoir que la zarzuela en question n'était autre que la traduction de notre opéra comique : *Bonsoir, monsieur Pantalon :* tout en modifiant légèrement le titre, on avait conservé le libretto, auquel un compositeur espagnol avait adapté une musique de sa façon. De même pour *los Diamantes de la corona*, *el Valle de Andorra*, *el Domino azul*, notre *Domino noir*, qui est devenu le *Domino bleu*, et pour beaucoup d'autres pièces de notre répertoire. Si de nombreux emprunts ont été faits aux auteurs espagnols par Rotrou, la Calprenède, Montfleury, Pierre et Thomas Corneille, Molière et tant d'autres, on voit qu'aujourd'hui nos voisins prennent largement leur revanche. Après la *zarzuela*, on donna une pièce ayant pour titre *Paco y Paca*, c'est-à-dire François et Françoise, qui n'était autre que *le Caporal et la Payse*. Jusqu'ici rien de national, rien d'original. Heureusement, nous fûmes dédommagés quand la toile se leva pour le *sainete*.

Disons quelques mots de ces pièces, qui appartiennent exclusivement aux théâtres de la Péninsule. C'est du vocabulaire de la cuisine que le mot *sainete* a passé dans celui du théâtre : il s'employait d'abord pour désigner un morceau délicat et agréable au palais, ou une sauce dont on se servait pour donner aux mets une saveur plus relevée ; plus tard, on l'appliqua à une composition dramatique de peu d'étendue, dans laquelle on faisait gaiement la satire des vices et des ridicules, ou tout simplement un tableau amusant des mœurs populaires. Les *sainetes*, qui n'ont ordinairement que quelques scènes et jamais plus d'un acte, sont quelquefois en prose, mais plus souvent en vers entremêlés de couplets, et même de chœurs. En Catalogne et à Majorque, où les anciens usages et les anciennes dénominations se sont mieux conservés qu'ailleurs, on les appelle encore *entremeses*, comme du temps de Cervantes, ou *tonadillas*. Comme depuis quelques années le mot *sainete* a passé dans notre langue, il est bon de faire observer qu'on altère presque toujours sa véritable orthographe : nous l'avons quelquefois vu écrit *saynete*, *sainette*, *saynette* ou même *saignette ;* en outre, on l'emploie ordinairement chez nous au féminin, tandis que les Espagnols, qui prononcent *saïnété*, ne l'emploient qu'au masculin.

Le *sainete* que nous vîmes représenter au Teatro principal avait pour titre *El Valor de una Gitana*. Les personnages, tous *gitanos*, étaient au nombre de quatre : *Pepiya*, une jeune et jolie gitana ; *Gavirro*, son père ; *Perico*, le *novio*, c'est-à-dire le fiancé de la gitana, et *Asaura*, un soupirant dédaigné de *Pepiya*.

Le théâtre représente un bosquet ; Pepiya, assise à terre, achève de placer quelques fleurs



ENTIERRO DE LIMOSNA (CONVOI DE PAUVRE), A SÉVILLE (page 351).

dans ses cheveux noirs ; elle tire de sa poche un miroir de six *cuartos*, et chante, en se regardant avec coquetterie, un couplet sur sa jolie figure. Arrive Gavirro, un vieux gitano basané, sec et voûté, le type accompli d'un de ces *esquiladores* ou tondeurs de mules qu'on rencontre si fréquemment en Andalousie. Gavirro, voyant sa fille si bien parée, la soupçonne d'avoir le cœur pris, mais la belle n'en veut pas convenir. « Prends garde, lui dit-il, l'amour est un.... (Ici le gitano adresse à l'amour une épithète tellement hardie que nous nous dispenserons de la reproduire.) Ne t'expose pas à te couvrir de honte, comme ta mère, et souviens-toi que la pauvre femme est morte entre les mains du *buchi* (bourreau). » — Cette plaisanterie eut un très-grand succès et fut vivement applaudie par une partie des spectateurs de la *cazuela*.

Le vieux gitano n'est pas plutôt sorti qu'on entend une chanson dans la coulisse : la voix se rapproche, et Perico paraît : « *Ole salero !* s'écrie-t-il avec un accent andalou des plus prononcés dès qu'il aperçoit la Pepiya ; ta beauté me fait mourir ; mais rien qu'en apercevant un petit bout de ta jarretière, je reviendrais à la vie !

— M'aimes-tu vraiment autant que tu le dis, Perico ?

— Moi ! je me ferais sauter un œil pour te voir reine de Castille ! Pour te défendre, je me battrais comme un ours ! Veux-tu être reine ? dis une seule parole, et je mets en déroute tous les peuples, depuis les Russes jusqu'aux Français ! Si tu veux des écharpes et des mantilles de soie, tu n'as qu'à ouvrir la bouche ; et il ne m'en coûtera pas davantage de t'amener ici quinze frégates toutes chargées ! Quand je vois ta petite bouche, qui ressemble à un morceau du ciel, il me vient un tremblement jusqu'au bout des *pattes !*

— Je commence à croire, Perico, que tu m'aimes un peu...

— Je t'aime autant que mon âne, et même encore davantage ! »

Perico sort, et bientôt on voit entrer Asaura, son rival, qui fond en larmes ; il y a bien de quoi : il vient de lui arriver un des plus grands malheurs qui puissent frapper un gitano : on lui a volé son âne ! — « Enfant de mes entrailles, qu'es-tu devenu ? Un âne de si belle race, aussi blond qu'un Anglais, et plus fort que le cheval de Santiago (saint Jacques) ! Que le voleur soit changé en lézard, et qu'un scorpion le dévore par petites bouchées ! »

Asaura finit par demander des consolations à Pepiya, et fait le geste de l'embrasser, mais celle-ci lui répond par un soufflet vigoureusement appliqué. — « *Mosito !* Je suis trop belle pour toi ! Tu ne sais donc pas que l'autre jour, ayant laissé tomber ma jarretière, un rosier tout garni de roses poussa subitement à la même place ! Ce n'est pas pour toi que je me *peigne*, non ; c'est pour Perico.

— Perico ! Je veux lui arracher le cœur avec la pointe de ma *navaja !*

— Eh bien ! je vais le remplacer : tu n'as qu'à faire ta prière. »

Elle roule sa mante autour de son bras, et tire sa navaja ; Perico entre :

« A nous deux ! dit le fiancé à son rival : je vais faire avec tes tripes une *arroba* (vingt-cinq livres) de boudin !

— Laisse-le vivre, Perico, dit la jeune fille, ne te tache pas avec le sang de cet affreux singe.

— Pepiya, laisse-nous seuls : je veux ouvrir en deux cette vilaine autruche.

— Allons, s'écrie Asaura, elle est partie ; fais ta confession, car tu vas danser le *zapateado !*

— Tire donc le fer, petit serin, tu vas recevoir plus de *puñalas* (coups de poignard) qu'il n'y a de saints dans le calendrier.

— Ne saute pas tant, et mets-toi en garde.

— C'est aujourd'hui que le monde va finir, car un de nous deux doit rester sur le carreau. »

Les deux combattants s'apostrophent ainsi pendant quelques minutes, à la façon des héros d'Homère ; le combat n'a pas plutôt commencé que Perico se dit à part lui qu'il est fort malsain

de recevoir un coup de navaja, et qu'il ne serait pas maladroit de se jeter la face contre terre, en faisant le mort. — « Asaura, s'écrie-t-il, tu m'as coupé en deux ; je meurs ! »

Pepiya rentre, et voit son fiancé étendu à terre ; elle ramasse aussitôt sa navaja, et annonce au prétendu meurtrier qu'elle va lui peindre un *javeque*, c'est-à-dire lui faire une longue entaille sur la figure. A peine a-t-elle fait le geste de frapper, que le gitano se laisse choir comme s'il était blessé à mort.

« Mon Perico, mon Periquiyo, tu es vengé, » s'écrie-t-elle en le voyant étendu à ses pieds. La gitana jette au loin son poignard, s'agenouille devant son fiancé pour lui dire adieu une dernière fois, et tombe évanouie entre les deux combattants. Gavirro arrive à ce moment, poussant un âne devant lui ; on devine que c'est l'âne volé à Asaura : le vieux gitano jette un cri en voyant trois corps à terre ; mais il ne tarde pas à se remettre, et s'empresse d'aller fouiller les poches des deux rivaux ; il pousse un juron épouvantable en les trouvant vides, et se promet, en disant adieu à sa fille étendue sans vie, de se consoler avec l'âne qu'il vient de voler.

Tout à coup on entend l'animal braire avec force : Asaura se lève en reconnaissant la voix de son âne bien-aimé, et se jette à son cou, comme Sancho quand il retrouve son grison. Perico et Pepiya ressuscitent à leur tour ; ils se donnent la main, et le vieux gitano les unit en leur donnant sa bénédiction.

Ces scènes populaires perdent beaucoup à être racontées. Les acteurs y mettaient tant de naturel qu'on les aurait pris pour de vrais gitanos ; par leur jeu plein d'entrain, ils nous rappelèrent tout à fait Pasquale Altavilla, l'auteur-acteur napolitain, et Antonio Petito, le célèbre *Pulcinella* du petit théâtre de *San Carlino*, deux grands artistes populaires.

Dans le *sainete* que nous venons d'esquisser, les *gitanos*, on a pu le voir, sont assez malmenés ; quelquefois, c'est le tour des *majos* andalous ; leur jactance, leurs forfanteries et leurs exagérations en font ordinairement les frais : le sainete intitulé *Paco Mandria y Sacabuches*, que nous vîmes jouer quelque temps après, nous parut un vrai modèle du genre. Ces deux noms propres de fantaisie, empruntés au dialecte andalou, peignent à merveille des fanfarons toujours prêts à se pourfendre. Paco Mandria, comme il nous le dit lui-même, est un composé de courage et de tendresse.

Yo he nacío pa queré,
Y á luego pa peleá !

« Je suis né pour aimer, et ensuite pour combattre ! »

Naturellement *Sacabuches* est son rival ; ils font assaut de forfanterie et de mensonges : c'est à qui parviendra à effrayer l'autre. — « *Soy un mozo muy cruo!* — Je suis un gars très-cru ! » s'écrie le premier : en Andalousie on appelle un *gars cru* celui qui est plein de courage et d'énergie ; et un *gars cuit*, — *mozo cocido*, — un poltron, une poule mouillée.

« Tais-toi ! rien qu'en éternuant, j'envoie vingt hommes à l'hôpital !

— Rebut des gitanos, va-t'en d'ici, ou d'un soufflet je t'enlève toutes les dents !

— *Mozo cocido* ! Quand je me mets en colère, Dieu lui-même commence à trembler, et en la poussant du bout du doigt, je renverserais une cathédrale.

— *Mentiroso fanfarron*, si je dédouble ma *taja* (c'est un des noms que les Andalous donnent au couteau), je vais te peindre plus de *puñalas* sur la figure que ta grand'mère n'a de cheveux blancs !

— *Chiquiyo* ! (gamin) tu ne sais donc pas que l'Espagne et la France ont retenti du bruit de mes exploits ?

— Et moi, n'ai-je pas abattu trente-deux *carabineros* d'un seul coup de mon *trabuco* (tromblon) ?

— *Calla, necio!* (tais-toi, imbécile) tu vas voir si je suis un tigre, un lion et un serpent!

— Face d'hérétique! récite ton chapelet, car je vais t'arracher le cœur! »

Après s'être quelque temps apostrophés de la sorte, les deux rivaux finissent par tirer leur *navaja* avec accompagnement de gestes terribles, et, au lieu de fondre l'un sur l'autre, ils sortent tranquillement, l'un prenant la gauche, et l'autre la droite.

Dans un autre *sainete*, dont les fanfaronnades andalouses font également les frais, un *majo*, la navaja dans la main droite et la veste roulée autour du bras gauche, s'amuse à provoquer les passants à la sortie d'une course de taureaux. — « *Aquí hay un mozo para otro mozo!* — Voici un gars qui en attend un autre! » Un grand gaillard s'avance ; vous croyez peut-être qu'il accepte le défi ; pas si bête : il s'approche du provocateur, et prend son bras en s'écriant : « *Aquí hay dos mozos*, etc. — Voici deux gars qui en attendent deux autres. » Arrive un troisième *majo* qui répète la phrase, puis un quatrième ; et ainsi de suite, sans que les redoutables majos, qui finissent par former une bande assez nombreuse, parviennent à trouver des adversaires.

Les Andalous, du reste, conviennent de leurs petits défauts avec beaucoup de bonhomie, témoin cette *décima* ou dizain populaire :

Al Andaluz retador
Y escesivo en ponderar,
No se le puede negar
Que es gente de buen humor :
Viven sin pena y dolor,
Galantean á sus madres,
Jamás le faltan azares,
Y en sus desafíos todos
Se dicen dos mil apodos,
Y luego quedan compadres.

« Bien que les Andalous soient querelleurs et excessifs dans leurs exagérations, on ne peut leur refuser d'être des gens de bonne humeur ; ils vivent sans chagrin, sans souci, et ils courtiseraient jusqu'à leur grand'mère ; les aventures ne leur font jamais défaut, et dans leurs fréquents défis ils se disent mille injures, mais finissent toujours par se quitter bons amis. »

Nous eûmes encore l'occasion de voir quelques *sainetes* où les étrangers, — les *estranjis*, — comme les appellent par dérision les Espagnols, sont plus ou moins agréablement tournés en ridicule. L'Espagne n'est pas inhospitalière, assurément ; mais il y a parfois chez le peuple un vague sentiment de méfiance, qui n'est peut-être que l'exagération d'une grande qualité : l'amour de l'indépendance. Les *estranjis* dont il est le plus souvent question sont naturellement les Français ; les Anglais viennent ensuite. Les Espagnols nous donnent tantôt le surnom de *Franchutes*, tantôt celui de *Gavachos :* le premier s'explique de lui-même ; le second vient du mot *Gave*, appliqué d'abord aux habitants d'une partie des Pyrénées françaises, et plus tard par extension à tous les Français. Au dix-septième siècle du reste, nous rendions bien aux Espagnols les surnoms qu'ils nous donnaient : d'après Tallemant des Réaux, nous les appelions *marranes*, du mot espagnol *marrano*, qui s'applique au plus immonde des animaux.

Dans le *sainete* intitulé *Geroma la Castañera*, le héros est un Français qui s'est épris d'une jeune marchande de châtaignes ; notre compatriote parle tout le long de la pièce le langage *bon nègre*, en employant l'infinitif, comme dans la langue *sabir* des mamamouchis de Molière. Geroma et son *majo*, qui a nom *Manolo*, malmènent à qui mieux mieux le *Franchute*, qui prononce *maco* au lieu de *majo*, *navaca* au lieu de *navaja*, comme le font, du reste, les Catalans ; puis ils l'appellent *canario* (serin), *perro* (chien), etc., aux grands applaudissements du public. Toutes les langues étrangères sont un *flin-flan*, c'est-à-dire un jargon, pour quelques gens du peuple : quand Dieu permettra-t-il, disait l'un d'eux, que ces démons de *gabachos* parlent comme des chrétiens? — *Cuando querrá Dios que esos demonios de gabachos hablen como cristianos?*

Il arrive souvent que dans les sainetes de ce genre on glisse quelques couplets où l'amour-propre national est flatté au détriment des étrangers, comme dans celui-ci, par exemple :

Cuentan en Paris que somos
Atrasados zascandiles,
Porque escasos de carriles
Miran er pais aun ;
Mas entiendan los muy perros
Que pá andar por esta tierra
Basta el fuego que se encierra
En el pecho é un Andalú !

« On raconte à Paris que nous sommes présomptueux, que nous sommes arriérés, parce que nous n'avons encore que peu de chemins de fer. Mais qu'ils comprennent donc, ces triples chiens, que, pour cheminer sur cette terre, il suffit du feu que renferme la poitrine d'un Andalou ! »

Citons encore un autre couplet, qui a probablement la prétention de répondre au fameux mot d'Alexandre Dumas : « L'Afrique commence de l'autre côté des Pyrénées : »

Desde allende el Pirineo
Los *estranjis* muy ufanos
Nos apodan de Africanos
Porque vamos al toril ;
Y si alguna vez ocupan
El tendido de la plaza,
Con un palmo de bocaza
Van graznando : *Oh ! qué plaisir !!*

« De l'autre côté des Pyrénées, les *estranjis*, gonflés d'orgueil, nous donnent le surnom d'Africains parce que nous allons aux taureaux ; mais si par hasard ils vont s'asseoir sur les gradins du cirque, ils ouvrent une large bouche et se mettent à *braire* : Oh ! quel plaisir ! »

Les Espagnols paraissent très-fiers d'avoir le privilége exclusif des combats de taureaux : voici la réponse d'un Andalou à un Anglais qui a la prétention de les acclimater dans son pays :

Si in Inglés viste una tarde
De torero, y se va al bicho
Con mas valor que un gigante,
Con mas piernas que un perdiguero,
Y mas talento que Cúchares
En diciendo : « *Yes, good morning !* »
O algun otro disparate,
O el toro se echa á reir...
O en un *Santi-Amen* lo abre !

« Si un Anglais s'avise un beau soir de se déguiser en *torero*, et qu'il aille au-devant du taureau avec plus de courage qu'un géant, plus de légèreté qu'un chien de chasse et plus de talent que Cucharès, en disant : « *Yes, good morning !* » ou quelque autre *sottise* ; ou le taureau se mettra à rire, ou bien, en moins de temps qu'il n'en faut pour dire *amen*, il l'ouvrira en deux ! »

Il faut dire que depuis quelque temps les étrangers sont moins malmenés sur le théâtre espagnol ; il s'est même produit dans la presse une réaction contre des tendances agressives inspirées par un faux sentiment de nationalité : et voici en quels termes un journaliste protesta, dans une feuille madrilène, contre un sainete dont nous venons de parler : « Nous avons peu de chose à dire au sujet de *Geroma la Castañera*, ce sainete si connu ; seulement nous tenons à exprimer notre opinion sur quelques productions de ce genre, dont le sujet et l'intérêt se basent sur de sauvages diatribes contre les étrangers. Si ces pièces ont trouvé des théâtres où on ait bien voulu les représenter, ce n'était pas une raison pour que certaines personnes fissent montre, à cette occasion, de nationalité mal entendue ; car nous ne devons pas être flattés de voir chez nous les Espagnols représentés comme des *Cafres*, poursuivant à coups de *navaja* tous

ceux qui ne parlent pas le *caló*. Si nous donnons comme des tableaux de mœurs ces scènes répugnantes et tout à fait invraisemblables, quel droit aurons-nous de nous plaindre, quand il plaira aux écrivains étrangers de nous maltraiter dans leurs jugements ou dans leurs descriptions ? »

Quittons le théâtre pour la rue ; nous y trouverons quelques types assez curieux, à commencer par les *barateros*, que nous avons déjà eu l'occasion de voir à Malaga.

V

Les *barateros* de Séville sont, après ceux de Malaga, les plus dangereux de toute l'Andalousie, et ils exercent leur hideux métier de la même manière dans un faubourg écarté, comme celui de la *Macarena*. Des gens sans aveu, des vagabonds, *holgazanes*, *tunantes*, sont groupés en cercle au pied d'un mur ou à l'ombre d'un arbre ; parmi eux on remarque un nègre, un *esquilador* ou tondeur de mules, des *rateros*, — ces pick-pockets de l'Andalousie, — un *presidiario* (forçat) libéré. Quelquefois une ou deux femmes, à l'aspect peu séduisant, font partie de l'assemblée, et attendent quelques *cuartos*, leur part du gain. Tous ces gens-là sont assis en rond autour d'une mante crasseuse qui leur sert de tapis, et sur laquelle sont étalés des pièces de cuivre et un vieux jeu de cartes, où l'on distingue à peine les épées, les bâtons, les deniers et les coupes, qui remplacent les piques, les trèfles, les cœurs et les carreaux de nos cartes. Ils jouent au *cané*, ce jeu si en vogue parmi les gens de mauvaise vie, — *la gente de mal vivir :* le *baratero* n'est pas loin : il va bientôt exiger son tribut. Les joueurs se regardent et paraissent se consulter : après un moment de silence, un d'eux demande au *baratero* combien il lui faut.

« *Dos beas* (deux piécettes), répond celui-ci en argot.

— *Camará*, c'est beaucoup !

— C'est trop ? je vais en exiger une de plus. »

Il faut bien qu'on s'exécute de bonne grâce ; le *baratero* empoche les deux piécettes, après quoi il ferme sa *navaja*, la remet dans sa ceinture, allume un *puro*, s'embosse de nouveau dans sa mante, et va se mettre en quête d'autres victimes à dépouiller. Mais laissons de côté ces hôtes des prisons pour nous occuper d'un type beaucoup plus gai et tout à fait sévillan, le *barbero*.

Beaumarchais ne pouvait mieux placer qu'à Séville le sujet de son immortel *Barbier ;* l'original de son Figaro existait sans doute de son temps dans la capitale de l'Andalousie, et il est probable qu'aujourd'hui encore on l'y retrouverait sans trop chercher. Les *barberías* sont très-nombreuses à Séville ; on les distingue facilement à leurs portes ordinairement peintes en vert clair ou en bleu, et ornées de bandes jaunes; un autre signe caractéristique, c'est une toute petite persienne verte, haute de un ou deux pieds au plus, invariablement fixée sur la devanture de la *barbería*. Il est bien entendu que tous ces accessoires n'excluent pas l'inévitable *vacía*, ou plat à barbe de fer-blanc ou de cuivre jaune, qui se balance au-dessus de la porte, et fait penser au fameux armet de Mambrin illustré par Cervantès. Une de ces têtes à perruque comme on n'en voit plus que dans nos petites villes de province, quelques flacons maculés par les mouches, et où rancissent les produits que les parfumeurs français fabriquent pour l'exportation ; voilà ce qui se voit ordinairement derrière les vitres d'une *barbería :* on peut encore y ajouter quelques bocaux contenant des sangsues d'Estramadure, *sanguijuelas estremeñas*, car le barbier espagnol a le monopole à peu près exclusif de ce commerce. Ceux qui préfèrent la saignée aux sangsues peuvent aussi s'adresser au barbier, car il est également *sangrador ;* c'est sans doute parce qu'il pratique cette opération quasi chirurgicale qu'il s'intitule quelquefois pompeusement sur son enseigne *profesor aprobado de cirugía*, — professeur approuvé de chirurgie.

— Mais bien souvent ses talents ne se bornent pas là, car il est également *comadron y sacamuelas*, c'est-à-dire accoucheur et arracheur de dents.

Malgré cette universalité de talents, la boutique du *barbero* est meublée avec la plus grande simplicité : six ou huit chaises et un canapé de paille, une petite table de bois peint, en font tous les frais; les murs sont garnis de quelques plats à barbe de faïence blanche à dessins bleus, venant de Valence ou de Triana, et de quelques lithographies coloriées représentant des scènes du *Judío errante* d'Eugène Sue; ou même, comme nous eûmes un jour l'occasion de le constater, une suite de *Corridas de toros dibujadas por Gustavo Doré*, avec la légende en français et en espagnol. Il ne faut pas oublier une guitare accrochée au mur, car le barbier sévillan est presque toujours un *guitarrero* distingué; seulement, au lieu du brillant costume de Figaro, il est tout simplement vêtu d'un pantalon, d'une veste et d'un gilet.

Comme dans tous les pays, les nouvelles se débitent dans les barberias : le barbier connaît tous les secrets, tous les cancans du quartier; mais s'il a la langue déliée, on ne l'épargne guère : « Va-t'en, fou de barbier, dit une jeune fille dans la chanson populaire; ma mère ne veut pas de toi, ni moi non plus. »

Anda vete, anda vete,
Barbero loco;
Que mi madre no quiere,
Ni yo tampoco.

Un autre couplet conseille aux jeunes filles de ne jamais épouser un barbier, qui se couche sans souper et se lève sans argent :

No te enamores, mi niña,
De maestro de barbero,
Que se acuestan sin cenar
Y amanecen sin dinero.

Les *barberos* des faubourgs, qu'on appelle aussi des *barberillos*, — des diminutifs de barbiers, — travaillent presque toujours en plein air, et sont beaucoup plus pittoresques, car ils n'ont pas encore abandonné le costume andalou. Comme les *barbieri* de Rome qui rasent dans les faubourgs les *contadini* de la *Comarca*, ils ont la rue pour boutique, et pour toit le ciel bleu; leur mobilier se compose d'une chaise de paille, sur laquelle viennent s'asseoir les *aguadores* et les *mozos de cordel*, qui composent le gros de la clientèle; quant à l'outillage, il est des plus simples : une *vacía* de fer-blanc, un *escalfador* placé sur un fourneau de terre, et qu'on va remplir à la fontaine voisine, un morceau de *jabon*, deux ou trois rasoirs, et... quelques noix de différentes grosseurs.

On ne voit pas bien, au premier abord, à quoi peut servir cet accessoire; rien de plus simple cependant : quand un *Gallego* ou un *Asturiano* vient livrer son menton au barbier, celui-ci introduit dans la bouche du patient une noix, au moyen de laquelle chacune des deux joues se gonfle alternativement, et une main agile fait glisser la mousse sur la partie saillante, qui se trouve bientôt en contact avec le tranchant de la *navaja*. Qu'on ne croie pas que nous exagérions le moins du monde en décrivant ce procédé aussi ingénieux qu'original : c'est du pur réalisme, et les barytons qui remplissent aux *Italiens* le rôle de Figaro pourraient, avec quelque succès, ajouter ce détail dans la scène où ils inondent de mousse les joues de Bartolo.

VI

Le *barrio* de *Triana*, qui forme une partie assez importante de la capitale de l'Andalousie, s'étend sur la rive droite du Guadalquivir, et communique avec la ville au moyen d'un pont de fer

qui a remplacé, il y a une vingtaine d'années, l'ancien *puente de barcas*. Ce faubourg, qui s'appelait autrefois *Trajana*, doit son nom à un empereur romain. *Triana*, qui est à peu près à Séville ce qu'est à Rome le *Trastevere*, a été célébré par l'auteur de *Don Quichotte* dans sa nouvelle de *Rinconete y Cortadillo*, il est habité aujourd'hui par une population à part : contrebandiers, *gitanos*, *rateros*, *barateros*, *majos ;* il y a à Séville, dit la chanson, un *Triana* d'où sortent en foule les braves au cœur ardent :

Hay en Sevilla un Triana
Donde nacen á montones
Los bizarros valentones
Con ardiente corazon.

L'aspect général du barrio de *Triana* est misérable, même dans la rue principale, la *Calle de Castilla ;* les monuments y sont rares : le seul qui mérite d'être cité est la petite église de Santa Ana, bâtie au temps d'Alonzo *el Sabio*, et qui possède de meilleurs tableaux que les autres églises de Séville, la cathédrale exceptée. Santa Ana renferme en outre un curieux tombeau en faïence peinte, que nous recommandons aux amateurs de céramique ; il est daté de l'année 1503, et porte la signature de Niculoso Francisco, cet artiste pisan dont nous avons signalé les travaux dans la chapelle des Rois Catholiques à l'Alcazar, et sur la façade du couvent de Santa Paula.

Dès l'époque romaine, les poteries de Triana étaient renommées : les deux patronnes de Séville, *santa Justina* et *santa Rufina*, vierges et martyres, qui moururent vers la fin du troisième siècle, étaient, suivant la tradition, filles d'un potier de Triana ; elles sont très-révérées à Séville, et le peuple les regarde comme les protectrices de la Giralda. D'après la légende populaire, elles firent cesser subitement un orage qui, en 1504, menaçait de renverser la fameuse tour arabe ; plusieurs anciennes peintures, parmi lesquelles nous citerons un tableau de Murillo et un des vitraux de la cathédrale, les représentent portant la Giralda dans leurs mains.

Les faïences de Triana ne sont aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elles étaient autrefois ; du temps des Arabes, on y fabriquait ces beaux *azulejos* dont on voit encore des spécimens incrustés dans les murs de quelques églises de Séville. Au seizième siècle, ce faubourg contenait près de cinquante fabriques où se faisaient de très-belles faïences, notamment celles à reflets métalliques dont nous avons signalé de si beaux échantillons dans la *Casa de Pilatos* et sur la façade de l'église de Santa Paula.

Les Gitanos de Triana forment une population à part ; la plupart d'entre eux sont fort misérables, et n'exercent que des métiers assez bas : les uns font le trafic ou le courtage des chevaux, d'autres sont tondeurs de mules ; quelques-uns sont *toreros*. Contrairement à ce qu'on voit à Grenade et à Murcie, il est rare que ceux de Séville soient maréchaux ferrants. Quant aux femmes, elles sont *cigarreras*, danseuses, diseuses de bonne aventure, et vendent, dans les foires et au coin des rues, des *morcillas de sangre* (boudins), des beignets frits dans l'huile et des châtaignes ; un certain nombre d'entre elles achètent des marchandises de peu de valeur, telles que des objets de mercerie ou des étoffes communes, et vont les colporter dans les maisons particulières, où on leur donne en échange des chiffons. Pour arriver à faire les échanges, qu'on appelle à Séville *cachirulos*, elles savent se faufiler avec adresse ; mais il arrive parfois qu'on les éconduit assez brutalement. Quelques-unes encore, auxquelles on donne le nom de *diteras*, vendent des marchandises qui leur sont payées tant par semaine ou par mois.

Nous avons donné, en parlant des *sainetes*, un échantillon de la manière dont les Gitanos sont traités au théâtre. Dans les chansons populaires qui se vendent au coin des rues, on ne les épargne pas davantage : nous ne citerons que le *Pasillo divertido entre Mazapan y Chicharron*, c'est-à-dire le dialogue amusant entre Mazapan (massepain) et Chicharron (grosse cigale), à l'occasion d'un enterrement de Gitanos, — un *duelo de Gitanos*. Il faut dire qu'ils ont, lorsqu'un des

leurs vient de mourir, des coutumes assez singulières : le corps du défunt est exposé à terre sur une paillasse, entre deux chandelles allumées ; les femmes se prosternent la face contre terre, en tirant dans tous les sens leurs épais cheveux noirs. Quant aux hommes, il leur arrive assez souvent de noyer leur chagrin dans quelques verres de vin, et de boire trop de *copitas de aguardiente* à la mémoire du défunt ; car les *Gachés*, — c'est le nom qu'ils donnent aux Espagnols, — leur ont fait la réputation d'avoir beaucoup plus de goût pour le vin que pour l'eau.

« Un Gitano mourut, dit un quatrain populaire, et il ordonna par testament qu'on l'enterrât dans une vigne, afin de pouvoir sucer les sarments. »

Un Gitano se murió,
Y dejó en el testamento
Que le enterrasen en viña,
Para chupar los sarmientos.

Si nous en croyons un autre couplet, les Gitanos seraient aussi enclins au vol qu'à l'ivrognerie. Il s'agit d'un des leurs qui vient d'être arrêté :

« Gitano, pourquoi te mène-t-on en prison ? — Monsieur, pour rien du tout : parce que j'ai pris une corde... avec quatre paires de mules au bout. »

Gitano, ¿ por qué vas preso ?
— Señor, por cosa ninguna :
Porque he robado una soga...
Con cuatro pares de mulas.

Ce quatrain nous remet en mémoire une anecdote bien connue en Andalousie : Un Gitano qui, par extraordinaire, était à confesse, dit au *padre cura :* — « Mon père, je m'accuse d'avoir volé une corde.

— *Válgame Dios !* (Dieu me pardonne !) comment n'as-tu pas résisté à la tentation? Tu sais que le vol est un péché mortel; enfin la chose, heureusement, pourrait être plus grave.

— Mais, mon père, il faut vous dire qu'à la suite de la corde se trouvait le harnais.

— Ah ! Est-ce tout ?

— Après le harnais, se trouvait le bât.

— Comment, le bât aussi ?

— Oui, mon père, le bât aussi ; et sous le bât se trouvait une mule.

— *Esa es mas negra !* Elle est trop noire ! reprit le confesseur. (Ouvrons ici une parenthèse pour dire que cette exclamation correspond exactement à la nôtre : *Elle est trop forte !*)

— Non, mon père, reprit le Gitano, qui croyait qu'il s'agissait de l'animal volé ; elle était bien moins noire que les mules qui suivaient la première. »

Encore une autre histoire d'un Gitano allant à confesse : Tout en passant en revue quelques-uns de ses péchés, il aperçut, dans la large manche du confesseur, une tabatière d'argent, qu'il escamota avec dextérité. — « Je m'accuse, mon père, dit-il ensuite, d'avoir volé une tabatière d'argent.

— Eh bien ! mon fils, il faut la rendre.

— Mon père,.... si vous la voulez?

— Moi ! que veux-tu que j'en fasse? reprit le confesseur.

— C'est que, voyez-vous, poursuivit le Gitano, j'ai offert au propriétaire de la lui rendre, et il l'a refusée.

— Alors c'est différent, répondit le curé ; tu peux la garder, elle est bien à toi. »

Une des principales rues du faubourg de Triana, qu'on appelle *la calle de la Cava*, ou simple-



[illegible]N DUELO (DEUIL) DE GITANOS (FAUBOURG DE TRIANA) (page 362).

ment *la Cava*, est presque exclusivement habitée par des Gitanos : aussi chacun à Séville connaît-il cette locution proverbiale :

Si yo nací en la Cava ?
« Croyez-vous que je sois né dans la *Cava ?* »

Nous avons déjà dit, à propos du *Sacro Monte* de Grenade, quelques mots du *caló* ou langage des Gitanos; celui qu'ils parlent à Séville est le même, ou du moins n'en diffère que par quelques expressions locales. Le *caló* diffère complétement de l'espagnol; le principal rapport qu'il ait avec cette langue, c'est la terminaison des verbes, dont le plus grand nombre finissent en *ar*. La construction des phrases est généralement la même que dans l'espagnol, mais les mots, sauf de rares exceptions, n'ont aucune analogie avec ceux de cette langue, ni avec ceux d'aucune des langues parlées en Europe.

Le *caló* a ses légendes et ses poésies populaires, en partie écrites, en partie conservées oralément de génération en génération : nous avons lu la relation en *décimas* (strophes de dix vers appelées en *caló Esdencibus*), d'une terrible épidémie qui, pendant l'été de l'année 1800, ravagea Séville et particulièrement le quartier de Triana ; cette poésie dépeint d'une manière effrayante les terribles effets du fléau : les gens pleurant par les rues, les chars surchargés de victimes et les cimetières encombrés. Assez souvent ces poésies se composent de quatrains : il existe un curieux poëme gitano en deux chants, intitulé : *Brijindope* (le Déluge).

Le *caló* a même ses dictionnaires, auxquels nous emprunterons quelques mots :

FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.
Un,	Yesque.	Huit,	Ostor.	Soixante,	Joventa.
Deux,	Duis.	Neuf,	Névol.	Soixante-dix,	Esterdi.
Trois,	Trin.	Dix,	Esden.	Quatre-vingts,	Ostordé.
Quatre,	Ostar.	Vingt,	Vin.	Quatre-vingt-dix,	Esnete.
Cinq,	Panche.	Trente,	Trianda.	Cent,	Greste.
Six,	Jobe.	Quarante,	Ostardi.	Mille,	Jazare.
Sept,	Ester.	Cinquante,	Panchardi,	Un million,	Tarquino.

Voici maintenant les noms des jours de la semaine et des douze mois :

FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.	FRANÇAIS.	CALÓ.
Lundi,	Limitren	Janvier,	Inerin.	Juillet,	Ñuntivé.
Mardi,	Guergueré.	Février,	Ibrain.	Août,	Querosto.
Mercredi,	Siscundó.	Mars,	Quirdare.	Septembre,	Jentivar.
Jeudi,	Cascañé.	Avril,	Alpandi (ou Quiglé).	Octobre,	Octorva.
Vendredi,	Ajoró.			Novembre,	Ñundicoy.
Samedi,	Canché.	Mai,	Quindalé.	Décembre,	Quendebre.
Dimanche,	Curco.	Juin,	Nutivé.		

Les Gitanas ne se bornent pas à dire la bonne aventure : quelques-unes passent aussi pour sorcières ; de même qu'elles ont pour leurs horoscopes des formules toutes faites, elles en ont aussi pour *jeter des sorts ;* pour lancer la *maldicion* ou l'*olajaï*, comme elles disent en *caló*. Voici le texte d'une malédiction *gitana*, dont nous donnons la traduction phrase par phrase : on ne saurait rien imaginer de plus sauvage ni de plus effrayant :

Panipen gresité terele tucue drupo ! — « Que ton corps ait une mauvaise fin ! » — *Camble Ostebé sos te diqueles on as baes dor buchit, y arjulipé sata as julistrabas !* « Veuille Dieu que tu te voies entre les mains du bourreau, et traîné comme des couleuvres ! » — *Sos te mereles de bocata, y sos ler galafres te jaillipeen !* « Que tu meures de faim, et que les chiens te dévorent ! » — *Sos panipenes currucós te mustiñen ler sacais!* « Que de méchants corbeaux t'arrachent les yeux ! » — *Sos Cresorne te dichabe yesqui zarapia tamboruna pere but chiró !* « Que Jésus-Christ t'envoie une gale de chien pour très-longtemps ! » — *Sos manques sacaitos te diliquen ulandao de*

la filimacha, y sos menda quejesa or sos te buchare de ler pinrés! « Que mes yeux te voient suspendu au gibet, et que ce soit moi qui te tire par les pieds! » — *Y sos ler bengorros te liqueren on drupo y orchí balogando a or casinobé!* « Et que les diables te transportent en corps et en âme jusqu'à l'enfer! ». Il est une autre *maldicion gitana*, parodie de celle qu'on vient de lire :

Déte Dios, si te casas, el infierno
De suegra y de cuñado; y si te ausentas
De viajar con chicos y en invierno!

« Dieu veuille, si tu te maries, que tu trouves l'enfer entre une belle-mère et un beau-père, et si tu t'absentes, puisses-tu voyager l'hiver avec des enfants! »

On sait que de tout temps les bohémiennes ont passé pour très-habiles dans l'art de lire l'avenir dans les mains :

Dadme las palmas,
Y os diré los secretos
De vuestras almas.

« Donnez-moi vos mains, et je vous dirai les secrets de vos âmes. »

Les jeunes Gitanas excellent souvent à chanter les airs andalous en s'accompagnant sur la guitare; quelques-unes sont, dans leur genre, des virtuoses remarquables, et nous ne manquions jamais une occasion de les entendre. Leurs danses sont également très-originales, et nous n'oublierons pas de les mentionner quand nous passerons en revue les danses espagnoles, car rien n'est plus curieux à voir qu'un *baile de Gitanos*.



UNE LOGE AU TEATRO PRINCIPAL, A SÉVILLE (page 352).



LE BOLERO (page 396).

CHAPITRE QUATORZIÈME

Ancienneté de la danse en Espagne. — Martial et les *puellæ gaditanæ*. — Les *crotalia* et les *castañuelas*. — Un traité sur les castagnettes : la *Crotalogía*. — Le *pandero*. — La *pavane d'Espagne ;* Catherine de Médicis et Marguerite de Navarre. — Le *paspié*, le *pasacalle* et les *folías*. — La *zarabanda ;* opinion du P. Mariana ; la sarabande à la cour d'Espagne et à celle de France. — La *danza de espadas*. — Anciennes danses arabes. — Les *danzas habladas*. — Le *fandango*. — Une *academia de baile ;* les *bailes de palillos*. — Les *boleras robadas* et le *jaleo de Jerez*. — Un violoniste improvisé. — L'Anglais et le *durillo*. — Un *baile de candil* au faubourg de Triana. — Les *cantadores*. — Le *polo*. — Une *tonada*. — Un souper dans une taverne de *Gitanos*. — Les *caleseras de Cádiz ;* les *rondeñas*, *malagueñas*, et autres chansons andalouses. — La *caña*. — Le *zapateado* à la foire de Séville. — Le *vito sevillano ;* un pas dansé sur une table ; *tirar la caña*. — *El ole gaditano ;* la fin du poëte Des Yveteaux. — Supériorité de Séville pour les danses andalouses. — Les *fiestas de baile* et les anciennes *romances*. — Le *bolero*. — Les danses nationales et les anciennes gravures espagnoles.

I

Plusieurs auteurs latins se sont plu à célébrer les grâces et l'habileté des danseuses espagnoles. Martial, qui était Espagnol, n'oublie pas dans ses épigrammes celles de Cadiz, célèbres dans le monde entier, et si recherchées à Rome. Les élégants de la grande ville se plaisaient, dit-il, à fredonner les chansons de la *folâtre Cadix*, — *jocosæ Gades*, — ville très-corrompue, si nous en croyons le poëte de Bilbilis, qui vante la grâce de *Telethusa*, une danseuse fort à la mode de son temps: Plus loin, Martial décrit en deux vers, qui sont absolument intraduisibles, car

..... le lecteur français veut être respecté,

la danse de la *Puella gaditana*. Pline le Jeune, dans une lettre à Septicius Clarus, nous apprend que de son temps une fête n'aurait pas été complète si on n'avait fait venir des danseuses gaditanes ; après avoir reproché à son ami d'avoir manqué à la promesse qu'il lui avait faite d'assister chez lui à un repas frugal : « mais, ajoute-t-il, vous avez préféré, chez je ne sais qui, des huîtres, des poissons rares et des *danseuses gaditanes.* »

Pétrone n'a pas oublié, dans son *Satyricon*, les séduisantes filles de *Gades;* Silius Italicus, Appien, Strabon et bien d'autres encore ont vanté l'habileté chorégraphique des Gaditanes. Ces danses de l'antique Gades, qu'un auteur allemand appelle la « poésie de la volupté » (die Poesie der Wollust), sont peut-être celles que nous voyons représentées sur certains monuments de l'époque romaine. On a même prétendu que la fameuse Vénus Callipyge n'était que la reproduction exacte d'une danseuse gaditane célèbre à Rome, probablement l'image de Telethusa, la ballerine chantée par Martial. Le chanoine Salazar, qui vivait au dix-septième siècle, affirme dans ses *Grandezas de Cádix* que les danses andalouses n'étaient autres que celles si célèbres dans l'antiquité. Le P. Marti, doyen d'Alicante, connaissait à fond les danses à la mode de son temps à Cadiz, et qu'il appelait *délices gaditanes,* — *delicias gaditanas :* si nous l'en croyons, c'étaient bien aussi les danses anciennes, mais très-perfectionnées. D'autres savants non moins graves ont daigné s'occuper, même en latin, des danses espagnoles, et étudier les rapports qu'elles pouvaient offrir avec celles qui passionnaient tant les Romains ; c'est ainsi qu'ils ont retrouvé dans la *crissatura* le fameux *meneo ;* le *lactisma* n'était autre que le *zapateado,* dont le nom indique que la danseuse frappe le sol du pied, ou bien le *taconeo,* où des coups de talon, appliqués en cadence, servent à marquer la mesure ; et ainsi de suite, car nous n'en finirions pas si nous voulions entrer dans les détails techniques, sur lesquels cependant de graves théologiens n'ont pas dédaigné de s'appesantir. Une particularité qui montre combien les danses d'aujourd'hui offrent de rapport avec les anciennes danses gaditanes, c'est l'usage des castagnettes qui s'est perpétué, sans beaucoup de changements, pendant près de deux mille ans. De nos jours, comme autrefois, les castagnettes font essentiellement partie de la danse, surtout de la danse populaire ; car les *castañuelas* sont assurément une des *cosas de España,* — une des choses espagnoles par excellence. C'est à ce point qu'un de nos vaudevillistes a fait adresser par un de ses personnages cette interpellation à un hidalgo dont la nationalité est mise en doute : « Vous êtes Espagnol ? Montrez-moi vos castagnettes ! » Ce n'était pas, du reste, la première fois qu'on osait tourner en ridicule cet instrument bavard et bruyant : un voyageur hollandais du dix-septième siècle nous apprend que les Espagnols avaient déjà une prédilection marquée pour les castagnettes : « Ils sont extrêmement amoureux, dit-il, de jouer d'un instrument qu'ils appellent *castañetas,* et qui ressemble fort aux *cliquettes* des gueux de nostre pays, n'estimant pas d'harmonie plus douce. » Les *crotalia* des anciens étaient, sauf très-peu de différence, le même instrument ; il est vrai que les *crotalia* étaient plus souvent en bronze, mais on en faisait aussi en bois. Il paraît que les dames romaines, au temps de Trajan, se plaisaient à en jouer ; elles arrivaient même à un luxe tellement insensé, qu'elles choisissaient, pour les faire fabriquer, des perles d'une grosseur extraordinaire, et de la forme d'une amande. C'est Pline le Jeune qui nous l'apprend : « Elles les perçaient, dit-il, dans la partie supérieure, de manière à pouvoir les suspendre à leurs doigts et à leurs oreilles, et trouvaient un grand plaisir à entendre le son que rendaient les perles en se heurtant ; elles appelaient ce passe-temps faire des crotales, — *facere crotalia.* » Que diraient de cette fantaisie les *boleras* de Séville, de Cadiz ou de Malaga, qui croient avoir atteint le dernier degré du luxe quand elles ont ajouté un cordon de soie, orné de quelques fils d'or et d'argent, à leurs modestes castagnettes d'ivoire ou de bois de *granadillo?*

Un auteur espagnol du siècle dernier déplore la fécondité de ses compatriotes, qui se mêlaient d'écrire sur tous les sujets, *jusque sur les castagnettes,* — *Hasta de las castañuelas!* s'écrie-t-il

douloureusement. Et il avait raison, car nous avons sous les yeux un volume in-12, imprimé *en la imprenta real*, dans l'imprimerie royale, en 1792, avec ce titre assez curieux : *Crotalogía, ou Instruction scientifique sur la manière de jouer des castagnettes en dansant le Bolero, et de pouvoir facilement et sans maître accompagner tous les pas qui font l'ornement de cette gracieuse danse espagnole*, etc.... Nous abrégeons le titre, qui remplit à lui seul près d'une page. L'auteur de cet ouvrage didactique se nomme *el Licenciado Francisco Agustin Florencio*, et, le croirait-on? son œuvre eut cinq éditions successives. Il paraît que le succès de la *Crotalogía* empêchait de dormir un certain *Juanito Lopez Polinario*, car ce personnage attaqua le *Licenciado* dans une brochure intitulée : *Impugnacion literaria*, etc. (Combat littéraire). Mais l'auteur qui nous paraît mériter la palme, c'est *don Alejandro Moya :* cet écrivain, voyant les castagnettes injustement attaquées, les vengea noblement dans un livre qui porte le titre d'*El triunfo de las castañuelas, o Mi viaje á Crotalopolis*. Le licencié Florencio, dans la préface de son ouvrage satirique, commence par parler, à propos de castagnettes, de Christophe Colomb et de Galilée ; puis, rentrant enfin dans son sujet, il témoigne le regret que personne, avant lui, n'ait seulement noirci quatre pages de papier sur cet intéressant sujet, et il exprime le désir que son livre soit aussi utile aux *Petimetros* et aux *Petimetras* (petits-maîtres et petites-maîtresses), qu'aux *Manolos* et aux *Manolas*, aux *Majos* et aux *Majas*, c'est-à-dire aux gens du peuple. L'auteur continue en exposant les règles qu'on doit suivre pour accorder son instrument favori avec la guitare, et l'accommoder au rhythme du *bolero* et du génie des *seguidillas ;* puis il cite une joueuse de castagnettes célèbre, *Copa Syrisca*, chantée par Virgile, et qui était également habile dans l'art d'agiter son corps gracieux aux sons répétés des crotales. Enfin, il annonce une manière nouvelle et complétement inédite de fabriquer des castagnettes de son invention, qui peuvent former les accords de tierce, de quarte, de quinte, etc., et recommande bien d'observer ce qu'il appelle *les trois unités crotalogiques*, savoir : l'unité d'action, de temps et de lieu. N'oublions pas la distinction des castagnettes en mâles et femelles, *machos y hembras ;* naturellement le *macho* a la voix plus grave, et le son de la *hembra* est plus clair. Un bon joueur de castagnettes doit suivre exactement tous les mouvements du corps, des bras et des jambes ; c'est ce que l'auteur démontre en s'appuyant sur Aristote. Enfin, persuadé d'avance du succès que doivent obtenir son livre et son invention, il termine en priant ses lecteurs de danser à sa santé quatre *seguidillas boleras*.

Il est à regretter que le profond auteur de la *Crotalogía* n'ait pas daigné exercer sa plume savante sur un autre instrument, égal en ancienneté : nous voulons parler du tambour de basque, appelé par les Espagnols *el pandero* ou *la pandereta*, et qui n'est que le *tympanum* des anciens, tel qu'on le voit entre les mains d'un des personnages comiques représentés dans la mosaïque si connue du musée de Naples. Comme le *tamburello*, cher aux *Minenti* de Rome et aux jeunes filles napolitaines, la *pandereta* espagnole est ornée de peintures d'une grande naïveté, représentant ordinairement un Majo et une Maja qui dansent la *Malagueña del torero*, le *Jaleo de Jerez*, ou quelque autre pas andalou. Des nœuds de rubans, — *moñas*, — viennent encore rehausser l'éclat général, et quelques lames rondes de métal, — *sonajillas*, — placées dans les intervalles du bois, ajoutent leur cliquetis strident au ronflement sourd que produit le doigt du virtuose en frôlant le parchemin bariolé. Il n'y a pas de fête populaire, pas de réjouissances publiques, où la *pandereta* ne signale bruyamment sa présence ; elle joue même son rôle dans certaines fêtes religieuses, comme la veille de Noël, par exemple, ou la veille de Saint-Jean, la *velada de san Juan*, que Séville célèbre avec une gaieté si expansive.

Le *pandero* est donc, comme les castagnettes, une des *choses d'Espagne :* aussi la langue espagnole est-elle d'une richesse remarquable en ce qui concerne les deux instruments favoris du peuple : par exemple, le mot *castañuelas* a plusieurs synonymes : *castañetas* et *palillos ;* on dit même quelquefois simplement la *leña*, — le bois. Viennent ensuite les mots *castañetada*,

castañeteo, *castañetazo*, *castañeteado* et *castañeton*, qui peuvent s'employer indifféremment pour exprimer le jeu de l'instrument; il y a encore le verbe *castañetear*, qui exprime l'action de jouer des castagnettes et s'applique également à celui qui fait claquer ses dents en grelottant de froid. Quand un homme est cagneux et que ses genoux se heurtent, on dit : il joue des castagnettes! Et lorsqu'on veut parler d'une personne au caractère vif et enjoué, on la compare à une castagnette : — *como una castañuela*. Naturellement, la *pandereta* fournit aussi son contingent à la langue espagnole : quand plusieurs de ces instruments forment un *tutti*, c'est une *panderada;* le *panderazo*, c'est un coup donné avec le *pandero; panderetero* est un mot qui s'applique aussi bien à celui qui en joue qu'à celui qui en fabrique; *pandereteo*, qui signifie l'action de jouer du tambour de basque, s'emploie également pour une fête au son du *pandero*, et *panderetear* est le verbe qui en dérive naturellement. L'Espagne, si riche en proverbes, en a emprunté un bon nombre à cet instrument : le sot qui parle beaucoup pour ne rien dire, c'est un *pandero. Está el pandero en manos que lo sabrán bien tocar*, est une locution proverbiale qui veut dire qu'on peut avoir confiance en la personne chargée d'une entreprise.

> No todo es vero
> Lo que suena el pandero,

dit encore un ancien *refran* espagnol, donnant à entendre qu'il ne faut pas croire à la légère tous les bruits qui se répètent.

Mais laissons de côté ces instruments favoris du peuple espagnol, pour dire quelques mots des danses nationales pendant le moyen âge, la Renaissance et les temps modernes.

II

Qu'étaient, à l'époque du moyen âge, les danses nationales d'Espagne? On ne sait que très-peu de chose à ce sujet. « Il est à présumer, dit le savant Jovellanos dans son *Mémoire sur les divertissements publics*, que l'exercice populaire par excellence se réfugia dans les Asturies, à l'époque de l'invasion des Arabes. » Il est certain que les *Juglares* et les *Trovadores* espagnols du moyen âge composaient, entre autres poésies, des *Baladas* et des *Danzas*, et parmi les danses de cette époque, on peut en citer une, celle du *Rey don Alonzo el Bueno*, qui devait probablement exister du temps de ce prince, c'est-à-dire au douzième siècle. On peut encore citer, parmi les danses les plus anciennes, le *Turdion*, dans laquelle on se livrait à de nombreusse contorsions. C'est très-probablement dans ce mot qu'il faut chercher l'étymologie du mot français *tordion*, qu'on retrouve si souvent dans Brantôme. Il y avait encore la *Gibadina*, dont le nom signifie à peu près la danse des bossus, le *Piedegibao*, ou littéralement Pied de bossu, et la *Alemanda*, qui était sans doute originaire d'Allemagne. Lope de Vega se plaint, dans sa comédie *La Dorotea*, de les voir tomber peu à peu en désuétude, ainsi que plusieurs autres danses anciennes.

La *Pavana* était un pas noble et grave, qui se répandit en France et en Italie, où son succès dura longtemps. Son nom vient évidemment du mot *pavo*, parce que les danseurs « faisaient la roue l'un devant l'autre comme des paons avec leurs queues. » « La *Pavana*, dit un auteur espagnol, imite les attitudes du paon royal, qui va se balançant en faisant la roue. » On a cependant attribué à cette danse une origine italienne : elle serait originaire de Padoue, et son nom serait la contraction de *Padovana* (Padouane). On dit que Catherine de Médicis excellait à danser la *pavane d'Espagne*, et qu'elle la perfectionna en la rendant plus gracieuse et plus vive. Les seigneurs de son temps portaient, en la dansant, le manteau court sur l'épaule et la longue rapière au côté, ce qui donnait à leur démarche une aisance particulière. Les dames la dansaient en robes

longues et traînantes, chargées de broderies et de pierreries. Marguerite de Navarre, femme de Henri IV, dansait aussi la pavane. Les mouvements de cette danse étaient graves et majestueux ; l'air en était très-lent. Un auteur français qui a écrit un curieux livre sur la danse, Thoinot Arbeau, mentionne la pavane d'Espagne, qui se dansait par *mesure binaire*, dit-il, et donne quelques détails sur la manière d'exécuter ce pas. On dit encore aujourd'hui en Espagne : *Son entradas de pavana* — ce sont des entrées de pavane — en parlant d'un homme qui vient gravement et mystérieusement tenir des discours ridicules; et : *Son pasos de pavana*, à propos d'un personnage dont la démarche est d'une lenteur affectée. Il est évident que notre expression : *se pavaner*, doit avoir la même origine.

Le *Paspié*, si connu en France au dix-septième siècle sous le nom de passe-pied, n'était autre qu'une variété de la pavane. Une autre danse espagnole qui devint très-célèbre au seizième siècle, c'est le *Pasacalle*, dont le nom signifie littéralement Passe-rue, ou promenade dans la rue ; ce pas fut appelé ainsi, parce que dans l'origine les jeunes gens le dansaient la nuit par les rues : on finit plus tard par ne plus le danser qu'au théâtre. En Espagne, le succès du Pasacalle alla jusqu'au fanatisme; il en fut de même en Italie, où beaucoup de compositeurs exercèrent leur verve sur ce thème, et en France il eut aussi ses beaux jours sous le nom de *Passacaille*, qui n'est que le même mot prononcé à la manière espagnole. Les *Folías* tirent leur nom d'un vieux mot espagnol synonyme du français *folie*. Quelques-uns prétendent que cette danse est originaire du Portugal ; mais il est certain qu'elle était très-anciennement connue en Espagne. Il paraît que c'était une des plus gracieuses danses qu'on pût voir; quelquefois on la dansait seul, quelquefois aussi à deux, avec les castagnettes au doigt et au son des flûtes; le mouvement était tantôt lent et grave, tantôt animé et rapide. On rapporte que Pierre Ier, roi de Portugal, aimait les *Folías* avec tant de passion « qu'il passait souvent des nuits entières à les danser avec ses enfants et les personnes qu'il daignait honorer de son assez farouche amitié. » On a fait au dix-septième siècle, tant en France qu'en Italie, de nombreuses variations sur le motif bien connu des *Folies d'Espagne*. Les *Folías* se dansaient encore dans les théâtres au siècle dernier, mais tellement défigurées, à ce que prétend un puriste du temps, qu'elles méritaient à peine leur nom. Quant à la *Chacona*, elle fut sans doute appelée ainsi à cause de son inventeur.

Au seizième siècle, on faisait en Espagne une distinction entre les *Danzas* et les *Bayles ;* c'est ce que nous apprend Gonzalez de Salas, un érudit qui a écrit sur la musique espagnole : les *Danzas* étaient des pas graves et mesurés, où les jambes seules jouaient un rôle ; les *Bayles*, au contraire, admettaient des gestes plus libres des bras et des jambes, et une plus grande désinvolture du corps. Quelques-uns des *Bayles*, c'est-à-dire des danses légères, arrivaient parfois, à ce qu'il paraît, jusqu'à l'inconvenance ; on leur donnait aussi le nom de *Bayles picarescos*, ou danses picaresques, du mot *picaro*, — vaurien. Parmi les danses de ce genre, on en cite une qu'on appelait *el Escarraman*, et qui eut son moment de succès; mais aucune ne fit tant de bruit que la fameuse sarabande, nommée par Cervantès la danse infernale, et par le P. Mariana *de la Zarabanda el pestifero bayle*. Le célèbre historien, pour justifier son épithète, prétend que cette danse a causé à elle seule plus de maux que la peste. Voici comment il s'exprime dans son livre *De spectaculis :* « Parmi plusieurs *bayles* qui ont paru dans ces derniers temps, il en est un accompagné de chant, extrêmement licencieux dans les paroles et dans les mouvements : ... on l'appelle communément la *Zarabanda ;* et malgré les diverses opinions qu'on met en avant, personne ne connaît exactement son origine. Mais ce qui est bien certain, c'est que cette danse a été inventée en Espagne. » Plusieurs écrivains espagnols du seizième siècle ont publié des dissertations sur l'origine de la sarabande : il paraît que c'est en 1588 qu'elle fit son apparition. L'on prétend que c'est à Séville qu'elle fut exécutée pour la première fois, par une baladine andalouse qu'un historien appelle un démon de femme, — *un demonio de mujer*.

Un contemporain du P. Mariana, auteur d'un curieux manuscrit conservé à la Bibliothèque nationale de Madrid, déplore de voir de son temps la vertu très-affaiblie parmi les chrétiens, « à tel point, dit-il, qu'on se divertit d'une chose aussi pernicieuse et aussi pestilentielle, et que nous voyons de jeunes enfants apprendre, aussitôt qu'ils peuvent se tenir sur leurs jambes, quelques-uns des pas de la sarabande. C'est pourquoi, ajoute-t-il, je soutiens qu'une pareille danse devrait être défendue au théâtre, et qu'on devrait aussi défendre de l'apprendre et de la danser au dehors. » En 1603, parut à Cuenca un curieux imprimé sous le titre de : *Relacion muy graciosa que trata de la vida y muerte que hizó la Zarabanda, mujer que fué de Anton Pintado, y las mandas que hizo á todos aquellos de su jaez y camarada, y como salió desterrada de la corte, y de aquella pesadumbre murió.* Cette *très-gracieuse* relation de la vie et de la mort de dame Sarabande est une satire contre le nouveau pas à la mode, qui avait été, comme dit le titre, exilé de la cour, et en était mort de chagrin. A la suite de cette pièce est insérée une ordonnance royale qui défend de danser la sarabande. Comme on le voit, jamais l'apparition d'une danse ne déchaîna autant d'anathèmes, de colères et de tempêtes.

L'étymologie du mot sarabande a donné de la tablature aux savants. Ménage prétend qu'il vient d'un instrument qui servait à accompagner les *coplas de Sarabanda ;* Daniel Huet, le célèbre évêque d'Avranches, le fait dériver des *Sirventes* du moyen âge ; Covarrubias prétend, dans son *Trésor de la langue castillane*, qu'il est emprunté au mot hébreu *zara*, qui signifie marcher en tournant, parce que, dit-il, la femme qui exécute la sarabande se dirige tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et va contournant le théâtre en tous sens, jusqu'à ce qu'elle ait obligé, pour ainsi dire, les spectateurs à imiter ses mouvements, à quitter leur place et à se mettre à danser aussi. D'autres encore prétendent que la sarabande tire son nom du persan *serbend*, ou de la ville de Samarcande ; le chanoine Fernandez de Cordova, sans se prononcer sur cette grave question, affirme que la sarabande n'est autre que la fameuse danse des anciennes Gaditanes ressuscitée, et arrangée suivant le goût moderne ; il pense que la chacone doit avoir la même origine.

La sarabande, sauf de rares exceptions, n'était dansée que par des femmes : il n'en était pas de même de la chaconne. Cervantès, dans sa nouvelle intitulée : *la Ilustre Fregona* (l'Illustre Laveuse de vaisselle), nous donne une idée de cette danse, qui était exécutée par plusieurs couples composés chacun d'un homme et d'une femme. La sarabande se dansait le plus souvent au son de la guitare, comme les danses andalouses d'aujourd'hui. Cet instrument était très-répandu en Espagne au seizième siècle. « Maintenant, dit Covarrubias, on en joue si facilement, surtout quand il s'agit d'exécuter le *rasgado*, qu'il n'y a pas un garçon d'écurie qui ne soit un virtuose sur la guitare. » D'autres instruments, tels que les flûtes et les harpes, se mêlaient assez souvent à la guitare et accompagnaient le chant en même temps que la danse. Il y avait des *bailarinas* assez habiles pour danser en même temps qu'elles chantaient des *coplas de Zabaranda*, tout en s'accompagnant sur la guitare : celles-là, assure Gonzalez de Salas, obtenaient un succès tout particulier. Les chants qui accompagnaient la sarabande portaient des noms différents, tels que *Jácaras*, *Letrillas*, *Romances*, *Villancicos*, etc., poésies populaires dont un assez bon nombre est parvenu jusqu'à nous. Malgré toutes les tempêtes qu'elle avait soulevées, la Zarabanda avait, à ce qu'il paraît, la vie assez dure, car nous la retrouvons encore très-florissante une centaine d'années après son apparition : c'est madame d'Aulnoy qui nous l'apprend. « Les entr'actes étoient mêlés de danses au son des harpes et des guitares. Les comédiennes avoient des castagnettes et un petit chapeau sur la tête. C'est la coutume quand elles dansent, et lorsque c'est *la Sarabande*, il ne semble pas qu'elles marchent, tant elles coulent légèrement. Leur manière est toute différente de la nôtre ; elles donnent trop de mouvement à leurs bras, et passent souvent la main sur leur chapeau et sur leur visage avec une certaine grâce qui plaît assez. Elles jouent admirablement bien des castagnettes. » Il paraît qu'on aimait beaucoup la danse à la cour d'Espagne : madame d'Aulnoy



LE FANDANGO AU THÉATRE SAN FERNANDO, A SÉVILLE (page 377).

en raconte une à laquelle elle assista, et qui ne manquait pas d'originalité : « On amena à la reine mère une géante qui venoit des Indes : les dames voulurent faire danser ce colosse qui tenoit sur chacune de ses mains en dansant deux naines qui jouoient des castagnettes et du tambour de basque. » Les succès de la sarabande ne s'étaient pas bornés à l'Espagne : au dix-septième siècle, elle passa les Pyrénées. Madame de Sévigné en parle dans plusieurs de ses *Lettres*. Dans un bal que Louis XIV donna pour le mariage du duc de Bourgogne, le duc de Chartres dansa un menuet et une sarabande avec la princesse de Conti, « de si bonne grâce, dit un auteur du temps, qu'ils s'attirèrent l'admiration de toute la cour. »

III

La sarabande donna naissance à une quantité d'autres danses, qui obtinrent plus ou moins de succès : nous avons déjà parlé de l'*Escarraman* et de la *Chacona ;* citons encore parmi les danses picaresques, *las Gambetas*, *el Pollo*, *la Japona*, *el Rastrojo*, *la Gorrona*, *la Pipironda*, *el Hermano Bartolo*, *el Polvillo*, *la Perra Mora*, *el Guiriguirigay*, *el Anton Colorado.* Nommons aussi *el Canario*, *la Gira*, *la Danza prima*, *el Bizarro*, *la Paisana*, *la Gallarda*, *la Palmadica*, *la Guaracha*, *el Zapateado*, etc. Ces dernières danses s'éloignaient davantage de la sarabande : le *Canario*, suivant Pellicer, était à peu près la même danse que la Guaracha et le Zapateado ; dans ces trois danses, les mouvements des pieds, qui étaient extrêmement vifs, jouaient le rôle principal. Le *Canario*, comme l'indique son nom, était sans doute originaire des îles Canaries ; Thoinot Arbeau (Jehan Tabourot), que nous avons déjà cité, donne la description de cette danse dans sa curieuse *Orchésographie*. La *Gira* peut compter parmi les danses les plus anciennes : une personne se plaçait au milieu d'un cercle qu'on traçait sur le sol, et dont elle devait faire vivement le tour sans en sortir ; la difficulté consistait à jouer en même temps avec des épées, à tenir des plats en équilibre ; quelquefois même le danseur devait garder sur son front un verre plein d'eau sans en répandre une seule goutte ; le tout en dansant sur une seule jambe : l'autre jambe, dit Antonio Cairon, devait rester en l'air, et le danseur s'en servait comme d'une rame pour tourner sur lui-même. La *Danza prima* est également une des danses les plus anciennes ; on la dansait en rond, en se tenant par les mains et en chantant ; elle s'est conservée parmi les Asturiens et les Galiciens. *El Bizarro*, originaire du royaume de Grenade, fut, dit-on, le prototype d'une danse qui obtint plus tard un succès extraordinaire, le fameux *Fandango*. Quant à la *Paisana* et à la *Gallarda*, la première était, comme son nom l'indique, une danse villageoise, et les mouvements en étaient des plus simples ; la Gallarda devait son nom à sa vivacité. Il y avait encore *le Villano*, ou la danse du Vilain, qu'on exécutait en frappant alternativement ses mains l'une contre l'autre et contre ses pieds. Dans la *Palmadica*, chaque danseuse élevait en l'air sa main ouverte, et le danseur frappait une *palmada* dans la main de celle qu'il choisissait pour sa partenaire.

Une danse assez curieuse, fort en vogue dans les Castilles au temps de Cervantès, c'est la *Danza de Espadas*, la danse des épées. Covarrubias nous donne la description de ce pas guerrier : les danseurs portaient des *gregescos de lienzo*, espèce de caleçons de toile très-larges, et entouraient leur tête d'un mouchoir roulé. Chacun d'eux tenait à la main une *espada blanca*, une épée blanche, c'est-à-dire bien affilée ; après avoir fait toutes sortes de tours et de détours, ils arrivaient à une *mudanza* ou figure qu'on appelait la *degollada*, — la décollation : alors chaque danseur dirigeait son épée vers le cou de celui qui conduisait la danse, et, au moment où l'on aurait cru qu'ils allaient lui trancher la tête, celui-ci, par un mouvement rapide, baissait le cou et leur échappait subitement. Cervantès a décrit cette danse : « On vit entrer plusieurs chœurs de danses de différents genres, notamment une troupe de *danseurs à l'épée*, composée de vingt-quatre jeunes gars de bonne mine, tous vêtus de fine toile blanche, et coiffés de mouchoirs de soie de différentes cou-

leurs. Ils avaient pour chef un jeune homme agile, auquel un des laboureurs demanda si quelques-uns des danseurs s'étaient blessés : « Aucun jusqu'à présent, grâce à Dieu, répondit le chef des « danseurs : nous sommes tous sains et saufs. » Aussitôt il se mit à former une mêlée avec ses compagnons, faisant mille évolutions, et avec tant d'adresse, que Don Quichotte, tout habitué qu'il fût aux danses de ce genre, convint qu'il n'en avait jamais vu de mieux exécutée. » La danse



LA MALAGUEÑA DEL TORERO (DANSE ANDALOUSE).

des épées est abandonnée depuis bien longtemps, mais le souvenir en est toujours populaire, car, lorsqu'on veut parler d'une querelle de famille, on dit encore aujourd'hui : c'est une *danza de Espadas !*

Les Arabes et les Mores d'Espagne eurent aussi leurs danses, les *Zambras* et les *Leylas*. On attribue généralement une origine moresque aux *Cañas*, chansons populaires espagnoles destinées à accompagner la danse, et qui sont considérées comme la première souche des poésies de ce

genre, chantées par les Andalous sur un ton plaintif et mélancolique. On pense que c'est dans l'arabe qu'il faut chercher l'étymologie de *Caña*. Les Mores, après la conquête de Grenade, avaient conservé les chants et les danses de leurs ancêtres ; on sait combien de persécutions ils eurent à souffrir de la part des vainqueurs ; on alla jusqu'à leur interdire, par ordonnance royale, les leylas et les zambras qu'ils chantaient et dansaient au son des instruments. Mais les chants s'étaient gravés dans la mémoire du peuple, et, aujourd'hui encore, il n'y a pas d'endroit retiré, pas de montagne inaccessible d'Andalousie où l'on n'entende, dans les chaudes nuits d'été, les paysans ou les *serranos* répéter des airs d'origine moresque, tels que les *Rondeñas* ou les *Malagueñas*. Ces deux noms s'appliquent également à des danses nationales : la plus connue et la plus caractéristique est la *Malagueña del Torero*. Pendant notre séjour à Malaga, nous eûmes plusieurs fois l'occasion de voir la *Malagueña del Torero* merveilleusement exécutée, et Doré fit un charmant croquis de cette danse, qui réunit toute la grâce et tout le *brio* des *boleras* andalouses.

C'est sous le règne de Philippe IV que des danses d'un genre particulier, les *danzas habladas*, arrivèrent à l'apogée de leur vogue : les *danses parlées*, dans lesquelles figuraient des personnages allégoriques ou mythologiques, étaient déjà en usage du temps de Cervantès : « On exécuta, dit-il, une danse composée, de celles qu'on appelle *habladas*. C'était une troupe de huit nymphes, placées sur deux rangs ; l'un de ces rangs était conduit par le dieu *Cupidon*, l'autre par l'*Intérêt* : celui-là paré de ses ailes, de son arc et de son carquois ; l'autre, couvert de riches habits d'or et de soie. Ensuite venaient les nymphes, qui représentaient la *Poésie*, la *Discrétion*, la *Bonne famille*, la *Vaillance*, la *Libéralité*, le *Trésor*, la *Largesse*, la *Possession pacifique*, etc. Chacun de ces personnages allégoriques défilait à son tour, et, après avoir dansé son pas, récitait quelques vers. » A la cour de Philippe IV, on représenta ces *danzas habladas* avec un luxe extraordinaire de costumes et de décors, et plus d'une fois des personnes de la famille royale daignèrent y jouer un rôle actif.

Peu à peu les danses nationales disparurent du théâtre. Au commencement du siècle dernier, la Sarabande et la Chaconne étaient complétement abandonnées, ainsi que les autres danses du même genre. A cette époque apparurent de nouveaux pas qu'on peut considérer comme le type des danses actuelles, les *seguidillas*, le *fandango* et le *bolero*. C'est vers les premières années du siècle dernier que les *seguidillas* furent dansées pour la première fois dans la Manche ; aussi donne-t-on encore le plus souvent à cette danse le nom de *seguidillas manchegas*. Les seguidilles ne diffèrent que peu du *bolero* : ce sont les mêmes *pasadas* (figures), *estribillos* (refrains), et *bien parados* (temps d'arrêt). La principale différence entre ces deux danses consiste en ce que la première est d'un mouvement plus vif que le bolero. Ce mot, qu'on écrit aussi quelquefois *volero*, vient, dit-on, de ce que le pas exige tant de légèreté que les danseuses semblent voler ; aujourd'hui, on appelle également *boleros* et *boleras* les danseurs et danseuses de profession qui paraissent sur les théâtres.

N'oublions pas le fandango, si célèbre entre toutes les anciennes danses espagnoles. « Quel est le pays barbare, dit le poëte Tómas de Yriarte, dont les habitants ne s'animent en entendant les airs de leurs danses nationales ! L'air le plus populaire chez le peuple espagnol, cet air à trois temps, accompagne une danse dont les mouvements pleins de goût et de fantaisie étonnent les maîtres les plus habiles : c'est le gracieux *fandango*, qui enchante par sa gaieté nos compatriotes aussi bien que les étrangers, et qui ravit également les vieillards les plus sévères. » Un autre auteur décrit la même danse, « bien digne d'être exécutée à Paphos ou à Gnide, dans le temple de Vénus. » — « L'air national du fandango, comme une étincelle électrique, frappe, anime tous les cœurs : femmes, filles, jeunes gens, vieillards, tout paraît ressusciter, tous répètent cet air si puissant sur les oreilles et l'âme d'un Espagnol. Les danseurs s'élancent dans la carrière ; les uns armés de castagnettes, les autres faisant claquer leurs doigts pour en imiter

le son : les femmes surtout se signalent par la mollesse, la légèreté, la flexibilité de leurs mouvements et la volupté de leurs attitudes ; elles marquent la mesure avec beaucoup de justesse, en frappant le plancher de leurs talons. Les deux danseurs s'agacent, se fuient, se poursuivent tour à tour; mais tout à coup la musique cesse, et l'art du danseur est de rester immobile : quand l'orchestre recommence, le fandango renaît aussi. Enfin la guitare, les violons, les coups de talon (*taconeos*), le cliquetis des castagnettes et des doigts, les mouvements souples et voluptueux des danseurs, remplissent l'assemblée du délire de la joie et du plaisir. » Il n'y avait pas autrefois une province d'Espagne où le *fandango* ne fût parfaitement connu ; nulle part il n'était plus en vogue que dans la Manche et dans les provinces andalouses. Aujourd'hui encore, il n'y a pas de fête populaire qui ne soit égayée par des fronfrons de guitares, des *coplas de bolero* et des danses nationales ; seulement ces danses ont changé de nom en se transformant. Nous allons les voir à Séville, la terre classique des *boleros* et des *boleras*.

IV

Il n'est guère d'étrangers qui séjournent dans la capitale de l'Andalousie sans avoir le désir de connaître ces danses tant vantées. Au théâtre, la soirée se termine quelquefois par le *baile nacional*, ballet qui donne du piquant à la représentation, et vaut souvent mieux que la comédie ou le drame ; aussi disait-on autrefois que la danse était *la sauce de la comédie*, — *la salsa de la comedia*. Mais à côté des danses théâtrales il y a les danses populaires, celles qu'on voit les jours de fête ou de pèlerinage, dans les tavernes de la ville ou des faubourgs, et enfin les bals qu'on donne de temps en temps dans certains établissements qui prennent le titre d'académies ou écoles de danse, et dont les directeurs ne manquent pas d'envoyer le programme dans les hôtels ou dans les *casas de huéspedes*. Un matin, on nous remit une superbe affiche imprimée sur papier rose : c'était l'annonce d'un bal donné par don Luis Botella, le directeur d'une *academia de baile*. Cette annonce, rédigée partie en français douteux, partie en espagnol, contenait les promesses les plus séduisantes. Elle nous promettait tous les « *Grandes y sobresalientes bailes del país* », notamment les *bailes de palillos* (à castagnettes) qui suivent : *Seguidillas*, *bolero*, *manchegas*, *mollares*, *boleras de jaleo*, *la jácara*, *ole*, *polo del contrabandista*, *ole de la curra*, *jaleo de Jerez*, *malagueñas del torero*, *boleras robadas*, *jota*, *vito*, *gallegada y los panaderos acompañadas à la guitarra*.

Alléchés par une annonce aussi pleine de couleur locale, nous prîmes, à l'heure dite, le chemin de l'*academia de baile*. Après avoir suivi la *calle de las Sierpes*, nous entrâmes dans la *calle de Tarifa;* la première maison à droite était précisément le siége de l'*académie* de danse. Nous gravîmes les marches d'un escalier roide et étroit, à peine éclairé par la lumière douteuse d'un *candil* de fer accroché au mur, et nous arrivâmes au second étage, où était situé le fameux *Salon del recreo*. Le salon en question, pompeusement décoré par le propriétaire du nom d'académie, n'était en réalité qu'une grande pièce dont la décoration et le mobilier étaient d'une simplicité digne des premiers âges. Quatre grands canapés garnis de paille, disposés sur les côtés de la salle, et quelques chaises du même genre, dont un certain nombre étaient réservées pour les *boleras*, composaient tout le mobilier du *salon ;* les fenêtres étaient modestement garnies de rideaux de calicot blanc à bordure rouge et jaune, et sur les murs, blanchis au lait de chaux, étaient accrochés quelques cadres de sapin verni renfermant différents sujets relatifs aux danses andalouses. Nous eûmes le temps d'admirer, avant l'arrivée des boleras, plusieurs de ces lithographies rehaussées des couleurs les plus éclatantes représentant le *Polo del contrabandista*, *la Malagueña del Torero* et autres pas fameux, chefs-d'œuvre fabriqués par la maison Mitjana de Malaga pour l'ornement des boîtes de raisins secs. La galerie se composait encore de quelques

portraits de danseuses illustres, comme *la Perla*, *Aurora la Cujiñi*, *la Nena*, et autres *bailadoras* dont le nom est resté célèbre dans les annales de la chorégraphie espagnole. Mais le morceau capital, c'était un dessin d'un artiste indigène, retraçant avec une vérité naïve l'image du directeur de l'académie en grand costume de *bolero* dans la plus triomphante attitude du *jaleo de Jerez*.

Pendant que nous causions avec le maître de la maison, le salon se garnissait peu à peu ; nous



UNE BOLERA ANDALOUSE ET SA MÈRE (page 380).

vîmes arriver successivement des amateurs du pays, portant, pour la plupart, le pantalon de tricot noir ou marron et le *marsille* ou veste courte ; c'étaient presque tous des artisans, car les personnes de la classe élevée daignent rarement assister aux *bailes de palillos*, c'est-à-dire aux *bals à castagnettes*. Vinrent ensuite les étrangers de diverses nations, Anglais, Français et Russes, accompagnés de quelques dames que la curiosité avait poussées jusque-là ; puis un *ciego* ou aveugle conduit par un gamin d'une douzaine d'années, et portant un violon à la main : ce *ciego* com-

posait à lui seul tout l'orchestre. Don Luis Botella, voyant que son salon commençait à se remplir, nous quitta pour aller donner un coup d'œil à la recette, qui s'opère dans les *escuelas de baile* sur des bases très-inégales, le prix variant, *suivant la mine des personnes*, de quatre à vingt réaux; il s'occupa ensuite de recevoir les arrivants et de relever l'éclat de son éclairage, qui se composait de quelques quinquets. On entendait dans l'escalier un bruit confus de voix de femmes, de rires, de castagnettes, mêlé à un froufrou de gaze et de soie. Bientôt entrèrent, avec ce mouvement de hanches et cette désinvolture particulière aux *boleras* andalouses, six danseuses chaussées de satin et vêtues du classique costume que chacun connaît : elles étaient escortées de quelques vieilles femmes coiffées de mantilles noires, portant des effets de rechange; mais, quelques instants plus tard, nous vîmes entrer un nouveau couple, qui apparemment ne voulait pas se mêler aux autres : c'était une jeune *bolera* dont un tartan couvrait les épaules et la jupe empesée, accompagnée d'une grosse femme très-brune, dont la figure rouge et velue était surchargée de loupes et de végétations de toutes sortes : c'était la mère, sans doute. « Voilà, dîmes-nous à Doré, la plus belle *duègne* que tu auras de ta vie l'occasion de dessiner ; » et, un instant après, la *bolera* et sa mère s'ajoutaient aux nombreux dessins de son album.

— *Dejad paso á las bailadoras!* (faites place aux danseuses), s'écria d'un ton d'autorité le *maestro del baile*. — Le corps de ballet, fendant majestueusement la foule, traversa le salon dans toute sa longueur, et fit halte à l'extrémité, où quelques poignées de main furent échangées avec des *aficionados*, familiarité réservée aux habitués. Cependant le directeur allait et venait avec une grande activité, pour faire placer son public, ayant bien soin de réserver les meilleures chaises à ceux des étrangers qui, ayant payé leur *duro* en entrant, lui paraissaient des *personajes de campanillas*, — *des personnages à grelots*, — comme on dit en Andalousie, pour désigner les gros bonnets. Un certain nombre de Russes et d'*Inglis-Manglis*, — c'est ainsi que nous entendîmes appeler les Anglais, à qui leur aspect, particulièrement exotique, valait beaucoup d'égards de la part du directeur,—prirent place au premier rang, impatients de voir les danses commencer; quant aux Andalous, ils se tenaient debout pour la plupart, comme des gens qui n'ont payé que demi-place, ou n'ont pas payé du tout.

Pendant ce temps-là, le violon aveugle commençait à racler sur un ton aigre les premières notes des *Boleras robadas;* deux des danseuses avaient déjà pris place l'une en face de l'autre, la pointe du pied droit en avant et les hanches portant sur la jambe gauche, crânement cambrées en arrière; puis, pour assujettir sur leurs pouces les castagnettes d'ivoire, par un mouvement habituel aux *boleras* de profession, elles pressèrent avec leurs dents l'anneau qui sert à retenir les deux cordons de soie. Le cliquetis saccadé des castagnettes se fit entendre, et les deux danseuses bondirent, souples et légères, aux applaudissements de toute l'assistance.

— *Alza, Morenita!* dit le *maestro* en s'adressant à la plus jeune des deux danseuses, dont les cheveux noirs et le teint ambré justifiaient on ne peut mieux le surnom. — *Jui, Jerezana! Anda salero!* continua le groupe des *aficionados*, encourageant de la voix et des mains la compagne de la Morenita, une brune et robuste jeune fille de Jerez de la Frontera. Les deux *bailarinas*, électrisées par les battements de mains et les exclamations enthousiastes des assistants, redoublèrent d'entrain et d'agilité, et firent place, au bout de quelques minutes, à un nouveau couple, qui fut lui-même bientôt remplacé par deux nouvelles danseuses. La *Morenita* et la *Jerezana* rentrèrent ensuite dans la lice, chacune de leurs compagnes disparaissant également tour à tour pour reparaître au bout d'un instant. Ainsi finit le pas d'ouverture appelé *boleras robadas* ou danseuses dérobées, parce que chacune se dérobe à son tour pour reprendre sa place un instant après.

Les spectateurs s'approchèrent des *boleras* pour les complimenter, et aussitôt les duègnes arrivèrent portant des tartans qu'elles jetèrent sur leurs épaules; car les danseuses étaient haletantes et n'en pouvaient mais. Elles se dirigèrent vers une petite pièce dans laquelle



UNE ACADEMIA DE BAILE, A SÉVILLE (page 378).

nous n'avions pas encore pénétré : nous les y suivîmes, et nous aperçûmes une table chargée de sucreries et de rafraîchissements : c'était le buffet. Nous offrîmes aux *boleras* des *dulces*, qu'elles acceptèrent sans façon. Nous avons déjà dit combien les Andalouses sont friandes de chatteries : le corps de ballet nous en donna une nouvelle preuve en faisant disparaître en un clin d'œil une quantité considérable de *dulces de yema* (gâteaux au jaune d'œuf), de *carne de membrillos* (pâte de coings), sans préjudice des *mantecadas*, *sorbetes* et autres rafraîchissements. Les Russes et les *Inglis-Manglis* survinrent, offrant de leur côté des *dulces*, qui furent acceptés sans plus de cérémonie que les nôtres, et cette orgie de confitures recommença de plus belle : il est probable qu'elle n'aurait pas cessé de sitôt, si une grande rumeur n'eût annoncé l'arrivée du premier sujet.

La *Campanera*, une grande brune, svelte et élancée, fit son entrée avec une aisance et une désinvolture parfaites; son assurance nous aurait presque fait penser à cette danseuse espagnole « armée de castagnettes et d'effronterie », dont parle Gramont dans ses *Mémoires :* il y avait bien douze ou quinze ans que nous avions vu danser la Campanera pour la première fois; ce n'était donc pas une débutante, mais l'art remplaçait chez elle la jeunesse qui s'en allait. La danseuse prit position, seule au milieu d'un cercle, pour danser le *Jaleo de Jerez*, dont elle exécuta les premières *mudanzas* (figures) avec beaucoup de *brio*, accompagnée tant bien que mal par le pauvre *ciego*, qui oubliait parfois de jouer en mesure; quelques murmures se firent entendre, accompagnés des cris : « *Fuera el violin! venga la guitarra!* » Les Andalous ne voulaient plus de violon : ils demandaient la guitare à grands cris; mais comment faire? le *guitarrero* officiel, qu'on chercha partout, n'était pas encore arrivé. Cependant l'aveugle, découragé par son peu de succès, avait cessé de jouer, et la Campanera s'était arrêtée subitement. Nous eûmes alors l'idée de demander au *ciego* son instrument pour un *aficionado* qui offrait de le remplacer un instant; et nous donnâmes le violon à Doré, qui se mit à jouer le *jaleo* avec une verve merveilleuse. On sait que notre grand artiste est tout simplement un violoniste de première force : Rossini, qui s'y connaissait, lui en a délivré de sa propre main le brevet[1].

La Campanera, électrisée par l'archet de Doré, se surpassa elle-même, et acheva le *jaleo de Jerez* au bruit des applaudissements les plus enthousiastes, dont le violon improvisé avait aussi sa bonne part. Cependant la *bolera* ne perdait pas la tête au milieu de ses triomphes : elle avisa un grand personnage aux longs favoris rouges qui nous parut être un Anglais, et après avoir dansé devant lui quelques pas qu'elle accompagna de ses plus gracieux sourires, elle lui jeta, en s'éloignant, un petit mouchoir brodé. L'Anglais examina l'objet, et nous regarda d'un air étonné; nous lui expliquâmes que les danseuses andalouses, comme les bayadères de l'Inde, avaient l'habitude de jeter leur mouchoir à un des spectateurs qu'elles avaient remarqué, et que celui-ci, en échange d'une distinction aussi flatteuse, le leur rendait ordinairement avec un *durillo* noué dans un des coins. L'Anglais s'exécuta de très-bonne grâce, et la Campanera, après avoir retiré la petite pièce d'or, le remercia gracieusement.

Le *guitarrero* arriva enfin, escorté de plusieurs *cantadores :* c'était un très-beau gars de Séville, qui portait crânement le costume andalou; son nom était Enrique Prado, mais on l'appelait ordinairement *el Peinero*, c'est-à-dire le *faiseur de peignes*, *apodo* ou surnom que lui avait valu son état, suivant un usage très-répandu en Andalousie. Le *peinero* avait une voix remar-

[1] Nous copions textuellement la curieuse dédicace que le grand maestro a écrite au bas de son portrait :

Souvenir de tendre amitié
Offert à Gustave Doré,
Qui joint à son génie de peintre-dessinateur le talent de violoniste distingué
et de tenorino *charmant, s'il vous plait....*

Passy, 29 août 1863. G. Rossini.

quable ; après quelques arpéges d'un caractère très-original, il commença cette *copla de baile* si populaire en Andalousie :

> Nace amor como planta
> En el corazon ;
> El cariño la riega,
> La seca el rigor.
> Y si se arraiga,
> Se arranca al apartarle
> Parte del alma.

« L'amour naît dans le cœur comme une plante que l'affection arrose, et que dessèche la rigueur ; et s'il y prend racine, on arrache, en l'enlevant, une partie de l'âme. »

Après ce couplet, les danses recommencèrent de plus belle, et les principales *boleras* se distinguèrent tour à tour dans un *solo*.

V

Nous n'avions eu à l'*Academia de Baile* qu'un premier aperçu de quelques danses andalouses ; aussi désirions-nous vivement assister à quelques-unes de ces réunions populaires qui ont lieu dans certains quartiers de Séville, tels le faubourg de Triana et la Macarena, réunions dont la danse constitue le principal élément, et qui sont connues sous le nom de *bailes de candil*. Nous avions fait la connaissance d'un brave garçon nommé *Coliron*, qui exerçait, à ses moments perdus, la profession de guitarrero ; il nous avait promis de nous conduire un soir chez un Gitano de ses amis, le *tio Miñarro*, qui tenait, dans le faubourg de Triana, une *taberna* où de temps en temps les *majos* et les *majas* de Séville se livraient aux danses andalouses.

On appelle *bailes de candil* les bals de bas étage qui ont lieu ordinairement dans une *taberna*, une *botillería* (débit de vin et de liqueurs) ou dans quelque maison de modeste apparence : on a nommé ainsi ces réunions à cause de leur éclairage peu brillant, qui consiste le plus souvent en un *candil*, petite lampe en cuivre ou en fer, qui se compose d'un récipient destiné à recevoir l'huile dans laquelle plonge une mèche placée horizontalement, et se termine par une tige au bout de laquelle se trouve un crochet qui sert à la fixer au mur. On a encore donné à ces bals un autre nom assez pittoresque : c'est celui de *bailes de boton gordo* ou de *cascabel gordo*, ce qui signifie littéralement bals à *gros boutons* ou à *gros grelots ;* allusion aux boutons de filigrane d'argent qui ornent ordinairement la veste et le pantalon des gens du peuple.

Le soleil était couché depuis plus d'une heure quand nous arrivâmes au faubourg de Triana ; nous suivîmes, guidés par Coliron, plusieurs rues fort malpropres et parfaitement sombres, car l'éclairage et le balayage sont également négligés dans le quartier des Gitanos. Cependant nous arrivâmes sans encombre devant la *botillería* du père Miñarro, à la porte de laquelle devisaient en fumant leur *papelito* plusieurs personnages en costume andalou, parmi lesquels nous reconnûmes quelques-uns des *aficionados* que nous avions rencontrés à l'*academia de baile*.

Après avoir traversé une salle où buvaient paisiblement quelques gaillards à la mine assez farouche, nous pénétrâmes dans un *patio* soutenu par des colonnes de marbre blanc surmontées de chapiteaux sculptés ; ce patio, comme un grand nombre de ceux qu'on voit encore à Séville, remontait au temps des Arabes ; des citronniers séculaires tapissaient les murs lézardés, et des plantes grimpantes s'enroulaient autour des colonnes jaunies par le temps ; aux angles de la cour s'élevaient des bananiers aux feuilles déchiquetées et un de ces arbustes, communs en Andalousie, qu'on appelle *damas de noche*. Quatre petites lampes du genre de celles que nous venons de décrire éclairaient d'une manière bizarre cette végétation inculte, mais luxuriante ; quelques



UN BAILE DE CANDIL (BAL DES GENS DU PEUPLE) DANS LE FAUBOURG DE TRIANA (page 384).

chaises de paille et des bancs de sapin, disposés entre les colonnes, attendaient les spectateurs. Une demi-douzaine de jeunes gens aux épais favoris noirs taillés en côtelettes devisaient au milieu du patio, tout en accordant leurs guitares, avec quelques *majas* qu'il nous sembla avoir déjà entrevues lors de notre visite à la *fábrica de tabacos*. C'étaient en effet des *cigarreras*, et même *la flor de las cigarreras*, comme nous l'entendîmes dire autour de nous quelques instants plus tard; car des chanteurs, *guitarreros*, danseurs et danseuses arrivaient peu à peu, et le patio ne tarda pas à se remplir. Quelques accords se faisaient déjà entendre, lorsqu'un murmure d'approbation accueillit l'entrée du *Barbero*, un des *cantadores* les plus renommés.

Sentarse! sentarse! (assis! assis!) crièrent quelques-uns des assistants, *el Polo! va á cantarse el Polo!* (on va chanter le Polo!) — *El Polo! El Polo!* — reprirent en chœur tous les spectateurs. Le *Barbero* ne se fit pas prier, et prit place à côté de Coliron, qui préludait sur sa guitare par les arpéges les plus compliqués, entremêlés d'accords plaqués avec le revers de la main et de petits coups secs frappés sur la table de l'instrument; le chanteur préluda de son côté par quelques modulations à bouche fermée, et en faisant, dans les notes les plus élevées, des tenues extrêmement prolongées; peu à peu sa voix devint plus éclatante, et il entonna de toute la force de ses poumons ce *polo* bien connu à Séville :

La que quiera que la quieran
Con faitiga y caliá,
Busque un mozo macareno,
Y lo güeno provará !

« Celle qui veut être aimée avec ardeur et avec passion n'a qu'à chercher un garçon *macareno* (du faubourg de la Macarena), et elle aura ce qu'il y a de meilleur. »

Le *Barbero* n'eût pas plus tôt achevé ce couplet que les applaudissements éclatèrent de toutes parts : — *Ole! ole! ole! zas!* s'écrièrent les femmes en battant des mains; *otra copla! otra copla!* (un autre couplet). Le chanteur promena un instant ses regards sur la partie féminine de l'assemblée, et reprit ainsi après avoir regardé en souriant une des plus jolies *majas* :

Ven acá, chiquiya,
Que vamos á bailar un *polo*
Que se junde medio Seviya !

« Viens ici, petite ; nous allons danser un *polo* qui fera crouler la moitié de Séville ! »

La *maja* que le *Barbero* venait d'appeler à la danse était une jeune fille d'environ vingt ans, qu'on appelait *la Candelaria*, souple, robuste et potelée, — *una moza rolliza*, — comme disent les Espagnols. Elle s'avança avec ce balancement de hanches plein de désinvolture qu'on appelle le *meneo*, et se campa fièrement au milieu du patio, attendant son danseur. Le *Barbero* voulait ménager ses poumons, car son répertoire était nombreux ; il céda donc sa place à un grand gaillard nommé *Cirineo* (le Cyrénéen), et Coliron recommença l'air du polo avec un entrain qui enleva les danseurs. Les castagnettes commencèrent à claquer du bec, accompagnées du son joyeux des *panderetas*, tandis que de leur côté les assistants marquaient la mesure avec des *palmadas*, c'est-à-dire en donnant tour à tour avec les doigts de la main droite deux coups secs dans la paume de leur main gauche, puis en frappant les deux mains ensemble; d'autres donnaient de petits coups de talon sur les dalles du patio, ou les frappaient en cadence du bout de leur canne à épée ; — car les majos de Séville sortent rarement sans leur canne à épée. La Candelaria n'avait pas besoin de ces excitations : tantôt elle se tordait comme pour échapper à la poursuite de son danseur, tantôt elle semblait le provoquer en relevant et en abaissant tour à tour à droite et à gauche le bas de sa robe d'indienne à volants, qui flottait en laissant entrevoir un jupon blanc empesé et le bas d'une jambe fine et nerveuse. L'enthousiasme com-

mençait à gagner tous les spectateurs; les femmes se haussaient sur la pointe du pied, et chacune adressait son mot à la danseuse, en applaudissant avec son éventail.

— *Alza, morena! Mas ajo al pique!* (Allons, brunette, plus d'ail dans la sauce!) s'écria tout à coup un vieux Gitano à la voix enrouée, qui trouvait apparemment que la danseuse manquait d'entrain. Elle le regarda en souriant, et le menaça du bout du petit doigt; *Cirineo* prit alors un tambour de basque, et après l'avoir fait résonner un instant, il le jeta aux pieds de la Candelaria qui se mit à danser autour de l'instrument en redoublant de verve et d'agilité. Bientôt les deux danseurs, épuisés, hors d'haleine, allèrent tomber sur un banc; mais la malicieuse *cigarrera* fut bientôt remise de sa fatigue, et elle fit signe du doigt au vieux Gitano, lui enjoignant, pour sa punition, de chanter une *Tonada*, ou une *Tonáa*, comme prononcent les Andalous.

— *Vaya la tonáa!* (Allons, la tonada!) répétèrent tous les assistants. Et le vieux Gitano, après avoir pris une guitare, s'assit, croisa ses jambes, toussa, cracha, et entonna une chanson en *Caló*. — *Otra! otra! Tio!* s'écria la *Candelaria* en faisant toutes sortes d'agaceries au Gitano, dont l'organe voilé venait d'obtenir un franc succès de rire. — *Viva la Macarena!* s'écria le vieux bohémien; et après avoir avalé d'un seul trait une *copita de aguardiente* que la jeune fille lui présentait :

Si argo quieres, prenda mia,
No tienes mas que jablá,
Que las mozas en amores
Siempre aciertan la jugáa.
Juy salero !
Vivan las mozas é mi tierra !

« Si tu désires quelque chose, mon trésor, tu n'as qu'à parler, car en amour les jeunes filles gagnent toujours la partie. Eh ! charmante ! Vivent les filles de mon pays ! »

Le Gitano fut interrompu par l'arrivée de quelques *majas* en retard, car quelques-unes de ces lionnes de l'Andalousie se piquent de n'arriver qu'après le commencement du bal, comme chez nous les grandes élégantes n'arrivent aux Italiens qu'après le lever du rideau. Quelques *Gitanas*, citées parmi les plus habiles danseuses de Triana, les suivirent de près; une d'elles était la fille du vieux bohémien qui venait de chanter, et on assurait qu'elle n'avait pas de rivale pour la danse du *zarandeo*. Après nous être mis dans les bonnes grâces du père au moyen de quelques verres de *manzanilla*, nous n'eûmes pas de peine à obtenir de lui qu'il décidât sa fille à danser son pas favori. Elle nous fit penser au mot d'un ancien auteur, qui a dit que les danses espagnoles étaient une convulsion régulière et harmonieuse de tout le corps : cette définition peut s'appliquer plus particulièrement au *zarandeo*. Quand les Andalous veulent faire l'éloge d'une danseuse qui brille ainsi par le *meneo*, ils se servent d'une expression très-pittoresque : *Tiene mucha miel en las caderas*, disent-ils : « Elle a beaucoup de miel dans les hanches. »

Cependant les chants et les danses cessèrent un instant, et les spectateurs aussi bien que les danseurs profitèrent de l'intermède pour se restaurer. Ce souper n'avait rien de commun avec ceux qu'on sert dans nos bals : quelques tranches de *merluza* frites dans l'huile, et des *boquerones*, petites sardines très-communes en Andalousie, composaient, avec du pain blanc comme la neige et serré comme du biscuit, la partie solide du festin. Les liquides étaient plus variés : le manzanilla, le jerez, le rota et autres vins d'Andalousie circulaient dans les verres longs et étroits qu'on appelle *cañas*. On connaît la sobriété des Espagnols : le souper ne dura pas longtemps; et puis quelques chanteurs nouveaux désiraient se faire entendre. Coliron, notre introducteur, nous avait promis qu'un jeune *torero*, récemment débarqué de Jerez, chanterait *Las ligas de mi morena*, « Les jarretières de ma brune, » une des chansons andalouses les plus gaies et les plus caractéristiques.

« *Toma la guitarra!* lui dit Coliron, et laisse là cette *merluza* qui va t'étouffer! » Le torero prit sa guitare, et le pied gauche appuyé sur sa chaise, il commença à chanter avec cet accent



GITANA DANSANT LE VITO SEVILLANO (ENVIRONS DE SÉVILLE) (page 392).

particulier qui distingue les enfants de Jerez. D'autres *cantadores* prirent sa place, et ne furent pas moins applaudis : nous entendîmes successivement chanter les fameuses *Caleseras de Cádiz*, à l'air si vif et si entraînant, des *Tiranas* au mouvement lent, des *Rondeñas* et des *Malagueñas* à l'accent mélancolique, la chanson du *Majo de Triana*, les *Toros del Puerto*, la *Zal de la Canela* et encore d'autres chansons andalouses pleines de brio et d'originalité.

Le tour des danses ne tarda pas à revenir, et une jeune Gitana à la peau cuivrée, aux cheveux crépus et aux *yeux de jais*, — *ojos de azabache*, — dansa le *Tango americano* avec un entrain extraordinaire; le tango est une danse de nègres dont l'air est très-saccadé et fortement accentué. On chanta encore le Polo, un des airs pour lesquels les Andalous montrent le plus de prédilection, et qui est sans doute d'origine arabe ; ensuite vint la *Caña*, dont le caractère est essentiellement mélancolique, et qui ressemble à une lamentation commençant par un soupir prolongé et comme étouffé ; la voix, après avoir parcouru dans plusieurs tons une espèce de gamme chromatique, devient peu à peu plus sonore, en même temps que la mesure devient plus vive. On peut dire que la *Caña* est comme la pierre de touche des vrais chanteurs andalous, *arrieros* (muletiers), *contrabandistas*, *caleseros* et autres, car elle exige des poumons infatigables, et le *cantador* obtient d'autant plus de succès qu'il prolonge plus longtemps les notes aiguës.

Comme nous allions nous retirer, on nous fit observer que nous ne pouvions partir sans voir danser la *rondeña*, un pas qui accompagne ordinairement en chantant les *coplas* du même nom. La rondeña fut dansée à ravir par un *guapo* (élégant) de la *Macarena*, qui avait pour *pareja* ou partenaire une jolie *moza* du même quartier. La danse continuait pendant que les couplets se succédaient, et les deux *parejas* mettaient tant d'ensemble et tant d'harmonie dans leurs pas, qu'un des assistants improvisa la strophe suivante, sur l'air des rondeñas :

Estos que están bailando
Que parejitos son !
Si yo fuese padre cura,
Les daba la bendicion.

« Ces deux jeunes gens qui dansent, — Qu'ils sont bien assortis ! — Si j'étais un *padre cura*, — Je leur donnerais ma bénédiction. »

La rime laissait bien quelque chose à désirer, ce qui n'empêcha pas le poëte d'être fort applaudi. La danse finie, l'assemblée se sépara au choc des verres, et nous quittâmes, fort satisfaits de notre soirée, la taverne du *tio Miñarro*.

VI

Nous avons déjà dit qu'il n'y a pas de fête andalouse sans danses : c'est dans les *ferias* et dans les *romerías* (pèlerinages) qu'un étranger peut le mieux observer celles qui se dansent en plein air ; on y chercherait vainement des bals publics du genre de ceux qui ont lieu chez nous dans les fêtes villageoises. Les Espagnols préfèrent la danse improvisée et en plein air ; l'orchestre ne leur fait jamais défaut : il n'est pas de village, si pauvre qu'il soit, pas de *venta* où l'on ne trouve une guitare ou une *bandurria*, ayant toutes leurs cordes, *ou peu s'en faut :* deux jeunes filles et deux garçons de bonne volonté, il n'en faut pas davantage pour *armar un baile*, — organiser un bal. En outre, les aveugles n'ont guère d'autres ressources que de jouer de la guitare ou du violon, et il n'en manque jamais dans les fêtes ; aussi, s'il prend à une *moza* la fantaisie de se mettre à danser et qu'elle n'ait pas un guitarrero à sa disposition, elle n'a qu'à dire au premier aveugle qui passe :

— *Ciego! Eche uste cuatro cuartos de seguidillas!*

« Aveugle ! jouez-nous pour quatre sous de seguidillas ! »

Le ciego ne se le fait pas dire deux fois, et se met de suite à jouer les seguidillas demandées.

Les scènes de ce genre ne manquent pas à la foire de Séville : souvent, c'est devant une de ces tavernes en planches et en toile, comme on en voit tant pendant la feria, que s'improvisent ces danses populaires. Un jour nos regards furent attirés par une de ces tentes ornée d'un luxe extraordinaire de franges, de pompons et de nœuds en calicot blanc et rouge, au-dessus de laquelle nous lûmes sur un écriteau l'inscription suivante en gros caractères :

Penascaró superior
Se pule con caliá,
Y de misto una taja
Se toma de barbaló.

Ce qui signifie en bon *caló* qu'on y vendait d'excellente eau-de-vie et de très-bon manzanilla ; le maître de la taverne était donc Gitano, à n'en pas douter : en effet, nous vîmes quelques Gitanas de Triana occupées à attacher autour de leurs pouces les cordons de leurs castagnettes, et bientôt, dès qu'une guitare et un *pandero* eurent marqué les premières mesures du *zapateado*, elles commencèrent à danser aux applaudissements des buveurs et des passants.



EL OLE GADITANO.

Le zapateado est peut-être le plus vif de tous les pas andalous, et à coup sûr il n'en est guère de plus gracieux ni de plus entraînant. Ordinairement il est dansé par une femme seule, qu'une autre remplace quand la première est fatiguée. *Zapatear* signifie en espagnol frapper avec les pieds des coups répétés. Le mot exprime parfaitement la danse et son mouvement. Les Gitanas, animées par les *palmadas* des assistants, luttèrent tour à tour d'agilité : c'était à qui mettrait le plus d'adresse à *tuer l'araignée* ou *le cloporte*, *matar la araña* ou *la curiana*, suivant l'expression pittoresque des Andalous. La plus jeune se fit surtout remarquer par sa souplesse extraordinaire et par son adresse à donner en mesure de petits coups de talon, en même temps qu'elle agitait par les mouvements les plus gracieux sa mantille de velours noir.

Une danse vraiment sévillane et qui, comme le zapateado, est ordinairement dansée par une femme seule, c'est le *vito sevillano*. Il est peu de danses dont l'air soit aussi gai et aussi entraînant que celui de ce pas favori des *majas* de Séville, qui se danse quelquefois sur une table entre deux verres de jerez. Nous le vîmes danser un jour par une des *bailadoras* les plus renommées, dans une réunion de *majos* qui célébraient la fête des deux patronnes de Séville ; le déjeuner venait de s'achever, et il ne restait plus sur la table que quelques verres encore pleins. *Encarnacion*, — c'était le nom de la maja qu'on pria de danser, — monta lestement sur la table. Aussitôt la guitare, les castagnettes et les *panderos* commencèrent à résonner, et elle se mit à danser avec une grâce et une aisance merveilleuses, sans effleurer aucun des verres épars qui se trouvaient à ses pieds,



GITANA DANSANT DANS UN PATIO DE SÉVILLE

tandis qu'un des *majos* chantait. Après lui tous les assistants reprirent en chœur, en frappant dans la paume de la main. Un autre continua par ce couplet bien connu :

> Las doncellas son de oro,
> Las casadas son de plata ;
> Y las viudas son de cobre,
> Y las viejas de hojalata.

« Les jeunes filles sont d'or, — Les femmes mariées, d'argent ; — Les veuves sont de cuivre, — Et les vieilles, de fer-blanc. »

La danseuse continua à agiter ses petis pieds au milieu des verres, quand une voix s'écria :

« *Tire oste la caña! Tire oste la caña !* »

Tirar la caña, littéralement *lancer le verre*, c'est un tour d'adresse que les danseuses exécutent quelquefois au milieu d'un pas, et qui consiste à lancer en l'air, d'un mouvement rapide, le contenu d'une caña, et à recevoir le vin dans sa bouche. Encarnacion exécuta le tour à merveille, sans perdre un seul instant la mesure, et après avoir vidé d'un seul trait la caña, elle sauta en bas de la table aussi lestement qu'elle y était montée.

Il ne faut pas oublier une danse du même genre, également chère aux Andalous : *el ole gaditano*. On assure que l'olé descend en ligne directe des anciennes danses gaditanes auxquelles Martial lui-même, on s'en souvient, reprochait leur manque de modestie. D'autres prétendent que l'olé n'est autre que la fameuse *zarabanda*, ce pas qui provoqua jadis les excommunications de l'Église, et qui fut plus d'une fois défendu par divers arrêts ; ce pas dont la musique était si agréable que Des Yveteaux, un poëte plus connu par sa vie épicurienne et ses excentricités que par ses écrits, mourant à Paris à l'âge de quatre-vingt-dix ans, se fit jouer un air de sarabande, « *afin*, disait-il, *que son âme passât plus doucement.* » L'olé est ordinairement exécuté par une seule danseuse, comme quelques autres danses andalouses, telles que la *jarana*, le *polo*, la *rondeña*, etc. On l'appelle aussi quelquefois *el ole de la curra ; curra* est une de ces expressions andalouses à peu près intraduisibles en français, qui sert à désigner la femme du peuple élégante, passionnée pour la danse et les plaisirs nationaux; en un mot, c'est à peu près la *maja*.

L'olé exige, plus que toute autre danse, une grande souplesse de corps et une désinvolture particulière : la Nena, une *bolera* du *Teatro principal*, réunissait au plus haut point ces qualités essentielles, et elle était sans rivale dans les poses renversées. C'était merveille de la voir, après un pas d'une vivacité entraînante, se pencher un peu en arrière ; sa taille, d'une flexibilité de roseau, se courbait avec une langueur charmante ; ses épaules et ses bras se renversaient mollement et touchaient presque la terre. Pendant quelques instants, elle restait ainsi, le col tendu, la tête penchée, comme dans une sorte d'extase ; puis tout à coup, comme frappée par une commotion électrique, elle se redressait, bondissant en faisant résonner en mesure ses castagnettes d'ivoire, et achevait son pas avec autant d'entrain qu'elle l'avait commencé.

Chacune des principales villes de l'Andalousie donne son nom à une danse particulière. Cadiz a l'*ole gaditano*, Jerez a son *jaleo*, Ronda sa *rondeña*, et Malaga sa *malagueña ;* mais c'est à Séville que toutes ces danses se modifient, se recomposent, se perfectionnent. « Dans toute l'Andalousie, dit un auteur espagnol, c'est Séville qui se distingue comme dépôt de tous les souvenirs de ce genre ; c'est l'atelier où les anciennes danses se transforment en danses modernes ; c'est l'université où s'apprennent la grâce inimitable, l'attrait irrésistible, les ravissantes attitudes, les tours brillants et les mouvements délicats de la danse andalouse. En vain, l'Inde et l'Amérique envoient-elles à Cadix de nouvelles chansons et de nouvelles danses d'un genre distinct, quoique

toujours charmant et voluptueux ; ces chansons et ces danses ne sauraient s'acclimater en Andalousie, si elles n'ont auparavant passé par Séville, si elles n'y ont laissé, comme le vin laisse sa lie, ce qu'elles avaient de trop libre ou d'exagéré. Une danse qui sort de l'école de Séville comme d'un creuset, pure et revêtue des formes andalouses, ne tarde pas à être reconnue, et se trouve aussitôt adoptée depuis Tarifa jusqu'à Almeria, depuis Cordoue jusqu'à Malaga et Ronda. »

C'était autrefois l'usage de chanter dans les *fiestas de baile*, ou fêtes de danse, quelques anciens *romances* pendant que les danseurs se reposaient, sans préjudice des malagueñas, des rondeñas et autres chants plus modernes. Le chant de ces *romances*, qu'on entend encore quelquefois, s'appelle *corrida* (course), probablement parce que les strophes forment une histoire suivie, tandis que les chansons que nous venons de nommer se composent, comme les *polos*, *tiranas*, etc., de couplets détachés. Quelques-unes de ces compositions sont d'anciens *romances moriscos*, comme ceux que Ginez Pérez de Hita publia vers la fin du seizième siècle ; d'autres se retrouvent dans d'anciens recueils, tels que le *Cancionero de romances* ou le *Romancero general*, ou bien sont parvenues jusqu'à nous sans qu'on connaisse leur origine. Ordinairement le musicien prélude en jouant la corrida sur la guitare, la bandurria ou la mandoline (*el bandolin*), et le chanteur entonne un *romance* composé de strophes de quatre et six vers, comme celui du *Conde del Sol*, si connu en Espagne.

Le boléro, dont nous avons déjà dit quelques mots, est une danse qui ne date que de la fin du siècle dernier ; son inventeur est *don Sebastian Cerezo*, danseur très-célèbre du temps de Charles III, qui fit connaître ce pas vers l'année 1780. On assure qu'on retrouve dans le boléro le souvenir de plusieurs anciennes danses, telles que la *sarabande* et la *chaconne*. Ce pas présente aussi quelques analogies avec les *seguidillas ;* seulement le mouvement de ces dernières est beaucoup plus vif. Au théâtre, le boléro est ordinairement dansé par plusieurs *parejas* ou couples, mais dans les réunions particulières on le danse le plus souvent à deux. C'est ainsi que nous le voyons représenté dans une suite de jolies gravures espagnoles du siècle dernier, où sont figurées les différentes *posturas* du fameux pas national. Une des plus gracieuses est celle où le danseur et la danseuse, les mains armées de castagnettes, se retrouvent face à face après avoir fait un demi-tour, figure qui s'appelle *dar la vuelta*. Les danseurs, vêtus d'un élégant costume, ont des poses quelque peu maniérées qui font penser aux personnages des fêtes galantes de Watteau ; au bas de l'estampe se lisent ces quatre vers :

Viva el baile bolero,
Pues es con gracia
Natural regocijo
De nuestra España.

« Vive la danse du boléro, car c'est naturellement le gracieux plaisir de notre Espagne. »

D'autres gravures de la même époque représentent également des danses nationales, avec ce titre : « La bonne humeur des Andalous, — *El buen humor de los Andaluces.* » Aujourd'hui encore, dans les images populaires à deux *cuartos* qui se vendent dans les rues, ils sont souvent représentés dansant le boléro avec force contorsions, et on y lit des légendes du même genre.

Le *bolero* enivre, dit un auteur espagnol ; le *fandango* enflamme. Cette danse fameuse, dont nous avons déjà dit quelques mots, offre, comme le boléro, plus d'une ressemblance avec les *seguidillas*. Le fandango était déjà connu vers la fin du dix-septième siècle ; un prêtre espagnol, *Marti*, doyen du chapitre d'Alicante, écrivait de Cadix, le 16 *des calendes de février* 1712, une lettre en latin dans laquelle il donne la description du fandango : le brave doyen emploie les périphrases les plus étranges pour mieux dépeindre cet ensemble de mouvements qu'on appelle le *meneo*. « Vous connaissez, dit le doyen Marti, cette danse de Cadix, fameuse depuis tant de siècles

par ses pas voluptueux, qu'on voit encore exécuter aujourd'hui dans tous les faubourgs et dans toutes les maisons de cette ville aux applaudissements incroyables des spectateurs ; elle n'est pas seulement en honneur parmi les négresses et autres personnes de basse condition, mais parmi les femmes les plus honnêtes et de la plus haute naissance. Ce pas est dansé tantôt par un homme et une femme, tantôt par plusieurs couples, et les danseurs suivent la mesure de l'air avec les plus molles ondulations du corps.... C'est vraisemblablement ainsi que jadis Hercule le devait danser avec son Omphale.... Cependant les rires bruyants et les gais éclats de voix se font entendre ; bientôt les spectateurs eux-mêmes, atteints d'une joyeuse fureur comme dans les atellanes antiques, s'élancent pour jouer à leur tour un rôle actif, et se balancent en suivant les mouvements de la danse.... Telles sont les délices des habitants de Cadix : ne pensez-vous pas que les danses de l'antiquité, telles que la *chordaxa* phrygienne, n'étaient auprès de celle-ci que de véritables bagatelles? — Et maintenant, ajoute le doyen, blâmez donc la corruption des anciens, et osez louer la réserve de nos mœurs ! »

Outre le *bolero*, le *fandango* et autres pas nationaux, nous eûmes l'occasion de voir sur le théâtre de Séville quelques danses particulières à l'Andalousie, telles que la *granadina* exécutée par une seule danseuse ; les *mollares*, un pas purement sévillan exécuté par plusieurs couples, et les *panaderos*, dont le nom signifie littéralement les *boulangers*, et qui sont dansés tantôt par plusieurs couples, comme les *mollares*, tantôt par une seule *bailadora*.

Nous venons de passer en revue les diverses danses de l'Andalousie : les autres provinces d'Espagne ont aussi les leurs, d'un caractère différent pour la plupart, mais également gracieuses et intéressantes : nous commencerons par les plus fameuses de toutes : les *seguidillas manchegas*.



LOS PANADEROS, DANSE DE SÉVILLE.



LA JOTA ARAGONESA.

CHAPITRE QUINZIÈME

Les *Seguidillas;* Mateo Aleman et Cervantès. — Quelques couplets de Séguidilles : la *copla* et *l'estribillo*. — Les *Seguidillas manchegas* à la *posada*; le *bien parado*. — La *Jota aragonesa*. — *Coplas* religieuses : Notre-Dame *del Pilar*. — *Coplas* grotesques. — La *Jota valenciana* sur les bords du lac d'Albufera. — La *Jota* en Navarre et en Catalogne ; les *Gigantones* et les *Enanos*. — La danse à Madrid. — Le *Salon de Capellanes*; el *Gran can-can*. — Les *Habas verdes*. — La *Tarasça*. — La *Danza prima* et la *Muyñeira;* le *Gaitero gallego;* la fête du *Magosto*. — La *Gallegada*. — Les danses *basques;* Jehan Tabourot et son *Orchésographie*. — Le *Tabourin de Basque* et le *Pandero*. Un traité contre les danses. — La *Guipuzcoao dantza* de D. Juan Ignacio de Iztueta. — La Camargo. — Le *Paloteado*. — Danses religieuses — Les *Villancicos de Navidad;* mélange du sacré et du profane. — Les *Seises;* leur chant, leur danse et leur costume.

I

Nous avons passé en revue les principales danses andalouses; mais l'Andalousie n'a pas le privilége exclusif du divertissement si cher aux Espagnols : d'autres provinces ont aussi leurs danses nationales, pour lesquelles les gens du peuple se montrent toujours très-passionnés. Commençons par la Manche, le pays classique des fameuses *seguidillas :* c'est dans la province illustrée par l'*Ingénieux Hidalgo* que prirent naissance, il y a près de trois cents ans, ces poésies populaires, dont le goût ne tarda pas à se propager dans les provinces voisines. Cervantès nous

apprend que les compositions de ce genre étaient déjà connues de son temps ; il tourne en ridicule certains poëtes « qui s'abaissent à composer un genre de vers alors en usage à Candaya, et qu'on appelait des *seguidillas*. « C'était, ajoute-t-il, le bouleversement des âmes, le transport du rire, l'agitation des corps, et finalement le ravissement de tous les sens. »

Le mot *seguidillas* servait donc anciennement, comme aujourd'hui, à désigner à la fois un certain genre de poésies populaires, et une danse nationale. Écoutons Mateo Aleman, qui écrivait à la fin du seizième siècle son fameux roman *picaresque : Vida y hechos del pícaro Guzman de Alfarache*. « .... Les édifices, les machines de guerre se renouvellent chaque jour..., les chaises, les armoires, les cabinets, les tables, les lampes, les chandeliers changent aussi ; et il en est de même des jeux, des danses, de la musique et des chansons, car les *seguidillas* ont remplacé la *sarabande*, et feront place elles-mêmes à d'autres danses, qui disparaîtront à leur tour. » M. Soriano Fuertes, auteur d'une excellente Histoire de la musique espagnole, et l'un des compositeurs les plus populaires de la Péninsule, pense que les *seguidillas* peuvent être considérées comme une des plus anciennes danses d'Espagne. Notre savant ami pense qu'il n'est pas en Espagne de poésie ni de danse populaire plus caractéristique. Grâce à une grande variété dans les figures et à beaucoup d'entrain sans licence, ce pas est un divertissement populaire des plus honnêtes et des plus gais à la fois.

Ceux qui ont plusieurs fois parcouru l'Espagne ont pu remarquer qu'il n'est guère de contrées où cette danse ne se soit pas localisée : ainsi l'Andalousie possède plusieurs genres de seguidillas, ou de *siguiriyas*, suivant la prononciation locale. La Galice a les *seguidillas gallegas ;* dans la province de Santander on les appelle *pasiegas*, et dans les provinces basques, *guipuzcoanas ;* il y a encore les seguidillas *zamoranas*, *aragonesas*, *valencianas*, etc. Les Andalous dansent leurs seguidillas sur un mouvement extrêmement vif, et leurs *coplas de baile* sont plus souvent gaies que sentimentales ; témoin ce quatrain, où le chanteur affirme que, pour briller à la danse, un garçon ne doit pas oublier ses mollets à la maison :

El mocito que baila
Las seguidillas
No ha dejado en casa
Las pantorillas !

Les Andalous sont passionnés pour les *seguidillas boleras :* elles font souvent l'ornement de ces éventails à deux *cuartos* qui se vendent aux environs de la *plaza*, les jours de taureaux, et qu'on appelle *abanicos de calaña ;* souvent aussi on voit la danse favorite, naïvement barbouillée par quelque Murillo de village, se détacher en couleurs éclatantes sur le fond jaune-serin de la caisse d'une *calesa ;* il est rare que les tambours de basque ne soient pas ornés de sujets de ce genre : plus d'une fois ces amusants bariolages nous ont rappelé quelques vers d'un poëte espagnol qui décrit ainsi les peintures populaires de l'Andalousie :

. . . .
No ha de faltar zandunguera
Puesta en jarras una dama,
De las que la liga enseñan ;
Ó un torero echando suertes,
Ó un gaché con su vihuela,
Y una pareja bailando
Las *seguidillas boleras*.

« On est sûr d'y voir une femme à la gracieuse désinvolture, les mains posées sur les hanches, une de celles qui laissent voir leur jarretière ; — Ou un *torero* combattant son adversaire ; ou bien encore un Andalou avec sa guitare, à côté d'un couple qui danse les *seguidillas boleras*. »

La poésie des *seguidillas* est d'une grande simplicité : chaque couplet se compose de sept vers, tantôt de cinq syllabes, tantôt de six, et se divise en deux parties : la *copla*, qui comprend

les quatre premiers vers, et l'*estribillo*, ou refrain, composé des trois derniers, qui complètent le sens de la *copla*. Le second vers rime avec le quatrième, et le cinquième avec le dernier ; il arrive bien souvent, du reste, que les rimes ne sont qu'approximatives, car dans ces couplets essentiellement populaires les règles ne sont pas toujours strictement observées. Il faut même ajouter que ce genre de poésie n'a jamais été cultivé que par des poëtes populaires, qui s'abandonnent à leur verve comme les improvisateurs napolitains. Les *côplas de seguidillas* qui courent les faubourgs et les villages sont innombrables ; la plupart sont oubliées le jour même où elles ont été improvisées, pour faire place à d'autres, dont l'existence est aussi éphémère. Il en est cependant un grand nombre que les gens du peuple répètent de père en fils, et qui ont eu les honneurs de l'impression : Barcelone, Madrid, Manresa, Carmona, ont des imprimeries qui répandent par milliers, dans toute l'Espagne, ces *pliegos* que vendent les aveugles et les libraires en plein vent. Les *enamorados* qui veulent chanter leurs Dulcinées y trouvent, pour la modique somme de deux *cuartos*, jusqu'à soixante ou quatre-vingts couplets. Voici un échantillon de quelques-unes de ces *coplas de seguidillas* les plus connues :

En el mar de Cupido
Siempre hay borrascas,
Y en ninguno zozobran
Tantas escuadras :
Pero non obstante
Siempre son infinitos
Sus navegantes !

« Dans la mer de Cupidon — Il y a toujours des bourrasques, — Et il n'en est pas où naufragent — Autant de flottes : « Mais, malgré cela, — Ils sont toujours innombrables, — Les navigateurs ! »

Ici, c'est une jeune fille qui chante :

Aunque me ves que canto,
Tengo yo el alma
Como la tortolilla,
Que llora y canta,
Cuando el consorte
Herido de los celos
Se escapa al monte.

« Bien que tu m'entendes chanter, — J'ai cependant l'âme — Comme la tourterelle — Qui pleure et chante, — Quand son compagnon — Blessé par la jalousie — S'envole vers la montagne. »

Voici encore un couplet un peu quintessencié qui rappelle certains sonnets de Cervantès :

Soñé que me querias
La otra mañana,
Y soñé al mismo tiempo
Que lo soñaba.
Que á un infeliz
Aun las dichas soñadas
Son imposibles.

« Je rêvai que tu m'aimais — L'autre matin, — Et je rêvai en même temps — Que c'était un songe ; — Car pour un malheureux — Même les songes heureux — Sont impossibles. »

Les soupirs et les joies, l'espérance et le désespoir, les désirs et les plaintes, tel est le thème ordinaire de ces couplets ; il en est un bon nombre, naturellement, dont la banalité peut rivaliser avec celle des devises de mirlitons ; mais, en revanche, les mélodies qui les accompagnent portent souvent l'empreinte d'un sentiment musical plein de grâce et d'originalité. Comme la plupart des airs espagnols, ces mélodies sont à trois temps, et la mesure en est si bien marquée par la guitare et les castagnettes, qu'il n'est guère de danse plus facile. Un jour que nous nous trouvions à la *feria* d'Albacete, nous eûmes l'occasion de voir danser les *seguidillas manchegas* avec leur vrai

caractère national. De nombreux danseurs des deux sexes, venus des environs, s'étaient donné rendez-vous dans une salle basse du *parador de la diligencia*. Le *guitarrero* portait l'épaisse *zamarra* de peau d'agneau, et une *montera* en chat sauvage remplaçait sur sa tête le classique *sombrero calañés*. Il avait à peine commencé à préluder en mineur par quelques arpéges rapides, que chaque danseur choisissait sa *pareja*, et que les couples se plaçaient les uns vis-à-vis des autres à trois ou quatre pas de distance. Bientôt quelques accords plaqués indiquèrent aux chanteurs que leur tour était arrivé, et ceux-ci entonnèrent le premier vers de la *copla*. Cependant les danseurs, le jarret tendu et les bras arrondis, n'attendaient que le signal; les chanteurs se turent un instant et le *guitarrero* commença la mélodie d'une ancienne *seguidilla*. A la quatrième mesure, les *cantadores* continuèrent la *copla;* le claquement des castagnettes se fit entendre, et aussitôt tous les couples s'élancèrent avec entrain, tournant et retournant, se cherchant et se fuyant tour à tour. A la neuvième mesure, qui indique la fin de la première partie, il y eut une légère pause pendant laquelle les danseurs, parfaitement immobiles, nous laissèrent entendre les notes grêles et saccadées de la guitare; puis ils recommencèrent avec quelques changements dans les pas, et chacun vint reprendre la place qu'il occupait au commencement. C'est alors que nous pûmes juger de la partie la plus gracieuse et la plus intéressante de cette danse, qu'on appelle *el bien parado*, c'est-à-dire littéralement : *le bien arrêté. Hacer el bien parado* est un idiotisme espagnol qui signifie renoncer à une chose qu'on peut encore utiliser, pour en avoir une meilleure; par analogie, faire le *bien parado* dans les *seguidillas*, c'est renoncer à finir la figure, pour en recommencer une nouvelle. Un point très-important pour les danseurs, c'est de se tenir immobiles et comme pétrifiés dans la position où les surprend la dernière note de l'air; aussi ceux qui restaient ainsi dans une pose gracieuse étaient vivement applaudis aux cris répétés de : *Bien parado! Bien parado!*

Telles sont les règles classiques des seguidillas. Mais comment dire à quel point ce pas transporte les danseurs? Cette ardente mélodie, qui exprime à la fois le plaisir et une douce mélancolie; le bruit animé des castagnettes, le languissant enthousiasme des danseurs, les regards et les gestes suppliants de leurs partenaires, la grâce et l'élégance qui tempèrent l'expression passionnée des mouvements; tout enfin contribue à donner au tableau une attraction irrésistible dont les étrangers ne peuvent apprécier toute la valeur aussi bien que les Espagnols : ces derniers sont seuls doués des qualités nécessaires pour danser leurs pas nationaux avec cette inspiration enflammée, avec ces mouvements pleins de vie et de passion.

Ainsi s'exprime un auteur espagnol, et les *seguidillas* sont encore aujourd'hui telles que les décrivait un ancien voyageur français : « C'est ordinairement à la *posada*, le lieu le plus convenable et le plus vaste, que se fait le concours : la meilleure voix chante les seguidillas, et des aveugles l'accompagnent avec leurs guitares. C'est la gaieté la plus pure et la plus franche que l'on puisse partager. On est étonné de voir un laboureur vêtu comme Sancho, l'estomac couvert de sa large ceinture de cuir, devenir un danseur agréable; on suit avec plaisir tous ses mouvements, tant il forme ses pas avec grâce, avec précision, et toujours en mesure. Mais pour les femmes, elles ont un certain *meneo*, comme on dit dans le pays, un certain mouvement si rapide, une flexibilité, une attitude si molle, des tours de bras si élégants, des pas si languissants, si gracieux, si variés, qu'à voir danser une jolie femme, on ne sait que faire de sa philosophie. »

Plus d'une fois il nous arriva de voir des paysans improviser des danses de ce genre : Doré eut l'occasion d'en faire un croquis. Un jour, nous nous rendions à une feria des environs de Séville : nous vîmes des *majos* et des *majas* se préparer à danser au milieu de la route; des balayeurs de bonne volonté enlevaient la poussière ; un *guitarrero* ambulant tenait lieu d'orchestre, et la danse commença bientôt, aux applaudissements de tous les assistants, y compris les enfants qui manifestaient leur joie par des cabrioles répétées.



LA DANSE IMPROVISÉE (SEGUIDILLA MANCHEGA).

II

La *Jota* est la danse nationale par excellence de l'Aragon. Son origine paraît fort ancienne, et on la croit dérivée de l'ancien *Pasacalle*, dont la vogue fut si grande au seizième siècle. La *Jota aragonesa* est une danse à la fois vive et honnête, si nous en croyons le dicton populaire :

La Jota en el Aragon
Con garbosa discrecion.

D'origine purement espagnole, elle se distingue par une modestie qui n'exclut ni la grâce ni l'entrain. Il n'est pas de réjouissance populaire, pas de *feria* qui ne soit animée par de nombreux couples dansant des *Jotas* jusqu'à ce que fatigue s'ensuive ; souvent même elles sont le complément obligé des fêtes religieuses : ainsi nous avons entendu, la veille de Noël, une *Jota* intitulée la *Natividad del Señor*, chantée avec accompagnement de danses. Le premier couplet de cette *Jota* n'a pas le caractère des chansons qui accompagnent ordinairement les danses espagnoles : on croirait plutôt entendre un cantique :

De Jesus el Nacimiento
Se celebra por dó-quier :
Por dó-quier reina el contento,
Por dó-quier reina el placer.

« De Jésus la Nativité — Est célébrée en tout lieu : — En tout lieu règne le contentement, — En tout lieu règne le plaisir. »

Le refrain, chanté en chœur par toute l'assistance à la suite de chaque couplet, passe sans transition du sacré au profane :

Viva pues la broma !
Que el dia convida :
Y endulce la vida
Del gozo la aroma !

« Donc, vive la bombance ! — Car ce beau jour nous y convie, — Et que le parfum du plaisir — Adoucisse notre existence ! »

C'est surtout dans la grande fête aragonaise, celle de Notre-Dame *del Pilar*, que les jotas jouent un rôle important. Écoutez les couplets que chante, tout en liesse, le peuple accouru de trente lieues à la ronde pour assister à la grande *funcion* de Saragosse : tantôt c'est un robuste Aragonais qui supplie sa *novia* de danser avec lui : Par la Vierge *del Pilar !* s'écrie-t-il, si tu me refuses, je suis capable de mourir de chagrin :

Si no quieres, mi salero,
Por la Virjen del Pilar,
Que yo de esplin me reviente,
Ven una Jota á bailar!

Voici comment une poésie locale dépeint une jeune fille d'Aragon dont la danse est si gracieuse, qu'à chacun de ses mouvements elle décoche une flèche qui transperce les cœurs :

Miéntras que baila la Jota
Una niña de Aragon,
Su garbo es una saeta
Que atraviesa el corazon.

Dans ces deux autres couplets, la danse aragonaise est naïvement mise au-dessus des autres danses espagnoles :

Dicen que las Andaluzas
Las mas salerosas son,
Mas en gracia las esceden
Las muchachas de Aragon !

Los que ensalsan la Cachucha
De Cádix y de Jerez,
Cierto es que bailar no vieron
La Jota una sola vez !

« On prétend que les Andalouses — Sont les plus élégantes ; — Mais leur grâce est éclipsée — Par celle des jeunes filles d'Aragon.

« Ceux qui vantent la Cachucha — De Cadix et de Jerez, — Il est certain qu'ils n'ont pas vu danser — La Jota une seule fois. »

Quelques *coplas* de *Jota aragonesa* remontent très-haut, et se sont transmises de génération en génération ; celle-ci, par exemple, qui est contemporaine sans doute de l'époque où les corsaires barbaresques venaient faire des incursions jusque sur les côtes d'Espagne :

Una fragata argelina
Á mi dama cautivó ;
Pero aunque pierda la vida,
He de rescatarla yo!

« Une frégate algérienne — S'est emparée de ma dame ; — Mais dussé-je y perdre la vie, — Je veux aller la délivrer ! »

Ces chansons, aimées du peuple, sont répandues à profusion par la presse populaire au moyen des *pliegos* dont nous avons parlé, et qu'on imprime sur papier de toutes couleurs ; elles sont ordinairement parées des titres les plus séduisants, tels que *el Cantor de las hermosas*, — le Chantre des belles, ou *Trobas de amor dedicadas al bello secso*, — Poëmes amoureux dédiés au beau sexe. Ce sont encore des *Coplas para cantar á la estudiantina los mancebos á sus queridas novias*, c'est-à-dire des couplets pour les jeunes gens qui veulent chanter à la manière des étudiants, sous les fenêtres de leurs fiancées. La fiancée y est comparée à une déesse, à un séraphin, à une rose précoce, à une fleur de mai, à un rossignol, à une fée ; sa bouche est une ruche pleine de miel, et ses yeux sont des astres qui dissipent la tristesse.

Quelquefois aussi ces jotas appartiennent entièrement au genre grotesque, comme dans certaines *Coplas pintando la fealdad de una muchacha*, ou Couplets où est dépeinte la laideur d'une *muchacha*. Cette *muchacha*, c'est une *guisandera*, cuisinière de bas étage, de celles qu'on appelle encore en Espagne *Maritornes* :

Asomate à la ventana,
Cara de mona pelada,
Con la cara de mortero
Y la lengua embarazada.

« Parais à ta fenêtre, — Face de guenon pelée, — Avec ta tête aussi grosse qu'un mortier, — Et ta langue embarrassée. »

Son tus brazos tan hermosos,
Que parecen dos morcillas,
De aquellas que están colgadas
El invierno en las cocinas.

« Tes bras sont si beaux — Qu'ils ressemblent à deux saucisses, — De celles que l'on voit pendues — L'hiver dans les cuisines. »

Se levanta de mañana,
Y pega con el dios Baco,
Luego escupe á las cazuelas
Las natillas del tabaco.

« Elle se lève de bonne heure, — Et rivalise avec le dieu Bacchus ; — Puis elle secoue dans les casseroles — Le tabac qui s'échappe de ses narines. »



UNE DANSE FUNÈBRE (JOTA), A JIJONA (PROVINCE D'ALICANTE) (page 409).

Qu'on nous pardonne la trivialité de ces citations ; elles donnent l'idée d'un genre de compositions très-grossières assurément, mais qui ont leur place marquée dans la plupart des réjouissances populaires, et qui ne manquent jamais de provoquer les bruyants éclats de rire des paysans, surtout quand elles accompagnent une *Jota* dansée avec entrain.

La *Jota valenciana* diffère peu de celle des Aragonais ; les Valenciens, aussi bien que les Catalans, se sont de tout temps montrés passionnés pour la danse ; dès le moyen âge, assure-t-on, on exécutait des danses publiques à Tarragone, quand l'évêque faisait son entrée dans la ville. On raconte qu'en 1762, à l'occasion des fêtes qui eurent lieu à Lérida quand on posa la première pierre de la cathédrale, on fit venir de Valence des danseurs qui obtinrent de grands succès ; quelques années plus tard, en 1777, une troupe de danseurs valenciens vint se fixer à Paris, et y excita une vive curiosité. Aujourd'hui encore la *Jota valenciana*, dansée par des *bailarines* portant le costume populaire du royaume de Valence, figure au théâtre parmi les divers pas qui composent le *Baile nacional*. Mais c'est à un retour de chasse sur les bords du lac d'Albuféra qu'il faut voir, par une belle soirée d'octobre, ces danses exécutées avec leur vrai caractère ; les chasseurs, dont une longue expédition en bateau a ménagé les jarrets, se livrent, après une copieuse *merienda* servie sur l'herbe, aux fatigants exercices d'une *Jota* prolongée. Les couples se succèdent sans interruption, au son de la guitare, de la *bandurria* et de la *dulzayna* moresque.

Nous fûmes un jour témoins à Jijona d'une cérémonie funèbre dans laquelle, à notre grand étonnement, les assistants dansaient la *Jota*. Nous passions dans une rue déserte, quand nous entendîmes un fronfron de guitare accompagné du chant aigu de la *bandurria* et d'un cliquetis de castagnettes. Nous poussâmes la porte entr'ouverte d'une maison de cultivateurs, croyant tomber au milieu d'une noce : c'était un enterrement. Dans le fond de la pièce nous aperçûmes, étendue sur une table couverte d'un tapis, une petite fille de cinq à six ans, habillée comme pour un jour de fête ; sa tête, ornée d'une couronne de fleurs, reposait sur un coussin, et nous crûmes d'abord qu'elle dormait ; mais en voyant un vase plein d'eau bénite à côté d'elle, et de grands cierges qui brûlaient aux quatre coins de la table, nous comprîmes que la pauvre petite était morte. Une jeune femme, qu'on nous dit être la mère, pleurait à chaudes larmes, assise à côté de son enfant. Cependant le reste du tableau contrastait singulièrement avec cette scène de deuil : un jeune homme et une jeune fille, portant le costume de fête des *labradores* valenciens, dansaient une *Jota* en s'accompagnant de leurs castagnettes, tandis que les musiciens et les invités formaient cercle autour d'eux et les excitaient en chantant et en battant des mains. Nous avions de la peine à comprendre ces réjouissances à côté d'un deuil : *Está con los ánjeles*, — elle est avec les anges, — nous dit un des parents. En effet, on considère, en Espagne, les enfants qui meurent comme allant de droit en paradis : *Anjelitos al cielo*, — des petits anges au ciel, — dit le proverbe ; c'est pourquoi on se réjouit de les voir aller vers Dieu, au lieu de s'en affliger. Aussi, après la danse, entendîmes-nous les cloches *tocar á gloria*, c'est-à-dire sonner comme pour un jour de fête, au lieu de *tocar á muerto*, comme pour les enterrements ordinaires.

La Navarre et le sud de la Catalogne ont aussi leurs *Jotas ;* dans la partie orientale de la province de Gérona qui confine à la frontière française, et qu'on appelle l'Ampurdan (*Ampurdá*), nous avons vu dans des fêtes de village des danses gracieuses et variées ; elles se composent de deux pas différents qu'on appelle *lo Contrapas* et *la Sardana*, et dont les figures forment une espèce de quadrille. Les airs qui accompagnent ces danses ont beaucoup d'originalité, et nous parurent remonter à une époque fort ancienne.

Une danse populaire des plus anciennes et des plus curieuses, c'est celle qui est connue sous le nom de *los Gigantones y los Enanos*, — les Géants et les Nains ; — le poëte Quevedo la décrivait en 1609, dans son *España defendida*. Cette danse est encore en usage à Barcelone, et on ne peut se figurer les transports joyeux et les applaudissements enthousiastes du peuple, lorsqu'il voit les

Gigantones, énormes mannequins figurant des géants des deux sexes dans le genre du *Grand Gayant* de Douai, se livrer à leurs évolutions en faisant claquer leurs castagnettes monstrueuses, avec accompagnement de flûtes et de tambourins.

III

La capitale de l'Espagne n'a pas, à vrai dire, de danse qui lui soit propre, mais le peuple, toujours passionné pour le divertissement favori des Espagnols, sait s'approprier les pas les plus caractéristiques, notamment ceux en vogue dans les provinces méridionales, et leur donner une certaine tournure, une grâce toute particulière. C'est dans les assemblées populaires qui ont lieu chaque année à Madrid et dans les environs, la veille des fêtes de saint Antoine, de saint Jean, de saint Pierre, et qu'on appelle *Verbenas ;* c'est le jour de la fameuse *romería de San Isidro*, le patron de la ville, que la gaieté des Madrilènes, surexcitée par les chansons et les danses, se montre expansive et bruyante. C'est alors que la *cigarrera*, au son des instruments favoris du peuple, foule de la pointe de ses petits pieds le gazon de la prairie, pendant que les jeunes gens chantent des couplets dans le genre de celui-ci :

Aquella sal madrileña
Vale mas que el mundo entero,
Cuando canta una rondeña,
Haciendo hablar el pandero.

« Cette élégance madrilène — Vaut mieux que le monde entier, — Quand elle chante une *rondeña* — Et qu'elle fait parler le tambour de basque. »

La *Manola* d'autrefois brillait tout particulièrement dans le *Fandango*, et était renommée pour son habileté à la danse, témoin ces vers de la *Cancion de la manola :*

Que caliá, y como cruge,
Si baila jota ó fandango!
Y que aire en cada empuge!...
Y que gloria de remango
Á la mas leve cabriola!

« Quelle élégance et quelle agilité — Quand elle danse la *Jota* ou le *Fandango!* — Quelle grâce dans chacun de ses mouvements!... — Et comme elle sait agiter sa jupe — Tout en bondissant légèrement! »

Madrid a bien quelques bals publics dans le genre de ceux de Paris, mais il n'en faut parler que pour mémoire ; dans ces bals, dont le plus en vogue est connu sous le nom de *Salon de Capellanes*, on ne danse que des valses, des polkas et autres pas étrangers. Depuis quelques années *el Gran Can-can*, triste importation de l'autre côté des Pyrénées, obtient un succès de scandale, appuyé par d'immenses affiches illustrées qui salissent les murs de la capitale.

La danse populaire de la Castille-Vieille, connue sous le nom de *las Habas verdes*, — les Fèves vertes, — est appelée ainsi à cause de l'*estribillo* (refrain) d'une espèce de *villanesca*, ou chanson de paysans, qui signifie littéralement : Qui prend mes *fèves vertes*, qui les prend ? On en donne à qui en veut, et on ne les mesure pas :

Qué toma las *habas verdes*,
Qué tomalas allá?
Dáselas á quién quisiere
Que nada se meda.

Les *habás verdes* se dansent encore dans les campagnes de l'Estramadure et dans la province de Salamanque, où beaucoup d'anciens usages se sont conservés intacts.

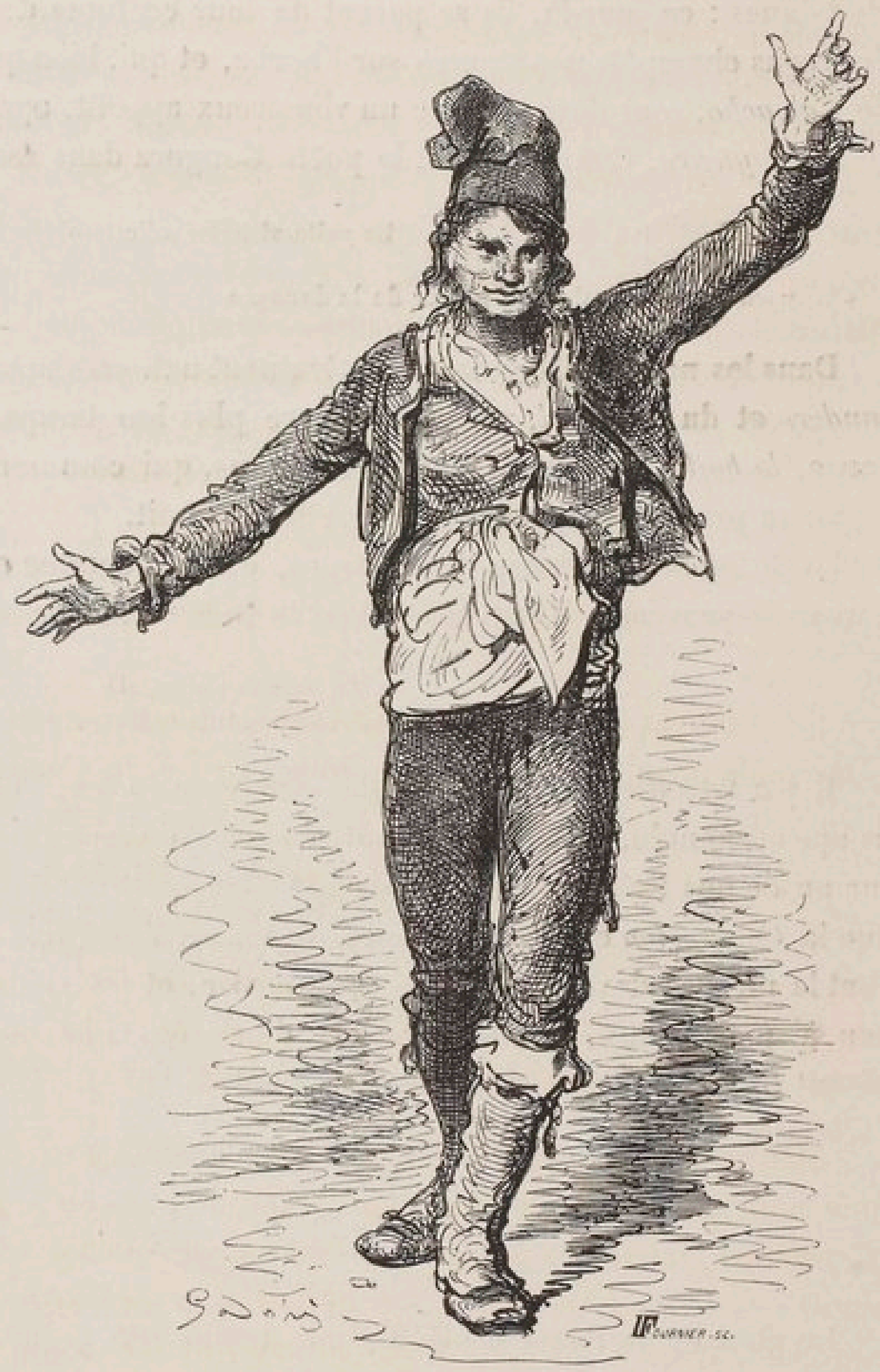
La danse de la Tarasque, si populaire dans le midi de la France, et qui remonte chez nous au moyen âge, n'est pas moins ancienne en Espagne, où elle est encore en usage. Quevedo en fait mention, et Cervantès, dans son *Viaje al Parnaso*, dépeint le monstre avec son ventre énorme et son cou démesuré. En 1837, dans les fêtes données pour célébrer la promulgation de la *Constitucion*, on vit figurer la danse de la *Tarasca;* l'animal fantastique, représenté sous la forme d'un dragon, ouvrait une gueule énorme, et des hommes cachés à l'intérieur faisaient claquer ses dents avec un grand bruit. Sur le dos de la *Tarasca* était assis un mannequin habillé en femme, auquel le peuple donnait, on ne sait trop à quel propos, le nom d'*Aña Bolena*.

Ainsi que Barcelone, Tolède avait aussi ses *Gigantones*, géants de huit à dix mètres de haut, qui figuraient, il n'y a pas longtemps encore, en tête des processions de la Fête-Dieu. Cette coutume, qui entraînait de nombreux abus, a été abolie, mais nous avons vu à Tolède des *Gigantones* relégués, en compagnie de la *Tarasca*, dans une des salles basses du cloître de la cathédrale.

La *Danza prima*, en usage dans les Asturies, est très-ancienne comme l'indique son nom; elle remonte, suivant un auteur asturien, à l'époque des rois goths. On voit souvent cette danse représentée dans les gravures grossières qui se vendent par les rues, avec cette naïve légende :

> Gran circo los Asturianos
> Forman y cantan ufanos.

« Les Asturiens forment un grand rond, et chantent joyeusement. »



GALLEGO (GALICIEN) DANSANT LA GALLEGADA.

En effet la *Danza prima*, telle que nous l'avons vue à Oviedo et dans d'autres endroits des Asturies et de la Galice, se compose de grands cercles formés par des jeunes gens et des jeunes filles qui se tiennent par la main : chacun des danseurs entonne à son tour une *cantilena* de quelques vers, et tous les autres lui répondent en chantant en chœur un *estribillo* ou refrain. Ce sont ces danses qu'on appelait autrefois *bailes en corro*, ou danses en rond.

Les Galiciens ne sont pas moins amateurs de danse que les Asturiens : la *Muyñeira* nationale, accompagnée par la *gaita* ou cornemuse, transporte de joie ces Auvergnats de l'Espagne; les *Gallegos* ont la réputation méritée d'être plus robustes qu'agiles; mais leur instrument favori n'a pas plutôt commencé les premières notes de l'air de la *Muyñeira*, qu'ils se sentent aussi vifs et aussi lestes que les Valenciens et les Andalous. Le *Gaitero gallego*, le joueur de cornemuse ga-

licien, est un type bien connu en Espagne; ce modeste instrumentiste joue un rôle très-important dans toutes les réjouissances publiques et privées de la Galice; sans lui, pas de noce, pas de fête patronale, de *festa do Patron*, comme disent les *Gallegos*. L'artiste populaire exécute au besoin une *Jota aragonesa* ou des *Seguidillas manchegas*, mais il excelle surtout à jouer la *Muyñeira*. Ce nom vient, dit-on, du mot *moiño* ou *muiño*, qui signifie en patois galicien *molino* (moulin), en sorte qu'il équivaut à l'espagnol *molinera*, ou la *danse de la meunière*.

Pour bien connaître les mœurs et les danses des paysans de la Galice, il faut assister à la fête annuelle du *Magosto*, qui a lieu tous les ans le jour de la Toussaint, à l'occasion de la récolte des châtaignes : ce jour-là, ils se parent de leur costume des dimanches pour aller faire honneur à des repas champêtres préparés sur l'herbe, et qui, bien que moins somptueux que ceux des noces de *Camacho*, sont dévorés avec un vigoureux appétit, après quelques heures du fatigant exercice de la *Muyñeira*. Comme l'a dit le poëte Gongora dans ses *Soledades* :

La gaita al baile solicita el gusto.

« La cornemuse entraîne au plaisir de la danse. »

Dans les noces villageoises, l'instrument national, accompagné des inévitables *castañuelas*, du *pandero* et du *tamboril*, résonne encore plus longtemps que dans les fêtes du *Magosto ;* car la danse, *la baila*, comme disent les Galiciens, qui commence immédiatement après le repas, se prolonge presque toujours très-avant dans la nuit.

La *Gallegada*, ou danse des Gallegos, est très-connue et fort bien dansée à Madrid; cependant, d'après le proverbe, il faut aller dans la Galice même pour la voir exécuter dans la perfection :

En Galicia Gallegada
Perfectamente bailada.

Il y a une dizaine d'années, une gracieuse *bolera*, la *Concepcion Ruiz*, vint à Paris avec une troupe espagnole, et on se souvient encore du succès qu'elle obtenait tous les soirs en dansant sur un de nos théâtres ce gracieux pas : l'orchestre débutait par quelques mesures lentes, tandis que la *Concepcion* et son partenaire, se tenant dos à dos, semblaient vouloir se bouder; cependant la mesure devenait de plus en plus vive, et les pieds des danseurs commençaient à s'agiter peu à peu; enfin, comme frappés d'une étincelle électrique, ils s'élançaient tous deux en faisant résonner leurs castagnettes, aussitôt que se faisait entendre l'air plein d'entrain de la *Gallegada*.

IV

Le goût de la danse a été de tout temps très-prononcé dans les provinces basques. Dès le seizième siècle, l'instrument favori des *Vascongados* était connu en France sous le nom de *Tabourin de Basque ;* leur danse, telle qu'elle est encore en usage, est décrite dans un curieux ouvrage imprimé à Langres, en 1589, sous le titre d'*Orchésographie*, *traicté en forme de dialogue, par lequel toutes personnes peuvent facilement apprendre et practiquer l'honneste exercice des danses ;* l'auteur, que nous avons déjà cité, celui qui cachait son nom sous l'anagramme de *Thoinot Arbeau*, était un brave chanoine de Langres, âgé de 69 ans, que l'âge n'empêchait pas d'être fort indulgent; en effet, il rappelle à ses lecteurs, en citant ce passage de l'Ecclésiaste : *Tempus plangendi, tempus saltandi*, que, s'il y a un temps pour pleurer, la danse doit aussi avoir son tour. Après avoir conté comment il a vu exécuter la *dance des Morisques*, « par mesure binaire, avec tappements de pieds et tappements de talons, » il décrit aussi celle des « Basques et Béarnois, et leur *Tabourin de Basque*, qu'ils tiennent suspendu à la main gauche, en le touchant

des doigts de la main droicte; le bois est seulement creux de demy pied, et les peaux d'un petit pied de diamètre, et est environné de sonnettes et de petites pièces de cuyvre rendant un bruict aggréable. » Outre le *pandero* ou tambour de Basque, les *Vascongados* ont encore la *gaita*, comme les Asturiens et les Galiciens, ainsi que le *tamboril* et la flûte; leur principale danse, à laquelle ils donnent le nom de *zorcico*, consiste en deux parties distinctes : elle commence par la



GUITARRERO MANCHEGO ET DANSEUSE D'ALBACETE (MANCHE) (page 401).

danza real ou danse royale, et se termine par un pas qu'on appelle *el arrin-arrin;* ces danses existent encore aujourd'hui telles que les décrit un voyageur du siècle dernier :

« J'ai été témoin des danses de Vitoria, sous les arbres de la place. L'*alcalde mayor* donne le ton; deux tambours ont commencé par battre l'appel; les filles et les jeunes gens de la ville se sont rassemblés : ces premières se tenaient toutes par des mouchoirs et les hommes en faisaient

de même ; ils allaient ainsi, chaque bande à part, décrivant diverses figures autour des arbres et sur le gazon. » — « Après un quart d'heure de sauts et de tournoiements, toujours au son du tambour, et pendant que les jeunes gens choisissent chacun de l'œil leur demoiselle, ils envoient deux députés à la file que forment les femmes, pour aller chercher tour à tour les premières qui sont choisies. Pendant cet intervalle, les danses vont toujours, et peu à peu les deux bandes n'en forment plus qu'une. Alors les circuits qu'elle forme, les temps, les pas et les figures sont plus variés et précipités ; mais à un certain signal que donne le tambour, les danseurs se séparent, et bientôt, à l'air du *fandango*, toute la prairie paraît en mouvement. »

Les danses basques, telles que nous les avons vues à Vitoria, à Azpeitia, à Balmaseda et dans d'autres endroits, sont d'une innocence parfaite, surtout si on les compare à celles de l'Andalousie ; aussi n'est-ce pas sans étonnement que nous avons lu un livre publié par le révérend père Palacios, *Contra bailes*, — contre les danses. — Ce curieux in-quarto, où les Pères de l'Église et les théologiens les plus savants sont cités à chaque page à propos des danses basques, avait pour but de faire complétement disparaître ce plaisir national. La danse, dit l'auteur, est un cercle dont le centre est le démon ; c'est le domaine du diable, une école de vices, la perdition des femmes, la douleur des anges, l'enchantement de l'enfer, la corruption des mœurs, la perte de la chasteté ; et, ajoute-t-il en citant Pétrarque, le danger n'existe pas tant dans le plaisir du moment que dans l'espoir de celui à venir ; c'est le prélude de la déshonnêteté. Le père Palacios réprouve également ce qu'il appelle *los bailes regulares de las plazas*, c'est-à-dire les danses populaires qui ont lieu en public, et les *bailes de Saraos*, ou les réunions particulières des personnes de la classe élevée. C'est en vain qu'on lui propose comme transaction d'abolir l'usage de se tenir par la main, et d'isoler les danseurs des deux sexes au moyen d'un *pañuelo* ou mouchoir dont chaque personne tiendra un bout ; c'est en vain qu'on lui propose aussi de charger le *músico tamborilero* de veiller à ce qu'il ne se passe rien de répréhensible : le sévère ennemi de la *danza vizcaina* répond qu'on ne trouvera ni assez d'*alguaciles* (agents de police) pour arrêter les délinquants, ni assez de prisons pour les enfermer. La danse basque a été enseignée dans des ouvrages didactiques : citons seulement celui de D. Juan Ignacio de Iztueta, écrit en basque sous le titre de *Guipuscoao dantza ;* c'est l'histoire des anciennes danses de la province de Guipuzcoa, avec les airs et les paroles qui les accompagnent, et la manière dont elles s'exécutent.

Les danses de la Navarre ont de l'analogie avec celles du pays basque. C'est de la Navarre qu'était originaire, à ce qu'on assure, la célèbre danseuse chantée par Voltaire :

Ah ! Camargo, que vous êtes brillante !...

La Camargo appartenait à une famille d'ancienne noblesse qui a donné à l'Espagne un navigateur, Alonzo de Camargo, et au Saint-Siége plusieurs cardinaux. Saint-Simon consacre un passage de ses *Mémoires* à Don Juan de Camargo, « qui étoit Inquisiteur général ou Grand inquisiteur. Je n'ai jamais vu, dit-il, homme si maigre, ni de visage si effilé. Il ne manquoit point d'esprit ; il étoit doux et modeste. On eût beaucoup gagné que l'Inquisition eût été comme lui. »

Il ne faut pas oublier les danseuses nomades qu'on rencontre dans quelques provinces, et qui sont souvent des *gitanas ;* ces bohémiennes au teint olivâtre, aux cheveux noirs et crépus, passent, comme autrefois, pour avoir autant de dextérité dans les doigts que d'agilité dans les jambes. Plus d'une fois, en les voyant danser, nous avons pensé à cette légende d'une ancienne gravure française représentant une bohémienne :

Elle danse bien la gaillarde,
Les menuets, les passepiez ;
Mais il faut toujours prendre garde
A ses mains, plus tost qu'à ses piedz !

N'oublions pas non plus les danses appelées *Paloteos* ou *Paloteado*, et qui sont encore en usage dans les campagnes. Le *paloteado* est une danse rustique ainsi nommée du mot *palo*, qui signifie bâton ; les enfants et les jeunes gens l'exécutent en tenant dans chaque main un petit bâton semblable à une baguette de tambour, qu'ils frappent en mesure l'un contre l'autre, et dont le bruit remplace le cliquetis des castagnettes. Ces *paloteos* ou *soldadescas* sont peut-être un



UNE FAMILLE DE DANSEURS NOMADES.

souvenir de la *danza de espadas*, et des danses militaires de ces vaillants Celtibériens qui ne pleuraient leurs guerriers que lorsqu'ils étaient morts en combattant.

Disons, pour terminer, qu'il n'est pas une seule partie de l'Espagne qui n'ait sa danse favorite, pas une province dont l'air national ne fasse battre le cœur des habitants : le *Gallego* et l'Asturien sont aussi passionnés pour leur *Muyñeira* et leur *Danza prima* que l'Andalou pour sa *Rondeña* et le *Manchego* pour ses *Seguidillas*. Le *charro* de Salamanque et le *zángano* de Valladolid tressailliront toujours au son du *pandero* et des castagnettes, et aucun Murcien ne restera

froid en présence de ses *Torras* et de ses *Parrandas*. En un mot, la passion de la danse est dans le sang des Espagnols, aussi bien que celle des combats de taureaux, et ils aimeraient mieux, comme dit le quatrain populaire, retomber sous la domination des Mores que de renoncer à leurs *Corridas* et à leurs *Oles!*

> Ántes volviéranse Moros
> Toditos los Españoles,
> Que renunciar á sus Oles
> Y á sus corridas de toros !

V

Après avoir passé en revue les danses populaires des diverses provinces de l'Espagne, il nous reste à dire quelques mots des danses religieuses en usage dans certains endroits, et particulièrement à Séville. Les étrangers qui ont séjourné quelque temps dans la capitale de l'Andalousie n'ont pas manqué d'entendre parler des *Seises* de la cathédrale, ou de les y voir exécuter leurs pas, s'ils ont assisté aux fêtes de l'Octave du *Corpus* ou de la Conception.

Avant de parler des *Seises*, disons que l'usage des danses religieuses est très-ancien en Espagne : dans un pays si riche en théologiens et en casuistes, les danses de ce genre ne pouvaient manquer de défenseurs. Aussi les uns, remontant aux temps bibliques, citent Marie, sœur de Moïse et d'Aaron, et la fille de Jephté, sans oublier, bien entendu, le roi David dansant devant l'Arche. D'autres rappellent ce passage du Lévitique qui ordonne aux Hébreux de prendre des palmes vertes et de danser dans le sanctuaire, en signe de réjouissance. Viennent ensuite plusieurs Pères de l'Église, notamment saint Grégoire de Nazianze, qui permit à l'empereur Julien les danses religieuses à l'exclusion de toutes les autres; puis saint Basile, qui assure qu'il n'est pas de plus grand bonheur sur la terre que d'imiter la danse céleste des anges (*tripudium angelorum*).

Saint Thomas de Villeneuve rapporte que de son temps on dansait devant le Saint-Sacrement dans les églises de Séville, de Tolède, de Yepes et de Valence ; et il approuve cet usage, quoique le pape Zacharie, plusieurs siècles avant, eût défendu les danses dans les églises, les cimetières et les processions. Au seizième siècle, le cardinal Ximénès rétablit dans la cathédrale de Tolède l'ancien usage des messes Mozarabes, pendant lesquelles on exécutait des danses dans le chœur et dans la nef. Le P. Mariana, plus sévère, blâme les compositions dévotes mêlées d'*entremeses* inconvenants et de danses déshonnêtes, introduites à son époque dans les églises; ces espèces de représentations, qu'on appelait *farsas santas y piadosas*, — des farces saintes et pieuses, — s'étaient introduites, ajoute le célèbre historien, jusque dans les couvents de religieuses; c'est pourquoi il demande que ces danses soient préalablement soumises à la censure ecclésiastique.

« En 1562, raconte Castil Blaze, les Pères, assemblés en concile dans la ville de Trente, sous la présidence du cardinal Hercule de Mantoue, après avoir invoqué l'Éternel et demandé les lumières du Saint-Esprit pour être suffisamment éclairés sur les questions importantes qu'ils allaient résoudre, convinrent, par une délibération authentique et solennelle, dûment enregistrée et signée, que ce qu'ils pouvaient faire de mieux avant de se mettre à l'ouvrage, était de donner une fête galante aux dames, digne en tout de la magnificence des princes de l'Église. Philippe II, roi d'Espagne, assistait au concile, et la fête lui fut dédiée. Les dames de Trente et des environs, les aimables Italiennes que l'ouverture du concile avait amenées, y parurent avec le plus brillant éclat. Le souper fut délicat et somptueux, le bal enchanteur; la fête mérita les applaudissements de Philippe II. Ce prince y dansa, de même que les cardinaux, les prélats, les docteurs en théologie que le concile rassemblait. Le divertissement se prolongea très-avant dans la nuit, et la gaieté la plus aimable vint l'embellir. Le cardinal Pallavicini, historien du concile de Trente, ne

donne pas de plus grands détails ; il ne dit point si les Pères de l'Église dansèrent la gaillarde ou la gavotte, la courante ou la bourrée. O dom Calmet! dom Calmet, pourquoi faut-il que tu n'aies point assisté à cette fête ? »

Des ballets ambulatoires furent donnés autrefois en Portugal, à l'occasion de la canonisation de saint Charles Borromée. Des fêtes du même genre furent aussi célébrées en Espagne en honneur de saint Ignace de Loyola, et offrirent un très-curieux mélange du sacré et du profane. Un auteur raconte avec beaucoup de détails les représentations qui eurent lieu, et dans lesquelles figurèrent les principaux événements de la guerre de Troie, sans oublier le fameux cheval de bois. On vit ensuite paraître les peuples des diverses nations, vêtus des costumes de leurs pays, et qui se mirent à exécuter un ballet très-agréable à voir. Ce ballet se composait de quatre troupes ou quadrilles représentant les quatre parties du monde. Une des danses de cette fête obtint, à ce qu'il paraît, un succès particulier : elle était exécutée par des enfants de huit à dix ans, déguisés en singes, en guenons et en perroquets.

On exécutait autrefois en Galice, le jour de la Fête-Dieu, un pas religieux qu'on appelait la *Pela :* un jeune garçon, très-richement habillé, était perché sur les épaules d'un homme de haute taille, qui dansait en le portant en tête de la procession. Au dix-septième siècle, le jour de la fête de plusieurs saints, on donnait encore dans certaines provinces de l'Espagne, notamment dans la Catalogne et le Roussillon, des représentations de mystères accompagnées de danses religieuses. Des cérémonies de ce genre avaient aussi lieu en France, si l'on en croit le père Ménestrier, qui assure en avoir vu de son temps dans quelques églises. Le jour de Pâques notamment, les chanoines et les enfants de chœur se prenaient par la main et se mettaient à danser en chantant des hymnes de réjouissance ; quelquefois aussi, les prêtres et le peuple dansaient en rond dans le chœur.

Un voyageur qui parcourait l'Espagne au commencement de ce siècle raconte qu'il a vu jouer à Séville *le Légataire universel* de Regnard, le jour de l'Assomption, et il cite textuellement l'affiche qui était ainsi conçue : « A l'impératrice du Ciel, mère du Verbe éternel, etc., etc... C'est à son profit et pour l'embellissement de son culte que les comédiens de cette ville joueront une très-plaisante comédie, *le Légataire universel*... Le célèbre Romano dansera le *Fandango.* »

VI

Les *Villancicos*, poésies destinées à accompagner certaines danses, remontent fort loin. Un poëte espagnol de la fin du quinzième siècle, Lucas Fernandez, publia les *Villancicos para salir cantando y bailando*, c'est-à-dire pour aller chantant et dansant : le Christ, la sainte Vierge, les Anges, les Bergers, jouent le principal rôle dans ces vers pleins de naïveté ; quelquefois les chanteurs s'habillaient en bergers ou en villageois, notamment aux fêtes de Noël. Ces vers naïfs nous reportent à plusieurs siècles en arrière : on croirait entendre le prologue d'un mystère du quinzième siècle. Ces souvenirs du temps passé se retrouvent souvent en Espagne : on sent qu'on est dans un pays attaché à ses vieilles traditions religieuses. Un autre couplet de *Seguidilla* met en scène les *Gitanos*, qu'on ne s'attendait guère à voir figurer à la naissance du Christ :

En el portal de Belen
Gitanitos han entrado,
Y al niño recien nacido
Los pañales le han quitado.
  Pícaros Gitanos,
Caras de aceitunas,
No han dejado al niño
Ropa ninguna.

« Dans l'étable de Bethléem — Sont entrés de petits *Gitanos*, — Et à l'enfant nouveau-né, — Ils ont enlevé ses draps.
« Fripons de *Gitanos!* Faces d'olives (faces verdâtres), — Ils n'ont laissé à l'enfant — Aucun vêtement. »

Aujourd'hui encore les *Villancicos de Navidad* sont en usage dans toute l'Espagne pendant la *Noche buena*, la *bonne nuit*, comme on appelle la nuit de Noël. La veille de la naissance du Christ, *Vigilia de Nadal*, on se livre depuis la Catalogne jusqu'à l'Andalousie, depuis la Galice jusqu'à l'Estrémadure, à la chorégraphie la plus variée, accompagnée de refrains qui ne sont pas toujours canoniques. Nous nous rappelons une certaine *Jota*, que nous avons entendue à Saragosse, et où les louanges du Rédempteur et de la Mère des anges revenaient alternativement avec le *turron* (nougat) et le vin de Manzanilla. C'était la nuit de Noël : les rues de la ville étaient pleines de gens du peuple qui chantaient et dansaient joyeusement ; ici c'était un orchestre composé d'instruments de cuivre ; plus loin les guitares, les castagnettes et les tambours de basque faisaient tous les frais. C'est avec un accompagnement de ce genre que nous entendîmes chanter la Jota en question, intitulé *la Navidad del Señor*. Un soliste entonna d'abord ce couplet :

De Jesus el nacimiento
Se celebra por dó-quier :
Por dó-quier reina el contento,
Por dó-quier reina el placer.

« La naissance de Jésus — Se célèbre en tout lieu : — En tout lieu règne la joie, — En tout lieu règne le plaisir. »

Puis, après de nouvelles danses, le chœur reprit, et chanta d'autres *coplas*, dont voici la dernière :

Á tan bello dia
No falta alegría :
Ni el dulce turron,
Ni el manzanilla ;
Ni á mí, morenilla,
Tu fiel corazon.

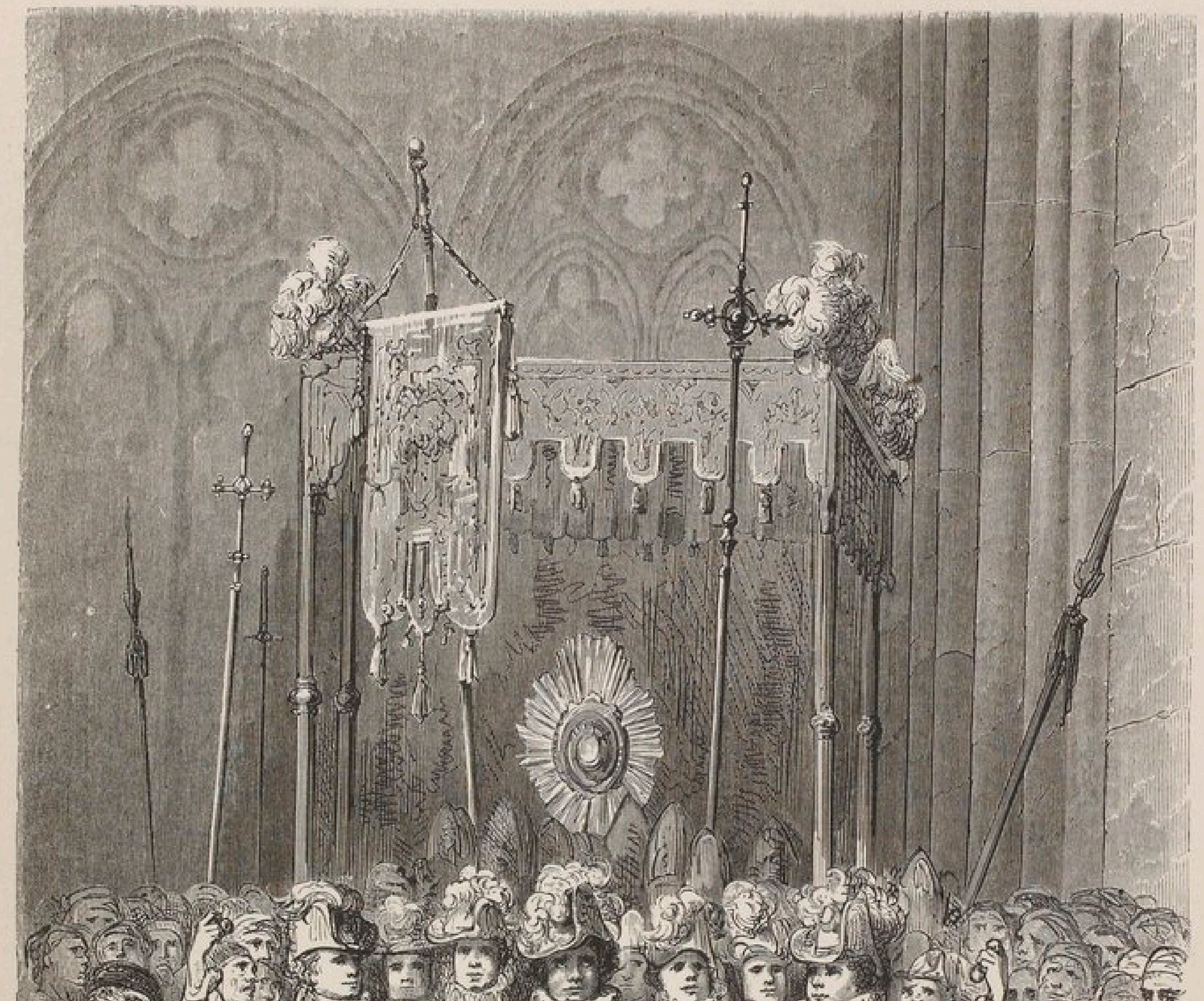
« A un si beau jour — L'allégresse ne manque pas : — Ni le doux nougat, — Ni le vin de Manzanilla, — Ni à moi, ma brunette, — Ton cœur fidèle. »

Les castagnettes redoublèrent, et, après un pas des plus animés, le chœur reprit :

Celebremos la alegría
De la Madre anjelical,
Al mirar llegado el dia
De su parto virjinal.

« Célébrons l'allégresse — De la Mère angélique, — En voyant arriver le jour — De son enfantement virginal. »

Revenons aux *Seises* dont nous avons dit quelques mots : c'est le nom qu'on donne à des enfants de chœur de quelques cathédrales, dont l'emploi principal consiste à figurer comme chanteurs, aussi bien que comme danseurs, dans certaines cérémonies religieuses. On les avait autrefois appelés *los seises*, — les *six*, — à cause de leur nombre ; bien qu'aujourd'hui ils soient plus nombreux, leur ancien nom s'est conservé. Quelquefois aussi on les appelait les *Niños cantorcillos*, — les petits chanteurs. — La danse des Seises est un souvenir des anciennes *representaciones* et *danzas* qui, au moyen âge, accompagnaient, dans les principales villes d'Espagne, les processions de la Fête-Dieu. Une bulle du pape Eugène IV, datée de 1439, autorisait les danses des *seises ;* il paraît qu'un archevêque de Séville, dom Jaime de Palafox, essaya de les supprimer, les trouvant peu compatibles avec le respect dû au Saint-Sacrement. Le chapitre, qui n'était pas du même avis, fréta un navire, et les Seises, accompagnés du *Maestro de capilla*, s'embarquèrent pour Rome, afin de montrer au souverain Pontife que leurs costumes et leurs danses ne faisaient qu'augmenter l'éclat des solennités religieuses. L'archevêque de Séville avait déjà fait tout son possible pour obtenir la suppression des *danzas* qui s'exécutaient, aux frais de la municipalité,



SEISES DE LA CATHÉDRALE DE SÉVILLE DANSANT DEVANT LE SAINT-SACREMENT (page 421).

dans les processions de la Fête-Dieu. Plus tard on voulut, dit-on, empêcher les Seises de garder leur chapeau en dansant devant le *Santísimo;* il paraît que cette permission aurait été accordée par la cour de Rome, mais elle fut bornée au temps où les costumes seraient conservés sans modification. Les *seises* appartiennent ordinairement à des familles d'ouvriers ou d'artisans : pour être admis, ils doivent avoir moins de dix ans. Les chanoines du chapitre, après avoir entendu chanter les aspirants présentés par le maître de chapelle, choisissent ceux qui montrent la plus belle voix. On leur donne alors un costume ordinaire très-simple, et d'autres plus riches pour les solennités où ils doivent figurer. Il est facile de les reconnaître dans les rues de Séville à leur bonnet rouge et à leur manteau de même couleur orné d'une espèce de rabat bleu ; le reste de leur costume se compose de bas noirs et de souliers à bouffettes ornés de boutons de métal. Le costume de cérémonie rappelle celui qu'ils portaient au seizième siècle : le chapeau, de forme légèrement conique, a le bord relevé d'un côté, et retenu par un nœud de velours blanc, d'où part une touffe de plumes bleues et blanches. Le justaucorps, en soie de même couleur, est serré à la taille par une ceinture et surmonté d'une écharpe nouée sur le côté ; un petit manteau, attaché aux épaules, tombe gracieusement jusqu'à mi-jambe. Mais la partie du costume qui nous parut surtout caractéristique, c'est la fraise de guipure empesée et tuyautée qui entoure le cou, de manière que la tête, suivant l'expression d'un ancien auteur français, « ressemble au chef de saint Jean-Baptiste en un plat. » Des manchettes de dentelles, un haut-de-chausse ou *calzoncillo* à crevés, des bas de soie bleue et des souliers blancs ornés de bouffettes complètent le costume dont Doré fit un croquis, lorsque nous vîmes les Seises dans la cathédrale de Séville, le jour de l'octave de la *Concepcion*.

La danse des *seises* n'attire pas moins de curieux à Séville que les cérémonies de la Semaine Sainte, et l'immense cathédrale est trop étroite les jours où ils doivent figurer dans une *funcion*. Fort heureusement un ami nous avait réservé des places ; mais pour y arriver, nous eûmes toutes les peines du monde à nous frayer un passage à travers une foule énorme échelonnée sur les *gradas*, ou escaliers qui entourent l'église. Nous aperçûmes enfin les *seises* placés sur deux rangs devant le maître-autel ; bientôt, après avoir salué le Saint-Sacrement, ils se mirent à danser lentement en faisant résonner leurs castagnettes d'ivoire ; puis ils entonnèrent ce *villancico*, fort ancien sans doute, à la louange de la Vierge, fille, mère et épouse, plus pure et plus belle que l'aurore et que l'astre du jour :

> Salve, oh Vírjen ! mas pura y mas bella
> Que la aurora y que el astro del dia ;
> Hija, madre y esposa, oh María !
> Y la puerta de Dios oriental.

Après quelques instants de repos, ils chantèrent encore d'autres *coplas*, toujours en l'honneur de la sainte Vierge, et après chaque *copla* ils reprenaient cet *estribillo* ou refrain :

> À la madre de Dios escogida,
> Compañeros, cantad,
> Y de España Patrona real,
> Compañeros, cantad, concebida
> Sin pecado original.

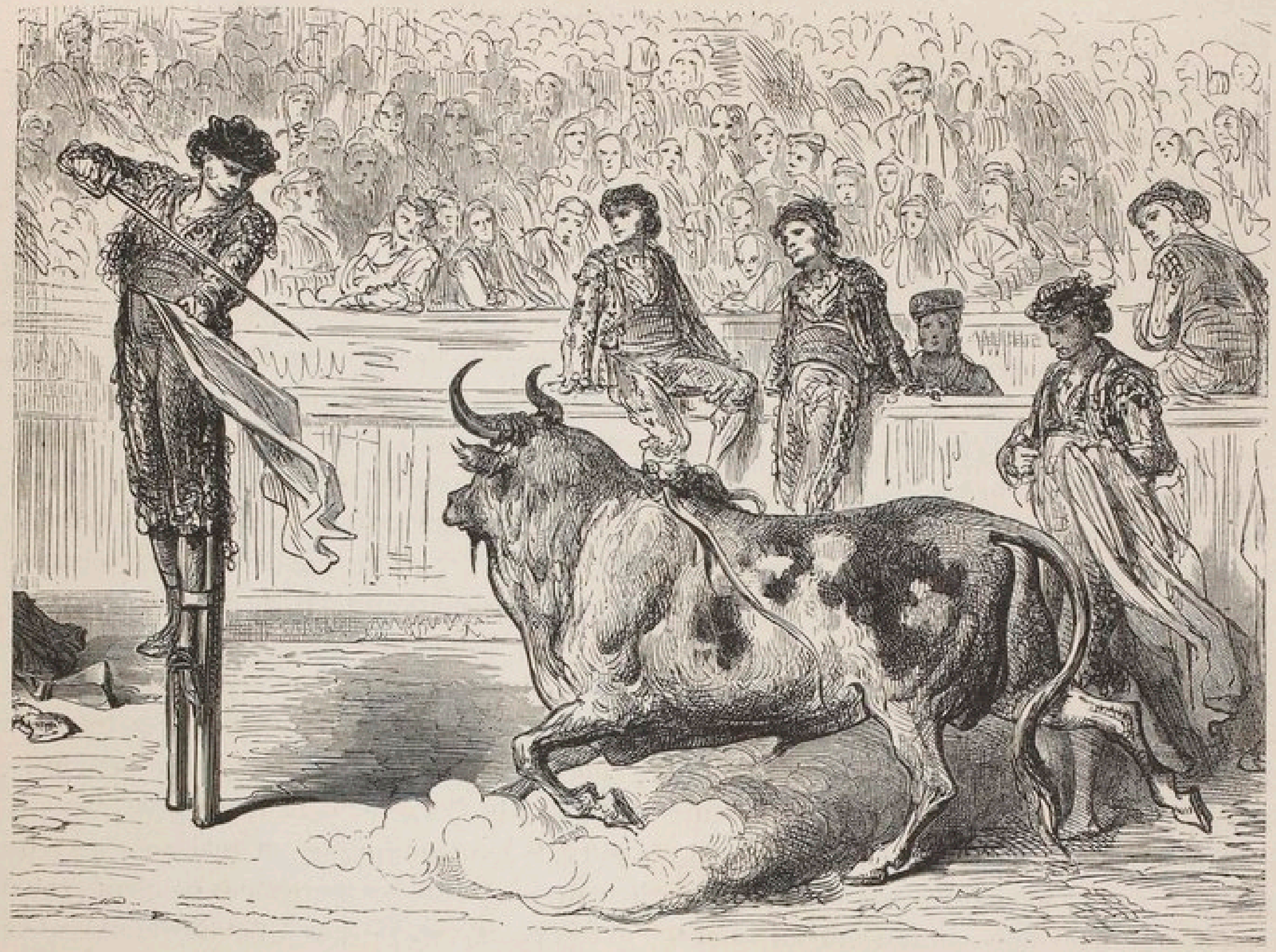
« Chantez, mes compagnons, à la louange de la Mère de Dieu, à la louange de la royale Patronne de l'Espagne, conçue sans péché originel. »

Tout en chantant ces couplets d'une fort jolie voix, les *seises* continuaient à danser en s'accompagnant de leurs castagnettes ; à vrai dire, leurs pas ne ressemblent en rien aux danses profanes en usage en Espagne : ce sont des *coulés* ou des *glissés*, sur un mouvement de valse très-lent, sans doute dans le genre de ceux de l'ancienne pavane d'Espagne telle qu'on la dansait au

seizième siècle, ou du menuet, qui la remplaça, dit-on. Le jour de la Fête-Dieu les *seises* figurent dans la procession à côté de la *custodia* qui contient le Saint-Sacrement; on nous a assuré que, d'après un usage très-ancien, ils dansaient aussi devant la reine, quand elle venait à Séville. Les *seises* n'exercent leurs fonctions que pendant quelques années ; lorsque leur voix commence à muer, ils sont remplacés par des enfants plus jeunes, après avoir laissé leurs brillants costumes au vestiaire de la sacristie.



GUITARRERO ET DANSEUSE AMBULANTE (SÉVILLE).



MIGUEL LOPEZ GORRITO, MONTÉ SUR DES ÉCHASSES, TUE UN TAUREAU DANS LA PLAZA DE SÉVILLE (page 427).

CHAPITRE SEIZIÈME

Une *Corrida à la Portuguesa*; les *vendedores de la Plaza.* — Don Joaquin de los Santos, *el Caballero en plaza.* — José Bó, *el Tigre.* — Les *rejoncillos.* — Les *Pegadores.* — La *cuadrilla de los Indios*, ou les *Negritos.* — Les *Caporales.* — Maria-Rosa Carmona, *la intrépida Portuguesa.* — Le *Gorrito* et ses échasses. — Repartie d'un *picador* à l'acteur Maiquez. — Une *torera* : Teresa Bolsi. — Les *olivares* des environs de Séville : les *aceitunas de la reina* et les *zorzaleñas*; l'huile espagnole. — De Séville à Cordoue : Carmona. — Excursion à Ecija, la *poêle à frire* de l'Andalousie. — Les *Santeros.* — Palma ; encore le Genil. — *Almodovar del río.* — Arrivée à Cordoue. — Ancienneté de la ville : la *Cepa de Córdoba* et la *Sangre azul.* — Cordoue à l'époque romaine. — Abdérame et le Khalifat d'Occident. — L'entrée dans Cordoue au temps des diligences. — La *Mezquita* : le *Patio de los Naranjos.* — Ponz et les toreros cordouans. — L'intérieur de la Mosquée ; le Mihráb ; *el zancarron ;* la mosaïque byzantine ; *el carro del rey Almanzor.*— Richesses de la Mosquée à l'époque arabe. — Le chœur : un mot de Charles-Quint. — Un Christ sculpté en marbre avec l'ongle d'un captif chrétien. — Quelques tombeaux curieux. — La *Puerta del Perdon.* — Deux *aldabones* moresques. — Le *Triunfo* et l'archange *Rafael.* — Le *Paseo del Gran Capitan.* — *Gonzalo de Córdoba;* les *Cuentas del Gran Capitan.* — Décadence de Cordoue.

I

Nous avons déjà dit quelques mots d'une *corrida á la Portuguesa* donnée à Séville à l'occasion des fêtes de Pâques : ce mélange du sacré et du profane est chose assez commune dans la Péninsule : nous n'avons donc pas besoin de transition pour passer des danses religieuses et des *seises* aux courses en question. Depuis quelque temps, les rues de Séville étaient tapissées

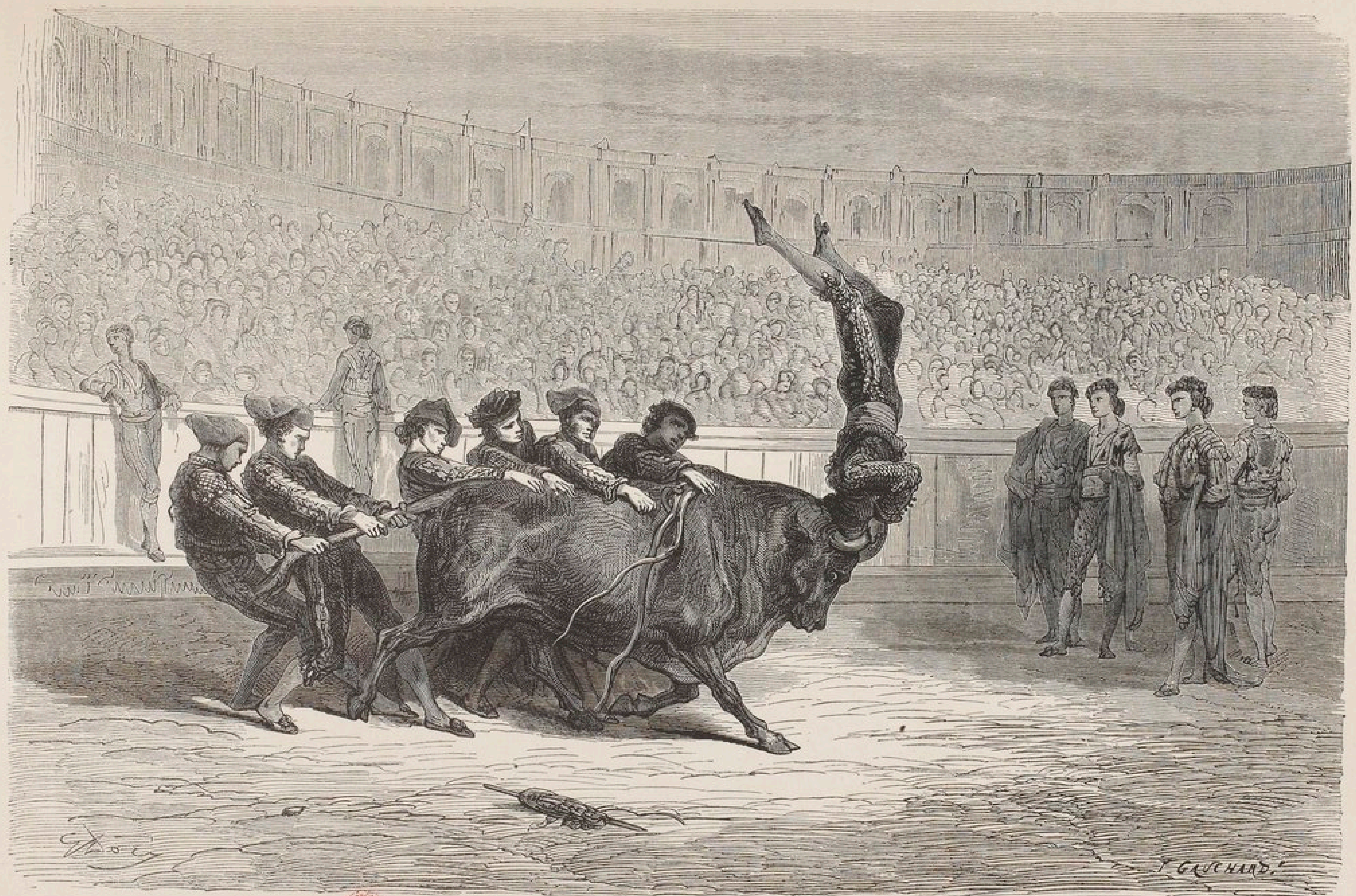
d'affiches hautes de deux mètres et larges en proportion, annonçant une course extraordinaire de taureaux ; on lisait en tête ces mots en caractères énormes :

GRAN CORRIDA DE TOROS EMBOLADOS LIDIADOS A LA PORTUGUESA.

Notre affiche promettait encore aux *aficionados* les exercices du *caballero en plaza*, souvenir des courses du temps de Charles-Quint, les *Indios* et les *Caporales*, et les fameux *Pegadores* portugais, sans oublier une *Pegadora*, chargés d'arrêter dans leur course les taureaux les plus furieux. Ce n'était pas tout : une *cuadrilla* espagnole devait combattre des *toros de muerte*, destinés à périr par l'épée. Le programme de la *corrida* à l'espagnole n'était pas moins curieux : d'abord une jeune *torera*, Teresa Bolsi, devait tuer un taureau de sa blanche main ; ensuite, parmi les *espadas* figurait Miguel Lopez Gorrito, de Madrid, qui avait la spécialité de combattre les taureaux *subido en los zancos*, comme disait l'affiche, c'est-à-dire monté sur des échasses. Alléchés par des promesses aussi séduisantes, nous nous empressâmes de retenir les *barandillas de piedra*, les places les plus rapprochées du cirque, celles que recherchent les *aficionados* consommés. A trois heures nous avions pris possession de nos *asientos*. Les vendeurs d'eau fraîche, d'oranges et de gâteaux offraient à l'envi leur marchandise avec les cris les plus bizarres : ces industriels sont toujours très-nombreux aux courses de taureaux, les *aguadores* principalement. Ces derniers n'ont pas besoin d'une mise de fonds considérable : deux réaux pour une *cántara* ou *alcarraza* de terre poreuse qu'ils vont remplir à la fontaine voisine, un réal pour un verre grossier ; total : soixante-quinze centimes pour le matériel. Parmi les marchands en plein vent, il faut encore citer ceux qui vendent des *rosquetes* et des *barquillos*, gâteaux à l'huile qui se sentent de loin ; des *avellanas* (noisettes), et certains gâteaux légers connus sous le nom pittoresque de *suspiros de fraile*, — soupirs de moine ; — puis enfin ceux qui crient les *altramuces* (en dialecte andalou, *artamuses*), ou lupins grillés, ce modeste légume chanté par Horace.

La *corrida* était annoncée pour trois heures, et les *toreros* sont toujours d'une ponctualité remarquable. On procéda d'abord au *despejo*, opération qui consiste à faire évacuer le cirque ; puis eut lieu le défilé traditionnel, — *paseo de la cuadrilla*. Le *caballero en plaza*, montant un *caballo de escuela*, un cheval de haute école, ouvrait la marche, suivi de la *cuadrilla*, des *Pegadores*, des *Indios* et des *Caporales*, qui allèrent successivement faire le salut d'usage à la *autoridad competente*. Le défilé terminé, le *señor presidente* agita son mouchoir, pour faire signe qu'on pouvait commencer. Le cirque n'était occupé que par un des membres de la troupe portugaise, José Bó, surnommé le Tigre, à cause de son agilité prodigieuse. Il se plaça debout et sans armes, à quelques pas de la porte du *chiquero*, la loge étroite où l'on enferme les taureaux. Aux premières notes d'une fanfare de trompettes, la porte s'ouvrit avec bruit, et l'animal s'élança furieux ; mais voyant son adversaire qui l'attendait immobile, il s'arrêta court, et après avoir fait voler avec ses pieds de devant des nuages de poussière, il baissa la tête, et se précipita sur José Bó. D'après le programme, celui-ci devait attendre le taureau, et passer *por entre sus manos y patas :* — on appelle *manos*, ou mains, les pieds de devant, et *patas* ceux de derrière. Nous ne saurions dire exactement comment cela se fit, tant les mouvements du *tigre* furent rapides, mais celui-ci passa comme une flèche entre les jambes du taureau, qui se mit à pousser des beuglements, fort étonné sans doute d'avoir donné ses coups de corne dans le vide.

A l'autre extrémité du cirque se tenait gravement en selle le *caballero en plaza*, don Joaquin de los Santos ; il était armé d'un *rejoncillo*, espèce de lance de bois à peu près semblable à celles dont on se servait anciennement dans les tournois, mais plus faible, longue seulement d'un mètre et demi, et garnie à l'extrémité d'une pointe de fer. Dans les anciennes courses de taureaux, il était réservé aux *caballeros* de briser des lances, *quebrar rejoncillos :* Goya a représenté cet exer-



COURSES PORTUGAISES A SÉVILLE : LES PEGADORES (page 427).

cice dans plusieurs eaux-fortes de sa *toromaquía*. Don Joaquin montait un superbe *ginete* andalou, au poil noir et luisant, à la crinière épaisse et à la longue queue retombant jusqu'à terre. Il piqua des deux vers le taureau, et le frappa sur le mufle de son *rejoncillo,* qui vola en éclats, car ces lances, faites d'un bois blanc très-fragile, se brisent au moindre choc, et ne font qu'exciter l'animal sans le blesser. Le taureau irrité voulut se venger; mais le *caballero*, dont le cheval était admirablement dressé, l'évita par une habile volte-face, et fit un temps de galop pour aller prendre un nouveau *rejoncillo* qu'un *mozo* lui tendait. Il brisa ainsi plusieurs lances, en dirigeant son cheval avec une si grande habileté, que le taureau ne put l'atteindre une seule fois; puis il se retira à reculons en saluant tranquillement, aux applaudissements de la foule.

Le *caballero en plaza* ne fut pas plutôt sorti, que nous vîmes s'avancer dans le cirque huit *pegadores* portugais ; on les appelle ainsi du mot *pegar*, qui signifie littéralement *coller*, parce que leur spécialité consiste à saisir fortement le taureau et à se coller à lui, pour ainsi dire, de manière à l'arrêter instantanément *á brazo partido*, par la seule force du bras. Le costume des *pegadores* se composait d'une culotte courte retenue par une large ceinture de couleur, d'une veste d'indienne à ramages qui paraissait avoir été taillée dans de vieux rideaux, et d'un long *gorro* de laine assez semblable à la coiffure des pêcheurs catalans. Ils commencèrent à provoquer le taureau en gesticulant et en criant ; l'animal ne tarda pas à répondre à leur appel, et au moment où il allait fondre sur eux, nous les vîmes élever en l'air le bras droit, et l'abattre rapidement sur le dos du taureau. En même temps, un *pegador* saisissait l'animal par la queue, et un autre s'asseyait sans façon entre ses deux cornes. Tout cela avait à peine duré quelques secondes, et le taureau s'arrêta comme galvanisé. Les *pegadores* le maintinrent immobile quelques instants, et le lâchèrent tout à coup sur un signe du président. Nous vîmes alors paraître Gorrito, suivi de quelques *chulos*. C'était un homme de petite taille, vêtu du costume traditionnel des *espadas ;* ses échasses, qui élevaient ses pieds de plus d'un demi-mètre, étaient solidement attachées à ses jambes, de sorte que s'il avait fait un faux pas, il n'aurait pu se relever qu'avec la plus grande difficulté ; mais nous le vîmes bientôt courir avec agilité et nous n'eûmes plus la moindre inquiétude sur son compte. Il se dirigea d'abord, suivant l'usage, vers la loge du *señor presidente* pour *ofrecer el brindis*, ou lui porter le toast d'usage. Son discours achevé, Gorrito jeta sa *montera* en pirouettant sur ses échasses, et s'élança résolûment vers son adversaire. Après quelques *pases de muleta*, c'est-à-dire après avoir fatigué le taureau en agitant devant ses yeux le petit drapeau rouge des *espadas*, il tua la pauvre bête d'une fort belle estocade.

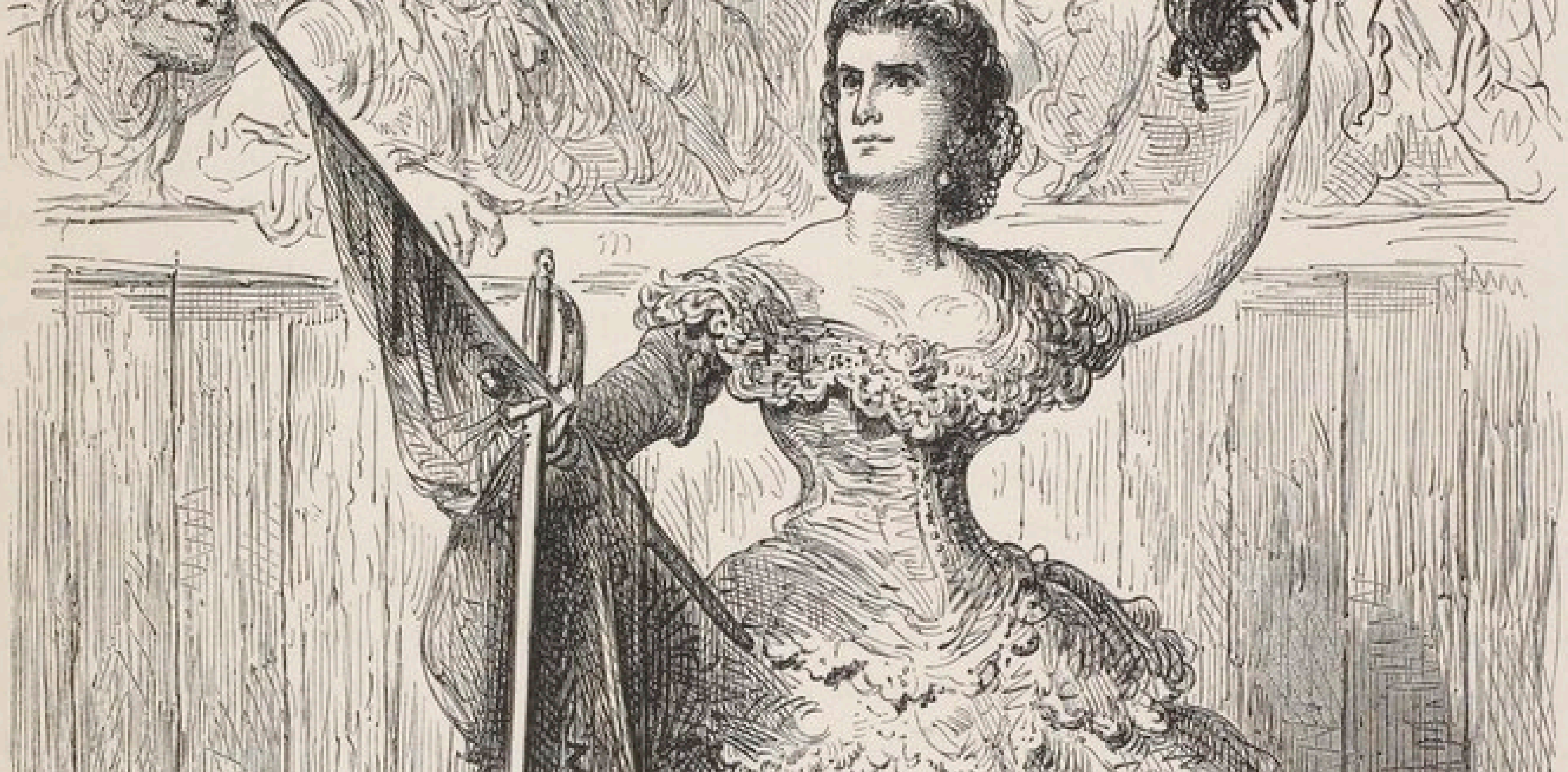
II

Au bout de quelques minutes d'entr'acte, les *clarines* recommencèrent leur fanfare, et la *cuadrilla* des *Indios* fit son entrée au milieu des quolibets du peuple, car ces prétendus Indiens étaient tout simplement des nègres, et les Andalous professent pour les *negritos* un mépris tout particulier. C'est en vain que l'affiche les annonçait comme des sujets du roi de Congo, du roi Fulani, et autres princes de fantaisie ; le public refusait de les prendre au sérieux. On les avait affublés des costumes les plus grotesques : leurs couronnes et leurs ceintures de plumes rappelaient exactement certaines enseignes et les prétendus sauvages qu'on voit dans les baraques des foires. Les *negritos*, au nombre de cinq, allèrent, sans se déconcerter, s'asseoir sur des chaises de paille placées à quelques pas de la porte qui devait donner passage au second taureau ; ils tenaient à la main leurs *rejoncillos ;* derrière eux étaient rangés debout, vêtus comme des laquais de comédie, et coiffés d'un tricorne de général au sommet duquel se balançait un long panache, les *caporales*, qui commandaient aux *Indios*, et devaient au besoin les appuyer; ils étaient

armés de *rejoncillos*, et tenaient à la main gauche un éventail de papier rose. La porte s'ouvrit enfin, et le taureau fondit sur les nègres qui lui barraient le passage ; cependant les malheureux tinrent bon, et n'abandonnèrent leur poste qu'après avoir employé leurs *rejoncillos*. Ce fut alors une comédie qui porta au plus haut point l'hilarité du public : les nègres, soulevés comme des plumes par l'animal furieux, volaient en l'air pêle-mêle avec les chaises ; mais, à peine retombés sur le sable, ils s'empressaient de se pelotonner en boule, et restaient ainsi sans faire le plus léger mouvement, car ils savaient que les taureaux s'attaquent de préférence aux objets qu'ils voient remuer. Néanmoins, quelques-uns reçurent de terribles horions, au plus grand contentement des spectateurs ; mais ils se laissaient rouler sans changer de position, exactement comme un hérisson qu'on pousse du pied, et qui demeure en boule ; et cela durait ainsi jusqu'à ce que le taureau, las d'exercer sa furie sur un objet inerte, quittât un nègre pour passer à un autre. Heureusement pour les infortunés *negritos*, les *pegadores* reparurent et mirent fin à leur supplice, en abaissant leurs bras vigoureux sur le taureau, qu'ils arrêtèrent comme le précédent, et qui fut tué quelques minutes après par un *espada* de Madrid, nommé Ricardo Osed. Ce toréro fut hué et sifflé par le public, en sa qualité de *madrileño;* car il existe, au point de vue tauromachique, un antagonisme prononcé entre les Andalous et les Madrilènes.

Pendant l'entr'acte reparurent les Indios que nous croyions moulus à la suite des coups sans nombre qu'ils avaient reçus ; mais il paraît que l'habitude les rend insensibles, car ils firent leur entrée en dansant la *sopimpa*, un pas nègre dont l'orchestre marquait le mouvement saccadé. Ils exécutèrent ensuite d'autres danses de leur pays, telles que le *cucullé* et le *tango americano*. Les malheureux ne gagnent, dit-on, qu'un *duro* par jour pour recevoir tant de horions, et leur corvée n'était pas finie ; en effet, nous les vîmes prendre position de nouveau pour attendre le taureau ; seulement, il y eut une variante : au lieu de s'asseoir sur des chaises, ils se placèrent à genoux devant la porte du *toril;* mais le résultat fut exactement le même pour leurs côtes.

Au moment où l'on se disposait à lâcher le troisième taureau, entrèrent dans le cirque des garçons de service qui roulaient une barrique ouverte d'un côté : après l'avoir placée debout à l'endroit même où les nègres avaient attendu le taureau, ils s'enfuirent à toutes jambes, et nous vîmes entrer une jeune fille, Maria-Rosa Carmona, surnommée *la intrépida Portuguesa*. L'intrépide Portugaise, qui tenait à chaque main des *banderillas*, avait pour costume une petite veste dans le genre de celles qu'on appelle des *zouaves*, un jupon court très-bouffant et un large pantalon à la turque noué au-dessus des chevilles ; elle portait fort crânement une petite toque à plume, d'où s'échappait une abondante chevelure. Après avoir salué l'assemblée, elle sauta lestement dans la barrique, où elle se blottit, ne laissant sortir que sa tête, et les mains armées des *banderillas*. Le taureau ne fut pas plutôt lâché qu'il s'élança vers la barrique ; mais au moment même où il baissait la tête pour la renverser, Maria-Rosa lui appliqua une *banderilla* sur chaque épaule. La barrique cependant fut renversée, et le taureau, la poussant avec ses cornes, la fit rouler sans efforts, comme ferait un jeune chat en jouant avec une bobine. Il se dirigea ensuite vers les *pegadores* qui l'attendaient de pied ferme, et l'arrêtèrent sans broncher. Pendant qu'ils le tenaient immobile sous leur vigoureuse étreinte, la Portugaise sortit de son tonneau, et saisissant l'animal par les cornes, elle s'enleva rapidement à la force des poignets et resta ainsi suspendue pendant quelques instants. Les *pegadores* ne lâchèrent pas prise, et l'un d'eux, posant sa tête sur celle du taureau, se tint en équilibre, les jambes en l'air, sans faire le plus léger mouvement. Aussitôt que le *pegador* eut quitté sa dangereuse position, les *mozos* apportèrent une selle et une bride, et se mirent à harnacher le taureau comme s'il se fût agi d'un cheval : opération qui ne se termina pas sans de violentes protestations de la part du patient. Un des *pegadores* enfourcha ensuite cette monture d'un nouveau genre, et armé d'un *rejoncillo* orné de rubans, il courut à la rencontre d'un second taureau qui venait d'être introduit dans le cirque. Après avoir fait quelques



TERESA BOLSI, TORERA ANDALOUSE (page 431).

tours au hasard, les deux taureaux finirent par se rencontrer, et le *pegador*, malgré le choc violent qui eut lieu, enfonça son *rejoncillo* dans le cou de son adversaire. Le programme condamnait l'autre taureau à mourir des mains du *Gorrito*. Celui-ci reparut, toujours monté sur ses échasses, et eut à essuyer, malgré sa merveilleuse adresse, les quolibets et les *andaluzadas* des amateurs sévillans, qui trouvaient indigne d'un *espada* de profession de s'attaquer à des taureaux *embolados*. Le *Gorrito*, sans se déconcerter, offrit à quelques plaisants de leur prêter ses échasses, s'ils voulaient venir prendre sa place dans l'arène ; mais aucun ne jugea à propos d'accepter cette offre. Ceci nous fit penser à une anecdote connue en Espagne. Un jour que Maiquez, un acteur autrefois célèbre, croyait avoir à se plaindre d'un *picador*, trop prudent suivant lui, et qui restait trop près de l'enceinte, il se mit à l'accabler des injures les plus grossières, comme font souvent les habitués des courses de taureaux : « *Salga usted mas ! Al toro, cobarde !* » — « Avancez-vous davantage ! Au taureau, poltron ! » criait Maiquez, qui voulait que le *picador*, contre toutes les règles de la prudence, poussât son *rocinante á los medios*, c'est-à-dire jusqu'au milieu de l'arène. « Señor Maiquez, s'écria le *picador* impatienté en se retournant vers l'acteur, je ne suis pas comme vous, moi : *Eso es de veras !* je joue pour tout de bon ! »

Les *negritos*, que les Andalous appelaient aussi *los Mongoles*, les Mogols, attendirent le dernier taureau à sa sortie ; ils se placèrent de nouveau à genoux, et se laissèrent consciencieusement tourner, retourner et jeter en l'air. Heureusement pour eux, deux *picadores* intervinrent et firent diversion ; puis arrivèrent les *banderilleros*, qui placèrent leurs trois paires de *banderillas*, nombre réglementaire. Le *clarin* sonna enfin *la mort* du taureau : la *torera* s'avança avec une désinvolture parfaite vers la loge présidentielle, et, après avoir adressé le *brindis*, se dirigea résolûment vers son adversaire. Teresa Bolsi, — ainsi se nommait la *torera*, — était une jeune femme de vingt-huit à trente ans, brune, bien proportionnée, aux traits pleins d'énergie ; son costume, qui rappelait celui des *bailarinas* de théâtre, se composait d'un corsage décolleté et d'une jupe courte à volants, qui laissait voir des jambes robustes emprisonnées dans des bas de soie couleur de chair ; une abondante chevelure noire, retenue par une résille, s'échappait d'une *montera* pareille à celle des *toreros*. Teresa commença par quelques *suertes de capa* dont elle se tira à son honneur, et après avoir fatigué le taureau avec son manteau de soie et sa *muleta* rouge, elle le *cita* pour le *recevoir á la mort*, comme disent les gens du métier ; quelques instants après, la bête farouche, frappée d'une superbe estocade *á la verónica*, c'est-à-dire de face, gisait aux pieds de la *torera*, qui saluait le public de sa *montera*, pour le remercier des applaudissements qu'il lui prodiguait.

III

La grande *corrida á la portuguesa* avait obtenu un succès si complet que l'*empresario* ne tarda pas à en annoncer une seconde ; le programme nous promettait de nouvelles merveilles, mais nous résistâmes à ces séductions tauromachiques, impatients que nous étions de visiter Cordoue et sa mosquée. Nous dîmes donc adieu à la Giralda et à Séville l'enchanteresse, la *encantadora Sevilla*, noble et riche parmi les cités d'Europe, *la sal de Andalucía* — la grâce de l'Andalousie, — que Calderon a aussi appelée *gala de las ciudades*. Un Espagnol plus illustre encore, l'auteur du *Quijote*, a chanté cette « Rome triomphante, pleine d'intelligence et de richesse » :

« Roma triunfante en ánimo y riqueza. »

Cependant nous ne voulûmes pas quitter Séville sans avoir visité les belles *haciendas* des environs, vastes bâtiments qui servent à la fabrication de l'huile produite par les *olivares* des

grandes plaines situées entre Carmona et Alcalá. Au point de vue pittoresque, l'olivier est un arbre triste, gris, et dont l'effet n'est pas heureux dans le paysage. Ce qui contribue encore à rendre son aspect plus froid et plus monotone, c'est que les *olivares* sont toujours plantés avec une symétrie parfaite; cet usage est tellement absolu, que le verbe *olivar* signifie planter des arbres en ligne droite. Les *aceitunas sevillanas*, très-recherchées aujourd'hui dans toute l'Espagne, étaient célèbres dans l'antiquité : les gourmets romains faisaient venir pour leurs festins les *olivæ bæticæ.* Pline le Jeune, pour décider un de ses amis à accepter son dîner, lui promettait de lui servir des olives d'Andalousie. Les plus renommées sont celles qu'on nomme *aceitunas de la reina :* elles dépassent quelquefois la grosseur d'un œuf de pigeon. Les *zorzaleñas*, au contraire, appelées ainsi du nom d'une espèce de merle qui en est très-friand, sont rondes et de la grosseur d'une cerise. Les Espagnols, toujours sobres, le sont surtout quand il s'agit d'olives : *Aceitunas*, dit un proverbe bien connu, *una es oro*, *dos plata*, *y la tercera mata :* une, c'est de l'or ; deux, c'est de l'argent, et la troisième vous tue. Suivant un autre proverbe, si les olives sont très-bonnes, on peut aller jusqu'à la douzaine : *Aceituna*, *una; y si es buena*, *una docena.*

La récolte des olives, — *aceitunada*, — se fait en automne ; les paysans, aidés de leurs familles, recueillent le fruit dans des *cofines* de jonc, et en chargent ces beaux et vigoureux ânes d'Andalousie, qui portent facilement leurs seize *arrobas* (plus de 200 kilogrammes). On met les olives, avant de les presser, dans une vaste pièce qu'on appelle *la truja*, et l'huile est déposée dans de grandes *tinajas* de terre qui rappellent les amphores romaines, et qui se fabriquent à *Coria del rio.* L'huile d'Espagne a chez nous une triste réputation, et inspire d'ordinaire une certaine répugnance aux étrangers ; les Espagnols, au contraire, la préfèrent à la nôtre et à celle d'Italie, qui leur paraissent trop fades. Laissons la question indécise, car c'est affaire de goût.

Nos visites aux *haciendas* et aux *olivares* terminées, le moment était venu de dire adieu à Séville : nous nous dirigeâmes donc, non sans regret, vers la gare du chemin de fer, située entre la *Puerta de Triana* et la *Puerta Real.* Longtemps encore nous pûmes voir la Giralda et sa statue de bronze se détacher sur le ciel, dorées par les rayons d'un soleil matinal. Quand nous cessâmes d'apercevoir la vieille tour arabe, le train longeait encore le Guadalquivir : les bords du fleuve étaient garnis de gamins à la peau bronzée qui, au moment où nous passions devant eux, se jetaient à l'eau comme une nuée de grenouilles. Nous n'aperçûmes, il est vrai, sur le sable d'or du fleuve qui baigne la cité impériale, aucune des *Nymphes du Bétis* chantées par le poëte :

Ninfas del Betis, que en arenas de oro
Undoso baña la Imperial Sevilla.

En revanche, les bords du Guadalquivir, garnis de la plus splendide végétation, sont encore aujourd'hui tels que les dépeint l'auteur de Guzman d'Alfarache : nous y admirâmes « ces jardins fertiles remplis de fleurs, qu'on peut appeler un paradis, si quelque endroit de la terre mérite ce nom ; les arbres touffus, chargés des fruits les plus savoureux, les plantes odorantes, le courant de l'eau, le souffle de l'air, tout concourt à entretenir une fraîcheur délicieuse sous ces ombrages, et en aucune saison les rayons du soleil n'ont la permission d'y pénétrer. »

La voie ferrée de Séville à Cordoue est à peu près parallèle au cours du Guadalquivir. Le fleuve, qui coule paisiblement en décrivant de nombreux méandres au milieu de vastes plaines, disparaît de temps en temps pour se montrer bientôt après. *La Rinconada*, *Brenes*, *Tocina* sont des stations peu importantes ; quelques clochers carrés se montrent au-dessus des oliviers et des pins dans la vaste plaine qui s'étend jusqu'à Carmona, bâtie comme Tolède au sommet d'un monticule élevé, et dont les maisons blanches se détachent de loin sur le bleu du ciel. On la dit fondée par les Phéniciens, comme Carteia, Cartama, et d'autres villes d'Andalousie placées sur une hauteur; le mot *car* signifiant, dit-on, un endroit élevé. A l'époque romaine, *Carmo* avait

beaucoup plus d'importance qu'aujourd'hui. César la considérait comme la ville la plus forte de la Bétique ; son terrain était alors, comme aujourd'hui, merveilleusement fertile : nous avons



HOMME ET FEMME DU PEUPLE A LA FONTAINE (CROQUIS FAIT A CARMONA) (page 432).

vu des médailles romaines portant sur le revers le mot *Carmo*, entre deux épis de blé. Nous remarquâmes sur la façade de l'Ayuntamiento les armes de la ville, qui représentent une étoile entourée de lions et de châteaux, avec cette modeste devise :

« Sicut Lucifer lucet in aurora
« Sic in Vandalia Carmona. »

Avant de quitter Carmona, nous visitâmes l'ancien *Alcázar* arabe, situé près de la *Puerta de Marchena,* une salle du temps de la domination musulmane, dont le plafond en bois résineux a conservé quelques traces de l'ancienne dorure. On a, de cet alcazar, une des plus belles vues du monde : une vallée fertile, peuplée de nombreux villages, s'étendait devant nous, et plus loin nous découvrions plusieurs villes : Marchena, Moron et Osuna, ainsi que la *Sierra de Ronda* et d'autres montagnes d'Andalousie, dont les lignes bleues se confondaient avec l'horizon.

IV

Quelques heures suffisent pour se rendre de Carmona à Ecija : quand nous fîmes notre entrée dans cette ville, il était une heure après midi, et la température était tellement élevée qu'on l'aurait trouvée excessive au Sénégal même. C'était une de ces chaleurs qui font chanter les cigales, — *cantar la chicharra*, — comme on dit en Andalousie : les rares passants que nous rencontrions rasaient les murs pour profiter de l'étroite bande d'ombre projetée par les maisons; çà et là, quelques lévriers efflanqués tiraient la langue en haletant; les boutiques étaient soigneusement fermées, comme un dimanche ou un jour d'émeute, car les marchands, qui venaient de terminer leur repas, n'auraient pas manqué pour un empire de *dormir la siesta*. Ecija passe à juste titre pour la ville la plus chaude d'Andalousie : on a constaté, dit la *Guia de Sevilla*, qu'au mois de juillet de l'année 1859, le thermomètre centigrade monta jusqu'à cinquante degrés à l'ombre. Ce n'est donc pas sans raison que cette ville a reçu le surnom de *sartenilla de Andalucía*, — la poêle à frire de l'Andalousie. Il faut croire, du reste, que les habitants d'Ecija sont glorieux de cette température, puisque les armes de leur ville se composent d'un soleil rayonnant, autour duquel se lit cette fière légende empruntée à l'Écriture : « *Una sola será llamada la Ciudad del Sol.* — Une seule ville sera appelée la ville du soleil. » Après une *siesta* de quelques heures, nous nous risquâmes à faire une promenade dans la ville : la rue principale, la *calle de los Caballeros*, nous fit l'effet d'un four à peine refroidi; c'est une rue aristocratique, bordée de palais appartenant aux Benameji, aux Peñaflor, et autres familles anciennes. Ces palais, ornés dans le style *churrigueresque*, nous rappelèrent celui du marquis de *Dos Aguas*, à Valence, un modèle du genre. C'est en vain qu'on chercherait en Hollande, en Allemagne ou ailleurs, un spécimen d'architecture d'un *rococo* aussi dévergondé. Pour reposer nos yeux, nous allâmes visiter quelques jardins sur les bords du Génil, car la poétique rivière qui coule au pied de l'Alhambra arrose aussi les murs d'Ecija; notre guide nous vanta beaucoup ses eaux : nous crûmes d'abord qu'il allait nous citer quelques *romances* des poëtes arabes : hélas! les eaux du Génil n'avaient de mérite à ses yeux qu'au point de vue du dégraissage des laines, la principale industrie du pays.

Peu de temps après avoir quitté Ecija, comme nous venions de descendre de notre véhicule pour monter une côte à pied, nous fûmes abordés à un détour du chemin par un grand gaillard à l'aspect étrange et au costume passablement déguenillé : sa tête, enveloppée dans une espèce de capuchon, était abritée par un vieux chapeau de feutre noir; une mante de drap gris à carreaux couvrait ses épaules, chargées en outre d'une de ces besaces appelées *alforjas*. Il tenait à la main droite un long bâton, et à la main gauche un petit tableau représentant une madone très-grossièrement peinte, et auquel était appliquée une petite boîte carrée ouverte par le haut, comme un tronc ou une tirelire. Ce singulier personnage s'approcha de nous avec force révérences, et nous présenta son tableau en murmurant avec volubilité des paroles inintelligibles;

cependant il nous fut facile de reconnaître à l'accent de sa voix qu'il récitait des prières tout en nous demandant l'aumône. « C'est un *Santero*, nous dit en riant le *mayoral*, qui cheminait à côté de nous. Le *Santero*, qu'on appelle également *Demanda* ou *Demandador* parce qu'il passe sa vie à *demander*, n'est qu'un mendiant à peine déguisé, qui abuse de la crédulité des gens naïfs en leur faisant croire que ce n'est pas pour lui qu'il quête, mais pour le saint représenté sur sa *demanda*, — c'est ainsi qu'on nomme la tirelire où il encaisse les recettes. Chaque *Santero* se met sous la protection d'un saint particulier : ainsi celui qui demande pour *san Blas* vend des petits rubans de soie qui ont été attachés au cou de la statue du saint; ces rubans sont infaillibles, assure-t-il, contre les maux de gorge, car c'est saint Blaise qu'on invoque pour les maladies de ce genre. Le *Santero* de *san Antonio Abad* distribue aux habitants des campagnes des clochettes qui ont la vertu de préserver les bestiaux des épidémies; celui de saint Lazare possède une recette infaillible pour mettre les démons en fuite. Un autre préserve des voleurs, un autre de la foudre et de la grêle. C'est ainsi que la *demanda* se remplit petit à petit de *cuartos;* il n'est pas besoin d'ajouter que lesdits *cuartos* ne prennent jamais le chemin d'une chapelle ou d'un ermitage, car c'est pour lui, et pour lui seulement, que demande le *Santero*. « Voulez-vous savoir, dit un écrivain andalou, à quoi les *Santeros* emploient le temps pendant lequel ils ne quêtent pas? Leur principale occupation est d'aller à la *taberna*. C'est là l'ermitage où ils vont adorer le dieu Bacchus, pour qui ils professent un culte véritable. Ils demandent toujours du meilleur et du plus vieux, et ils ont bien raison, car le dieu de la vigne leur donne les forces dont ils ont besoin pour parcourir les villes et les campagnes, ainsi que l'éloquence nécessaire pour persuader ceux qui veulent bien les écouter. » Avant la suppression des couvents, ces *Santeros* étaient beaucoup plus nombreux en Andalousie; ils ne craignaient pas de se déguiser en moines, à l'aide d'une barbe postiche, d'un froc et d'un capuchon; ils parcouraient ainsi les villages, prêchant la pénitence et la mortification, mais se gardant bien de donner l'exemple. Parfois cependant il s'en rencontrait qui, non contents de demander la charité, prétendaient obliger les passants à baiser leurs saints et leurs madones. Un voyageur du siècle dernier, anglais et protestant, fut



SANTERO ANDALOU (ENVIRONS D'ECIJA).

très-choqué de leur conduite : « En refusant de baiser ce qu'ils présentent, dit-il, on est sûr de s'attirer des injures de leur part, quelque considérable que soit l'argent qu'on leur donne. »

Nous reprîmes à la station de Palma le train pour Cordoue. La petite ville de Palma, dont les maisons s'élèvent au milieu d'épais bosquets d'orangers et de grenadiers, occupe une position charmante dans l'angle formé par le Guadalquivir et le Genil ; car la poétique rivière qui arrose l'Alameda de Grenade vient mêler près de Palma ses eaux à celles de la *grande rivière* des Arabes. La voie continue à suivre, presque sans détours, la rive droite du Guadalquivir ; les vastes plaines qui s'étendent à l'horizon sont couvertes de *palmitos* ou palmiers nains, c'est-à-dire presque incultes ; les racines de cette plante sont tellement difficiles à extirper, que les agriculteurs ne parviennent qu'avec la plus grande difficulté à défricher les terrains qui en sont infestés. Avant l'achèvement du chemin de fer, les diligences qui faisaient le trajet entre Séville et Cordoue traversaient ces solitudes ; souvent la poussière y était tellement épaisse, que les roues des voitures enfonçaient presque jusqu'au moyeu, et nous nous souvenons que plus d'une fois dix ou douze mules vigoureuses eurent peine, malgré les cris, les coups de bâton et les pierres du *zagal*, à faire sortir notre véhicule de cet océan de sable. Peu de temps après avoir quitté Palma, nous aperçûmes sur notre gauche un rocher à pic surmonté d'une haute tour carrée dominant une forteresse du moyen âge. C'était l'ancien château arabe d'Almodovar *del río*, poste avancé de Cordoue, et dont le nom sonore convient on ne peut mieux à une ruine aussi pittoresque. Suivant la tradition populaire, c'est dans le château d'Almodovar que Pierre le Cruel cachait ses trésors, lorsqu'il partait pour ses expéditions guerrières. Une demi-heure après, le train s'arrêtait dans une gare de chemin de fer qui ressemble à toutes les gares possibles, et les employés criaient : *Córdoba ! Córdoba ! Veinte minutos !*

C'est ainsi que nous fîmes notre entrée dans l'ancienne capitale des Khalifes d'Occident.

V

Il n'est guère de ville qui puisse s'enorgueillir d'un passé plus glorieux que Cordoue. Son histoire remonte si haut, qu'on ignore jusqu'à l'étymologie de son nom ; il est certain qu'elle existait longtemps avant Jésus-Christ : Silius Italicus la mentionne dans son poëme sur la seconde guerre punique, parmi les villes qui fournirent des secours à Annibal :

> Nec decus auriferæ cessavit Corduba terræ.

Martial parle aussi de l'ancienne Cordoue, dont il cite les *trapeta* ou pressoirs à huile. Les environs produisaient autrefois, dit-on, autant d'huile que toute l'Andalousie. Cette ville, qui avait été augmentée d'une manière notable dès l'an de Rome 585, fut la première d'Espagne à laquelle les Romains donnèrent le titre et les priviléges de colonie romaine. De plus, elle reçut le nom de *Patricia*, parce qu'un grand nombre de familles patriciennes sans fortune étaient venues s'y établir. Aujourd'hui encore, la *cepa de Córdoba* — la souche de Cordoue — est citée comme appartenant à *la sangre azul*, ou sang bleu, comme disent les Espagnols en parlant de la plus ancienne noblesse. De là sans doute le mot qu'on attribue à Gonzalve de Cordoue : « Il est peut-être d'autres villes où j'aimerais mieux vivre, mais il n'en est aucune où j'aimerais mieux être né. » La ville eut bientôt des temples, des théâtres, des amphithéâtres, et ne tarda pas à devenir célèbre par ses écoles. Parmi les personnages qui illustrèrent la *facunda Corduba*, — l'éloquente Cordoue — nous ne citerons que les plus connus : Lucain et les Sénèque. Plusieurs rois la choisirent pour leur séjour et y firent bâtir des édifices somptueux, notamment un palais dont les rois arabes firent plus tard leur résidence et dont on nous a montré

quelques vestiges dans l'édifice qu'on appelle *el Alcázar-viejo*. Cette demeure était ornée avec tant de luxe, que, suivant l'expression d'un auteur arabe, les décorations éblouissaient les yeux. Après l'invasion de l'Espagne par Tarik, en 711, Cordoue soutint un siége de trois mois. Forcée de céder au nombre, elle devint, sous Abdul-Rahman ou Abdérame, dit le Juste, la capitale du khalifat d'Occident. Abdérame, qui régnait sous la suzeraineté des khalifes de Damas, se déclara indépendant en 756, et prit le titre d'*Emir al mumenin*, ou prince des croyants. C'est sous le règne de ce prince que fut commencée la mosquée ; c'est lui aussi qui fit venir d'Asie les hommes les plus remarquables dans tous les genres, et qui fonda ces écoles où se formèrent tant de savants, pendant que le reste de l'Europe était plongé dans l'ignorance. Sous les successeurs d'Abdérame, Cordoue arriva à l'apogée de sa splendeur et de sa prospérité : elle mérita alors d'être appelée l'Athènes de l'Occident, et devint, suivant l'expression du célèbre médecin Razis, la « nourrice des sciences, le berceau des capitaines. » D'autres auteurs arabes l'appellent encore « la mère des cités, le trône des sultans, le minaret de piété et de dévotion, le refuge de la tradition, le séjour de la magnificence et de l'élégance, etc. » Un poëte dit que Cordoue est à l'Andalousie ce que la tête est au corps ; un autre compare cette province à un lion, dont la capitale des Khalifes d'Occident serait le cœur. Les Khalifes devinrent tellement puissants que plusieurs princes leur envoyèrent des ambassadeurs pour solliciter leur alliance ; les récits contemporains sont remplis de détails sur la réception qui fut faite aux envoyés de Constantinople. Mariana, parlant de l'un des Khalifes, dit qu'il tenait en ses mains la paix et la guerre, et qu'il était maître de faire et de défaire les rois. Les princes arabes se montrèrent tolérants à l'égard des chrétiens : dans les villes conquises, ceux-ci obtinrent le libre exercice de leur culte. Les vainqueurs firent même mieux : ils partagèrent avec eux les églises. Ainsi, lorsqu'il fut question de bâtir la mosquée, comme l'emplacement choisi était occupé par une église dont les chrétiens jouissaient par moitié, les musulmans durent s'entendre avec eux pour le rachat de leur part. Les Juifs étaient également libres de pratiquer leur culte : ils avaient leur synagogue dans une rue qu'on appelle encore aujourd'hui la *Calle de los Judíos*.

Rivale de Damas et de Bagdad, Cordoue vit sa population s'élever à près d'un million d'habitants ; elle renfermait, assure-t-on, deux cent mille maisons, trois cents mosquées, cinquante hospices, quatre-vingts écoles, et neuf cents bains publics. Les détails que donnent les historiens arabes sur le luxe et la splendeur de la cour des Khalifes sont tellement merveilleux, qu'on pourrait croire leurs récits exagérés. L'or, l'argent, l'ivoire, les perles, les pierres fines et les marbres les plus précieux, les bois les plus rares étaient employés avec une profusion inouïe dans la construction et dans l'ameublement des palais des souverains et des habitations particulières. Les révolutions, les guerres civiles et les invasions détruisirent peu à peu ces splendeurs, et Cordoue étant tombée au pouvoir de Ferdinand III le 29 juin 1236, sa décadence ne fit que s'accroître sous la domination chrétienne. A la fin du dix-septième siècle, elle ne comptait que quatorze mille feux, et cent ans plus tard ce nombre était tombé à huit mille. Elle ne contient guère aujourd'hui plus de dix mille feux, ou cinquante mille âmes à peine.

Notre entrée à Cordoue par le chemin de fer nous fit presque regretter le bon temps des diligences. Il est vrai qu'à cette époque on arrivait brisé, harassé de fatigue, poudré à blanc par la poussière, après avoir été cahoté sur une mauvaise route pendant quarante ou soixante heures, dans une voiture mal suspendue et trop étroite. En revanche, l'entrée était superbe : après avoir laissé derrière soi la *Carrahola*, une majestueuse tour crénelée du quatorzième siècle, on traversait le Guadalquivir sur un beau pont de seize arches. A droite et à gauche on apercevait les anciens remparts de la ville surmontés de tours arabes, et au-dessus desquels s'élevaient des palmiers à la tige élégante et svelte qui se miraient dans les eaux calmes du fleuve. A l'autre extrémité du pont, on traversait un arc de triomphe construit par Herrera sous Charles-Quint.

la *Puerta del Puente*, dont les bas-reliefs sont attribués au sculpteur florentin Torrigiano. La masse imposante de la mosquée arabe, surmontée d'un lourd dôme chrétien, s'élevait au-dessus des terrasses et des toits plats des maisons. Une fois entré dans la ville, on parcourait un dédale de rues étroites, tortueuses et désertes. Tel est encore, du reste, l'aspect de la plupart des quartiers de Cordoue : on dirait parfois, surtout à l'heure de la grande chaleur, que les habitants ont déserté leur ville. C'est à peine si, dans ces rues où pousse une herbe rarement foulée, on rencontre çà et là quelques passants.

Nous nous étions représenté Cordoue comme une vieille ville du moyen âge dans le genre de Tolède ou d'Avila; nous espérions aussi trouver un bon nombre de monuments arabes dans l'ancienne capitale des Khalifes d'Occident. Rien de tout cela, ou presque rien du moins; les maisons, uniformément peintes à la chaux, ont un aspect moderne : des grilles de fer, habilement travaillées comme celles de Séville, laissent ordinairement apercevoir un *patio* garni de fleurs, au milieu duquel s'élance un mince jet d'eau; les fenêtres, garnies de *rejas* aux solides barreaux de fer, sont ornées de plantes grasses qui retombent à côté d'un rideau aux longues rayures bleues et blanches. Tout cela, du reste, a un air de propreté qui séduit les yeux : on se dit que si les habitants se montrent si peu dans les rues, c'est qu'ils se trouvent mieux chez eux, et qu'ils préfèrent, comme les Orientaux, le bien-être intérieur à la vie en public.

VI

Les anciens monuments sont donc rares à Cordoue. Mais elle possède la fameuse mosquée, la *Mezquita*, comme on l'appelle encore aujourd'hui. On peut dire que c'est un édifice unique au monde; c'est en vain qu'on chercherait ailleurs une construction semblable. L'Alhambra, l'Alcazar, sont des merveilles de l'architecture moresque ; mais ces palais ne peuvent donner aucune idée du monument de Cordoue, antérieur du reste de cinq ou six cents ans. C'est en 770 qu'Abdérame entreprit d'élever une mosquée qui surpassât en grandeur et en magnificence celles de Damas, de Bagdad et des autres villes de l'Orient. On poussa les travaux avec une activité extraordinaire. Abdérame, qui avait tracé lui-même le plan, prenait un si grand intérêt à la construction, qu'il venait y travailler de ses mains une heure chaque jour. Néanmoins il ne lui fut pas donné de voir l'achèvement de son œuvre, qu'il légua à son fils. Après sa mort, celui-ci continua les travaux, qui furent achevés vers la fin du huitième siècle. On s'est souvent demandé comment les Arabes purent terminer en si peu de temps un monument aussi gigantesque. D'abord, il faut se souvenir qu'ils étaient très-avancés dans les arts et dans les sciences. De plus, au lieu de tailler et de polir les nombreuses colonnes de marbre qui furent employées dans la construction, on enleva celles des temples et autres édifices antiques de l'Espagne et de l'Afrique. La France y contribua pour sa part, car on en fit aussi venir de Narbonne; on ajoute même, bien que ce fait ne semble guère croyable, qu'on fit venir de cette ville de la terre, que les prisonniers chrétiens portèrent sur leurs épaules.

Avant d'entrer dans la mosquée, nous traverserons le *Patio de los Naranjos*, vaste enceinte, plantée d'orangers et de citronniers énormes, de palmiers et de cyprès, qui forment une épaisse voûte de verdure, sous laquelle des fontaines jaillissantes entretiennent continuellement la fraîcheur. Le *Patio de los Naranjos* de Cordoue et celui de la cathédrale de Séville ont de tout temps fait battre le cœur des Andalous. Ponz raconte à ce sujet une aventure qui lui arriva : « Je parcourais l'Aragon, et j'arrivai de grand matin à un village éloigné de quatre ou cinq lieues de Téruel. Il faisait très-chaud, et j'avais l'intention de partir deux heures avant le jour, pour arriver à cette ville avant la chaleur. M'étant mis à la fenêtre de la chambre qu'on m'avait



EXTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE, DU COTÉ DE LA CALLE DEL MESON DEL SOL (page 438).

donnée dans la *posada*, je vis arriver vers le soir six ou sept hommes à cheval, armés de grandes épées, coiffés de chapeaux blancs et vêtus à la dernière mode des *majos*. En entrant dans la *posada*, ils s'écrièrent tous ensemble : *Alabado sea el Patio de los Naranjos !* (Béni soit le Patio des Orangers !) « Ni les gens de la *posada*, ni les voyageurs qui se trouvaient là ne purent rien comprendre à cette étrange exclamation. et moi-même je ne fus pas plus avancé qu'eux ; c'est en vain que je cherchai quelle sorte de gens ils pouvaient être... » Ponz raconte ensuite comment, bien qu'il fût persuadé, lui et son *arriero*, que c'étaient des voleurs de grand chemin, il ne voulut pas retarder son départ. Cependant ils arrivèrent à Téruel, fort étonnés de n'avoir pas été attaqués. Quelque temps après, ils rencontrèrent les mêmes cavaliers, et finirent par apprendre que c'étaient des *toreros* de Cordoue qui se rendaient à Pampelune pour une *corrida*. « C'est ainsi, ajoute le voyageur, que j'appris qu'il existait à Cordoue un *Patio de los Naranjos*. »

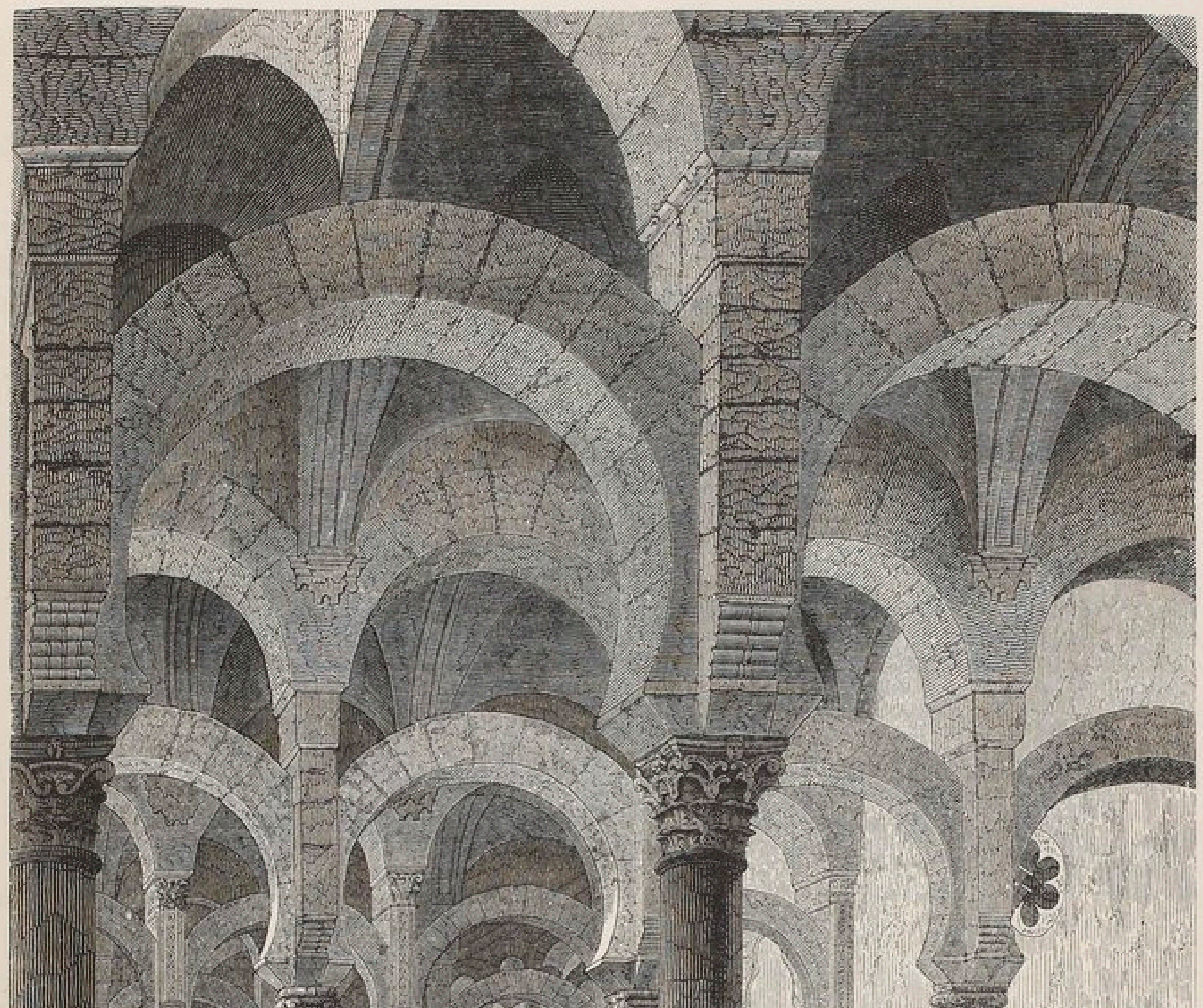
Le patio est, dit-on, une des additions faites à la mosquée par le khalife Al-Mansúr. Un historien arabe raconte comment ce souverain procédait à l'égard des propriétaires qu'il voulait déposséder ; cette anecdote ne manque pas d'intérêt par le temps d'expropriations où nous vivons. « Le khalife fit venir les propriétaires des maisons à détruire, et s'adressa ainsi à chacun d'eux en particulier : Ami, j'ai besoin de ta maison : il faut que je te l'achète pour augmenter la grande mosquée, car cet édifice est utile et même nécessaire au peuple. Demande-moi donc le prix que tu veux, et la somme te sera payée sur la caisse royale. Chacun des propriétaires consentit volontiers à vendre sa maison, non sans en demander le plus haut prix possible, et Al-Mansúr donna immédiatement l'ordre de les payer ; de plus, il voulut que des maisons convenables fussent bâties pour les expropriés dans un autre quartier de la ville. La dernière personne qui se présenta était une vieille femme qui possédait une maison dans la cour de laquelle se trouvait un palmier. Cette femme refusa obstinément de la céder, à moins qu'on ne lui donnât une autre maison ayant également une cour plantée d'un palmier. Sur quoi, le khalife donna ses ordres pour que les désirs de la vieille femme fussent accomplis, dût-il lui en coûter un million de dinars. Et une autre maison avec un palmier lui fut achetée à un prix exorbitant. »

On pénètre dans la mosquée par sept portes d'une hauteur médiocre, et dont les sculptures, d'un très-léger relief, sont d'un goût pur et sobre. Les murs extérieurs, couronnés de créneaux dentelés, sont malheureusement couverts de ce badigeon jaune clair qu'on ne voit que trop souvent sur les édifices anciens. Il n'existe pas ici de façade monumentale, ni de grand portail, comme dans les églises du moyen âge ; on dirait que l'architecte a voulu exagérer la simplicité de l'extérieur, afin d'augmenter encore l'effet saisissant des magnificences de l'intérieur. Du reste, le plan même de la construction commandait cette simplicité : Théophile Gautier, un grand admirateur de la *Mezquita*, dit avec raison que, pour donner une juste idée de cet étrange édifice, il faut le comparer à une grande esplanade fermée de murs et plantée de colonnes en quinconce.

Il est impossible de décrire l'impression qu'on éprouve en entrant pour la première fois dans la mosquée de Cordoue : les nombreuses colonnes qui supportent la voûte forment, en s'entrecroisant comme les arbres d'une forêt, de longues perspectives qui changent à mesure qu'on pénètre plus avant dans l'intérieur. Une demi-obscurité, qui règne ici comme dans toutes les églises espagnoles, ajoute un charme de plus à la poésie de ces allées de marbre. Les colonnes, qui montent aujourd'hui à huit cent soixante, étaient bien plus nombreuses autrefois, et s'élevaient, assure-t-on, à douze cents. Suivant la tradition, elles proviennent en grande partie d'un temple de Janus qui occupait l'emplacement de la mosquée ; soixante furent apportées de Tarragone et de Séville, cent quinze appartenaient aux monuments de Nîmes et de Narbonne, et cent quarante furent envoyées en présent par l'empereur Léon, qui régnait à Byzance. Un assez grand nombre fut aussi enlevé aux temples de Carthage et de plusieurs autres villes du littoral africain. La plupart de ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens, d'autres sont d'ordre

dorique; beaucoup aussi appartiennent au style arabe. Tous ces chapiteaux étaient dorés autrefois, et on aperçoit encore sur quelques-uns des traces de l'ancienne dorure. Le fils du khalife Hishám les avait fait dorer, assure-t-on, ainsi que les colonnes et une partie des murs. Les arcades qui reposent sur les colonnes présentent des formes très-variées: quelques-unes sont en plein cintre, le plus grand nombre sont en fer à cheval; parmi ces dernières, la plupart sont comme dentelées et ornées de plusieurs lobes, toujours en nombre impair: ainsi nous en avons remarqué qui offraient trois, cinq, sept, neuf et même onze lobes. Ces arcades sont superposées sur deux rangs de hauteur, ce qui donne à l'ensemble de l'édifice une légèreté merveilleuse. Les nefs formées par l'entre-croisement des colonnes sont au nombre de dix-neuf dans le sens de la largeur, et de vingt-neuf dans celui de la longueur; les Espagnols désignent ces nefs par le nom de *calles* ou rues: ainsi, il y a la *calle San Nicolas*, la *calle San Pedro*, etc., ainsi nommées à cause des chapelles qui s'y trouvent.

A l'extrémité de l'une des nefs se trouve le *Mihráb*, autrefois la partie sainte de la mosquée; c'est dans ce *sanctum sanctorum*, réduit fort étroit pratiqué dans l'épaisseur du mur, que l'on conservait autrefois l'Alcoran, et que les khalifes faisaient la prière publique. Le *Mihráb*, jadis l'endroit le plus riche de la mosquée, a échappé, par un bonheur inouï, aux profanations successives qui ont dégradé beaucoup d'autres parties du monument. On y pénètre par un arc en fer à cheval supporté par d'élégantes colonnes de marbre, et au-dessus duquel existe la plus splendide mosaïque qu'on puisse voir : Saint-Marc de Venise, les anciennes églises de Rome et de Ravenne, n'offrent rien de plus riche. Cette mosaïque, composée de petits cubes de verre, présente de belles inscriptions en caractères coufiques, ainsi que des ornements du goût le plus pur, qui se détachent sur un fond d'or et d'azur. Bien que de style arabe, elle fut faite à Constantinople, sans doute d'après le dessin d'un architecte cordouan : un célèbre géographe arabe du onzième siècle, Edrisi, nous apprend que l'empereur Romain II l'envoya en présent à un khalife de Cordoue. L'intérieur du Mihráb, qui présente la forme d'un octogone régulier, n'a guère plus de quatorze pieds de diamètre sur vingt-sept de hauteur jusqu'à la voûte. Les murs sont revêtus de dalles de marbre blanc veiné de rouge, au-dessus desquelles règne une élégante corniche accompagnée d'une frise d'inscriptions. Un entablement de mosaïque, décrit par Ambrosio de Moralès, et qui existait encore à la fin du seizième siècle, a malheureusement disparu; en revanche, les douze colonnettes de marbre blanc d'Afrique, avec bases et chapiteaux dorés, qui s'élèvent autour du sanctuaire, sont parfaitement conservées. L'affluence du peuple était si considérable dans ce lieu sacré, qu'on voit encore aujourd'hui le marbre usé et comme creusé circulairement; suivant la tradition, les fidèles et les pèlerins en faisaient sept fois le tour. Le travail de la voûte n'est pas moins merveilleux; elle est formée d'un seul bloc de marbre blanc de quinze pieds de diamètre, évidé en forme de coquille, et orné de sculptures de la plus grande délicatesse. La richesse du *Mihráb* est loin d'égaler ce qu'elle était autrefois, si l'on en croit les descriptions des écrivains arabes. Ainsi, ce sanctuaire, dont l'entrée était ornée de marbres d'une valeur inestimable et de deux colonnes de lapis, était en outre couvert d'ornements en ivoire et en ébène; d'autres incrustations de bois plus rares encore, composées de plus de trente-six mille morceaux, étaient fixées par des clous d'or pur et rehaussées de pierres précieuses. Une copie du Livre sacré, de la main d'Othman, y était conservée dans une boîte d'or garnie de soie, ornée de perles et de rubis, et placée sur un support de bois d'aloès orné de clous d'or. L'ancien sanctuaire est communément appelé par dérision *el zancarron*, ce qui signifie littéralement un vieil os, un os décharné; il paraît que, d'après une ancienne tradition populaire, on croyait que la mâchoire de Mahomet était autrefois conservée dans le *Mihráb* : de là le mot ridicule de *zancarron*, dont on se sert encore aujourd'hui pour désigner un endroit qui fut l'objet du respect de tant de générations.



INTÉRIEUR DE LA MOSQUÉE DE CORDOUE (page 442).

VII

Un autre endroit vénéré des Arabes, le *Makssurah*, précédait le *Mihráb;* il s'y trouvait une espèce de trône destiné aux khalifes. Le sol du *Makssurah* était autrefois pavé d'argent, et les portes adjacentes étaient couvertes de mosaïques et d'ornements d'or; une de ces portes était même en or massif. La plupart des colonnes étaient disposées par groupes de quatre, et chacun de ces groupes était couronné d'un seul chapiteau, dont la sculpture était de la plus grande finesse; des incrustations de métaux précieux et de lapis-lazuli ornaient les colonnes sur toute leur surface. Les autres parties de la mosquée, bien que décorées avec moins de profusion, étaient cependant d'une grande richesse : ainsi il existait une espèce de chaire ou de pupitre où l'on montait au moyen de sept marches, et qui était, dit-on, un objet unique au monde pour la beauté du travail et le prix des matériaux. Toutes sortes de figures y étaient représentées; car les musulmans de Cordoue, de même que ceux de Grenade et de plusieurs parties de l'Orient, étaient loin d'observer rigoureusement la loi qui interdit la représentation d'objets animés. Cette chaire, qu'on appelait la *silla* (siége) ou le *carro* (char) *del rey* Almanzor, parce qu'elle était montée sur quatre roues, existait encore à la fin du seizième siècle. Il est vraiment regrettable qu'un objet aussi intéressant ait disparu : il paraît qu'il fut détruit par des maçons qui travaillaient dans la mosquée, « je ne sais dans quel but, » dit un auteur contemporain, qui ajoute : « *y así pereció aquella antigualla*, » — et c'est ainsi que périt cette antiquaille.

Les auteurs arabes font des récits extraordinaires sur l'éclairage somptueux de la mosquée : plus de sept mille lampes suivant les uns, près de douze mille suivant d'autres, étaient allumées jour et nuit. Une particularité assez singulière, c'est que parmi ces lampes se trouvaient des cloches provenant de la cathédrale de Saint-Jacques de Compostelle; ces cloches, que le khalife Al-Mansúr avait fait apporter de la Galice sur les épaules d'esclaves chrétiens, avaient été renversées et suspendues à la voûte au moyen de chaînes d'argent. Marmol Carbajal assure, dans sa curieuse *Description de Africa*, en avoir vu de semblables dans une mosquée de Fez. La tradition rapporte que lorsque saint Ferdinand s'empara de Cordoue, il fit enlever ces lampes d'un nouveau genre, et donna l'ordre qu'elles fussent portées sur les épaules de prisonniers musulmans jusqu'à leur emplacement primitif. Outre cette étonnante quantité de lampes, la mosquée possédait encore un grand nombre de chandeliers de différentes formes; on en comptait deux cent quatre-vingts de cuivre, outre ceux qui servaient à l'éclairage des portes. On admirait de plus trois grands chandeliers d'argent massif, dont l'un n'avait pas moins de quatorze cent cinquante-quatre becs. Les écrivains arabes, qui se complaisent aux plus minutieux détails, assurent que chacun des chandeliers d'argent consumait chaque nuit sept arrobas (près de quarante kilogrammes d'huile). N'oublions pas de mentionner aussi une grande lampe d'or d'un travail extraordinaire, qui était suspendue devant l'entrée du *Mihráb*.

Les plafonds étaient merveilleusement sculptés, peints et dorés, comme on peut s'en convaincre par les parties qui subsistent encore. On assure que plusieurs parties de la toiture se sont effondrées parce que depuis plusieurs siècles on arrachait des poutres, soit pour les employer à d'autres édifices, soit pour en faire des *vihuelas* ou d'autres instruments de musique, ainsi que des boîtes et toutes sortes de menus objets. Ces dégradations remontent à une époque éloignée, car Ambrosio de Moralès, qui écrivait au seizième siècle, s'en plaignait déjà en disant que la valeur du bois ainsi enlevé s'élevait à plusieurs milliers de ducats. Parmi les dégradations qui contribuèrent à défigurer la mosquée, il faut encore citer la construction du chœur, qui eut lieu en 1523; les membres de l'*ayuntamiento* s'y opposèrent, il est vrai, et il paraît même qu'on menaça de mort quiconque oserait toucher à l'édifice; mais le chapitre en ayant appelé à l'em-

pereur, celui-ci, qui n'avait jamais vu la mosquée, permit de passer outre. Trois ans plus tard, Charles-Quint étant venu à Cordoue, entra dans une grande colère quand il vit qu'on avait endommagé de la sorte le chef-d'œuvre de l'architecture arabe : « Je ne savais pas de quoi il s'agissait, s'écria-t-il, autrement je n'aurais pas permis qu'on touchât à l'œuvre ; car vous avez fait ce qu'on peut faire partout, et vous avez défait ce qui était unique au monde. »

Du reste, le plus grand défaut du chœur est de se trouver au milieu d'un édifice arabe ; ailleurs, on l'admirerait volontiers comme un bel ouvrage de la renaissance. La *Silleria*, — c'est ainsi qu'on nomme les stalles, — est en *caoba* (acajou) massif, bois employé en Espagne longtemps avant qu'il fût connu en France. C'est un ouvrage du milieu du dix-huitième siècle, composé d'un très-grand nombre de figures, et où la patience a une part beaucoup plus large que l'art. Un sculpteur de Cordoue, Pedro Duque Cornejo, y consacra dix ans de sa vie, comme nous l'apprit une inscription gravée sur sa tombe.

Nous ne dirons rien des retables de bois sculpté, des grilles de fer forgé, des chapelles surchargées de dorure, ni des tombeaux qui seraient à leur place dans une église ordinaire, mais qui jurent singulièrement avec la noble simplicité de l'architecture arabe. Une de ces chapelles, celle de Sainte-Agnès, qui date de la fin du siècle dernier, est l'œuvre d'un sculpteur français, Michel Verdiguier, qui fut professeur à l'Académie de Marseille, et à qui on reproche d'avoir représenté la sainte dans une attitude peu décente. L'architecture est également d'un Français, Balthasar Dreveton, « professeur qui nous fut expédié, dit Ponz, comme un grand architecte, et sans qu'on sache comment. »

Parmi les curiosités de la mosquée, il en est une que les guides ne manquent jamais de faire observer aux visiteurs : c'est une colonne sur laquelle se voit un christ très-grossièrement sculpté en bas-relief, et à côté duquel brûle constamment une petite lampe. Suivant la tradition, c'est l'ouvrage d'un prisonnier chrétien enchaîné à la colonne par les Arabes, et qui exécuta ce travail avec son ongle, sans le secours d'aucun outil. — « Mais, dîmes-nous à notre guide, en touchant de la main la colonne, ce marbre noir veiné de blanc est précisément de la qualité la plus dure, et nous avons bien de la peine à comprendre comment l'ongle d'un homme aurait pu remplacer un ciseau d'acier. » Cette observation parut choquer si vivement notre homme, que nous nous empressâmes de nous rendre à son opinion, en lui disant que si nous nous étions permis une observation au sujet de la dureté du marbre, c'était simplement pour faire ressortir la bonté de la trempe de l'ongle du captif. Notre guide, s'étant radouci, nous fit remarquer cette inscription : *Lo hizó el cautibo con la uña*, — « Fait par le captif avec son ongle. » Il nous fit aussi observer un bas-relief de marbre peint placé près de la colonne : cette sculpture, qui date du seizième siècle, représente le captif en prière, à genoux, les mains jointes, la corde au cou et des chaînes aux pieds. Le bas-relief est accompagné de cette inscription en vers latins, digne d'un élève de quatrième, et qui explique comment, « tandis que les mahométans célèbrent leurs *orgies* dans ce temple, le captif invoque la vraie divinité du Christ ; l'image qu'il a dans son cœur, il la fixe à l'aide de son ongle sur le marbre le plus dur, et en même temps qu'il se rachète à l'avance, il acquiert ainsi l'auréole du martyre. »

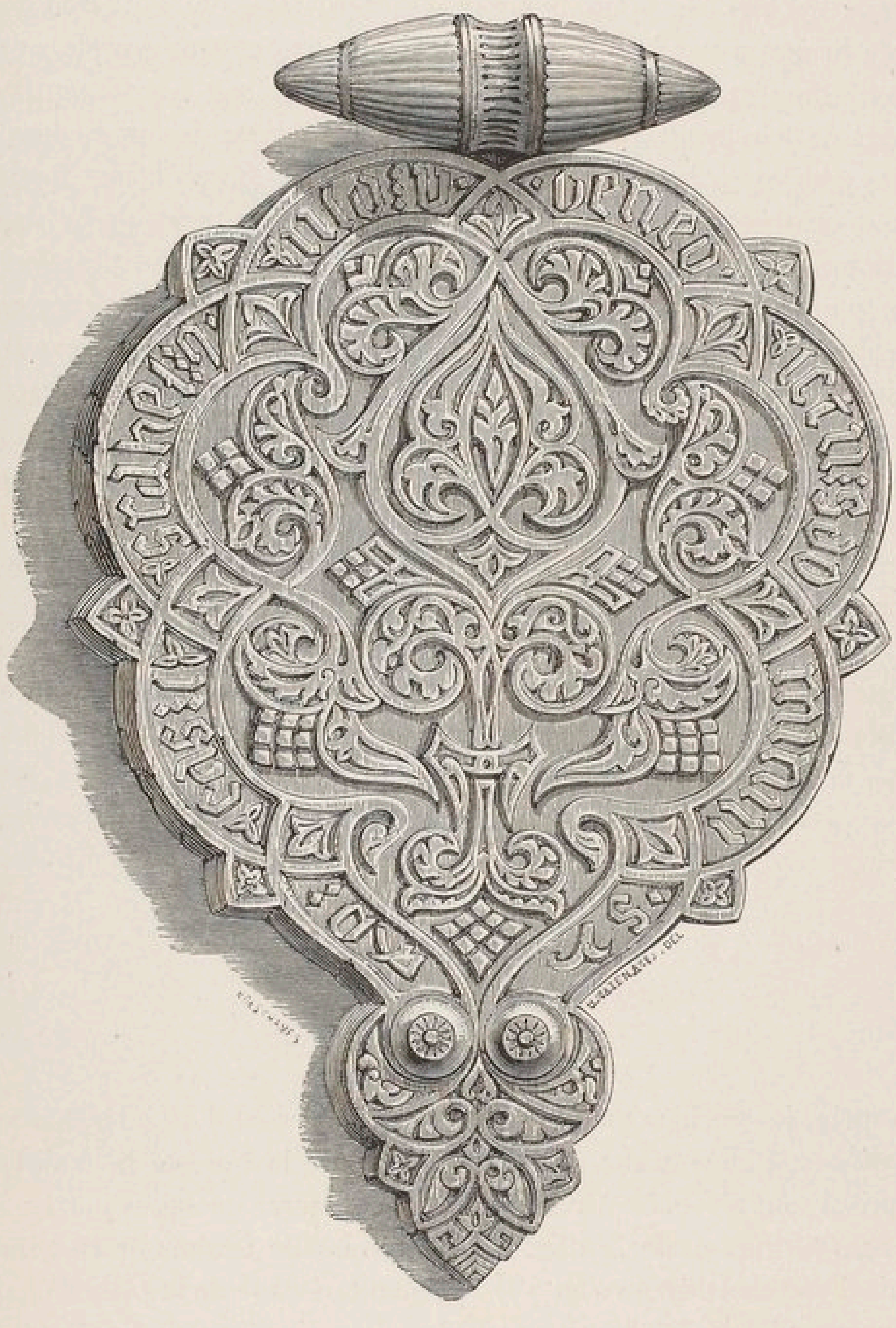
« Hoc sua dum celebrat mahometicus orgia templo,
« Captivus Christi numina vera vocat ;
« Et quem corde tenet rigido saxo ungue figurat,
« Aureolam pro quo funere peremptus habet. »

Une tombe incrustée dans le mur de la mosquée présente une singularité que nous n'avions jamais observée ailleurs : elle a la forme d'une malle, et est fermée par trois cadenas. Comment le cadavre enfermé si soigneusement, se demande Théophile Gautier, fera-t-il au jour du jugement dernier pour ouvrir les serrures de pierre de son cercueil, et comment en retrouvera-t-il



CHAPELLE DU ZANCARRON (MOSQUÉE DE CORDOUE) (page 442).

les clefs au milieu du désordre général? Nous remarquâmes une autre tombe sur laquelle se lit cette singulière épitaphe, gravée sur une plaque de marbre noir : Ci-gît le cadavre de son Excellence Doña Maria Isidra Quintina de Guzman y la Cerda, de Guadalcazar é Hinojares, *Grande de España*, etc. *Doctora en filosofia y letras humanas*, *Catedrática honoraria y consiliaria perpetual de la Universitad de Alcalá*, *Académica honoraria*, etc. — Cette *Grande d'Espagne* mourut en 1803 à l'âge de trente-cinq ans. Mentionnons encore une tombe, celle de Gongora,



ALDABON (HEURTOIR) MORESQUE DE LA PUERTA DEL PERDON, MOSQUÉE DE CORDOUE (QUINZIÈME SIÈCLE) (page 450).

le célèbre poëte bel esprit, qui aiguisa quelques épigrammes contre Cervantès, et fut à son tour ridiculisé par Le Sage. Gongora était chapelain de Philippe III et chanoine de la cathédrale de Cordoue, où il fut enterré en 1623, dans la *capilla de San Bartolomé*.

En sortant de la mosquée, nous traverserons de nouveau le *Patio de los Naranjos*, à l'extrémité duquel s'élève une haute tour à cinq étages, surmontée de la statue dorée de saint Raphaël archange, qui plane sur la ville. Cette tour, bâtie par Hernan Ruiz, le malencontreux architecte du

chœur de la mosquée, fut renversée vers la fin du seizième siècle par un tremblement de terre, et reconstruite un peu plus tard sur les fondations de l'ancien *Al-minar* ou minaret arabe. Le minaret de Cordoue était considéré, à l'époque des Khalifes, comme une des principales merveilles du monde : on parlait partout des deux énormes globes d'or pur qui en surmontaient le sommet, et qu'on apercevait à une très-grande distance quand ils étaient éclairés par les rayons du soleil. Entre ces deux globes, on en voyait un troisième d'argent, et ils étaient surmontés d'une énorme grenade d'or pur, qui s'élevait d'une coudée au-dessus du dôme. A côté de la tour, se trouve la *puerta del Perdon*, d'une hauteur extraordinaire, et entièrement recouverte de petites plaques de bronze ayant la forme d'un hexagone irrégulier; ces plaques, ornées d'arabesques et d'inscriptions arabes en relief où ces mots : *Béni soit le nom de Dieu*, se répètent plusieurs centaines de fois, sont très-ingénieusement encastrées les unes dans les autres, à la manière des marqueteries de bois des portes de l'Alhambra. Deux beaux heurtoirs de bronze, de près de soixante centimètres de hauteur, complètent la décoration de la *puerta del Perdon;* ils sont très-élevés au-dessus du sol, suivant l'usage des Arabes, qui les plaçaient ordinairement à la hauteur que pouvait atteindre de la main un homme à cheval. Nous les aurions crus d'un travail beaucoup plus ancien, sans cette inscription : *Benedictus Dominus Deus Israhel*, en lettres gothiques du quinzième siècle, qui règne autour de la bordure. Ces heurtoirs, repercés à jour et ornés d'arabesques du meilleur style, sont sans doute l'ouvrage de quelque transfuge de Grenade établi à Cordoue ; on sait qu'un grand nombre d'artisans de ce pays, fourbisseurs, ciseleurs, orfévres, etc., venaient travailler dans les provinces de l'Espagne soumises à la domination chrétienne. Nous avons dessiné un de ces *aldabones*, que nous signalons aux curieux comme le spécimen le plus remarquable qu'on puisse voir en ce genre.

C'est en vain, assurément, que nous avons essayé de décrire la mosquée de Cordoue : c'est un monument sans pareil dont on ne peut se faire une idée exacte si on ne l'a vu, car la plume est impuissante à en rendre les aspects variés et la poésie étrange. Nous y passions des heures entières sans pouvoir nous arracher à cette contemplation, et loin de trouver exagérées les louanges des poëtes, nous répétions avec Victor Hugo :

> ..... Cordoue aux maisons vieilles
> A sa mosquée, où l'œil se perd dans les merveilles.

VIII

Après la mosquée, les anciens monuments de Cordoue sont d'un intérêt secondaire : le voisinage du merveilleux édifice arabe est fait pour rendre le touriste bien difficile ; néanmoins d'heureuses surprises sont réservées à celui qui veut consacrer quelques jours à des flâneries au hasard dans les rues tortueuses de la ville. Plus d'une bonne fortune de ce genre nous arriva à Cordoue : c'est ainsi que nous découvrîmes la charmante façade de la *Casa de Espósitos* (Hospice des Enfants-Trouvés) qui date des dernières années du quinzième siècle. Un autre jour, en traversant la *Plazuela del Indiano*, nous nous trouvâmes en face d'un grand portique carré orné d'une frise sculptée dans la pierre avec la plus grande élégance, et n'offrant qu'un très-petit relief, comme la plupart des sculptures arabes. Nous citerons encore, parmi les rares vestiges de cette époque qu'il nous fut possible de découvrir, une curieuse maison connue sous le nom de la *Cuadra* (l'écurie), la *Torre de San Nicolas*, jolie tour aux créneaux dentelés, et une petite mosquée, depuis longtemps transformée en chapelle, qui dépend de l'hôpital *del Cardenal*. Le jardin de cet hôpital est encore désigné par le peuple sous le nom de *Huerto del rey Almanzor*.

Un monument assez curieux, bien qu'il date d'une époque beaucoup plus récente, c'est le

Triunfo, élevé en l'honneur de l'archange Raphaël, patron et gardien de Cordoue, à peu de distance de la mosquée. La statue du saint archange, plus grande que nature, est en bronze doré, et s'élève, à cent pieds de hauteur, au sommet d'une colonne surmontée d'un chapiteau également



LA CASA DE ESPÓSITOS (HOSPICE DES ENFANTS-TROUVÉS), A CORDOUE (page 450).

en bronze doré. Le patron de Cordoue est représenté l'épée à la main et les ailes déployées. Nous copiâmes sur un cartouche l'inscription suivante, ainsi disposée :

Yo te juro
por
Jesu Christo cruzificado
Que soy Rafael Anjel, á quien
Dios tiene puesto por guar-
Da de esta ciudad.

« Je te jure par Jésus-Christ crucifié que je suis l'ange Raphaël, que Dieu a choisi pour gardien de cette ville. »

Cette singulière inscription, dont la rédaction n'a rien de commun avec le style lapidaire, demande une explication. Or cette explication nous est donnée par un *aleluya* ou *romance* populaire, imprimé à Cordoue et orné d'une gravure sur bois des plus naïves, où l'archange est représenté servant de guide au jeune Tobie et tenant à la main son bâton de voyage et son poisson. A côté de l'image se lit le titre, ainsi conçu : *Véridique relation et curieuse légende du seigneur Raphaël archange, avocat de la peste et gardien de la ville de Cordoue.* D'après cet *aleluya*, le saint archange apparut le 7 mai 1578 au bienheureux Roelas, gentilhomme et prêtre de Cordoue ; il lui parla pendant plus d'une heure et demie, et les premières paroles qu'il lui adressa, recueillies avec soin, ont été gravées depuis sur le *Triunfo*. La dévotion à cet archange est tellement générale à Cordoue, qu'on n'y compte pas moins de neuf *Triunfos* élevés en son honneur. Ajoutons un détail, c'est que les sculptures du monument, assez médiocres du reste, sont l'ouvrage d'un Français, Michel Verdiguier, l'auteur d'une sainte Agnès de la mosquée.

La grande place de Cordoue, appelée autrefois la *Corredera* à cause des courses qu'on y donnait, est un grand quadrilatère entouré de maisons supportées par des arcades, et garnies de trois étages de balcons en bois d'un aspect assez délabré, où sèchent des loques de toutes les couleurs. La rue principale, la *Feria*, où se voient quelques boutiques, est la seule qui présente un peu d'animation. Une promenade de création récente est appelée *Paseo del Gran Capitan*, en souvenir du célèbre *Gonzalo de Córdova*. Le *Grand Capitaine* naquit à Montilla, petite ville voisine beaucoup plus connue aujourd'hui pour son excellent vin blanc que comme lieu de naissance d'un des plus grands hommes de l'Espagne. Il fut baptisé à Cordoue dans l'église de San Nicolas, qui existe encore. *Las cuentas del Gran Capitan*, — telle est une locution souvent usitée quand il s'agit de comptes extravagants, et dont nous dirons l'origine : la trésorerie royale réclamait des sommes considérables à Gonzalve de Cordoue ; il répondit d'un ton plein de calme que le lendemain il présenterait aussi ses comptes ; il se fit donc apporter à l'audience de la trésorerie un énorme registre, et se mit à lire d'une voix sonore les articles suivants, que nous extrayons d'une feuille qui se vend au *Museo de Artillería* de Madrid.

« 200,736 ducats et 9 réaux, payés aux moines, aux religieuses et aux pauvres qui ont prié Dieu d'accorder la victoire aux armées espagnoles ; — 100,000,000 en piques, en boulets et en pioches de tranchée ; — 100,000 ducats en poudre et en boulets de canon ; — 10,000 ducats en gants parfumés pour préserver les troupes de la mauvaise odeur des cadavres ennemis ; — 160,000 ducats pour réparer et renouveler les cloches usées à force de sonner tous les jours à coups redoublés en l'honneur de nouvelles victoires ; — 50,000 ducats en eau-de-vie pour les troupes, un jour de combat ; — 1,500,000 pour garder les prisonniers et les blessés ; — 1,000,000 pour messes d'actions de grâces et *Te Deum* en l'honneur du Tout-Puissant ; — 700,494 ducats en espions et..... — Et 100,000,000 pour la patience avec laquelle j'ai écouté hier le roi, quand il demandait des comptes à celui qui lui a fait présent d'un royaume. »

Gonzalve de Cordoue mourut à l'âge de soixante-deux ans dans son palais de Grenade. Ferdinand le Catholique, qui de son vivant l'avait abandonné, comme il avait fait pour Christophe Colomb, fit célébrer des services en son honneur dans la chapelle royale et dans les principales églises du royaume. « Voilà, dit Brantôme, la belle récompense que fist le roy à ce grand capitaine, à qui il estoit tant obligé. Je croy encore que si ces grands honneurs mortuaires et funérailles lui eussent beaucoup cousté, et qu'il les lui eust fallu faire à ses propres coust et despens, comme à ceulx du peuple, il n'y eust pas consommé cent escuz, tant il estoit avare. »

Outre Gongora, dont nous avons vu le tombeau dans la cathédrale, Cordoue compte encore d'autres personnages célèbres parmi ses enfants : c'est d'abord un autre poëte, Juan de Mena,

puis deux peintres, Juan de Alfaró, Pablo de Cespédès ; Ambrosio de Moralès, un des hommes les plus érudits du seizième siècle ; et enfin le père Sanchez, ce fameux casuiste, qui publia ses *Disputationes* sur le mariage, — un ouvrage intraduisible, et de qui on disait qu'il en savait sur le mariage plus long que le démon : *Del matrimonio, sabe mas que el demonio.*

Nous parlerons plus tard des cuirs de Cordoue et de son orfévrerie, si célèbres autrefois. Cette pauvre Cordoue, si florissante sous la domination arabe, n'est plus aujourd'hui que l'ombre de ce qu'elle était autrefois, et depuis longtemps les écrivains espagnols déplorent à l'envi l'état de décadence où elle se trouve. « Partout des façades sans édifices, où croissent la mousse et la mauve, des fenêtres ouvertes où passent librement les oiseaux amis des grandes ruines, des monastères inhabités, des temples déserts, des places où l'herbe croît, des rues silencieuses à toute heure, des marchés où l'on ne vend pas, des ateliers où l'on ne travaille pas, une population inactive, endormie, réduite à rien, pauvre, privée des bienfaits de la civilisation de l'islam, divorcée avec les douceurs du progrès chrétien, marquée du stigmate d'une douloureuse décadence matérielle et morale... » — Telle est la peinture que fait de la Cordoue d'aujourd'hui l'auteur des *Recuerdos y bellezas de España*.



MARCHAND DE BESTIAUX, A CORDOUE.



CROQUIS FAIT A VALDEPEÑAS.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Les environs de Cordoue : les moulins du Guadalquivir. — Les palais d'Az-Zarah et de Rizáfah ; le luxe des Khalifes de Cordoue. — *Córdoba la Vieja.* — San Francisco de la Arrizafa. — Les sérénades en Andalousie : le *novio* et la *novia.* — *Pelar la pava,* — *Mascar hierro,* — *plumer la dinde,* — *manger du fer.* — Quelques couplets. — *Cobrar el Piso.* — La *Tierra de la Santísima.* — Dévotion des Andalous à la Vierge. — L'immaculée conception ; — *Ave María purísima !* — Le pont d'Alcolea. — Andujar et ses *alcarrazas.* — La Carolina et les *Nuevas Poblaciones.* — Le *Despeñaperros.* — La Sierra Morena et ses *ermitaños.* — Encore *José-María.* — La *Venta de Cárdenas* — Les mendiants espagnols ; ce qu'en dit Voiture. — Curieuse nomenclature de *mendigos.* — La Manche et les *Manchegos.* — Causes de la misère du pays. — Santa Cruz de Mudela et sa coutellerie. — Les *ligas* : quelques devises populaires. — Le vin de la Manche ; Ciudad-Real et Valdepeñas. — Pourquoi il n'y a pas d'arbres. — Les *golondrinas* et les *gorriones.* — Manzanares ; les *galgos* ; la *Ciega de Manzanares.* — Argamasilla de Alba ; — la Prison de Cervantes.

I

Les environs de Cordoue, à l'époque de la domination musulmane, étaient aussi riches et aussi florissants que la ville même ; sa délicieuse situation au milieu d'une plaine fertile, arrosée par les eaux du Guadalquivir, en avait fait la résidence favorite des Khalifes d'Occident ; les Ommiades, notamment, y avaient épuisé leur munificence en palais somptueux et en édifices utiles. « Dès que vous approchez, en Europe ou en Asie, dit Chateaubriand, d'une terre possédée par les Musulmans, vous la reconnaissez de loin au riche et sombre voile de verdure qui flotte sur elle ; des arbres pour s'asseoir à leur ombre, des fontaines jaillissantes pour rêver à leur bruit... » Telles étaient, au temps des Khalifes, les campagnes qui environnent Cordoue ; les anciens auteurs arabes nous en ont laissé les descriptions les plus séduisantes. Le fleuve qui les arrose, dit l'un d'eux, est un des plus beaux de la terre : tantôt il court majestueusement au milieu de plaines unies, ou arrose des prairies vertes comme l'émeraude et parsemées de fleurs ; tantôt il coule à travers des bosquets ombreux et touffus où le chant des oiseaux ne cesse de se faire en-

tendre; plus loin le courant, devenant plus rapide, imprime le mouvement aux innombrables moulins qui s'élèvent sur ses bords, et entretient la fraîcheur parmi les plantes du voisinage. Ces moulins, au dire d'un autre auteur, ne s'élevaient pas à moins de cinq mille entre Séville et Cordoue. C'est à peine si l'on en voit aujourd'hui fonctionner quelques-uns; ceux qui datent de l'époque arabe se reconnaissent à la tour carrée qui les accompagne ordinairement; quelques fondations en pierre, qu'on voit çà et là sortir de l'eau, indiquent seules l'emplacement occupé par les anciens moulins. Quant aux prairies émaillées de fleurs, elles sont aujourd'hui remplacées par des champs arides, et au lieu des frais bosquets, on ne voit que des saules ou des trembles au feuillage argenté, et quelques lauriers-roses qui indiquent au loin le cours du Guadalquivir.

C'est sur un des monticules qui s'élèvent comme des oasis dans la direction de la Sierra-Morena qu'existait autrefois la célèbre villa d'Az-Zarah, la plus somptueuse de celles bâties à l'époque arabe. Une des femmes d'un khalife était morte en laissant des richesses considérables; d'après ses volontés, toute sa fortune devait être employée au rachat des musulmans prisonniers chez les infidèles; on fit des recherches par toute la chrétienté, mais il ne fut pas possible de découvrir un seul captif. La sultane *Az-Zarah* lui demanda alors d'employer cet argent à faire bâtir dans la campagne de Cordoue un palais splendide, auquel elle donnerait son nom. Les récits que font les historiens arabes du luxe et des merveilles de ce palais rappellent les contes des *Mille et une Nuits*. Au nombre de ces merveilles, ils citent d'abord le parquet, composé de marbres transparents et de morceaux d'or massif; parmi les portes, on en comptait huit en ivoire et en ébène, avec des incrustations de pierres précieuses. La richesse des colonnes était telle, qu'on prétendait qu'elles n'avaient pu être faites que par la main de Dieu même. Le palais était entièrement couvert en tuiles d'or et d'argent purs. Au milieu d'une des salles, on remarquait un grand bassin rempli de mercure; lorsque les rayons du soleil venaient l'éclairer, les yeux des spectateurs en étaient éblouis. Un autre objet qui n'attirait pas moins l'attention, c'était une grande fontaine de bronze doré, véritable merveille d'art qu'on avait fait venir de Constantinople. Cette fontaine était supportée par douze figures en or rouge, incrustées de perles et de pierres précieuses, et représentant divers animaux, tels que des crocodiles, des aigles, des dragons, des antilopes, etc. On citait encore parmi les curiosités du palais une cour circulaire, autour de laquelle s'élevaient trois cent soixante-cinq arcades disposées de la manière la plus ingénieuse. Chaque jour de l'année, le soleil, depuis l'heure où il se levait, passait successivement sous chacune de ces arcades jusqu'à ce qu'il les eût traversées toutes; en descendant, il accomplissait le même parcours en sens inverse. J'ai entendu dire, écrivait un autre auteur, que les cités de Cordoue et d'Az-Zarah réunies occupaient un espace dont la longueur mesurait dix milles, et que la nuit on pouvait parcourir toute cette distance à la lueur d'une immense quantité de lampes. D'après un ancien dicton, Cordoue surpassait toutes les autres villes en quatre choses : les sciences qu'on y cultivait, — sa grande mosquée, — son pont sur le Guadalquivir et la cité d'Az-Zarah.

Outre le palais des khalifes, on remarquait aussi des villas qui appartenaient à de riches particuliers. Plusieurs de ces villas portaient des noms poétiques et charmants : ainsi il y avait le palais des Fleurs, celui du Diadème, celui des Bienheureux, des Amants, etc. Le palais de Rizâfah, qui appartenait aux khalifes, passait également pour un des plus beaux des environs de Cordoue; Abdérame I[er] y avait réuni tout le luxe de l'Orient, et les jardins qu'il y avait fait planter donnaient l'idée du paradis. On assure qu'il fit venir de Syrie les fleurs les plus rares, ainsi que plusieurs arbres jusqu'alors inconnus en Espagne, notamment des grenadiers et des palmiers. Ses successeurs embellirent encore ces séjours délicieux, où il semble qu'on devait jouir de tout le bonheur imaginable; on cite cependant l'un d'eux, Abdérame III, qui laissa après sa mort ces lignes tracées de sa main : « Cinquante ans se sont écoulés depuis que je suis khalife de Cordoue : richesses, honneurs, plaisirs, j'ai joui de tout, j'ai tout épuisé. Les rois mes rivaux m'estiment, me redou-

tent et m'envient; tout ce que les hommes désirent m'a été prodigué par le ciel. Dans ce long espace d'apparente félicité, j'ai calculé le nombre de jours où je me suis trouvé véritablement heureux; ce nombre monte à quatorze! Mortels, appréciez la grandeur, le monde et la vie! »

Az-Zarah occupait l'emplacement connu aujourd'hui sous le nom de l'ancienne Cordoue : *Córdoba la Vieja;* elle fut détruite de fond en comble au commencement du onzième siècle, ainsi que Rizáfah. De cette dernière, qui était située à deux lieues de Cordoue, le nom seul est resté : c'est aujourd'hui *San Francisco de la Arrizafa.* Nous voulûmes visiter les lieux où s'élevaient jadis ces demeures enchantées, mais nous cherchâmes en vain à en retrouver quelques vestiges; il n'en existe pas plus de traces que des délicieuses villas qui embellissaient la campagne de Rome et les environs de Naples, et on peut dire avec un poëte latin que leurs ruines mêmes ont péri.

II

Si Cordoue, pendant le jour, est triste et silencieuse, la nuit, à l'heure des sérénades, elle semble parfois se réveiller un peu. La sérénade, regardée chez nous comme une plaisanterie surannée, et bonne tout au plus pour l'opéra-comique, semble s'être réfugiée en Espagne, et particulièrement en Andalousie, où la guitare est encore prise au sérieux. Que ferait un homme du Nord, dit un poëte espagnol, que ferait un Anglais, un Suédois, un Danois, pour montrer à sa dame qu'il l'adore, et que pour elle il perd le sommeil? Voyez-le : il frisera sa moustache, arrangera sur son front les mèches de ses cheveux, et exhalera une douzaine de soupirs, puis il ira tranquillement se coucher... Chez nous, quelle différence! un *majo*, sa guitare à la main et son manteau sur l'épaule, restera jusqu'à l'aurore au pied d'un balcon, sans craindre les dangers ni l'intempérie, et sa dame ne sera pas contente de lui s'il n'a fait le guet toute la nuit!

Mais en revanche, quand le *majo* soupirera pour une cruelle, il lui chantera quelques couplets comme celui-ci :

Si esta noche no sales
  Á la ventana,
Cuéntame entre los muertos
  Desde mañana.

« Si cette nuit tu ne parais pas — A ta fenêtre, — Compte-moi au nombre des morts — Dès demain matin. »

La sérénade n'est donc pas morte en Espagne, et plus d'une fois nous pûmes nous en convaincre en traversant la nuit les rues désertes; le climat est si doux et si pur, les nuits si calmes et si sereines, que rien ne semble plus naturel que de les passer à la belle étoile. Le *novio* passe une partie de ses nuits à causer avec sa *novia*, sa fiancée, assise derrière la *reja* de fer dont les fenêtres basses sont invariablement garnies; toutes les fois que le hasard vous rend témoin d'un tête-à-tête nocturne de ce genre, vous entendez le couple murmurer quelques paroles à voix basse, et vous voyez le *novio* se cramponner d'une main tremblante au fer de la *reja*, comme dit Cervantès dans sa nouvelle du *Celoso estremeño :*

Á los hierros de una reja
La turbada mano asida.

Ou bien encore, suivant l'expression d'un poëte espagnol, *elle* assise au balcon, et *lui* dessous :

Ella á la reja sentada,
Y al pié de la reja, él.

Cet exercice favori des fiancés est désigné par l'expression : *pelar la pava*, littéralement *plu-*

mer la dinde, et les *novios* sont appelés *peladores de pava*, — *plumeurs de dinde*. On n'est pas d'accord sur l'origine de cette expression plus pittoresque que poétique, qui signifie également bavarder pour passer le temps; peut-être vient-elle de ce que l'attitude du soupirant, sa guitare ou sa mandoline à la main, offre quelque analogie avec celle d'une personne qui tiendrait une dinde de la main gauche, et la plumerait de la main droite; cette opération, en effet, nécessite des mouvements répétés qui ne manquent pas de ressemblance avec ceux d'un *guitarrero* grattant les cordes de son instrument. Les Andalous, dont l'idiome est si pittoresque et si rempli d'images, ont encore une autre expression qui peint à merveille l'attitude d'un homme dont la tête se penche vers les barreaux d'une fenêtre : c'est ce qu'ils appellent *comer hierro, mascar hierro*, — manger ou mâcher du fer. Quelquefois le *pelador de pava* s'évertue à tromper la vigilance d'une mère; il se gardera bien de faire résonner un instrument qui pourrait le trahir, et, d'accord avec la jeune fille, il saura même corrompre le chien de la maison : « Jette du pain au chien quand tu viendras me voir, dit la *novia*, car ma mère a le sommeil aussi léger qu'un lièvre : »

Echale pan al perro,
Si vas á verme,
Porque tiene mi madre
Sueño de liebre.

Parmi les chansons populaires qui se vendent dans les rues, celles qu'on appelle *serenatas* ou *coplas de ventana* (couplets de fenêtre) occupent une des places les plus importantes; voici quelques-unes de ces *coplas* qui sont, pour ainsi dire, classiques parmi les *novios* andalous :

Cuerpo güeno !... Alma divina !...
Que de fatigas me cuestas !
Despierta, si estás dormida,
Y alivia, por Dios, mi pena !

« Beauté rare! âme divine!... — Que de peines tu me coûtes ! — Réveille-toi, si tu es endormie, — Et adoucis, pour Dieu, mes chagrins ! »

La paloma está en la cama
Arropadita y caliente,
Y el palomo está en la esquina
Dándose diente con diente.

« La colombe est dans son lit, — Chaudement enveloppée, — Et le pigeon attend au coin de la rue, — En faisant claquer ses dents contre ses dents. »

Quelquefois survient un rival, un second *novio*, et si le premier occupant ne veut pas lui céder le terrain, la question est parfois tranchée par le couteau; alors chacun des deux adversaires jette son manteau à terre, serre sa *faja* autour de ses reins, et on se met à croiser le fer : *se cruzan las navajas*. Fort heureusement, les choses ne se passent pas toujours d'une manière aussi tragique : par exemple, quand les deux adversaires sont de ces *perdonavidas* ou *fanfarrones*, comme on en rencontre en Andalousie, le combat se change en une comédie des plus amusantes : les deux fanfarons, qui n'ont pas la moindre envie de s'égorger, s'adressent les menaces les plus effrayantes, en avançant et reculant tour à tour, et en décrivant en l'air de grands cercles avec leur *navaja*, qui frappe dans le vide. Fatigué de cet exercice, un des deux s'arrête un instant :

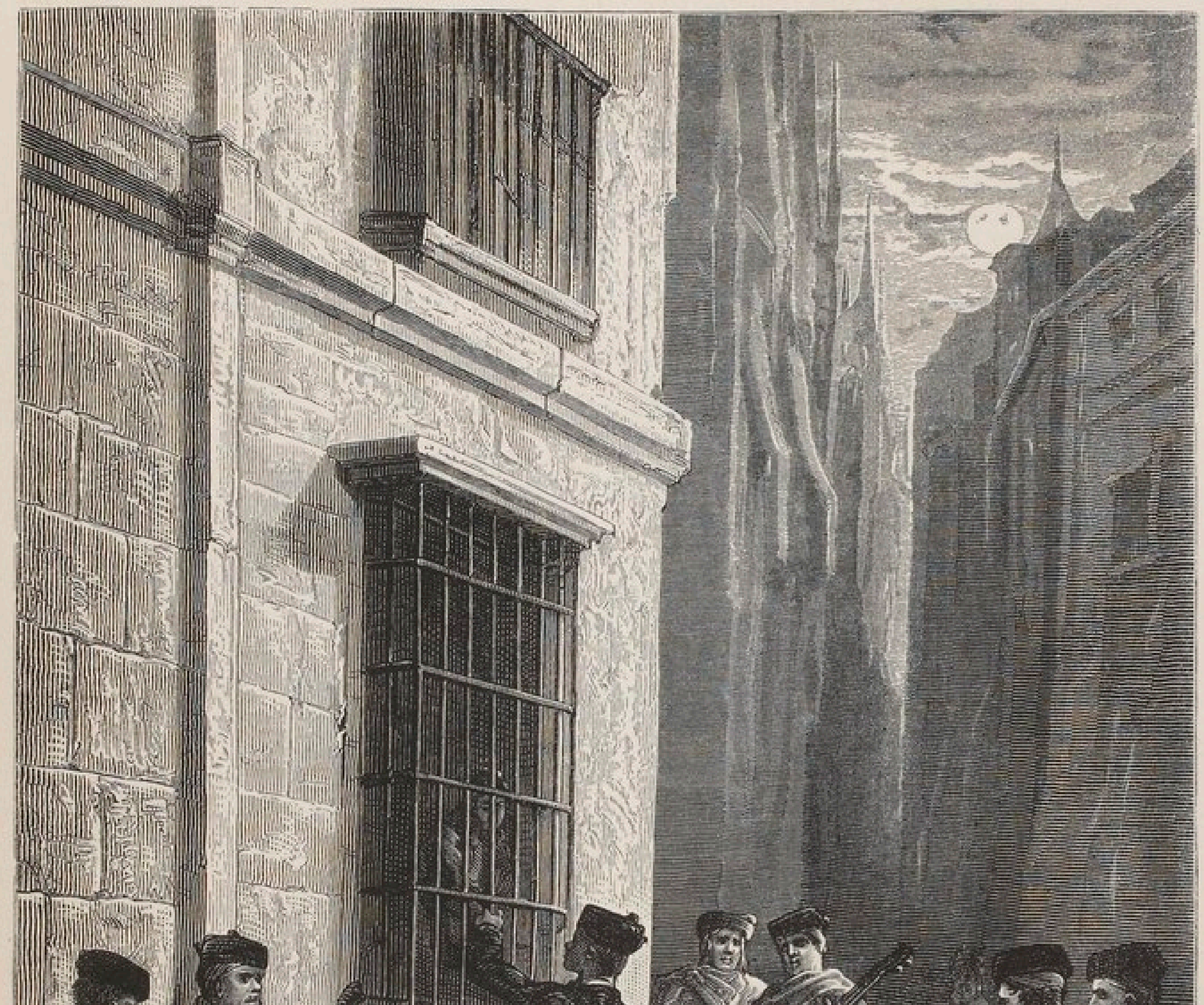
« Eh bien ! *compare*, que se passe-t-il donc?

— Oh ! Ce n'est rien, j'ai perdu mon soulier.

— Dites donc, compère, savez-vous que vous êtes une fameuse *navaja?*

— Et vous donc ! Et deux hommes de notre valeur iraient s'entre-tuer ! »

On s'explique, on s'embrasse, et les deux rivaux s'en vont bras dessus, bras dessous à la taverne, où la paix se consolide entre une bouteille de manzanilla et un plat de poisson frit.



UNE SERENATA A CORDOUE (page 461).

Les couplets satiriques ne manquent pas pour tourner en ridicule les *peladores de pava;* tantôt il s'agit d'un galant qui, vers l'heure de minuit, croit apercevoir la dame de ses pensées... mais c'était un chat noir :

> Á las doce de la noche
> Echó un galan un requiebro,
> Pensando que era su dama...
> Y era un gato negro.

Un autre, qui a éprouvé des déceptions, exhale ses plaintes dans le couplet suivant :

> Yo me enamoré de noche
> Y la luna me engañó ;
> Otra vez que me enamore
> Será de dia y con sol.

« C'est de nuit que je me suis enflammé, — Et la lune m'a trompé ; — La première fois que je m'enflammerai, — Ce sera de jour, et en plein soleil. »

Lorsque le *pelador de pava* compte des musiciens parmi ses amis, il leur donne rendez-vous sous le balcon de sa *novia*, qui jouit ainsi des charmes de la musique tout en écoutant les douces paroles de son fiancé. Nous assistâmes par une belle nuit d'été, dans une rue de Cordoue, à une *serenata* de ce genre, qui nous fit penser à celle de Don Pasquale : l'orchestre improvisé, qu'on appelle en Andalousie la *ronda*, se composait de guitares, de *bandurrias* ou mandolines, et de flûtes ; tandis que les musiciens accompagnaient la voix des *cantadores*, le *novio* semblait, comme dit la chanson andalouse, attaché avec un cheveu aux barreaux de la fenêtre :

> Atado con un cabello
> Á la reja de su casa.

Quant à la jeune fille, dont un rayon de la lune éclairait la charmante figure à travers sa *reja*, elle nous parut prendre beaucoup plus d'intérêt aux paroles de son fiancé qu'aux trilles des flûtes et au *punteado* de la *bandurria*.

Assez souvent, tandis que le *novio* est occupé à *pelar la pava*, quelques amis embusqués dans le voisinage le surprennent, l'entourent, et l'obligent à leur payer tribut, ce qui s'appelle *cobrar el piso*. Il est rare que le fiancé refuse de se conformer à cette coutume, car, suivant le proverbe andalou, celui qui *plume la dinde*, doit payer sa place : *Al que pela la pava, cobrarle el piso.*

III

L'Andalousie est renommée pour sa dévotion à la sainte Vierge, la *Santísima*, — la Très-Sainte ; les Andalous désignent eux-mêmes leur pays sous le nom de la *Tierra de la Santísima.* On aurait de la peine à se faire une idée de la quantité extraordinaire de livres imprimés dans la Péninsule à la louange de la Mère du Sauveur. Le bibliographe Antonio, qui vivait au milieu du dix-septième siècle, citait, dans sa *Bibliotheca Hispana Nova*, quatre-vingt-quatre ouvrages sur les Vierges vénérées particulièrement dans certaines localités, et quatre cent trente qui traitent de la sainte Vierge en général. Il est probable que le nombre des livres de ce genre a doublé depuis. Dès les premiers temps de l'introduction du christianisme en Espagne, le culte de la Vierge y prit une très-grande extension. Les rois goths dédiaient à *Sancta Maria*, dans les temples qui lui étaient consacrés, ces belles couronnes d'or enrichies de perles et de saphirs, comme on en a découvert il y a quelques années non loin de Tolède ; Jaime *el Conquistador*, roi d'Aragon, fit élever, dit-on, mille églises toutes dédiées à la Vierge Marie.

Les couplets populaires en l'honneur de la Mère de Dieu sont très-nombreux; citons-en quelques-uns qui sont d'une naïveté touchante :

La Vírjen se fué á lavar
Sus manos blancas al río;
El sol se quedó parado,
La mar perdió su ruido.

« La sainte Vierge alla laver — Ses blanches mains dans le ruisseau ; — Le soleil s'arrêta dans sa course, — Et la mer cessa de mugir. »

La Vírjen se está peinando,
Su peine de marfil era ;
Rayos de sol sus cabellos,
La cinta la primavera.

« La Vierge arrange sa chevelure ; — Son peigne était d'ivoire, — Ses cheveux étaient des rayons de soleil, — Et le printemps lui servait de ceinture. »

La Vírjen quisó sentarse
Al abrigo de un olivo ;
Y las hojas se volvieron
Á ver el recien nacido.

« La Vierge voulut s'asseoir — A l'ombre d'un olivier, — Et les feuilles se retournèrent — Pour voir son fils nouveau-né. »

Cuando la Vírjen fué á misa
En el templo de Salomon,
El vestido que llevaba
Era de rayos de sol.

« Quand la Vierge fut entendre la messe — Dans le temple de Salomon, — Le costume qu'elle portait — Était fait de rayons de soleil. »

Il y a beaucoup de *cofradías* en l'honneur de la Vierge ; de temps en temps les membres de ces confréries se réunissent dès le point du jour, au son d'une petite cloche, pour réciter le chapelet de l'aurore, — *el Rosario de la Aurora;* parmi ces couplets mystiques, nous avons remarqué celui où Marie est comparée à un navire de grâce dont saint Joseph est la voile, et le *niño* Jésus le gouvernail ; les rames sont les âmes pieuses qui vont au Rosaire « avec grande dévotion : »

Es María la nave de gracia,
San José la vela, el niño el timon ;
Y los remos son las buenas almas
Que van al Rosario con gran devocion.

D'autres *coplas* non moins naïves sont celles qui se chantent sous le titre de *la Prediccion de la Gitana:* une gitana, dit le premier couplet, s'approcha des pieds de la Vierge sans tache ; elle mit un genou à terre et lui dit la bonne aventure :

Una Gitana se acerca
Al pié de la Vírjen pura,
Hincó la rodilla en tierra,
Y le dijo la buena ventura.

Depuis un temps immémorial, le dogme de l'Immaculée Conception est passé en Espagne à l'état de croyance populaire : on sait qu'autrefois le salut ordinaire, quand on abordait quelqu'un, était : *Ave María purísima*, et qu'on ne manquait jamais de répondre : *Sin pecado concebida* (conçue sans péché). Aujourd'hui encore, — nous en avons fait plusieurs fois la remarque, — cette formule est employée dans plusieurs provinces. L'Immaculée Conception est célébrée dans plus d'un vieux livre rare : nous achetâmes un jour, en bouquinant dans les rues de Cordoue, un

curieux in-quarto imprimé en 1615 à Baeza, et qui porte le titre de *Glosas* (couplets) *á la Inmaculada Concepcion, en forma de chançonetas.* « Ces couplets que chantent communément les enfants, dit l'auteur du livre, ont été inspirés par la singulière dévotion que l'insigne cité de Cordoue professe particulièrement pour ce sacrosaint mystère. » Des couplets de ce genre se chantent encore aujourd'hui. En voici deux des plus connus :

Los Moros de Berbería
Dicen que no puede ser
Parir y quedar doncella
La esposa de San José.

Si supieran la doctrina
Que enseña el Santo Evangelio,
Supieran como María
Fué madre y Vírjen á un tiempo.

« Les Mores de Barbarie prétendent que l'épouse de saint Joseph ne put enfanter et rester vierge.
« S'ils connaissaient la doctrine qu'enseigne le saint Évangile, ils sauraient comment Marie fut mère et vierge en même temps. »

Le nombre des tableaux espagnols représentant l'Immaculée Conception est vraiment incalculable ; on sait que Murillo traitait si souvent ce sujet, qu'on lui avait donné le surnom de *Pintor de las Concepciones*. L'année qui précéda la naissance du grand peintre de Séville, en 1618, une déclaration solennelle mit l'Espagne et toutes ses possessions du Nouveau-Monde sous la protection du saint Mystère : les auteurs contemporains font des récits extraordinaires des fêtes qui furent célébrées à cette occasion, et parmi lesquelles figurèrent de grandes courses de taureaux. Plus tard, le collége de *las Becas* fut spécialement fondé à Séville pour la défense du fameux dogme, et Charles III, vers la fin du siècle dernier, fonda l'ordre de *Carlos Tercero*, avec l'Immaculée Conception pour emblème. Il n'est guère de ville en Espagne où l'on ne voie représentée la *Santísima*, vêtue de bleu et de blanc, et accompagnée d'un vase contenant des lis, symbole de la pureté. Ce sujet était autrefois très-souvent peint sur les *azulejos* qu'on incrustait sur la façade des maisons : nous avons remarqué, à Séville, à Tolède et à Cordoue, un assez grand nombre de ces peintures tutélaires. « Sur la porte de la plupart des maisons, dit madame d'Aulnoy, il y a un carreau de faïence sur lequel est la Salutation Angélique, avec ces mots : *Maria fué concebida sin pecado original.* » Cette inscription se trouvait même sur les armes et sur les armures ; nous l'avons vue plusieurs fois sur des cuirasses, et nous possédons une ancienne épée de Tolède où elle est gravée en beaux caractères du seizième siècle.

IV

Peu de temps après avoir quitté Cordoue, nous passâmes à peu de distance du pont d'Alcolea, près duquel se livra, en 1868, la bataille qui coûta à Isabelle II le trône d'Espagne. Ce pont a été élevé par Charles III à la fin du siècle dernier, et le marbre noir qui servit à sa construction fut tiré de la Sierra Morena. Nous nous arrêtâmes une journée à Andujar, petite ville renommée pour ses vases de terre poreuse qui servent à rafraîchir l'eau, et que l'on transporte dans presque toutes les parties de l'Espagne, et même à l'étranger. Ces *alcarrazas* (et non *alcarazzas* ou *alcaradzas*, comme on l'écrit souvent) sont d'origine arabe, de même que leur nom, et se fabriquent depuis très-longtemps dans le pays. Ponz, dans son *Viage de España*, les cite comme les meilleures de toute l'Espagne; leur forme, d'une élégance remarquable, est restée telle qu'elle était autrefois, et rappelle beaucoup celle des vases du même genre qui se font encore au Maroc et sur tout le littoral africain de la Méditerranée. Ils ont généralement deux anses, et

l'orifice, qui s'épanouit comme le calice d'une fleur, est orné de *pastillages* ou ornements rapportés, d'une délicatesse extrême. Nous visitâmes avec beaucoup d'intérêt plusieurs *alcarrazerías* ou fabriques d'alcarrazas ; du reste le mot fabrique est peut-être trop ambitieux, car chaque *alcarrazero* a simplement un four et quelques tours ; il façonne la terre de ses mains, aidé de quelques ouvriers, et expose ses produits dans une petite boutique donnant sur la rue. Les *alcarrazas* se font avec une marne argileuse qu'on va chercher à peu de distance d'Andujar ; voici, d'après les renseignements que nous avons recueillis sur les lieux, comment on procède à leur fabrication. On commence par bien pétrir la terre, puis on fait sécher au feu du sel marin, finement broyé et passé au tamis, qu'on ajoute dans la proportion de cinq livres pour cent livres de terre ; ce sel a pour effet de donner plus de porosité à la pâte, qui se façonne très-facilement sur le tour, et se prête, comme nous l'avons dit, au travail le plus délicat. Une fois les *alcarrazas* façonnées, on les fait sécher au soleil, puis on les introduit dans un four qu'on chauffe modérément au moyen de branches d'olivier, de chêne vert, de sarments de vigne, ou bien encore de genêt et de romarin qu'on apporte de la *Sierra;* car la terre ne résisterait pas à une température élevée. La légèreté des *alcarrazas* est extrême, et leur fragilité très-grande ; elles se vendent, du reste, à un bon marché incroyable : ainsi pour un réal ou vingt-cinq centimes, nous en achetâmes de fort jolies, et pour six ou huit réaux nous pûmes choisir ce qu'il y avait de plus riche dans les boutiques d'Andujar. On fait aussi des *alcarrazas* dans d'autres villes de l'Espagne, notamment à Valence, à Chiclana, à Murcie, à Felanitz (île de Majorque) et à Malaga ; celles de ces deux dernières villes se distinguent par une grande élégance de forme.

La *Carolina*, qui doit son nom au roi Charles III, est un grand bourg aux constructions symétriques, dont les rues alignées au cordeau, *tiradas á cordel*, et semblant sortir du même moule, se coupent toutes à angle droit. Rien n'est plus monotone que cette métropole des *Nuevas poblaciones*. C'est le nom qu'on a donné à quelques villages, tels que Santa Elena, Guarroman et autres, qui furent construits sur un même plan par un homme d'État célèbre, Olavide, pour peupler les contrées désertes qui avoisinent la Sierra Morena. Une fois les *poblaciones* bâties, il ne manquait plus que des habitants : on fit venir des Suisses et des Allemands ; mais ces étrangers s'acclimatèrent difficilement. Nous aperçûmes, en approchant des montagnes, quelques-unes de ces petites croix de bois qu'on élève à la place où un homme a été tué. Un voyageur du siècle dernier, le marquis de Langle, fut frappé de la fréquence de ces croix dans les montagnes que nous traversions, et il était d'avis qu'à la place où un crime avait été commis, il eût mieux valu dresser un échafaud : « Il est moins intéressant, ajoute-t-il, pour les voyageurs et autres intéressés, de perpétuer le souvenir d'un meurtre que de rappeler l'idée de punition. » Le chemin de fer traverse des gorges affreuses et des précipices qui donnent le vertige ; un passage célèbre, où ces gorges se resserrent d'une manière effrayante, est connu sous le nom de *Despeñaperros*. Du temps des diligences, on gravissait lentement les nombreux zigzags de la côte, et plus d'une fois nous descendîmes pour prendre un raccourci ; un jour un *carbonero* de la montagne, à qui nous avions offert quelques cigares, nous guida dans des sentiers très-difficiles, mais d'où la vue était merveilleuse. Notre guide nous fit remarquer des roches d'une forme singulière, qu'on appelle *los Organos* à cause de leur ressemblance avec de gigantesques tuyaux d'orgues. Nous avions beaucoup d'avance sur la diligence, et Doré eut le temps de faire un très-beau dessin de la gorge du *Despeñaperros :* des blocs, d'une teinte sombre comme l'ardoise, s'élèvent perpendiculairement de chaque côté de la route, et ne laissent qu'un étroit passage qu'on dirait ouvert par le cimeterre de quelque géant. A nos pieds s'ouvrait l'abîme, en partie masqué par une épaisse végétation, et au fond duquel nous entendions le murmure d'un mince filet d'eau. C'est du haut de ces rochers escarpés que les infidèles, poursuivis après la bataille de *las Navas de*



DÉFILÉ DU DESPEÑAPERROS, DANS LA SIERRA MORENA (page 464).

Tolosa furent précipités, dit-on, par les chrétiens, et telle est l'origine du nom de *Despeñaperros*, qui signifie littéralement *la culbute des chiens*.

« L'Andalousie, dit Voiture, m'a réconcilié avec le reste de l'Espagne. » Le célèbre bel esprit, quand il écrivait ces lignes, venait de quitter la Manche, où nous allions entrer, et il avait été charmé du contraste entre des plaines arides, entre la sombre végétation de la Sierra Morena et le riant pays des orangers et des palmiers. « Il y a trois jours, ajoute-t-il, que je vis dans la Sierra Morena, le lieu où Cardenio et don Quichotte se rencontrèrent : et le même jour, je soupais dans la *Venta* où s'achevèrent les aventures de Dorothée. » Ces lignes, écrites dix-sept ans après la mort de Cervantès, montrent que son immortelle fiction avait déjà acquis la valeur d'une réalité. Aujourd'hui encore, on ne peut parcourir ces montagnes sans penser à don Quichotte et à son écuyer ; en voyant ces rochers et ces chênes-liéges, nous nous disions que c'était sans doute là qu'ils avaient passé la nuit et que Ginès de Passamont avait volé l'âne de Sancho. Ces lieux âpres et solitaires, qui convenaient si bien aux fines prouesses d'amour du *chevalier de la Triste-Figure*, furent le théâtre de la pénitence qu'il fit, à l'imitation du *Beau-Ténébreux*, lorsqu'il voulut se montrer à son écuyer sans autre vêtement que la peau.... « Aussitôt, ôtant ses chausses en toute hâte, il resta nu en pan de chemise ; puis, sans autre façon, il se donna du talon dans le derrière, fit deux cabrioles en l'air et deux culbutes, la tête en bas et les pieds en haut, découvrant de telles choses que, pour ne pas les voir davantage, Sancho tourna bride, et se tint pour satisfait de pouvoir jurer que son maître demeurait fou. »

La Sierra Morena a été longtemps considérée comme le plus dangereux repaire de bandits de toute l'Espagne ; on nommait plaisamment ces bandits les Ermites — *los Ermitaños de la Sierra Morena*. « Ils sont tant de *bandoleros* ensemble, dit madame d'Aulnoy en parlant de ceux de Valence, que la mort de celui qu'on exécuteroit seroit bientôt vengée : ces misérables ont toujours une liste des meurtres et des méchantes actions qu'ils ont commis, et dont ils se font honneur ; et lorsqu'on les emploie, ils vous la montrent et demandent si l'on veut qu'ils portent des coups qui fassent languir, ou qui tuent d'un coup. Ce sont les plus pernicieuses gens de l'univers. En vérité, si je voulois vous dire tous les événements tragiques que j'apprends tous les jours, vous conviendriez que ce pays-ci est le théâtre des plus terribles scènes du monde. » Les *bandidos* de la Sierra Morena, au lieu de procéder comme les anciens *bravi* italiens, qui mettaient leurs poignards au service des vengeances personnelles, *travaillaient* pour leur propre compte, sous la conduite d'un chef, tantôt rançonnant les diligences ou les gens qui voyageaient en poste, tantôt attaquant les convois d'argent du gouvernement ; ou bien encore séquestrant de riches propriétaires, et ne leur rendant la liberté qu'après le payement d'une rançon proportionnée à leur fortune, procédé encore en usage dans certaines provinces de l'Italie méridionale. Il n'y a plus en Espagne une seule troupe de brigands, mais on y conserve encore le souvenir des exploits de *Palillos* et d'*Orejita*, de *Diego Corrientes* et du célèbre José Maria (*el bandido generoso*). José Maria, dont nous avons déjà parlé, et dont on a fait le héros d'un opéra-comique, avait commencé par être contrebandier, comme la plupart des *bandoleros ;* ayant tué plusieurs douaniers dans une rencontre, il fut poursuivi, se cacha dans la *Sierra*, et devint bientôt, dit un poëte andalou, le bandit le plus fameux qui ait jamais existé en Espagne :

> El ladron de mayor fama
> Y de mas grande renombre
> Que hubó en las tierras de España.

Voici, d'après l'auteur des vers qu'on vient de lire, comment José Maria procédait à l'attaque d'une malle-poste :

« Silence ! dit un de ses hommes, un bruit de grelots se fait entendre.... c'est une voi-

ture.... elle approche.... — *Alto!* s'écrie José Maria ajustant le cocher; tout le monde à terre! Allons, fais descendre tes maîtres; combien sont-ils?

— Ils sont quatre : un gros monsieur, deux enfants et une jeune fille.

— Qu'ils descendent! Toi, Reinoso, surveille la portière; qu'un autre se place devant les chevaux, et que deux hommes fassent le guet. » Le *señor don Cosme*, — c'est le nom du voyageur, — descend et supplie le bandit d'épargner sa fille.

« Ne craignez rien : personne ici ne manquera à la politesse. *Valiente moza* (la belle créature)! Dieu vous garde, *señorita!*

— *Capitan!* dit un des bandits, voilà vraiment un morceau choisi.

— Est-ce qu'on ne va pas mettre ce bijou en loterie? s'écrie un autre. »

José Maria impose silence à ses gens, et leur ordonne de commencer la visite de la voiture, sans faire le moindre mal à personne. Un des bandits trouve une bourse pleine, et demande au voyageur combien elle contient.

« Quatre mille duros (vingt mille francs), répond le malheureux; la dot de ma fille, toute ma fortune.

— Ne vous désolez pas, bon vieillard, reprend José Maria, et vous, *señorita*, ne pleurez plus, car Dieu est grand.... Vous étiez donc bien heureuse de vous marier.... Et votre père ne vous contraignait pas?

— Oh! non, *señor!*

— Alors.... Dieu vous bénisse, vous êtes libre; si le Roi me reçoit un jour à *indulto*, j'irai vous faire une visite. Votre main, et adieu! Allons, *mayoral*, à ton siége! »

Et pendant que les mules s'éloignent à fond de train :

« Allons, vous autres, dit José Maria à ses compagnons, je vais vous partager quatre mille *duros* que j'ai en réserve; ne faites donc pas la grimace.... et au galop, mauvaise troupe! »

V

Un quart d'heure après avoir quitté les défilés du *Despeñaperros*, nous passâmes près de la *Venta de Cárdenas*, qui nous fit encore penser à un héros de Cervantès, Cardenio, et à la blonde Luscinde. Malgré son nom sonore, la venta de Cardenas ne consiste qu'en deux bâtiments sans caractère, servant à la fois de grange, d'auberge et d'écurie. Un jour, après avoir bien questionné les gens sur les traditions ou souvenirs qui pouvaient s'y rattacher, tout ce que nous pûmes apprendre, c'est que la célèbre *venta* est également connue dans le pays sous le nom de *Melocotones* (melons), à cause du sobriquet donné au propriétaire de l'immeuble. Quant à Cardenio et à Luscinde, il nous fut répondu qu'on ne connaissait pas ces gens-là.

Nous venions de franchir la Sierra Morena et d'entrer dans la Manche; on ne saurait imaginer un changement plus subit ni plus complet; à la nature méridionale succède sans transition celle du Nord : plus d'aloès, plus de cactus le long des routes, plus de lauriers-roses au bord des ruisseaux, mais des plaines immenses, nues et arides, qui s'étendent à perte de vue, sans qu'un peu de verdure vienne récréer les yeux. L'aspect du pays est misérable et triste : les villes et villages, qu'on ne rencontre qu'à de longs intervalles, ont un air de pauvreté qui fait mal à voir; c'est à grand'peine si le voyageur y trouve les ressources nécessaires.

Du temps des diligences, on était toujours assailli par les mendiants; le nombre de ces malheureux prenait parfois des proportions inquiétantes : un jour que nous montions une petite côte, nous en aperçûmes, du haut de l'impériale, une vingtaine au moins qui se dirigeaient vers la diligence aussi vite que leurs infirmités le leur permettaient. Quand cette caravane arriva au-



LE DÉFILÉ DU DESPEÑAPERROS DANS LA SIERRA MORENA (COTÉ DE LA MANCHE (page 464).

près de nous, elle nous offrit le tableau abrégé de toutes les misères humaines : il y avait des femmes amaigries par la souffrance qui donnaient leur sein décharné à de pauvres petits êtres chétifs ; d'autres, les pieds nus et à peine vêtues, marchaient sur les cailloux aigus de la route en conduisant par la main des bambins dont le corps bronzé n'était même pas couvert d'une loque ; des aveugles marchaient à côté des boiteux qui avaient peine à se soutenir sur leurs béquilles, et un infirme traînait un petit chariot dans lequel était couché un enfant couvert de plaies. Voiture explique à sa manière, dans une de ses Lettres, la cause de la misère qui frappait ses yeux ; après avoir parlé de sa paresse : « outre la mienne naturelle, ajoute-t-il, j'ay encore contracté celle du pays où je suis, qui passe sans doute en fainéantise toutes les Nations du Monde. La paresse des Espagnols est si grande, qu'on ne les a jamais pu contraindre à balayer devant leurs portes, et il en couste quatre-vingt mille escus à la Ville. Quand il pleut, ceux qui apportent du pain à Madrid des villages, ne viennent point, quoiqu'ils le vendissent mieux, et souvent il y faut envoyer la Justice. Quand le blé est cher en Andalousie, s'ils en ont en Castille, ils ne prennent pas la peine de l'y envoyer, ny les autres d'en venir quérir ; et il faut qu'on leur en porte de France, ou d'ailleurs. Quand un villageois qui a cent arpents en a labouré cinquante, s'il croit en avoir assez, il laisse le reste en friche. Ils laissent les vignes venir d'elles-mêmes, et sans y rien faire. Un Italien qui tailla la sienne, en trois ans la racheta de prix. La Terre d'Espagne est très-fertile, leur soc n'entre que quatre doigts dedans, et souvent elle rapporte quatre-vingts pour un. Ainsi, s'ils sont pauvres, ce n'est que parce qu'ils sont rogues et paresseux. »

Il existe un curieux petit in-douze, imprimé à Madrid sous le titre de *El azote de Tunos, Holgazanes y Vagabundos* (le fléau des Gueux, Fainéants et Vagabonds), « ouvrage utile à tous, dans lequel on découvre les tromperies et les fraudes de ceux qui courent le monde aux dépens d'autrui ; et où l'on rapporte beaucoup de cas survenus en matière de vagabonds, pour détromper et instruire les gens simples et crédules. » L'auteur de cet opuscule imité de l'italien, D. J. Ortiz, ne compte pas moins de quarante *sectas* ou espèces différentes de *mendigos*. Il y avait d'abord les *Galloferos,* ainsi nommés de la *gallofa* ou repas qu'on donnait aux pèlerins-mendiants qui se rendaient à Santiago ; les *Clerizontes,* qui s'habillaient en prêtres ; les *Afrayles,* qui prenaient de faux habits de moines et d'ermites, au temps où les ordres religieux étaient florissants en Espagne ; les *Lagrimantes,* ou pleureurs ; les *Aturdidos,* qui contrefaisaient les idiots et les sourds-muets ; les *Acayentes,* dont la spécialité était de se trouver mal. Venaient ensuite les *Rebautizados,* qui se faisaient passer pour des juifs convertis, et se faisaient donner de l'argent pour recevoir le baptême ; les *Harineros,* fariniers, ainsi nommés parce qu'ils allaient de porte en porte, demandant un peu de farine pour faire des hosties. Les *Lampareros,* de leur côté, parcouraient les villes, les villages et les fermes, et se faisaient donner de l'huile destinée, disaient-ils, à éclairer le Saint-Sacrement et les images de la Vierge. Les *Acapones* avaient des recettes très-ingénieuses pour imiter toutes sortes de plaies : ils se servaient notamment de cendres de plumes brûlées qu'ils mélangeaient avec du sang de lièvre ; parfois même ils se faisaient des plaies véritables, dont ils savaient, du reste, arrêter à temps les progrès. Les *Quemados* ou *Abrasados* (brûlés) se mettaient sur la tête de l'alun de roche et d'autres drogues, et allaient montrant les ravages causés par un incendie qui avait dévoré leur maison. Quant aux *Endemoniados* ou possédés du démon, ils se contentaient de se livrer à des contorsions furieuses et d'imiter le beuglement du taureau. C'était, on le voit, une Cour des Miracles au grand complet, et tous ces gens-là trouvaient le moyen de vivre de leur étrange métier, comme dit l'auteur en terminant sa singulière nomenclature :

Con arte y con engaño,
Se vive medio año :

Con ingenio y con arte
Se vive la otra parte.

« Avec de l'industrie et de la fraude, on vit une moitié de l'année : avec de l'invention et de l'industrie, on vit l'autre moitié. »

Il suffit de feuilleter les relations des voyageurs de différents pays qui ont parcouru l'Espagne, pour s'assurer que la mendicité y a toujours été considérée par certaines gens comme une profession. Un voyageur du siècle dernier, Joseph Baretti, secrétaire de l'Académie royale de Londres, raconte l'histoire d'un mendiant espagnol qui demandait l'aumône à un Français; celui-ci, le voyant sain et robuste, lui demanda pourquoi il ne cherchait pas à subsister d'une manière plus honnête : « C'est de l'argent que je vous demande, et non pas des avis, » lui repartit le fainéant en tournant le dos. Un autre prétend que beaucoup d'artisans ne travaillent que lorsque la faim les y oblige : « Entrez chez un cordonnier espagnol pour lui commander une paire de souliers, il commence par jeter un coup d'œil sur la planche : s'il y voit encore un pain, il vous saluera civilement, et vous pouvez aller ailleurs vous pourvoir de chaussures. » Écoutons un voyageur italien qui parcourait l'Espagne en 1755 : « Comme j'étais par hasard dans la boutique d'un libraire, un gueux vint à moi et me demanda l'aumône, mais avec une telle arrogance qu'il semblait plutôt demander une chose qui lui était due, que réclamer un secours de charité. A la première fois, je fis semblant de ne pas m'en apercevoir, et je continuai ma lecture. Devenu plus hardi par mon silence, il me dit qu'il y avait temps pour lire, et que je devais faire attention à ce qu'il disait. Comme je tins ferme à ne pas le regarder, s'approchant de moi d'un air insolent : « Ou me répondre, ajouta-il, ou faire l'aumône ! »

VI

Nous retrouverons à chaque pas, dans la Manche, le souvenir des héros de Cervantès. Si nous en croyons un voyageur français du siècle dernier, il n'y avait pas de laboureur, de paysanne de la contrée, qui ne connût très-bien don Quichotte et Sancho, et on retrouvait encore dans le canton les habits et les mœurs que Cervantès a si bien décrits dans son livre. Les habitants de la Manche, d'après Sancho, étaient une race irascible autant qu'estimable, et ils ne se laissaient chatouiller par personne. Cervantès les dépeint comme des gens aux allures de matamores, grands amateurs de coups de poing. Le portrait n'est pas flatteur ; mais que direz-vous de cette *décima* qui court les rues, et où la Manche, ainsi que ses habitants, sont assez maltraités ?

El que llegue à caminar
Por la Mancha con frecuencia,
Le enseñarán, sin falencia,
La horca ántes que el lugar :
No gustan de trabajar,
Es gente de poca espera,
Arman pronto una quimera ;
Y nunca de hambre se mueren,
Pues son dueños, quando quieren,
De lo que tiene qualquiera.

« A celui qui aura occasion de cheminer — Fréquemment à travers la Manche, — On montrera, sans manquer, — Le gibet plus tôt qu'un village : — Les Manchois n'aiment pas le travail, — Ils sont gens de peu de patience, — Prompts à entamer une querelle ; — Et jamais ils ne se laissent mourir de faim. — Car ils sont maîtres, dès qu'ils le veulent, — De ce que possède le premier venu. »

Nous sommes portés à croire, d'après ce que nous avons vu ou entendu dire dans le pays,



UNE TROUPE DE MENDIANTS, PRES D'ALMURADIEL (MANCHE) (page 468).

que les Manchois, malgré les proverbes qui les montrent sous un jour peu favorable, sont généralement laborieux et sobres. Le voyageur qui ne fait que passer et qui est assailli par de nombreux mendiants, peut naturellement penser au premier abord que la misère dont il est témoin a pour cause la paresse, et cependant il n'en est pas toujours ainsi. Dans la Manche, la propriété est très-peu divisée. Quand la récolte est abondante, les riches propriétaires emploient dans leurs vastes domaines des bras nombreux, tant pour le soin des troupeaux que pour les travaux de culture. Malheureusement, la sécheresse du pays étant extrême, les années de stérilité se renouvellent trop souvent; alors le travail manque, le pain est cher : des milliers de pauvres gens, dénués de toute ressource, se voient dans la nécessité de quitter leurs foyers et de parcourir les villes et les villages en implorant la charité publique. Dans d'autres provinces, notamment dans la Catalogne, les fabriques fournissent du travail et du pain aux malheureux; mais ici cette ressource leur manque, la Manche ne possédant ni industrie ni commerce; car il ne faut guère parler du safran, du miel, de quelques draps grossiers et de menus objets qui s'y fabriquent.

Telles étaient les réflexions que faisait devant nous un Espagnol, notre compagnon de route; aussi, quand nous arrivâmes à Santa-Cruz de Mudela et que nous nous vîmes assaillis par les mendiants, fûmes-nous beaucoup plus portés à plaindre ces malheureux qu'à leur jeter le blâme. Santa-Cruz de Mudela est une petite ville, ou mieux un grand village, d'un aspect triste et misérable, dont les rues sont autant de fondrières : l'hiver, on court le risque d'y sombrer dans une boue liquide et profonde, et l'été on y est à demi étouffé par d'épais nuages de poussière. La plupart des maisons sont basses, et les fenêtres sont garnies de barreaux de fer. Ces solides grillages sont quelquefois assez artistement travaillés; la plupart sont surmontés d'un couronnement et d'une croix; nous en avons remarqué un certain nombre qui dataient du seizième siècle. Santa-Cruz, pour la coutellerie populaire, fait concurrence à Albacete, dont nous avons déjà décrit les produits : elle est à cette ville ce qu'est chez nous Langres à Châtellerault. Dès que le train s'arrêta, nous fûmes assaillis par des marchands de *navajas*, de *puñales*, de *cuchillos*, etc. Nous leur achetâmes quelques objets pour nous conformer à la tradition, et pour encourager une industrie qui a encore quelques progrès à faire pour égaler celle de Sheffield. C'étaient, du reste, des couteaux du genre de ceux d'Albacete, avec des manches garnis de cuivre découpé à jour, et laissant voir des ornements de paillon rouge; les lames, également pointues et en forme de poisson, portaient les mêmes arabesques grossièrement mordues à l'eau-forte, et les mêmes inscriptions d'une fantaisie naïvement féroce. C'est sans doute à cette coutellerie primitive qu'est due l'origine de ce proverbe espagnol, au sujet des mauvais couteaux avec lesquels « on se coupe le doigt sans pouvoir couper un bâton : »

Cuchillo malo
Corta en el dedo,
Y no en el palo.

Nos achats terminés, nous n'échappâmes aux mains des vendeurs de *navajas* que pour tomber dans celles des marchandes de *ligas :* c'est ainsi qu'on appelle les jarretières, autre produit de l'industrie locale, dont la Manche en général, et Santa-Cruz de Mudela en particulier, paraissent avoir depuis très-longtemps le monopole; en effet, les jarretières sont également désignées sous le nom de *cintas manchegas*, ou tout simplement *manchegas*, c'est-à-dire *manchoises*, ou rubans de la Manche. Les jarretières de Santa-Cruz sont tout bonnement des rubans de fil ou de coton de la largeur du doigt, amincis à chaque extrémité, et sur lesquels sont tissées en soie, avec quelques ornements lamés d'argent, toutes sortes d'inscriptions, ordinairement de circonstance. Ces inscriptions, composées le plus souvent de deux vers qui riment plus ou moins

richement, nous ne les comparerons pas à celle qui ornait la ceinture d'Hermione, mais plutôt, ce qui est moins classique, aux légendes qui font l'ornement des mirlitons de la foire de Saint-Cloud.

Te digan estas ligas
Mis penas y fatigas.

« Que ces jarretières te disent — Mes peines et mes souffrances. »

Prefiere la dama fina
Ligas de color de lila.

« La dame au goût raffiné — Préfère les jarretières lilas. »

Quelques-unes de ces *ligas* le disputent en fadeur aux devises dont les confiseurs enveloppent leurs bonbons :

Eres dulce como miel,
Hermosa como Raquel.

« Tu es aussi douce que le miel, — Et aussi belle que Rachel. »

Ou bien encore on lit la fameuse devise classique des lames de *navajas :*

Soy de mi dueña sola.

« Je n'appartiens qu'à ma maîtresse. »

Parfois la poésie s'émancipe, et montre certaines velléités de hardiesse :

Feliz yo seria
Si las ligas atar pudiera.

« Combien je serais heureux — Si je pouvais attacher ces jarretières. »

Mais parmi toutes les jarretières que nous achetâmes, aucune ne contenait une devise plus intéressante que celle-ci :

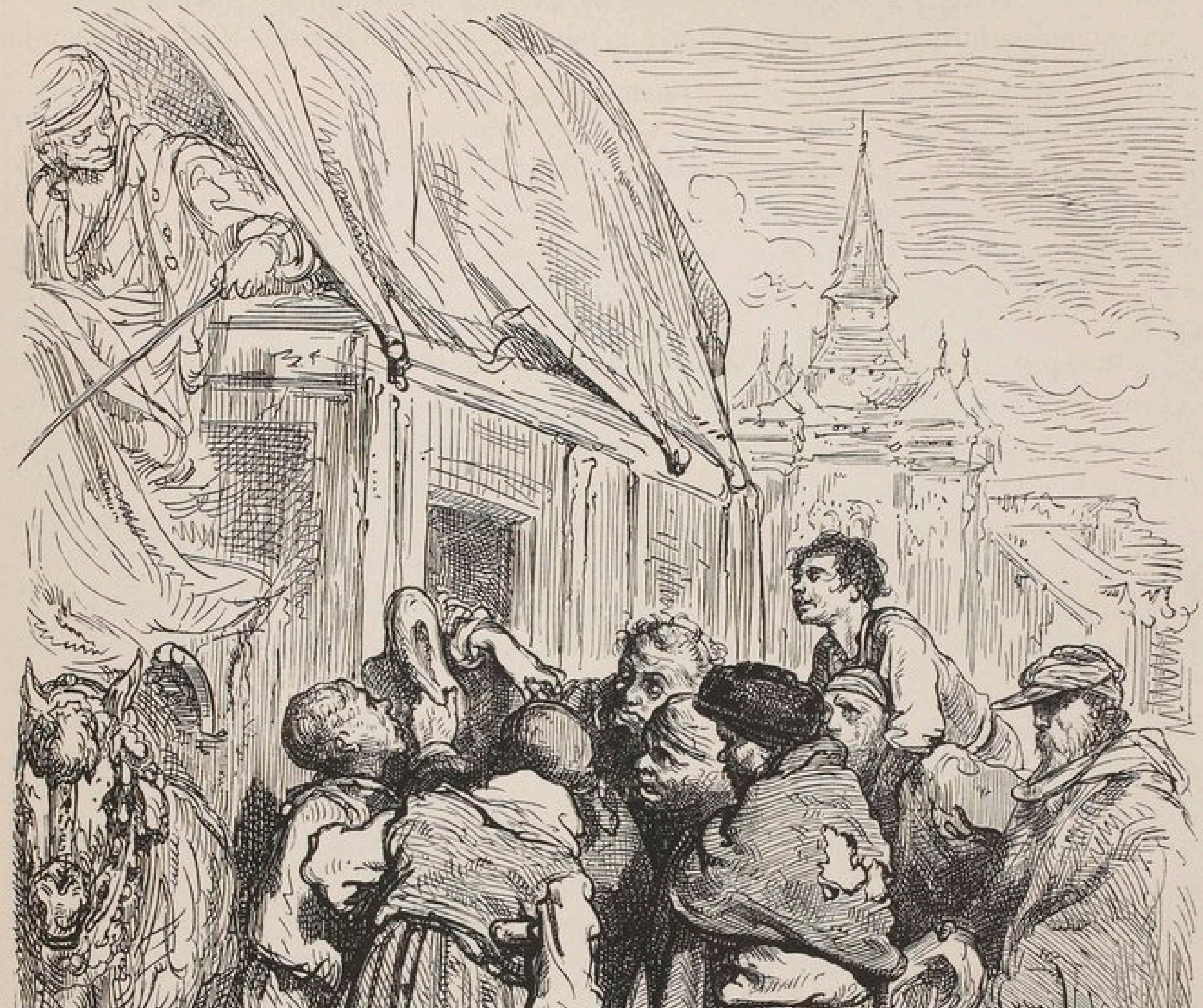
En la liga una navaja,
Y la mano en la cadera,
Va vertiendo sal la Maja.

« Avec son couteau à la jarretière, — Et sa main sur la hanche, — La *Maja* répand la grâce autour d'elle. »

Ceci nous paraît résoudre la question de savoir s'il existe toujours des Espagnoles qui portent le couteau à la jarretière ; nous avons déjà parlé des anciennes *manolas*, qu'on appelait *las del cuchillo en la liga :* « celles au couteau dans la jarretière ; » mais la *manola*, on le sait, est un type disparu : heureusement la *maja* a hérité d'une de ses prérogatives les plus pittoresques.

VII

La renommée du vin de la Manche est fort ancienne, comme le montre un passage du *Don Quichotte ;* il paraît qu'autrefois on en réservait tous les ans la quantité nécessaire pour la table des rois d'Espagne ; par exception, ce vin était renfermé dans des tonneaux, tandis qu'on mettait le reste dans des outres en peau de bouc. Saint-Simon l'appréciait beaucoup : « J'allai souper avec tous les François de marque chez le duc del Arco, qui nous avoit invités, où plusieurs des plus distingués de la cour se trouvèrent. Le souper fut à l'espagnole, mais une oille (olla-podrida) excellente suppléa à d'autres mets auxquels nous étions peu accoutumés, avec d'excellent vin de la Manche. » Le meilleur est le Valdepeñas, qu'on pourrait comparer à quelques-uns des vins du midi de la France, par exemple à celui de Châteauneuf-du-Pape, ou à



ARRIVÉE D'UNE DILIGENCE DANS UNE HOTELLERIE DE LA MANCHE (SANTA CRUZ DE MUDELA) (page 475).

d'autres crus des côtes du Rhône; comme ces vins, le valdepeñas est d'un beau rouge foncé, d'un bouquet très-prononcé, et excessivement capiteux : qualités qu'il doit sans doute au sol pierreux du pays, car *Valdepeñas* signifie littéralement : *vallée de pierres*. La Manche produit une autre vin fameux, plus anciennement connu peut-être : celui de Ciudad-Real, aujourd'hui capitale de la province de ce nom. Ce vin était très-renommé autrefois, et on le connaissait sous le nom de *vino católico*, — bien que probablement on n'eût pas l'habitude de le baptiser. Cervantès, dans sa nouvelle du *Licencié Vidriera*, mentionne, parmi les vins les plus fameux, celui de *la ville plus impériale que royale*, salon du dieu de la *gaieté*. Il le cite encore dans l'aventure de l'écuyer du Bocage, qui avait à l'arçon de sa selle une outre pleine de vin de Ciudad-Real, à laquelle il donnait à chaque moment mille accolades et mille baisers : « ... Il la mit dans les mains de Sancho, lequel l'empoignant, la porta à sa bouche, et resta un quart d'heure à contempler les étoiles... — Mais dites-moi, seigneur, par le salut de celui que vous aimez le plus, c'est bien du vin de Ciudad-Real ? — Habile gourmet, répondit l'écuyer, la vérité est qu'il ne vient pas d'un autre endroit, et qu'il a quelques années d'âge. — Avec tout cela, reprit Sancho, ne croyez pas que la connaissance du vin me soit étrangère. N'est-il pas juste, seigneur écuyer, que je possède un instinct si grand et si naturel pour connaître les vins, qu'il suffise qu'on me donne à sentir celui qu'on voudra, pour que je dise son pays, son cru, son âge, et tous les détails qui le concernent ?... »

Ciudad-Real était également très-fameuse autrefois à cause de sa *Santa-Hermandad*. On sait que la Santa-Hermandad, dont le nom signifie littéralement : *Sainte-Confrérie*, était un tribunal avec juridiction spéciale, institué dès le moyen âge et régularisé sous les rois catholiques. Les membres de ce tribunal avaient pour mission de juger et de punir les crimes, particulièrement ceux commis hors des villes et villages par les *salteadores* ou voleurs de grands chemins : c'est pour cela que le bon Sancho eut une si grande frayeur lors de l'épouvantable bataille que se livrèrent le gaillard Biscayen et le vaillant Manchois, car il savait bien que « ceux qui se battent au milieu des champs ont affaire à la Sainte-Hermandad ». Il n'y a pas longtemps encore, les environs de Ciudad-Real n'étaient guère sûrs. C'est dans cette ville que furent exécutés, il y a une vingtaine d'année, les sept frères Vasquez, intéressante famille dont nous avons déjà dit quelques mots ; ces sept frères *bandoleros*, qui voulaient sans doute continuer les traditions des fameux *Niños de Ecija*, furent convaincus d'avoir assassiné plus de cent personnes, et d'avoir volé le trésor de quatorze églises, — sans compter les vols à main armée.

Mais revenons à Valdepeñas. Les bonnes auberges, chacun le sait, ne sont pas extrêmement communes en Espagne : c'est pourquoi nous ne voulons pas manquer de rendre justice au *Parador del Mediodia*, qui fait honneur à Valdepeñas, et qui contraste heureusement avec la plupart des *posadas* de la Manche ; nous y trouvâmes un copieux dîner servi dans une salle très-fraîche, ainsi qu'un *patio* ombragé ; sous chaque arcade étaient suspendues, à côté de vases de fleurs, des *alcarrazas* à travers lesquelles suintait une eau glaciale : toutes choses fort appréciables pour des voyageurs qui ont souffert de la soif, de la poussière et de la chaleur. Des jeunes filles à la peau bronzée, et dont les cheveux noirs, artistement tressés, formaient un chignon en forme de huit, nous servirent avec beaucoup de prévenance, tandis que d'autres, armées de chasse-mouches de papier, écartaient les essaims qui bourdonnaient autour de nous.

Valdepeñas est à peu près à mi-chemin entre Madrid et Grenade ; à mesure qu'on se dirige vers le nord, on entre plus avant dans ces immenses plaines de la Manche, où les champs de blé s'étendent à l'infini, avec une monotonie désespérante. Une chaude brise du sud, en passant sur un océan de moissons presque mûres, faisait onduler au loin les épis, qui formaient comme d'innombrables vagues dorées, se succédant régulièrement jusqu'à l'horizon. Pas un arbre à dix lieues à la ronde, pour rompre l'uniformité de ces champs tous semblables ; quelques murs seule-

ment autour des jardins qui environnent les rares villages qu'on aperçoit dans le lointain, et dont les maisons brillent au soleil comme une île au milieu de la mer. Ce manque d'arbres a été remarqué par tous les voyageurs qui ont suivi la route de Madrid en Andalousie. Nous parcourions des lieues entières, ceci est à la lettre, sans en apercevoir un seul ; ce n'est qu'autour des villages que nous trouvions un peu de verdure qui consolait nos yeux comme les oasis dans le Sahara ; nous avions un tel besoin de voir des arbres, que l'olivier même, malgré son feuillage triste et grisâtre, nous paraissait d'un vert fort agréable. On prétend que cette antipathie des cultivateurs pour les arbres vient de l'idée, très-répandue parmi eux, que les branches pourraient servir d'abri à de nombreux oiseaux qui dévoreraient une partie des moissons. Nous ne savons ce qu'il y a de vrai dans cette croyance, mais ce qui est bien certain, c'est que les *gorriones* (moineaux francs) sont regardés en Espagne comme des animaux nuisibles. Les hirondelles au contraire sont respectées partout, et, de même que chez nous, on croit qu'elles portent bonheur aux maisons ; à cette croyance se rattache une légende populaire des plus touchantes : Quand les soldats de Ponce-Pilate posèrent la couronne d'épines sur la tête de Jésus-Christ, des hirondelles vinrent enlever avec leur bec les épines qui déchiraient son front divin :

Las golondrinas
Le quitaron á Cristo
Tres mil espinas.

« Les hirondelles — Ont enlevé au Christ — Trois mille épines. »

Seulement il y a la contre-partie : c'est le couplet qui concerne les moineaux :

Los gorriones
Le quitaron á Cristo
Tres mil doblones.

« Les moineaux francs — Ont enlevé au Christ — Trois mille doublons. »

Ce manque d'arbres est commun, du reste, à d'autres provinces de l'Espagne, notamment à la Castille ; il en résulte naturellement une grande disette de bois et de charbon. Cette disette, et d'autres raisons sans doute, éveillèrent, il y a plus de cent ans déjà, l'attention du gouvernement espagnol. Sous le règne de Charles III, une ordonnance du conseil de Castille, garantie par des lois pénales, enjoignait à chaque habitant des campagnes de planter au moins cinq arbres. Mais le préjugé eut le dessus : on plantait mal ; ce qui survivait était coupé par les passants, et la nudité actuelle des plaines montre le peu de respect qu'on eut pour l'ordonnance royale. Peut-être, du reste, comme nous l'avons souvent entendu répéter, la sécheresse excessive et la nature saline du terrain sont-elles une des causes principales de la nudité des plaines de la Manche.

VIII

Il était nuit close quand nous arrivâmes à Manzanarès. Comme cette ville se trouve à peu près au centre des principaux endroits que le chef-d'œuvre de Cervantès a rendus célèbres, et à quatre lieues seulement d'Argamasilla de Alba, nous avions résolu de nous y arrêter, pour faire de là nos excursions dans les environs. Il y avait dans notre *posada* d'énormes lévriers au poil rude et aux longues oreilles droites, dont la race est très-ancienne et très-répandue dans la Manche. Ces superbes animaux appelés *galgos*, qui errent en assez grand nombre dans les rues de Manzanarès, ont l'air fort rébarbatif ; cependant nous parvînmes à lier amitié avec plusieurs d'entre eux, grâce à quelques croûtes de pain ; car ces descendants du *galgo corredor* de don Quichotte sont toujours affamés, et on peut étudier sur leur peau tous les détails de leur sque-



L'HEURE DU REPOS, PRÈS D'ARGAMASILLA (page 484)

lette. Nous avions prié notre hôte de se mettre en campagne de bonne heure pour nous procurer le véhicule qui devait nous transporter à Argamasilla; en attendant, nous eûmes le temps de visiter la ville tout à notre aise. Manzanarès n'a que le nom de commun avec le cours d'eau qui est censé arroser la capitale de l'Espagne; la ville est d'un aspect moins désolé que les autres endroits de la Manche; elle nous parut plus vivante et moins dépourvue de ressources que Santa-Cruz de Mudela et Valdepeñas.

Tous les voyageurs qui ont fait le voyage d'Andalousie il y a quinze ou vingt ans, ont entendu parler de la *Ciega* de Manzanarès, qui improvisait des vers et parlait latin; Théophile Gautier consacra quelques lignes à la *Ciega*, qui était venue lui souhaiter la bienvenue pendant qu'il soupait en plein air au milieu de la nuit. Desbarolles, dans son voyage avec Eugène Giraud, eut aussi occasion de voir la fameuse aveugle de Manzanarès, Maria Catarina Diaz, qui se tenait ordinairement au *parador de las diligencias*, où dans l'espoir de quelques réaux elle débitait, dans l'intervalle des relais, ses poésies aux voyageurs. La dernière fois que nous vîmes la *Ciega*, elle se mit à psalmodier avec volubilité des paroles que nous voulûmes bien prendre pour des vers; en même temps, elle avait arrondi ses deux bras à la manière des *guitarreros*, et ses doigts, agités par un frémissement continuel, semblaient se promener sur les cordes d'une guitare absente. Pendant qu'elle continuait à gratter son instrument imaginaire, survint un curé, le bras gauche enveloppé dans un pli de son vaste manteau à collet et coiffé de l'immense chapeau à la Basile; une culotte courte serrée aux genoux, des bas de soie noire et des souliers à larges boucles d'argent complétaient son costume. C'était un prêtre séculier, de ceux qu'on appelle *clérigos de misa y olla*, littéralement « de messe et de pot-au-feu », c'est-à-dire de ceux qui ont étudié tout juste pour entrer dans les ordres. Le brave curé, après avoir jeté la cigarette qui expirait entre ses lèvres, salua l'aveugle d'un *vale!* auquel celle-ci répondit en latin. Le curé reprit dans la même langue, et le dialogue s'engagea; mais nous eûmes bien de la peine à trouver dans leurs phrases quelque analogie avec la langue de Tacite et de Cicéron: le curé parlait le latin comme un sacristain, et celui de l'aveugle nous parut à peine mériter le nom de latin de cuisine. Du reste, les deux interlocuteurs, qui sans doute ne se comprenaient qu'à demi, furent bientôt aussi embarrassés l'un que l'autre; aussi la conversation ne tarda-t-elle pas à tomber à plat.

Quand nous rentrâmes à la *casa de huéspedes*, notre équipage nous attendait: c'était un *birlocho*, espèce de cabriolet à brancards droits, à siége étroit, qui pouvait avoir été neuf sous le règne de Ferdinand VII; le siége, qui portait des traces de peinture jaune, disparaissait presque entre deux roues énormes. Comme nous voulions arriver de bonne heure à Argamasilla de Alba, nous fîmes aussitôt l'ascension de notre véhicule, qui roula avec force cahots, en rendant un bruit de ferraille, sur le sol inégal des rues désertes de Manzanarès.

Nous venions de traverser un hameau qu'on appelle, nous ne savons pourquoi, *casa del Duende*, c'est-à-dire la maison de l'esprit follet; nous ne tardâmes pas à faire notre entrée dans le bourg dont le nom est inséparable du souvenir de Cervantès. Nous traversâmes la voie du chemin de fer; de nombreux ouvriers, couchés sur la voie, se reposaient en plein soleil: c'est ce que les Espagnols appellent *tomar el sol*. Argamasilla est un bourg aux maisons noires, la plupart à un seul étage, qui n'a ni commerce ni industrie, si ce n'est ce drap grossier qu'on appelle *paño pardo*. Mais la grande curiosité d'Argamasilla, c'est une maison en assez mauvais état, dont la construction nous parut remonter au seizième siècle, la *casa de Medrano*, et qui passe, d'après la tradition, pour l'ancienne prison de Cervantès. C'est là qu'il eut tant à souffrir, comme le montre une lettre qu'il écrivait à son oncle, habitant d'une ville voisine, Alcazar de San-Juan, lettre qui commençait ainsi: « De longs jours et de courtes nuits me fatiguent dans cette prison, ou, pour mieux dire, caverne... » Ce sont ces pénibles souvenirs qui expliquent le commencement

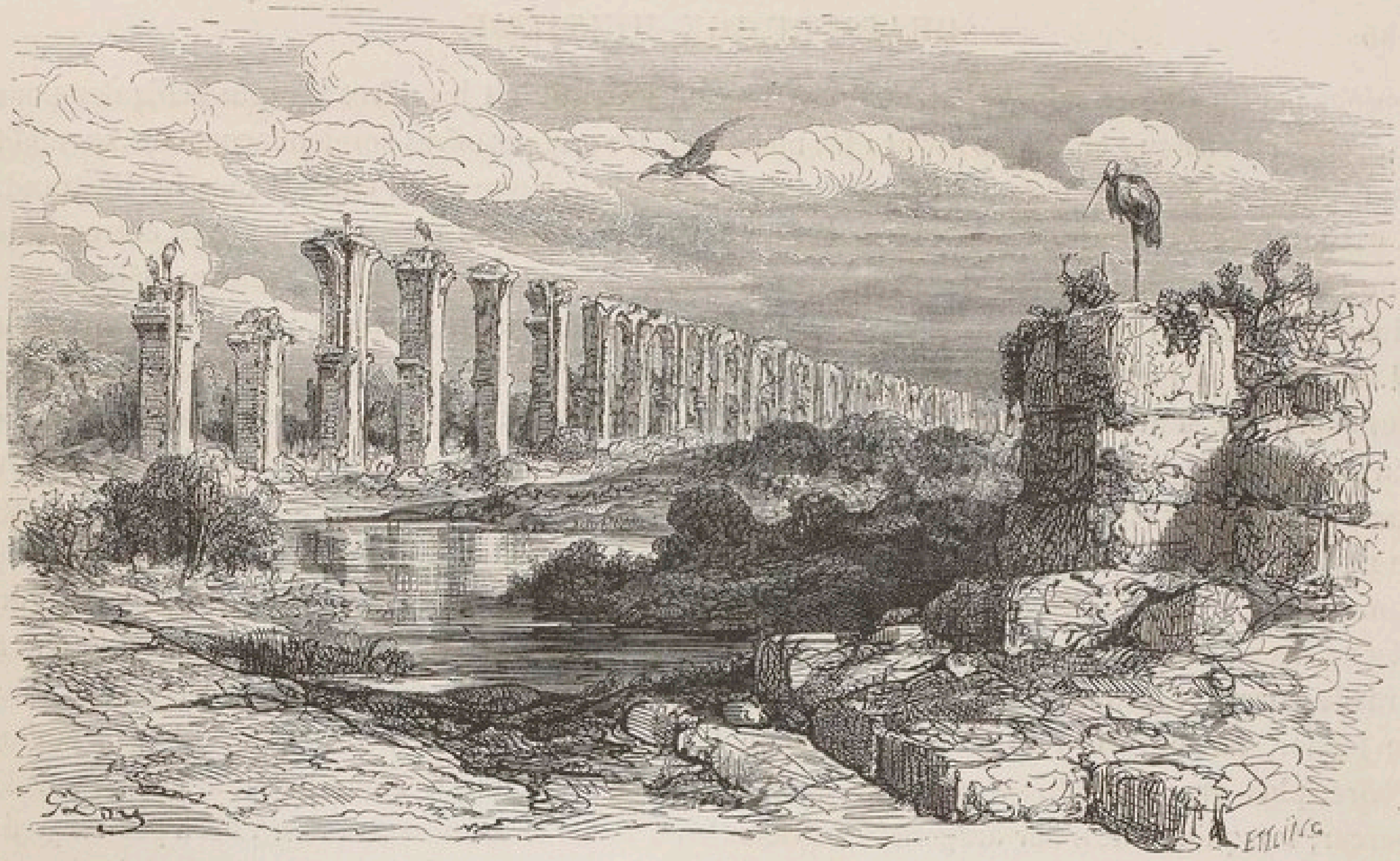
du *Don Quichotte* : « Dans un endroit de la Manche, *dont je ne veux pas me rappeler le nom*... »

On sait que Cervantès écrivit pendant sa captivité une partie de son admirable roman : « Ce fils maigre, jauni, fantasque..., dit-il dans son prologue, s'est engendré dans une prison, où toute incommodité a son siége, où tout bruit sinistre fait sa demeure. » Son livre eut une très-grande vogue, et il nous l'apprend lui-même par ces lignes qu'il met dans la bouche de son héros : « Par mes nombreuses, vaillantes et chrétiennes prouesses, j'ai mérité de courir en lettres moulées presque tous les pays du globe. Trente mille volumes de mon histoire se sont imprimés déjà, et elle prend le chemin de s'imprimer trente mille milliers de fois, si le ciel n'y remédie. »

La première partie du *Don Quichotte* fut imprimée pour la première fois à Madrid, en 1605, par Juan de la Cuesta ; la seconde partie ne parut que dix ans plus tard, en 1615 : malgré les trente mille volumes dont parle Cervantès, cette première édition est devenue extrêmement rare. Une curieuse édition du *Quijote* a été publiée en 1864 : cette édition dont le texte a été revu avec soin par M. Hartzembusch, un poëte et un érudit, a été imprimée à Argamasilla de Alba, dans la maison même qui servit de prison à Cervantès.



JEUNE MENDIANT ESPAGNOL, CROQUIS FAIT A LA VENTA DE CARDENAS.



AQUEDUC ANTIQUE, A MÉRIDA.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le *Campo de Montiel*; Pierre le Cruel et Henri de Trastamare. — La grotte de Montesinos. — Les *Ojos del Guadiana*. — La *Venta* de Quesada. — Les moulins à vent de la Manche. — Le *Puerto Lapiche*. — Souvenirs de Don Quichotte et de Sancho. — Le Toboso; les *jarras* et les *tinajas*. — Tembleque. — L'Estrémadure et ses habitants. — Le *Puerto de Miravete*. — *Despoblados* et *dehesas*. — Le couvent de Guadalupe. — Trujillo; la maison de Pizarre. — Garcia de Paredes, *el Sanson de Estremadura*. — Le *ganado de cerda*; les *chorizos* et les *jamones estremeños*. — Mérida et ses monuments antiques : — *El Arco* de Santiago ; — *los Milagros ; — las Siete Sillas ; — el Baño de los Romanos ;* — le *Circus Maximus*. — Badajoz; Morales *el Divino*. — Antipathie entre les Portugais et les Espagnols. — Les auberges espagnoles : *fonda, parador, posada, meson, venta,* etc. — Quelques noms pittoresques. — Récits des anciens voyageurs. — Pourquoi les auberges sont si mauvaises. — Montanchez. — Les troupeaux de moutons et la *Mesta*. — Les *trashumantes*. — Les *merinos*. — Organisation des troupeaux nomades. — Les bergers et les chiens. — Cáceres. — Les *búcaros* d'Estrémadure; une singulière friandise; abus qu'en faisaient les Espagnoles. — La collection de *búcaros* du comte d'Oñate. — Le pont d'Alconetar et de Mantible. — Le pont d'Alcantara. — Plasencia; la *Silleria del coro* : singulière folie d'un sculpteur en bois. — La *Vera de Plasencia*. — La retraite de Charles-Quint; pourquoi on doit l'appeler *Yuste*, et non *Saint-Just*. — Talavera de la Reina ; ancienne renommée de ses faïences. — Les *Azulejos* de Talavera. — Puente del Arzobispo.

I

La chaleur était tropicale quand nous parcourûmes cette vaste plaine sans ombre qu'on appelle *el Campo de Montiel*, et que l'ingénieux hidalgo traversa lors de sa seconde sortie : « Sancho s'en allait sur son âne, comme un patriarche, avec ses besaces et son outre, et avec un grand désir de se voir déjà gouverneur de l'île que son maître lui avait promise. Don Quichotte suivit justement la même direction et le même chemin qu'il avait pris lors de son premier voyage, c'est-à-dire par la plaine de Montiel... » Le bourg de Montiel est bâti, dit-on, sur les ruines de l'ancienne Munda, capitale des Celtibériens, où Scipion l'Africain se fixa pendant quelque temps, après avoir chassé les Carthaginois d'Espagne. C'est encore ici que se passa, en 1369, un des événements les plus dramatiques de l'histoire d'Espagne. Pierre le Cruel,

assiégé par du Guesclin dans le château de Montiel, lui avait fait les offres les plus brillantes pour être conduit en lieu sûr. Pierre ayant été amené à croire que ses offres seraient acceptées, se rendit au camp français : il y trouva du Guesclin et lui dit à voix basse : « A cheval ! messire Bertrand, il est temps de partir ! » Les Français l'entourèrent, et, sans lui répondre, le firent entrer dans une tente. Après un instant de silence, parut un homme couvert de son armure : c'était don Henri de Trastamare, frère du roi de Castille. La scène émouvante qui suivit a été racontée par M. Mérimée d'après Ayala et Froissard : « Don Henri, promenant ses regards sur les chevaliers sortis de Montiel : « Où donc est ce bâtard, dit-il, ce juif qui se prétend roi de Castille ? » Un écuyer français lui montre don Pèdre. « Voilà votre ennemi ! » dit-il. Don Henri, encore incertain, le regardait fixement. « Oui, c'est moi, s'écrie don Pèdre, moi, le roi de Castille. Tout le monde sait que je suis le fils légitime du bon roi don Alphonse. Le bâtard, c'est toi ! » Aussitôt don Henri, joyeux de l'insulte qu'il avait provoquée, tire sa dague et le frappe légèrement au visage. Les deux frères étaient trop près l'un de l'autre pour tirer leurs épées. Ils se saisissent à bras-le-corps, et luttent quelque temps avec fureur sans que personne essaye de les séparer. Sans se lâcher, ils tombent l'un et l'autre sur un lit de camp, dans le coin de la tente ; mais don Pèdre, plus grand et plus vigoureux, tenait son frère sous lui. Il cherchait une arme pour le percer, lorsqu'un chevalier aragonais, le vicomte de Rocaberti, saisissant don Pèdre par un pied, le renverse de côté, en sorte que don Henri, qui l'étreignait toujours, se trouve dessus. Il ramasse un poignard, soulève la cotte de mailles du roi, et le lui plonge dans le côté en remontant le coup. Les bras de don Pèdre cessent de presser son ennemi, et don Henri se dégage pendant que plusieurs de ses gens achèvent le moribond. »

La partie de la Manche que nous traversions rappelle à chaque instant le souvenir du héros de Cervantès. C'est d'abord la fameuse *cueva de Montesinos*, au fond de laquelle l'intrépide chevalier de la Manche se fit descendre attaché à une corde, au grand désespoir de Sancho, qui voulut en vain dissuader son maître d'aller s'enterrer vif ou se refroidir à la glace, au fond de cet épouvantable gouffre. La caverne de Montesinos n'est pas une invention de l'immortel romancier : elle existe réellement dans la plaine de Montiel. On l'appelle ainsi, suivant une légende fort ancienne, en souvenir d'un neveu de Charles Martel, qui avait été forcé de se réfugier en Espagne ; il y acquit bientôt la réputation d'un chasseur intrépide, et devint fameux dans les fastes de la chevalerie sous le nom de Montesinos. Après la mort de son oncle, il rentra en France, et Charlemagne en fit un de ses douze pairs. Or à cette époque vivait dans la Manche une dame d'une beauté merveilleuse, qui était châtelaine d'un *castillo* de la *Osa de Montiel*, à peu de distance de la caverne. La belle Rosa Florida, qui avait déjà refusé la main de six comtes français et de trois ducs lombards, s'éprit d'une vive passion pour Montesinos qu'elle n'avait jamais vu, mais dont elle avait entendu vanter les prouesses. Le chevalier français s'empressa de se rendre auprès de la dame, et l'épousa. Ces traditions, auxquelles se mêlent aussi les noms de Durandal, de Belerme et de l'enchanteur Merlin, étaient encore populaires du temps de Cervantès. En réalité, la *cueva de Montesinos* est tout simplement une grotte assez profonde, qu'on croit provenir d'une ancienne mine, et qui, par les mauvais temps, sert de refuge aux bergers et à leurs troupeaux.

A peu de distance de la caverne de Montesinos, se trouvent les *Ojos del Guadiana*, littéralement les yeux du Guadiana : c'est le nom qu'on donne à des lagunes ou étangs d'où l'eau jaillit en bouillonnant pour se transformer en un fleuve qui a sept lieues de cours souterrain. C'est de ce fleuve que Pline dit qu'il se plaît à naître souvent : ... *Sæpius nasci gaudens.* Un voyageur italien du seizième siècle attribue aux eaux et aux poissons du Guadiana des qualités malsaines, dues à leur séjour sous la terre : « ... *L'acqua e pesce di questo fiume son molto malsani e quasi pestiferi, forse per questa causa di star tanto sotto terra.* » Il est aussi question du Guadiana dans le chapitre où don Quichotte raconte les merveilles qu'il a vues dans la caverne enchantée, et confondant le



LES CHARDONS DE LA MANCHE.

fleuve avec un personnage, en fait le fidèle écuyer de Montesinos. Il existe même une ancienne chanson qui dit que les *yeux* du Guadiana ont moins d'attraits que ceux des belles *Manchegas*.

Nous nous arrêtâmes pour relayer à la venta de Quesada. C'est là, croit-on, que Cervantès a voulu placer la scène où don Quichotte se fait revêtir des insignes de la chevalerie. Cette auberge semble en effet, par sa position, le premier endroit où l'intrépide chevalier dut s'arrêter lorsqu'il se décida à quitter sa maison pour courir les aventures. La venta de Quesada, avec ses tourelles ébréchées, offre au premier abord l'aspect de quelque ancienne forteresse démantelée. On nous fit voir, dans le fond de la cour, un puits auquel on a donné le nom du chevalier errant, et qui communique, dit-on, avec le cours souterrain du Guadiana : il paraît que les objets qu'on y jette disparaissent, subitement emportés par un courant rapide. Le premier relais que nous trouvâmes ensuite est un bourg appelé Villarta de San Juan. Le Guadiana passe sous la route, à ce qu'on nous assura, à peu de distance des maisons. Le parcours souterrain de ce fleuve est appelé *el Puente*, c'est-à-dire le pont. On raconte à ce sujet qu'un Espagnol, se trouvant à l'étranger, affirmait que son souverain possédait dans ses États, entre autres merveilles, un pont qui avait plus de sept lieues de large, et sur lequel paissaient de nombreux troupeaux.

Les moulins à vent abondent encore dans les plaines de la Manche, et on pourrait découvrir dans certains cantons, comme le firent don Quichotte et son fidèle écuyer, jusqu'à trente ou quarante *molinos de viento*. Il faut dire que ces moulins sont de petite dimension, ce qui peut expliquer jusqu'à un certain point l'erreur du héros de Cervantès. Quant à leur grand nombre, il s'explique par la quantité considérable de blé que produit la contrée. Nous nous disions que quelqu'un de ceux dont nous voyions tourner les ailes était peut-être celui-là même contre lequel, après l'avoir traité de poltron et de lâche, le brave chevalier se précipita couvert de son écu et la lance en arrêt. L'aile du moulin brisa la lance, et jeta au loin dans la campagne le chevalier et Rossinante, l'un et l'autre en fort mauvais état. On sait la suite de l'aventure. Sancho remet en selle, tant bien que mal, son pauvre maître tout couvert de horions, et qui néanmoins se dirige vers le Puerto Lapiche, persuadé que dans un chemin aussi fréquenté il trouverait un grand nombre d'aventures. Ce *puerto*, que nous venons de franchir, est un défilé entre deux monticules bordés de chaque côté de maigres oliviers, et qui conduit au village du même nom. C'est en apercevant le Puerto Lapiche que don Quichotte s'écria : « Ami Sancho, c'est ici que nous pouvons mettre le bras jusqu'au coude dans ce qu'on appelle les aventures. » Ces mots à peine achevés, il fit la rencontre de deux moines bénédictins accompagnant un carrosse qu'il chargea avec tant d'impétuosité. C'est au même endroit qu'après avoir jeté sa lance, il tira son épée, embrassa son écu et attaqua à outrance un Biscayen de l'escorte qui manqua de le pourfendre jusqu'à la ceinture, lequel Biscayen reçut à son tour un si grand coup d'épée sur la tête, qu'il rendit le sang par le nez, la bouche et les oreilles, malgré le coussin dont il s'était fait un bouclier.

II

Nous nous servions, pour suivre l'itinéraire du chevalier de la Manche, d'une carte spéciale dressée par Bory de Saint-Vincent, qui nous fut d'une grande utilité. D'après cette carte, nous devions laisser à quelques lieues sur notre droite le Toboso, où vivait l'adorable et incomparable Dulcinée. Le nom du Toboso vient de *toba*, celui d'une terre poreuse d'origine volcanique, très-abondante dans le pays. On emploie cette terre pour fabriquer des *tinajas* ou *jarras* dont nous aurons bientôt l'occasion de parler. Malgré son nom sonore, le Toboso n'est, en réalité, qu'un pauvre village d'environ trois cent cinquante habitants. Une chose frappera tous ceux qui, comme nous, feront le voyage de la Manche, le *Don Quichotte* à la main : c'est l'exactitude avec laquelle

Cervantès a décrit tous les lieux où il fait agir ses personnages. Ses portraits ne sont pas moins vrais que ses paysages, et à deux cent cinquante ans de distance on rencontre des figures qui



MENDIANTS A MADRIDEJOS (page 491).

semblent avoir posé devant lui. Il n'est pas jusqu'aux moindres détails qu'on ne retrouve encore. Un voyageur anglais du siècle dernier, Swinburn, fit à ce sujet une remarque curieuse :

« A Villa de Santa-Cruz, dit-il, la seule chose qui nous frappa fut une queue de vache dans laquelle l'hôtesse attachait ses peignes. Comme c'était la première fois que nous voyions un exemple de cet usage, qui existait du temps de Sancho, et qui fut si utile au barbier en lui fournissant une fausse barbe, nous nous en occupâmes particulièrement. »

Dans aucune province d'Espagne nous n'avons vu des mendiants si déguenillés : il semble parfois que les haillons mêmes viennent à leur manquer. Nous remarquâmes que parmi ces mendiants il y avait un assez grand nombre d'aveugles : on prétend que la réverbération du soleil sur la poussière blanche dont ces plaines sont couvertes produit fréquemment des cas de cécité. Ces malheureux ont grand soin de ne pas manquer le passage des voitures, car c'est presque uniquement à la charité des voyageurs qu'ils doivent les faibles ressources qui les empêchent de mourir de faim. Un jour, près de Madridejos, Doré dessina un de ces aveugles, accompagné de sa petite fille, et qui portait sur sa poitrine une pancarte explicative; nous fûmes aussi témoins du désespoir d'un autre qui venait de manquer le coche dans lequel nous étions : il s'arrachait les cheveux et levait au ciel sa pauvre guitare, en entendant le bruit de notre diligence qui s'éloignait rapidement. Une chose nous consola pour lui : celle *del Norte y Mediodia* suivait la nôtre à peu de distance, ce qui dut le dédommager d'avoir manqué une bonne aubaine.

Arrivés à Tembleque, nous abandonnâmes notre pesant véhicule pour monter en wagon. Nous vîmes dans la gare des *carros* chargés de ces énormes jarres de terre ou *tinajas* dont nous avons déjà parlé, et qu'on aperçoit si souvent en Espagne. Ces jarres étaient pleines d'huile, et venaient de la Manche ; car cette province ne produit pas seulement des céréales : on y voit dans quelques cantons de vastes plantations d'oliviers. L'emploi des *tinajas* doit être très-ancien en Espagne : Cervantès parle de celles qui se fabriquaient au Toboso, et qui firent tant d'impression sur l'ingénieux hidalgo, quand il les aperçut rangées en rond dans la maison du chevalier du Gaban-Vert. « O doux trésor, trouvé pour mon malheur !... O cruches tobosines, qui avez rappelé à mon souvenir le doux trésor de mon amer chagrin ! » La forme des *tinajas* ne varie guère, mais en revanche elles servent à plusieurs usages : c'est pour l'huile et pour le vin qu'on les emploie le plus souvent, mais elles reçoivent également d'autres liquides, notamment le vinaigre et l'eau-de-vie; celles qui contiennent de l'huile sont quelquefois enterrées dans le sol, comme les amphores romaines. Il en est de très-grandes, qu'on appelle *tinajones*, et dont on se sert comme de citernes ou réservoirs pour les eaux pluviales, et aussi comme de bassins pour laver le linge. On en fait encore des vases à fleurs, et aussi, qui le croirait ? des baignoires : nous avons pu nous assurer du fait dans quelques endroits de l'Andalousie. Théophile Gautier raconte ainsi un bain qu'il prit à Grenade. « ... C'étaient d'énormes jarres d'argile comme celles où l'on conserve l'huile ; ces baignoires d'un nouveau genre étaient enterrées jusqu'aux deux tiers à peu près de leur hauteur. Avant de nous empoter dans ces cruches, nous les fîmes garnir d'un drap blanc, précaution de propreté qui parut extrêmement bizarre au baigneur, et que nous eûmes besoin de lui recommander plusieurs fois pour nous faire obéir, tant elle l'étonnait. Il s'expliqua ce caprice à lui-même en faisant un geste commisératif des épaules et de la tête, et en disant à demi-voix ce seul mot : *Ingleses!* Nous nous tenions accroupis dans nos pots, notre tête passant en dehors à peu près comme des perdrix en terrine... »

Avant de se servir des tinajas destinées à contenir de l'huile, on a soin de les imbiber d'eau à plusieurs reprises : grâce à cette préparation, qui rend la terre moins poreuse, il se forme une espèce d'enduit qui retient l'huile, lors même que l'eau paraît entièrement évaporée. C'est sans doute la nature poreuse de l'argile des jarres qui a donné naissance à ce proverbe :

El jarro nuevo
Primero beve que su dueño.

« La jarre neuve boit avant son maître. »

Les jarres sont parfois de dimensions monstrueuses : telles étaient sans doute les six *tinajas* des noces de Camache, dont chacune contenait un abattoir de viande, et dont les flancs recélaient des moutons entiers qui n'y paraissaient pas plus que si c'eût été des pigeonneaux. Le musée céramique de Sèvres possède une *tinaja* espagnole qui mesure plus de trois mètres de hauteur et environ trois mètres vingt centimètres de circonférence.

Tembleque, renommée pour ses melons, est une petite ville tout à fait insignifiante, située dans un vallon et entourée de coteaux d'un aspect assez triste. Son nom sert également à désigner ces épingles que les femmes portent dans leur chevelure, et dont l'extrémité, terminée par une fleur, un bouton ou quelque autre ornement, tremble au moindre mouvement.

Les trains de chemin de fer sont peu nombreux en Espagne : aussi avions-nous dû attendre plusieurs heures à la station de Tembleque. Nous prîmes enfin nos billets pour Aranjuez, où nous arrivâmes au bout d'une heure et demie ; nous n'y restâmes que le temps nécessaire pour nous reposer sous ses épais ombrages, car nous comptions y revenir au retour de l'excursion en Estrémadure que nous allions entreprendre. Les routes qui conduisent à cette province sont peu nombreuses : aussi étions-nous obligés d'aller attendre à Talavera de la Reina la diligence qui part de Madrid. Après avoir quitté la petite station de Castillejo, nous nous dirigeâmes vers Tolède. Nous ne pûmes voir cette fois que très-rapidement la plus curieuse des anciennes villes de l'Espagne, et nous la quittâmes en nous promettant d'y faire à notre retour une longue station.

III

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Talavera de la Reina. La diligence de Madrid à Badajoz, que nous attendions, arriva à sept heures du soir : nous prîmes possession du coupé que nous avions eu soin de faire retenir à Madrid, précaution sans laquelle nous étions exposés à attendre plusieurs jours. Quand le jour parut, nous avions déjà franchi l'ancienne limite de l'Estrémadure. Cette province a été ainsi nommée parce qu'elle commençait à la rive gauche ou *extrême du Duero*, — *extrema Durii;* depuis la nouvelle division territoriale de la Péninsule, elle forme les provinces de Badajoz et de Cáceres. L'Estrémadure est le pays le moins peuplé de l'Espagne, et il n'en est pas non plus dont les habitants soient plus arriérés : d'après un dizain populaire, qui les appelle les *Indiens* de la nation, ils sont rebelles à toute idée d'association, craignent les entreprises, et ne se risquent pas volontiers dans les affaires ; chacun est cantonné chez soi et vit content dans son recoin ; ils fuient toute instruction, et, bien que d'un naturel très-vif, ils sont d'une grande paresse :

> Espíritu desunido
> Domina á los Estremeños,
> Jamás entran en empeños
> Ni quieren tomar partido :
> Cada cual en sí metido
> Y contento en su rincon,
> Huye de toda instruccion ;
> Y aunque es grande su viveza,
> Vienen á ser, por su pereza,
> Los Indios de la nacion.

Le village d'Almaraz, où nous fîmes la première halte de jour, est bâti sur le bord du Tage, que nous passâmes sur un pont bâti entre deux rochers, dans un site très-pittoresque. Ce pont, qui date du seizième siècle, passe pour un des plus beaux d'Espagne ; sa construction est d'une grande hardiesse, et, malgré sa longueur considérable, il n'a que deux arches, qui s'élèvent à une hauteur effrayante au-dessus des eaux jaunâtres du Tage. Le Puerto de Miravete, où nous



LE TINAJAS DE LA MANCHE (page 491).

nous arrêtâmes ensuite, est un défilé, jadis très-mal famé, et qu'on ne traversait qu'avec frayeur. De ce point élevé, très-favorable en effet aux expéditions des *bandoleros*, nous commençâmes à avoir une idée des *despoblados* ou *dehesas* de l'Estrémadure, immense étendue de plaines, où l'œil s'étend à perte de vue sans que, pendant des lieues entières, le moindre village paraisse à l'horizon. C'est à une quinzaine de lieues que s'élève sur notre gauche la sauvage Sierra de Guadalupe, si célèbre par son couvent de moines Hiéronymites, dont autrefois la richesse était fabuleuse. D'après un ancien proverbe, « celui qui était comte, et qui voulait être duc, n'avait qu'à se faire moine à Guadalupe : »

> Quién es conde, y desea ser duque,
> Metáse fraile en Guadalupe.

Navagiero donne de curieux détails sur ce couvent, rendez-vous d'innombrables pèlerins qui venaient de toutes les parties de l'Espagne et du Portugal, et sur ses moines, « lesquels, dit-il, possèdent d'immenses richesses, et ont encore, outre le revenu des aumônes extraordinaires, celui des quêtes qu'ils font dans toute l'Espagne ; de sorte que beaucoup affirment que le tout monte à plus de cent cinquante mille ducats par an. Il ne manque pas non plus de ceux qui disent qu'ils ont en espèces plus d'un million d'or, trésor gardé dans une belle et forte tour qui leur appartient. Le monastère est certes très-beau, et possède toutes sortes de métiers, plus nécessaires à une ville qu'à un couvent : et on trouve toutes choses en abondance dans le monastère, sans qu'il soit besoin de rien aller chercher au dehors, notamment deux très-belles caves où l'on garde le vin : dans l'une, on le conserve dans de très-grands tonneaux, et dans l'autre on se sert de grands vases de terre. Il y a aussi de magnifiques jardins plantés d'orangers et de citronniers de toute beauté. » Notre-Dame de Guadalupe est la patronne de l'Estrémadure, comme la vierge du *Pilar* est celle de l'Aragon. Les captifs délivrés par son intercession venaient y suspendre leurs chaînes en guise d'*ex-voto*. Cervantès, dans sa nouvelle de Persiles y Sigismundo, parle de la *Santísima imájen*, *libertad de los cautivos*, *lima de sus hierros*, *y alivio de sus prisiones*. — « La très-sainte image, liberté des prisonniers, lime de leurs fers, et adoucissement de leur captivité. »

Nous approchions de Trujillo : nous pûmes nous assurer, avant d'y arriver, de l'exactitude de ce proverbe espagnol, sous forme d'avis au voyageur : « De quelque côté que tu entres dans Trujillo, tu seras forcé de cheminer une lieue à travers les rochers. »

> Por doquiera que á Trujillo entrares,
> Andarás una legua de berrocales.

Notre diligence s'arrêtait deux heures : c'était plus qu'il ne nous fallait pour visiter une petite ville de quatre à cinq mille âmes qui, à part deux églises, n'offre guère que des ruines très-pittoresques, témoins de sa splendeur passée. Parmi quelques autres maisons délabrées, nous remarquâmes celle du conquérant du Pérou, qui naquit à Trujillo. Francisco Pizarro, un des plus hardis aventuriers qui allèrent, au commencement du seizième siècle, chercher fortune dans le nouveau monde, était l'enfant naturel d'un capitaine et d'une fille de basse condition, et avait commencé par garder les pourceaux. La maison de Pizarro appartient aujourd'hui au marquis de la Conquista, l'un des descendants du célèbre conquérant du Pérou. Après la découverte de l'Amérique, beaucoup d'aventuriers quittèrent l'Espagne pour aller chercher fortune dans le nouveau monde ; l'Estrémadure, pays pauvre et de peu de ressources, fournit un bon nombre de ces émigrants ; c'est sans doute ce qui donna à Cervantès l'idée de prendre pour le héros d'une de ses nouvelles un Estrémadurien qui part pour les Indes, — *las Indias*, comme on appelait alors l'Amérique, « refuge des désespérés d'Espagne, église des banqueroutiers, sauf-conduit des homicides, salut des tricheurs au jeu, appeau des femmes libres... » Plus d'une maison de Trujillo,

aujourd'hui en ruines, a sans doute été bâtie par quelque hidalgo revenu riche dans sa ville natale, comme le *Jaloux Estrémadurien*. C'est dans la ville haute — la *Villa* — que se trouvent la plupart de ces anciennes maisons ; nous y vîmes aussi une ancienne tour qui, dit-on, a donné son nom à Trujillo (*Turris Julia*). Nous visitâmes également l'église de *Santa-María de la Concepcion*, qui contient le tombeau de Pizarro. Le conquérant du Pérou, revêtu de son armure, est représenté à genoux, dans l'attitude de la prière, comme il convient à un chef dont les cruautés ont besoin du pardon céleste. Nous eûmes encore le temps de voir, dans l'église de *Santa-María Mayor*, le tombeau du fameux García de Paredes, un autre capitaine dont Trujillo s'enorgueillit. Ce terrible García, surnommé *el Sanson de Estremadura* et *el Alcides de España*, était le compagnon d'armes de Gonzalve de Cordoue, et passa sa vie à guerroyer contre les Portugais, les Turcs et les Français. Les hauts faits du guerrier espagnol, dignes des temps fabuleux, dépassent tout ce qu'on raconte des héros de la mythologie : comme les plus fameux chevaliers errants, il détachait de terribles coups de sa longue épée. A ce titre, il ne pouvait manquer de figurer dans le *Don Quichotte :* on se souvient que lorsque le curé et le barbier se disposent à jeter au feu quelques livres de chevalerie, ils font grâce à deux ouvrages qui sont des *histoires véritables :* la vie du grand capitaine et celle de don Diego García de Paredes, « qui fut un noble chevalier, natif de la ville de Truxillo en Estrémadure, guerrier de haute valeur, et de si grande force corporelle qu'avec un doigt il arrêtait une roue de moulin dans sa plus grande furie. Un jour, s'étant placé à l'entrée d'un pont avec une épée à deux mains, il barra le passage à toute une armée... » On montre encore, à peu de distance de Trujillo, un puits de trente pieds de largeur que le héros estrémadurien, aussi agile que brave et vigoureux, franchissait, dit-on, d'un seul bond ; tour de force aussi croyable, du reste, que ses exploits guerriers. Il paraît que le Samson de l'Estrémadure s'amusait encore à faire des tours de force à l'âge de soixante-quatorze ans ; c'est ainsi, d'après ce que raconte un de ses historiens, qu'il mourut à Bologne en 1530, à la suite d'une chute qu'il fit en voulant montrer sa vigueur et son agilité. Nous avons vu à l'*Armería* de Madrid une demi-armure qui appartenait à García de Paredes : elle pèse en tout deux arrobes et cinq livres, c'est-à-dire un peu moins de trente kilogrammes. Quand on est de force à porter un *harnois* aussi pesant, on peut bien prétendre au surnom d'Hercule espagnol.

Le pays compris entre Trujillo et Mérida est occupé par d'immenses *dehesas*, — terrains où croissent des prairies naturelles. Dans ces dehesas paissent d'innombrables pourceaux noirs, qui forment, avec les troupeaux de moutons dont nous parlerons bientôt, la richesse de l'Estrémadure. Ces noirs animaux, qu'on désigne sous le nom de *ganado de cerda*, se nourrissent principalement de *bellotas* ou glands doux. Leurs gardiens, qui comptent parmi leurs ancêtres le conquérant du Pérou, descendent peut-être aussi de ces chevriers devant lesquels Don Quichotte, prenant une poignée de glands dans sa main, vanta si éloquemment les douceurs de l'heureux âge auquel les anciens donnèrent le nom d'âge d'or. L'Estrémadure fournit à l'Espagne une très-grande quantité de jambons, ainsi que le lard, — *tocino*, — accompagnement obligé du *puchero*. La réputation des jambons d'Espagne est des plus anciennes, et il paraît qu'on appréciait surtout ceux qui se faisaient avec des cochons nourris de vipères : Saint-Simon en parle avec enthousiasme, et en gourmet convaincu, à propos d'un souper qu'on lui offrit. Les saucissons ou *chorizos estremeños* sont également renommés en Espagne ; on en fabrique une immense quantité au mois de novembre, car c'est vers la Saint-Martin qu'il se fait des hétacombes de porcs, — comme dit le proverbe : *A cada puerco su San Martin*, — chaque pourceau a sa Saint-Martin. Ces animaux doivent être d'un assez bon revenu pour le pays, si l'on en croit ce proverbe, d'après lequel l'Estrémadurien échange ses jambons contre des doublons :

El Estremeño jamones
Trae en vez de doblones.

IV

Mérida, où nous arrivâmes dans la soirée, est une des plus anciennes villes d'Espagne : elle fut fondée l'an 23 avant l'ère chrétienne. L'empereur Auguste, après la dernière guerre cantabrique, voulut récompenser les vétérans de ses légions, ceux qu'on appelait *emeriti*, et leur permit de fonder une ville qu'on appela *Emerita Augusta*, nom qui rappelait à la fois le souvenir de l'empereur et celui de ses soldats. La nouvelle cité ne tarda pas à devenir une des plus importantes de la Péninsule ibérique, et plusieurs auteurs de l'antiquité, notamment Prudence, ont témoigné de la splendeur de l'ancienne capitale de la Lusitanie ; Martial ne l'a pas oubliée dans ses *Épigrammes :*

> Gaudent jocosæ Canio suo Gades,
> Emerita Diacono meo.

Les murailles de Mérida offraient alors un développement de six lieues ; sa garnison en temps de paix était de quatre-vingt mille fantassins et dix mille cavaliers. La ville était encore très-florissante sous la domination des rois goths, lorsque Muza-Ben-Nasser vint l'assiéger, quelques années après avoir envahi le midi de l'Espagne ; en apercevant la ville à une certaine distance, il s'écria : « Il faut que le monde entier ait mis la main à l'œuvre pour bâtir une pareille cité ! » Après être restée sous la domination musulmane pendant plus de cinq siècles, Mérida fut conquise par les chrétiens en 1229 ; depuis cette époque elle a tellement été en décroissant, qu'aujourd'hui on y compte à peine cinq mille habitants. La ville n'a pas l'aspect malpropre et sauvage de Trujillo ; mais elle manque de mouvement, et mériterait comme Pise d'être surnommée *la morte.* C'est la ville d'Espagne qui renferme le plus de monuments de l'époque romaine, et elle peut lutter sous ce rapport avec plusieurs villes du midi de la France, telles que Nîmes, Arles et Orange. On a parlé à plusieurs reprises d'y faire des fouilles, mais l'idée est toujours restée à l'état de projet. Le pont romain sur le Guadiana, — l'*Anas* des anciens, — excita tout d'abord notre admiration : ce magnifique pont de granit est d'une conservation remarquable, malgré les invasions et les guerres dont la ville a eu à souffrir ; il fut construit par ordre de Trajan et n'a pas moins de quatre-vingts arches, sur une longueur de deux mille cinq cents pieds. Un autre souvenir de l'Espagnol Trajan, c'est un arc de triomphe dont les ruines sont encore majestueuses, *el Arco de Santiago :* malheureusement, les sculptures qui l'ornaient ont presque entièrement disparu. De l'ancien Forum il ne reste que quelques fragments informes : c'est de là que partait la *Via lata*, qui reliait Mérida à Salamanque, et dont les Espagnols ont fait le *Camino de Plata*. Un des monuments antiques les plus imposants de Mérida, c'est le célèbre aqueduc, qui pouvait rivaliser avec ceux de Ségovie et de Tarragone. Les dix arches qui subsistent encore sont bâties en granit et en briques, et s'élèvent, sur trois étages, à plus de quatre-vingts pieds de hauteur. Rien ne donne mieux l'idée de la hardiesse des constructions romaines que ces arcades colossales, et les habitants, sans doute émerveillés de leur grandeur, les ont appelées *les Miracles : — los Milagros*. L'amphithéâtre, qu'on appelle *las Siete Sillas* à cause des sept rangs de gradins qui subsistent encore, et l'ancienne naumachie, désignée aujourd'hui sous le nom de *Baño de los Romanos*, — le Bain des Romains, — sont aussi très-remarquables, bien qu'ils aient eu, ainsi que la Citerne antique, à souffrir des injures du temps. Nous allâmes encore visiter à peu de distance de la ville, près d'un ancien ermitage connu sous le nom de *San Lázaro*, les ruines majestueuses de l'ancien cirque romain, le *Circus maximus*. — L'enceinte est relativement en assez bon état et nous pûmes distinguer l'emplacement des siéges destinés aux spectateurs. Il serait facile, moyennant quelques travaux, d'y donner encore

des courses de chars : il suffirait pour cela d'aplanir l'ancien emplacement de l'*area*, aujourd'hui en culture comme le premier champ venu. « Je me figure, dit Ponz, en voyant l'épaisseur des murs du cirque, son énorme circonférence et la quantité de gradins qui s'élevaient jusqu'au sommet, que si on y donnait encore aujourd'hui des spectacles, toute la population actuelle de l'Estrémadure pourrait y tenir à la fois. »

Badajoz, l'ancienne *Pax Augusta*, n'est guère qu'à une quinzaine de lieues de Mérida ; aussi ce trajet nous parut-il fort court après le long voyage que nous venions de faire. Nous descendîmes à la *fonda de las Tres Naciones*, où nous prîmes possession de nos chambres, meublées avec une grande simplicité, mais dont les murs, blanchis à la chaux, étaient d'une propreté parfaite. C'est à Badajoz que mourut le fameux peintre Luis de Moralès, surnommé *el Divino*, parce qu'il peignait presque exclusivement des figures du Christ, ou d'autres sujets religieux : on a donné à une des rues de la ville le nom de *calle de Moralès*. Philippe II, à son retour du Portugal, en 1581, s'arrêta quelque temps à Badajoz, et voulut voir le peintre, alors âgé de plus de quatre-vingts ans.

« Tu es bien vieux, lui dit le roi.

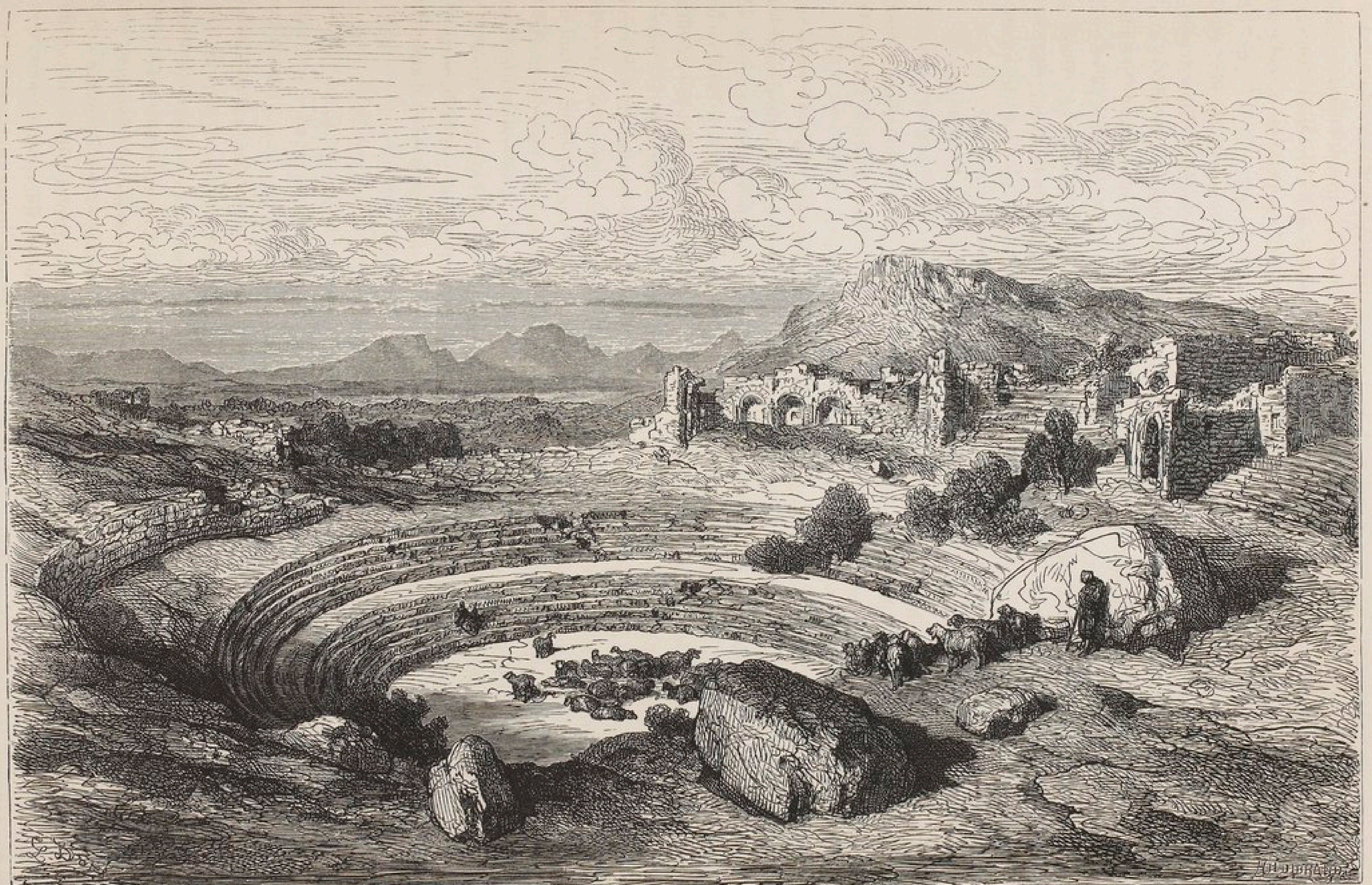
— Oui, sire, répondit Moralès, et très-pauvre. »

Philippe II comprit, et lui accorda une pension de trois cents ducats. Il faut encore citer, parmi les enfants de Badajoz, Manuel Godoy, prince de la Paix, le célèbre favori de Charles IV et de Marie-Louise, sa femme.

On ne compte guère que deux lieues de Badajoz à la frontière portugaise. Un petit ruisseau, ou pour mieux dire un torrent, appelé *el Caya*, forme la limite des deux royaumes, dont les habitants diffèrent entre eux plus qu'on ne saurait croire. L'antipathie entre Espagnols et Portugais existe de longue date : lord Wellington, en comparant leur inimitié à celle qu'on remarque entre les chiens et les chats, disait que les muletiers espagnols aimeraient mieux offrir leurs services à des soldats français, leurs ennemis, que de convoyer des vivres pour les Portugais, leurs alliés. Byron, dans le premier chant de Childe Harold, a très-bien dépeint ce sentiment d'animosité : « Entre eux coule un ruisseau argentin qu'à peine un nom distingue, bien que deux royaumes possèdent ses bords verdoyants. Ici, le berger oisif s'appuie sur son bâton, jetant un regard vague sur les ondes ridées ; et cependant ce ruisseau paisible sépare des ennemis mortels, car en Espagne chaque paysan, aussi bien que le plus noble duc, sait la différence qui existe entre l'Espagnol et l'humble esclave lusitanien. » Un voyageur allemand remarquait aussi, il y a soixante-dix ans, le dédain que les Espagnols montraient pour les Portugais, et la haine invétérée que ceux-ci leur rendaient. Un seul trait, dit-il, en fera juger : un grand nombre d'auberges portugaises portent cette enseigne : *Au meurtrier des Castillans.*

V

Après avoir traversé pour la seconde fois Badajoz et Mérida, nous profitâmes d'une galère qui partait pour Càceres ; nous n'avions pas le choix des moyens de transport, car les diligences ne parcourent pas cette route. Le pays est des plus accidentés, et c'est à peine si, toutes les trois ou quatre lieues, nous y rencontrions un pauvre village ou quelque misérable *venta*. Plusieurs fois déjà nous étions entrés dans quelques-uns de ces caravansérails de l'Espagne, mais aucun de ceux que nous avions vus n'était d'un aspect aussi misérable et aussi sauvage que la venta où nous nous arrêtâmes entre Mérida et Càceres : dans la première pièce, ou *zaguan-cocina*, qui sert à la fois, comme l'indique son nom, de portique et de cuisine, nous aperçûmes, accroupis autour du foyer, quelques individus à la mine rébarbative, qui nous parurent



RUINES DU THÉÂTRE ANTIQUE DE MÉRIDA (page 497).

être des arrieros, et qui étaient vêtus de gros drap et coiffés de ces bonnets de fourrure grossière qu'on appelle *monteras*. L'hôtesse, une petite femme toute ridée, dont le nez et le menton se rejoignaient, était un type accompli de ces vieilles que les Espagnols appellent *brujas* ou sorcières ; elle surveillait une demi-douzaine de petits pots de terre placés sur les charbons, et d'où s'échappait une odeur d'huile rance. Quant au *ventero*, il était assis sur un banc boiteux, et chantait d'une voix nasillarde en s'accompagnant avec une mauvaise guitare. Cette scène nous apparut comme à travers un épais brouillard, car il n'y avait pas de cheminée dans la pièce ; le foyer, composé simplement de quelques pierres, était placé dans un des angles, sur le sol, et un trou ménagé dans le plafond laissait pour la fumée un passage étroit. Le ventero, en nous voyant entrer, interrompit sa chanson et s'avança vers nous, et les assistants se rangèrent pour nous faire place. Fort heureusement, nos *alforjas* contenaient d'abondantes provisions, car nous n'aurions guère trouvé dans la venta que du pain et de mauvais vin, et si nous avions demandé au ventero ce qu'il y avait dans son auberge, il aurait pu nous adresser la réponse traditionnelle : « Il y a de tout... ce que vous apportez avec vous. »

Si les hôtels et auberges d'Espagne n'offrent guère de ressources, en revanche la langue espagnole est très-riche pour désigner les établissements destinés à recevoir les voyageurs. Ainsi nous pouvons en compter au moins sept, qui sont, en suivant l'ordre hiérarchique, *fonda*, *parador*, *posada*, *meson*, *venta*, *vendeja* et *ventorillo*. La *fonda*, dont le nom vient de l'arabe comme le *fondaco* des Italiens, tient le premier rang et ne se trouve que dans les grandes villes : c'est notre *hôtel*, avec cette différence qu'au lieu de faire payer séparément le logement et la nourriture, on compte aux voyageurs une somme fixe par jour, même quand ils prennent leurs repas au dehors. Entre le *parador*, la *posada* et le *meson*, il n'y a que de légères nuances : le premier sert souvent de halte aux diligences. Le nom de *posada* est plus généralement employé que celui de *meson*. Dans ces trois établissements, qui correspondent à peu près à nos auberges, on reçoit non-seulement des voyageurs, mais des chevaux, des mulets et des bestiaux ; il arrive souvent qu'il faut traverser l'écurie pour arriver aux autres pièces. Du reste, on rencontre des posadas très-propres et beaucoup mieux tenues que certaines fondas. Jadis on n'y trouvait que le couvert, et il fallait y porter ses vivres ; mais aujourd'hui on y peut faire presque toujours un repas quelconque. Il n'en est pas ainsi de la *venta* ou du *ventorillo*, son diminutif, dont le nom pourrait se traduire par *cabaret* ou *bouchon :* La venta, dit le *Diccionario de la Academia*, est une maison établie sur les routes et dans les *despoblados* (lieux inhabités), pour abriter les voyageurs, ou un bâtiment en ruines et exposé aux injures du temps. Ces gîtes portent parfois des noms très-pittoresques : ainsi il y a la venta *de los Ajos* (de l'Ail), *del Judío* (du Juif), *del Moro*, de la *Mala Muger* (de la méchante Femme). Il y a aussi des noms qui ne sont guère rassurants, tels que la venta *del Puñal* (du Poignard), la venta *de los Ladrones* (des Voleurs), *del Piojo* (un insecte parasite qui fait penser au *padre pediculoso* dont parle Voltaire), et d'autres encore aussi peu engageants. Dans plusieurs provinces, telles que l'Andalousie et l'Estrémadure, une partie des ventas sont tenues par des *gitanos* qui ne se font pas faute de rançonner les voyageurs forcés d'entrer dans leurs taudis.

« Le manque de population de l'Estrémadure, dit Ponz dans son Voyage d'Espagne, et la pauvreté du peuple, font que le voyageur qui s'éloigne tant soit peu du *camino real* rencontre à peine une auberge où s'abriter : quant à parler de chambres, de lits et autres raffinements, c'est perdre son temps ; et Dieu sait ce qu'il en coûte pour trouver à manger. Quand je parle de routes royales, je ne veux guère mentionner celle de Madrid à Badajoz, où l'on trouve bien quelque chose, mais toujours mauvais et en petite quantité. Vous pouvez donc deviner les calamités que j'ai dû endurer, puisque j'ai presque toujours parcouru des chemins de traverse. » Dès le quinzième siècle, la rareté et le mauvais état des auberges espagnoles avaient attiré l'attention des

souverains; c'est ce que nous apprend Navagiero, qui parcourait l'Espagne en 1523. Les *rois catholiques* avaient fait élever dans un des endroits les plus sauvages de la Sierra-Morena une espèce de caravansérail ou maison de refuge pour les voyageurs, qu'on appelait *venta del Palacio*. « C'est, dit le voyageur italien, une belle maison construite sur la montagne, au milieu des bois ; il y a de bonnes chambres, une belle salle, mais tout cela nu, et manquant de toute chose ; et il faut tout apporter avec soi, comme du reste dans toutes les autres auberges d'Espagne. — *Camere buone, buona sala, ma nude, e senza alcuna cosa ; e il tutto bisogna portar seco, come anco pero in tutte le altre vente di Spagna.* »

Les auberges n'étaient guère meilleures à l'époque de Cervantès, comme on peut s'en convaincre en lisant certains passages de ses Nouvelles et du Don Quichotte, notamment le chapitre où l'ingénieux hidalgo prend une hôtellerie pour un château ; dans cette venta, le lit était tout simplement formé de quatre planches mal rabotées posées sur deux bancs inégaux, — c'est encore le lit d'aujourd'hui, — et d'un matelas si mince qu'il ressemblait à une courte-pointe ; lequel matelas était tout couvert de bosses qu'on aurait prises au toucher pour des cailloux, si l'on n'eût vu par quelques fentes que c'étaient des paquets de laine. L'auteur du curieux *Voyage d'Espagne fait en* 1655, un Hollandais, fait un triste tableau des auberges : « Dès qu'on est arrivé à l'hostellerie, on demande s'il y a des lits, et après s'en estre pourveu, il faut ou donner la viande cruë que l'on porte, à cuire ou bien en aller acheter à la boucherie. Si l'on trouve quelque chapon, poule ou perdrix, on tasche de s'en accommoder... Le meilleur est de porter de la viande dans ses besaces, et d'acheter et faire provision de ce que l'on trouve au lieu où l'on est, pour le lendemain. Lorsque l'ôn est à la taverne, il faut aller acheter pain, vin et œufs... C'est une pitié de voir ces tavernes, on a assez disné quand on en a veu la salleté. La cuisine est un lieu où l'on fait le feu au milieu, sous un grand tuyau ou cheminée, d'où regorge la fumée avec une telle épaisseur, que souvent on croit estre dans quelque renardière. Une femme ou un homme qui ressemblent à des gueux pouilleux et couverts de haillons, vous mesurent le vin qu'ils tirent d'une peau de bouc ou de pourceau, dans lequel ils le tiennent et qui leur sert de cave et de tonneau. » Madame d'Aulnoy assure que dans les hôtelleries rapprochées de la capitale on était traité plus mal que dans celles éloignées de plus de cent lieues, « et, ajoute-t-elle, les lits d'auberge sont aussi chers qu'à Fontainebleau quand la cour y est. »

Un Milanais qui écrivit en 1755 la relation de son voyage sous le titre de *Lettere d'un vago italiano*, décrivait les ventas comme les plus indignes cabarets que l'on puisse imaginer, où des loups affamés se trouveraient fort mal, et encore plus les honnêtes gens ; « cependant, ajoute-t-il, les grands d'Espagne, même de première classe, y logent. » Il ne tarit pas sur la malpropreté des auberges, et il en décrit une, qu'il appelle une misérable masure, vraie retraite de hiboux et de souris. Le récit de Swinburn, voyageur anglais (1775), n'est guère plus séduisant : « ... Nous sommes obligés de porter non-seulement nos lits, mais aussi du pain, du vin, de la viande, de l'huile et du sel. Néanmoins il est étonnant combien il en coûte pour voyager dans ce pays : on demande autant pour le logement et pour le *ruido de la casa* (le bruit de la maison) qu'on pourrait demander pour un bon souper et un beau logement dans les meilleures auberges de presque tous les autres pays de l'Europe... » Plus loin, le même voyageur exprime le dégoût que lui inspirait l'huile rance : « En effet, c'est la même huile qui leur sert pour la lampe, le potage et la salade : dans les auberges, on pose ordinairement la lampe sur la table, afin que chaque personne puisse y prendre la quantité d'huile dont elle a besoin pour son repas. »

On voit que les anciens voyageurs sont unanimes dans leurs descriptions. Les Espagnols eux-mêmes déplorent le mauvais état de leurs auberges : Ponz, qui avait parcouru toutes les provinces de son pays, et qui a consacré de nombreux volumes à les décrire, dit qu'il n'y aura jamais de bonnes auberges en Espagne, tant qu'on n'aura pas fait disparaître les causes qui empêchent de



CITERNE ANTIQUE A MÉRIDA (page 497).

les améliorer ; et il énumère ces différentes causes, qui sont nombreuses : la principale est que, les auberges appartenant aux communes ou aux seigneurs, il faut leur payer dix mille, et même jusqu'à quinze mille réaux de loyer, sans que personne ait le droit d'en ouvrir une pour son compte. « Et c'est ce qui fait, ajoute l'auteur, que les étrangers n'osent pas parcourir l'Espagne, et que les gens du pays évitent de voyager pour ne pas s'exposer à tant de calamités. »

VI

Après nous être reposés quelques instants à la venta, nous reprîmes la route de Cáceres, et nous ne tardâmes pas à apercevoir de loin, au sommet d'une montagne, la petite ville de Montanchez, où nous arrivâmes après avoir gravi une côte d'une lieue de long, ou peu s'en faut. Cette ville est très-renommée pour ses jambons, qui passent pour les meilleurs de toute l'Estrémadure ; on prétend que Montanchez vient de *Mons anguis*, la Montagne du serpent, nom qui lui aurait été donné à cause des vipères, dont les cochons sont, dit-on, très-friands. La contrée que nous parcourûmes entre Montanchez et Cáceres est des plus fertiles ; d'immenses prairies s'étendent à perte de vue et sont ombragées par des arbres magnifiques, parmi lesquels dominent les châtaigniers et chênes verts. Ces prairies, ou *dehesas de pasto*, étaient occupées par des troupeaux de moutons voyageurs beaucoup plus nombreux que ceux que nous avions vus jusqu'alors : c'étaient les mérinos de la *mesta*, si fameux par leurs migrations et par la qualité de leur laine.

On donne le nom de *Mesta* à une réunion très-anciennement établie en Espagne, et dont les membres étaient propriétaires de troupeaux qu'on envoyait, chaque hiver, dans des provinces où le climat était plus tempéré et les pâturages plus abondants. Dès l'année 1501, fut établi le *consejo honrado de la mesta*, qui représentait les quatre provinces de Cuenca, Soria, Ségovie et Léon. Cet *honorable conseil* s'était attribué des priviléges sans nombre. Au treizième siècle, après l'expulsion des Arabes de l'Estrémadure, cette province resta en grande partie dépeuplée, et ses vastes champs cultivés ne tardèrent pas à se transformer en prairies ; l'usage s'établit peu à peu d'y envoyer les troupeaux du nord, et, au commencement du dix-septième siècle, il servit de base à une espèce de code particulier connu sous le nom de *Cuaderno de la mesta*. On dit que c'est aux abus de la Mesta que l'Estrémadure doit d'être une des contrées les moins peuplées de l'Espagne. On assure que les troupeaux de la Mesta, désignés sous le nom de *cabaña real*, ne comptaient pas, au seizième siècle, moins de sept millions de têtes ; ce nombre diminua ensuite, mais l'abus était si ancien qu'il était difficile de le déraciner ; en outre, la plus grande partie des troupeaux appartenait à des couvents, à de riches particuliers, à des grands d'Espagne et à d'autres personnes puissantes. Aussi fut-ce pendant des siècles une lutte continuelle entre les membres de la Mesta et les habitants de l'Estrémadure, qui voyaient chaque année leurs plaines envahies par des troupeaux étrangers.

Plusieurs écrivains, tels que Ponz Ustariz, le comte de Campomanès, se sont élevés avec force contre les abus de la Mesta : « Le plus odieux des priviléges de ce corps, disait un voyageur en 1778, était de pouvoir conserver à perpétuité les pâturages qu'il avait affermés, sans que le propriétaire pût en disposer ni pour autrui, ni pour lui-même, tant qu'ils étaient exacts à payer le prix convenu : ce qui arrivait toujours, parce que ces propriétaires de bestiaux sont très-riches. Ils avaient ainsi des pâturages affermés depuis plus de deux siècles, dont la valeur avait quadruplé, sans qu'on pût exiger d'eux un sou de plus. » Depuis 1836, les priviléges de la Mesta ont disparu, et les pâturages de l'Estrémadure sont régis suivant le droit commun : les propriétaires de troupeaux forment une société sous le titre d'*Asociacion general de ganaderos*. La *trashumante*, c'est ainsi qu'on appelle la colonne formée par les troupeaux voyageurs,

conserve ses anciennes communications, auxquelles on donne des noms différents : *cañadas,* quand ce passage a quatre-vingt-dix *varas* (un peu plus de quatre-vingts mètres) de large ; *cuerda,* quand il a quarante-quatre varas, et *cordel* s'il n'en a que quinze. Un certain nombre de ces *cañadas* ou *cordeles* sont des voies réservées au passage des troupeaux nomades. On donne le nom de *colada* à la portion de terrain qu'on laisse en friche dans le voisinage des prairies, afin de livrer passage aux animaux que l'on conduit à l'abreuvoir.

Il y a en Espagne deux espèces de brebis : celles qui sont sédentaires, et dont la laine est la plus commune, restent à l'endroit où elles naissent, et ne quittent la bergerie que pour y rentrer tous les soirs ; puis les brebis qui, après avoir passé l'été sur les montagnes du nord, les quittent chaque année à l'approche de l'hiver, pour se diriger vers les contrées méridionales. Ces dernières, qu'on appelle *merinas* ou *trashumantes*, donnent une laine beaucoup plus estimée. On prétend que le nom de *merinas* (dont *merinos* est le masculin) est une corruption de *marinas* ou marines, les premiers troupeaux de ce genre venant d'outre-mer, et ayant été transportés d'Angleterre en Espagne au moyen âge. Parmi les laines fines d'Espagne, la plus estimée est celle qu'on nomme *babiana*, et qui doit son nom à un district des montagnes de Léon appelé Babia. Cette contrée est bien connue des *pastores* pour l'excellence de ses pâturages, qui constituent sa principale ressource ; aussi la plupart des habitants sont-ils pasteurs. Autrefois, ils fournissaient la plus grande partie des troupeaux *nomades*, et les anciens du pays se souviennent encore du temps où, lors du départ de la *trashumante* pour l'Estrémadure, il ne restait dans les villages que les femmes, les vieillards et les enfants.

Au temps de la *mesta,* l'organisation des troupeaux voyageurs était très-curieuse : chaque *cabaña,* — c'est ainsi qu'on appelait un troupeau de dix mille brebis, — était dirigée par un maître berger ou *mayoral*, homme actif, connaissant bien les pâturages, et habile à soigner les animaux ; il avait sous ses ordres cinquante bergers accompagnés d'un nombre égal de chiens ; on donnait à chaque homme deux livres de pain par jour ; la ration des chiens était la même, mais le pain était de qualité inférieure. Les bergers étaient peu payés, mais on leur permettait d'avoir quelques brebis à eux ; la laine appartenait au propriétaire du troupeau : ils ne pouvaient disposer que de la viande, des agneaux qui naissaient, et du lait. Aujourd'hui, les troupeaux sont toujours sous la direction d'un *mayoral*, qui est comme le général en chef de ces paisibles armées : il reçoit directement les ordres du *principal* ou maître ; c'est lui qui est chargé de payer le loyer des pâturages, les gages des bergers subalternes, et de fixer les époques où la colonne doit se mettre en marche. Le mayoral a sous ses ordres un *sota-mayoral*, qui l'aide à surveiller la *cabaña*. La cabaña se subdivise en plusieurs *rebaños* ou troupeaux de moindre importance, chacun sous la direction d'un *rabadan*, qui en est le chef et qui a lui-même pour subordonné un *compañero*, chargé de le remplacer, et d'autres bergers auxquels on donne, suivant leur rang, les noms d'*ayudante*, de *persona* et de *zagal*. Il faut encore nommer, pour compléter cette énumération du personnel pastoral, le *ropero mayor*, chargé de l'achat des grains, de la distribution du pain, et généralement de ce qui concerne les vivres. Les bergers sont payés aujourd'hui plus cher qu'autrefois ; leur rétribution est cependant minime, mais ils ont les profits de *la escusa*. On entend par *escusa* le nombre de brebis qu'on permet aux bergers d'emmener pour leur propre compte, sans avoir à payer aucun droit. Ils savent encore, dit-on, se faire d'autres revenus, plus ou moins licites, il est vrai : par exemple, il arrive plus d'une fois qu'une brebis passe pour avoir été noyée ou égarée, tandis qu'en réalité elle est entrée dans la marmite des bergers.

C'est ordinairement vers la fin de septembre que les *trashumantes* se mettent en marche pour l'Estrémadure : c'est ce que les bergers appellent *estremar*. Nous avons rarement vu un spectacle aussi curieux que le passage de ces immenses troupeaux. Leur approche s'annonce d'abord par le bruit lointain de milliers de *cencerros* ou clochettes ; puis un énorme nuage de poussière



BERGER D'ESTRÉMADURE (page 506).

blanche s'élève à l'horizon, et bientôt on voit apparaître le *rabadan*, en tête de la colonne avec ses *moruecos* (béliers) favoris, qui le suivent fidèlement; à sa suite défile le reste du troupeau avec les bergers et les chiens. L'arrière-garde est formée par les bêtes de somme, qu'on appelle *fateras* ou *hateras*. Le premier soin des bergers, à peine arrivés aux pâturages, est de se construire une cabane pour la saison d'hiver. Nous visitâmes plusieurs de ces cabanes, qu'on appelle *chozas*, et dont la construction est de la plus grande simplicité : un peu de terre et des branches d'arbre en font tous les frais; quant au mobilier, il est encore moins compliqué, car il se compose de quelques peaux qui servent de lit. Les bergers ont l'aspect simple et rude, comme des gens qui passent des mois entiers dans la seule compagnie de leurs troupeaux et qui n'ont que rarement l'occasion d'entrevoir une figure humaine. Ceux à qui nous eûmes l'occasion de parler étaient du royaume de Léon. De grands chiens griffons au long poil rude et à l'air farouche les accompagnaient. Ces bergers étaient vêtus de vestes en peau de mouton, sans manches et à peu près de la forme d'une dalmatique; un chapeau de feutre à larges bords, des sandales et un pantalon de drap grossier formaient le reste de leur costume. Malgré leur air sauvage, ils nous parurent les plus braves gens du monde; ils répondirent avec beaucoup de complaisance à toutes nos questions, et lorsque nous prîmes congé d'eux en mettant dans leurs mains calleuses quelques cigares de gros calibre, ils nous remercièrent avec effusion, comme des gens peu habitués à une pareille aubaine.

VII

Cáceres, la première ville que nous rencontrâmes après Mérida, est bâtie dans une jolie position, au sommet d'une colline peu élevée; on vante beaucoup son climat, qui passe pour un des plus salubres et des plus tempérés de l'Espagne. La ville, qui date de l'époque romaine, fut fondée par Quintus Cecilius Métellus, et son nom actuel serait, dit-on, la corruption de *Castra Cecilia*. Nous remarquâmes dans diverses parties de la ville un certain nombre de fragments antiques, peu importants du reste : le seul qui mérite d'être cité est une mosaïque romaine incrustée dans une maison qu'on appelle la *casa de los Golfines*.

Il y avait dans notre posada quelques-uns de ces vases de terre rougeâtre nommés *búcaros*, dont on se sert, comme des *alcarrazas*, pour faire rafraîchir l'eau, et qui se fabriquent dans divers endroits de l'Espagne et du Portugal, mais principalement en Estrémadure. Les *búcaros*, dont l'usage vient probablement des Arabes, sont connus en Espagne depuis plusieurs siècles : Lope de Vega les mentionne dans une de ses comédies, la *Dorotea*, où il met ces paroles dans la bouche d'un de ses personnages : « *Dáme aquel búcaro dorado, que tiene el Cupido tirando al Dios marino.* — Donne-moi ce bucaro doré, qui représente Cupidon décochant une flèche au Dieu marin. » Quevedo en parle également dans sa *Fortuna con seso,* et Covarrubias dit que ce nom vient de *bucca*, c'est-à-dire bouche gonflée, parce que, ajoute-t-il, *la forma era ventriculosa.*» Ce qu'il y a de plus singulier dans les bucaros, c'est l'usage de manger des morceaux de cette poterie, usage autrefois très-répandu parmi les Espagnoles, qui en étaient extrêmement friandes. Il paraît qu'au seizième siècle c'était une véritable passion : « On prétend, dit Covarrubias, que les dames mangent de cette terre pour faire passer leurs couleurs, et aussi pour satisfaire leur blâmable gourmandise. » L'abus du bucaro causait des maladies fort graves, auxquelles l'auteur que nous venons de citer fait allusion avec ce jeu de mots : « Puisqu'elles mangent de la terre, dit-il, la terre à son tour les consumera dès la fleur de leur âge. » La manie de manger des morceaux de bucaro était encore plus forte au dix-septième siècle. Madame d'Aulnoy, racontant une collation qu'elle fit chez la princesse de Monteleon, dit qu'elle vit plusieurs dames qui

mangeaient des morceaux de terre sigelée (sigillée) : « Je vous ay déjà dit qu'elles ont toutes une grande passion pour cette terre, qui leur cause ordinairement une opilation ; l'estomach et le ventre leur enflent et deviennent durs comme une pierre, et elles sont jaunes comme des coings. J'ay voulu tâter de ce ragoût tant estimé et si peu estimable ; j'aimerois mieux manger du grès. Si l'on veut leur plaire, il faut leur donner de ces bucaros, qu'elles nomment barros (vases de terre) ; et souvent leur confesseur ne leur impose pas d'autre pénitence que d'être un jour sans en manger. L'on dit qu'elle a beaucoup de propriétez ; elle ne souffre point de poison, et elle guérit de plusieurs maladies. J'en ay une grande tasse qui tient une pinte ; le vin n'y vaut rien, l'eau y est excellente ; il semble qu'elle bouille quand elle est dedans, au moins on la voit agitée et qui frissonne (je ne sçay si cela se peut dire), mais quand on l'y laisse un peu de tems, la tasse se vide toute, tant cette terre est poreuse ; elle sent fort bon. »

Les bucaros du Mexique sont également renommés, ainsi que ceux d'Estremoz, en Portugal ; quant à ceux d'Estrémadure, les meilleurs proviennent d'un bourg voisin de Badajoz, auquel cette industrie a fait donner le nom de Salvatierra *de los Barros*. Ces vases étaient très-recherchés autrefois ; nous en avons vu chez le comte d'Oñate, à Madrid, une très-curieuse collection, qui nous a paru remonter à la fin du seizième siècle ; elle se compose de plusieurs centaines de pièces, parmi lesquelles nous en avons remarqué plusieurs de plus d'un mètre de haut et d'une forme très-élégante.

Quelques heures après avoir traversé la petite ville de Casar de Cáceres, nous arrivâmes à Cañaveral, bourg où nous couchâmes. C'est près de là qu'était le fameux pont d'Alconetar, sur lequel passait la voie romaine de Salamanque à Mérida. Ce pont est le même, dit-on, que celui de Mantible, dont parlait don Quichotte et qui était célèbre par l'aventure de Fiérabras, arrivée au temps de Charlemagne. Le pont de Mantible, qui était formé de trente arches de marbre blanc, était défendu par le géant Galafre, qui, avant d'avoir été vaincu par Fiérabras, exigeait des chrétiens, pour droit de passage, trente couples de chiens de chasse, cent jeunes vierges, cent faucons dressés, et cent chevaux richement enharnachés, et dont chaque fer pesait un marc d'or fin. Le *Puente de Alcantara* fut bâti par les Romains quelques lieues plus bas que celui d'Alconetar. Ce magnifique pont, un des plus beaux monuments antiques de l'Estrémadure, se compose de six arches, et est construit en blocs de granit superposés sans ciment. Malheureusement, il est en si mauvais état qu'on ne peut passer le Tage à Alcantara qu'au moyen d'une barque.

Plasencia, où nous arrivâmes le lendemain après avoir traversé un pays très-accidenté, est une des plus jolies villes d'Espagne : sa position sur un coteau d'où la vue s'étend sur la haute sierra de Bejar, couronnée de neiges ; ses jardins plantés d'arbres fruitiers et arrosés par les eaux limpides du Gerte ; tout cela fait de Plasencia un séjour des plus agréables pour ceux qui aiment la nature riante et tranquille. La ville s'appelait autrefois Ambroz : Alphonse VI, roi de Castille et de Tolède, changea son nom au douzième siècle, comme le montre une lettre dont le texte a été conservé : .... *Cui Plasencia, ut Deo placeat, nomen imposui.* Plasencia est entourée de murailles du moyen âge d'un effet des plus pittoresques, et qui nous rappelèrent celles d'Avila, le modèle du genre. La cathédrale, bien qu'inachevée, est un beau monument de l'époque de transition entre le style ogival et celui de la Renaissance. Nous remarquâmes les sculptures en noyer des stalles du chœur, *la Silleria del coro ;* ces stalles, au nombre d'une soixantaine, sont ornées de sujets familiers, d'animaux fantastiques, de figures bizarres et de certains détails plus que profanes. L'auteur de ces sculptures vivait au commencement du seizième siècle, et on raconte à son sujet, dans un livre imprimé en 1610, une légende des plus étranges. Ayant résolu de traverser les airs en volant, il commença par se faire maigrir en diminuant petit à petit sa nourriture, qu'il composait exclusivement d'oiseaux, dans l'espoir, disait-il, de devenir oiseau lui-même. Toutes les fois qu'il mangeait un volatile, il avait soin d'en séparer la chair et les plumes, et de

les peser exactement, afin de se rendre compte de leur poids ; ses expériences lui apprirent qu'il fallait quatre onces de plumes pour soutenir un corps de deux livres ; après s'être pesé, il mit à part la quantité de plumes qui, suivant ses calculs, correspondait à son propre poids, et s'étant enduit tout le corps d'une colle qu'il avait préparée pour fixer les plumes, il réserva les plus grandes pour ses bras, qui devaient lui tenir lieu d'ailes. C'est dans ce singulier costume qu'il s'élança un beau jour du haut du clocher de la cathédrale : tous les habitants de Plasencia le virent prendre son vol et s'élever dans les airs ; il paraît qu'il plana quelque temps au-dessus de la ville ; mais, comme un nouvel Icare, il ne put se soutenir longtemps en l'air : ses forces s'épuisèrent, ses ailes cessèrent de s'agiter, et il alla tomber à un quart de lieue de la ville, dans une prairie nommée *Dehesa de los Caballos,* où l'on retrouva son corps inanimé.

La *Vera de Plasencia*, fertile contrée qui s'étend à l'ouest de la ville, passe à juste titre pour un des pays les plus favorisés de la Péninsule : c'est le chemin que nous prîmes pour nous rendre au lieu si célèbre de la retraite et de la mort de Charles-Quint, le couvent de Yuste. Partout de la verdure, des ruisseaux limpides et de beaux arbres séculaires ; dans le village que nous traversâmes, les vieilles maisons ornées de balcons de bois, et le costume pittoresque des femmes, nous rappelèrent certains cantons de la Suisse et du Tyrol. Nous aperçûmes de loin le monastère de Yuste, situé au milieu des bois, au pied de la Sierra de Tormantos, à mi-côte du *cerro del Salvador*. Disons-le en passant, la retraite de Charles-Quint n'a jamais porté le nom de *Saint-Just*, qu'on lui donnait et qu'on lui donne encore aujourd'hui mal à propos. Il existe bien en Espagne plusieurs localités du nom de *San-Justo :* mais elles n'ont aucun rapport avec le célèbre couvent de l'Estrémadure. La retraite de l'empereur a servi de prétexte à plus d'un ouvrage inexact et ridicule. Parmi les plus grotesques, il faut citer un prétendu *Précis historique* publié au siècle dernier, lequel est suivi d'une pièce de théâtre où l'histoire et la géographie sont également outragées : « La scène, dit l'auteur, est au monastère de Saint-Just *dans l'Andalousie*.... Dans l'enfoncement, l'on distingue l'église et la maison des religieux, *ainsi que de riches coteaux qui bordent les rives du Guadalquivir*... » Le couvent de Yuste, qui est à plus de soixante-dix lieues du Guadalquivir, est ainsi appelé à cause d'un *arroyo* ou ruisseau du même nom, qui descend de la sierra voisine. C'est le 3 février 1557 que Charles-Quint arriva dans sa dernière retraite, où il mourut le 11 septembre de l'année suivante. L'empereur ne vécut point parmi les moines, comme on l'a tant répété, mais dans une habitation assez vaste qu'il avait fait construire pour lui, et qui tenait d'un côté au couvent ; sa chambre, celle où il rendit le dernier soupir, donnait sur l'église, et il pouvait, lorsqu'il était malade, entendre la messe de son lit et assister aux offices sans se trouver au milieu des religieux. L'intérieur de Charles-Quint, sans être aussi somptueux qu'un palais, était meublé avec une certaine recherche : des tableaux du Titien et d'autres maîtres ; des tapisseries où l'or, l'argent ou la soie formaient des dessins variés ; de belles horloges et d'autres objets d'art embellissaient la demeure impériale. De tout cela, il ne reste plus que le souvenir, tant le couvent de Yuste, autrefois fort riche, a eu à souffrir du feu et de la guerre.

Nous quittâmes Yuste dès le point du jour, car, pour rejoindre à Miravete la route de Talavera de la Reina, nous avions à traverser une contrée des plus sauvages. Nous y retrouvâmes encore le souvenir de Charles-Quint ; lorsqu'il se dirigeait vers Yuste, la route était en si mauvais état, qu'il fut obligé de se faire précéder de pionniers afin de pouvoir passer, lui et sa suite ; et c'est après avoir franchi un passage des montagnes que nous allions gravir, qu'il s'écria, en apercevant la *Vera de Plasencia :* « *No pasaré ya otro en mi vida, sino el de la muerte.* — Je ne franchirai plus désormais d'autre passage que celui de la mort. »

VIII

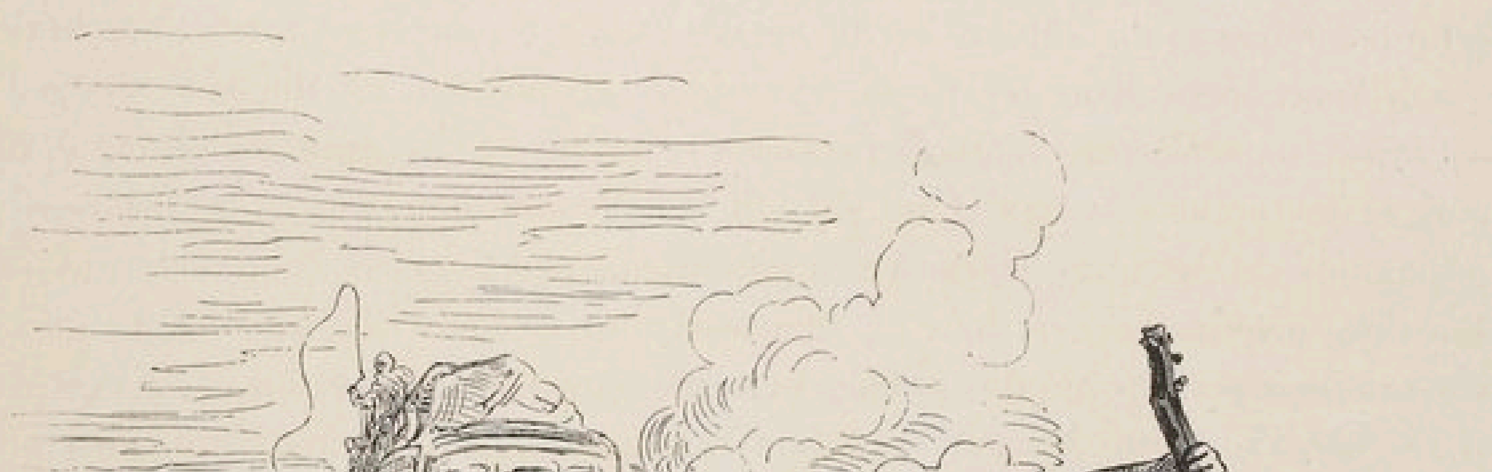
Talavera de la Reina est une très-ancienne petite ville de la province de Tolède, ainsi nommée, dit-on, parce qu'elle fut donnée en fief à une reine de Castille. C'est à Talavera que naquit le célèbre jésuite Mariana, auteur de l'*Historia general de España*, et d'un livre que le parlement de Paris condamna au feu parce qu'il admettait le régicide comme chose licite. La ville n'a guère conservé du passé que quelques ruines pittoresques, notamment de curieuses tours arabes, antérieures au dixième siècle. Cependant nous y remarquâmes une agréable *alameda*, et un autre *paseo* situé à peu de distance d'une des portes, la *puerta de Toledo*. Cette promenade conduit à un ermitage connu sous le nom de *Nuestra Señora del Prado*, fameux par des fêtes qui s'y donnaient à l'époque de Pâques : on les appelait *las Mondas de Talavera*, et elles attiraient un concours immense. Ces fêtes, encore en usage au commencement de ce siècle, offraient cela de curieux, que les rites et cérémonies du paganisme s'y étaient conservés intacts, sans qu'il eût jamais été possible de les abolir : « Heureusement, dit un auteur espagnol, on les appliqua au culte de la sainte Vierge, comme l'a fait l'Église pour d'autres coutumes païennes non moins difficiles à déraciner. »

Les faïences de Talavera étaient autrefois fort renommées en Espagne, et leur réputation égalait celle des faïences de Valence et de Séville : nous les voyons vantées, dès le commencement du seizième siècle, dans les *Cosas memorables de España*, de Marineo Siculo : « On fait à Talavera, dit-il, d'excellentes faïences blanches et vertes, d'une grande légèreté et d'un travail très-soigné, et les nombreux vases qui s'y fabriquent sont de formes très-variées. » Parmi les auteurs espagnols du seizième siècle qui mentionnent ces faïences, nous citerons encore Felipe de Guevara, *gentilhombre de boca* de Charles-Quint, et Pedro de Medina. Ce dernier donne dans ses *Grandeças de España*, des détails extrêmement précieux, et qu'il est rare de rencontrer dans les livres de cette époque : nous ne connaissons pas d'auteur français contemporain qui fournisse des renseignements aussi précis sur la céramique nationale. D'après Medina, il existait à Talavera un grand nombre de maîtres, d'ouvriers de *loça* ou *vedriado* (c'étaient les noms qu'on donnait à la faïence, appelée aujourd'hui *loza*) : ces produits étaient si beaux et si célèbres, qu'on les appelait du nom même de la ville de Talavera ; car c'étaient les meilleurs, au dire de cet écrivain, non-seulement de l'Espagne, mais de la plupart des pays du globe. « Cette faïence de Talavera, ajoute Medina, se fabrique en si prodigieuse quantité, que cela paraît un songe ; et on ne peut comprendre que le monde entier soit abondamment pourvu d'objets aussi fragiles et si exposés à la destruction ; en effet, outre ce qui se consomme en Espagne, on en expédie de grandes quantités en Amérique, en France, dans les Flandres, en Italie et dans d'autres parties de l'Europe... C'est une chose remarquable que la grande variété de pièces qu'on fabrique, telles que plats, écuelles, bassins, urnes et mille autres espèces de vases ornés des couleurs les plus fines, et travaillés avec la plus grande perfection... « J'ai vu, dit encore l'auteur espagnol, quelques pièces extrêmement curieuses, très-fines et bien dignes d'être vues : ainsi, on renferme dans un ou deux vases presque tous les objets qui composent un service, comme les assiettes, les écuelles, les tasses, l'huilier et divers autres objets, dont la réunion forme une pièce qui représente une tour très-élégante surmontée de son couronnement. » Et l'auteur ajoute que ce n'étaient pas là les seules merveilles de ces fabriques : outre les faïences, elles produisaient encore beaucoup de *búcaros* rouges aussi élégants que variés de forme.

Les fabriques de Talavera étaient encore très-florissantes au dix-septième siècle : en 1720, elles étaient au nombre de huit, et employaient quatre cents ouvriers. Trente ans plus tard, on ne comptait plus que cinq faïenceries, dont les produits étaient assez grossiers. Ponz, qui les

visita, dit que l'ancienne *loza de Talavera* était bien supérieure à celle qui se fabriquait de son temps : « La terre, que l'on tire toujours de Calera, village voisin, est encore la même, mais la supériorité de l'ancienne fabrique était surtout due aux dessinateurs, qui inventaient de belles formes pour leurs pièces, et qui peignaient aussi, sur des *azulejos*, des histoires très-bien composées, des ornements pleins de goût, des paysages, des animaux et autres sujets, comme nous en admirons à Tolède, à Madrid et à d'autres endroits. De ce nombre sont les carreaux de faïence qui ornent les cloîtres de San Felipe *el Real* et de la Merced, à Madrid. Aujourd'hui ces belles formes ne se retrouvent plus, soit à cause de la décadence du bon goût, soit parce que la fabrication ne permet pas de supporter les frais nécessaires pour avoir de bons dessinateurs. » Néanmoins Talavera comptait encore à la fin du siècle dernier sept ou huit faïenceries, ou *alfares*, qui, malgré la concurrence des faïences communes d'un bourg voisin, Puente del Arzobispo, étaient encore florissantes, grâce à certaines franchises accordées par Charles III. Il existe encore à Talavera quelques faïenceries, que nous allâmes visiter ; mais leurs produits sont très-ordinaires.

Il nous tardait d'arriver à Tolède ; aussi partîmes-nous de Talavera de très-bonne heure : malgré le peu de distance, c'est un voyage qui exige plus d'une journée, à cause du mauvais état de la route ; aussi étions-nous brisés de fatigue quand nous arrivâmes dans la *Imperial Ciudad*, la ville impériale, l'ancienne capitale des rois goths et de Charles-Quint.



UNE JOURNÉE MALHEUREUSE : DÉSESPOIR D'UN GUITARRERO (page 491).



VAGABONDS SUR LE PONT D'ALCANTARA, A TOLÈDE (page 516).

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

Ancienneté de Tolède : la ville sous les Romains, les Visigoths et les Arabes. — La *Noche toledana*. — La cathédrale : — les portes de bronze ; — les vitraux ; — le chœur et les stalles. — Légende de la *Casulla de San-Ildefonso*. — La *Capilla muzárabe*; le rite mozarabe et le rite romain. — Un jugement de Dieu. — Le *Trasparente*. — La *Sala capitular*. — La sacristie. — Le *Greco*. — *Las Alhajas*. — Richesse de l'ancien clergé de Tolède. — Le *Zocodover*. — L'*Alcázar* ; — l'*Artificio de Juanelo*.— Le Tage. — Anciennes synagogues : — Santa Maria *la Blanca* et le *Transito*.— Les anciens Juifs d'Espagne. — Légende du *Niño perdido*. — Le *Salon de Mesa* et le *Taller del Moro* ; le style *mudejar*. — Les *Palacios de Galiana* et le *Baño de la Cava*. — Anciens couvents de Tolède : les *frailes* d'autrefois; — quelques proverbes ; — Saint-Simon chez les moines de Tolède. — San-Juan *de los Reyes*. — Sainte Léocadie et saint Ildefonse. — Les clous des portes. — L'*Ayuntamiento* : — une inscription à conserver. — La *Puerta* de Visagra. — Les *Cigarrales*. — Les couronnes de Guarrazar. — La *Fábrica de Armas*. — Ancienne renommée des lames de Tolède ; — *la trempe* ; le *fer d'Espagne* ; — quelques noms d'*espaderos* ; — *espadas de golilla* ; — décadence des armes de Tolède.

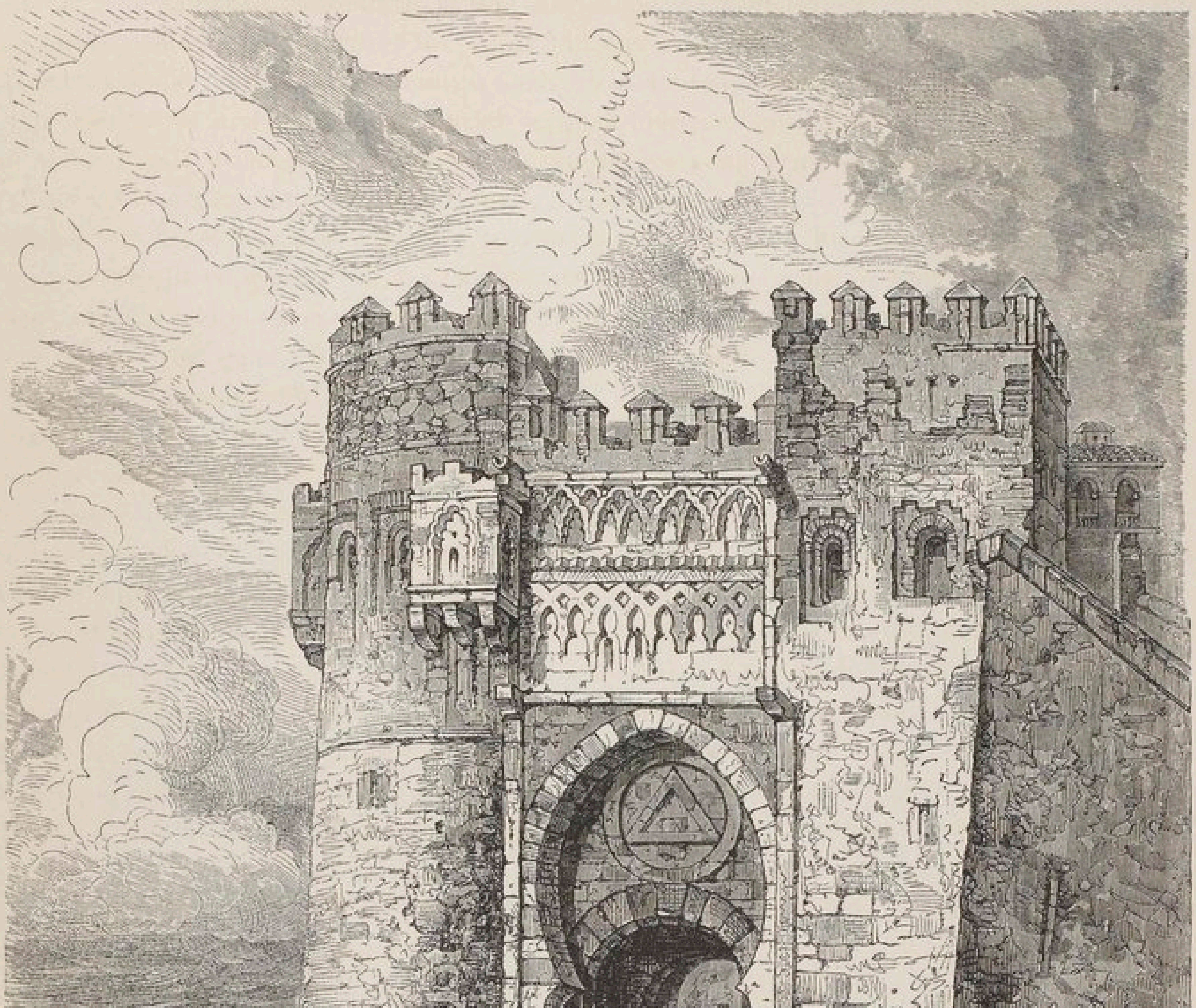
I

Il est peu de villes qui puissent se vanter d'une origine aussi ancienne que Tolède, et dont l'histoire ait été le sujet de fables aussi ridicules. Les uns ont prétendu que les Juifs vinrent s'y établir après la captivité de Babylone; d'autres attribuent sa fondation à Hercule, ou bien encore à Tubal, fils de Caïn, qui s'y serait établi cent quarante-trois ans, jour pour jour, après le déluge. Ce qu'on sait de plus certain sur l'ancienneté de Tolède, c'est qu'elle existait plus de deux cents ans avant Jésus-Christ : le proconsul Marcus Fulvius en fit le siége l'an 192 avant Jésus-Christ, s'en empara, et la plaça sous la domination romaine. Les monuments dont on voit encore les ruines, et la réputation dont jouissaient ses épées, montrent que Tolède était déjà d'une certaine importance ; cependant Tite-Live en parle simplement comme d'une ville petite, mais dans une situation forte : *Urbs parva, sed loco munita*. Quand les barbares du Nord envahirent la Péninsule, Tolède tomba au pouvoir des Alains; dès le commencement du cinquième siècle les Visigoths s'en empa-

rèrent : elle devint alors la résidence de leurs rois, puis la capitale de l'Espagne et de la Gaule narbonnaise. La *ville royale*, comme on l'appelait alors, fut agrandie et embellie par les rois visigoths, notamment par Wamba, dont le nom est resté populaire en Espagne ; elle était riche et florissante lorsque les Arabes s'en rendirent maîtres. Parmi les trésors dont s'emparèrent les vainqueurs, trésors dont les chroniqueurs font une énumération prodigieuse, figuraient la fameuse table de Salomon et vingt-cinq couronnes d'or massif appartenant aux rois visigoths.

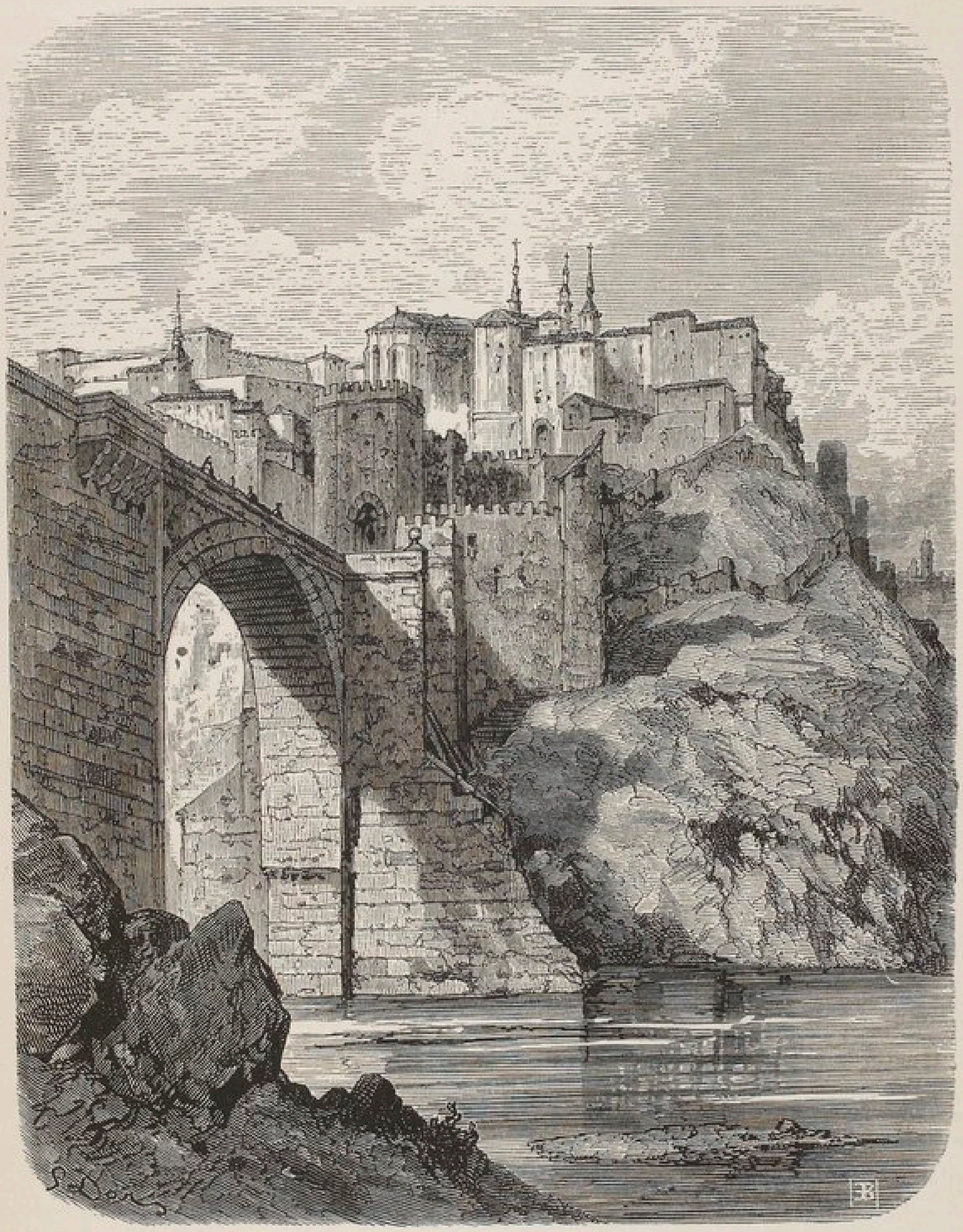
Sous la domination musulmane, Tolède eut souvent à souffrir des guerres et des assauts : étant tombée, après un long siége, au pouvoir d'Amrou, *alcayde* de Talavera, la ville fut ravagée : parmi les atrocités qui furent commises, on cite le massacre de quatre cents nobles tolédans qu'on avait attirés sous prétexte de leur offrir un festin au milieu de la nuit : leurs corps furent jetés dans une grande fosse qu'on avait préparée, et le lendemain leurs têtes étaient exposées aux regards du public. Dix siècles n'ont pas effacé le souvenir de cette exécution nocturne, et quand on veut parler d'une mauvaise nuit, on se sert de cette expression populaire : *Una noche toledana*, — une nuit tolédane. Les rois arabes de Tolède se montrèrent tolérants pour les vaincus, et permirent aux chrétiens et aux juifs de pratiquer librement leur religion. Tolède était depuis près de quatre cents ans sous la domination musulmane, lorsque le roi de Castille, Alphonse VI, s'en empara en 1085, après un siége de plusieurs années. Ce prince accorda de nombreux priviléges à la ville, mais il n'imita pas la tolérance des Arabes : les musulmans furent accablés de persécutions, et finalement chassés. Les soulèvements populaires furent nombreux sous les rois de Castille ; un de ceux où se commirent les plus grands excès eut lieu en 1449 : le chef de l'insurrection était un *odrero* ou fabricant d'outres, ce qui donna naissance à ce dicton populaire : *Soplará el odrero, y alborotarse ha Toledo :* — Le fabricant d'outres n'a qu'à souffler, et Tolède s'insurgera. Lors du fameux soulèvement des *comunidades*, en 1520, Tolède fut la capitale des *comuneros*, et choisit pour chef le courageux et infortuné Juan de Padilla. Elle était alors parvenue à l'apogée de sa prospérité : c'était une ville savante et polie, comme Séville et Salamanque. Dès le treizième siècle, du reste, Tolède passait pour la ville d'Espagne où le castillan était parlé le plus purement, réputation qu'elle a conservée depuis. On dit qu'Alonso *el Sabio*, qui avait fait copier et traduire en espagnol plusieurs manuscrits étrangers, voulait que, lorsqu'il s'élevait quelques difficultés au sujet du véritable sens ou de l'origine d'un mot, la question fût soumise aux puristes de Tolède. Le clergé, qui était très-nombreux, possédait d'immenses richesses, dont il usait fort largement, si nous en croyons ce curieux passage de Navagiero : « *I patroni di Toledo e delle donne precipue sono i preti, li quali hanno bonissime case e trionfano dandose la miglior vita del mondo, senza che alcuno li riprenda.*

En l'année 1560, Philippe II fixa sa résidence dans la moderne Madrid, après avoir abandonné l'antique capitale des rois visigoths : depuis lors, elle n'a fait que décroître, et la ville impériale qui, au temps de sa prospérité, comptait, dit-on, plus de deux cent mille habitants, en possède à peine quinze mille aujourd'hui. Si Tolède est bien déchue, elle est assez riche en souvenirs et en monuments du temps passé pour se consoler d'avoir perdu le premier rang. Il n'est pas de ville au monde qui réponde mieux à l'idée qu'on se fait d'une vieille cité du moyen âge ; c'est la ville pittoresque et romantique par excellence, et elle est fière, entre ses nombreux titres de noblesse, d'être, comme la Ville éternelle, bâtie sur sept collines. C'est par le pont d'Alcantara, hardiment jeté sur le Tage, que nous pénétrâmes dans Tolède ; à l'extrémité du pont s'élèvent, sur des rochers presque à pic, d'anciennes tours massives qu'on appelle le *castillo de San Cervantes*, du nom d'un saint peu connu, et qui n'a, du reste, rien de commun avec l'auteur du *Don Quichotte :* c'est peut-être une corruption de *san Servando*, ou saint Servan. Après avoir monté une côte longue et roide, nous arrivâmes à une des anciennes portes, la *Puerta del Sol*, fière construction arabe, vraiment digne de servir d'entrée à une ville comme



LA PUERTA DEL SOL (TOLÈDE) (page 519).

Tolède, et qui fournirait, sans qu'il soit besoin d'y changer le moindre détail, le sujet d'un magnifique décor. La *Puerta del Sol* ne mérite plus aujourd'hui son nom de porte : on la laisse sur la droite, et on suit la côte qui aboutit à la partie haute de la ville. Après avoir traversé la



LE PONT SAN-MARTIN, A TOLÈDE.

place de Zocodover, nous arrivâmes à la *fonda de Lino*, dont l'hospitalité est fort satisfaisante, surtout pour des voyageurs fatigués, et qu'une excursion à travers l'Estrémadure a rendus peu difficiles.

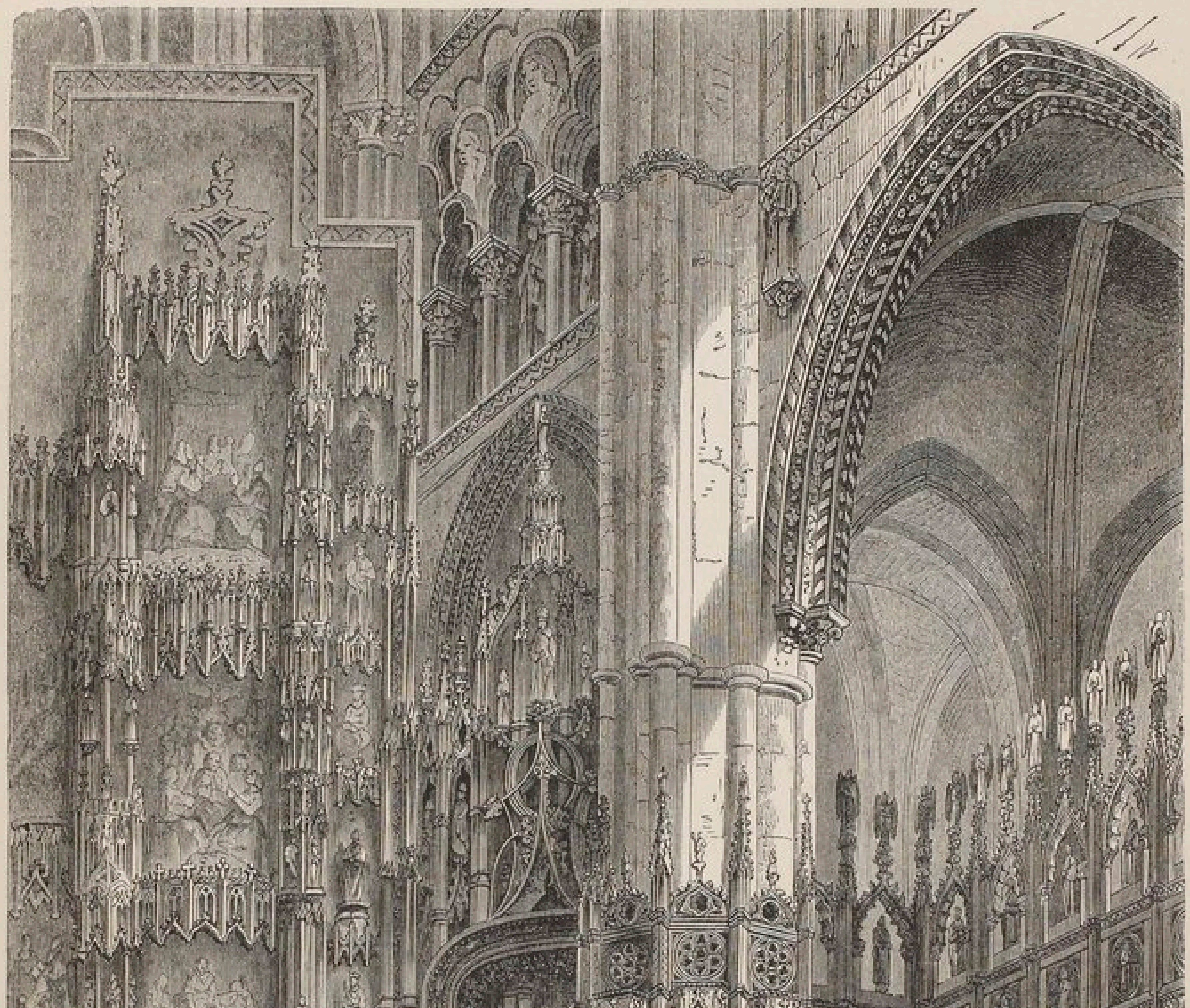
II

La cathédrale de Tolède, une des plus belles, et sans doute la plus riche de toutes les églises d'Espagne, remonte au treizième siècle. C'est en 1227 que saint Ferdinand fit commencer la construction ; jusqu'à la fin du quinzième siècle, époque où l'œuvre fut achevée, les travaux continuèrent sans interruption. Huit portes donnent entrée dans le temple : celle du nord, par laquelle nous pénétrâmes, est appelée *puerta de la Feria* (de la foire) ou *del Reloj* (de l'horloge) ; on la connaît également sous le nom de *puerta del Niño perdido*, — porte de l'Enfant perdu, en souvenir d'une légende que nous rapporterons bientôt. Cette porte se compose de deux battants, qui ne sont pas en bronze, comme on le croit généralement, mais en bois revêtu de plaques de bronze. Le dessin en est de bon goût, et la ciselure excellente ; l'auteur était orfévre, — *de l'art d'or et d'argent*, comme nous l'apprit l'inscription suivante : *Antonio Zurreño, del arte de oro y plata, fazebat* (sic) *esta media puerta.*

Bien que la cathédrale de Tolède soit moins vaste que celle de Séville, l'aspect de l'intérieur est grandiose et des plus saisissants : elle est divisée en cinq nefs, et celle du milieu est d'une hauteur prodigieuse, que le peu d'élévation des nefs latérales fait paraître encore plus considérable. La toiture, composée de soixante-douze voûtes de différentes dimensions, est supportée par quatre-vingt-huit piliers, formés de colonnes groupées ensemble, et dont le nombre varie entre huit et seize. Les vitraux de Tolède, d'une excellente conservation, peuvent être cités au premier rang parmi ceux que possède l'Espagne. On connaît les noms de plusieurs *vidrieros* ou maîtres verriers de la cathédrale ; la plupart vivaient au quinzième siècle ou au commencement du seizième, époque où la peinture sur verre atteignit dans la Péninsule son plus grand développement. Parmi les *vidrieros* espagnols qui travaillèrent à Tolède, les principaux sont Juan de Ortega, le maestro Dolfin, le maestro Cristobal, Gonzalo de Córdoba ; quelques-uns, comme Alberto de Olanda, étaient Hollandais, et d'autres étaient Français, tels que Vasco de Troya (de Troyes) et Pedro Francés, — Pierre le Français.

Le chœur, suivant un usage général en Espagne, est placé au centre de la nef principale et occupe le milieu de l'église. Les stalles du rang inférieur, qui datent de la fin du quinzième siècle, sont en noyer sculpté, et offrent des sujets si intéressants et si nombreux, que plusieurs heures nous suffirent à peine pour les examiner. Ce sont pour la plupart des joutes, des tournois, des batailles et des siéges, d'une exécution assez barbare, il est vrai, mais avec des détails extrêmement curieux pour le costume, les armes et les armures des chrétiens et des Mores de l'époque. Quarante-cinq des stalles où sont sculptés des sujets de ce genre portent le nom de la ville ou de la forteresse assiégée ; les plus intéressantes sont celles où l'on voit représentés différents épisodes de la prise de Grenade. Les stalles supérieures sont ornées d'arabesques d'une exécution très-fine ; elles sont en partie l'œuvre du célèbre Alonso Berruguete ; les autres sont d'un artiste bourguignon, Philippe Vigarny, qui vint au commencement du seizième siècle s'établir en Espagne, où il acquit une grande réputation sous le nom de Felipe de Borgoña. Ces stalles, enrichies de marqueterie de bois et d'incrustations de marbre de différentes couleurs, peuvent être citées comme un des plus beaux spécimens de la sculpture sur bois à l'époque de la Renaissance. Nous remarquâmes sur la stalle de l'archevêque un sujet qui a été souvent représenté en Espagne : la Vierge plaçant la chasuble sur les épaules de saint Ildefonse.

La légende de la *casulla* est populaire à Tolède : saint Ildefonse, archevêque de cette ville au sixième siècle, avait écrit un ouvrage pour célébrer la virginité de la Mère de Dieu, *de Virginitate sanctæ Mariæ* : la sainte Vierge voulant lui témoigner son contentement descendit du ciel un matin, et assista à l'office, assise dans la stalle de l'archevêque ; cette stalle, dit-on, cessa



INTÉRIEUR DE LA CATHÉDRALE DE TOLÈDE (page 520).

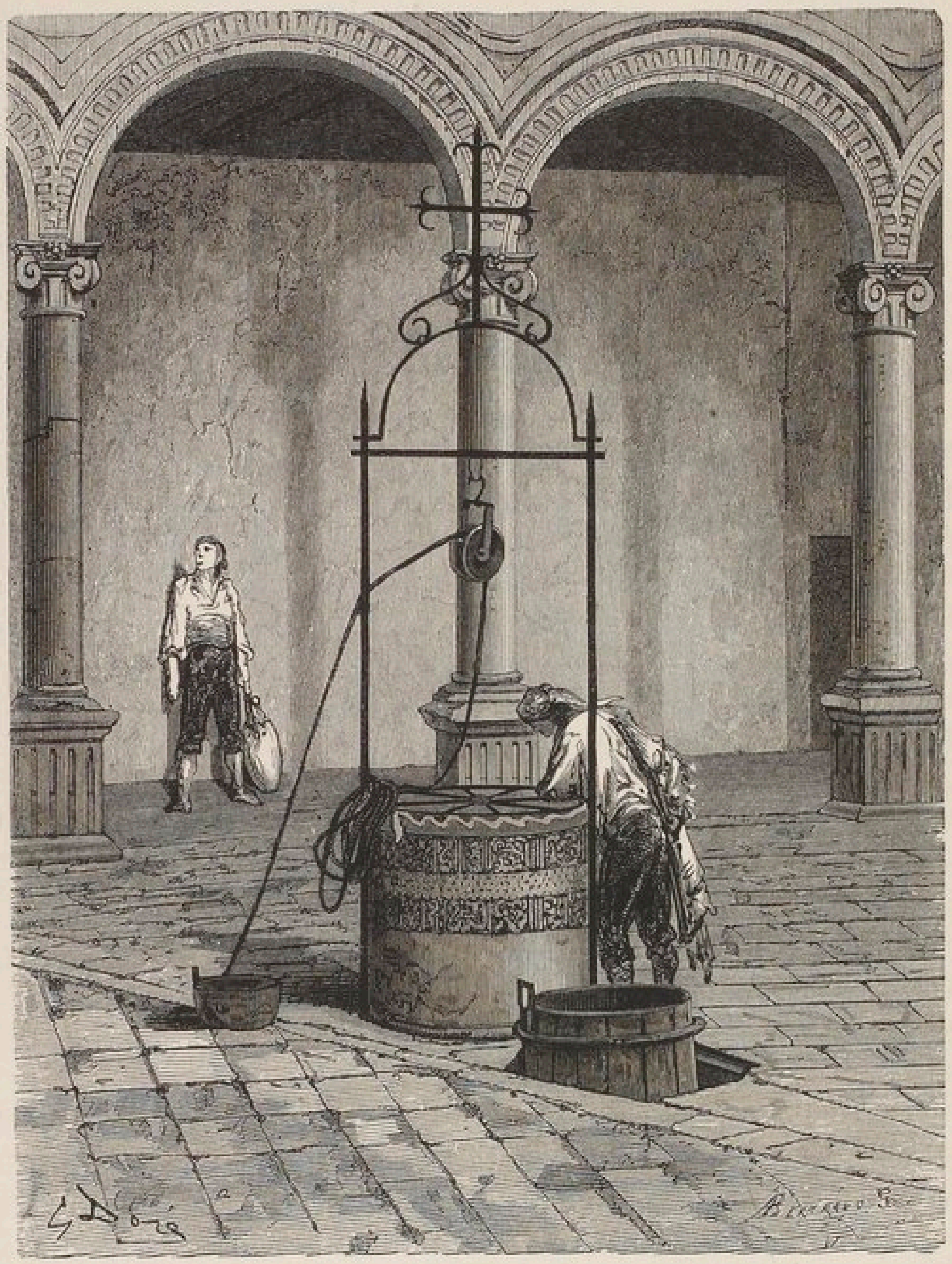
depuis lors d'être occupée : on assure même qu'aussitôt qu'un profane osait s'y asseoir, il en était immédiatement expulsé par des anges. Nous vîmes dans la chapelle du patron de Tolède la dalle, entourée de marbre rouge, sur laquelle la Reine du ciel posa ses pieds, avec cette inscription latine : *Adorabimus in loco ubi steterunt pedes ejus* : — Nous t'adorerons dans le lieu où se posèrent tes pieds. Un grillage protége la sainte pierre ; mais on a ménagé un espace assez grand pour que les fidèles puissent la toucher du bout de leur doigt, qu'ils portent ensuite pieusement à leurs lèvres.

Les retables des églises espagnoles sont d'une dimension et d'une richesse dont on peut difficilement se faire une idée sans les avoir vus : celui de Tolède, orné d'innombrables figures sculptées, s'élève presque aussi haut que la voûte. La *reja* ou grille du chœur, en fer revêtu d'argent, est également de dimensions colossales. Parmi les nombreuses chapelles de la cathédrale, nous visitâmes d'abord la *capilla muzárabe*, ainsi nommée parce qu'on y célèbre journellement les offices et le sacrifice divin suivant le rite mozarabe, qu'on appelle également rite *apostolique* ou *gothique*. On a donné le nom de *muzárabes* aux chrétiens qui, après la conquête, vécurent sous la domination musulmane. Ils suivirent le rite en usage du temps des rois goths, qui diffère en beaucoup de points du rite romain. Ces différences portent principalement sur les prières, sur la récitation du *Pater*, sur celle du *Credo*, sur la manière de placer l'hostie et de donner la bénédiction, etc. Une des particularités les plus remarquables, c'est que le prêtre divise l'hostie en neuf morceaux, qu'il place en forme de croix sur la patène ; chacun de ces morceaux se rapporte à l'histoire du Christ.

Il paraît qu'après la conquête de Tolède par les chrétiens, l'office mozarabe fut le sujet de contestations interminables : le roi Alphonse VI et la reine Constance, sur les sollicitations du légat du pape, voulurent rétablir dans la cathédrale le rite romain. Le clergé, la noblesse et le peuple s'adressèrent au roi, pour le faire revenir sur sa décision. Alphonse VI répondit, si l'on en croit la tradition, que la question serait jugée par les armes et soumise au jugement de Dieu. En conséquence, deux champions furent choisis, l'un pour le rite mozarabe et l'autre pour le rite romain. Le combat eut lieu en champ clos dans la *Vega*, et, à la grande joie des Tolédans, le défenseur du rite mozarabe fut déclaré vainqueur. Le roi et le légat refusèrent cependant, dit-on, d'accepter le résultat de ce combat judiciaire, et voulurent avoir recours à une épreuve d'un autre genre, celle du feu, qui fut acceptée par les Tolédans. Il s'agissait de placer sur un brasier ardent un missel romain et un missel mozarabe, et celui qui résisterait le mieux au feu devait obtenir la préférence. On éleva en conséquence un bûcher sur la place du Zocodover, et les deux livres rivaux furent jetés dans les flammes : le rituel romain fut, à ce qu'il paraît, fortement endommagé, tandis que celui des Mozarabes fut respecté par le feu ; les Tolédans conservèrent donc leur ancienne liturgie, en faveur de laquelle Dieu lui-même s'était prononcé ; il fut décidé que six des églises de la ville seraient destinées au rite mozarabe. Cependant la liturgie romaine reprit peu à peu le dessus ; les livres mozarabes n'étant pas renouvelés, devinrent de plus en plus rares, et au bout de quelques siècles l'ancien rite était sur le point d'être abandonné, quand le cardinal Ximenez résolut de le relever. Il fonda dans la cathédrale une chapelle mozarabe, et fit imprimer en 1500 l'ancien rituel à Alcala de Hénarès. Sur six églises consacrées autrefois au rite mozarabe, deux seulement ont conservé leur ancienne destination ; on les désigne sous le nom de *parroquias muzárabes*, pour les distinguer des autres paroisses, appelées *parroquias latinas*.

La *capilla Mayor* portait autrefois de nom des *Reyes Viejos*, à cause des anciens rois d'Espagne dont elle renferme les tombeaux ; elle possède en outre celui du célèbre cardinal Mendoza — *el gran Cardenal*, — archevêque de Tolède. Il était tout naturel de placer à côté de la sépulture des rois d'Espagne celle du puissant prélat qui partagea le pouvoir avec Ferdinand et Isabelle. A côté de la *capilla Mayor* se trouve le fameux autel appelé *el Trasparente*, chef-d'œuvre

de mauvais goût *churrigueresque*, dont les extravagances insensées forment le contraste le plus malheureux avec les merveilles du moyen âge et de la renaissance. Il serait inutile d'essayer de décrire cette monstrueuse machine, amoncellement confus et ridicule d'anges, de colonnes, de nuages, de rayons, le tout en marbre et en bronze, avec force dorures : disons tout simplement que ce malencontreux autel déshonore la cathédrale, et vouons à l'exécration des gens de goût



PUITS ARABE, A TOLÈDE.

l'architecte, ainsi que l'auteur d'un poëme qui célèbre cette huitième merveille du monde, — *Octava maravilla!*

On nous fit voir dans la *capilla de la Virjen del Sagrario* une statue de la Vierge, très-ancienne et fort vénérée, qui a donné son nom à cette chapelle : suivant la tradition, cette statue existait déjà à Tolède dès l'époque des rois goths ; quand la ville tomba au pouvoir des Arabes, on la cacha au fond d'un puits pour la soustraire à leurs mains, et elle y séjourna près de quatre siècles, jusqu'à ce qu'un miracle la fit découvrir. Comme plusieurs anciennes Vierges que nous

avons pu observer dans les églises d'Espagne, celle-ci est en bois recouvert d'une plaque d'argent, à l'exception de la figure et des mains. Dans la chapelle dédiée à *santa Marina*, qui précède celle de Notre-Dame *del Sagrario*, nous remarquâmes sur le sol une grande plaque de bronze, longue de près de deux mètres ; sur cette plaque, qui recouvre le tombeau du cardinal de Portocarrero, nous lûmes l'inscription suivante en lettres d'or :

HIC JACET
PULVIS
CINIS
ET NIHIL.

« Ici repose de la poussière, de la cendre, — et rien. »

Un voyageur du siècle dernier faisait observer que cette épitaphe, qui n'est que l'expression de l'humilité chrétienne, pourrait également être adoptée par un matérialiste.

III

La *Sala capitular* est une des plus belles qu'il y ait en Espagne : la pièce d'entrée ou *antesala*, dont la décoration, de style moresque, est merveilleusement conservée, nous rappela les salles de l'Alhambra ; le plafond à stalactites, — *artesonado*, — est tout resplendissant d'or et d'azur. La boiserie des armoires est sculptée en noyer avec un art merveilleux : ce sont des mascarons, des satyres, des arabesques, des feuillages et autres ornements de l'exécution la plus précieuse. Fort heureusement, on sait le nom de l'auteur, qui mériterait d'être plus connu : c'est Gregorio Pardo, qui mit trois ans à exécuter son travail, commencé en 1549 ; on sait même le chiffre de la somme qui lui fut payée par le chapitre. Les églises d'Espagne sont extrêmement riches en renseignements de ce genre, si précieux pour l'histoire de l'art : leurs archives, respectées depuis des siècles, contiennent un très-grand nombre de documents relatifs aux peintres, sculpteurs, verriers, brodeurs et autres artistes qui ont contribué à embellir les églises de la Péninsule. Les merveilles de la *Sala capitular* et d'autres parties de la cathédrale de Tolède n'ont rien qui doive surprendre, quand on pense à la richesse extraordinaire du clergé de cette ville : les archevêques de Tolède, qui portaient en outre le titre de primats d'Espagne et de grands chanceliers de Castille, n'avaient pas moins de deux cent mille ducats de revenu, tandis que ceux de Séville n'en avaient que quatre-vingt mille, et ceux de Valence trente mille seulement. Grâce aux dotations accordées par plusieurs rois d'Espagne, les autres membres du clergé de Tolède étaient riches à l'avenant. Les rois d'Espagne avaient le titre de chanoines de la cathédrale ; on assure même qu'une amende de deux mille *maravedices* leur était imposée parce qu'ils n'occupaient pas la stalle qui leur était assignée dans le chœur.

C'est dans la sacristie et dans les salles voisines que sont conservés les tableaux les plus précieux. La salle principale, de forme oblongue, a une centaine de pieds de longueur, et sa hauteur est en proportion ; le plafond, représentant l'apparition miraculeuse de la Vierge à saint Ildefonse, est de Luca Giordano. Parmi les tableaux, nous citerons l'*Apparition de saint Ildefonse à sainte Léocadie*, une *Crèche* et une *Adoration des mages*, par Orrente; un *Déluge universel*, du Bassan, et une toile représentant le *Christ arrêté par les soldats*, par Goya, qui réussit moins dans la peinture religieuse que dans la gravure à l'eau-forte. Notons enfin un *Apostolado*, — c'est le nom qu'on donne aux tableaux représentant le *Christ avec les Apôtres*, et le *Partage de la tunique du Christ*, deux tableaux du *Greco*, qui s'est représenté lui-même sous la figure d'un des soldats qui entourent le Sauveur. Ce peintre naquit vers le milieu du seizième siècle : on n'a

pu trouver aucun document sur le lieu de sa naissance ni sur sa famille. Tout ce qu'on sait, c'est qu'il était originaire de Grèce; la forme de son nom, et l'habitude qu'il avait de signer ses tableaux en caractères grecs, ne permettent pas d'en douter. Venu jeune en Italie, il séjourna quelque temps à Venise et fréquenta, dit-on, l'atelier du Titien. En 1577, il vint se fixer à Tolède ; les travaux affluèrent, et le chapitre de la cathédrale lui commanda, dès la première année, le tableau du *Partage de la tunique du Christ*, où la préoccupation d'imiter la couleur du Titien est évidente, comme dans sa *Sainte Famille*, de l'*Hospedal del Cardenal*, et dans les premiers tableaux qu'il fit à Tolède. Dans les tableaux de sa seconde manière, il abandonna sans transition aucune les traditions de l'école vénitienne. Ces compositions étranges, où les tons les plus violents et les oppositions les plus extrêmes se heurtent d'une façon singulière, sont évidemment conçues en dehors du domaine de la réalité, et trahissent une imagination maladive, en même temps que la main d'un peintre qui n'avait pas toute sa raison. Le Greco menait joyeuse vie, à la manière des peintres italiens : un auteur espagnol assure qu'il tenait à gage, dans sa maison, des musiciens qui jouaient pendant ses repas. S'il gagnait beaucoup d'argent, il le dépensait à mesure; aussi à sa mort ne laissa-t-il pour toute richesse que des tableaux ébauchés. Les ouvrages du Greco ne sont pas rares en Espagne : on en compte une vingtaine dans les musées de Madrid, et à peu près le même nombre dans différentes églises de Tolède ; on en voit aussi dans les environs, notamment à Illescas. Il est à regretter que le Louvre n'en possède aucun, car si le Greco est un peintre fort inégal, il n'est jamais vulgaire, et parfois un éclair de génie vient illuminer ses bizarreries et ses extravagances.

Le trésor de la cathédrale de Tolède, le plus riche qui existe en Espagne, était renfermé il y a quelques années dans deux pièces qu'on appelait *el Cuarto de la Custodia*, et *el Ochavo*, — l'Octogone. A la suite de plusieurs vols commis dernièrement, et qui, malheureusement, n'ont pas été les seuls[1], les joyaux, — *las alhajas*, ont été mis en sûreté dans une autre partie de la cathédrale. Citons d'abord la fameuse custode, entièrement en argent et en vermeil, la plus grande qui existe au monde : son poids dépasse quinze *arrobas* (près de deux cents kilogrammes), et elle ne contient pas moins de deux cent soixante statuettes de différentes dimensions. Cette pièce extraordinaire, haute d'environ trois mètres, est de style ogival fleuri, et fut commandée en 1515 par le cardinal Ximenez de Cisneros à Enrique de Arfe, qui mit neuf ans à l'exécuter; les pièces qui la composent sont innombrables. On conserve dans le trésor un livre fait par Enrique de Arfe, et indiquant la manière de démonter et de remonter cette machine compliquée. La *Custodia* en renferme une autre plus petite, qui pèse environ seize kilogrammes d'or pur, et qu'Isabelle la Catholique fit faire avec les premiers lingots d'or que Christophe Colomb rapporta d'Amérique ; après la mort d'Isabelle, le cardinal Ximenez acheta la précieuse custode, et en fit don à la cathédrale de Tolède.

On nous fit voir ensuite la fameuse robe et le manteau de la Vierge *del Sagrario*, merveilles de richesse et de travail : le tissu disparaît entièrement sous des broderies faites de fil d'or, de perles, de diamants, de rubis, d'émeraudes et d'autres pierres précieuses, qui se comptent par milliers. Trois cents onces d'or ont été employées en fil, canetille, etc., et les petites perles qui forment la broderie pèsent à elles seules un poids presque égal. Ce riche vêtement, dont aucune reine ne possède le pareil, est en outre couvert d'une quantité de joyaux du plus grand prix, qu'on a fixés par-dessus la broderie, faute de place : nous en remarquâmes jusque sur les manches. Le *Vestido del Niño*, ou habillement de l'Enfant, est du même genre que celui de la Vierge; neuf personnes, exclusivement employées à ce travail, mirent plus d'un an à en terminer la broderie. Notons encore un crucifix colossal d'argent doré, et une croix archiépiscopale de style

[1] Il y a quelques mois, la belle couronne d'or de la cathédrale de Séville a été volée ; cette couronne, enrichie de pierreries, avait été donnée au XIIIe siècle par saint Ferdinand.

gothique, montée sur une hampe très-haute ; cette croix appartenait au cardinal de Mendoza, et un grand souvenir historique en rehausse encore le prix : c'est celle qui fut arborée sur la forteresse de l'Alhambra quand les Espagnols prirent possession de Grenade, le 2 janvier 1492.

Andrea Navagiero, qui visita Tolède en 1525, a écrit quelques lignes curieuses sur la cathédrale : « Le trésor de cette église est d'une grande richesse, plein d'innombrables ornements sacerdotaux et autres objets donnés par divers rois et archevêques pour l'embellissement de l'église. Il y a beaucoup de vêtements de drap d'or, ornés de perles et de joyaux ; et, parmi les autres richesses, une custode ou tabernacle pour porter le corps-Christ, entièrement d'or et d'argent, avec des joyaux à profusion, laquelle, dit-on, vaut trente mille ducats : ce qui est certain, c'est qu'elle est très-belle et très-superbe. (C'est la fameuse *Custodia* dont nous venons de parler.) Il y a encore une mitre fort riche, ornée de très-beaux bijoux, mais qui vaut peut-être moins qu'ils ne disent, bien qu'elle soit d'un très-grand prix. Les autres bijoux et perles sont si nombreux que je n'en donne pas le détail ; mais leur valeur est telle qu'on peut dire avec vérité que cette église est la plus riche de la chrétienté, car l'archevêché et la cathédrale de Tolède ont plus de revenus que tout le reste de la ville. » Il y a trois siècles et demi que ce passage est écrit, et si on pense que depuis cette époque les princes, les prélats et les simples particuliers ont enrichi à l'envi le trésor, on pourra se faire une idée de ce qu'il contient de merveilles.

Éblouis par tant de richesses, nous avions besoin, pour reposer nos yeux, de l'austérité de la pierre ; aussi allâmes-nous, après avoir visité les *alhajas*, examiner dans tous leurs détails les belles sculptures gothiques de la *Puerta del Perdon*, la porte principale, au-dessus de laquelle s'élève une immense rosace de trente pieds de diamètre. D'après une croyance populaire, les femmes enceintes gravissent les degrés de cette porte, dans l'espoir d'obtenir une heureuse délivrance. La Porte du Pardon, qui ne s'ouvre que dans les circonstances exceptionnelles, est flanquée de deux portes plus petites : la Puerta *de la Torre*, située au-dessous de la tour, et celle *de los Escribanos*. Nous remarquâmes au-dessus de cette porte une curieuse inscription en espagnol du quinzième siècle, relative à la prise de Grenade, à l'expulsion des juifs d'Espagne et à l'achèvement des voûtes de la cathédrale. Sur un pilier voisin est une naïve peinture de la même époque, représentant une vierge connue sous le nom de *Nuestra Señora de la Leche*, Notre-Dame *du Lait*, parce qu'elle donne le sein à son divin Fils. Plus loin, un saint Christophe colossal occupe une grande partie de la muraille : c'est une ancienne peinture, haute d'une quarantaine de pieds, qui nous rappela celle de la cathédrale de Séville : on la désigne communément sous le nom de *San Cristobalon*, forme augmentative de *Cristóbal*. Au-dessus de la salle capitulaire d'été se trouve la bibliothèque, très-riche en imprimés et en manuscrits. On nous fit voir dans d'autres salles différentes pièces qui servent à former le fameux *monument* de la semaine sainte, ainsi que les *gigantones* et la *tarasca*, énormes mannequins hauts de plusieurs mètres, habillés de soie à la mode du siècle dernier. Ils figuraient autrefois en tête de la procession de la Fête-Dieu, mais cet ancien usage a été aboli, les gestes ridicules et les contorsions des gigantones ayant été jugés peu dignes d'une cérémonie religieuse.

La principale rue de Tolède est la *calle de la Feria*, où se trouvent les boutiques les mieux achalandées, et qui conduit à la place du *Zocodover*, en arabe *le marché*. C'est dans le Zocodover que se célébraient autrefois les combats de taureaux et les *autos de fé* de l'inquisition. Tolède était la ville par excellence du Saint-Office : l'archevêque avait de droit le titre d'Inquisiteur général. Sur le Zocodover se tenait aussi le marché, et on disait la messe dans une petite chapelle qui se voit encore au-dessus d'une arcade donnant sur la place, la *capilla del Cristo de la Sangre* (du sang), afin que ceux qui venaient vendre ou acheter pussent l'entendre sans quitter leurs affaires. C'était encore le rendez-vous des oisifs et des chercheurs de nouvelles, et aussi de ces gens que Cervantès appelle « la troupe innombrable comprise sous le nom de *pícaros*. »

— car il parle dans une de ses nouvelles des mendiants postiches, des faux perclus et des coupeurs de bourses du *Zocodover*.

IV

Une montée nous conduisit du Zocodover à l'Alcazar, bâti sur la plus haute des sept collines de Tolède, point culminant qui domine le Tage. Ce palais fut commencé en 1534 par Alonso de Covarrubias, un des grands architectes espagnols de la renaissance. La façade principale, qui occupe un des côtés d'un vaste quadrilatère, est ornée avec une grande richesse. Sur chacune des autres façades on aperçoit encore des restes de l'ancienne ornementation, qui montrent ce que devait être autrefois ce magnifique édifice. Malheureusement l'Alcazar est dans un état de dégradation qui fait peine à voir : des escaliers grandioses, dont les marches de marbre sont disjointes; des colonnes qui ne supportent plus rien, des plafonds sur lesquels on ne saurait s'aventurer sans danger : tel est le lamentable spectacle que nous offrit l'ancien palais impérial. Les armes de Charles-Quint sont encore visibles au-dessus de la frise, et leur conservation forme avec le reste de l'édifice un contraste qui ressemble à une ironie. Ce n'est pas aux Espagnols qu'il faut reprocher l'état où se trouve aujourd'hui l'Alcazar. Dès l'année 1710, pendant la guerre de succession, les troupes alliées, composées d'Anglais, d'Allemands et de Portugais, incendièrent le palais impérial : les soldats arrachaient les boiseries délicatement sculptées des appartements, et s'en servaient pour allumer leur feu. Un voyageur italien, qui visita Tolède en 1760, fait une triste peinture de l'Alcazar : « ... Encore quatre-vingts années, ajoute-t-il, et suivant toute apparence, ces pauvres vestiges n'existeront plus, il n'en restera que de simples traces; car ils dépérissent visiblement, et se couvrent de mousse, d'épines et de mauvaises plantes. » Cette prédiction s'est presque accomplie. Du haut de la vaste esplanade sur laquelle est bâti l'Alcazar, on jouit d'une vue splendide sur la ville et sur les environs : la flèche de la cathédrale s'élance, svelte et découpée à jour; au-dessus du Tage, bordé de rochers et de constructions pittoresques, s'élève le pont d'Alcantara, avec sa porte fortifiée; çà et là surgissent d'épaisses assises de pierre, débris des fondations de quelques moulins arabes; quelques arcades de brique montrent encore la place où s'élevait au seizième siècle l'*Artificio de Juanelo*, jadis une des merveilles de Tolède. Cet *artificio* était une machine hydraulique destinée à amener l'eau du Tage jusqu'à l'Alcazar. Déjà un appareil de ce genre avait été établi, mais les crues l'avaient emporté. Charles-Quint, qui était passionné pour la mécanique, fit construire une machine du même genre par Giovanni Turriano, horloger et mécanicien de Crémone dont les Espagnols ont traduit le prénom italien par *Juanelo*. L'empereur avait sans doute une estime particulière pour cet Italien, car il le choisit plus tard parmi ceux qui devaient l'accompagner dans sa retraite de Yuste. D'après Alvarez de Colmenar, cette machine « étoit composée de grandes caisses de fer-blanc, attachées les unes aux autres, et formant une file qui descendoit du château dans le Tage : l'eau entrant dans la première étoit poussée dans la seconde par le moyen de certains rouages, et de celle-là successivement dans les autres, jusqu'au château où elle tomboit dans un réservoir, et se répandoit de là dans toute la ville par un canal; ce qui étoit d'une grande commodité. Cette machine est rompue depuis un siècle ou environ et on la laisse là sans prendre aucun soin pour la raccommoder; de sorte que Tolède n'ayant aucune fontaine, et située sur un roc où l'on ne peut pas creuser de puits, les habitants sont contraincts d'aller de tous les côtez de la ville au bord du Tage, et de descendre plus de trente toises pour y puiser de l'eau. » L'*Artificio de Juanelo*, que Cervantès cite, avec la fameuse custode, comme une des choses à voir dans Tolède, était connu autrefois hors de l'Espagne; témoin ce pas-

sage d'un livre imprimé à Paris en 1615, sous le titre d'*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne :* « Là tu verras le grand, fort et mémorable Alcaçar... où l'eau monte en grande abondance par un artifice admirable, qui rejaillit de la rivière du Taje. A ceste invention est semblable celle que fit faire Henry le Grand d'heureuse mémoire sur le pont Neuf de sa bonne ville de Paris, où il y a deux belles figures de bronze, l'une de Jésus-Christ, et l'autre de la Samaritaine. Il n'y a que ceste différence que l'eau de Tolède monte deux fois plus haut que l'autre, et jette aussi gros que le corps d'un bœuf. »



ALCAZAR DE TOLÈDE

Nous descendîmes au Tage en suivant la pente rapide de la *Cuesta del Cármen*, où une scène de *la Ilustre Fregona* de Cervantès nous revint en mémoire : « ... Lope l'Asturien cheminait du côté de la rivière, par la *Cuesta del Cármen*... ; au plus roide de la descente, il rencontra un âne de porteur d'eau qui montait chargé... il donna un tel choc à l'âne maigre et fatigué qui montait, qu'il se jeta les quatre fers en l'air, et, les cruches s'étant brisées, toute l'eau se répandit.... » Comme du temps de Cervantès, les *aguadores* descendent encore au Tage pour faire leur pro-

vision d'eau dans des vases de terre qu'ils placent d'une manière très-ingénieuse sur des ânes.

La navigation du Tage, aujourd'hui abandonnée, était florissante au seizième siècle. « Le roi Philippe second, notre maître, dit Medina, a beaucoup amélioré ce fleuve en le rendant navigable jusqu'à Tolède, où viennent aborder des bateaux chargés de marchandises. » Depuis ce temps, diverses tentatives ont été faites pour rétablir la navigation, mais sans résultat ; il y a une cinquantaine d'années, François-Xavier de Cabanes publia un ouvrage sous le titre de : *Memoria sobre la Navegacion del Tajo ;* mais le projet, qui a été repris plus récemment, en est malheureusement resté là. Le fleuve « aux ondes dorées » si souvent chanté par les poëtes, — *los poetas del dorado Tajo*, — n'a pas été oublié par Garcilaso de la Vega, qui était de Tolède :

> De cuatro ninfas, que del Tajo amado
> Salieron juntas, á cantar me ofresco...

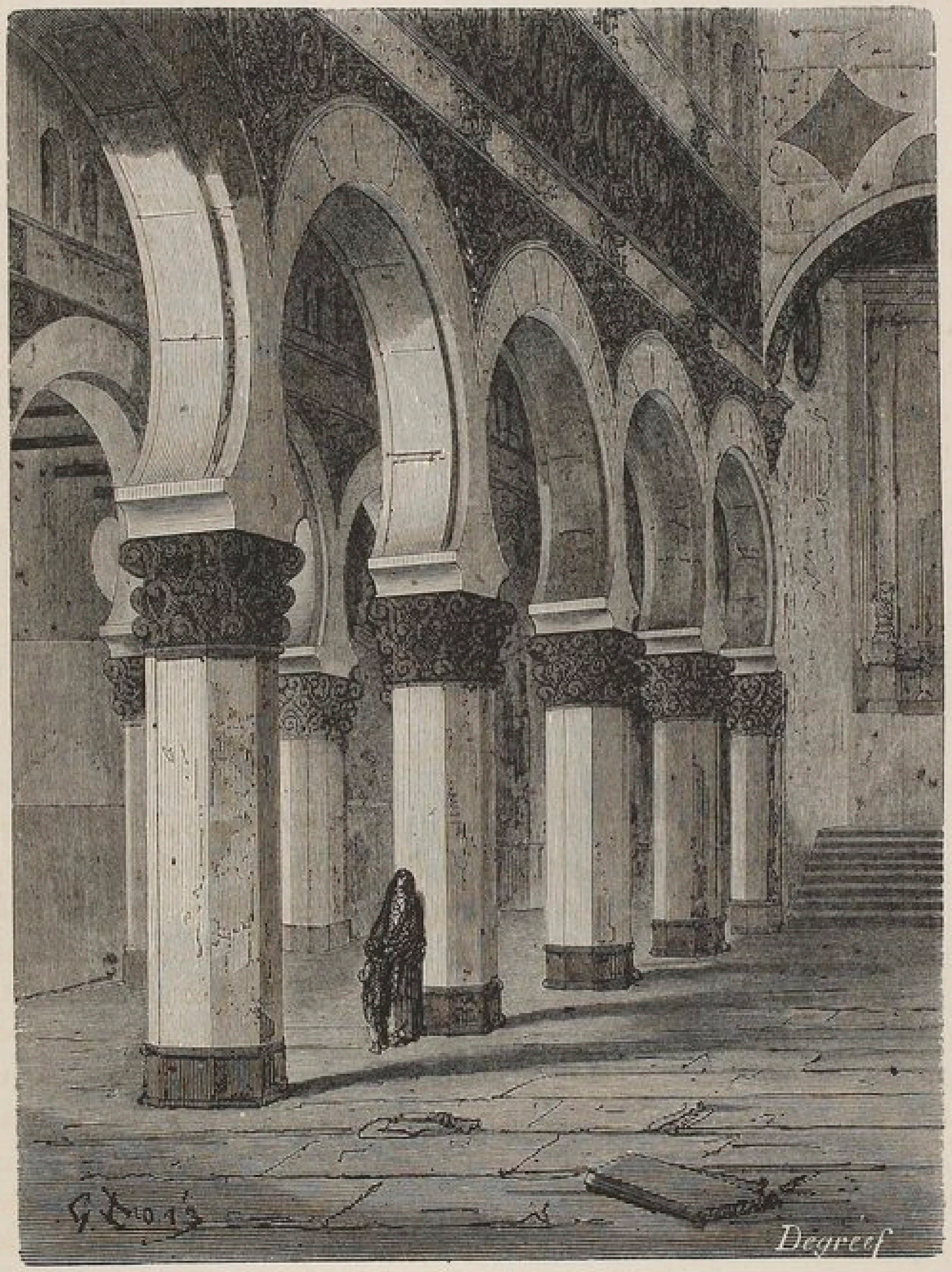
C'est à l'églogue de Garcilaso que don Quichotte faisait allusion en parlant des « ouvrages délicats que faisaient dans leur séjour de cristal ces quatre nymphes qui sortirent la tête des ondes du Tage, et s'assirent sur la verte prairie pour travailler à ces riches étoffes que nous dépeint l'ingénieux poëte, et qui étaient tissues d'or, de soie et de perles. » Nous avouerons que quand nous arrivâmes aux *bords heureux* du Tage, rien ne nous rappela cette poétique description : au lieu de la verte prairie nous ne trouvâmes qu'une boue liquide, détrempée par les eaux jaunâtres du fleuve, et dans laquelle, ô réalité ! nous n'aperçûmes, au lieu de nymphes, qu'un troupeau de noirs pourceaux qui prenaient leurs ébats.

V

Tolède est restée trop longtemps au pouvoir des Arabes pour n'avoir pas conservé quelques monuments qui rappellent l'époque de la domination musulmane : un des plus curieux est l'ancienne synagogue, connue sous le nom de *Santa María la Blanca*. Cet édifice nous parut remonter au neuvième siècle : il est du style qu'on appelle en Espagne *estilo del Califato*, et son architecture ne manque pas d'analogie avec celle de la mosquée de Cordoue. Il y a longtemps que la synagogue a cessé d'appartenir au culte israélite : dès le commencement du quinzième siècle, les habitants de Tolède, excités par les prédications de saint Vincent-Ferrier, expulsèrent les juifs de leur temple, qui fut converti en église catholique. Plus tard il devint le *Refugio de la Penitencia*, asile pour les femmes repenties, et vers la fin du siècle dernier on en fit une caserne et un magasin d'effets militaires, destination qu'il conservait encore, il y a une vingtaine d'années, lorsque la commission des monuments historiques de la province de Tolède le jugea digne d'être conservé, et ouvrit une souscription pour subvenir aux frais de restauration.

Plusieurs églises d'Espagne ont été élevées sous l'invocation de sainte Marie la Blanche. L'origine de ce nom se rapporte à une légende qui se répandit en Espagne dès les premiers siècles du christianisme. Sous le pontificat de saint Libérius, dans la nuit du 4 avril 352, la Vierge apparut à un habitant de Rome et à sa femme, et leur ordonna d'ériger en son honneur un temple sur un certain endroit du mont Esquilin. Les deux époux s'y rendirent dès le point du jour et trouvèrent l'endroit désigné couvert d'une épaisse couche de neige. Émerveillés de ce prodige, les deux époux s'empressèrent d'en informer le pontife. Saint Libérius, frappé d'un récit qui coïncidait avec un songe qu'il avait eu pendant la nuit même, s'empressa de faire jeter les fondements d'une église qui fut appelée Sainte-Marie la Blanche, en mémoire de la neige miraculeuse, symbole de la pureté de la Vierge. A quelques pas de Santa Maria *la Blanca*, se trouve une autre synagogue moins grande, appelée *el Tránsito ;* c'est un Juif immensément riche,

Samuel Levi, *tesorero* de Pierre le Cruel, qui la fit élever à ses frais vers le milieu du quatorzième siècle, très-probablement par des ouvriers musulmans, car le style des monuments rappelle beaucoup celui des salles de l'Alhambra. Le trésorier du roi de Castille eut une fin malheureuse : Don Pedro, ayant un jour besoin d'argent, trouva tout simple de faire mettre à mort Samuel Levi et de s'emparer de ses biens. Les juifs de Tolède restèrent en possession de cette synagogue jusqu'à leur expulsion, en 1492, et les *rois catholiques* la donnèrent ensuite



ANCIENNE SYNAGOGUE, A TOLÈDE (SANTA MARIA LA BLANCA).

aux chevaliers de Calatrava. L'édifice se compose d'une seule nef, beaucoup plus richement ornée que Sainte-Marie la Blanche : sur les murs se voient de grandes inscriptions en caractères hébraïques d'une élégance remarquable, qui contiennent la louange de Samuel Levi et d'un rabbin nommé Meir ; d'autres inscriptions sont empruntées aux psaumes de David. Le plafond, de style moresque, est d'un travail merveilleux.

Les deux anciennes synagogues sont situées au milieu de la *Juderia* ou Juiverie, quartier

composé de ruelles étroites, et l'un des plus misérables de la ville. Le trésorier de Pierre le Cruel y possédait cependant, dit-on, un palais magnifique. En Espagne, comme en France et dans presque tous les pays d'Europe, les juifs étaient parqués dans certains quartiers ; dans plusieurs villes, à Tolède notamment, ils étaient très-nombreux, malgré les persécutions qu'ils eurent à essuyer successivement de la part des Goths, des Arabes, et surtout des chrétiens, qui se montrèrent leurs ennemis les plus acharnés ; aussi assure-t-on que, lors du siége de Tolède par les Arabes, les juifs leur ouvrirent les portes de la ville. Un grand nombre de juifs prêtaient à très-gros intérêts : le taux légal, autorisé par le *Fuero Real*, était de trente-trois pour cent : passé ce taux, c'était de l'usure. Ceux qui se firent catholiques ne furent jamais confondus avec les chrétiens d'ancienne date, qui s'appelaient eux-mêmes *cristianos viejos y rancios*, — vieux et rances. Les convertis étaient tenus de porter sur l'épaule un morceau d'étoffe de couleur, ce qui leur fit donner le nom de *Judíos de Señal*. Au dix-septième siècle les juifs eurent beaucoup à souffrir des rigueurs de l'inquisition. La haine des Espagnols était tellement violente, que la seule épithète de *Judío* devint une sanglante injure ; le mot *judiada* signifie une mauvaise action, ou un gain excessif et scandaleux. Nous avons vu promener par les rues, pendant les jours de carême, un mannequin grotesque, auquel le peuple donne le nom de *Judas*, et qui, après avoir été couvert de huées et traîné dans la boue, finit par être brûlé. L'auteur de l'*État présent d'Espagne* (1717) dit qu'on avait par toute l'Espagne une aversion extrême pour les juifs : « Jusque-là que, depuis cent cinquante ans, les filles qui naissent d'un grand d'Espagne qui avoit épousé la petite-fille d'un juif qui s'étoit converti, sont toutes obligées de se faire religieuses, parce qu'elles ne trouvent point à se marier, et que le fils aîné même, à qui tout le bien est substitué, ne trouveroit pas une fille de condition médiocre qui voulût l'épouser. » Il n'était pas de méfait qu'on ne mît sur le compte des israélites : ainsi, raconte le même auteur, « on conserve depuis trois cent soixante-dix-neuf ans, dans la sacristie de la cathédrale de Tolède, une hostie miraculeuse qui fut percée de trois coups de couteau par un juif, en Hollande. Les trois trous y paroissent encore : on prétend que le juif se convertit à la vue de la lumière éblouissante qui entoura cette hostie au même moment. »

Nous avons dit qu'une porte de la cathédrale est appelée *Puerta del Niño perdido* : la légende de l'*Enfant perdu*, très-populaire en Espagne, est racontée dans un curieux ouvrage intitulé : *Centinela contra judíos* (la Sentinelle contre les juifs) : « Dans le courant de l'année 1490, un juif de Quintanar se trouvait à Tolède avec plusieurs de ses coreligionnaires, à l'époque où l'on célébrait un *acte de foi* de l'inquisition. Voyant le danger qu'ils couraient de la part des chrétiens, ce juif dit aux autres : « Moi, je sais une chose qui ferait mourir de rage tous ces gens-là, et qui ferait en même temps triompher la loi de Moïse. » Ils se concertèrent, et convinrent de se réunir à Tembleque, où ils prirent la résolution d'enlever un enfant âgé de trois à quatre ans. L'un d'entre eux, connu pour le plus rusé, fut chargé de cet enlèvement. L'enfant fut volé à Tolède et amené au bourg de la Guardia, pays du ravisseur, lequel dit aux habitants qu'il ramenait son fils qu'il avait confié à une nourrice du dehors. L'époque de la Passion étant arrivée, tous ces Juifs se donnèrent rendez-vous dans une grotte à une demi-lieue de la Guardia, où ils firent souffrir au pauvre petit innocent tous les affronts et tous les opprobres dont leurs ancêtres avaient abreuvé le Christ ; après avoir parodié toutes les scènes de la Passion, ils le crucifièrent et le frappèrent d'un coup de lance. A cette même heure (comme le fait fut reconnu et vérifié depuis), la mère du saint enfant, qui était aveugle, recouvra subitement la vue... Ils arrachèrent ensuite le cœur du pauvre petit, et enterrèrent son corps. Pour achever leur forfait, ils se rendirent à la ville, emportant le cœur de l'enfant, et ils parvinrent à corrompre un certain Juan Gomez, nouvellement converti (*cristiano nuevo*), qui, moyennant trente réaux, consentit à voler pour eux, dans le sanctuaire d'une église, une hostie consacrée. Ils envoyèrent



ÉGLISE DE SANTA MARIA, A ILLESCAS, PRÈS TOLÈDE (page 526).

aux juifs de Zamora cette hostie enfermée dans un livre, avec le cœur de l'enfant enveloppé dans un linge. Le *cristiano nuevo*, s'étant rendu à Avila dans la crainte d'être poursuivi, entra dans la cathédrale de cette ville pour détourner les soupçons, et ouvrit son livre. Or quelques fidèles, qui se trouvaient dans l'église, furent frappés d'étonnement en voyant que le livre projetait des rayons aussi brillants que ceux du soleil ; un d'eux, prenant cet homme pour un saint, le suivit jusqu'à la *posada*, et instruisit du miracle un des membres du saint-office. Juan Gomez fut interrogé, arrêté et emprisonné ; on trouva sur lui des lettres qui mirent sur la trace du crime, et il fut condamné, ainsi que ses complices, à être brûlé sur le bûcher. »

D'après un ancien proverbe espagnol, il fallait se méfier « d'un moine encapuchonné, d'un soldat affamé, et d'un juif persécuté : »

De frayle rebozado,
De hambriento soldado,
Y de judío acosado.

La vraie cause de ces persécutions, outre le fanatisme et l'intolérance, était la cupidité : les juifs s'adonnaient surtout au commerce de l'argent, à peu près le seul qui leur fût permis, et on les accusait pour les dépouiller plus facilement. Au commencement du siècle, ce préjugé était encore dans toute sa force : un auteur anglais attribue le propos suivant à un libéral valencien : « Je hais tous les genres d'oppression, disait à lord Carnarvon ce singulier libéral ; je suis un ami du genre humain ; si cependant il se trouvait un juif parmi nous, il faut le brûler, et le brûler vif ! » On assure qu'il y a encore en Espagne un certain nombre d'israélites qui suivent en secret la religion de leurs ancêtres : « Ils vivent tranquillement et dans l'aisance, dit M. Borrow dans son curieux livre intitulé : *Bible in Spain*, vendant des lainages, et des *longanizas* dont ils n'ont garde de goûter, car la viande de porc entre largement dans la composition de cet excellent saucisson. »

VI

Après Santa Maria *la Blanca*, le plus ancien monument arabe de Tolède est la petite église connue sous le nom d'*Ermita del Cristo de la Luz*, qui servait de mosquée avant la prise de Tolède par les chrétiens. L'église du Christ de la Lumière nous parut remonter au moins au dixième siècle : ses doubles arceaux *de herradura*, ou en fer à cheval, supportés par de lourds piliers quadrangulaires, appartiennent au même style que ceux de la mosquée de Cordoue, et ses coupoles ou *medias naranjas* sont d'une élégance remarquable. Cette église est la première où Alphonse VI, lorsqu'il prit possession de Tolède, s'arrêta pour entendre la messe ; le sacristain nous fit voir sous un des arceaux un écu ou bouclier de bois orné d'une croix blanche sur fond rouge, qu'on dit être celui que ce prince laissa à l'église en souvenir de son passage.

Le *Salon de Mesa* et le *Taller del Moro* sont ensuite les plus curieux édifices moresques de Tolède : l'un et l'autre appartiennent au style d'architecture appelé en Espagne *estilo mudejar*. Pendant le moyen âge, et surtout aux quatorzième et quinzième siècles, on employa dans la Castille, dans l'Aragon et dans d'autres provinces, des *alarifes* mores, soumis à la domination chrétienne, et auxquels on donna le nom de *mudejares*, comme on avait donné celui de *muzárabes* aux chrétiens. Souvent, quand ils étaient employés comme architectes ou comme sculpteurs ornemanistes, les *alarifes mudejares* travaillaient, soit dans les constructions neuves, soit à des édifices qu'ils réparaient, sans rien changer à leur style habituel. C'est ainsi qu'on voit assez souvent un monument de style roman ou ogival présenter certains détails moresques. Ce mélange de l'architecture chrétienne et de l'architecture moresque produisit un nouveau style, que les alarifes

employèrent en l'appropriant aux traditions et aux habitudes chrétiennes. C'est à ce style, employé dans la Péninsule beaucoup plus tard qu'on ne le pense généralement, qu'appartient le *Salon de Mesa :* ce *salon*, anciennement destiné à l'habitation d'un particulier, est une vaste salle oblongue ornée de délicates arabesques de stuc, peintes et dorées, et d'un riche plafond à compartiments (*artesonado*), en bois résineux, comme ceux de l'Alhambra et de l'Alcazar. Le *Taller del Moro* (l'Atelier du More), beaucoup moins bien conservé, est un ancien palais du même genre d'architecture, qui sert aujourd'hui de magasin pour les travaux de la cathédrale.

Une autre ruine arabe est connue à Tolède sous le nom de *Palacios de Galiana*. Après une promenade de vingt minutes au milieu de la *Huerta del Rey* (le Jardin du Roi), située hors de la ville, à peu de distance du Tage, nous arrivâmes à cet ancien palais : quelques pans du mur et quelques arcades arabes que cache une épaisse verdure, c'est tout ce qui reste des *Palacios* de la belle Galiana. Cette princesse était fille d'un roi de Tolède qui s'était révolté contre le roi de Cordoue, son suzerain, et que la légende espagnole désigne sous le nom peu poétique de *Galafre*. Ce Galafre avait donné à sa fille cette résidence champêtre, qu'il avait fait embellir par tous les moyens possibles. La belle Galiana vivait dans la retraite pour échapper à de nombreux soupirants, parmi lesquels un certain Bradamante, prince arabe de Guadalajara, se faisait remarquer par son assiduité. Ce géant farouche s'efforçait en vain de toucher son cœur, quand survint un prince étranger, nommé *Carlomagno*, envoyé par son père pour offrir à Galafre des secours contre le roi de Cordoue. Carlomagno n'était autre que Charlemagne, fils de Pépin le Bref, et qui, à la vérité, ne dépassa jamais l'Èbre ; mais la légende s'inquiète peu de ce détail. Galiana n'eut pas plutôt vu le prince étranger, qu'elle éprouva pour lui la plus vive sympathie : Carlomagno, de son côté, ne resta pas insensible à la beauté de la princesse arabe, et, sûr d'être agréé, il demanda sa main à son père. Celui-ci consentit, mais il fallait auparavant se débarrasser du terrible Bradamante. Carlomagno envoya un cartel à son rival pour le provoquer en combat singulier, et, après l'avoir vaincu, lui trancha la tête, qu'il offrit à Galiana. La princesse se fit chrétienne et donna sa main à Carlomagno, qui l'emmena dans son pays, où elle fut reçue comme une reine. Ce n'est là qu'une des nombreuses légendes dont Charlemagne est le prétexte, et qui circulent encore parmi le peuple, ornées de gravures sur bois plus que naïves.

Une légende également fabuleuse se rattache à une autre ruine arabe, *el Baño de la Cava*, qu'on appelle aussi *Baño de Florinda*. C'est une tour carrée, ouverte à tous les vents, bâtie sur le bord du Tage, à peu de distance du *Puente San Martin*, et qui ne nous offrit de remarquable qu'une inscription en caractères coufiques gravée sur une plaque de marbre. Suivant la tradition, c'est là que la belle Florinde, fille du comte Julien, gouverneur de l'Andalousie, et nièce de Witiza, venait se baigner avec ses compagnes. Or Rodrigue, le dernier roi visigoth d'Espagne, aimait à s'embusquer dans une tour voisine, d'où il épiait les jeux des baigneuses. Un jour que les jeunes filles s'amusaient à comparer leurs bras, le roi trouva ceux de Florinde très-bien formés, et s'éprit d'elle. N'ayant pu obtenir son consentement, il employa la violence. Le comte Julien, furieux de cet outrage, jura de se venger : il appela les Arabes, et leur facilita l'entrée de l'Espagne. La tradition ajoute que, voulant se punir lui-même de sa trahison, il se fit ensevelir vivant dans un cercueil plein de vipères.

VII

Tolède possédait autrefois de nombreux couvents : ceux des religieuses s'élevaient à une vingtaine, et on en comptait autant de religieux de différents ordres, tels que Dominicains, Franciscains, Trinitaires, Mercenaires (frères de la Merci), Carmes et Augustins chaussés et déchaussés, Capu-

cins, Minimes, Bernardins, Hiéronymites et autres. Le pouvoir des *fraïles* était très-grand ; les meilleures choses leur étaient réservées et chacun se faisait un devoir de leur céder le pas. Un ancien voyageur se plaint de n'avoir rien trouvé dans un village, parce que, dit-il, il y avait été précédé par des moines : « Nous y aurions été mieux logez, sans une escouade de Cordeliers qui, prenant le devant, se saisirent de ce qu'il y avoit de meilleur et de plus commode pour la vie : car en Espagne les religieux sont les maîtres et l'emportent partout où ils se trouvent. »

Les Espagnols, qui ont des proverbes pour tout et pour tous, n'ont pas manqué d'en consacrer quelques-uns aux *frailes :* « Ni bon moine pour ami, ni mauvais pour ennemi ; — Il faut se défier du bœuf par devant, de la mule par derrière, et du moine de tous les côtés. » Empruntons encore ce curieux quatrain à la *Philosophía vulgar*, recueil de proverbes imprimé au seizième siècle :

De los vivos mucho diezmo,
De los muertos mucha oblada.
En buen año buena renta,
Y en mal año doblada.

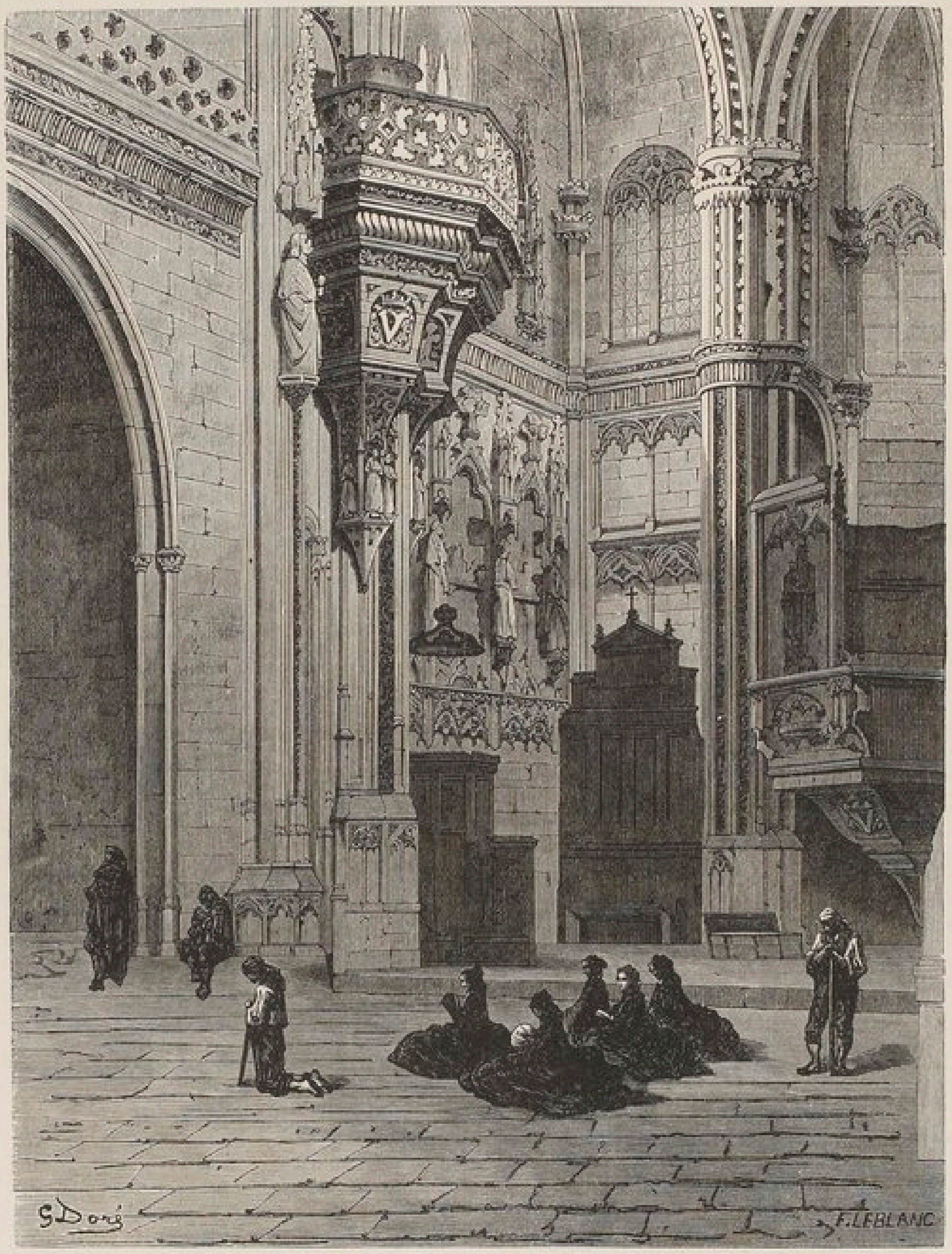
« Des vivants, bonne dîme ; — Des morts, bonne offrande ; — Dans une bonne année, bonne rente, — Et dans une mauvaise année, doublée. »

Saint-Simon ne les ménage pas : « Je ne vis jamais, dit-il, moines si gros, si grands, si grossiers, si rogues. L'orgueil leur sortoit par les yeux et de toute leur contenance. La présence de Leurs Majestés ne l'affoiblissoit point, même en leur parlant.... Ce qui me surprit, à n'en pas croire mes yeux la première fois que je le vis, fut l'arrogance et l'effronterie jusqu'à la brutalité avec laquelle ces maîtres moines poussoient leurs coudes dans le nez de ces dames, et dans celui de la Camarera mayor comme des autres, qui toutes, à ce signal, leur faisoient une profonde révérence, baisoient humblement leurs manches, redoubloient après leurs révérences, sans que le moine branlât le moins du monde, qui rarement après leur disoit quelque mot d'un air audacieux, et sans marquer la civilité la plus légère ; à quoi, lorsque cela arrivoit, ces dames répondoient le plus respectueusement du monde, à leur ton et à toute leur contenance. »

Le *fraile* espagnol, que Zurbaran, Murillo, Goya se sont plu à peindre, est un type entièrement disparu depuis la suppression des couvents. Cette mesure laissa sans pain et sans asile beaucoup d'hommes habitués à l'existence régulière, à la vie tranquille du cloître : ces malheureux, rendus malgré eux à la société qu'ils avaient abandonnée, se trouvèrent pour la plupart sans parents et sans amis ; ils se trouvèrent aussi sans ressources, presque toutes les carrières leur étant fermées, et formèrent un type nouveau qui exista pendant quelques années, et fut connu en Espagne sous le nom d'*exclaustrado*, — le décloîtré. Aujourd'hui les plus âgés sont morts, et les survivants ont fini par se fondre avec les autres classes ; de sorte que des *exclaustrados*, comme de tant d'individus frappés par les révolutions, il ne reste plus guère que le souvenir.

Le plus remarquable des anciens couvents de Tolède était celui de San Juan *de los Reyes*, ainsi nommé parce qu'il fut élevé en 1476 par les *rois catholiques* pour remercier Dieu d'une victoire. Saint Jean des Rois, qui appartenait à des moines Franciscains, est aujourd'hui une simple *parroquia*. L'église est bâtie sur une hauteur, dans une situation magnifique, d'où l'on découvre le cours du Tage, une partie de la *vega* et la fameuse fabrique d'armes. La façade, avec ses niches et ses dais en ogive, ses écussons et ses rois d'armes, est d'un aspect noble et imposant. D'énormes chaînes de fer, aux mailles très-allongées, sont suspendues à la muraille comme des trophées de victoire : ce sont en effet de glorieux souvenirs que les Espagnols rapportèrent de Grenade en 1492, après avoir délivré les prisonniers chrétiens retenus dans les cachots de l'Alhambra. On prétend qu'une partie de ces chaînes furent enlevées, il y a quelque temps, par ordre de l'*ayuntamiento*, pour orner les bornes d'une promenade publique. Nous doutons fort que la municipalité de Tolède se soit jamais rendue coupable d'une pareille

profanation, et il est possible que cette tradition n'ait pas plus de fondement que celle qui met sur le compte des Français la dévastation et l'incendie de Saint-Jean des Rois. Il n'est que trop d'édifices, assurément, qui ont souffert pendant la guerre de l'Indépendance ; mais combien en est-il aussi qui étaient déjà presque entièrement ruinés dès le siècle dernier ! C'est ainsi que l'Alcazar de Tolède, dont on attribue la dévastation aux troupes françaises, fut saccagé, comme nous l'avons montré, dès l'année 1710, pendant la guerre de Succession. Parfois les

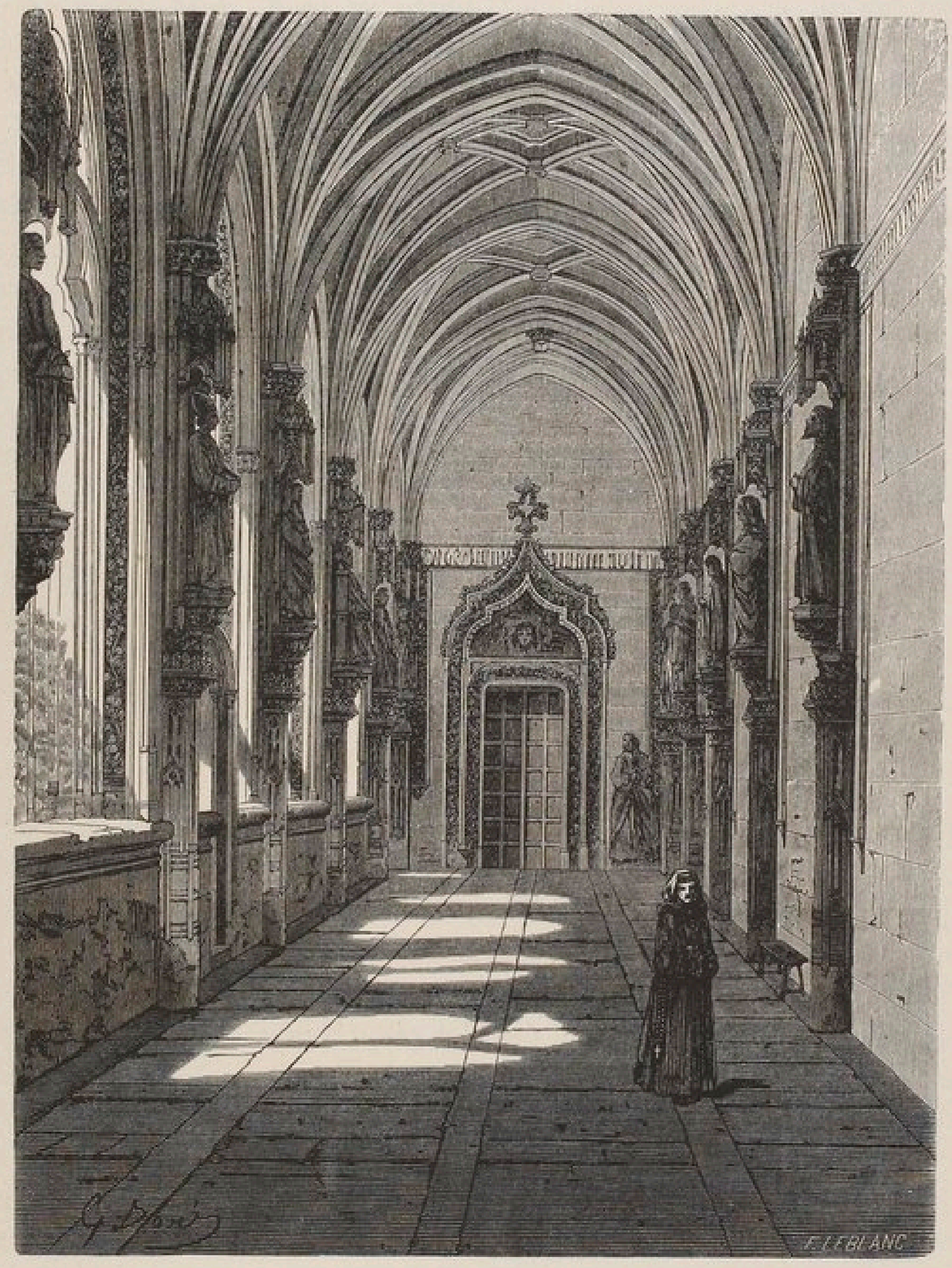


INTÉRIEUR DU SAN JUAN DE LOS REYES, A TOLÈDE.

moines ne montraient pas un respect parfait pour les édifices qu'ils habitaient : témoin le passage où Saint-Simon raconte dans quelle colère il entra contre les Cordeliers de Tolède, qui avaient transformé en cuisine une des salles de leur couvent : «.... Enfin, quand tout fut épuisé et qu'il fut question d'aller à la salle des conciles, ils me dirent qu'il n'en restoit rien, et que depuis six mois ils en avoient abattu les restes *pour y bâtir leur cuisine*. Je fus saisi d'un si violent dépit que j'eus besoin de me faire la dernière violence pour ne les pas frapper de toute ma force.

Je leur tournai le dos en leur reprochant cette espèce de sacrilége en termes fort amers. »

Mais revenons à San Juan *de los Reyes* et pénétrons dans l'intérieur. L'église n'a qu'une seule nef, dont les proportions sont plutôt celles d'une cathédrale que celles d'une chapelle de couvent. L'ornementation est d'une richesse extraordinaire : d'élégantes tribunes en encorbellement, dont les détails sont fouillés dans la pierre, se détachent des piliers et sont surmontées d'une balustrade à jour qui règne autour de la nef ; des écussons ornés, des couronnes, des aigles héraldiques



CLOITRE DE SAN JUAN DE LOS REYES, A TOLÈDE.

se détachent au milieu des rinceaux et des feuillages ; l'effet décoratif est complété par des inscriptions latines et espagnoles, en beaux caractères gothiques du quinzième siècle, à la louange des rois catholiques. Nous remarquâmes en outre les F et les Y, initiales de *Fernando* et *Ysabel*, qu'on retrouve si fréquemment dans les monuments de cette époque. L'église est peu riche en tableaux et en statues : le sacristain nous fit remarquer, il est vrai, un saint de bois placé à droite de l'autel, lequel saint fut sculpté et peint au naturel par Alonzo Cano ; il ajouta même qu'un *lor*

inglés avait offert cent mille réaux *d'un des bras seulement!* En Espagne, la plupart des saints de bois sculpté sont attribués au célèbre chanoine de Grenade, de même qu'on donne à Murillo les trois quarts des *Conceptions*.

Au bas de la hauteur sur laquelle est bâtie l'église, et à peu de distance de la *Puerta del Cambron*, s'élevait, du temps des Goths, la basilique de *Santa Leocadia*, aujourd'hui remplacée par la *Capilla del Cristo de la Vega*. C'est là que se trouve le tombeau de sainte Léocadie, la patronne de Tolède, qui souffrit le martyre sous le règne de l'empereur Dacien. C'est dans cette basilique qu'eut lieu l'apparition miraculeuse de sainte Léocadie à l'archevêque de Tolède, saint Ildefonse : « Recesvinthus, roi des Goths, se trouvant à Tolède avec sa cour et avec le glorieux archevêque saint Ildefonse, se rendit, le jour de la fête de sainte Léocadie, dans l'église où est le tombeau de la patronne de Tolède. Saint Ildefonse, en arrivant, s'agenouilla devant le tombeau de la bienheureuse. Pendant qu'il faisait sa prière, tous les assistants virent le tombeau s'ouvrir sans le secours de personne, bien que la pierre qui le recouvrait fût si pesante, que trente hommes robustes n'auraient pu la soulever. On vit la bienheureuse vierge sortir du sépulcre où elle était enfermée depuis trois cents ans, et, étendant le bras, elle posa sa main sur celle de l'archevêque, et lui adressa ces paroles.... (Nous passons le discours de sainte Léocadie, qui occupe à lui seul une bonne page.) La sainte ayant fini, se disposait à rentrer dans sa tombe, quand le roi pria l'archevêque de ne pas la laisser partir sans lui avoir demandé une relique d'elle, qui servirait de palladium à la ville et rappellerait en même temps le souvenir du miracle. Saint Ildefonse eut donc l'idée de couper un morceau du voile qui couvrait la tête de la sainte, ce qu'il fit au moyen d'un couteau que le roi lui prêta ; et il ordonna que les deux objets fussent gardés avec grande vénération dans le *sagrario* de la cathédrale de cette ville, où on les conserve encore aujourd'hui. » — Tel est le récit que nous lisons dans un curieux livre : *las Grandeças de España*.

VIII

Chaque promenade dans les rues étroites et enchevêtrées de Tolède réserve au curieux des découvertes et des surprises nouvelles : tantôt c'est une ruine ou une inscription arabe, tantôt un écusson ou un fragment de sculpture gothique ; ou bien encore c'est une porte du moyen âge garnie d'énormes clous de fer, et qui ressemble au bouclier de quelque géant des romans de chevalerie. Ces portes étranges, dont les plus beaux spécimens que nous connaissions se trouvent à Tolède et à Salamanque, sont d'un aspect des plus pittoresques. Les clous qui les garnissent, et dont la disposition offre des combinaisons diverses, ont généralement la forme d'un hémisphère ; leur grosseur dépasse ordinairement celle d'une orange, et parfois atteint presque celle de la tête d'un enfant ; ils sont souvent couverts de rainures, d'ornements variés et d'un certain nombre d'autres petits clous dont la tête est à peu près de la grosseur d'une balle et qui ressemblent à autant de verrues. Chaque clou est armé d'une tige de la grosseur du doigt, et dont la longueur varie ordinairement entre quinze et vingt centimètres ; cette tige de fer traverse la porte dans toute son épaisseur, et la partie qui dépasse a été rabattue à coups de marteau, de manière à fixer le clou avec une grande solidité. Malgré cela, depuis le développement qu'a pris le goût des antiquités, les guides de Tolède ont trouvé le moyen d'arracher bon nombre de ces curieux clous, qu'ils offrent aux étrangers moyennant quelques *pesetas ;* aussi, pour peu que leur commerce prospère, les clous de Tolède deviendront un jour aussi rares que les *azulejos* de l'Alhambra.

L'Ayuntamiento a été construit, dit-on, d'après les plans du Greco, qui était, comme beaucoup d'artistes de son temps, peintre, sculpteur et architecte. L'édifice n'a rien de bien remarquable en lui-même, mais sur un des murs nous lûmes ces curieux vers de la fin du quinzième siècle :

Nobles, discretos varones
Que gobernais á Toledo,
En aquestos escalones
Desechad las aficiones,
Codicia, temor y miedo.
Por los comunes provechos
Desechad los particulares;
Pues vos fizo Dios pilares
De tan riquísimos techos,
Estad firmes y derechos.

« Nobles et judicieux seigneurs — Qui gouvernez Tolède, — Sur ces degrés — Laissez vos passions, — L'avarice, la faiblesse et la crainte; — Pour l'intérêt public — Oubliez vos intérêts particuliers : — Et puisque Dieu vous fit les colonnes — De ce splendide palais, — Restez toujours fermes et droits. »

Cette belle inscription ne mériterait-elle pas d'être placée en lettres d'or à l'entrée de toutes les municipalités ?

Le grand portail de l'ancien *Hospital de Santa-Cruz*, aujourd'hui le collége militaire, est un joyau de sculpture, dont quelques parties rappellent les merveilles de la Chartreuse de Pavie. Les élégants plafonds de style moresque, les *patios*, les escaliers et les galeries aux riches sculptures font de cet édifice une des merveilles de Tolède. N'oublions pas la *puerta* de *Visagra*, une des portes les plus pittoresques de la ville ; une inscription latine placée au sommet de la voûte nous apprit qu'elle fut bâtie en 1550 par ordre de Charles-Quint : au-dessus de l'entrée sont sculptées dans la pierre les armes d'Espagne, accompagnées d'un aigle gigantesque aux ailes éployées, symbole adopté par la ville de Tolède depuis le treizième siècle. Cette porte, qui tenta le crayon de Doré, est d'un effet superbe ; on l'attribue à Berruguete, et elle n'est pas indigne d'un des plus grands sculpteurs espagnols de la Renaissance.

Sur les hauteurs qui avoisinent la ville, se trouvent les *Cigarrales*, chantés par Tirso de Molina. Ce nom, qui n'a aucune analogie avec le cigare, est particulier au pays et sert à désigner des jardins fruitiers accompagnés de maisons de plaisance. Les fruits et les légumes des environs de Tolède jouissent depuis longtemps d'une réputation méritée : Navagiero vante les *cardoni*, les *zanahorias* (navets) et les *berengenas* (aubergines) qu'on y cultivait de son temps. Ce dernier légume était cité par le *picaro* Guzman de Alfarache, parmi les friandises qui se trouvaient chez son maître, à côté des bergamotes d'Aranjuez, des patates de Malaga, des melons de Grenade, des cédrats de Séville et des limons de Murcie.

C'est près de Tolède que se trouve la Fuente de Guarrazar, endroit célèbre depuis la découverte de plusieurs couronnes d'or ayant appartenu à des rois visigoths d'Espagne. Ce trésor, un des plus importants qui soient jamais sortis du sein de la terre, fut trouvé en 1858 par un Français, M. Hérouard, ancien garde du corps de Charles X, alors professeur de langue française au Collége militaire de Tolède. Chassant un jour sur les coteaux de Guarrazar, il aperçut un fragment de chaîne d'or qui brillait au soleil ; il fit des fouilles, et ne tarda pas à trouver les splendides couronnes qu'on admire au musée de Cluny, et que leur intérêt historique rend cent fois plus précieuses que la valeur intrinsèque de l'or et des pierres. De nouvelles fouilles, faites au même endroit sous la direction de M. Amador de los Rios, ont fait découvrir depuis d'autres pièces non moins intéressantes, actuellement conservées à l'*Armería* de Madrid.

Non loin de la Fuente de Guarrazar, s'élèvent les *Montes de Toledo*, si célèbres dans les annales du brigandage. Comme nous nous acheminions à pied vers la *Fábrica de Armas*, nous achetâmes un jour à un marchand de chansons de la place du Zocodover une poésie populaire ayant pour titre : *Los Bandidos de Toledo*, « curieux et nouveau *romance*, dans lequel est rapportée l'histoire des bandits qui habitaient les montagnes de Tolède, où ils commirent de notables atrocités, avec tous les détails que verra le curieux lecteur. »

IX

Les épées et les poignards espagnols étaient déjà très-renommés dans l'antiquité : nous pourrions citer de nombreux historiens dont les ouvrages en font foi, tels que Polybe, Diodore de Sicile, Tite-Live, Martial et d'autres encore, sans oublier Cicéron, qui mentionne le *pugiun-*



LA PUERTA DE VISAGRA, A TOLÈDE (page 541).

culus hispaniensis. Un poëte latin, Gratius Faliscus, contemporain et ami d'Ovide, parle dans son *Cynegeticon* du *cultrum toledanum*, ou couteau tolédan, que les chasseurs portaient à leur ceinture :

... toletano præcingunt ilia cultro.

Il est probable que la fabrication des épées dut se continuer à Tolède à l'époque des rois

goths ; ce qui est certain, c'est qu'elle y était en vigueur au neuvième siècle, sous Abdur-rahman Ben Alhakem, comme le dit Conde dans son *Historia de la dominacion de los Arabes en España*. Ces épées devinrent sans doute le type de celles dont les Mores d'Espagne se servaient au moyen âge, et qu'on voit représentées dans une des peintures de l'Alhambra. La fabrication des épées n'était pas autrefois centralisée dans un établissement unique, comme elle l'est aujourd'hui : les *espaderos* travaillaient chez eux, seuls ou avec un certain nombre d'apprentis ; comme la plupart des corps de métiers des villes d'Espagne, ils étaient réunis en *gremio*, ou corporation. Plusieurs rois de Castille accordèrent au *gremio de espaderos* de Tolède certains priviléges, tels que l'exemption de divers impôts et droits qu'entraînait la vente des épées, l'achat du fer, de l'acier et d'autres matières premières. Ces priviléges furent même étendus à certains métiers qui se rattachaient à la fabrication des lames, comme les *acicaladores* (fourbisseurs), *vaineros* (gaîniers), etc. Le fer et les lames d'Espagne étaient renommés en France au moyen âge : nos anciens inventaires font mention du *fer d'Espaigne*, et Froissart parle d'*une petite courte darde espaignole à ung large fer*. L'usage de l'épée, « *seule mère de toutes armes*, » comme disait au seizième siècle notre *escrimeur* Sainct-Didier, était général en Espagne à cette époque. Medina raconte que François Ier, se rendant à Madrid, aperçut des jeunes gens encore imberbes qui portaient l'épée au côté, et qu'il s'écria : « O bienheureuse Espagne, qui enfantes et élèves des hommes tout armés ! »

Les lames de Tolède étaient très-estimées en Angleterre, comme le montrent plusieurs passages de Johnson, de Butler et de Shakspeare : c'était l'arme qu'Othello gardait dans sa chambre, comme un trésor, et l'ami fidèle qu'un soldat rêvait de posséder : « *Toledo's trusty*, disait Mercutio, *of which a soldier dreams*. » Il n'est pas besoin de dire que les *espadas toledanas* n'étaient pas moins estimées en Espagne ; l'auteur de la *Vida de Lazarillo de Tormes*, qui écrivait vers 1525, faisait parler ainsi l'écuyer de Tolède que servait son héros : « Oh ! si tu savais, garçon, quelle pièce j'ai là ! Il n'y a pas d'or au monde pour lequel je la donnerais : dans aucune de celles qu'Antonio a faites, il n'est arrivé à obtenir un acier comme celui-ci. »

L'acier employé par les *espaderos* de Tolède provenait d'une mine de fer située à une lieue de Mondragon, dans les Provinces Basques ; témoin ces vers d'un poëte espagnol :

> Vencedora espada,
> De Mondragon tus aceros,
> Y en Toledo templada.

« Épée victorieuse, — Ton acier est de Mondragon, — Et tu fus trempée à Tolède. »

Un employé de la dîme de Tolède au siècle dernier, Palomares, à qui l'on doit le tableau, plusieurs fois reproduit depuis, des marques employées par les principaux espaderos de cette ville, a laissé en outre quelques détails sur les procédés employés par eux. Suivant lui, c'est à tort que l'on a cru qu'ils possédaient des secrets particuliers pour la trempe de leurs armes : ils se bornaient à employer l'eau du Tage ainsi que le sable blanc et fin que le fleuve roule dans son lit. Ce sable servait à ces habiles artisans pour l'opération qu'ils appelaient *refrescar la calda* (refroidir la chaude) : quand le métal était rouge et commençait à jeter des étincelles, on le découvrait un instant, et on l'arrosait avec le sable. La lame formée, on procédait à la trempe de la manière suivante : une partie creuse de soixante centimètres d'étendue était ménagée au milieu du foyer, et on y plaçait la lame de manière que quatre cinquièmes seulement de sa longueur fussent exposés au feu, la soie et le talon restant en dehors. La lame arrivée au rouge-cerise, on la plongeait la pointe en bas dans un réservoir de bois plein d'eau du Tage, et une fois refroidie, on la redressait s'il en était besoin. On mettait ensuite au feu la partie de la lame qui n'y avait pas été exposée, et dès qu'elle commençait à rougir, on la prenait par la soie avec des

tenailles, et on l'enduisait de suif de mouton jusqu'à ce qu'elle fût refroidie, opération qui achevait de donner la trempe.

Le plus ancien espadero tolédan que nous connaissions est Julian, surnommé *el Moro* parce qu'il était de Grenade, où il travaillait, vers la fin du quinzième siècle, pour le roi Boabdil ; on l'appelait aussi Julian *del Rey* parce que, s'étant fait chrétien, il eut, dit-on, pour parrain le roi Ferdinand le Catholique. Il avait pour poinçon le *perrillo* ou petit chien, marque si fameuse autrefois, et dont Cervantès parle dans son *Don Quichotte*. Viennent ensuite parmi les espaderos les plus estimés, Joannes de la Horta et Tómas de Ayala, Sahagun et ses descendants, Dionisio Corrientes, Miguel Cantero, qui travaillait pour Philippe II, et gravait sur ses lames : *Opus laudat artificem ;* Tómas Gaya, dont le nom se voit sur une magnifique épée du Musée d'artillerie ; Hortuño de Aguirre, Menchaca, Sebastian Hernandez, qui ajoutait à son nom *toledano*, comme le montre une des plus belles épées de l'*Armería* de Madrid ; et bien d'autres encore, qu'il serait trop long de nommer. Plusieurs espaderos de Tolède travaillèrent aussi dans d'autres villes d'Espagne, telles que Cordoue, Cuenca, Calatayud, Madrid, Badajoz, Séville, Valladolid, Valence, Bilbao, Toloseta, etc. La fabrication des épées y était encore florissante au milieu du dix-septième siècle : celles en usage à cette époque étaient appelées *espadas de golilla*, parce qu'elles accompagnaient la *golille*, cet accessoire du costume espagnol ; la lame était d'une longueur démesurée, et l'usage en était général, si nous en croyons le récit que fait madame d'Aulnoy d'une visite qu'elle reçut du fils d'un *alcalde :* « Son manteau étoit de drap noir, et comme c'étoit un Guap (brave, fanfaron), il l'avoit entortillé autour de son bras, parce que cela est plus galant, avec un broquel à la main : c'est une espèce de bouclier fort léger et qui a au milieu une pointe d'acier ; ils le portent quand ils vont la nuit en bonne ou en mauvaise fortune : il tenoit de l'autre main une épée plus longue que demi-pique, et le fer qu'il y avoit de garde auroit pu suffire à faire une petite cuirasse : comme ces épées sont si longues qu'on ne pourroit les tirer du fourreau, à moins que l'on ne fût aussi grand qu'un géant, ce fourreau s'ouvre en appuyant le doigt sur un petit ressort. Il avoit aussi un poignard dont la lame étoit étroite ; il étoit attaché à sa ceinture contre son dos. » Et plus loin, parlant des laquais : « Ils portent de grandes épées avec des baudriers et un manteau par-dessus.... On ne voit pas un menuisier, un sellier, ou quelque autre homme de boutique, qui ne soit habillé de velours et de satin, comme le roy, ayant la grande épée, le poignard et la guitare attachée dans sa boutique. » L'introduction du costume français vers la fin du dix-septième siècle fit cesser l'usage de ces grandes épées, et porta un coup fatal à l'industrie qui faisait la gloire de Tolède : un voyageur qui se trouvait en Espagne en 1667 affirme qu'entre autres objets, la Normandie et la Bretagne y envoyaient alors de la *quincaille* et des *lames d'épée*, « par où j'ai appris, ajoute-t-il, que c'estoit un abus de croire qu'aujourd'huy les bonnes viennent d'Espagne. *Depuis qu'on n'en travaille* plus à Tolède, on ne se sert ici que des étrangères, hors quelques-unes qui viennent de la Biscaye, mais qui sont fort chères. »

La *Fábrica de armas* est située sur la rive droite du Tage, à deux kilomètres environ de Tolède : c'est un grand bâtiment très-simple, de forme rectangulaire, qui fut terminé en 1780, comme nous l'apprit une inscription placée au-dessus de la porte. Charles III, qui fit tant d'efforts pour encourager les manufactures espagnoles, résolut de relever l'ancienne industrie des *espaderos*, et fit construire cette fabrique. La vieille réputation des *espaderos* de Tolède était bien tombée, puisque le roi fut obligé de faire venir de Valence, pour diriger les travaux, un forgeur d'épées nommé Luis Calisto, qui passait pour très-habile. L'établissement, destiné aujourd'hui à la fabrication des armes blanches de l'armée, dépend du corps d'artillerie : il est ouvert aux étrangers, et nous pûmes visiter en détail tous les ateliers, ce qui nous permit de constater que les anciens procédés sont aujourd'hui abandonnés, tant pour la forge que pour la trempe : ainsi, le fer qu'on emploie vient en partie d'Allemagne ; pour le reste, on se sert de vieux fers de mulets ;

on ne se sert plus du sable du Tage, mais de cette espèce de boue que produisent les meules à aiguiser ; le suif de mouton est remplacé par le savon. Cependant les armes sont encore d'excellente qualité : on nous fit voir dans la *Sala de Pruebas* (salle d'épreuves) des lames qui s'enroulaient plusieurs fois sur elles-mêmes comme un serpent, et reprenaient ensuite la forme droite. Mais ce qui est perdu, c'est le secret de la forme et de l'élégance. Aujourd'hui ce n'est plus à Tolède qu'on trouve de belles lames, mais dans les musées et chez les amateurs de curiosités.



UNE PORTE DU MOYEN AGE, A TOLÈDE.



UN RELAI A ILLESCAS, ENTRE TOLÈDE ET MADRID (page 548).

CHAPITRE VINGTIÈME

De Tolède à Madrid. — Illescas. — Aranjuez. — Le Palais : el *Gabinete;* les jardins; la *Calle de la Reina;* le *Jardin de la Isla;* les fontaines ; la *Casa del labrador ;* un roi chasseur ; le gibier et les animaux exotiques. — Une *lucha* entre un taureau et un tigre. — Les anciens *herradores.* — Les ânes d'Aranjuez. — Les Espagnols aiment-ils la campagne? — Un poëte réaliste. — Arrivée à Madrid ; quelques mots sur son histoire. — Les anciennes maisons ; somptuosité des appartements. — Quelques strophes du *Madrid ridicule.* — Le climat. — La *Puerta del Sol.* — Cherté des loyers. — Les boutiques et les marchands en plein air. — L'eau de Madrid. — Quelques mots sur la presse espagnole : les grands journaux; la petite presse ; les feuilles satiriques, théâtrales, tauromachiques, etc. — Les journaux à Barcelone et dans les provinces. — Quelques feuilles républicaines et carlistes nouvellement écloses.

I

Le voyage de Tolède à Madrid exigeait autrefois une journée entière ; on ne comptait cependant qu'une douzaine de lieues de chemin ; mais quel chemin, et quelles lieues ! Des lieues d'Espagne, et un chemin poudreux l'été, fangeux l'hiver, fastidieux en toute saison. « De Madrid à Tolède il y a douze lieues, chemin tout uni... moins les côtes, » dit malicieusement une chanson :

De Madrid á Toledo
Hay doce leguas,
Todo camino llano..
Ménos las cuestas.

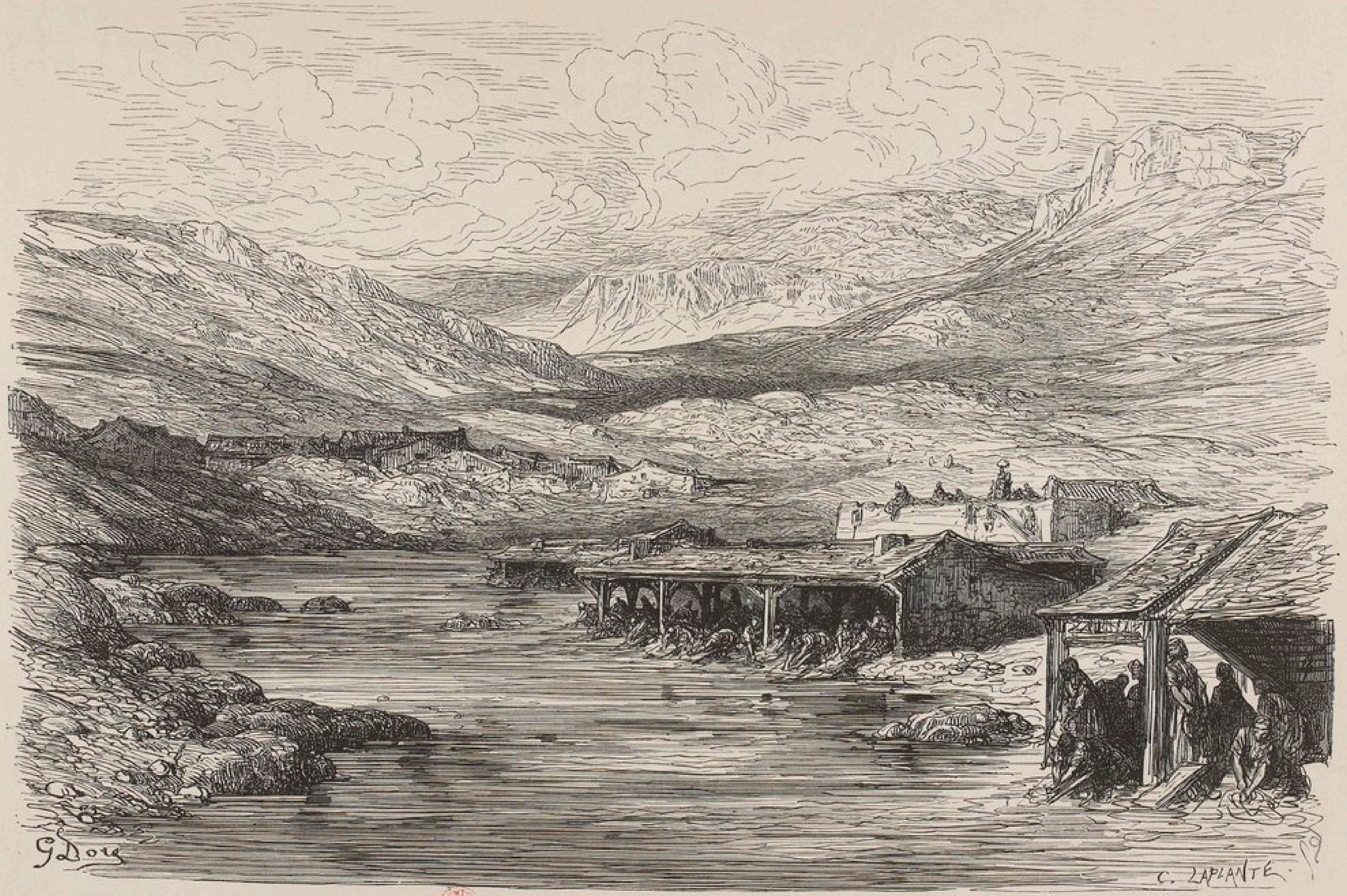
On n'avait d'autre alternative que de faire ce long voyage dans une étroite diligence aux durs

coussins, ou dans une antique *calesa* qui parfois restait embourbée jusqu'au moyeu, malgré la hauteur démesurée de ses roues, ce qu'un voyageur appelait le *naufrage de terre*. On s'arrêtait à Illescas, à mi-chemin, pour goûter un repos bien nécessaire, en dépit de cette singulière étymologie, d'après laquelle le nom d'*Illescas* serait emprunté au commencement et à la fin d'une phrase latine : *Ill*ic non qui*escas :* Tu ne te reposeras pas ici. Le dîner de la posada pouvait inspirer quelque méfiance au voyageur, surtout s'il se rappelait certain chapitre du roman de Lesage, dans lequel il est question d'un chat qu'on offrit à Gil Blas sous le nom de lièvre, *gato por liebre*, comme dit le proverbe espagnol. On avait ensuite le temps, pendant que le *mayoral* faisait la sieste, d'aller voir *Nuestra Señora de la Caridad*, quelques curieux tableaux du *Greco*, de dessiner la tour arabe ou le chœur de *Santa-María*, et une maison où logea François Ier, s'il faut en croire la tradition, lorsqu'il se rendit à sa prison de Madrid.



UN CONVOI D'ANES, AUX ENVIRONS D'ARANJUEZ.

Le voyage de Madrid se fait aujourd'hui en chemin de fer, et n'exige guère que trois heures. Le soleil était levé depuis peu de temps quand l'omnibus de la station vint nous chercher à la fonda : nous descendîmes la côte rapide, et nous eûmes à peine le temps de saluer en passant la Puerta del Sol, dont les rayons du soleil levant coloraient en rose les murs lézardés. Au-dessus de la route s'élevait un nuage de poussière soulevé par une interminable caravane d'ânes et de mulets chargés d'eau, de charbon, de fagots de chêne vert, de fruits et de légumes, et autres provisions pour la ville ; des paysans à pied gravissaient lentement la montée à côté de leurs bêtes, en murmurant leur chanson monotone. Au bas de la côte, nous traversâmes le pont d'Alcantara, et arrivés à la station, nous eûmes encore le temps de jeter un regard d'adieu à l'Alcazar, aux vieux clochers et aux murailles arabes qui font comme une couronne de pierre à la montagne de granit sur laquelle Tolède est bâtie. Le chemin de fer n'a pas changé Tolède : plusieurs fois nous l'avons revue, toujours aussi déserte et aussi calme, même en temps de révo-



LAVANDERAS (LAVEUSES); BORDS DU TAGE, ENVIRONS DE TOLÈDE (page 550).

lution : les champs d'Alcolea étaient encore teints du sang répandu dans une lutte fratricide ; l'antique monarchie espagnole venait de sombrer : cependant Tolède restait aussi paisible que de coutume ; ses rues étaient silencieuses et désertes, et c'est à peine si quelques groupes animaient la place du Zocodover.

Mais l'heure du départ vient de sonner ; nous entendons le cri traditionnel : *Al coche, señores, al coche!* Le sifflet de la machine se fait entendre ; une épaisse muraille de roseaux qui s'étend à gauche de la voie cache à nos yeux les eaux du Tage, mais en indique le cours ; ils sont, sans aucun doute, de la même espèce que les *calami* dont parle le poëte latin :

> Nos Celtas, Macer, et truces Iberos
> Cum desiderio tui petemus.
> Sed quodcumque tamen feretur, illic
> Piscosi calamo Tagi notata
> Macrum pagina nostra nominabit.

« Macer, nous irons en te regrettant au pays des Celtes et des farouches Ibériens ; mais partout où nous porterons nos pas, on lira sur nos tablettes ton nom, Macer, tracé avec le roseau du Tage aux eaux poissonneuses. »

Nous atteignons bientôt une petite station qui porte le nom arabe d'Algodor, puis Castillejo, où la voie s'embranche sur la ligne de Madrid. Une demi-heure après, nous arrivons à Aranjuez.

II

On a voulu trouver l'étymologie d'Aranjuez dans deux mots latins : *Ara Jovis*, — l'autel de Jupiter, — ce qui ferait remonter à l'époque romaine l'ancienneté du Versailles de l'Espagne ; on ne pouvait, du reste, faire moins pour une résidence royale, — *sitio real*, séjour favori de tant de souverains. Quoi qu'il en soit, Aranjuez n'était au quatorzième siècle que l'habitation d'été d'un grand maître de l'ordre de Santiago, et ne passa dans le domaine royal que sous les rois catholiques. Charles-Quint en fit un rendez-vous de chasse ; les premières constructions furent élevées sous le règne de Philippe II par Herrera, architecte de l'Escurial, et augmentées successivement par plusieurs rois d'Espagne. Une large allée, bordée d'arbres magnifiques, nous conduisit directement au palais, construction massive en briques, avec chaînes de pierres de taille, qui rappelle quelque peu Fontainebleau. Une inscription en style lapidaire, placée sous la façade, porte le nom du fondateur, Philippe II, et celui de Philippe V ; puis une autre : « *Ferdinandus VI, Pius, Felix, consummavit anno MDCCLII.* » Une autre inscription, placée sur deux ailes en retour, nous apprit qu'elles avaient été élevées par Charles III de 1775 à 1778. Ce prince avait un goût particulier pour Aranjuez, et y dépensa, dit-on, des sommes considérables. L'ameublement est de la fin du siècle dernier : des plafonds du trop fécond Luca Giordano, quelques toiles de Raphael Mengs, de Bayeu, du Vénitien Amiconi et de Maella, peintres fort à la mode en Espagne sur le déclin du dix-huitième siècle. La pièce la plus intéressante est le *Gabinete*, orné de revêtements en porcelaine, non pas de la Chine ni de Capo di Monte, comme on l'a souvent imprimé à tort, mais de la manufacture royale du Buen Retiro.

Ce n'est pas à son palais qu'Aranjuez doit sa réputation, mais à ses merveilleux jardins, qu'on a comparés avec raison à une oasis : entourés d'une contrée qui offre l'image d'un désert, ils présentent ce que l'imagination peut rêver de plus frais, de plus riant : cours d'eau ombragés, cascades, fontaines, arbres gigantesques, buissons et haies. Ces jardins, au dire de Saint-Simon, avaient été tracés autrefois dans le goût flamand, par des Flamands que Charles-Quint avait fait venir exprès. Dès le dix-septième siècle, les arbres d'Aranjuez étaient déjà cités comme des merveilles de végétation. Madame d'Aulnoy vante ses avenues d'ormes et de tilleuls, « si hauts, si

verds et si frais, que le soleil ne les pénètre point. C'est une chose bien extraordinaire, que l'on trouve si proche de Madrid des arbres si parfaits en leur qualité, car le terroir est ingrat, et il n'y en vient point... Ces avenues sont si longues, que lorsque l'on est au milieu, l'on n'en peut voir le bout. Plusieurs allées se joignent à celles-ci, et forment des étoiles de tous côtez. On se promène aux bords du Tage et du Xarama... Les promenades y sont ravissantes, et lorsque nous y arrivâmes, je croyois être dans quelque palais enchanté. La matinée étoit fraîche, les oiseaux chantoient de tous côtez, les eaux faisoient un doux murmure, les espaliers étoient chargez de fruits excellens, les parterres de fleurs odoriférantes... » Saint-Simon, qui séjourna quelque temps à Aranjuez, dit que c'était le seul endroit des Castilles où il y eût de beaux arbres : « De quelque côté qu'on y arrive, c'est par une avenue d'une lieue ou de trois quarts de lieue, dont plusieurs ont doubles rangs d'arbres, c'est-à-dire une contre-allée de chaque côté de l'avenue. Il y en a douze ou treize qui arrivent de toutes parts à Aranjuez, où leur jonction forme une place immense, et la plupart percent au delà à perte de vue... »

Ces descriptions sont encore vraies aujourd'hui : les arbres ont grandi, un grand nombre ont été plantés depuis, de sorte que les Espagnols, justement fiers de leur Aranjuez, ont le droit de dire qu'il ne faut chercher ni à Versailles ni en aucun pays de l'Europe une plus belle végétation sous un ciel si pur. Argensola, Gomez Tapia et d'autres poëtes espagnols ont célébré à l'envi ce séjour enchanteur. Gomez Tapia, qui vivait au temps de Philippe II, vantait ces arbres au feuillage épais, « dont Hercule aurait pu se faire une couronne, et cette abondance de lauriers qui auraient pu servir à Apollon pour sa transformation. Les saules, les cyprès, les frênes verdoyants ne se peuvent compter : les vignes s'enroulent autour des trembles, au milieu des lierres qui envahissent leurs troncs. Le sol, toujours frais, est émaillé de toutes sortes de fleurs... Jamais tapis de Turquie, aux couleurs innombrables, au tissu ingénieusement fabriqué, ne pourra parvenir à égaler de semblables merveilles. » Faisons le tour des jardins en commençant par la *Calle de la Reina*, — l'allée de la Reine, longue avenue d'une lieue qui se prolonge jusqu'au Tage ; elle est plantée d'ormes gigantesques, dont le feuillage est impénétrable aux rayons du soleil. Nous n'avons vu nulle part en Espagne une voûte de verdure aussi haute et aussi majestueuse, si ce n'est à Grenade, dans l'Alameda que baignent les eaux du Genil. Le *Jardin de la Isla*, qui se trouve dans une île du Tage, est ombragé par des arbres plusieurs fois séculaires, et dont le fleuve, comme au temps de Martial, entretient la fraîcheur :

> Æstus serenos aureo franges Tago,
> Obscurus umbris arborum.

« A l'ombre des arbres qu'arrose le Tage aux flots dorés, tu te garantiras des chaleurs de l'été. »

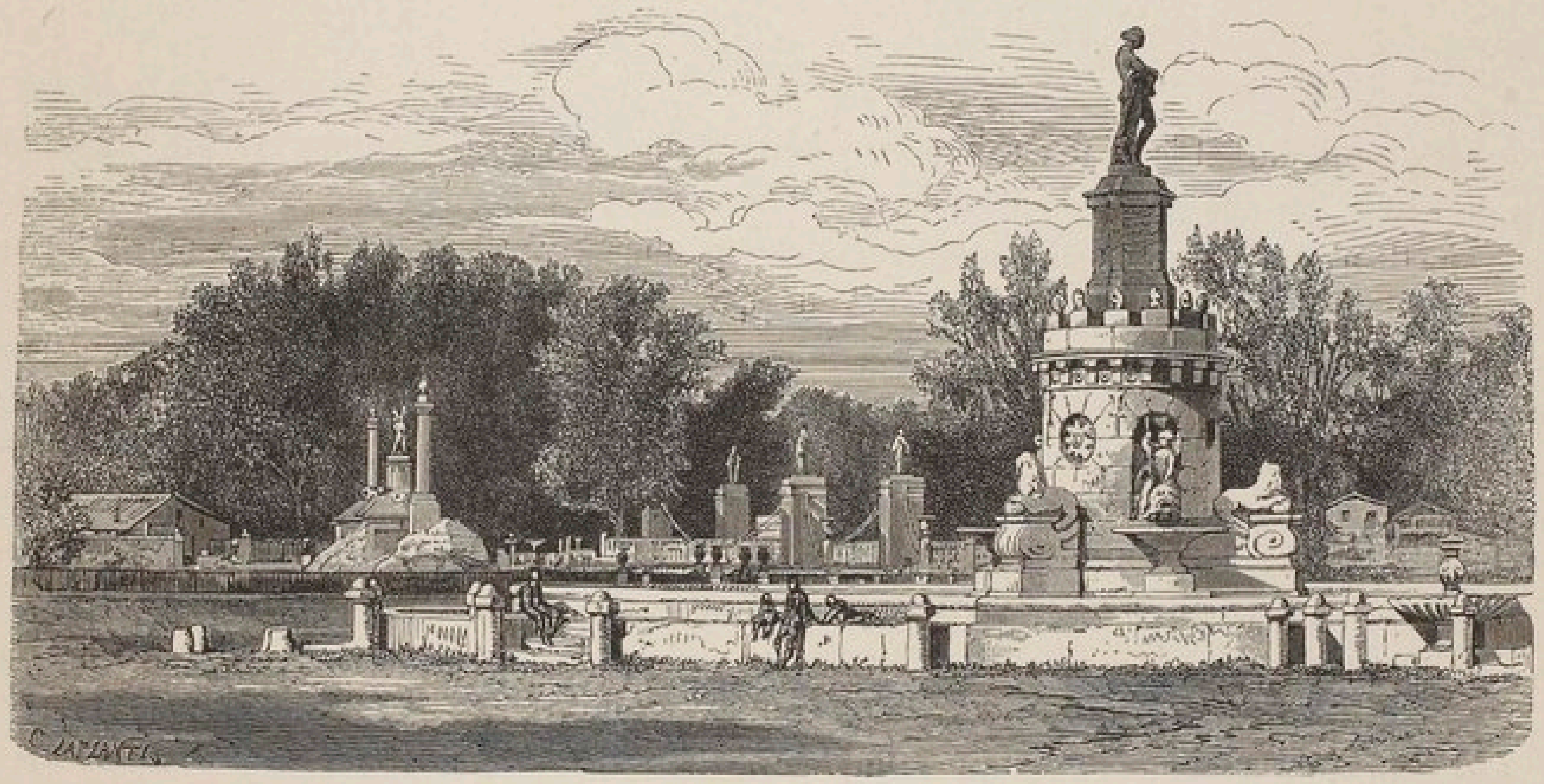
Le jardinier qui nous accompagnait nous conduisit à la fontaine qui fut peinte par Velazquez pendant un de ses séjours à Aranjuez ; le tableau, qu'on voit au Musée de Madrid, rend merveilleusement la poésie de ce site sauvage et silencieux, et montre que le premier des peintres espagnols était aussi habile dans le paysage que dans les autres genres. Plusieurs autres fontaines, de création plus récente, sont ornées de statues de bronze et de marbre blanc : Neptune, Apollon, Jupiter, Hercule, Bacchus, Cérès, Flore et Pomone, les Tritons, les Néréides et les Naïades, les Dryades et les Hamadryades, presque toute la mythologie y a passé. Nous remarquâmes, parmi d'autres allégories, un groupe placé au sommet d'un rocher factice, et qui représente l'union du Tage, le vieux fleuve, avec la nymphe Jarama. La plupart de ces statues sont dans le style décoratif de la décadence italienne ; quelques-unes cependant, celles de l'Algarde par exemple, ne sont pas sans mérite. N'oublions pas deux statues de l'époque romaine : une Vénus et un Antinoüs, que le peuple appelle Adam et Ève. Les fontaines sont munies de nombreux tuyaux, et leur eau s'élance à une hauteur considérable : le jet de la *Fuente del Tajo*, — la fontaine du



LA CALLE DE LA REINA, (ALLÉE DE LA REINE), A ARANJUEZ (page 552).

Tage, — atteint près de vingt mètres de hauteur. Notre guide nous conduisit ensuite à la *Casa del Labrador*. Cette Maison du Laboureur, bâtie par ordre de Charles IV vers la fin du siècle dernier, rappelle une habitation de paysan à la manière de Trianon, qui paraît avoir servi de modèle pour cette fantaisie royale. Nous y montâmes par un escalier de marbre orné de bronze doré ; le reste n'est pas plus champêtre : pavé en mosaïque, statues et bustes de marbre, plafond orné de fresques de Maella et d'Antonio Velazquez, — qu'il ne faut pas confondre avec le grand Diego. Des tapisseries couvrent les murs, les meubles sont en marqueterie, et la vaisselle est en porcelaine tendre aux riches décors.

Mentionnons encore le *Jardin de Primavera*, celui *del Príncipe*, où l'on a essayé d'acclimater les plantes de l'Amérique du Sud, et quelques fantaisies qui ne sont pas toujours du goût le plus heureux, par exemple une montagne artificielle qui a la prétention de ressembler à la Suisse, un ermitage, un temple grec, des myrtes taillés en forme de vaisseau, et autres colifichets. Ces fantaisies datent pour la plupart du règne de Charles III, qui avait une prédilection marquée pour



LA FONTAINE SAN ANTONIO, A ARANJUEZ.

ce royal séjour de printemps, — *Real Sitio de primavera*. Le principal plaisir que lui offrait Aranjuez était la chasse, exercice favori de plusieurs princes espagnols. Un auteur contemporain nous le peint avec son costume habituel : grand chapeau, frac gris de drap de Ségovie, veste de buffle, petite dague, culottes noires et bas de laine. Ses poches étaient toujours pleines de couteaux et d'ustensiles de chasse. « Dans les jours de gala on lui passe un habit magnifique ; mais comme il n'en a pas moins le projet de chasser l'après-dîner, et qu'il est fort économe de son temps, il porte toujours ses culottes noires avec toutes sortes d'habits. Je crois qu'il n'y a que trois jours dans l'année où le prince n'aille pas à la chasse, et ces trois jours-là sont marqués en noir sur son calendrier.... Ni tempête, ni vent, ni froid, ni chaud, ni pluie ne peuvent l'empêcher de sortir ; et lorsque l'on apprend que l'on a vu un loup, il n'y a aucune distance qui puisse l'arrêter : il parcourroit plutôt la moitié de son royaume... »

Dès le temps de Saint-Simon, le parc d'Aranjuez était fort giboyeux : il raconte qu'un jour, se trouvant sur une petite place de pelouse environnée de bois, un valet se mit à siffler : « Aussitôt cette petite place se remplit de sangliers et de marcassins de toutes grandeurs, dont il

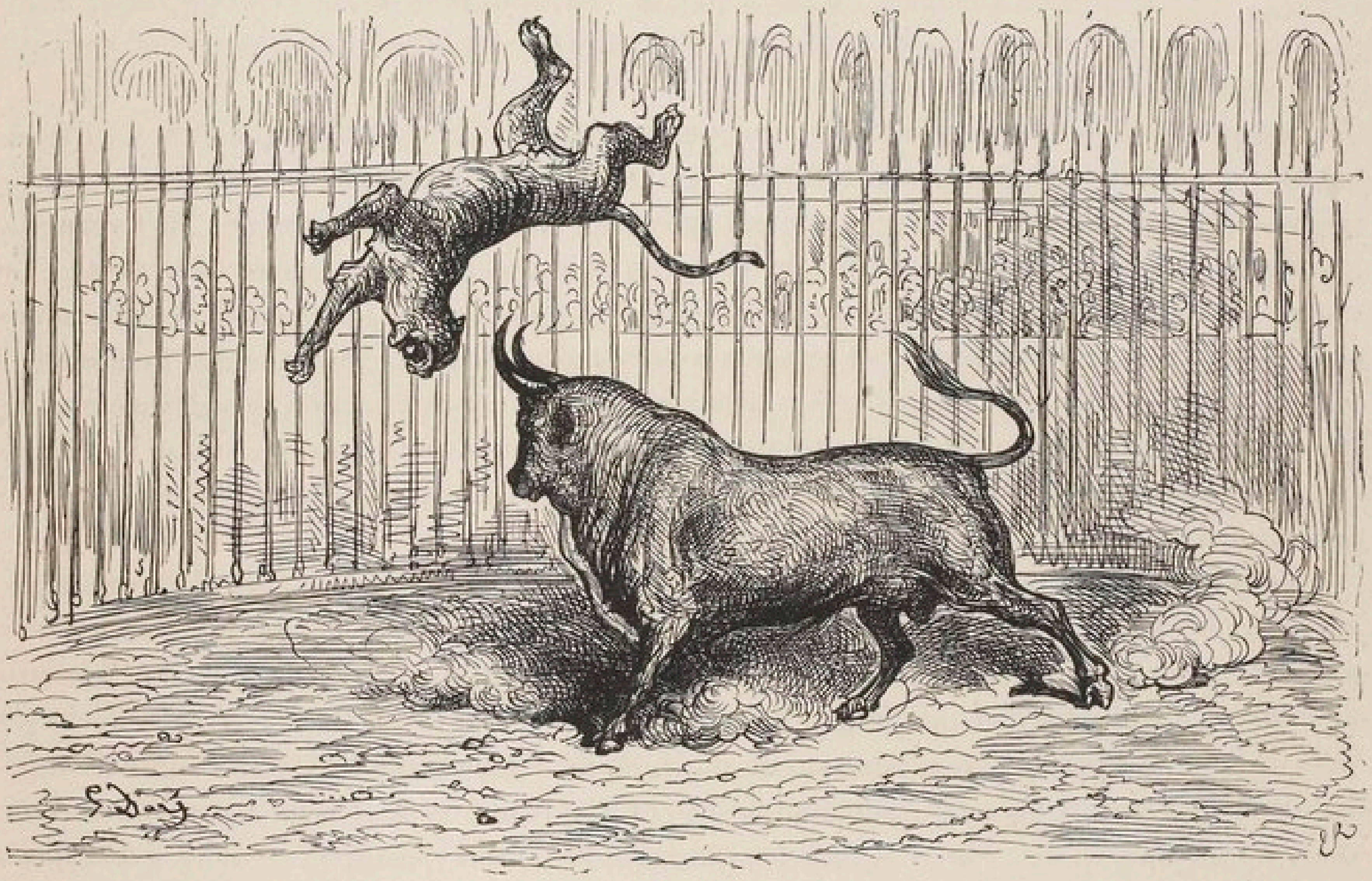
y en avoit plusieurs de grandeurs et de grosseurs extraordinaires. Ce valet leur jeta beaucoup de grains à diverses reprises, que ces animaux mangèrent avec grande voracité... Ce petit spectacle nous amusa fort, près d'une heure. » D'après les récits de plusieurs voyageurs du siècle dernier, le gibier était extrêmement abondant à Aranjuez. « On y voyait errer paisiblement jusque dans les rues les daims et même les sangliers. On les eût pris pour des animaux domestiques. » Charles III avait peuplé son parc de toutes sortes d'animaux rares ; on y rencontrait des éléphants, des guanacos, des zèbres en liberté. Déjà Philippe V y avait établi un haras de buffles, qu'on employait pour l'agriculture, et dont le lait était, dit encore Saint-Simon, « le plus excellent de tous, et de bien loin. Il est doux, sucré, et avec cela relevé, plus épais que la meilleure crème, et sans aucun goût de bête, de fromage ni de beurre. Je me suis étonné souvent qu'ils n'en aient pas quelques-uns de la *Casa del Campo*, pour faire usage à Madrid d'un si délicieux laitage. » Il y avait aussi un assez grand nombre de chameaux, qui servaient pour l'agriculture, comme ceux qu'on voit encore à la *Cascina di san Rossore*, dans les environs de Pise.

III

Après les jardins et le château, il nous restait à visiter la ville d'Aranjuez : ce fut l'affaire de peu de temps, car elle est presque moderne, et ne se compose que de quelques rues alignées au cordeau. Ce n'était encore, au dix-septième siècle, qu'un pauvre village : ce petit hameau, lisons-nous dans un récit contemporain, « est si chétif, qu'à peine on y trouve à loger.... A peine trouvâmes-nous au lieu où nous fûmes une écurie pour nos chevaux et le couvert pour nous, et nous fûmes trop heureux d'y dormir sur des bancs et sur des chaises. » « Lorsque le roi y va, dit un autre, ceux qui l'accompagnent sont si mal logez, qu'il faut se contenter d'y aller à toute bride faire un peu sa cour, ou de passer jusques à Tolède, car il n'y a que deux méchantes hôtelleries et quelques maisons de particuliers en fort petit nombre. » Aujourd'hui, on ne court plus le risque de mourir de faim à Aranjuez. La population de la ville, qui en temps ordinaire ne s'élève guère à plus de quatre mille habitants, montait, dit-on, à quinze ou vingt mille pendant les mois de mai et de juin, époque où séjournait habituellement la cour.

Une course de taureaux était annoncée pour le lendemain de notre arrivée : nous n'eûmes garde d'y manquer, car l'affiche promettait aux amateurs, outre la *corrida* de rigueur, une *lucha* entre un taureau et un tigre. C'est une ancienne tradition que ces combats d'animaux à Aranjuez, où ils étaient déjà fort à la mode il y a deux siècles. Nous avons dit qu'il y avait autrefois, dans le parc du château, de nombreux chameaux ; on faisait battre ces animaux contre des chiens : « C'étoit, dit un témoin oculaire, un agréable divertissement, de voir comment cette beste, si mal faite, se défendoit adroitement des mâtins qui l'attaquoient et que quelquefois sa furie forçoit les barrières, et se déchargeoit sur les spectateurs. » Plus tard, on fit lutter des nègres contre les taureaux : on raconte l'histoire d'un nègre de Buenos-Ayres qui, habitué dès son enfance à poursuivre dans les déserts les troupeaux sauvages, montrait dans ces combats une force et une habileté extraordinaires. Il prenait une longue corde munie d'un nœud coulant, — le *laso* de son pays, — et après l'avoir passée entre les cornes du taureau, il le conduisait près d'un poteau solidement fixé au milieu de la place. Après l'avoir attaché au poteau, il lui jetait une selle sur le dos, et l'enfourchait comme il eût fait d'un cheval. On coupait alors les cordes, et l'animal se mettait à courir de tous côtés, cherchant à se débarrasser de ce cavalier improvisé. Lorsque ce fatigant exercice commençait à diminuer les forces du taureau, le nègre dirigeait comme il pouvait sa monture vers un autre taureau, qu'il ne tardait pas à tuer ; après quoi il tuait également celui sur lequel il était monté. Revenons à la lutte annoncée. Déjà nous avions vu en

Andalousie de ces combats où le taureau avait à se mesurer, soit avec un tigre, soit avec un lion ; une autre fois, c'était un lion qui devait lutter contre un éléphant. Mais ordinairement les adversaires montraient des dispositions très-pacifiques, et tout se terminait à la plus grande satisfaction de la Société protectrice des animaux. Le combat dont nous fûmes témoins ne fut pas long : le tigre, malgré toutes sortes d'excitations, malgré les cris de la foule, restait parfaitement tranquille, et rien, dans son attitude, n'indiquait la férocité naturelle à sa race. Le taureau, au contraire, bien que de petite taille, avait des allures vives et belliqueuses : aussi se dirigea-t-il résolûment vers son adversaire, qu'il enleva d'un vigoureux coup de cornes, et qu'il envoya sauter presque aussi haut que la barrière en bois élevée pour la sûreté des spectateurs. Les cris : *fuera! fuera!* (à la porte!) se firent entendre, avec toutes sortes d'imprécations contre le tigre, qui rentra honteusement dans sa cage, tandis que le taureau restait maître du champ de bataille.



COMBAT D'UN TAUREAU ET D'UN TIGRE, DANS LA PLAZA DE TOROS D'ARANJUEZ.

Les taureaux qui paissaient dans les vastes prairies d'Aranjuez étaient autrefois célèbres ; leur race, améliorée par Ferdinand VII, le grand *aficionado*, est encore estimée aujourd'hui, et fournit un grand nombre de sujets pour les *corridas* de Madrid. Dans les fêtes qui se donnaient au dix-septième siècle dans le Real Sitio, la *herradura* occupait une place très-importante : cette cérémonie passionnait tellement la population, et attirait un si grand nombre de curieux, qu'on en fixait le jour avec le plus grand secret, afin d'éviter une trop grande foule. On poussait les taureaux dans une enceinte préparée exprès, et au-dessus de laquelle s'élevait une estrade destinée au roi et à la cour; à trois heures le spectacle commençait : « Alors, tous les balcons et tous les échaffaux estant chargez de spectateurs, Leurs Majestez vinrent en leur loge, et ayant donné ordre qu'on commençast, on vit dans la place entourée de barrières une quantité de certains jeunes paysans, qu'on nomme *herradores*, qui attendent le taureau pour le colleter, et on leur en lâche un ou deux, et aussitôt le plus vaillant court le saisir à la queue ou aux cornes, et estant secouru

des autres, ils tâchent de le coucher par terre, et à mesme temps un autre vient d'un feu fait à costé de la place avec un fer ardent, et il luy donne la marque sur la cuisse, pendant que les autres luy fendent les oreilles.... Pour le tromper comme il vient à eux, ils lui opposent ou un manteau ou un chapeau, et comme cette beste ferme les yeux en frappant, le plus hardy lui saute au col et le saisit par les cornes, et tous les autres par tous les endroits qu'ils lui peuvent attraper. Mais il en culbute et maltraite beaucoup, et c'est une grande merveille qu'il n'en tue une grande partie, car il court souvent droit à eux, les renverse, et leur passe sur le corps ; mais je ne sçay comment ils font : ceux que l'on croit morts se relèvent aussitôt.... C'est un assez joli jeu, mais auquel il ne feroit pas bon d'estre acteur.... Don Luis de Haro fit entrer dans la lice son fol ou bouffon qui, vestu de toutes couleurs, et monté sur un cheval blanc, en eust de si bons coups de cornes, qu'une fois il en fut enlevé en l'air, et le pauvre cavalier jeté par terre. L'on marqua ainsi vingt-deux ou vingt-trois de ces taureaux, qui serviront au bout de quelque temps aux festes de Madrid.... » Ce récit d'un voyageur du dix-septième siècle, rapproché de celui que nous avons fait d'un *herradero* sur les bords du Guadalquivir, montre que les fêtes de ce genre sont restées à peu près ce qu'elles étaient autrefois.

Les ânes d'Aranjuez étaient jadis fort renommés, et la race de ces animaux est plus ancienne peut-être que la noblesse de certains hidalgos. Ces ânes étaient d'une taille extraordinaire et d'un prix considérable : quelques-uns se vendaient aussi cher que des chevaux de sang. Un voyageur parle de trois de ces ânes qu'on lui fit voir, et qu'on entretenait « pour couvrir des cavales, et avoir de bonnes mules. De ma vie je n'en ai veu de si grands ; le plus jeune estoit d'une hauteur qui égaloit les plus grandes mules, et les deux autres n'estoient guère moins hauts. Le premier a cousté vingt-deux mille cinq cents livres. » Nous avions déjà rencontré, non loin d'Aranjuez, un convoi d'ânes que Doré avait dessiné au passage, et nous pûmes nous convaincre que les étalons ou *garañones* d'aujourd'hui méritent leur ancienne réputation, et ne sont pas inférieurs aux plus beaux ânes du Poitou.

Il nous tardait d'arriver à Madrid : nous reprîmes le chemin de fer, et, peu de temps après avoir quitté la station d'Aranjuez, nous traversions sur un beau pont de fer le Jarama ; cette rivière compte parmi ses affluents le célèbre Manzanarès, qui ne contribue que bien faiblement à grossir son cours. Pendant près de deux lieues, on traverse une campagne fertile et plantée de beaux arbres : les jardins maraîchers produisent de magnifiques légumes qui servent à l'approvisionnement de Madrid. Les fruits sont également beaux et excellents, et leur réputation date de loin, témoin un passage de *Guzman de Alfarache*, qui vante la poire bergamote, — *la pera bergamota de Aranjuez*. Après avoir passé la station de Cien-Pozuelos, dont le nom signifie *cent petits puits*, nous trouvâmes une contrée plate et monotone, dont la nudité contraste avec l'aspect frais et riant du pays que nous venions de quitter. C'est peut-être l'absence de verdure qui a fait reprocher aux Espagnols leur peu de goût pour la campagne. Cependant plusieurs poëtes nationaux ont chanté dans leurs vers les plaisirs des champs : il en est même un, Gregorio de Salas, contemporain de notre Delille, qui les a chantés d'une façon fort originale, et tout à fait en dehors du style académique en honneur à cette époque. « Ma cabane champêtre, dit-il dans son *Observatoire rustique*, me promet l'heureux terme de mes désirs ; étendu à l'ombre de son toit modeste, j'aperçois dans les sillons que vient d'ouvrir la charrue les moineaux affamés faisant la chasse aux petits insectes, et le chardonneret au plumage moucheté qui se balance sur la frêle tige d'un chardon, et endort par son chant mon esprit tranquille.... » Ici l'auteur, dédaignant les bergeries fardées du siècle dernier, nous peint de vrais paysans, et devient un précurseur de la nouvelle école réaliste. « La rustique lavandière me salue ; elle regarde avec empressement la hauteur du soleil, elle éternue, et simplement essuie son nez avec ses doigts diligents. Un chevrier vient se coucher à côté de moi, et goûte un repos parfait en dormant la sieste, jusqu'à ce qu'un ronfle-

ment le réveille ; il ouvre alors les yeux, il bâille, et se secoue en étirant ses bras. Le mendiant, sans abri et sans souci, recoud sa chemise, et rit de tout ce qui lui passe sous les yeux. Le laboureur s'assied à son tour, et tout en me contant ses chagrins, il abat ses guêtres à la hâte, et se gratte tranquillement les jambes.... » Mais laissons de côté ces tableaux rustiques ; nous venons de traverser le Manzanarès ; bientôt le train est en gare : nous voici arrivés à Madrid.

IV

Il n'est peut-être pas de ville au monde qui ait eu des chroniqueurs aussi enthousiastes que la capitale de l'Espagne ; c'est à qui lui donnera l'origine la plus ancienne : l'un veut que sa fondation date de peu de temps après le déluge ; un autre, plus modeste, la fait remonter à dix siècles avant Rome ; suivant un troisième, Madrid existait déjà à l'époque grecque, et elle devait être florissante au temps de Cadmus. *Juan Lopez de Hoyos*, ce professeur qui appelait Cervantes son disciple bien-aimé, — *mi amado discípulo*, — a prétendu que l'*Arco de Santa-María* avait été construit par Nabuchodonosor, roi de Babylone, *lors de son passage à Madrid*. Nous n'en finirions pas si nous voulions passer en revue les fables mises en avant. « Que Madrid, dit Ponz, s'appelât dans les temps reculés *Mantua Carpentana ;* que ses fondateurs soient venus de la Grèce ou du Latium, et que son ancienneté dépasse celle de Rome, beaucoup pourront l'affirmer, mais bien peu le croiront. » Cela n'empêche pas un livre récent, *La Guia oficial* de 1869, de soutenir que Madrid existait avant la Ville éternelle, et de donner cette année comme la deux mille six cent dix-neuvième après la fondation de Rome, et la quatre mille trente-cinquième après celle de Madrid. D'après le même ouvrage, les Romains lui donnèrent le nom de *Mantua Carpentanorum*, pour empêcher toute confusion avec Mantoue, la patrie de Virgile. La vérité est que Madrid remonte à une époque respectable, puisque l'histoire en fait mention pour la première fois dès l'année 933, où Ramiro II, roi de Léon, l'enleva aux Arabes, qui l'appelaient alors *Magrit* ou *Majerit*. C'était, à cette époque, un poste avancé destiné à protéger Tolède. La place retomba bientôt au pouvoir des Arabes. Alphonse VI, autre roi de Léon, s'en empara vers la fin du onzième siècle. Une population chrétienne se fixa à Madrid, et, à partir de cette époque, l'histoire de la capitale cesse d'être aussi obscure. Son *concejo* ou conseil figure, en 1211, dans l'expédition victorieuse organisée contre Murcie, alors au pouvoir des Arabes. C'est à Madrid que Ferdinand et Isabelle reçurent leur fille et son époux ; c'est là aussi qu'après la mort de Ferdinand, le cardinal Cisneros prit en main le gouvernement de l'Espagne. Charles-Quint aimait le séjour de Madrid ; Philippe II, après avoir abandonné Tolède, en fit la capitale de la monarchie espagnole. Il fallut, pour élargir la ville, abattre les anciens murs : c'est de cette époque que datent ses rues les plus importantes. Les environs de Madrid ne présentaient pas alors l'aspect qu'ils ont aujourd'hui : ils étaient couverts de forêts considérables, fort appréciées des chasseurs. Argote de Molina, dans son *Libro de Montería* (Livre de Vénerie), imprimé en 1582, parle des environs de Madrid comme d'un bon couvert pour l'ours et le sanglier, — *buen monte de puerco y oso*. Serait-ce pour cela qu'on voit figurer un ours dans les armes de la ville ?

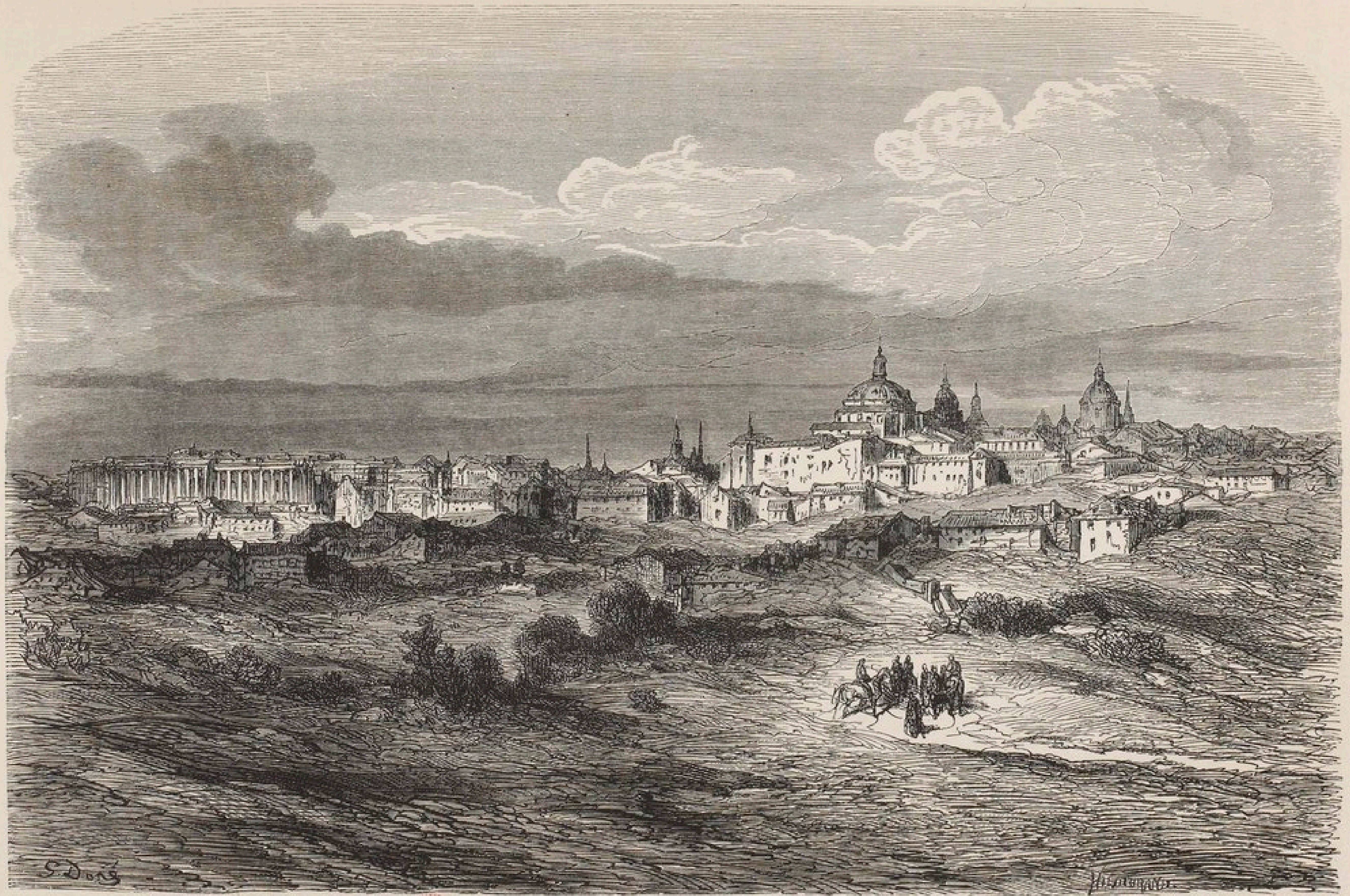
A partir du dix-septième siècle, la nouvelle capitale prit rapidement une grande extension, mais sans ordre, *tumultuariamente*, suivant la pittoresque expression de Ponz. « Et chose digne de remarque, ajoute le voyageur espagnol, en même temps que nous bâtissions en Amérique des villes où régnait une si parfaite symétrie, les rues de la capitale étaient tracées sans aucune régularité. La plupart étaient bâties au hasard ; on n'eut même pas le soin de ménager des places régulières à certaine distance les unes des autres, car celles qui existent méritent plutôt le nom de recoins ou de carrefours. » Philippe III, qui était né à Madrid, l'embellit beaucoup, et con-

struisit notamment la *Plaza Mayor*, qui conserve encore son ancien aspect. Pendant le long règne de Philippe IV, qui ne dura pas moins de quarante-cinq ans, de nombreux monuments et des églises s'élevèrent; c'est aussi de cette époque que date le Buen Retiro. On se tromperait bien si, pour se rendre compte de ce qu'était alors Madrid, on s'en rapportait à certains écrivains du temps, tels que Dávila, Quintana et autres encore dont les louanges sont pleines d'emphase. Il en est un cependant qui les a dépassés, c'est Alfonso Nuñez de Castro, chroniqueur de Philippe IV, l'auteur du curieux et divertissant : *Solo Madrid es Corte* (Madrid seule est capitale), livre qui a pourtant la prétention d'être sérieux. Après les exagérations, voyons la réalité.

D'abord, les maisons particulières de Madrid laissaient beaucoup à désirer, car on n'employait, pour leur construction, que de la terre et des pierres de taille mal dégrossies. C'est cette manière de bâtir qui faisait dire à un voyageur du dix-septième siècle, en parlant des Madrilègnes : « Ils ont appris l'architecture des taupes, la plus part de leurs maisons n'estant que de terre, et, à guise des taupières, à un étage seul.... Ils font leurs maisons comme leurs pistolles, et la matière en vaut mieux que l'ouvrage. » Un autre voyageur dit : « Que les portes cochères étaient très-rares; les maisons où il y en a ne laissent pas d'être sans cour. Les portes sont assez grandes, et, pour ce qui est des maisons, elles sont fort belles, spacieuses et commodes, quoiqu'elles ne soient bâties que de terre et de brique. Je les trouve pour le moins aussi chères qu'à Paris. » Saint-Simon, qui connaissait bien Madrid, nous dit aussi que les maisons, même les plus belles, n'avaient pas de cour, ou qu'au moins elles y étaient fort rares. « Les carrosses, ajoute-t-il, arrêtent dans la rue, où on met pied à terre; on entre par la porte, qui est comme nos portes cochères, en un lieu large et long, qui ne reçoit de jour que par la porte et qui a des recoins très-obscurs, et l'escalier est au fond, par lequel on monte dans les appartemens. »

Les maisons de Madrid n'avaient, pour la plupart, qu'un rez-de-chaussée. Cette particularité avait pour cause un impôt fort élevé auquel devaient se soumettre les propriétaires qui voulaient élever un premier étage. Cette restriction apportée au droit de bâtir avait même donné naissance à une expression particulière; on disait, en parlant des maisons basses non soumises à l'impôt, qu'elles étaient *construidas de malicia*, c'est-à-dire construites avec malice. « Le roy, lisons-nous dans une relation datée de 1666, a un droit sur les maisons que l'on bastit à Madrid qui lui vaut beaucoup. C'est que le premier étage de chacune lui appartient, et, si l'on ne le rachète, il peut le vendre à qui bon luy semble; d'ordinaire, les propriétaires mesmes se l'acquièrent; ou bien, s'ils n'en ont pas le moyen, ils ne bastissent que les appartements bas. De là vient qu'à Madrid on voit tant de petites maisons, et qui n'ont point de degrés pour monter au galetas. » Il y avait encore défense d'élever d'un premier étage les maisons qui donnaient sur les jardins des couvents ou monastères. Malgré leur manque de hauteur, bon nombre d'habitations particulières étaient cependant très-vastes : « L'on a ordinairement dans toutes les maisons dix ou douze grandes pièces de plain-pied. Il y en a, dans quelques-unes, jusqu'à vingt, et même davantage; l'on a son appartement d'été et d'hiver, et souvent celui de l'automne et du printemps... »

Si la plupart des maisons étaient fort simples à l'extérieur, quelques-unes, en revanche, renfermaient des appartements somptueux; on en jugera par cette curieuse description, où il est question d'une habitation commune à plusieurs dames de distinction : « Il seroit difficile de rien voir de plus somptueux que leur maison : elles occupent des appartements hauts, qui sont tendus de tapisseries toutes relevées d'or. Il y a d'abord la chambre de la duchesse de Terranova, tapissée de gris, avec un lit et le reste fort uni; puis, celle de sa fille, la duchesse de Monteleon, meublée dans le même genre. Ensuite, on trouve la chambre de la princesse de Monteleon, dont le lit étoit de damas or et vert, doublé de brocart d'argent et rehaussé de point d'Espagne. Il y avoit autour des draps des passements d'une demi-aune de hauteur. » Vis-à-vis étaient les chambres



MADRID, VUE GÉNÉRALE.

des *meninas* de la reine, entièrement meublées en damas blanc. Celle de la duchesse de Hijar était meublée de velours cramoisi à fond d'or, riche étoffe appelée en Italie *velluto a giardino*, et chez nous velours à parterre. Ces pièces étaient séparées les unes des autres par des cloisons de bois de senteur. Les dames se tenaient dans une grande galerie couverte de tapis de pied très-riches, entourée de carreaux (coussins) de velours cramoisi en broderie d'or, et de cabinets de pièces de rapport enrichis de pierreries, meubles fabriqués hors d'Espagne. On y voyait encore des tables d'argent et des miroirs admirables, tant par leur grandeur que par leurs riches bordures, dont les moins belles étaient d'argent. D'autres meubles excitent encore davantage l'admiration de madame d'Aulnoy, notamment des vitrines que l'on appelait *escaparates* ou *urnas*. « C'est, dit-elle, une espèce de petit cabinet formé d'une grande glace, et rempli de tout ce qu'on peut se figurer de plus rare, soit en ambre gris, porcelaines, cristal de roche, pierre de bézoard, branches de corail, nacre de perles, filigrane d'or, et mille autres choses de prix... Nous étions, ajoute-t-elle, plus de soixante dames dans cette galerie... Elles étoient toutes assises par terre, les jambes en croix sous elles. C'est une ancienne habitude qu'elles ont gardée des Mores. Elles étoient cinq ou six ensemble, ayant au milieu d'elles un petit brasier d'argent plein de noyaux d'olives, pour ne pas entêter... Tous les meubles que l'on voit ici sont extrêmement beaux, mais ils ne sont pas faits si proprement que les nôtres, et il s'en faut tant qu'ils ne soient si entendus. Ils consistent en tapisseries, cabinets, peintures, miroirs et argenteries. »

V

Les auteurs du dix-septième siècle font un tableau peu séduisant des rues de Madrid. On en jugera par quelques passages de *Madrid ridicule, poëme burlesque du sieur de B..., ci-devant secrétaire de l'ambassade en Espagne*. L'auteur de cette satire, qui paraît avoir pris pour modèles la *Rome ridicule* de Saint-Amant et le *Paris ridicule* de Claude Petit, commence par nous prévenir que son portrait ne sera pas flatté :

. . . .
Je veux, aux yeux de l'univers,
Étriller Madrid dans mes vers,
Lui donner aujourd'hui vingt fois les étrivières.
Le sujet est riche et plaisant,
Laissons là les graves matières,
Et n'entonnons qu'un aigre chant.

. . . .
Madrid ! enfer de puanteur,
Puisque je me trouve en humeur
D'ébaucher ton portrait d'une noire peinture,
Je veux si bien te dessiner,
Qu'à chaque trait de ta figure
Chacun te puisse deviner.

Amas de baraques fardées,
Tu n'inspires que du chagrin ;
Tes vieux palais ni ton grand train
N'adouciront point mes idées :
Tu n'es, selon les meilleurs goûts,
Que lacs bourbeux, vilains égouts...
. . . .

Dans cet abîme d'immondice
Il faut marcher avec compas,
Et s'assurer à chaque pas
Sur la foi d'un caillou qui glisse.

Quelquefois, un peu trop pressé,
Un pied en l'air, l'autre avancé,
Aux dépens de son... nez l'on prend laide posture,
Et toujours le moindre malheur
Est un pied de vilaine ordure
D'une effroyable puanteur.

L'auteur, après quelques autres strophes du même goût, ajoute celle-ci comme péroraison :

Madrid, cloaque d'immondices,
Séjour détestable et puant,
Dont plus d'un prince chat-huant
Faisoit autrefois les délices,
Je voudrois par cent traits divers
Te tympaniser dans mes vers :
On ne hume chez toi que..... ou que poussière,
Puisqu'il faut avoir sous le né
A tout moment la tabatière,
Pour n'être pas empoisonné.

Si chargée que soit cette peinture, elle s'accorde avec ce que nous disent ceux qui ont visité Madrid à cette époque. L'un assure que les rues étaient les plus puantes du monde : « Ceux qui calculent bien disent qu'on les parfume tous les jours de ce qui sort de plus de mille bassins. » C'était là, paraît-il, un des principaux désagréments de la capitale de l'Espagne ; madame d'Aulnoy nous l'explique en termes fort honnêtes : « Les maisons n'ayant point de certains endroits commodes, on jette toute la nuit par les fenêtres ce que je n'ose nommer. De sorte que l'amoureux espagnol, qui passe à petit bruit dans la rue, est quelquefois inondé de la tête jusqu'aux pieds, et bien qu'il se soit parfumé avant que de sortir de chez lui, il est contraint d'y retourner au plus vite pour changer d'habit. C'est une des plus grandes incommodités de la ville, et qui la rend si puante et si sale, que l'on n'y peut marcher le matin. » Ces *porqueries*, dit encore un autre, faisaient les délices des Espagnols et le supplice des Français ; on sait cependant qu'elles ont été longtemps reprochées à certaines villes du midi de la France... A Madrid, on avait au moins l'attention de prévenir les gens par un cri bien connu : *Agua va!* (Gare l'eau !) « J'offenserois vos chastes oreilles, lisons-nous dans une *Relation de Madrid* imprimée en 1666, de m'expliquer davantage sur cette matière, et je m'apperçois de la faute que j'ai faite en ce qu'avant de vous mettre dans un discours de si mauvaise odeur, je n'ay pas crié : *Agua va*, comme ils font icy, en jetant par les fenestres leurs vilainies... » Il paraît qu'une mésaventure de ce genre arriva à l'auteur de *Madrid ridicule :*

. . . .
Ah ! j'entends racler le boyau
Et jurer cinq à six guitares !
Marchons un peu plus doucement,
Ou bien arrêtons un moment
Pour entendre à loisir la belle sérénade :
Mais une exécrable *duegna*
M'a tout couvert de marmelade
En me criant un *Agua va!*

Il raconte ensuite, en termes un peu crus, l'état déplorable dans lequel on a mis son bel habit tout passementé ; il n'ose se présenter chez l'ambassadeur, qui l'attendait, et va frapper à la porte d'un de ses amis, qui le reçoit en caleçon, la flamberge à la main et la dague sous l'aisselle :

D'abord il rit de l'aventure,
Et, n'osant me joindre de près,
Il ordonne à tous ses valets
D'aller dégraisser ma figure :
Ils me conduisent dans un bain
Où je me couche tout soudain

Comme un pourceau bourbeux se couche dans son auge,
Puis, m'ayant lessivé la peau,
Ils m'apportent de l'eau de sauge
Pour débarbouiller mon museau.

Un ancien écrivain espagnol, Francisco de los Santos, semble donner raison à l'auteur de *Madrid ridicule* dans son *Dia y Noche de Madrid* (le Jour et la Nuit de Madrid), curieux tableau des mœurs madrilègnes au dix-septième siècle : il y a un chapitre intitulé *El agua va*, où sont naïvement dépeints ces dangers nocturnes. Cent ans plus tard, un autre auteur espagnol disait que « Madrid, où les pourceaux erraient en liberté, était la ville la plus sale qu'il y eût en Europe, et que, sans compter les conséquences désastreuses pour la santé publique, on remarquait que l'air était tellement vicié, qu'il ternissait la vaisselle d'argent, les galons et les broderies des vêtements. » Un voyageur italien qui visita la capitale de l'Espagne vers la même époque, dit que l'odeur révoltante qui y dominait le faisait repentir d'y être venu. « J'avais beaucoup entendu parler de sa malpropreté, ajoute-t-il, mais je m'imaginais qu'on l'avait fort exagérée ; mes yeux et mes narines m'ont convaincu du contraire.... Je veux quitter la ville, et ne jamais songer à la revoir, à moins que le roi ne réalise le projet de la rendre plus propre, ce qui vaudrait bien un des travaux d'Hercule. » Les vœux du voyageur se sont réalisés sous le règne de Charles III ; à partir de 1760, Madrid devint méconnaissable : non-seulement ses rues furent assainies et soigneusement entretenues, mais des édifices magnifiques, des fontaines, de vastes promenades, des jardins vinrent l'embellir. C'est de cette époque que date la transformation de la ville.

Le climat de Madrid est-il salubre ? C'est une question très-controversée. Les uns prétendent que l'air, qui est très-vif, est également très-sain : cette raison, dit-on, détermina Philippe II à en faire la capitale du royaume. Anciennement, on y envoyait les reines faire leurs couches, afin que les princes y respirassent dès leur naissance un air pur. D'un autre côté, bon nombre de proverbes donneraient à croire que cette renommée est surfaite ; celui-ci surtout, d'après lequel « l'air de Madrid est si subtil, qu'il tue un homme sans éteindre une chandelle : »

El aire de Madrid es tan sutil,
Que mata á un hombre
Y no apaga á un candil.

C'est des montagnes de Guadarrama, couvertes de neige jusqu'au printemps, que vient ce souffle perfide ; aussi la plupart des habitants ont-ils la précaution de s'embosser dans leur manteau, — *embozarse en la capa*, — et d'en ramener les plis sur leur bouche. Un fait certain, c'est que les changements de température sont très-fréquents et très-brusques, ce qui occasionne, assure-t-on, surtout vers la fin de l'hiver, certaines maladies, dont la plus dangereuse est la *pulmonía*. C'est sans doute la fréquence de ces maladies qui a donné naissance à ce proverbe rimé :

Aun las personas mas sanas,
Si en Madrid son nacidas,
Tienen que hacer sus comidas
De pildoras y tisanas.

« Les personnes les mieux portantes, — Si elles sont nées à Madrid, — Doivent faire leurs repas — De pilules et de tisanes. »

Si le froid est très-vif pendant l'hiver, les chaleurs de l'été sont souvent intolérables à Madrid, ce qui a fait dire qu'on y a trois mois d'hiver et neuf mois d'enfer : — *Tres meses de invierno*, — *Nueve meses de infierno*. — Du reste, bon nombre d'écrivains satiriques espagnols ont exercé leur verve sur la capitale, à commencer par Gongora, qui prétendait qu'elle méritait le nom d'enfer : « *Este es Madrid*, dit le poëte, *mejor dijera infierno !* » Quoi qu'il en soit, avec ses récentes améliorations, Madrid est aujourd'hui une des premières villes d'Europe, surtout sous le rapport

intellectuel : il en est peu qui possèdent les ressources que ses bibliothèques et ses musées offrent aux artistes et aux savants ; cela soit dit cependant sans aller aussi loin que ces enthousiastes qui prétendent que le monde entier doit se taire devant Madrid : *Donde está Madrid, calle el mundo !*

VI

La *Puerta del Sol* est ici ce que l'Agora était dans Athènes, et le Forum dans la Ville éternelle : c'est le cœur où viennent aboutir les artères de la ville, le centre de la vie et du mouvement, le rendez-vous des flâneurs, des oisifs et des chercheurs de nouvelles ; aussi est-ce par cette célèbre place que nous commencerons notre revue de la capitale de l'Espagne. Disons d'abord que la Puerta del Sol, malgré son nom, n'est pas une porte, mais bien une place. Comme il convient à une place aussi célèbre, elle a des titres de noblesse authentiques et suffisamment anciens, puisqu'ils remontent au moins au quinzième siècle. Il y avait à cette époque une véritable porte sur laquelle était peint un soleil ; elle fut détruite sous Charles-Quint, et on construisit sur le même emplacement l'église du *Buen Suceso*, qui jouissait d'un certain privilége : on y pouvait célébrer la messe jusqu'à deux heures après midi ; aussi était-elle fréquentée par les élégantes. La façade du Buen Suceso occupait encore, il y a quelques années, un des côtés de la place, et elle est toujours présente à notre souvenir, avec son énorme cadran qu'on éclairait la nuit. Il y avait au milieu de la place une fontaine d'assez mauvais goût, ornée d'une statue de Vénus que le peuple de Madrid appelait *Mariblanca*. La place, mal pavée et à peine entourée de trottoirs, était bordée sur un de ses côtés de constructions hideuses, tout à fait indignes d'une capitale. Depuis quelques années, l'aspect de la Puerta del Sol a complétement changé : sur l'emplacement du Buen Suceso s'est élevé un immense édifice, contenant le plus grand hôtel et le plus grand café de la ville ; les misérables constructions ont été abattues et ont fait place à des maisons régulières ; en même temps, plusieurs des rues avoisinantes, étroites, sales et tortueuses, ont été alignées et reconstruites. La fontaine d'autrefois a été remplacée par un vaste bassin d'où un jet d'eau s'élance à une grande hauteur. La *Gobernacion*, imposant édifice du siècle dernier, qui occupe un des côtés de la place, contribue à donner à l'ensemble un aspect monumental.

Les loyers sont très-chers à Madrid ; les terrains qui avoisinent la Puerta del Sol atteignent presque les prix de Paris : le *solar*, comme on dit ici, qui se vend au pied castillan, dépasse parfois quinze cents francs le mètre superficiel. En outre les matériaux, qui viennent pour la plupart de l'étranger, sont excessivement chers, notamment la pierre, que l'on tire, — chose curieuse, — des carrières voisines d'Angers et d'Angoulême, et qui est expédiée par chemin de fer. Du reste, la cherté des immeubles n'est pas chose nouvelle à Madrid, car un voyageur hollandais disait, il y a plus de deux cents ans, que les maisons y étaient « extraordinairement chères, ainsi que toutes choses.... Une maison qui passeroit pour chère ailleurs à huit mil escus, se vend icy des vingt et vingt-cinq mil escus. Quand un homme bastit, on tient qu'il a beaucoup d'argent en bourse. » Les boutiques de la Puerta del Sol et des rues avoisinantes sont louées des prix exorbitants ; elles sont occupées par des cafés, des tailleurs, des marchands de nouveautés, des modistes et des orfévres. On y voit également des *tiendas de quincalla*, où l'on vend toutes sortes de marchandises, mais principalement les objets connus sous le nom d'*articles de Paris*. A côté de ces riches et élégants magasins, de nombreux industriels exercent en plein air ; les plus bruyants de tous sont les marchands de journaux, ordinairement des femmes et des enfants, qui s'égosillent à crier, surtout vers le soir, la feuille qui vient de paraître : *Que acaba de salir ahora !* Aux cris des vendeurs de journaux se joignent ceux des marchands de *cerillas*, petites

allumettes de cire, les seules qui se consomment en Espagne. A peine vêtus, chaussés de pauvres *alpargatas*, quand ils ne sont pas nu-pieds, leur établissement consiste en une petite boîte attachée avec une ficelle passée derrière le cou, et c'est à qui criera de sa voix la plus stridente : *Á dos y á tres, cerillas!* Vient ensuite l'*aguador*, qui lance à chaque instant son cri bien connu : *Agua! Quién quiere agua?* ou bien encore : *El aguador! Agua y azucarillos!* D'une main, il porte un *porron* de terre au large orifice et au goulot étroit, et de l'autre une petite table basse, de fer-



UNE VENDEUSE DE CERILLAS (ALLUMETTES DE CIRE), A MADRID.

blanc ou de cuivre poli, sur laquelle sont les *azucarillos* et quelques verres d'une dimension formidable, car les Madrilègnes sont grands buveurs d'eau. La plus estimée est celle de la *Fuente del Berro;* un écrivain du dix-septième siècle raconte que le cardinal-infant trouvait l'eau de Madrid si bonne, qu'il s'en faisait envoyer en Flandre dans des cruches de grès. Plus loin, ce sont des *mozos de cordel* groupés sur l'angle du trottoir. On les nomme ainsi à cause du paquet de cordes de sparterie qu'ils portent, tantôt roulé autour du corps, tantôt suspendu à l'épaule, et dont ils

se servent pour attacher les fardeaux. Ce sont ordinairement de robustes Asturiens, dont le type ne manque pas d'analogie avec celui de nos commissionnaires auvergnats, et qui, comme eux, sont renommés pour leur probité. Voici un *quita-manchas*, dégraisseur ambulant, qui vend des *pastillas* à détacher ; un gamin qui crie du *papel de hilo*, *papel de Alcoy !* et un autre des *polvos* pour nettoyer le cuivre et l'argent. Approchons-nous de ce groupe de gens qui causent avec animation devant le *Café Impérial ;* nous n'entendons que quelques mots détachés, tels que *volapié*, *muleta*, *puyazo* et *vara ;* ce sont des *hombres de capa y calañes*, *gente torera*, comme on dit ici. Du reste, à leur pantalon collant serré par une ceinture de soie, à leur veste courte, à leur chapeau andalou et à la petite natte de cheveux qui pend à leur nuque, nous avions déjà reconnu des *toreros*. Indifférents à la foule qui circule autour d'eux, ils paraissent tout entiers à leur discussion tauromachique, à leur *puro* ou à leur cigarette, et ne détournent la tête que lorsque se fait entendre sur le trottoir le frou-frou d'une robe de soie.

Il y a une vingtaine d'années à peine, la Puerta del Sol offrait un aspect encore plus pittoresque. On y voyait des marchands de friture en plein air, et nous nous souvenons même d'y avoir vu une curieuse *rifa*, dont le gros lot était un animal qu'on appelait *el cochino de San Anton*. Le *cochino* en question était exposé sur la place, à côté d'un bureau improvisé où les billets se distribuaient, au profit d'un bureau de bienfaisance, aux passants alléchés par ce lot appétissant. Les modes *al estilo* de Paris n'avaient pas fait autant de progrès qu'aujourd'hui, et les mantilles étaient plus nombreuses. Pauvres mantilles ! Il y a déjà longtemps qu'on a commencé à décrier le voile national, et nous nous rappelons avoir lu dans un journal de Madrid une diatribe contre ces « ridicules mantilles dites andalouses, qui font ressembler nos *lionnes*, disait l'auteur, aux plus humbles villageoises. » *Esas ridículas mantillas llamadas andaluzas, que asemejan nuestras leonas á las mas humildes lugareñas.*

VII

Avant de quitter la Puerta del Sol, le grand marché des journaux de Madrid, jetons un coup d'œil sur la presse espagnole. Les grandes feuilles diffèrent trop peu des nôtres pour que nous en parlions longuement : elles sont ordinairement divisées en sections : *Seccion oficial*, *Seccion judicial*, *Seccion religiosa*, etc. A la fin se trouve la *Seccion de anuncios*, où on lit en grosses lettres : *Atencion ! Interesante ! Buena ocasion ! Grande rebaja !* et autres amorces pour le public crédule ; viennent ensuite les *Perdidas y Hallazgos*, — Objets perdus et trouvés, — les Spectacles publics et *Academias de baile*, les *Casas de huéspedes*, toujours nombreuses, et à des prix fabuleux de bon marché ; puis les *Sirvientes* et les *Nodrizas*, ces dernières, bien entendu, toujours jeunes et robustes, ayant un lait frais et abondant, et enfin les Avis divers, comme, par exemple : *Una señora viuda, de mediana edad, busca un caballero solo para ama de llaves.* » Mais laissons de côté les grands formats pour nous occuper de la petite presse, très-peu connue chez nous. Les petits journaux sont nombreux, surtout dans la capitale ; il en est beaucoup dont l'existence est éphémère, et nous nous bornerons à passer en revue les plus intéressants.

Parmi les journaux satiriques de Madrid qui se publiaient avant la révolution de 1868, nous citerons d'abord le *Padre Cobos*, un des plus connus, très-florissant en 1855 et 1856. Le *Père Cobos*, un gros moine de bonne humeur, est représenté en tête du journal, riant sous son capuchon et prenant sa prise de tabac. Vient ensuite la *Sopa-boba*, dont le titre, absolument intraduisible en français, est emprunté à une locution proverbiale : *Estar á la sopa-boba*, qui signifie manger et se régaler aux dépens d'autrui. Citons encore *el Cascabel* (le *Grelot*), orné d'une vignette représentant un fou, la plume à la main, tenant une banderole sur laquelle se lisent ces mots :

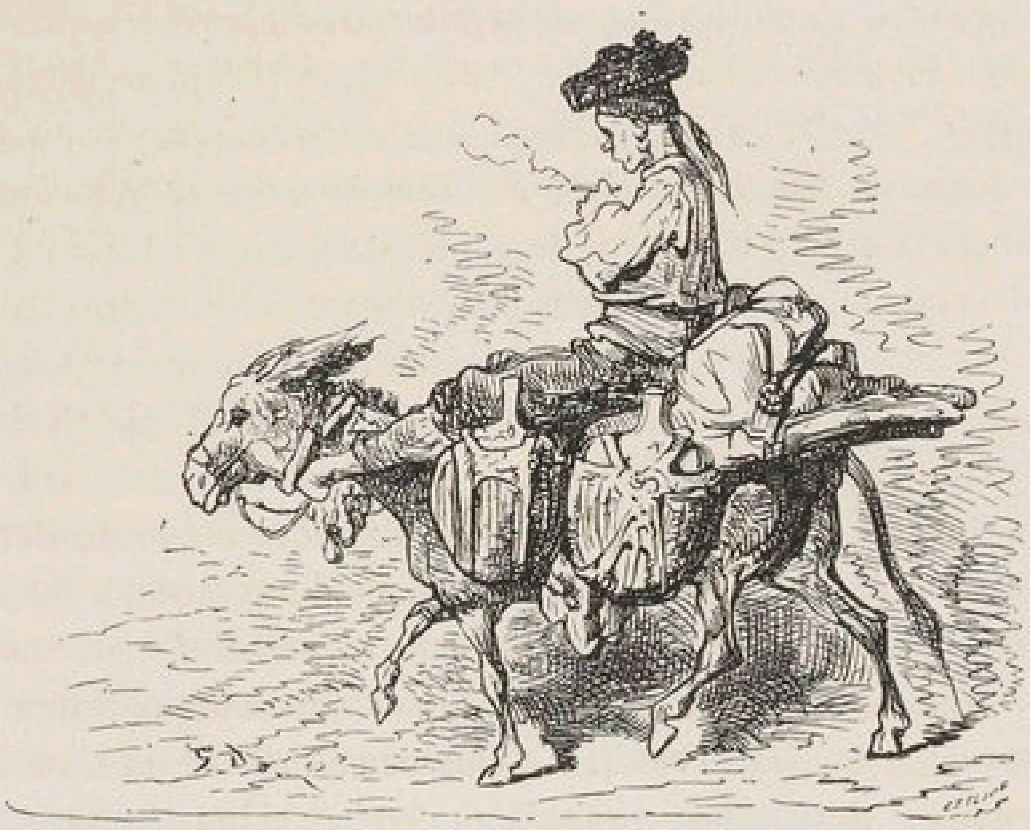
Viva la Pepa! (Vive *Fifine!*) Le lecteur ajoute : *Y el pan á dos cuartos* (Et le pain à deux sous) ! pour compléter une joyeuse exclamation populaire, à peu près synonyme de : Vive la joie et les pommes de terre ! Le programme du *Grelot*, lisons-nous sous le titre, est de l'attacher au *Gato*. Ceci demande une explication : Le *Gato*, c'est-à-dire le *Chat*, *periódico festivo satírico*, était une petite feuille rivale du *Cascabel ;* sa vignette, également gravée sur bois, représente un énorme chat grinçant des dents devant un grand maigre, — le rédacteur en chef du *Cascabel*, — qui essaye de lui mettre un grelot au cou ; et au-dessous se lit le programme du *Chat*, qui est « de ne pas se laisser attacher le grelot : » *El programa del Gato está basado en el propósito de no dejarse poner el cascabel.*

Voici la *Luneta* (la *Stalle d'orchestre*), *el Heraldo de los espectáculos*, journaux de théâtre, le *Tio Patazas*, *Puntillon Semanal*, — traduction littérale : le *Père Grand-Pied*, *Coup de pied hebdomadaire*. « Ledit *Señor*, ajoute le titre, promet d'en donner à qui en méritera. » Citons aussi, *el Gil Blas*, *el Don Quijote*, *el Mosquito* (le *Moustique*), *las Animas*, c'est-à-dire les *Ames en peine*, qui ne sont que des *cesantes*, *pretendientes*, et autres gens qui ont perdu leurs places, ou en sollicitent, — légion très-nombreuse en Espagne ; *el Garbanzo*, puis *la Gorda*, c'est-à-dire *la Grosse*, épithète qui s'applique à une énorme calebasse représentée sur la première page ; cette feuille était très-hostile au gouvernement né de la révolution de 1868, et qui était *salido calabaza*, — devenue citrouille, — expression proverbiale équivalant à peu près à *faire four* ou *fiasco*. N'oublions pas les journaux tauromachiques : le *Tio Caniyitas*, dont le titre est emprunté à celui d'une *Zarzuela* populaire ; le *Tio Macan* (le *Père Macan*), surnom commun en Andalousie, et sous lequel était connu l'original peint dans cette Zarzuela. « Le Tio Macan, porte le titre, paraît une *demi-heure* après la course. » *El Lidiador* (le *Combattant*) ; *el Clarin*, dont le titre fait allusion au clairon qui annonce les différentes phases de la course ; *el Tábano* (le *Taon*) ; enfin une feuille de *sport : la Caza*, journal des chasseurs.

Après Madrid, c'est Barcelone qui a le plus grand nombre de journaux. Laissant toujours de côté les feuilles politiques de grand format, nous citerons d'abord les journaux de théâtre, tels que *Un Tros de Paper* (*Un morceau de papier*), entièrement rédigé en catalan, et qui a dans chacun de ses numéros une *Xarada*, un *Geroglific* et une *Endevinalla*, — espèces de rébus ; — *la Tranca* (la *Massue*), « journal hebdomadaire, *Satirico-insecticide, artistique et théâtral*, » qui, pour justifier son titre, est orné d'une vignette représentant un « *Alcides* » de foire assommant les acteurs à coups de massue. Nous pourrions citer encore bien d'autres feuilles, qui ne font que naître et mourir, et qui doivent leur existence éphémère à un tour de passe-passe des plus ingénieux. Quelques jeunes gens se réunissent pour fonder une feuille théâtrale, et vont trouver, le premier numéro en main, l'impresario, qui s'empresse de leur donner leurs entrées pour toute la saison ; bientôt le journal cesse de paraître, mais le tour est joué. Barcelone, amie dès le moyen âge de la *Gaya Ciencia*, possède, — ou a possédé, — de nombreux journaux de musique, tels que *el Orfeon*, *la Gaceta musical*, *el Eco de Euterpe*, et enfin *el Correo de Teatros*. Parmi les journaux satiriques de Barcelone plus spécialement consacrés à la politique, il faut citer *la Escoba* (le *Balai*), *el Diablo suelto* (le *Diable seul*). *La Campana Eulalia* (la *Cloche Eulalie*) — c'est le nom d'une cloche célèbre à Barcelone, — faisait une guerre acharnée à certaines administrations de chemins de fer. Nous avons sous les yeux un numéro dont la lithographie représente les actionnaires, nus comme Adam, se tordant de faim à côté de leurs titres, — dessin qui n'est que trop vrai, hélas ! Voici encore *la Charanga* (la *Fanfare*), *Azote del Vicio*, c'est-à-dire le *Fléau du vice*, dont les articles, partie en espagnol, partie en catalan, sont signés *el Cornetin* (le *Cornet*), *la Trompa* (la *Trompe*), *lo Cimbass* (la *Cymbale*), *lo Flauti* (la *Flûte*), etc. *La Flaca* était très-hostile au gouvernement de Prim, comme *la Gorda* de Madrid, et son titre faisait également allusion à la *calabaza* dont nous avons parlé plus haut ; il y a encore la *Carcajada* (l'*Éclat de rire*), qui

donne de bons dessins satiriques. La *Montaña de Monserrat*, journal littéraire, avait pour directeur Balaguer, le poëte catalan. Nous pourrions même citer des feuilles littéraires publiées dans de petites villes de la Catalogne, comme Sabadell, Tarrasa, Lerida, etc. Citons à Valence le *Papel de Estraza*, feuille d'un format microscopique, et dont le titre est justifié par un affreux papier gris ; ce qui ne l'empêchait pas d'avoir pour vignette une renommée avec cette devise : *Mi fama por el orbe vuela* (Ma renommée vole dans l'univers), et des rédacteurs qui signaient modestement *Juvénal*, *Cléopatra*, *Tácito*, *Aristófanes*, etc. — A Séville : *el Tio Clarin* (le *Père Trompette*), petite feuille très-mordante ; *el Tio Caniyitas*, qui parut peu de temps après la célèbre *Zarzuela*, et quelques feuilles théâtrales, telles que *la Cartera* (le *Portefeuille*), *la Platea* (l'*Orchestre*), etc. ; à Cordoue, *el Liceo*, et *el Palco Escénico* (la *Loge*).

Nommons, pour finir, quelques journaux éclos à la suite des derniers événements : *el* 93 (le *Quatre-vingt-treize*) ; *la Bruja* (la *Sorcière*), *periódico de la canalla ; el Petroleo*, — titres qui se passent de commentaires. Une *charge* ou pastiche de ces feuilles exagérées a paru sous le titre de *los Descamisados* (à peu près les *Va-nu-pieds* ou les *Sans-culottes*). Les feuilles républicaines sont nombreuses : *el Pájaro verde* et *el Pájaro pinto* (l'*Oiseau savant*) ; *el Trueno gordo* (le *Bouquet du feu d'artifice*) ; *el Monaguillo* (le Sacristain) *de las Salesas* (un ancien couvent de Madrid) ; *el Jaquemate* (l'*Echec et mat*) ; *la Justicia federal ; el Cencerro* (la *Sonnaille*) ; la *Cola del diablo* (la *Queue du diable*). La *Loca Gamus* est un journal réactionnaire dont le titre contient une anagramme fort irrévérencieuse pour la République. Il y a plusieurs journaux carlistes : La *Pitita* (c'est le nom de la marche royale) ; *el Papelito ; la Reconquista ; la Regeneracion ; la Esperanza*. Bornons-nous à cette énumération, car nous n'en finirions pas si nous voulions nommer bien des feuilles mort-nées, dont un bon nombre ont à peine quelques numéros.



PAYSAN DES ENVIRONS DE MADRID.



UN BARBIER EN PLEIN AIR, A MADRID.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

La *calle de Alcalá*. — L'Académie de *San Fernando* et le *Gabinete de Historia natural*. — La *calle Mayor*. — La *Casa de Oñate*. — Richesse en argenterie des anciens palais de Madrid. — Les théâtres de Madrid : la *Zarzuela*. — Un succès théâtral : le *Tio Caniyitas*. — La *Plaza Mayor* et ses fêtes : les feux d'artifice ; les *Fiestas reales*; les *Autos de Fe*; le grand *Acte de Foi* de 1680. — Les courses de taureaux. — Les politiqueurs de la *Plaza Mayor*. — Les *Maragatos*. — Les *escribanos* de la *calle Mayor*. — La prison de François Ier. — La *calle de Toledo*. — Les marchands des rues. — Les cris de Madrid. — Le *Rastro ;* les voleurs. — La *Fábrica de Tabacos*. — La *Cigarrera* et la *Manola*. — Le *Prado* et la *Fuente Castellana*. — L'influence française à Madrid. — La *Feria* et ses boutiques. — Le *Buen Retiro;* l'*Estanque;* la *China*.

I

Laissant derrière nous la *Puerta del Sol*, entrons dans la *calle de Alcalá*, la rue la plus belle et la plus large de Madrid. A notre gauche s'élève la façade monumentale de l'ancienne *Aduana*, où sont réunis aujourd'hui la *Hacienda* (ministère des finances), le *Gabinete de Historia natural* et l'académie de *San Fernando*. Les tableaux de cette académie sont peu nombreux, — une vingtaine à peine, — mais plusieurs sont célèbres, surtout la *Sainte Élisabeth de Hongrie*, un des plus beaux ouvrages de Murillo, si ce n'est son chef-d'œuvre. Il est connu sous le nom du *Tiñoso*, — le Teigneux, — parce que la sainte est représentée soignant des mendiants couverts de lèpre et de vermine. Cette merveilleuse toile charme malgré le *réalisme* du sujet et ses détails hideux et repoussants. L'académie possède encore deux autres ouvrages de Murillo, un Rubens et quelques tableaux de l'école espagnole, notamment cinq Goya, parmi lesquels un superbe portrait, plein de vie et de vérité : une *maja* couchée ; c'est, dit-on, la belle princesse d'Albe, qui se plaisait dans la société des *majos* et des *toreros*. La maja est des plus séduisantes, et le portrait de Goya répond parfaitement à celui que faisait le marquis de Langle : « La duchesse d'Albe n'a pas un seul de

ses cheveux qui n'inspire des désirs. Rien dans le monde n'est aussi beau qu'elle ; impossible de la mieux faire quand on l'eût faite exprès. Lorsqu'elle passe, tout le monde se met aux fenêtres, et les enfants mêmes quittent leurs jeux pour la regarder.... » Le cabinet d'histoire naturelle possède le fameux *Megatherium* trouvé vers la fin du siècle dernier à peu de distance de Buenos-Ayres, le plus grand squelette antédiluvien qui existe, et une collection minéralogique extrêmement intéressante, composée de beaux spécimens provenant de différentes parties de la Péninsule.

En inclinant à droite, nous arrivons à la place des *Cortès*, sur laquelle se trouve le *Palacio del Congreso*. Nous nous trouvions sur cette place avec le regrettable H. Regnault, lorsque le général Prim, le jour de son entrée triomphale, s'y arrêta un instant au milieu d'une foule immense qui l'acclamait, pleine d'espérance dans l'avenir de l'Espagne.... Suivons la *carrera de San Gerónimo*, une des rues les plus élégantes et les plus fréquentées de Madrid, et, après avoir traversé de nouveau la Puerta del Sol, entrons dans la *calle Mayor*. La *casa de Oñate*, qui occupe l'angle de la place, est une vaste construction du dix-septième siècle, qui donne parfaitement l'idée de ce qu'étaient à cette époque les grandes demeures de Madrid. Nous l'avons déjà dit, la richesse des maisons de Madrid au dix-septième siècle était prodigieuse : « Les vice-rois de Naples et les gouverneurs de Milan, dit madame d'Aulnoy, ont rapporté d'Italie de très-excellents tableaux ; les gouverneurs des Pays-Bas ont eu des tapisseries admirables ; les vice-rois de Sicile et de Sardaigne ont eu des broderies et des statues ; ceux des Indes, des pierreries et de la vaisselle d'or et d'argent. Ainsi chacun revenant de temps en temps chargé des richesses d'un royaume, ils ne peuvent pas manquer d'avoir enrichi cette ville de quantité de choses précieuses.... Il s'en faut beaucoup que nous soyons si bien meublés en France que les personnes de qualité le sont ici, principalement en vaisselle d'argent.... L'on ne se sert point de vaisselle d'étain ; celles d'argent et de terre sont les seules qui soient en usage ; et vous sçaurez que les assiettes ici ne sont guères moins pesantes que les plats en France, car tout ici est d'une pesanteur surprenante. » Dans certaines maisons particulières de Madrid on voyait, comme à Versailles, « des caisses d'argent remplies d'orangers et de jasmins. » Mais nulle part la profusion d'argenterie ne se faisait remarquer autant que chez le duc d'Albuquerque : « Il avoit, dit Saint-Simon, jusqu'à beaucoup de bois de meubles qui, au lieu d'être de bois, étoient d'argent. » Sa maison, magnifiquement meublée, était une des plus belles de Madrid. On assure qu'après sa mort on trouva chez lui une si grande quantité d'argenterie qu'on employa six semaines, en travaillant deux heures par jour, à faire l'inventaire de sa vaisselle d'or et d'argent, et à la peser. On y trouva quatorze cents douzaines d'assiettes, cinq cents grands plats et sept cents petits, et tout le reste à proportion. Il y avait, entre autres particularités, quarante échelles d'argent pour monter jusqu'au haut de son buffet, qui était par gradins comme un autel placé dans une salle. Citons encore le duc de Lerme et le duc d'Albe : le père de ce dernier, qui ne s'estimait pas très-riche en argenterie, possédait six cents douzaines d'assiettes d'argent et huit cents plats.

Au nombre des grandes demeures de Madrid, nous citerons aussi les palais d'Osuna et de Medina-Celi, qui possèdent une *armería* et une bibliothèque ; ceux des ducs de Frias, de Liria, de Vista-Hermosa, d'Abrantès, des marquis d'Alcañices et de Casa-Riera, sans compter plusieurs autres, où nous avons remarqué de bons tableaux, et de ces splendides tapisseries qu'on expose le jour de la Fête-Dieu.

II

Suivant une statistique récente, l'Espagne serait, après la France et l'Italie, le pays de l'Europe le plus riche en théâtres. Parmi ceux de Madrid, il faut citer, en première ligne, l'Opéra



UNE SCÈNE DU TIO CANIITAS, ZARZUELA DE M. SORIANO FUERTES (page 575).

italien, vraiment digne d'une grande capitale, et où nous avons trouvé un confortable trop rare dans les théâtres parisiens. Vient ensuite le *Teatro del Principe*, consacré au drame espagnol ; celui de la *Zarzuela*, les *Variedades*, le *Circo*, les *Novedades* et le *Teatro de Lope de Vega*, où l'on donne les différents genres, y compris les *sainetes*. Quoi qu'on ait dit des théâtres de Madrid, ils ne diffèrent que fort peu des nôtres. On achète deux billets, l'un pour l'entrée (*entrada*), et l'autre pour la place qu'on doit occuper. Ajoutons que la *claque* est inconnue, bien que probablement elle soit originaire de Madrid. En effet, nous lisons dans une relation du dix-septième siècle que des artisans et des marchands de la ville allaient au théâtre avec la cape, l'épée et le poignard, « et ce sont ceux-là qui décident si la comédie est bonne ou non ; et à cause qu'ils la sifflent ou qu'ils l'applaudissent, qu'ils sont d'un costé et d'autre en rang, et que c'est comme une espèce de salve, on les appelle *mosqueteros*, et la bonne fortune des autheurs dépend d'eux. » Il est vrai que l'auteur ajoute : « On m'a conté d'un, qui alla trouver un de ces *mosqueteros*, et lui offrit cent réalles pour être favorable à la pièce ; mais il répondit fièrement que l'on verroit si la pièce étoit bonne ou non, et elle fut sifflée. »

Nous avons parlé des sainetes ; disons quelques mots de la *zarzuela*. Ce nom, sous lequel on désigne des pièces mêlées de chant, comme nos opéras comiques, date du temps de Philippe IV, et vient d'une résidence royale où l'on donnait des représentations de ce genre. Quelques zarzuelas, telles que le *Domino Azul* et le *Val de Andorra*, sont des imitations d'opéras comiques français. Nous choisirons pour type une zarzuela purement espagnole, le *Tio Caniyitas*, qui fut représentée pour la première fois à Séville, en 1849, et dont le personnage principal est un Anglais épris d'une *Gitana*, et qui se déguise en *majo*. Il y a peu d'exemples d'un succès pareil à celui qu'obtint cette pièce populaire : en moins de deux ans, elle avait déjà fait le tour de la Péninsule, couverte d'applaudissements, et il n'y eut pas de petite ville qui ne voulût la voir représenter sur son théâtre. Nulle part peut-être l'enthousiasme ne fut aussi grand qu'à Cadix : pendant toute la saison, le *Tio Caniyitas* y fut représenté chaque soir sans interruption sur trois théâtres à la fois, ce qui donna pour chaque théâtre un total de cent trente représentations consécutives. Très-peu de temps après la première représentation, la zarzuela était déjà populaire dans toute l'Espagne et jusqu'en Amérique ; le *Tio Caniyitas* devint tellement à la mode, que ce fut une véritable fureur. On le reproduisit de cent façons différentes : en gravure, en lithographie, sur les cahiers de papier à cigarettes, sur des porte-cigares, et jusque sur les *abanicos de calaña*, ces éventails montés en jonc, qui se vendent deux *cuartos* les jours de *corrida*. A Malaga, on vendait des statuettes de terre-cuite représentant les principaux personnages de la pièce, et ils faisaient aussi l'ornement des boîtes de raisins secs. En Andalousie comme dans la capitale, dans les courses de *novillos*, on donnait à un *picador* le nom du héros de la pièce, nom que prirent aussi pour titre des journaux de Séville et de Madrid. Les auteurs s'étaient proposé de mettre en scène des tableaux de mœurs nationales caractéristiques, accompagnés d'une musique également nationale. Madrid ne tarda pas à adopter la pièce en vogue, et le *Tio Caniyitas* y fut représenté pour la première fois en 1850, par une troupe espagnole de zarzuela, sur le théâtre *del Circo*, qui jusque-là n'avait donné que des opéras italiens.

III

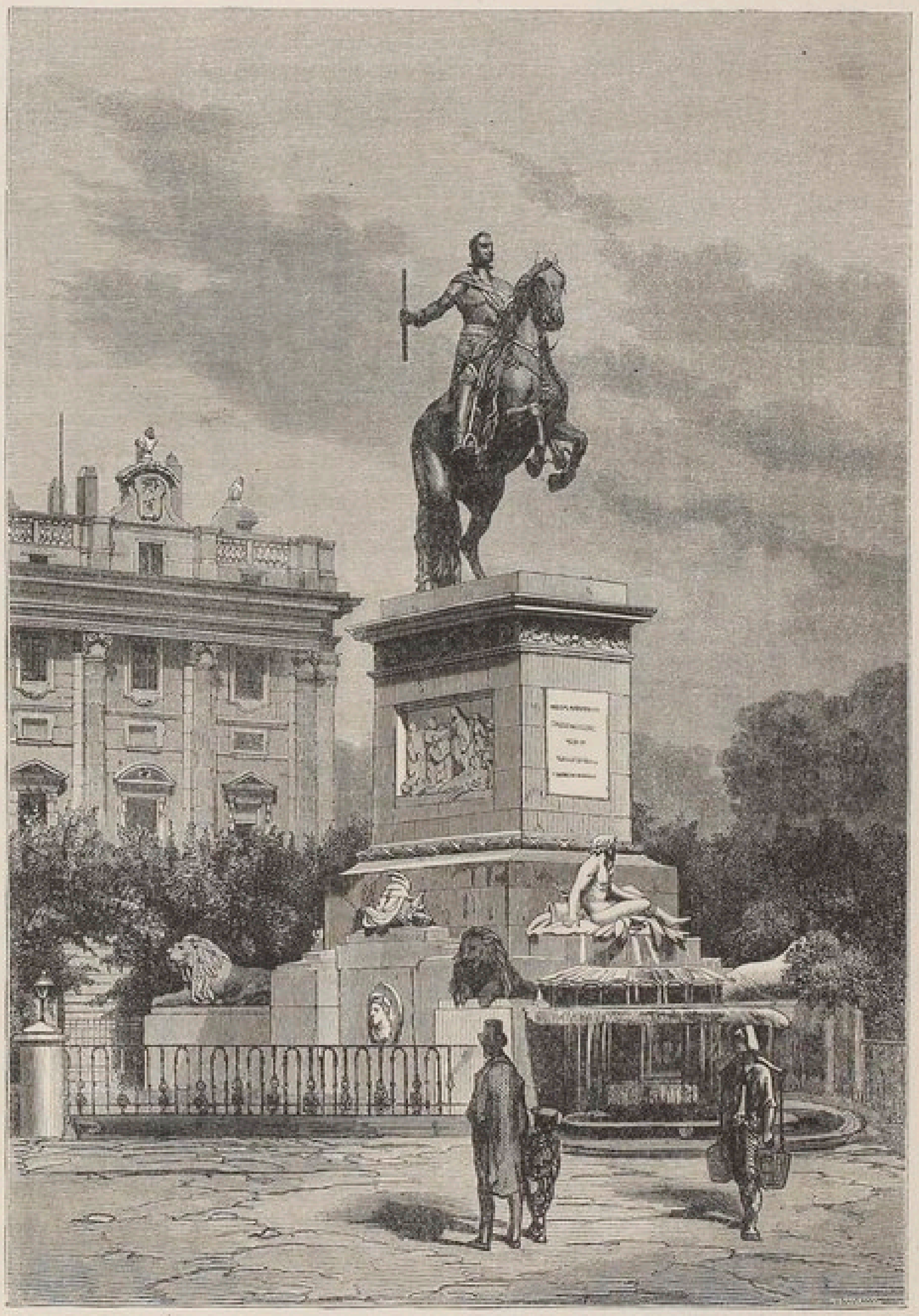
Après la *Puerta del Sol*, la *Plaza Mayor* est une des plus grandes places de Madrid. Elle a parfaitement conservé son ancien aspect, et la description qu'en donne Saint-Simon est encore exacte : « Cette place est en superficie beaucoup plus vaste qu'aucune que j'eusse encore vue à Paris ni ailleurs, et plus longue que large. Les cinq étages des maisons qui l'environnent sont

du même niveau, chacune avec des fenêtres égales en distance et en ouverture, qui ont chacune un balcon dont la longueur et l'avance sont parfaitement pareilles, avec un balustre de fer aussi de hauteur et d'ouvrages semblables entre eux, et tout cela parfaitement pareil en tous les cinq étages. » Saint-Simon raconte ensuite comment on illuminait la place : « Sur chacun de tous les balcons on met deux gros flambeaux de cire blanche... Il est incroyable la clarté que cela donne, la splendeur en étonne et a je ne sais quelle majesté qui saisit. On lit sans peine les plus petits caractères dans le milieu et dans tous les endroits de la place sans que le rez-de-chaussée soit illuminé. » Les feux d'artifice n'étaient pas moins splendides : ils duraient plus d'une heure et représentaient toutes sortes de paysages, des chasses, des morceaux d'architecture admirables, des places et des châteaux. Dès l'époque de Cervantès, la Plaza Mayor était un des endroits les plus fréquentés de la ville. C'était aussi le théâtre des grandes fêtes royales, telles que les *actes de foi* de l'Inquisition, les courses de taureaux, les carrousels et les tournois. Les *Fiestas Reales* s'y donnaient dans les grandes circonstances : à l'avénement des rois, à leur majorité, à leur mariage. Mais aucune de ces fêtes n'était célébrée avec autant d'éclat que les *Autos de Fe*. Ces solennités étaient de deux genres : les *Autos particulares*, qui avaient lieu tous les ans, et les *Autos generales*, qui ne se célébraient qu'à l'occasion des grands événements dont nous venons de parler.

En 1680 eut lieu le grand *Auto de Fe* à l'occasion du mariage de Charles II. Il est raconté avec les détails les plus circonstanciés dans un gros volume in-4° qui a pour titre : *Relacion histórica del Auto general de Fe*, etc., par *José del Olmo*, acalde et familier du saint-office, etc. L'auteur commence par exposer que la cérémonie devait d'abord avoir lieu à Tolède, résidence de l'inquisiteur général, car, dit-il, « il devenait urgent de vider les prisons de cette ville, celles de Madrid et de beaucoup d'autres inquisitions, d'une foule de criminels que la divine Providence avait permis de découvrir et dont les procès étaient terminés. » On amena habilement le roi à témoigner le désir d'assister à l'*acte*, en lui rappelant que Philippe IV, son père, avait lui-même été témoin d'une fête de ce genre, en 1632. On choisit le 30 juin, jour de la fête de saint Paul; l'inquisiteur général alla prier le duc de Medina-Celi de porter à la procession l'étendard du saint-office, honneur qu'il accepta. Un conseil fut tenu pour régler tous les détails, et on nomma divers comités, parmi lesquels nous remarquons celui chargé de présider aux rafraîchissements. Ordre fut donné aux tribunaux des provinces d'expédier les criminels à temps; des ministres du saint-office les attendaient aux portes de Madrid, et leur faisaient traverser la ville dans des carrosses fermés. Les inquisiteurs, officiers et familiers des principales villes voisines furent convoqués, et enfin, tout étant bien réglé, une proclamation fut publiée solennellement dans tous les quartiers de la capitale. — Le théâtre fut établi en très-peu de temps, grâce au zèle des ouvriers : un maître menuisier avait été jusqu'à offrir de démolir sa propre maison, dans le cas où le bois viendrait à manquer. L'auteur n'oublie pas de désigner la place réservée au buffet, où les membres du tribunal devaient trouver des vivres et des boissons glacées; il mentionne également l'ingénieuse précaution qu'on avait eue de couvrir de toiles, comme les amphithéâtres antiques, toute la superficie de la place. Plusieurs jours avant la cérémonie, quelques grands seigneurs s'étaient fait recevoir familiers du saint-office, notamment les ducs d'Albuquerque, de Bejar, de Hijar, de Medina-Celi, de Lemos, de Osuna et del Infantado.

Pendant qu'on s'occupait de ces préparatifs, on ne négligeait pas ceux du bûcher; car les criminels, sans doute à cause des dangers du feu, devaient être brûlés hors de la ville, près de la porte de Fuencarral. Ce soin fut confié à des habitants de Madrid, enrôlés sous le nom de *soldats de la Foi*, et qui, dit José del Olmo, s'en acquittèrent avec autant de galanterie que de valeur. Ils se dirigèrent vers la porte d'Alcala, où de nombreux fagots avaient été préparés par les soins du corrégidor; chacun en prit un, et, traversant la ville d'un bout à l'autre, ils se rendirent au palais. Après avoir présenté au roi son fagot, les soldats de la Foi se dirigèrent vers le *quemadero*,

— le *brûloir*, — chacun tenant le sien au bout de sa pique, et le capitaine portant celui du roi sur son bouclier. Le bûcher, au centre duquel on avait ménagé un escalier de pierre, avait soixante pieds en carré sur sept pieds de hauteur; la garde en fut confiée aux soldats de la Foi, qui mirent soigneusement à part le fagot du roi. Des processions eurent lieu la veille du grand jour; dans la soirée les *criminels* furent conduits dans la prison du saint-office. Vingt-trois d'entre eux avaient été désignés comme *relaxados*, ce qui ne voulait pas dire qu'ils devaient être *relâchés*, mais livrés au bras séculier. L'inquisiteur le plus ancien leur signifia leur sentence, après quoi, des biscuits, des confitures, du chocolat et diverses boissons furent mis à la disposition des malheureux. Enfin arriva le 30 juin. Dès cinq heures du matin, ils étaient habillés et avaient déjeuné. Tout était disposé sur la Plaza Mayor, et les places avaient été désignées dans le même ordre qu'au combat de taureaux par le duc de Frias, *mayordomo mayor*. La procession se mit en marche dans l'ordre suivant, les soldats de la Foi et le clergé en tête :



STATUE DE PHILIPPE III SUR LA PLAZA DE ORIENTE (MADRID).

Trente-six mannequins ou effigies de *relaxados* morts en prison ou qui avaient pu s'échapper; à plusieurs de ces mannequins était joint un cercueil contenant les os de celui qu'il représentait. Onze *coupables* admis à la pénitence, portant des cierges de cire jaune, et condamnés à la prison ou aux verges; ces derniers avaient une corde au cou, avec autant de nœuds qu'ils devaient recevoir de coups de verges. Cinquante-quatre judaïsants condamnés à la prison perpétuelle ou au bannissement, avec confiscation de leurs biens; ils portaient des *sambenitos*, avec la croix de Saint-André. Enfin vingt *relaxados* condamnés au feu, parmi lesquels *cinq femmes* et *un Turc*. Douze d'entre eux étaient bâillonnés, et portaient des robes et des cagoules semées de flammes; des dragons, peints au milieu de ces flammes, signalaient les hérétiques les plus endurcis. Après

les condamnés marchaient les familiers et le conseil suprême de l'Inquisition, l'*ayuntamiento*, les tribunaux et enfin le Conseil de Castille, la première magistrature de l'Espagne. La marche était fermée par le grand inquisiteur, à cheval et vêtu de violet, suivi de douze valets portant une livrée de même couleur. La procession, après avoir parcouru les principales rues de la ville, arriva à la Plaza Mayor, qu'elle trouva encombrée de foule, et il fallut un certain temps pour la déblayer, comme aujourd'hui à la *Plaza de Toros*, les jours de course.



PAYSANS DES ENVIRONS DE MADRID COIFFÉS DE LA MONTERA.

Enfin l'*Acte de foi* commença. Le grand inquisiteur reçut le serment du roi, qui jurait, pour lui et pour ses successeurs, de maintenir l'Inquisition dans ses États. La messe commença ensuite, et après l'*Introït*, le célébrant prononça un sermon très-long, qui peut se résumer en quelques mots : « Il n'est pas de plus grands criminels que les juifs, les hérétiques et les mahométans, et le devoir de l'Inquisition est de les faire disparaître. » Le sermon fini, on appela les causes. Devant le balcon du roi, on avait placé deux cages rondes où étaient successivement introduits les accusés, et, à peu de distance, deux chaires destinées aux juges. Pendant ce temps, on fit circuler des rafraîchissements sur les gradins destinés aux dames et aux personnes de distinction. La lecture des jugements terminée, les *relaxados* furent dirigés vers le lieu du supplice, où nous les suivrons un instant. Il était quatre heures de l'après-midi. Sur le bûcher s'élevaient des poteaux disposés de manière que ceux des criminels qui témoignaient du repentir pussent être, par faveur spéciale, étranglés avant d'être atteints par les flammes. Notre auteur admire l'humanité du tribunal en cette circonstance, et fait observer que ceux qui s'étaient montrés repentants moururent avec résignation, et qu'aucune marque de désespoir ne parut sur leurs figures. Les autres furent brûlés vifs, et on les vit faire en mourant les grimaces et les contorsions les plus horribles. Le bûcher, allumé à quatre heures, brûla toute la nuit, et le lendemain, à neuf heures du matin, tous les corps n'étaient pas encore consumés. Retournons à la Plaza Mayor, où la cérémonie dura jusqu'à neuf heures du soir. « Le roi était resté à son balcon, sans être incommodé par la chaleur, sans être gêné par la foule

et sans être ennuyé par d'aussi longues cérémonies. Sa dévotion et son zèle furent tellement supérieurs à la fatigue, qu'il ne sortit pas même un quart d'heure pour manger, et, à la fin de la cérémonie, il demanda s'il y avait encore quelque chose, et s'il pouvait se retirer. »

La plus gracieuse galanterie qu'un cavalier pût faire à une dame, était de lui offrir, un jour de taureaux, un balcon sur la Plaza Mayor et la collation. « On loue un balcon jusqu'à quinze ou vingt pistoles, dit un auteur du temps, et il n'y en a aucun qui ne soit occupé et paré de riches tapis et de beaux dais... Les dames sont parées de toutes leurs pierreries et de tout ce qu'elles ont de plus beau. On ne voit que des étoffes magnifiques, des tapisseries, des carreaux et des tapis tout relevés d'or. Je n'ai jamais rien vu de plus éblouissant. » Les courses de taureaux offraient plus d'imprévu que celles d'aujourd'hui : tantôt c'était un paysan qui entrait dans l'arène, monté sur un taureau ou sur un âne ; tantôt c'était un More qui allait droit à l'animal et le foudroyait d'un coup de poignard sur la nuque. Un jour, c'était un cavalier qui entrait dans l'arène pour



ESTERERO (MARCHAND DE NATTES), AGUADOR (PORTEUR D'EAU), ETC., A MADRID.

combattre en l'honneur de sa fiancée, malgré la défense qu'elle lui en avait faite : au moment où il allait frapper le taureau, un jeune villageois paraît tout à coup, et lance un dard à l'animal, qui se retourne furieux et poursuit son agresseur, dont le bonnet vient à tomber : alors les plus beaux et les plus longs cheveux du monde se déroulent. Le cavalier, qui reconnaît sa fiancée, vole à son secours, mais en vain, et les deux amants, qu'on emmène dangereusement blessés, demandent qu'on les marie sur-le-champ. En 1846, de très-belles courses de taureaux eurent lieu sur la Plaza Mayor, lors du mariage du duc de Montpensier avec l'Infante. Ces *corridas*, dans lesquelles figurèrent de grands personnages et plusieurs *espadas* célèbres, tels que Montès, Cucharès et le Chiclanero, sont les dernières qui aient été données à l'occasion des *Fiestas Reales*.

Au milieu de la Plaza Mayor s'élève une statue en bronze d'un assez bel effet, représentant Philippe III à cheval. Les arcades qui entourent la place sont occupées par des boutiques où se vendent divers produits de l'industrie locale, tels que des *monteras* ou bonnets de fourrure, des jarretières ornées de devises, des castagnettes, des couteaux et toutes sortes de merceries.

Dans quelques magasins, où l'on vend des *blondas de Almagro* et des dentelles de Catalogne, l'ancien usage de surfaire la marchandise s'est conservé dans toute sa pureté. Quelques bourgeois, assis sous les arcades, devant les cabinets de lecture, se livrent avec ardeur à la lecture des journaux. Les Espagnols, en général, ont de tout temps été passionnés pour la politique ; chez les *Madrileños*, la *politicomanía* existe à l'état chronique. « Il n'y a personne à Madrid, écrivait-on il y a plus de deux cents ans, pas même les savetiers et les porteurs d'eau, qui ne se pique d'entendre la politique à fond. » Un auteur du même temps nous montre comment le savetier madrilègne,

> « Oubliant quel est son métier,
> Vient faire en se quarrant l'homme de conséquence,
> Et parlant d'affaires d'Etat,
> Veut réformer par sa prudence
> Le ministre et le potentat. »

IV

En nous rendant de la Plaza Mayor à la Calle Mayor, arrêtons-nous un instant devant les boutiques des *Maragatos*. Il est peu de types plus curieux que celui du Maragato, que nous verrons plus tard chez lui : il quitte son pays pour aller chercher fortune, en exerçant à Madrid la profession de marchand de poisson, ou en parcourant la péninsule comme *arriero*. Chez lui comme au dehors, le Maragato conserve le costume national, qui est resté presque dans ses détails ce qu'il était au seizième siècle : chapeau de feutre à larges bords, chemise de grosse toile plissée, à boutons de métal, *sayo* ou pourpoint attaché avec des cordons de soie et serré par une ceinture de cuir d'où pendent deux petites poches, larges *bragas* ou hauts-de-chausses tombant sur les genoux, et longues guêtres de gros drap noir. La Calle Mayor est une des plus commerçantes de Madrid. Dans la partie basse, non loin de l'ambassade de France, se trouvent plusieurs boutiques d'*escribanos*, situées au rez-de-chaussée, et au-dessus desquelles se lit cette inscription : *Escribanía*. Les notaires espagnols doivent faire d'assez bonnes affaires, puisqu'un



UNE HORCHATERA VALENCIENNE, A MADRID.

ancien proverbe fait allusion à l'aisance des femmes d'escribanos, qui n'ont qu'à se croiser les mains :

Mano sobre mano,
Como mujer de escribano.

« Des oiseaux qui ont beaucoup de plumes, dit un autre quatrain, ont de la peine à se nourrir. tandis qu'une seule leur suffit pour entretenir fille et femme. »

Pájaros con muchas plumas
No se pueden mantener ;
Los escribanos, con una,
Mantienen moza y mujer.

Les notaires sont bien autrement malmenés dans certains couplets populaires. Qu'on en juge par celui-ci, d'après lequel, plutôt que de voir l'âme d'un escribano monter au ciel, on verra son encrier, son papier et sa plume se mettre à danser le *fandango :*

Primero que suba al cielo
El alma de un escribano,
Tintero, papel y pluma
Han de bailar el fandango.

En voici un autre qui nous fait penser aux *chats fourez* de Rabelais :

Un escribano y un gato
En un pozo se cayeron;
Como los dos tenian uñas,
Por la pared se subieron.

« Un escribano et un chat — Tombèrent dans un puits; — Mais, comme tous deux avaient des griffes, — Ils remontèrent en s'accrochant au mur. »

Les escribanos partagent avec les employés et les gens de plume en général le surnom irrévérencieux, mais expressif, de *cagatintas*. Ce sobriquet s'applique particulièrement aux *escribientes-memorialistas*, qui, abrités derrière un vieux *biombo* ou paravent, mettent, comme nos écrivains publics, leur talent calligraphique et leur discrétion à la disposition des gens illettrés.



UN JARRERO (MARCHAND DE JARRES), A MADRID.

Revenons à la Calle Mayor ; voici la *Casa de los Lujanes*, un ancien palais de la famille de Lujan, qu'on ne remarquerait guère s'il n'avait servi de prison à François Ier, lorsqu'il arriva à Madrid en 1525. Le souvenir de la captivité du roi de France est resté longtemps populaire en Espagne : au dix-septième siècle, les chanteurs de *jácaras* et de *romances* écorchaient encore, avec accompagnement de fifre et de tambour, l'ancienne chanson qui commençait ainsi :

Quand le roy partit de France,
A la male heur il en partit, etc.

« Cette chanson est chantée en fort mauvais français par des gens qui n'en entendent pas un seul mot ; tout ce qu'ils en savent, c'est que le roi fut pris par les Espagnols, et comme cette prise est fort à leur gloire, ils en veulent faire passer le souvenir à leurs enfants. » C'est dans cette prison, lisons-nous dans Sandoval, qu'un soldat de Pavie, nommé Roldán, vint un jour demander à parler à François I[er] pour lui présenter une balle d'or qu'il avait préparée à son intention, désirant lui donner la mort d'une manière digne d'un si grand prince : « Puisque Dieu, ajouta le soldat, n'a pas permis que j'en fisse usage, acceptez-la pour aider à payer votre rançon : elle pèse une once, et vaut huit ducats. » Charles-Quint, ne trouvant pas le roi de France assez bien gardé dans la *Casa de los Lujanes*, le fit transférer dans le palais du duc del Arco, puis dans l'ancien Alcazar de Madrid.



UN AVELLANERO (MARCHAND DE NOISETTES) ARAGONAIS, A MADRID.

Quittons la Calle Mayor pour la *Calle de Toledo*, une des rues les plus bruyantes de Madrid, où les mantes de Valence, de Palencia et de Burgos, suspendues en plein air à côté des *aparejos* de mules aux nuances éclatantes, offrent un coup d'œil digne du pinceau d'un coloriste. Non loin de là, dans la *calle de Segovia*, sont les *mesones* où descendent les *arrieros* et les gens du peuple qui arrivent de province ; ces auberges n'ont pas changé depuis le temps de Don Quichotte, et leur aspect n'est rien moins que séduisant. Des établissements beaucoup plus propres, que l'on trouve également, du reste, dans des quartiers plus élégants, ce sont les *chuferías* valenciennes, où l'on vend à bon marché toutes sortes de boissons rafraîchissantes. Quand arrive l'automne, la boutique change d'aspect : elle se remplit de toutes sortes de fruits : grenades de Valence, raisins de la Manche, monstrueux melons de Temblèque. L'hiver, on y vend des *esteras*, nattes de jonc fabriquées en Andalousie ; au printemps, arrive le tour des oranges et des citrons. Les rafraîchissements sont servis par de jeunes Valenciennes, qui portent le gracieux costume national. Pendant que nous prenions nos verres d'*horchata de chufas*, Doré eut le temps de dessiner une de ces Valenciennes, grande fille aux bras nus et à la taille cambrée.

V

Les scènes pittoresques abondent dans les quartiers populaires de Madrid. Voici d'abord des *barberillos*, qui rasent la pratique en plein air ; voici un *jarrero* qui passe, chargé d'une quantité de cruches de terre, sous lesquelles il disparaît presque entièrement. Plus loin, des *carboneros* pèsent des sacs de charbon au moyen d'une espèce de romaine, et se servent de leur corps comme d'un contre-poids, en appuyant de toutes leurs forces sur une perche qui forme levier. Cette opération, parfois gênante pour les passants, est mise au nombre des *peligros de Madrid*, car la capitale de l'Espagne a ses embarras tout comme Paris. Tantôt c'est un troupeau d'ânes qui s'emportent, ou bien un *panadero* dont le cheval prend le mors aux dents et renverse

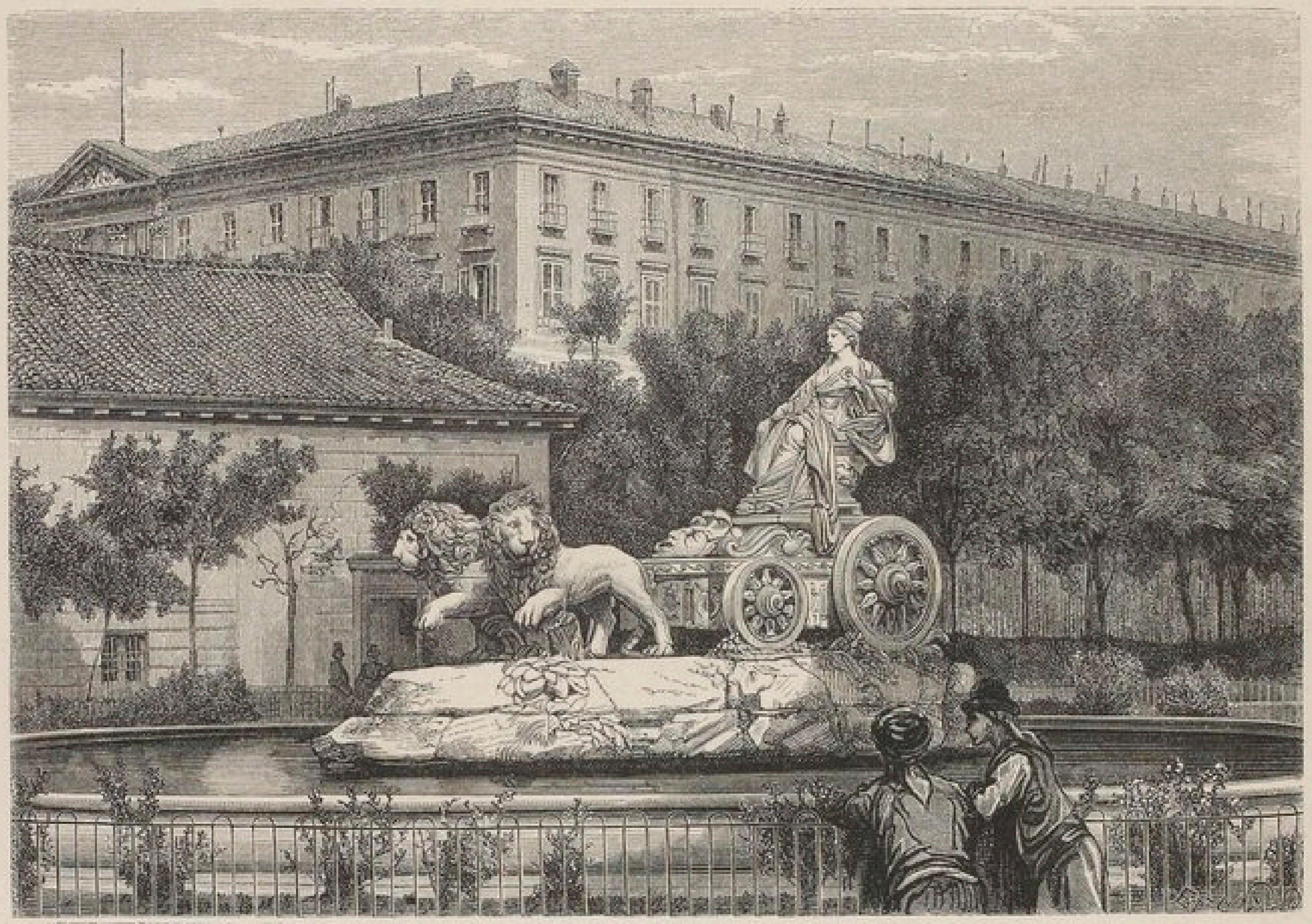


UNE CASTAÑERA (MARCHANDE DE CHATAIGNES), A MADRID.

tout sur son passage ; car les deux énormes paniers qui contiennent son pain font saillie de chaque côté de sa monture, comme les tambours d'un bateau à vapeur ; c'est encore un *aguador* qui, avec le baril plein d'eau qu'il porte sur l'épaule, distribue, sans s'émouvoir, des horions aux passants. Les cris de Madrid sont très-nombreux, et tout à fait inintelligibles pour les étrangers. Chaque marchand a le sien, qu'il lance sur la note la plus aiguë : la *Fuencarralera*, qui apporte les légumes d'un village voisin, crie de toutes ses forces : *la rica judía, como la seda!* (les beaux haricots verts, comme de la soie), ou bien ses radis : *y rábanos! y rábanos! vaya el peregil!* (voilà le persil), *nuevas avellanas, como la leche!* (noisettes fraîches, comme du lait!). Le *melonero* crie ses *melones á cata!* (à goûter) ; le *pavero*, ses *pavos cebados!* (dindons engraissés à l'orge) ; la *castañera*, ses châtaignes : *calentitas, cuántas?* (toutes chaudes, combien ?) Il y a encore l'*arenero*, qui va chercher un sable très-fin dans le lit du Manzanarès : *Arena! arena!* la *ramilletera*, qui vend toutes sortes de fleurs : *Qué clavel!* (le bel œillet!) ; le *naranjero*

(marchand d'oranges), presque toujours Andalou ; le *piñonero*, chargé de pommes de pin, etc.

Risquons-nous maintenant dans le *Rastro*, qui rappelle à la fois le Temple, la place Maubert et l'ancienne Cité. Le *Rastro* est le quartier du vice et de la misère, le séjour des revendeurs, des marchands de chiffons, de ferrailles et de guenilles ; les *Prestamistas*, qui prêtent sur gages à cinq pour cent.... par semaine, y sont plus nombreux encore que dans le reste de la ville, et ce n'est pas peu dire ! A chaque pas nous y voyons un *despacho de vino*, où le vin se vend dans des outres et dans des *cántaros* de terre, ou bien une *taberna* dont la cuisine peu appétissante rappelle les *arlequins* de certains bouges de Paris. Ces *ermitas de Baco*, comme les appelait Cervantès, sont fréquentés par une population maladive et mal vêtue, dont une partie appartient à la corporation des voleurs, nombreuse et redoutable ici comme dans presque toutes les



LA FONTAINE DE CYBÈLE, AU PRADO.

grandes villes, et qu'on appelle en argot la *cherinola*. Chaque spécialité a un nom particulier : ainsi celui qui indique les coups à faire s'appelle *el piloto ;* celui qui vole dans les foules, *buzo ;* celui qui opère en s'introduisant par les fenêtres, *ventoso;* le petit voleur qui opère seul reçoit le nom de *ratero*, *raton* ou *raterillo ;* le recéleur, celui d'*aliviador*, etc. L'argot des voleurs ou *germanía* n'est pas moins pittoresque que celui de France ; aussi reviendrons-nous sur ce sujet, qui nous offrira des rapprochements curieux au point de vue philologique. C'est dans le même quartier que se trouve la *Fábrica de tabacos*, vaste édifice dont l'entrée principale est située dans la *Calle de Embajadores*, et qui occupe trois mille ouvriers. Les Espagnols sont grands fumeurs ; dès le dix-septième siècle, nous assure un ancien auteur, le tabac rapportait à l'Espagne six millions bien liquides, somme considérable pour l'époque. Aujourd'hui, d'après



LES ÉLÉGANTS DE MADRID IL Y A CINQUANTE ANS (D'APRÈS UNE ANCIENNE ESTAMPE).

un dicton populaire, cette passion est, avec celle des taureaux, des cartes et du vin, une des causes qui conduisent à San Bernardino, c'est-à-dire à l'hôpital :

Tabaco, toros, naipes y vino,
Llevan al hombre á San Bernardino.

La *Cigarrera* de Madrid est un des types les plus caractéristiques de la capitale, et le seul qui rappelle les *Manolas* d'autrefois, — *las difuntas Manolas*, — disparues depuis une trentaine d'années, comme les grisettes parisiennes. Ce mot et son masculin *Manolo* ne sont qu'une abréviation d'un prénom très-commun à Madrid, *Manuel*. La Manola, peinte par Th. Gautier dans sa *Militona*, était la lionne populaire, passionnée pour les taureaux, où elle se rendait en *calesin*, — un véhicule disparu aussi, et qui rappelait le *corricolo* napolitain. Son souvenir, qui s'efface chaque jour, n'existe plus guère que dans les chansons populaires :

Alza! Ola!
Vale un mundo mi manola!

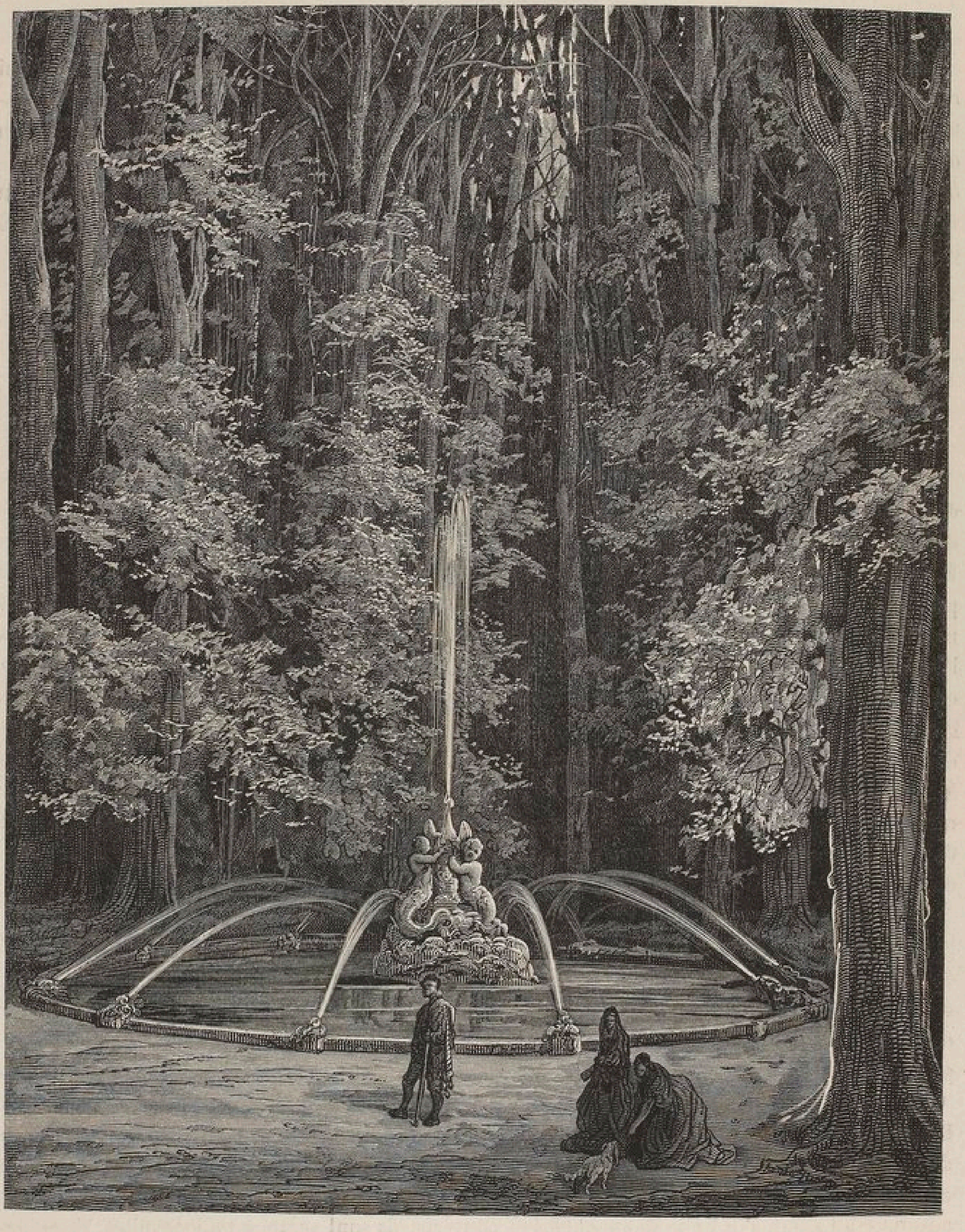
VI

Quittons les quartiers populaires pour la promenade à la mode. Le *Prado*, rendez-vous des équipages, des cavaliers, des élégants, était autrefois, comme son nom l'indique, un simple pré, dont Charles III fit une promenade fort agréable, qui côtoie, sur une longueur de près de quatre kilomètres, l'enceinte de la capitale. En partant de Notre-Dame d'Atocha, on suit d'abord la partie qui prend le nom de cette église, puis on arrive au *Paseo del Prado*, dont le commencement, parallèle au Jardin botanique, est appelé *Paseo Botánico ;* après avoir laissé sur la droite l'imposante façade du Musée, on arrive à la *Fuente de Neptuno*, où commence le *Salon del Prado*, qui se prolonge jusqu'à la *Fuente de Cibeles*, à l'angle de la rue d'Alcalá ; vient ensuite le *Prado de Recoletos*, suivi de la *Fuente Castellana*. C'est au *Salon del Prado* et à la *Fuente Castellana* que, dans les longues soirées d'été et dans les beaux jours d'hiver, se réunit la population élégante de Madrid. On serait bien trompé si l'on s'attendait à y trouver beaucoup de couleur locale : les modes françaises, depuis longtemps déjà, ont détrôné la mantille, et sans les cris des marchands de *cerillas*, des *aguadores* et des *ramilleteras* (bouquetières), on pourrait parfaitement se croire dans une promenade de Paris.

Il y a longtemps que l'influence française a commencé à se faire sentir à Madrid, sinon dans les mœurs, du moins dans les modes. Un écrivain du dix-septième siècle disait que les Espagnols commençaient à se franciser ; le verbe *afrancesar* ne s'applique pas seulement à la politique, mais signifie aussi donner un tour français au langage, y introduire des gallicismes, et suivre ou copier servilement nos coutumes et nos modes. Un voyageur hollandais qui visita Madrid il y a plus de deux cents ans, parle du nombre prodigieux de nos compatriotes qui y étaient établis. « On y compte, dit-il, plus de quarante mille François qui, sous un habit espagnol et en se disant Bourguignons, Wallons et Lorrains, font fleurir le commerce et la manufacture. Ils ont besoin de cacher leur naissance, car, si elle est connue, ils sont obligés de payer par jour à la Ville un ou deux quarts par teste, qui sont environ un sol de nostre monnoye, et quand il arrive quelque adversité à l'Estat, s'ils ne se tiennent clos et couverts, ils sont sujets à mille insultes, et mesme à estre battus. »

Revenons au Prado et dirigeons-nous vers la *Fuente Castellana*, à l'ombre de beaux arbres dont le pied baigne dans un trou rond garni de briques, où l'eau est amenée par de petits canaux : précaution indispensable ici, car le climat de Madrid est tellement sec, que faute d'eau les racines

se dessécheraient bientôt. L'allée de la *Fuente Castellana*, de création récente, est ornée des jolies fontaines *del Cisne* et *del Obelisco*, et c'est la promenade à la mode des cavaliers et des



LA FUENTE DEL CISNE (FONTAINE DU CYGNE) A MADRID.

équipages. Cette partie de Madrid, où s'élèvent de beaux hôtels, tend à devenir un quartier élégant, dans le genre de nos Champs-Élysées ou du West-End de Londres. Le *Paseo de Atocha*.

au mois de septembre, sert d'emplacement à la *Feria*, qui attire une grande affluence de promeneurs. La foire de Madrid se tenait anciennement sur *la Plazuela de la Cebada*, comme le montre un curieux tableau du Musée. Comme autrefois, la Feria présente le coup d'œil d'un assemblage de petites échoppes en planches où se vendent des étoffes à bon marché, des habits tout faits, des jouets d'enfants, de la *loza* (faïence) *valenciana*, des *cacharros* ou poteries grossières, des merceries et d'autres menus objets. C'est un tableau pittoresque et plein d'animation : tous les petits *vendedores* des rues offrent, en criant à qui mieux mieux, leurs marchandises aux promeneurs. C'est l'Aragonais, avec ses pêches grosses comme des oranges : *á ocho cuartos Aragon, los maduritos!* Ce sont les marchands de *buñuelos al uso de Andalucía*, beignets qui s'annoncent de loin par leur odeur d'huile ; ici on pèse les *señoras y caballeros á dos cuartos*, et le *tutilimundi* (optique) attire les enfants ; plus loin, le *turronero*, debout devant une petite table, pèse dans sa balance le nougat d'Alicante et d'Alcoy ; la *avellanera* vante ses noisettes, et une vieille femme ses *cacahuetes* (arachides ou pistaches de terre). N'oublions pas le *quitamanchas* (dégraisseur ambulant), ni les marchands d'eau et de boissons glacées, et nous aurons un tableau assez exact de la foire de Madrid. On voit encore quelques étalages de bouquinistes et de marchands de tableaux qui ont toujours à vous offrir un Velazquez de contrebande, un Murillo tout frais ou quelque Goya fabriqué par Lucas. Il y a aussi des boutiques de *prenderos* ou revendeurs, amas de vieilleries où l'amateur de curiosités cherchera en vain quelque bonne découverte.



MARCHANDE DE CACAHUETES, A MADRID.

En revenant sur nos pas, nous longerons la grille du *Jardin Botánico*, et, après avoir laissé derrière nous le Musée et le monument du *Dos de Mayo*, nous monterons une large allée qui conduit aux jardins du *Buen Retiro*. Ces jardins, dont le nom signifie littéralement *belle retraite*, datent du règne de Philippe IV ; le comte-duc d'Olivarès y avait fait bâtir un palais que Saint-Simon trouvait aussi magnifique, plus grand et plus agréable que l'ancien palais de Madrid. « Rien, ajoute-t-il, ne ressemble tant, de tout point, à son parterre en face du palais, que celui

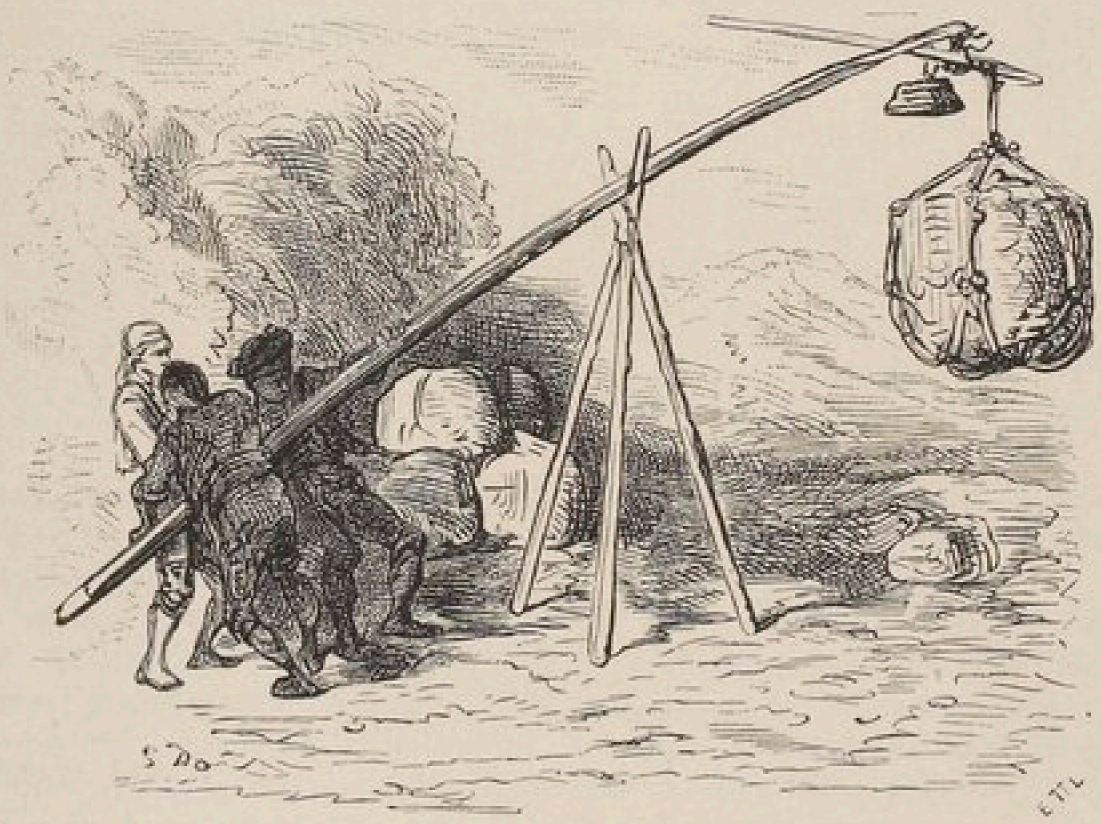
du Luxembourg, à Paris : mêmes formes, mêmes terrasses, même contour et même tour de fontaine et de jet d'eau. » Le palais fut brûlé en 1734, et ce qu'il y a de plus regrettable dans cet incendie, c'est que bon nombre de tableaux, notamment du Titien et de Velazquez, y furent entièrement détruits. Des bosquets touffus, des allées ombragées, font du Buen Retiro une promenade des plus agréables pendant les chaleurs de l'été. Quant aux différents pavillons placés



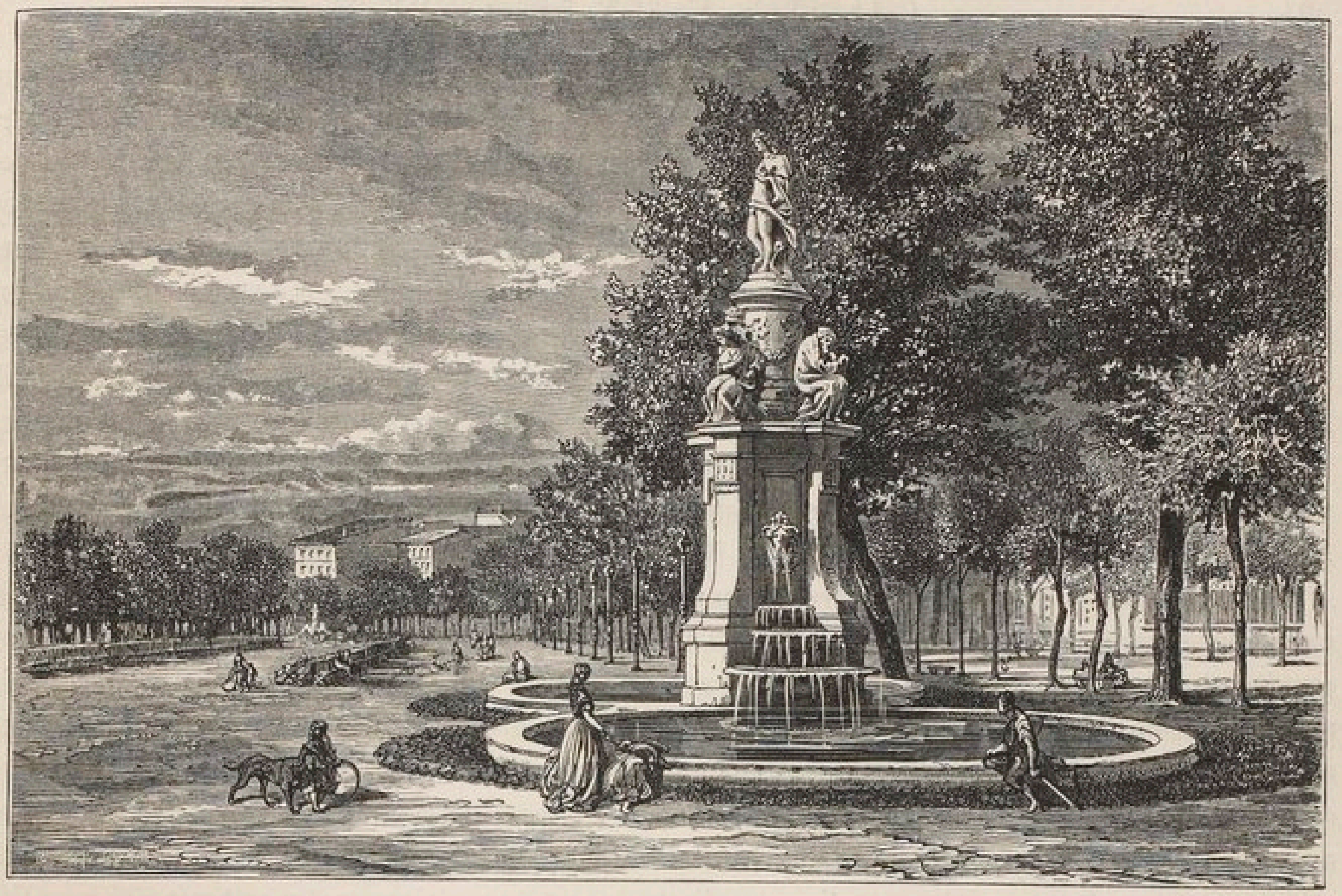
FONTAINE DE CÉRÈS, A MADRID.

dans les jardins, tels que la *Casa del pescador*, le *Salon oriental*, la *Montaña Rusa*, ce sont des colifichets d'assez mauvais goût. Nous en dirons autant de certaines statues disséminées dans les allées, et qui sont du style *rococo* le plus exagéré ; nous avons vu là des rois visigoths dans une attitude tellement tourmentée, qu'on les dirait prêts à danser une figure de la gavotte ou du menuet. A l'extrémité de l'avenue principale s'étend un grand bassin, *el Estanque*, où se balancent quelques vaisseaux lilliputiens. L'étang du Retiro n'est pas de création récente : il en existe au musée de Madrid une vue par Velazquez, et nous avons sous les yeux une ancienne gravure du temps de

Philippe V, où la petite flottille n'est pas oubliée. La première fois que nous vîmes l'*estanque*, c'était par une belle journée d'hiver, et il était couvert de patineurs, ce qui ne nous surprit guère, car nous avions lu, à la montre d'un magasin de la Puerta del Sol, cette inscription significative : *Aviso á los patinadores*. Madrid se trouve sous la même latitude que Naples ; mais à cause de son élévation au-dessus du niveau de la mer et du vent glacial du Guadarrama, les hivers y sont souvent très-rigoureux. C'est dans les jardins du Buen Retiro que se trouvait la célèbre manufacture de porcelaine tendre fondée par Charles III sous le nom de *la China*, et dont les produits, comme ceux de Sèvres, étaient destinés, pour la plupart, à être offerts en présent aux souverains ; ces porcelaines se reconnaissent à la fleur de lis grossièrement tracée en bleu qui leur sert de marque ; les peintures sont ordinairement au pointillé. La fabrique du Buen Retiro était entourée du plus grand mystère, au contraire de celle de Sèvres, dont les ateliers étaient, comme aujourd'hui, facilement accessibles aux visiteurs.



LE PESAGE DU CHARBON A MADRID (page 583).



FONTAINE DES QUATRE-SAISONS, AU PRADO (page 585).

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Le Musée de Madrid. — Les écoles étrangères ; l'école espagnole : Velazquez ; ses portraits ; abus du fard à la cour de Philippe IV ; Murillo. — Les vases en matières précieuses. — Les églises : la *Latina ; San Isidro ;* Notre-Dame d'*Atocha.* — Les processions à Madrid : les flagellants d'autrefois. — La confrérie de *Paz y Caridad ;* une exécution capitale à *Chamberi.* — Le *Palacio Real* et l'ancien *Alcázar* de Madrid ; la prison de François Ier. — L'*Armeria :* les armures historiques ; le casque de Charles-Quint et celui de François Ier. — Les boucliers ; quelques épées célèbres ; la collection de selles. — Le Manzanarès ; nombreuses épigrammes : Gongora, Quevedo et Cervantes ; quelques strophes de *Madrid ridicule ;* les *Ballenatos ;* une épigramme de Tirso de Molina ; les *lavaderos.* — Comment on se baignait autrefois dans le Manzanarès ; les bains d'aujourd'hui. — La fête de *San Isidro.* — *Verbenas* et *Carnestolendas.* — La *Noche Buena.* — Les environs de Madrid. — Les *châteaux* en Espagne. — La *Casa del Campo* et le Pardo.

I

Quand le *Real Museo* fut ouvert, en 1819, il ne se composait que de trois salles, et le catalogue ne comprenait que trois cent onze tableaux. De nouvelles salles s'ouvrirent successivement en 1821, 1828, 1830 et 1839, sans compter celles qui ont été inaugurées plus récemment. Aujourd'hui, le Musée de Madrid est le plus riche du monde. Il ne forme pas, il est vrai, une suite chronologique des différentes écoles, et ne présente pas, dans une série non interrompue, l'histoire de la peinture depuis ses origines ; c'est tout simplement une réunion de chefs-d'œuvre formée un peu au hasard, sans plan préconçu. Les tableaux qui composent cette collection sans rivale proviennent des palais et de divers couvents, notamment de l'Escurial. L'école espagnole est naturellement très-bien représentée, malgré de nombreuses lacunes, surtout pour les maîtres primitifs. En revanche, Velazquez compte soixante-quatre toiles, plus que n'en possèdent les musées d'Europe réunis. Les Murillo montent à quarante-six ; les Ribera sont plus nombreux

encore. Viennent ensuite Juanes, le Greco, Alonzo Cano, Zurbaran, Juan Bautista del Mazo, Pantoja de la Cruz, représentés par un nombre respectable de tableaux. Dans l'école italienne, on compte dix Raphaël, quarante-trois Titien, vingt-cinq Véronèse, trente-quatre Tintoret, seize Guido Reni et vingt-huit Bassano, sans oublier cinquante-cinq Luca Giordano, et c'est vraiment peu pour un peintre qui mérita le surnom de *Fa Presto*, et qui exécuta en Espagne une si prodigieuse quantité de peintures. Le nombre des Flamands et des Hollandais n'est guère moins considérable : ainsi, nous avons compté treize Van Eyck, cinquante-quatre Breughel, soixante-deux Rubens, vingt-deux Van Dyck, cinquante-trois Téniers. Dans l'école allemande, nous ne citerons que dix Albert Durer. L'école française est principalement représentée par Claude Lorrain et le Poussin : le musée possède dix ouvrages du premier et dix-neuf du second. Il ne faut pas oublier plusieurs portraits de Mignard et de Nattier, deux charmants Watteau : une *Noce* et une *Vue du parc de Saint-Cloud*, quelques marines de Joseph Vernet et un Greuze de peu d'importance.

Il faudrait un volume pour décrire les nombreux chefs-d'œuvre du Musée de Madrid. Nous nous bornerons à jeter un rapide coup d'œil sur l'école espagnole, qu'on ne connaît que d'une manière imparfaite si l'on n'a pas fait le voyage de Madrid. Ici, c'est Velazquez qui occupe la première place, par le nombre et par la qualité. On peut dire que son œuvre y est presque entier, car les rares toiles disséminées en Europe ne peuvent guère ajouter à sa réputation. Ce qui explique comment la plupart de ses ouvrages sont restés en Espagne, c'est que Diego de Silva Velazquez passa la plus grande partie de sa vie auprès de Philippe IV, dont il était un des *privados* ou favoris, et qui lui conféra plusieurs fonctions qui l'attachaient à sa personne. On sait que Philippe IV, *el Grande*, hâta la ruine de l'Espagne en lui faisant perdre plusieurs provinces, et qu'on lui donna pour emblème un fossé avec la devise : *Plus on lui ôte, plus il est grand,* mais si ce fut un médiocre politique, il sut au moins protéger efficacement les lettres et les arts, et il faut lui savoir gré d'avoir eu pour amis des hommes tels que Calderon et Velazquez. Le peintre de Philippe IV, qui excelle dans tous les genres, se surpasse dans les portraits. Ceux du roi sont nombreux et variés : tantôt il est représenté en buste, tantôt en pied, à cheval ou à genoux, en costume de cour ou de chasse ; jeune ou âgé, ses traits sont toujours reconnaissables, surtout à la lèvre inférieure, épaisse et proéminente comme chez presque tous les princes de la maison d'Autriche. Le peintre s'est représenté lui-même, dans le tableau des *Meninas*, la palette à la main et faisant le portrait du roi. C'était l'usage en Espagne, à la cour et chez les grands, d'avoir des nains et des bouffons, comme autrefois à Rome, et ils étaient d'autant plus estimés qu'ils étaient plus laids. Les *enanos* difformes que nous voyons dans les tableaux de Velazquez sont bien ceux que dépeignent les voyageurs du temps : « L'on a aussi des nains et des naines qui sont très-désagréables ; les naines particulièrement sont d'une laideur affreuse : leur tête est plus grosse que tout leur corps ; elles ont toujours leurs cheveux épars, qui tombent jusqu'à terre. L'on ne sçait d'abord ce que l'on voit quand ces petites figures se présentent aux yeux. Elles portent des habits magnifiques ; elles sont les confidentes de leurs maîtresses, et par cette raison-là elles en obtiennent tout ce qu'elles veulent.... » Toute la cour de Philippe IV a été peinte par Velazquez, et ses tableaux la font revivre devant nous. Voici le comte-duc d'Olivarès, — *el Conde Duque*, — galopant sur un vigoureux cheval andalou ; la reine Marie-Anne d'Autriche, les princesses et l'Infante, avec leurs étranges affublements et leurs joues couvertes de fard. D'autres portraits du musée montrent encore l'abus qu'on faisait du blanc et du vermillon. Les femmes se mettaient du rouge aussi bien aux épaules qu'à la figure ; si belles que fussent leurs couleurs naturelles, elles croyaient ne pouvoir s'en dispenser, sous peine de paraître pâles et malades. Madame d'Aulnoy raconte qu'une dame prit devant elle une tasse pleine de rouge, avec un gros pinceau, et qu'elle s'en mit non-seulement aux joues, au menton, sous le nez, au-dessous des sourcils et au bout des oreilles, mais qu'elle s'en barbouilla aussi le dedans des mains, les doigts et les épaules.

« L'on diroit qu'elles ont un vernis passé sur le visage, et la peau en est tendue et tirée d'une telle manière, que je ne doute pas qu'elle ne leur fasse mal.» Cette manie du fard était poussée si loin qu'on l'appliquait jusqu'aux statues, par exemple aux figures de marbre qui ornaient la balustrade du palais de Madrid : « Ce que j'y ai trouvé d'assez singulier, dit le même auteur, c'est que les statues de femmes ont du rouge aux joues et aux épaules. » Velazquez n'a donc rien exagéré en peignant une cour aussi fardée que celle de Philippe IV.

Que dire du fameux tableau de *las Lanzas*, qui représente le marquis de Spinola recevant du gouverneur de Bréda les clefs de cette place ? Un pareil chef-d'œuvre ne se décrit pas : il faut le voir. Nous en dirons autant des *Borrachos*, scène bachique où l'on voit quelques buveurs qui couronnent de pampres et de lierre deux de leurs camarades. On connaît l'anecdote du peintre anglais Wilkie, qui avait fait le voyage de Madrid tout exprès pour connaître le grand peintre, et qui, se bornant à étudier les Borrachos, venait chaque jour admirer silencieusement pendant plusieurs heures son tableau de prédilection, après quoi il se retirait en poussant un soupir. Dans les *Meninas*, que Luca Giordano appelait la *Théologie de la peinture*, les qualités de Velazquez brillent au plus haut degré. Il s'y montre *naturaliste* dans la meilleure acception du mot ; ses personnages, peints d'une touche simple et sûre, vivent et respirent, et c'est le cas de répéter, avec Moratin, qu'il a su *peindre l'air*. Les *Hilanderas* ou Fileuses, une autre scène où la nature a été prise sur le fait, représentent l'intérieur d'une fabrique de tapisseries, industrie qui eut en Espagne plus d'importance qu'on ne le croit généralement. Dans la *Fragua de Vulcano*, Velazquez, interprétant la mythologie à sa manière, a peint tout simplement, mais avec une vérité surprenante, l'atelier d'un forgeron. Ses tableaux religieux, — le Musée de Madrid n'en possède qu'un petit nombre, — présentent les mêmes qualités d'exécution et le même défaut au point de vue de l'idéal, car le peintre de Philippe IV, qui excellait à rendre les objets qu'il pouvait voir et toucher, n'aimait pas plus à peindre les anges et les saints que les figures mythologiques.

Bien que les principaux chefs-d'œuvre de Murillo ne se trouvent pas au Musée de Madrid, le peintre de Séville y est cependant représenté par de très-belles toiles. On sait qu'il eut trois genres différents, que les Espagnols appellent *frío*, *cálido* et *vaporoso*. La *Sainte Famille au petit chien* et l'*Adoration des Bergers*, qui sont peints dans le genre froid, n'ont pas le charme de coloris qu'on admire dans le *Martyre de saint André*, du genre vaporeux, et dans plusieurs toiles du genre chaud, comme le *Saint Augustin*, le *Saint François d'Assise*, et le *Saint Ildephonse recevant la chasuble des mains de la Vierge*. A côté de Velazquez et de Murillo, quelques autres maîtres espagnols, bien que moins célèbres, tiennent un rang distingué. Ainsi, dans l'école de Séville, Pacheco et Palomino, peintres et écrivains ; Zurbaran, qui n'a ici qu'une part bien faible ; Juan Bautista del Mazo Martinez, le gendre de Velazquez, et dont la *Vue de Saragosse* est un des plus beaux paysages qu'on puisse voir ; il ne faut pas non plus oublier Alonzo Cano, qui fut peintre et sculpteur. Dans l'école de Tolède domine le Greco, ce peintre si inégal ; celle de Valence est représentée par deux maîtres, Juanes et Ribera. Le premier, dont le vrai nom était *Macip*, — nom encore commun à Valence, — se montre l'heureux imitateur de Raphaël : couleur chaude et dorée, avec une grande pureté de dessin. Quant à Ribera, nous le trouvons ici sous des aspects divers ; mais aucune de ses toiles ne vaut la fameuse *Descente de croix* de la chartreuse de San Martino, à Naples. Terminons par l'école de Madrid, qui compte des maîtres excellents, mais peu connus, tels que Francisco Collantès, dont la *Vision d'Ézéchiel* est un chef-d'œuvre qui impressionne vivement ; Antonio Pereda, dont le *Saint Jérôme* est une excellente peinture ; Navarrete *el Mudo* (le Muet), le Titien espagnol ; Juan Carreño, Alonso Sanchez Coello, dont nous voyons un curieux portrait de don Carlos, le malheureux fils de Philippe II ; Pantoja de la Cruz et Claudio Coello, que nous retrouverons bientôt à l'Escurial. N'oublions pas Goya, si on veut le placer dans l'école de Madrid ; son petit *Picador á caballo* est une excellente toile, que n'aurait pas

désavouée Velazquez. Le Musée de Madrid, nous l'avons dit, présente de nombreuses lacunes. Ainsi, dans l'école espagnole, on regrette l'absence de Becerra, de Berruguete et des deux Herrera. Parmi les Italiens, bien des grands noms manquent, notamment Fra Angelico, Francia, Cima da Conegliano, Antonello de Messine, Fra Bartolommeo, Sébastien del Piombo. Gérard Dow, Terburg, Netscher sont absents, et l'école anglaise n'est même pas représentée par un tableau.

De très-beaux vases de cristal de roche et autres matières précieuses, aux riches montures, d'or émaillé, autrefois relégués dans une petite salle basse, sont maintenant exposés convenablement, ainsi qu'une superbe vasque en faïence d'Urbino, qui représente le jugement de Salomon. On dit qu'elle fut envoyée par Philippe II; elle était, il n'y a pas longtemps encore, reléguée dans une des salles de la pharmacie de l'Escurial, et bien peu de visiteurs en soupçonnaient l'existence, bien qu'elle soit mentionnée dans d'anciennes descriptions du monument.

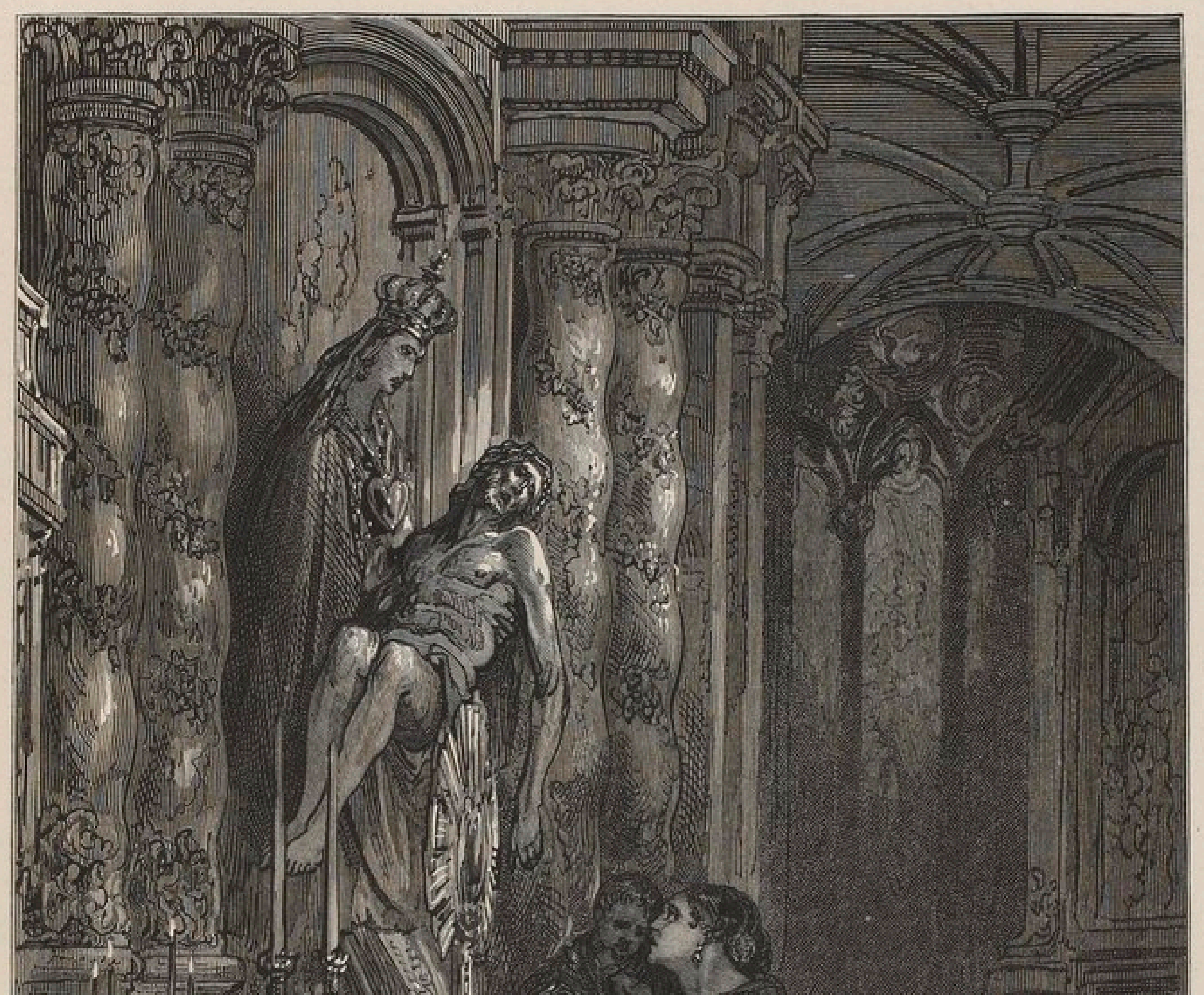
Il existe à Madrid une autre galerie, rarement visitée : c'est le *Museo Nacional*, qui fut ouvert pour recevoir les tableaux des couvents supprimés. Il y a là près de neuf cents toiles, dont les neuf dixièmes sont à peine dignes d'être exposées ; on peut en conclure que les couvents espagnols, à l'époque de leur suppression, n'étaient pas aussi riches qu'on l'a supposé, ce dont on peut se convaincre, du reste, en visitant les différents musées provinciaux, celui de Séville excepté.

II

Parmi les églises de Madrid, il n'en est pas une qui soit digne d'une capitale. En revanche, on en compte un très-grand nombre, dont quelques-unes sont d'une richesse extrême, sinon d'un goût irréprochable. La plupart datent du dix-septième siècle, et il fallait qu'elles fussent déjà en bien grande quantité, pour avoir inspiré à un poëte satirique cette singulière boutade sur la capitale de l'Espagne :

. . . .
L'on n'y voit pas un seul traiteur,
Pas même un chétif rôtisseur,
Et la plus grande encor de toutes les surprises,
C'est qu'au détriment du jarret
L'on y visite cent églises,
Et pas un pauvre cabaret !

Madrid ne possède pas de cathédrale proprement dite : l'église de *Santa María de la Almudena* en tient lieu, et jouit des priviléges d'une *Iglesia Mayor*. *San Andrés*, où reposait autrefois le corps de *san Isidro*, est une des plus anciennes églises de Madrid, bien que construite dans le style du dix-septième siècle ; nous vîmes dans la *Capilla del Obispo* quelques sculptures du quinzième siècle assez bien conservées, et le tombeau de l'évêque de Plasencia, le plus précieux ouvrage de la Renaissance qui existe dans la capitale. Nous n'avons vu à Madrid aucun spécimen d'architecture gothique plus intéressant que le portail de la *Latina*. C'est le nom qu'on donne à un ancien couvent fondé par Beatriz Galindo, surnommée *la Latina* parce qu'elle avait appris le latin à Isabelle la Catholique. Citons rapidement l'église de *San Justo*, celles des *Descalzas Reales* (Déchaussées Royales), des *Salesas Reales*, religieuses qui tiraient leur nom de saint François de Sales, et dont le couvent occupait un très-vaste emplacement. L'église de *San Isidro*, dans la rue de Tolède, avec ses dorures et la profusion de ses ornements, est du plus mauvais goût. *San Isidro*, surnommé *el Labrador*, est le patron de Madrid. Le saint laboureur y naquit vers la fin du douzième siècle, et sa fête, dont nous parlerons bientôt, est un jour de grandes réjouissances.



SEÑORA VOUANT SON ENFANT A LA VIERGE (MADRID).

Nuestra Señora de Atocha (Notre-Dame *du Genêt*) a son sanctuaire à l'extrémité du *Paseo* de ce nom, qui fait suite au Prado. C'était l'église de la cour, où les rois et les reines allaient en pèlerinage. Ils s'y rendaient en grande pompe, dans un carrosse à huit chevaux qui marchait au pas, les régiments des gardes faisant la haie depuis le palais, drapeaux déployés et les tambours battant aux champs. Saint-Simon assista à une de ces cérémonies, qu'il décrit longuement dans ses *Mémoires*, et qui « était, dit-il, un spectacle admirable ». « L'on y vient en dévotion de toutes parts, dit madame d'Aulnoy, et lorsque les rois d'Espagne ont quelque heureux événement, c'est le lieu où ils viennent chanter le *Te Deum.* » Puis elle fait la description, encore exacte aujourd'hui, de « la Vierge qui tient le petit Jésus et que l'on dit être miraculeuse. On l'habille fort souvent en veuve ; mais, aux grandes fêtes, elle est si richement vêtue et si couverte de pierreries, qu'il ne se peut rien voir de plus magnifique. Elle a particulièrement un soleil autour de la tête, dont les rayons jettent un éclat admirable. Elle a toujours un grand chapelet dans sa main ou à sa ceinture. » C'est à Notre-Dame d'Atocha que les reines d'Espagne offraient leur toilette de noce. La reine Isabelle II se conforma à cet usage, et donna également à la patronne de Madrid la robe qu'elle portait le jour où elle fut blessée par Merino, et qui avait été traversée par le couteau de l'assassin. Souvent la reine allait entendre la messe à Atocha, et plus d'une fois il nous est arrivé de rencontrer la voiture royale, attelée de huit magnifiques mules noires. A la voûte de l'église sont suspendus, comme à l'hôtel des Invalides de Paris, de nombreux drapeaux, glorieux trophées gardés par les vieux soldats qui occupent le *Cuartel de Inválidos*, établi dans les bâtiments de l'ancien couvent d'Atocha.

III

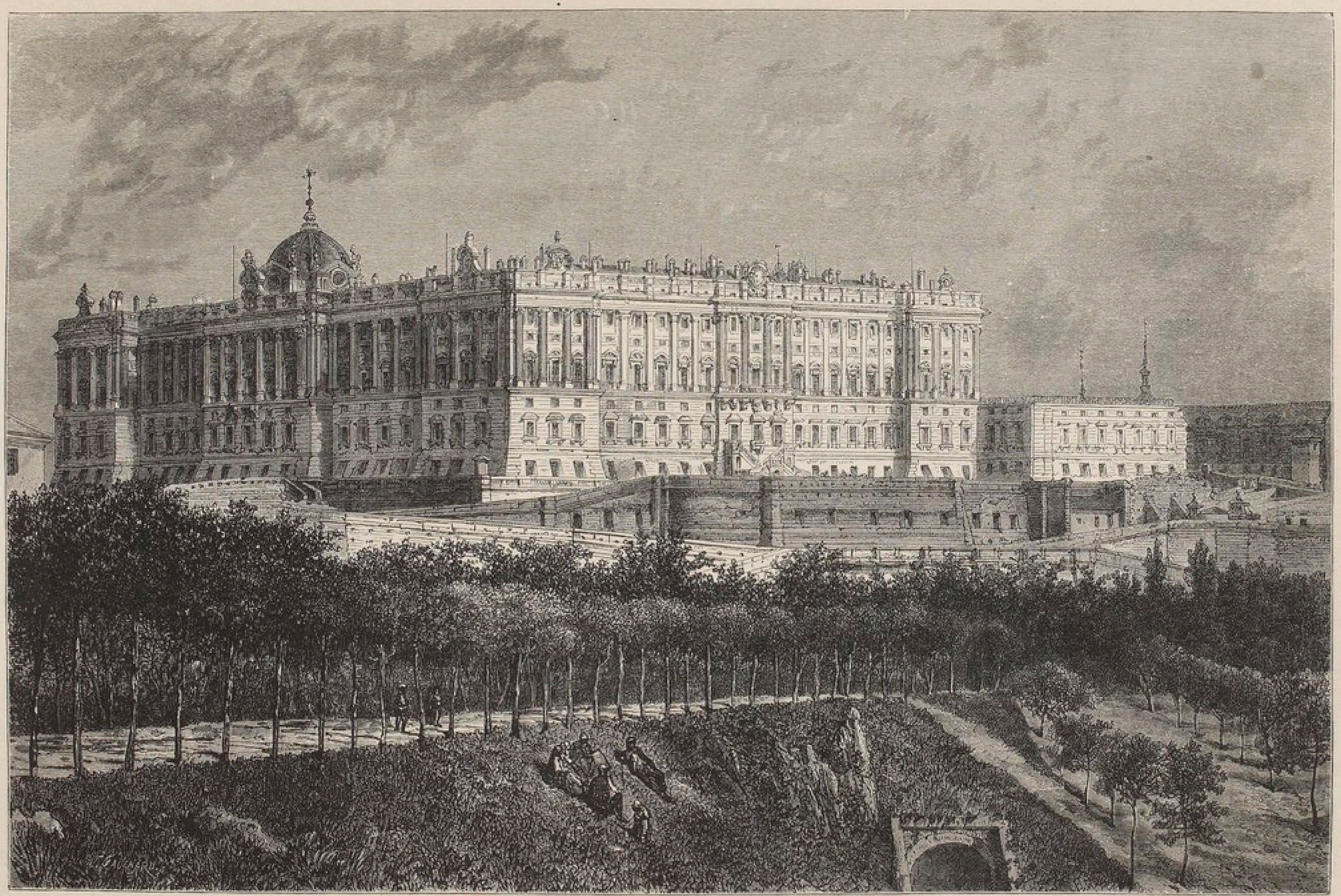
Les processions de Madrid comptent parmi les plus brillantes de l'Espagne et sont renommées depuis longtemps ; les révolutions, qui ont changé bien des choses en Espagne, ne les ont pas interrompues. Ces processions, dont les danses, les cabrioles et les contorsions de certains pénitents faisaient des cérémonies indignes de la religion, avaient aussi quelque chose d'effrayant, à cause de ceux qui se fouettaient en public. Les relations du dix-septième siècle sont remplies de détails sur ces flagellants. « Ce que la plupart de nos François trouvèrent ridicule, dit un voyageur, et dont même quelques Espagnols conviennent, c'est de voir certains pénitents vêtus de blanc, qui portent un grand capuchon de toile fort haut, fort long et fort droit, qui couvre tout leur visage. Ils ont le dos tout nud jusqu'à la ceinture, et vont en cet équipage se fouëttant par les rues et se donnant la discipline avec des cordelettes pleines de nœuds, et, pour se faire mieux saigner la peau, ils ont de petites boules de cire attachées au bout de ces disciplines, où il y a du verre en pointe avec quoi ils fustigent leurs épaules. » Ceux qui se maltraitaient le plus étaient estimés les plus braves. « Dès que je vis le premier de ces pénitents, lisons-nous dans un autre récit, je crus que c'étoit une femme qui avoit un corset rouge ; mais quand je vis la discipline en branle et le soleil qui faisoit reluire le sang, j'en fus étonné. J'en vis ensuite passer plusieurs les uns après les autres ; l'on auroit cru voir une bête, à qui on auroit écorché le dos, marcher sur les pieds de derrière. Ce qui est le plus affreux, est de voir de temps en temps ces hypocrites respirer le plus de vent qu'ils peuvent, puis se boucher la bouche et le nez, et étendre ensuite, en se courbant de toutes leurs forces, la peau de leur dos, pour en faire sortir le sang, et un homme qui suit essuyer leur dos avec des serviettes, afin que le sang, ne se figeant pas sur les playes par lesquelles il sort, n'empêche pas le nouveau sang de sortir, et que le premier sang sorti ne soit pas une porte qui ferme le passage au second. On prétend que cette belle scène se fait par trois motifs : le premier, par pénitence et par austérité ;

le second, pour se purger.... N'est-ce pas là une belle manière de se purger? Le troisième est pour plaire à leurs belles ; car les faux pénitents sont masquez ; ils conviennent avec elles qu'ils passeront à une certaine heure sous les fenêtres ou à la porte de l'église, et qu'ils porteront un ruban d'une certaine couleur. Celui qui est le plus couvert de sang est celui qui emporte le prix, et passe dans l'esprit de la demoiselle pour être le plus fort et qui l'aime davantage, puisqu'il verse plus de sang pour elle. Il en mourut un de ceux que je vis passer ; je ne sais s'il était de la troisième sorte : Dieu veuille que non.... »

Nous avons sous les yeux une ancienne eau-forte, représentant une procession du vendredi saint à Madrid, où se voient les scènes qu'on vient de lire, avec les danses et les cabrioles des pénitents. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que cessèrent ces pratiques ridicules. Charles III défendit aux pénitents de se masquer, et interdit les fustigations et les danses. Aujourd'hui, les processions de Madrid, surtout celles de la Fête-Dieu, rappellent beaucoup celles du Languedoc et de la Provence. Comme dans nos grandes villes du Midi, on y voit des pénitents de toutes couleurs, braves bourgeois et ouvriers auxquels la cagoule, ouverte seulement pour les yeux, donne un air sinistre; des hommes portant des croix, des enfants habillés en anges, avec des robes blanches, des couronnes et des ailes de carton ; d'autres, en enfant-Jésus ou en petit saint-Jean, avec une croix de bois et une peau d'agneau ; le clergé, portant les croix, les crucifix et les bannières des *cofradías* et des différentes églises.

Parmi les confréries de Madrid, il en est une, celle de *Paz y Caridad*, dont le but est d'assister les condamnés à mort à leurs derniers moments, de les accompagner au lieu du supplice et de les faire inhumer. Nous eûmes l'occasion, il y a quelques années, de voir les membres de cette société charitable accomplir leur pieuse tâche. Déjà, à Barcelone, nous avions été témoin de l'exécution d'un malheureux qui avait tué d'un coup de fusil l'*alcalde* de son village. Cette fois, c'était une jeune fille, âgée de vingt-cinq ans à peine, qui avait assassiné sa maîtresse. La *Vicenta*, — c'était le nom de la servante, — s'était rendue un soir dans sa chambre, et l'avait frappée de deux coups de couteau, après quoi elle l'avait solidement attachée au moyen de deux foulards; puis, l'ayant jetée sur son lit, elle avait eu le triste sang-froid d'assister pendant deux heures à l'agonie de sa victime. La Vicenta fut condamnée à subir le supplice du *garrote*, et sa sentence lui fut notifiée dans la prison des femmes, où elle était détenue depuis longtemps. La sentence connue, des aveugles, des femmes et des enfants se répandirent dans les rues, criant pour deux *cuartos* le programme de la lugubre cérémonie. Les *cofrades de Paz y Caridad*, suivant l'usage de leur confrérie, firent des quêtes dans la ville. De bonne heure, de nombreuses voitures et une foule considérable se dirigeaient déjà vers *Chamberi*, un faubourg où ont lieu les exécutions. Un vieux professeur de musique de notre connaissance, qui depuis quarante ans n'en avait pas manqué une, nous proposa de nous accompagner, et nous suivîmes ensemble le flot populaire. On parlait dans la foule du testament de la Vicenta. C'est l'usage que la confrérie de Paix et Charité donne aux condamnés le quart du produit de la quête, le reste étant employé en messes pour le repos de leur âme. Or on disait que la Vicenta avait fait deux parts égales de la somme qui lui revenait : une, pour des messes à son intention ; l'autre, pour son fiancé. On citait aussi les noms des grandes dames qui étaient venues l'assister dans ses derniers moments.

La prison des femmes se trouve dans l'une des plus longues rues de Madrid, la *Calle del Barquillo*. Quand nous y arrivâmes, la foule était si épaisse, que nous eûmes beaucoup de peine à passer : la condamnée sortit, assise sur un âne, suivant l'usage, et entièrement en noir, sauf un voile blanc ; des chapelets et des scapulaires étaient suspendus à son cou. Ses traits étaient calmes, et les membres de la confrérie n'avaient pas besoin de la soutenir ; seulement, comme elle avait soif, un des frères lui apporta un verre de vin. Il était plus de midi quand le triste cortége arriva à l'échafaud de planches dressé au milieu de la plaine de Chambéri. Cette plaine est très-vaste



LE PALACIO REAL, A MADRID (page 603).

et très-unie, de sorte que nous pûmes voir la condamnée monter les marches, et s'asseoir au pied du poteau. Pendant qu'un prêtre lui adressait ses dernières exhortations, l'exécuteur s'approcha d'elle et lui ajusta autour du cou le fatal collier de fer destiné à l'étrangler. Un grand silence s'était fait pendant ces préparatifs ; un frémissement qui parcourut la foule annonça bientôt que tout était fini. Le corps de la malheureuse resta exposé pendant quelques heures. Enfin, un peu avant la nuit, — c'était au mois de janvier, — les membres de la confrérie de Paix et Charité vinrent enlever le corps et le transportèrent au cimetière, où il fut inhumé par leurs soins.

IV

Le *Palacio Real* de Madrid occupe l'emplacement de l'ancien Alcazar, qui existait déjà sous les rois de Castille, et qui fut reconstruit en 1537 par Charles-Quint. D'après une gravure du dix-septième siècle que nous avons sous les yeux, ce palais était d'une architecture fort simple et d'une forme irrégulière. L'auteur de *Madrid ridicule* en fait une peinture peu flatteuse :

> Palais où deux cents Scaramouches
> Vont faire au Roi le pied de veau,
> Quiconque peut vous trouver beau
> Se sert de besicles bien louches.
> Ah ! quels parfums d'aulx et d'oignons
> Exhalent tous ces beaux mignons !

En revanche, on trouvait à l'intérieur des appartements « remplis d'excellents tableaux, de tapisseries admirables, de statues très-rares, de meubles magnifiques, en un mot de toutes les choses qui conviennent à un palais royal. » Il est vrai que plusieurs pièces étaient fort obscures ; il y en avait même un certain nombre dont les fenêtres n'étaient pas vitrées. François Ier passa la plus grande partie de sa captivité dans ce palais. C'est le 24 février 1526 que Charles-Quint fit transférer son royal prisonnier dans l'Alcazar de Madrid. Saint-Simon désira voir la prison du roi de France un jour que don Gaspard Giron lui faisait visiter le palais ; celui-ci, qui faisait le sourd avec une galanterie tout espagnole, finit cependant par consentir. « Mais ce fut avec des façons si polies, si honteuses, si ménagées, qu'il ne se pouvoit marquer plus d'esprit et de délicatesse. » Après bien des tours et détours, les visiteurs arrivèrent à la chambre de François Ier, qui n'avait qu'une seule entrée. « Cette chambre n'étoit pas grande, mais accrue par un enfoncement sur la droite en entrant, vis-à-vis de la fenêtre assez grande pour donner du jour, suffisamment vitrée, qui pouvoit s'ouvrir pour avoir de l'air, mais à double grille de fer, bien forte et bien ferme, scellée dans la muraille des quatre côtés. Elle étoit fort haute du côté de la chambre, donnoit sur le Mançanarez et sur la campagne au delà. Il y avoit de quoi mettre des siéges, des coffres, quelque table et un lit.... De la fenêtre de cette chambre au pied de la tour, au bord du Mançanarez, il y a plus de cent pieds, et, tant que François Ier y fut, deux bataillons furent jour et nuit en garde sous les armes, au pied de cette tour, au bord du Mançanarez qui coule tout le long et fort proche. Telle est la demeure où François Ier fut enfermé.... Je considérai cette horrible cage de tous mes yeux et de ma plus vive attention, malgré les soins de don Gaspard Giron à m'en distraire et à me presser d'en sortir.... Enfin, il ne manquoit rien aux précautions les plus recher- chées pour que François Ier ne pût se sauver. »

L'ancien Alcazar de Madrid fut détruit par un incendie en 1734, la veille de Noël. Le palais actuel, commencé en 1737, sous le règne de Philippe V, d'après les plans de J. B. Sacchetti, ne fut entièrement terminé que vingt-sept ans plus tard, sous le règne de Charles III. L'édifice, dont le plan présente un vaste parallélogramme, s'élève, comme un grand nombre de maisons de Madrid, sur une base de granit, et se présente d'une manière très-majestueuse, surtout lorsqu'on

quitte le débarcadère du chemin de fer du Nord. C'est, en somme, un des plus beaux palais qui existent et les Espagnols ont raison d'en être fiers. L'intérieur est orné de fresques de Tiepolo, de Corrado, de Mengs, etc. La décoration primitive, exécutée dans le style italien du dix-huitième siècle, a été modifiée en partie, de même que l'ameublement, dans un goût plus moderne.

V

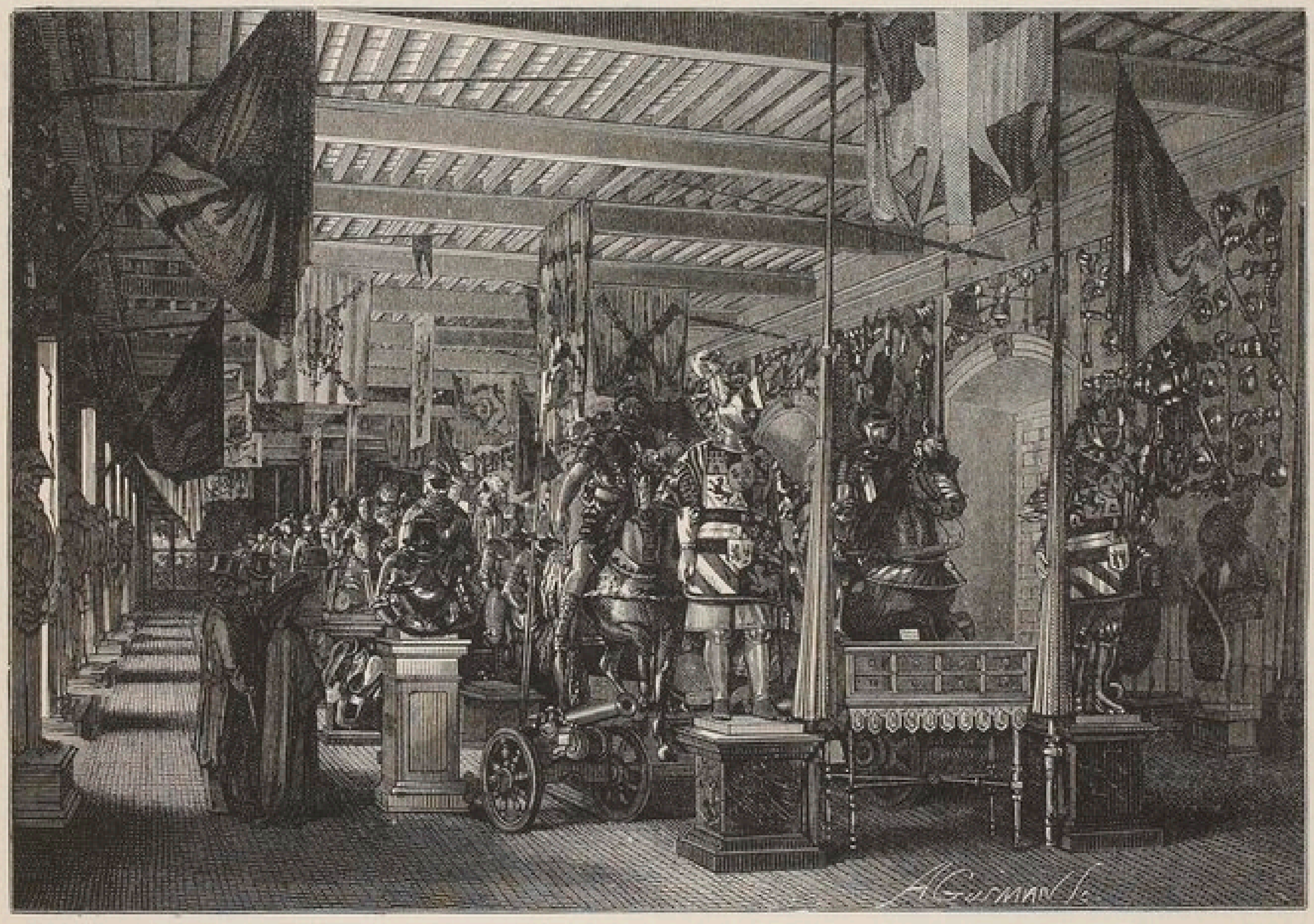
Parmi les dépendances du Palais, il faut signaler l'*Armería*, une des plus belles collections d'armes anciennes qui existent. Le bâtiment n'est pas digne de sa destination, et il a été question de le démolir; cependant la salle unique, où sont réunis plus de deux mille cinq cents objets, est vaste et parfaitement éclairée. Quand on pénètre dans cette immense galerie, ornée de drapeaux, de lances de tournoi, toute peuplée de cavaliers bardés de fer, l'effet est des plus imposants, et on croit voir revivre un instant toute la vieille Espagne chevaleresque. Commençons par les armures : en voici une qu'on a attribuée à Boabdil, surnommé *el Rey Chico* à cause de sa petite taille. L'authenticité n'en est pas bien prouvée, bien qu'un poëte satirique l'ait mentionnée il y a plus de deux cents ans :

> Dans une boëte est la cuirasse
> Dont le dernier roi grenadin,
> Qui n'étoit pas plus grand qu'un nain,
> Couvroit sa petite carcasse.

Voici deux précieuses armures qui ont appartenu à Charles-Quint : l'une est gravée et dorée ; l'autre, dont le casque offre la forme d'une tête humaine, porte la signature du Milanais Negroli, et se trouvait, dit-on, au monastère de Yuste lors de la mort de l'empereur. Voici encore l'armure équestre qu'il portait lorsqu'il fit son entrée à Tunis. Parmi bien d'autres armures de divers pays, mentionnons celle du capitaine Alonzo Cespédès *el Bravo*, surnommé *el Alcides Castellano*, et dont la force était aussi prodigieuse que celle du héros de la Fable. Un jour, en présence de Philippe II, il arrêta avec son bras la roue d'un moulin du Tage ; le prince don Carlos lui ayant demandé s'il oserait se mesurer avec un tigre, il répondit affirmativement, et poignarda l animal. D'un seul coup de son épée, il trancha la tête d'un taureau. Une nuit qu'il rentrait attardé à Tolède, il enleva de ses gonds une des portes qu'on refusait de lui ouvrir; une autre fois, il arrêta sur le bord d'un précipice une charrette attelée de deux mules. On raconte encore de lui un trait tout à fait galant : se trouvant dans une église pleine de monde, et voyant qu'une dame ne pouvait arriver jusqu'au bénitier, il l'arracha de la muraille où il était scellé, et le remit tranquillement à sa place, après l'avoir offert à la dame avec une parfaite courtoisie. Ce n'est pas dans un roman de chevalerie que nous avons lu le récit de ces exploits, mais dans le *Compendio* de Rodrigo Mendez Silva, chroniqueur général du royaume. Perez de Hita raconte, dans ses *Guerras civiles de Granada*, la fin de l'Alcide castillan, fin bien digne des exploits que nous venons de raconter : dans un combat contre les Morisques révoltés, armé d'une épée valencienne qui ne pesait pas moins de quatorze livres, il ne succomba qu'après avoir pourfendu cent ennemis des épaules jusqu'à la ceinture, — *desde los hombros hasta la cintura*. Nous n'en finirions pas, s'il nous fallait passer en revue toutes les armures historiques. Citons rapidement les plus remarquables, comme celle que portait Charles-Quint lorsqu'il posa devant le Titien; celles de Philippe II, et de son malheureux fils don Carlos; les armures de Christophe Colomb et de Gonzalve de Cordoue, et celle que don Juan d'Autriche portait à Lépante. N'oublions pas, enfin, la précieuse armure du grand poëte Garcilaso de la Vega, qui, blessé à coups de pierres par des

paysans provençaux lorsque Charles-Quint dut lever le siége de Marseille, alla peu de temps après mourir à Nice des suites de ses blessures.

Les casques sont nombreux à l'Armería, et quelques-uns sont d'un travail merveilleux et d'un prix inestimable. Parmi ceux du quinzième siècle, il faut citer en première ligne deux *celadas* moresques, dont aucune collection ne possède l'équivalent, et qui sont couvertes de filigranes et de damasquinures du plus grand fini et du goût le plus exquis. Deux casques damasquinés d'or et d'argent, ayant appartenu à Charles-Quint, sont de rares chefs-d'œuvre : sur l'un, on voit le combat des Centaures et des Lapithes; l'autre, représentant la Victoire et la Renommée tenant un Turc par les moustaches, porte la signature des frères Negroli. Celui de François Ier, d'un travail non moins remarquable, est orné de sujets de batailles, et le cimier est formé par un dauphin couvert d'écailles fleurdelisées.



INTÉRIEUR DE L'ARMERIA (MADRID).

Parmi les boucliers, le plus beau est sans contredit l'*Escudo de Minerva*. Le centre est orné d'une tête de Méduse du plus beau style, et sur ses bords se voient les armes de Charles-Quint. La targe de François Ier, aussi intéressante à cause de la rareté de sa forme que par son origine, représente un coq mettant en fuite un guerrier. Un autre bouclier, de forme ronde, est orné, au centre, d'un grand mascaron entouré de sujets mythologiques et de coquilles contenant divers bustes. Cette pièce, merveilleusement damasquinée, est une des plus remarquables qui existent.

Arrivons à la partie la plus intéressante de l'Armería. On sait que l'épée était autrefois l'arme noble par excellence : voici d'abord la plus ancienne et la plus illustre, dit le catalogue, celle de Pelayo (Pélage), le restaurateur de la monarchie espagnole; puis celle attribuée à Roland, bien

qu'elle soit postérieure de plusieurs siècles au célèbre héros de Roncevaux, et une autre qui appartint, dit-on, à *Bernardo del Carpio*. Saluons la *Colada* du Cid Campéador, cette arme célébrée dans les chroniques et dans les anciens *romances*. L'épée que François I[er] portait à Pavie, autrefois un des plus glorieux trophées de l'Armería, n'est plus à Madrid. Donnée, en 1808, par le roi Ferdinand VII, à Murat, elle fut placée au Musée d'artillerie de Paris ; une copie a pris la place de l'original. Mentionnons encore quelques rares épées du quinzième siècle, parmi lesquelles il en est une qui appartint à Garcilaso de la Vega, *celui qui tua le More* en champ clos, comme l'apprend une inscription que porte la lame : *El que mató al Moro en campo ;* puis d'autres qui ont appartenu à divers personnages célèbres : d'abord, celle de Gonzalve de Cordoue, sur laquelle juraient les princes héritiers du trône, ainsi que les grands d'Espagne et les principaux dignitaires du royaume ; celles de Boabdil, de Charles-Quint, de Fernand Cortès, de Pizarro, de Ferdinand le Catholique, de Philippe II, sans oublier les *montantes,* grandes épées à deux mains que les papes envoyaient en présent aux rois d'Espagne, et une épée française, celle de Louis I[er] de Bourbon, prince de Condé.

La collection de selles est la plus riche qui existe : l'Armería en possède plus de vingt du quinzième siècle, et on sait combien elles sont rares ; d'autres, du siècle suivant, sont couvertes de très-beaux ornements de fer repoussé et damasquiné. Admirons surtout deux selles historiques, l'une qui a appartenu à *don Jayme,* ou Jacques I[er] d'Aragon, *el Conquistador ;* l'autre appartint au *Cid* et pressa les flancs du célèbre *Babieca,* ce misérable *rocin* que le vainqueur des Arabes, si nous en croyons la tradition, sut transformer en un fringant cheval de bataille. Telles sont, du moins, les attributions du catalogue. Ne soyons pas trop sceptiques et inclinons-nous sans discuter celles-ci plus que les autres.

VI

Pauvre Manzanarès ! de combien de plaisanteries, d'épigrammes et de bons mots n'a-t-il pas été l'objet de la part des Espagnols et des étrangers ! Il ne faut guère s'en étonner, du reste, car le ruisseau qui arrose la capitale de l'Espagne n'a parfois qu'un si mince filet d'eau, que le voyageur pourrait bien, sans s'en douter, le traverser à pied sec comme le *Xanthus* dont parle Lucain :

Inscius in sicco serpentem pulvere rivum
Transierat, qui Xanthus erat...

« ... Il avait, sans le savoir, traversé dans la poussière sèche le lit tortueux d'un ruisseau : c'était le Xanthus. »

C'est Gongora qui paraît avoir ouvert le feu dans un de ses *Romances burlescos :*

Mançanares, Mançanares,
Vos que en todo el Aquatismo
Duque sois de los Arroyos
Y Visconde de los Rios...

« Manzanarès, Manzanarès, vous qui dans tout le royaume aquatique êtes le Duc des Ruisseaux et le Vicomte des Rivières... »

Plus loin, Gongora le traite de puits caniculaire, — *pozo canicular*, — et ajoute que « ceux qui y entrent sales, en sortent malpropres. » Dans un sonnet qu'il fit au sujet d'une crue subite du Manzanarès, le poëte est plus cruel encore :

Me dí : Cómo has menguado, y has crecido?
Cómo ayer te ví en pena, y oy en gloria ?

« Je me suis dit : Comment as-tu fait pour croître et décroître? Comment se fait-il que je t'aie vu hier dans la peine, et aujourd'hui triomphant ? »

Et le Manzanarès se charge de la réponse, que nous nous dispenserons de traduire :

Bevióme un Asno ayer, y oy me ha meado.

Cervantes, après avoir dépeint la beauté merveilleuse de la *Gitanilla de Madrid*, demande : « Comment l'*humble Manzanarès* a-t-il pu produire un chef-d'œuvre pareil? » Quevedo lui-même — et c'était pourtant un enfant de Madrid — a traité d'une manière très-peu respectueuse le *sediendo Manzanarès*, le ruisseau altéré qui arrose sa ville natale. Suivant madame d'Aulnoy, « ce n'est ni une rivière, ni même un ruisseau, quoiqu'elle devienne parfois si grosse et si rapide, qu'elle entraîne tout ce qu'elle trouve à son passage.... Pendant l'été, on s'y promène en carrosse; les eaux en sont tellement basses dans cette saison, qu'à peine pourrait-on s'y mouiller le pied, et cependant en hiver elle inonde tout d'un coup les campagnes voisines. Cela vient de ce que les neiges qui couvrent les montagnes, venant à se fondre, les torrents d'eau entrent avec abondance dans le Manzanarès. Philippe II fit bastir un pont dessus, que l'on nomme le pont de Ségovie; il est superbe, et pour le moins aussi beau que le Pont-Neuf qui traverse la Seine, à Paris. Quand les étrangers le voyent, ils s'éclatent de rire : ils trouvent qu'il est ridicule d'avoir fait un pont dans un lieu qu'il n'y a point d'eau. Il y en a un qui dit plaisamment là-dessus, qu'il « conseilleroit de vendre le pont pour acheter de l'eau. » « Philippe II, ajoute un autre écrivain, se contentant d'avoir basti le pont, a laissé le soin à ses successeurs d'y faire la rivière, et a fait, comme l'on dit en nostre pays, « l'anse devant le seau ; » car, pour y trouver de l'eau, il y faut faire des puits, et l'on dit communément ici : *Esta puente espera al rio como los Judios al Mesias :* Ce pont attend la rivière comme les Juifs le Messie. »

Un voyageur hollandais du dix-septième siècle disait, en parlant du Manzanarès : « Cette rivière est si petite, que le nom qu'elle porte est plus long qu'elle n'est large; son lit est sablonneux, et en esté elle est si basse, qu'aux mois de juin et de juillet on y fait le cours des carrosses. Le pont ou la chaussée sur laquelle on le passe est longue et large, et a cousté je ne sçay combien de cent mille ducats, et celuy-là n'estoit pas sot qui dit, lorsqu'on lui racontoit que Philippe II avoit fait une telle dépense pour une si chétive rivière, « qu'il falloit vendre le pont, et acheter de l'eau. » Ce mot rappelle celui d'un ambassadeur étranger à qui on demandait son avis sur le pont monumental, et qui répondit simplement : *Mas agua, y mnos puente :* « plus d'eau, et moins de pont; » il a été mis en vers par l'auteur de *Madrid ridicule :*

. . . .
J'aperçois un superbe pont,
Sur qui vingt brouettes de front
Pourraient passer, et davantage.
. . . .
Ma foi, je veux être pendu
Si, pour avoir une rivière,
Ce pont n'étoit bientôt vendu.
Ici je cherche une rivière
Qui porte, dit-on, maint bateau,
Et je trouve un chétif ruisseau
Pas plus large qu'une gouttière :
C'est donc là le MANZANARÈS !
On disoit dans Aranjuès
Qu'auprès de lui le Tage étoit un pauvre drille :
Marrans [1], vous vous moquiez de nous,
Puisque sans mouiller la cheville
On le passe sur des cailloux.

Un grand nom souvent nous impose,
Et de loin un bruit décevant

[1] Les Espagnols donnaient autrefois le nom de *Marranos* (pourceaux) aux Mores, et à leurs descendants les Morisques. On trouve dans Tallemant de Réaux et ailleurs l'expression de *Marranes* appliquée aux Espagnols.

Fait d'une mouche un éléphant,
Et toujours d'un rien quelque chose.
Pour moi, comme un franc étourneau,
J'aurois cru que ce filet d'eau
Fût presque un bras de mer qui traversoit l'Espagne,
Et que le Danube et le Rhin,
Ces fameux fleuves d'Allemagne,
Devoient lui baiser l'escarpin.

Gongora, dans un de ses plus jolis sonnets, parle ainsi du pont de Ségovie :

Duélete de esa puente, Mançanares,
Mira que dize por ai la gente,
Que no eres rio para media puente
Y que ella es puente para treinta mares.

« Désole-toi d'avoir ce pont, Manzanarès; car les gens d'ici disent que tu es une rivière indigne de la moitié d'un pont, et que le pont est digne de trente mers. »

Le poëte dit encore, en parlant du ruisseau de Madrid, qu'il est le nain d'un pont dont il pourrait être le mari (pont est du féminin en espagnol), si, en baisant ses trois *yeux*[1], il lui arrivait à la cheville :

Enano de una puente,
Que pudierais ser marido,
Si al besalla en los tres ojos,
Le llegarais al tobillo.

L'auteur d'une *Relation de Madrid* ajoute aussi son mot sur le pauvre Manzanarès. « J'avouerai de bonne foi que j'y ay vu une fois de l'eau ; mais il ne doibt pas s'en glorifier : ce seroit pour s'attirer les éloges fameux que Saint-Amant en colère et cuvant son vin a donnés au Tibre, dans sa *Rome ridicule*. Il n'est redevable de cette pompe de demy jour qu'à de la bourbe et à de l'eau jaune d'une ravine esmuë, après quoi il devient le plus sec ruisseau de l'Europe.... » Cette « rivière métaphysique et qui n'existe que dans les chansons des poëtes, » ce pauvre filet d'eau se trouve cité, qui le croirait, jusque dans nos épigrammes françaises du siècle dernier. Voici celle que nous trouvons dans l'*Espion dévalisé :*

D'Arnaud de Baculard, conseiller d'ambassade,
Vous êtes un rimeur aussi mince que fade;
Tel le Manzanarès, formidable en son nom,
N'est qu'un ruisseau roulant sur un obscur limon.

VII

Les Madrilègnes ne sont pas épargnés dans les épigrammes contre leur rivière. Comme les *Badauds* de Paris et les *Cockneys* de Londres, ils ont aussi leur surnom : on les appelle *Ballenatos* (Baleineaux) ou *Hijos de ballena* (Fils de baleine), parce qu'on raconte qu'un jour que le Manzanarès avait de l'eau, des bourgeois ayant vu quelque chose de long et de noir qui flottait, crièrent au miracle, racontant partout qu'ils avaient vu une baleine. Or, c'était tout simplement le bât de la monture d'un *Maragato*. On raconte encore qu'un jour de grande sécheresse, Ferdinand VII ayant eu la fantaisie de faire une promenade dans le lit du Manzanarès, il fallut l'arroser afin que le roi n'eût pas à souffrir de la poussière. Ceci rappelle le mot d'Alexandre Dumas, un jour qu'un de ses amis allait jeter le reste d'un verre d'eau : « Malheureux, qu'allez-vous faire ? Ne perdez pas cela : allons le verser dans le Manzanarès ! » Il est vrai que le célèbre

[1] Il y a ici un jeu de mots sur *ojos* qui, en espagnol, signifie à la fois *yeux* et *arches*.

écrivain assure, dans ses *Impressions de voyage*, qu'un jour qu'il avait été visiter le pont de Tolède avec son fils Alexandre, ils cherchèrent vainement le Manzanarès. Les Madrilègnes ne lui ont pas plus pardonné cette plaisanterie que celles de l'*asador* (gril) introuvable et du chapeau Gibus réparé par un horloger. Victor Hugo, en revanche, a pris au sérieux la rivière :

Compostelle a son saint; Cordoue aux maisons vieilles
A sa mosquée où l'œil se perd dans les merveilles;
Madrid a le Manzanarès.

Un écrivain italien du siècle dernier, J. Baretti, a pris la défense de la pauvre rivière : « Un voyageur français s'est égayé à ses dépens et a lâché quelques plaisanteries sur la disproportion qu'il y a entre le pont et la rivière qui y passe. Les Français, ainsi que les autres, ne manquent jamais de critiquer ce qui se fait dans les pays étrangers. Le fait est que le Manzanarès devient quelquefois une rivière très-considérable par la fonte subite des neiges qui couvrent les montagnes voisines, et qu'il a souvent un demi-mille de largeur en hiver. Ainsi Philippe II eut très-fort raison de bâtir un grand pont, et ceux qui prétendent le rendre ridicule pour cet ouvrage méritent eux-mêmes de passer pour tels. » Il ne s'agit donc que de s'entendre : ce n'est une rivière qu'une partie de l'année, comme dit Tirso de Molina dans une de ses épigrammes :

Como Alcalá y Salamanca,
Teneis, y no sois colegio,
Vacaciones en verano,
Y curso solo en invierno.

« Comme Alcala et Salamanque, — Tu as, quoique tu ne sois pas un collége, — Des vacances pendant l'été, — Et un *cours* seulement en hiver. »

Malgré ses fréquentes vacances, la rivière de Madrid n'est pas toujours à sec pendant l'été ; elle a même ses Naïades, simples *lavanderas*, robustes filles de la Galice, qu'on rencontre souvent, quand elles descendent ou remontent la *Cuesta de la Vega*, portant un énorme paquet de linge en équilibre sur leur tête, et un autre sous chaque bras. Ces laveuses creusent dans le sable des trous qu'elles appellent *lavaderos*, et où elles retiennent les flots avares du petit cours d'eau. « Alors, dit M. Breton de los Herreros, le malheureux ruisseau ne se trouve guère moins épuisé que le trésor public, et, comme si les ardeurs du soleil ne le desséchaient pas déjà assez, on lui fait encore subir d'impitoyables saignées pour une chose qu'on appelle par antiphrase *baños ;* en sorte que les *lavaderos* en sont tellement appauvris et épuisés, que c'est merveille de voir l'habileté de celles qui parviennent à y laver leur linge. » Ces blanchisseuses occupent sur une très-grande longueur le cours du Manzanarès, qui se divise en nombreuses rigoles et se trouve changé en eau de savon. Le lit de la rivière est encombré de nombreuses huttes de roseaux, destinées à abriter les *lavanderas ;* on y voit aussi de longues rangées de perches disposées parallèlement, et sur lesquelles sèchent les *paños menores* de Madrid ; de sorte qu'on pourrait dire du Manzanarès, comme on a dit du *Paillon* de Nice, que c'est une rivière dans laquelle on met sécher du linge. Les bains dont nous venons de parler consistent, comme les lavoirs, en un trou qu'on creuse et qu'on recouvre d'une petite tente de toile. Cela se pratiquait de la même façon du temps de madame d'Aulnoy : après avoir décrit les agréments qu'offrait en été le Manzanarès, où plus de mille carrosses se promenaient pendant une partie de la nuit et où l'on faisait des soupers au son des instruments, elle dit qu'il y avait aussi des personnes qui s'y baignaient; « mais, ajoute-t-elle, c'est d'une manière bien désagréable. L'ambassadrice de Danemark le fait depuis quelques jours. Ses gens vont, un peu avant qu'elle arrive, creuser un grand trou dans le gravier, qui s'emplit d'eau. L'ambassadrice se vient fourrer dedans. Voilà un bain, comme vous le pouvez juger, fort plaisant ; cependant c'est le seul dont on puisse user dans la rivière. »

Les caricatures n'épargnent pas les baigneurs de Madrid. Nous avons sous les yeux une gravure à deux *cuartos* où ils sont représentés, hommes, femmes et enfants, leurs paquets de linge à la main, se dirigeant en procession vers la rivière fantastique dans laquelle ils espèrent se plonger. Une autre représente l'intérieur du bain ; l'un essaye de piquer une tête, l'autre veut tirer sa coupe, tandis qu'un troisième, moins ambitieux, se contente d'un simple bain de pieds. Au-dessous de la gravure se lit le quatrain suivant :

Todos estos que aquí ves,
Y mas que bajan á pares,
No vienen al Mançanares
Mas que á lavarse los pies.

« Tous ceux que tu vois ici, — Et ces autres qui descendent par couples, — Ne viennent au Manzanarès — Que pour prendre un bain de pieds. »



INTÉRIEUR D'UNE GALÈRE.

C'est dans le *Puerto* de Navacerrada, vers les confins de la province de Madrid et de celle de Ségovie, que le Manzanarès prend naissance ; il reçoit quelques affluents qui ne l'augmentent guère, la plus grande partie de l'eau étant absorbée par son lit sablonneux, et, après un cours d'une dizaine de lieues, il va se jeter dans le Jarama, ce qui a fait dire à un poëte espagnol que la pauvre rivière reçoit les embrassements du Jarama, qui est auprès d'elle un *Minotaure cristallin :*

Los abrazos de Jarama,
Minotauro cristalino.

VIII

Avant de quitter les bords du Manzanarès, disons quelques mots de la *Romería de san Isidro*, qui a lieu sur les bords de la rivière. Dès le matin, tous les véhicules sont mis en réquisition pour transporter la foule jusqu'à l'ermitage du patron de Madrid : fiacres, omnibus, diligences au long attelage de mules, antiques *calesines* aux grandes roues et à la caisse peinte en jaune ; il n'y a plus de tarif pour les voitures, et les cochers ont le droit de demander les prix les plus fantastiques pour une course d'une demi-heure à peine. Le pèlerinage n'est qu'un prétexte pour aller goûter et danser sur la *pradera*, dont l'herbe n'est pas encore tout à fait desséchée. Dès qu'on a traversé le pont de Ségovie, le fron-fron lointain des guitares se fait entendre, mêlé au son nasillard de la

cornemuse galicienne et au cliquetis des castagnettes. Quant à la musique, elle se compose principalement de *jotas* et de quelques *cantos madrileños* qui se chantent avec accompagnement de guitare et de *bandurria*. La flûte, le triangle et la *pandereta* sont les autres instruments en vogue, sans oublier le *pito*, petit sifflet de fer-blanc, et les *campanillas* de San Isidro, clochettes de terre cuite qu'il est de rigueur d'acheter, et qui jouent ici le rôle des mirlitons de Saint-Cloud. Tout ce peuple s'amuse réellement : voyez ces groupes de danseurs parmi lesquels brillent surtout les soldats et les *criadas* (servantes) ; plus loin, voici de bons bourgeois assis sur l'herbe, autour d'un brasier improvisé ; ils font la cuisine en plein air, et bientôt cette énorme *bota* pleine de vin, que nous voyons suspendue à une branche, va passer de main en main pour arroser la *merienda* champêtre, et ne tardera pas à se dégonfler à vue d'œil. Entendez-vous ces cris joyeux ? Approchons-nous : ce sont des *cigarreras* qui se livrent au plaisir de la balançoire ; car le *columpio* est le divertissement indispensable de toutes les fêtes de campagne. Un *volatinero*, vêtu comme nos saltimbanques d'un caleçon à paillettes, se livre à des exercices d'équilibre ; un *guitarrero* aveugle chante des *romances* vendus par la vieille femme qui lui sert de guide. Les boutiques en plein air sont nombreuses, et les cris des vendeurs se mêlent à ceux de la foule ; voici des marchandes d'*alcarrazas* qui étalent par terre leurs poteries, dont chacun vient faire sa provision ; des *fondines* qui exhalent une violente odeur de friture, et des *puestos* où l'on vend toutes sortes de boissons, y compris le vin et l'*aguardiente*. Pour les gens plus sobres, l'*altramucero* vend des lupins bouillis. La journée, cela va sans dire, ne se passe pas sans quelques *bromas* où bon nombre de horions sont distribués, et le soir, quand les outres sont vidées, la police ramasse plus d'un ivrogne ; mais ce sont là de petits incidents qui troublent à peine la gaieté de la fête de San Isidro.



PAYSAN DES ENVIRONS DE MADRID.

Madrid a bien d'autres fêtes encore, par exemple les *Verbenas*, qui se célèbrent la veille des fêtes de saint Antoine, de saint Pierre et de saint Jean. Les *Noches de Verbena* sont de grandes occasions de réjouissance, et on va passer la nuit au Prado, où l'on danse la *jota* au son des guitares et à la lueur des lanternes vénitiennes. Ce nom de *Verbena* vient d'un ancien usage,

souvenir du paganisme, qui consistait à aller cueillir la verveine. Pendant le carnaval, — *carnestolendas*, — les rues de Madrid se remplissent de masques couverts des oripeaux et des paillettes de rigueur. On chante des *estudiantinas*, on fait une grande consommation de *valdepeñas* et de *cariñena*, et on danse dans la rue, dans les maisons, dans les théâtres et dans les *salones de baile*. Le mercredi des Cendres, la foule se porte sur les bords du Manzanarès, pour assister à la fête



INTÉRIEUR D'UNE TABERNA (CABARET) DU RASTRO, A MADRID (page 583).

grotesque de l'enterrement de la *sardina*. Le dimanche suivant est appelé *domingo de piñata*, à cause des dragées aux amandes de pommes de pin qui se consomment ce jour-là. Le soir, dans les *tertulias de brasero* (soirées au coin du feu), on met les *dulces de piñata* dans un vase de terre, et elles appartiennent à celui des invités qui, les yeux bandés, parvient à le briser au moyen d'un bâton. N'oublions pas la *Noche buena*, — la nuit de Noël : toute la semaine est une époque

d'allégresse pour les Madrilègnes ; les magasins regorgent de comestibles, et l'on chante dans les rues des *coplas de Noche buena*. La veille des Rois est consacrée à une ancienne plaisanterie qui se renouvelle chaque année : il s'agit d'un *aguador* novice, auquel ses camarades ont fait croire que les rois mages vont arriver, et qui court à toutes les portes de la ville, chargé d'une échelle, afin d'apercevoir de plus loin les *reyes magos*. Le naïf *Gallego* est escorté dans cette course à outrance par ses camarades, par des gens du peuple qui l'éclairent avec des torches, et par des gamins qui suivent le cortége en poussant force cris et en frappant à tour de bras sur de vieilles casseroles.

IX

Il est difficile de rien imaginer de plus sec, de plus nu, de plus triste que les environs de Madrid. Au lieu des innombrables maisons de campagne qui donnent tant de gaieté, tant d'animation aux abords de Londres et de Paris, on ne voit près de la capitale de l'Espagne, surtout quand on arrive du nord, qu'un désert semé d'énormes pierres. Ces pierres, dont la couleur noirâtre ajoute encore à la désolation du paysage, ont fait dire de Madrid, comme de la petite ville de Trujillo en Estrémadure, qu'elle est entourée de feu,—allusion aux étincelles produites par le silex. On pourrait croire, en vérité, qu'un immense incendie a passé par là, tant la végétation est rare. On comprend facilement que le goût de la villégiature soit peu développé chez les Madrilègnes. Du reste, les châteaux et les maisons de campagne sont moins nombreux ici que dans la plupart des autres pays de l'Europe. N'est-ce pas à cette rareté des châteaux qu'il faut attribuer l'origine de la locution proverbiale relative aux *châteaux en Espagne*, et que nos voisins traduisent par *castillos en el aire*, — châteaux en l'air ? Il est vrai que nous en avons lu quelque part une autre explication : Vers la fin du onzième siècle, Henri de Bourgogne, à la tête de nombreux chevaliers, franchit les Pyrénées pour aller porter secours à Alphonse, roi de Castille. Ce prince lui donna, dit-on, la main de sa fille en récompense. Le succès des aventuriers excita l'émulation et les espérances de la noblesse française, et il n'y eut fils de bonne famille qui ne se flattât de fonder, comme eux, quelque riche établissement, qui ne bâtît dans son esprit des *châteaux en Espagne*.

C'est dans les environs immédiats de la ville que les bourgeois de Madrid vont ordinairement faire leur promenade du dimanche. Tantôt, sortant par la porte d'Alcalá, ils vont faire une *merienda* champêtre, tantôt ils se dirigent vers la plaine de *Chambéri;* ou bien encore ils suivent les bords du Manzanarès ou ceux du canal. Dans ces parages se donnent également rendez-vous chaque dimanche les chasseurs naïfs. Le *cazador del canal* est un type qui rappelle beaucoup le chasseur de la plaine Saint-Denis, ou l'inoffensif *cassairé* des environs de Marseille. Les caricatures locales nous représentent le *cazador del canal*, guêtré, bouclé et sanglé, armé de toutes pièces, succombant sous le poids des munitions de toute sorte et des provisions de bouche ; et il se charge de tout cet équipage pour faire la guerre, presque toujours sans résultat, à quelques alouettes et aux rares moineaux des environs. Un endroit où le gibier est plus abondant, c'est la *Casa del campo*, un des rendez-vous de chasse favoris de Charles III, ainsi que le *Pardo*, dont les bois touffus et les ombrages séculaires contrastent fort heureusement avec la sécheresse et l'aridité d'une grande partie de la contrée. Ces bois, plantés de châtaigniers et de chênes verts, furent longtemps le théâtre des exploits cynégétiques des rois d'Espagne. Saint-Simon raconte une chasse curieuse à laquelle il assista en compagnie de Philippe IV : « Deux, trois, quatre cents paysans commandés avoient fait dans la nuit des enceintes, et des huées dès le matin, au loin, pour effrayer les animaux, les faire lever, les rassembler autant qu'il étoit possible, et les pousser doucement du côté des feuillées. Dans ces feuillées, il ne falloit pas parler ni remuer le moins du

monde, ni qu'il y eût aucun habit voyant, et chacun demeuroit en silence.... Enfin nous entendîmes de loin de grandes huées, et bientôt après nous vîmes des troupes d'animaux passer à mainte reprise à la portée et à demi-portée de fusil de nous, et tout aussitôt le roi et la reine faire beau feu. Ce plaisir ou cette espèce de boucherie dura plus de demi-heure à voir passer, tuer, estropier, cerfs, biches, chevreuils, sangliers, lièvres, loups, blaireaux, renards, fouines sans nombre... Voilà le plaisir de Leurs Majestés Catholiques tous les jours ouvriers. »



PASTORA (BERGÈRE), ENVIRONS DE MADRID.



ÉTUDIANTS DE LA TUNA.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

L'Escurial; — le vœu de Philippe II; — le gril de Saint-Laurent; — le *Patio de los Reyes*; — le *Relicario*; — le *Panteon*; — le *Podridero*; — la Bibliothèque. — Alcalá de Hénarès; — l'Université; — la *Magistral*; — Les *Estudiantes de la tuna*; — quelques couplets sur les étudiants espagnols; — le *tricornio*, la *sotana* et le *manteo*; — les *estudiantinas*. — De Madrid à Cuenca. — Les *pinares*. — Le Huecar. — La cathédrale de Cuenca. — San Ildefonso (la *Granja*). — Quelques artistes français. — Ségovie : l'Aqueduc, l'Alcázar et la Cathédrale. — Orgueil castillan; — anciennes caricatures et ouvrages satiriques; — l'*Antipathie des François et des Espagnols*. — Les voyageurs étrangers en Espagne. — Exagérations et mensonges. — Bévues d'un auteur anglais. — Une nouvelle manière de juger la peinture. — L'*Asador* et le chapeau Gibus d'Alexandre Dumas.

I

« La distance de Madrid à l'Escurial, dit un ancien voyageur, approche fort de celle de Paris à Fontainebleau. » On ne compte guère, en effet, qu'une huitaine de lieues d'Espagne entre la capitale et le *real monasterio*. C'était pourtant un voyage long et fatigant; plus d'une fois nous l'avons fait, soit en diligence, soit dans un de ces antiques carrosses à panneaux jaunes ornés de peintures fantastiques et attelés de mules empanachées. Il ne fallait pas moins de huit ou dix heures pour parcourir ce chemin, avec des cahots sans nombre et une poussière asphyxiante. Nous avons lu quelque part qu'autrefois on avait soin, quand les rois d'Espagne se rendaient à l'Escurial, de faire arroser la route qu'ils devaient parcourir, opération fort utile, car les mules des écuries royales couraient tout le temps ventre à terre. Aujourd'hui le voyage se fait par chemin de fer, et dure tout au plus deux heures. Tout le monde connaît la tradition qui rattache la fondation de l'Escurial au gain de la bataille de Saint-Quentin. « Les Espagnols, dit un des combattants qui avait survécu au désastre, pouvoient parachever la totale extermination des forces de France, et nous oster toute ressource et toute espérance de nous remettre sus.... Mais il semble que le

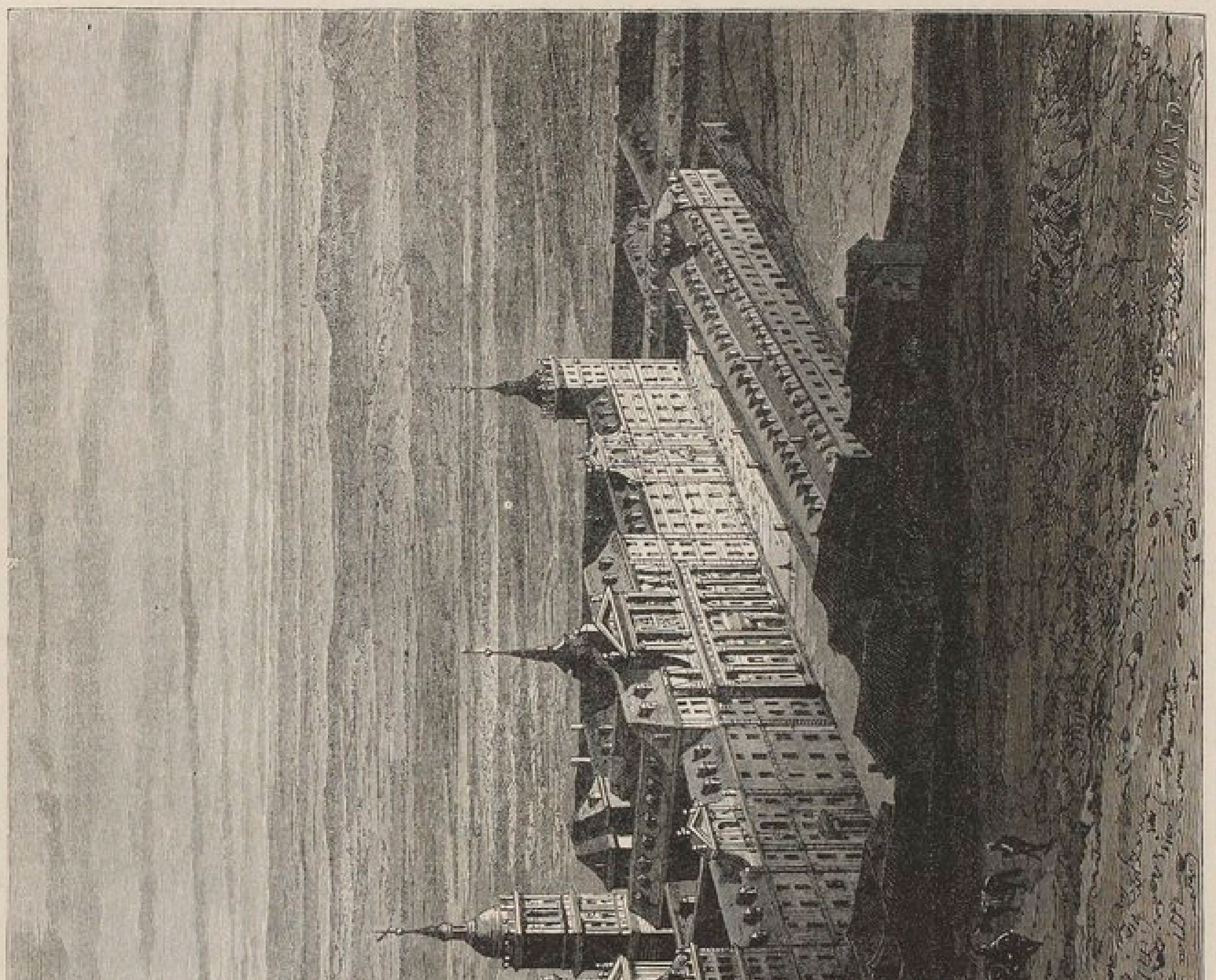
supresme dominateur, Dieu des victoires, les arresta là tout court. » Philippe II, *el Prudente*, justifia son surnom en ne marchant pas sur Paris. Cependant, s'il fit, le jour de la bataille, le vœu d'élever à saint Laurent un temple magnifique, il est difficile de croire, comme on l'a prétendu, que ce vœu ait été inspiré par une frayeur panique.

Le *real monasterio de San Lorenzo* fut fondé en 1563, cinq ans après la bataille de Saint-Quentin. Les plans de l'édifice ont été attribués à différents architectes français ou italiens : ainsi Vincenzo Danti et A. Ch. d'Aviler prétendent que ceux de l'église sont dus à Vignole ; on a parlé aussi de Palladio, et Voltaire dit même positivement que « l'Escurial fut bâti sur les dessins d'un Français. » Il s'agit de Louis de Foix, l'architecte de la tour de Cordouan, qui séjourna en Espagne à l'époque de Philippe II, et joua même un certain rôle dans l'histoire de don Carlos. La vérité est que les plans de l'Escurial ont été tracés par un architecte espagnol, Juan Bautista de Toledo, qui construisit une des rues les plus connues de Naples, la *Strada di Toledo*. Ces plans approuvés par Philippe II, Juan Bautista posa lui-même la première pierre de l'édifice, le 23 avril 1563, en présence du roi et des moines hiéronymites qui devaient habiter le couvent. Juan Bautista mourut en 1567, les fondations presque terminées ; la suite des travaux fut confiée à Juan de Herrera et à l'Italien Pacciotto, qui apportèrent certaines modifications au plan primitif. L'édifice ne fut entièrement terminé qu'en 1583, l'année même de la mort de Philippe II. Chaque voyageur a jugé l'Escurial à sa manière et suivant son impression particulière. Pour nous, le sentiment qui domine au premier aspect, c'est la tristesse. C'est grandiose et très-imposant, mais cette masse énorme de granit, semblable à une nécropole, laisse une impression des plus lugubres. Lors de nos premières visites à l'Escurial, nous fûmes accompagnés par un aveugle nommé Cornelio, qui était lui-même une des curiosités de l'endroit. C'était un petit vieillard sec, qui passa sa vie à guider les étrangers, et qui se trompait rarement dans un dédale de cours, de cloîtres, d'escaliers et de salles.

On sait que l'architecte a donné à l'édifice la forme d'un gril, en l'honneur de saint Laurent, diacre espagnol qui fut martyrisé à Huesca en l'an 258, par ordre de l'empereur Valérien, et dont le martyre a été raconté en détail par le poëte Prudentius, de Tarragone. Il est difficile de retrouver la forme du gril, à moins de monter jusqu'à la lanterne qui surmonte la coupole de l'église. De là on aperçoit à vol d'oiseau la disposition de l'édifice : les grandes tours carrées placées aux angles occupent la place des pieds du gril, et les cours intérieures figurent les intervalles des barreaux. Du reste, on retrouve à chaque pas l'instrument du supplice de saint Laurent. « On a représenté des grils partout, dit un ancien voyageur ; on y voit des grils en sculpture, des grils peints, des grils de fer, de bois, de marbre, de stuc ; des grils sur les portes, dans les cours, dans les croisées et dans les galeries. Jamais aucun instrument de martyre ne fut honoré en tant de manières. Quant à moi, je ne vois plus de gril sans songer à l'Escurial. » Notre guide ne nous fit grâce d'aucun chiffre dans l'énumération des merveilles du monument : les bâtiments ont la forme d'un parallélogramme ayant d'un côté cent quatre-vingt-dix, et de l'autre cent cinquante mètres ; on compte soixante-trois fontaines, quatre-vingts escaliers, douze cloîtres, seize cours, et, pour finir, onze mille fenêtres, en souvenir des onze mille vierges de Cologne. Ces chiffres varient, du reste, suivant l'imagination de chaque guide.

II

Pénétrons dans le monument : nous remarquons en entrant, à côté d'une statue colossale de saint Laurent, les mâchoires d'une baleine qui fut prise, dit-on, en 1574, dans les eaux de Valence. La première cour est appelée *patio de los Reyes*, à cause des statues colossales de six rois



L'ESCURIAL : VUE GÉNÉRALE.

de Juda. Ces statues sont en pierre du pays, sauf les têtes, les mains et les pieds, qui sont en marbre blanc ; les couronnes, sceptres et autres attributs sont en bronze doré au feu. Un corridor froid et sombre conduit de la cour des Rois à l'église; l'aspect général est nu et triste, mais l'ensemble est majestueux; la voûte plate, une des plus vastes qui existent, est d'une hardiesse surprenante. Au-dessus du maître-autel s'élève un retable gigantesque, le plus grand peut-être de toute l'Espagne. A droite se trouve le *relicario*, où Philippe II avait rassemblé un prodigieux nombre de reliques, dont le P. Ximenez, un moine de l'Escurial, a fait une curieuse énumération : elles comprenaient onze corps, cent trois têtes de saints, six cents bras, etc., et montaient de son temps (1764) à plus de treize mille. Les reliquaires étaient ornés d'or, d'argent et de pierres précieuses; peu d'églises possédaient un trésor aussi riche.

Le caveau royal, *el Panteon*, est placé au-dessous du maître-autel, et sa richesse en marbres et en bronzes défie toute description. La forme du panthéon est octogonale, et les niches destinées à recevoir les corps sont au nombre de trente-six. Malgré le luxe de l'ornementation, l'impression qu'on éprouve en pénétrant dans ce séjour des morts est des plus lugubres, et le froid glacial qui vous pénètre jusqu'aux os contribue à l'augmenter encore. Le panthéon était réservé aux rois et aux reines d'Espagne, et à leurs mères. Les corps des infants et des autres princes reposent dans un autre caveau, le *Panteon de los Infantes*, appelé aussi *el Podridero*, — le *Pourrissoir*. Parmi ces corps figure celui du duc de Vendôme, le fils naturel de Louis XIV, qui fut placé en cette royale compagnie comme Turenne à Saint-Denis. N'oublions pas le corps de l'infortuné don Carlos. On sait de combien de fables le fils de Philippe II a été le sujet. Cet enfant, de nature bizarre et maladive, qui mordait, dit-on, le sein de ses nourrices, montra plus tard un caractère sauvage et indomptable. « Il aimoit fort à ribler le pavé, dit Brantôme, et faire querelles à coups d'espée, fust de jour, fust de nuit... » On a prétendu qu'il s'était suicidé, et même qu'il avait été tué par l'ordre de son père. C'est au sujet de cette croyance que Saint-Simon s'amusait à tourmenter un des moines de l'Escurial : « Passant au fond de la pièce, le cercueil du malheureux don Carlos s'offrit à notre vue : « Pour celui-là, lui dis-je, on sait pourquoi et de quoi il est mort. » A cette parole, le gros moine s'altéra, soutint qu'il étoit mort de sa mort naturelle, et se mit à déclamer contre les contes qu'il dit qu'on avoit répandus. Je souris en disant que je convenois qu'il n'étoit pas vrai qu'on lui eût coupé les veines. Ce mot acheva d'irriter le moine, qui se mit à bavarder avec une sorte d'emportement. Je m'en divertis d'abord en silence. Puis je lui dis que le roi, peu après être arrivé en Espagne, avoit eu la curiosité de faire ouvrir le cercueil de don Carlos, et que je savois d'un homme qui y étoit présent (c'étoit Liouville) qu'on y avoit trouvé sa tête entre ses jambes, que Philippe II, son père, lui avoit fait couper dans sa prison devant lui. « Hé bien ! s'écria le moine tout en furie, apparemment qu'il l'avoit bien mérité ! car Philippe II en eut la permission du Pape.... » Quoique mon caractère me mît à couvert, je ne voulus pas disputer et faire avec ce piffre de moine une scène ridicule. Je me contentai de rire et de faire signe de se taire, comme je fis, à ceux qui étoient avec moi.... Enfin il nous montra le reste du tour de la chambre, toujours fumant, puis nous descendîmes au panthéon. »

La bibliothèque est une des pièces les plus belles et les plus grandioses. De magnifiques tables de marbre et de porphyre, des armoires d'ébène, d'acajou et d'autres bois précieux, forment le plus splendide mobilier de ce genre qu'on puisse imaginer. Les peintures qui décorent les diverses parties de la salle sont en rapport avec le sujet des différentes catégories d'ouvrages au-dessus desquelles elles sont placées. Une particularité, c'est que les livres, au lieu d'être posés comme ils le sont d'habitude, présentent au spectateur le côté de la tranche, sur lequel se lisent les titres, écrits de haut en bas. D'après ce qu'on rapporte, cet usage remonte au seizième siècle. Le savant Arias Montanus, dont la bibliothèque servit de noyau à celle de l'Escurial, avait l'habitude de placer ses livres de cette manière, et on adopta cette méthode, peut-être pour

éviter de rompre l'uniformité. Cette disposition avait sans doute été adoptée parce que la tranche, plus large que le dos, offre plus de place pour le titre, et ne présente pas l'inconvénient de la saillie produite par les nerfs, saillie très-prononcée dans les anciennes reliures. — N'oublions pas une des curiosités de l'Escurial : l'appartement occupé par Philippe II, et où le sombre monarque, comme Charles-Quint à Yuste, vécut en moine plus qu'en roi. Ces humbles pièces contrastent par leur simplicité avec la richesse des autres parties du monument. On les montre aujourd'hui à tous les visiteurs, mais autrefois personne n'y pouvait pénétrer, et les plus grands personnages eux-mêmes n'y étaient pas admis. C'est en vain que Saint-Simon tenta d'y entrer.

Avant de quitter l'Escurial, faisons le tour des appartements royaux, qui représentent le manche du gril dans le plan de l'édifice. C'était autrefois la résidence d'automne des rois d'Espagne, et ils y venaient chaque année passer six semaines. Nous y remarquâmes un certain nombre de tapisseries exécutées d'après les cartons de Goya dans la fabrique de Santa Barbara, et qui représentent des scènes champêtres, des *toreros*, etc. L'Escurial n'est plus ce qu'il était autrefois : les moines hiéronymites, jadis si puissants en Espagne, ont depuis longtemps cessé d'habiter leurs nombreuses cellules. Les longs corridors, froids et humides, sont à peu près déserts, et dans les vastes cours aux échos sonores, l'herbe et la moisissure verdissent les pavés et les murs.

III

Alcalá de Hénarès, la cité savante, l'ancienne rivale de Salamanque, n'est plus qu'une petite ville de dix mille habitants, station peu importante du chemin de fer de Saragosse. Notre première visite fut pour l'Université, bâtie par ordre du cardinal Ximenez, le bienfaiteur de la ville. La façade, malheureusement fort détériorée, est ornée de belles sculptures du style espagnol de la Renaissance, si élégant dans ses ingénieuses fantaisies. La chapelle conserve encore des traces de son ancienne richesse, et ses ornements, dans le goût moresque, sont un des plus beaux spécimens du style *mudejar* du seizième siècle. L'université d'Alcalá était la plus célèbre après celle de Salamanque. Les étudiants, qui étaient aussi nombreux, — on assure que leur nombre dépassait dix mille, — firent à François I[er] un accueil splendide. Navagiero, qui visita la ville en 1523, donne de curieux détails sur l'Université, « dans laquelle, dit-il, tous les cours se font en latin, et non comme dans les autres universités d'Espagne, où on les fait en espagnol. *Fra Francesco Ximenes*, archevêque de Tolède et cardinal, y fonda une bibliothèque pleine de nombreux livres latins, grecs et hébreux. Il fit bâtir une église à côté, de très-belles écoles, et les dota d'un revenu suffisant. En outre, il embellit beaucoup la cathédrale, non loin de laquelle il fit bâtir un palais pour lui.... » Le plus illustre des étudiants d'Alcalá fut l'infant don Carlos, qui avait plus de goût pour les armes que pour les livres ; c'est dans un des escaliers de l'Université qu'il fit cette chute dont il se ressentit toute sa vie. Philippe II, qui était à Madrid, accourut en toute hâte, amenant avec lui le corps du bienheureux Diégo, de l'ordre de Saint-François, qui passait pour guérir miraculeusement les malades. On étendit le corps du moine sur celui de don Carlos, qui échappa heureusement à la mort. La cathédrale d'Alcalá, qu'on appelle la *Magistral*, date du quinzième siècle, et renferme des détails très-intéressants. Mentionnons surtout la *reja* ou grille du chœur, qui porte cette inscription : *Maestro Juan Francés, maestro mayor de las obras de fierro en España.* On sait que plusieurs villes d'Espagne se sont disputé la gloire d'avoir donné naissance à Cervantès, comme jadis à Homère quelques villes de Grèce. Il est démontré aujourd'hui que l'immortel auteur du Don Quichotte naquit à Alcalá le 9 octobre 1547, et qu'il y fut baptisé dans l'église paroissiale de Santa Maria *la Mayor*. On nous fit voir la maison où il naquit, et qu'une inscription gravée signale aux passants.



BIBLIOTHÈQUE DE L'ESCURIAL.

Puisque nous nous trouvons dans une ville que son université rendit autrefois si célèbre, nous n'oublierons pas un des types les plus curieux de l'ancienne Espagne : ces étudiants appelés *tunantes* ou *de la tuna*, c'est-à-dire de la vie oisive et vagabonde, plus amis, dit Cervantès, du fleuret et de la rondache que de Bartole et de Baldus. « *Mas amigos del baldeo y rodancho que de Bartolo y Baldo.* » Cervantès, qui les connaissait bien, en parle encore dans le *Coloquio de los Perros* (le Dialogue des Chiens), où il trace une curieuse peinture de la vie des *estudiantes*, en faisant parler le chien Berganza : « .... Je menais une vie d'étudiant, sauf la faim et la gale, ce qui est dire que c'était une joyeuse vie; car, si la faim et la gale n'étaient si inséparables des étudiants, il n'y aurait pas de vie plus agréable et plus réjouissante.... » Les anciens romans *picaresques* sont pleins de récits des espiègleries auxquelles se livraient les étudiants : quand ils ne bâtonnaient pas quelque *alguacil*, ils s'amusaient, en carnaval, à berner sur une couverture les chiens du voisinage, comme Othon, la nuit, les ivrognes dans les rues de Rome, ou comme on fit au pauvre Sancho dans l'hôtellerie. Nous avons lu dans la *Philosophía vulgar* un vieux proverbe qui dit qu'avec le latin, un florin et un bidet on peut parcourir le monde :

Con latin, florin, y rocin,
Andarás el mundo.

Qui sait si ce proverbe n'a pas été fait pour les étudiants nomades? Il n'est pas de plaisanteries dont ces pauvres hères n'aient été l'objet : on en trouve à foison, avec force caricatures, dans les chansons populaires à deux *cuartos*. Voici d'abord la *Relacion jocosa del estudiante enamorado, que vendió la sotana y el manteo por casarse con una tuerta*, c'est-à-dire la « Joyeuse relation de l'étudiant amoureux qui vendit sa soutane et son manteau pour se marier avec une borgne. » Quelquefois le sujet du *romance* est dramatique et tourne à la complainte : tel est celui de *Lisardo, el estudiante de Córdoba*, « en lequel on déclare les transes, frayeurs et angoisses qu'il eut à souffrir avec une religieuse, doña Teodora, native de Salamanque. On y rapporte comment, ayant été une nuit escalader les murs de son couvent, il fut témoin de son enterrement, et autres particularités. » Nous possédons quelques-unes de ces chansons en dialecte valencien, par exemple le *Chiste dels estudiants y el porc, ahon se declara el chasco que li donaren á un lla rador de Benifayó*, ou « Farce des étudiants et du cochon, dans laquelle on déclare la plaisanterie qu'ils firent à un paysan de Benifayo. » Il est question dans ce *chiste* d'un cultivateur qui se rend à la ville pour vendre son cochon; le *llaurador* était à peine installé sur la place du marché, que passent quatre étudiants qui s'en allaient courant la *tuna;* ils lui achètent l'animal, sans le payer, bien entendu, et ils imaginent, pour l'escamoter, de le couvrir de leur manteau et de le faire passer pour un mort. L'université de Valence était fameuse autrefois, et est encore l'une des plus importantes de l'Espagne; les étudiants valenciens ont été souvent chansonnés, comme dans ce couplet si connu, qui se chante sur l'air de la *Jota :*

Un estudiante en Valencia
Se pusó á pintar el sol,
Y de hambre que tenia
Pintó un pan de municion!

« Un étudiant à Valence — Se mit à peindre le soleil, — Et à cause de la faim qu'il avait, — Il peignit un pain de munition! »

La misère des *estudiantes* est proverbiale : « Depuis que je suis étudiant, dit l'un d'eux, depuis que je porte le manteau, je n'ai mangé que des soupes aux semelles de bottes. Depuis trois mois je ne mange plus; je suis abattu par la faim; et je me mets du plomb aux jambes, pour que le vent ne m'enlève pas. »

Desde que soy estudiante,
Desde que llevo manteo,
No he comido mas que sopas
Con suelas de zapatero.
Tres meses ha que no como;
Me tiene abatido el hambre;
Me pongo en las piernas plomo
Porque no me lleve el aire.

Nous venons de parler du *chiste* des étudiants qui escamotent le cochon d'un paysan; les chansons les accusent d'être sujets à ces peccadilles, de faire volontiers main basse sur les comestibles :

Cuando un estudiante llega
À la esquina de una plaza,
Dicen las revendedoras :
Fuera ese perro de caza!

« Quand un étudiant apparaît — Au coin d'un marché, — Les revendeuses s'écrient : — A la porte ce chien de chasse ! »

Cuando un estudiante sale
Al mercado en dia cubierto,
Los jamones y embuchados
Se ponen en movimiento.

« Quand un étudiant se présente — Sur le marché un jour d'orage, — Les jambons et les saucissons — Se mettent en branle. »

Le costume des étudiants de la *tuna* a servi de texte à de nombreuses chansons qui les représentent avec la *sotana*, longue robe semblable à la soutane des ecclésiastiques, et le *manteo* destiné à couvrir la *sotana*, d'où le surnom de *manteistas;* il ne faut pas oublier le tricorne, *el tricornio*, ni les *alpargatas*, chaussure des pauvres gens; tout cela râpé, déguenillé, effiloché, rapiécé, troué : voilà le costume classique des *estudiantes de la tuna;* aussi la chanson populaire compare-t-elle leur manteau, avec ses reprises de différentes couleurs, à un jardin orné de fleurs :

La capa del estudiante
Parece un jardin de flores,
Toda llena de remiendos
De diferentes colores.

« Les armes de l'étudiant, — Je te dirai ce qui les compose : — La soutane et le manteau, — La cuiller et la marmite. »

Las armas del estudiante
Yo te diré cuales son:
La sotana y el manteo,
La cuchara y el perol.

N'oublions pas la cuiller de bois passée dans le *tricornio* comme un plumet, accessoire indispensable à des gens nomades, dont la *sopa* quotidienne constitue la principale nourriture, et qui leur a valu le surnom de *sopistas*, ou mangeurs de soupe, ainsi que celui d'*estudiantes de cuchara y aceituna*. Un couplet fait allusion aux dimensions formidables de ces cuillers :

De una cuchara de palo
Que llevaba un estudiante
Se fabricaron las puertas
Del castillo de Alicante.

« Avec une cuiller de bois — Que portait un étudiant, — On fabriqua les portes — Du château d'Alicante. »

IV

Plus d'un étudiant est devenu un habile *torero*, témoin le *muy diestro estudiante* de Falces, illustré par Goya. Il y a plus d'un point de ressemblance entre la vie des *estudiantes de la tuna*



ÉTUDIANTS DE LA TUNA VOYAGEANT AVEC DES ARRIEROS (MULETIERS).

et celle des anciens chevaliers errants et des *trobadores* du moyen âge. Pauvres et nomades comme les premiers, poëtes et musiciens comme les seconds, chantant sous les balcons et

tendant leur tricorne pour demander un *cuarto* ou une *peseta* en échange de leurs *jotas* et de leurs *seguidillas*, c'est ainsi que nous les montrent les chansons populaires ; ou bien encore faisant route avec les *arrieros* ou *recueros*, et enfourchant leurs montures ; aussi un ancien *refran* compare-t-il un étudiant sans muletier à une bourse sans argent :

Estudiante sin recuero,
Bolsa sin dinero.

Voici quelques couplets d'*estudiantinas*, chansons qui ont ordinairement pour sujet les joies et les misères de leur vie vagabonde :

« Les étudiants courent le monde, cherchant qui les secoure ; — jeune fille candide, qui es sur ce balcon, jette-nous une piécette..., ou un napoléon. — Jette-nous de l'argent, ne nous lance pas de cuivre,—car c'est une monnaie qui sent le pauvre. — Notre panse est semblable à une guitare : brillante à l'extérieur, — vide au dedans. — Nous avons perdu la Foi, et son amie l'Espérance ; si nous ne trouvons pas la Charité, que deviendra notre estomac, vide comme le canon d'une escopette ? — Jette-moi quelque argent, petit minois de rose ; quand je serai ministre, je te promets de t'épouser. — Vous tous qui êtes ici présents, passez soigneusement en revue les doublures de vos poches : — Envoyez-nous l'argent dans ce tricorne ; et celui qui n'a pas le sou..., que le diable l'emporte ! »

L'étudiant qui s'adresse ainsi au public est connu sous le nom de *moscon*. Il n'est pas de ruse et de singerie qu'il n'imagine pour faire arriver l'argent dans son tricorne : aux vieilles, il sait faire un compliment plein d'à-propos, et si une jeune fille passe à côté de lui, il met un genou à terre et étend son manteau en guise de barrière, exigeant un tribut ; la pauvrette rougit, et jette sa pièce ; alors le *moscon* la laisse passer et baise galamment la trace de ses pieds. Voici encore, pour achever de peindre les étudiants espagnols, la *Nueva estudiantina*, *coplas sevillanas que cantan los estudiantes en los dias de su tuna*. — « Couplets sévillans que chantent les étudiants dans leurs jours de vagabondage : »

« Avec leur cape noire en lambeaux et leur *sombrero*, conservés comme des antiquailles, une troupe d'étudiants, joyeuse et bruyante, entonnait sous un balcon cette sérénade, dont une méchante guitare accompagnait le refrain : — Marquant le pas au son de la guitare, nous visitons les provinces d'Espagne : la Catalogne et la Navarre, la Castille et l'Aragon ; et quoique sans un *cuarto* en poche, notre joyeuse *estudiantina* trouve toujours de quoi souper. — Nous avons un coup d'œil pour la mère et pour la fille, et lorsque, drapés dans notre manteau et la flûte en position, nous commençons notre sérénade, elles nous disent : Allons, il y a un gîte pour vous. — Et tandis que la plupart des hommes vont à la recherche des emplois avec mille déceptions et mille intrigues, nous autres étudiants, la flûte et le *pandero* à la main, nous ne pensons, après dîner, qu'à chanter sous les balcons. »

Disons franchement à ceux qui, parcourant l'Espagne en touristes, se flatteraient de l'espoir d'y rencontrer des *estudiantes de la tuna* : c'est en vain que vous les chercherez. Ce type exclusivement espagnol est aussi rare que les êtres fossiles et antédiluviens, et le dernier spécimen de cette race disparue est destiné à aller rejoindre la *manola*, le *fraile* et les autres restes de la vieille Espagne pittoresque. La jeunesse studieuse est plus rangée et moins turbulente aujourd'hui ; cependant les *estudiantes* conservent toujours leur esprit d'espièglerie. Dans les villes de province, ils font la pluie et le beau temps au théâtre ; malheur à l'acteur qui leur déplaira : outre les sifflets et les interruptions, il faudra qu'il endure une pluie de pommes de terre et de navets. Et si quelque chose cloche dans l'orchestre, c'est qu'une main perfide aura graissé les cordes de la contre-basse, ou glissé une balle de plomb dans le pavillon du trombone. C'est surtout dans l'exercice du *pandero* que l'étudiant fait briller ses talents avec une dextérité incroyable : non content de faire résonner la peau sous son doigt, il en joue aussi avec son coude, avec son nez, avec sa tête, avec ses genoux, avec le bout du pied. Tantôt, après l'avoir fait passer alternativement sous chacune de ses jambes, il le lance en l'air et le reçoit sur le bout de son doigt, en lui imprimant un mouvement de rotation rapide ; tantôt il le fait résonner en frappant tour à tour la tête des gamins qui le regardent ébahis, et tout cela, bien entendu, sans jamais abandonner la



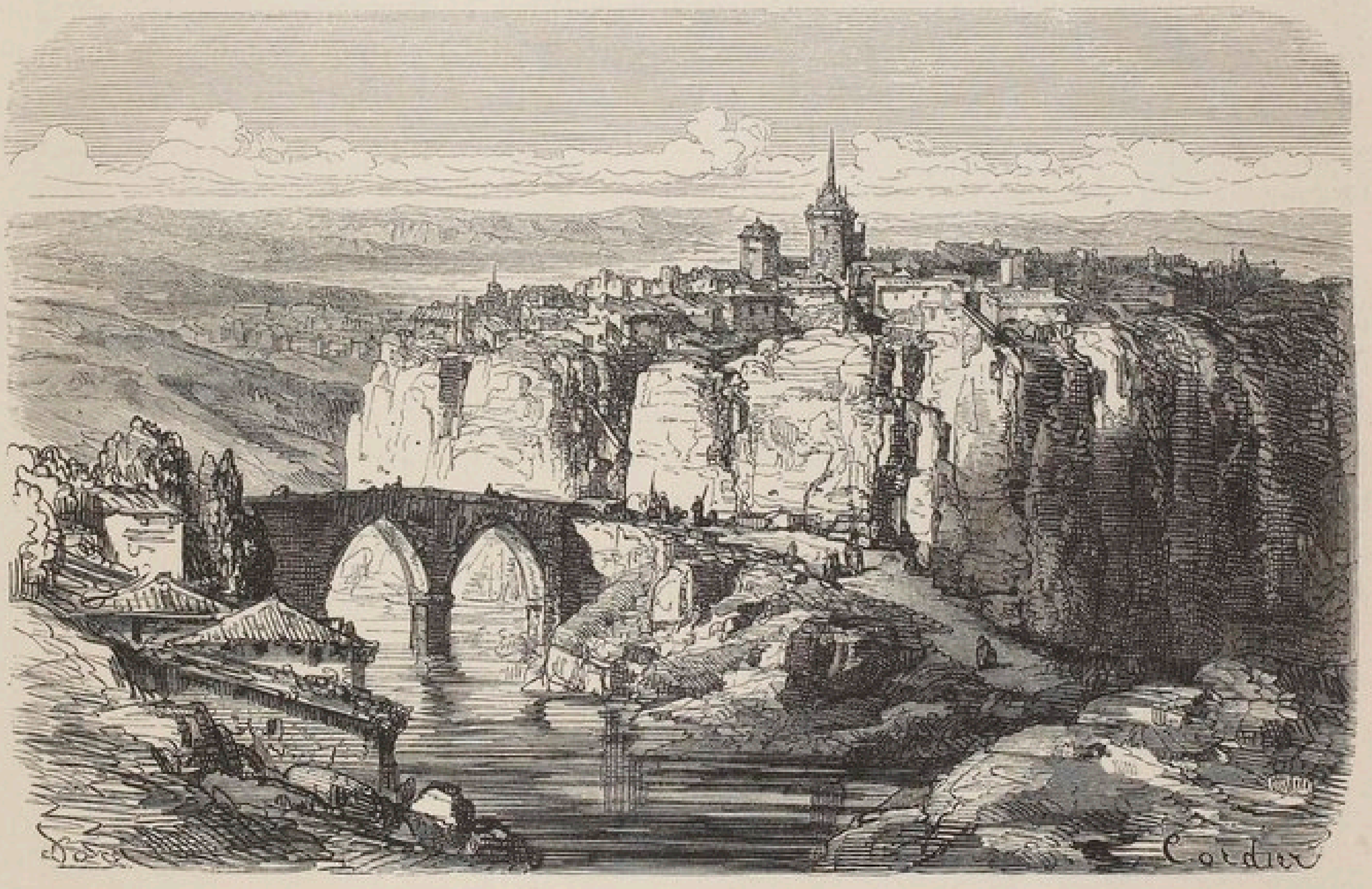
ÉTUDIANTS DE LA TUNA DONNANT UNE SÉRÉNADE.

mesure. A la guitare et au tambour de basque, il faut ajouter la flûte et le violon ; quelquefois un ophicléide et une clarinette viennent compléter l'orchestre. Mais l'instrument favori de l'*estudiante*, c'est la guitare; il n'y a pas d'université qui ne compte plusieurs virtuoses de premier ordre; les autres en savent jouer peu ou prou ; aussi a-t-on comparé l'étudiant sans guitare à une comète sans queue :

El estudiante sin guitarra
Es una cometa sin cola.

V

Il est une ville d'Espagne que peu d'étrangers visitent, et qui vaut cependant, au point de vue pittoresque, quelques vieilles cités, telles que Ronda, Tolède ou Avila. Mais le voyage de



CUENCA.

Cuenca n'est pas chose très-facile : cette petite capitale de province n'est éloignée de Madrid que d'une trentaine de lieues, cependant le trajet n'exige pas moins de vingt heures. Néanmoins, le désir que nous éprouvions de voir un pays peu connu l'emporta sur la crainte des cahots, de la poussière et de la fatigue. Nous arrivâmes bientôt à la petite ville d'Arganda, dont le vin rouge, au bouquet parfumé, rivalise sur les enseignes des *tabernas* de Madrid avec le Valdepeñas et le Cariñena. Après Fuentidueña del Tajo, nous arrivâmes à Tarancon, une petite ville de la province de Cuenca, arrosée par le Riansarès, rivière qui a donné son nom à un personnage célèbre, dont le père tenait un *estanco de tabacos* à Tarancon. Bientôt le paysage devient plus accidenté; la contrée est une des plus boisées de la Péninsule : les montagnes et les coteaux sont couverts de chênes séculaires et de pins gigantesques. Les *pinares* de Cuenca sont depuis

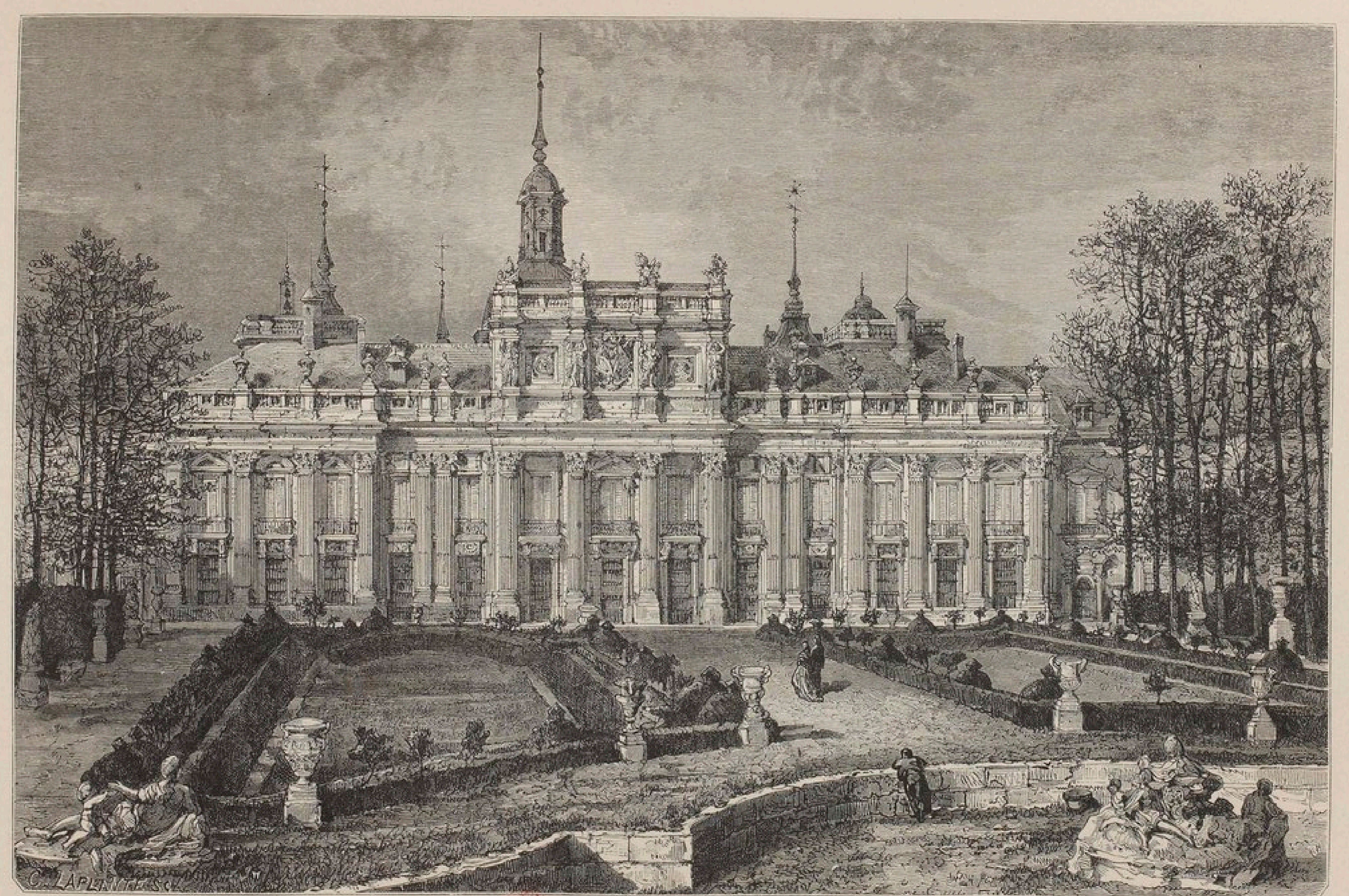
longtemps célèbres en Espagne; c'est de là qu'on a tiré une partie des bois qui servirent à la construction de l'Escurial. Ces forêts sont très-giboyeuses, et on raconte que Philippe IV venait quelquefois y chasser, malgré les difficultés qu'entraînait un pareil déplacement.

Cuenca (pourquoi écrit-on presque toujours Cuença?) est bâtie, comme Tolède, sur un rocher escarpé; seulement les eaux du Huecar, au lieu d'être troubles et jaunâtres comme celles du Tage, sont aussi transparentes que le cristal. Le pont de San Pablo, jeté sur le *barranco* du Huecar avec une hardiesse remarquable, nous rappelle le *puente San Martin* de Tolède; une autre analogie, c'est que les rues, en partie creusées dans le roc, sont également tortueuses et escarpées; il n'en est guère dont la pente ne soit très-roide, sauf dans la partie basse de la ville, la *Carreteria*. Cuenca n'est pas riche en monuments, cependant la cathédrale renferme des détails très-intéressants. Ce qui nous frappa d'abord dans la décoration générale, c'est la richesse des marbres, extraits, dit-on, de la *Sierra de Cuenca*, dont les carrières étaient très-riches autrefois. Quelques chapelles offrent des retables curieux, de belles sculptures en bois et des *rejas* de fer d'un travail remarquable. La *Capilla de los Caballeros* renferme les tombeaux de deux membres de la famille Albornoz, une des plus illustres de Cuenca; ces tombeaux, qui datent du seizième siècle, sont riches en détails d'armures très-précieux. La cathédrale possède aussi de curieuses sculptures de Xamete, un artiste peu connu, et dont les travaux rappellent ceux du Berruguete; le sculpteur y a prodigué les satyres, les tritons et toutes sortes de symboles mythologiques comme on en remarque si souvent dans les ouvrages de la Renaissance.

Cuenca, presque sans commerce et sans industrie, paraît devoir être longtemps encore isolée du reste de l'Espagne; il n'est guère probable qu'un embranchement de chemin de fer la relie de sitôt à Madrid ou à Valence, bien qu'elle se trouve à peu près à égale distance de ces deux villes. Cependant c'était autrefois un centre d'une certaine importance : outre les Mendoza et les Albornoz, Cuenca a donné le jour à des personnages célèbres, notamment à une famille d'orfévres du nom de Becerril, qui ont produit de beaux ouvrages, malheureusement détruits pour la plus grande partie. Nous avions formé le projet de pousser, dans la direction de Valence, jusqu'à Minglanilla, dont les mines de sel gemme sont des plus curieuses; malheureusement le mauvais temps nous fit renoncer à cette excursion, qu'on ne peut guère faire qu'à cheval, et nous reprîmes la diligence de Madrid, pour nous rendre à Ségovie en passant par la capitale.

VI

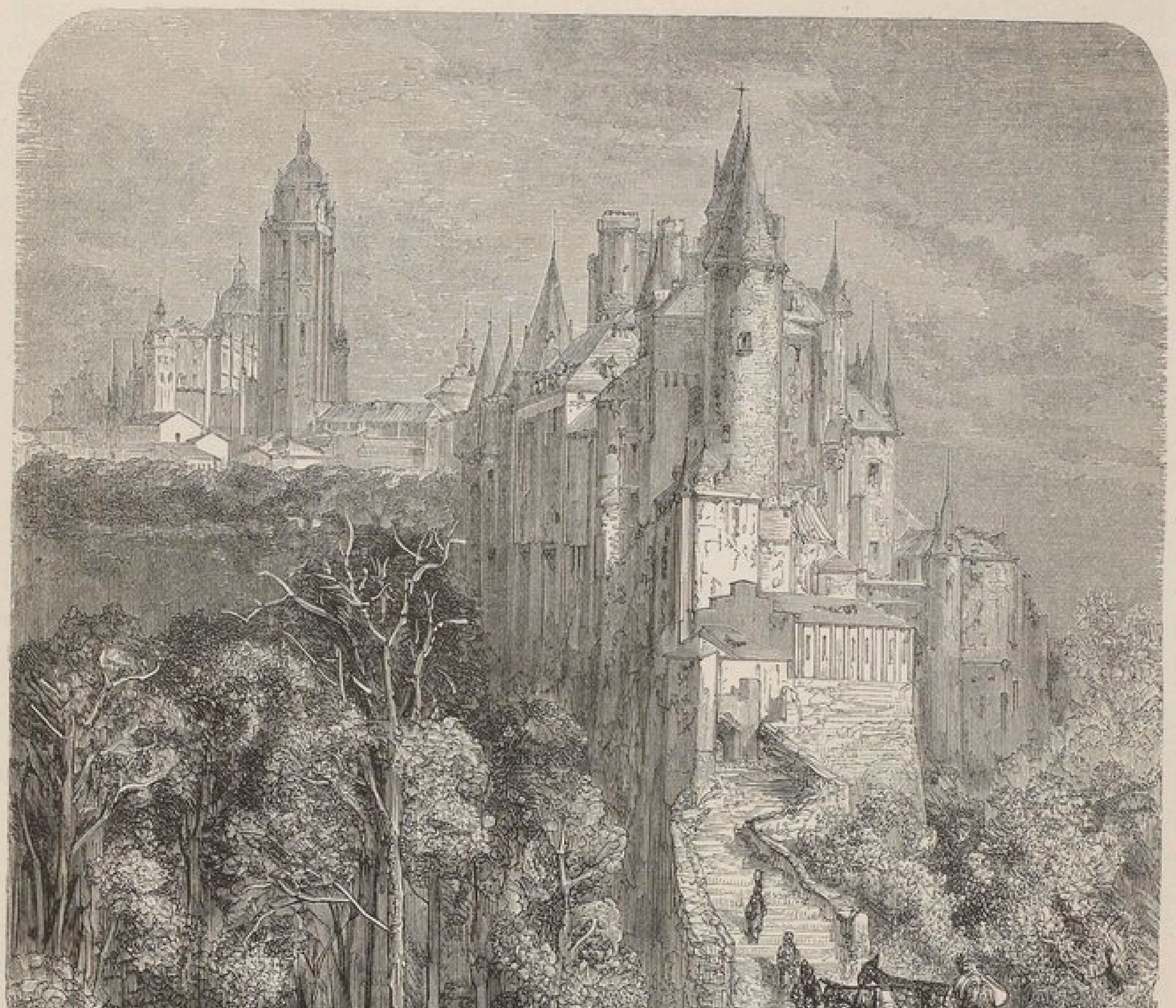
Les touristes ne s'arrêtent guère à Ségovie, et ils ont bien tort, car il n'est guère de ville où l'Espagne du moyen âge soit représentée d'une manière plus pittoresque. Après avoir revu l'Escurial en passant, nous nous arrêtâmes un jour à San Ildefonso, ancienne résidence royale d'été, qu'on appelle également la *Granja*. C'est Philippe V qui fit bâtir en 1720, sur l'emplacement d'une grange, un château dans le goût français, entouré d'un vaste parc avec fontaines, statues, grottes, bassins, jets d'eau, et qu'on a appelé le *Versailles* de l'Espagne; seulement la Granja l'emporte sous le double rapport de la vue et de la pureté des eaux, qui descendent en cascades des montagnes voisines. Le parc et les jardins sont ornés de statues dans le goût français de la Régence et du règne de Louis XV. Beaucoup de ces sculptures sont l'œuvre d'artistes français : René Frémin, Jacques Rousseau, Hubert et Antoine Demandré, Jean Thierry, Pierre Pitué et Robert Michel ont également contribué à l'ornement du château, dont la façade est d'un bel effet, bien que les détails ne soient pas d'un goût irréprochable. Le village de San Ildefonso n'offre rien de remarquable, et comme Ségovie n'est qu'à deux ou trois lieues, nous pûmes y arriver le même jour, après avoir passé près de Valsain et de Rio-Frio, deux autres résidences de moindre im-



CHATEAU DE LA GRANJA (SAN ILDEFONSO), PRES SÉGOVIE (page 630).

portance, et de la *Quinta* ou ferme de *Quita-Pesares*, nom qu'on pourrait traduire par *Sans-Souci*.

Il était nuit close quand nous pénétrâmes dans la ville, qui nous parut déjà plongée dans un



SÉGOVIE : L'ALCAZAR ET LA CATHÉDRALE.

sommeil profond. Nous repassions dans notre mémoire les récits d'anciens voyageurs, récits fort peu rassurants pour nous, car l'un fut sur le point d'y mourir de faim, et l'autre eut grand'peine à trouver un gîte dans un pays où, dit Saint-Simon, « les cabarets et les hôtelleries sont inconnus. »

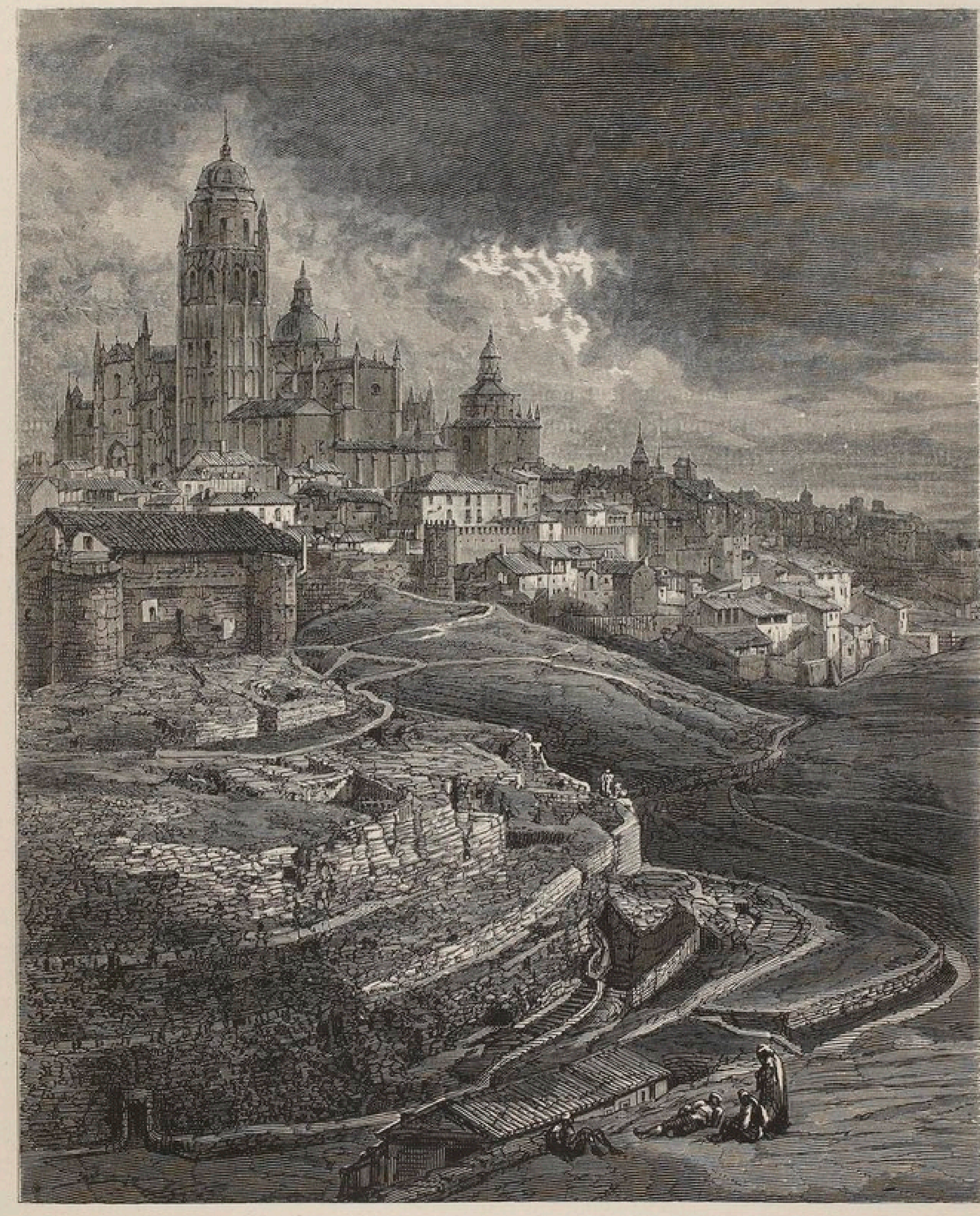
Les temps sont bien changés, et l'on peut aujourd'hui arriver à Ségovie à quelque heure que ce soit sans risquer, comme autrefois, de coucher à la belle étoile.

Ségovie possède trois monuments remarquables : l'aqueduc, l'Alcazar et la cathédrale. Notre première visite fut pour l'aqueduc, œuvre grandiose, la plus importante de ce genre qui existe en Espagne, et peut-être dans d'autres pays. La partie de l'aqueduc qui arrive dans le cœur de la ville, à la place de l'*Azoguejo*, se compose de deux rangées d'arcades superposées, qui dépassent de beaucoup la hauteur des maisons les plus élevées. D'énormes blocs de granit, ajustés sans ciment ni mortier, ont résisté pendant dix-huit siècles aux injures du temps. On ignore à quelle époque remonte l'aqueduc ; cependant la beauté de sa construction permet de l'attribuer au premier siècle de l'ère chrétienne. Le peuple le désigne simplement sous le nom du *Pont*, — *el Puente ;* — quelquefois aussi on l'appelle *el Puente del Diablo*, — le *Pont du Diable*, — comme si une puissance surnaturelle avait seule pu mener à fin une œuvre pareille. Cette croyance devait être fort répandue autrefois, car nous la trouvons relatée dans un petit livre imprimé à Paris en 1615, sous le titre d'*Inventaire général des plus curieuses recherches du royaume d'Espagne*, qui parle de ce « pont faict d'un estrange artifice. Quelques-uns trouvent qu'il a esté basty par les diables; mais j'estime que c'est une fable, parce que je l'ay ouy dire en ceste mesme ville. — Ce pont, ajoute l'auteur, est contraire à tous les autres ponts du monde, parce que là où les autres servent de passage aux hommes, cestuy-cy sert pour faire passer l'eau, et les personnes passent par-dessous. » Navagiero, qui séjourna quelque temps à Ségovie en 1527, vante l'aqueduc, « travail magnifique, dit-il, dont je n'ai vu le pareil ni en Espagne, ni dans aucun autre pays.... Il est entièrement fait de pierre vive et d'œuvre rustique, comme l'amphithéâtre de Vérone, avec lequel il offre de loin une grande analogie.... En vérité, cet aqueduc mérite d'être placé parmi les choses extraordinaires d'Espagne.... » L'aqueduc amène à Ségovie l'eau du *Rio-Frio*, — la *rivière froide*. On raconte que les Arabes de Tolède, après avoir pris d'assaut Ségovie vers la fin du douzième siècle, démolirent plus de trente arches, et que sous le règne des rois catholiques elles furent réparées par un moine hiéronymite avec tant d'art, que la partie refaite se confond aujourd'hui avec la construction primitive.

L'Alcazar de Ségovie, ainsi qu'une partie de la ville, est bâti sur un rocher élevé d'une centaine de mètres et de forme allongée, qu'on a comparé à un navire. C'est sur la partie du rocher figurant l'avant que s'élevait l'Alcazar, un des plus curieux monuments de l'ancienne Espagne. Nous disons *s'élevait*, car, le 7 mars 1862, l'ancien palais-forteresse a été en grande partie dévoré par un incendie qui détruisit de magnifiques salles, uniques en leur genre, et merveilleusement conservées depuis plusieurs siècles. La tour de Henri IV de Castille, qui formait l'entrée, fut seule préservée à cause de l'épaisseur de ses murs ; mais un grand nombre de précieuses peintures, de riches plafonds en bois résineux et d'élégantes frises, tout cela fut entièrement consumé par les flammes. Saint-Simon avait été frappé de la beauté de cette ancienne demeure des rois de Castille : « Les appartements des rois, dit-il, sont admirables par leur plain-pied, leur étendue, leur structure et les ornements sages, magnifiques et très-bien exécutés dont ils sont enrichis. Leur dorure épaisse, foncée, brillante comme si elle venoit d'être faite, les plafonds avec leurs peintures exquises, et l'ordonnance des ornements, tant des murailles, des portes, des fenêtres et des plafonds, me rappela tout à fait ceux de Fontainebleau, ne balançant pas toutefois à préférer ceux de Ségovie. » On sait que Lesage a fait de ce château la prison de Gil Blas. On renfermait autrefois au plus haut du donjon les prisonniers d'État. Parmi ceux qui y furent détenus, nous citerons le célèbre aventurier Riperda. Après quinze mois de captivité, il parvint à s'échapper en 1728, grâce à la servante du gouverneur, qui lui donna ses habits.

La cathédrale de Ségovie mérite d'être citée parmi les plus belles d'Espagne ; l'architecture est de l'époque où le style gothique se mêlait à celui de la Renaissance, époque si fertile en char-

mants chefs-d'œuvre ; on nous fit remarquer dans une des chapelles le grand retable de Juan de Juni, peintre castillan du seizième siècle. Cette peinture, qui est connue sous le nom de *Piedad*



SÉGOVIE : LA CATHÉDRALE.

de Juni, offre des parties d'une grande beauté. Nous ne pûmes nous empêcher de faire de tristes réflexions en comparant la ville d'aujourd'hui à celle du moyen âge et du seizième siècle, *la fuerte Segovia*, cette grande et belle cité dont la monnaie était si renommée, et dont Navagiero

comparait les femmes aux plus belles de l'Espagne. Ses laines et ses draps jouissaient au moyen âge d'une réputation européenne. Quand on voulait parler d'une personne très-fine, on disait qu'elle était *refinada en Segovia*, — raffinée à Ségovie. Brantôme, qui savait l'espagnol, s'est servi de cette locution. A Paris, vers la fin du siècle dernier, on avait donné le surnom de *Casques de Ségovie* aux habitants des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marcel, « à cause de leurs bonnets de laine ; par contre, ceux-ci nommaient *Casques de Sibérie* les *aristocrates* qui portaient des chapeaux de castor, des fourrures précieuses et rares de la Sibérie. » C'est du moins ce que nous lisons dans un ouvrage du temps intitulé : *les Casques de Ségovie*.

VII

Nous voici dans la Vieille-Castille, — *Castilla la Vieja*. « Le *Castellano Viejo*, dit le refrain populaire, est homme de bon cœur et de bon conseil ; il n'est pas très-dégourdi, il est même quelque peu triste et lourdaud, et ce que sa simplicité offre de plus remarquable, c'est qu'il appelle franchement les choses par leur nom. » La Castille ! que de choses dans ce nom ! N'est-il pas le symbole du vieil honneur espagnol, de l'orgueil castillan? Nous avons parlé de l'orgueil castillan : ce n'est pas d'hier qu'il est proverbial chez nous, comme le montrent bon nombre de livres et de caricatures qui parurent en France, notamment au commencement du dix-septième siècle. Voici une gravure qui représente un rodomont, et qui porte pour légende ces quatre vers :

> Ce Castillan croit, en mérite,
> Surpasser tous les conquérans,
> Et la terre semble petite
> Pour borner ses desseins errans.

Dans un autre, nous voyons *don Haraman de Chico*, l'épée en l'air et la mine arrogante, la moustache retroussée jusqu'à l'œil, *el bigote al ojo ;* il s'adresse à un petit page qui l'accompagne, et lui montre des soldats dans le lointain :

> Mire au bout de mon doigt tous ces gros de gendarmes :
> Je vais comme un lion fondre tout droit là-bas,
> Et si ces gens ne sont tous plastronnés d'enclumes,
> J'en veux plus renverser du seul bout de mes plumes
> Que n'eût fait Rodomont avec cent coutelas !

Ces *rodomonts*, les aïeux de ceux qu'on appelle aujourd'hui *jaques*, *valentones* ou *perdonavidas*, sont toujours représentés avec ces formidables moustaches retroussées qu'on appelait en Espagne *bigotes á la Borgoñona*. Les moustaches jouaient un grand rôle dans la toilette d'un Espagnol au seizième siècle, et c'est sans doute de cette époque que date l'expression proverbiale : *tener bigotes*, — avoir des moustaches, — pour désigner un homme ferme et résolu. Quevedo mentionne un curieux accessoire de toilette, fort en usage à son époque, et qu'on appelait *bigoteras*. C'était une espèce d'étui ou de fourreau de peau destiné à envelopper les moustaches pour les préserver de tout contact pendant le sommeil, et dans lequel on les enfermait avant de se mettre au lit. Cent ans plus tard cet usage existait encore, et pendant la nuit on attachait les bigoteras derrière les oreilles au moyen de petits rubans. Un écrivain hollandais, parlant « de l humeur des Aragonois », dit que « ceux-ci ont sans doute autant d'orgueil que les Castillans, et s'estiment plus qu'eux, et que toutes les nations d'Espagne.... » et il cite quelques anecdotes à l'appui de son assertion : voici d'abord celle d'un « Aragonois qui voulait arracher les dents aux François.... *Con estas armas y este brazo no se sacarán las muelas á los gavachos?* Dès qu'il fut en Catalogne,

il trouva occasion de faire paroistre son cœur, mais il fut assez malheureux pour y recevoir d'abord un coup au bras, et un autre à la jambe qui l'ont estropié ; à présent on le nomme l'arracheur de dents : *el Sacador de muelas.* » Plusieurs ouvrages satiriques imprimés en France vers le commencement du dix-septième siècle montrent qu'il existait chez nous une certaine prévention contre nos voisins, témoin un petit volume en français et en espagnol : « *Rodomontades espagnoles*... etc. » Cet ouvrage est inspiré par le même sentiment que les gravures satiriques dont nous avons parlé plus haut; nous nous bornerons à en citer deux autres du même genre: les *Emblèmes sur les actions, perfections et mœurs du segnor Espagnol, traduit du castillien*, et l'*Antipathie des François et des Espagnols*, par le docteur Ch. Garcia. Ailleurs, l'Espagnol est traité de *coquefredouille ;* c'est dans madame Deshoulières que nous trouvons ce mot, dont le sens nous échappe :

« ... L'Espagnol, ce coquefredouille,
Va toujours à l'école et perd toujours bredouille. »

Un voyageur anglais (1772) parle de la « haine nationale qui est réciproque, dit-il, entre les Espagnols et les Français, qu'on appelle en Espagne *gavachos*, en signe de mépris ; j'ai vu quelquefois les petits garçons et les femmes du peuple courir après mon domestique Baptiste, en le poursuivant de cette épithète. » Montesquieu fait écrire à un personnage des *Lettres persanes :* « Je parcours depuis six mois l'Espagne et le Portugal, et je vis parmi les peuples qui, méprisant tous les autres, font aux seuls Français l'honneur de les haïr. » Cette antipathie est-elle aussi réelle qu'on l'a souvent répété ? Nous pensons qu'on l'a grandement exagérée, et qu'elle va tous les jours s'effaçant, surtout chez la partie éclairée et intelligente de la nation. Du reste, il faut reconnaître qu'il règne entre les Castillans et les habitants des autres provinces, sinon de l'antipathie, du moins un certain antagonisme. Tels sont, par exemple, les Catalans :

Els Castillans son uns bruts.

« Les Castillans sont des gredins. »

Voilà ce que nous lisions dernièrement dans un petit journal de Barcelone, *la Escoba* (le Balai), publié en catalan. Il est certain que les habitants de la Catalogne sont plus laborieux, plus industrieux, et par suite plus riches que leurs voisins, et on ne peut dire d'eux qu'ils sont d' « invincibles ennemis du travail, » paroles que Montesquieu applique injustement aux Espagnols en général. La morgue castillane est depuis longtemps proverbiale. L'auteur d'un violent pamphlet imprimé en Hollande, sous le titre de *Relation de Madrid*, prétend qu'il n'y a si petit *pícaro* qui ne s'estime *hidalgo como el Rey*, que les cochers mêmes portent l'épée ; il va jusqu'à dire que les Espagnols sont couverts de certains insectes, — *piojos*, — « qui s'estiment icy aussi cavaliers et hidalgos comme le reste des Espagnols, et dans cette vanité se plaisent aux bonnes compagnies, et tiennent les rangs les plus hauts et les plus visibles parmi la noblesse. » On connaît le mot attribué à un prédicateur espagnol : Dans un sermon qu'il faisait sur la tentation de Jésus-Christ, il disait que lorsque le diable le transporta sur une haute montagne d'où l'on découvrait toute la terre, les Pyrénées, par bonheur, lui cachaient l'Espagne ; autrement, il aurait succombé à la tentation. On connaît aussi le proverbe populaire : « *Si Dios no fuese Dios, seria rey de las Españas, y el de Francia su cocinero.* » — Si Dieu n'était pas Dieu, il serait roi d'Espagne, et le roi de France serait son cuisinier.

Les écrivains espagnols ont reconnu certaines exagérations de l'orgueil national. Le colonel Cadahalso consacre à ce sujet un chapitre de ses *Cartas marruecas* (Lettres marocaines) : « Il y a quelques jours, dit-il, je demandai mon carrosse pour aller voir un de mes amis qui était malade. Comme on me faisait attendre, je voulus savoir si l'on avait mis les chevaux, et l'on me

répondit que non. Au bout d'une demi-heure, même demande, et même réponse. Enfin, après quelques minutes, on vint me dire que les chevaux étaient attelés, mais que le cocher était occupé ailleurs. Je m'impatientai, et je descendis pour m'informer de la cause de ce retard. Mon cocher vint au-devant de moi, et me donna l'explication suivante : Monsieur, bien que je sois cocher, je suis noble, et il y a là quelques-uns de mes vassaux qui ne voulaient pas me quitter sans avoir eu l'honneur de me baiser la main. Voilà ce qui m'a retenu. Maintenant je suis à vos ordres. Où voulez-vous aller, monsieur? — Et en disant ces mots, il monta sur son siége. » On dit que « François Ier ayant reçu une lettre de Charles-Quint avec ces titres pompeux : Charles, par la grâce de Dieu empereur des Romains, roi d'Espagne, de Castille, de Léon, d'Aragon, de Navarre, etc., ne prit d'autre titre, en lui répondant, que celui de *François, seigneur de Gentilly*, qui est un petit village près de Paris, se mocquant par là de ses rodomontades espagnoles. » Il faut reconnaître, du reste, que la fierté des Espagnols a quelque raison d'être, et qu'ils ont le droit de parler avec enthousiasme des gloires de leur pays, qui fut le plus puissant de la terre au seizième siècle, époque où le nouveau monde était à eux et où les armées de l'Espagne occupaient une bonne partie de l'Europe. Aussi ne doit-on pas s'étonner de leur susceptibilité à l'égard des auteurs étrangers qui ont parlé de leur pays. Nous dirons quelques mots à ce sujet.

VIII

L'Espagne est peut-être le pays sur lequel on a débité le plus de fables et de faussetés. Ponz se plaignait déjà, dans son *Viaje de España*, de ce que plusieurs écrivains étrangers parlaient de son pays avec autant d'ignorance que s'il eût été question de la Tartarie. Voici d'abord un moine italien, le P. Caïmo, dont le livre est une satire parfois violente et souvent injuste; voici Fréron, qui prétend, dans l'*Année littéraire*, que l'hospitalité du peuple espagnol est comparable à celle des nations sauvages. L'abbé de Lubersac n'a pas été moins injuste : il assure qu'il n'y a pas en Espagne un homme qui ne croie faire un acte méritoire et être agréable à Dieu en détruisant les monuments de l'antiquité. L'ignorance avec laquelle cet auteur parle des choses espagnoles enlève beaucoup de poids à ses accusations : ainsi il place Séville dans le royaume de Cordoue, erreur du même genre que celle de cet auteur qui plaçait sur les bords du Guadalquivir le couvent de Yuste, en Estramadure; il confond le théâtre antique de Murviedro avec un amphithéâtre, et prétend que les ruines romaines d'Italica sont de style gothique! L'Italien dont nous venons de parler ne se montre pas moins injuste dans un chapitre intitulé : *Malpropreté des Espagnols*. « Trop attachés aux anciennes coutumes, dit-il, la plupart conservent leur grossièreté.... Leurs manières sont impolies et dégoûtantes : prendre tout sans cuiller ni fourchette, mais avec les mains, pousser des hoquets et se permettre toutes sortes d'incongruités contraires aux règles de la politesse : c'est ce qui se pratique dans les tables des meilleures maisons de Madrid. » Voici maintenant comment parle un voyageur hollandais : « Il se trouve, dit-il, des Espagnols si ignorants, qu'ils ne croient pas qu'il y ait d'autres terres que l'Espagne, d'autre ville que Madrid, et d'autre roi que le leur. Quand je parle d'Espagnols ignorants, j'entends parler de ces bons et purs Castillans qui, n'ayant point quitté leur foyer, ne savent si Amsterdam est aux Indes ou en Europe. »

Les différents ouvrages publiés sous le titre de *Délices d'Espagne* sont pleins d'erreurs sur ce pays, et on en peut dire autant de plus d'un *Guide*. Dans un de ces derniers, on assure que le costume des Andalous est « *exactement* celui que porte Figaro sur nos théâtres.... » Un autre, décrivant un ancien édifice arabe de Séville, dit qu'on y admire un splendide plafond *par Alerce;* or *alerce* est tout simplement le nom d'un bois résineux que les Arabes employaient dans leurs con-

structions. Un autre Guide, — celui-là est anglais, — parlant d'une église de Grenade : *las Angustias*, — les *Angoisses*, — fait de ce nom celui d'un saint : *San Angustias*. L'auteur fait une longue diatribe contre l'Espagne et la France, tout en surexcitant l'amour-propre national de ses compatriotes; non content de tourner en ridicule les mœurs et le caractère des Espagnols, il essaye d'en faire autant de leur religion et de leur vénération pour la Vierge, vénération qu'il appelle *mariolatry;* comme si le premier devoir du voyageur n'était pas de respecter les croyances des peuples qu'il visite. Puis il appelle nos voisins des « barbares pittoresques » (*picturesque barbarians*), et les accuse de professer le plus profond mépris pour les étrangers en général.

Il faut encore entendre l'auteur anglais parler de la peinture espagnole : « Les bruns particuliers à Velazquez et à Murillo étaient fabriqués par ces artistes avec les os de leur pot-au-feu journalier, d'où vient le nom de *noir d'os* (*negro de hueso*). Cette analogie culinaire peut être poussée plus loin : la *olla* d'Andalousie est la plus riche et la plus succulente de toute l'Espagne; de là le brun *local* de l'école sévillane. Moralès, un Estramadurien, adopta le ton plus chaud du *chorizo* national, ce riche saucisson au piment rouge. Les Valenciens préfèrent le *morado* local, la teinte pourpre du jus de la mûre. » M. de Madrazo a jugé comme elle le mérite cette nouvelle manière d'apprécier les diverses écoles : « D'après cette méthode, si vous voulez caractériser *a priori* le coloris des peintres anglais, flamands, bolonais, vous n'avez qu'à dire : les Anglais mangent beaucoup de *roast-beef*, de là leurs tons prédominants de viande rôtie ; les Flamands consomment beaucoup de beurre, de là leur coloris jaunâtre et crémeux; les Bolonais sont grands amateurs de *mortadelle*, par conséquent leur couleur favorite doit être celle du saucisson.... *Risum teneatis!* » Un autre Anglais, Dalrymple, décrivant une soirée espagnole, appelle la réunion une *tortilla;* il a même soin de répéter plusieurs fois ce mot, qui signifie une *omelette*, et qu'il confond avec le vrai mot : *tertulia*.

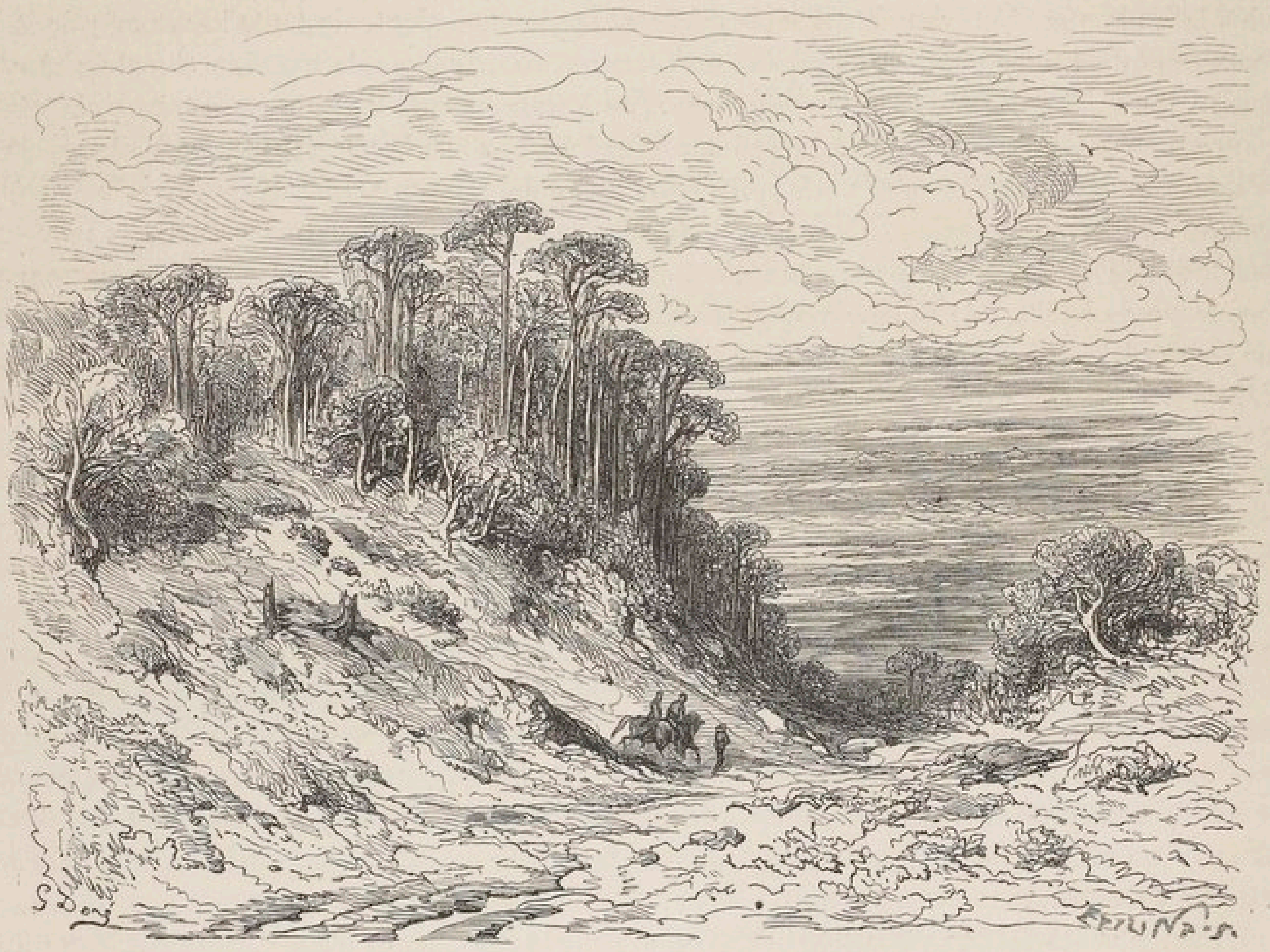
Les écrivains français qui ont parlé de la Péninsule ont été, pour la plupart, assez sévèrement jugés par la critique espagnole. Théophile Gautier lui-même n'a pas toujours trouvé grâce devant elle. Quant à Alexandre Dumas, il y a une chose que les Espagnols ne lui pardonneront jamais, c'est d'avoir dit que l'Espagne commence de l'autre côté des Pyrénées. S'il s'était borné à des plaisanteries sur le Manzanarès, passe encore; mais pourquoi affirmer que l'usage des broches est inconnu à Madrid, quand il n'est pas de *fonda* ou de *parador* qui ne possède un de ces ustensiles? C'est qu'il fallait amener quelques anecdotes, très-amusantes du reste, comme celle de la visite chez les quincailliers de la ville, un dictionnaire de poche à la main, pour demander un *asador;* puis il est fort ingénieux de faire rôtir un canard embroché au moyen d'une rapière de Tolède.

Une autre histoire que le célèbre romancier a sur la conscience, c'est celle du chapeau Gibus dont le ressort était faussé, et qu'aucun chapelier de Madrid ne pouvait réparer. On est réduit à le porter chez un horloger, qui parvient à le redresser au moyen d'un ressort de pendule; malheureusement le ressort se détend quelques jours plus tard avec un grand fracas : le chapeau était à échappement. C'est le cas d'appliquer le proverbe : *se non è vero, è ben trovato*... La vérité est chose si monotone!

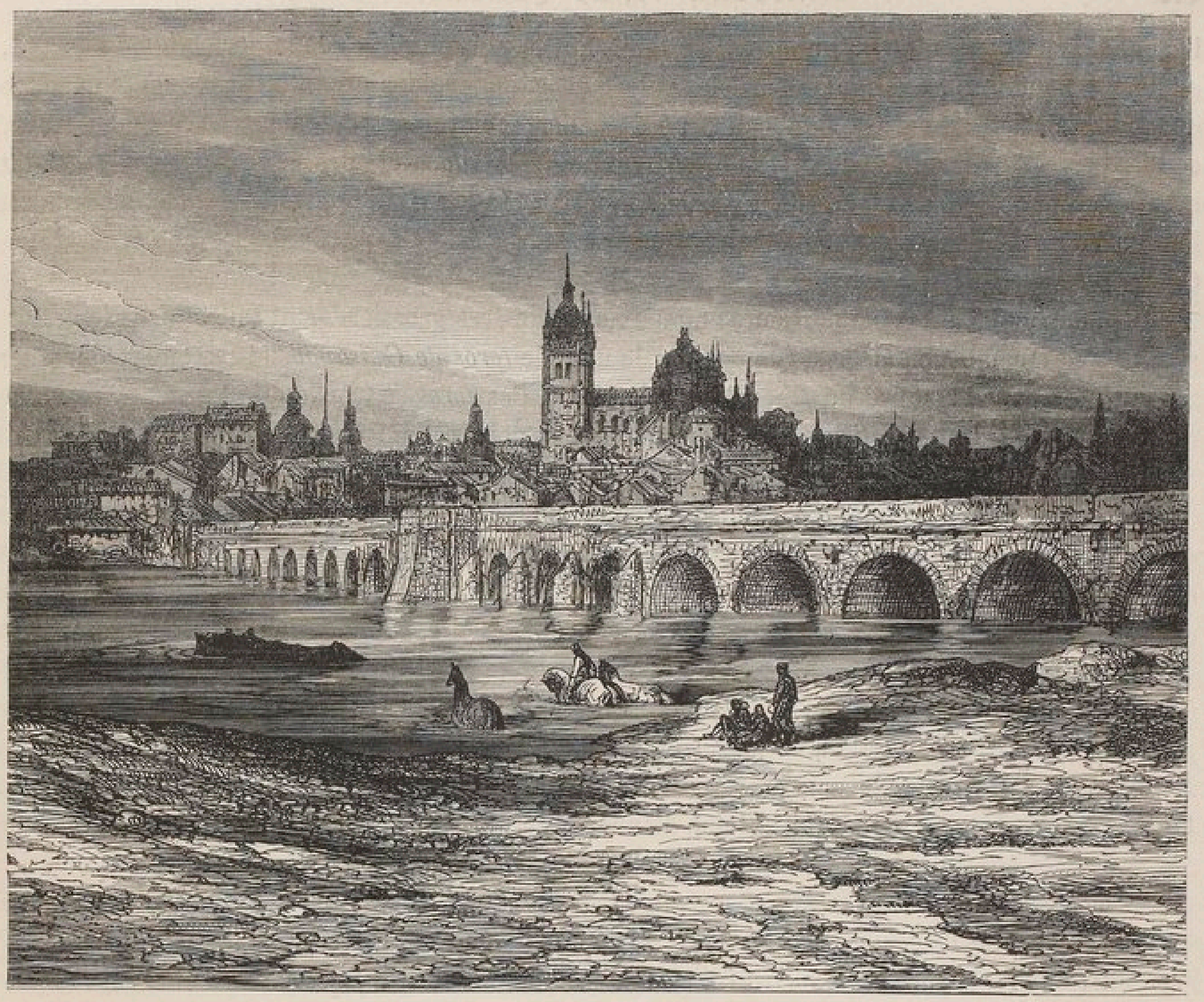
Dans un article de revue intitulé *los Viajeros franceses*, un auteur espagnol relève avec raison les inexactitudes qui échappent trop souvent à nos compatriotes. L'un assure, par exemple, qu'en Espagne, ce pays des souvenirs par excellence, les conducteurs et les muletiers excitent leurs animaux en chantant les *romances* du Cid; un autre prétend que « les théâtres sont carrés, que Madrid n'en possède que deux; les costumes, ajoute-t-il, sont inconnus, et les acteurs jouent leurs rôles en bourgeois : Tancrède paraît sur la scène en jaquette; Orosmane, en redingote; Zaïre, en bonnet de nuit, et Bajazet, sans turban.... Comme le nombre des actrices est insuffisant, les hommes représentent quelquefois des rôles de femme; parfois même, la

représentation est retardée d'une heure, parce que la duègne, la reine ou la jeune première n'ont pas fini leur barbe.... »

De pareilles sottises ne méritent même pas d'être réfutées ; contentons-nous donc de dire, en haussant les épaules, comme nos voisins : *Mentiras y disparates* ! Mensonges et absurdités !



LES PINARES (FORÊTS DE PINS) DE CUENCA.



SALAMANQUE : LA VILLE ET LE PONT ROMAIN.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Avila. — La cathédrale; *el Tostado*. — Les *Toros de Guisando*. — Un *posadero*. — Salamanque ; son université. — Épitaphe d'un baudet. — Alba de Tormès. —Les *Charros* et les *Charras*. — Les Batuecas. — La Sierra de Francia. — Quelques mots sur la langue castillane. — L'argot espagnol ou *germania*; richesse du vocabulaire; analogies avec l'argot français. — De Salamanque à Zamora. — Toro. — Medina del Campo; Charles-Quint à Medina. — Les *Braseros*. — Valladolid : la *Plaza Mayor*; encore les *autos de fe*. — La *calle de la Plateria*; les anciens orfévres de Valladolid. — Le Musée; Pompeo Leoni, Berruguete et Gregorio Hernandez. — San Pablo et San Gregorio. — Quelques maisons historiques.

I

Avila, une des plus anciennes villes de la Castille, mérite d'être visitée par le touriste, même après Fontarabie, Tolède et Cuenca. L'aspect extérieur est des plus saisissants : une haute ceinture de murailles, surmontée de nombreuses tours rondes, l'entoure de tous côtés. C'est encore la vieille ville du quinzième siècle, telle que la décrit le chroniqueur Marineo Siculo : « *Avila cercada de muchas torres con sus almenas.* — Avila entourée de nombreuses tours avec leurs échauguettes. » La cathédrale, importante construction du douzième siècle, ressemble autant à une forteresse qu'à une église. Les stalles du chœur sont un des chefs-d'œuvre de ce genre à

l'époque de la Renaissance : on ne sait ce qu'il faut le plus admirer, de la perfection du travail, ou de la fécondité d'invention de l'artiste, qui a su accumuler dans un petit espace mille caprices ingénieux et charmants. Un tombeau orné de belles sculptures, également de la Renaissance, contient les restes d'Alfonso de Madrigal, surnommé *el Tostado*, — le Brûlé, — à cause de son teint basané, évêque d'Avila au quinzième siècle. Ce prélat, plus souvent appelé *el Abulense* (Abula est le nom latin d'Avila), était d'une fécondité encore proverbiale à l'époque de Cervantès; aussi Don Quichotte parle-t-il d'un « volume aussi gros que toutes les œuvres du Tostado ».

On nous montra à Avila plusieurs animaux ou monstres grossièrement taillés dans le granit, semblables à ceux connus en Espagne sous le nom de *toros de Guisando*, et auxquels Cervantès fait allusion dans l'histoire du Chevalier de la Forêt. Ces *toros* se trouvent à Guisando, à peu de distance d'Avila. La sculpture de ces prétendus taureaux est informe. Ces monstres de granit étaient autrefois nombreux dans la contrée ; diverses opinions ont été mises en avant sur leur origine, qui est restée inconnue. Ils remontent à une époque très-reculée, et sont sans doute contemporains des premiers habitants de l'Espagne. La gloire d'Avila, c'est d'avoir donné le jour à sainte Thérèse, *santa Teresa de Jesús*, comme on appelle ici la célèbre réformatrice de l'ordre des Carmélites. On montre aux étrangers le couvent qu'elle habitait, quelques meubles de sa cellule et des manuscrits de sa main.

Après deux jours passés à Avila, nous prîmes place dans la diligence de Salamanque. Le pays est assez triste, et les auberges justifient la réputation des anciennes *posadas* espagnoles. Dans une de celles où nous nous arrêtâmes, nous trouvâmes un type du vrai *posadero* d'autrefois. C'était un gros homme d'une soixantaine d'années, portant la veste et la culotte courte, et coiffé d'une épaisse *gorra* de laine. En causant avec lui, nous aperçûmes une grande image coloriée qui nous parut assez curieuse : cette gravure, très-naïvement exécutée, représentait un *posadero* assis, un doigt en l'air, un sac d'écus à la main et clignant de l'œil. Au-dessous se lisait cette inscription : *Abre el ojo*, — il ouvre l'œil ; — et au-dessus ces vers, qui renferment toute la philosophie de l'aubergiste :

Hoy no fian aquí,
Mañana así ;
Si fio, no cobro,
Si cobro, no todo ;
Pues, para no cobrar,
Mas vale no fiar.

« Ici on ne fait pas crédit aujourd'hui, — Demain non plus ; — Si je fais crédit, je ne touche pas, — Si je touche, ce n'est qu'une partie ; — Donc, pour ne pas toucher, — Mieux vaut ne pas faire crédit. »

Outre ces sages maximes, qui nous rappelèrent le fameux *Crédit est mort*, l'estampe contenait aussi quelques proverbes parfaitement appropriés à la profession de posadero, tels que ceux-ci : *Dame, y darte he*, Donne-moi, et je te donnerai ; — *Miel en boca, y guarda la bolsa*, Du miel dans la bouche, et garde ta bourse ; — *El hombre que en hombre fia, queda cual ciego sin guia*, L'homme qui se fie à un autre, est comme un aveugle sans guide ; et autres sentences également dignes de Sancho.

II

Salamanque est une ville qui ne répond guère à l'attente du voyageur ; ce n'est plus celle que dépeint Marineo Siculo : *en la qual ay asaz de todas las cosas que son necesarias á la humana vida en grande abundancia*, — dans laquelle on trouve en abondance toutes les choses

qui sont nécessaires à la vie humaine. — Ce n'est pas davantage celle que nous peint l'auteur des *Orientales :*

> Salamanque en riant s'assied sur trois collines,
> S'endort au son des mandolines,
> Et s'éveille en sursaut aux cris des écoliers.

Le seizième siècle fut l'époque la plus brillante de Salamanque; elle comptait parmi ses habitants les plus illustres personnages de la noblesse; ses prélats étaient riches et nombreux, et Benvenuto Cellini ciselait à Rome un magnifique vase pour un de ses archevêques. L'université était alors, avec celle d'Alcala, la plus brillante de l'Espagne; elle compta parmi ses professeurs le grand cardinal Ximenez de Cisneros, celui qu'on avait surnommé *Tertius rex*. Parmi les élèves, il suffit de nommer Cervantès, qui passa deux années à Salamanque, et qui habitait la *calle de los Moros*. C'est pendant ce séjour que l'auteur de *Don Quichotte* apprit à connaître les mœurs de l'*estudiante*, dont il a fait une peinture si remarquable. Cervantès avait du reste conservé un très-bon souvenir de la fameuse université, qu'il compare à celles de Paris et de Bologne. Les plaisanteries n'ont pas manqué à l'université de Salamanque. Un ancien voyageur raconte qu'au moment où il allait arriver dans la ville, son âne, chargé de livres, se noya, et que son maître le fit enterrer avec l'épitaphe suivante :

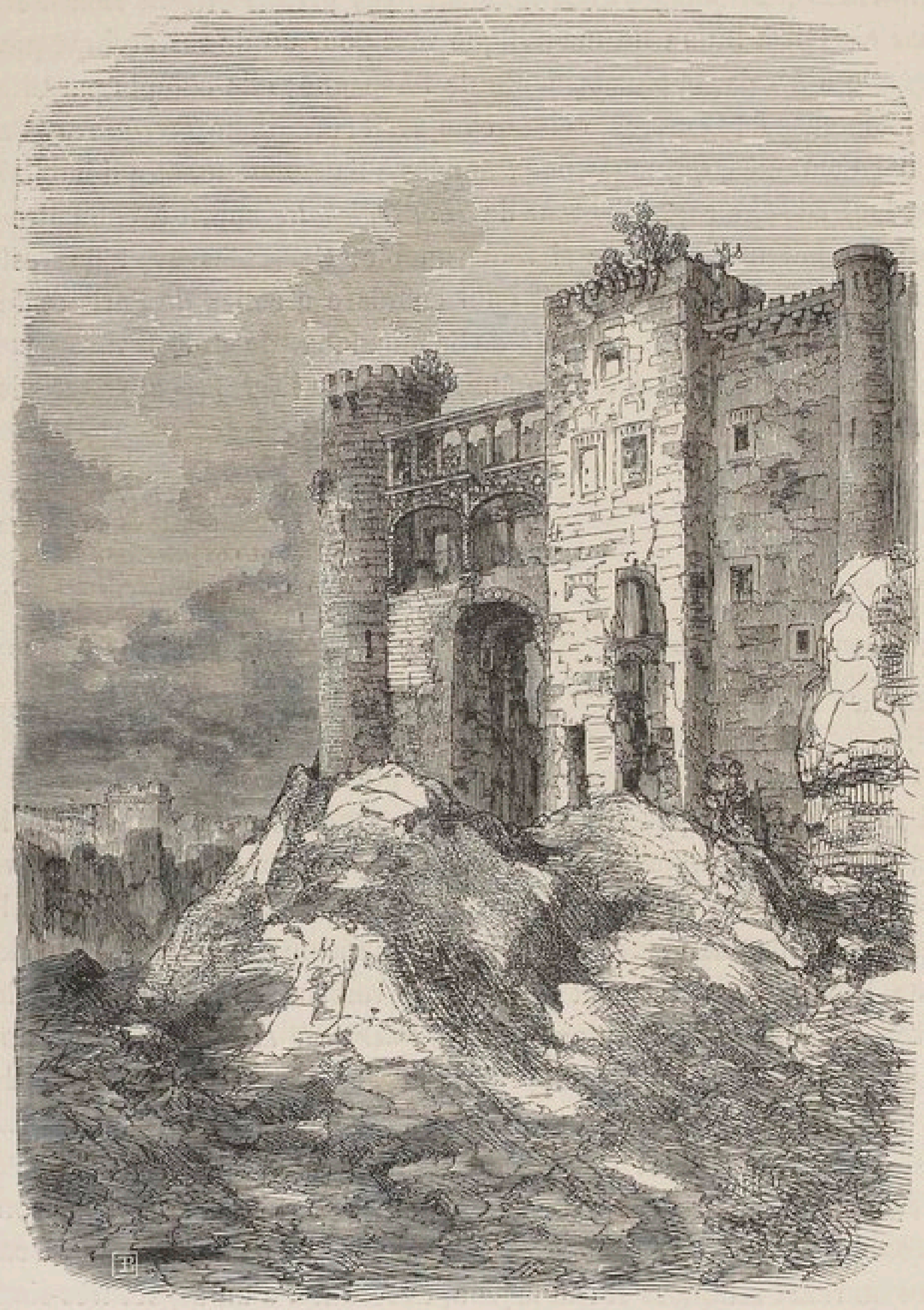
Aquí yace sepultado	D'un âne voici le tombeau :
Un borrico desdichado	Des livres composaient sa charge ;
Que cayendo en fatal río	N'ayant pas pris assez au large,
Pobrecito se murió,	Avec eux il tomba dans l'eau.
Por traer libros atados	Il marchait avec gravité ;
Que quedaron bien mojados;	Mais malheur à qui le pied manque !
Y por eso no llegó á ser	Sans cette chute il eût été
En Salamanca bachiller.	Fait bachelier de Salamanque.

L'ancienne *Salmantica* des Romains est une des plus vieilles villes d'Espagne; cependant le seul monument antique qu'elle possède est le beau pont de dix-sept arches sur le Tormès, qui remonte, dit-on, au temps de Trajan. Des bords de la rivière on a une très-belle vue sur la ville, dont les clochers, dominés par la cathédrale, se dessinent à l'horizon. La cathédrale, le monument le plus remarquable de Salamanque, date du commencement du seizième siècle, époque où le style gothique, en Espagne, commençait à peine à se ressentir de l'influence de la Renaissance. L'extérieur est très-richement orné, notamment la *Puerta de las Palmas*, ainsi nommée à cause des bas-reliefs qui la surmontent, et qui représentent l'entrée du Christ à Jérusalem. Les clous des portes sont très-curieux, et plus remarquables encore que ceux de Tolède. La Plaza Mayor, qui occupe le centre de la ville, sert de temps en temps d'arène pour les combats de taureaux. Les couvents étaient très-nombreux à Salamanque, ainsi que les anciennes maisons nobles; une des plus remarquables est celle connue sous le nom de *casa de las Conchas*, à cause des nombreuses coquilles en relief sculptées sur la façade, décoration d'un aspect très-singulier.

III

Le château d'Alba de Tormès n'est guère à plus de quatre ou cinq lieues de Salamanque, ce qui nous permit de faire une excursion jusqu'à la petite cité qui a donné son nom à une des plus illustres familles d'Espagne. Fernando Alvarez de Toledo, duc d'Albe, était seigneur du *castillo* que nous apercevons au sommet d'une colline. Le château et le palais sont dans un état déplorable : les hautes tours crénelées menacent ruine, et ces murs, ces arceaux supportés par d'élégantes colonnes, témoins au seizième siècle de fêtes splendides, semblent sur le point de

s'écrouler, et servent aujourd'hui d'asile aux hiboux, aux corbeaux et à d'innombrables lézards. Du haut de la plate-forme, nous découvrons une vaste plaine qui appartient encore à la famille d'Albe ; au milieu de ces champs fertiles serpente le Tormès, rivière aux eaux limpides, qui va se jeter dans le Duero. Après que Doré eut ajouté aux croquis de son album celui du *Castillo de Alba*, nous allâmes visiter le couvent des *Carmelitas Descalzas*, fondé par sainte Thérèse, qui

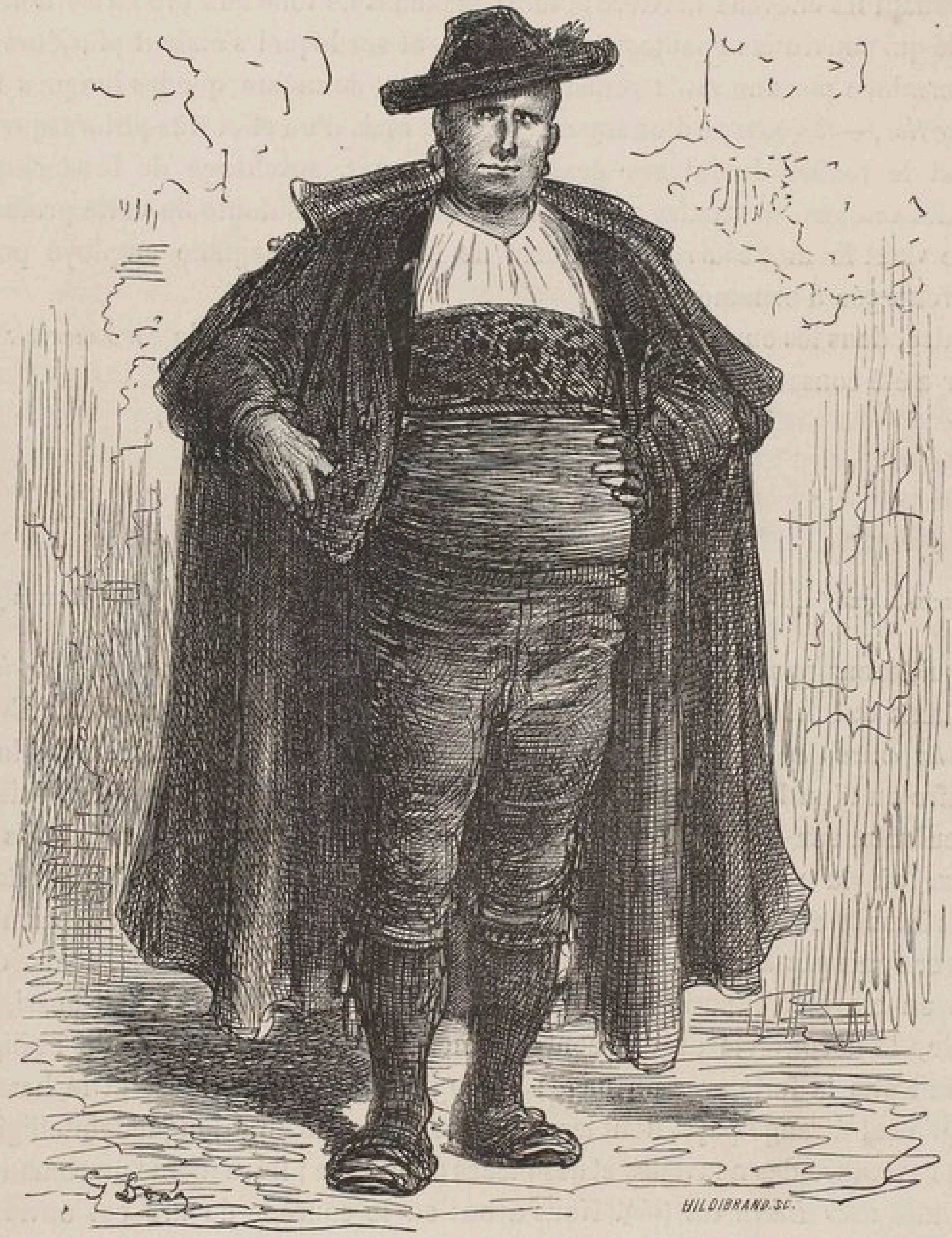


L'ANCIEN PALAIS DES DUCS D'ALBE, A ALBA DE TORMÈS.

appartenait, comme on sait, à l'ordre des Carmes déchaussés, et qui mourut en 1582 à Alba de Tormès.

Notre excursion dans les environs de Salamanque nous permit d'observer les curieux costumes des *Charros :* c'est le nom qu'on donne aux paysans de la contrée, population honnête et robuste, aux mœurs simples et patriarcales, qui conserve les vieilles traditions de l'honneur castillan : *La honradez y sencillez de los Charros*, — l'honneur et la simplicité des *Charros*, — c'est une locution proverbiale en Espagne; leur simplicité a même donné lieu à bon nombre

d'anecdotes. On cite, par exemple, cette naïve exclamation d'un *Charro* qui se trouvait pour la première fois de sa vie au théâtre *del Liceo*, à Salamanque : comme le *traître* abusait de la confiance du roi, *Señor!* s'écria le paysan avec force, *no crea V. á ese, que es un pícaro!* — Sire! ne le croyez pas, c'est un coquin! — On raconte encore l'histoire d'un *Charrô* qui assistait à la réception solennelle d'un docteur à Salamanque ; comme on lui demandait ce qu'il en pensait : « Ma foi, répondit-il, je trouve que ces messieurs doivent avoir bien peu d'occupation chez eux,



UN CHARRO DES ENVIRONS DE SALAMANQUE.

puisqu'ils perdent leur temps à de pareilles bagatelles. » La plupart des *Charrossalamanquinos* habitent des maisons isolées, espèces de métairies qu'ils appellent *montaracias*, où ils exercent une hospitalité qui ne le cède en rien, nous assura-t-on, à celle des montagnards de l'Écosse. Si nous n'eûmes pas l'occasion de nous en assurer par nous-mêmes, la solennité du Corpus (Fête-Dieu) nous permit, en revanche, d'étudier leurs costumes. Les hommes portaient le large chapeau rond de feutre noir, d'où retombait un gland de soie de couleur ; le gilet, à la coupe carrée, était orné de nombreux boutons d'argent, et disparaissait en partie sous le *cinto*, large

ceinture de cuir aux broderies éclatantes, qui rappelle celle des Tyroliens. Ce *cinto*, de même que la *faja* de l'Andalou, est comme un magasin où l'on met toutes sortes de choses, et il remplace des poches qui ne sauraient trouver place sur une veste courte, ni sur un caleçon collant serré aux genoux par des guêtres de cuir. Malgré la chaleur du mois de juin, ce costume était couvert d'une *capa* castillane, très-ample manteau de drap brun, sans doute en vertu de cet axiome oriental, que ce qui garantit du froid préserve aussi du chaud. Les *Charras* ont la réputation de *buenas mozas* (belles filles), et la méritent bien, surtout lorsqu'elles portent leur costume de fête : large ruban nouant les cheveux derrière la tête ; manches de toile aux broderies noires ; *rebozillo* ou fichu brodé qui couvre les épaules et la poitrine, et sur lequel s'étalent plusieurs tours d'une chaîne d'or terminée par une croix ornée d'émeraudes, de même que les longues boucles d'oreilles, — *zarcillos*, — bijouterie d'un travail grossier, mais d'un effet très-pittoresque. N'oublions pas la jupe et le tablier de velours écarlate ou grenat, surchargé de broderies éclatantes, représentant des oiseaux, des fleurs et autres objets. C'est sans doute de cette profusion d'enjolivements que vient le mot *charro*, un adjectif de la langue espagnole employé pour désigner une chose surchargée d'ornements.

On rencontre, dans les environs de Salamanque, un bon nombre de *carboneros :* un quatrain populaire leur a été consacré :

¿Cómo quieres que tenga
La cara blanca,
Si soy carbonerito
De Salamanca?

« Comment veux-tu que j'aie — La figure blanche, — Puisque je suis un charbonnier — De Salamanque? »

Nous ne quitterons pas cette province sans dire quelques mots de la vallée *de las Batuecas*, dont les habitants ont été appelés les *Béotiens de l'Espagne*. Dire de quelqu'un : *Es un Batueco*, ou bien : *Se hã criado en las Batuecas* (il a été élevé dans les Batuecas), c'est le mettre au rang d'un Cafre ou d'un Hottentot. Il y a longtemps que les fables les plus singulières ont été mises en circulation sur cette mystérieuse vallée, ainsi que sur celle des Hurdes : c'était un pays fabuleux, où la religion chrétienne, disait-on, était inconnue; les habitants étaient restés rebelles à toute civilisation ; on allait même jusqu'à prétendre qu'ils adoraient le démon. Un prélat ne craignit pas d'affirmer que « les Batuecos étaient des gentils, tenus dans l'erreur par le diable au moyen d'apparitions extérieures et visibles. » On racontait aussi, comme une histoire avérée, la découverte de ces contrées inconnues. Sous le règne de Philippe II, une demoiselle avait pris la fuite avec un page ; les fugitifs s'étaient égarés, et le hasard les avait conduits jusqu'à cet étrange pays, dont les habitants parlaient une langue inintelligible, etc. On broda sur cette aventure des nouvelles et des pièces de théâtre ; il y a même un roman de madame de Genlis, intitulé : *les Battuécas* (*sic*). Nous avons eu le courage de lire cet ouvrage, qui eut plusieurs éditions, et dont les personnages se nomment *don Pèdre*, *donna Bianca*, *Gonzale*, etc. On voit que c'est loin d'être irréprochable comme couleur locale. On y trouve aussi, naturellement, le « vénérable vieillard », le « bon religieux », etc., et une description des lieux qui ne brille guère par l'exactitude. C'est aux Batuecas que Montesquieu faisait allusion, lorsqu'il disait : « Ils (les Espagnols) ont fait des découvertes immenses dans le Nouveau-Monde, et ils ne connaissent pas encore leur propre continent : il y a sur leurs rivières tel point qui n'a pas encore été découvert, et dans leurs montagnes des nations qui leur sont inconnues. » Un érudit espagnol, Feijoo, s'est cru obligé de consacrer un chapitre de son *Teatro Crítico* à démentir les fables répandues au sujet des Batuecas. La vérité toute simple est que cette vallée, située au milieu d'un pays sauvage et accidenté, est un coin presque désert, à peu près isolé du reste de l'Espagne. La

vallée, qui peut avoir deux lieues de longueur, est fermée par une haute ceinture de rochers abrupts, qui laissent à peine, dans les journées d'hiver, pénétrer quelques rayons de soleil. Un couvent abandonné élève au milieu de cette solitude ses murailles noirâtres ; à peu de distance, se trouvent le désert des Hurdes ou Jurdes, à l'aspect aussi sauvage, et une montagne appelée la *Sierra de Francia;* au sommet se trouve un sanctuaire célèbre, *Nuestra Señora de la Peña de Francia* (Notre-Dame du Roc de France), où de nombreux fidèles viennent en pèlerinage au mois de septembre. Suivant la légende, ce nom viendrait d'un Français nommé Simon Vela, qui, après avoir parcouru les pays les plus lointains à la recherche d'une image miraculeuse de la Vierge, la découvrit, au quinzième siècle, sur cette montagne. Les habitants des Batuecas et ceux des Hurdes sont assurément les plus misérables et les plus ignorants de la Péninsule ; un écrivain du pays a dit qu'ils étaient la honte de la civilisation espagnole. Singulier contraste, lorsqu'on pense qu'un canton si pauvre et si arriéré n'est qu'à douze lieues de Salamanque, la ville savante, celle qu'on appelait au seizième siècle la seconde Rome, et qui fut longtemps l'Athènes de l'Espagne !

IV

Avant de nous éloigner de Salamanque, nous dirons quelques mots de la langue castillane, qui était bien plus répandue en France au seizième siècle qu'aujourd'hui. On trouve chez nos auteurs de cette époque bon nombre de mots et de tournures empruntés à l'espagnol ; Brantôme parle d'une « très-belle et honneste dame qui *hâbloit* un peu l'espagnol et l'entendoit très-bien.... » « Coustumièrement, dit-il encore, la pluspart des François d'aujourd'hui, au moins ceux qui ont veu un peu, sçavent parler ou entendent ce langage.... » Il serait facile de multiplier les exemples, mais nous nous contenterons du témoignage de Cervantès, qui assure, dans sa nouvelle de *Persiles y Sigismundo*, qu'il n'y avait en France homme ni femme qui ne laissât d'apprendre la langue castillane : *En Francia ni varon ni muger deja de aprender la lengua castellana.*

Les mérites de la langue castillane ont été souvent célébrés, aussi bien par les étrangers que par les Espagnols. Yriarte, l'auteur du *Poëme sur la musique*, a fait en faveur de sa langue un éloquent plaidoyer : « Si je cherche, dit-il, hors de l'Italie une langue qui convienne au chant, je ne trouve que l'espagnol, noble, riche, majestueux, flexible, énergique, harmonieux. » Le chevalier de Langle, auteur d'un *Voyage en Espagne*, où il se montre très-souvent injuste pour ce pays, ne témoigne pas moins d'enthousiasme : « Il faut entendre parler une Espagnole, dit-il, tous les mots qu'elle prononce se gravent dans la mémoire, et laissent dans l'oreille un son si doux, si mélodieux, qu'on croit l'entendre, qu'on croit qu'elle parle quand elle ne parle plus. » L'auteur du *Vago Italiano*, le P. Caimo, est d'avis que l'espagnol a plus d'abondance que le français, et est plus harmonieux que l'italien. « Il est vrai, ajoute-t-il, que les Français ont plus de douceur dans la prononciation que les Espagnols, qui l'ont un peu rude. Les Français glissent les mots, et les Espagnols les frappent par des aspirations fréquentes. » « La langue espagnole, disait le cardinal du Perron, est fort propre pour les rodomontades, et pour représenter les choses plus grandes qu'elles ne sont. » Dans un pamphlet du dix-septième siècle, publié sous le titre de *Relation de Madrid*, on fait une singulière critique de cette langue : « Elle n'est guère propre qu'à jouer Rafle, à cause de la quantité d'Az qu'il y a, ni pour faire des fricassées à cause des Os ; et si vous en retirez les Az et les Os, il ne resteroit plus que baailler et faire la grimace.... » Charles-Quint était plus juste quand il disait que l'espagnol était la langue des Dieux. « Je la trouve tout à fait à mon gré, disait madame d'Aulnoy, elle est expressive, noble et grave. » L'espagnol s'est conservé plus pur de mélange étranger que l'italien, et a reçu moins de gallicismes, même à l'époque où l'influence française était si grande à la cour d'Espagne. La résistance se manifes-

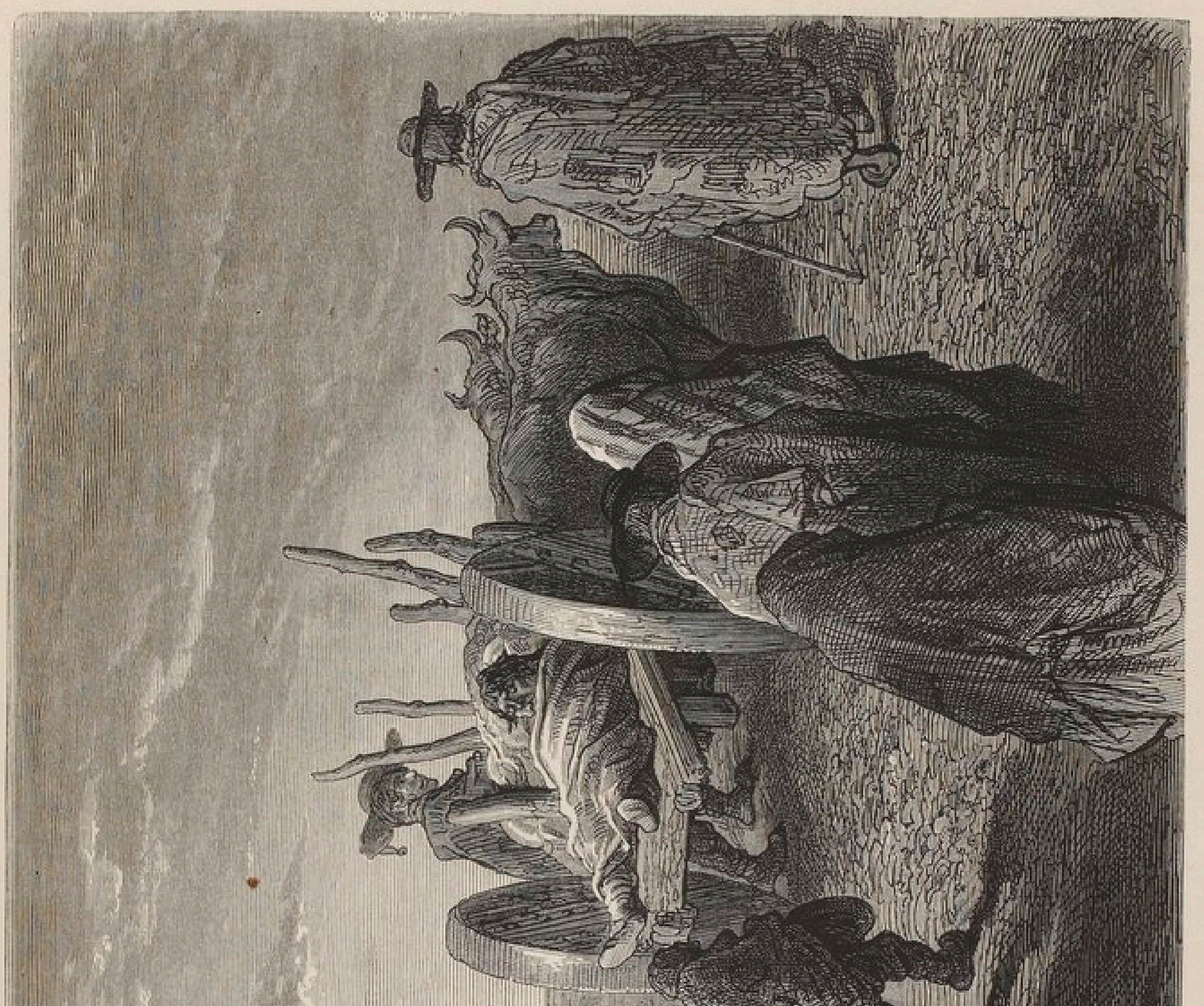
tait parfois de la façon la plus originale, par exemple, lorsque la *camarera mayor* de la reine, première femme de Charles II, faisait tuer deux perroquets de cette princesse, sous prétexte qu'ils parlaient français.

L'espagnol est, à notre avis, la langue la plus facile à apprendre pour un Français, lorsqu'il connaît le latin, car, malgré le nombre assez considérable de mots arabes qu'elle possède, c'est elle qui se rapproche le plus du latin, sans même excepter l'italien. Les Espagnols sont très-flattés lorsqu'ils entendent les étrangers parler leur langue, et ceux-ci s'en trouvent bien dans plus d'une circonstance. Un voyageur raconte ainsi ce qui lui arriva en 1659 : « Je trouvay au passage (des Pyrénées) un Espagnol qui se faisoit nommer le gouverneur de cette contrée, qui me laissa passer, et me donna bon billet sans me demander le droit des passagers ny passe-port, aussi je n'en avois point ; mais il me fit cette grâce à cause que je parlay espagnol.... »

V

Laissons le noble langage castillan, pour nous occuper un instant de la *Germanía*, celui des voleurs. L'argot français présente, comme nous le montrerons bientôt, de curieuses analogies avec celui d'Espagne, et il remonte à une époque fort ancienne : dès le seizième siècle il avait déjà son dictionnaire, qui fait suite au curieux ouvrage intitulé : « *Vie des Marcelots, Gueux et Boémiens....* plus a été ajousté un dictionnaire en langue *blesquin*, avec l'explication en vulgaire. » Ce langage était parlé par les voleurs, mendiants, vagabonds et autres gens de mauvaise vie, tels que les Mattois, Cagoux, Picoreurs, Coquillàrts, Gayeux, Piètres, Sabouleux, Saupicquets, Fallots, Hubins, Francs-Mitoux, Marcandiers, Malingreux, Capons, Drilles ou Narquois, etc. Les faubourgs de Paris avaient aussi leur argot : « La Royne mère, lisons-nous dans le *Scaligeriana*, parloit aussi bien son *goffe* parisien qu'une revendeuse de la place Maubert, et l'on n'eust point dit qu'elle estoit Italienne. »

Venons à l'argot espagnol : on l'appelait autrefois *amancemabiento;* les voleurs l'appellent aujourd'hui *rufianesca*, mais il est plus connu sous le nom de *germanía*, qui vient du latin *germanus*, association, confrérie ; c'est à peu près le même mot que *hermandad*, qui offre le même sens, le G se confondant souvent avec l'H dans l'ancien espagnol. Les mots *jerigonza*, *jerga* et *jergon* sont à peu près synonymes, et on se sert de la locution proverbiale : *Hablar en jerigonza*, *en jerga* ou *en jergon*, pour désigner un langage inintelligible. Il y a évidemment une affinité entre ces différents mots et le vieux français *gergon*, dont nous avons fait *jargon*, et par corruption *argot*. La *germania* n'est pas moins ancienne que l'argot français : au seizième siècle, plusieurs auteurs avaient composé dans cet argot des *romances* ou poésies, que publia en 1609 Juan Hidalgo, sous le titre de *Romances de Germanía de varios autores, con su vocabulario para declaracion de sus términos y lengua.* Cet ouvrage dut avoir un grand succès, si l'on en juge par le nombre des éditions. Un peu plus tard, un autre auteur espagnol, D. Garcia, publia un livre analogue, intitulé *Antigüedad y Nobleza de los ladrones*, livre traduit en français peu de temps après, et publié à Paris sous le titre de « *l'Antiquité des larrons*, ouvrage non moins curieux que délectable.... » Vers la fin du seizième siècle, un certain nombre d'ouvrages plus connus donnent une idée exacte des mœurs *picaresques* de l'époque, et contiennent de curieux renseignements sur le langage que parlaient alors les gens de mauvaise vie ; tels sont : *la Vida y hechos del pícaro Guzman de Alfarache*, de Mateo Aleman ; *la Vida de Lazarillo de Tormes*, de Diego Hurtado de Mendoza ; *la Historia y vida del gran tacaño*, de Quevedo. Cervantès a placé des termes empruntés au langage des voleurs dans plusieurs endroits du *Don Quichotte ;* mais c'est surtout dans sa nouvelle de *Rinconete y Cortadillo* qu'il a montré sa con-



ENTERREMENT D'UN PAYSAN, PRÈS ZAMORA (VIEILLE-CASTILLE).

naissance profonde du jargon des vauriens, garnements, rufians, piliers de tripots, tricheurs au jeu, coupeurs de bourse, filous, en un mot, comme il dit, de « la troupe innombrable qu'enferme le nom de *pícaros* ». Les deux héros de la nouvelle picaresque, ainsi que d'autres personnages, tels que Manipodio et Chiquiznaque, la Cariharta, la Escalante et la Gananciosa, sont des figures de *pícaros* prises d'après nature; dans certains quartiers de Séville et de Málaga, et dans le *Rastro* de Madrid, on retrouverait encore aujourd'hui les originaux de ces portraits.

L'argot espagnol n'est plus ce qu'il était autrefois; le langage des voleurs, toujours imagé et pittoresque, a subi de fréquentes modifications, la majeure partie des expressions étant dues au caprice ou à l'imagination des individus. Certains mots ne présentent aucun rapport avec le castillan; d'autres, au contraire, sont empruntés à cette langue, mais une partie des syllabes sont tronquées ou retournées. Assez souvent les mots espagnols sont conservés sans altération, mais détournés de leur signification ordinaire; il en résulte des tropes d'une hardiesse étonnante, des métaphores singulières, comme on pourra en juger par les exemples que nous donnerons bientôt. Il ne faut pas oublier, parmi les éléments qui composent l'argot espagnol, le *caló,* cette curieuse langue des *Gitanos*. Cependant, bien que la *germanía* ait emprunté un grand nombre de mots au *caló*, on ne doit pas les confondre. C'est surtout dans les prisons, dans les *presidios* (bagnes), dans certains quartiers des grandes villes que se parle la *germanía :* par exemple à Madrid dans le Rastro, à Cadix, à Séville, à Malaga parmi les *barateros* et les *charranes*, et encore parmi les *contrabandistas* andalous et les *toreros*. De même qu'Eugène Sue dans ses *Mystères de Paris*, plusieurs auteurs espagnols contemporains ont introduit la *germanía* dans leurs romans; nous citerons notamment *las Guardillas de Madrid* (les Mansardes de Madrid), de D. Luis Corsini, ouvrage qui contient de curieux détails sur les voleurs de la capitale.

VI

Pour donner une idée des images pittoresques employées par les voleurs espagnols, nous commencerons par les termes qui se rapportent plus particulièrement au *métier :* la *germanía* est d'une richesse extraordinaire; elle possède plus de trente mots différents. Voici d'abord *el Azor* (le vautour), le voleur de haut parage; le *Salteador*, celui de grand chemin, qu'on appelle aussi *Ermitaño* (ermite); le *Corredor* (courtier), qui combine les vols; le *Boleador*, qui vole dans les foires. Chaque spécialité a un nom particulier : l'*Alcafero* opère sur la voie publique, l'*Almiforero* sur les chevaux, le *Gomarrero* sur les poules, le *Cachuchero* sur l'or. Le *Bolata* et le *Ventoso* s'introduisent par la fenêtre; le *Lechuza* ne travaille que la nuit; le *Murciglero* dévalise les gens endormis; le *Florero* vole les joueurs; le *Filatero* coupe les poches et les bourses; le *Desmotador* dépouille ses victimes de leurs vêtements ; l'*Atalaya* fait le guet, et le *Garitero* donne asile aux voleurs; le *Piloto* les guide; le *Bajamano*, c'est le voleur novice; le *Bailon*, au contraire, a vieilli dans le métier; le *Gollero*, le *Buzo*, le *Levador*, l'*Aguila*, sont d'une habileté rare. Nous n'en finirions pas si nous voulions compléter cette énumération; citons seulement quelques autres noms, tels que *Caleta*, *Caletero, Lobo* (loup), *Rastillero* (qui ratisse), *Baile*, *Bailador* (danseur), *Bailito*, *Brasa* (braise), *Palanquin*, *Ladrillo*, *Chori*, *Chor*, *Birlo*, *Bolador*, *Chiquiribaile*, *Landrero*, etc.

Continuons notre examen du vocabulaire imagé de la *germanía*. Le corps, c'est le *navío*, le navire, ou bien l'*arbol*, l'arbre ; la tête, le *chapitel*, le chapiteau. L'œil a plusieurs noms : tantôt c'est le *fanal*, tantôt le *rayo* (rayon) ; l'*avizor*, qui avise, ou bien encore *el quemante*, le *brûlant*. Rapprochement curieux : l'œil, en argot français, s'appelle le *reluit*. Les oreilles se nomment les anses, *las asas*, — ou les sœurs, *las hermanas*. Quant aux dents, elles prennent le nom

de *piños*, sans doute à cause de leur ressemblance avec le fruit de la pomme de pin, et la langue, celui de *la desosada*, la désossée ; quant à la barbe, c'est le *bosque*, le bois. Les mains sont les travailleuses, *las labradoras*, — les ancres, *anclas*, — ou les râteaux, *rastillos ;* aussi les voleurs disent-ils, en parlant de ceux qu'ils ont dépouillés, qu'ils sont *rastillados*, ou ratissés. Les doigts se nomment *dátiles* (dattes) ou *langustias ;* ceux dont les voleurs *à la tire* se servent le plus souvent, l'index et le médius, sont appelés *las tijeras*, (les ciseaux se nomment en argot les mordants, *los mordientes*). Le nom du pied n'est pas moins bien imaginé : c'est le *saltador*, le sauteur.

Passons aux vêtements ; leurs noms sont aussi pittoresques : le premier de tous, la chemise, c'est la *prima ;* le manteau a plusieurs noms : tantôt c'est *la agüela*, l'aïeule, probablement à cause de ses nombreuses années de service ; tantôt *la nube*, le nuage dans lequel on s'enveloppe ; quant à la veste, c'est la *pelosa*, la velue. Le chapeau prend le nom de *techo*, le toit ; la poche est devenue la *potosia*, par allusion aux richesses des mines du Potosi, si célèbres en Espagne ; on l'appelle également *el foso*, le fossé, à cause de sa profondeur. Les *botas* sont les *ilustres*, et les guêtres les *labrados*, c'est-à-dire les *travaillés :* on sait avec quel luxe de broderies et de piqûres cette partie du costume est ornée, notamment en Andalousie. Un drap de lit reçoit le nom d'*alba*, qui signifie *blanche* dans le langage poétique, et veut dire également l'aube ; quant au lit, c'est le moelleux, *la blanda*. Mentionnons seulement deux objets qui font partie du costume féminin : le corset d'abord, *el apretado*, le serré, le pressé ; puis les brodequins, *los dichosos*, les bienheureux, métaphore ingénieuse que justifie la beauté bien connue du pied des Espagnoles.

La prison et tous les objets qui s'y rapportent doivent tenir leur place dans la *germania ;* aussi les synonymes sont-ils nombreux : tantôt c'est le panier, *banasto ;* tantôt le four, *horno*, ou bien la banque, *banco ;* la marâtre, *la madrastra ;* l'angoisse, *la angustía*, *la trápala*, *la confusion*. La tour s'appelle la haute, *alta ;* les grilles du cachot, sur lesquelles le prisonnier appuie son front pour voir quelque chose du dehors, deviennent des lunettes, *antojos ;* et celui qui est sous les verrous pour avoir travaillé, *trabajado*, celui-là a des lunettes : il est *antojado*. Les menottes s'appellent *los anillos*, c'est-à-dire les anneaux ou les bagues. Les gens de justice, bien entendu, ont chacun leur nom : le geôlier est appelé *banquero*, ou banquier : on l'appelle aussi *el apasionado*, le passionné. Le *fiscal criminal*, magistrat dont les fonctions répondent à celles de notre procureur de la République, est connu sous le nom expressif de *venga-injurias*, le *vengeur de méfaits*. Le juge d'instruction, que nos voleurs appellent le curieux, s'appelle *el avisado*, l'avisé ; on le nomme encore *el bravo*, le brave. Les agents de la justice sont des *fieras*, des *bêtes féroces*, — ou des harpies, *arpías ;* quant à la justice elle-même, les voleurs s'inclinent devant elle en l'appelant *la justa*, la juste, comme ils s'inclinent devant la religion en donnant à l'Église le nom de *Salud*. La sentence de mort, c'est la *tristeza*, la tristesse ; on la désigne également par un mot plus significatif encore : *la noche*, la nuit ! Le bourreau, qu'on n'aime pas à voir à côté de soi, a reçu le surnom pittoresque de *mal vecino*, le mauvais voisin. A l'époque où l'on pendait, le gibet s'appelait *balanza*, la balance. Une nouvelle de Cervantès nous apprend que de son temps les voleurs espagnols lui donnaient le nom de *finibusterre*, la fin du monde ; le pendu était comparé à une grappe de raisin, *racimo*. Aujourd'hui la potence est remplacée par le *garrote*, collier de fer qu'on passe autour du cou du patient ; aussi ne dit-on pas mettre le *garrote*, mais *ajustar la golilla*, ajuster la collerette, — ou la *corbata de hierro*, la cravate de fer, ou bien encore, comme nous l'avons déjà dit, *el corbatin de vizcaya*. Quant à la mort, elle ne saurait être mieux nommée : c'est la *cierta*, la *certaine*.

Les armes ne doivent pas être oubliées, car elles figurent forcément dans le langage de gens



UNE PAVERA (GARDEUSE DE DINDONS), CAMPAGNE DE SALAMANQUE.

qui ont fait de la violence et du meurtre les éléments de leur existence. Ils appellent l'épée *la centella*, l'étincelle ; — *el respeto*, le respect ; — la *filosa*, parce qu'elle a le fil ; — et enfin la *joyosa*, sans doute en souvenir d'une des épées du Cid. Le poignard, outre le nom de *filoso*, prend aussi celui d'*atacador*, qui attaque ; — on l'appelle encore *el enano*, le nain ; — *el quadrado*, le carré ; — *el secreto*, le secret ; — la dague s'appelle la *estaca*, le pieu. La cotte de mailles portait le nom expressif de *once mil*, à cause du nombre de ses anneaux ; et le pistolet s'appelait le Milanais, *el Milanés :* on sait combien la ville de Milan était renommée pour la fabrication des armes à feu. La blessure faite par une arme blanche devient une mouillure, *una mojá* (pour *mojada*).

Un certain nombre de mots appartenant au langage de la *germanía* présentent, nous l'avons dit, beaucoup d'analogie avec le français, quelquefois sans en avoir avec l'espagnol. Nous nous bornerons à en citer quelques exemples : *parlar*, parler ; — *sage*, sage, avisé, rusé ; — *alar*, aller ; — *belitre*, belître, coquin ; — *gorja*, gorge ; — *formaje*, fromage, etc.

La grande route, que nous appelons vulgairement le *ruban de queue*, est également appelée le ruban, *la tira*, — ou bien encore la *polvorosa*, la poudreuse, épithète parfaitement justifiée dans un pays aussi sec que l'Espagne. Un autre mot qui appartient au vieux français, c'est *pio*, le vin (du latin *potus*, boisson) : « ceste nectaricque, delitieuse, pretieuse, celeste, joyeuse et déificque liqueur qu'on nomme le piot.... » dit Rabelais. Villon a employé plusieurs fois ce mot, dont l'argot espagnol a fait *piar*, boire ; — *piador*, buveur, — et *piorno*, ivrogne ; — on dit aussi : *está potado*, de même qu'en parlant d'un homme ivre, on dit chez nous familièrement : *il est bu*. Un fait curieux, c'est l'analogie qui existe entre certains mots de germania et d'argot français. Prenons d'abord pour exemple le substantif *surin* ou *chourin*, et le verbe *chouriner*, qu'un roman d'Eugène Sue a rendus si populaires ; en *germanía*, c'est *churi* et *churinar*, qu'on prononce *tchouri* et *tchourinar*, et qui signifient également poignard et poignarder. Le pain, *artife* ou *artifara*, c'est en argot français *l'artie* pour le pain bis, ou *l'artie de Meulan* pour le pain blanc. Les voleurs français donnent aussi au pain le nom de lartif [1]. Le mot *raton* (petit voleur) a aussi la même signification dans les deux langages. L'épée, *centella* (étincelle), c'est la flamme en argot français ; *pillar una zorra* (littéralement : prendre un renard), signifie s'enivrer. Citons encore, pour terminer, d'autres mots, tels que *boya*, boye (bourreau) ; — *colejio*, collége (pour prison) ; — *sonante*, une *sonnante*, a pour synonyme en argot français une *cassante*, qui signifie également une noix ; — *tunar*, mendier, vagabonder, se dit également *tuner*, etc.

VII

La route de Salamanque à Zamora, que nous parcourûmes en six heures de diligence, n'offre pas d'intérêt particulier. Cependant Doré y rencontra d'excellents motifs de croquis : d'abord une *pareja* (couple) de *civiles*, ces gendarmes de l'Espagne, qui faisaient leur ronde au clair de lune ; puis un enterrement dans la campagne, scène simple et dramatique : un paysan étendu, le visage découvert, sur une charrette aux roues massives traînée par deux bœufs, était suivi de quelques parents et amis. Enfin les inévitables mendiants, et dans un village où nous nous arrêtâmes, une gentille *pavera* (gardeuse de dindons), qui posa devant nous avec beaucoup de complaisance.

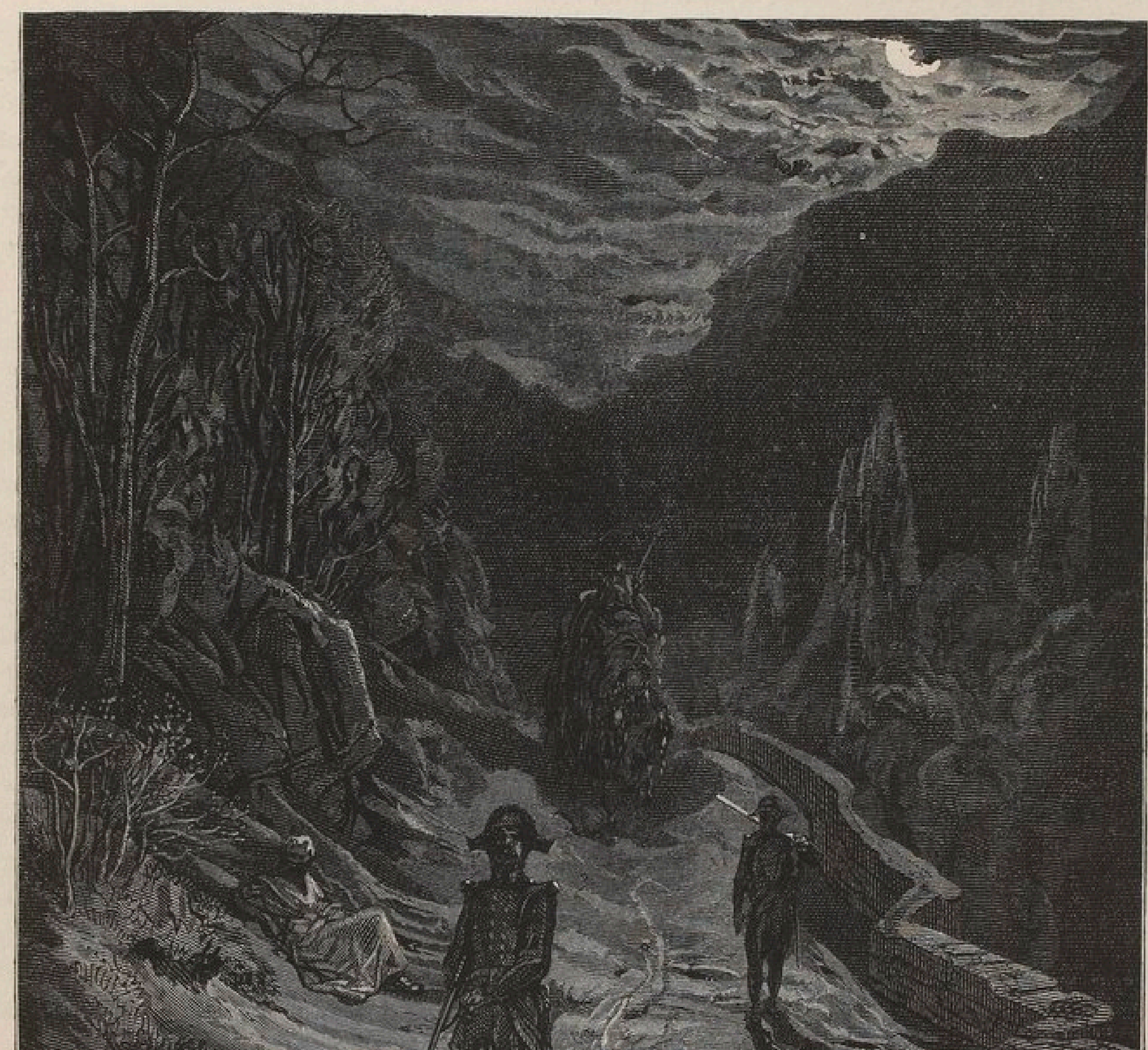
Zamora est une petite ville fort arriérée, malgré le chemin de fer qui, depuis quelques

[1] *Artif* ou *artie* vient du grec ἄρτος, et *piot*, que nous avons cité plus haut, de πιοτός, comme le fait remarquer Henri Estienne dans son *Traicté de la conformité du langage françois avec le grec.*

années, la met en communication avec Medina del Campo. Plus tard, s'il plaît à Dieu, l'embranchement sera prolongé jusqu'à la frontière de Portugal, éloignée d'une cinquantaine de kilomètres. Il y a peu de chose à voir à Zamora, après la cathédrale et les ruines du palais de Doña Urraca, une infante qui vivait au douzième siècle, et qui joue un grand rôle dans le *romancero* du Cid. Au moyen âge on appelait Zamora *la bien cercada* — la bien fortifiée ; *á Zamora no se ganó en una hora*, — Zamora n'a pas été prise en une heure, dit le proverbe. — La ville joua un rôle important dans la guerre des *Comuneros* de Castille, où l'on vit, chose assez originale, l'évêque de Zamora commander en personne un bataillon de prêtres qu'il avait formé. Le lendemain de notre arrivée à Zamora, nous gagnâmes Toro en une demi-heure de chemin de fer. Encore une ville où l'herbe pousse dans les rues, où l'industrie est à peu près nulle. En revanche, le pays est très-fertile, et produit d'excellent blé. Le Duero, que la voie suit parallèlement depuis Zamora, traverse la ville ; ses eaux doivent avoir des qualités bien merveilleuses, si l'on en croit un proverbe qui les compare au bouillon de poulet : *Agua de Duero, caldo de pollos*.

Le train suivant nous conduisit à Medina del Campo, petite ville qui n'est plus que l'ombre de ce qu'elle fut autrefois ; en revanche les souvenirs historiques y abondent : le *Castillo de la Mota*, château de brique du quinzième siècle, élève au-dessus de la ville ses tourelles qui servirent de prison pendant deux ans à César Borgia. C'est encore dans ce château que mourut, le 26 novembre 1504, Isabelle la Catholique. Medina del Campo « la ville de la plaine, » était autrefois très-commerçante : « ville riche et de grand trafic, dit un ancien voyageur français, à cause de ses longues foires d'hyver et d'esté... » — « C'est un beau pays, dit encore Navagiero, plein de belles maisons, et très-riche ; seulement les nombreuses foires qui s'y tiennent chaque année, et qui amènent un grand concours de toute l'Espagne, sont cause que tout s'y paye plus cher que de raison... Il y a de très-belles rues, et comme plusieurs quartiers furent brûlés au temps de la *Communità*, la plus grande partie de la ville est rebâtie à neuf... Les marchandises de toutes sortes abondent à la foire, mais surtout beaucoup d'épices qu'on y apporte du Portugal ; cependant les plus grandes affaires se font en changes. » Ces épices et ces changes nous rappellent une anecdote curieuse qui se rapporte au passage de Charles-Quint à Medina del Campo, le 5 novembre 1556, lorsqu'il traversait l'Espagne pour se rendre à Yuste. Le savant chanoine Tomás Gonzalez raconte, dans sa curieuse relation manuscrite du dernier séjour de l'empereur, que celui-ci descendit chez un changeur renommé, Rodrigo de Dueñas. Le *cambista* (on dirait aujourd'hui le banquier), soit pour plaire à son hôte, soit pour faire montre de son opulence, mit dans sa chambre un *brasero* d'or massif dans lequel brûlait, au lieu de noyaux d'olives, de la cannelle fine de Ceylan. Les épices se vendaient alors au poids de l'or, et la cannelle était particulièrement estimée en Espagne. Il paraît que Charles-Quint fut incommodé par l'odeur, et que, voulant sans doute punir le changeur de son ostentation, il lui refusa la permission de baiser sa main, et ordonna qu'on lui payât, comme à un simple aubergiste, le logement qu'il avait occupé dans sa maison. Nous passâmes à Medina del Campo en novembre, et notre hôte du *parador del Pepe* nous mit aussi un brasero dans notre chambre ; il est vrai qu'il était en cuivre, et une vulgaire cheminée eût mieux fait notre affaire dans un pays aussi glacial que la Castille ; ces réchauds sont bons tout au plus pour se chauffer le bout des mains et des pieds, et pour allumer la cigarette. Quoi qu'il en soit, l'usage en est fort ancien dans la Péninsule. Nous avons vu en Espagne des *braseros* du seizième siècle revêtus de plaques d'argent et d'un travail très-élégant. Un auteur du dix-septième siècle raconte qu'un jour « une comédienne très-jolie se plaignoit au duc d'Albe qu'elle n'avoit point d'argent, que sa chambre étoit froide, et qu'elle y geloit. Le duc d'Albe lui envoya un de ces brasiers rempli de piastres... » Le *brasero* n'est pas toujours sans danger ; il peut causer des maux de tête, et même l'asphyxie ; on n'a qu'à lire le récit de la mort de Philippe III. Medina del Campo n'a plus ses foires ni ses

riches banquiers ; cependant il s'y fait un commerce considérable de blés de la Castille. Ces



DEUX GUARDIAS CIVILES (GENDARMES), ROUTE DE SALAMANQUE A ZAMORA.

blés, d'une qualité exceptionnelle, sont achetés en grande partie par des négociants de Paris, qui envoient leurs représentants sur les marchés de Medina et des environs.

VIII

L'arrivée à Valladolid produit sur le voyageur une impression à laquelle il n'est guère habitué en Espagne : les cheminées des usines obscurcissent le ciel de leur fumée noire; on voit qu'on est dans une cité active et laborieuse. Jusqu'au milieu du seizième siècle Valladolid fut la capitale de l'Espagne ; on l'appelait alors *Valladolid la Noble*, *rica de toda grandeza*, et, d'après un dicton très-ancien, elle n'avait pas de rivale dans toute la Castille :

Villa por villa,
Valladolid en Castilla.

On en lit une description enthousiaste dans le *Fidèle Conducteur pour le Voyage d'Espagne, par le sieur Covlon*, — un in-douze de 1654, précurseur très-rudimentaire des excellents Guides-Joanne : « Quoiqu'elle ne soit pas la capitale de la Vieille Castille, elle semble néantmoins avoir beaucoup d'avantage sur elle, comme étant tenue pour une des plus belles et agréables villes de l'Europe, qui a servy quelquefois de demeure aux roys d'Espagne.... Ses rues sont belles et larges, bordées de magnifiques palais, entre lesquelles on admire celle de l'Argenterie, où se tiennent les Orfevres.... » Sous les arcades de granit de la *Plaza Mayor* se trouvent les boutiques élégantes ; on y voit même des *kioskos* où l'on vend des journaux et des caricatures politiques; c'est la promenade d'hiver où les *Valisoletanos* viennent prendre le soleil, comme les *Madrileños* à la *Puerta del Sol*. La *Plaza Mayor* était autrefois le lieu des spectacles, des fêtes, des combats de taureaux, des exécutions. L'*auto* qu'on y donna le 7 octobre 1559 est un des plus terribles dont on ait gardé la mémoire. Le *Campo Grande*, autre vaste place, fut aussi témoin la même année d'un *auto de fe* auquel assista le célèbre prince Don Carlos. Ces exécutions, qui se firent avec un appareil inusité, avaient pour but d'arrêter les tentatives de propagande luthérienne qui avaient lieu depuis quelque temps en Espagne. C'est le cas de rappeler la fine boutade de Montesquieu : « Les Espagnols qu'on ne brûle pas paroissent si attachés à l'inquisition, qu'il y auroit de la mauvaise humeur de la leur ôter. » Aujourd'hui les *Actes de foi* sont remplacés par les *Corridas de toros*. Nous en vîmes une fort curieuse, donnée par les étudiants de l'université de Valladolid, dont quelques-uns méritaient le diplôme de *torero*. A quelques pas de la Plaza Mayor se trouve la *Calle de la Plateria*, dont un côté est occupé par des boutiques d'orféyres. Valladolid, que Cean-Bermudez appelle *emporio de las bellas artes*, était autrefois la ville d'Espagne la plus renommée pour son orfévrerie ; Juan de Arfe y Villafañe, qu'on a appelé le Cellini de l'Espagne, y séjourna longtemps, ainsi que son frère Antonio. Écoutons ce que dit Navagiero, qui visita la ville en 1525 : « Il y a à Valladolid beaucoup d'artisans en différents genres, et on y travaille très-bien dans toutes sortes de métiers, notamment l'orfévrerie; on y trouve autant d'orfévres qu'il y en a dans deux autres villes, les premières d'Espagne; cette abondance de métiers vient sans doute de ce que la Cour séjourne très-souvent ici.... » Les petites boutiques de la *Plateria* sont bien loin de leur splendeur passée ; on y voit cependant quelques bijoux populaires qui ne manquent pas d'originalité, mais qui ne tarderont guère à disparaître devant l'invasion de l'*article Paris*.

Valladolid possède un musée, qui occupe les bâtiments de l'ancien *Colejio de Santa Cruz*. Il nous serait difficile de dire le nombre des peintures qui encombrent les dix ou douze salles, et jusqu'aux corridors et aux escaliers ; mais, après une *Assomption* et deux autres toiles de Rubens, il est bien peu de tableaux qui méritent d'être cités. La sculpture est mieux représentée : voici d'abord deux belles statues de bronze doré de Pompeo Leoni : le duc et la duchesse de Lerma,



CORRIDA DE NOVILLOS DONNÉE PAR LES ÉTUDIANTS, A VALLADOLID (page 658).

tous deux agenouillés. Le célèbre ministre de Philippe III est couvert de son armure, et la duchesse est richement habillée.

On a placé dans la même salle les stalles sculptées en noyer par Alonzo Berruguete, qui ornaient le couvent de San Benito : c'est un des meilleurs travaux de ce genre qu'on puisse voir en Espagne. Berruguete, un des plus grands sculpteurs du seizième siècle, avait fixé sa résidence à Valladolid. Un autre sculpteur, Gregorio Hernandez, qui passa à Valladolid sa longue existence, mérite une mention particulière : rien n'est curieux comme les soixante ou quatre-vingts grandes figures de bois que l'on conserve au musée, et qu'il avait sculptées pour un de ces *pasos* dont nous avons parlé ; tous les personnages de la Passion y sont représentés, depuis le Christ et les deux larrons jusqu'au charpentier qui perce la croix au moyen d'une tarière. Gregorio Hernandez paraît n'avoir eu souci d'aucune école ; on voit que sa seule préoccupation fut d'imiter la nature sans l'idéaliser; aussi Ponz, devançant une expression moderne, l'a-t-il appelé *un profesor naturalista en la escultura*. C'est sans doute afin de pousser plus loin encore le naturalisme, que Gregorio Hernandez habillait ses statues d'étoffes véritables, dont il fixait les plis au moyen d'un enduit : ses personnages, vêtus à la mode du temps, donnent une curieuse idée du costume castillan vers la fin du seizième siècle. Le principal reproche qu'on puisse faire au sculpteur, c'est d'exagérer toujours les attitudes et l'expression, défaut qui va parfois jusqu'au grotesque.

La façade de l'ancien couvent de San Pablo est une des plus riches qu'on puisse voir : la profusion des détails y est poussée jusqu'à la dernière limite ; elle fut construite en 1463 par le cardinal Torquemada, le terrible inquisiteur, qui était de Valladolid, et qui fit partie des religieux dominicains de San Pablo.

La façade de San Gregorio, un ancien couvent contigu, est presque aussi riche, et très-intéressante au point de vue héraldique, avec ses hommes sauvages qui font penser à Lablache dans le rôle de Caliban, et ses guerriers couverts de la belle armure du quinzième siècle. Le *patio* intérieur est charmant, et au milieu des riches détails de son ornementation, nous retrouvons çà et là les flèches et le joug, emblèmes si connus des Rois Catholiques.

Parmi les maisons historiques de Valladolid, une des plus intéressantes est la *casa de Reinoso*, vis-à-vis San Pablo, où Philippe II vint au monde, le 21 mai 1527. Au premier étage une charmante fenêtre de la Renaissance s'ouvre sur un coin formant angle aigu, disposition très-originale, dont nous avions déjà vu quelques exemples ailleurs, notamment dans une petite rue d'Alicante. Une plus modeste maison, c'est celle qui occupe le numéro 7 d'une petite rue déserte, la *calle de Colon ;* elle est blanchie à la chaux et n'a qu'un étage, avec trois fenêtres de façade; c'est là que mourut Christophe Colomb, le 20 mai 1506.

Dans la *calle del Rastro*, numéro 14, nous vîmes la modeste maison habitée par Cervantès, pendant le séjour qu'il fit à Valladolid, de 1603 à 1605. L'auteur du *Quijote* y fit imprimer la première partie de son livre, qui porte la date de 1605. C'est au mois de juin de la même année qu'il fut emprisonné pendant quelques jours, comme accusé de complicité dans un assassinat dont un chevalier de Santiago avait été victime à peu de distance de sa maison, sur un pont de bois de l'Esgueva.

Valladolid possède une autre rivière plus importante, le Pisuerga, qui unit ses eaux à celles du Duero, à peu de distance de Simancas, le grand dépôt des archives espagnoles. D'après un très-ancien dicton :

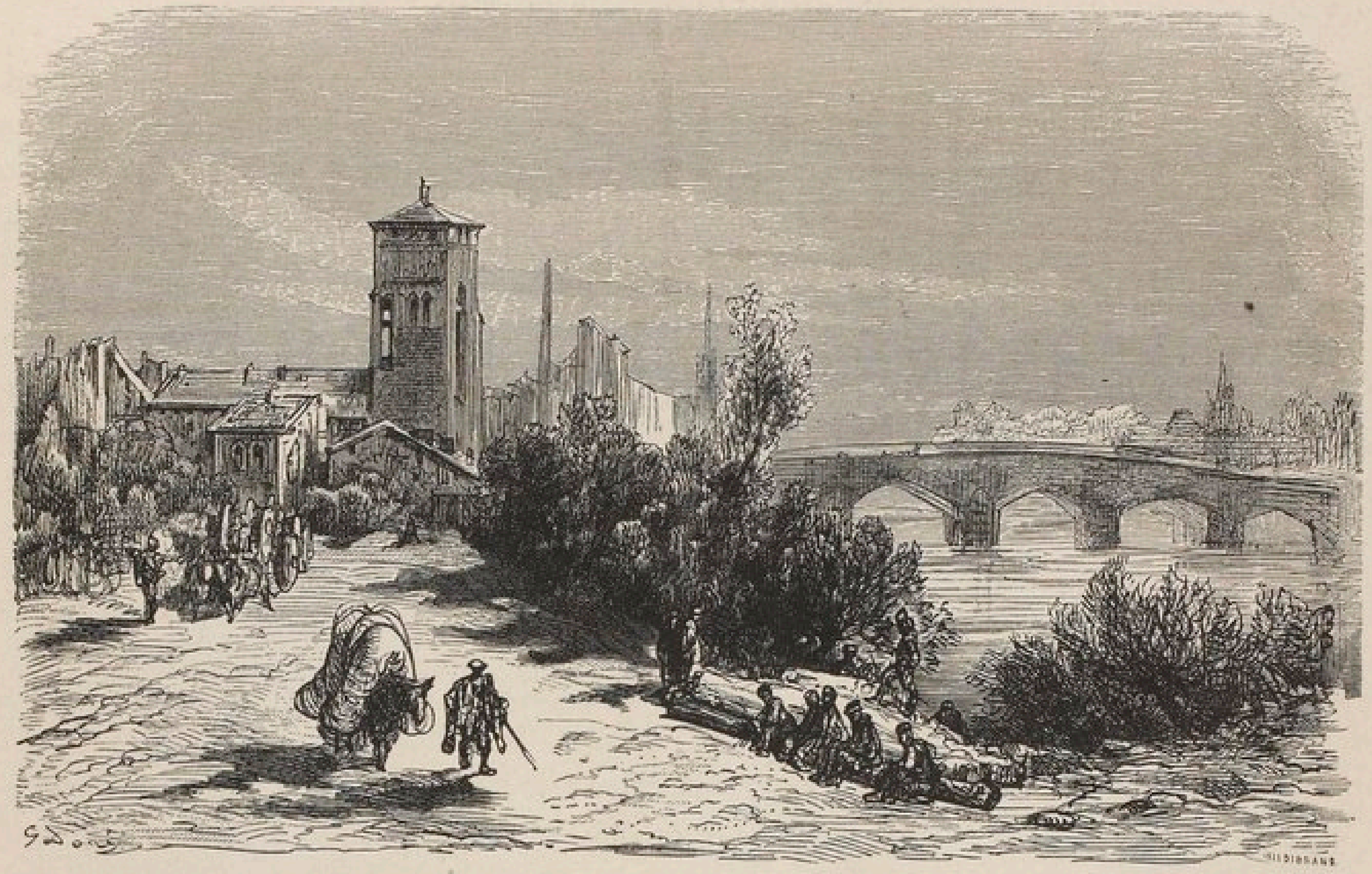
> Duero tiene la fama,
> Y Pisuerga lleva el agua,

ce qui signifie que le Duero a la renommée, tandis que l'autre rivière a l'eau; elle est suffisam-

ment vengée, du reste, par le souvenir que lui consacre Cervantès, quand il la mentionne comme « célèbre par la douceur de ses courants ».



MENDIANTS A ISCALA, PRÈS DE SALAMANQUE.



LES BORDS DU CARRION, A PALENCIA.

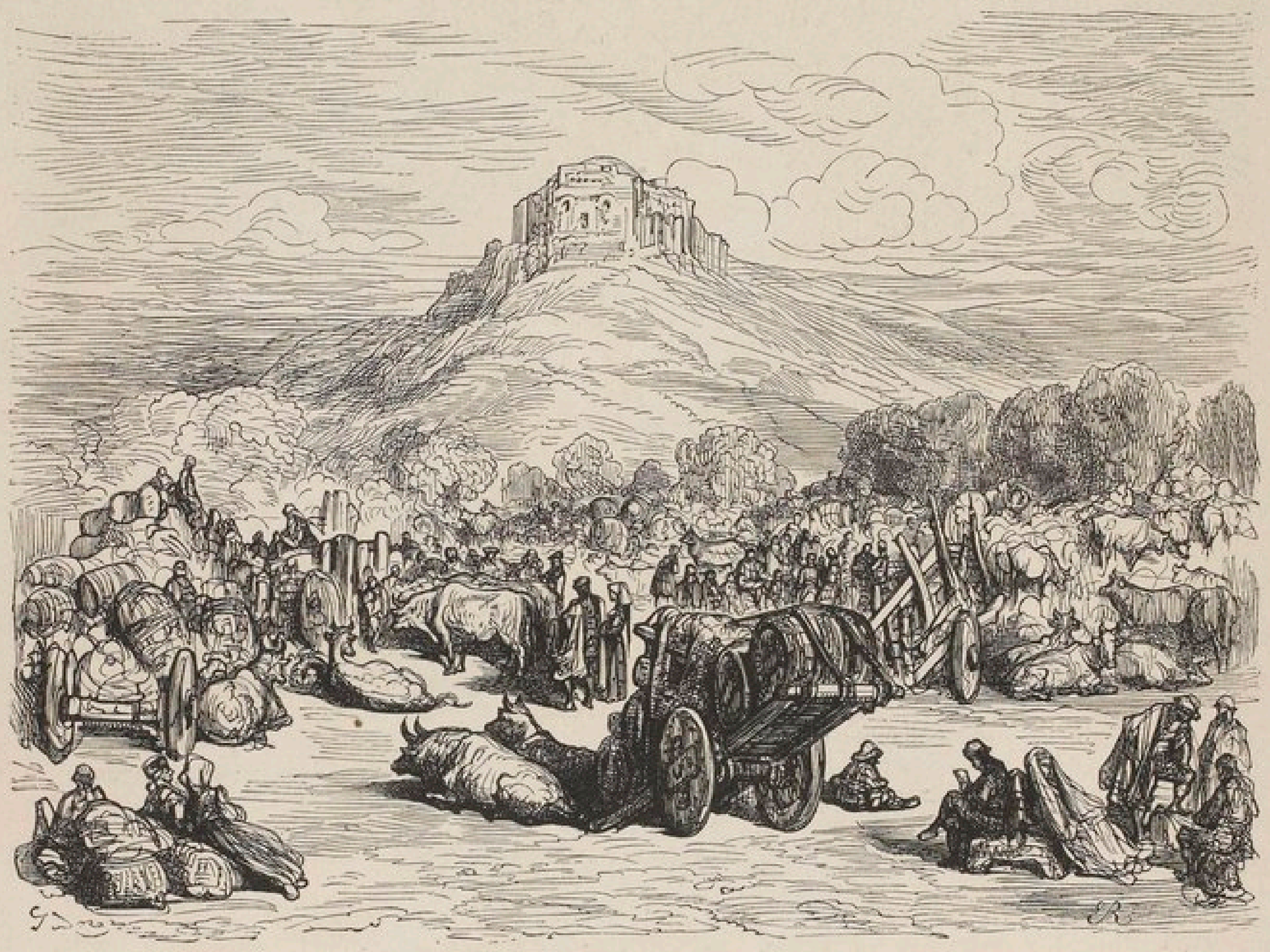
CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

Palencia ; la cathédrale ; légende de San Antolin. — La cathédrale de Léon ; le couvent de *San Marcos* et ses sculptures ; *San Isidro el Real*. — Astorga. — La *Maragatería* et les *Maragatos*. — La *feria* d'Astorga. — Quelques mots sur la cuisine en Espagne. — Sobriété des Espagnols. — La *olla podrida* et le *puchero*. — Les *garbanzos* et les *altramuces*. — *Jamon dulce, morcillas, chorizos*, etc. — Le *chocolate de Astorga*. — Ancienneté du chocolat en Espagne. — Quelques traités curieux. — Philippe V et Saint-Simon. — Anciennes recettes. — Une aventure tragique. — La *jícara de chocolate*. — La Galice : Villafranca *del Vierzo ;* Lugo. — Les *Segadores gallegos*. — Quelques chansons sur les Galiciens. — Santiago. — Saint Jacques de Compostelle. — La cathédrale ; le *pórtico de la Gloria*. — Oviedo ; les reliques de la cathédrale. — Les Asturies. — Covadonga. — L'inscription du roi Silo. — Le *Puerto* de Pajares.

I

Palencia, l'ancienne *Pallantia* romaine, est une des villes les plus agréables de la Vieille-Castille, et une des plus riches en souvenirs. C'est ici que le *romancero* place le mariage du Cid avec *Doña Ximena ;* le rio Carrion, sur les bords duquel nous fîmes d'agréables promenades, y figure maintes fois. L'université de Palencia, la plus ancienne d'Espagne, existait deux cents ans avant celle de Salamanque. La situation de la ville, avec sa colline de l'*Ermita del Otero*, sa rivière, son canal et ses embranchements de chemin de fer, est une des meilleures de la Péninsule. Mais la gloire de Palencia, c'est la cathédrale. L'extérieur est d'une architecture simple, et l'intérieur est un musée où brillent de charmants ouvrages des quinzième et seizième siècles. La chaire, entièrement en noyer sculpté, est un charmant ouvrage de la Renaissance. Le travail du fer est représenté par une belle *reja* qui porte la date de 1522. Les vêtements sacerdotaux, précieusement conservés dans la sacristie, sont des chefs-d'œuvre de l'aiguille. N'oublions pas l'orfévrerie : la belle *custodia* de Juan de Benavente est le

meilleur ouvrage d'un *platero* castillan dont le nom mériterait d'être plus connu, et qui est digne de prendre place à côté de Juan de Arfe. En parcourant la cathédrale, nous remarquâmes des fleurs de lis en plusieurs endroits. Comment les armes de France sont-elles venues prendre place dans une église castillane? Une légende nous l'apprend. Sous le règne de Don Sancho, un anachorète, San Antolin, vivait retiré dans une forêt. Un jour, le roi poursuivit un cerf qui se réfugia jusque dans la grotte du saint ermite : celui-ci arrêta le bras du roi au moment où il allait percer l'animal d'une flèche. Le roi donna la forêt à San Antolin, et la cathédrale fut bâtie sur l'emplacement occupé par sa grotte; on voit encore cette grotte dans une crypte située au milieu de l'église, et dans laquelle se trouve aussi le puits du saint, dont l'eau possède, dit-on, des vertus miraculeuses. Or San Antolin était Français, et c'est pour faire



LA ERMITA DEL CRISTO DEL OTERO, PRÈS PALENCIA.

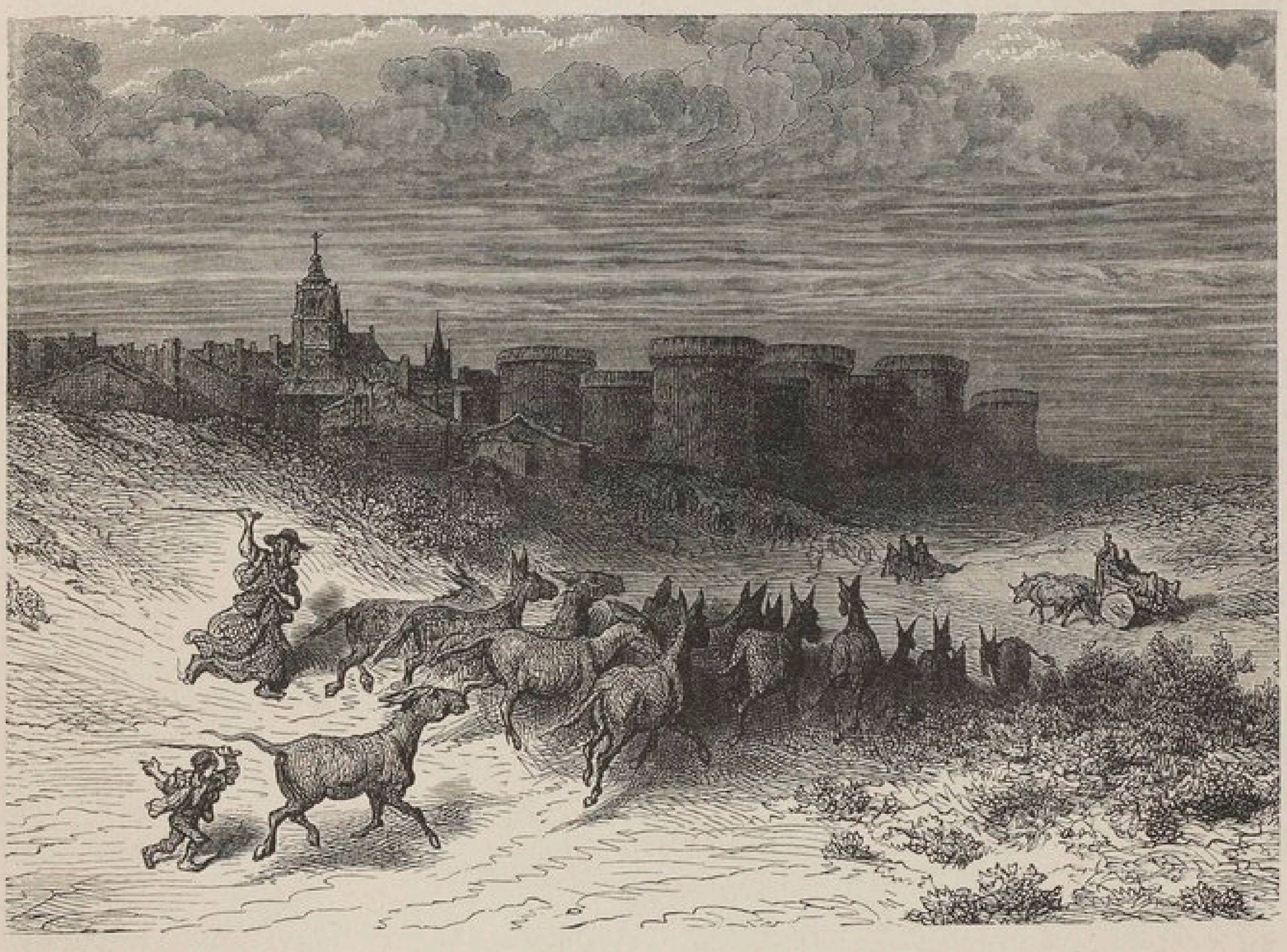
honneur au saint révéré à Palencia, que les fleurs de lis furent ainsi prodiguées dans la cathédrale.

La route de Palencia à Léon est d'une monotonie désespérante. Ces immenses solitudes rappellent le désert, surtout quand on aperçoit à perte de vue de longues files de mules soulevant des nuages de poussière, comme ferait une caravane dans le Sahara. Cela fait penser au proverbe espagnol : « L'alouette qui veut traverser les Castilles doit emporter son grain; » et cependant ces plaines si monotones sont d'une grande fertilité. Après avoir traversé plusieurs fois le Carrion et le canal de Castille, on arrive à Paredes de Nava, où naquit Berruguete, le grand sculpteur castillan. A la station de Grajal, un accident à la machine nous donna quelques heures de repos forcé, pendant lesquelles nous nous réfugiâmes sous le toit d'une



SAHAGUN (PROVINCE DE LÉON) (page 667).

venta. Quand le jour parut, nous allâmes visiter l'église, dont la construction ne manque pas d'élégance, et Doré eut le temps de prendre un croquis du bourg de Grajal, avec sa ceinture de vieilles tours. Sahagun, la station suivante, a plus d'importance, et le clocher de son église présente un aspect singulier : les étages, qui sont nombreux, vont en diminuant, ce qui lui donne de loin l'aspect d'une pyramide tronquée. Le train s'arrête : nous voici enfin à Léon.



GRAJAL, PRÈS SAHAGUN, PROVINCE DE LÉON.

II

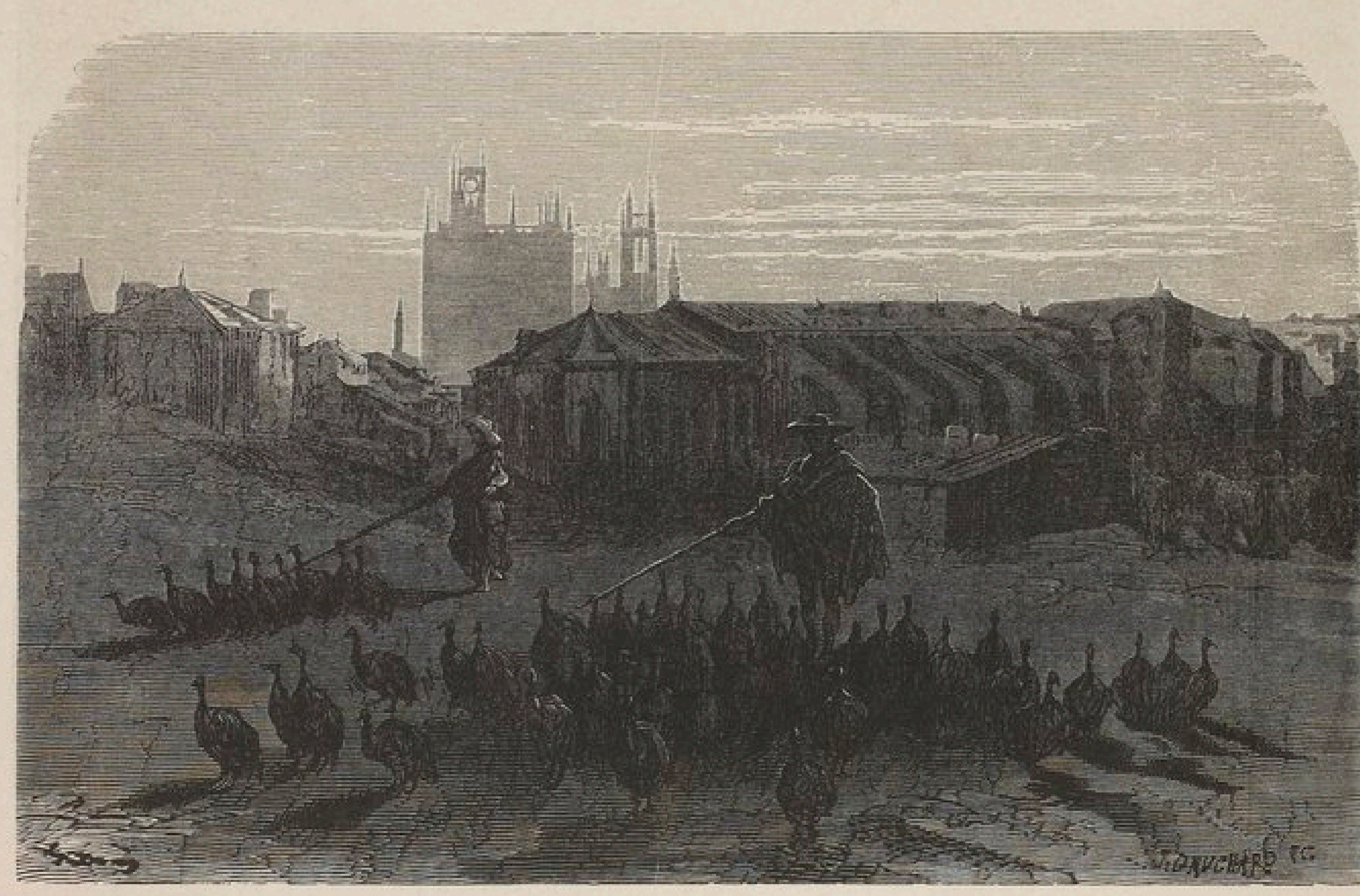
Léon, que de souvenirs dans ce nom ! Il prouve à lui seul l'ancienneté de la ville, car il n'est autre que celui de la septième légion d'Auguste, *Legio septima gemina*, qui avait placé là son quartier général. Après les Romains vinrent les Goths, puis les Arabes qui, défaits et chassés, reviennent plus tard sous la conduite du célèbre Almanzor et mettent la ville à feu et à sang, mais ne la gardent pas longtemps. Au dixième siècle, Léon avait déjà eu de nombreux rois « avant que la Castille eût des lois. »

Tuvo veinte y cuatro reyes
Ántes que Castilla leyes.

Malgré tous ces souvenirs, Léon n'a rien de l'aspect d'une capitale, et sans quelques monuments qui témoignent de son ancienne splendeur, ce ne serait qu'un grand village. Parmi ces monuments, il faut placer en première ligne la cathédrale, si célèbre en Espagne pour la légèreté de sa construction :

Toledo en riqueza,
Compostela en fortaleza
Y *Leon en sutileza.*

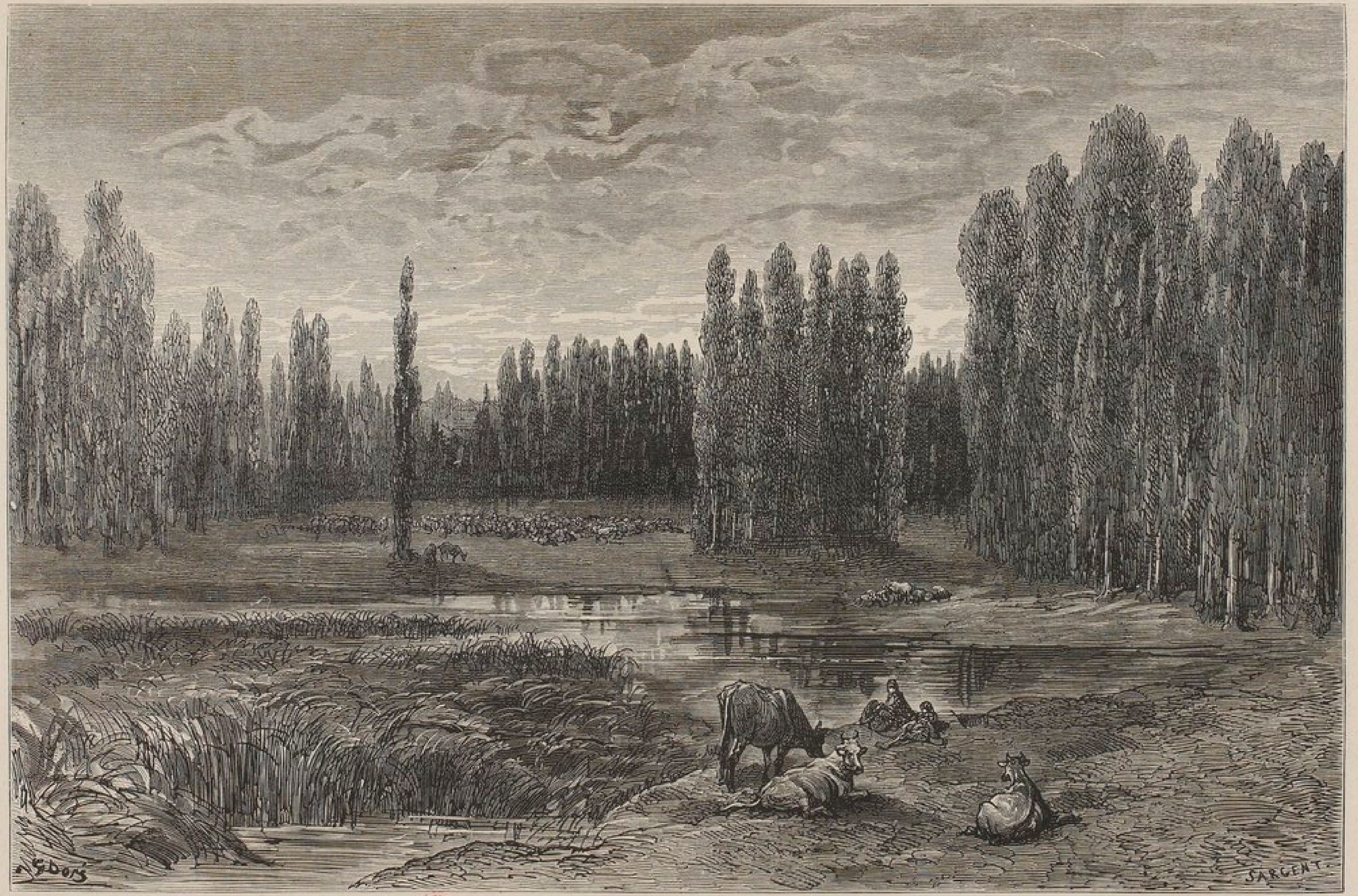
Des réparations importantes, commencées depuis quatre ans, défigurent actuellement l'intérieur du monument. Les vitraux, qui datent du treizième siècle, sont de toute beauté. Léon avait autrefois d'habiles sculpteurs, qui poussèrent très-loin l'art de travailler le bois, témoin une jolie porte gothique du cloître attenant à la cathédrale et une de celles de la façade ; mais c'est dans l'ancien couvent de *San Marcos* que nous avons admiré la merveille du genre. Ce couvent mérite à lui seul le voyage à cause de sa façade et des stalles du chœur.



GARDEURS DE DINDONS, A PALENCIA.

Cette façade, avec ses délicates et élégantes sculptures, est un des plus riches échantillons du style que les Espagnols appellent *plateresco,* et qui rappelle en effet la finesse des travaux d'orfévrerie ; nous y avons lu la date de 1537. Ces charmants bas-reliefs nous firent penser à ceux qui ornent la façade de la Chartreuse de Pavie. Les stalles du chœur, au nombre de soixante-seize, ne sont pas moins remarquables. Il faudrait un volume pour décrire en détail ces élégantes figures, et ces précieux panneaux où se retrouvent tous les ingénieux caprices de la renaissance espagnole. Nous lûmes sur les stalles les dates de 1537 et de 1542, qui prouvent que le travail n'a pas duré moins de six ans, et la signature du sculpteur, à qui l'on doit également la façade : *Magister Guillermus Doncel me fecit, MDXLII.*

Passons à une autre église, la plus ancienne de Léon : celle de *San Isidro el Real.* Le saint est représenté au-dessus de l'entrée, sur un cheval lancé au galop ; il est en costume d'évêque et brandit une épée, comme ces chevaliers qu'on voit sur les sceaux du moyen âge. La partie la plus intéressante de l'église est une chapelle basse dédiée à sainte Catherine, et qu'on



LES PEUPLIERS DE LA CAMPAGNE DE LÉON (page 671).

appelle le *Panteon :* elle renferme les tombeaux de plusieurs rois, reines et infants de Castille et de Léon. Le sacristain nous montra un curieux *pendon* ou étendard de la fin du treizième siècle, orné d'une broderie en or et argent représentant le saint patron de l'église, sur son palefroi. Plus d'un amateur serait heureux d'ajouter à ses panoplies cette rare broderie du moyen âge; plus d'un aussi donnerait volontiers une place d'honneur dans sa collection à un grand coffret d'émail placé à côté du maître-autel.

La ville de Léon est une des plus tristes d'Espagne. De vieilles maisons noircies par le temps laissent voir des restes de sculptures, et quelques anciens palais, tels que la *Casa de los Guzmanes*, l'*Ayuntamiento* et la *Casa consistorial*, donnent encore une idée de ce que fut la ville en d'autres temps. La *Plaza Mayor* est l'endroit le plus fréquenté; c'est sous ses arcades que se tiennent les marchands en plein vent et que des paysans aux costumes pittoresques viennent vendre leurs fruits et leurs légumes. Les environs de la ville sont moins tristes que la contrée que nous avions traversée depuis Palencia; la fraîcheur de la végétation contraste singulièrement avec la sécheresse des plaines, et en voyant ces prairies et ces marécages ombragés par de hauts rideaux de peupliers, on se croirait plutôt en Suisse ou en Normandie que dans l'intérieur de l'Espagne.

III

Partis de Léon vers sept heures du matin, nous entrions vers neuf heures dans la gare d'Astorga. Si nous en croyons Pline, Asturica Augusta était de son temps une « cité magnifique ». Cela pouvait être vrai à l'époque romaine, mais aujourd'hui Astorga est une des villes les plus misérables de l'Espagne, « ville aux rues immondes, » disait Ponz il y a quatre-vingts ans. La cathédrale, qui date de la fin du quinzième siècle, est le seul monument remarquable. Le retable de Becerra, dont les nombreuses figures et les capricieux ornements défient toute description, est le chef-d'œuvre du grand sculpteur espagnol. On dit que le chapitre fut si content du travail de Becerra, qu'il lui donna, comme *paraguantes*, trois mille ducats en sus du prix convenu ; ce qui porta le total à trente mille ducats, somme considérable à cette époque (1569). Une autre curiosité, c'est la statue de *Pedro Mato*, un célèbre *carretero* (charretier) appartenant à la tribu des *Maragatos*, et qui laissa, dit-on, une bonne somme à la cathédrale. Il est représenté dans son costume, tenant à la main une espèce de drapeau. Nous avons déjà dit quelques mots des *Maragatos;* leur pays est situé à peu de distance au sud d'Astorga, qui est, sinon leur capitale, du moins la ville la plus rapprochée de la *Maragatería*. Quelques-uns vont à Madrid vendre du poisson, des *chorizos* ou autres comestibles ; mais la plupart sont *carreteros,* comme le *Pedro Mato* que nous venons de voir, ou bien encore *arrieros* (muletiers). M. George Borrow, lorsqu'il parcourut l'Espagne pour essayer d'y répandre la Bible, fit dans la *Maragatería* quelques tentatives de propagande religieuse, mais il perdit son temps avec des hommes aussi attachés à leurs anciens usages : « Je trouvai, dit-il, leurs cœurs grossiers; leurs oreilles se refusaient à entendre, et leurs yeux étaient fermés. Il y en avait un notamment à qui je montrai le Nouveau Testament et que j'entretins fort longtemps. Il m'écouta, ou fit semblant de m'écouter avec patience, se versant de temps à autre de copieuses rasades d'une énorme cruche de vin blanc qu'il tenait entre ses genoux... « Quant à ce que « vous venez de me dire, répondit-il, j'y comprends fort peu de chose, et je n'en crois pas un « mot; pourtant, au sujet des Bibles que vous m'avez montrées, j'en prendrai trois ou quatre. « Je ne les lirai pas, il est vrai ; mais je ne doute pas que je ne puisse les vendre plus cher que « vous ne m'en demandez. » La *Maragatería* occupe un terrain accidenté et peu fertile, dont les

Maragatas tirent le meilleur parti possible; elles sont robustes, et ce sont elles qui labourent leur champ, le sèment et font la moisson. Il en est de même, d'ailleurs, dans le reste du royaume de Léon, témoin ce refrain populaire :

Hace la muger en Leon
Del hombre la obligacion.

Leur costume est fait de drap grossier, soit brun, soit gris foncé, — *paño pardo*. Quant à celui des *Maragatos*, tous ceux qui ont parcouru l'Espagne ont eu l'occasion de le voir tel que nous l'avons décrit : pourpoint ou *sayo* attaché avec des cordons de soie terminés par des ferrets, large ceinture, bas de couleur, chapeau de feutre noir à grands bords et hauts-de-chausses, — *bragas*, — tellement amples, qu'ils ont donné lieu à une caricature populaire représentant un *Maragato* avec cette légende :

En la Maragatería
No hay en paño economía.

« Dans la *Maragateria* — On ne fait pas d'économie sur le drap. »

C'était la *feria* quand nous arrivâmes à Astorga. La ville, où le commerce et l'industrie sont à peu près nuls, était à peu près aussi calme que de coutume ; un photographe de Valladolid s'était établi en plein air, et suffisait à peine aux demandes des amateurs. Nous lui vîmes exécuter quelques portraits de paysans du voisinage, leur guitare sur le genou gauche, avec enluminures éclatantes. Ce photographe était aussi marchand d'antiquités, et pendant que nous admirions ses produits, il nous offrit, comme une merveille, un émail des plus médiocres, dont il nous demandait, bien entendu, cinq ou six fois la valeur. Vers le soir, la ville d'Astorga prenait un peu d'animation ; il y avait *funcion* au théâtre ; la troupe nous parut être composée de *cómicos de la legua*, littéralement *comédiens de la lieue*, troupe ambulante dans le genre de celles qui sont si plaisamment décrites par Scarron dans le *Roman comique*, et par Théophile Gautier dans le *Capitaine Fracasse*. D'autres théâtres d'un ordre inférieur leur faisaient concurrence. C'était d'abord celui des *títeres*, établi dans une boutique vacante ; car les marionnettes existent en Espagne tout comme au temps de Cervantès. Elles nous firent penser à celles que le Chevalier de la Manche pourfendit dans l'hôtellerie avec une si grande fureur ; le *titiritero*, qui variait ses représentations avec celles des *sombras chinescas* (ombres chinoises), possédait également un *tutilimundi* (optique) où les principaux monuments de l'univers étaient représentés de la manière la plus naïve. Grâce à ces attractions variées, son théâtre était toujours plein. Du reste, l'impresario ne manquait jamais, à la fin de chaque représentation, de venir en personne devant sa porte, et de sonner du clairon pour appeler de nouveaux spectateurs. La rue était encombrée d'une foule des plus pittoresques, composée en partie d'amateurs non payants ; la lumière qui venait de l'intérieur projetait sur cette foule bigarrée les ombres les plus fantastiques ; et comme la scène se passait précisément en face de nos fenêtres, Doré profita de l'occasion pour la fixer tout à son aise sur son album, sans être incommodé, comme à l'ordinaire, par l'importunité des gamins et des curieux.

IV

Nous nous souviendrons longtemps du dîner qu'on nous donna à la *posada* d'Astorga ; la table avait suffi pour nous en donner un avant-goût : sur une nappe de grosse toile s'étalaient, à côté de larges taches violettes dues au gros vin de Toro, celles d'un ton plus chaud produites par des jaunes d'œufs, et par des sauces où dominaient la tomate et le piment rouge ; de



UN THÉATRE DE TITERES (MARIONNETTES), A ASTORGA (page 672).

grandes plaques d'huile formaient comme un glacis sur le tout. Les serviettes étaient dignes de la nappe : nous nous rappelâmes, en manière de consolation, un passage des *Mémoires* du marquis de Louville, où il raconte qu'on faisait à Philippe V, au palais de *la Granja*, des serviettes « avec les chemises de ses marmitons. » La servante, une robuste Asturienne, nous porta d'abord une soupière pleine d'une préparation,

Dont l'huile de fort loin saisissait l'odorat.

Nous vîmes ensuite paraître une perdrix *escabechada*, c'est-à-dire nageant dans une espèce de marinade composée d'huile, de vin, de vinaigre, avec addition de toutes sortes d'herbes fortes. Le plat suivant consistait en une fricassée de *manos de cordero*, c'est-à-dire de *mains* de mouton : c'est le nom qu'on donne en Espagne aux pieds des animaux de boucherie; le reste du dîner était digne du commencement.

On a vanté bien souvent la sobriété des Espagnols, et ce n'est pas sans raison. Leur réputation à cet égard est très-ancienne. D'après un ancien proverbe castillan, on peut être tranquille tant qu'on a du pain et une gousse d'ail :

« Con pan y ajo crudo
Se anda seguro. »

Le dîner, dit un autre proverbe, a tué plus de gens que n'en a guéri Avicenne :

Mas mató la cena
Que sanó Avicena.

« Ils sont très-sobres chez eux, et n'ont aucune curiosité pour leur manger, disait un voyageur hollandais en 1669. Les plus grands seigneurs ont leur *olla*, c'est-à-dire soupe d'un quartier de volaille avec un peu de bœuf et de mouton.... Ils boivent très-peu de vin, et la table d'un honnête bourgeois de Paris est meilleure que celle d'un grand d'Espagne.... Ils se festinent rarement, et mangent presque toujours en leur particulier. »

Les Espagnols ne sont pas moins sobres dans l'usage du vin. Madame d'Aulnoy nous les montre dans leurs repas champêtres : les uns mangeant une salade d'ail et d'oignon, les autres des œufs durs, quelques-uns du jambon, « tous buvant de l'eau comme des canes. » Leur aversion pour l'ivrognerie date de l'antiquité : Strabon raconte qu'un homme se précipita sur un bûcher parce qu'on l'avait traité d'ivrogne. Au dix-septième siècle, si nous en croyons le récit d'un voyageur, on n'était pas moins susceptible. « Quand il arrive qu'on appelle un homme *borracho*, cette injure se venge par l'assassinat. » « Ils sont d'une retenue surprenante sur le vin, ajoute un autre; les femmes n'en boivent jamais, et les hommes en usent si peu, que la moitié d'un demy-septier leur suffit pour un jour. L'on ne sçauroit leur faire un plus sensible outrage que de les accuser d'être yvres. » Bourgoing assure, dans son *Tableau de l'Espagne moderne*, qu'il n'est rien de si rare que de voir un homme pris de vin. « Je le soutiens encore, ajoute-t-il plus loin, quoi qu'en ait dit un Allemand, qui a voyagé plus récemment que moi en Espagne, et qui prétend y avoir rencontré beaucoup d'ivrognes. « Un Espagnol me disait dernièrement, au sujet de cette inculpation : « Elle vient d'un Allemand, cela s'explique : il veut grossir, pour se sauver, le nombre des coupables. » Ceci nous rappelle ce passage d'un curieux *Voyage d'Espagne* par M. M***, imprimé à Amsterdam en 1700 : « L'yvrognerie passe pour une chose abominable. C'est pourquoi ils appellent les étrangers *Borrachos*, qui signifie yvrogne, et *particulièrement les Allemands.* »

Revenons à la cuisine espagnole. Elle a été beaucoup trop décriée; si l'Espagne fut toujours le pays de la sobriété, elle n'est pas la terre classique de la famine. Faut-il rappeler les repas homériques des noces de Camache? Ces savoureuses tranches de jambon frites au thym et au serpolet; ce bœuf rôti tout entier et farci de douze cochons de lait; cette marmite dont Sancho

tira d'un seul coup trois poules et deux oies ? Et ce festin que le connétable de Castille donna en 1603, à Valladolid, en l'honneur de l'ambassadeur d'Angleterre, festin dont la *Relacion*, imprimée, a été attribuée à Cervantès, et qui inspira la verve malicieuse du poëte Gongora : douze cents plats de viande et de poisson y furent servis, sans compter le dessert et les autres mets. Saint-Simon lui-même parle avec enthousiasme d'un excellent dîner qui lui fut offert par un grand seigneur castillan. Il est vrai que la cuisine espagnole, considérée au point de vue des Grimod de la Reynière, des Brillat-Savarin, des Cussy, des Carême et autres classiques de la table, peut sembler primitive et même barbare; cependant elle a bien ses mérites, et elle est digne d'être réhabilitée dans l'opinion des gourmets exempts de préjugés. D'abord, comment l'a-t-on jugée? D'après quelques *posadas* de troisième ordre ; mais on trouve aujourd'hui, dans certains hôtels de la Péninsule, des repas fort bien servis, comme par exemple à la *fonda* de Paris à Valence, à celle de Bossio à Alicante, et dans quelques autres encore. Nous conservons avec plaisir le souvenir d'excellents dîners que nous avons faits chez des amis espagnols, à Madrid, en Andalousie, en Catalogne et dans d'autres provinces.

V

Chaque province a son plat de prédilection; mais le véritable plat national, c'est le *puchero;* c'est presque le synonyme de dîner : pour inviter un ami, on dit : *Vente á comer el puchero conmigo*. *Puchero*, dans sa première acception, signifie un vase de terre, un pot-au-feu; c'est le synonyme moderne de *olla*, qui se prononce *oya*, et dont nos aïeux ont fait le mot *oille*. On confondait dans le même sens le nom du contenu et celui du contenant. « La pensée d'une *oille* me plaît bien, écrivait madame de Sévigné à sa fille ; elle vaut mieux qu'une viande seule.... » La *olla podrida*, dont le mot *pot-pourri* est la traduction littérale, signifie au figuré, en espagnol comme en français, un mélange de toutes sortes de choses; d'après une recette que nous lisons dans un livre du seizième siècle, elle se composait d'ingrédients nombreux : mouton, bœuf, poulet, chapon, saucisson, lard, pieds de cochon, ail, ognons et toutes sortes de légumes. Le lard était indispensable, témoin ce vieux proverbe, d'après lequel il n'y a pas d'*olla* sans lard, ni de noce sans tambourin :

« No hay olla sin tocino,
Ni boda sin tamborino. »

Il y a même une curieuse variante, où l'on fait intervenir l'Église à côté de la cuisine, et le nom d'un Père souvent cité par les prédicateurs :

« No hay olla sin tocino,
Ni sermon sin san Agostino. »

« Il n'y a pas d'*olla* sans lard, ni de sermon sans saint Augustin. »

On avait ajouté au nom de la *olla* celui de *podrida*, parce qu'elle devait être comme *pourrie* à la suite d'une longue cuisson ; pas trop longue cependant, d'après cet autre *refran* qui dit que, lorsqu'elle bout trop longtemps, elle perd sa saveur :

Olla que mucho hierve
Sabor pierde.

Il y a bien encore une douzaine de proverbes de ce genre, car la *olla podrida* jouait le rôle principal dans la cuisine, comme aujourd'hui le *puchero*. Il y a *puchero* et *puchero*. En Andalousie, il est différent de celui de la Castille, qui n'est pas le même que celui de la Catalogne.

On le fait mijoter, distiller et réduire à petit feu, dans ces nombreux petits pots qu'on enterre dans les cendres, et qui garnissent toute *cocina* bien organisée. Le *puchero* classique est à peu près le même que celui du temps de Don Quichotte ; les gourmets y ajoutent du safran et autres épices, quelques tranches de jambon, du *chorizo*, espèce de saucisson au piment rouge, et même de la hure de porc ; puis la *verdura*, qui comprend les légumes, suivant la saison : pois, haricots verts, choux, tomates, etc., mais toujours et invariablement des *garbanzos*. Chacun connaît ce légume, qui n'est autre que notre pois chiche : c'est le régal du pauvre et du riche ; quand on veut parler d'un homme misérable, on dit qu'il compte ses *garbanzos : cuenta garbanzos*. Théophile Gautier en a donné une définition ingénieuse : « C'est un pois qui a l'ambition d'être un haricot, et qui y réussit trop bien. » Ce légume est éminemment dur à cuire : si l'on n'a pas eu la précaution de le faire tremper dans l'eau froide vingt-quatre heures à l'avance, il restera dur dans l'eau bouillante. C'est sans doute de ceux-là qu'avait mangés le regrettable écrivain, lorsqu'il fut ballotté dans le *correo real*, voiture qu'il compare à une casserole attachée à la queue d'un tigre, « après avoir avalé quelques *garbanzos*, dit-il, qui sonnaient dans nos ventres comme des grains de plomb dans des tambours de basque... » Les meilleurs *garbanzos*, tendres, moelleux et savoureux, se récoltent dans les plaines fertiles de *Fuente-Sauco*, province de Zamora; la plupart de ceux qu'on voit exposés dans les *tiendas de comestibles* portent cette indication, souvent fallacieuse. *Fuente-Sauco* est pour les *garbanzos* ce que Soissons est pour les haricots.

Disons quelques mots de l'*altramuz*, un légume très-commun en Espagne, et qui n'est autre que le lupin illustré par Horace. C'était, à ce qu'il paraît, l'aliment de prédilection des philosophes grecs, particulièrement des cyniques ; les triomphateurs romains en faisaient des largesses au peuple, et il figurait sur les tables les plus recherchées. C'est aujourd'hui, en Espagne comme en Italie, le plus humble des légumes : on le mange bouilli, et en Andalousie, où il s'en fait une grande consommation, les *altramuceros* les vendent grillés. L'*altramuz* est, dit-on, fort sain ; il doit cependant être assez échauffant, si l'on en croit ce dicton populaire, au sujet du bouillon de lupins, qui brûle même quand il est froid : « *Como caldo de altramuces, que está frio, y quema.* » Quoi qu'il en soit, l'*altramuz* est le légume du pauvre : c'est un *garbanzo* honteux.

Il est un animal qui occupe une place très-importante dans la gastronomie espagnole : nous voulons parler de l'utile quadrupède que Grimod de la Reynière a appelé « cet animal encyclopédique », — le cochon, puisqu'il faut l'appeler par son nom. On en tire parti de tant de manières en Espagne, qu'il n'est guère de pays où il mérite mieux l'épithète que lui a donnée le célèbre gastronome. Les mots abondent pour le nommer, et nous doutons qu'il y ait une langue aussi riche à cet égard que la langue espagnole : ainsi on lui donne les noms de *cerdo*, *cochino*, *cochinillo*, *puerco*, *marrano*, *marrancho*, *lechon*, *gorrin*, *gorrino*, — sans préjudice de ceux que nous oublions. On mange en Espagne d'excellents jambons : les *jamones dulces* de Cadiar, dans les Alpujarras, sont renommés en Andalousie; on leur donne ce nom à cause de la couche de sucre dont ils sont recouverts. Ceux de Montanchez, en Estrémadure, sont également estimés ; Saint-Simon en faisait grand cas, surtout de ceux qui étaient faits, suivant ce qu'il avait entendu dire, avec des cochons qui se nourrissaient de vipères. On vantait les jambons de l'Estrémadure à l'égal de ceux de Bayonne, de Mayence, et du *jamon gallego*. Les *morcillas* (boudins) et les *chorizos* (saucisses) jouent aussi un grand rôle, ainsi que leurs sous-genres, les *longanizas*, *albóndigas* et *albondiguillas*, *salchichas*, *pimentescos*, et autres variétés. N'oublions pas le lard, *tocino*, que les vrais amateurs trouvent meilleur lorsqu'il a un peu d'âge ; témoin ce proverbe, qui l'assimile au vin vieux :

Tocino, y vino, añejo.

Il y a encore le *queso de cerdo* (fromage de cochon) et la *manteca de cerdo*, ou *de puerco*,

littéralement *beurre de porc*, nom qu'on donne au saindoux pour le distinguer du beurre ordinaire. Il se fait très-peu de beurre en Espagne. Celui qui se consomme généralement vient de Flandre, ou du moins on le vend sous le nom de *manteca de Flandes*. On le garde très-longtemps, et il est presque toujours horriblement rance, comme du temps de madame d'Aulnoy, où il se vendait, dit-elle, « plus cher que le beurre de Vanvre ».

Le poisson, qui est ordinairement assez rare dans l'intérieur, est abondant et excellent sur les côtes d'Espagne. Nous avons lu quelque part que le duc de Vendôme, pendant le séjour qu'il fit en Espagne, avait établi ses quartiers d'hiver au bord de la Méditerranée, afin de pouvoir y manger plus commodément du poisson, qu'il aimait beaucoup. Les *salmonetes* (rougets) et les *boquerones* (espèce d'anchois) que l'on sert en Andalousie sont extrêmement délicats; on en peut dire autant des énormes crevettes, *langostinos*, assez communes en Catalogne et surtout à Valence, et qui mesurent jusqu'à vingt centimètres de longueur. Les *postres*, — c'est ainsi qu'on appelle le dessert, — complètent très-bien, avec les *entremeses*, le menu d'un bon dîner espagnol ; les plats sucrés sont excellents et très-variés : *arrope*, *tortas*, *almendrucos*, *cabellos de ánjel*, *mostillo*, *orejones*, *natillas* et autres chatteries que les jolies Espagnoles — les Andalouses surtout — se plaisent à croquer du bout de leurs petites dents blanches.

VI

Nous avons dit qu'Astorga était une ville de peu d'industrie : nous ne devons pas oublier cependant qu'elle est renommée pour la fabrication du chocolat. On sait que l'Espagne est le premier pays d'Europe où l'on connut le chocolat; les conquérants du Mexique en trouvèrent l'usage établi dans cette contrée dès l'année 1520 ; on l'appelait dans la langue du pays *calahuatl* ou *chocolatl*. Peu à peu il se répandit en Espagne, puis en France, où il était déjà assez commun du temps d'Anne d'Autriche, et bientôt il fut adopté dans le reste de l'Europe. Au commencement du dix-septième siècle, l'usage du chocolat était déjà très-répandu en Espagne et le nouvel aliment fut célébré par plusieurs auteurs, parmi lesquels nous nous bornerons à citer le *Curioso tratado de la naturaleza y calidad del chocolate*, du licencié Ant. Colmenero de Ledesma, *médico y cirujano* d'Ecija (Madrid, 1631, in-4°), et l'ouvrage du *Capitan Castro de Torres*, imprimé à Ségovie en 1640, in-4°, sous le titre de *Panejírico al chocolate*. Les théologiens et les casuistes se mirent de la partie ; une grave question était venue troubler la conscience des amateurs de chocolat : il s'agissait de savoir s'il rompait le jeûne de l'Église. Divers docteurs discutèrent longuement pour et contre. Dès le seizième siècle, le tournoi avait commencé : le P. Manrique rapporte que la difficulté ayant été soumise à Paul V, ce pape ordonna qu'on préparât en sa présence la boisson en litige, et dit : *Hoc non frangit jejunium* (Ceci ne rompt pas le jeûne). Grégoire XIII, aussi indulgent pour le chocolat qu'il l'avait été pour la Saint-Barthélemy, s'était déjà prononcé dans le même sens. Martin de Ledesma, Pellicer, Tabiena, Pinelo, l'archevêque Padilla, le docteur Navarro et d'autres *juristas*, *catedráticos*, *teólogos* et *canonistas* publièrent aussi des livres sur ce sujet ; mais le plus curieux que nous connaissions est celui du P. Tómas Hurtado, imprimé en 1642 sous le titre de : *Si el chocolate quebranta el ayuno de la Iglesia* (Si le chocolat rompt le jeûne de l'Église). Nous avons sous les yeux ce singulier volume, que nous avons rencontré en bouquinant chez un cordonnier-antiquaire de Tolède. L'auteur (qui examine ensuite au même point de vue la question du tabac) traite à fond celle du chocolat : Aristote et Aristophane, Platon et Pline, Hippocrate et Galien, saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, Escobar et le P. Sanchez sont cités tour à tour dans ses onze chapitres. En somme, il est d'avis que le chocolat ne rompt pas le jeûne, *même quand on le prend par plaisir*, à la condition qu'on le prenne en petite quantité, qu'on ne le fasse pas trop épais, et qu'il ne soit préparé ni au lait

ni aux œufs. Il y a encore une condition : c'est qu'il ne soit pas falsifié, « comme le font, dit-il, les marchands, au moyen d'un mélange de farine de fèves, de *garbanzos* ou autres substances... » Ce détail montre qu'en fait de sophistication il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Le cardinal Brancaccio s'était aussi déclaré partisan du chocolat. Escobar, le fameux casuiste, avait décidé que le liquide ne rompt point le jeûne. Philippe V avait peut-être lu le traité de Tomás Hurtado ; toujours est-il qu'il prenait son chocolat en toute tranquillité de conscience, si nous en croyons Saint-Simon :

«... Un jour que je vis la reine prendre plusieurs fois du tabac, je dis que c'étoit une chose assez extraordinaire que de voir un roi d'Espagne qui ne prenoit ni tabac ni chocolat. Le roi me répondit qu'il étoit vrai qu'il ne prenoit point de tabac; sur quoi la reine fit comme des excuses d'en prendre, et dit qu'elle avoit fait tout ce qu'elle avoit pu, à cause du roi, pour s'en défaire, mais qu'elle n'en avoit pu venir à bout, dont elle étoit bien fâchée. Le roi ajouta que pour du chocolat il en prenoit avec la reine tous les matins, mais que ce n'étoit que les jours de jeûne. — Comment, Sire, repris-je de vivacité, du chocolat les jours de jeûne ! — Mais fort bien, ajouta le roi gravement, le chocolat ne le rompt pas. — Mais, Sire, lui-dis-je, c'est prendre quelque chose, et quelque chose qui est fort bon, qui soutient, et même qui nourrit. — Et moi, je vous assure, répliqua le roi avec émotion et rougissant un peu, qu'il ne rompt pas le jeûne, car les Jésuites, qui me l'ont dit, en prennent tous les jours de jeûne, à la vérité sans pain ces jours-là, qu'ils y trempent les autres jours. Je me tus tout court, ajoute Saint-Simon, car je n'étois pas là pour instruire sur le jeûne ; mais j'admirai en moi-même la morale des bons Pères et les bonnes instructions qu'ils donnent... Dans quelles ténèbres épaisses et tranquilles vivent les rois qu'ils conduisent ! »

« Le matin, en se levant, dit madame d'Aulnoy, on prend de l'eau glacée, et incontinent après, le chocolat... A deux heures l'hiver, et à quatre heures l'été... l'on prend du chocolat et des eaux glacées... On le prend avec du biscuit, ou du petit pain aussi sec que s'il étoit rôty et que l'on fait exprès. Il y a des femmes qui en prennent jusqu'à six tasses de suite, et c'est souvent deux et trois fois par jour. Un autre voyageur assure aussi que le chocolat était le plus grand régal des Espagnols : « On ne peut s'imaginer la dépense qui s'en fait. Dès que vous entrez dans une maison un peu distinguée, le compliment est de vous prier de prendre le chocolat, qu'ils vous présentent dans des vases de coco avec de petits biscuits, dont ils ont toujours provision. »

Nous avons retrouvé quelques anciennes recettes, où nous voyons figurer, outre le sucre et le cacao, toutes sortes d'épices, telles que le poivre d'Inde ou poivre rouge, « pour le rendre plus piquant, » la vanille, la cannelle, etc. On ajoutait aussi du musc et de l'ambre gris, qui rendaient, disait-on, le chocolat plus agréable : c'est probablement celui que préférait la marquise de Pompadour, qui, d'après les mémoires de madame du Hausset, sa femme de chambre, « se faisoit servir du chocolat à triple vanille et ambré à son déjeuner. » Le P. Hurtado nous apprend même que de son temps on ajoutait de l'anis et du sésame (*alegría*). Aujourd'hui le chocolat qu'on prend en Espagne est généralement préparé à la cannelle. C'est ainsi qu'on vous le sert toujours, si vous n'avez pas la précaution de le demander autrement. Voici du reste la définition donnée par le *Diccionario de la Academia española* : « *Chocolat* : pâte composée de cacao, de sucre et de *cannelle*. » Un voyageur du dix-septième siècle nous apprend qu'il y avait en Espagne « des gens qui ne faisoient pas autre chose que le chocolat... J'en ai vu, ajoute-t-il, qui en alloient faire chez les particuliers, et qui le faisoient fort bon. » Cet usage existe encore dans la Péninsule, comme dans le midi de la France ; les *chocolateros* ambulants vont travailler à façon dans les familles : ils apportent leur pierre, leur rouleau, etc., et on leur fournit le sucre, le cacao et les épices.

Qui croirait que l'inoffensif chocolat ait jamais joué un rôle aussi terrible que le poison des Borgia ? C'est pourtant ce que nous apprend madame d'Aulnoy, qui raconte qu'une femme de qualité ayant eu lieu de se plaindre de quelqu'un, « lui présenta un poignard et une tasse de chocolat empoisonné, lui laissant seulement la liberté de choisir le genre de mort. Il n'employa pas un moment pour la toucher de pitié... il prit froidement le chocolat, et n'en laissa pas une goutte. Après l'avoir bu, il lui dit : « Ce chocolat auroit été meilleur, si vous y aviez mis plus de « sucre ; car le poison le rend amer : souvenez-vous-en pour le premier que vous accommo- « derez. » Les convulsions le prirent presque aussitôt : c'étoit un poison très-violent, et il ne demeura pas une heure à mourir. Cette dame qui l'aimoit encore passionnément, eut la barbarie de ne pas le quitter qu'il ne fût mort. »

Brillat-Savarin a fait l'éloge du chocolat d'Espagne. Les dames espagnoles du Nouveau-Monde, dit-il, l'aiment jusqu'à la fureur, au point que, non contentes d'en prendre plusieurs fois par jour, elles s'en font souvent apporter à l'église. On ne va pas jusque-là dans la Péninsule, mais l'usage du chocolat y est très-répandu; on le regarde comme un aliment si bienfaisant, qu'on permet aux malades d'en prendre. On allait même plus loin autrefois : on lui attribuait toutes sortes de vertus, et les médecins le prescrivaient comme remède à leurs malades ; c'est du moins ce que nous lisons dans le *Voyage d'Espagne par M. M****. « Je me trouvai un jour, dit-il, chez le surintendant des finances, qui étoit incommodé de vapeurs. Ses médecins traitoient cela de mal d'estomac et lui faisoient prendre quantité de chocolat ; ils en prenoient aussi pour lui tenir compagnie... » Presque partout en Espagne le chocolat est bon ; il est ordinairement très-épais, et le P. Escobar eût probablement hésité à le considérer comme une boisson. On ne vous sert pas de cuillers ; elles sont remplacées par de petits biscuits accompagnés d'un grand verre d'eau. Les tasses sont si petites qu'on les a comparées à des dés à coudre ; on les appelle *jícaras*, d'un ancien nom mexicain. Les jicaras étaient des espèces de calebasses dont on se servait autrefois comme de tasses, et qui ont été remplacées par la faïence et la porcelaine. Le mot *jicarazo* est encore en usage dans l'Amérique du Sud, notamment à Guatemala, comme synonyme d'empoisonnement, parce que, quand on veut faire prendre du poison à quelqu'un, on le verse dans une *jícara de chocolate*. En Espagne, la *jícara de chocolate* se sert le matin aux jeunes époux, comme chez nous autrefois le *chaudeau*, tasse de bouillon accompagnée de la rôtie. « Quand viendra, dit une chanson populaire, quand viendra ce jour, — Et cette heureuse matinée, — Où l'on nous apportera à tous deux — Le chocolat dans notre lit ? »

¿ Cuándo llegará aquel dia
Y aquella feliz mañana,
Que nos lleven á los dos
El chocolate en la cama ?

VII

Le chemin de fer qui doit mettre la Galice en communication avec la Vieille-Castille et le reste de l'Espagne s'arrête aujourd'hui à la station de Brañuelas, pauvre village à quelques lieues d'Astorga. Nous montâmes dans le *coche-correo*, qui partait pour Lugo ; après avoir parcouru un pays fort triste, nous fûmes amplement dédommagés en traversant le Vierzo, une des contrées les plus pittoresques et les moins connues de l'Espagne. C'est une vallée à peu près circulaire, de huit à dix lieues d'étendue, verte, ombragée, avec de grands bois de châtaigniers et de noyers, de vastes champs de lin et des ruisseaux limpides; on se croirait presque dans un coin de la Suisse ou du Dauphiné. Nous rencontrâmes, comme nous montions une côte à pied, un *Maragato* qui conduisait à Léon une charrette pleine d'énormes châtaignes du *Vierzo*. Nous engageâmes la conversa-



MARAGATO, MARCHAND DE CHATAIGNES.

tion en lui offrant un *puro* qu'il accepta sans cérémonie, mais à la condition que nous accepterions aussi de ses châtaignes ; et il se mit à en bourrer nos poches. Ce trait peint un des côtés du caractère du paysan espagnol, souvent fier et généreux. Après avoir traversé Ponferrada, nous arrivâmes à *Villafranca del Vierzo*, petite ville des plus pittoresques, dont l'ancien nom, *Villa Francorum*, vient, dit-on, de ce qu'elle servait de halte aux nombreux pèlerins français qui se rendaient à Saint-Jacques de Compostelle. Le pays, extrêmement sauvage, devient de plus en plus accidenté : dans les villages où s'arrête la diligence, des jeunes filles nous offrent des verres d'eau, des fruits et du lait. Nous arrivons enfin à Lugo, ancienne ville romaine, dont les murailles ressemblent à celles d'Astorga. Nous sommes ici en pleine Galice, et nous pouvons étudier chez eux ces *Gallegos* que nous avions déjà vus à Madrid dans leur rôle de *mozos de cordel*, et que nous avions souvent rencontrés sur les grandes routes, allant faire la moisson. Chaque année, les laborieux et robustes enfants de la Galice partent de leur pays pour les différentes provinces de l'Espagne, où ils vont faire la *siega;* car la plupart sont moissonneurs, comme un grand nombre d'Asturiens sont domestiques ou porteurs d'eau. C'est ordinairement vers le commencement de juin que les *segadores gallegos* quittent leurs montagnes boisées pour aller affronter un soleil implacable dans les plaines où ils trouvent à peine un peu d'ombre. Les Galiciens, qui ressemblent aux Auvergnats, sont comme eux très-économes, et n'épargnent pas leur fatigue pour rapporter au pays un petit pécule. De là sans doute cette chanson servant de légende à une image à deux *cuartos :*

À matarse á trabajar
Viene el Gallego á la siega,
Para cien reales ganar.

« Il se tue à travailler, — Le Gallego, quand il vient faire la moisson, — Pour gagner cent réaux. »

Et comme ces braves gens aiment leur pays! Un jour, au milieu des plaines de la Manche, — c'était au bon temps des diligences, — nous nous approchâmes d'une douzaine de moissonneurs galiciens assis à l'ombre d'un olivier séculaire, et qui dévoraient d'un bon appétit leur frugal repas; nous leur parlâmes de Lugo, de Santiago, de leurs montagnes : aussitôt leurs visages grossiers s'illuminèrent, ils nous prirent les mains, et il fallut soulever la *bota* de cuir pour boire un filet de gros vin noir en l'honneur de la Galice. Malgré leur honnêteté proverbiale et leurs bonnes qualités, les Galiciens ont été de tout temps un objet de risée pour les autres Espagnols. Pauvres Gallegos! Comme les Auvergnats, on les tourne en ridicule partout : dans les chansons, dans les *sainetes*, dans les images populaires; un peu plus, leur nom serait une injure, et qui dit *Gallego* dit grossier ou ignorant. Voyez plutôt comment on traite ces Béotiens de l'Espagne :

Los Gallegos en Galicia,
Cuando van en procesion,
Llevan un gato por santo
Y una vieja por pendon.

« Les Galiciens en Galice, — Quand ils vont en procession, — Portent un chat au lieu de saint, — Et une vieille pour bannière. »

Los Gallegos en Galicia,
Cuando se van á casar,
Llevan la tripilla llena
De mendruguillos de pan.

« Les Galiciens en Galice, — Quand ils vont se marier, — Ont le ventre rempli — De vieux croûtons de pain. »

Et il y a une infinité de couplets de ce genre, commençant invariablement par le même vers. Voici encore un couplet qui rappelle cette plaisanterie si connue : « Ni hommes ni femmes, tous Auvergnats ! »

Anoche en la ventana
Ví un bulto negro,
Pensando que era un hombre...
Y era un Gallego!

« Cette nuit, à la fenêtre, — Je vis une masse noire ; — Je pensais que c'était un homme,... — Et c'était un Galicien ! »

Dès le seizième siècle, ils étaient déjà fort maltraités dans les proverbes : on disait qu'il valait mieux être More que Galicien : témoin ce passage d'une comédie de Tirso de Molina :

.... Moro es el conde
Y aun peor, si el refran miras
De : Antes Moro que Gallego !

« .... Le comte est More — Et encore pis, si tu considères le proverbe : — Plutôt More que Galicien ! »



GALLEGA, GALICIENNE, EN COSTUME DE FÊTE.

Nous avons sous les yeux une de ces feuilles volantes que les *romanceros* vendent dans les rues, et dont le sujet rappelle un peu l'amusante fantaisie d'Edmond About : *Le Cas de M. Guérin;* elle porte le singulier titre de « *Parto del Gallego* (l'Accouchement du Galicien), *satirilla* nouvelle, joyeuse et divertissante, sur ce qui arriva à Cadiz à un Galicien inquiet de se voir en mal d'enfant, et sur les péripéties de son prétendu accouchement. » Il croit sentir certaines douleurs ; on le met au lit, et bientôt, au milieu de ses cris et de ses contorsions, on retire un énorme lézard, enveloppé de langes comme un nouveau-né, et qu'on avait préparé pour la circonstance. « Est-ce un garçon, ou une fille? » demande le Galicien ; et on lui présente pour toute réponse l'animal, qui sort la tête et le mord à belles dents. Cette plaisanterie, du reste, n'est pas nouvelle en Espagne : nous avons vu, il y a quelques années, un aveugle qui criait dans les rues de Madrid un *papel* donnant tous les détails de l'accouchement d'un sergent, — ... *cuenta y razon del parto de un sargento.*

On parle dans la Galice un dialecte, ou pour mieux dire un patois particulier, où les *o* sont remplacés par des *u*, et qui a beaucoup d'analogie avec le portugais, ce qui s'explique par le voisinage des deux pays. Un de nos amis, qui habite les environs de Santiago, nous faisait remarquer, à ce sujet, une particularité assez curieuse : c'est que les Portugais de la frontière de Galice n'aiment pas qu'on leur parle le patois de ce pays, parce qu'il leur semble comme la caricature de leur propre langue. Nous avons parlé de la *Gallegada*, qui a tant de succès sur les théâtres et qui entre souvent dans le programme du *baile nacional*. Nous avons dit aussi ce qu'était le

Magosto, cette fête qui se célèbre tous les ans à l'occasion de la récolte des châtaignes. C'est là qu'on voit les fraîches et jolies *Gallegas*, dans leurs habits de fête, danser au son de la *gaita;* car en ce pays il n'y a pas de fête sans cornemuse. On voit même à Santiago, le jour du *Corpus*, des *gaiteros* accompagner la procession.

VIII

Santiago, plus connu en français sous le nom de Saint-Jacques de Compostelle, est le plus ancien et le plus fameux pèlerinage de l'Espagne. On sait que saint Jacques est le patron du pays, et que *Santiago!* était le cri de guerre des Espagnols du moyen âge, comme *Montjoye! Sainct Denis!* celui des Français. D'après la légende, l'apôtre, se rendant en Espagne, débarqua à Padron, à quelques lieues de Santiago. Une étoile miraculeuse montra plus tard la place où était son corps, et on le transporta à la ville, qui reçut le nom de *Campus stellæ*, le Champ de l'étoile. Au moyen âge, l'affluence des pèlerins était énorme, et elle est encore considérable aujourd'hui. Ceux qui venaient de France étaient très-nombreux, de là le nom de *camino francés* donné au chemin qu'ils prenaient. La ville de Santiago, ancienne capitale de la Galice, est entourée de montagnes, et le climat y est fort humide, si l'on en croit le dicton qui l'appelle *el orinal de España*, — surnom qui rappelle celui de la capitale de la Normandie. La cathédrale, une des plus anciennes et des plus remarquables d'Espagne, date du douzième siècle ; son plan rappelle celui de Saint-Sernin de Toulouse, qui lui a, dit-on, servi de modèle. La partie que nous admirâmes le plus est le *pórtico de la Gloria*, magnifique portail orné de nombreuses figures en relief. Au sommet on voit la statue du Sauveur, et au-dessous celle de l'apôtre saint Jacques. Ce chef-d'œuvre du *maestro Mateo* a été surmoulé pour le *South-Kensington Museum* de Londres, où nous l'avons vu mettre en place, il y a deux ans. Le corps de saint Jacques occupe encore, assure-t-on, son ancienne place; à la droite du saint, qui est représenté en pèlerin, nous lûmes l'inscription : *Hic est corpus Divi Jacobi Apostoli et Hispaniarum Patroni.* Ses reliques étaient autrefois l'objet des plus étranges croyances : « On prétend, dit madame d'Aulnoy, que l'on entend à son tombeau un cliquetis comme si c'étoit des armes que l'on frappât les unes contre les autres, et ce bruit ne se fait que lorsque les Espagnols doivent souffrir quelque grande perte... » La *Capilla de los Reyes*, appelée aussi *el Relicario*, est une des plus riches d'Espagne. Il y a là des objets extrêmement intéressants et de précieuses pièces d'orfévrerie espagnole, antérieures au dixième siècle.

La cathédrale d'Oviedo, malgré ses dimensions restreintes, est un édifice d'une grande élégance ; mais la partie la plus curieuse est la *Cámara Santa*, qui contient autant de reliques, dit-on, que toutes les églises d'Espagne réunies. Pour donner une idée exacte de ses richesses en ce genre, nous traduirons la notice imprimée qui se vend dans l'église avec le sceau de l'évêque, et qui porte le titre de : *Breve sumario de las santas reliquias que en la Cámara Santa de Oviedo se veneran*, c'est-à-dire : « Résumé sommaire des saintes reliques que l'on vénère dans la Chambre Sainte d'Oviedo. » La plus grande partie du drap avec lequel le Christ, notre Rédempteur, fut enseveli dans le sépulcre, et son précieux suaire teint de son très-saint sang ; — Un morceau du roseau que les Juifs lui mirent dans la main en guise de sceptre ; — Un morceau de sa tunique ; — Un fragment de son tombeau ; — Un lambeau des langes qui l'enveloppaient dans la crèche ; — Du pain de la Sainte Cène ; — De la manne que Dieu fit pleuvoir pour les enfants d'Israël ; — Un grand morceau de la peau de saint Barthélemy, apôtre ; — La chasuble que la Reine des Cieux donna à saint Ildephonse, archevêque de Tolède ; — Du lait de la Mère de Dieu elle-même (*leche de la misma Madre de Dios*) ; —

De ses cheveux et une partie de ses vêtements ; — Des cheveux avec lesquels la bienheureuse Magdeleine essuya les pieds du Christ ; — Un des rameaux d'olivier que le Christ tenait à la main lorsqu'il entra dans Jérusalem ; — Un morceau de la pierre sur laquelle était assis Moïse, quand il jeûna sur le mont Sinaï ; — Un fragment de la baguette avec laquelle le même Moïse sépara les eaux de la mer Rouge ; — Un morceau du poisson grillé et du gâteau de miel que Notre-Seigneur mangea avec ses disciples, quand il leur apparut après sa résurrection ; — Des reliques des saints Prophètes, Martyrs, Confesseurs et Vierges sont conservées ici, et il y en a un si grand nombre que Dieu seul le sait. »

Oviedo est la capitale de la province de ce nom, et la principale ville des Asturies, un des pays les plus accidentés et les plus sauvages de la Péninsule. C'est des montagnes de l'ancien *Principado de Asturias* que descendent chaque année ces *mozos de cordel* et ces *aguadores*, au bonnet en pointe et au pantalon court d'où sort un caleçon de toile, tels que nous les avons vus à Madrid. Pélage, premier roi des Asturies, qu'on appelle ici *Don Pelayo*, défendit avec succès ce pays contre les Arabes. C'est dans les défilés de Covadonga, à douze lieues d'Oviedo, qu'il les arrêta avec mille hommes contre vingt mille, — quelques historiens disent même trois cent mille. Aussi regarde-t-on Covadonga comme le berceau de l'indépendance espagnole :

Covadonga, el sitio triunfante,
Cuna que fué de la insigne España.

Les Asturies, seule province où ne s'exerça jamais la domination musulmane, sont encore peu connues, à cause de la difficulté des communications. C'est le pays de l'Espagne où l'on retrouve le plus de souvenirs des Goths. Quelques églises, qui remontent au neuvième siècle, sont très-intéressantes sous le rapport de l'architecture et des inscriptions. En voici une des plus curieuses, portant le nom d'un des successeurs de Pélage, le roi Silo, qui régnait dans les Asturies vers la fin du neuvième siècle ; nous la tenons d'un de nos amis d'Oviedo ; elle a été relevée à Santiyanes de Pravia, à six lieues de cette ville, et est célèbre dans le pays. Elle se compose des mots : *Silo princeps fecit*, qu'on peut lire de plusieurs manières différentes en partant toujours du centre :

T I C E F S P E C N C E P S F E C I T
I C E F S P E C N I N C E P S F E C I
C E F S P E C N I R I N C E P S F E C
E F S P E C N I R P R I N C E P S F E
F S P E C N I R P O P R I N C E P S F
S P E C N I R P O L O P R I N C E P S
P E C N I R P O L I L O P R I N C E P
E C N I R P O L I S I L O P R I N C E
P E C N I R P O L I L O P R I N C E P
S P E C N I R P O L O P R I N C E P S
F S P E C N I R P O P R I N C E P S F
E F S P E C N I R P R I N C E P S F E
C E F S P E C N I R I N C E P S F E C
I C E F S P E C N I N C E P S F E C I
T I C E F S P E C N C E P S F E C I T

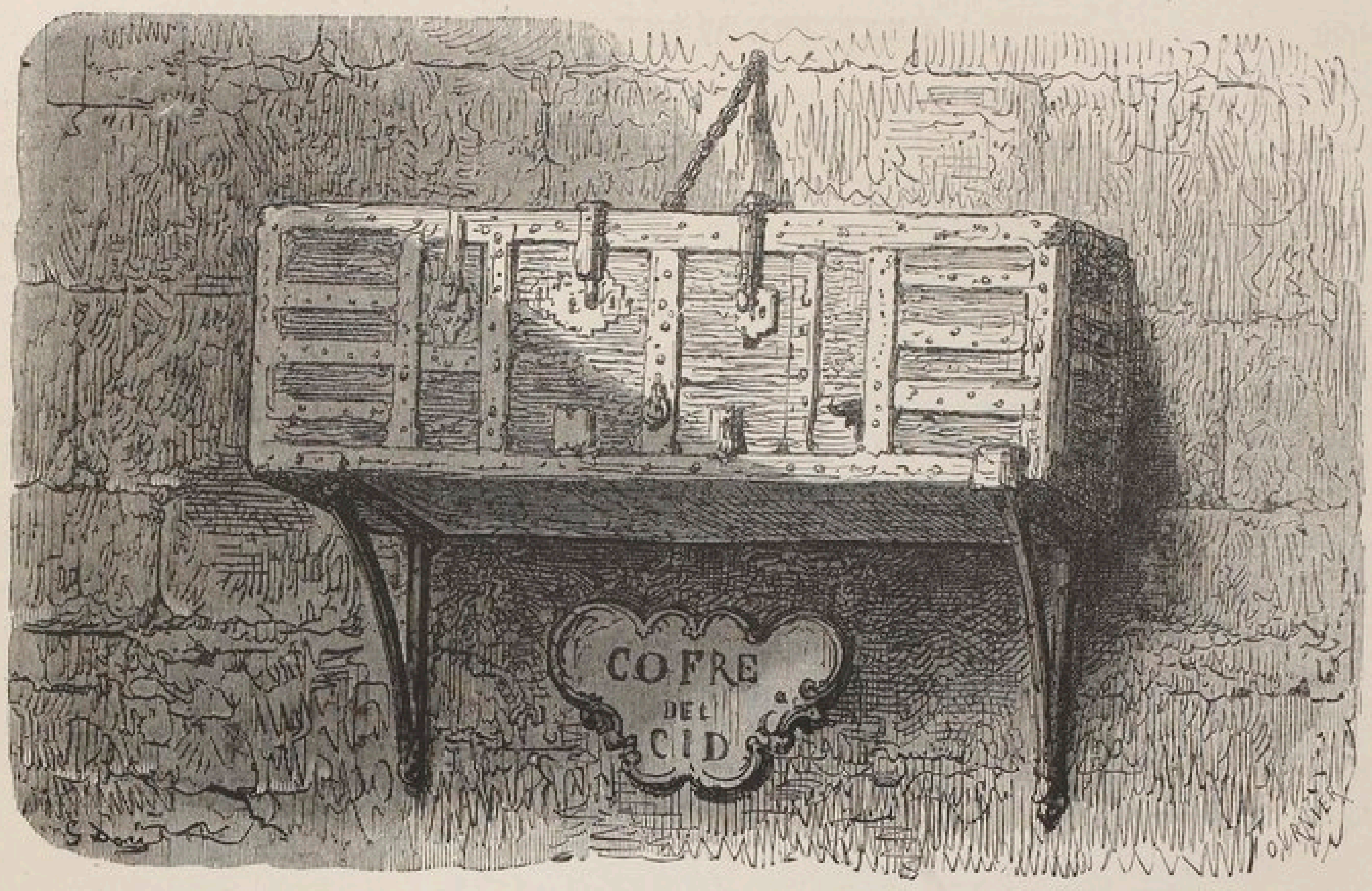
Ces singulières inscriptions furent aussi à la mode dans d'autres pays, témoin celle, beaucoup plus simple, il est vrai, relevée au château de Rochemaure, sur les bords du Rhône, et qui consiste en une devise de trois mots : *Sator opera tenet* (littéralement : le semeur tient son ouvrage, — ou : comme on sème, on récolte). En lisant de droite à gauche, de haut en bas, et réciproquement, on retrouve toujours le même sens, comme dans l'inscription du roi Silo :

S A T O R
A R E P O
T E N E T
O P E R A
R O T A S

Les Asturies, une des provinces les plus sauvages de l'Espagne, ne sont mises en communication avec la province de Léon que par une seule route praticable pour les diligences. C'est celle que nous prîmes pour retourner à Léon. Nous passâmes sans encombre le fameux *Puerto de Pajares*, étroit défilé qui sépare les deux provinces. Pendant la mauvaise saison, ce *puerto* est encombré de neiges; il arrive même quelquefois que la diligence ne peut continuer son chemin, et que les voyageurs sont obligés de coucher à la *posada*. C'est du moins ce que nous assura le *mayoral*, qui nous fit voir des bornes destinées à indiquer la route quand la neige est trop haute, tout comme sur le Simplon ou le mont Cenis. Le *Puerto de Pajares* passé, nous ne tardâmes pas à arriver à la Pola de Gordon, une petite station où s'arrête aujourd'hui le chemin de fer qui doit être prolongé jusqu'à Oviedo. Une heure plus tard nous étions de retour à Léon, et le lendemain, après avoir salué en passant la cathédrale de Palencia, nous arrivions dans l'ancienne capitale de la Vieille-Castille.



DANS LA VENTA, A GRAJAL.



EL COFRE DEL CID (CATHÉDRALE DE BURGOS).

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

Burgos. — Costumes des paysans : la *montera*. — Le *Mercado de la Liendre*. — La *Casa del Cordon* et l'*Arco de Santa María*. — L'*Ayuntamiento* ; les os du Cid. — La cathédrale : une porte en bois sculpté ; la *capilla del Condestable* ; un christ recouvert de peau humaine : le *Santo Cristo* ; le *Papa-moscas* ; *el Cofre del Cid*. — Les oiseaux dans les églises espagnoles d'autrefois. — Encore les processions religieuses ; quelques usages singuliers ; l'ivrogne et le Saint-Sacrement. — Le monastère de *Las Huelgas* et la *cartuja de Miraflores* ; les religieuses. — *San Pedro de Cardona* : le tombeau du Cid ; le Cid a-t-il réellement existé ? — Les gorges de Pancorbo. — Miranda de Ebro. — L'Èbre. — La Rioja. — Calahorra. — Tudela. — Les Navarrais.

I

Le train s'arrête : nous voici à Burgos. Le froid est très-vif, malgré un ciel bleu et un soleil brillant ; nous sommes cependant au mois d'octobre ; mais Burgos, situé au milieu d'une plaine très-élevée, est un des endroits les plus froids de l'Espagne : nous nous souvenons d'y avoir vu deux pieds de neige au mois de novembre. L'Arlanzon, une petite rivière presque à sec l'été, y gèle quelquefois l'hiver. Navagiero, qui visita Burgos en 1524, dit que cette ville lui parut aussi triste que le ciel, souvent chargé de nuages ; on disait que Burgos portait le deuil pour toute la Castille : *Trae duelo por toda Castilla*. C'est sur la *Plaza de la Libertad*, entourée de portiques couverts, qu'il faut voir le vrai Castillan, embossé dans sa mante, se chauffer au soleil, à l'abri du vent. « Pourvu qu'il ait, dit la chanson populaire, — Du vin, de l'ail, du blé et de l'orge, — Il ne quitte pas la place en juillet, — Ni son manteau en janvier : »

En teniendo el Castellano
Vino, ajos, trigo y cebada,
No deja la plaza en julio,
Ni en enero la capa.

C'est sur cette place que se réunissent, les jours de marché, les paysannes des environs avec leurs jupons d'un jaune éclatant, et les paysans coiffés de la *montera* de peau. Cette coiffure, très-ancienne, qui leur donne un aspect farouche, a un faux air de casque. Ponz en faisait déjà la remarque au siècle dernier : « Le peuple, dit-il, est le meilleur dépositaire des coutumes et des usages anciens. La variété des *monteras* des diverses provinces de l'Espagne ne représente, suivant moi, que la figure des anciens morions, salades, cabassets et autres casques en usage à différentes époques. Ce peuple, presque entièrement militaire, a conservé dans son costume non-seulement l'image vivante des casques dans ses *monteras*, mais encore celle de toutes ses anciennes armures dans les *coletos* (pourpoints), les *polaynas* et les *abarcas* (espèce de guêtres), et jusque dans ses *alpargatas*. Qu'on entre dans une ancienne *armería* : si l'on connaît bien les *monteras* sévillanes, grenadines, manchoises, valenciennes, castillanes, galiciennes, on verra combien ces différentes coiffures ressemblent aux casques d'autrefois. » Ce qu'on peut étudier à Burgos, ce sont les guenilles et les haillons sous lesquels s'abritent les mendiants castillans, ces mendiants qu'on a comparés à des tas d'amadou séchant au soleil, et qu'on trouve partout, — jusque sur l'escalier de la *fonda*. « Tout cela, dit Théophile Gautier, est si râpé, si sec, si inflammable, qu'on les trouve imprudents de fumer et de battre le briquet. Les petits enfants de six ou huit ans ont aussi leurs manteaux, qu'ils portent avec la plus ineffable gravité. »

Burgos était jadis une ville florissante, témoin ce vieux refrain :

Ea ! ea ! que Burgos no es aldea,
Sino ciudad, y buena !

« Holà ! holà ! Burgos n'est pas un village, — Mais une ville, et une belle ! »

« Burgos offre aujourd'hui l'image de la pauvreté, de la fainéantise et de la dépopulation, » disait un voyageur du siècle dernier. Cette peinture est encore vraie ; il semble que la mendicité y soit une profession : nous avons vu bon nombre de mendiants portant au-dessus du front, attachée à leur *montera*, une plaque de fer-blanc sur laquelle se lisaient, estampés en relief, les mots : *Pobres á Solemnidad*. C'étaient des pauvres patentés, officiellement reconnus et autorisés par l'*ayuntamiento* de Burgos : le mot *solemnidad* est synonyme de notoriété. Un jour que nous errions dans une des rues qui avoisinent la place, nous remarquâmes, à l'entrée d'un ancien portique, un va-et-vient de gens dont la plupart étaient couverts de haillons. Ayant avisé une jeune marchande de charbon, nous lui demandâmes ce qu'était cela : après un moment d'hésitation, elle nous répondit en rougissant que c'était le *Mercado de la Llendre*, ce que nous rendrons honnêtement, — mais non littéralement, — par marché aux guenilles, car lesdites guenilles ne sont que le récipient de la *llendre*, nom que l'on donne aux œufs d'un certain insecte parasite qui se montre très-attaché à la chevelure humaine; insecte qu'un poëte espagnol, Cepeda Guzman, fait figurer en tête d'un sonnet, « et qui naît, dit-il, dans les cheveux les plus dorés... »

Piojos cria el cabello mas dorado...

Ce marché très-pittoresque, mais trop grouillant, nous rappela celui de Houndsditch, que nous avions visité à Londres avec Doré. Et, puisque nous sommes en si bonne compagnie, disons que l'insecte en question, dont l'*Eloge* a été imprimé plus d'une fois, n'est pas le seul qui ait inspiré les poëtes. La célèbre *Puce de madame Desroches* est là pour le prouver. Déjà l'auteur d'un *Tractatus de pulicibus*, imprimé au seizième siècle, avait pris la défense des puces, dont il fait l'éloge : *laudem et defensionem pulicum*,... et qu'il appelle les esprits familiers des femmes : *spiritus familiares mulierum, hoc est pulices*.... Un poëte espagnol, l'élégant Cetina, contemporain de Boscan et de Garcilaso, a chanté dans ses vers les *pulgas*, cet insecte qui a donné son nom au doigt qui sert à le tuer : *el dedo pulgar*. Revenons, sans qu'il soit besoin de transition, aux men-



LES POBRES DE SOLEMNIDAD, A BURGOS

diants de Burgos; la plupart paraissent supporter leur misère avec une résignation mêlée de fierté; en bons Castillans, ils se croient peut-être quelques gouttes de sang noble dans les veines, et c'est pour eux sans doute qu'a été fait le proverbe qui montre « le descendant de l'hidalgo un pied chaussé, et l'autre nu » :

> El hijo del hidalgo,
> Un pié calzado,
> Y el otro descalzo.

Il en est même qui sont philosophes, comme un *guitarrero* aveugle que nous entendîmes chanter cette *seguidilla* :

> Los pobres mas hambrientos
> Son los mas ricos,
> Porque todo lo comen
> Con apetito;
> No así los grandes,
> Que aunque todo les sobra,
> Les falta el hambre.

« Les pauvres les plus affamés — Sont les plus riches, — Parce qu'ils mangent tout — De bon appétit. »
« Il n'en est pas ainsi des grands : — Bien qu'ils aient tout en abondance, — Il leur manque la faim. »

Parmi les anciennes maisons de Burgos, la *Casa del Cordon* est une des plus intéressantes. On lui a donné ce nom à cause d'un *cordon* sculpté en relief autour de la porte d'entrée, décoration très-originale empruntée aux armes du *Condestable de Castilla* qui la fit construire. L'*Arco de Santa-María*, construit sous Charles-Quint, et qui fait face à l'*Espolon*, la promenade à la mode, a de curieuses statues représentant des hommes d'armes dans le costume du temps. Quant à l'*Ayuntamiento*, c'est un édifice fort ordinaire, où l'on nous fit voir, dans une des salles, des os du Cid et de *doña Ximena*, conservés.... ô profanation! dans une bouteille placée dans une vulgaire vitrine en noyer.

II

La cathédrale de Burgos est unique en Espagne pour la légèreté de sa construction et la richesse des détails : malheureusement il est difficile de juger de l'ensemble à l'extérieur, à cause des constructions qui l'entourent de tous côtés. L'entrée principale donne dans la *calle de Lain-Calvo* — un nom emprunté aux chroniques du Cid. — Nous montons un haut escalier, et nous pénétrons dans l'église après avoir soulevé la lourde portière de cuir qui en ferme l'entrée. La première chose qui nous frappe, c'est une porte à deux battants, en noyer sculpté, où sont représentés saint Pierre et saint Jean, Adam et Ève, et l'entrée de Jésus-Christ à Jérusalem. Ce chef-d'œuvre d'un sculpteur inconnu du quinzième siècle a inspiré à Théophile Gautier quelques lignes enthousiastes. « C'est assurément, dit-il, la plus belle porte du monde après celle du baptistère de Florence, par Ghiberti, que Michel-Ange, qui s'y connaissait, trouvait digne d'être la porte du paradis. Il faudrait mouler cette admirable page et la couler en bronze, pour lui assurer l'éternité dont peuvent disposer les hommes. » Le chœur est orné d'une centaine de stalles, également en noyer sculpté, avec des ornements de marqueterie dans le goût de l'*intarsiatura* qu'on voit dans les églises italiennes de la Renaissance. Ces stalles, datées de 1497 à 1512, peuvent compter parmi les plus belles qu'il y ait en Espagne. N'oublions pas la belle *reja* de fer forgé et ciselé, grille gigantesque qui ferme la *Capilla del Condestable*, et qui passe pour le chef-d'œuvre de Cristobal Andino, un des premiers *rejeros* espagnols. Cette chapelle du Connétable est d'une richesse qui défie toute description. Le dôme est de ce travail que les Espagnols

appellent *cresteria*, du mot *cresta*, crête; c'est festonné, fouillé, découpé à jour comme de la guipure. Nulle part l'architecture du quinzième siècle n'a atteint plus de légèreté. N'oublions pas, dans le transsept du nord, un escalier double, dont on attribue la construction à Diego de Siloé, sculpteur et architecte de Burgos. C'est une merveille d'élégance, et nous le recommandons aux peintres comme fond de tableau pour une procession.

Une des chapelles les plus curieuses de la cathédrale est celle du *Santo Cristo*. Ce Christ est célèbre dans toute l'Espagne pour ses miracles. La légende rapporte qu'il fut trouvé naviguant dans la baie de Biscaye, par un marchand de Burgos qui revenait de Flandre. On le porta au couvent des Augustins de cette ville, où madame d'Aulnoy raconte l'avoir vu : « On ne l'aperçoit, dit-elle, qu'à la lueur des lampes qui sont sans cesse allumées ; il y en a plus de cent; les unes sont d'or et les autres d'argent, d'une grosseur si extraordinaire, qu'elles couvrent toute la voûte de cette chapelle. Il y a soixante chandeliers d'argent plus hauts que les plus grands hommes, et si lourds qu'on ne les peut remuer à moins que de se mettre deux ou trois ensemble. Ils sont rangés à terre des deux côtés de l'autel, ceux qui sont dessus sont d'or massif. L'on voit entre deux des croix de même garnies de pierreries et des couronnes qui sont suspendues sur l'autel, ornées de diamants et de perles d'une beauté parfaite... On m'a conté que de certains religieux de cette ville le volèrent autrefois, et l'emportèrent, et qu'il fut retrouvé le lendemain dans sa chapelle ordinaire, qu'alors ces bons moines le remportèrent à force ouverte une seconde fois, et qu'il revint encore ; quoi qu'il en soit, c'est une des plus grandes dévotions de l'Espagne. » Autrefois le *Santo Cristo* était caché sous trois rideaux brodés de perles et de pierreries, qu'on n'ouvrait qu'au son des cloches, dans les grandes cérémonies, et pour les personnes distinguées. C'était l'usage, en Espagne, de couvrir de plusieurs voiles les images les plus vénérées, et de ne les montrer au peuple qu'avec un certain mystère. Un prédicateur du dix-septième siècle, Fray Diego Niseno, dit que « Dieu a besoin de ces artifices (*necesita Dios de estas industrias*) pour augmenter et tenir en haleine la dévotion des fidèles. » Aujourd'hui la chapelle est ouverte, et le Christ exposé à tous les regards. On croyait jadis qu'il suait tous les vendredis, et que sa barbe croissait régulièrement ; on ajoutait même qu'il était recouvert d'une peau humaine. Le sacristain ne voulut pas nous garantir ce dernier fait, mais il nous affirma qu'il l'avait vu plusieurs fois remuer la tête et les bras. Ayant obtenu la permission de monter sur un escabeau placé au-dessus de l'autel, il nous fut facile de voir de près et de toucher le *Santo Cristo*. C'est un Christ de grandeur naturelle en bois sculpté et peint, attribué à Nicodème, mais sans doute l'ouvrage de quelque sculpteur *naturaliste* de la fin du seizième siècle, comme Gregorio Hernandez. Les pieds et les mains sont réellement couverts de peau humaine : on dirait des gants tendus sur un moule. Les ongles, qui adhèrent encore à la peau, ne laissent pas le moindre doute ; ceux des pieds sont en partie rongés, mais ceux des mains sont beaucoup mieux conservés. La tête, inclinée sur l'épaule, est également en bois, avec la barbe et les cheveux naturels; elle est reliée au buste au moyen d'une peau parfaitement adaptée ; quand on la relève, elle retombe naturellement, et il en est de même des bras, qui sont attachés aux épaules de la même façon. Cette peau est-elle aussi celle d'un homme ? Nous ne saurions l'affirmer, mais nous le croyons, à cause de l'analogie qu'elle présente avec celle des pieds et des mains. Quant à celle-ci, nous pouvons d'autant mieux affirmer que c'est bien une peau humaine, que nous l'avons, avec Doré et une autre personne, vue de nos yeux et touchée de nos mains. Les amateurs de singularités peuvent donc placer le *Santo Cristo* de Burgos à côté des fameuses reliures en peau humaine.

Le sacristain nous fit remarquer au-dessus du chœur, près de l'horloge, une figure connue du peuple sous le nom de *Papa-moscas*, littéralement le gobe-mouches, un livre de plein-chant à la main, et dans l'attitude d'un homme qui chante. Toutes sortes de fables circulent sur son compte : il aurait été autrefois de chair et d'os ; il serait l'ouvrage du diable, etc. Le *Papa-moscas*,



LE MERCADO DE LA LLENDRE, A BURGOS (page 690).

comme nos anciens *Jacquemarts*, sonnait les heures avec force gestes et cris ; mais il paraît qu'il attirait tellement l'attention des assistants au détriment des offices, qu'un beau jour le chapitre le réduisit à l immobilité.

Après avoir visité le cloître, nous entrâmes dans une pièce qui précède la salle capitulaire, et nous remarquâmes, accroché au mur à gauche, un vieux coffre de bois vermoulu, tout bardé de ferrures, supporté par deux potences de fer et retenu par une chaîne. Nous étions devant le coffre du Cid Campeador, ce coffre que les chroniques et les légendes ont rendu si célèbre. Suivant les uns, il contenait autrefois l'autel portatif qui suivait le héros dans ses campagnes ; d'autres prétendent qu'on y conservait un tronçon de son épée ; enfin, ce modèle des chevaliers s'en serait servi pour jouer à deux juifs un certain tour qui, de nos jours, pourrait conduire en police correctionnelle. Voici ce que raconte la légende : Un jour que le *Campeador* avait besoin d'argent, il fit venir deux usuriers juifs nommés Rachel et Bidas, et leur emprunta une forte somme, en leur donnant pour gage le coffre en question, qu'il leur assura être plein de bijoux précieux. On s'étonnera peut-être de voir un si grand personnage emprunter ainsi à des juifs ; citons seulement l'exemple de deux rois de Castille : Alphonse X, qui envoya sa couronne en gage au roi de Maroc, et Henri III, qui vendit son manteau faute d'argent. Les juifs comptèrent donc l'argent, et emportèrent le coffre, qui ne contenait que du sable. Il est vrai que le Cid remboursa, à l'époque fixée, capital et intérêts ; néanmoins il faut avouer que les juifs de ce temps-là se montraient bien confiants, et qu'on avait tort de persécuter et de brûler des hérétiques d'une pareille naïveté et des usuriers d'aussi bonne composition.

III

La cathédrale de Burgos n'a de rivales, pour la richesse, que celles de Tolède et de Séville. Son clergé était très-nombreux : le poëte a été vrai en disant dans une de ses *Orientales :*

Burgos de son chapitre étale la richesse.

« Le service divin, lisons-nous dans le *Fidèle Conducteur pour le voyage en Espagne* (1654), y est chanté par cinq chœurs différents, sans qu'ils s'interrompent les uns les autres. » Si les chœurs sont moins nombreux aujourd'hui, ils ne laissent pas d'être fort bons, et nous en dirons autant des orgues. Du reste, la place d'organiste à Burgos, comme dans les autres villes d'Espagne, est donnée à la suite de concours qu'on nomme *oposiciones*. Les anciens voyageurs parlent souvent de la musique des églises espagnoles. Suivant l'*Inventaire général des plus curieuses recherches des royaumes d'Espagne*, publié à Paris en 1615, la « Chapelle de Sa Majesté » possédait, outre les maîtres de chapelle et de musique, douze enfants de chœur et quarante-cinq chantres, sans compter les « souffleurs d'orgue », six violons, et « deux ioüeurs de cornet à bouquin ». Les *panderos* et les airs de danse figuraient même dans la musique religieuse : « J'allay, dit un voyageur, à la messe de minuit aux cordeliers (de Valladolid), et aussi tost qu'on ouvrit les portes de l'église, où une infinité de peuple attendoit, j'entendis les tambours de basque, qui s'accordoient avec les orgues, qui jouoient une *chacone*... » Dans l'*État présent d'Espagne* (1700), on mentionne aussi les cornets à bouquin : « Ils se servent d'un cornet à bouquin, qui n'entonne au plus qu'une douzaine de notes, et qui les répète continuellement. Les serins, qui sont dans toutes les églises en quantité, font une symphonie glapissante, beaucoup plus agréable que leur chant. » Et le P. Caimo, parlant de la cathédrale de Sigüenza : « J'y ai entendu un chœur nombreux de musiciens, qui chantoient alternativement : il me sembloit entendre des cigales... » Bon nombre d'anciens voyageurs parlent des oiseaux qu'on élevait dans les églises

d'Espagne. « Dans la première église où j'entrai, étant à Antequera, dit l'un d'eux, j'entendis de toute part le chant des oiseaux. Je cherchois à découvrir l'habitation qu'ils avoient pu se faire dans ce lieu saint et fréquenté, lorsque j'aperçus plusieurs cages suspendues dans les diverses chapelles où l'on force les serins et les alouettes à chanter les louanges du Seigneur. » On lit aussi dans les *Délices de l'Espagne* un passage à ce sujet : « Outre la musique des voix et des instruments, on a encore dans l'église celle de divers petits oiseaux, comme rossignols, serins et autres, qu'on y tient enfermés dans des cages peintes et dorées. » Baretti, après s'être plaint du bavardage des femmes dans les églises de Madrid, ajoute : « Je ne conçois pas comment on peut être recueilli un moment pendant ce chuchotement universel, *souvent accompagné du chant des serins de Canarie.* » Ceci nous rappelle que madame d'Aulnoy parle de corbeaux qu'on élevait dans l'église métropolitaine de Lisbonne, en souvenir de saint Vincent, parce que ces oiseaux, suivant la légende, avaient gardé le corps de ce saint, auquel on avait refusé la sépulture, « de sorte que l'on nourrit des corbeaux dans cette église, et qu'il y a un tronc pour eux, où l'on met des aumônes pour leur avoir de la mangeaille. » On ne trouve que rarement, dans les églises espagnoles, la trace de cette ancienne coutume. Quelle pouvait en être l'origine? Ne serait-ce pas la légende de « *Saint François parlant à des oiseaux*, » sujet d'un tableau de l'école de Giotto, que possède le Louvre? Les oiseaux écoutent attentivement la prédication du saint. « Souvent, disent les légendaires, ils chantaient alternativement avec lui quand il récitait son office, et se taisaient à son commandement. » Qui sait si ce n'est pas un souvenir de cet ancien usage qui aurait inspiré l'auteur inconnu de cette *seguidilla* populaire ?

En la torre más alta
De San Agustin
Hay un pájaro, y canta
Coplas en latin;
Y en ellas dice
Que los enamorados
Siempre están tristes.

« Dans la tour la plus élevée — De Saint-Augustin — Il y a un oiseau, et il chante — Des couplets en latin ;
« Et dans ces couplets il dit — Que les amoureux — Sont toujours tristes. »

Les processions religieuses, autrefois célèbres à Burgos, y ont encore lieu aujourd'hui avec beaucoup de pompe, comme il convient à la capitale de la Vieille-Castille. Les plus belles qui se célèbrent en Espagne, le jour du *Corpus*, ou de la Fête-Dieu, sont toujours telles que les dépeignait un voyageur il y a plus de deux cents ans : « L'on tapisse les ruës par où la procession doit passer des plus belles tapisseries de l'univers : car je ne vous parle pas seulement de celles de la Couronne que l'on y voit ; il y a mille particuliers, et même davantage, qui en ont d'admirables. Tous les balcons sont sans jalousies, couverts de tapis remplis de riches carreaux (coussins) avec des dais. » Quant aux processions de la Semaine Sainte, c'est surtout en Andalousie qu'on les célèbre avec un appareil extraordinaire. Il est même quelques endroits où ces cérémonies rappellent les anciens *autos sacramentales*, et font penser, par leur naïveté, aux *mystères* du moyen âge ; chaque localité a ses coutumes particulières : un écrivain espagnol, M. Lafuente Alcantara, nous assure qu'à Archidona, son pays, il sort pendant la Semaine Sainte jusqu'à cinq processions différentes, qui passent devant la prison de la ville, et s'y arrêtent un instant, afin que les prisonniers puissent voir les *images* de la Passion. Quelqu'un de ceux-ci ne manque jamais de chanter alors trois ou quatre de ces strophes populaires sur la Passion, qu'on appelle *saetas*. A Iznajar, petite ville de la province de Cordoue, la Passion est figurée par des acteurs, et il n'y a pas encore longtemps qu'on y représentait tous les ans, dans les grottes de *San Marcos*, une espèce de drame religieux en prose et en vers. On y voyait au naturel les douze apôtres, la sainte Cène, saint Pierre au Jardin des Oliviers, Hérode et Pilate, etc. Mais la scène la plus curieuse était celle entre Anne



LES MENDIANTS DANS L'ESCALIER DE LA FONDA (page 690).

et Judas ; ce dernier se faisait marchander pour sa trahison, comme on ferait au marché pour une charge de tomates ou pour un sac de *garbanzos*. Il y avait à Antequera, dans la province de Grenade, certaines processions qu'on appelait *de porfía*, c'est-à-dire de *défi*, et où deux *hermandades* ou confréries rivales luttaient de splendeur. Cette rivalité divisait la ville en deux camps ennemis, et il en résultait des disputes et des rixes très-graves. Il s'agissait de savoir qui aurait le pas de la *Vírjen del Socorro* ou de celle *de la Paz ;* après des injures sans nombre et des blasphèmes épouvantables, on finissait par en venir aux mains ; aussi l'autorité dut-elle intervenir.

Lorsque le Saint-Sacrement passe dans une rue, l'usage est de se découvrir et de s'agenouiller. On raconte à ce propos, en Andalousie, l'histoire d'un de ces *valentones* ou *perdonavidas*, bravaches et fanfarons comme il s'en trouve en ce pays, et qui venait de sortir d'une *taberna*, la tête échauffée par de nombreuses libations. Il se mit à l'extrémité d'une ruelle, une énorme *navaja* à la main, et tout en faisant mille contorsions pour ne pas perdre l'équilibre, il commença à dire : « *Por aquí ni Dios pasa !* — Dieu lui-même ne passe pas par ici ! » A ce moment parut à l'autre bout de la ruelle un enfant de chœur agitant une petite sonnette derrière deux rangées de cierges, puis un prêtre qui allait porter les sacrements à un malade. L'ivrogne ôta son *sombrero*, et tout en gardant à la main sa *navaja*, s'agenouilla le long de la muraille, en se donnant très-dévotement de grands coups dans la poitrine. Quand la procession fut passée, il se releva, non sans peine, et se mit à suivre le prêtre en murmurant entre ses dents : « C'est égal, si je n'avais pas dû accompagner le Saint-Sacrement, Dieu lui-même ne passait pas ! — *Ni Dios pasaba !* »

IV

Le monastère de *Las Huelgas* est situé si près de Burgos, que nous eûmes le temps d'aller le visiter et de faire, avant déjeuner, quelques croquis de l'église ainsi que du cloître, qui date de la seconde moitié du treizième siècle, et dont l'architecture est noble et simple à la fois. Madame d'Aulnoy connaissait une belle veuve qui était en religion au couvent de *Las Huelgas :* « C'est, dit-elle, une abbaye célèbre où il y a cent cinquante religieuses, la plupart filles de princes, de ducs et de titulados. Ces pauvres enfants y entrent dès l'âge de six ou sept ans, et même plus tôt, on leur fait faire des vœux : bien souvent c'est le père ou la mère, ou quelque proche parent, qui les prononcent pour elles, pendant que la petite victime s'amuse avec des confitures, et se laisse habiller comme on veut.... » Ce mot de confitures nous rappelle que les religieuses espagnoles, comme les nonnes de *Vert-Vert*, avaient autrefois la réputation — qu'elles conservent encore aujourd'hui, notamment celles de Valence — de faire à merveille toutes sortes de *dulces*,

> Et tous ces mets sucrés, en pâte ou bien liquides,
> Dont estomacs dévots furent toujours avides.

Le couvent de *Las Huelgas* est encore occupé par des religieuses cloîtrées, et il ne nous fut possible de voir l'église qu'à travers une grille. Nous avons vu souvent de ces grilles en Espagne, notamment dans un couvent de Grenade où le parloir est défendu par un triple réseau de fer ; les barreaux qui donnent sur la salle où pénètrent les visiteurs, sont tellement rapprochés, qu'ils ne laissent même pas passer la main ; et pour surcroît de défense, des pointes de fer longues d'un pied, placées à chaque intersection, menacent les profanes comme autant de poignards acérés. Ce luxe de précautions, nous a-t-on assuré, est quelquefois inutile, et sans doute il en était déjà ainsi du temps de la comtesse d'Aulnoy, qui décrit un parloir avec « trois affreuses grilles, les unes sur les autres, toutes hérissées de pointes de fer.... Comment ! s'écrie un de ses interlocuteurs, on m'avoit assuré que les religieuses étoient en ce pays fort galantes, mais je suis persuadé que

l'amour n'est pas assez hardi pour hasarder d'entrer au travers de ces longues pointes et de ces petits trous, où il périroit indubitablement. »

De *Las Huelgas* à la *Cartuja de Miraflores* la distance est très-courte. C'était autrefois un des plus riches couvents de chartreux de l'Espagne. Une promenade de deux heures nous conduisit ensuite à San Pedro de Cardena; cet ancien couvent n'offre rien de remarquable, mais c'est là que le corps du Cid fut porté sur son fameux cheval Babieca (et non Babieça, comme on l'écrit quelquefois), lequel, dit-on, fut enterré avec lui, conformément à sa volonté, en compagnie de ses trois épées favorites, la *Colada*, la *Joyosa* et la *Tizon* ou *Tizona*. Covarrubias nous apprend que la première se nommait ainsi parce qu'elle était forgée de *finissimo azero colado ;* la *Joyosa* était comme un joyau — *joya*, et la *Tizona* ressemblait à un tison ardent — *tizon ardiente ;* il faut bien se garder de l'appeler *Tisonade*, comme Casimir Delavigne, de même qu'on doit dire *alcalde*, et non *alcade*, mot qui n'est pas espagnol, et qui a sans doute été inventé par un poëte pour rimer avec *sérénade*. Il paraît, toujours d'après Covarrubias, qu'un juif ayant eu la hardiesse de venir lui tirer la barbe, le *Campeador* sortit de son tombeau (*por permision de Dios*), tira une de ses épées, et mit en fuite l'hérétique.

On s'étonnera peut-être si, après avoir parlé des épées du héros, nous posons cette question : Le Cid a-t-il existé? La question, qui peut paraître impertinente dans un pays où le héros légendaire est presque un demi-dieu, y a cependant été agitée plusieurs fois. Bien plus, un historien espagnol bien connu, Masdeu, osa, au siècle dernier, douter de son existence. Il est bien prouvé aujourd'hui que le Cid a réellement existé. Dès la fin du siècle dernier, Ponz mentionnait dans son *Viaje de España* un curieux manuscrit du douzième siècle qu'il avait vu à Léon, et qui contenait une chronique en latin, dans laquelle le *Campeador* est appelé *Campi doctus*. Depuis, on a découvert un autre document intéressant, extrait des actes d'un concile tenu en 1160, soixante ans environ après la mort du héros, à Hormedes, dans le diocèse de Palencia, et approuvé par une bulle pontificale de 1162. Dans ce document le Cid est appelé : *Magnus Royz Didaz, cognomento Citte Campeator*. L'existence du Cid a encore été prouvée par les témoignages de divers historiens arabes contemporains, qui ont été traduits et commentés par M. Dozy, professeur de l'université de Leyde. Conde et Gayangos ont aussi donné des extraits de ces auteurs qui, au lieu de représenter le Cid comme le modèle d'un loyal chevalier, le dépeignent au contraire comme un ennemi féroce, perfide et sans générosité : défauts communs à plus d'un héros du moyen âge. Un auteur espagnol moderne, M. Alcala Galiano, croit qu'il exista un homme appelé le Cid, qui se signala par des actions d'éclat dans les guerres contre les infidèles : bien mieux, il croit qu'il y en eut plusieurs. M. Antoine de Latour rapporte, au sujet de cet auteur, un détail assez piquant : « En l'an de grâce 1862, dit-il, M. Alcala Galiano s'est vu sommé de comparaître devant un juge qui, en Espagne, a les attributions de notre juge de paix, à l'effet de s'entendre signifier par arrêt qu'il ait à confesser l'existence du Cid. » Le demandeur, don Casimiro Orense y Ravazo, se présentait en qualité de descendant du Cid, et revendiquait modestement un ancêtre devant le juge. M. Alcala Galiano aurait pu, de son côté, sommer don Casimiro de prouver qu'il descendait du grand homme en question; malheureusement ce dernier vint à mourir, et ce curieux procès ne fut pas jugé.

On sait qu'on appelle *Romancero del Cid* le recueil des *romances* destinés à célébrer les hauts faits du héros qu'on a appelé l'Hercule espagnol et chrétien. Ces *romances*, depuis le treizième siècle jusqu'au seizième, sont innombrables, et forment un recueil très-volumineux. Ce n'est pas ici le lieu d'examiner ce qu'ils peuvent contenir de vrai ou de fabuleux ; bornons-nous donc à constater que les biographes placent entre les années 1026 et 1040 la date de la naissance du Cid ; c'est un petit village de trente feux, situé à deux lieues de Burgos, — Bivar ou Vivar, — qui eut l'insigne honneur de donner le jour au héros que les *romances* et les chroniques appellent *el*

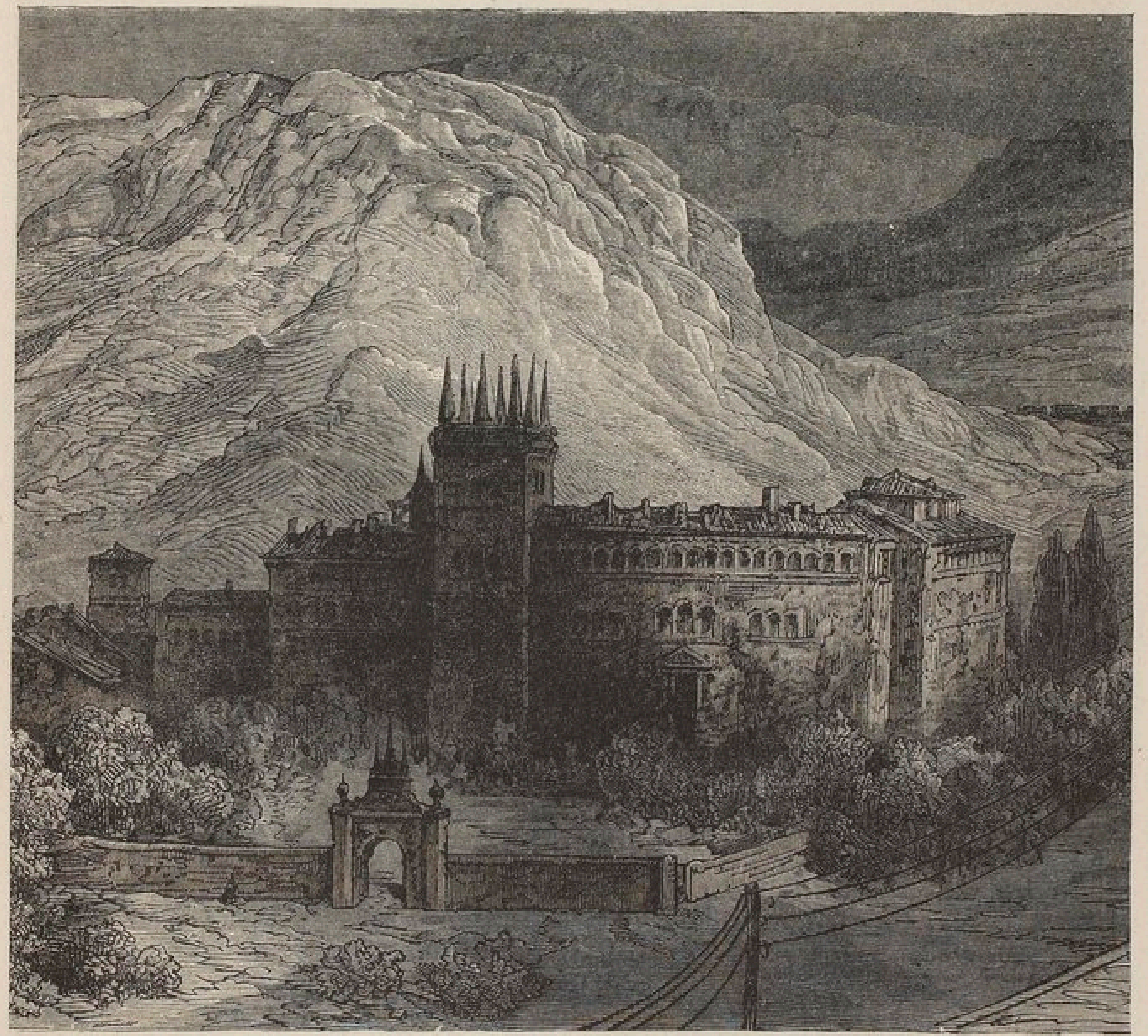


LE SANTO CRISTO (CATHÉDRALE DE BURGOS) (page 694).

ynvencible, el esforçado cavallero el Cid Ruy Dias de Bivar, el buen Campeador, mio Cia el de Bibar, mio Cid lidiador, etc.

V

Disons adieu à Burgos et au Cid Campeador, et dirigeons-nous vers le nord de la Vieille-



ANCIEN COUVENT DE BUJEDO, ENTRE BURGOS ET MIRANDA DE EBRO.

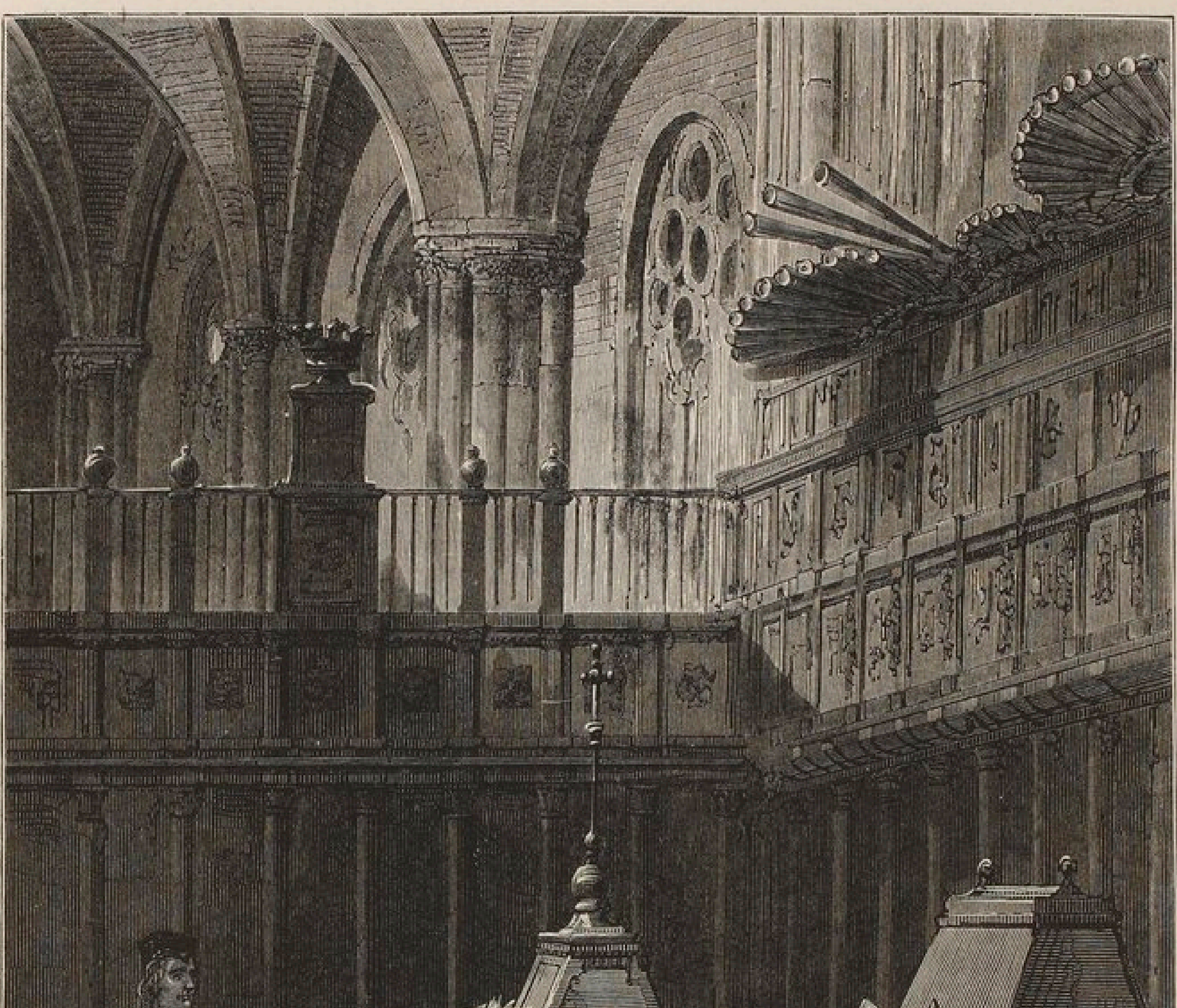
Castille : après avoir dépassé Briviesca, nous arrivons aux *Gargantas de Pancorbo*, défilé des plus sauvages et des plus étrangement pittoresques : d'énormes rochers, qui s'élèvent à pic à une grande hauteur, se rapprochent parfois à tel point que leurs cimes semblent se toucher. Un voyageur du dix-septième siècle les appelle : « Ce passage affreux qui paroissoit plutôt le chemin de l'enfer que celui de Pancorbo.... » Lorsqu'une entrevue fut décidée entre Louis XIV et Philippe IV, à l'occasion du mariage du roi de France avec l'infante Marie-Thérèse, — le roi d'Espagne, conduisant la royale fiancée et suivi d'une cour extrêmement nombreuse, traversa les

gorges au mois d'avril. Ce fut une série de fêtes et comme une marche triomphale. Les nobles et



LES GARGANTAS (GORGES) DE PANCORBO : ANCIENNE ROUTE DES DILIGENCES.

les *ayuntamientos* préparaient des combats de taureaux et des feux d'artifice. On alla même jusqu'à allumer des feux de joie sur les sommets des rochers de Pancorbo. Les gorges traversées, la



LE CHŒUR DE LA CATHÉDRALE DE BURGOS (page 697).

contrée est toujours sauvage et accidentée. Voici, à notre droite, l'ancien monastère de Bujedo, bâti au pied d'énormes rochers, et qui, au bon temps des moines, devait abriter des hôtes nombreux. Le lierre a envahi ses murs, et les toits effondrés laissent voir, à travers d'énormes ouvertures, de grandes salles désertes et à demi ruinées, asile des corbeaux et des hiboux.

Au bout de quelques instants le train s'arrête : *Miranda de Ebro, treinta minutos de parada, y fonda*, — trente minutes d'arrêt; buffet. Nous sommes dans la dernière ville de la Vieille-Castille :



LES GARGANTAS (GORGES) DE PANCORBO : LE TUNNEL.

nous saluons l'Èbre, un des plus grands fleuves de l'Espagne, et qui a été, comme le Tage, chanté par plus d'un poëte. C'est l'ancien Iberus, qui a donné son nom à la « dure terre d'Ibérie ». Les eaux de l'Èbre, blondes comme celles du Tibre et du Tage, ne sont guère propres à la navigation; quant à sa canalisation, tant de fois abandonnée et reprise, elle n'a jamais été terminée. L'Èbre arrose une partie de la Vieille-Castille, et l'Aragon dans toute sa longueur. Un dicton populaire le compare à un traître : *Ebro traidor, naces en Castilla y riegas á Aragon*.

« Èbre, tu es un traître; né dans la Castille, tu arroses l'Aragon. » Ce dicton, du reste, n'est pas rigoureusement exact, car le fleuve prend sa source à Fontibre (*Fons Iberis*), dans les montagnes de Reinosa, province de Santander. Nous traversons Haro, une petite ville qui a donné son nom à une famille célèbre, dont le membre le plus connu, Luis de Haro, fut le successeur du célèbre comte-duc d'Olivarès. Le pays est fertile et charmant; des coteaux plantés de vignes, de vertes prairies, nous font oublier la tristesse des paysages de la Vieille-Castille. Nous voici dans la province de Logroño, dont nous atteignons bientôt la capitale. Logroño est une vieille ville aux rues étroites et tortueuses, avec un curieux pont du moyen âge, dont chaque arche est protégée par un éperon voûté et percé à jour. C'est ici que naquit, vers 1520, le célèbre peintre Navarrete, un grand coloriste qui a mérité le surnom de *Titien espagnol.*

Logroño est la principale ville d'un district appelé *la Rioja*, abréviation de *río Oja* — la rivière Oja. Les *Riojanos*, généralement grands et vigoureux, savent tirer un excellent parti d'un pays très-fertile, dont le vin et les fruits sont renommés, et qu'on a appelé l'*Andalousie du Nord.* Calahorra, une des stations suivantes, est l'ancienne *Calagurris* romaine, qui subit un siége plus terrible encore que celui de Numance : les habitants, plutôt que de se rendre, endurèrent la famine la plus épouvantable. Plusieurs historiens de l'antiquité racontent des détails qui font frémir : les maris mangèrent leurs femmes, et les mères tuèrent leurs enfants pour les saler. La famine de Calahorra devint proverbiale sous le nom de *fames Calagurritana.* Une heure après Calahorra, nous nous arrêtons à Tudela, une très-ancienne petite ville, la *Tutela* romaine, qu'un voyageur hollandais appelle « une ville habitée par des voleurs et des bandits.... assez jolie ville, ajoute-t-il, mais qui, se trouvant sur les confins de l'Aragon, de la Castille et de la Biscaye, est la retraite et le nid de quantité de malfaiteurs et de bandits, qui ont abandonné leur patrie pour éviter la punition qui estoit deuë à leurs crimes. A ce qu'on nous en dit, c'est une vraye retraite de voleurs; mais j'y vis des personnes d'assez bonne mine pour me faire croire que parmi cette canaille il y a des gens de bien. » Tudela est une des principales villes de la Navarre, jadis un royaume indépendant, et aujourd'hui une simple province, qui s'étend jusqu'aux frontières de France. Les Navarrais, surtout ceux du nord, sont actifs, souples et laborieux comme les Basques leurs voisins. Ils sont très-attachés à leur pays, dont les chansons populaires célèbrent le beau ciel, témoin le couplet suivant :

El cielo de la Navarra
Está vestido de azul,
Por eso las Navarritas
Tienen la sal de Jesús.

« Le ciel de la Navarre — Est vêtu d'azur, — Et c'est pour cela que les Navarraises — Ont la grâce de Jésus. »

Les Navarrais sont passionnés pour la danse, surtout pour la *Jota :*

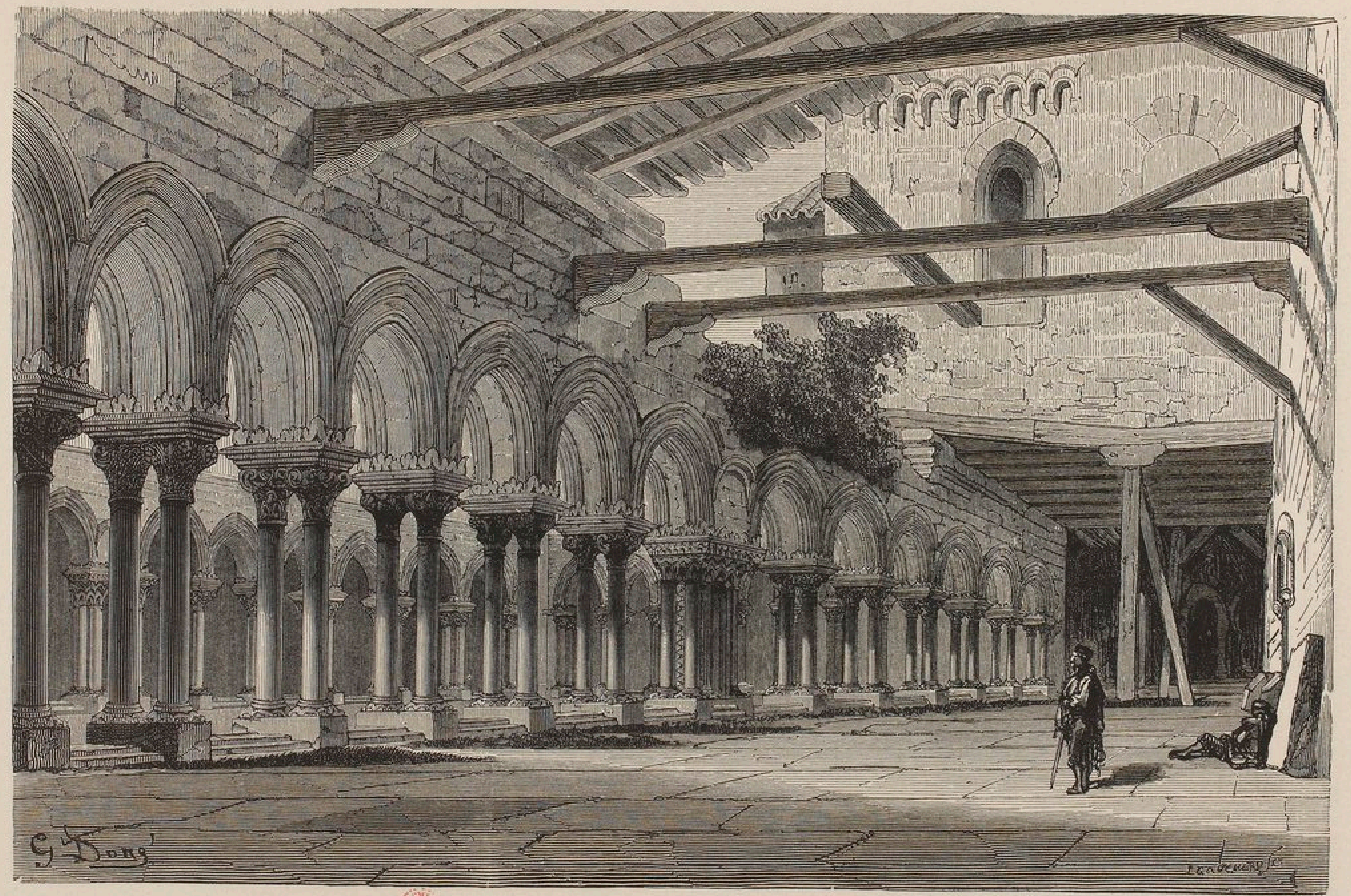
Todos los Navarros, madre,
Cantan la jota navarra...

Ils passent pour avoir la tête chaude et la main prompte. Le *cuchillo pamplonés* était autrefois très-redouté, témoin cet ancien proverbe :

Cuchillo Pamplonés,
Y zapato de baldres,
Y amigo Burgalés,
Guardame Dios de los tres.

« Couteau de Pampelune, — Soulier de basane, — Et ami de Burgos, — Que Dieu me garde de ces trois choses. »

Peu de temps après avoir quitté Tudela, nous ne tardons pas à apercevoir sur notre gauche les cimes arides du Moncayo, dont la hauteur dépasse deux mille mètres. C'est le *Caunus* des



CLOÎTRE DU MONASTÈRE DE LAS HUELGAS, PRÈS BURGOS.

Romains — *Sterilem Caunum cum nivibus,* — « le stérile Caunus avec ses neiges, » comme l'appelle dans une de ses épigrammes le poëte Martial, — un enfant du pays. Le train s'arrête à la station de *las Casetas*, un hameau à quelques lieues de Saragosse. Nous laisserons de côté la capitale de l'Aragon pour y revenir bientôt.



LE MONASTÈRE DE LAS HUELGAS, PRÈS BURGOS (page 701)



CHAMPS D'OLIVIERS (CAMPAGNE DE SARAGOSSE).

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

Les Aragonais et leur costume; la *cinta morada;* les *alpargatas.* — Ricla. — Cariñena. — Teruel; la légende de *los Amantes de Teruel.* — Calatayud; la *Morería;* le *Castillo del Reloj.* — Medina-Celi. — Sigüenza. — La médecine populaire en Espagne : *Barberos, sangradores, sacamuelas, curanderos* et autres charlatans; la saignée au bras et au pied; quelques couplets satiriques contre les médecins; le *Médico de sí mismo* et autres recueils populaires. — Guadalajara : le palais des ducs de l'Infantado; la *Sala de Linajes* et le *Patio.* — Saragosse : l'*Aljafería;* la *Torre Nueva* (Tour penchée). — La *Casa de la Infanta.* — Les marchands d'images : *romances* populaires; histoires de brigands; chansons andalouses; satires contre les Andalous, etc. — La *Seo.* — Notre-Dame *del Pilar* : le Pilier sacré; quelques Vierges vénérées. — Les saints populaires : *San Anton* et les *panecillos;* deux *cerdos* en loterie; un saint dans un puits; quelques *coplas; San Juan de Dios, San Roque, San Pedro,* etc. — La *Vie de saint Benoit* en séguidilles comiques.

I

Nous voici au cœur de l'Aragon, une des provinces les plus intéressantes de la Péninsule. L'Aragonais, sous un aspect rude qui ressemble parfois à de la grossièreté, cache un fond de loyauté et de générosité. Son entêtement est proverbial, et il lui sera facile, dit un ancien *refran*, d'enfoncer un clou avec sa tête : *Clavará un clavo con la cabeza*. Les mauvaises langues vont même jusqu'à affirmer qu'il a la tête assez dure pour enfoncer le clou en frappant du côté de la pointe.... Quand un Aragonais vient au monde, dit le proverbe, sa mère prend une assiette et lui en donne un coup sur la tête. Si l'assiette se casse, c'est preuve que la tête

est dure : l'enfant est un bon Aragonais ; si au contraire c'est la tête qui est cassée, alors c'est un mauvais Aragonais.

Le costume est des plus pittoresques, surtout quand il est porté par un de ces robustes gaillards bien découplés, à la taille serrée par une large ceinture violette ; — nous insistons sur cette couleur, qui est en faveur d'un bout à l'autre de l'Aragon, surtout pour les ceintures, — *fajas moradas*. C'est aussi la couleur du ruban auquel est attachée l'image de la sainte patronne que tout bon Aragonais porte à son cou :

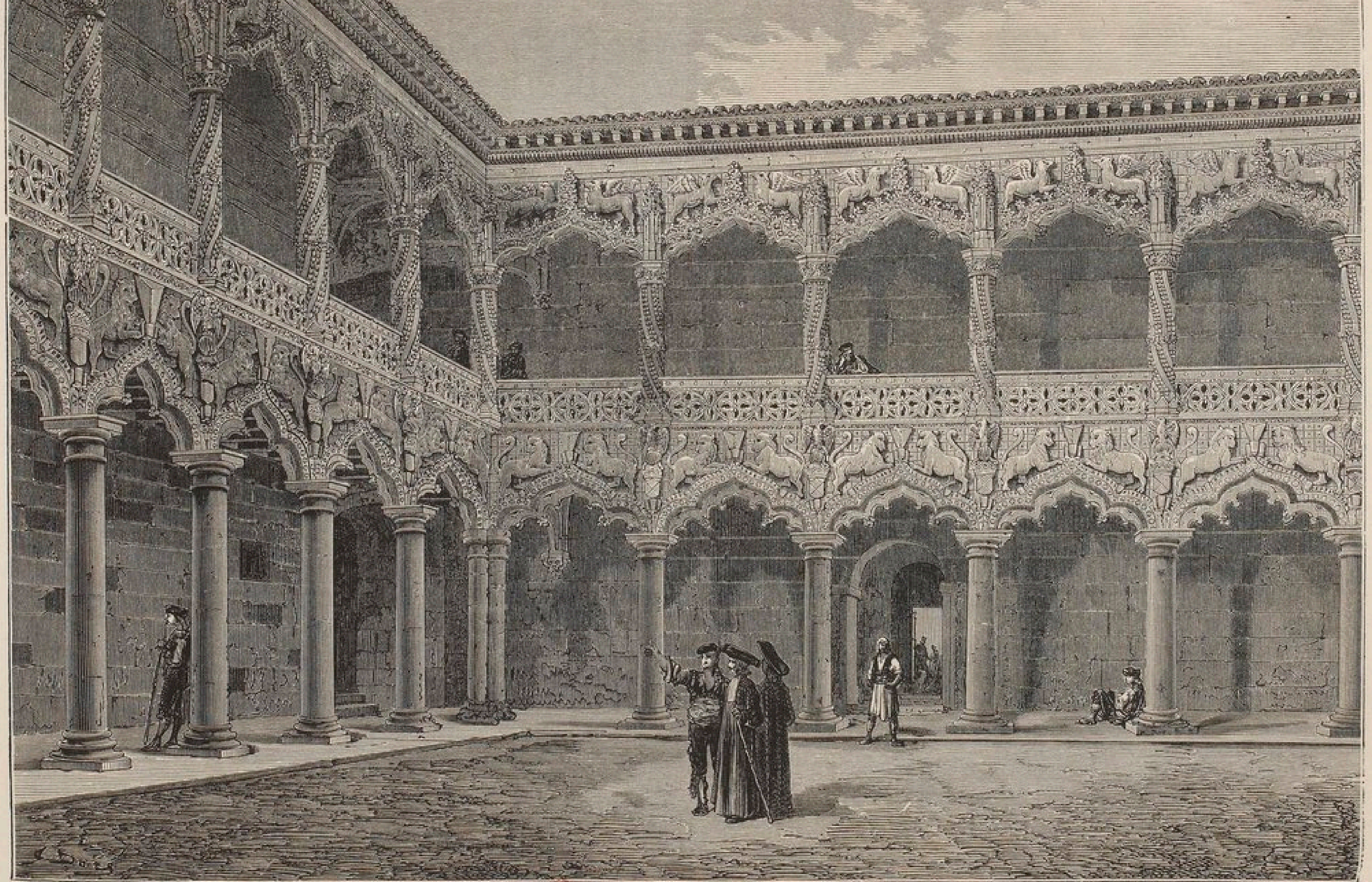
Todos los Aragoneses
Llevan al pecho colgada
La imágen de su patrona,
Con una cinta morada.

La coiffure des Aragonais est d'une grande simplicité : autour de leurs cheveux, ils portent un mouchoir de couleur, roulé en corde, et qui, au lieu de s'élever en pointe comme celui des Valenciens, se noue simplement sur la tempe droite. La ceinture violette dont nous venons de parler retient une culotte courte et collante, de velours vert ou noir, ou bien de cuir d'un ton fauve comme l'amadou. Les bas bleus, sous lesquels se dessine un mollet nerveux, sont parfois coupés à la cheville, de manière à laisser le pied nu dans des *alpargatas* attachées avec des rubans noirs. Chacun connaît cette chaussure de chanvre tressé ; il n'y a guère de province où l'on en use autant qu'en Aragon. Elle est tellement commune, qu'elle a donné naissance à une locution proverbiale particulière au pays ; en effet, on dit en Aragon *compañia de alpargata*, en parlant d'un homme peu constant, qui abandonne ses compagnons, de même que l'*alpargata*, chaussure de peu de durée, ne tarde guère à manquer au marcheur qui la porte. On donne le surnom d'*alpargata* ou d'*alpargatilla* à celui qui sait arriver à ses fins en tapinois, comme fait un homme qui marche sans bruit. Il y a un quatrain populaire d'une profonde philosophie, suivant lequel : « Celui qui se fie aux *alpargatas*, — Et met sa confiance dans les femmes, — N'aura jamais un sou de sa vie, — Et marchera toujours nu-pieds. »

Quien de alpargatas se fia,
Y á mugeres hace caso,
No tendrá un cuarto en su vida,
Y siempre andará descalzo.

Les Aragonaises sont justement renommées pour leur beauté : bientôt nous les verrons déployer toutes leurs grâces dans la jota, la danse nationale.

En continuant notre route vers la partie méridionale de l'Aragon, nous arrivons bientôt à Ricla, une vieille petite ville espagnole, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline à droite de la voie, et que domine une élégante tour carrée, surmontée d'un clocher octogone. On y faisait, au seizième siècle, des armes à feu d'un beau travail et d'une grande élégance. La campagne, arrosée par les eaux du *Jalon*, est d'une merveilleuse fertilité. A quelques lieues de l'autre côté des montagnes qui s'élèvent à notre gauche, s'étendent les vignobles de Cariñena, célèbres en Espagne. Cariñena se trouve sur la route de Saragosse à Teruel, une des principales villes de l'Aragon, et une des plus curieuses de toute l'Espagne. Quand nous aperçûmes de loin les vieilles murailles de Teruel, ses tours crénelées et ses portes fortifiées, elle nous rappela Tolède et Avila. Dans la *Calle de los Ricos Hombres*, une des rues principales, nous nous crûmes transportés en plein moyen âge : Teruel occupe le centre d'une vaste contrée



PATIO DU PALAIS DES DUCS DE L'INFANTADO, A GUADALAJARA (page 727).

où les chemins de fer, suivant toute probabilité, ne pénétreront pas de longtemps. La cathédrale ne nous offrit de particulier qu'un retable en bois sculpté d'un excellent travail, de la première moitié du seizième siècle, et qui, particularité assez rare, a conservé sa couleur naturelle, au lieu d'être *estofado*, c'est-à-dire peint et doré. C'est l'ouvrage d'un sculpteur français nommé Gabriel Yoli, qui était sans doute venu se fixer à Teruel, car nous vîmes un autre retable de sa main dans la *Parroquia de San Pedro*. C'est aussi par un architecte français qu'a été construit, vers la même époque, un magnifique aqueduc, encore bien conservé, — *los Arcos de Teruel*.

Mais c'est surtout par une légende que la ville est célèbre. Les *Amantes de Teruel* sont aussi connus ici qu'Héloïse et Abailard, ou Roméo et Juliette. Bon nombre d'auteurs espagnols, depuis le seizième siècle, ont publié des livres sur ces amants célèbres, qui ont aussi défrayé une quantité de *romances* populaires ; nous en avons, pour notre part, plus d'une dizaine dans notre collection. L'auteur du *Trovador*, une pièce qui a servi de modèle au livret du *Trovatore* de Verdi, Garcia Gutierrez, a composé un drame sous le titre de *los Amantes de Teruel*. Chez nous, Frédéric Soulié et d'autres encore se sont inspirés du même sujet. C'est l'histoire de deux fiancés poursuivis par la fatalité, et qui ne purent se réunir que dans la tombe. En 1555, comme on travaillait à des réparations dans l'église de San Pedro, on retrouva la tombe des deux amants, et leurs corps furent exhumés. En 1708, on les transféra dans le cloître, où ils furent placés debout, dans une niche fermée. C'est là que nous les vîmes, encore assez bien conservés, et vêtus seulement d'un jupon de tulle ; nous copiâmes cette inscription, placée au-dessus de leurs têtes :

Aquí yacen los celebres Amantes de Teruel
D. Juan Diego Martinez de Marcilla, y Doña Isabel de Segura.
Murieron en 1217, *y en* 1708 *se trasladaron á este panteon.*

Reprenons le chemin de fer de Saragosse, et arrêtons-nous à Calatayud, l'ancienne *Calatayut* dont le nom revient plus d'une fois dans le *romancero* du Cid. C'est l'ancienne *Bilbilis* des Romains, la patrie de Martial, qui a décrit sa ville telle qu'elle est encore aujourd'hui, froide et triste. Le poëte nous la présente aussi comme célèbre pour ses eaux et pour ses armes : *aquis et armis nobilem;* les eaux du *Salo* — le *Jalon* d'aujourd'hui — donnaient au fer une trempe excellente : *Armorum Salo temperator*. Dès notre première sortie dans la ville, nous apercevons le *café Bilbilitano*, où nous allons prendre une *horchata*, et quand nous en sortons, nous nous trouvons dans la *calle de Marcial :* on voit que les habitants de Calatayud sont jaloux de leurs anciennes gloires. La seconde ville de l'Aragon est divisée en deux parties : la ville basse et les *Barrios altos* (faubourgs élevés), qu'on appelle aussi la *Morería*. La ville basse, en partie moderne, possède quelques églises, comme celles de San Martin et du Santo Sepulcro, qui méritent d'être visitées ; mais la vraie curiosité de Calatayud, c'est la *Morería*, l'ancien quartier des Mores, qui occupe plusieurs monticules dominant la ville, et dans lesquels sont creusées des grottes, comme dans le *Sacro-Monte* de Grenade. Nous n'avons rien vu d'aussi misérable que ce faubourg. Qu'on se figure des trous percés dans la montagne, et dans lesquels vivent pêle-mêle, avec des animaux immondes, des malheureux à peine couverts de haillons. Ces grottes, composées d'une seule pièce, sont d'autant plus malsaines que la fumée n'a d'autre issue que la porte d'entrée ; et si nous ajoutons qu'elles sont parfois à un mètre en contre-bas du sol, on se fera une idée de la saleté qui règne dans ces réduits. Quelques-uns des malheureux qui vivent là exercent le métier de tisserands, ce qui rend ces demeures encore plus insalubres ; les femmes et les enfants travaillent à la préparation du chanvre. Il y a sans doute parmi les habitants de la *Morería* plus d'un descendant de ces *Moriscos*, si nombreux en Espagne au seizième siècle, et dont quelques-uns restèrent dans le pays comme des parias, oubliés lors de l'édit d'expulsion que rendit Philippe III. Le *Castillo del Reloj* (de l'Horloge),

dont les ruines pittoresques dominent ce pauvre faubourg, remonte évidemment au temps des Arabes ; il en est de même du nom de Calatayud — *le château d'Ayub* (Job). L'Aragon est une des provinces où l'on retrouve le plus de souvenirs de la domination musulmane. Les Morisques y étaient très-nombreux, notamment dans la partie méridionale. Navagiero, parlant de la petite ville d'Aranda, située à peu de distance de Calatayud, qu'il visita en 1523, dit que le château était encore entièrement peuplé de Mores : « *Il Castello era anchor*



LE FAUBOURG DE LA MORERIA, A CALATAYUD (ARAGON).

allhora tutto habitato da Mori. » Plusieurs de ces Mores de Calatayud se livraient alors à la fabrication des faïences hispano-moresques, si recherchées aujourd'hui par les amateurs.

Après Calatayud, nous traversons une plaine fertile, arrosée par le Jalon. On ne voit généralement ici, comme dans les autres provinces de l'Espagne, que des araires sans roues, — *arados,* — qui ne font pour ainsi dire qu'égratigner la terre. Nous remarquons, près de la station de Terrer, plusieurs paysans qui se servent, pour écraser les mottes des champs labourés, d'un



LA TOUR PENCHÉE (TORRE NUEVA), A SARAGOSSE.

instrument qui diffère du *rouleau* et qui produit le même résultat : c'est une espèce de plateau de bois sur lequel le paysan se tient debout, et d'où il conduit ses deux mules, comme l'*auriga* antique. Bientôt nous atteignons Medina-Celi, — en arabe la ville de Sélim, — une petite ville très-bien située sur une colline, et qui a donné son nom à une illustre famille espagnole. « Medina-Celi, lisons-nous dans le *Fidèle Conducteur pour le voyage d'Espagne* (1654), est la capitale d'un duché qui comprend plus de quatre-vingts villages dans sa juridiction. Elle est ainsi nommée à cause de sa situation sur une hauteur, pour la distinguer d'une autre Médine, que les Espagnols appellent *Del Campo*, bâtie dans une plaine.... » L'auteur, par une confusion assez plaisante, a pris le nom arabe pour un nom latin, et a cru qu'il signifiait la *Ville du ciel*. Les villes sont assez rapprochées sur la ligne de Saragosse, car en une heure on arrive à Sigüenza, une assez jolie petite ville, qui s'élève en amphithéâtre sur une colline couronnée par le palais épiscopal, qu'on appelle *el Alcázar*. Sigüenza paraît avoir été autrefois une de ces petites villes vouées aux plaisanteries et tournées en ridicule, comme chez nous Carpentras. Pont-à-Mousson ou Quimper-Corentin. Cervantès nous dépeint le curé d'Argamasilla, qui condamna au feu les romans de chevalerie de l'Ingénieux Hidalgo de la Manche, comme un homme docte et *gradué à Sigüenza*. On pourrait croire que l'université de Sigüenza était purement imaginaire ; il n'en est rien, et sa fondation remonte, assure-t-on, à l'année 1441. Elle existait même encore vers la fin du siècle dernier, si nous en croyons le *Vago italiano* (le père Caimo), qui assista à une thèse publique de médecine et d'anatomie, dans laquelle on agita la question de savoir « de quelle utilité ou de quel préjudice serait à l'homme d'avoir un doigt de plus ou un doigt de moins.... »

III

Peu de temps après notre arrivée à Sigüenza, l'un de nous ayant été pris d'une indisposition subite, nous crûmes prudent d'avoir recours aux lumières d'un médecin de la ville. On nous indiqua don Narciso Pastor, qui, après une consultation des plus rassurantes, nous envoya chez le *boticario* don José Molinero, avec une ordonnance en règle. Nous ne savons si le docteur Pastor avait étudié à la fameuse université de Sigüenza ; il nous parut un homme instruit et sensé, et sa méthode n'avait rien de commun avec celle du docteur Sangrado : aussi la maladie disparut-elle comme par enchantement. Les médecins et la médecine ne diffèrent guère en Espagne, dans les villes du moins, des autres pays. Dans les campagnes, il n'en est pas de même ; souvent on n'a recours qu'aux *barberos* ou à quelques *curanderos*, charlatans qui ne connaissent guère que la saignée, les sangsues, et certains spécifiques tels que l'*ungüento de la madre Tecla*, le *bálsamo del cura de Tembleque*, la *conserva del padre Bermudez*, et autres compositions qui remontent peut-être au temps d'Avicenne. Les Espagnols d'autrefois, comme les Orientaux, avaient une grande répulsion pour la chirurgie ; c'était une profanation de toucher un corps mort, une impiété de mutiler l'ouvrage de Dieu. On dit que l'Inquisition demanda à Philippe II qu'André Vésale fût brûlé à Madrid pour avoir disséqué un cadavre.

On sait que le *barbero* espagnol est également *comadron* (accoucheur) et *sacamuelas* (arracheur de dents) ; quelquefois même il prend le titre de *Profesor aprobado de cirugía ;* on voit souvent, au-dessus de sa boutique, un tableau représentant un bras ou un pied d'où jaillit un filet de sang ; car il est aussi *sangrador*. Il y a longtemps que l'usage de la saignée est très-répandu en Espagne : « Ils se la font faire hors du lit tant que leurs forces le leur permettent, dit un ancien voyageur, et lorsqu'ils en usent par précaution, ils se font tirer du sang deux jours de suite du bras droit et du bras gauche, disant qu'il faut égaliser le sang. » Un autre assure qu'on

saignait plus souvent au pied qu'au bras; quand les dames se faisaient tirer du sang, on leur donnait souvent, à cette occasion, un habillement complet. L'usage de la saignée au pied existe encore, témoin cette *copla* qu'un fiancé chante à sa *novia :*

Me han dicho que estás malita,
Y que te sangran mañana :
Á tí te sangran del pié,
Y á mí me sangran del alma.

« On me dit que tu es malade, — Et qu'on doit te saigner demain : — Toi, on te saigne au pied, — Et moi, on me saigne à l'âme. »

Les plaisanteries de Molière sur les médecins ne sont rien auprès de celles qu'on trouve dans les proverbes espagnols : « Dieu te garde, dit la *Filosofía vulgar*, du paraphe de l'homme de loi, de l'*et cœtera* du notaire, et de l'ordonnance du médecin : *Dios te guarde de párrafo de legista, de et cœtera de escribano, y de récipe de médico.* » Et ailleurs :

Dios es él que sana,
Y el médico se lleva la plata.

« C'est Dieu qui nous guérit, — Et le médecin empoche l'argent. »

Citons encore quelques quatrains populaires où les médecins sont fort maltraités :

Médicos y cirujanos
No van á misa mayor,
Porque les dicen los muertos
Ahí pasa el que me mató.

« Les médecins et les chirurgiens — Ne vont pas à la grand'messe, — Parce que les défunts s'écrient : — Voilà mon assassin qui passe ! »

El que quiere vivir mucho
Ha de huir lo mas que pueda
De médicos, boticarios,
Pepinos, melones y hembras.

« Celui qui veut vivre longtemps — Doit fuir autant que possible — Les médecins, les apothicaires, — Les concombres, les melons et les femmes. »

Quien á médicos no cata,
Ó escapa, ó Dios le mata;
Quien á ellos se ha entregado,
Un verdugo y bien pagado !

« Celui qui ne tâte pas des médecins, — Ou il en réchappe, ou bien Dieu le tue; — Celui qui se met entre leurs mains, — A un bourreau, et le paye cher ! »

Les médecins les plus renommés étaient ceux de Salamanque et ceux de Valence ; ces derniers n'ont pas été épargnés non plus : « Ils ont, dit un ancien proverbe, de longues robes et peu de science : »

Médicos de Valencia,
Luengas haldas, y poca ciencia.

Citons encore un curieux proverbe : « *Médico viejo, cirujano jóven, y boticario cojo.* » C'est-à-dire vieux médecin, chirurgien jeune, et pharmacien boiteux. Bien souvent, dans les campagnes, ce n'est qu'à la dernière extrémité qu'on appelle un médecin; se faire tâter le pouls, disent souvent les paysans, c'est un pronostic de la tombe : « *Tomar el pulso es pronosticar la loza.* » A part les *barberos*, *sangradores*, *curanderos* et autres charlatans, ils ne consultent guère que des recueils populaires comme le *Médico de sí mismo* (le Médecin de soi-même), où chaque recette, composée de quatre vers, est accompagnée d'une gravure des plus naïves ; le *Médico en casa* (le Médecin à la maison), ou le *Médico de los pobres* (le Médecin des pauvres). On y trouve des



UN DUEL A LA NAVAJA, D'APRÈS *un romance* POPULAIRE (page 727).

remèdes pour toutes sortes de maux et d'accidents, remèdes souvent étranges, mais toujours inoffensifs : par exemple, l'ail grillé pour les maux de dents ; l'ognon et la poix pour les piqûres ; mais le remède souverain, c'est l'huile, qui guérit les brûlures, les cors, les engelures, les morsures d'insectes, et d'autres maux encore. Cela est tout à fait d'accord avec un ancien dicton que nous lisons dans un recueil du seizième siècle, et d'après lequel l'huile d'olive guérit toutes les maladies :

Azeyte de oliva
Todo mal quita.

IV

Continuons notre itinéraire, et visitons l'ancienne ville de Guadalajara, dont le nom arabe signifie : la *Rivière des pierres*. Bien que capitale de province, c'est une ville de peu de ressources, où nous trouvâmes à peine à nous loger honnêtement; et pourtant elle eut au seizième siècle ses jours de splendeur : « Guadalajara, dit Navagiero, est un très-bon endroit, où il y a de très-belles maisons, notamment le palais qui appartient au cardinal de Mendoza, archevêque de Tolède, et celui du duc de l'*Infantazgo*, qui est le plus beau de l'Espagne. On y voit beaucoup de cavaliers et de personnes de rang... Le duc y fait une très-grande dépense, et quoique ses revenus montent à cinquante mille ducats, il les dépasse encore. Il a une très-belle garde de deux cents hommes à pied, de nombreux hommes d'armes, une chapelle de musiciens excellents, et il montre en toutes choses sa libéralité... » Où sont, hélas ! les hommes d'armes du duc et sa petite cour, presque aussi brillante que celle du roi ? D'anciens auteurs nous ont laissé de curieux détails sur les fêtes qui y furent données. François I[er], notamment, y reçut une hospitalité vraiment royale, et qui éclipsa l'accueil qu'on lui avait déjà fait à Alcala de Hénarès. Entrons dans le palais des ducs de l'Infantado : voici la *Sala de Linajes*, autrefois ornée de nombreuses armoiries, les splendides plafonds aux riches dorures, et les *azulejos* aux brillantes couleurs ; voici la grande galerie où nous voyons encore la cheminée monumentale qui faisait l'admiration du captif de Pavie. Mais dans quel état d'abandon sont presque toutes les parties du palais ! La cour d'honneur, ou *patio*, est cependant assez bien conservée. Comme le *patio* de San Gregorio de Valladolid, elle se compose de deux galeries superposées, ornées d'une profusion de sculptures qui éblouit les yeux au premier moment. Au-dessus des ogives trilobées et surbaissées, ce sont des écussons, des aigles aux ailes éployées, des griffons et des lions presque aussi barbares que ceux de l'Alhambra. Tout cela est d'un travail assez grossier, mais d'un grand effet décoratif.

Disons adieu à tous ces souvenirs du passé, et prenons le *tren-correo* pour Saragosse.

V

Saragosse, la *Cæsarea Augusta*, est une des plus anciennes villes d'Espagne. Possédée par les Arabes pendant plus de quatre siècles, elle fut reprise au douzième par Alfonse I[er], roi d'Aragon et de Navarre, qui s'en empara après un siége de cinq ans. Il semble que la ville ait été de tout temps prédestinée aux siéges : chacun sait avec quel héroïsme elle soutint ceux de 1808 et de 1809. Un curieux rapprochement à ce sujet : on croirait que madame d'Aulnoy prévoyait ces siéges si fameux lorsqu'elle écrivait ces lignes en 1679 : « La ville de Saragosse n'est point forte, mais les habitants sont si braves, qu'ils suffisent pour la défendre. » Navagiero trouva Saragosse très-florissante en 1524 : « Elle a, dit-il, de très-belles maisons et des églises très-riches ; les seigneurs

y sont en grand nombre et l'abondance y règne ; aussi dit-on communément : *Barcelona la rica, Zaragoza la harta, Valencia la hermosa.* — « Barcelone la riche, Saragosse l'abondante, Valence la belle. »

La capitale de l'Aragon est riche en monuments intéressants. Le plus ancien, l'Aljaferia, dont Cervantès parle dans le *Quijote*, était la forteresse des rois arabes ; plus tard ce fut le palais de l'Inquisition ; aujourd'hui c'est une caserne. Bien que l'Aljaferia ait eu à souffrir de nombreuses dégradations, certaines parties donnent encore une idée de l'état primitif. Quelques salles offrent des restes de la gracieuse ornementation arabe ; d'autres, non moins élégantes, datent de la fin du quinzième siècle. Le grand escalier, bâti sous les rois catholiques, est un des plus beaux qui existent en Espagne. La tour penchée, la *Torre Nueva*, qui date de 1504, n'est pas moins curieuse que celles de Bologne et de Pise ; l'inclinaison dépasse de plus de trois mètres la perpendiculaire. Cette tour, avec ses reliefs en briques de style moresque, est d'une architecture très-élégante ; malheureusement, le monument est déparé par un clocher à double renflement ajouté plus tard, et qui rappelle ceux qu'on voit si souvent en Bavière. N'oublions pas la *Casa de la Infanta*, dans la *calle San Pedro*, une des plus belles demeures particulières que le seizième siècle nous ait léguées. Le *patio* est entouré de huit colonnes cannelées, surmontées de termes, de satyres et de nymphes ; au-dessus règne une élégante frise en bois sculpté, surmontée d'un balcon, avec des médaillons représentant des personnages mythologiques et des rois d'Espagne, parmi lesquels nous avons remarqué Charles-Quint.

L'étranger qui cherche le pittoresque a beaucoup à glaner dans les rues de Saragosse : tantôt c'est un groupe de paysans qui viennent porter leurs provisions au marché ; tantôt c'est un balcon que la lune éclaire ; tantôt un *buhonero* (colporteur), ou un *gitano* au costume débraillé, qui vend des paniers fabriqués par la tribu ; car c'est une chose à remarquer, que les bohémiens de tous les pays se livrent à la fabrication des paniers. Ces nomades sont moins nombreux ici que dans la Navarre, et notamment à Pampelune, bien que Saragosse ait été jadis la résidence du roi élu des *gitanos*. Voici un *romancero* qui nous offre sa marchandise : « *¿ Quién me lleva otro papel ?* — Qui m'achète une autre feuille ? » Arrêtons-nous un instant devant son étalage, qui occupe un vaste pan de mur. Le *romancero* est un type espagnol par excellence : c'est le marchand de chansons, de *canards*, d'images de sainteté ; il n'est guère de ville où l'on n'en trouve quelques-uns. Celui-ci a un assortiment très-varié de gravures coloriées représentant Notre-Dame del Pilar, ce qui ne l'empêche pas d'être bien assorti dans le genre profane. Voici d'abord une suite de gravures sur bois destinées aux enfants, telles que la *Tierra de Jaujá* (le pays de Cocagne), toutes sortes d'*Abecedarios*, la *Lotería recreativa*, la *Vida del Enano don Crispin* (la Vie du nain Don Crispin), *el Mundo al revés* (le Monde retourné). Ces *aleluyas* sont imprimées sur une feuille in-folio, et divisées d'ordinaire en quarante-huit compartiments qui forment autant de sujets. En voici d'autres qui représentent *el Entierro del carnaval, El Judio Errante*, qui n'est pas la légende populaire du Juif-Errant, mais l'abrégé du roman d'Eugène Sue ; la *Historia de Pablo y Virjinia ; el Trovador ; la Linda Magalones* (la Belle Maguelone) ; *Don Pedro el Cruel ; Inés de Castro*, cette histoire dont on fit au siècle dernier une parodie sous le titre d'Agnès de Chaillot ; *los Peligros* (dangers) *de Madrid ; el Ejército español.* Voici encore des *Corridas de Toros y Novillos*, la *Historia de Cabrera*, la *Revolucion de Madrid*, puis un bon nombre de caricatures où les *borrachos* (ivrognes) sont fort maltraités. Les *romances* occupent une place importante ; ils sont ordinairement de format in-octavo, et se vendent le même prix : *dos cuartos* (dix centimes) le *pliego*, c'est-à-dire huit pages d'impression. — Les sujets sont très-variés : il y a d'abord le *Cid Campeador*, *Carlo-Maño*, les *Amantes de Teruel*, et autres légendes du moyen âge. Enfin, toutes les « chroniques et légendes françaises et espagnoles, qui, dit l'auteur du *Don Quichotte*, passent de bouche en bouche, et que répètent les enfants au milieu des rues. » Viennent ensuite les



ÉGLISE DE NOTRE-DAME DEL PILAR (SARAGOSSE) (page 732).

légendes contemporaines, où les *bandoleros*, *bandidos* et *contrabandistas* ont une large part : on y retrouve des personnages que nous connaissons déjà, tels que *José María*, *Andrés Vazquez*, *Francisco Estéban* et autres bandits célèbres. A côté de leurs exploits guerriers, figurent quelquefois des enlèvements et des scènes de jalousie : tel est le *romance* orné en tête d'un bois représentant un *bandolero* emportant une femme en croupe, et soutenant contre son rival un combat au couteau. Doré s'amusa à faire un croquis de ce duel équestre à la *navaja*. A côté des brigands, figurent quelques femmes célèbres par leurs hauts faits, ou plutôt par leurs méfaits, comme *Juana la Valerosa*, *Margarita Cisneros*, etc.

N'oublions pas les *Estudiantinas*, couplets dédiés au *bello sexo*, et toutes sortes de caricatures sur les étudiants, comme la *Vida del estudiante Borrascas*, où l'on voit ce futur savant faire bouillir le chat de son hôtesse, mettre de l'amadou dans l'oreille d'un âne, soutirer le vin du *posadero*, et recevoir des coups de bâton pendant qu'il donne une sérénade sous un balcon. Les chansons andalouses sont extrêmement nombreuses; plusieurs sont populaires dans toute l'Espagne, comme *las Ligas de mi Morena* (les Jarretières de ma brune), — *el Calesero andaluz*, — *el Capeador de toros*, — la *Pepiya*, ou *Dame tu pico, paloma* (Donne-moi ton bec, ma colombe), — *la Flor de la Canela*, — *las Ventas de Cárdenas*, — *los Toros del Puerto*, — *el Jaque*, — *el Baratero Zeviyano*, etc. Viennent ensuite les caricatures et les satires dont les Andalous font les frais, et où ils sont invariablement représentés comme des bravaches, fanfarons, matamores, etc. ; par exemple *el Maton* (le Fier-à-bras) *de Andalucía*, — *el Tremendo* (le Terrible), — *el Valenton del Perchel* (le Bravache du Perchel, — un faubourg de Malaga), — *el Leon Andaluz*, — la *Vida del Valiente Manolito Gazquez de Andalucía*, où l'on raconte les exploits de ce Gascon de l'Espagne, qui ne le cèdent en rien à ceux du célèbre M. de Crac. Il y a encore les chansons destinées à accompagner les danses, telles que les *Coplas de Seguidillas*, — le *Tango americano*, — les *Habaneras*, — *el Cantor de las Hermosas* (le Chanteur des belles), — les *Jotas*, — *la Gatatumba ;* puis une grande variété de *sainetes*, de *tonadillas* et d'*entremeses*. Si nous ajoutons à cette énumération quelques sujets d'actualité, quelques noëls ou cantiques, et un assez bon nombre de pièces en catalan et en valencien, nous croirons avoir donné un tableau exact de l'imagerie populaire et de la littérature des rues, deux choses qui tendent, du reste, à perdre chaque jour leur caractère national, et qui finiront par disparaître avant peu, comme les danses et les costumes.

VI

Saragosse a deux églises principales : la *Seo* et *Nuestra Señora del Pilar*. La *Seo* est un immense édifice fort ancien, mais qui a été impitoyablement modernisé. Son beau retable gothique, le plus grand sans doute qui existe en Espagne, est en albâtre peint et doré, du travail le plus exquis. C'est dans la *Seo* que fut enterré cet infant Don Baltazar, fils de Philippe IV, dont le portrait fut peint tant de fois par Velasquez. Nous recommandons aux amateurs de faïence le pavement de la *Sala Capitular*, composé d'*azulejos* d'un très-joli effet.

Passons à Notre-Dame *del Pilar*, située, comme la *Seo*, sur le bord de l'Èbre. Son nom vient du *pilier* qui supporte l'image vénérée, et sur lequel la Vierge descendit du ciel. La chapelle du *Pilar*, supportée par des colonnes de marbre rouge avec bases et chapiteaux de bronze doré, forme comme une église dans la cathédrale; la statue miraculeuse, couverte de riches vêtements, est placée sur son pilier de marbre; elle est en bois résineux, et l'encens et la fumée des cierges l'ont noircie depuis des siècles. Du côté de l'autel, se trouve une niche au centre de laquelle est pratiquée une petite ouverture ovale entourée d'un cadre de bronze. Cette ouverture laisse voir le bas du *pilier ;* cadre et pilier sont usés par les baisers des fidèles, comme à Rome le pouce du

pied de saint Pierre ; le pilier est même devenu concave à cet endroit. Devant l'autel, s'élève une balustrade d'argent à hauteur d'appui ; c'est sur les marches de marbre qui précèdent cette balustrade que les fidèles viennent incessamment s'agenouiller ; nous remarquâmes des paysans aragonais et des femmes qui baisaient ces marches à trois reprises. Les fidèles ne se retirent jamais sans avoir jeté une pièce de monnaie dans l'espace compris entre la balustrade et l'autel ; les sacristains viennent de temps en temps les ramasser. Le trésor de *Nuestra Señora del Pilar*, enrichi par la piété de plusieurs générations, fut longtemps cité pour sa richesse ; nous dirons bientôt comment il a été vendu. Dans les autres parties de l'église, beaucoup de femmes étaient assises sur les dalles, à la mode espagnole. Madame d'Aulnoy assure que cet usage existait même en dehors des églises : « Nous étions plus de soixante dames dans cette galerie... Elles étoient toutes assises par terre, les jambes en croix sous elles. C'est une ancienne habitude qu'elles ont gardée des Mores... Elles portent toujours un éventail, et soit l'hiver ou l'esté, tant que la messe dure, elles s'éventent sans cesse. Elles sont assises dans l'église sur leurs jambes, et prennent du tabac à tous moments... »

On vend à la porte du temple et dans plusieurs rues de la ville des images et des scapulaires de *N. S. del Pilar de Zaragoza*, imprimés sur papier ou sur soie. On trouve aussi chez les orfévres de la *Calle de la Plateria* des vierges du *Pilar* de toutes dimensions, en or et en argent. Nous avons déjà dit combien était grande la dévotion pour le *Pilar*. On attribue à la Vierge toutes sortes de miracles, comme le montrent de nombreux *milagros* (ex-voto) en argent, en cire, etc., représentant différentes parties du corps, telles que bras, jambes, mains, pieds, seins, yeux, etc. Le cardinal de Retz, qui séjourna à Saragosse en 1649, raconte qu'il vit un homme dont la jambe, ayant été coupée, repoussa après qu'il eut touché la sainte image. C'est le 12 octobre qu'on célèbre l'anniversaire de la descente de la Vierge. Les fêtes du *Pilar* attirent à Saragosse une foule extraordinaire : il y a deux *corridas de toros*. Il y a quelques années, deux *espadas* furent tués par les taureaux dans une même course. Notre-Dame *del Pilar* est célébrée dans de nombreuses chansons et *jotas* populaires ; nous ne citerons qu'un seul couplet. Une jeune fille invoque la Vierge pour son fiancé, qui est marin :

> Á la cabecera tengo
> Una Vírjen del Pilar,
> Á la que me encomiendo
> Cuando estás en el mar.

« J'ai mis à mon chevet — Une Vierge du *Pilar*, — A laquelle je me recommande, — Quand tu es sur mer. »

Du reste, il n'est guère de Vierges, en Espagne, auxquelles ne soient dédiés un certain nombre de couplets, comme la *Vírjen de la Victoria*, celles *de la Soledad* (de la Solitude), *del Amparo* (de Bon-Secours), *de los Remedios*, *del Rosario* (du Chapelet), *de los Dolores*, et bien d'autres encore, dont on a fait des noms de femme, comme de la Vierge du *Pilar*. Beaucoup de gens du peuple, en Espagne comme dans certaines provinces d'Italie, invoquent la Vierge dans toutes sortes de cas; parfois leur dévotion s'égare d'une façon singulière : « Un respectable prêtre, dit l'auteur du *Cancionero popular*, m'a assuré avoir entendu un fameux contrebandier et *baratero* de Malaga raconter, avec le plus grand sang-froid, comment il avait tué son adversaire : « Je me « recommandai à la *Vírjen de la Victoria*, et je lui appliquai une *puñalada* telle, qu'il n'eut même « pas le temps de dire : *Jesús!* »

VII

De la Vierge aux saints, la transition est toute naturelle ; nous dirons donc quelques mots de plusieurs saints dont le nom est populaire en Espagne, soit en raison des miracles qu'on leur



UNE FENÊTRE, A SARAGOSSE (EFFET DE NUIT) (page 728).

attribue, soit en raison des chansons, quelquefois grotesques, où le peuple les fait figurer. Nous commencerons par saint Antoine abbé, qu'on appelle vulgairement *San Anton.* On l'implore dans plusieurs cas, mais surtout comme patron des quadrupèdes. Le jour de la fête du saint, on amène des environs les chevaux, les mulets, les ânes, tout enrubanés, devant l'église de *San Antonio Abad*, à Madrid ; on vend là de petits pains d'orge, *panecillos*, bénits par un prêtre et portant le portrait du saint d'un côté, avec une croix de l'autre. Un prêtre bénit aussi l'orge qu'on apporte, et, une fois que les animaux en ont mangé, ils sont à l'abri de toutes sortes de maladies. On en vend encore dans la *Calle Hortaleza.* La rue, toute pavoisée, est pleine de petits marchands ambulants qui crient les vrais petits pains du saint, — « *los lejítimos panecillos del Santo,* » au citron et à la cannelle, — « *de limon y canela, qué ricos !* » Le même saint passe aussi pour protéger particulièrement les *cerdos*, ces utiles animaux auxquels on doit les jambons et les saucissons. Nous vîmes un jour deux *cerdos* mis en loterie par une maison de bienfaisance : l'un était exposé dans la rue de Tolède, et l'autre à la Puerta del Sol. Les billets coûtaient quatre *cuartos* (treize centimes), et pour cette faible somme nous aurions pu gagner, avec la protection de saint Antoine, un superbe animal du poids de vingt *arrobas*. Il paraît que *San Antonio* rend aussi des services aux jeunes filles en quête d'un fiancé ; et vraiment, c'est par elles que nous aurions dû commencer. Seulement, elles se servent d'un moyen assez singulier, bien que des plus faciles à employer : elles prennent tout simplement une image du saint, qu'elles descendent au fond d'un puits, en lui disant : « Tu resteras dans l'eau jusqu'à ce que j'aie mon fiancé ! » Qu'on ne croie pas que nous inventions : si étrange qu'elle puisse paraître, la coutume existe ; nous n'en voulons pour preuve que ce couplet populaire, adressé à une jeune fille qui ne trouve pas de prétendu :

¿ Fuiste tú la que metiste
Á san Antonio en un pozo,
Y lo hartaste de agua,
Por que saliera un novio?

« N'est-ce pas toi qui mis — Saint Antoine dans un puits, — Et qui l'abreuvas d'eau — Pour qu'il te fît trouver un fiancé ? »

Cet excellent saint ne borne pas son pouvoir à procurer des fiancés ; il paraît qu'il sait encore les retrouver quand ils sont égarés :

. . . .
Mi amante se perdió anoche,
¡ Buscádmelo, santo mio !

« Mon fiancé s'est perdu hier soir, — Cherchez-le-moi, mon saint ! »

Voici encore deux autres *coplas* qui pourraient nous faire croire que saint Antoine est également imploré par les femmes en d'autres circonstances ; c'est d'abord la supplique des laides contre les belles :

Todas las feas del mundo
Se juntaron una tarde,
Á pedirle á san Antonio
Que las bonitas se acaben.

« Toutes les femmes laides du monde — Se réunirent un soir, — Pour demander à saint Antoine — Qu'il n'y en eût plus de jolies. »

Vient ensuite la prière de celles qui comparent le saint à un bouquet de fleurs, pour obtenir de lui les couleurs qui leur manquent :

San Antonio bendito,
Ramo de flores,
Á las descoloridas
Dales colores.

« Saint Antoine béni, — Bouquet de fleurs, — A celles qui sont pâles, — Donnez-leur des couleurs. »

L'histoire de saint Antoine plongé dans un puits nous remet en mémoire un usage des plus singuliers, pratiqué dans quelques villages à l'occasion de la fête de saint Jean. Cette fois-ci, par exemple, ce n'est pas le saint qu'on met dans l'eau, bien qu'il soit toujours question d'une jeune fille à la recherche d'un fiancé. La *muchacha* doit, à l'heure où minuit sonne, se plonger la tête dans une fontaine, moyennant quoi elle ne peut manquer de trouver son *novio* dans le courant de l'année. Il faut dire que cette immersion se fait le plus souvent par plaisanterie, mais non, suivant toute apparence, sans une secrète arrière-pensée de réussite. Quant à saint Jean-de-Dieu, on le traite d'une façon fort irrévérencieuse : témoin ce couplet qui nous le montre grimpé dans un figuier, et visant une figue avec son tromblon :

Estaba san Juan de Dios
Subido en una higuera,
Con un retaco en la mano,
Apuntando á una breva.

Il y a une variante, où le figuier est remplacé par un chêne-liége, — *alcornoque*, — et où saint Roch, — *San Roque*, — remplace la figue, sans doute pour la rime.

Chose étrange dans un pays religieux et catholique comme l'Espagne, on ne saurait croire le nombre de chansons de ce genre qui circulent parmi le peuple, et où bon nombre de saints du paradis sont traités de la manière la plus grotesque. Voici maintenant le tour de saint Pierre :

San Pedro, como estaba calvo,
Le picaban los mosquitos,
Y su madre le compró
Un sombrero de tres picos.

« Saint Pierre, qui était chauve, — Était piqué par les moustiques, — Et sa mère lui acheta — Un chapeau à trois cornes. »

« Glorieux saint Sébastien, — Tout criblé de flèches, s'écrie ailleurs un homme marié, — Que mon âme soit comme la tienne, — Et comme ton corps, celui de ma belle-mère ! »

Glorioso San Sebastian,
Todo lleno de saetas :
Mi alma como la tuya,
Como tu cuerpo, mi suegra !

Nous n'en finirions pas avec les chansons populaires sur les saints : citons encore saint Ambroise et sa carabine : *la carabina de san Ambrosio;* — sainte Marguerite, surnommée la *pleurnicheuse : santa Rita la llorona;* — *santa Lucía*, qui guérit les maux d'yeux ; — *san Rafael*, *san Alejo* (saint Alexis), et bien d'autres encore, sans préjudice de Noé, de Salomon, et du *padre Adam.* On se tromperait si l'on croyait qu'il y a dans ces chansons populaires la moindre idée d'impiété : plus d'une fois, des prêtres et des moines donnèrent l'exemple de compositions de ce genre ; c'est ainsi que, vers le milieu du siècle dernier, un chanoine de Saint-Augustin eut l'idée de mettre en séguidilles comiques, — *seguidillas jocosas*, — la vie de saint Benoît de Palerme. Il y a de curieux traits contre les moines ; l'auteur nous dépeint leur vie au couvent :

En fin la union de todos
Fué tan notable,
Que algunos preguntaban :
¿ Son estos frailes?

« Enfin l'union de tous — Fut si remarquable, — Que quelques-uns demandaient : — Sont-ce bien là des moines ? »

Plus loin, le bon chanoine parle des miracles du saint, qui vient de guérir une folle :

Dió juicio á cierta loca,
¡ Raro portento !
Y el marido decia :
¿ Si será cierto ?
¡ Mi mujer cuerda !
¡ Mi mujer buena, padre !
¡ Mi mujer buena !

« Il rendit la raison à certaine folle, — Rare prodige ! — Et le mari disait : — Est-ce bien pour de bon ?
« Ma femme est raisonnable ! — Ma femme est bonne, mon père ! — Ma femme est bonne ! »

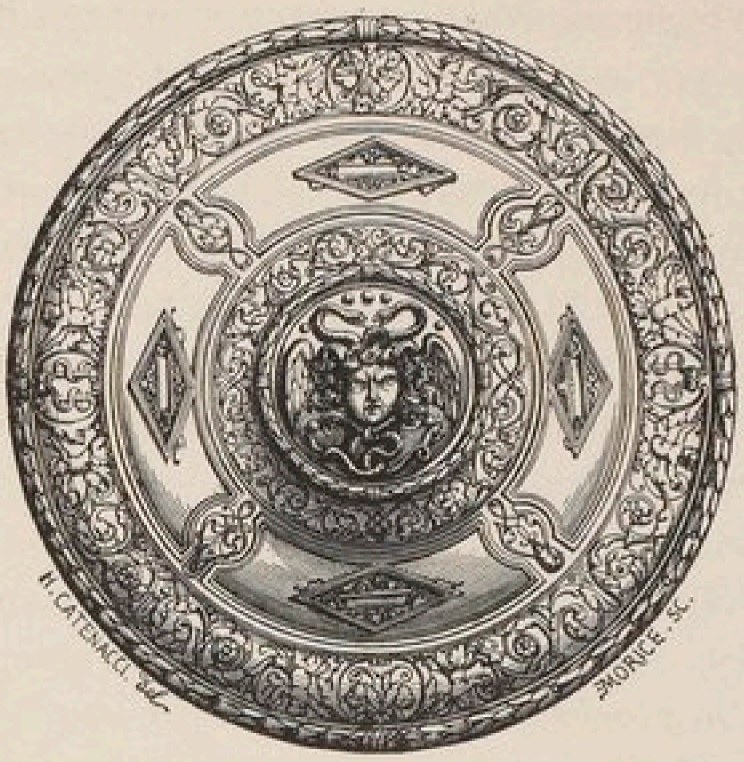
Dans une certaine circonstance, il fut donné à *san Benito* de voir les onze mille vierges, tandis que bon nombre d'autres moines qui étaient à côté de lui ne voyaient rien du tout :

¿ Quién ha logrado
El ver tantas y juntas,
No siendo un santo ?

« Qui a été assez heureux — Pour en voir autant réunies, — A moins d'être un saint ? »



UN BUHONERO (COLPORTEUR) ARAGONAIS (page 728).



BOUCLIER DIT A LA MÉDUSE, TIRÉ DE L'ARMERÍA REAL DE MADRID.

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

LA *CURIOSITÉ* AU POINT DE VUE DES OBJETS ESPAGNOLS

La vente des bijoux de Notre-Dame *del Pilar*. — Le catalogue ; lenteur des enchères; l'adjudication; principaux objets vendus.

L'Orfévrerie. — Les couronnes d'or de Guarrazar; le style *latino-bisantino*. — Les *plateros* espagnols au moyen âge. — Les bijoux du seizième siècle. — Une custode fondue en 1509 ; nombreuses fontes d'orfévrerie avant l'invasion française. — L'émail en Espagne : les « *Esmaulx de la façon d'Espaigne* » et les « *Esmaulx d'Aragon* ». — Les nielles. — Luxe inouï en argenterie. — Les bijoux religieux au dix-septième siècle. — Le filigrane.

Les Armes et le travail du fer. — Les épées de Tolède, Séville, Barcelone, etc. — Les « *espées Valentiannes* et les « *poignards Saragossoys* ». — Les armes moresques. — La damasquine ou *ataujia*. — Les « *esperons d'Arragon* ». Les *rejeros*; la *reja* gothique de Pampelune.

La Céramique et la Verrerie. — Les *azulejos*. — Les faïences hispano-moresques. — Les faïences dites *siculo-arabes*. — Les poteries arabes non vernissées. — La fabrique d'Alcora ; Voltaire et le comte d'Aranda. — Les porcelaines espagnoles : le Buen-Retiro, Alcora et Madrid. — Les verres arabes d'Almeria, de Murcie et de Malaga. — Les *vidrieros* de Barcelone, de Cadalso *de los Vidrios*, de Mataró, etc... — Les verres espagnols confondus avec ceux de Venise.

La Sculpture. — Les sculpteurs en bois aux quinzième et seizième siècles : Diego de Siloé, Felipe de Borgoña, Berruguete, Guillermo Doncel, etc. — La marqueterie de bois. — Les ivoires arabes : coffrets, boîtes, etc. — Les ivoires espagnols du moyen âge et de la décadence.

L'Ameublement. — Les *escritorios* ou *contadores*. — Les meubles *bargueños*. — Les lits. — Les *escaparates*. — Les *guadamaciles* de Cordoue, ou « *cuirs dorez* ». — Les « *Cordouans de Ciudad Rodrigo* ». — Habileté des Arabes dans le travail du cuir.

Les Tissus. — Richesse des étoffes fabriquées par les Arabes d'Espagne : le *tiraz* et l'*atabi*. — Les soieries de Tolède, de Valence, de Talavera, etc. — Les tapisseries d'Alcaraz, de Majorque et de Santa-Barbara. — Riches broderies de quelques cathédrales. — Les *Bordadores de Imajineria*. — L'ancien « *poinct d'Espagne* ».

Les Miniatures et la Gravure. — Les amateurs. — Les *Iluminadores* d'autrefois : chroniques, romanceros, etc. Les *executorias* sur parchemin. — Ancienneté de la gravure sur métal : deux estampes du quinzième siècle. — Les amateurs d'autrefois en Espagne, et ceux d'aujourd'hui. — Portrait du *recolector de antigüallas*. — Le commerce des curiosités dans la Péninsule. — Les faussaires et leurs contrefaçons.

I

Pendant notre séjour à Saragosse, au printemps de 1870, eut lieu dans cette ville une vente publique des plus intéressantes, qui fit à cette époque grand bruit en Espagne. Il s'agissait des bijoux de Notre-Dame *del Pilar*, que le *cabildo* (chapitre) s'était décidé à aliéner, afin de se procurer les fonds nécessaires pour la continuation des travaux du temple, interrompus depuis la fin du

siècle dernier. Un double catalogue, en bon espagnol et en mauvais français, avait été envoyé dans les principales villes de l'Europe ; aussi, le 31 mai, la *Sala Capitular*, où se faisait la vente, était-elle remplie d'amateurs et de marchands étrangers, accourus des quatre points cardinaux pour se disputer les bijoux offerts depuis des siècles à la célèbre Vierge *del Pilar*. Le musée de South-Kensington avait même envoyé de Londres un représentant, qui acheta un bon nombre d'objets. Le catalogue comprenait en tout 523 bijoux, parmi lesquels une cinquantaine, tels que pendants, reliquaires, médaillons, croix, etc., dataient du seizième siècle. Le reste se composait d'un grand nombre de bagues, bracelets, colliers, chaînes, montres, chapelets, boucles d'oreilles, épingles, etc. Il y avait même des éventails, des coffrets, des chandeliers, des pommes de canne, et jusqu'à des peignes en or ou en argent, ainsi que toutes sortes d'*ex-voto :* têtes, jambes, mains, pieds, yeux, bustes, seins, doigts, cœurs, etc., sans compter une vingtaine de vierges *del Pilar*. Mentionnons encore deux lots assez curieux : des taureaux d'argent offerts par les *espadas* les plus célèbres que l'Espagne ait possédés : *Pepe Hillo*, dont nous avons raconté la fin tragique, et *Cuchares*, le beau-père du *Tato*.

La vente, qui aurait exigé deux jours à Londres, et le double à Paris, dura près de quinze jours à Saragosse, grâce à la lenteur avec laquelle opéraient les membres du chapitre. Le président, qui faisait l'office de commissaire-priseur, commençait par demander si l'on donnait le prix de l'estimation : *¿ Dan la tasa ?* Quand il était couvert, il s'écriait : *La tasa dan !* (on donne le prix !) ; ensuite, quand les enchères faiblissaient : *A la una!* (une fois !) — *A las dos!* (deux fois !) — *Que se va á rematar !* (on va adjuger !) — Puis enfin : *A las tres !* (trois fois !) — Et en disant ces mots, le président agitait une petite sonnette, et l'adjudication était prononcée.

Citons parmi les lots les plus importants une décoration française du Saint-Esprit, du siècle dernier, ornée de brillants, qui atteignit 312,500 réaux (le réal vaut 26 centimes) ; — un collier et un diadème, chacun environ 100,000 réaux ; — une grenade en or émaillé, excellent travail espagnol du milieu du seizième siècle, attribué, comme toujours, à Benvenuto Cellini, fut achetée par un habitant de Saragosse ; — une très-belle montre avec sa châtelaine d'or émaillé, travail de Paris, fut adjugée à un amateur parisien. Le total de la vente approcha, si nous avons bonne mémoire, de la somme respectable de deux millions de réaux.

II

A propos du trésor du *Pilar*, nous dirons ici quelques mots de la *Curiosité au point de vue des objets espagnols*, en commençant par l'orfévrerie, qui en forme une des branches les plus intéressantes. Les monuments les plus anciens remontent aux Visigoths, qui régnèrent environ trois cents ans en Espagne, à partir du commencement du cinquième siècle. Les couronnes d'or de Guarrazar, qu'on voit au Musée de Cluny et à l'*Armería* de Madrid, donnent une idée de l'état avancé de cet art ; les plus belles datent des années 621 à 672. Pendant les trois siècles qui suivirent l'invasion des Arabes, les Asturies et la Galice, les seules provinces restées indépendantes, possédèrent des orfévres qui s'inspirèrent du style qu'on appelle en Espagne *latino-bisantino*. Les plus beaux spécimens de ce genre existent dans les cathédrales d'Oviedo et de Santiago ; ils offrent quelque analogie avec les objets du trésor de la cathédrale de Monza. A partir du onzième siècle, le style change ; parfois il se ressent de l'influence arabe. Les pièces de cette époque sont rares : citons le bel autel recouvert de plaques d'argent, dans la cathédrale de Gerona. Jusqu'à la fin du quatorzième siècle, on ne connaît que très-peu de noms de *plateros ;* au siècle suivant, ils sont plus nombreux, et leurs ouvrages ne diffèrent guère de ceux des orfévres des autres pays. La *custodia* de Tolède, et le grand fauteuil à X, — *de tijera*, — en argent doré, que possède la

Seo de Barcelone, sont de véritables chefs-d'œuvre du quinzième siècle. Dès le quatorzième siècle les *plateros,* réunis en *gremios* ou corporations, poinçonnaient leurs ouvrages ; chaque pièce portait ordinairement trois poinçons : celui de la ville, comme par exemple BAR, pour Barcelone, celui du maître, et celui du *contraste*, ou contrôle.

Au seizième siècle, l'orfévrerie espagnole prend un développement extraordinaire : les Arfe, les Becerril, les Benavente, et bien d'autres encore, se rendent célèbres par les splendides travaux qu'ils exécutent pour les églises ; puis viennent des Italiens, comme Jacopo da Trezzo, et la famille des Leoni, qui travaillèrent pour plusieurs rois d'Espagne. Nous avons, de cette époque, de charmantes pièces d'orfévrerie civile, telles que certaines *joyas* du trésor de Notre-Dame *del Pilar,* bijoux que la routine et l'ignorance font souvent attribuer à Benvenuto Cellini. Ces bijoux sont ordinairement émaillés sur or, et quelques-uns sont d'une grande élégance.

Les églises d'Espagne sont encore riches en travaux d'orfévrerie, malgré les nombreuses fontes qui eurent lieu à différentes époques, notamment lors de la réaction contre le style gothique, malgré celles qui ont encore lieu aujourd'hui, et malgré les pertes regrettables qu'entraîna l'invasion française. Disons, en passant, que trop souvent on impute à nos compatriotes des méfaits dont ils sont innocents, ou dont ils ne sont pas seuls coupables. Quand vous irez à Tolède, on ne manquera pas de vous dire que l'*Alcázar* a été ruiné par les Français ; or nous avons prouvé qu'il y a plus de cent ans ce monument tombait déjà en ruine. Il faut faire la part des alliés mêmes de l'Espagne. Consultez les historiens nationaux : ils vous diront que leur malheureux pays a été ravagé *por enemigos y aliados*. Les chefs-d'œuvre d'orfévrerie que décrivent les anciens inventaires et les écrivains nationaux, et que possédaient en si grand nombre les trésors des églises, n'ont pas tous disparu : il en reste un bon nombre à Tolède, à Séville, à Barcelone et dans bien d'autres endroits. Quant à ce qui manque, la plupart des voyageurs, guides, *handbooks*, etc., vous affirmeront hardiment que *tout* a été enlevé par les Français. Voulez-vous des preuves du contraire? Il est bien facile de les trouver, ce sont les écrivains espagnols qui nous les fournissent. Parmi d'autres exemples que cite le *Diccionario histórico* de Cean Bermudez, en voici un, emprunté aux archives de la cathédrale de Séville : lorsque le chapitre commanda au célèbre orfévre Juan de Arfe la custode qui existe encore, il en fit fondre une qui avait été faite en 1509, et que personne aujourd'hui n'hésiterait à préférer à l'autre. Antonio Ponz, ce voyageur si consciencieux, nous raconte que lorsque le genre *churrigueresque* devint à la mode en Espagne, vers la fin du dix-septième siècle, « il y eut beaucoup d'orfévres qui, au moyen de leurs sottes inventions et de leurs innovations ridicules, surent discréditer et envoyer aux hôtels des monnaies, où elles furent fondues, des pièces merveilleuses couvertes d'ornements et de bas-reliefs ; et ils les détruisaient eux-mêmes, afin qu'il ne restât pas de traces de ces travaux qui, fondés sur l'art et la raison, devaient protester contre leurs délires et leurs extravagances. » Ces exemples sont nombreux. Il y a quelques mois, on a fondu à Cordoue 22,000 *onces* d'argent provenant d'anciennes églises.

L'art de l'émail date de loin en Espagne, comme le montrent plusieurs anciens inventaires français, où il est question, dès le quatorzième siècle, des « *esmaulx de la façon d'Espaigne* » et des « *esmaulx d'Arragon* ». Les orfévres espagnols du dix-septième siècle appliquaient encore sur l'argent les émaux translucides, comme le montrent les croix de *Caravaca* qu'on rencontre assez fréquemment. On les appliquait aussi sur cuivre, notamment sur ces petits reliquaires encore assez communs en Espagne.

L'art de nieller sur argent était très-anciennement connu des Arabes d'Espagne : nous avons vu des coffrets d'ivoire montés de cette façon ; il fut aussi pratiqué avec une grande habileté par les *plateros* des quinzième et seizième siècles, qui lui donnèrent le nom de *niel*. Parmi les spécimens que nous connaissons, nous nous bornerons à citer la belle *Custodia* de Juan de Benavente, faite pour la cathédrale de Palencia, et que l'on y voit encore.

Les bijoux espagnols du dix-septième siècle suivent le mauvais goût de l'architecture : « Les pierreries, dit madame d'Aulnoy, sont admirables, mais si mal mise sen œuvre, que les plus gros diamants ne paroissent pas tant qu'un de trente loüis que l'on auroit mis en œuvre à Paris. » Il en était de même de l'orfévrerie. On sait ce que les galions du Mexique apportaient en Espagne de métaux précieux. Nous avons parlé de la prodigieuse quantité de vaisselle d'or et d'argent que possédaient le duc d'Albuquerque et d'autres grands seigneurs. Outre l'argenterie de table, on avait des lampes à huit ou douze becs (*velones*), et des corbeilles si lourdes, qu'il fallait quatre personnes pour les porter ; le prince de Montéléon en possédait trente de ce genre. On avait même des tables, des *braseros*, et jusqu'à des caisses à orangers en argent, comme au château de Versailles.

Les bijoux religieux étaient fort à la mode en Espagne à cette époque, comme au siècle dernier, et il en est encore de même aujourd'hui. Ce sont des *relicarios*, des croix, des médaillons, des *rosarios* (chapelets), des *presentallas*, *votos* ou *milagros* (ex-voto), etc. « Les dames, dit encore madame d'Aulnoy, portent des ceintures entières de médailles et de reliquaires. Il y a bien des églises où il n'y en a pas tant.... Elles ne mettent jamais de collier ; mais elles portent des bracelets, des bagues et des pendants d'oreilles qui sont bien plus longs que la main. » Mentionnons encore quelques bijoux particuliers, presque toujours ornés d'émeraudes, tels que les *lazos*, ainsi nommés parce qu'ils ressemblent à un nœud de rubans, et des boucles d'oreilles ordinairement très-pesantes.

L'usage du filigrane, très-ancien en Espagne, y est encore répandu ; on en fait notamment à Cordoue et à Malaga ; il vient certainement des Arabes, qui l'employaient non-seulement dans leurs bijoux, mais dans les épées et jusque dans les casques, comme le montre une très-belle *salade* du quinzième siècle, à l'*Armería* de Madrid. Le musée de South-Kensington, dont la collection de bijoux espagnols, tant anciens que modernes, monte à près de quatre cents objets, possède quelques bijoux de ce travail. Nous avons recueilli nous-même des bracelets et des bagues de ce travail trouvés à Valence, et qui sont certainement antérieurs au treizième siècle.

III

L'histoire des armes en Espagne, qui est encore à faire, exigerait un volume. Nous avons déjà dit quelques mots des armes trempées dans les eaux du fleuve Salo, *armarum temperator*, du *cultrum toledanum* et des fameuses lames de Tolède. Un fait assez curieux, c'est que la plupart des documents relatifs à ces épées si célèbres sont postérieurs au seizième siècle ; les historiens de la ville n'en disent pas un mot, tandis qu'ils donnent beaucoup de détails sur les étoffes de soie qui s'y fabriquaient. Navagiero, qui s'étend beaucoup sur Tolède, ne parle pas non plus de ses épées, tandis qu'il vante celles de Toloseta : « *In Toloseta si fanno bonissime spade.* » « Suivant une ancienne tradition, dit Bowles, c'est avec le fer de Mondragon que se fabriquaient ces épées, si renommées pour leur trempe, dont l'infante Catherine d'Aragon, fille des rois catholiques, fit présent à son mari, Henri VIII d'Angleterre. On en trouve encore quelques-unes en Écosse, où l'on en fait grand cas, sous le nom d'André Ferrara. Les fameuses épées de Tolède, celles du *perrillo* de Saragosse, qui sont encore très-estimées, et celles qui se fabriquaient dans d'autres villes, étaient, dit-on, composées du fer de cette mine.... »

Au seizième siècle, Saragosse n'était pas moins renommée pour la fabrication des armes que Tolède, Valence et Barcelone. Rabelais dit, au chapitre XIII de *Gargantua :* « Son espée ne feut Valentianne, ni son poignard Saragossoys.... » Ginez Perez de Hita parle aussi de ces épées qui se faisaient à Valence, et qui ne pesaient pas moins de douze livres. Séville était également

renommée pour ses épées, ainsi que Barcelone, dont les armes étaient si estimées au moyen âge, qu'on les exportait dans les pays étrangers. D'autres villes, telles que Bilbao, Calatayud, Guadalajara, Ricla, Pampelune, Peñacerrada, Ségovie, Tolosa, etc., étaient également renommées pour leurs armes. Les ciseaux se fabriquaient particulièrement à Albacete. Les Mores de Grenade couvraient leurs épées des ornements les plus riches : l'or, l'argent, l'émail, l'ivoire, y étaient employés avec un goût exquis. Citons comme les plus belles pièces connues en ce genre : l'épée du marquis de Villaseca, à Madrid ; celle du marquis de Campotejar, dans la *Casa de los Tiros*, à Grenade ; enfin la splendide épée moresque léguée par le duc de Luynes au Cabinet des Médailles de Paris.

L'art du damasquineur, originaire d'Orient, fut sans doute introduit par les Arabes en Espagne, où il conserve encore son ancien nom : *ataujia*, d'où vient le vieux mot français *tauchie*. On l'appliquait même à des objets religieux : nous avons vu une *monstrance* du seizième siècle en fer damasquiné d'or et d'argent. A la même époque on fabriquait de beaux éperons à Ajofrin et à Ocaña, deux villes de la province de Tolède. Les éperons d'Aragon étaient connus en France au moyen âge. On lit dans l'inventaire du duc de Normandie, au quatorzième siècle, cette curieuse mention : « Uns esperons (des éperons) d'Arragon, garnis d'argent. »

Dès le quinzième siècle, l'art de travailler le fer était arrivé en Espagne à un très-haut degré de perfection ; le *fer d'Espaigne* était connu chez nous dès le moyen âge ; celui des Provinces Basques était particulièrement renommé ; aussi le travail du fer fut-il particulièrement pratiqué en ce pays. Les *rejeros*, — c'est ainsi qu'on nommait les patients artistes qui forgeaient, limaient et ciselaient des *rejas* (grilles) ou des balcons, soit pour les églises, soit pour les palais, — les *rejeros* étaient assez nombreux pour être organisés en *gremios* (corporations) dans plusieurs villes. Plusieurs de ces *rejas* sont d'un travail merveilleux, qui approche parfois de la finesse de l'orfévrerie. Burgos, Séville, Palencia, Grenade, Alcala de Hénarès, Tolède, Avila, Ségovie, Valladolid, et bien d'autres villes encore, possèdent de très-belles grilles ; mais une des merveilles du genre est la *reja* gothique de la cathédrale de Pampelune. On connaît les noms de plusieurs de ces artistes : le *maestre* Juan Francés, Cristóbal Andino, le *maestre* Bartolomé Francisco de Villalpando, sont les plus connus. Nous avons déjà dit quelques mots de ces énormes clous ouvragés qu'on voit encore sur les portes des églises et des maisons particulières.

IV

La céramique espagnole occupe une place distinguée dans les cabinets d'amateurs. Les *azulejos* des Arabes d'Espagne, employés avant le douzième siècle, aussi bien pour le revêtement des édifices qu'à l'intérieur des habitations, avaient atteint un haut degré de perfection à une époque où les faïences du reste de l'Europe étaient encore très-grossières. L'usage de ces carreaux se conserva parmi les Espagnols ; parfois ils représentaient divers sujets : Cean Bermudez cite un *maestro de pintar azulejos* qui vivait au seizième siècle. Les belles faïences hispano-moresques aux brillants reflets métalliques sont également les premières en date. Dès le quinzième siècle, elles faisaient en France l'ornement des dressoirs princiers. Il y a douze ans déjà, nous avons fait connaître les centres les plus renommés de cette fabrication : Malaga, Valence, Manises, Majorque, Barcelone, Murcie, Teruel, etc. Nous pouvons citer, parmi les plus belles pièces qui existent dans les collections privées, un magnifique vase de la forme et de la dimension de celui de l'Alhambra, et un *azulejo* du quatorzième siècle, également à reflets métalliques, de près d'un mètre de hauteur. Ces chefs-d'œuvre de la céramique hispano-moresque appartiennent à notre excellent ami Fortuny, ce grand artiste qui fait tant honneur à l'Espagne. La plupart des

amateurs connaissent ces faïences à fond bleu, ornées de petits dessins à reflets métalliques, et qu'on a appelées sans raison plausible siculo-arabes. Elles doivent être restituées à l'Espagne : c'est à Manises, — nous en avons la preuve, — qu'elles étaient fabriquées. Les Arabes, notamment ceux de Tolède, faisaient de très-grands vases de terre non vernissée, d'une forme élégante, ainsi que des margelles de puits, qu'ils ornaient de dessins et de caractères coufiques. Nous avons vu des vases du même genre, et même des fonts baptismaux, avec des inscriptions gothiques. Nous avons déjà parlé des *búcaros*, ainsi que des *alcarrazas* d'Andujar; ces élégants vases de terre poreuse étaient déjà renommés à la fin du seizième siècle, de même que ceux de Jaen.

Nous avons dit combien étaient importantes au seizième siècle les fabriques de faïence de Séville et de Talavera; on arrivera sans doute à mieux connaître leurs produits, qui ne sont pas encore parfaitement définis. Tolède eut également des faïenceries importantes vers la même époque. Plus tard la fabrique d'*Alcora*, fondée en 1729, occupe le premier rang; ses faïences, d'un goût français très-prononcé, rivalisent avec celles de Moustiers, qui leur servirent de modèles, et qu'elle a souvent dépassées sous le rapport de la finesse. On sait que cette fabrique, qui occupait plus de trois cents ouvriers, appartenait au comte d'Aranda, ce ministre espagnol devenu presque Parisien; il était l'ami de Voltaire, à qui il envoyait à Ferney un service de sa fabrique, « la plus belle fayence, disait celui-ci, dans laquelle on puisse manger après la porcelaine de Saxe et celle de Sèvres. » Tolède, Puente del Arzobispo, Ribesalbes, Ségovie et d'autres villes d'Espagne eurent au siècle dernier des fabriques de faïence fine.

L'Espagne eut aussi plusieurs fabriques de porcelaine : celles de la manufacture du *Buen Retiro,* fondée en 1759 par Charles III, ont les mêmes mérites que les porcelaines de *Capo di Monte*, fabrique établie à Naples par ce prince dès 1736. Quand il vint prendre possession du trône d'Espagne, il amena avec lui tout le personnel de cet établissement, composé de deux cent vingt-cinq artistes, ouvriers, etc. Il ne fallut pas moins de quatre bâtiments pour transporter le matériel. Citons aussi en passant les porcelaines, peu connues des amateurs, d'Alcora et de Madrid. La première de ces fabriques produisait des porcelaines tendres et des porcelaines dures, assez rares aujourd'hui. Le comte d'Aranda envoya plusieurs de ses ouvriers étudier à Sèvres.

Les verres espagnols sont aussi peu connus des amateurs que les verres français. Cependant les deux pays ont eu très-anciennement des fabriques importantes, dont les produits, grâce à la routine, sont ordinairement confondus avec ceux de Venise. Dès l'époque romaine, on faisait du verre en Espagne : nous possédons une coupe antique trouvée à Palencia. Un passage de saint Isidore de Séville montre que de son temps le verre était connu en Espagne. Plus tard, divers auteurs arabes parlent de la fabrication du verre. Ils mentionnent surtout, au treizième siècle, les verreries d'Almeria, où se faisaient toutes sortes de vases et d'ustensiles. Malaga et Murcie avaient également des verreries renommées. On fabriquait dans cette dernière ville de grands vases de verre, des formes les plus exquises et les plus élégantes; ils devaient avoir beaucoup de ressemblance avec ces beaux « *voirres de Damas* », si estimés au moyen âge, et aujourd'hui si recherchés par les amateurs. Les Arabes d'Espagne faisaient aussi des mosaïques de verre, qu'ils appelaient *al foseyfasá*.

Dès 1455, les *vidrieros* de Barcelone étaient organisés en *gremio* ou corporation. Un auteur du quinzième siècle compare les produits de cette ville à ceux de Venise. Ceux de Cadalso *de los Vidrios*, une petite ville de la province de Madrid, et de Caspe, en Aragon, étaient renommés dès le quinzième siècle. Plus tard d'autres localités, telles que Mataró, Cervelló, Cebreros, San Martin de Valdeiglesias, Valdemaqueda, Recuenco, la Granja, eurent aussi leurs verreries. Parmi une trentaine de verres des seizième et dix-septième siècles que nous avons rapportés d'Espagne, et dont quelques-uns sont d'une très-belle forme, nous retrouvons les différents procédés employés à Murano : *reticella*, *calcedonio*, *filigrana*, *avventurina*, *ghiacciato*, etc. Un de ces

verres a été orné, par un orfévre espagnol du seizième siècle, d'une élégante monture d'argent doré. Plusieurs sont émaillés en diverses couleurs et dorés. Le British Museum et le Musée de Kensington possèdent également des verres espagnols remarquables, qui ont été longtemps confondus avec ceux de Venise. Notons une particularité intéressante : quelques-uns de ces verres, bien que fabriqués d'après les procédés vénitiens, sont d'une forme purement arabe. Nous parlerons ailleurs de l'emploi curieux, et qui n'a pas encore été signalé, qu'on fit du verre, au quinzième siècle, dans certaines églises espagnoles. Il n'est pas question ici, bien entendu, des vitraux peints, que nous ne comprenons pas dans ce rapide aperçu.

V

Il n'est guère de pays où le travail du bois ait atteint un aussi haut degré de perfection qu'en Espagne. Les sculpteurs en bois des quinzième et seizième siècles mériteraient d'être plus connus hors de ce pays : les ouvrages de Diego de Siloé, de Philippe Vigarny (qu'on appelait aussi Felipe de Borgoña), de Berruguete, de Guillermo Doncel, et de bien d'autres grands artistes, sont encore dans les églises pour le prouver. Dans aucun pays on ne voit des retables en bois sculpté comparables à ceux de l'Espagne ; il en est quelques-uns, notamment celui de Tolède, dont la richesse dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Presque toujours ces retables étaient peints et dorés, ce qu'on appelait *estofado*. La plus belle chaire sculptée que nous connaissions en Espagne est celle de la cathédrale de Palencia ; elle date du commencement du seizième siècle, et le bois a conservé sa couleur naturelle. Nous avons parlé des *pasos*, qu'on faisait toujours en bois sculpté ; comme la plupart des statues de saints, ils étaient ordinairement peints; nous avons vu plusieurs de ces statues auxquelles on avait fixé des yeux de verre. De même que les orfévres, les sculpteurs espagnols travaillaient principalement pour les églises et les couvents ; aussi les meubles de cette époque sont-ils rares. Le travail est souvent excellent, bien que les figures soient parfois trop courtes ; mais ils pèchent sous le rapport de l'architecture, et la forme n'a pas l'élégance particulière aux meubles français de la Renaissance. Dès le commencement du seizième siècle, on faisait en Espagne des *escritorios* ou cabinets sculptés, composés de nombreux tiroirs, et supportés par une table plus ou moins ornée. Nous en possédons un qui porte la date de 1529. Le noyer, qui abonde dans le pays, était généralement employé ; cependant les sculpteurs faisaient quelquefois venir du chêne de Hollande. Nous avons vu aussi, notamment en Andalousie, des sculptures des quinzième et seizième siècles en pin et en *alerce*, bois résineux qu'employaient souvent les Arabes, comme le montrent les belles portes de l'Alhambra.

Quelquefois la marqueterie en bois de différentes couleurs, — *taracea*, — contribuait à enrichir les stalles et les meubles sculptés. Nous en avons vu de très-remarquables, ornés de figures et d'arabesques, qui rappellent les travaux des *intarsiatori* de la renaissance italienne. La marqueterie de bois, d'ivoire et d'argent était aussi appliquée sur d'autres meubles, notamment sur les fauteuils à X, — *sillas de tijera*, — et sur de petits cabinets d'un travail précieux.

Les Arabes d'Espagne savaient travailler l'ivoire d'une manière remarquable. Il existe dans les musées et dans les collections particulières quelques coffrets, boîtes, etc., de différentes formes et d'un très-beau travail, souvent ornés d'inscriptions en caractères coufiques, et dont quelques-uns remontent au dixième siècle. On en voit aussi qui sont ornés de figures d'hommes et d'animaux, malgré l'interdiction du Coran. Nous en possédons deux de ce genre, dont les ornements offrent la plus grande analogie avec ceux des sculptures de l'Alhambra. Le Musée d'artillerie de Paris possède une jolie poignée d'épée en ivoire sculpté, de travail hispano-arabe.

Nous avons vu en Espagne de très-belles croix chrétiennes en ivoire du douzième siècle,

notamment celle de San Isidoro de Léon, aujourd'hui au Musée archéologique de Madrid. Particularité curieuse : plusieurs de ces croix sont couvertes d'ornements de style arabe, et sont évidemment l'ouvrage d'artistes musulmans. On voit également un assez grand nombre de christs, d'enfants Jésus, de petits saint Jean, de vierges, de saints, etc., d'une dimension extraordinaire, souvent ornés de peinture et de dorure. Ces ivoires, d'une basse époque et d'un mauvais travail, ont été faits pour la plupart aux Philippines ou dans d'autres colonies espagnoles. Nous en dirons autant de certains coffrets couverts de sculptures du travail le plus baroque.

VI

Disons aussi quelques mots de ces cabinets, qu'on appelait *escritorios* ou *contadores*, et qui commencèrent à être en vogue vers la fin du seizième siècle. Les uns sont couverts de plaques d'ivoire ornées de gravures, comme les *stipetti* italiens ; d'autres sont en ébène et en écaille, avec des figures, cariatides et autres ornements de bronze doré. « On apporte des Indes à Séville, dit Covarrubias (1610), beaucoup d'ébène, dont on fait des *escritorios* (cabinets) et des *mesas* (tables) du plus beau travail. » La mode de ces meubles était venue d'Allemagne ; on imitait ces fameux « cabinets d'Allemagne » ou de « Nuremberg » dont parlent madame de Sévigné et Tallemant des Réaux. Les plus beaux *escritorios* se faisaient à Salamanque : nous en avons acheté un dans cette ville, qui dépasse tout ce que nous avons vu en ce genre.

Mentionnons encore certains cabinets qui sont particuliers à l'Espagne, où ils sont connus sous le nom de *bargueños*, parce que, suivant la tradition, ils se faisaient à *Bargas* (à deux lieues de Tolède). Ces meubles d'un goût baroque, surchargés de colonnettes d'os ou d'ivoire, avec plaques de nacre, le tout peint et doré, sont indignes d'entrer dans le cabinet d'un homme de goût.

Les lits étaient : «... tout de cuivre doré avec des pommettes d'yvoire et d'ebeine ; le chevet garni de quatre rangs de petits balustres de cuivre très-bien travaillez. » Ainsi s'exprime madame d'Aulnoy, qui donne de très-curieux détails sur l'ameublement somptueux des grandes demeures espagnoles du dix-septième siècle, « tendues de tapisseries toutes relevées d'or, meublées de velours cramoisy à fond d'or, » avec le lit « de damas, or et vert, doublé de brocart d'argent, avec du point d'Espagne, » ou « de velours, chamarez de gros galons d'or... Il y avoit autour des draps un passement d'Angleterre de demie aûne de hauteur. » Des « tables d'argent, et des miroirs admirables, tant pour leur grandeur que pour leurs riches bordures, dont les moins belles sont d'argent. Ce que j'ay trouvé de plus beau, ce sont des *escaparates :* c'est une espèce de petit cabinet fermé d'une grande glace, et rempli de tout ce qu'on peut se figurer de plus rare... Tous les meubles que l'on voit icy sont extrêmement beaux, mais ils ne sont pas faits si proprement que les nôtres... Ils consistent en tapisseries, cabinets, peintures, miroirs, argenteries, broderies, statües... » Les palais de même que les églises, étaient ornés de lustres, — *arañas ;* dans l'*État présent d'Espagne* (1717), on parle d'un lustre de cristal si beau que, « celui que l'on voyoit dans le cabinet de feu Monseigneur n'a jamais approché de celui-là. » On se servait, pour les tentures des appartements, de ces *guadamaciles* ou « *cuirs dorez* » dont la fabrication était si florissante à Cordoue au seizième siècle, et qu'on envoyait encore à Paris sous Louis XIII ; — de ces fameux « *Cordouans de Ciudad-Rodrigo* ». L'art de travailler le cuir avait sans doute été légué aux Espagnols par les Arabes, qui savaient l'orner de broderies de soie et de fils d'argent, comme le montre le fourreau de la belle épée léguée par le duc de Luynes au Cabinet des Médailles.

VII

L'art des tissus est très-ancien en Espagne : dès le neuvième siècle, les Arabes l'avaient déjà porté à un très-haut point. Plusieurs anciens auteurs arabes parlent des riches étoffes de soie aux brillantes couleurs, auxquelles des milliers d'ouvriers travaillaient à Valence, à Malaga, à Murcie, à Almeria. Cette dernière ville surpassait toutes les autres pour la beauté de ses tissus ; on vantait surtout ses *tiraz*, « cette coûteuse étoffe où l'on tissait, dit un écrivain arabe, les noms des sultans, des princes et des personnages les plus riches. » Un beau coffret arabe en ivoire, que possède notre ami Fortuny, est doublé d'une étoffe de ce genre. On y fabriquait aussi une étoffe appelée *atabi*, et qui a donné son nom au *tabis* si connu des amateurs d'anciennes reliures.

Les tapis de Murcie étaient également renommés, et s'exportaient dans divers pays. Des inventaires français du quinzième siècle mentionnent des « *tappis velus de l'ouvrage d'Espaigne* », qui étaient probablement l'ouvrage des Mores espagnols, et du même genre que les tapis orientaux. Dans l'inventaire des meubles de Charles-Quint, fait à Yuste après sa mort, nous trouvons la mention de *tapices de Alcaraz*. Un auteur majorquin parle de tapisseries qui se faisaient dans son pays, au seizième siècle, et que Charles-Quint estimait assez pour les faire placer dans les plus belles salles d'un de ses palais. Dès le temps de Philippe II, on faisait des tapisseries à Madrid. La fabrique de *Santa-Isabel* y fut établie dans la première moitié du dix-septième siècle ; c'est celle que Velasquez a représentée dans son célèbre tableau de *Las Hilanderas*. Les tapisseries de la fabrique de *Santa-Bárbara*, à Madrid, fondée en 1720 par Philippe V, ne sont pas sans mérite. On y employait une centaine de personnes, et on y travaillait d'après différents maîtres étrangers, tels que Luca Giordano, Téniers, Amiconi, et quelques autres, sans compter les peintres espagnols, parmi lesquels nous citerons Maella, les deux frères Bayeu, Goya, etc. La fabrique existe encore dans son ancien emplacement ; nous y avons vu quelques jolies tapisseries anciennes, notamment d'après Téniers.

Aux seizième et dix-septième siècles, Tolède, Valence, Séville, Grenade, et d'autres villes encore, fabriquaient de beaux tissus de soie. Ceux de Tolède étaient renommés par-dessus tous les autres ; les anciens historiens de cette ville donnent sur cette industrie de nombreux détails. Une particularité curieuse, c'est que, comme le fait remarquer M. Juan F. Riaño dans son *Catalogue of Spanish objects at S. Kensington Museum*, on continua à travailler d'après les anciens dessins ; ainsi, la cathédrale de Tolède possède des tissus qu'on pourrait attribuer au seizième siècle, et qui cependant sont datés de la fin du dix-huitième. On faisait en Espagne de belles guipures, comme ce « *beau poinct d'Espagne d'or et de soye* », autrefois renommé en France, et le « *punto di Spagna*, » encore connu sous ce nom en Italie. Vers le milieu du siècle dernier, une manufacture importante fut établie à Talavera de la Reina par des Français, transfuges de Lyon, sous la protection d'un ministre espagnol.

Les *bordadores de Imajineria* (brodeurs de figures) des quinzième et seizième siècles ont laissé de merveilleux ouvrages, qu'on peut encore admirer dans plusieurs églises d'Espagne ; Séville, Burgos, Palencia, Grenade, Ségovie, Barcelone, possèdent des vêtements sacerdotaux de la plus grande beauté ; mais aucune ville n'est aussi riche en ce genre que Tolède, dont la cathédrale a une série complète de chasubles, chapes, dalmatiques, devants d'autel, etc., pour chaque fête de l'année. L'Escurial possède aussi des broderies de la plus grande beauté, dont un certain nombre ont été faites d'après les dessins de Pellegrino Tibaldi, dans un atelier spécial établi au seizième siècle, sous la direction d'un religieux du monastère. Les brodeurs espagnols savaient employer de la manière la plus ingénieuse le corail et les petites perles — *aljófar*, — qu'ils

mêlaient à la soie, à l'or et à l'argent. On connaît les noms de plusieurs de ces habiles *bordadores*, qui étaient de véritables artistes, et formaient un *gremio*, comme les *plateros* et les *vidrieros* dont nous venons de parler.

VIII

La place nous manque pour parler des *Iluminadores*, dont on conserve de beaux ouvrages, depuis les bibles, missels, *libros de coro*, etc., dont quelques-uns remontent au dixième siècle, jusqu'aux chroniques, romanceros, ouvrages de chevalerie, et aux *executorias*, ou titres de noblesse sur parchemin, dont les miniatures sont quelquefois des chefs-d'œuvre de finesse.

Nous aurions voulu dire aussi quelques mots des commencements de la gravure en Espagne, si peu connus encore. Bornons-nous à mentionner deux curieuses estampes sur métal, de la fin du quinzième siècle, que possède la *Biblioteca Nacional* de Madrid : la *Vírjen del Rosario*, de Fray F. Domenech, et le portrait du *Príncipe de Viana*. Joan de Diesa grava au burin, en 1524, une planche représentant des anges adorant la sainte Trinité, et qui sert de frontispice à un livre de théologie.

Disons seulement, pour terminer, que le goût des choses d'art était très-répandu en Espagne dès le seizième siècle. Laissant de côté les souverains, dont les inventaires prouvent la richesse en ce genre, citons quelques particuliers, comme Hurtado de Mendoza, l'auteur présumé de *Lazarillo de Tormes ;* Felipe de Guevara, *Gentilhombre de boca* de Charles-Quint. Au dix-septième siècle, le goût des tableaux était à la mode chez les plus grands personnages espagnols : le célèbre comte-duc d'Olivarès, qui fut l'ami et le patron de Rubens ; le marquis de Leganes et les comtes de Monterey et de Lemos ; les ducs de Medina-Celi et de Medina de las Torres, et d'autres encore, dont les galeries n'avaient de rivales que celles de Rome. Philippe IV avait déjà donné l'exemple en faisant acheter à Londres, par l'ambassadeur d'Espagne, les plus beaux tableaux de la vente de Charles Ier, sur lesquels il demanda à Velazquez un mémoire, qui fut imprimé de son vivant : précieux mémoire qu'on croyait perdu, et dont un exemplaire vient d'être heureusement retrouvé [1]. Un des plus grands seigneurs d'Espagne faisait aussi acheter, à la vente de Charles Ier, des tapisseries de Flandre, exécutées d'après les cartons de Raphaël. Don Juan de Espina avait en outre, au dire de Carducho, une collection de belles sculptures en ivoire. Palomino cite un bon nombre d'amateurs qui se plaisaient à réunir des objets d'art ; il nomme aussi plusieurs peintres espagnols, notamment Solis, qui possédaient des collections d'armes. Un voyageur du dix-septième siècle parle encore de Lastanosa, qui passait, dit-il, « pour un des plus curieux de toute l'Espagne... Il a dressé un cabinet, qui est un agréable théâtre de l'antiquité grecque et romaine; on y voit une quantité de statues, de pierres anciennes, de vases, d'urnes, de lampes, de camaïeux, et un ramas de monnoyes des vieux temps, de médailles et d'anneaux. Aussi s'est-il si fort estudié sur toutes ces *antiquailles*, qu'il en a tiré un livre..., etc. » Ponz mentionne deux amateurs de Madrid qui, vers la fin du siècle dernier, possédaient de belles faïences italiennes.

Il y a vingt ans, l'*anticuario* ou *recolector de antigüallas*, était représenté dans les *Españoles pintados por si mismos*, — un recueil de types nationaux, — comme un idiot, ou tout au moins un maniaque malpropre et mal vêtu, un fou ridicule vivant complétement en dehors de son siècle. « Comme tous les *anticuarios*, dit l'auteur, se ressemblent entre eux de même que les glands d'un chêne, il suffit, pour faire connaître cette classe, de tracer le portrait d'un seul individu... Or l'amateur de tableaux ne possède que des *mamarrachos*, — d'affreuses croûtes, — au bas desquelles il met le nom du Titien ou du Corrége : l'amateur d'armes, outre une des épées

[1] *Mémoire de Velazquez sur les tableaux envoyés à l'Escurial*, traduit par le baron Davillier (avec un portrait de Velasquez, gravé à l'eau-forte par Fortuny). Paris, 1874.

du Cid, place dans sa panoplie, à côté du fer du cheval de *Santiago*, les étriers d'un curé de village, qu'il prend pour ceux que Scipion portait au siége de Troie (*sic*). Le collectionneur de médailles achète un vieux sou, — un *cuarto segoviano*, — pour une des oboles que les anciens mettaient dans la bouche des morts. Un autre possède la clef de l'arche de Noé, les lunettes de Tobie, la harpe du roi David, la palette de saint Luc. Quant au bibliophile, on lui vend un livret de garçon d'auberge, qu'il prend naïvement pour les comptes du Grand Capitaine. »

Nous doutons fort que ce tableau ait jamais été d'une parfaite exactitude, même en Espagne. Les choses sont bien changées aujourd'hui, et la Péninsule possède des amateurs qui ne ressemblent en rien au portrait ridicule dont on vient de lire la traduction.

Quant au commerce des curiosités, il a pris depuis quelques années une certaine extension en Espagne, bien qu'il soit loin d'avoir la même importance qu'en France, en Italie et dans d'autres pays. Il n'y a guère de ville aujourd'hui où un individu quelconque ne s'improvise marchand d'antiquités; seulement, comme ce commerce ne suffit pas à faire vivre son homme, celui qui l'exerce a la plupart du temps un autre métier, et n'est *anticuario* qu'à l'occasion. Tantôt c'est un pharmacien, un doreur, un ébéniste, un photographe, un orfévre, un tailleur; parfois même, comme à Tolède, c'est un cordonnier ou un confiseur; à Séville, c'est un barbier, naturellement. Trop souvent, ils n'ont guère que des antiquités fraîchement fabriquées, qu'ils se font expédier de l'étranger pour offrir aux amateurs novices. Il y a cependant en Espagne un bon nombre de faussaires; quelques-uns se livrent à la contrefaçon des antiquités romaines; on nous a offert, il n'y a pas longtemps, un lot de prétendus plats *hispano-moresques*, — qui sortaient du four. Il y a aussi des fabricants, bien connus heureusement, d'armes ciselées ou damasquinées; ils donnent un bouclier copié à l'*Armería-Real*, l'*Escudo de Minerva*, par exemple, en dépôt à un particulier, chez qui le marchand conduit mystérieusement l'amateur... : si l'amateur donne dans le piége, le tour est joué, et les trois compères n'ont plus qu'à partager.

Maintenant, si l'on demande ce que sont devenues les merveilles énumérées plus haut, nous rappellerons ce que disait Théophile Gautier, à son retour d'Espagne :

« C'est à Paris que sont toutes les raretés, et si l'on en rencontre quelques-unes dans les pays étrangers, c'est qu'elles viennent de la boutique de mademoiselle Delaunay, quai Voltaire... Les gens qui vont en Espagne pour acheter des curiosités sont fort désappointés : pas une arme précieuse, pas une édition rare, pas un manuscrit, — rien. »



VASE HISPANO-MORESQUE.



MIRANDA DE EBRO.

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

Les *Provincias Vascongadas* : Alava, Guipúzcoa et Vizcaya. — Les *fueros*. — Ancienne noblesse. — Les *Casas solares*. — La langue basque ; quelques ouvrages en *vascuence*. — Vitoria : la *Plaza Nueva ;* le marché ; un proverbe sur les figues. — La fausse monnaie et les faux-monnayeurs. — Le cidre des Provinces Basques, ou *Zagardúa*. — Le *chacoli*. — Zumárraga. — Mondragon. — Encore des *Gitanos*. — Vergara. — Les Carlistes ; gravures populaires ; *la Historia de Cabrera; Mosen Anton*. — Isasondo. — Beasain. — Le viaduc d'Ormaiztegui. — Tolosa : l'église de Santa-Maria. — *Hoy se sacan ánimas ;* ancienne dévotion aux âmes du Purgatoire. — Quelques anecdotes : Philippe IV et ses cent mille messes ; le comte de Villa Mediana et le religieux ; comment on représente les âmes du Purgatoire ; *el toque de las ánimas*. — Les montagnes ; *encinas* et *alcornoques*. — La côte de *las Salinas*. — Les *carros* basques ; singulier bruit produit par leurs roues ; quelques détails à ce sujet. — Saint-Sébastien. — Zarauz. — Guetaria. — Zumaya. — Deva. — *El árbol de Guernica*. — Bilbao ; les *cargueras*. — Pasajes ; les batelières basques. — Irun. — Fontarabie. — La Bidassoa et l'île des Faisans.

I

Après avoir quitté la station de Miranda de Ebro, nous suivons pendant quelque temps le Zadorra, rivière encaissée et rapide, l'un des affluents de l'Èbre. A certaines courbes de la voie, nous apercevons les sommets anguleux de la Sierra de Oca, qui se dessinent sur le ciel en déchirures bientôt bizarres ; nous arrivons à Vitoria. Depuis quelque temps déjà, le pays est plus fertile et plus riant ; çà et là, des maisons de campagne aux murs blancs ont un air d'aisance et de propreté ; nous venons de quitter la Vieille-Castille pour entrer dans les Provinces Basques. On donne le nom de *Provincias Vascongadas*, et quelquefois simplement celui de *Provincias*, aux trois provinces d'Alava, de Guipúzcoa et de Vizcaya, qui occupent la plus grande partie de la contrée montagneuse du nord-ouest de la Péninsule, et représentent à peu près l'ancienne *Cantabria*. Il n'est guère de pays en Europe qui ait conservé aussi purement ses vieilles traditions

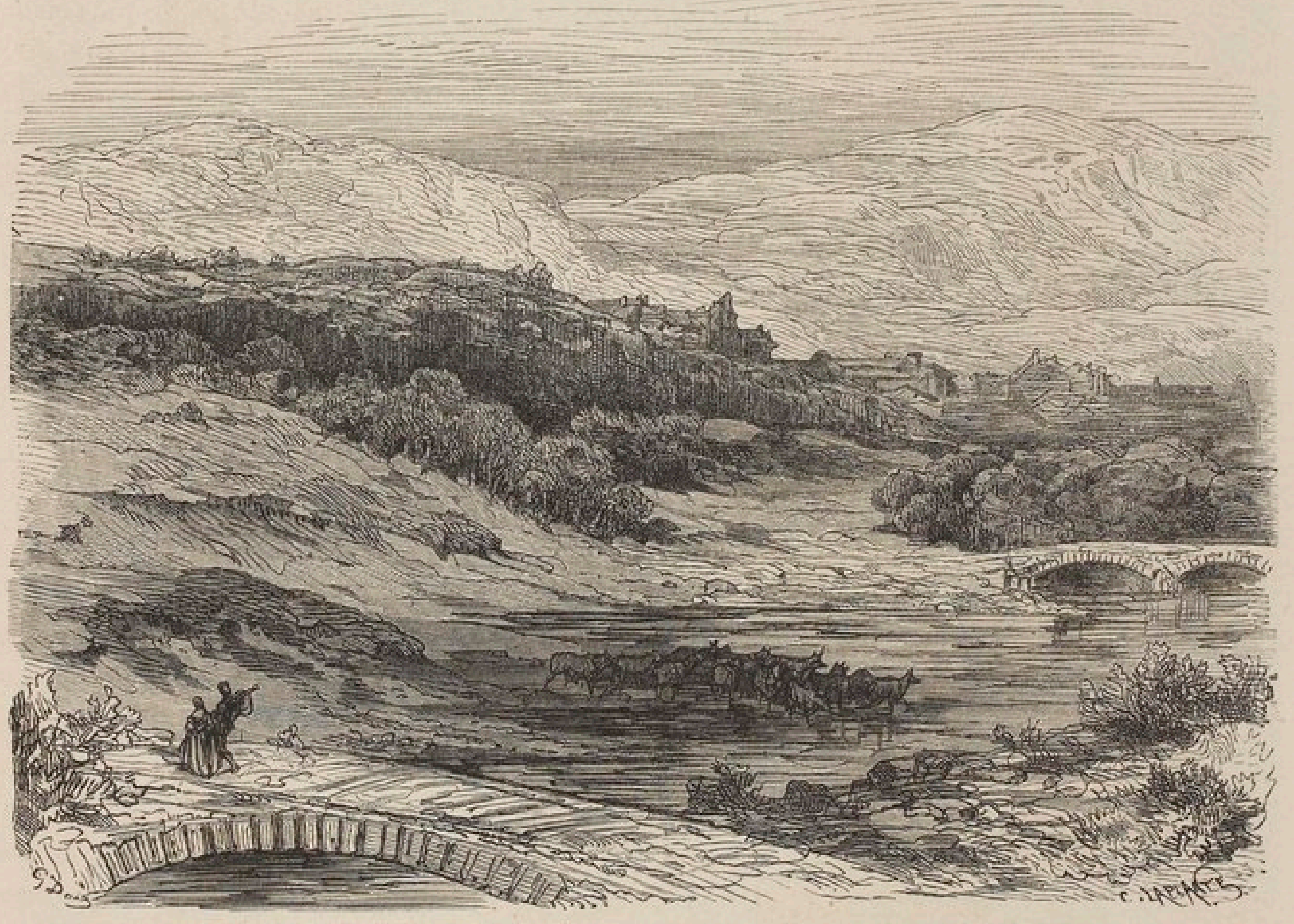
de race, de caractère et de langue. Ces intrépides montagnards, qui résistèrent aux Romains, aux Goths et aux Arabes, ont toujours été jaloux de leur indépendance et de leur liberté ; ils jouissent depuis des siècles de certains droits ou prérogatives, — *fueros*, — qui ont fait donner à leur pays le nom de *provinces exemptes*, — *provincias exentas*. On prétend que les Basques, qui se croient tous des *hidalgos*, se regardent comme les plus purs, les plus anciens *caballeros* de l'Espagne. « Ils s'estiment tous *cavaliers*, jusqu'aux porteurs d'eau, dit un ancien voyageur. » On se souvient de la fureur du Biscayen, — *el gallardo Vizcayno*, — lorsque le Chevalier de la Manche, avant son mémorable combat, lui dit qu'il n'est pas *caballero*. Un auteur basque, Perochegui, appelle modestement son pays « fleuve abondant de Noblesse, abstraction de Noblesse, le plus ancien séminaire de la Noblesse d'Espagne. » Il n'est pas étonnant que nous rencontrions si souvent, jusque dans les plus petites villes tant d'anciennes maisons nobles, — *casas solares*, — dont la porte principale est ornée d'un énorme écusson où les armoiries du propriétaire sont sculptées dans la pierre.



BERGER CASTILLAN, A MIRANDA DE EBRO.

Les Basques, comme chacun le sait, parlent un langage particulier, intelligible pour eux seuls. On connaît le mot prêté à Scaliger : « On prétend, disait-il, que ces gens-là s'entendent entre eux ; pour moi, je n'en crois rien. » Le mot *vascuence*, qui sert à désigner l'idiome basque, signifie également « ce qui est tellement obscur et confus, que personne ne peut le comprendre. » Cervantès, quand il introduit sur la scène le Biscayen, le fait parler en mauvais espagnol, et en biscayen plus mauvais encore : *en mala lengua castellana, y peor vizcayna*... Il n'est pas impossible que le proverbe : « parler comme une vache espagnole » vienne, comme on l'a prétendu, d'un autre proverbe plus ancien : « parler comme un *Basque espagnol.* » Les Basques se donnent à eux-mêmes le nom d'*Euscaldunac ;* ils appellent leur langage Euscara, et leur pays Euscaleria. Il n'est pas de fables et d'absurdités qui n'aient été débitées au sujet du *vascuence :* suivant un auteur, c'était la langue dont Adam se servait dans le Paradis Terrestre ; c'était aussi le langage des anges ; apporté dans toute sa pureté par Tubal, longtemps avant la confusion des langues dans la tour de Babel, il était parlé dans toute la Péninsule, etc., etc. Il y a même un dicton espagnol d'après lequel le

Diable, après l'avoir étudié à Bilbao pendant sept ans, ne parvint à en apprendre que trois mots. On a voulu trouver quelques analogies entre le basque et d'autres langues, notamment le celte et l'irlandais; un auteur anglais, M. G. Borrow, pense que cet idiome est d'origine tartare, à cause de sa ressemblance avec le mantchou et le mongol : il y voit un élément prédominant de sanscrit. Plus récemment, on a prétendu que les Basques descendent de la grande tribu des *Chaouïas*, établie dans la province de Constantine. D'après une lettre d'un officier français qui a séjourné dans cette tribu, les Chaouïas s'entendaient avec les bûcherons basques qui travaillaient dans la forêt de Batna. Toutes ces allégations sont fort discutables, et l'opinion la plus vraisemblable est celle de Humboldt, qui pense que la langue basque est originaire du pays même, et qu'elle a été dans des temps éloignés parlée dans toute l'Espagne. Un fait cer-



LE RIO ZADORRA (page 751).

tain, c'est qu'il y a dans l'espagnol bon nombre de mots qui dérivent du basque; le P. Larramendi prétend même qu'ils s'élèvent à deux mille, ce qui nous paraît exagéré.

Ce P. Larramendi est l'auteur d'un des plus curieux ouvrages publiés sur la langue basque : le *Diccionario trilingüe del castellano, bascuence y latin*, imprimé à Saint-Sébastien en 1745, en deux volumes in-folio, et qui, devenu très-rare, a été réimprimé dans la même ville il y a une vingtaine d'années. Nous citerons encore un autre livre de ce savant jésuite, une grammaire basque intitulée : *El imposible vencido* (L'impossible réalisé), *Arte de la lengua bascongada*. Malgré quelques poésies populaires et quelques ouvrages qui ont eu les honneurs de l'impression, on ne peut guère dire que la langue basque ait une littérature. On a prétendu que la prononciation en est harmonieuse; d'autres, au contraire, affirment qu'elle est dure et difficile; quant à nous,

nous avouerons qu'elle nous a toujours semblé assez rude. Nous n'avens pourtant pas la prétention de trancher la question, et nous nous bornerons à citer la plaisanterie que les Espagnols prêtent à un Andalous : « Les Basques écrivent *Salomon*, et prononcent *Nabuchodonosor*. »

II

Il était presque nuit quand nous arrivâmes à Vitoria, la capitale de la province d'Alava.



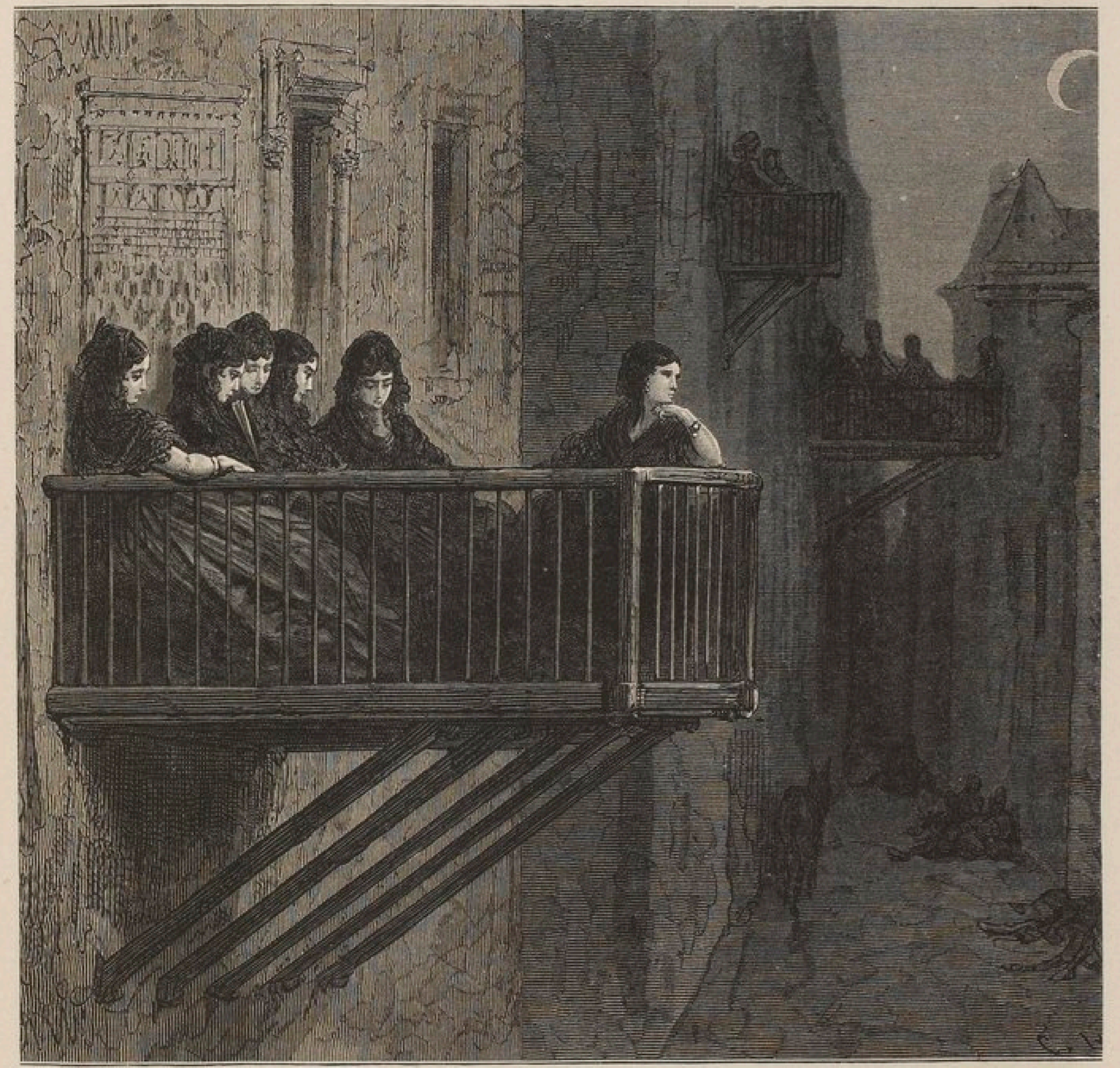
LA SIERRA DE OCA, PRÈS MIRANDA DE EBRO (page 751).

Les rues étaient silencieuses et faiblement éclairées ; rues de province, calmes et tranquilles s'il en fut jamais. Arrivés sur la place principale, nous aperçûmes sur la façade de l'église une statue de la Vierge entourée d'une auréole formée par de nombreuses lumières ; nous pensions que cette illumination avait lieu à l'occasion de quelque fête, mais on nous assura que la statue était



PLACE DE L'ÉGLISE, A VITORIA (page 754).

ainsi éclairée tous les soirs. Le hasard nous ayant conduits ensuite vers une rue escarpée à droite de l'église, nous remarquâmes un balcon d'une forme particulière, et d'une telle saillie, qu'il formait comme un petit salon en plein air ; des dames y prenaient le frais, éclairées par les rayons de la lune, et Doré n'oublia pas de faire un croquis de ce joli tableau. Nous remarquâmes dans les anciens quartiers de Vitoria, c'est-à-dire dans la ville haute, plusieurs autres balcons du



BALCONS A VITORIA.

même genre. Le lendemain, nous visitâmes la *Plaza Nueva*, vaste parallélogramme entouré de portiques. C'était jour de marché, et les paysans des environs s'y étaient donné rendez-vous. Leur type diffère beaucoup de celui de la Castille : ce sont bien là les descendants des anciens Cantabres, cette race vigoureuse et indomptable. Il y avait une abondance extraordinaire de fruits et de légumes, car les environs de Vitoria sont fertiles et très-bien cultivés. Il y avait surtout de magnifiques *brevas* (c'est le nom qu'on donne aux premières figues), si appétissantes que nous ne

pûmes résister à la tentation. « Et surtout, nous dit le marchand, n'allez pas boire d'eau après. » En effet, on croit, en Espagne, qu'il est dangereux de boire de l'eau après les figues ; on en dit



LE MARCHÉ, A VITORIA.

autant des *higos chumbos* (fruits du cactus), si communs en Andalousie, et des escargots. Il y a même un proverbe à ce sujet :

Sobre caracoles
Higos y brevas,
Agua no bebas :

Y vino tanto,
Que caracoles,
Higos y brevas
Anden nadando.

« Par-dessus les escargots, — Les figues et les *brevas*, — Ne bois pas d'eau ; — Mais tant de vin, — Que les escargots, — Les figues et les *brevas* — Aillent nageant. »

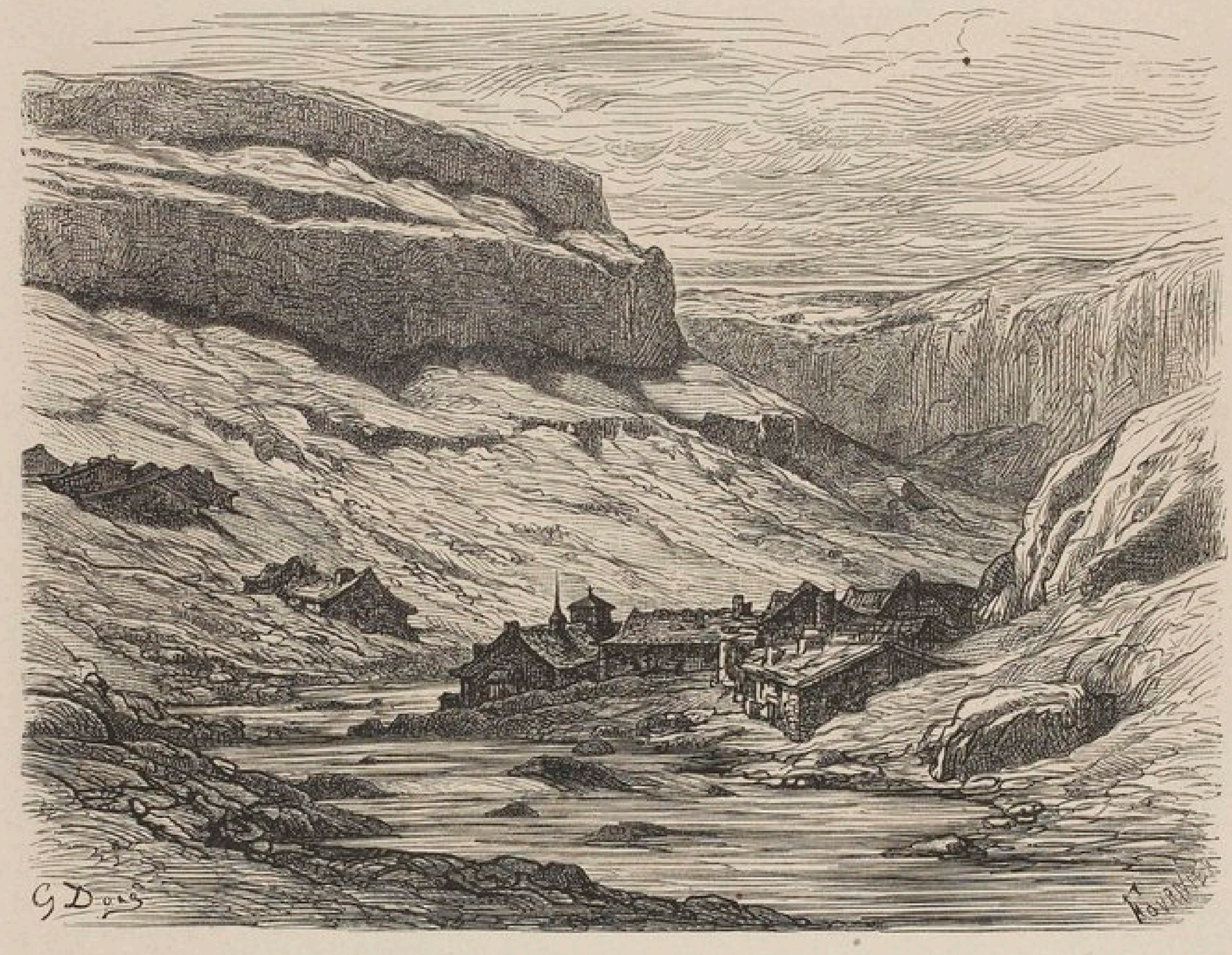
Nous nous rendîmes, pour employer notre soirée, à l'unique théâtre de Vitoria ; ayant donné, pour payer nos places, une pièce d'or de cent réaux, l'employé du bureau nous la rendit comme fausse, après l'avoir examinée, fait sonner, et finalement pesée dans une petite balance, accessoire obligé en Espagne pour tous ceux qui sont appelés à manier l'argent. « Elle a le poids, nous dit-il, mais j'ai vu de suite qu'elle avait mauvaise mine et mauvais son, — *mala cara y mal sonido.* » C'est que nous sommes dans le pays de la fausse monnaie : nulle part on n'en rencontre aussi fréquemment ; nulle part on n'a poussé aussi loin l'art de falsifier, de contrefaire, de rogner les pièces ; aussi toutes celles que vous donnez sont réputées fausses *a priori*, surtout quand il s'agit d'une pièce d'or : on la fait sauter pour mieux juger du son ; on la pèse avec soin ; on l'examine attentivement à la loupe, et quelquefois même on l'essaye sur la pierre de touche. Il y a des gens qui, manquant sans doute de l'habileté ou des ressources nécessaires pour exercer le métier de faussaires, se contentent de limer, rogner, ou trouer les pièces d'or, et principalement les *onzas*, qui valent un peu plus de quatre-vingts francs ; aussi refuse-t-on toujours les onces qui sont *courtes*, — *cortas*, — comme on dit. L'industrie du faux monnayage, si florissante aujourd'hui, n'est pas nouvelle en Espagne, si nous en croyons ce que l'on raconte d'un célèbre peintre, Herrera le Vieux, qui fut emprisonné sous l'accusation d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. L'or et l'argent étaient du reste beaucoup plus rares alors qu'aujourd'hui, et l'on se servait surtout de billon : «... L'argent ne roule pas et n'entre point dans le commerce, dit un ancien voyageur.



MARCHANDE DE POULETS, A VITORIA.

Pour moi, je vous avoue que je n'en ai jamais moins vu. Ma parente reçoit d'assez grosses sommes tout en *quartos*... On les donne au poids (car quel moyen de compter cette gueuserie-là?). Des hommes les apportent dans de grandes corbeilles de natte qu'ils attachent sur leur dos, et quand les payemens arrivent, toute la maison passe huit jours à compter les *quartos*. Sur dix mille francs il n'y a pas cent pistoles en or ou en argent. » La monnaie de billon ou *calderilla*, — mot presque synonyme de *chaudronnerie*, — est vendue, dans quelques villes, par des changeurs de bas étage, qui tiennent boutique en plein air, comme dans certaines rues de Naples.

A mesure que nous nous éloignons de Vitoria pour nous rapprocher des Pyrénées, la contrée devient plus accidentée : après chaque tunnel, — et ils sont nombreux, — ce sont de nouveaux



LE RIO UROLA PRÈS ZUMÁRRAGA (GUIPÚZCOA).

coteaux, quelquefois très-élevés, plantés pour la plupart de chênes verts, de noyers, de châtaigniers, de buis et de genêts épineux aux fleurs jaunes. Dans les parties dénuées d'arbres, la terre est ordinairement couverte d'une épaisse couche de bruyère. Quelques vallées sont plantées de pommiers : on se croirait en Normandie ; le cidre (*zagardúa*) se fabrique dans les Provinces Basques en assez grande quantité, notamment dans les environs de Saint-Sébastien. Quant au vin, le pays n'en produit que très-peu, et c'est à peine si l'on peut donner ce nom à un breuvage âpre, aigre et sans substance que les Basques appellent *chacoli*, mot qui, en espagnol, est synonyme de *piquette*.

Nous venons de traverser la station de Salvatierra et celle d'Alsásua, où s'embranche la ligne de Pampelune et de Saragosse ; après avoir longé quelque temps le cours du rio Urola, nous voici

à Zumárraga, un bourg voisin d'Azpeitia, la patrie d'Ignace de Loyola. Nous sommes dans la province de Guipúzcoa, une des plus avancées de la Péninsule sous le double rapport de l'instruction et de l'industrie. A une courte distance se trouvent les célèbres mines de fer de Mondragon, dont nous avons déjà dit quelques mots à propos des épées de Tolède. Non loin de Zumárraga, nous rencontrâmes une famille de *gitanos* nomades ; on en voit peu dans les Provinces Basques, tandis qu'ils sont assez nombreux dans la Navarre, où un certain nombre d'entre eux sont établis, et parlent, dit-on, le basque aussi bien que leur *caló*. Les uns dormaient, couchés sur l'herbe ; d'autres jouaient de la guitare ; plus loin une petite gitana faisait, sous l'œil de sa mère, la toilette de sa jeune sœur, pendant que celle-ci jouait avec un gros chat. Ici on ne voit guère que des



GITANAS (PROVINCES BASQUES).

gitanos de passage, vendant ordinairement des paniers et des chapelets. Ils sont souvent persécutés, et on les oblige ordinairement à passer la nuit hors des villages ; plus d'une fois il nous est arrivé de voir des bandes de gamins les poursuivre à coups de pierres.

III

A une courte distance de Zumárraga, à mi-chemin entre Vitoria et Tolosa, se trouve la petite ville de Vergara, célèbre par la convention signée en 1839 entre Espartero et Maroto. Le *Convenio de Vergara* mit fin, pour un temps, à la guerre civile qu'on a appelée la guerre de Sept ans,

— *la guerra de los siete años.* Cependant plusieurs insurrections vinrent prouver que le parti carliste n'était pas éteint : c'est en 1848, en 1855 et en 1869 qu'eurent lieu les soulèvements les plus importants. Cabrera, né à Tortosa en 1809, fut le héros de la campagne carliste de 1848 ; bien qu'il vive encore, c'est en Espagne un personnage légendaire : son histoire se vend dans les rues, à côté d'images populaires où sont représentés ses exploits. Nous avons sous les yeux une de ces feuilles, où les principaux épisodes de ses campagnes, grossièrement gravés sur bois, sont représentés en quarante-huit tableaux. En parcourant cette *Historia de Cabrera*, on croirait assister à la lutte qui désole actuellement l'Espagne ; on n'y voit que *fusiladas*, *cuchilladas* et *asesinatos :* voici la mère de Cabrera fusillée à Tortosa ; bientôt celle du colonel *cristino* Fontivero subit



UNE HALTE DE GITANOS, PRÈS ZUMÁRRAGA.

le même sort ; quatre-vingt-seize sergents des troupes de la reine sont à leur tour passés par les armes ; des prisonniers carlistes sont tués à coups de couteau — *acuchillados* — à Saragosse ; peu de temps après, c'est le tour de leurs adversaires : *Horrorosa pirámide de cadáveres de prisioneros*, dit la légende de l'un des dessins. Bon nombre de curés ont joué un rôle comme *cabecillas*, c'est-à-dire chefs de bandes carlistes : nous avons sous les yeux une gravure populaire de 1858 qui en représente un, *Mosen Anton* (en catalan *Monsieur Antoine*) à la tête de sa *partida*, composée de paysans chaussés d'*alpargatas*, et armés de *trabucos* à la gueule évasée. *Mosen Anton* est un gros curé de campagne, coiffé du long *sombrero de teja ;* sa soutane retroussée laisse voir des culottes courtes et des souliers à boucles ; un grand sabre de cavalerie pend à sa ceinture, où sont passés deux gros pistolets. Perché au sommet d'un rocher, le curé braque sa lorgnette sur



BERGER BASQUE (PROVINCE D'ALAVA).

des soldats qu'on aperçoit dans le lointain. Comme en Espagne les chansons populaires embrassent les sujets les plus divers, il est naturel que chaque parti ait ses *coplas* dans le *Cancionero* populaire. En voici deux seulement, comme échantillon : « Je suis soldat du roi, dit un carliste, — Voici ma feuille de route ; — Et si je meurs dans la bataille, — Je mourrai pour la foi du Christ. »

> Soldadito soy del rey,
> Aquí traigo mi registro;
> Y si muero en la batalla,
> Muero por la fe de Cristo.

Écoutons maintenant le couplet de son adversaire :

> Ciento cincuenta cartuchos
> Tengo yo en mi cartuchera,
> Para matar á las facciones
> Que defienden á Cabrera.

« Cent cinquante cartouches, — Je les ai dans ma cartouchière — Pour tuer les factieux — Qui défendent Cabrera. »

Le mouvement carliste de 1855 fut dirigé par les généraux Marco et Estartus ; le premier commandait en Aragon, le second en Catalogne ; mais cette insurrection fut de peu d'importance. Celle de 1860, à la tête de laquelle s'était mis le capitaine général des îles Baléares, don Jaime Ortega, fut étouffée dès le commencement : peu de temps après avoir débarqué à San Carlos de Rapita, près de l'embouchure de l'Èbre, Ortega était arrêté, et fusillé à Tortosa. Pendant les dernières années du règne d'Isabelle II, les soulèvements carlistes furent insignifiants ; peu de temps après la révolution qui renversa la reine, le parti de don Carlos releva la tête. En 1869 et en 1870, des insurrections éclatèrent dans plusieurs provinces d'Espagne, grandissant peu à peu, après des alternatives diverses, pour en arriver au point où nous les voyons aujourd'hui. Nous ne dirons rien de plus, voulant nous borner à un court aperçu rétrospectif.

Nous sommes au cœur des Provinces Basques, dans un pays accidenté qui semble fait pour les combats de partisans ; aussi a-t-il été bien des fois, depuis quarante ans, le théâtre des guerres civiles. Quittons ce terrain brûlant, arrêtons-nous à Isasondo, un bourg très-pittoresque entouré de hautes montagnes, et, après avoir passé à Beasain, nous traverserons le magnifique viaduc d'Ormaiztegui, un des plus beaux ouvrages de la ligne du Nord. C'est dans le joli village de ce nom que naquit le fameux chef carliste Zumalacarregui. Nous voici à Tolosa, la capitale du Guipúzcoa, une des plus jolies villes du pays basque, et une des plus industrieuses ; les usines et les fabriques y sont nombreuses, et leurs bâtiments aux fenêtres régulières contrastent singulièrement avec les façades sculptées et armoriées des *casas solares*, manoirs en partie ruinés des anciennes familles nobles. A part les *casas solares*, dont la plupart remontent à plusieurs siècles, Tolosa ne possède d'autre édifice intéressant que l'église gothique de Santa-Maria, dont une des tours est surmontée d'une statue colossale de saint Jean-Baptiste. Nous remarquâmes, en entrant dans l'église, cette inscription, que bien des fois déjà nous avions eu l'occasion de lire : *Hoy se sacan ánimas.* Cet avis aux fidèles, une des traditions de la vieille Espagne catholique, signifie littéralement : « Aujourd'hui on retire des âmes. » Il s'agit des âmes qui vont en Purgatoire se purifier au moyen des souffrances, afin de se rendre dignes de pénétrer dans les régions célestes. Les *ánimas* ont toujours joué un rôle important dans l'Église espagnole : vous les voyez souvent représentées sous la figure d'une femme nue jusqu'à la ceinture, les mains jointes dans une attitude suppliante, et entourées de langues de flammes.

La dévotion aux *ánimas* a été de tout temps un des moyens les plus efficaces pour émouvoir la charité publique : « Cela est même quelquefois poussé trop loin, dit madame d'Aulnoy, et j'ai connu un homme de grande naissance, qui, étant fort mal dans ses affaires, ne laissa pas de vouloir,

en mourant, qu'on luy dît quinze mille messes.... C'est ce qui a donné lieu à cette manière de



ISASONDO, PRÈS TOLOSA (PROVINCE DE GUIPÚZCOA).

parler dont on se sert ordinairement : *Fulano ha dejado su alma heredera ;* ce qui veut dire : *Un*

tel a fait son âme héritière ; et l'on entend par là qu'il a laissé son bien à l'Église pour prier Dieu pour luy.... Le roy Philippe IV ordonna que l'on dît cent mille messes à son intention, voulant que, s'il cessoit d'en avoir besoin, elles fussent pour son père et pour sa mère ; et que, s'ils étoient au ciel, on les appliquât pour les âmes de ceux qui sont morts dans les guerres d'Espagne. » Ceci nous rappelle le plaisant mot qu'on attribuait au comte de Villa Mediana : « Étant un jour dans l'église de Notre-Dame d'Atocha, et y ayant trouvé un religieux qui demandoit pour les âmes du Purgatoire, il lui donna une pièce de quatre pistoles. « Ah ! seigneur, dit le bon « Père, vous venez de délivrer une âme. » Le comte tira encore une pareille pièce et la mit dans sa tasse. « Voilà, continua le religieux, une autre âme délivrée. » Il luy en donna de cette manière six de suite ; et à chaque pièce le moine se récrioit : « L'âme vient de sortir du Purgatoire. « — M'en asseurez-vous ? dit le comte. — Ouy, seigneur, reprit le moine affirmativement, elles « sont à présent au ciel. — Rendez-moy donc mes six pistoles, dit-il, car il seroit inutile qu'elles « vous restassent ; et puisque les âmes sont dans le ciel, il ne faut pas craindre qu'elles retour- « nent en Purgatoire. »

Le duc, il est vrai, ne voulait qu'effrayer le moine, et il ne reprit pas son argent. La plaisanterie du comte de Villa Mediana nous en rappelle une du même genre qu'on attribue à un autre grand d'Espagne. « Le duc d'Osone promit mille pistoles aux Jésuites, s'ils lui faisoient voir qu'on pût donner l'absolution, par avance, d'un péché non encore commis. Après avoir bien cherché, ils lui apportèrent un de leurs auteurs, et lui donnèrent l'absolution qu'il demandoit. Il leur fit une lettre de change à recevoir à quatre lieues. Ils trouvèrent en chemin douze drôles qui les battirent et leur prirent leur lettre de change. Ils vinrent se plaindre au duc, qui leur dit que c'étoit là le péché qu'il avoit envie de commettre, et qu'ils l'en avoient absous. » Un voyageur hollandais du dix-septième siècle était encore plus irrévérencieux pour les *ánimas* que le comte de Villa Mediana : « On voit, dit-il dans sa *Relation de Madrid*, quantité de personnes qui font des questes *para las benditas almas del purgatorio*. Et l'histoire porte qu'après avoir ramassé quelques réaux, ils en vont boire frais sur la neige, et font passer cela pour eau beniste aux trepassez. » La Vierge *del Cármen* est invoquée particulièrement pour retirer les âmes du Purgatoire :

> A la Virjen del Cármen
> Quiero y adoro,
> Porque saca las almas
> Del purgatorio.

« La Vierge du Carmen, — Je l'aime et je l'adore, — Parce qu'elle retire les âmes — Du Purgatoire. »

Pour compléter ce tableau de mœurs espagnoles, rappelons qu'un journal satirique fut publié à Madrid il y a quelques années, sous le singulier titre de *Las Animas ;* sa vignette représentait des âmes en peine, sous la figure de *cesantes* et de *pretendientes*, c'est-à-dire ceux qui ont perdu leurs places et ceux qui en sollicitent. La dévotion aux âmes du Purgatoire est toujours grande en Espagne ; les églises se remplissent de fidèles lorsque, vers huit ou neuf heures du soir, on sonne *el toque de las ánimas*, les murs sont tendus de noir, les cierges jettent une lueur lugubre, et chacun s'agenouille pour prier en faveur des parents ou des amis qu'il regrette.

IV

En sortant de Tolosa, on jouit jusqu'à Saint-Sébastien d'un paysage ravissant : par moments on se croirait en Suisse, si les chalets n'étaient remplacés par de petites maisons basses, aux murs blanchis à la chaux et aux toits couverts de tuiles rouges. L'aspect des montagnes est très-

varié : parfois elles se succèdent, formant plusieurs plans dont les plus éloignés vont se perdant en teintes vaporeuses. Sauf dans les parties rocheuses et dans celles où le terrain calcaire se montre à nu, la végétation est toujours vigoureuse. Nous remarquons surtout les chênes verts (*encinas*) et les chênes-liéges (*alcornoques*) aux troncs énormes, et dont les branches s'élèvent parfois jusqu'à trente ou quarante pieds de hauteur. Ces chênes liéges se teignent en rouge quand on les a dépouillés de leur écorce. Leur bois, un des plus durs qu'il y ait, le cède cependant sous ce rapport à celui du chêne vert, comme le constate un proverbe rimé des plus bizarres :

Al alcornoque,
No hay palo que le toque,
Sino la encina,
Que le quebra la costilla.

« Le chêne-liége, — Il n'y a aucun bois qui l'atteigne, — Si ce n'est le chêne vert, — Qui lui casse les côtes. »

Ces montagnes escarpées que nous traversons en quelques minutes sous de nombreux tunnels, ces profondes vallées reliées par des viaducs, nous remettent en mémoire le temps des diligences, ce bon temps où l'on voyageait avec l'escorte tutélaire des *escopeteros*, et où l'on s'arrêtait chaque soir à la couchée. On ne met guère plus de temps aujourd'hui, — quand le chemin de fer marche, — pour traverser les Provinces Basques d'Irun à Vitoria, qu'il n'en fallait alors pour monter les côtes les plus escarpées, par exemple celle de *las Salinas*. Cette côte, l'effroi des voyageurs, n'était franchie qu'avec le secours d'une demi-douzaine de bœufs, qu'on plaçait devant les dix ou douze mules de la diligence, et l'on n'arrivait au sommet qu'à grand renfort de coups de fouet et d'aiguillon, et avec le vacarme le plus assourdissant de cris et de jurons.

A propos de vacarme, n'oublions pas les fameux chars des pays basques. Ces lourds véhicules aux roues massives, qui n'ont pas dû subir de grands changements depuis l'époque où *don Pelayo* régnait dans les Asturies, ne diffèrent pas beaucoup de ceux que nous avons vus dans ce pays et dans la province de Léon ; Doré en avait déjà dessiné quelques-uns du même genre, notamment à Palencia et à Léon. Théophile Gautier a décrit dans un syle très pittoresque les singuliers grincements produits par les roues des *carros* basques : « Un bruit étrange, inexplicable, enroué, effrayant et risible, me préoccupait l'oreille depuis quelque temps ; on eût dit une multitude de geais plumés vifs, d'enfants fouettés, de chats en amour, de scies s'agaçant les dents sur une pierre dure, de chaudrons raclés, de gonds de prison roulant sur la rouille et forcés de lâcher leur prisonnier ; je croyais tout au moins que c'était une princesse égorgée par un négromant farouche ; ce n'était rien qu'un char à bœufs qui montait la rue d'Irun et dont les roues miaulaient affreusement faute d'être suiffées, le conducteur aimant mieux sans doute mettre la graisse dans sa soupe. Ce char n'avait assurément rien que de fort primitif ; les roues étaient pleines et tournaient avec l'essieu, comme dans les petits chariots que font les enfants avec de l'écorce de potiron. Ce bruit s'entend d'une demi-lieue, et ne déplaît pas aux naturels du pays. Ils ont ainsi un instrument de musique qui ne leur coûte rien et qui joue de lui-même tout seul, tant que la route dure. Cela leur semble aussi harmonieux qu'à nous des exercices de violoniste sur la quatrième corde. Un paysan ne voudrait pas d'un char qui ne chanterait pas : ce véhicule doit dater du déluge. »

Si les chars des Provinces Basques ne datent pas du déluge, leur forme remonte certainement à une époque très-ancienne. On pourrait, du reste, en dire autant de ceux dont on se sert en Andalousie, dans les Castilles et dans d'autres provinces. Pour montrer que ce n'est pas d'hier que les roues des *carros* font leur étrange musique, nous n'avons qu'à rappeler ce curieux passage d'une des *Novelas ejemplares* de Cervantès qui dit, en parlant des ministres de la justice, que; « *s'ils ne sont pas bien graissés, ils grognent plus que des charrettes à bœufs*. » Citons encore cette

copla bien connue en Espagne, et qui montre qu'il est des pays où les roues des chars sont mieux graissées que dans les Provinces Basques :

Unta el eje, Juanillo,
Que chilla el carro ;
Que hasta el inanimado
Gusta de halagos.

« Graisse l'essieu, Jeannot, — Le char crie ; — Car même les objets inanimés — Aiment les bons soins. »

Un voyageur, parlant des *chariots* des pays basques, dit que « le bruit en est si grand, qu'on les entend d'un quart de lieue lorsqu'il y en a plusieurs ensemble ; ce qui arrive toujours, car on



PAYSANS AVEC LEURS CUEVANOS D'OSIER (SAINT-SÉBASTIEN).

en rencontre soixante ou quatre-vingts à la fois.... » Un autre se plaignait en ces termes du grincement des roues : « Je ne sais si la puanteur des rues les plus sales n'est pas plus supportable à l'odorat que ce bruit aigu et perçant ne l'est aux oreilles. Les roues des charrettes de ce pays sont composées de deux planches clouées ensemble et grossièrement taillées en figure circulaire ; on pourrait, si l'on voulait, remédier à ce bruit désagréable : il suffirait pour cela que les charretiers graissassent leurs essieux ; mais ils prétendent qu'alors le diable ferait du mal à leurs bœufs, et que le bruit le fait fuir. Avez-vous jamais vu une meilleure raison pour épargner la graisse ? »

Si l'on voulait en trouver une plus plausible pour expliquer le bruit en question, c'est encore à Cervantès qu'il faudrait s'adresser, car il parle, dans son *Don Quichotte*, des roues des chars, *de cuyo chirrio aspero y continuado se dize que huyen los lobos y los ossos*, — « ce bruit aigu et

incessant qui, dit-on, met en fuite les loups et les ours. » La vérité est que les paysans basques se plaisent à entendre le bruit de leurs roues ; nous en avons questionné plusieurs, et leurs réponses ne nous laissent aucun doute à ce sujet. Un habitant d'Alsásua nous disait dernièrement que c'est surtout à l'occasion des noces qu'on se plaît à entendre crier les chars qui portent les mariés et les invités, — et cela malgré l'amende d'une *peseta* dont les *alcaldes* de certains villages menacent les amateurs de cette singulière musique.



PAYSANNE BASQUE (ENVIRONS DE BILBAO).

V

Après avoir traversé les stations d'Andoain et d'Hernani, — un village qui, malgré son nom, n'a aucun rapport avec le héros d'un drame célèbre, — nous arrivâmes à Saint-Sébastien, ville moderne, charmante et coquette ; ses rues, presque entièrement rebâties à neuf, sont alignées au cordeau et se coupent à angle droit : c'est le Trouville, le Biarritz de l'Espagne, le rendez-

vous de la société élégante de la Péninsule pendant la saison des bains de mer. Malgré le voisinage de la frontière, Saint-Sébastien a un caractère espagnol assez prononcé, avec sa place entourée d'arcades, où se donnent les courses de taureaux, avec ses maisons à balcons et à *miradores*. Le marché était fort animé ; nous y remarquâmes certains paniers d'osier, *cuévanos*, que les paysans mettent, comme une selle, sur leurs mules et sur leurs chevaux.

La nouvelle route de Saint-Sébastien à Bilbao, qui borde presque constamment le golfe de Gascogne, traverse un pays très-peuplé et d'une grande fertilité. La culture est superbe, et témoigne des habitudes laborieuses des habitants : souvent on voit les femmes travailler dans les champs. Voici une vieille qui descend de la montagne, les épaules chargées d'un énorme fardeau de bois, ce qui ne l'empêche pas de marcher d'un pas alerte ; plus loin, c'est une jeune fille qui porte avec aisance sur sa tête un vase plein de lait, comme une canéphore antique. Déjà nous avions remarqué plusieurs de ces laitières basques au marché de Saint-Sébastien ; leur magnifique chevelure, en partie cachée par un fichu blanc, retombe sur les épaules en deux longues tresses, qui doivent, au prix où sont les cheveux, représenter une valeur considérable. Un voyageur du dix-septième siècle faisait de ces paysannes basques un portrait auquel il n'y aurait guère à changer aujourd'hui : « Ces filles sont grandes ; leur taille est fine, le teint brun ; les dents admirables, les cheveux noirs et lustrés comme du jais ; elles les nattent et les laissent tomber sur leurs épaules, avec quelques rubans qui les attachent ; elles ont sur la tête un petit voile de mousseline brodée de fleurs d'or et de soye qui voltige et couvre le sein.... » Nous traversons Zarauz, une charmante station de bains de mer, fort à la mode depuis quelques années, puis Guetaria, Zumaya et la jolie petite ville de Deva. Nous sommes tout près du village de Guernica, célèbre depuis longtemps par son chêne plusieurs fois séculaire, — *el árbol de Guernica*, — sous lequel les *juntas* de la province se réunissaient pour délibérer sur les affaires du pays. La petite ville de Bermeo, une de nos dernières étapes, a donné naissance à l'auteur de la *Araucana*, Alonso de Ercilla, le poëte-soldat, qui écrivait ses vers sur le pommeau de sa selle. On arrive à Bilbao après avoir remonté le Nervion pendant une dizaine de kilomètres. La ville est dans une situation agréable ; les anciennes rues, fort étroites, sont d'un aspect original,



PAYSANNE BASQUE (PROVINCE DE BISCAYE).

avec leurs maisons massives aux toits en saillie ; les costumes des paysans sont des plus pitto-resques ; le béret, — *boina*, — est la coiffure exclusive.



LAITIÈRE BASQUE (SAINT-SÉBASTIEN).

De retour à Saint-Sébastien, nous arrivons bientôt au joli port de Pasajes, qui, vu de la station, a tout à fait l'aspect d'un lac aux eaux calmes ; un canal étroit le met en communication avec la mer, cachée par un rideau de montagnes escarpées. Ici, comme à Santander, à Bilbao et dans

d'autres ports de la côte, ce sont des femmes — *cargueras* — qui portent les fardeaux. Nous remarquâmes également de robustes batelières, qui nous firent penser à celles qui charmèrent tant madame d'Aulnoy, lorsqu'elles lui firent traverser la Bidassoa : ces « filles au pied marin », ces « belles pyrates », comme elle les appelle, n'entendaient point la raillerie, et ne permettaient pas qu'on leur manquât de respect ; témoin l'aventure qui arriva pendant la traversée au cuisinier de la comtesse, à un Gascon trop entreprenant : la « jeune Biscayenne, sans autre compliment,



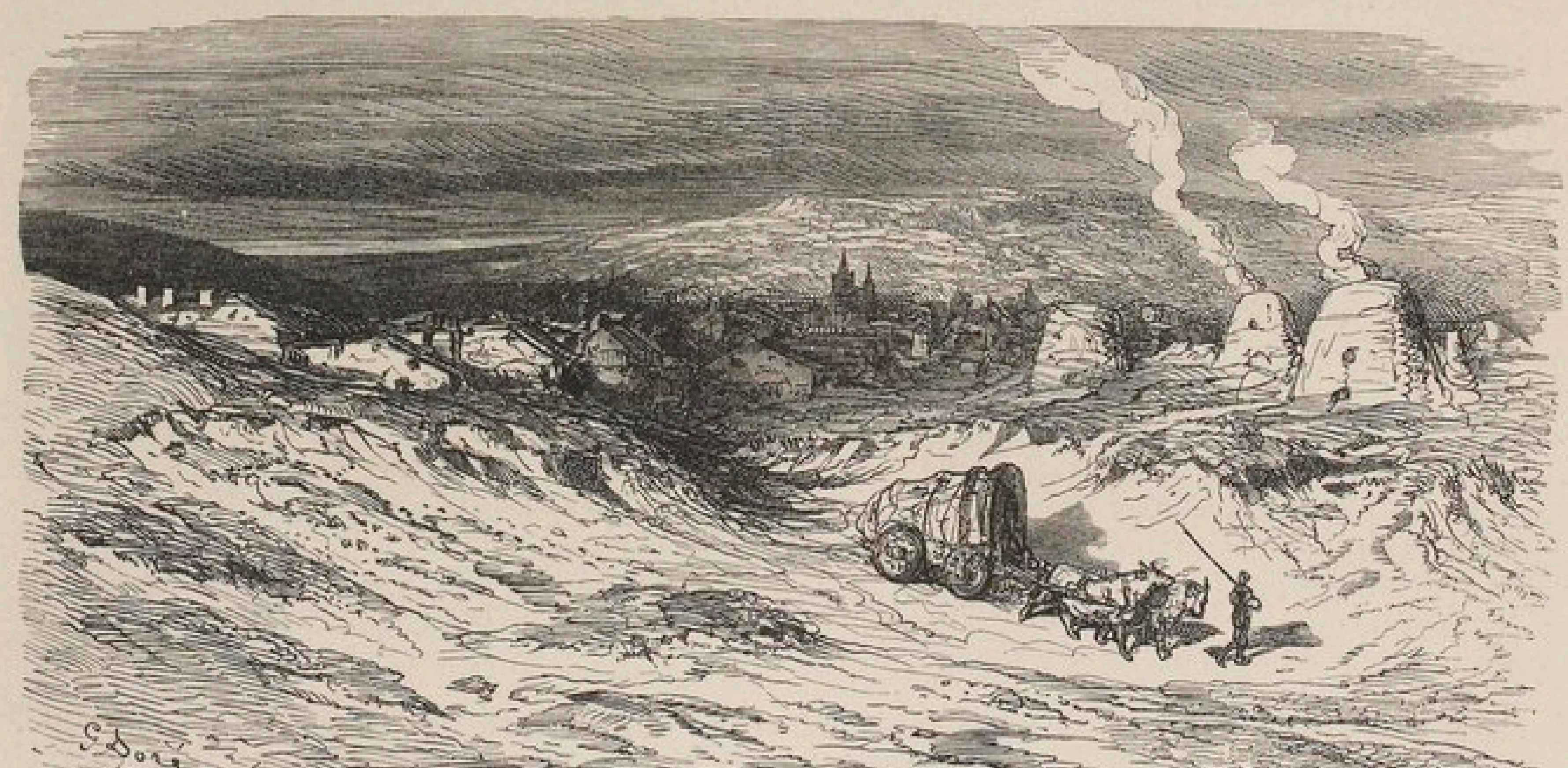
PAYSANS BASQUES, A IRUN.

lui cassa la tête avec son aviron armé d'un croc.... Je vous assure que l'indiscret Gascon fut si cruellement battu, qu'il étoit tout en sang ; et mon banquier me dit que, quand on irritoit ces filles biscayennes, elles étoient plus farouches et plus à craindre que des petits lions. »

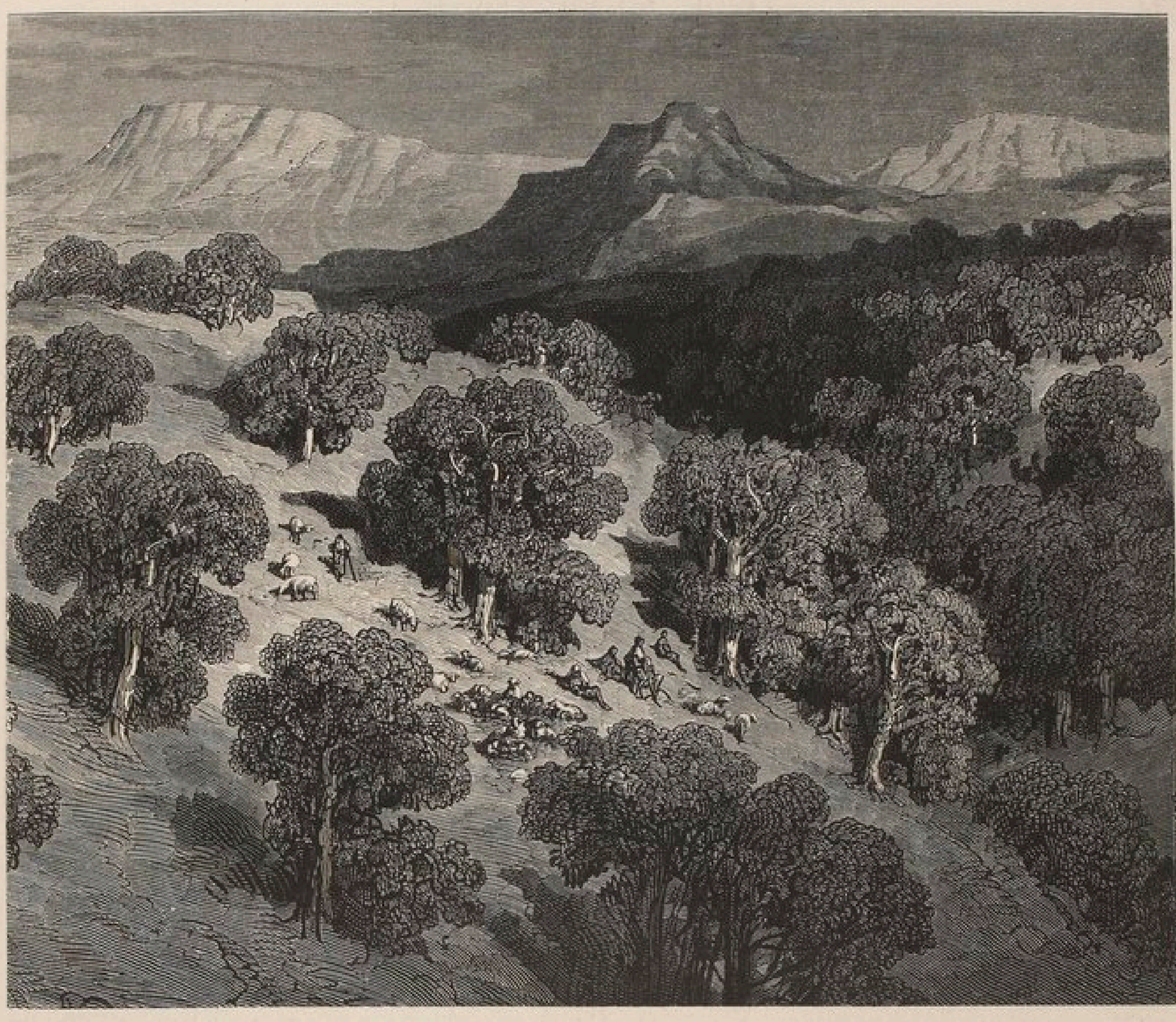
Irun est la dernière station de la ligne du Nord. Nous ne manquerons pas d'aller visiter Fontarabie, — *Fuenterrabia*, — que nous apercevons à peu de distance. C'est une ville ruinée et misérable, mais des plus pittoresques, et qu'il faut voir, même après Ségovie, Avila et Tolède. D'Irun

à la frontière, il n'y a que quelques minutes : nous voici déjà arrivés à la *Bidasoa*. En la traversant, nous apercevons sur notre droite une petite île couverte de roseaux : c'est la *Isla de los Faisanes*, — « qui n'est pas plus grande, dit Théophile Gautier, qu'une sole frite de moyenne espèce. » C'est là que Henri IV, roi de Castille, eut une entrevue avec Louis XI, dont l'habillement de drap grossier choquait les seigneurs espagnols. C'est là encore que François I[er], après avoir quitté sa prison de Madrid, embrassa ses fils, qui allaient prendre sa place. C'est aussi dans cette île que le cardinal Mazarin se rencontra avec Don Luis de Haro, pour signer la paix des Pyrénées. L'île des Faisans est surtout célèbre à cause de l'entrevue qui eut lieu entre Philippe IV et Louis XIV, dans l'été de 1660, à l'occasion du mariage du roi de France avec l'infante Marie-Thérèse. L'île avait alors cinq cents pieds de long sur soixante-dix de large ; de chaque côté de la frontière, on y arrivait par un pont : celui des Espagnols était supporté par neuf bateaux : celui des Français en comptait quatorze, le bras de la rivière étant plus large de leur côté. Les fêtes furent magnifiques : la suite du roi d'Espagne se composait de quatre mille mules ou chevaux, de soixante-dix carrosses et d'autant de fourgons. Douze malles ornées de velours et d'argent, et vingt malles de maroquin, contenaient la garde-robe et le linge de la fiancée. Le cortége occupait une étendue de six lieues. Les bâtiments élevés sur l'île des Faisans occupaient trois cents pieds de long ; la salle des conférences, la plus grande de toutes, en avait cinquante-six ; ces pièces étaient ornées de tapisseries magnifiques. Nous avons vu plusieurs estampes anciennes représentant l'île de la Conférence et les bords de la Bidassoa ; des médailles furent même frappées à l'occasion de l'entrevue des deux rois. Pendant deux mois, les fêtes les plus brillantes se succédèrent : cavalcades, tournois, promenades en barques dorées sur la Bidassoa, au son des instruments. Le grand peintre Velasquez, que ses fonctions d'*aposentador* appelaient à prendre part à l'organisation de ces fêtes, y joua un rôle des plus brillants ; malheureusement il fut atteint, peu de temps après son retour à Madrid, de la maladie qui l'enleva en quelques jours.

La Bidassoa traversée, nous sommes à Hendaye, sur le territoire français, et nous disons adieu, non sans regrets, à cette « dure terre d'Ibérie », *dura tellus Iberiæ,* le dernier refuge du pittoresque en Europe.



UN VILLAGE SUR LA ROUTE DE SAINT-SÉBASTIEN A BILBAO.



CÔTE DE DEYA (MAJORQUE).

CHAPITRE TRENTIÈME

Les îles Baléares. — Ancienneté de leur civilisation ; les *Gymnésies* des Grecs ; la fronde. — Richesse de Majorque au moyen âge. — La *Majolica*. — L'imprimerie à Majorque. — Palma : la cathédrale ; les écussons armoriés ; comment on sonne à l'élévation ; la *Puerta de los Apóstoles*. — La *Llotja*. — Santa-Eulalia et San-Miguel. — Le couvent de San-Francisco de Asis et Raymond Lulle. — Le *Borne* et la *Rambla*. — Ancienne réputation de beauté des Majorquines. — Le cardinal de Retz à Palma. — Les *Casas consistoriales*. — Anciennes demeures de Palma ; l'ameublement au moyen âge. — Le palais de Montenegro ; Mme Sand et la carte nautique. — Les anciens juifs de Majorque : la *Chueteria*. — Excursion dans l'île : le *Castillo* de Belver. — Valldemosa ; souvenirs de l'auteur d'*Indiana*. — Les paysans majorquins et leur costume. — Deya. — Lluch Alcari. — Soller et ses orangers. — La *quinta* d'Alfabia. — Le château de Raxa : un musée d'antiquités romaines. — Le plateau d'Aumalluch. — Le *Gorch Blau*. — Pollenza. — Alcudia. — Le Port-Mahon. — L'île de Minorque. — Arta et ses grottes. — Les *Clapers del Gegans* et les *Talayots*. — Manacor. — Felanitx et ses vases d'argile. — Llumayor.

I

Il y a dans la Méditerranée, non loin de la côte orientale d'Espagne, à distance égale de Marseille et d'Alger, un petit groupe d'îles, les Baléares, pays bien rarement visité par les touristes, et que beaucoup de personnes ne connaissent que de nom. Les îles Baléares offrent cepen-

dant, réunis dans un petit espace, les attraits les plus variés : vestiges d'une époque inconnue, monuments arabes et chrétiens du moyen âge, végétation presque tropicale, sites charmants et sauvages, population honnête et hospitalière, nous trouverons tout cela dans ce coin béni du ciel.

L'histoire des îles Baléares remonte aux temps les plus anciens. Les Grecs, lisons-nous dans Diodore de Sicile, les appelaient *Gymnésies*, parce que les habitants vivaient nus pendant l'été. Les Romains les nommèrent Baléares à cause de l'adresse des insulaires à se servir de la fronde. Les mères employaient, pour exercer leurs enfants, un moyen assez original : elles fixaient un pain à un poteau, et les laissaient à jeun jusqu'à ce qu'ils l'eussent atteint. L'argent et l'or monnayés étaient bannis de chez eux, parce que, disaient-ils, ces deux métaux sont la source de malheurs sans nombre. On raconte que, sous le règne d'Auguste, les insulaires des Baléares envoyèrent une députation à Rome pour implorer le secours des soldats de l'empereur contre les lapins qui ravageaient le pays, adversaires nouveaux pour les légions romaines. Plus tard, ces îles furent occupées successivement par les Vandales, par les Goths et par les Arabes de Cordoue ; ceux-ci furent chassés sous Charlemagne, et les Français s'y établirent à deux reprises. Au neuvième siècle, les Normands ravagèrent les îles Baléares ; elles appartinrent plus tard aux Pisans, aux Génois, aux Aragonais ; puis les Arabes s'en emparèrent de nouveau, et en furent chassés en 1228 par Jayme Ier, roi d'Aragon, qui reçut le surnom de *Conquistador*. Majorque était jadis un pays très-riche : parmi les dépouilles que les Pisans enlevèrent de cette île au douzième siècle, figuraient des monnaies d'or et d'argent et beaucoup d'objets précieux, tels que vases, armes, étoffes de soie et d'or, pierres et joyaux, selles et harnais richement brodés ; on cite encore des colonnes de porphyre, dont ils firent présent aux Florentins, ainsi que de belles portes de bronze. Au quinzième siècle, le commerce de Majorque était très-considérable ; les belles faïences à reflets métalliques fabriquées dans cette île s'exportaient en Italie et jusqu'en Orient. On sait que le nom italien de la faïence, *majolica*, dont nous avons fait *majolique*, n'est que la corruption de *Majorica* ou Majorque. Palma est une des premières villes d'Espagne où l'imprimerie fut importée ; citons seulement un ouvrage peu connu des bibliophiles : le *Tractatus magistri Johannis de Gersono, cancellarii parisiensis*, imprimé en 1485.

Nous partîmes de Barcelone par une belle soirée de mai, sur le *Don Jayme primero ;* la mer était bleue et calme; au bout d'une heure, nous apercevions encore la ville sous la forme d'une longue ligne blanche qui se détachait sur le bleu foncé des montagnes de la Catalogne. Au point du jour, nous commençâmes à entrevoir les côtes de Majorque ; à mesure que nous avancions, la silhouette de ses hautes montagnes se dessinait plus nettement, surtout la plus haute de toutes, le Puig Mayor de Torella, qui s'élève à plus de quinze cents mètres, et le Puig de Galatzo, aux crêtes dentelées. Nous voici près de la terre, et nous côtoyons la petite île de Dragonera ; nous longeons la côte de si près, que les vergues du bateau touchent presque les rochers rougeâtres qui s'élèvent à pic, et dont les crevasses servent d'asile à de nombreuses palombes, qui s'envolent effrayées. Au pied du rocher, sur la mer calme et transparente, des grèbes au plumage argenté prennent leurs ébats au soleil : ils plongent à notre approche, pour sortir de l'eau un peu plus loin, et disparaître encore au bout d'un instant. Nous venons de doubler la pointe de Cala Figuera : la baie de Palma nous apparaît tout à coup comme un splendide décor, avec la ville qui s'élève en amphithéâtre. Voici, à gauche, la *Torre del Señal*, aux murs couronnés de mâchicoulis ; un peu plus loin, au sommet d'une colline, le *castillo de Bellver*, solide forteresse du moyen âge; le rivage est parsemé de moulins à vent dont les grandes ailes blanches, au nombre de six, sont reliées entre elles par des cordes disposées circulairement, ce qui leur donne l'aspect d'immenses toiles d'araignées. Au-dessus s'élève Palma avec son imposante cathédrale gothique ; plus bas, nous distinguons les élégantes découpures de la Lonja, précieux joyau d'architecture

du quinzième siècle; puis les flèches élancées des clochers gothiques; et enfin, çà et là quelques jardins, bouquets de verdure au-dessus desquels se balancent de gracieux palmiers.

II

Ce qui frappe quand on débarque à Palma, c'est le calme qui règne dans la ville, calme qui contraste avec le mouvement et l'activité de Barcelone. Nous voici installés tant bien que mal à la *Fonda de las Tres Palomas ;* nous sommes dans un pays où le bien-être n'a pas dit son dernier mot, quoiqu'il ait fait des progrès depuis quelque temps. « Dans la plupart des maisons bourgeoises, on ne se sert pas de vitres, » disait madame George Sand il y a environ trente-cinq ans. Cette rareté des fenêtres vitrées était autrefois générale en Espagne, comme le montre un passage du *Don Quichotte ;* plusieurs pièces du Palais-Royal de Madrid en manquaient.

La cathédrale de Palma, commencée au treizième siècle, n'a été achevée qu'à la fin du seizième. Les voûtes sont ornées d'écussons où sont peintes les armoiries d'anciennes familles du pays. Comme les fonds manquaient pour continuer les travaux, le chapitre eut l'ingénieuse idée de faire payer aux nobles qui voulaient avoir leurs armes dans la cathédrale, mille livres majorquines pour la grande nef, cinq cents pour les bas-côtés; cet impôt sur la vanité dut être assez productif. Le chœur est orné d'anciennes tapisseries que l'élévation et l'obscurité ne permettent pas de bien voir. Ces tapisseries sont peut-être de celles qui se fabriquaient ici au seizième siècle, et dont nous avons parlé dans le chapitre précédent. Les églises de Palma sont dénuées de siéges; comme dans la Péninsule, un certain nombre de dames ont la précaution d'apporter un pliant pour la grand'messe. Au moment de l'élévation, nous entendîmes le vacarme étourdissant d'un carillon prolongé : ce bruit était produit par une espèce de roue de près d'un mètre de diamètre, autour de laquelle sont disposées extérieurement trente ou quarante sonnettes; cette roue, fixée parallèlement au mur autour d'un axe, est mise en mouvement au moyen d'une corde fixée à une manivelle. Cet instrument, que nous avions déjà remarqué dans plusieurs églises de l'Espagne, doit remonter à une époque reculée, car nous l'avons vu représenté parmi les ornements d'un chapiteau, sur une ancienne maison de Palma. Le portail méridional de la cathédrale, qui fait face à la mer, est orné d'un grand nombre de statuettes ravissantes, représentant un concert d'anges qui jouent du rebec, du tympanon, du psaltérion et d'autres instruments du moyen âge. Le quinzième siècle n'a rien produit de plus élégant, de plus gracieux que les sculptures de la *Puerta de los Apóstoles.*

La *Lonja* ou bourse de Palma est un chef-d'œuvre de la première moitié du quinzième siècle, qui n'a d'équivalent que la *Llotja* de Valence, nom que lui donnent aussi les Majorquins. L'édifice, parfaitement conservé dans ses moindres détails, est flanqué à chacun de ses quatre angles d'une tourelle octogone ornée de statues; des tourelles de même forme, beaucoup plus grêles, servent de contre-fort à chaque face, et s'élèvent au-dessus du toit. A l'intérieur, la voûte est soutenue par six colonnes en spirale, sveltes et élégantes, qui en continuent les nervures. Les pierres furent extraites des carrières de Santañy, à l'extrémité méridionale de l'île; l'architecte de la *Llotja*, Guillermo Sagrera, s'en servit également pour la construction du *Castel-Nuovo* de Naples, dont il avait été chargé par Alphonse V. Majorque eut ainsi le double privilége de fournir à Naples l'architecte et les matériaux de l'imposante forteresse qui existe encore.

Palma possède plusieurs églises intéressantes; bornons-nous à citer Santa-Eulalia, où nous admirâmes de beaux ouvrages de serrurerie du quinzième siècle, et San-Miguel, qui occupe l'emplacement d'une mosquée arabe. Le cloître de l'ancien couvent de San-Francisco de Asis, fort bien conservé, est un des plus beaux qu'on puisse citer parmi ceux du quatorzième siècle. C'est

là que se trouve le tombeau de Raymond Lulle, dont le nom et les ouvrages remplirent l'Europe au moyen âge, et qui a été regardé tantôt comme un saint ou un inspiré, tantôt comme un insensé ou un hérétique. C'est vers l'année 1265 que lui arriva, à Palma, la singulière aventure que raconte Brantôme : « Il devint follement amoureux d'une belle dame de l'isle de Majorque, des plus habiles, belles et mieux disantes de là. Il la servit longuement et fort bien.... Elle lui vint à descouvrir sa poitrine toute couverte d'une douzaine d'emplastres, et, les arrachant l'une après l'autre, et de dépit les jetant par terre, lui monstra un effroyable cancer, et, les larmes aux yeux, lui remonstra ses misères et son mal, lui disant et demandant s'il y avoit tant de quoy en elle qu'il en dust estre tant espris ; et, sur ce, luy en fist un si pitoyable discours, que luy, tout vaincu de pitié du mal de ceste belle dame, la laissa et l'ayant recommandée à Dieu pour sa santé, se défit de sa charge et se rendit hermite. Et estant de retour de la guerre sainte, où il avoit fait vœux s'en alla estudier à Paris sous Arnaldus de Villanova, sçavant philosophe.... » On connaît la fin de Raymond Lulle : étant parti pour Tunis, malgré ses quatre-vingts ans, il voulut convertir les Mores, qui le lapidèrent et le laissèrent pour mort. Recueilli par des marchands génois, il fut ramené à Palma, où il mourut au bout de quelques jours. On l'inhuma dans l'église de Santa-Eulalia, d'où ses restes furent transférés plus tard dans le couvent de San-Francisco de Asis.

III

Le *Borne* et la *Rambla*, les promenades de Palma, séparent la ville en deux, en décrivant une courbe irrégulière. C'est sur le Borne que chaque dimanche, quelques heures avant le coucher du soleil, la société palmesane se donne rendez-vous, et vient se presser, en formant deux courants contraires, entre les deux grands sphinx de marbre blanc qui ornent la promenade. Autant que nous en pûmes juger, les Majorquines méritent parfaitement leur ancienne réputation de beauté; le cardinal de Retz, qui relâcha à Palma, en se rendant de Barcelone à Rome, parle avec beaucoup d'enthousiasme, dans ses *Mémoires*, des dames de la ville : « Le vice-roi, qui étoit un comte Aragonois, me vint prendre avec cent ou cent vingt carrosses pleins de noblesse, et la mieux faite qui soit en Espagne ; il me mena à la messe au *seo* (on appelle ainsi les cathédrales); je vis trente ou quarante femmes de qualité plus belles les unes que les autres : et ce qui est merveilleux, c'est qu'il n'y en a point de laides dans toute l'île, au moins elles y sont très-rares ; ce sont pour la plupart des beautés très-délicates, et des teints de lys et de roses. Les femmes du bas peuple que l'on voit dans les rues sont de cette espèce. Elles ont une coiffure particulière qui est fort jolie. Le vice-roi.... me mena après entendre une musique dans un couvent de filles, qui ne cédaient pas en beauté aux dames de la ville. Elles chantèrent à la grille, à l'honneur de leur saint, des airs et des paroles plus galantes et plus passionnées que ne sont les chansons de Lambert. Nous allâmes nous promener sur le soir aux environs de la ville, qui sont les plus beaux du monde et tout pareils aux campagnes du royaume de Valence.... »

L'hôtel de ville de Palma, appelé *Casas Consistoriales*, est un édifice d'une architecture bizarre ; la façade est surmontée d'un toit de plusieurs mètres de saillie, que supportent onze cariatides de bois sculpté. On dirait un palais florentin de la décadence, surmonté d'un toit de chalet suisse. Palma possède d'anciens bains arabes, intéressants à visiter, même après ceux de Grenade. C'est la plus ancienne construction arabe que nous ayons vue dans les îles Baléares. Une des plus antiques demeures de la ville est le palais de Montenegro, solide construction du quinzième siècle, qu'il nous fut permis de visiter en détail. Un vieux serviteur nous introduisit dans de vastes salles, dont plusieurs avaient conservé leur ameublement primitif : lustres en

verre de Venise, anciennes tapisseries, cabinets chargés de bronzes, *antepuertas* ou portières de velours vert aux armoiries brodées, larges siéges garnis de ce cuir doré — *guamadacil* — qui se fabriquait à Cordoue : tel était le mobilier d'une demeure seigneuriale de Palma vers la fin du seizième siècle. Si nous voulions remonter plus haut, nous pourrions citer ce passage d'un inventaire en dialecte majorquin du quatorzième siècle, qui donne une idée d'un ameublement de cette époque : *Una caxa pintada ab molts deurats, un lit ab una marfague e dos matalassos, un candeler pintat, un spill d'argent Sarainesch, un archibranche de dotze caxons, e molts d'escuts en torn paret*. C'est-à-dire : « un bahut peint avec beaucoup de dorures, un lit avec une courte-pointe et deux matelas, un chandelier peint, un miroir d'argent *sarazinesque*, un grand coffre à douze tiroirs, et de nombreux écussons autour du mur. » Un voyageur français qui visita Majorque vers 1805, Grasset Saint-Sauveur, avait déjà remarqué ces vieux intérieurs de Palma, dont « les meubles, dit-il, ont un ton d'antiquité qui ne peut plaire à nos yeux habitués aux formes si belles, quoique simples, de nos meubles (ceux du temps de l'Empire !). » On nous montra encore, dans le palais de Montenegro, une carte nautique sur parchemin, faite en 1439 par un Majorquin, Gabriel Valseca. Cette carte appartenait autrefois à Améric Vespuce. Madame George Sand a raconté elle-même l'aventure qui lui arriva lors de sa visite au palais de Montenegro : « Nous étions dans cette même bibliothèque de Montenegro, et le chapelain déroulait devant nous cette même carte nautique, ce monument si précieux et si rare, acheté par Améric Vespuce cent trente ducats d'or, et Dieu sait combien par l'amateur d'antiquités le cardinal Despuig !... lorsqu'un des quarante ou cinquante domestiques de la maison imagina de poser un encrier de liége sur un des coins du parchemin pour le tenir ouvert sur la table. L'encrier était plein, mais plein jusqu'aux bords ! « Le parchemin, habitué à être roulé, et poussé peut-être en cet instant par quelque malin esprit, fit un effort, un craquement, un saut, et revint sur lui-même, entraînant l'encrier qui disparut dans le rouleau bondissant et vainqueur de toute contrainte. Ce fut un cri général : le chapelain devint plus pâle que le parchemin. On déroula lentement sa carte, le flattant encore d'une vaine espérance. Hélas ! L'encrier était vide ! La carte était inondée, et les jolis petits souverains, peints en miniature, voguaient littéralement sur une mer plus noire que le Pont-Euxin. Alors chacun perdit la tête. Je crois que le chapelain s'évanouit. Les valets accoururent avec des seaux d'eau, comme s'il se fût agi d'un incendie, et, à grands coups d'éponge et de balais, se mirent à nettoyer la carte, emportant pêle-mêle rois, mers, îles et continents. »

La plupart des anciennes maisons de Palma, dont la disposition rappelle beaucoup celles de Valence et de Barcelone, ont un *patio* ou cour carrée, comme l'*atrium* romain ; au milieu, un puits rappelle l'*impluvium*. Un escalier de pierre, souvent orné de sculptures, conduit au premier étage. Ces anciennes maisons sont nombreuses à Palma ; beaucoup ont un toit en saillie supporté par des poutres ornées de sculptures ; au-dessous de ce toit, qui avance quelquefois de deux ou trois mètres, règne une rangée de petites fenêtres en ogive, très-rapprochées, et formant comme une galerie à jour qui éclaire une espèce de grenier ou d'étendoir, appelé *porcho*. Les fenêtres basses méritent une description particulière : elles sont généralement très-hautes, et soutenues par des colonnes de marbre noir ou gris foncé, tellement grêles qu'on pourrait les prendre pour du bronze ou du fer ; nous en avons vu d'une hauteur de deux ou trois mètres, dont le fût tenait facilement entre nos deux mains. Au premier abord, on croirait ces fenêtres de construction arabe ; mais les chapiteaux à double rang de feuilles recourbées en volutes appartiennent au style ogival.

Nous ne quitterons pas Palma sans dire quelques mots de la *Chuetería*, littéralement la *Chouetterie*, ou quartier des chouettes ; la plupart des habitants sont orfévres, notamment ceux de la *calle de la Platería*, où ils travaillent en plein air, devant leur boutique, comme cela se pratique en Orient et dans certains quartiers de Naples. Les Majorquins du moyen âge avaient

donné aux juifs établis dans leur île le surnom ridicule de *chuetas;* la plupart étaient orfévres, banquiers ou prêteurs sur gages : ils trouvaient ainsi le moyen de s'enrichir, ce qu'on ne leur pardonnait pas ; aussi leur faisait-on endurer, comme en Espagne et dans bien d'autres pays, les plus injustes vexations. En 1391, le quartier de la *Chueteria* fut livré au pillage; plus tard, on expulsa ceux qui se refusèrent à se convertir. Les *chuetas* de Palma sont donc chrétiens de



ENVIRONS DE VALLDEMOSA (MAJORQUE).

père en fils, ou du moins sont censés l'être, car nous en connaissons qui ont conservé leur ancienne religion ; cependant ils sont comme isolés dans la ville : ils ne se marient guère qu'entre eux, et forment une population à part ; lors même qu'ils vont s'établir dans quelque ville d'Espagne, on n'a garde d'oublier leur ancienne origine ; il y a peu de temps, comme nous demandions à un de nos amis de Madrid s'il connaissait un Majorquin qui habitait la capitale depuis longtemps : *Ah! sí,* nous répondit-il : *es un chueta!* c'est un chueta.

IV

C'est par le *castillo de Bellver* que nous commençâmes nos excursions dans l'île de Majorque. Grâce à l'obligeance du capitaine général des îles Baléares (qui depuis fut arrêté comme carliste, et fusillé, hélas ! à Tortosa), nous visitâmes dans tous ses détails cette curieuse forteresse. Nous



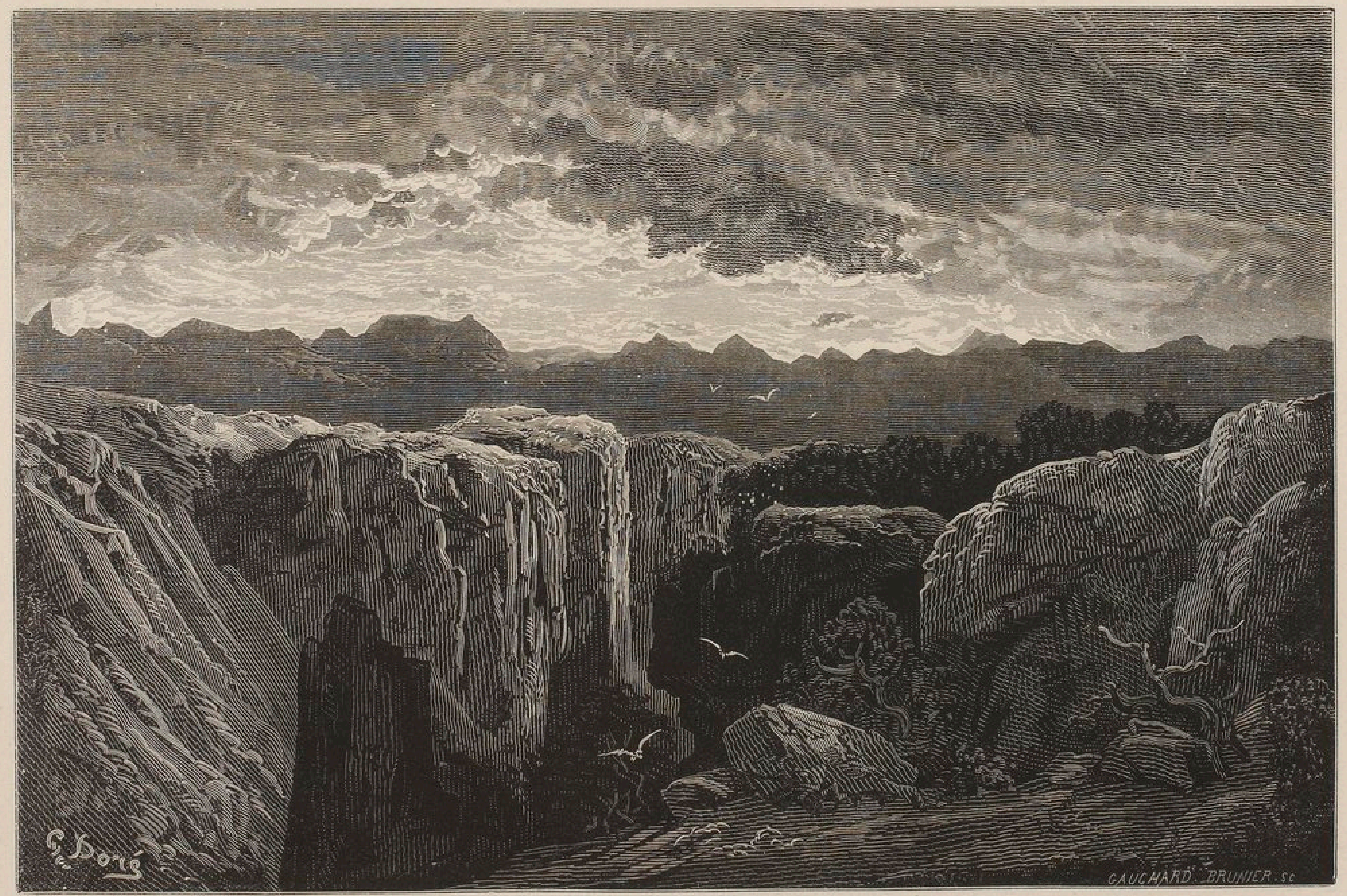
PAYSANNE MAJORQUINE.

aperçûmes, du haut de la *torre del Homenaje*, un rocher aride qui s'élevait à l'horizon au-dessus de la mer : c'était cette île de Cabrera où tant de Français périrent misérablement. Une impression si terrible est attachée au nom de cette île, que les femmes du pays, nous assura-t-on, le prononcent encore comme une menace pour effrayer leurs enfants. Nous frétâmes, pour nous

rendre à Valldemosa, un véhicule appelé *birlocho*, et qui rappelle quelque peu le *corricolo* napolitain. La plaine est d'une admirable fertilité : au milieu de mai, les seigles étaient déjà coupés ; de temps en temps, nous passions devant une *posesion;* ces habitations champêtres sont ordinairement abritées par un bouquet de caroubiers, et flanquées de cactus gigantesques, dont le tronc a souvent plus d'un mètre de circonférence ; le fruit — *figas de Moro* — est donné aux nombreux pourceaux qu'on élève à Majorque. La vallée de Valldemosa, avec ses palmiers, ses citronniers et ses orangers couverts de fruits et de fleurs, nous fit penser aux jardins d'Armide ; la végétation est tellement vigoureuse que la terre disparaît sous le feuillage. Au pied des montagnes, dont nous nous rapprochions peu à peu, brillaient des murs blancs au milieu de cyprès au feuillage sombre. C'était la *cartuja* de Valldemosa, où madame Georges Sand, enthousiaste, comme on va le voir, des beautés de Majorque, passa l'hiver de 1838 : « De cette chartreuse pittoresque on domine la mer des deux côtés. Tandis qu'on l'entend gronder au nord, on l'aperçoit comme une faible ligne brillante au delà des montagnes qui s'abaissent, et de l'immense plaine qui se déroule au midi ; tableau sublime, encadré au premier plan par de noirs rochers couverts de sapins, au second, par les montagnes au profil hardiment découpé et frangé d'arbres superbes... C'est une de ces vues qui accablent, parce qu'elles ne laissent rien à désirer, rien à imaginer. Tout ce que le poëte et le peintre peuvent rêver, la nature l'a créé en cet endroit. Ensemble immense, détails infinis, variété inépuisable, formes confuses, contours accusés, vagues profondeurs, tout est là, et l'art n'y peut rien ajouter. » On se souvient encore, à Valldemosa, de l'écrivain célèbre qui y séjourna ; on nous montra les endroits qu'elle décrit dans un *Hiver à Majorque :* la cellule qu'elle habitait, la petite pharmacie autrefois à l'usage des chartreux ; mais nous n'y aperçûmes aucune relique d'elle, moins heureux en cela que M. J.-B. Laurens, qui y trouva, raconte-t-il dans ses *Souvenirs*, « la lampe rustique et la



PAYSANS MAJORQUINS.



LES ROCHERS D'AUMALLUCH (MAJORQUE).

pipe à long tuyau » qui avaient servi à l'auteur d'*Indiana*, — cette pipe qui a inspiré à Châteaubriand un passage des *Mémoires d'Outre-tombe*.

Nous avions donné congé à notre *birlocho*, décidés à faire le tour de l'île à pied. Nous partîmes de Valldemosa par une belle matinée de mai, le sac d'artiste sur le dos, et un bâton de caroubier à la main. Chaque *pagés* que nous rencontrions — c'est le nom qu'on donne aux paysans — nous saluait d'un : *bon dia tingui* (ayez le bonjour), qui remplace ici le *vaya V. con Dios* des Espagnols. Nous trouvions toujours les *pageses* fort disposés à entrer en conversation, et bien des fois il nous est arrivé de faire plusieurs lieues en causant avec ces compagnons de route improvisés, ce qui nous était facile, en employant un mélange d'espagnol et de provençal. Leur costume se compose d'un chapeau à larges bords, d'une veste courte et d'un caleçon très-ample, qui rappelle les *zaragüelles* des Valenciens. Les femmes sont ordinairement coiffées du *rebozillo*, espèce de guimpe qui encadre la figure. Leurs manches, qui laissent à nu la moitié du bras, sont ornées de nombreux petits boutons. Grâce à une assez bonne carte de Majorque, nous arrivâmes à Deya, un charmant village entouré de citronniers, puis au hameau de Lluch-Alcari, habité par quelques pêcheurs dont les maisons sont abritées par des bouquets de palmiers. Après avoir gravi des sentiers aussi impraticables que pittoresques, nous gagnâmes le sommet d'un plateau d'où la vue s'étend sur la vallée de Soller, toute plantée d'orangers, forêt toujours verte, qui s'étendait sous nos pieds comme un immense tapis rehaussé d'or. La petite ville de Soller, naguère un village, a pris, grâce à la culture de l'oranger, de grands développements, et sa population approche aujourd'hui de dix mille âmes. Nous y fûmes témoins d'une fête populaire, en souvenir d'une victoire des habitants sur les Mores, en 1561, et où ces derniers sont aussi maltraités qu'à la *feria* d'Alcoy. Entre Soller et Palma, on franchit un passage appelé le Col de Soller; nous remarquâmes en le traversant une élégante croix de pierre, supportée par une colonne élancée dont le chapiteau est orné de figures très-finement sculptées, qui représentent les douze apôtres. Nous avons rencontré beaucoup de ces croix à Majorque : entourées depuis le moyen âge d'un respect religieux, elles n'ont jamais eu à souffrir de la main de l'homme, qui détruit souvent plus que celle du temps. On nous donna l'hospitalité dans la jolie *quinta* ou maison de campagne d'Alfabia, située au pied de la montagne; elle date de l'époque musulmane, et nous y vîmes un plafond en bois résineux et une très-élégante frise d'arabesques et d'inscriptions arabes en stuc, semblables à celles de l'Alhambra et de l'Alcazar de Séville. Nous fîmes ensuite halte à Raxa, château du comte de Montenegro, qui possède une collection de marbres antiques, parmi lesquels nous remarquâmes une belle tête d'Auguste, que Raphaël Morghen a gravée, et un Apollon, bon ouvrage grec. Après plusieurs heures de montée, nous arrivâmes au plateau d'Aumalluch, à plus de mille mètres au-dessus de la mer, solitude animée par les milans et les vautours; et après avoir traversé le *Gorch Blau* (la Gorge Bleue), étroit défilé entre des rochers à pic, nous traversâmes une magnifique forêt, près de laquelle se trouve le couvent de Lluch, dont le prieur nous offrit l'hospitalité. Pollenza, la *Pollentia* romaine, puis Alcudia, furent nos étapes suivantes.

Nous nous embarquâmes à Alcudia pour Mahon; la traversée est très-courte; un proverbe majorquin dit qu'un pain cuit à Majorque arrive à Minorque encore chaud. L'entrée de Mahon est des plus curieuses : « Il n'y a rien de si agréable dans le théâtre rustique de l'Opéra que la scène du Port-Mahon, » dit le cardinal de Retz dans ses *Mémoires*. L'intérieur de Minorque n'offre pas de sites comparables à ceux que nous avons admirés à Majorque, sauf la vallée d'Alhayor, que nous traversâmes pour nous rendre à Ciudadela, la seconde ville de l'île. Un bon nombre de villages ont conservé leur ancien nom arabe, comme Beni Gaful, Beni Saïd, etc.

De retour à Alcudia, nous frétâmes une barque mahonnaise qui nous conduisit à la *Beca* de Farruch, d'où nous nous rendîmes à pied à Arta. Après une visite à ses curieuses grottes, nous allâmes visiter des *clapers dels gegans* (clapiers des géants) et des *talayots*, tombeaux d'une

époque inconnue. Le *claper dels gegans* que nous vîmes près d'Arta consiste en une enceinte en pierres sèches, à peu près circulaire, d'environ deux mètres de hauteur et de cent vingt à cent cinquante mètres de circonférence. Au milieu de cette enceinte s'élève le *talayot*, amas de grosses pierres assemblées sans ciment, ayant la forme d'un cône tronqué ; un chemin en spirale, pratiqué à l'extérieur, permet de monter jusqu'au sommet. Ces *talayots* sont quelquefois accompagnés d'une espèce d'autel composé de deux énormes pierres plates superposées, l'une fichée verticalement en terre, et l'autre posée horizontalement sur la première, comme une table sur son pied : ces autels, qui offrent quelque analogie avec nos *dolmens*, ont environ trois mètres de hauteur et sont entourés d'un mur bas en pierres sèches. On a trouvé à l'intérieur de quelques *talayots* des ossements humains; il est probable qu'ils servaient de tombeaux.

Nous rentrâmes à Palma en traversant les riches plaines de Manacor, de Felanitx, village où se fabriquent d'élégants vases d'argile poreuse, et de Llumayor, si riche en amandes, que « celui qui en prendrait une seule à chaque arbre serait assez riche pour vivre sans travailler. » Quelques jours après, nous disions adieu à Majorque, cette île enchantée que Georges Sand appelle l'Eldorado de la peinture, un des plus beaux pays de la terre, et un des plus ignorés.



PAYSAN MAJORQUIN.

TABLES

TABLE DES GRAVURES

CHAPITRE I[er]

CHAPITRE II

CHAPITRE III

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

CHAPITRE XIX

CHAPITRE XX

CHAPITRE XXI

CHAPITRE XXII

CHAPITRE XXIII

CHAPITRE XXIV

CHAPITRE XXV

CHAPITRE XXVI

CHAPITRE XXVII

CHAPITRE XXVIII

CHAPITRE XXIX

CHAPITRE XXX

FIN DE LA TABLE DES GRAVURES.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER

CHAPITRE DEUXIÈME

CHAPITRE TROISIÈME

CHAPITRE QUATRIÈME

CHAPITRE CINQUIÈME

CHAPITRE SIXIÈME

CHAPITRE SEPTIÈME

CHAPITRE HUITIÈME

CHAPITRE NEUVIÈME

CHAPITRE DIXIÈME

CHAPITRE ONZIÈME

CHAPITRE DOUZIÈME

CHAPITRE TREIZIÈME

CHAPITRE QUATORZIÈME

CHAPITRE QUINZIÈME

CHAPITRE SEIZIÈME

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

CHAPITRE VINGTIÈME

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

CHAPITRE VINGT-CINQUIÈME

CHAPITRE VINGT-SIXIÈME

CHAPITRE VINGT-SEPTIÈME

CHAPITRE VINGT-HUITIÈME

CHAPITRE VINGT-NEUVIÈME

CHAPITRE TRENTIÈME

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES

Corbeil. — Typ. et stér. de Crété fils

L'ESPAGNE

CH. DAVILLIER

L'ESPAGNE

AVEC LES DESSINS

DE

GUSTAVE DORÉ